REVUE

DES

DEUX MONDES

LXVII[e] ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

D

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXVIIe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

TOME CENT QUARANTE-TROISIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1897

LE DÉSASTRE

PREMIÈRE PARTIE

I

Le café, les liqueurs, venaient d'être servis par les maîtres d'hôtel et les chefs d'office. Les grands laquais à la livrée verte refermaient les portes de la salle à manger. Et du salon des Vernet, où Leurs Majestés s'étaient arrêtées, jusqu'au salon Rouge, les convives, par petits groupes, se dispersèrent dans les quatre hautes pièces.

Ouvertes sur le jardin de l'Empereur, les fenêtres laissaient pénétrer, avec l'odeur des parterres, le souffle tiède de la nuit. La flamme des lustres et des girandoles brûlait droite, mirée à l'infini dans les glaces profondes, les parquets luisans. Et sous les plafonds dorés, peints de mythologies triomphales, entre les murs étincelans de lumières, c'était un mouvement d'uniformes chamarrés, bleus, rouges, verts, d'habits noirs étoilés de croix et de plaques, de robes claires et d'épaules nues.

Cette rumeur d'agitation et de fête étourdit Pierre Du Breuil. Il sourit avec politesse aux derniers mots de Mme de Vernelay, s'inclina sans répondre. Justement un gros homme survenait : teint de brique, favoris blancs, l'air tout miel démenti par des yeux de proie. C'était un des chambellans honoraires de l'Empereur. Vieille créature de Charles X, serviteur zélé de Louis-Philippe, il avait réussi, comme couronnement de carrière, à se faire attacher, *in partibus*, à la maison civile, lors de son organisation. Il ne se consolait pas d'être maintenant une chose inutile, oubliée.

Il était rongé par le regret, le besoin de la servitude. Avec une amabilité fielleuse, il demanda au commandant, officier d'ordonnance du ministre de la guerre, des nouvelles de son oncle, le marquis de Champreux, chambellan de service.

— Mais vous allez le voir. Il est auprès de Leurs Majestés.

— Où sont-elles? demanda le gros homme, précipitamment.

— Dans le salon des Vernet.

Il était déjà loin, Du Breuil sourit.

Le salon Rouge se remplissait. Après les graves événemens de la journée, il était facile de prévoir que tous les familiers de la cour seraient à Saint-Cloud, ce soir. Un à un en effet, ils montraient leurs visages, où se lisaient la dissimulation, l'angoisse, la curiosité, la joie.

Les portes de la bibliothèque ouvertes, Du Breuil traversa le salon de la Vérité. A droite et à gauche, le salon de Mercure et celui de Vénus se peuplaient de figures nouvelles ; et sans cesse débouchaient, par le vestibule des grands appartemens, des personnages officiels, des membres du corps diplomatique, une foule toujours grossissante d'habits brodés et de fraîches toilettes.

— C'est vous, Du Breuil, qu'est-ce que vous faites là?

Le commandant reconnut la voix perçante du général Jaillant, un des directeurs au ministère de la guerre.

— Rien. J'ai dîné au château, mon général.

— Mes complimens.

Le ton de secrète envie se nuança de bienveillance protectrice :

— Eh bien? Quoi de neuf dans votre bureau? Si le discours du duc de Gramont tient ce qu'il présage, nous aurons du travail sur les bras. Tout n'est pas rose pour nous autres paperassiers. Dire qu'il y a des gens qui nous envient !

— Ils ont tort, mon général. Les camarades, eux, n'ont qu'à se battre...

— Bah ! bah ! Quand on a fait la campagne d'Italie, comme vous et moi, mon cher, on ne s'étonne de rien. A propos, puisque vous êtes des familiers, savez-vous à quelle heure Leurs Majestés traverseront les salons? Tiens : Chenot! Comment vas-tu, mon vieux?

— Pas mal. Sais-tu la nouvelle?... Bonjour, Du Breuil.

Le commandant salua. Les deux généraux, bras dessus, bras dessous, s'éloignèrent en causant à voix basse.

Du Breuil regardait le dos voûté de Chenot, le bourrelet de

sa nuque rouge, écrasant le col brodé d'or. Il marchait d'un pas inégal et plongeant, faisant l'enjambée droite plus longue que la gauche. Plus d'un courtisan, par cette démarche, croyait imiter celle de l'Empereur. Chenot, gourd, épais, mais très fin sous ses apparences de paysan du Danube, semblait en ce moment au mieux avec Jaillant, qu'il exécrait.

Un nouvel arrivant fit sensation. Grand, blême, d'une laideur spirituelle et méchante, le publiciste Favergues, qu'on voyait tous ces jours-ci au château, se heurta contre un gros sénateur bancroche.

— Eh bien? fit celui-ci.

— On s'agite dans les rues. Paris a la fièvre. La déclaration du ministre a retenti comme un coup de gong. On criait sur le boulevard : — Vive la guerre!

— Oui, dit un député de l'opposition, stipendié par l'Empire, et qui trahissait également la droite et la gauche, — mais la rente a baissé de plus d'un franc...

Du Breuil prêtait l'oreille, anxieux. Il avait quitté le ministère de la guerre sans rien savoir. Arrivé tard au château, à l'heure exacte de l'invitation à dîner transmise par son oncle, le chambellan de service, il avait eu à peine le temps de saluer M. de Champreux, encore moins de s'informer des événemens. Fataliste, d'ailleurs, en vrai soldat, il se laissait porter au flot. Un vent de guerre soufflait. Eh bien! vienne l'orage!

Il s'approcha d'un groupe où il reconnut le sourire grimaçant de Mme de Vernelay. Cette dame du palais était affligée d'une jaunisse d'envie que tout, perpétuellement, ravivait. Elle enviait, comme d'autres respirent. Elle jeta sur lui un regard aigre. Le gros Manhers, le banquier, pérorait à voix basse en roulant des yeux blancs :

— Cette téclaration est une crave imbrutence. Elle fa évrayer l'Eurobe. Ch'ai ententu tire à l'ampassateur d'une crante buissance gu'il serait bien brévéraple d'embloyer la foie diblomadigue. On ne cagne chamais rien à prusquer les choses!

La comtesse de Limal l'interrompit, d'une voix de nez impertinente. Elle était haute en couleur et cavalière d'allures. Ses belles épaules nues avaient le grain de ces pierres d'église qu'ont polies les lèvres des dévots. Secourable, elle ne se faisait, d'ailleurs, jamais prier longtemps :

— Comment, brusquer? Ah çà! est-ce que la guerre vous in-

quiète, baron? Ces Prussiens méritent une raclée. Nous la leur donnerons. N'est-ce pas, amiral?

Le petit vieillard auquel elle s'adressait, M. La Véronnech, face glabre de Breton aux yeux couleur de grès, très triste parce qu'il avait perdu coup sur coup sa femme et sa fille, répondit sans enthousiasme :

— Certainement, madame.

— Le duc a admirablement parlé! déclara d'un ton tranchant le comte Duclos, un des familiers de l'Impératrice. Il n'a fait d'ailleurs que se conformer au programme arrêté, ce matin même, au conseil des ministres.

Tout ce que disait le comte Duclos sentait l'arrogance, que cela tînt à l'air provocant de son visage, yeux durs et moustaches cirées, ou seulement à l'exaspération causée par la conduite de sa femme. Il adorait cette superbe créature aux yeux de génisse et la rouait de coups, disait-on; elle le trompait avec une imperturbable sérénité.

— C'est écal. C'est aller trop fite en pesogne, répéta le gros Manhers.

Personne ne l'approuva. M[me] de Limal haussa les épaules et prit au passage le bras du général Jaillant qui, sec et mince dans son uniforme, effila sa moustache en se penchant vers la dame. Selon la chronique scandaleuse, il l'avait fort aimée dans le temps. Du Breuil vit s'avancer alors le plus redoutable, le plus captieux des bavards, M. Jousset-Gournal, conseiller à la cour impériale; mais il ne put éviter son contact, qui tenait comme glu.

— Eh bien! mon enfant! (Leurs familles étaient très liées.) Que vous disais-je?

Il suçait avec délectation les mots qu'il prononçait; ses yeux gris pétillaient; on eût dit qu'il goûtait d'avance le plaisir du bourreau qui va torturer sa victime :

— C'était fatal! A moins d'être aveugle, impossible de se le dissimuler! L'équilibre européen était rompu depuis Sadowa. Tôt ou tard, il eût fallu le rétablir. L'occasion est bonne. L'Allemagne du Sud, où la Prusse n'est guère en honneur, va saisir avec empressement cette occasion de se séparer d'elle. Bien plus, la Confédération du Nord se déclarera pour nous. Le Hanovre va prendre les armes. La Saxe, évidemment, s'appuiera sur l'Autriche, qui nous est acquise.

Du Breuil jeta un regard désespéré à droite et à gauche. Per-

sonne ne venait à son secours. M. Jousset-Gournal le saisit par une olive de ses brandebourgs :

— Suivez-moi bien! — Il tirailla l'olive comme si toute l'attention de Du Breuil y eût été concentrée. — Je ne m'occupe pas, vous comprenez, de ce qui peut arriver si la guerre est déclarée. Je n'envisage pas ce côté de la question. C'est affaire à vous autres, aux spécialistes. Ce qui m'intéresse vraiment, c'est de voir mes prévisions sur le point d'être réalisées. Nous sommes aujourd'hui le 6 juillet. Eh bien! il y a quatre ans, jour pour jour, en apprenant la victoire des armées prussiennes dans le quadrilatère, je me suis dit : « Voilà notre ennemi de demain! » Et le lendemain, en effet, peu s'en est fallu que la question du grand-duché de Luxembourg ne me donnât raison!

La marquise d'Avilar passa, douairière au masque hardi, aux yeux perçans d'intrigante et d'entremetteuse. Du Breuil la salua. M. Jousset-Gournal se cramponnait à lui :

— Ou je me trompe fort, ou nous allons redorer bientôt d'un lustre éclatant les aigles impériales. Un prince prussien régner à nos portes! Comment y songer sans indignation!

Et il récita d'une voix convaincue, dégustant au passage chaque virgule, la phrase prononcée par le ministre à la tribune de la Chambre le jour même : — « Le respect des droits d'un peuple voisin ne nous oblige pas à souffrir qu'une puissance étrangère, en plaçant un de ses princes sur le trône de Charles-Quint, puisse déranger à notre détriment l'équilibre actuel des forces en Europe, et mettre en péril les intérêts et l'honneur de la France! »

Il reprit avec véhémence :

— Voilà l'Empire affermi par l'imposante majorité du plébiscite. La volonté de la France s'est fait connaître. Par la bouche des sept millions cinq cent mille *Oui*, elle dit au souverain : « Persévérez dans la voie si glorieusement ouverte par le canon de Sébastopol et de Solferino! » L'opinion s'inquiète, le crédit baisse, ose-t-on prétendre? Dictons de Berlin notre réponse!

Un petit homme bilieux s'approcha, coupant net la tartine qui emplissait la bouche de M. Jousset-Gournal :

— Quel enthousiasme, monsieur le conseiller! Pour un des soutiens de l'Empire libéral, vous voilà bien belliqueux!

— Eh! monsieur l'académicien, après la déclaration que le ministre a lue à la Chambre...

— Oh! le duc a été énergique. Après cela! Un homme qui se vante de ployer des napoléons, rien qu'en les serrant entre ses doigts!... Mais songez! Une guerre sans alliances, et nous sommes perdus. L'Autriche? Elle est désorganisée, sans ressources. L'Italie? C'est pire encore. Nous allons donc nous trouver seuls, en face de l'Allemagne coalisée. Elle se lèvera comme un seul homme. Et vous aurez alors, mon cher monsieur Jousset-Gournal, d'une part, une nation forte, frénétiquement dévouée à ses princes, servie par des troupes nombreuses, supérieurement entraînées et armées; de l'autre...

Il regardait fixement Du Breuil, qui se rappela l'avoir vu chez la princesse Mathilde : Clément Bris, l'auteur dramatique. Ils se tendirent la main. Celle de Bris resta morte, à l'étreinte. Déplaisant contact. Du Breuil se rappela que dans le salon de la princesse, ouvert à l'élite des lettres et des arts, Bris l'avait tenu, avec tout un groupe émerveillé, sous le charme d'une parole sobre, nette, étincelante d'esprit, amère comme la vérité. Cette fois encore il subissait le charme irritant!

— ... De l'autre côté, continuait Bris, et le commandant ne peut le nier, une armée valeureuse, soit, inférieure pourtant. Faiblesse d'effectifs, dispersion, etc. Aucune armée actuelle, voyez-vous, fût-ce la nôtre, ne peut entrer en campagne sans une préparation particulière. En outre, la loi de 1868, créant la garde mobile, est restée lettre morte. Oui, je sais bien, le chassepot, la mitrailleuse, les arsenaux remplis... J'ai l'air de blasphémer.

Du Breuil regardait Bris, blessé de ce que cet homme de lettres, si bien informé, empiétât sur sa profession. Il lui en voulut de l'intelligence qui brûlait dans ses yeux clairs. De telles vérités lui semblaient dangereuses à dire, peu patriotiques. En revanche, M. Jousset-Gournal lui donna envie de rire, tant il avait des yeux bavards, des lèvres qui le démangeaient. Repu, gras, il faisait, au contraste, l'effet d'un solennel imbécile. On admirait cependant ses lumières, comme jurisconsulte.

— Eh bien, mais, insinua-t-il avec malignité, que ne parlez-vous? L'Empereur ne méprise aucun conseil, et vous êtes en situation...

Bris haussa les épaules :

— L'Empereur en sait plus long que nous. Il ne se berce d'aucune illusion. Il subira la guerre, si elle devient inévitable, mais il ne la désire pas.

— On la désire autour de lui, dit en baissant la voix M. Jousset-Gournal.

Il entamait des racontars interminables...

— Bonjour, Pierre! lança une voix jeune et gaie, tandis qu'une main blanche s'abattait sur l'épaule de Du Breuil.

— C'est vous, Maxime?

Il reconnut un compagnon de cercle et de plaisirs, le vicomte Judin, attaché d'ambassade. Ils passèrent dans un autre salon.

— Soupez-vous avec nous? demanda Judin. Mes trotteurs nous mettront en une heure devant le perron de Tortoni. Il y aura tous les nôtres, le grand Peyrode, le petit Bloomfield, le baron Lapoigne.

Du Breuil les voyait à mesure : Peyrode tout en nez, un nez rouge qui le désespérait; Bloomfield, avec ses jambes de basset; le baron Lapoigne, un vieux noceur décoré de tous les ordres, arbitre en matière d'honneur, et sans rival aux cartes, qu'il battait comme un prestidigitateur. Judin ajouta :

— Il y aura Nini Déglaure et Rose Noël. Venez, Rose est libre, un caprice ne l'effraye pas. Vous connaissez sa devise : « Courte et bonne! »

— Non, impossible ce soir.

— Ah! ah! vous ne voulez pas faire d'infidélités à une belle dame que je ne nommerai pas, mais qui, hier, à l'Opéra-Comique, vous a cherché du regard, derrière l'éventail, toute la soirée...

— Qui donc?

— C'est entendu! vous êtes discret. Allons, ne rougissez pas! Je vous envie. La comtesse avait hier un éclat singulier. Toute la salle l'admirait. Mme Herbeau en était verte.

— Parce que?

— Zurli, son fidèle, l'a quittée pour aller saluer la comtesse. Le beau chevalier est même resté tout un acte dans sa loge, debout, plongeant sur d'admirables épaules. Il les admirait de cet air recueilli et gourmand, vous savez, comme lorsqu'il va manger du macaroni...

— Avouez que la comparaison!... Et Du Breuil sourit en fronçant le sourcil, ce qui donnait à sa physionomie une expression particulière. Il n'aimait pas entendre parler de Mme de Guïonic. Il évitait même d'y trop penser. Cette affection demeurait, dans son âme limpide, comme une flaque après l'orage. De délicieuses fraîcheurs de ciel, nuages, arbres, s'y reflétaient, mais

le fond était trouble. Il se l'avouait avec ennui. Franc, droit, léger, enfant à ses heures, heureux de vivre au jour le jour, il regardait l'amour comme une chose, ou très frivole, ou très sérieuse. Les Rose Noël lui faisaient l'effet de déjeuners de soleil : c'était charmant. Mais il pressentait bien que l'amour profond, qui pèse sur une destinée, n'avait rien de commun avec ces jolies rencontres où la femme, oiseau de passage, après la dernière becquetée de baisers, lustre ses plumes, et s'envole. Ce qui lui était à charge, dans sa liaison avec Mme de Guïonic, c'était de l'avoir trop longtemps aimée comme amie, sans oser s'avouer à quel point il la désirait. Le don généreux qu'elle avait fait d'elle-même était venu bien tard, suivi de regrets, sinon de remords. Serrer la main du comte, qu'il savait pourtant bien n'être mari d'Isaure que de nom, était, pour sa loyauté, un supplice. A trente-trois ans, il avait encore de ces scrupules, bien qu'il eût pas mal vécu et que les femmes l'eussent toujours gâté.

Il chassa cette pensée, qui l'eût conduit à d'autres, mélancoliques. Au fait, pourquoi ne pas souper avec Judin et leurs amis? Il en fut tenté, mais en acceptant, il blesserait un de ses vieux camarades, car il avait prévenu, par un billet, le capitaine Lacoste, adjudant-major à l'escadron des lanciers de la Garde, cantonnés à Saint-Cloud. Un lit de camp devait l'attendre, dans la petite chambre blanchie à la chaux, au premier étage de la caserne, sous la rampe du château. Camarades d'enfance, séparés par la vie, ils avaient rarement l'occasion de se voir. Du Breuil avait saisi avec empressement ce moyen de passer ensemble quelques heures.

— Ah! dit Judin, il faut que j'aille présenter mes hommages à la belle Mme Langlade. Venez donc!

Les diamans de la femme du sénateur, sur l'écrin de sa peau nue, scintillaient comme de grosses gouttes de rosée. Elle avait un front très haut, sous d'admirables cheveux cendrés; et sa lèvre inférieure s'avançait un peu, pareille à une cerise fendue. Dès qu'elle reconnut les deux jeunes gens, elle leur asséna le bref regard dont elle évaluait la jeunesse d'une rivale ou la performance d'un pur-sang. Ce regard avait la prétention d'être infaillible, et il intimidait de grands personnages, tant l'aplomb réussit.

— Taisez-vous donc, Chartrain, disait-elle d'un ton péremptoire en refermant son éventail, d'un coup sec, sur les doigts d'un gros monsieur. Il était ridiculement joufflu et béat, le cou pris

dans une cravate rouge de commandeur. — Comment pouvez-vous conserver un espoir pareil? Jamais nous n'aurons une occasion meilleure. Demandez là-bas (elle tourna la tête vers le salon où se tenaient Leurs Majestés) ce qu'en pensent nos seigneurs et maîtres ?

Le gros homme, têtu et patient, répondit :

— Il n'en est pas moins vrai que le gouvernement a fait appel à l'intervention officieuse du Foreign-Office. Les cabinets de Vienne et de Florence agiront aussi. Quant à M. Olozaga, qui représente ici le gouvernement espagnol, il a écrit aujourd'hui même au Régent une lettre des plus vives, l'adjurant de faire écarter le prince Léopold. Voilà qui permet d'espérer une solution pacifique.

Mme Langlade haussa les épaules, et prenant Judin et Du Breuil à témoin :

— Parlez pour vous, Chartrain, qui n'êtes pas même garde mobile !... N'est-ce pas, messieurs, que nous aurons la guerre ? Il nous la faut ! L'intérêt du pays, celui de la dynastie, l'exigent... (Elle tourna encore la tête vers le salon des souverains, point de mire de tous les regards, centre de toutes les préoccupations)... L'Impératrice, affirma-t-elle, est d'une grande beauté, ce soir.

— L'Empereur paraît souffrant, dit le gros fonctionnaire, avec une respectueuse ferveur.

— Oh ! l'Empereur !

Le ton traînant de Mme Langlade, contrastant avec sa vivacité passionnée de tout à l'heure, marqua nettement la scission d'un parti, et quel était le sien. Elle reprit :

— Comme le Prince impérial est gracieux ! L'aimable nature ! Vous savez qu'il veut absolument partir, être au premier rang... Un vrai Napoléon !

— Pauvre enfant, dit Chartrain, — tout gras et ridicule qu'il fût, il eut soudain l'air d'un très brave homme, — Dieu lui épargnera, j'espère, le spectacle de pareille horreur.

Il se tourna vers Du Breuil, et simplement, comme s'il s'excusait :

— J'ai un fils qui partirait, voyez-vous ! Sa mère et moi nous serions trop inquiets, chétif et délicat comme il est.

Mme Langlade le toisa :

— La belle affaire ! Moi aussi, j'ai un fils, il brûle de se battre. Je le renierais, sans ça !

La figure joufflue devint triste. Un silencieux reproche traversa les gros yeux humides.

Du Breuil, touché, revit les siens, enfermés dans leur château de la Creuse. Le mâle visage de son père, — un officier des premières guerres d'Afrique, retraité jeune comme chef d'escadrons, après avoir eu le bras droit fracassé par une balle kabyle, — le doux et profond visage de sa mère s'imposèrent à son souvenir. Ils devaient s'alarmer des nouvelles, là-bas, le père stoïque, la mère renfonçant ses larmes, tous deux muets, à leur habitude. Il savait tout ce que contenaient ces silences, entre deux êtres qui s'adoraient. Il se souvint de son frère cadet, lieutenant aux zouaves, victime de l'expédition du Mexique. Ses parens avaient beau n'en parler jamais, ils y pensaient sans cesse. S'il y avait la guerre, lui aussi pouvait disparaître...

Cette idée le frappa, pour la première fois, avec force. Saisissement brusque : la sensation du moment en fut coupée net. Les lustres, les girandoles, toutes les flammes vacillèrent noires, et lorsque au bout d'une seconde il revit les robes claires, les épaules nues, les uniformes, il crut, dépaysé, sortir d'un rêve. Il avait perdu la notion du temps : vertige, fatigue, ou simplement la chaleur de cette étouffante soirée?... Il traversa les salons, machinalement. Judin causait avec une dame sans dents. Mme Langlade interrogeait au passage un ministre. Ils lui parurent à cent lieues.

Il se retrouva tout à coup derrière les grosses épaulettes de Jaillant et de Chenot. Ils masquaient en partie la porte ouverte à deux battans sur le salon des Vernet. On distinguait au-dessus de leurs têtes l'étincellement d'un lustre et le grand cadre doré de l'*Orage sur mer*.

Du Breuil se pencha; il aperçut l'Empereur assis, qui adressait la parole à M. de Champreux. Le chambellan, incliné vers lui, hochait la tête avec respect. Un vague sourire passa et mourut sur la face éteinte de l'Empereur. Il se tourna lentement vers le groupe formé par l'Impératrice et le Prince Impérial. Autour d'eux faisaient cercle le comte Duclos, le général Frossard et deux dames du Palais. Du Breuil eut l'idée fugitive, irraisonnée, que le souverain se sentait seul. Son masque épaissi, empreint d'une taciturne résignation, s'enflait sous les yeux et s'abaissait aux coins de la bouche. Ses longs cheveux gris pendaient comme un stigmate de vieillesse; le regard était las. Déjà Du Breuil, à

table, n'avait pu supporter sans malaise la fixité pesante de ce regard. Il crut y lire la clairvoyance d'une âme désabusée, la paralysie du bon vouloir inutile, et comme ce demi-sommeil sur lequel pèse la fatalité. Une souffrance, due à la cruelle maladie dont les plus intimes évitaient de s'entretenir, tirailla le visage auguste. Du Breuil en fut obscurément troublé.

Mais le prince Louis s'approchait de son père. Dégagé dans un frac de drap noir — col blanc rabattu, — les yeux clairs, les cheveux blonds, il avait l'air d'un jeune Anglais. L'Empereur le regardait venir avec une tendresse grave, un bon sourire endormi. Il n'était plus seul.

Une pudeur saisit Du Breuil. Comme s'il sentait sa curiosité indiscrète, il détourna les yeux. Il entendit au même moment Jaillant dire, à l'oreille de Chenot :

— Pas brillant, ce soir!...

Ils se retournèrent et se turent, en le dévisageant. Il ne démêlait pas bien ce qu'il éprouvait, quelque chose de solennel et de triste.

M. de Champreux sortit du salon, les yeux fureteurs : l'Empereur demandait M. Favergues. Comme une traînée de poudre, ce nom, chuchoté, alla réveiller le publiciste dans le coin où il causait avec Mme d'Avilar et le banquier Manhers. Il s'élança, au milieu de l'envie et des sourires, les uns serviles, les autres méchans. Le journal de Favergues dirigeait l'opinion. Mme Langlade arrêta au passage M. de Champreux. Confit d'importance, bel homme encore, exagérant le flegme britannique, il possédait les plus hautes vertus de la domesticité. Sa tenue irréprochable, son tact, paraient un de ces égoïsmes sourians, mais avisés, qui cuirassent contre toutes les émotions désagréables. Sa vie était un long modèle d'habileté. Il avait pour devise : « Juste assez! » Son zèle même était prudent.

Du Breuil, au coup de coude involontaire d'un voisin, retourna la tête vers le salon des Vernet. Il vit l'Empereur qui, la tête penchée, courbé un peu et d'un pas lourd, gagnait, suivi de Favergues, ses appartemens particuliers. Il eut, à cette vision, conscience que le temps marchait, emportant les destinées de ce maître de la France et la France elle-même.

Comme l'Empereur était affaissé! Cela lui parut fâcheux, à la veille d'une guerre probable. Mais le passé glorieux répondait de l'avenir. En foule, des souvenirs l'assaillirent : l'Empire victorieux, salué de fanfares et d'acclamations... cette radieuse et

magnifique rentrée des troupes d'Italie, en août 1859, les rues où neigeaient des fleurs, les chevaux chargés de guirlandes, les baïonnettes piquées de bouquets, et derrière les trompettes, en avant des blessés, l'empereur Napoléon, seul, précédant l'armée. Il le revit place Vendôme, immobile sur son cheval alezan, l'épée à la main, le grand cordon rouge en sautoir. Il entendit le vivat formidable des tribunes, les cris, le délire de la foule... Puis, en juin 1867 (toujours des fêtes d'été, de grand soleil, d'azur), la revue à Longchamps : toute la Garde, des régimens venus des quatre coins de la France, cent mille soldats massés dans la plaine de Boulogne, avec l'immense fourmilière des spectateurs sur l'amphithéâtre de Suresnes. Dans le grand silence qui suivait les salves du Mont-Valérien, entre le Tsar et le roi de Prusse, l'Empereur s'avançait sur un pur-sang noir, étincelant de dorures. Le canon tonnait cent un coups. Une longue clameur montait dans le ciel bleu...

M. de Champreux, saluant ici, souriant là, se redressant plus loin de toute sa hauteur, s'approchait. Du Breuil lui demanda, avec une nuance d'ironie :

— Eh bien, mon oncle, que décide M. Favergues? Faut-il boucler nos paquetages?

Le chambellan posa un doigt sur sa bouche et leva les yeux au plafond. Un monde de secrets parut tenir dans son silence. Le sort de l'Europe était suspendu à ses lèvres. Du Breuil eut l'intuition de tout ce qui, depuis des années, s'était emmagasiné de petits et de grands mystères dans la cervelle officielle du vieux beau, depuis les plus graves on-dit politiques, jusqu'aux plus oiseux détails de garde-robe. M. de Champreux lui présenta la main, un savon blanc, avec des ongles si nets qu'on prétendait qu'il leur mettait, le soir, des étuis.

— Adieu, mon ami, si je ne te revois pas tout à l'heure.

Souple et ferme, il se glissa dans le salon voisin, en disant à M. Jousset-Gournal, qui le retenait :

— Attendez! Sa Majesté l'Impératrice va tout à l'heure passer dans les salons.

Du Breuil sentit derrière lui le souffle de la nuit; il s'appuya au montant d'une des hautes fenêtres et regarda le parc noir, le ciel étoilé. L'odeur pénétrante des parterres le ramena à sa sortie de table; il avait alors respiré, longuement, ce parfum de l'ombre, délicate et mystérieuse comme une présence de femme. Il revit

son arrivée à Saint-Cloud, sa présentation à Leurs Majestés. Des détails lui revenaient : les propos du repas, le peu d'appétit de l'Empereur (il avait à peine touché aux mets servis par ses pages), la vivacité avec laquelle l'Impératrice s'était levée de table. Une jolie et flatteuse impression, ce dîner ; il en garderait toute sa vie le souvenir. Content, en somme, de n'y avoir pas fait mauvaise figure, avec ses galons, sa croix d'officier, son air jeune.

Il se sentait attiré, plus particulièrement, vers la personne de l'Empereur. L'Impératrice l'avait fasciné ; mais elle demeurait la souveraine, un être hors race, où la femme disparaissait dans la splendeur du rang. L'Empereur lui apparaissait plus humain. Il eût voulu prévenir un de ses ordres, le secourir dans le danger. Le beau nom de Napoléon avait exercé, sur son enfance, un pouvoir irrésistible, et derrière le César d'aujourd'hui, il apercevait le profil lauré de l'AUTRE. Dominant un prodigieux fracas de batailles, l'Ombre épique surgissait. Et c'étaient une curée de royaumes, des champs pleins de cris et de fumée, Iéna, Austerlitz, Marengo, l'encens des *Te Deum*, la pourpre, les abeilles d'or, — puis la retraite blanche de Russie, l'île d'Elbe, le ressaut de l'Aigle volant de clochers en clochers jusque sur les tours de Notre-Dame, et pour finir, le plus tragique écroulement qui fût au monde... Waterloo, Sainte-Hélène, ces mots à prolongement infini, vibrèrent un moment dans son âme ; et malgré la chaude et lumineuse atmosphère, au milieu des femmes en toilette, des uniformes chamarrés, devant la nuit de fleurs et d'étoiles, la même singulière tristesse le pénétrait.

Mais un brouhaha discret le tira de ses réflexions. L'Impératrice traversait les salons. Il l'aperçut, escortée du Prince impérial et suivie du service, entre une triple haie de saluts plongeans. Au premier rang, Mme de Limal et Mme d'Avilar figeaient un sourire de cour. Jaillant et Chenot, bombant le torse, se donnaient l'air fervent de dévots à la grand'messe. Manhers souriait laidement, et le gros et joufflu M. Chartrain, désolé d'être masqué par le banquier, se haussait sur la pointe des pieds.

Du Breuil, de l'embrasure de sa fenêtre, derrière des habits et des épaules nues, regarda longuement l'Impératrice. Grande, elle était dans tout l'éclat de sa maturité. Le charme de sa beauté blonde avait quelque chose de despotique. Ses yeux d'une splendeur glaciale brillaient d'orgueil et de volonté. La fièvre de ses pensées donnait à son teint, plus animé que de coutume, une

expression ardente et tendue, dont la fierté frappa Du Breuil.

Elle saluait à droite et à gauche avec beaucoup de grâce. Au milieu d'un grand silence, elle s'éloigna, laissant tomber de temps à autre un mot, un signe de tête, un sourire.

Elle était passée, qu'il la voyait encore.

II

Le long de la double rampe de l'escalier d'honneur, les triples torchères jetaient une clarté vive. Il s'arrêta une seconde sur le palier, pour laisser prendre l'avance à la traîne d'une robe, sur laquelle il avait failli mettre le pied.

Dans la cour, il respira longuement. L'eau des bassins était noire. Au centre de l'un d'eux brillait une étoile. La vie confuse du parc, l'odeur de la terre et des arbres flottait à travers la nuit chaude. Les grandes fenêtres éclairées faisaient ressortir dans leurs niches la blancheur des statues qui ornaient les deux ailes du château. Des équipages attendaient. Il franchit la grille, passa devant le corps de garde et descendit l'avenue.

Cette solitude lui fut agréable. Il buvait l'air, il s'aperçut qu'il avait soif. Il fut alors étonné de se retrouver lui-même et rien que lui-même, comme si sa présence au palais et l'importance des événemens de la soirée lui eussent conféré un prestige fugitif, abdiqué en sortant. Il rentra dans sa personnalité précise et limitée, tramée par l'existence quotidienne, réglée par les habitudes. Le Du Breuil, qui venait de dîner à la table de Leurs Majestés, fut à nouveau l'homme qu'avaient réveillé le matin, dans son petit entresol de la rue de Bourgogne, le piaffement de Cydalise, sa jument d'armes, et le grommellement de son ordonnance, le brave Alsacien Frisch. Habillé en trois sauts, il avait été, d'un temps de galop, secouer au Bois la migraine d'une nuit blanche et le regret de cinquante louis, perdus au cercle. Il pensa que son cheval de dressage avait de fortes molettes, et que son bottier lui avait envoyé, pour la troisième fois, sa facture.

Il faillit dépasser la caserne sans la voir.

Le mouvement brusque du factionnaire, près de la porte d'entrée, le tira de sa rêverie. Il s'approcha, chercha la sonnette à travers les barreaux. On entendit la clochette tinter, les dormeurs du poste grogner; un pas lourd s'approcha. Un tour de clef. Silencieusement, la porte s'ouvrit :

— Le capitaine Lacoste? dit Du Breuil.

A la vue des quatre galons, le brigadier à demi endormi se réveilla tout à fait. Il bredouilla quelques mots, courut prévenir le maréchal des logis. Celui-ci, somnolent encore, sortait du corps de garde. C'était un vétéran couvert de chevrons et de brisques, espèce de géant aux moustaches phénoménales. Il avait les cheveux grisonnans, la taille bien prise dans l'habit blanc, la czapska sur l'oreille, l'air rogue.

— Le capitaine Lacoste? répéta sèchement Du Breuil, un peu agacé par l'attente. Allons, réveillez-vous donc, maréchal des logis!

La phrase dite, une expression de chagrin résigné s'était peinte sur la mâle figure humiliée. Le sous-officier bousculait ses hommes :

— Vite! Allumez le falot! Gouju, conduisez le commandant.

Son guide prêt, tandis qu'immobile, les talons joints, la main droite à hauteur de la coiffure, les yeux fixes, le vieux briscard se raidissait dans un salut militaire, Du Breuil était encore confus de sa vivacité. L'attitude silencieuse du maréchal des logis le peina comme un reproche. Il se tourna vers lui, et d'une voix radoucie, pleine de politesse, dit, en inclinant la tête :

— Merci.

Gouju marchait devant lui. Ils traversèrent une cour. L'armature d'étain de la lanterne, balancée au poing de l'homme, projetait des raies d'ombre divergentes, comme les cordes qui relient un ballon à sa nacelle. Il semblait que ce faible cône de clarté fît paraître alentour la nuit plus noire. Un grand silence planait sur la caserne endormie. Du Breuil n'en perçut que mieux quelques bruits légers, venant du côté des écuries : refrain monotone murmuré par un lancier en faction, ébrouement d'un cheval, cliquetis d'une chaîne d'attache..

— Il y a deux marches, mon commandant.

Du Breuil pénétra dans un grand bâtiment. Une lampe fumeuse accrochée au mur répandait une forte odeur d'huile. Un escalier se dessinait vaguement dans la demi-clarté. Sur le palier du premier étage, l'homme frappa timidement à une porte.

— Entrez, fit une grosse voix.

Lacoste, en petit veston de toile ouvert sur sa chemise et pantalon rouge, sauta du hamac dans lequel il fumait sa pipe. Silencieusement il tendit à son ami une main osseuse. Il avait

une longue figure tannée, moustache et impériale rousses, l'air dur avec des yeux d'un bleu candide, des yeux d'enfant.

— Bonjour, dit-il. Soyez là dans une demi-heure, Gouju. Avec le falot.

L'homme sorti, Lacoste sourit à Du Breuil.

— Voilà ton lit, fit-il, en montrant sa propre couchette.

Les draps grossiers, bien blancs, coupaient une couverture en toile de Jouy, à fleurages rouges.

— Et voilà le mien, ajouta-t-il en désignant le hamac. Ne crois pas que tu me gênes. J'y dors toutes les nuits.

Il chercha une bouteille de bière, au frais dans un seau d'eau, et remplit deux hautes chopes :

— A ta santé.

Ils burent. Puis il désigna le râtelier des pipes, longues, courtes, en merisier, en écume de mer, en terre blanche, en terre rouge, toutes admirablement culottées :

— Choisis.

Du Breuil prit une pipette à tête de négresse et méthodiquement la bourra. Lacoste lui avança le fauteuil de rotin à bascule :

— Voilà.

Il y eut un silence, après l'accomplissement de ces rites essentiels. Du Breuil, fait au laconisme de son ami, ne se pressait pas de parler. Il se cala dans le fauteuil, et de se sentir dans la petite chambre, près de Lacoste qu'il aimait, son cœur fut à l'aise. La fenêtre était ouverte sur des masses d'arbres, et parfois un moucheron, attiré par la clarté, venait tournoyer autour de la lampe. A ce moment, le tapis vert qui couvrait une table encombrée de registres et de paperasses, se souleva; une tête énorme de dogue d'Ulm apparut. Ses larges yeux, des veilleuses brûlant sur une huile jaune, se tournèrent vers Du Breuil. A son appel, la puissante bête vint appuyer la tête sur son genou, en le regardant dans le fond de l'âme, comme pour lui dire :

— Tu es un ami de mon maître, toi?

La figure fermée de Lacoste s'épanouit :

— Il a empoigné la nuit dernière un rôdeur à la gorge. Trois chenapans ont voulu me dévaliser, sur la berge. J'en ai flanqué un à l'eau, l'autre s'est sauvé, et Titan a gardé le troisième dans ses crocs, jusqu'à l'arrivée d'une patrouille.

Il appela :

— Titan !

Le chien s'élança, fouettant l'air de sa lourde queue; il mit les pattes sur les épaules de Lacoste et, cherchant à lire sa pensée, le contempla avec une tendresse infinie. Ses babines rouges se retroussaient sur l'ivoire des crocs. Il semblait rire, et il riait, positivement, d'allégresse.

— C'est mon frère, dit Lacoste.

Le dogue poussa un gémissement très doux et s'étendit à ses pieds.

Du Breuil demanda :

— Qu'est-ce que tu en feras, s'il y a la guerre?

— Je l'emmènerai.

Non seulement des officiers, mais des régimens adoptaient des bêtes, qui les suivaient. Témoins, le jour de la rentrée des troupes d'Italie, la chèvre blanche à tête noire des chasseurs à pied, le chien des zouaves, paré de fleurs et coiffé d'un drapeau.

Sachant plaire à Lacoste qui aimait ses chevaux, Du Breuil dit :

— Conquérant et Musette vont bien?

— Très bien, ils sont entraînés. Ils peuvent partir demain.

Nouveau silence. Lacoste cligna de l'œil, et d'un ton qui voulait paraître détaché :

— Est-ce qu'on en parle?

— Où donc?

— Là-haut.

La pointe de sa moustache indiquait le château.

Du Breuil tira une bouffée de sa pipe :

— Oui, ça sent la poudre.

Lacoste rougit comme un enfant qu'un bonheur surprend :

— Tant mieux. On se rouillait. Un soldat qui ne se bat pas n'est pas un homme.

Il étira ses bras maigres, heurta, sans le faire exprès, son grand sabre de lancier à dragonne d'or, suspendu en travers du mur.

Du Breuil sourit :

— Tu passeras commandant.

Lacoste le regarda en face, ne comprit pas tout de suite et grommela :

— Commandant?... Ah oui! pour les vieux, je ne dis pas. (Fils modèle, il envoyait la moitié de sa solde à ses parens, d'humbles paysans de la Creuse.) Autrement, tu sais, je suis bien comme je suis.

Son regard s'attachait à la croix d'officier de Du Breuil, aux

aiguillettes d'or, aux quatre galons qui liseraient en torsade son dolman d'artilleur. Jaloux, ce regard? Non, conscient seulement. Il semblait dire : « A valeur égale, tu as en plus chance et faveur. Tant mieux pour toi! »

— Moi, fit Du Breuil avec une feinte modestie, je n'ai rien à gagner, sauf un an ou deux sur mes états de service.

— Peuh! dit philosophiquement Lacoste. Après ça, tu as le droit d'être ambitieux. Quel âge as-tu?

— Trente-trois ans.

Lacoste tira sur sa pipe : c'était une façon d'opiner. Il avait six ans de plus, un galon de moins, et n'était que chevalier de la Légion d'honneur. Il n'en voulait pas à son ami, le reconnaissant supérieur. Ils s'étaient liés tout jeunes, à la même école du village; Du Breuil était déjà pour lui, malgré leurs différences d'âge, quelqu'un d'heureux, de privilégié. Le fils du paysan trouvait naturel que le jeune monsieur du château fût le plus vif, le plus intelligent. Les Du Breuil étaient aimés dans le pays.

Sorti de Saumur, où il parvenait après quatre ans de service en Algérie, quatre dures années d'expéditions et de bivouacs, Lacoste avait retrouvé Du Breuil en Italie. Le sous-lieutenant de dragons et le lieutenant d'artillerie avaient renoué connaissance. Depuis, tandis que Lacoste continuait à marquer le pas, Du Breuil avait marché vite.

Il sortait à vingt ans de Polytechnique, passait deux ans comme sous-lieutenant élève à l'école d'artillerie de Metz. Que de souvenirs : d'Avol et leurs amis d'alors, les Bersheim, de riches industriels — la grand'mère Sophia, l'admirable ménage des Bersheim, la petite Anine et ses frères! Oubliés? Non, mais la vie éloigne et sépare... Lieutenant au sortir de l'École, ses premiers galons n'étaient pas ternis qu'il partait pour la campagne d'Italie, avec les deux batteries de la division de la Motterouge (2e corps, Mac-Mahon). Belle et rapide campagne. Ses pièces ouvraient le feu, d'abord sur Buffalora, où les forces autrichiennes étaient établies, puis sur Magenta. Jointes à l'artillerie de réserve du général Auger, elles foudroyaient les abords et l'entrée de la rue principale, préparant l'attaque de l'infanterie. Blessé par l'éclat d'un caisson, resté au feu, malgré son visage en sang et son bras déchiré, Du Breuil avait été proposé pour la croix. La bienveillance particulière du maréchal Canrobert, qui avait connu intimement son père, le faisait passer peu après dans la Garde.

Il en sortait pour aller au Mexique. Funèbre souvenir, ce Mexique, avec ses pluies, ses boues, ses insectes venimeux, ses eaux malsaines. Immobilisé au siège de Puebla, entré lui troisième dans le pénitencier, blessé à l'attaque d'un *quadre* (lors de ces assauts effroyables donnés de maison en maison sous une pluie de balles), il était fait capitaine. Juste au même moment, son frère, miné par les fièvres, évacué sur la Vera-Cruz, y mourait dans une de ces rues infectes que nettoyaient seuls sous le soleil de plomb les zopilotes, d'affreux vautours.

Depuis, Du Breuil avait mené une vie plus mondaine que militaire. Détaché à l'état-major de la place de Paris, il s'était trouvé, près du maréchal Canrobert, gouverneur, à la source même des relations utiles et brillantes. Pendant l'Exposition de 1867, il avait servi de guide aux officiers étrangers. Plusieurs lui avaient laissé un excellent souvenir, entre autres le baron de Hacks, capitaine aux hussards de Brunswick. Il revoyait sa politesse hautaine. Allaient-ils se retrouver ennemis, face à face, sur le sol allemand? Ce serait curieux... Depuis le 15 août 1869, Du Breuil, promu commandant, avait été nommé officier d'ordonnance du ministre de la guerre.

— Vraiment non, répéta-t-il, je ne puis rien désirer. Mais les camarades...

— On ne se bat pas pour ça, dit Lacoste. Triste avancement, celui que procure la mort du voisin. Quand on a du cœur, on fait son devoir sans rien attendre.

Du Breuil sourit, objectant :

— Il y a peu d'officiers désintéressés. Les meilleurs songent au galon, à la croix.

Cependant il avait connu des cœurs simples, des héros, des saints : Deresse, son commandant à Buffalora, Deresse, un ami, un père des soldats.

Lacoste, relevant son visage dur, montrait ses yeux limpides où brillait une âme bien trempée, étroite et haute.

— Des égoïstes, on en voit partout, des cyniques également. Et encore, si on vidait le fond de leur sac!.. Notre métier n'est le plus noble de tous qu'à condition d'être un métier de sacrifice.

Du Breuil était plus sceptique :

— Quand on s'élève dans le haut commandement, on y rencontre bien de l'ambition et de la sécheresse.

Lacoste répliqua :

— Qu'importe ! vois-tu ! Si la guerre n'était, du souverain au dernier soldat en passe d'être nommé caporal, qu'une somme de convoitises, je ne connaîtrais rien de plus abject. Non ! Pour quiconque n'a pas un cœur de boue, elle contient quelque chose de sacré. C'est l'école du sacrifice, du sacrifice le plus grand qu'un homme puisse faire, celui de sa vie... Prends-moi un pataud des champs, un rustre sans éducation, qui n'a jamais entendu parler d'honneur et de patrie : il entre au régiment ; tu lui mets un fusil entre les mains et tu lui apprends à s'en servir. Vienne la guerre, il subira le froid, la faim, il couchera dans la boue, il fera des étapes de vingt lieues ! Le clairon sonne : il va courir à l'ennemi, défendre l'étendard, risquer cent fois sa peau. Ce n'est plus le même homme. Il a appris le courage, l'endurance, la solidarité, l'héroïsme, toutes les plus hautes vertus. Sans la guerre, il les ignorerait encore.

Du Breuil approuva, non sans réserves.

Si la guerre élevait les âmes de race au-dessus d'elles-mêmes, elle déchaînait, en revanche, l'animalité des brutes. Il songea aux lâches que ramasse la prévôté, aux indisciplinés, aux pillards qu'on fusille. Toute armée avait sa lie. Seules, des peines terribles endiguaient ce torrent d'hommes dans l'obéissance ; comme un écho funèbre, retentirent à sa mémoire ces mots inscrits presque à chaque ligne du code militaire : La mort, la mort.

Lacoste remplissait les chopes. Une mouche obstinée se posait sur son front, sur sa main. Il souffla dessus, car il était incapable de la tuer. Il reprit :

— Les grandes saignées sont salutaires. Le feu purifie, le sang lave. En temps de paix, la surveillance s'émousse, la discipline faiblit. Ce que je dis là, tu le sais comme moi. — Du Breuil hocha la tête. Des généraux s'étaient plaints récemment à l'Empereur, avaient demandé le rétablissement d'une discipline inflexible. — Je vois, reprit Lacoste, de graves symptômes de maladie dans notre armée : elle ressemble à ces visages qui paient de mine, et que ronge la maladie. Prenons-y garde. Il y a des langueurs qui lentement pourrissent les agglomérations d'hommes. C'est pourquoi j'appelle de tout mon cœur la guerre, qui refait des nerfs, des muscles, du sang.

Du Breuil dit :

— C'est vrai ; la guerre a quelque chose de grand. Elle est l'ange terrible. A cette heure, pas un de nous qui ne soit prêt à

faire son devoir... Mais quand on pense à ceux qui meurent, à la douleur de ceux qui les ont aimés, en son âme et conscience, ne suffit-il pas d'accepter ce fléau, sans le désirer?

Lacoste, le visage assombri, parut contempler, au loin dans la nuit, des arbres, le pays, la chaumière des siens. Peut-être, à travers la cruelle insomnie des vieillards, ruminaient-ils ces bruits d'alarmes, en songeant à l'absent :

— On ne meurt qu'une fois; déclara-t-il; et de mort plus belle, je n'en connais pas.

Il leva ses yeux candides et, d'un ton religieux :

— Dieu nous la donne!

Amen! dit mentalement Du Breuil, ému par tant de conviction. Il hasarda pourtant :

— Se battre est bien, mais il faut vaincre. On a beau compter sur le succès : en haut lieu, on est inquiet.

Lacoste sourit avec un peu d'amertume :

— Il y a une chose plus importante que le nombre, c'est la valeur, et une autre chose encore : la force morale.

— La valeur, dit vivement Du Breuil, nous l'avons!

Lacoste se leva. Il parut très grand. Son ombre gagnait le plafond.

— La force morale, que chacun la porte en soi, dit-il, et tout ira bien!

— Ma foi, conclut Du Breuil en se renversant dans son fauteuil, je ne sais quel taon m'a piqué, ce soir. Il y a des jours comme cela, où l'on s'inquiète sans motif. Pourtant, mon vieux, ce n'est pas la guerre qui nous effraye. On en a vu bien d'autres, on se débrouillera.

Un pas hésitant s'arrêta devant la porte.

— Entrez! cria Lacoste.

Gouju parut, porteur du falot.

— Minuit et demi, mon capitaine.

Lacoste déclara :

— Il faut que je fasse ma ronde... M'accompagnes-tu?

Il avait endossé sa veste bleue, bouclé son sabre.

— Tout de même, dit Du Breuil. Je n'ai pas sommeil.

Ils descendirent, aperçurent par une porte entr'ouverte l'enfilade des chambres. Dans la cour, de grands fantômes blancs, jambes nues, s'en allaient aux baquets. On sentait la caserne pleine d'hommes et de chevaux; le silence en était lourd, l'air

appesanti. Ils traversèrent la cour, longèrent les cuisines, d'où s'exhalaient des odeurs aigres. Après avoir dépassé les cantines, ils arrivaient aux écuries. C'était un long bâtiment, aux fenêtres en demi-lune. Lacoste poussa une porte : une bouffée chaude les enveloppa. Dans l'obscurité les chevaux dormaient; certains s'ébrouèrent; d'autres, couchés, se relevèrent péniblement. Il y en avait de vautrés, les quatre pattes allongées, la tête rejetée, comme morts. Un garde d'écurie, qui se promenait avec un falot, vint à leur rencontre : des croupes luisirent; l'enchevêtrement des poutrelles du toit, blanchies à la chaux, apparut; le cordon de paille qui lignait les litières s'éclaira. L'homme saluait :

— Qui réveilles-tu? demanda Lacoste.

L'homme écarquilla ses yeux somnolens :

— Labourdette.

— Où est-il couché?

— Là, mon capitaine.

Entre deux bat-flancs, à une place vide, trois gardes d'écurie dormaient, dépoitraillés. Ils étaient couchés sur leurs manteaux, dans la paille. L'un ronflait; d'un autre, à plat ventre, on ne voyait que le gras de la nuque et du cou, étonnamment blancs; le troisième étendait des pieds rigides et poilus, à corne jaune; on eût dit ceux d'un cadavre. C'était lui qui allait prendre la faction.

Lacoste parcourut l'écurie, s'assurant qu'aucun cheval n'était embarré. Il entra dans un intervalle, vérifia si une grande jument, qui, inquiète, tirait sur sa chaîne, avait mangé son avoine.

— Elle n'a pas voulu boire, mon capitaine, dit l'homme.

— Il faudra la montrer au vétérinaire.

Il continua jusqu'aux boxes réservés aux chevaux des officiers, désigna les siens.

Conquérant, étendu sur le flanc, dessinait, sous son poil bai lustré, une rude musculature; Du Breuil l'admira.

— Et quel sauteur, ajouta Lacoste, si tu voyais!

Musette, plus fine, dormait debout, sur ses quatre pattes un peu écartées. Elle tressaillit et tourna la tête. L'orbe de son œil noir montra un peu de blanc injecté de rose. Elle reconnut son maître, hennit.

— Là, là, ma belle! et se glissant auprès d'elle, il la prit par l'encolure et lui baisa les naseaux.

— Une bonne bête, qui vous abat ses huit kilomètres de galop! Jamais un poil mouillé...

Il ne la quitta qu'à regret, et le regard toujours en éveil, indiqua au garde d'écurie un bat-flanc qui venait de tomber, attendit qu'il fût raccroché, pour sortir. Dehors, ils respirèrent; cette odeur saine, mais épaisse, chargée de vie au repos, les avait engourdis.

Lacoste reprit sa ronde; ils firent le tour du quartier et remontèrent l'escalier, pour passer dans le casernement.

— Je t'en fais grâce, hein? dit Lacoste. Ça ne sent pas bon.

La porte d'une chambrée était ouverte, Du Breuil s'avança jusqu'au seuil. Sous le falot de Gouju, à droite et à gauche, les dormeurs s'allongeaient presque nus. Au-dessus de leurs têtes, une planche portait les charges et les coiffures; une autre, les sacoches et le manteau roulé. Au chevet des lits luisaient les sabres et les brides, pendus à des crochets. On distinguait les râteliers de lances, au mur, et, sous les planches à pain, les cuillers et les quarts. L'enfilade des couchettes et des paquetages se fondait dans l'ombre. On entendait seulement des souffles rauques haleter. Le premier lancier, un bel homme blond, ronflait la bouche ouverte; il avait l'air de rire en montrant les dents. Ses pectoraux velus s'enflaient et s'abaissaient avec lenteur. Du Breuil, dans un éclair, entrevit la force brute qui sommeillait là. Cette chair d'hommes n'évoquait que mâle énergie, muscles bandés à l'action, vigueur destructive. Aux quatre coins de la France, à la même heure, dans toutes les casernes des garnisons lointaines, cavaliers, fantassins, artilleurs, l'armée assoupie reposait, comme une bête monstrueuse dont il percevait la respiration. Il imagina le réveil de ces milliers et de ces milliers d'hommes, si le cri : « Debout! la guerre est déclarée! » éclatait à leurs oreilles. La vision fut instantanée, terrible. Et pour la première fois depuis longtemps, la chambrée, cette simple chambrée qui sentait la tanière, avec ses dormeurs nus, avec ses effets d'équipement, l'acier des lances et des sabres, lui parut une chose formidable.

— Je te laisse, n'est-ce pas? dit Lacoste continuant sa ronde, tu connais le chemin.

Il indiquait du doigt une petite porte, sur le palier.

Du Breuil restait immobile, fasciné, sur le seuil de la longue pièce, qu'éclairait en s'éloignant, dans une lueur rapetissée, le falot balancé par Gouju. Comme dans l'écurie, mais plus forts, des effluves de vie chaude l'étouffaient. La symétrie des lits, des

charges, le parallélisme des sabres, des lances, éveillaient des idées de règle et de discipline, vertu suprême des armées. Un grand espoir le souleva, il se sentit jeune et fort. Là-haut, dans les salons dorés, au milieu des courtisans repus et sournois, s'il avait été pris de doute et de malaise, si même la vieillesse de l'Empereur l'avait inquiété, une confiance robuste lui revenait, devant ces hommes couchés à côté de leurs armes. C'étaient des soldats comme lui, des frères inférieurs et rudes; ils symbolisaient l'énergie de la France et l'espoir du triomphe.

Il rentra dans la chambrette. Titan leva la tête, le reconnut et se rendormit. Le jeune officier fit quelques pas, les mains croisées derrière le dos. Le miroir à barbe de Lacoste, accroché près de la fenêtre, brillait. Il s'y regarda longuement. L'examen le satisfit: un grand front, des yeux bruns, une moustache soyeuse, une petite mouche sous la lèvre, le teint mat, le grain de la peau ferme et doux; beaucoup de race en somme, et cette fierté séduisante qui plaît aux femmes. L'image de Mme de Guïonic vint se placer entre la glace et lui. Alors il eut la vision subite de ce même visage défiguré. Si une balle lui trouait la tempe. Si un éclat d'obus lui labourait la face!... Son fatalisme de soldat lui fit hausser les épaules. A chacun son sort. Le mieux était de n'y pas songer. Il s'approcha de la fenêtre et se représenta le château endormi, si bruyant tout à l'heure. Puis, il contempla les étoiles et tourna la tête vers la grande lueur rousse qui là-bas, dans le ciel sombre, flottait au-dessus de Paris. Qu'un mot tombât de la bouche de ces deux maîtres, l'Empereur, l'Impératrice, la France en tumulte se lèverait.

Longtemps, jusqu'au retour de Lacoste, il contempla la clarté rougeâtre. Le silence était profond, les feuilles mêmes remuaient sans bruit. Jamais les étoiles n'avaient été plus belles.

III

Dans la pièce où travaillaient les officiers d'ordonnance du ministre, Du Breuil était assis devant un bureau surchargé de dossiers, de lettres, de dépêches. Trois de ses camarades, à d'autres tables, la tête penchée, d'une main fébrile, transcrivaient sur des registres des ordres griffonnés en hâte, sabrés à coups de crayons de couleur. Dans tous les coins, le long des murs, sur des chaises, des états recopiés avec soin gonflaient des chemises

jaunes, bleues, vertes; des mémoires et des rapports s'amoncelaient.

Une double porte rembourrée en cuir vert était toujours battante. Des aides de camp, jetant un mot bref, entraient, sortaient. Une seconde porte vitrée, ouvrant sur les couloirs, donnait sans relâche accès à d'autres officiers, inquiets, affairés. Ils apportaient par liasses des pièces à signer, à timbrer. D'autres venaient aux renseignemens. Depuis quinze jours, le ministère était une énorme ruche bourdonnante. C'était, dans chaque direction, un affolement complet. Du matin au soir, de toutes parts, vers le cabinet du ministre, les demandes affluaient. La fièvre du pays entier semblait concentrée dans ces étroites pièces. Là convergeaient les réclamations, les plaintes, difficulté des mille questions à régler, infinie complexité du détail. De là partaient, chaque jour, des centaines d'ordres et de contre-ordres, allant porter aux quatre coins de la France l'agitation et le désarroi.

Du Breuil, ainsi que ses camarades, était sur les dents. Voilà quatre heures qu'il écrivait, courbé sur son pupitre. Par momens, il ne se rendait plus compte du sens des mots. Il releva la tête. Son porte-plume cessa de courir.

— Quel jour sommes-nous? jeta-t-il. C'est trop fort, je viens de dater plus de deux cents lettres de service. Ma parole, je ne sais plus. C'est à devenir fou!

— Vingt juillet! voyons, grogna de la table voisine le commandant Blache, dit le Sanglier. Tout blanc, les cheveux en brosse, un teint rouge de vieux dur à cuire; sa lèvre supérieure proéminait, à cause de deux canines, un peu saillantes.

— Merci, Blache. Est-ce que vous n'êtes pas comme moi? A force de griffonner, j'ai les doigts perclus. Ouf! Repos...

C'est vrai!... On perdait la notion du temps, avec une existence pareille. Que de changemens depuis le dîner à Saint-Cloud! Il refit en esprit les étapes de cette quinzaine inoubliable. Un moment on avait pu croire que l'orage, s'écartant, passerait au loin. Mais les événemens s'étaient bientôt précipités; et cette après-midi même, à la tribune du Corps législatif, le duc de Gramont annonçait que la déclaration de guerre avait été notifiée la veille à Berlin.

Du Breuil remâchait son angoisse. Dire que les camarades allaient se battre, et qu'il continuerait, lui, cette odieuse besogne de scribe. Il eut un élan de rage, au souvenir de sa déconvenue.

Huit jours avant, trois armées étaient organisées : une en Alsace, sous le commandement de Mac-Mahon; une en Lorraine, confiée au maréchal Bazaine; la troisième à Châlons, en réserve, aux ordres de Canrobert. A force de démarches, il parvenait à se faire nommer à l'état-major du maréchal Bazaine. Le lendemain, à son réel désespoir, tout était modifié. Bazaine redevenait simple commandant de corps, et conservait son personnel ordinaire. Il n'y avait plus qu'une seule armée! L'Empereur la commandait en chef, le ministre devenait major général, les généraux Lebrun et Jarras, aides-majors généraux. Et Du Breuil eut le crève-cœur d'apprendre qu'il resterait à Paris, avec deux de ses camarades, à la disposition du futur ministre intérimaire, le général Dejean.

Il avait tout le jour relevé les ordres de mouvemens, relatifs à la concentration de l'Armée du Rhin. Les chiffres et les noms tourbillonnaient encore dans sa cervelle; et tandis qu'il continuait à recopier d'autres pièces, il revoyait nettement la composition et l'emplacement des différens corps : le premier, Mac-Mahon, à Strasbourg, troupes de l'Afrique et de l'Est; le second, Frossard, à Saint-Avold, troupes du camp de Châlons; le troisième, Bazaine, à Metz, armée de Paris et division militaire de Metz; le quatrième, Ladmirault, à Thionville, régimens du Nord; le cinquième, Failly, à Bitche et Phalsbourg, divisions de l'armée de Lyon; le sixième, Canrobert, à Châlons, régimens de l'Ouest et du Centre; le septième, Douay, à Colmar et Belfort, régimens du Sud-Est; la Garde, Bourbaki, à Nancy. Il ne put s'empêcher de songer à la dissémination des troupes, éparpillées sur toute la frontière, aux difficultés mêmes de la concentration.

On avait mobilisé les réserves le 14 au soir. Mais les dépôts étaient très loin des régimens. Du Breuil songea que de ce côté-là, il y aurait certainement des mécomptes. On perdait un temps précieux. Tel homme qui habitait Perpignan, devait, avant de gagner Metz ou Strasbourg, se rendre en Bretagne pour s'habiller et s'équiper. Tel autre, un Alsacien par exemple, dont le régiment était en Alsace, avait à courir à Bayonne pour y recevoir son fourniment. Évidemment, la méthode allemande (le recrutement régional) était préférable. Quant aux troupes actives, qui de toutes parts convergeaient vers la frontière, il fallait qu'elles vinssent des quatre coins de la France, et ce ne serait ensuite pas trop de deux semaines pour débrouiller tout cela, faire la répartition, coordonner les

divers élémens. Là encore, les Prussiens, avec leurs corps d'armée autonomes, constitués à l'avance, lui parurent avoir l'avantage.

Du Breuil, lors des guerres précédentes, lieutenant d'artillerie limité à son étroit cercle d'action, n'avait eu qu'à partir, à se battre. Cette fois, il assistait à l'envers des choses. Naguère, humble rouage de la machine, il mettait aujourd'hui la machine en branle. Il était au centre de l'agitation, au cœur même de l'armée. Tout partait de là. Tout s'y répercutait. Des milliers de dépêches étaient expédiées, reçues. Et les généraux, les états-majors, les services administratifs, artillerie, génie, infanterie, cavalerie, forces actives, réserve, s'entassaient dans les trains. Aux points de rassemblement, tout débarquait pêle-mêle, hommes, chevaux, matériel, approvisionnement, dans une confusion extrême. Les gares étaient encombrées, mais les magasins étaient vides. De tous côtés arrivaient les doléances, les réclamations.

Journée de labeur écrasante. Ce lui fut un allégement inexprimable de pouvoir quitter le bureau vers sept heures. Il prit le chemin de son entresol, rue de Bourgogne. Et rageur, il revoyait en route les figures croisées dans le brouhaha des couloirs : le petit dragon roux (Vacossart) tout joyeux de partir; un prêtre jovial et trapu, qui sollicitait une commission d'aumônier et dont il avait pris le nom, l'abbé Trudaine; Védel enfin, son cousin Védel, adjudant-major au 93e de ligne. Il sourit avec un peu de dédain, à la pensée de ce brave garçon, un parent pauvre, un peu rustre.

— Rien de nouveau, Frisch ?

Son ordonnance, long corps aux cheveux filasse, très dégourdi sous ses manières gauches, et qui lui était dévoué, ne l'attendait plus :

— Le commandant d'Avol est venu deux fois. Il a laissé une lettre pour mon commandant.

Et Frisch, levé en sursaut, immobile, parvint à dissimuler une assiette de poulet au blanc, que venait de lui glisser la cuisinière du second.

Jacques à Paris, quelle bonne surprise !

Du Breuil entra dans un petit salon, tendu de damas cerise, où des armes anciennes s'entre-croisaient au-dessus d'un divan d'Orient. Un roman d'Octave Feuillet, à demi coupé, reposait à l'angle de la cheminée. Des partitions de musique surchargeaient le piano ouvert. La lettre de D'Avol était en évidence sur une

table. Il l'ouvrit. Son ami, en permission de vingt-quatre heures, lui donnait rendez-vous au café Riche, pour dîner.

Il passa dans sa chambre. Sur le lit, sa grande tenue était préparée. Déjà Frisch avait apporté de l'eau chaude dans le cabinet de toilette. Le raffinement de Du Breuil s'y marquait dans les moindres détails, depuis les gros flacons en cristal de Baccarat jusqu'à la fine cisellerie, rangée, avec les brosses d'ivoire, sur une toilette à miroir enguirlandé d'argent, que n'eût pas désavouée Mme de Guïonic elle-même.

Elle avait fait dans ce petit appartement quelques courtes et radieuses apparitions. Il se souvint de la dernière, eut un sourire ému. Un grand élan de tendresse l'emporta vers son amie. Il se reprocha de ne pas l'aimer mieux et davantage. Nulle femme, pourtant, plus digne d'inspirer une passion profonde. Pourquoi n'était-il pas heureux? Il avait pourtant des puérilités d'amant sincère. Dans un coffret, il conservait un de ses gants, une épingle à cheveux, fine et annelée comme ses boucles blondes. Il avait dîné avec elle, jeudi dernier, chez Mme Sutton. Depuis, à peine l'avait-il entrevue, dimanche, à son jour. Force visiteurs, impossible d'échanger vingt mots. Elle lui avait seulement dit en partant :

— Vous venez à l'Opéra mercredi? Je vous garde une place dans ma loge.

Il se promit de rattraper, ce soir, le temps perdu. Il s'assiérait près d'elle. Ils causeraient longuement. Pussent-ils se retrouver à l'unisson! C'était étrange de penser que bientôt, peut-être, ils allaient cesser de se voir! Comme cette soirée passerait vite! Il eut le cœur serré, sentit à fond l'éphémère des choses. Puis demain, ce n'était que ténèbres, inconnu. Devant lui, la route manqua. Que deviendrait leur amour, soumis à l'épreuve de la séparation, de l'éloignement?

— Va me chercher une voiture! cria-t-il à Frisch.

Dans la petite cuisine qui lui servait de capharnaüm, l'ordonnance arrosait son poulet d'une bouteille de chablis, autre don de la cuisinière enflammée. Il s'essuya la bouche d'un revers de main, et dégringola l'escalier.

« Huit heures moins le quart! » Du Breuil maudit son retard. D'Avol devait être furieux. Il se le représenta, tel qu'il le connaissait depuis leur jeunesse : mince, bien découplé, un pli volontaire au front, une ardeur concentrée dans le regard. Sortis

le même jour de Polytechnique, ils avaient suivi ensemble les cours de l'École d'artillerie à Metz. Têtu, ardent, orgueilleux, despotique, Jacques d'Avol était d'un commerce journalier difficile. Antipathique au plus grand nombre, il demeurait, pour ses amis, d'une noblesse d'âme, d'une délicatesse de cœur exquises.

— La voiture est là, mon commandant.

Un cheval étonnamment maigre soufflait dans les brancards. Le cocher, par compensation, était obèse.

Dès qu'il aperçut l'uniforme de Du Breuil, il manifesta un grand zèle, brossa les coussins, sourit en s'informant de l'adresse, et finit par se hisser sur le siège, avec une joyeuse lourdeur. Un coup de fouet :

— Hue ! Bismarck.

Le crépuscule restait en suspens, dans la splendeur d'une de ces belles journées d'été qui ne se décident pas à mourir. L'avenue des Champs-Élysées, pleine de promeneurs, s'enfonçait dans une demi-clarté jusqu'à la masse sombre de l'Arc de Triomphe. La place de la Concorde ressemblait à une fourmilière. Une clameur s'éleva. La foule se portait en courant vers le Pont-Royal, où sonnait la fanfare d'un escadron en marche. On cria : — « Vive l'armé-é-ée ! » Ces mots, répétés par mille bouches, se prolongeaient dans une rumeur qui s'éloigna, décrut, comme le murmure du vent et de la mer.

Les réverbères s'allumaient dans la rue Royale. Les tables des cafés étaient prises d'assaut. Sur les boulevards, la foule compacte grouillait. Un double courant piétinait le long des trottoirs. On se disputait les journaux frais parus. On parlait haut, on ricanait. Les femmes, en toilette claire, étaient les plus excitées. De gros bourgeois se redressaient avec une mine martiale ; quelques-uns donnaient la main à des enfans déguisés en soldats. Dans un fiacre, trois filles enlacées, bleu, blanc, rouge, saluaient au milieu des bravos et des lazzis. La bleue, une assez jolie blonde, jeta des baisers à Du Breuil, enthousiasmée par ses aiguillettes d'or.

Soudain la *Marseillaise*, beuglée à pleins poumons, retentit. Les voitures durent s'arrêter. Des blouses blanches, en tête d'une colonne où les casquettes se mêlaient aux chapeaux de soie, fonçaient à travers la chaussée. Ces énergumènes saisissaient les chevaux à la bride, brandissaient des gourdins. Un vieillard barbu criait si fort que les yeux lui sortaient de l'orbite. A côté de lui,

un adolescent livide balançait de droite et de gauche une tête alourdie par l'ivresse. Le flot s'écoula, suivi d'un âcre relent de sueur et de vin. Des titis faisaient escorte, avec des cabrioles de singes.

A l'angle de la rue Le Peletier, le fiacre s'arrêta. Du Breuil, impatient, tendit la monnaie au cocher, s'élança vers le café Riche. Il était déjà sur le seuil, qu'il entendit l'automédon, d'une voix de rogomme, héler de nouveaux cliens :

— Voilà un bon cheval ! Deux places pour Berlin !

Mais un attroupement se formait. Du Breuil se retourna. Quelques personnes se démenaient ; il vit le chapeau mou, la barbe rousse d'un homme que la foule prenait à partie, avec des gestes violens. Injures, huées. On en venait aux coups, lorsqu'un sergent de ville parut. Renseignemens pris, un garçon de café expliqua :

— Ce n'est rien... un Prussien qu'on assomme. Paraît qu'il conseillait au cocher de changer sa rosse, s'il voulait arriver à Berlin.

Du Breuil jeta un coup d'œil sur la terrasse. Pas une table libre ! D'Avol d'ailleurs devait l'attendre dans la salle du restaurant. La chaleur brusque, l'odeur de cuisine le suffoquèrent.

— Mon commandant cherche quelqu'un ? demanda le maître d'hôtel, avec une obséquiosité marquée. Sous les globes blancs du gaz, dans le brouhaha des voix, c'était une animation extraordinaire. Des garçons affairés, un plat sur chaque main, sillonnaient l'immense pièce. Les sommeliers eux-mêmes, se départant de leur gravité solennelle, allaient d'une table à l'autre, d'un pas vif.

— Oui, mon commandant. Si mon commandant veut me permettre... Le maître d'hôtel guidait Du Breuil à travers les dîneurs.

— On ne reconnaît plus les amis ? Est-il fier, ce militaire !

C'était la voix du grand Peyrode. Assis entre Rose Noël et Bloomfield, il fit le geste de porter un toast. Du Breuil sourit au groupe, remercia d'un signe de tête. Le nez de Peyrode avait encore rougi...

D'Avol, enfin ! Les coudes sur la nappe, il était plongé dans la lecture du *Figaro*. Le couvert était mis. D'autres journaux, dépliés, témoignaient d'une longue attente. Les deux officiers se serrèrent la main. Du Breuil s'assit. Un garçon s'était emparé de son sabre, un autre de son shako.

— Servez vite, dit d'Avol.

Le maître d'hôtel, incliné respectueusement, se redressa, mû par un ressort. Il disposa lui-même les hors-d'œuvre, hâta le sommelier.

« Décidément, pensa Du Breuil, l'armée est en honneur aujourd'hui ! » Il était tout joyeux de revoir son ami. Il s'enquit de sa santé, de ses affaires. Qu'est-ce qu'on devenait à Versailles ? Comment avait-il pu obtenir une permission ? Jacques, sans perdre une bouchée, le mit au courant. Il était venu embrasser sa mère, entre deux trains. Il avait déjeuné avec elle à Saint-Germain, où elle habitait. Cette après-midi, des achats, des courses. Il repartait tout à l'heure, après l'Opéra.

La truite froide desservie, le maître d'hôtel, — on apportait un caneton à la rouennaise, — vint s'enquérir près de ces messieurs :

— Les côtelettes d'agneau ? Les pointes d'asperges ? Et comme entremets : Pêches glacées, Macédoine à la Prussienne (il eut un sourire discret)... Bombe Magenta ?

Le bruit des conversations, les spires bleues de la fumée, l'éclatante lumière des lustres multipliés dans les glaces, tout excitait d'Avol. Il oubliait la fatigue de la journée, ressentait un bien-être à la chaleur du repas, au mouvement de la salle. Par les vitres ouvertes, entrait la rumeur de la rue : un bourdonnement continuel, parfois des vivats, des cris.

— Sais-tu que je t'envie, dit-il avec fièvre. Tu es à la source. Décisions, nouvelles, tout te passe par les mains. Du travail, soit ! Mais nous en avons autant. Et nous ne savons rien. Toute la semaine, revues sur revues. Avec ces minuties le temps est long. Ordres, contre-ordres, on part, on ne part pas. Pourtant c'est après-demain, le grand jour. Adieu, Versailles ! En route pour Nancy, et Metz au bout ! Hein, ça nous fera plaisir de revoir Metz, mon vieux... Car aussi vrai que voilà des pointes d'asperges, tu as beau n'être pas désigné, tu traîneras ton sabre sur l'Esplanade avant moi.

— Dieu t'entende ! répliqua Du Breuil.

— Tu te souviens du café Parisien ? Et des parties de billard ? Et de nos dîners à l'hôtel de l'Europe, le dimanche, quand on n'était pas invité chez les Bersheim ?

Leurs souvenirs se levaient en foule. Ils citèrent des noms de professeurs, sourirent de leurs manies, de leurs ridicules. Ils évoquèrent la maison hospitalière des Bersheim. Vraiment ils avaient

passé là de bonnes heures ! Cousin éloigné de d'Avol, M. Bersheim était un riche industriel, nature joviale et droite, le meilleur des hommes. Et M[me] Bersheim, l'aimable femme, si belle, si douce. Du Breuil rappela le bonnet à coques, la vieille figure paisible de la grand'mère Sophia, la gaieté des deux fils, et surtout le charme frêle de la petite Anine.

— C'est drôle de penser, fit-il, qu'à l'endroit où nous buvions le vin rose de Scy, dans tout ce riant pays de la Moselle, on se battra peut-être bientôt. Les routes que nous avons suivies, les rênes lâches, dans nos promenades du matin, nous allons y repasser, le revolver au poing, les yeux en éveil.

— Tu es fou, jeta d'Avol, Metz ne sera jamais le théâtre de la lutte. C'est toi, l'homme informé, qui me racontes cela ?

— Bah ! bien malin qui connaît le vrai plan de campagne. Une seule chose certaine. Au premier prêt, l'avantage.

D'Avol haussa les épaules :

— Voilà huit jours que nous sommes prêts. Et le plan de campagne, un enfant peut le tracer ! L'armée concentrée, on franchit le Rhin, entre Maxau et Germersheim. On débouche dans le pays de Bade. On sépare l'Allemagne du Nord de celle du Sud. La Bavière et le Wurtemberg sont immobilisés. L'Autriche et l'Italie prennent les armes. Reste cette fameuse Allemagne du Nord ! (Il eut un geste d'insouciance.)... Nous avions des grands-pères à Iéna.

On apportait les pêches glacées. Au même moment, le bruit de la rue couvrit celui des conversations. Des rires, des bravos ironiques éclatèrent. La foule devint houleuse. Brusquement elle reflua vers les Variétés. Il y eut des cris de femmes bousculées. Quelques voyous, levant en guise de torches des balais enduits de résine, descendaient le boulevard. Trois d'entre eux portaient en triomphe un soldat de la ligne. Ils chantaient à pleine gorge, aussi faux que possible, l'hymne des Girondins. Leurs brandons, dans la nuit tombante, jetaient des flammes fumeuses. Ils passèrent devant le café Riche. Les dîneurs, de leurs places, virent onduler au-dessus des têtes la traînée rouge parmi des étincelles.

Du Breuil reprit :

— J'ai bon espoir. On ne peut éviter le gâchis des premiers jours. Tout s'arrangera. Une chose curieuse, pourtant, avec cet enthousiasme général, c'est que les engagemens volontaires sont assez rares. Il n'y aura pas le grand mouvement qu'on attendait.

— Tant mieux ! dit vivement d'Avol. — Il releva le front, regarda Du Breuil. Il avait les cheveux en brosse, drus et fins, un regard lumineux. — Rien de tel encore, que les gens du métier. Qu'est-ce que la garde mobile a donné comme résultats ? Pas grand'chose. Nous n'avons besoin de personne. Une fois les mitrailleuses en train, c'est l'affaire de quinze jours. Étonnantes, n'est-ce pas, ces mitrailleuses ? As-tu lu le compte rendu des essais à Satory ?

— J'y étais, fit Du Breuil. Trois cents carnes, achetées chez l'équarrisseur à 5 francs pièce, ont été massées sur le plateau. Il y avait deux mitrailleuses. A la seconde décharge, toute la cavalerie par terre. Le lendemain, nouvelle expérience. Cette fois, au premier coup, massacre général.

— C'est merveilleux.

— Malheureusement, on n'a pu en fabriquer encore que 190.

Du Breuil, si confiant qu'il fût, ne pouvait oublier l'évidente supériorité du canon prussien. Il avait eu sous les yeux, au ministère, les rapports du colonel Stoffel, attaché militaire à Berlin. Divers comptes rendus d'officiers en mission vantaient aussi le canon belge importé récemment d'Allemagne ; portée et justesse de tir étaient surprenantes.

D'Avol répliqua :

— Laisse-moi tranquille ! Le canon de Solferino a du bon ! D'ailleurs, puisque nous comparons l'armement, je te répondrai par le chassepot. Il vaut cinquante fusils Dreysse !... Son petit calibre d'abord ! Il est maniable, il s'épaule. L'autre est lourd, encombrant... D'ailleurs la question n'est pas là. Un gourdin, manié avec force, aura toujours raison de la meilleure lame, mal tenue. Le courage est tout...

Il dégustait une tasse de café. On apportait des liqueurs, différentes boîtes de cigares. Du Breuil choisit un havane blond, sec, qu'il fit craquer.

— Je lisais tout à l'heure, reprit d'Avol, un article bien fait. Les journaux sont unanimes, n'est-ce pas ?

— Tout à fait ! dit Du Breuil. Un enthousiasme ! J'ai vu défiler le 7e bataillon de chasseurs. Des ouvriers ont pris la tête. L'état-major était entouré d'amis, de saint-cyriens, de jeunes filles avec des bouquets. A même le rang, les premiers venus emboîtaient le pas. L'un s'était emparé d'un fusil, l'autre d'un sac. Il y avait des citoyens en képi, et des soldats en casquette.

Les fourgons suivaient, pavoisés de petits drapeaux. On jetait des baisers aux cantinières.

— Ça promet pour le retour, conclut d'Avol.

Ils raccrochaient leurs sabres aux belières, se coiffaient de leurs shakos. La salle s'était vidée à demi. Les garçons s'effacèrent à leur passage. La serviette sous le bras, le maître d'hôtel patriotique suivait à distance. Comme ils allaient franchir le seuil, il s'inclina profondément, plié en deux, montrant une calvitie rose et grasse.

Le boulevard était noir de monde. Un fiacre, où gesticulaient une dizaine de jeunes gens empilés, obtint un succès prodigieux. Au-dessus d'un fouillis de bras balançant des lanternes vénitiennes, oscillait un énorme drapeau. Un promeneur cria : « Vive la paix ! » Il y eut un grondement dans la foule; cinquante voix, furieuses, protestèrent : « A bas les taffeurs ! » La sortie des deux officiers en brillant uniforme fit diversion. On hurla :

— Vive la France !

L'éperon de Du Breuil accrocha la jupe d'une dame. Elle était brune, les yeux bleus, l'air d'une jeune mariée. Il s'excusa, mais elle répétait gentiment :

— Du tout, du tout, monsieur !

Et toute rouge, elle parut ravie, ainsi que son mari. D'Avol et du Breuil se faufilèrent dans la rue Le Peletier. Au ras du trottoir, entre les maisons, les grandes portes de l'Opéra jetaient une clarté vive. Les contrôleurs s'inclinèrent en souriant, un huissier à chaîne les précéda jusqu'au bas de l'escalier. D'Avol allait retrouver, aux fauteuils d'orchestre, un de ses cousins.

— A tout à l'heure ! fit Du Breuil.

L'ouvreuse l'introduisait. Mme de Guïonic tourna vers lui son beau regard, salua de cette lente inflexion de cou dont la grâce fière ondulait jusqu'aux épaules. Elle avait cédé les places de devant à Mme et à Mlle Le Prêcheur. Du Breuil les aimait bien : la fille était laide, simple et bonne; la mère, qui avait fait parler d'elle dans le temps, demeurait indulgente en dépit du rigorisme qu'elle affectait. Elle protégeait même certaines liaisons, d'une sereine complicité. Dans le fond de la loge, le père de Mme Le Prêcheur, respectable vieillard, somnolait depuis les danses du premier acte. La musique ne l'incommodait pas, il était sourd.

Du Breuil s'assit près de Mme de Guïonic, expliqua son retard. Mme Le Prêcheur sourit, lorgna d'Avol à l'orchestre.

Mlle Le Prêcheur n'avait d'yeux que pour la scène. Toute à Masaniello, elle s'éventait avec émotion.

A la minute même, la *Muette*, Fenella, abandonnée par le vice-roi de Naples, devenu l'époux d'Elvire, mimait à son frère l'aveu de son déshonneur. Masaniello jurait de la venger.

Du Breuil trouvait à Mme de Guïonic un charme plus pénétrant que de coutume. Elle était restée froide et sérieuse jusqu'à ce qu'il parût, belle par la seule régularité des traits, l'harmonieux contour du buste. « Un marbre ! » — était en train de dire méchamment Mme Herbeau, dans une loge de face, au chevalier Zurli. — A présent, elle vivait; une légère coloration lui était montée du cœur au visage ; le grain de sa chair avait pris un lustre nacré : elle semblait transfigurée. Du Breuil vit Mme Herbeau se pencher vers Zurli, et comprit à leur regard qu'elle parlait d'eux.

La salle gaie, rouge et or, à l'italienne, tout en lumières, faisait scintiller les diamans sur la blancheur des gorges, éclairait à plein les visages. Beaucoup étaient familiers à Du Breuil. Tout ce que Paris contenait d'illustre était là. Le bruit avait couru que l'Empereur et l'Impératrice assisteraient à la représentation. On savait maintenant que Leurs Majestés ne viendraient pas ; mais, comme pour donner un caractère officiel à cette soirée, dans la petite loge de service, se tenaient le duc de Gramont et le vicomte Laferrière. On se montrait le duc et la duchesse de Mouchy. Du Breuil admira le beau profil de la duchesse, couronné d'une guirlande de bleuets. Il reconnut à l'orchestre Jaillant, Bris, Jousset-Gournal; aux premières loges Manhers et sa famille, plus loin la générale Chenot, moustachue comme un grenadier, Mme Langlade, la marquise d'Avilar. Elle escortait une jeune femme qu'elle s'efforçait de pervertir, au profit d'un diplomate chauve, sous les yeux mêmes du mari. On attendait avec impatience Marie Sass, qui devait chanter la *Marseillaise*. La salle entière avait la fièvre. Aux regards vifs, aux teints animés, visiblement la même préoccupation mordait toutes ces femmes en toilette de bal, ces hommes pour la plupart chamarrés de croix, généraux, artistes, lettrés, sénateurs, députés, gloires du barreau, de la Faculté de médecine, grands industriels, oisifs de race, tout ce qui, dans cette élite de luxe et d'apparat, ce soir-là, représentait la France.

Sur la scène, à la voix de Masaniello, les pêcheurs de Naples

se révoltaient; puis, afin de cacher leurs projets, ils chantaient une barcarolle. Le chœur des jeunes filles reprenait:

L'amour s'enfuit, le temps s'envole;
Le temps emporte nos plaisirs
Comme les flots notre gondole!

Le rideau tomba. Quelques mots échangés avec les dames Le Prêcheur, et Du Breuil rejoignit dans le salon de la loge Mme de Guïonic qui rajustait, devant une glace, l'aigrette de sa coiffure. Il admira la ligne pure de son bras levé. Sous ce regard expressif, elle abaissait ses cils longs et soyeux; il savoura la finesse des paupières, bombées en feuilles de rose. Cependant ils parlaient des choses du moment, d'un ton calme; mais le regard de Du Breuil, fixé sur elle avec âme, attira de force celui de Mme de Guïonic. D'un mouvement de lèvres, il exprima:

— Je vous aime.

Le ravissement qu'elle éprouva la rendit encore plus belle. Elle détourna la tête. Éprise d'héroïsme, elle était exaltée par la guerre, attristée aussi. Le perdre... S'il était blessé! Mais, cœur fier, elle repoussait tout sentiment personnel d'égoïsme ou de lâcheté. Aussi s'imposait-elle un sourire courageux, persuadée, d'ailleurs, comme on l'affirmait de toutes parts, que la campagne serait courte et que la gloire en compenserait les périls. Parce qu'il allait se battre, Du Breuil lui parut plus grand. Elle l'aima mieux.

— Vous rappelez-vous, demanda-t-il, notre visite au Salon? Vous portiez une robe de moire gris perle. Nous nous sommes arrêtés longtemps devant le tableau de Robert-Fleury?

Quel tableau? Ah! oui, *Le dernier jour de Corinthe*. La toile avait fait sensation, obtenu la grande médaille d'or. Du Breuil la revoyait: dans le suprême désastre, les femmes et les enfans s'étaient réfugiés sous la statue de Minerve; au loin, le consul Mummius, à cheval, apparaissait avec ses légions. Le massacre commençait et les survivantes étaient vendues comme esclaves. Parmi le groupe demi-nu du premier plan, beaux corps gisans, vierges et mères désespérées, une femme drapée de voiles, à genoux et découvrant son sein, regardait venir les vainqueurs.

— Pourquoi me demandez-vous cela? fit-elle.

Il sourit sans répondre. S'il se rappelait particulièrement l'image de cette femme, c'est qu'elle ressemblait de façon étrange à Mme de Guïonic: ils en avaient même, ce jour-là, fait la remarque. D'autres souvenirs le pressaient:

— Et la chasse à courre de Fontainebleau, quand vous avez reçu le bouton? Vous m'avez montré la veille votre amazone de drap vert, et vous avez coiffé le petit lampion à plume blanche. Il vous donnait un air crâne et charmant.

Il parlait bas. Son souffle la caressait :

— Je vous revois encore, au dernier bal des Tuileries. Je montais derrière vous le large escalier droit, entre la haie des cent-gardes et la rampe de fleurs. Le bracelet d'opales que vous portiez s'est défait au moment d'entrer dans la salle des Maréchaux.

Elle dit :

— Ce bracelet ne m'a jamais causé que des ennuis.

Il sourit :

— Les opales portent malheur.

La loge s'ouvrait : Maxime Judin et M. Langlade entrèrent. Le sénateur s'enquit de la santé de Mme de Guïonic. Et le comte? Il restait donc en Bretagne, cette année? Elle prétexta une indisposition de son mari. Mais chacun connaissait le motif de cette absence prolongée. Une Mme de Ploguern, leur voisine, n'y était pas étrangère. M. Langlade ne venait d'ailleurs que pour interroger Du Breuil. Quand embarquaient les chasseurs d'Afrique? Son fils, sous-lieutenant à Oran, brûlait de partir.

— A cet âge-là, on ne rêve que plaies et bosses!

Le vicomte Judin racontait à Mme de Guïonic les derniers potins. Il releva la tête aux paroles du sénateur, et dit d'une voix joyeuse :

— Certainement ! Tu sais, Pierre, je viens de m'engager.

Il jouit de l'effet produit. On le félicitait.

— Le colonel du 93e consent à me prendre.

— Le 93e ? Mais c'est le régiment de mon cousin Védel.

— Tu me recommanderas, fit Judin en riant.

Au fait, riche, titré, jouissant d'une sinécure au quai d'Orsay, pourquoi s'engageait-il? Par chic; par goût, aussi, d'action et d'aventures. Et puis, il était las de faire la fête.

— Bah! conclut-il, une petite promenade sur le Rhin!

D'Avol parut. Il venait offrir ses respects à Mme Le Prêcheur. Il s'inclina profondément devant Mme de Guïonic, à laquelle on le présenta. Judin et Langlade avaient pris congé. D'Avol ne resta qu'un instant, on frappait les trois coups. Il étreignit nerveusement la main de Du Breuil.

— Au revoir, cher.

La porte refermée :

— Je suis heureuse de le connaître, dit Mme de Guïonic.

Du Breuil lui avait souvent parlé de Jacques, comme de son meilleur ami. La toile s'était levée, montrant une salle du palais. Alphonse implorait le pardon d'Elvire et, dans un duo pathétique, l'obtenait. Changement de scène. De jeunes bouquetières accouraient en dansant sur la place du Marché. M. Le Prêcheur se réveilla pour chercher sa lorgnette. Mais des soldats emmenaient de force la Muette. Masaniello soulevait le peuple : — « Marchons ! Aux armes ! Des flambeaux ! » Sur le tumulte des dernières mesures, Marie Sass, enfin, parut.

A sa vue, dans toute la salle courut un frémissement, les cris et les bravos se fondirent en une seule acclamation.

Elle portait une tunique blanche, un péplum semé d'abeilles d'or. Elle s'avançait avec sa grande allure dramatique, tenant à la main le drapeau tricolore. Elle attaqua les premières notes : *Allons, enfans de la patrie...* au milieu d'un émoi indescriptible.

La duchesse de Mouchy se levait. Une partie des spectateurs l'imita. Une voix impérieuse, celle d'Émile de Girardin, cria : — Tout le monde debout ! — La salle entière se dressa. Chacun se sentait une âme nouvelle, collective, immense. Quelque chose de fort et d'âpre, soudain, passa comme un souffle à la racine des cheveux, prit aux moelles. L'orchestre, à pleins cuivres, accompagnait l'hymne glorieux. Marie Sass lança la première strophe d'une voix vibrante, qui évoquait l'éclat des sabres et le sang rouge. Furieux, les applaudissemens éclatèrent. Elle reprenait plus haut, plus fort ; et le chant s'élargissait, remplissait l'immense vaisseau. Il se propageait au delà des murs, semblait se répandre sur Paris soulevé et le pays en armes. Avec des rumeurs de tocsin, le roulement des canons grondait à travers les paroles ardentes. La patrie en danger se leva dans les cœurs. Le chant national, si longtemps proscrit, apparaissait plus beau, brûlant d'une vie neuve et d'une flamme éternelle.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus !...

L'émotion fut à son comble. On haletait d'enthousiasme. Hommes et femmes étaient saisis de vertige. Les uns riaient d'un air crispé, mordaient leur moustache, d'autres hurlaient comme

fous; celles-là déchiraient leurs éventails, agitaient des mouchoirs. L'actrice, avec ses yeux et sa bouche tragiques, fut alors, toute blanche sous ses abeilles d'or, l'incarnation même de la France impériale. Grandie, soulevée par le délire de tous, elle prophétisait la victoire. Iéna, Austerlitz, Sébastopol, Solferino flamboyèrent!

Du Breuil transporté regarda ses voisines : Mme Le Prêcheur était penchée en avant, hors d'elle; Mme de Guïonic tournait vers lui un visage exalté, où roulaient de grosses larmes. Couvrant le finale, une clameur frénétique retentit. La salle entière fut traversée par un de ces courans électriques qui galvanisent une foule, la fondent en un seul être, — et dans un élan irrésistible, trépignante, bras levés, faces ivres, elle cria, par mille bouches :

— Vive l'Empereur! Vive la France! A Berlin !

IV

Le train s'ébranlait.

— Adieu, père ! dit Du Breuil.

Immobile, avec un serrement de cœur, il regarda les lourdes voitures s'éloigner. A la portière du wagon, secouant sa tête blanche, le vieil officier souriait d'un air contraint. Il avait crânement embrassé son fils tout à l'heure. Les deux hommes affectaient une gaieté mâle, un ton détaché. Pierre promettait d'écrire : que sa mère fût raisonnable ; qu'on ne s'inquiétât point... Ils ne se quittaient pas pour longtemps ! bientôt il cessa de distinguer les traits si chers : le haut front lisse, le nez en bec d'aigle, les yeux bleus. Sur les rails luisans, le fourgon d'arrière, seul visible, fuyait. Point noir, qui disparut.

Sa fièvre était tombée. Il fut pris à la gorge d'une angoisse soudaine, eut le cœur noyé d'amertume. Ce père qu'il voyait si rarement, sa mère retenue là-bas, dans le vieux château, il sentit de quelle tendresse profonde il les aimait. Dire qu'il ne pourrait même baiser au front la douce vieille avant de partir!

Partir, cette idée le rasséréna. Ses sensations passaient aussi vite qu'elles étaient venues. Partir! quelle joie, quelle délivrance! Était-ce bien certain ? N'allait-il pas subir, dans le désarroi des décisions, un nouveau contre-ordre ? Non. La lettre de service était signée. L'intervention de son père et celle de M. de Champreux avaient été providentielles.

Le chambellan d'abord s'était dérobé. Heureusement, venu aux nouvelles, le comte Du Breuil, — incapable de comprendre l'inaction de son fils, la guerre déclarée, — était allé lui-même relancer le vieux beau, à Saint-Cloud. Il y avait justement conseil des ministres, et par grand hasard un vieux camarade du comte, le général Lebrun, aide-major général, se trouvait là. Parti pour Metz, avec le maréchal Lebœuf, le 24, le général en était revenu en toute hâte. La mobilisation était loin d'être aussi avancée qu'on l'espérait. Le maréchal, consterné, dépêchait au ministre intérimaire le premier aide-major général, afin de provoquer de promptes mesures. M. Du Breuil avait demandé à son ami de le présenter au général Dejean. Grâce à l'appui de Lebrun, à la prière de M. de Champreux, il obtenait que son fils fût attaché à l'état-major général de l'armée. Il le retrouvait à la sortie du ministère :

— Tu peux faire ta cantine ! disait-il simplement.

Pierre lui sautait au cou. Ils allaient dîner ensuite chez une de leurs plus anciennes connaissances, le fameux Jules Thédenat. Professeur d'histoire au Collège de France, en 1848, il avait donné sa démission après le Coup d'État, voyagé longtemps, proscrit volontaire, ami de Victor Hugo à Bruxelles, de Quinet en Suisse. Il vivait fort retiré. Pierre le considérait comme un original.

Le père Thédenat, ainsi l'appelait-il avec une irrévérence sympathique, était un vieillard à face d'apôtre, fine, ardente et glabre. Des cheveux de femme, tout blancs et bouclés, encadraient son visage. M. Du Breuil, qui ne partageait aucune de ses idées, disait de lui en riant : « C'est un *Rouge* enragé. » Et, comme d'habitude, — dans la petite salle à manger pauvre, où voletaient les canaris en cage de Mme Thédenat, humble et admirable créature de dévouement, — ils avaient causé, de verve et de confiance, non sans dispute.

L'ancien officier, qui se servait avec une grande adresse de son seul bras, tenait en main une pipe de bruyère qu'il avait bourrée et allumée sans secours. Il lançait de courtes bouffées. Thédenat l'écoutait, en fixant sur lui des yeux d'un vert de mer, vifs et clairs. On causait de la guerre, des alliances espérées. Rien n'indiquait que l'armée austro-hongroise dût être mobilisée. Une lettre du colonel de Bouillé, attaché militaire à Vienne, lettre connue du général Lebrun, ne laissait aucun doute sur les intentions pacifiques de l'Autriche. M. Du Breuil raconta le propos tenu la veille à Saint-Cloud, par son ex-compagnon d'armes : le

duc de Gramont, à qui le général faisait part de ses appréhensions, aurait dit, en lui frappant légèrement l'épaule : « Est-ce donc que le colonel de Bouillé sait tout ce qui se passe à Vienne? Allez! allez! et soyez confiant. »

Thédenat interrompait avec force :

— Pourquoi l'Autriche nous soutiendrait-elle? Nous l'avons lâchement abandonnée à Sadowa. Ne me dis pas que le Mexique paralysait vos forces. Il n'y avait que 28 000 hommes là-bas, pas davantage!... Et le Hanovre, la Hesse, Nassau, Francfort, et le Sleswig, que nous avons laissé engloutir!... Non non, nous serons seuls, et ce sera justice. Tout se paye, les fautes des peuples comme celles des hommes.

En termes colorés, brûlans, malgré les interruptions des deux Du Breuil, il s'en prenait à la source même, au gouvernement impérial qu'il disait la dissolution, le mensonge incarnés, — royaume de carton, créé par des joueurs et des aventuriers, fondé sur la chance, l'idée fixe, *l'Étoile!* Il dépeignait l'Empereur, spéculatif hardi, mais reculant à l'action, indécis et flottant, vivant dans une espèce de somnambulisme, dans un songe d'opium. Comme Bismarck l'avait joué! L'incomparable acteur, sous la visière de son casque pointu, avec son lourd visage de cuirassier diplomate, son masque d'enflure fanfaronne!... Pour l'Impératrice, Thédenat, malgré le respect des mots, était dur. Il haïssait en elle l'influence espagnole et cléricale, la domination politique exercée sur l'Empereur. Elle et lui, deux agioteurs, deux étrangers! — Il stigmatisa la honteuse comédie du jeu parlementaire: on avait dupé le peuple, simplement. La masse de la nation était loin de désirer la guerre. Exemple, cette fameuse garde mobile, qu'on n'avait pu constituer. Les députés ne s'étaient fait nommer qu'en jurant de voter la paix. Le plébiscite était une escroquerie.

Il se levait brusquement, prenait dans un tiroir une gravure, répandue alors par millions. On y voyait sur deux colonnes, le *Non* (dessous, les pillages des rouges, brûlant chaumières et moissons) et le *Oui*, avec l'aimable image de la paix promise, greniers pleins, caves pleines. Le paysan avait voté : *Oui*, la paix; on lui donnait la guerre.

Il montrait la Prusse armée, et, derrière, l'Allemagne entière. S'exaltant, il souhaitait qu'on ne courût pas à un désastre. Là, par exemple, les Du Breuil s'étaient révoltés! Le père, tout haut, le fils, tout bas, l'avaient traité de visionnaire... Mme Thédenat, son

tricot aux doigts, ne disait mot. Elle écoutait, une souffrance inquiète sur ses traits tirés.

— Bah! bah! fit le vieil officier. Tu ne le décourageras pas, celui-là!

Il désignait le commandant qui souriait, incrédule. Thédenat, brusquement, releva ses fins cheveux blancs tombés sur les tempes. Il remplit les petits verres d'une précieuse eau-de-vie de marc, et le bras tendu, la voix vibrante :

— Tenez, cette fois, nous serons d'accord : — A la patrie!

La patrie, le père Thédenat l'aimait passionnément. Du Breuil songea : Cela rachète tout!

Par cette lourde fin de journée, dans la voiture qui l'emportait, il se riait maintenant à lui-même, en pleine fièvre du départ. Fuyant son appartement en désordre, où Frisch empilait linge et vêtemens, il résolut d'achever ses dernières courses. Ce soir, les adieux à Mme de Guïonic. Demain matin, il irait remercier son oncle à Saint-Cloud; il assisterait au départ de l'Empereur. Enfin l'après-midi, embarquement à la gare de l'Est. Il serait à Metz la nuit prochaine.

N'oubliait-il rien? Pourvu que Frisch songeât à se procurer des étuis-musettes! Il s'inquiéta de la chaleur pour le voyage de ses chevaux, Brutus et Cydalise. Il récapitula ses courses. D'abord son notaire, rue de Provence. Il y passa, puis chez Devismes.

Arrivé au boulevard, le fiacre dut s'arrêter. La foule s'entassait, houleuse. Des clairons, des tambours; un vieux colonel à l'air terrible, sur un petit barbe noir qui piaffait; derrière lui, l'état-major à cheval... un régiment de ligne défilait. En serre-files, les sergens et sergens-majors cadençaient le pas. C'étaient tous des vétérans, médaillés de Crimée et d'Italie. Dans le rang, quantité de moustaches grises. Du Breuil admira leur prestance. De la tête à la queue de la colonne, les fusils ondulaient avec la même inclinaison parallèle. Ciseaux rouges, les jambes s'ouvraient, se refermaient. Les bras gauches allaient, venaient, d'une oscillation de pendules. Toutes les têtes étaient hautes et droites. Un vieux sergent cria à son peloton :

— Marquez le pas!

Et mécaniquement, les hommes piétinèrent, puis, à un commandement brusque, tous ensemble, repartirent. On applaudissait. Un titi grimpé sur un arbre perdit l'équilibre et tomba sur les spectateurs sans se faire mal. Une femme, tête nue, à cali-

fourchon sur les épaules d'un ouvrier, exultait de joie. Elle s'accrochait à pleines mains, pour ne pas tomber, aux cheveux frisés de son compagnon. La chaleur était accablante. Des visages ruisselaient de sueur. Le régiment défilait toujours. Soudain, quand passait le 4e bataillon, un soldat s'abattit, comme une masse. La foule s'empressa pour le relever. Un aide-major descendit de cheval, examina le corps étendu.

— Rupture d'anévrisme. Rien à faire.

Il remonta sur sa bête et reprit sa place, derrière la colonne. Des ouvriers emportaient le cadavre vers une pharmacie. Le régiment continuait sa route; pas un homme n'avait quitté le rang; à peine si un camarade avait tourné la tête. Les pantalons rouges s'éloignaient du même pas, rythmique, inexorable : — Une, deux! Une, deux!

La voiture roula. Plus loin, un ivrogne, juché sur un banc, était entouré de badauds. Son chapeau gris en accordéon lui cachait un œil. Il fit signe qu'il voulait parler, et, salivant dans sa barbe, vociféra : — A bas Charles X! — Il s'écroula. On riait; on se poussait. Pour mieux voir, un cuirassier qui portait une dépêche, se haussa sur ses étriers; un chien, boulant dans les jambes du cheval, faillit le désarçonner. Chez Devismes, Du Breuil se fit montrer des revolvers nouveau modèle, en acheta un, perfectionné. Il pensa, en sortant, à se procurer des cartes du pays rhénan. Mais n'en trouverait-il pas autant qu'il voudrait, à Metz? Pourquoi s'encombrer? Il lui fallait cependant une jumelle de campagne, il l'acheta. Il allait oublier des gants.

— Cocher, rue de Richelieu!

Il s'approvisionnait chez une gantière connue par son amabilité pour les officiers. Il y avait toujours chez elle d'élégantes demoiselles de magasin. Toutes s'empressèrent, avec des œillades, des petites mines. L'une d'elles, rousse aux yeux noirs, le teint d'un blanc de lait bleuté, s'enquit de sa pointure. Sous la poudre de riz, elle sentait bon la fleur vivante. Elle lui essaya une paire, rougit. Ses camarades se poussaient du coude, en déplaçant les cartons; elles pouffaient en dedans. Du Breuil choisit une demi-douzaine de gants solides, en daim, doux à tenir les rênes, la poignée du sabre. Il en fit ajouter dix blancs, pour les jours de bataille. Le sourire de la jolie rousse le flatta. Elle se donnait, dans un regard. Il eut un petit plaisir vaniteux, qui, dehors, s'évaporait avec la fumée de la cigarette, qu'il alluma.

Au cercle, Du Breuil reçut les complimens de ses camarades. Il serra plus de cinquante mains. Le baron Lapoigne lui adressa quelques paroles chaleureuses. Le premier moment de curiosité passé, tous s'en furent à leurs petites affaires, partie interrompue, journal commencé. Pierre restait en proie au vieux général de Castrée, en retraite depuis 1857. Il avait fait la campagne de France, à dix-huit ans. Caporal à Champaubert, sous-lieutenant à Waterloo, il gardait de l'épopée impériale un souvenir prolixe. Le vieux héros lançait en parlant une pluie menue. Du Breuil dut essuyer son éloquence, jusqu'au dîner.

Lapoigne, le grand Peyrode, plusieurs autres l'accaparèrent. Il mangea peu. Sa vie d'hier lui semblait lointaine déjà. Les figures de ses voisins, compagnons de fête, partenaires de jeu, lui firent l'effet de visages nouveaux, indifférens, inconnus. Même le toast qu'on lui porta, lancé par Peyrode avec verve (on applaudissait discrètement), l'agaça. Il prit son café sans plaisir, s'aperçut, son cigare fumé, qu'on causait autour de lui. Neuf heures déjà! Le baron Lapoigne taillait une banque. Pierre, debout, ponta sur le tableau de gauche. Il gagnait plusieurs fois de suite. A son tour de prendre la main, il reperdit tout, vingt louis en plus. Neuf heures et demie. Mme de Guïonic l'attendait. Il sortit, sans dire au revoir à personne.

Quelle vanité que tout cela! La guerre à nouveau l'obséda. Elle eut pour lui l'attraction d'un gouffre. Était-ce vivre, les petites émotions du jeu, du plaisir, de la société? La guerre, à la bonne heure, elle vous prenait corps et âme! Et quelle âpre saveur à l'imprévu, aux dangers! Le masque des convenances tombait. L'homme primitif surgissait, luttant de ruse, d'audace, de désespoir, contre ses pareils. On se mesurait avec les élémens, avec le destin. Il se rappelait des ivresses terribles, lorsque sa batterie foudroyait Magenta. Blessé, pâle, serrant les dents, la vue de son propre sang l'avait exalté d'un sentiment si fort qu'il souhaitait mourir à l'instant, debout, sous le soleil. Seuls, l'amoncellement des cadavres, l'horreur du champ de bataille, l'avaient dégrisé. Comme son chef, Deresse, si admirable de sang-froid, était pâle! Il saluait, avec une gravité douloureuse, tous les blessés.

La voiture avait beau rouler vers l'hôtel de Mme de Guïonic, jamais il ne s'était senti si loin d'elle. Il évoqua les brèves passions des officiers du premier Empire. On s'étreignait, entre deux batailles. La rude époque! Avait-on le temps, seulement, de se

regarder vivre! Ah! ceux qui serraient alors sur leur poitrine un être adoré, avaient dû éprouver d'intenses, de fulgurans bonheurs! L'amour et la mort s'enlaçaient dans un sourire. Comme il eût savouré lui-même l'exaltation d'un semblable départ! Bah!... l'amour, l'amour absolu, l'amour où deux âmes se complètent et se fondent, le rencontrerait-il jamais?... Le mariage l'effrayait, malgré les beaux partis qui s'étaient offerts. Il ne se résignait pas à n'y voir qu'une association d'intérêts. Il pensa avec malaise à Mme de Guïonic; pauvre amie! si tendre, si fière.

La nuit était lourde. Malgré l'heure avancée, il y avait beaucoup de monde sur la place de la Concorde. Devant le Corps législatif, des caissons d'artillerie passaient, avec un roulement sourd. Les chevaux et les hommes avaient l'air de dormir. Deux mitrailleuses tendaient, dans leurs gaines de cuir, des canons larges et courts.

Rue de Grenelle, la voiture s'arrêtait, devant le porche d'un hôtel sombre. Au fond de la cour brillaient seules, tamisées par des stores, les lampes du boudoir. Mme de Guïonic l'attendait avec une sorte d'anxiété. Sa pâleur, l'éclat de ses yeux, touchèrent Du Breuil. Il lui baisa la main et s'assit.

On eût pu croire qu'il partait, demain, pour une excursion quelconque, tant le ton de la conversation fut naturel, d'abord. L'usage du monde mêlait ordinairement quelque chose de factice à leur sincérité. Elle ne se dégageait que peu à peu, le contact repris. Elle avait besoin de s'échauffer au feu des yeux, de vibrer au diapason plus grave de la voix. Mais alors, chez Mme de Guïonic surtout, comme cela allait profond!

— Vous serez à Metz demain dans la nuit, disait-elle.

— Et vous, répondait-il, vous serez au bal de lord Ramsey?

— Oui, si Mme Sutton vient me prendre.

— Je penserai à vous. Dites-moi la couleur de votre robe.

Elle mettrait sa jupe de soie changeante, grise et rose, à nœuds de perles, un corsage de velours rubis.

— Vous ressemblerez à une princesse de Rubens!

Ce qu'ils disaient lui parut incomplet, pauvre. Pourquoi était-il si difficile d'exprimer sa vraie pensée? Il eût voulu pouvoir lui murmurer, en s'agenouillant devant elle : « Amie chère, amie bien chère, qui m'avez fait la grâce de m'aimer, ce n'est pas un adieu banal que je vous apporte! Je sens trop mon impuissance à vous marquer ma gratitude, et cependant elle est infinie.

Pendant des années, votre fantôme charmant a hanté mes rêves et mes insomnies. J'adorais en lui la maîtresse chaste et exquise que vous avez consenti à devenir, enfin ! Et cependant, vous êtes restée surtout l'amie... Tant le cœur de l'homme est inconstant et misérable ! Si je ne sus pas mieux vous chérir, croyez du moins que votre souvenir parfumera les belles années de ma vie. Vous oublier ne se peut. Et je vous regretterai davantage de vous avoir perdue. » Car il sentait obscurément qu'au retour il ne la retrouverait pas, il ne se retrouverait pas, tels qu'ils étaient à cette minute suprême. Il demanda :

— Vous n'assisterez pas au départ de l'Empereur?

Elle répondit :

— Non. Je hais tout ce qui ressemble à du zèle intempestif, à de la curiosité.

Il la regarda. Elle abaissait ses paupières bombées et transparentes. Ses narines palpitaient. Sa bouche s'ouvrait, comme un fruit vivant. Un feu subtil lui sortait du visage : c'était son âme même, douloureuse et passionnée.

Du Breuil, d'un mouvement brusque, se leva, lui tendit une enveloppe. Elle la regardait, sans la prendre.

— Vos lettres, dit-il.

Elle ne comprit pas tout de suite l'instinct de délicatesse et de prudence qui le faisait agir.

— Je vous les rapporte afin que vous les brûliez, ajouta-t-il en baissant la voix.

Elle rougit. Sa pudeur était vive et sensible, à l'égal de sa tendresse. Tout ce que ces lettres rappelaient lui troubla le cœur. Il lui sembla qu'en les détruisant elle allait donner une sanction matérielle à leur séparation, consacrer le passé. Elle sentait le présent si précaire, instable, teinté, pour elle aussi, de mélancolie. Elle eut presque la conscience d'une faute, pis encore, d'une erreur. Car elle ne pouvait se le dissimuler, Pierre l'aimait moins qu'elle ne l'aimait.

Elle ne prit pas les lettres, dit seulement :

— Pas ici.

Elle passa dans sa chambre à coucher. C'était la seconde fois qu'il y pénétrait. Un trouble l'envahit. Elle alluma un bougeoir, dont elle se servait pour cacheter ses billets.

— Donnez, dit-elle.

Elle enflamma la liasse, la jeta dans la cheminée. Des par-

celles rouges voletèrent sur le tapis. Elle mit le pied dessus. Le pointillé de sa chair parut, sous le bas blanc à jour. Elle dispersa de la pointe de son petit soulier les cendres... Et ce fut comme s'ils avaient brûlé leur amour.

Ils se regardaient maintenant fixement, avec une gravité presque dure, devenus, on eût dit, soudain étrangers. A leur silence se mêlait une angoisse, et le balancier de la pendule de saxe, de son tic tac grêle, prolongeait la fuite irréparable de la vie, semblait dire le mot : Pas-sé ! Pas-sé ! Pas-sé !

— Adieu donc, reprit Du Breuil.

Elle répéta :

— Adieu.

Ils essayaient de se sourire, de ce pâle sourire avec lequel on trompe les malades. Il rouvrit les bras, elle se jeta contre lui. Il la tenait toute, plongeant ses lèvres dans ses cheveux. Ce fut elle, la première, qui le repoussa doucement. Elle avait une expression de souffrance. Mais, comme il lui serrait les mains, peu à peu ses traits se détendirent. Son beau regard prit une vaillance virile :

— Dieu vous protège, dit-elle.

On entendit un petit bruit de chose légère qui tombe et se casse. Du Breuil, en frôlant un guéridon, venait de renverser une coupe de bijoux. Le bracelet d'opales était par terre.

— Ah ! fit-elle saisie.

Il se précipita pour le ramasser. Une des pierres laiteuses, au choc, s'était détachée de la monture.

— Elle est brisée, dit-il. Suis-je maladroit !

Il ajouta, sans savoir à quel mobile il obéissait :

— Cette opale ne vous servira plus. Donnez-la-moi, en souvenir de cette minute. Elle ne me quittera jamais.

Elle dit vivement :

— Vous savez bien que l'opale porte malheur.

Il répondit : — Bonheur, au contraire ! avec une ardeur qui le surprit lui-même. Et il ajouta :

— Je vous en prie.

Elle consentit.

Leurs adieux furent gênés, sortilège de la pierrerie ? ou plutôt le sentiment de ce qu'ils avaient voulu dire, de ce qu'ils n'avaient pas dit, ne diraient jamais. Cependant leurs mains jointes, une dernière fois, ne parvenaient pas à se séparer.

— Adieu, fit brusquement Mme de Guïonic.

Alors il partit.

Dehors, il souffrit de se l'avouer, il éprouvait un allégement.

Levé avec l'aube, il rangea des papiers, vérifia son nécessaire de toilette. A sept heures, il partit pour Saint-Cloud. La foule envahissait les abords du palais. La grande cour était encombrée de breaks et d'omnibus pour les gens de service. Cochers et livrées s'agitaient. On voyait arriver les officiers généraux de l'état-major impérial qui partaient avec Sa Majesté, les ministres, tous les fidèles de la cour.

Du Breuil eut grand'peine à trouver M. de Champreux. Bien qu'il ne fût pas de quartier, il se multipliait, dans le désordre et l'agitation forcée de la dernière heure. Un grand laquais l'avait vu passer, un maître d'hôtel affirma qu'il était là tout à l'heure. Du Breuil à la fin le découvrit derrière un paravent, dans un office. Il était en train de déjeuner d'une tasse de chocolat.

— Ah! mon ami! fit-il, tu n'as pas idée de la vie que je mène!

Il écoutait distraitement, répondait de même, revenant toujours à ce départ, dont l'importance contrariait ses habitudes, hostile au fond à la guerre qui bouleversait choses et gens. Il n'en perdait pas une bouchée, trempant, puis avalant posément de larges tranches de brioche. Il semblait remplir une des fonctions importantes de son rang, comme aux jours de cérémonie, sous le frac écarlate brodé d'or. Il racontait les derniers événemens du palais. Ceux de Paris lui étaient indifférens.

Le chambellan s'essuya les lèvres. Un officier d'ordonnance passait en courant.

— Adieu, mon ami, je te reverrai après le départ de l'Empereur. Tu viens à la gare, n'est-ce pas?

Du Breuil, dans la cour, trouva Lacoste en plastron de grande tenue. Deux pelotons de lanciers de la Garde étaient de piquet.

— Je t'avais vu passer tout à l'heure, dit le capitaine.

Il avait des pommettes rouges, des yeux brillans. Sa main brûlait. Il répondit à l'interrogation inquiète de Du Breuil :

— Un peu d'énervement. Je ne dors plus. Tout le monde s'en va. Notre régiment est parti. Voilà l'Empereur qui nous laisse. Quand rejoins-tu, toi?

En apprenant que Pierre s'embarquait le jour même, il soupira :

— Enfin, j'espère que notre tour va venir! Ces canailles de Badois, qui ont fait sauter le pont de Kehl!... La proclamation de

l'Empereur est molle. J'aurais aimé plus d'élan. Mais c'est très bien à lui d'emmener son fils.

Ils avaient gagné les jardins réservés. Tandis que des breaks, des omnibus de famille stationnaient dans l'allée de la Carrière, les voitures à la livrée impériale et les grands vis-à-vis découverts se massaient devant les petits appartemens. Du Breuil retrouva des figures de connaissance : Jousset-Gournal, dont l'ubiquité était prodigieuse ; le publiciste Favergues, très entouré. Le général Jaillant, qui accompagnait l'Empereur, causait au milieu d'un groupe d'officiers généraux. Mme d'Avilar et Mme Langlade n'avaient pas manqué cette occasion de faire leur cour. Elles riaient avec des vieux messieurs, à impériale cirée, à rosette rouge. Peu à peu elles haussaient le ton, puis, ramenées au sentiment brusque de la situation, la mine composée, parlaient du bout des lèvres.

Une pensée unique animait les visages : on attendait l'apparition des souverains. Le béat sourire, les oreilles tendues de M. Jousset-Gournal, les regards d'aigle de Jaillant, le zèle de Mme d'Avilar surveillaient les portes-fenêtres du salon, par où Leurs Majestés devaient sortir... Combien prolongeaient en pensée, au delà de la grille du parc, le départ du maître ? Combien le suivraient du cœur ? Combien, les adieux faits, tourneraient les talons, pour ne plus songer qu'à soi ?... Était-ce la terne clarté du jour, sous le ciel bas ? Du Breuil remarqua presque chez tous une expression lasse, lourde. Hauts dignitaires, sénateurs, députés, lui parurent éteints, sous le même masque fatigué, repu. Seul, le comte Duclos conservait sa morgue. L'amiral La Véronnech était plus affaissé que jamais. Tout ce monde aux lumières lui avait semblé plus jeune, plus vivant. Il douta si l'Empire vieillissait. Mais il sourit bien vite, rasséréné, au va-et-vient des aides de camp, l'air martial, le geste vif. Le calme et l'autorité des généraux en tenue de campagne l'emplissaient d'une grande confiance, d'un respect instinctif. L'énergique figure de Lacoste lui fit plaisir — tout dévoûment, tout volonté. Il songea à la force redoutable, entrevue l'autre jour, au seuil de la chambrée. Un grand espoir lui haussa le cœur.

Un frémissement d'attention courut. Les regards convergèrent à l'extrémité de la terrasse, sur le salon des Vernet. L'Empereur, l'Impératrice et le Prince impérial parurent.

L'Empereur était en tenue de général de division, avec croix et médailles. Grave à son ordinaire, il paraissait souffrant et

accablé. Il chercha quelqu'un autour de lui. Du Breuil, un quart de seconde, rencontra son regard indéfinissable. Un officier de la suite appela le général Jaillant; Sa Majesté lui dit quelques mots. L'Impératrice n'avait jamais eu plus grand air; mais son déchirement était visible.

On devinait à sa nervosité contenue les inquiétudes de la mère. Le Prince impérial, à côté d'elle, les yeux rouges, le teint animé, la mine résolue, la regardait avec une tendresse charmante. Il portait l'uniforme des grenadiers de la Garde; une jumelle en sautoir coupait sa tunique de sous-lieutenant.

Il y eut un grand mouvement de voitures. Les chevaux de l'équipage impérial piaffaient. Leurs Majestés prirent la tête en calèche découverte. Leurs maisons suivaient.

Du Breuil, toujours accompagné de Lacoste, était monté dans un des grands vis-à-vis, avec M. de Champreux. Quelques ministres et le haut personnel du palais se casèrent à la hâte dans les breaks et les omnibus de l'allée de la Carrière. Ceux qui ne purent trouver de place partirent à pied. Le cortège des voitures s'engagea dans les grandes avenues, sous le couvert des arbres. Du Breuil pensait à son départ de l'après-midi. Obsession, qui lui inspirait une joie mâle. Près d'entrer dans l'action, il éprouvait un soulagement inexprimable.

Des spectateurs attendaient déjà près de la petite gare. Elle était aménagée sur un embranchement du chemin de fer de ceinture, qui pénétrait dans le parc. Un kiosque de chaume, orné de lampadaires de bronze, servait d'abri. Tout le monde descendit de voiture. Les souverains étaient debout sur le quai, entourés du service. Le défilé commença. Les partans mettaient leurs hommages aux pieds de la Régente. L'Empereur recevait l'adieu des ministres. Le Prince impérial, très excité, allait de l'un à l'autre. Sa fierté l'emportait sur son chagrin, son sabre lui battait les jambes.

Du Breuil partageait son attention entre les différens groupes et le train formé sur la voie. Il comportait une douzaine de voitures, communiquant par un passage intérieur, et peintes en vert sombre, sauf le wagon-terrasse qui était de fer poli. Des N dorées, sommées de la couronne impériale, décoraient les panneaux. Il admira les tapisseries de Beauvais, visibles à travers les portières du salon. La chambre à coucher, — remarqua une voix derrière lui, — manquait. Mais on avait ajouté

deux wagons ordinaires, en prévision de la suite nombreuse.

L'Empereur donnait le signal de l'embarquement. Ce fut, autour des voitures, un va-et-vient, un brouhaha. A la vue de son état-major, il dit en souriant :

— C'est un vrai corps d'armée.

L'Impératrice se tenait debout, émue et fébrile, près du wagon-terrasse.

Le moment était solennel. Il y eut une minute de profond silence. Enfin la vapeur siffla, le train s'ébranlait.

— Fais ton devoir, Louis ! jeta l'Impératrice, enveloppant son fils d'un regard de tendresse lumineuse.

Plus d'un en fut touché. Tout le monde s'était découvert ; on cria : — Vive l'Empereur !

Du Breuil, le sang aux joues, plein d'espoir comme si la première bataille avait été gagnée, tendit son âme vers Napoléon. Il se tenait appuyé à la balustrade. Ses yeux ternes fixés sur l'Impératrice eurent une expression tendre et triste. Il resta là, immobile, jusqu'à ce que le train arrivât à hauteur de la grille qui donnait accès sur la grande voie. Alors il se porta de l'autre côté, pour saluer les habitans de Montretout, qui l'acclamaient.

Comme toute l'assistance, Du Breuil, ému, regardait disparaître en pleine lumière le train qui, avec son cortège de généraux, avec l'Empereur et son fils, emportait vers l'inconnu le destin même du pays, la fortune de la France.

PAUL et VICTOR MARGUERITTE.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

L'ALLEMAGNE RELIGIEUSE

LA VIE PROTESTANTE : ÉGLISES OFFICIELLES ET SECTES

Sous un balcon du château de Cobourg, protégé contre le soleil par un écran de lierre, s'aligne une fresque, déjà vieille de deux siècles. Elle remet sous nos yeux le cortège nuptial du duc Jean-Casimir : lansquenets, fauconniers, musiciens, piqueurs, composent la somptueuse escorte ; et puis défilent, remorqués par le char des époux, quatre conseillers des affaires temporelles et trois conseillers des affaires spirituelles : le duc traîne à sa suite, en son voyage de Cythère, les deux bureaucraties qu'il tient à son service, celle d'État et celle d'Église. Au temps où fut brossée cette fresque, l'Église protestante, dans les divers pays allemands, n'était rien de plus qu'une vassale du prince ; sous la pression de ce vasselage, toute spontanéité était écrasée ; les institutions ecclésiastiques, le ministère pastoral, les consciences mêmes des fidèles étaient choses d'État. Réveillé par deux siècles d'influences piétistes ou exotiques, à demi émancipé par les révolutions politiques de l'âge contemporain, le christianisme évangélique, dans l'Allemagne d'aujourd'hui, nous offre une plus grande richesse, une plus grande complexité d'aspects ; et pour en ramasser sous nos regards un tableau à peu près complet, ce ne sera pas trop de les arrêter en plusieurs endroits de l'horizon. Des conseils des princes, chefs nés de la religion, il nous faudra descendre jusqu'à la masse des sujets baptisés, groupés, suivant les hasards du domicile, en communautés paroissiales ; et si ce spectacle devait

donner au lecteur d'aussi médiocres impressions qu'à nous-même, nous croyons qu'on les corrigerait utilement en saluant avec nous l'élite évangélique, philanthropes et mystiques de la Réforme : philanthropes qui, s'organisant à côté des Églises, travaillent pour elles, mystiques qui, groupés en communautés boudeuses ou bien en sectes séparées, entretiennent à travers le protestantisme, et le plus souvent à l'encontre des Églises, un courant original de foi chrétienne.

I

Pour empêcher que la crosse et le glaive ne fussent réunis entre les mêmes mains et que le chef d'État ne prétendît devenir l'intermédiaire entre ses sujets et le Très-Haut, le moyen âge avait versé beaucoup de sang, mis aux prises l'Allemagne et l'Italie, et dissocié, par de longues crises de divorce, ces deux moitiés de Dieu, le Pape et l'Empereur. Contemplée de haut et de loin, l'histoire de toute cette époque apparaît comme un gigantesque effort pour sauvegarder la séparation du spirituel et du temporel, de Dieu et de César, principe fondamental du christianisme. Lorsque Luther détacha de l'Église romaine un certain nombre de communautés chrétiennes, bien des crosses furent en déshérence : les évêques auxquels elles appartenaient aimaient mieux en faire le sacrifice que de rompre leur fidélité à l'égard du pape. Alors, provisoirement, pour que ces nouvelles Églises pussent tout de suite commencer à vivre, Luther confia aux princes et aux seigneurs terriens une partie des attributions jadis symbolisées par la crosse. C'est ainsi qu'il chargeait l'électeur de Saxe d'être le pouvoir d'ordre, qui maintiendrait dans l'Église la correction et l'harmonie. Il se remettait à lui du soin de trouver quelque organisation qui suppléât à la vieille et salutaire coutume de la visite épiscopale, tombée en désuétude faute d'évêques. Il l'autorisait, enfin, à punir les mauvaises têtes qui voudraient, « sans bonne raison, faire acte d'isolement » (*ohne guten Grund ein Sonderliches machen*). C'est au nom de la charité chrétienne (*aus christlicher Liebe*) qu'il lui demandait d'assumer cette mission ; et de la formule même qu'il employait, il semblait résulter que ceux qui auraient quelque « bonne raison » pour se dérober à la commune consigne ecclésiastique échapperaient à tous châtimens. Mais que valaient ces nuances en face

des volontés absorbantes des princes? Ils furent d'autant plus sûrement les maîtres, dans les Églises fraîchement réformées, qu'on recourait à leur glaive pour défendre ou pour imposer la Réforme elle-même.

Dans les écrits des premiers réformateurs, les appels au bras séculier sont constans. « La liberté de croire, le droit individuel de se faire à soi-même un symbole », n'étaient en aucune façon, — c'est Renan qui en a fait la remarque, — « l'essence du protestantisme naissant ». « Il faut faire violence à ceux qui ont le cœur dur, écrivait Capiton au comte palatin; ainsi, terrorisés par l'épouvante, ils recevront plus facilement la doctrine. » Cette contrainte religieuse était d'autant plus haïssable que parfois elle ne s'avouait point elle-même et qu'elle usait d'artifices de langage pour se targuer d'être compatible avec la liberté intérieure du chrétien. « On ne peut contraindre (*zwingen*) personne à la foi, déclare, au huitième dialogue de Martin Bucer, un interlocuteur encore naïf. — Qu'est-ce que contraindre (*zwingen*)? interrompt un second, qui exprime la pensée de l'auteur. — Contraindre (*zwingen*), réplique le premier, c'est obliger (*nöthigen*) quelqu'un contre sa volonté. » Et Bucer de reprendre triomphalement, avec la subtilité d'un bon apôtre : « Nous y voilà ! contre sa volonté. Mais l'homme peut-il faire quelque chose qu'il ne veuille pas? Cela n'est pas possible; car ce que l'homme dit ou fait, il doit auparavant vouloir le dire ou vouloir le faire. » Avec une pareille élégance de casuiste, Capiton démontrait que les mesures par lesquelles on obtenait des conversions forcées au protestantisme ne constituaient nullement une contrainte de foi (*Glaubenszwang*) puisque la foi (*Glauben*) est intérieure. Bucer alléguait aux souverains de son époque l'exemple des princes de l'antiquité, dont le sceptre, à l'intérieur de la cité, régissait souverainement toutes choses, humaines et divines; et c'est ainsi qu'à la théorie catholique des droits absolus de la vérité, antérieurs et supérieurs à la volonté du monarque, se substituaient, pour légitimer l'emploi du glaive, des réminiscences païennes, au nom desquelles l'État prétendait être l'arbitre de la vérité, en même temps qu'il en serait le défenseur.

Durant deux siècles d'ancien régime, où l'Église catholique elle-même, encore qu'elle en pût appeler des caprices du pouvoir civil à la suprématie exotique du Saint-Siège, luttait assez péniblement contre les tentatives d'omnipotence religieuse des Bour-

bons et des Habsbourgs, les Églises protestantes d'Allemagne, emprisonnées dans les divers États, et protégées par ces États contre la concurrence de toute confession rivale, durent payer ce service en donnant leur liberté comme rançon. Les juristes, dans leur vaste arsenal, avaient des maximes toutes prêtes pour légitimer cette situation subalterne du christianisme évangélique; et l'ensemble du système s'appelait le « territorialisme ». Il fut ébranlé, parfois ruiné, par le double assaut des idées révolutionnaires et des armées napoléoniennes; le piédestal qu'avaient construit à l'État les légistes du passé fut reconnu fragile et commença de chanceler.

Mais Hegel vint à point, théoricien d'un jacobinisme métaphysique, pour offrir à l'État un autre piédestal. Son disciple Marheineke professait que l'État et l'Église n'étaient que les deux faces d'une seule et même institution. On put croire un instant que la maîtrise du prince sur les consciences, qui dans les sociétés moins avancées tient ses titres de la violence, les tiendrait à l'avenir de la spéculation la plus raffinée. Et tandis que les divers souverains allemands, entraînés par l'exemple de Napoléon, ébauchaient avec le Saint-Siège des projets de concordats,émancipateurs pour les catholiques, ils imposaient aux Églises protestantes un joug toujours plus pesant. Quelque temps durant, l'État prussien,supprimant les consistoires comme inutiles après les avoir progressivement dépossédés, rattacha les affaires d'Église, comme une simple branche de la police, au ministère de l'intérieur. Frédéric-Guillaume III voulut unifier en une seule église les réformés et les luthériens de son royaume : il ne recourut point à des colloques théologiques, qui auraient pu préparer, librement, sincèrement, un vrai rapprochement entre ces deux confessions ; il voulut que la divergence des croyances fût comme voilée par l'unité factice des institutions ecclésiastiques ; d'autorité, il édicta cette union ; pour symbole, elle eut un rituel liturgique (*Agende*), commandé par la volonté souveraine; pour sanction, elle eut des dragonnades, dirigées par les gendarmes prussiens contre les luthériens récalcitrans, qui se refusaient à comprendre que « le nom du roi doit être sanctifié », tout comme celui de Dieu. Avec une désinvolture impérieuse, en dépit des protestations de Schleiermacher, le roi de Prusse jouait de sa crosse; mais quant à son glaive, le vieux glaive défenseur de la Réforme, il l'abandonnait à la rouille; l'époque était passée, où

les souverains achetaient leur pouvoir sur l'Église par la protection qu'ils lui donnaient; cette protection passait pour archaïque, à mesure que triomphaient les principes de tolérance; mais l'État prétendait toujours à régner sur l'Église évangélique, bien qu'il n'aspirât plus à régner pour elle.

Cet anachronisme, par lequel il conservait tous ses droits après avoir fait bon marché de ses devoirs, provoqua dans certaines sphères un mouvement de réveil. Les communautés de la Prusse Rhénane et de la Westphalie, que le voisinage de la Hollande et les immigrations suisses avaient imprégnées d'influences calvinistes, cherchaient volontiers, dans l'histoire des temps apostoliques, des indications ou des modèles pour l'agencement de l'établissement religieux. A la différence du luthéranisme pur, elles attachaient à la constitution de la primitive Église une importance quasi sacro-sainte. Et c'est au nom même de leurs consciences qu'elles purent opposer au système du territorialisme, fatal pour les libertés ecclésiastiques, l'idéal d'une organisation synodale. L'État prussien tint compte de leurs vœux lorsqu'il élabora pour ces deux provinces le règlement de 1835, qui laissait aux communautés l'élection de leurs pasteurs et créait une représentation des intérêts religieux. Et vers la même époque, en Bade, en Bavière, des aspirations analogues recevaient des pouvoirs publics un commencement de satisfaction.

Frédéric-Guillaume IV, qui prit en 1840 la couronne de Prusse, jugeait mortelles pour l'Église les chaînes dont elle était chargée par l'État; il les voulait détacher. Si dans la vie de cette Église l'État n'avait été qu'un intrus, le pieux monarque eût réussi dans son œuvre; mais c'est par l'État, dans l'État, sous l'État, que l'Église s'était accoutumée d'exister; et certains sevrages sont plus lents à accomplir qu'à résoudre. Des généreux efforts de Frédéric-Guillaume IV, deux survivances méritent d'être notées : d'abord l'institution du conseil suprême évangélique (*Oberkirchenrat*), sorte de consistoire souverain, dont la création dessina, entre les affaires temporelles et les affaires spirituelles du royaume, une ligne de partage aussi précise que tardive; et puis l'exemple, fort rare au sein de la Réforme, d'un chef d'État doutant de sa compétence à l'endroit des choses d'Église et laissant transparaître ses doutes, non point comme une incertitude de sa pensée, mais comme une angoisse de sa conscience.

Mais au moment où l'État semblait se préparer à lâcher les

rênes à l'Église, il advint que le pouvoir de l'État, en Allemagne comme partout, se morcela. Le souverain moderne ne gouverne plus sans partage, son Parlement le surveille, le précède, le guide : ce Parlement n'aura-t-il pas son mot à dire dans les affaires de l'Église évangélique? Si la vieille suzeraineté du prince sur l'Église n'était qu'un corollaire de son pouvoir politique, il convenait qu'il partageât avec son Parlement cette suzeraineté dérivée, comme ce pouvoir politique lui-même, et il convenait aussi que le ministère, dûment responsable devant les représentans des sujets, fût officiellement associé à la gérance des affaires spirituelles. Lentement, à travers les esprits, cette logique se fraya sa route; et c'est en vain que la constitution allemande de 1848 attribuait aux différentes Églises une parfaite autonomie pour le règlement de leur vie; cette autonomie servit à l'Église catholique, non aux Églises évangéliques; et les crises politiques qu'a dénouées l'avènement de la démocratie, bien loin de rendre au protestantisme la maîtrise de ses propres intérêts et de son propre avenir, firent surgir un nouveau souverain qui revendiquait sa part dans le gouvernement des Églises : à côté du chef d'État traditionnel (*Landesherr*), le Parlement dressa ses multiples têtes. Lorsque M. le professeur Virchow, adversaire acharné de l'idée religieuse, réclame pour les représentans du peuple prussien le droit de ratifier ou de rectifier les décisions de l'Église évangélique prussienne, il part de cette idée que l'État a désormais un certain nombre de titulaires, et que tous ces titulaires doivent en quelque mesure être associés à la régence de l'établissement religieux. On objecte que c'est parce que le chef d'État est le premier dans l'Église (*primus in Ecclesia*) qu'il est en même temps l'évêque souverain (*summus episcopus*) et que son rôle de pouvoir spirituel est dévolu plutôt à sa personne qu'à l'État; cette théorie, si elle obtenait gain de cause, exclurait le Parlement de toute ingérence dans l'Église; mais elle fait l'effet d'une subtilité de circonstance plutôt que d'une déduction rationnelle.

Ainsi succombe la conception, relativement simple, d'une monarchie laïque préposée à l'Église évangélique (1), et sur les

(1) Nous renvoyons le lecteur désireux d'approfondir ces questions au livre tout récent de M. Georges Pariset : *l'État et les Églises en Prusse sous Frédéric-Guillaume Ier* (Paris, Armand Colin), travail de premier ordre, où l'érudition précise du détail ne porte préjudice ni à la clarté des grandes lignes ni à l'ampleur originale des vues d'ensemble. Le règne de Frédéric-Guillaume Ier y apparaît comme une époque de transition, d'où l'auteur plane avec aisance sur les diverses phase

ruines de cette conception deux systèmes inédits opposent leurs échafaudages : d'une part, le système presbytéral, en vertu duquel l'Église, dans une très large mesure, administrerait elle-même ses affaires par l'intermédiaire d'assemblées qu'éliraient les fidèles; d'autre part, le système parlementaire, qui tendrait à mêler les représentans de la nation, croyans ou libres penseurs, protestans ou non-protestans, au gouvernement de l'Église évangélique, et cela en vertu même du mandat purement laïque que leurs commettans leur avaient confié. Ces deux systèmes, dont l'un émanciperait l'Église en lui laissant la responsabilité de sa propre conduite, et dont l'autre risquait de l'asservir en la mettant à la discrétion d'une majorité parlementaire irresponsable, ont conclu l'un avec l'autre, dans la Prusse contemporaine, une sorte de compromis bâtard, dont la constitution de 1873-1876 fut le résultat. Par les développemens qu'elle a donnés à l'institution des synodes, cette organisation nouvelle de l'Église évangélique a réglementé et singulièrement étendu le droit auquel cette Église peut légitimement prétendre, d'être consultée sur ses propres affaires; elle a permis aux bureaux directeurs des synodes de faire entendre leur avis lorsque certains postes de la haute bureaucratie ecclésiastique, comme ceux des surintendans, doivent être pourvus. Le rituel nouveau que suivent, depuis deux ans, les communautés du royaume de Prusse, fut longuement élaboré par une commission qu'avait désignée le synode général; il fut accepté, finalement, par ce synode général lui-même. Mais ce premier épanouissement des libertés de l'Église évangélique comportait une pénible compensation : la Chambre prussienne exigea que le mode de recrutement des synodes favorisât l'élément urbain au détriment de l'élément rural, c'est-à-dire les indifférens ou les incroyans au détriment des couches de la nation suspectes encore de « bigotisme ». Elle décida que les communautés qui voudraient élever au delà d'un certain taux la contribution pour les dépenses du culte devraient solliciter l'approbation, non seulement du ministère, mais de la Chambre elle-même. Elle reconnut au ministère, enfin, le droit d'intercepter et de ne point présenter à la sanction du monarque une loi ecclésiastique élaborée par le synode général et acceptée par la Chambre, si le ministère aper-

qu'ont traversées, en Prusse, les rapports entre l'Église et l'État. A beaucoup d'égards, l'étude de M. Pariset sur le protestantisme, observé au XVIIIe siècle, l'a conduit à des conclusions assez rapprochées des nôtres.

cevait quelque divergence entre ce projet de loi et la législation en vigueur.

Cette dernière restriction, surtout, fut un objet de scandale pour l'Église évangélique de Prusse. On déclara qu'elle avait sa « loi de mai », tout comme l'Église catholique. On relevait avec douleur ces paroles du commissaire général du ministre des cultes, prononcées en 1876 au cours de la discussion : « Dans l'Église catholique, l'État ne peut pas influer sur la genèse même de la loi ecclésiastique, car cette loi est élaborée à l'étranger ; il peut seulement en permettre ou en défendre la publication. Au contraire, dans l'Église évangélique, l'État est en mesure d'arrêter à sa naissance une loi d'Église qui lui déplaît ; car les lois naissent dans l'État, avec son continuel concours. » De ces entraves si franchement avouées, l'Église évangélique de Prusse pouvait encore se consoler, tant que le *Culturkampf* mettait l'Église romaine en lisière ; mais du jour où cette dernière recouvra sa liberté, la Prusse protestante donna ce spectacle d'un État qui supprimait pour la législation intérieure de l'Église catholique l'obligation du *placet* gouvernemental et qui précisait au contraire cette obligation pour la législation intérieure du protestantisme. Le gouvernement de l'Église protestante par un État protestant aboutissait à cette conclusion fatale, que l'Église de la majorité — l'Église d'État, — traînait après elle un plus lourd fardeau de chaînes que n'en supportait l'Église de la minorité, — l'Église tolérée.

Historiquement, cette inégalité de traitement était naturelle ; il n'était point surprenant qu'une Église qui, depuis qu'elle existe, a revendiqué son indépendance à l'égard de l'État, fût plus proche d'être exaucée qu'une ancienne Église d'État. Mais dans celle-ci les consciences commencèrent de s'insurger ; et, le 15 mai 1886, quarante-deux membres conservateurs du Landtag prussien, parmi lesquels on distinguait M. le pasteur Stœcker et M. le baron de Hammerstein, signèrent la motion suivante : « Que la Chambre des députés décide d'adresser au gouvernement royal la proposition d'envisager les mesures opportunes pour que, en même temps qu'on rend une plus grande liberté et une plus grande indépendance à l'Église romaine catholique, on garantisse aussi à l'Église évangélique une augmentation équivalente de liberté et d'indépendance, et une plus grande richesse de moyens pour subvenir aux besoins religieux. »

Les discours prononcés en faveur de cette motion, au cours des nombreux débats dont elle fut l'occasion dans la Chambre prussienne, contribuèrent à en préciser le sens. Ce que souhaitaient, ce que souhaitent toujours les signataires, ce serait que les synodes fussent appelés à émettre un avis pour les nominations des professeurs des universités, — et l'on espérait paralyser, par là, les progrès de la théologie incroyante dans les chaires du haut enseignement; ce serait que le recrutement des consistoires et du conseil suprême évangélique dépendît aussi en quelque mesure de la volonté des synodes, que les surintendans généraux, sorte de bureaucratie épiscopale qui transmet à l'Église les arrêts de l'État et présente à l'État les vœux de l'Église, eussent une plus grande liberté pour déférer à la volonté des synodes, et qu'on ne les vît plus, comme naguère, empêchés par l'État de publier une lettre pastorale au sujet du repos dominical, lettre écrite conformément aux indications du synode général; et ce serait enfin que les droits de la Chambre sur les affaires d'Église fussent fortement diminués, et que le ministère ne pût plus interposer son *veto*, comme une cloison infranchissable, entre les décisions des Églises et la ratification du chef de l'État.

L'État moderne, tel que l'ont fait les révolutions politiques du XIXe siècle, peut-il jouer dans l'Église protestante une façon de rôle épiscopal? C'est à ces termes que se ramène la question. Il est certains États d'Allemagne qui la résolvent par l'affirmative : les villes de Lubeck et de Brême, les principautés de Schaumburg-Lippe, de Reuss (ligne cadette), de Schwarzburg-Rudolstadt, le duché de Saxe-Cobourg-Gotha; dans ces États, le souverain, prince ou sénat, continue de décider absolument des choses d'Église. Dans les principautés de Reuss (ligne aînée) et de Schwarzburg-Sonderhausen, dans les duchés de Saxe-Altenburg, de Mecklembourg-Schwerin et de Mecklembourg-Strelitz, la volonté du souverain est également maîtresse; mais ses ukases, pour avoir vigueur dans l'Église, doivent affecter la forme de lois d'État, déterminée par la constitution. Partout ailleurs, les *Landeskirchen* évangéliques oscillent entre diverses souverainetés, celle que, de droit plutôt que de fait, elles exercent ou croient exercer sur elles-mêmes; celle que le chef d'Etat, par une habitude traditionnelle, fait peser sur elles ; et celle enfin que revendiquent, au nom du « libéralisme », les assemblées politiques. Mais quant à l'ancienne *Landeskirche*, partie intégrante d'un État protestant,

résumant en elle toute la vie religieuse de cet État, et conviant enfin le chef de l'État à être son tuteur, pourvu qu'il fût en même temps son défenseur, il la faut saluer comme une défunte : les résidus qui s'en sont perpétués apparaissent aujourd'hui comme surannés. On a pu récemment sentir, à la Chambre wurtembergeoise, la faillite de ce système d'antan : il s'agissait de fixer à l'avance le régime auquel serait soumise l'Église évangélique de Wurtemberg, si la branche catholique de la maison régnante était un jour installée sur le trône; et certains avocats de cette Église, dans les interminables débats qui d'ailleurs n'ont pas encore abouti, ont vu leurs revendications se briser contre la conception même de l'État moderne.

Il est de l'essence de l'État moderne, d'être foncièrement inapte à diriger une Église : de là l'embarras où languissent aujourd'hui les établissemens religieux, issus de la Réforme. L'histoire a des ironies bien instructives : dans beaucoup d'États de l'Allemagne actuelle, l'Église catholique, avec ses maximes qui limitent et restreignent les droits du pouvoir civil, semble aménagée d'une façon moins précaire, plus confortable, que les Églises évangéliques; celles-ci, pourtant, ne portent point ombrage à l'État, et leur éducation même les incline à la docilité; mais l'État qui les avait construites, et en vue duquel elles s'étaient laissé construire, est un État qui ne reviendra plus. Quoi qu'elle fasse, la *Landeskirche* protestante demeurera toujours une Église d'ancien régime : gênée par les parcelles d'autonomie qu'on lui accorde, et plus timide encore pour en réclamer un surcroît, elle est comme désorientée dans un État vraiment neutre. Pour aborder cette mêlée d'opinions et de croyances, de plus en plus ardente, de plus en plus confuse, où les diverses confessions ne doivent compter que sur leur force de persuasion et sur leur vitalité naturelle, on dirait que les Églises évangéliques d'Allemagne se jugent insuffisamment armées. La voix de M. le professeur Beyschlag, de Halle, se fait fréquemment entendre pour conjurer le royaume de Prusse de reprendre son caractère d'État protestant; et chaque année, dans les congrès de la Ligue évangélique (*Evangelischer Bund*), c'est en redisant bien haut que l'Empire allemand est et doit être un empire protestant que les divers orateurs se réconfortent et se rassurent mutuellement.

Si les Églises protestantes d'Allemagne, comme le déplorait un jour M. Beyschlag, n'ont pas encore trouvé de constitution qui

leur convînt, ne serait-ce point parce que, jusqu'ici, elles se sont beaucoup trop reposées sur l'État? Après avoir soutenu la vigne plantée par Luther, l'échalas auquel le réformateur l'avait provisoirement accrochée en a paralysé la libre croissance; vainement voudrait-il se dérober aux enlacemens de cette vigne; elle s'y cramponnerait, anxieuse et tremblante. Il y a d'ailleurs un certain nombre d'esprits politiques qui, connaissant en gros la discorde des opinions théologiques, apprécient dans l'hégémonie de l'État une garantie de sécurité pour l'Église; ils se rappellent le texte évangélique, qu'exploitent à satiété contre la Réforme les prédicateurs catholiques : « Toute maison divisée contre elle-même périra », et ils s'en remettent à l'État du soin d'arrêter l'exécution de cette menace. L'Église officielle, telle que l'État la fait vivoter, ressemble à l'un de ces cadres solidement agencés, savamment vernissés, où la toile, bien soutenue, repose en toute sécurité, et où ce qu'il y a de trop criant dans le contraste des couleurs, d'irrémédiable dans la cacophonie des nuances, et d'anarchique enfin dans la composition du tableau, est comme amorti, tempéré, effacé. Quant aux théologiens de « juste milieu », aux « libéraux » et aux adeptes de la théologie « moderne », ils aiment, pour la plupart, cet abri discret de l'Église officielle, et le paravent qu'ils y trouvent pour s'y disputer à l'aise et librement. On leur demande d'écarter toute forme trop provocante, d'éviter tout éclat trop brusque; moyennant ces précautions, ils rencontrent dans l'État un silencieux complice de leurs audaces. Auraient-ils la même sûreté, le jour où une élite de croyans « positifs » présiderait aux Églises devenues autonomes? Ces croyans, aujourd'hui, font appel à l'État pour réprimer les témérités théologiques; érigés eux-mêmes en arbitres de toute spéculation et de toute foi, ne supprimeraient-ils pas la liberté des professeurs universitaires? Et c'est en définitive pour garantir la souveraineté plénière de la science et les libres allures de la recherche théologique, que beaucoup de notabilités du protestantisme allemand défendent avec jalousie le régime des *Landeskirchen*, si périlleux qu'il soit pour la vitalité même du christianisme.

II

L'Allemagne contemporaine compte vingt-six Églises évangéliques. On fit effort, en octobre 1871, pour les associer toutes

ensemble, en une Église nationale ; cet effort échoua ; et l'esprit particulariste, qui s'efforçait de devenir discret dans les divers États de l'Allemagne unifiée, se réfugia, vivace, dans les diverses Églises. Mais entre elles, peu à peu, des liens s'établissent : tous les deux ans, elles envoient des représentans à la conférence d'Eisenach, pour étudier certaines questions intéressant la vie ecclésiastique; elles sont affiliées à l'*Alliance évangélique*, fondée en Angleterre il y a un demi-siècle pour grouper, en des réunions d'entente, toutes les variétés de christianisme; elles concourent, toutes ensemble, à la défense et à la diffusion de la foi protestante, par l'appui pécuniaire qu'elles prêtent, parfois officiellement, à l'*Association de Gustave-Adolphe*, championne et missionnaire de la Réforme. Ainsi s'abaissent les barrières qui séparaient entre elles les *Landeskirchen;* et c'est là une première conquête sur l'étroitesse naturelle de cette conception religieuse.

De toutes parts, en Allemagne, on rêve d'une autre conquête : on voudrait que chaque Église, au lieu d'attendre ses inspirations d'en haut, commençât à se les suggérer elle-même, par en bas. On souhaiterait que les fidèles prissent, effectivement, une part plus intime à la vie officielle de l'Église ; que dans chaque communauté ils formassent un groupe actif et vivant ; que chacun de ces groupes, associant l'activité charitable à l'activité religieuse, devînt, dans le village ou dans la petite ville, comme un office central de toutes les institutions philanthropiques ; et que tous, concertant leurs efforts, travaillassent à réformer l'Église depuis la base jusqu'au faîte, et depuis le temple rural jusqu'aux facultés de théologie. Au terme de ce travail, la *Landeskirche* devrait céder la place à une « Église populaire » (*Volkskirche*), à une église de masses (*Massenkirche*). Ces plans grandioses ne sont point d'aujourd'hui : ils traversaient déjà, à la fin du XVIIe siècle, l'imagination mystique des piétistes. Mais pour qu'ils aient chance de succès, une hypothèse est présupposée : c'est que les communautés paroissiales, objet de ces généreuses ambitions, sont douées d'une certaine vitalité. Or cette hypothèse, que vaut-elle à l'heure présente ?

On la peut dire fondée, nous l'avons vu, dans une précédente étude (1), si l'on envisage les communautés de la Prusse rhénane,

(1) Voir la *Revue* du 15 juin 1896.

de la Westphalie, de certaines régions de l'Allemagne méridionale. Mais dans la plus grande partie de l'Empire, les communautés évangéliques sont des corps sans âme.

« Chacun son métier : nous faisons le nôtre, et le pasteur fait le sien ; il est, tout comme nous-mêmes, un stipendié de l'État capitaliste ; et tout comme nous il gagne sa vie » ; ainsi s'expriment, parmi la masse incroyante des ouvriers des villes, ceux qui sont les moins malveillans pour l'Église. Au prêche, qu'iraient-ils faire? Les orateurs des réunions politiques, les tribuns des meetings ouvriers, les conférenciers des sociétés d'instruction, opposent aux prédicateurs une concurrence redoutable, invaincue. On a cru faire à l'esprit du temps une habile concession en atténuant de plus en plus, dans la prédication protestante, l'enseignement dogmatique, que d'elle seule on pouvait attendre et qu'elle seule pouvait donner. Mais en sacrifiant ainsi les sujets dont elle avait le monopole, elle s'est exposée à de redoutables comparaisons, et l'auditoire s'est clairsemé. L'indifférence ou l'hostilité sont si répandues, dans les grandes villes, que les conseils laïques des communautés paroissiales, représentation théorique de tous les fidèles, ne sont, d'ordinaire, que l'expression d'une coterie : personnages bien pensans qui sont comme l'ombre du pasteur, ou frondeurs de distinction qui lui portent ombrage et prennent ombrage de lui. Il ne faut point attendre de ces conseils une spontanéité d'initiatives religieuses ; il ne faut point y chercher, non plus, un caractère populaire : et dans les synodes provinciaux à l'élection desquels ils contribuent, ce caractère fait encore plus défaut.

Que si nous passons aux campagnes, il est clair que lorsque le pasteur doit compter avec l'un de ces hobereaux impérieux dont M. Sudermann, en son roman *l'Indestructible passé*, nous offre un puissant croquis, insensiblement il tombe à l'état de chapelain ; et la vie paroissiale, en de semblables communautés, n'est même point en passe d'éveil. Plus souvent le pasteur rural, demi-paysan lui-même, est isolé au milieu des paysans. Deux ecclésiastiques évangéliques, MM. Paul Gerade et Hermann Gebhardt, ont écrit, sur l'état d'esprit de la population des campagnes, de précieuses monographies : on en retire cette impression que le christianisme évangélique est aujourd'hui sans prise, soit pour retenir, soit pour reconquérir l'âme du paysan. « Il s'en faut de beaucoup, écrit M. Gebhardt, que la dogmatique et la morale du paysan

coïncident avec l'enseignement de l'Église; chacun, vis-à-vis du pasteur, se permet de croire et d'agir comme il le juge bon. »

Les auteurs de la Réforme eurent cette généreuse confiance, que les âmes garderaient en leur for intérieur, par une sorte d'assimilation mystique, la possession de Dieu : par leur venue dans le temple, par leur présence, par leurs élans, elles feraient de ce temple, amas de pierres mortes, la demeure du Très-Haut; elles y apporteraient le Seigneur, loin de l'y venir chercher; et sur les lèvres du pasteur elles recueilleraient un écho de ce Dieu intérieur qu'elles amèneraient avec elles. Il semble que Lucas Cranach, le peintre par excellence de la Réforme primitive, ait voulu traduire cette conception dans un superbe tableau de l'église de Wittenberg : assis au pied d'une chaire, un certain nombre de fidèles lèvent leurs regards vers le prédicateur; la foi les illumine, et l'on sent qu'ils épient, dans les paroles de l'orateur, une répercussion à la voix intime de leur âme. La prédication, ainsi conçue, est une façon de maïeutique mystique, le pasteur un saint entre les saints; et par-dessus ces nobles têtes de croyans, l'Esprit plane avec amour. — Des cimes où nous élève cette peinture, risquons une chute dans la réalité contemporaine : combien elle sera lourde, et combien décevante! Jadis tout protestant s'édifiait dans la Bible; il la lisait dans la traduction de Luther, tombée depuis en quelque discrédit à cause de ses erreurs et de ses contresens; aujourd'hui la plupart des fidèles, au dire du théologien Paul de Lagarde, n'en connaissent plus que des fragmens gauchement choisis; les paysans de Thuringe, d'après les observations de M. Gebhardt, sont tout juste assez familiers avec la Bible pour y emprunter la matière de leurs plaisanteries; et ceux qui désirent s'édifier recourent tout simplement à leur « livre de chant », recueil indiqué par l'autorité ecclésiastique, paraphrase des enseignemens divins; cette façon de paroissien a pris la place des livres saints. C'en est donc fait de cette chaîne étroite que nouait autrefois, entre la conscience du pasteur et les consciences des fidèles, une commune familiarité avec l'Écriture.

Forcée dès lors de déchoir, la prédication recherche les thèmes de morale. Mais ici d'autres difficultés surgissent. Si l'on en croit l'expérience de M. Gerade, « les leçons morales que jadis un prince acceptait passent maintenant pour importunes ou pour impertinentes aux yeux du simple savetier. » Lors même que le savetier daigne être tolérant et consentir au pasteur un certain

droit de remontrance, l'efficacité morale de la prédication est singulièrement précaire : l'auditeur en emporte deux leçons, d'une part la conscience de son indignité personnelle (l'homme n'est qu'ordure et boue), d'autre part la confiance dans la grandeur incommensurable des mérites du Christ. Quant à la part personnelle à laquelle peut et doit prétendre la volonté humaine, sinon dans le rachat du péché passé, au moins dans la destruction future de l'habitude vicieuse, c'est là un chapitre qui, dans les exposés protestans de l'économie chrétienne, est volontiers relégué au second plan. Malheur aux prédicateurs qui, contrairement à l'esprit de la Réforme, croiraient servir la morale en développant ce chapitre-là! Le prédécesseur de M. Gerade, fort aimé de ses ouailles, perdit tout d'un coup sa popularité parce qu'il avait trop insisté, dans son prêche, sur le repentir, la faute, le jugement de Dieu, et trop peu sur la grâce et sur l'amour. Et M. Gerade lui-même encourut le mécontentement d'un brave homme parce qu'on lisait, sur l'image de confirmation donnée à son fils, que le Christ était venu racheter les pécheurs. D'une bassesse incurable, originelle, et qui sera toujours la même quels que soient les actes vertueux que la volonté humaine s'efforce d'y greffer, les fidèles prennent aisément leur parti : un tel enseignement n'est point gênant pour leur amour-propre, car il s'applique à tous les humains; il ne coûte aucun sacrifice à leur volonté ; et l'effort d'anéantissement qu'il réclame, superbe chez un Luther, se réduit, chez les âmes médiocrement religieuses, à une sorte de mécanique de conscience. Mais si le pasteur met en relief la responsabilité de l'homme devant la faute, et s'il prétend faire trembler ses auditeurs au spectacle de cette responsabilité, ceux-ci, habitués à se reposer dans la double pensée de l'immensité de la dépravation humaine et de l'immensité du remède divin, se demandent avec mauvaise humeur par quelle porte dérobée s'est introduite, d'un pas rapide et pressant, l'obligation du repentir. Quant à la cure des âmes (*Seelsorge*), si le pasteur essaie de la poursuivre par des entretiens personnels avec les fidèles, il n'est pas rare que ceux-ci se dérobent; et tels ministres évangéliques, qui entrevoient le vice ou l'habitude du mal derrière la façade d'une moralité apparente et d'une piété correcte, se plaignent que les occasions leur manquent pour adresser à ces pécheurs, peut-être ignorans de leur péché, les avis nécessaires et les remontrances congrues.

C'est un fort beau règlement, à coup sûr, que celui qui fixe les attributions du conseil laïque de la communauté : on demande aux membres de ce conseil d' « aider, dans la mesure du possible, à l'édification morale et religieuse de la communauté en soutenant l'activité du pasteur, d'y maintenir et d'y développer la pensée chrétienne et les mœurs chrétiennes, de veiller au soin des pauvres, des malades, des orphelins, à l'éducation religieuse de la jeunesse. » Mais de quoi servent les statuts si les personnalités font défaut? Les paysans dont nous venons d'esquisser le type moral, lorsqu'ils sont membres du conseil de la communauté, semblent surtout trouver plaisir à contrarier le pasteur par quelque mauvaise plaisanterie. Au reste, la pratique religieuse elle-même est en baisse parmi eux. Dans la paroisse de M. Gerade, la plupart des malades meurent sans communion. Cette désuétude n'est en aucune façon l'indice, comme elle le serait dans les pays catholiques, d'une haine contre le ministre de Dieu ou d'une implacable négation de l'au-delà. Préoccupée de supprimer, dans la pratique religieuse, toute exigence littérale, la Réforme a dépouillé de leur caractère solennel, obligatoire, ces rendez-vous avec la divinité qui, dans les autres confessions chrétiennes, parsèment l'existence du chrétien; envisageant avant tout, dans le phénomène religieux, la disposition intérieure du croyant, elle a fini par réduire à l'apparence d'une superfluité les actes extérieurs les plus graves de la vie religieuse; et lorsque vint l'inévitable instant où cette disposition intérieure commença de s'attiédir, il était trop tard pour ressusciter une discipline ecclésiastique susceptible d'assurer, à tout jamais, une place à la religion dans la vie de l'individu, et une raison d'être au pasteur dans la vie de la bourgade rurale. Par surcroît d'infortune, l'État, il y a vingt ans, a dépouillé les Églises de leurs attributions d'état civil; et l'inscription du nouveau-né, ou bien l'inscription des conjoints, sur les registres de la paroisse, ont perdu quelque chose de leur valeur, aux yeux du paysan, depuis que ces actes sacramentels ne sont pas commandés par l'État.

Il n'en est pas du « rural », sujet docile de l'État et de l'église d'État, comme de l'ouvrier des villes : celui-ci est éloigné du temple par les liens qui unissent l'établissement religieux à l'établissement civil, et déteste dans les pasteurs une variété de gendarmerie; et celui-là, au contraire, regarde l'Église avec une

moindre nuance de respect, dès que l'État commence à desserrer ses liens avec elle.

« L'indifférence s'étend; le détachement augmente; l'hostilité commence » : c'est en ces termes que M. Gebhardt définit l'attitude des paysans de Thuringe à l'égard de l'Église. Cette définition pourrait convenir pour l'ensemble du bloc protestant de l'Allemagne du Nord. Comment organiser avec de tels élémens l'action chrétienne des communautés, telle que la rêveraient les réformateurs contemporains des Églises évangéliques? Dès le début, du reste, une difficulté presque insoluble surgit : cette communauté tant souhaitée, dont tous les membres auraient un rôle religieux et social, comprendrait-elle tous les habitans protestans de la paroisse; ou, si l'on voulait faire un tri, de quel crible se servirait-on? Le tri s'imposerait, mais comment discerner l'ivraie du bon grain? Très peu de pasteurs évangéliques oseraient taxer de mauvais chrétien le fidèle qui s'abstient de la Pâque. Et tout bien considéré, il n'y a qu'un acte qui puisse être strictement exigé de tous les membres de la communauté, et dont l'omission non justifiée entraîne la radiation de l'Église : c'est le paiement de l'impôt pour le culte, dans les communautés qui prélèvent sur les fidèles un tel impôt. « Quiconque satisfait à cette obligation, reste jusqu'à sa mort membre de la communauté, lors même que, depuis sa confirmation ou son mariage, il n'aurait pris aucune part au service divin, et lors même qu'il se serait trop tenu à l'écart dans les collectes volontaires faites au profit de l'Église. » C'est M. Hans Gallwitz, le surintendant évangélique de Sigmaringen, qui fait cette observation dans sa très remarquable brochure : *Une sainte Église universelle.* Ainsi dans une Église qui voulut opposer au christianisme de la lettre le christianisme de l'esprit, les ministres n'ont d'autre moyen légal, pour apprécier l'appartenance de chaque fidèle à la communauté, que de parcourir les livres du percepteur; et M. Gallwitz, rappelant qu'à l'inverse de l'Église romaine, l'Église évangélique se glorifie d'être faite tout entière de pierres vivantes, note avec une vraie douleur le contraste entre la splendeur altière des ambitions et le misérable terre à terre de la pratique courante. Il réclame avec angoisse un droit de contrainte religieuse (*Kirchenzucht*) qui permette, si l'on ose ainsi dire, une « épuration » de la communauté. M. Adolphe Stœcker partage cet émoi : brutalement, il définit la communauté paroissiale « la réunion des payeurs d'impôt »,

comme si l'Église de la foi, trois cents ans après le différend de Luther et de Tetzel, était à la veille de devenir l'Église de la fiscalité! Aussi le ministère pastoral, souvent ingrat et inefficace, séduit-il de moins en moins les hommes de bonne volonté : plus du quart des pasteurs sont fils de pasteurs, et plus de la moitié des fils de pasteurs se font pasteurs; malgré cette circonstance, propice au recrutement des facultés de théologie évangélique, le nombre des étudians y a diminué de 27 pour 100 entre 1891 et 1896, alors que, durant la même période, la clientèle des facultés de théologie catholique augmentait de 9,2 pour 100.

III

Laissons de côté ces cadres trop lâches, l'Église d'État, la communauté paroissiale: la vie chrétienne y circule mal, entravée tantôt par les ordres ou les prohibitions du pouvoir, et tantôt par l'encombrement de la foule incroyante : elle n'y trouve point, surtout, le terrain d'éclosion qu'elle requiert; et lorsqu'elle s'y développe, c'est à la faveur de courans adventices, qu'ont lâchés, dans les arides déserts des Églises officielles, les hommes d'œuvres de la Mission Intérieure ou bien quelques conventicules de croyans, discrets et à demi schismatiques.

La Mission Intérieure, l'une des grandes créations du XIX[e] siècle, a marqué, de la part de la Réforme, un retour sur elle-même. « La foi seule justifie, sans les œuvres »; tel fut, au XVI[e] siècle, le point de départ du mouvement. Voués au mal, incapables de tout bien, quelle vanité n'est-ce point à nous d'essayer de bonnes œuvres? S'y risquer, même, en se flattant qu'elles pourraient avoir quelque prix auprès de Dieu, n'est-ce point un péché? Ainsi raisonne la dogmatique luthérienne, le plus puissant système peut-être qui jamais ait été conçu pour humilier et déprimer l'homme. Comme en un verre grossissant, la conscience tourmentée de Luther nous fait voir le contraste entre ces péchés vivans que nous sommes et la magnifique clémence de Jésus. Nous sommes passifs dans l'œuvre du salut; entre la créature et le Créateur, Luther a supprimé toute collaboration; le bien que nous penserions faire est encore du mal, et peut-être une cause de damnation. Si cette doctrine avait intégralement subsisté, le bilan charitable de la Réforme ne serait qu'une vaste page blanche. Mais la théologie évangélique, en esquivant, même au prix

de gaucheries ou d'illogismes, les conséquences de la théorie luthérienne, rendit un vrai service à l'humanité. Elle y fut aidée par deux influences fort diverses : celle du piétisme, qui, répudiant les idées de Luther sur la justification, affirmait le mérite des bonnes œuvres; et celle de la philosophie rationaliste, qui érigeait fort au-dessus du texte de Luther les intérêts de la philanthropie : Oberlin, le pasteur d'Alsace dont l'exemple suscita, dès le XVIIIe siècle, certaines initiatives en Allemagne, était, tout à la fois, un mystique et un rationaliste. La fondation et les progrès de la Mission Intérieure entre 1840 et 1880 furent la récompense et le couronnement de ce subtil travail théologique.

On montre encore, aux environs de Hambourg, dans les vastes établissemens de Horn, où la Mission Intérieure a son centre, la maisonnette, où, vers 1833, Wichern recueillit quelques enfans délaissés et l'arbre sous lequel il les instruisait. Les idées d'apostolat étaient comme la sève de son âme; mais il commençait bien petitement, pour finir grandement. En général, chez les fondateurs d'œuvres protestantes, la mesquinerie apparente des débuts ne provoque aucun sentiment d'angoisse ou d'aigreur. En invitant les consciences de ses fidèles à prendre contact avec l'au-delà d'une façon immédiate et active, la Réforme développe, parmi la petite aristocratie d'âmes religieuses qui sont capables de cette spontanéité, un esprit d'initiative et une allégresse de courage qui leur sont ensuite un merveilleux soutien parmi les aspérités de l'action. Entouré de bambins vicieux qui l'appelaient leur « père », Wichern songeait aux tristes conditions morales et sociales de l'Allemagne, et à la nécessité de créer une « Mission Intérieure » pour apporter un remède à la sauvagerie (*Verwilderung*), fruit commun de l'ivrognerie, du vice et de la misère.

Faire le bien avec l'Évangile et pour l'Évangile : ainsi pouvait-on définir le programme de cette Mission. La propagande chrétienne s'y présentait à titre de remède, et les remèdes qu'elle tenait en réserve pour toutes sortes de misères devaient être une préface de cette propagande. « On peut concevoir une communauté, écrivait Wichern, dans laquelle les riches et les gens éclairés seraient l'unique terrain choisi par la Mission intérieure parce qu'ils seraient les pauvres de Dieu, tandis que les pauvres, riches de Dieu, seraient les missionnaires. » En fait, ce beau rêve, en vertu duquel les riches auraient été les obligés, et les pauvres les bienfaiteurs, n'a point dépassé les écrits de Wichern; il repré-

sentait cette part d'utopie dont toute œuvre a besoin pour fermenter et pour se féconder; il ne fut point réalisé par l'œuvre elle-même. Mais sous cette forme un peu paradoxale, Wichern exprimait cette vérité, que chacun ici-bas a des qualités et des dons, qui peuvent être exploités pour l'utilité commune, et que la collaboration de chaque fidèle, dans la place où Dieu l'a mis, à l'œuvre de la Mission Intérieure, serait la réalisation par excellence du sacerdoce universel.

« Journal mensuel pour la Mission Intérieure, y compris la diaconie, la diaspora, l'éducation, l'évangélisation et l'ensemble de la bienfaisance » : ainsi s'intitule le principal organe de la Mission Intérieure; et cet énoncé marque l'étendue du programme et la diversité des ambitions. La Mission Intérieure répand des Bibles, elle colporte des tracts, elle fait circuler des ouvrages religieux. Afin de conserver intacte, au cœur des régions catholiques, la minorité protestante, elle veille à l'entretien d'institutions spéciales où les enfans destinés à la confirmation reçoivent un enseignement suffisant. Elle désigne des prédicateurs et elle leur associe des laïques pour catéchiser les enfans, chaque dimanche, dans des services religieux spéciaux. Elle multiplie et développe des œuvres de préservation, d'un caractère tout à la fois religieux et social : — associations de jeunes gens, dont les unes (*Jünglingsvereine*) visent à peu près exclusivement à la sauvegarde morale de leurs 150 000 adhérens, et dont les autres (*Christliche Vereine für junge Männer*) sont comme des essaims de missionnaires improvisés et confient à leurs jeunes membres, à titre d'occupation, certaines besognes apostoliques; — associations de jeunes filles (*Jungfrauenvereine*); — auberges hospitalières (*Herbergen zur Heimat*), qui ménagent à la fatigue physique un gîte peu coûteux, et qui proposent à la conscience de leurs hôtes, grâce aux disciplines chrétiennes qu'on y met en vigueur, des haltes d'édification; — asiles de jeunes filles en quête de places (*Marthahof*); — crèches, écoles enfantines, orphelinats. Les œuvres rédemptrices, aussi, font escorte aux œuvres protectrices : il en est qui recueillent l'enfance vicieuse et délaissée; d'autres s'occupent des prisonniers libérés; la *Croix bleue* combat l'ivrognerie, et la *Croix blanche* la prostitution.

Il n'est peut-être aucunes latitudes chrétiennes où tous ces besoins et toutes ces misères n'aient inspiré des dévouemens : la Mission Intérieure ne prétend point à l'initiative de leur soula-

gement. Mais c'est dans l'organisation même de ces croisades variées que réside l'originalité de la Mission. Dans chaque grande ville, le pasteur attitré de la Mission Intérieure (*Vereinsgeistliche*) rassemble sous un même toit les diverses associations (*Vereine*) et les comités directeurs des établissemens de bienfaisance; c'est sous ce toit, aussi, que viennent prendre conseil et direction les bonnes volontés jalouses de dévouer leur temps ou leur argent à l'accroissement du règne de Dieu; riches et pauvres qui cherchent du travail, les uns pour ne point mourir d'ennui, les autres pour ne point mourir de faim, connaissent cette maison bienfaisante; et parfois, pour remplir le rôle d'informateurs et de guides, la Mission Intérieure sait choisir des hommes d'élite qui, tout de suite, par le double ascendant de leur rôle et de leur personnalité, émergent au-dessus de la cohue des grandes villes: tel, par exemple, M. le pasteur Ostertag, à Munich.

En outre, l'emploi d'un même personnel établit entre toutes les œuvres de la Mission intérieure une solidarité constante et durable : plus de 13 000 diaconesses et plus de 2 000 « frères » composent ce personnel. L'institution des diaconesses, dans l'Église évangélique d'Allemagne, remonte à 1836; elle fut tout à la fois une réminiscence du rôle que jouaient les vierges et les veuves dans la primitive communauté chrétienne, une imitation des sœurs de charité catholiques, un emprunt, enfin, à certaines sectes de mennonites, qui dès le XVIIe siècle avaient créé des diaconesses. L'économie domestique, le soin des malades, l'instruction des petits enfans, sont les principales fonctions de ces pieuses femmes; soumises au célibat, elles conservent toujours des rapports étroits avec l'institution qui les a formées; malades, on les y soigne; vieilles, on les y recueille. Les « frères » sont une création plus originale, dont l'honneur revient à Wichern; ils se recrutent parmi les ouvriers, les cultivateurs, les petits métiers; l'instruction, fixée par des programmes, qu'ils reçoivent dans les maisons mères, a pour but d'affiner et de féconder la simplicité spontanée de leurs dévouemens; elle leur inculque ce sommaire de connaissances dont ils ont besoin pour devenir infirmiers, instituteurs, surveillans de travaux, patriarches d'auberges, auxiliaires de missionnaires; Wichern aurait voulu, même, qu'ils fussent acceptés comme gardiens de prisons. On laisse aux « frères » plus d'initiative qu'aux diaconesses; le mariage leur est loisible; il est même requis pour certaines des situations qu'ils

ont à occuper; ils ne gardent que des liens assez lâches avec leur maison d'éducation; et c'est surtout dans des réunions d'études et de causeries, périodiquement convoquées, que tous les « frères » exerçant un même ordre d'activité, par exemple la gérance des « auberges hospitalières », ressaisissent le sentiment de la fraternité commune et échangent entre eux le profit de leurs observations pratiques.

Enfin toute maison de formation pour diaconesses ou pour frères est en même temps un champ d'expériences; la leçon de choses est proche de la théorie, et les occasions de se dévouer sont voisines de ces séminaires de dévouement : au *Rauhe Haus* de Horn, l'institution qui forme les frères (*Mutterhaus*) et celle qui recueille les jeunes garçons (*Rettungshaus*) sont unies intimement. Fliedner joignit ensemble l'établissement de diaconesses et une école enfantine. Quant à l'établissement de Neuendettelsau, qui donne à la Bavière la plupart de ses diaconesses, il groupe dans la même enceinte, un hôpital, un asile de jeunes idiots, un refuge pour filles perdues, un atelier d'ornemens sacrés, une fabrique d'hosties, une école industrielle, un hospice, deux pensionnats. De cette juxtaposition d'œuvres variées, on attend deux sortes d'avantages : d'abord, en ménageant un contact entre des œuvres coûteuses comme des asiles et des œuvres lucratives comme des pensionnats, on les rend solidaires les unes des autres, et l'on subvient aux dépenses des premières par les bénéfices des secondes; et puis les futurs instrumens de la Mission Intérieure, contraints de dépenser leur zèle en des tâches multiples, sont tenus en haleine pour toutes sortes de besognes, même imprévues.

Aussi les imaginations éprises de bienfaisance, se peuvent-elles mettre en campagne sans risquer de perdre le fruit de leurs rêves : elles ont à l'avance, dans le domaine de l'action, des concours assurés. En 1872, le pasteur de Bodelschwingh arrivait dans la banlieue de Bielefeld pour diriger un tout petit abri destiné au soin des maladies nerveuses; il est devenu en un quart de siècle, grâce aux collaborations qu'il rencontra dans la Mission Intérieure, le fondateur et le directeur d'une vaste cité d'épileptiques. Cette cité se subvient à elle-même; ce sont ses infortunés habitans qui la font vivre; ils sont menuisiers, briquetiers, selliers, cordonniers, tailleurs, jardiniers, cultivateurs; et la petite industrie de Bielefeld ne laisse point d'être surprise de ne trouver

presque aucune commande dans ce faubourg d'impotens. On avait tant répété que les épileptiques ne sont bons à rien ! M. de Bodelschwingh les a vengés en prouvant à tous, et à eux-mêmes les premiers, que, bien soignés et bien groupés, ils sont propres à tout. Cette révélation est le principal élément de leur guérison morale. Autrefois chacun d'eux, isolé dans sa famille, avait conscience d'être une gêne, presque un rebut : riche, son visage était de trop parmi les fêtes; pauvre, son appétit était de trop à table; et toute créature humaine a l'instinct social si fortement chevillé au fond d'elle-même, qu'il n'est point pire souffrance que se sentir « de trop ». Il est ici-bas deux classes d'indigens: ceux auxquels manque *de quoi* vivre et ceux auxquels manque *pour quoi* vivre : M. de Bodelschwingh, pour cette seconde catégorie, est un admirable médecin; et dans les nombreux établissemens, ornés de noms bibliques, qui parsèment la vallée de Bielefeld, il n'est guère de cerveaux enténébrés qui ne soient à la longue traversés d'un rayon de joie; et ce rayon, c'est la certitude de servir à quelque chose ici-bas. De tous les points de l'Allemagne confluent à Bielefeld des caisses de « vieilleries », expédiées par les heureux de la terre; leur charité est une excellente intendante, qui ne laisse pas s'encombrer leurs logis; une maison tout entière, à Bielefeld, est consacrée au déballage de ce superflu fané, et les déballeurs, les trieurs, les catalogueurs sont des épileptiques. Épileptiques aussi les concierges, les jardiniers, les domestiques, voire même les caissiers et les secrétaires; et les mieux portans dirigent les plus malades, et des épileptiques se vengent de leur mal en combattant l'épilepsie chez les autres.

On trouve, préposés à ces œuvres, des « Frères » et des diaconesses; ces indispensables auxiliaires sont formés à Bielefeld, dans deux maisons installées par M. de Bodelschwingh. Suivant la méthode dont Wichern, tout le premier, avait inauguré l'application au *Rauhe Haus*, les nombreux déshérités dont M. de Bodelschwingh a comme retrouvé les titres à l'existence en leur offrant un petit rôle social sont organisés en familles: chaque « famille » a sa maison, son jardin, elle est chez elle; quelques épileptiques la composent, sous la direction d'un « Frère »; au lieu d'être ramassés dans de grandes casernes de bienfaisance, comme des unités étiquetées, ils sont placés, autant que possible, grâce à ce morcellement en familles, dans les conditions communes de la vie.

Enfin, de saison en saison, se succèdent, autour de M. de Bodelschwingh, des candidats en théologie qui viennent apprendre à bonne école l'art de faire le bien : se promenant à travers la cité de l'épilepsie, on les voit échanger un salut cordial avec toutes les pauvres créatures, rabougries ou défigurées, auprès desquelles ils passent; ils ont pour cette grande famille d'épileptiques, si inférieure leur soit-elle, les prévenances du Christ pour la grande famille humaine, et considèrent à juste titre comme des bienfaiteurs ceux qui leur sont une occasion perpétuelle de faire le bien.

Lorsqu'un cœur se laisse éveiller au spectacle d'une misère, il est comme voué à l'insomnie par l'évocation de toutes les autres, qu'il ne connaît point, mais qu'il suppose; on ne gouverne point ses larmes ni l'activité qu'elles inspirent; et par une transition dont il ne faut point chercher une explication logique, M. le pasteur de Bodelschwingh, secondé dans cette tâche nouvelle par l'expérience de M. Charles de Massow, s'est voulu rendre maître du vagabondage comme de l'épilepsie. Il a conçu, et partiellement réalisé, à travers tout le territoire allemand, un réseau d'environ 2000 stations alimentaires (*Verpflegungsstationen*) et de 27 colonies agricoles : celles-là pour une demi-journée, celles-ci pour plusieurs semaines, accueillent le vagabond, le logent, le nourrissent, mettent un travail à sa disposition, et lui donnent ainsi l'occasion de faire valoir son droit à la vie. Qu'avec une négligence de marâtre la société méconnaisse ce droit; aussitôt l'être humain, tombant à l'état d'épave, se demande pourquoi il vit. En aspirant vers une organisation sociale dans laquelle aucun être humain ne regretterait d'avoir été appelé à l'existence, M. de Bodelschwingh se considère comme le ratificateur de la volonté créatrice, comme l'exécuteur testamentaire de Jésus. C'est un rôle que volontiers il partagerait avec l'État : il convie les pouvoirs publics à l'aider par l'action des lois et à faire pénétrer leur intervention tutélaire dans la vie du chômeur et dans celle du travailleur; et tandis que beaucoup d'hommes d'œuvres, modèles et docteurs d'initiative privée, sont facilement animés de jalousie à l'égard de l'État, M. le pasteur de Bodelschwingh a ce double mérite d'avoir mesuré, tout ensemble, ce que peut l'initiative privée et ce qu'elle ne peut pas.

Si les desseins de M. le pasteur de Bodelschwingh en faveur des vagabonds rencontraient un plein succès, on pourrait assister

à ce phénomène imprévu d'une conquête du « cinquième État » par le christianisme; et ce serait peut-être le début de cette conversion des masses que Wichern rêvait d'inaugurer en fondant la Mission Intérieure, et qui, jusqu'ici, est demeurée bien fragmentaire et passablement timide. La Mission Intérieure, en général, cherche des maladies, des infortunes, des délaissemens; et perpétuellement elle explore la société pour y trouver cette clientèle-là, pour l'en tirer et pour la soigner à part; c'est dans cette besogne qu'elle excelle. Mais entre la Mission Intérieure et l'immense foule insaisissable, qui trouvera la route? A Hambourg, on a multiplié les institutions philanthropiques; et cette ville est l'une des plus irréligieuses de l'Allemagne. Sous l'intelligente direction de M. le pasteur Stœcker et de son jeune collègue M. Braun, la Mission Urbaine de Berlin a réparti la grande ville entre une soixantaine de missionnaires qui, chaque vendredi matin, dans une réunion d'études et d'édification, se renseignent entre eux sur les besoins religieux et moraux de leurs quartiers; elle a expédié, dans les impasses et dans les cours, des troupes de jeunes enfans, pour chanter, sous le ciel et en même temps que le ciel, la gloire du bon Dieu. Mais dans un comité directeur d'une grève, sur mille grévistes qui viennent quérir un secours, trois seulement peuvent dire à quel district religieux ils appartiennent et quelle est la « sœur » de la Mission Intérieure qui en a la charge; et M. le pasteur Seydel, du clergé paroissial de Berlin, écrivait en 1895: « Bien que la Mission Intérieure, pendant plusieurs dizaines d'années, ait toujours étendu son activité, le détachement à l'égard de l'Église est devenu, non pas moindre, mais toujours plus grand. »

Ce qu'il y a de plus original dans les innovations apostoliques de la Mission Intérieure, c'est la création de « services religieux spéciaux »: ils sont tenus, à certaines heures extraordinaires, pour les cochers de fiacre, les employés de chemins de fer, les portefaix, les garçons d'hôtel, les matelots; on est descendu vers les bateliers de la Sprée, et sur le pont d'un bateau, devant la foule groupée sur les quais, respectueuse ou gouailleuse, on leur a prêché l'Évangile. Ce labeur n'a pas été sans fruit: près de mille bateliers, deux mille domestiques d'hôtel, se sont prêtés à ces dévotions improvisées. Il semble que, pour avoir vraiment accès auprès des foules, les envoyés de la Mission Intérieure doivent s'adapter aux cadres mêmes de la vie matérielle : ces cadres sont

devenus si impérieux, ils enserrent avec une telle raideur l'activité quotidienne de chacun, que la religion s'y doit glisser au lieu de convier les travailleurs à s'y soustraire quelques instans; si elle ne peut obtenir le repos du dimanche, elle guettera, pour s'en emparer, la courte minute d'haleine que laissera le travail du dimanche; et c'est peut-être ce que voulait dire M. le pasteur Naumann lorsqu'il expliquait un jour qu'à la communauté religieuse fondée sur la proximité de domicile (*Ortsgemeinde*) l'avenir juxtaposerait ou substituerait la communauté religieuse fondée sur l'analogie des professions (*Berufsgemeinde*).

A un pôle inverse, on recueille, sur les lèvres de certains pasteurs des Églises officielles, le souhait que la Mission Intérieure s'absorbe peu à peu dans ces églises, que les diverses associations grandies sous ses auspices aient leur siège dans un *Vereinshaus* appartenant à la communauté paroissiale, que chaque communauté ait sa diaconesse, ouvrière du bien, à côté du pasteur officiel, ministre de Dieu, et qu'enfin cesse cette dualité entre les pasteurs de la Mission Intérieure qui veulent reconstituer, sur des fondemens inédits, des chrétientés vivantes, et les pasteurs officiels isolés, sans horizon, sans espérance, au milieu de chrétientés mortes. M. Uhlhorn, l'historien de la charité protestante, a longuement développé certains de ces vœux. M. le pasteur Sulze a tenté de les réaliser dans un faubourg de Dresde, en adaptant à la vie paroissiale de ce faubourg une organisation fort originale, que nous avons eu l'occasion d'indiquer dans un article antérieur. M. de Ruckteschell, pasteur à Hambourg, a démontré avec une grande clarté que la communauté paroissiale ne doit point être seulement l' « objet » de la Mission intérieure, et qu'elle devrait aussi en être le « sujet ». Mais l'absorption de la Mission Intérieure dans les cadres des Églises officielles ne saurait être efficace que si les communautés paroissiales devenaient des noyaux d'action chrétienne, consistans, cohérens et robustes. Ce n'est point par des décisions ou par des thèses qu'on la pourra réaliser : elle se fera spontanément ou elle ne se fera pas. En vain Fliedner voulut-il que les diaconesses par lui fondées fussent surtout affectées au service paroissial : aujourd'hui, 2072 diaconesses seulement sont employées par les communes, et 3081 par les institutions charitables. Les communautés rhénanes et westphaliennes, on le devine aisément, sont celles où les diaconesses sont le plus volontiers utilisées et qui pourraient le plus aisément

suppléer au concours de la Mission Intérieure : M. le pasteur Axenfeld citait avec une légitime fierté, dans un congrès social de l'année 1891, l'exemple de la commune de Godesberg, où la maison des œuvres (*Vereinshaus*) et l'*Auberge hospitalière* (*Herberge zur Heimat*) sont la propriété de la paroisse.

Mais provisoirement ces exemples ne peuvent être qu'isolés ; et les Églises ont besoin de la Mission Intérieure, plus que celle-ci n'a besoin des Églises. Wichern écrivait en 1848 : « Les amis de l'Église ont à l'endroit de la Mission des attitudes très diverses. Les uns la bénissent comme une amie, comme une servante des communautés ; les autres la considèrent avec méfiance, comme si elle était pour l'Église un élément de destruction ; ils inclineraient même à lui faire la guerre. » Les attaques d'Adolphe Fabri, pasteur de Hanovre, et un roman caricatural intitulé *les Chevaliers de l'Esprit*, traduisirent les rancunes et les suspicions de l'Église contre la jeune Mission Intérieure. Aujourd'hui ces suspicions et ces rancunes sont presque complètement dissipées : on fait des collectes, en beaucoup de temples, pour les besoins de la Mission ; le pasteur préposé aux œuvres (*Vereinsgeistliche*) est, dans chaque district, installé par le consistoire ; et les autorités ecclésiastiques ont encouragé la création de cours destinés aux pasteurs, et concernant les diverses matières dont s'occupe la Mission Intérieure. Avant de fonder en Bavière une institution semblable à la Mission Intérieure de Wichern, le luthérien Löhe écrivait : « Avec ce courant de la Mission Intérieure, nous ne voulons pas faire s'engouffrer dans l'Église le flot des bonnes œuvres, nous voulons nous tenir aux portes et frayer à ce flot, si possible, une route confessionnelle. « On pressent, sous ce langage obscur, les sourdes et tenaces résistances qu'oppose le luthéranisme archaïque chaque fois qu'on veut ajouter quelque nouveau labeur à cette double mission dans laquelle il emprisonnait le pasteur : enseignement de la parole divine et collation des sacremens. Mais c'est en vain qu'à l'encontre du flot des bonnes œuvres les fidèles du vieux luthéranisme s'essaieraient à dresser des digues : le flot pénètre, malgré tout ; il franchit et il déborde ; et dans la lutte qui s'est engagée entre l'esprit de Jésus et l'esprit de Luther, ce n'est point au second, adversaire des œuvres, que le protestantisme allemand abandonnera la victoire. Rodolphe Todt, l'initiateur du mouvement évangélique social, dénonçait il y a vingt ans l'indifférence du clergé pour les bonnes œuvres, et il déclarait que la Mission

Intérieure, en même temps que l'auxiliaire des Églises officielles, en était l'accusatrice. Et le théologien Paul de Lagarde, un peu plus tard, écrivait de son côté, non sans ironie : « La doctrine fondamentale de Luther est si oubliée, que les ecclésiastiques protestans sérieux ne se font supporter, dans leurs communautés, que par de bonnes œuvres. » Il est à souhaiter, pour la vitalité de l'établissement évangélique, que Paul de Lagarde ait raison à l'encontre de Rodolphe Todt.

IV

Indépendance à l'égard de l'État, sentiment très vif et très ardent de la fraternité des croyans, exercice actif de la charité et des bonnes œuvres : ce sont là trois avantages qu'une élite d'âmes pieuses se complaît à rencontrer dans certaines communautés évangéliques qui sont comme de petites églises au milieu de la grande, et dans les sectes, qui sont comme de petites églises hors de l'Église. Ce mouvement centrifuge, qui pousse ces âmes à chercher sur les confins de l'établissement officiel, ou même hors de ces confins, une vie chrétienne plus intense, s'inaugura dès la fin du XVIIe siècle. Spener et Franke, qui furent à cette époque, les deux saints de la Réforme, pouvaient être considérés, le premier surtout, comme des façons de schismatiques : c'est par des réunions privées d'édification mutuelle, les *collegia pietatis*, qu'ils renouvelaient parmi leurs coreligionnaires l'esprit chrétien desséché ; mais c'est contre le gré des autorités religieuses et civiles que certaines de ces réunions purent se perpétuer. Urlsperger, à la fin du XVIIIe siècle, exposait aux protestans de la région d'Elberfeld que « c'est un devoir, en face de l'incroyance qui progresse, de conserver au moins dans des cercles plus étroits le symbole évangélique, de se mettre en garde contre la pénétration de la corruption morale, et de cimenter plus solidement, par des rapprochemens confraternels, les liens de la charité chrétienne » : il annonçait, par ce manifeste, la fondation de la *Société du christianisme*, association libre de chrétiens évangéliques. C'est aussi par la création de communautés spéciales que les mystiques qu'on a dénommés « les Pères du Wurtemberg » satisfaisaient et communiquaient l'édifiante ardeur de leurs consciences ; et les consistoires invoquaient la rigueur du pouvoir public contre les visées séparatistes dont on soupçonnait ces belles âmes. Mais au

mal qu'on disait d'eux, piétistes et mystiques répliquaient en faisant le bien. Franke, pour s'arracher à l'incroyance de sa jeunesse, se jeta dans l'action charitable et fut le premier homme d'œuvres de la Réforme allemande; c'est lui qui donna le branle aux missions en pays païens, et c'est sous l'impulsion de ses encouragemens que le baron de Canstein inaugura la diffusion de la Bible à travers les masses. Le groupement créé par Urlsperger fut comme le tronc fécond autour duquel se ramifièrent la société de missions d'Elberfeld, la société biblique de Berg, la société de tracts du Wupperthal. Les maisons d'orphelins de Ludwigsburg et de Stuttgart, l'association centrale de bienfaisance inaugurée à Stuttgart en 1817, le premier asile pour la jeunesse coupable, fondé par Zeller en 1820, eurent des origines nettement piétistes. « Si le sel de la terre s'évapore, avec quoi salera-t-on? » Ce sont ces humbles sectaires, profondément imprégnés de l'esprit chrétien, qui détournèrent de l'établissement luthérien l'imprécation menaçante de Jésus.

A l'heure présente, dans certaines régions de l'Allemagne, l'infatigable activité de leurs successeurs déchaîne, avec une sainte violence, le souffle de Dieu. La vallée supérieure de la Sieg est en train de devenir une terre de prophétisme. Quelques familles de mystiques, les Krummacher, les Siebel, ont entretenu dans ce district et dans l'industrielle vallée de la Wupper, qui en est toute voisine, un étrange mouvement d'exaltation, mouvement qui d'ailleurs se divise à l'infini. Il y a là la *Société évangélique*, plutôt luthérienne d'inspiration, l'*Association des Frères*, fondée sous l'influence de la secte anglo-saxonne des arbystes, aux yeux desquels toute église vient du diable, et l'*Association pour la prédication ambulante*, à laquelle les pasteurs officiels font un accueil très divers et les autorités supérieures un accueil unanimement mauvais; en outre, une multitude de petites communautés, dont les unes se joignent pour la Pâque à l'Église établie, et dont les autres font la Pâque chez elles. Tillmann Siebel, un des chrétiens qui eurent le plus d'influence dans ces parages, recommandait, il y a quarante ans, qu'on cessât de fréquenter l'église, afin d'éviter le contact des incroyans et de contraindre les pasteurs officiels à opérer des réformes; il a fait école, et l'Église officielle, dans la vallée de la Sieg, perd une notable partie du terrain qu'y gagnent les petites communautés mystiques.

Dans le Wurtemberg, à certains momens du siècle, on obser-

vait, parmi les croyans fervens, un goût d'isolement, et le besoin de former, à quelques-uns, une fraternité spéciale cimentée par l'amour divin : en général, c'est en exagérant un dogme ou bien en développant quelque hypothèse théologique qu'ils trouvaient prétexte à cette séparation. Michael Hahn, Rapp, Preziger construisaient à grands renforts de rêves certains systèmes théologiques ou philosophiques, et ces systèmes étaient un point de départ pour la formation de communautés. Sous l'impression de ces novateurs, un certain nombre de fidèles détachaient les chaînes qui jusque-là les reliaient à l'Église officielle, et proclamaient bien haut leur rupture : pour mettre le consistoire en rage, les partisans de Rapp affectaient de travailler le dimanche. Gustave Werner, « le Père Werner », comme l'on dit à Reutlingen, mort il y a quelques années, n'avait point ces allures d'*outlaw :* persécuté par l'Église officielle du Wurtemberg pour les initiatives apostoliques auxquelles il s'abandonnait, soupçonné d'ailleurs de trop de complaisance pour les doctrines de Swedenborg, il finit par donner sa démission de pasteur; et la petite communauté chrétienne dont il était le chef avait à l'endroit de l'Église des allures indépendantes, mais non point séparatistes. Essai de réalisation du principe communiste, cette communauté rassemblait quelques centaines de braves gens, qui faisaient une masse de tout ce qu'ils possédaient, et qui se promettaient, les uns aux autres, de vivre dans le labeur et la piété; en moins d'un demi-siècle, on a fait, sur ce carré de terre de Reutlingen, l'expérience décisive qu'une société communiste ne pourrait subsister qu'à la condition d'être une compagnie de célibataires; sur l'emplacement où le vieux Werner avait voulu prouver le communisme en l'appliquant, un certain nombre de fabriques, où des gérans surveillent des salariés, donnent aujourd'hui quelque bénéfice pour l'entretien des œuvres de charité créées par Werner; quant à la fraternité communiste, elle se décime, tête par tête, et chaque membre qui meurt n'est point remplacé.

Les statuts de ces petites communautés religieuses, qui vont se multipliant un peu partout, et jusque dans la Prusse orientale et la Poméranie, sont infiniment variés : certaines, fidèles aux Églises officielles, y réchauffent l'éclat du flambeau chrétien; d'autres, en plus grand nombre, observent à l'endroit des clergés d'État une attitude frondeuse ou chagrine. Quant à la statistique de ces communautés, il est impossible de la dresser : elles n'ont

point l'ambition de figurer à part dans les recensemens; et parmi les adhérens, les uns figurent, au dénombrement des cultes, sous la rubrique : *Évangéliques*, et le restant sous la rubrique : *Autres chrétiens.*

Mais ce dernier vocable abrite aussi toutes les sectes franchement séparées : mennonites, qui refusent, au nom des livres saints, le service militaire et le serment judiciaire; baptistes, qui ne confèrent le baptême qu'aux adultes; méthodistes, qui savent avec une science consommée, par une sorte de gymnastique mystique et par l'habitude des confessions publiques, développer en eux-mêmes et chez leurs coreligionnaires la sensation du péché et celle du pardon divin; irvingiens enfin, qui se réputent les représentans actuels de l'esprit prophétique, et qui, communiant tous chaque dimanche avec la chair et le sang de Jésus, attendent pour une prochaine échéance le jugement dernier.

Formant secte à part, mais vivant cependant en cordiaux rapports avec l'Église officielle, les Frères Moraves entretiennent entre eux, par les réunions fréquentes qu'ils tiennent dans leurs salles de prière, l'habitude d'une haute piété; et tandis que l'Allemagne et la Suisse, représentant ensemble plus d'un cinquième du protestantisme universel, acquittent à peine le treizième des frais de propagande chrétienne dans les pays païens et ne fournissent que le septième des missionnaires, la modeste communauté des Frères Moraves, qui ne dépasse point en nombre la population d'une petite ville de province, entretient 174 missionnaires et dépense annuellement, pour la diffusion du christianisme, 495 000 marks. M. le pasteur Warneck, l'historiographe le plus compétent des missions protestantes, signale cet exemple à ses innombrables concitoyens des Églises officielles comme une leçon qui les doit « couvrir de honte. »

Il fut un temps où ces diverses sectes, si sincèrement et si pleinement chrétiennes, étaient surtout fréquentées par les membres des classes élevées : ils y trouvaient un moyen d'échapper à l'Église de tous, et ressentaient quelque plaisir à composer comme une aristocratie du christianisme. De nos jours, au contraire, ce sont plutôt les petites gens, les ouvriers, les hommes de métiers, qui fréquentent volontiers ces sortes de boudoirs; et l'on prétend même que le principal charme que certains y trouvent est de n'avoir point à faire toilette pour se rendre à la réunion de la secte. De sentir qu'ils y viennent d'eux-mêmes,

qu'ils en sont les familiers, non point par la volonté de leurs parens ou par le fait de leur baptême, mais par une libre adhésion, c'est là un attrait qui sollicite vers les sectes un certain nombre d'esprits indépendans; se rallier à une secte, c'est en quelque façon se faire sa religion, ou tout au moins la choisir; et ceux qui souhaitent que leur conscience devienne l'ouvrière active de leur foi échangent volontiers l'hégémonie officielle contre une autonomie séparatiste. Ils coudoient, dans ces modestes convens, d'autres chrétiens qui pensent comme eux, prient comme eux, suivent le même code qu'eux; parfois il faut, avant le mariage, soumettre à l'approbation des frères le nom de la personne à laquelle on se fiance : un mennonite, par exemple, ne peut épouser qu'une mennonite; et si l'un des conjoints est mis au ban par la secte, l'autre doit abandonner le commerce conjugal; les procès entre coreligionnaires sont parfois jugés dans l'intérieur de ces petites églises; on y admet comme une règle efficace, que chacun des membres fasse à l'ingérence de l'État et du pouvoir civil la moindre part possible dans sa propre existence : César est toujours quelque peu suspect dans ces assemblées de croyans. La contrainte religieuse, le droit de surveillance et le droit d'exclusion mutuelle, y sont en vigueur; tous se sentent une élite à laquelle le premier venu n'est point admis à se joindre; d'autant plus enclins à saluer en eux-mêmes le peuple de Dieu qu'ils sont un peuple plus minuscule, ils ne confèrent qu'à bon escient la naturalisation parmi eux. Faire nombre, ils n'y tiennent point; ils craindraient qu'avec un flot de néophytes douteux, un air de tiédeur ne s'engouffrât dans leurs assemblées, et leur rêve n'est point de décimer les églises officielles, mais seulement de les écrémer, si l'on peut ainsi dire, en attirant à eux les âmes de prix.

Les clergés d'État s'en inquiètent; mais contre ces sectes si discrètement conquérantes, à peine ont-ils le droit de faire acte d'hostilité; car, en définitive, si l'on épie l'inspiration générale des institutions religieuses qui font le plus d'honneur au protestantisme allemand, on observe que les écoles du dimanche, où Wichern puisa la pensée de son superbe apostolat, furent créées par les baptistes de Hambourg; que les premières diaconesses existèrent chez les mennonites; que beaucoup de missions en pays païen doivent leur origine à des communautés séparatistes et leur vitalité à des sectes. Ainsi les communautés et les sectes, même ouvertement hostiles à l'Église officielle, demeurent encore

pour elle des bienfaitrices puisqu'elles l'édifient par leurs exemples et l'arrachent à sa léthargie. Et si les autorités constituées, chefs d'État, et bureaucrates d'Église, avaient réussi à arrêter le développement de ces petits groupes, le christianisme évangélique, en Allemagne, eût perdu ses plus précieux sanctuaires.

V

Distinguer entre l'institution et les hommes : c'est une précaution qui souvent s'impose dans les études d'histoire religieuse. L'apologétique catholique, lorsqu'on lui objecte les souillures de certains papes, allègue la vitalité de l'institution romaine ; l'apologétique évangélique, lorsqu'on lui objecte la faiblesse évidente de l'institution réformée, allègue la beauté de certaines individualités, mûries et épanouies dans l'atmosphère de la Réforme. Dans la vaste suite de l'histoire, chaque homme n'est qu'un accident : l'apologétique catholique fait abstraction de ces accidens, pour s'attacher à ce qui dure, à ce qui est perpétuel ; l'apologétique protestante procède inversement ; et vous ressaisissez, dans cette divergence, la différence de génie des deux religions, l'une traditionnelle, l'autre individualiste. M. Harnack demande à la Réforme de produire des personnalités chrétiennes, aux Églises de mettre ces personnalités « sur le chandelier » : c'est en montrant des âmes de protestans que le protestantisme confondra ses adversaires.

Et certes, il en peut montrer de très belles, de très nobles, plus nombreuses même, au XIXe siècle, que dans les périodes antérieures. Mais beaucoup d'entre elles sont amenées, par la logique des principes de la Réforme, par la force même de leur piété individuelle, à délaisser la masse vulgaire des demi-fidèles, et à chercher, non point, comme les mystiques du catholicisme, une façon plus achevée de pratiquer la religion, mais proprement une religion spéciale, une religion de secte. L'aristocratie pieuse du catholicisme reste de plain-pied avec la foule des simples et des médiocres ; avec cette foule, elle conserve un terrain commun, c'est le catholicisme lui-même ; et c'est sur ce terrain qu'est édifiée la tour d'ivoire des « conseils évangéliques », dont le faîte émerge au-dessus de l'Église, mais dont la base est dans l'Église. Au contraire, entre l'aristocratie pieuse de la Réforme et l'ensemble de l'établissement réformé, le fossé du mépris ou de

l'oubli va toujours se creusant. La Réforme développe, dans les âmes d'élite, une religiosité d'élite; mais cette religiosité, loin de les emprisonner dans l'édifice de l'Église officielle, les pousse dehors; elles deviennent d'autant plus étrangères au protestantisme proprement dit qu'elles sont plus protestantes. La notion d'Église et la notion de protestantisme sont-elles compatibles entre elles? en les conciliant de force, ne les condamne-t-on pas à s'entre-choquer sans trêve, à commettre l'une contre l'autre de perpétuels attentats? Une organisation confessionnelle n'exclut-elle pas la liberté individuelle des consciences? Voilà l'éternel fond du débat. Y a-t-il une place, dans l'Église de tous, pour ceux qui sont capables de se faire eux-mêmes leur christianisme? Il en est beaucoup, parmi eux, qui croient que non.

L'État, lui, maintient que oui : de son mieux, il cache l'irrémédiable antinomie; et c'est un spectacle curieux de voir comment la Réforme et l'État, en Allemagne, se gênent et se retardent mutuellement : la Réforme, en s'attachant au pouvoir épiscopal du souverain, même lorsqu'elle en souffre, en continuant de souhaiter les prévenances spéciales des pouvoirs publics, empêche l'État de devenir franchement laïque; et c'est pourquoi M. Georges Pariset pouvait écrire récemment : « Ce sont aujourd'hui les pays qui ont adopté la Réforme, dont l'évolution politique est la moins avancée (1) »; et, d'autre part, l'État, en maintenant les cadres factices des Églises officielles, empêche le principe protestant de se développer logiquement et retarde à son tour l'évolution religieuse de la Réforme. Malgré les intentions émancipatrices de certains hommes d'église, la Réforme est attachée à l'État; c'est de celui-ci, non de celle-là, que pourra venir l'initiative d'un arrangement plus loyal.

Et si l'État, pour emprunter une autre expression de M. Georges Pariset, « trouvait le périlleux courage de s'amputer en quelque sorte de l'Église sur lui-même », on verrait peut-être l'Allemagne religieuse ressembler, à bref délai, à la Grèce d'il y a dix-huit siècles, où des écoles de philosophes, de rhéteurs, de semi-théologiens, proposaient aux âmes souffrantes divers moyens de communier avec l'idéal; grâce aux progrès de la théologie ritschlienne, il y aurait là comme une haute école pour les consciences; toutes les initiatives protestantes, libres enfin, s'y déploieraient avec

(1) *Op. cit.*, p. 836.

magnificence; le protestantisme deviendrait uniquement un apprentissage pour la spéculation religieuse, il en serait alors des salles de réunion protestantes comme de nos classes de philosophie, où le professeur enseigne à penser, et conduit souvent à penser autrement que lui.

Dans les facultés de théologie, l'esprit de critique se déchaîne contre une orthodoxie dont les Églises établies voudraient arbitrairement maintenir la façade; dans les sectes, l'esprit de foi souffle, enveloppant dans ses tourbillons quelques faisceaux d'âmes vraiment religieuses, que les Églises établies n'ont jamais su ni satisfaire ni employer; partout où il y a des souffrances (et où n'y en a-t-il pas?), l'esprit de charité s'éveille, et secoue depuis un siècle la torpeur des vieux clergés, captifs du luthéranisme pur. Les Églises officielles se sont attardées en une longue tentative pour juxtaposer, à l'affirmation de la liberté intérieure du croyant, la proclamation d'une autorité extérieure, d'une hiérarchie, que tant bien que mal on érigeait au-dessus des fidèles. Si cette tentative doit être abandonnée, les Églises elles-mêmes, alors, risqueront peut-être de succomber : ce sera une fiction de moins. Sur les ruines de cette fiction, l'esprit de critique et l'esprit de foi se disputeraient les âmes, librement, en un duel interminable. Mais par-dessus l'un et l'autre planerait l'esprit de charité : on réparerait, par des œuvres, les lassitudes et les angoisses du combat; et des œuvres on espérerait le salut. Renonçant à être une croyance, fatiguée d'être une méthode de recherche, jalouse d'action, éprise de réalités, la Réforme, à cette heure de crise, rendrait un tardif hommage au vieil apôtre Jacques, que Luther expulsa du Canon parce qu'il avait vanté l'efficacité des bonnes œuvres et parce qu'il avait cru, tout simplement, qu'en faisant le bien on se rend plus digne de trouver le vrai et d'accéder au divin.

GEORGES GOYAU.

LES NOUVELLES RECHERCHES

SUR

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

III [1]

LA SECONDE PARTIE DES « CONFESSIONS »

Tous les lecteurs des *Confessions* ont senti la différence des deux moitiés de ce livre; et Rousseau, qui écrivit la seconde pendant le dernier hiver qu'il passa en Dauphiné, s'excuse lui-même, en reprenant son récit, de ce qu'on trouvera de terne dans ce qui lui restait à dire.

Les aventures de l'adolescent rêveur et passionné qui était sorti de sa petite ville pour chercher fortune dans le vaste monde, son odyssée à la recherche du bonheur, la peinture de ces heures charmantes et si courtes où il crut le posséder, sa longue ignorance du rôle retentissant et glorieux qui lui était réservé et qui illumine pour le lecteur tout le fond du tableau : voilà ce qu'on aime dans les premiers livres des *Confessions;* c'est un charme qui rappelle le vers de Malherbe :

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées.

(1) Voyez la *Revue* des 15 février et 15 mars 1895.

Rousseau remarque avec justesse que la seconde partie des *Confessions* n'a pour elle qu'un seul avantage : c'est l'importance des choses et des personnes dont il y parle. Les années où Jean-Jacques a écrit l'*Émile* et le *Contrat social*, sont après tout celles où il a joué un rôle historique, où sa pensée est devenue un des fermens de la Révolution que de loin il a préparée et prédite. Sa rupture avec les philosophes, sa désertion au milieu de la campagne victorieuse que menait leur parti contre les idées chrétiennes, les pages où il accuse ses anciens amis et où il ouvre une lutte que reprendra Chateaubriand : ce sont des faits considérables, tout aussi importans que telle intrigue politique qui a beaucoup occupé les diplomates de son époque. L'histoire de son exil, quand l'Europe avait les yeux sur lui, vaut bien celle d'une de ces manœuvres militaires de la guerre de Sept ans, où des armées se sont mesurées et heurtées, sans aboutir en définitive à rien. Voltaire, Grimm, Diderot, sont des écrivains qui n'ont pas vieilli : dans les pages où Rousseau les met en scène, ils nous intéressent autrement, mais tout autant que Claude Anet, Venture ou Winzenried. Mme d'Épinay, Mme d'Houdetot, Mme de Verdelin étaient moins jolies, je veux en croire Jean-Jacques, moins agréables au regard que Mme de Warens ; mais nous avons leurs lettres, leurs mémoires ; elles écrivaient d'un style aisé, avec grâce ; elles savent plaire à ceux qui les lisent ; et c'est pour elles un avantage qui les accompagne dans les récits où Jean-Jacques nous a parlé d'elles.

Il est vrai que les mémoires de Mme d'Épinay, les lettres des amies de Rousseau et celles de Rousseau lui-même, ont été publiées d'une manière incomplète toujours, et trop souvent inexacte et confuse : tous ces documens appellent un éditeur soigneux, et l'attendront sans doute encore longtemps. Une édition critique des *Confessions*, déjà possible aujourd'hui pour les six premiers livres, ne pourra se faire pour les derniers qu'après qu'on aura donné de la *Correspondance générale* de Rousseau une édition d'une étendue triple de celles qu'on possède.

Cependant, depuis que M. Saint-Marc Girardin a écrit dans la *Revue* ses belles études sur la vie et les œuvres de Jean-Jacques Rousseau, quarante ans s'étant écoulés, on a eu le temps de mettre au jour beaucoup de papiers inédits. Le dossier d'un procès toujours pendant s'est ainsi renouvelé. Sans toucher à certains points qui ont été traités de main de maître et définitivement réglés, on est en mesure aujourd'hui de porter quelque lumière dans des

recoins obscurs, et de serrer de plus près la solution de quelques problèmes pour lesquels on a de nouvelles données.

I

A dix-huit ans, Rousseau avait passé à Paris quelques semaines; et il en était reparti avec la bourse plus légère, sans avoir tiré aucun profit de son séjour. Il y revenait après onze ans écoulés, aussi inconnu que la première fois, et sans beaucoup plus de ressources. Il comptait, pour faire son chemin et percer, sur une méthode qu'il avait inventée pour noter la musique en chiffres : c'est une idée qui a été reprise de nos jours par MM. Galin, Paris et Chevé. L'Académie des sciences, qui prit alors la peine de s'en occuper, l'écarta poliment après l'avoir examinée; et le public, auquel Rousseau en appela de ce jugement, ne se soucia point de lire sa *Dissertation sur la musique moderne*. Mais pendant le temps qu'il avait passé à la poursuite d'une chimère, Rousseau n'avait pas laissé de faire à Paris quelques connaissances, entre autres celle de l'abbé Alary.

D'Alembert, dans l'intéressante suite d'*Éloges* qu'il a écrite sur les membres de l'Académie française, a été indulgent pour l'abbé Alary, personnage effacé, « citoyen paisible et qui ne connaissait que ses livres, instruit et exercé dans notre ancienne langue française. » Il avait enseigné l'histoire au jeune Louis XV; et pendant une cinquantaine d'années, il fut assidu aux séances de l'Académie. Les *Confessions* ne le nomment qu'en passant : c'est à lui cependant que Rousseau doit d'être allé à Venise. L'abbé Alary était l'ami de M. de Montaigu, capitaine aux gardes, qui venait d'être nommé ambassadeur, et qui cherchait un secrétaire : « Nous avons été bien trompés tous deux sur le sieur Rousseau, écrivait plus tard M. de Montaigu à l'abbé. Par rapport à vous qui me l'aviez donné, je mis tout en usage pour qu'il se plût avec moi. » Suit un long récit de ses griefs contre le Genevois insubordonné qu'il avait eu à son service, et toute une kyrielle de plaintes, justifiées sans doute, sur le caractère difficultueux et susceptible de Rousseau, sur « son humeur et son insolence, causées par la bonne opinion qu'il a de lui, et par de la folie. » Notons en passant ce mot de *folie*. M. de Montaigu est le premier qui ait vu chez Rousseau, alors âgé de trente-deux ans, le germe de ce que l'âge devait développer en lui. « L'ayant eu de votre main, dit en terminant M. de Mon-

taigu à l'abbé Alary, je vous dois faire cet ennuyeux détail. »

En effet, cette affaire ne pouvait que donner des ennuis à son correspondant. Lorsque Rousseau, revenu à Paris, alla porter ses plaintes contre son ambassadeur aux bureaux du ministère, l'abbé Alary fut appelé à leur communiquer la copie de la lettre de son ami M. de Montaigu. M. Faugère l'a retrouvée aux archives des Affaires étrangères, et l'a publiée. Nous sommes ainsi à même d'entendre les deux parties en cause; et quoique beaucoup de détails nous échappent, que des dires contradictoires nous posent des énigmes insolubles, nous voyons l'affaire s'éclaircir. Il y faut distinguer deux points : la question de procédés, et la question d'argent. Parlons d'abord de celle-ci.

Le Trésor français, depuis le commencement de ce siècle, a une gestion modèle; il ne fait attendre ni les fonctionnaires de l'État, ni ses créanciers. Autrefois, il n'en était pas ainsi ; et nous avons peine à nous imaginer la gêne qu'amenait de tous côtés, pour les particuliers, l'irrégularité des caisses publiques. Quand une guerre se prolongeait, les embarras ne tardaient pas à surgir; les échéances arrivaient sans que les paiemens fussent prêts, et bientôt les choses s'établissaient sur un pied qu'on ne connaît plus qu'en Turquie.

Dans une lettre au ministre des affaires étrangères, qui a été publiée par M. Théodore de Saussure, M. de Montaigu s'excuse de mettre, dans le paquet qu'il lui adresse, des dessins de velours que son frère lui avait demandés pour la Dauphine; il allègue l'état de ses finances, pour motiver cette petite indiscrétion qui lui épargnait des frais de port : « Voilà bientôt, dit-il, le neuvième mois de mes appointemens qui me sont dus ; et mon crédit est encore ici peu stable. » A ce moment donc, — la lettre est du 21 mars 1744, — M. de Montaigu, établi à Venise depuis le mois de juillet 1743, n'avait rien touché de ses appointemens. Nous ne nous étonnerons pas qu'il eût besoin de mettre quelque économie dans la tenue de sa maison. Rousseau le lui reproche amèrement, dans les *Confessions*, qui ont été écrites vingt-cinq ans après : c'est qu'il n'a jamais compris ce qui s'était passé, et au milieu de quelles difficultés s'était trouvé M. de Montaigu. « Je ne pouvais, dit Rousseau, arracher un sou de mes appointemens; et quand je lui demandais de l'argent, il me parlait de son estime et de sa confiance, comme si elle eût dû remplir ma bourse. »

Quand Rousseau lui demandait ainsi de l'argent, M. de Montaigu aurait pu lui dire : « Attendez qu'on m'en donne, et vous aurez votre part. » Mais, en disant cela, il aurait découvert le roi son maître. Les embarras financiers du gouvernement de Louis XV constituaient une espèce de secret d'État. L'ambassadeur de France n'a pas jugé à propos d'en faire part à un subalterne, et à un subalterne étranger : l'en blâmerons-nous ? Et puisqu'une partie de l'art du diplomate consiste à savoir cacher ses propres secrets, et à deviner ceux des autres, ne voyons-nous pas que M. de Montaigu s'entendait au premier point, tandis que Rousseau, avec toute la supériorité qu'il s'attribue sur son maître, n'a pas su trouver le mot d'une énigme qui pourtant n'était pas difficile ? Avec un peu plus de finesse et de jugement, Rousseau aurait vu le nœud de la situation, et aurait pris son parti. Il n'était en réalité que le secrétaire de l'ambassadeur, mais il remplissait les fonctions de secrétaire d'ambassade, et il tenait beaucoup, — beaucoup trop, — aux prérogatives qu'elles lui donnaient : il faut prendre le bénéfice avec les charges. Jean-Jacques avait l'honneur de servir un noble pays ; l'argent manquait : il fallait se soumettre à des privations, c'était tout simple. Quelques mois auparavant, dans la retraite de Prague, Vauvenargues avait passé par des épreuves bien autrement rudes, et n'avait pas tant songé à lui-même et à ses aises.

Le comte de Montaigu revint en France au printemps de 1749. La paix avait été signée à Aix-la-Chapelle l'année précédente, le Trésor français était dès lors en mesure de payer à l'ambassadeur l'arriéré de son traitement : c'est ce qui eut lieu sans doute ; et aussitôt M. de Montaigu régla la vieille dette qu'il avait conservée envers Rousseau. « Je reçus, dit celui-ci, ce qu'on voulut me donner. » Il consentit donc, de guerre lasse, à transiger sur ses prétentions ; il eût été plus sage de s'arranger à Venise même avec l'ambassadeur. En somme, celui-ci n'était pas assez au large pour se montrer facile et coulant sur la question d'argent ; c'est dommage, mais ce n'était pas sa faute. S'il ne se conduisit pas en grand seigneur, s'il fut serré, c'est tout ce qui est prouvé ; et nous ne pouvons pas suivre Rousseau quand il charge le comte de Montaigu d'une « friponnerie bien basse », à propos de leur différend au sujet du poids d'un certain ballot, que Rousseau avait fait venir de Paris, et dont l'ambassadeur lui réclamait le port qu'il avait payé. L'affaire eût été tirée au clair s'ils l'avaient dis-

cutée posément à Venise, mais la colère les aveugla, ils s'emportèrent, et se séparèrent sans s'être expliqués ; nous ne pouvons que croire à un malentendu ; et nous arrivons au second point, à la question de procédés.

Encore ici, M. Faugère a mis au jour des documens décisifs : une correspondance où l'on voit le ministre obligé de rappeler à l'ordre l'ambassadeur, qui, dans une de ses premières dépêches, s'était permis « d'adresser directement à Sa Majesté un reproche trop fortement exprimé. » Ainsi M. de Montaigu était capable de manquer de respect au roi de France : étonnons-nous de ce que son secrétaire ait eu à se plaindre de quelque manque d'égards! — Et Jean-Jacques, de son côté, était-il un homme commode? Jusqu'alors il n'avait pas réussi à prendre pied dans la société, à jouer avec succès les rôles qu'il avait eus à remplir ; et le sentiment de son insuffisance, ses inquiétudes sur son avenir, l'état de misère où il était retombé à plus d'une reprise, n'avaient pas permis à son orgueil de s'épanouir. Sa jeunesse avait été semée d'échecs. Enfin une bonne porte s'était ouverte à lui, il était entré dans un poste honorable, il pouvait espérer de faire son chemin. Une fierté native, qui avait dormi jusqu'alors, s'éveilla en lui. Il arrivait novice dans sa nouvelle carrière ; son maître l'était comme lui ; mais comme les affaires se traitaient généralement par écrit avec le gouvernement de Venise, qui espaçait beaucoup et entourait de cérémonies les entretiens diplomatiques, Rousseau se trouva sur son terrain ; il est tout simple que, la plume à la main, il se sentît supérieur à M. de Montaigu. Il n'eut pas le tact de cacher son sentiment, et son maître se plaignait avec justice de ses manières : « Pendant la dictée que je lui faisais, cherchant quelquefois le mot qui ne me venait pas, il prenait ordinairement un livre, ou me regardait en pitié. »

Rousseau avait du zèle, de la probité, de l'intelligence ; on lui fit des complimens qui l'enivrèrent ; il se crut nécessaire, et c'est ce qui le perdit. Il ne s'observa pas assez ; il ne craignit pas de se montrer difficile et revêche ; il mécontenta bientôt, il choqua M. de Montaigu, qui finit par se chercher un autre secrétaire ; et quand il l'eut trouvé, il congédia le pauvre Jean-Jacques.

La situation que Rousseau avait eue à Venise n'était pas sans épines ; mais quels avantages ! Une de ces villes dont on aime le séjour, pittoresque et riante ; un beau climat ; un peuple artiste ; Rousseau, qui aimait la musique et le chant, trouvait à satisfaire

ses goûts; il savait à moitié la langue italienne, il put la parler tous les jours, et se familiariser avec une littérature aimable et riche. S'il eût été appelé à vivre à Munich ou à Stockholm, s'y serait-il plu de même ? Un rang social très supérieur à celui qui avait été le sien jusqu'alors, l'occasion de faire d'agréables et d'utiles connaissances : voilà les bons côtés de la place qu'il occupait auprès de M. de Montaigu : n'eût-il pas été sage d'en tenir compte, et de passer sur quelques déplaisirs ?

Il avait vécu dans une longue retraite, dans un véritable isolement. Il ne connaissait que par les livres les affaires d'État et la politique. Quelle chance heureuse, pour le futur publiciste, que de se voir dans un poste de confiance, auprès d'une république qui avait un si beau passé, et qui jouait encore quelque rôle ! C'était un belvédère, d'où le regard plongeait sur le va-et-vient des négociations, et sur le conflit des intérêts des différens pays. Le mouvement des guerres qui agitaient l'Europe, à cette date, venait refluer jusque dans les lagunes de Venise ; la portée de chaque incident local en était aggravée ; tout sollicitait à l'attention, à la réflexion.

Rousseau était appelé, par les devoirs de sa charge, à se rendre compte de tout le mécanisme du gouvernement vénitien. Dans la vieille cité assise aux bords de la mer Adriatique, le citoyen de Genève retrouvait ce qu'avait vu son enfance : une ville souveraine, que gouvernait une aristocratie expérimentée : une ancienne constitution républicaine qui alimentait la fierté du peuple, et des traditions d'autorité concentrée, qui ne laissaient point de jeu aux volontés de la foule.

Jean-Jacques avait plus de trente ans ; l'âge de la maturité était venu ; il avait devant lui un sujet d'observations, abondant et varié ; sa pensée prit l'essor. Ne l'eût-il pas dit lui-même, nous aurions su voir que c'est à Venise que l'auteur du *Contrat social* a élaboré ses premières idées politiques.

II

De retour à Paris, Rousseau y passa l'hiver avec son ami d'Altuna. Celui-ci le quitta au printemps ; et c'est alors que Jean-Jacques fit la rencontre de Thérèse Le Vasseur. Il s'attacha aussitôt à elle ; et dès lors, elle fut sa compagne assidue pendant le reste de sa vie. Il faut nous arrêter à parler d'elle.

On s'accorde généralement sur ce point, que le choix de Rousseau a été mauvais. On ne parle guère de Thérèse Le Vasseur qu'avec hauteur et mépris; j'avoue que je ne partage pas ces sentimens, et qu'à mon avis on la juge toujours avec trop de sévérité. Il y a sur son compte une opinion toute faite : chacun s'y range sans la contrôler de près. Faisons mieux; écartons les témoignages de seconde main, et ne nous fions aux médisans qu'à bonnes enseignes.

Il y a deux personnes qui méritent d'être écoutées avec confiance, quand elles parlent de Thérèse Le Vasseur : c'est M[me] d'Épinay et M[me] de Verdelin : l'une et l'autre l'ont suivie pendant plusieurs années, et sont des femmes d'un esprit judicieux. Malheureusement elles ne sont pas d'accord sur son compte.

M[me] d'Épinay n'y va pas par quatre chemins. Dans une lettre adressée à Grimm, elle caractérise Thérèse par quelques mots très rudes : « une fille jalouse, dit-elle, bête, bavarde et menteuse. » Voilà Thérèse bien arrangée. Mais regardons-y de plus près, et reprenons chaque point.

Thérèse était bavarde. Mon Dieu, oui, elle l'était; ce n'est pas un cas pendable. Rousseau a reconnu lui-même ce défaut chez sa compagne, et il en parle avec philosophie dans une lettre à son ami Du Peyrou : « Je suis très fâché, lui dit-il, que M. de Pury ait à se plaindre de quelques propos de M[lle] Le Vasseur, qui probablement lui ont été mal rendus; mais je suis surpris en même temps qu'un homme d'autant d'esprit daigne faire attention à ces petits bavardages femelles. Les femmes sont faites pour cailleter, et les hommes pour en rire. J'ai si bien pris mon parti sur tous ces dits et redits de commères, qu'ils sont pour moi comme n'existant pas; il n'y a que ce moyen de vivre en repos. » Peut-on mieux dire, et que pourrions-nous ajouter ?

Thérèse était jalouse. La lettre que je citais tout à l'heure, de M[me] d'Épinay, est du temps où Jean-Jacques s'était épris de M[me] d'Houdetot. On sait les longues promenades qu'ils faisaient ensemble. Quand Thérèse le voyait partir pour aller rejoindre celle qu'il aimait, n'était-il pas naturel qu'elle ressentît quelque jalousie, et lui en ferons-nous un reproche?

Thérèse était menteuse, M[me] d'Épinay nous l'assure; je ne la contredirai pas : elle a eu sans doute l'occasion de prendre en faute la pauvre fille. M[me] d'Épinay avait une supériorité de rang qui lui permettait de parler à Thérèse d'un ton qu'elle n'eût pas

pris avec une femme du monde. Le mensonge est l'arme défensive des faibles : Thérèse s'en servait. Une âme plus fière que la sienne n'y eût pas voulu toucher ; une personne plus adroite se serait tirée d'affaire autrement.

— Mais elle a pu tromper Rousseau lui-même ! D'accord ; et nous serons sur nos gardes si les *Confessions* n'appuient un récit ou une assertion que sur les dires de Thérèse.

Enfin Thérèse était bête ! On nous dit la vérité en termes bien durs. Thérèse n'avait pas d'esprit ; et c'est en effet par bêtise et faiblesse qu'elle s'est laissée aller, avant et après Rousseau, à de graves fautes de conduite. Mais tant qu'il a été à ses côtés, elle a eu assez de bon sens pour ne pas se séparer de lui. Elle lui était sincèrement attachée. Lisez en effet ce qu'elle lui écrivait quand il l'eut quittée en partant pour l'exil : c'étaient les premières semaines de séparation, depuis dix-sept ans qu'ils vivaient ensemble. Elle était restée à Montmorency, et venait de recevoir une lettre de lui :

« Mon cher ami, que le goies que ge ues deureu ceu voier deu voes cher nou vele geu vous a surre que mon nes pries neu tes nes plus arien deu dou leur deu neu paes vous voir e deunous ceupares can pou voir vous dire tous mes santiman quemonquer atous gour êtes pour vous e quies neu changeraesga mes tan que dieu vous doneuraes des gour eamoiosies... »

Vous ne comprenez pas ce charabia : c'est que Thérèse était plus ignorante, plus maladroite à écrire que vous ne l'auriez imaginé ; mais transcrivez sa lettre avec notre orthographe, et tout s'éclaircit :

« Mon cher ami, quelle joie que j'ai eue de recevoir de vos chères nouvelles ! Je vous assure que mon esprit ne tenait plus à rien, de douleur de ne pas vous voir, et de nous (*sentir*) séparés, sans pouvoir vous dire tous mes sentimens : que mon cœur a toujours été pour vous, et qu'il ne changera jamais, tant que Dieu vous donnera des jours, et à moi aussi. Quelle satisfaction pour moi de nous rejoindre, et de passer toutes nos douleurs ensemble ! Je n'attends que le moment pour vous rejoindre et vous embrasser. Vous savez bien que mon cœur est pour vous, et je l'ai toujours dit : fût-il les mers à passer, et les précipices, pour vous aller trouver, qu'on n'avait qu'à me dire, que je partirais bien vite...

« Mon pauvre esprit n'y était plus, ni la tête : vous me l'avez remis du tout au tout. Mais il sera encore mieux remis quand je

serai auprès de vous, et de vous témoigner toute la joie et la tendresse de mon cœur, que vous connaissez que j'ai toujours eue pour vous, et qui ne finira qu'au tombeau : c'est mon cœur qui vous parle, c'est pas mes lèvres. J'aspire le moment pour vous rejoindre ; je ne tiens plus à rien qu'à vous, mon cher ami.

« Je suis, avec toute l'amitié et la reconnaissance possible et l'attachement, mon cher bon ami, votre humble et bonne amie, Thérèse Le Vasseur. »

C'est ainsi que parle la nature. Thérèse était une pauvre fille, mais elle avait du cœur, et cela nous aide à comprendre que Jean-Jacques l'ait aimée.

Écoutons maintenant sur son compte Mme de Verdelin, cette gracieuse et sensée amie de Rousseau, que Sainte-Beuve a peinte en un charmant portrait ; elle-même s'est peinte mieux encore dans ses lettres, qui forment, avec les réponses de Rousseau, la branche la plus agréable, je le crois, de toute la correspondance du célèbre écrivain (1).

Mme de Verdelin, en écrivant à Rousseau, ne parle de Thérèse qu'avec des paroles amicales :

« Est-ce vous, mademoiselle Le Vasseur, qui donnez des leçons (*à Jean-Jacques, qui apprenait à faire des lacets*) ? Je voudrais bien être votre écolière, je vous donnerais en revanche des leçons de cuisine. Il y a quinze jours que je fais mon dîner et mon souper, et que j'imagine des ragoûts, aidée d'une femme de chambre qui n'a jamais su faire que des papillotes ; et assurément j'ai de grands succès. Si jamais, mon voisin, je suis assez heureuse pour vous revoir, je crois que Mlle Le Vasseur, dont j'ai mangé un si bon ragoût, et que j'aurais volontiers prise pour ma maîtresse, ne sera plus que mon aide. Permettez que je l'embrasse, et l'assure de la plus véritable estime et amitié. »

Purs complimens, peut-on dire : Mme de Verdelin tient à rester l'amie de Rousseau ; et à cause de cela, elle loue et flatte sa compagne. — Eh bien ! voici qui a plus de poids. Mme de Verdelin venait de perdre son vieux mari ; en annonçant à Rousseau cette mort, elle lui parle de sa position devenue plus indépendante :

(1) A l'heure qu'il est, à vrai dire, il est assez difficile de s'en rendre compte, puisque les lettres de Mme de Verdelin n'ont pas été réunies aux réponses de Rousseau, et que celles-ci sont même enfouies dans un ancien volume de l'*Artiste*, et n'ont pas encore été jointes au reste de la correspondance.

« Je ne reste pas riche, lui dit-elle; mais j'aurai ce qu'il faut pour vivre honnêtement... Mon voisin, serait-il vrai que vous êtes en peine de ce que deviendra Mlle Le Vasseur, si vous lui manquiez? Avez-vous écrit cela à un curé près de Lyon? Vous offenseriez vos amis. Lorsque ce propos m'est parvenu, je trouvais sur ma pension de quoi me rassurer sur son avenir, et j'avais commencé à vous écrire sur cela; quinze jours ne m'ont pas fourni un moment pour achever ma lettre. Aujourd'hui qu'un honnête revenu me donne un chez-moi, elle peut le regarder comme chez elle. S'il y avait un lieu où elle aimât mieux vivre, mon voisin, j'exige qu'elle me dise ce qu'il lui faut pour la mettre à son aise; je serais blessée qu'elle et vous ne me donnassiez pas cette marque d'amitié et de confiance. »

Voilà une offre de service, faite assez sérieusement pour être prise en considération. Elle implique, cela est clair, de la part de Mme de Verdelin, quelque estime pour le fond du caractère de Thérèse; laquelle, avec les défauts que peut avoir une fille du peuple, en avait aussi les qualités solides, celles qui sont bonnes à l'user, et notamment la première de toutes, la fidélité. Pendant trente-trois ans, Thérèse a soigné Rousseau nuit et jour. Or de l'aveu de tout le monde, le philosophe de Genève n'était pas un homme facile à vivre, toujours accort et avenant. « Les travaux de l'esprit, dit Bernardin de Saint-Pierre, mettent un homme dans la disposition d'un voyageur fatigué. Rousseau, lorsqu'il composait ses ouvrages, était des semaines entières sans parler à sa femme. »

Avant que Rousseau eût consenti à considérer Thérèse comme sa femme, et à la présenter comme telle, ce qui eut lieu dans l'été de 1768, elle était simplement sa *bonne pour tout faire*. Or elle s'acquittait à merveille de son double emploi de femme de chambre et de cuisinière: nous avons des certificats qui l'établissent.

Comme femme de chambre, voici le témoignage que rend Bernardin de Saint-Pierre, en racontant sa première visite à Rousseau: « Il y avait dans l'ensemble de son petit ménage un air de propreté, de paix et de simplicité, qui faisait plaisir. » Rappelons-nous ce que Fénelon écrivait à son neveu: « Un cuisinier habile, fidèle et réglé, est un trésor qu'on ne retrouve point. » Eh bien! c'est ce trésor que Rousseau avait trouvé, si nous en croyons les attestations de d'Escherny: « Il doit m'être permis

de dire un mot, écrit-il, des excellens dîners que j'ai faits à Motiers, chez Jean-Jacques, en tête à tête avec lui. La cuisine était simple, telle qu'il l'aimait, et je partageais bien son goût; apprêtée supérieurement ; et dans ce genre simple, il n'est pas possible de faire mieux que Mlle Le Vasseur : c'étaient de succulens légumes, des gigots de moutons nourris dans le vallon, de thym, de serpolet, et d'un fumet admirable, et parfaitement rôtis. Je faisais compliment à Mlle Le Vasseur sur son dîner; ce qui m'étonne, c'est que, malgré mes invitations, jamais Rousseau ne voulut permettre qu'elle se mît à table avec nous. »

Jusqu'en 1768, Rousseau traita Thérèse comme sa domestique, sa gouvernante : en cette qualité, elle était ce qu'on appelle familièrement *une perle;* à cet égard, il n'eût pas pu mieux choisir.

Je ne crois pas du tout que Thérèse ait eu sur lui l'influence qu'on prétend quelquefois qu'elle a possédée. Il la dominait; et quand elle a essayé de défendre contre lui ses enfans ou sa mère, il a imposé sa volonté, et elle s'est soumise. Elle a suivi partout cet homme d'un caractère difficile et grondeur; jamais elle ne lui a tenu tête. On l'accuse d'avoir sourdement aigri le compagnon de sa vie, de lui avoir quelquefois monté la tête, et de l'avoir brouillé avec celui-ci ou celle-là; vagues reproches, qui s'évanouissent et se dissipent presque entièrement, quand on étudie de près chacun des épisodes de la vie de Jean-Jacques. Il était défiant et colère; il l'était de nature et de race, et Thérèse est innocente de ses incartades. Elle s'est fidèlement tenue à son rôle de servante.

Assurément on peut rêver pour Rousseau un autre choix : une personne bien née et bien entourée, ingénue et pure dans son charme de jeunesse, d'un esprit ouvert, d'une âme noble et délicate autant que dévouée et tendre. Mais que ce choix eût été difficile! En vérité, combien peu, parmi les grands écrivains que la France a possédés dans les derniers siècles, ont été liés par le mariage à une femme que l'imagination aime à voir auprès d'eux! Une loi austère le défendait à ceux qui étaient entrés dans le clergé, eussent-ils l'esprit aussi dégagé de tout lien que Rabelais, le cardinal de Retz et l'abbé Prévost. Pascal, La Bruyère, et plusieurs autres ont gardé le célibat. Nous savons trop peu de chose de Mmes de Montesquieu et de Buffon. La femme de Molière n'a pas été sans reproche; la femme de La Fontaine, qui n'a pas su se

faire aimer de son mari, nous plaît-elle plus qu'à lui? Mme Racine était une brave et digne mère de famille; et grâce à elle, le poète a eu dans son âge mûr un foyer domestique, un cercle d'enfans, un intérieur doux et animé : toutes choses qui l'ont rendu heureux, et qui ont manqué à son ami Boileau; mais cette personne estimable n'a-t-elle pas été trop étrangère aux préoccupations littéraires de l'auteur d'*Iphigénie*? Vraiment elle était rare dans l'ancienne France, cette union intime, calme et profonde d'un écrivain et de sa femme, cette attention réservée et intelligente :

> J'entends de vos papiers le bruit paisible et doux;
> Je ramasse parfois votre plume qui tombe.

On ne voit guère que la duchesse de Saint-Simon qu'on puisse citer en modèle : « Blonde, nous dit son mari, avec un teint et une taille parfaite, un visage fort aimable, l'air extrêmement noble et modeste, et je ne sais quoi de majestueux par un air de vertu et de douceur naturelle. Ce fut celle que j'aimai le mieux, et avec qui j'espérai le bonheur de ma vie, qui depuis l'a fait uniquement et tout entier. Comme elle est devenue ma femme, je m'abstiendrai d'en dire davantage. » Saint-Simon s'arrête en effet, mais ailleurs il recommence l'éloge : « Je ne trouvai jamais de conseiller si sage, si utile; je m'en suis aidé en tout. C'est un bien doux contraste de ces femmes inutiles et qui gâtent tout; contraste encore plus grand de ces rares capables qui font sentir leur poids; d'avec la perfection d'un sens exquis, doux et tranquille, qui loin de faire apercevoir ce qu'il vaut, semble toujours l'ignorer soi-même, avec une uniformité de modestie, d'agrément et de vertu. »

Je suis persuadé que ces louanges si largement données étaient sincères, car Saint-Simon les a jetées sur un papier que la postérité seule devait lire; et j'accorde aussi que d'autres que Mme de Saint-Simon ont dû en mériter de pareilles; que plus d'un mari, qui aurait eu sujet de parler comme le sien, a jugé plus sage de se taire. *Qui sapit, in tacito gaudeat ille sinu!* La Rochefoucauld n'a-t-il pas dit : « On sait assez qu'il ne faut pas parler de sa femme »?

Mais quelque part qu'on veuille faire à ce silence, à cette réserve des maris d'autrefois, je crois qu'on peut dire, à l'honneur du siècle qui va finir, qu'il est plus riche à cet égard que les pré-

cédens; il ne faut pas chercher longtemps, parmi les écrivains qui l'ont illustré, pour trouver auprès de beaucoup d'entre eux, des femmes aimables, à l'esprit éclairé et discret, fières du nom qu'elles portent, et dignes de le porter. C'est un bonheur qui a manqué à Rousseau : dans la seconde moitié de sa vie, comme dans la première, il n'y a pas eu de justes noces. Mme de Warens lui avait donné la main gauche; il a donné la main gauche à Thérèse.

III

Saint-Marc Girardin a très bien dit de Rousseau : « Il y avait en lui toutes les sortes de pauvres : le pauvre timide et embarrassé, le pauvre envieux et ingrat, enfin le pauvre gourmé et déclamateur, ce qui est un genre de pauvre tout récent, et qui procède beaucoup de Rousseau. » Cela est aussi juste que piquant; mais le spirituel critique n'a pas été jusqu'au bout de son énumération.

« J'entre un jour chez Rousseau, nous dit Corancez ; je le vois *hilarieux*, se promenant à grands pas dans sa chambre, et regardant fièrement tout ce qu'elle contenait : *Tout ceci est à moi*, me dit-il; il faut noter que ce tout consistait dans un lit de siamoise, quelques chaises de paille, une table commune, et un secrétaire de bois de noyer. *Comment*, lui dis-je, *cela ne vous appartenait pas hier? Il y a longtemps que je vous ai vu en possession de tout ce qui est ici.— Oui, monsieur, mais je devais au tapissier, et j'ai fini de le payer ce matin.* » — Voilà le pauvre content de peu, et satisfait de son lot.

« Vous avez augmenté les plaisirs des riches, lui disait un jour Bernardin de Saint-Pierre, et on dit que vous avez constamment refusé leurs bienfaits. — Lorsque je donnai mon *Devin du village*, un duc m'envoya quatre louis pour environ 66 livres de musique que je lui avais copiée. Je pris ce qui m'était dû, et je lui renvoyai le reste : on répandit partout que j'avais refusé une fortune. » — Voilà le pauvre intègre et scrupuleux, qui n'accepte que son dû, en même temps que l'homme modeste, qui ne veut pas qu'on exagère son désintéressement, et qui arrête les légendes qui courent sur son compte.

« Ma chère tante, écrivait Rousseau à Mme Gonceru, à la première lueur d'une meilleure fortune, je songeai à vous faire une petite part de ma subsistance, qui pût rendre la vôtre un peu

plus commode; votre petite pension commença de courir, il n'y a pas encore trois ans, et ces trois ans vous ont été payés d'avance, année par année. Mon intention est bien de continuer; mais, ma chère tante, je ne puis pas vous dissimuler que la dureté de ma situation me met dans la nécessité de compter. Veuillez donc prendre patience, s'il arrivait que votre pension tardât à venir, et dites-vous alors : Je connais le cœur de mon neveu; et sûre qu'il ne m'oublie pas, je le plains de n'être pas en état de mieux faire. » — Voilà le pauvre qui a bon cœur, et qui fait son possible pour aider une vieille parente encore plus pauvre que lui; en même temps qu'un homme pénétré de cet excellent principe, qu'avant de se donner le plaisir de faire des largesses, il faut s'être mis en mesure de payer régulièrement ses fournisseurs. — C'est là une idée bourgeoise; mais on ne saurait trop insister sur ce point, que Rousseau était de souche bourgeoise, et que jusqu'à la fin de sa seizième année, il a vécu dans un milieu de bonne bourgeoisie.

Rousseau était pauvre ; il l'a été tout le long de sa carrière, et souvent par sa faute, bien certainement. Par exemple, il n'aurait eu, pendant les douze dernières années de sa vie, qu'à toucher tranquillement la pension de cent guinées que lui avait accordée le roi d'Angleterre : il eût été au-dessus du besoin. Il n'était point brouillé avec l'auguste donateur, et ses visiteurs voyaient au mur de sa chambre le portrait du roi George III, « son bienfaiteur », leur disait-il. Mais quand un jour son ami Corancez lui apporta une lettre de change de 6 336 livres de France, — c'était le montant des arrérages non touchés de sa pension, — Jean-Jacques fronça les sourcils et secoua la tête : « Je suis majeur, dit-il, et je puis gouverner moi-même mes affaires. Je sais bien que j'ai une pension; j'en ai touché les premières années avec reconnaissance; et si je ne la touche plus, c'est parce que je le veux ainsi. » Il fallut que Corancez battît en retraite, et s'excusât de son indiscrétion : s'il avait voulu discuter, et savoir pour quelles raisons Rousseau se privait d'une ressource abondante et sûre, le grand homme l'eût mis à la porte. Sainte-Beuve a dit quelque part que, pour étudier un homme, un caractère, il y a certaines questions essentielles qu'il faut se poser; entre autres : Comment se comportait-il sur l'article des femmes? sur l'article de l'argent? — Ce n'est pas ici le moment de parler du premier point. Quant à la question d'argent, l'examen attentif de la correspondance de Rousseau établit qu'il était épineux et mé-

ticuleux toujours, fantasque aussi à certains momens : les amis qui s'occupaient de ses affaires avaient besoin de beaucoup de patience; mais les libraires trouvaient leur compte avec lui, mieux que lui; et personne en définitive n'avait à se plaindre.

Comme les lubies même ont leur raison secrète, on peut se demander pourquoi Rousseau avait refusé, et cette pension qui lui avait été généreusement allouée par le roi d'Angleterre, et tant d'autres occasions de sortir de sa position gênée, qui lui avaient été offertes par la société d'alors, où l'on appréciait son mérite, où l'on se serait fait honneur de le mettre dans une situation aisée et libre, digne de son talent. A une autre époque, et dans un sentiment mystique qui était inconnu au XVIIIe siècle, saint François d'Assise avait aimé pour elle-même la divine Pauvreté; Dante a célébré ce religieux amour, et les saintes pensées qu'il avait fait naître chez les disciples du grand enthousiaste italien :

La lor concordia, e i lor lieti sembianti,
Amore e maraviglia, e dolce sguardo,
Faceano esser cagion de'pensier santi.

Mais, je le répète, Rousseau était de race bourgeoise; et son éducation genevoise et protestante ne l'avait point préparé à suivre le vol des rêves dans le bleu du ciel, à marier les idées chrétiennes avec les fantaisies d'une imagination poétique; il n'était pas homme à imiter saint Alexis, ordonnant sa vie ici-bas comme si la vie éternelle avait seule une pleine réalité. Son obstination à rester pauvre avait des mobiles plus terre à terre.

Dès le premier jour où sa voix avait été écoutée, où il était sorti de son obscurité, il avait vanté l'innocence et la pauvreté des anciens âges, il avait parlé comme un censeur, un prêcheur, il avait opposé au luxe élégant de son siècle les mœurs austères et simples des vieilles républiques : le succès lui était venu de là. On l'avait pris au mot, et il avait adopté un rôle, qu'il lui fallait soutenir : ce qui ne lui était point difficile; il sentait en lui-même la force nécessaire. Le vieux sang huguenot qui coulait dans ses veines, les habitudes laborieuses qui avaient été celles de ses pères et de ses aïeux pendant de longues générations, lui avaient laissé de l'endurance, une grande sobriété de goûts. La promenade était son seul plaisir véritable. Son ménage était celui d'un ouvrier; il s'en contentait parfaitement.

Quand on est dur pour soi-même, on l'est volontiers aussi

pour les autres. Jean-Jacques, à l'égard des enfans que lui a donnés Thérèse, a été plus que dur; il a été insensible et sans entrailles. Les motifs qui l'ont dirigé quand il a pris le parti de faire porter ses deux premiers enfans à l'hospice des enfans trouvés, il les a mis à nu dans une page des *Confessions*, qui est nette et sans ambages. Ce sont des conversations de table d'hôte qui lui ont montré le moyen de se tirer d'affaire; il était près de la misère en effet : « Vous savez ma situation, écrivait-il à une dame de ses amies; je gagne au jour la journée mon pain avec assez de peine; comment nourrirais-je encore une famille? » Depuis plus de vingt ans, Rousseau était un isolé; et sur la route qu'il avait parcourue, les mauvais exemples n'avaient pas manqué. A Venise, à Paris, il avait vécu dans des sociétés de mœurs faciles, légères, insouciantes; il se laissa entraîner au courant. Ses enfans étaient nés hors mariage (1); et ses devoirs de père pouvaient ne pas lui apparaître aussi nets, aussi absolus, que s'ils eussent été les conséquences d'une union légitime et sainte. Rousseau, qui approchait de la quarantaine, n'avait pas l'idée, n'avait aucun pressentiment du rôle qui lui était réservé. A bref délai, sa parole allait revêtir une grande autorité morale; le siècle allait saluer en lui un maître de vertu : situation pleine d'honneur, mais chargée de devoirs. Celui qui prêche les autres doit lui-même être irréprochable. Rousseau, dans sa gêne, avait trouvé tout simple d'aller au plus pressé, en foulant aux pieds ses obligations de père : sans s'en douter, il s'était préparé le plus grand embarras pour l'avenir, il avait donné à ses futurs adversaires une arme qui est devenue terrible, dès qu'ils l'ont eue en mains. Sa mémoire en souffrira toujours.

Le fils du bonhomme La Fontaine était le cadet des soucis de son père. On le sait; on en sourit, ou on le regrette; jamais on ne l'a bien amèrement reproché au fabuliste. Voltaire a-t-il été père? Si le libraire Lambert était réellement son fils, comme on l'a prétendu, qu'a-t-il fait pour lui? Voltaire s'est gardé de rien dire, et aucun de ceux qui l'ont haï ne l'a entrepris à ce sujet.

« Celui qui ne peut remplir les devoirs de père, n'a point droit

(1) C'est au temps où lui naissaient les derniers de ses enfans, que Rousseau a écrit dans la préface de *Narcisse* un passage où, parlant des écrits de sa jeunesse qu'il abandonnait à leur mauvais sort, il les compare à « ces enfans illégitimes que l'on caresse encore avec plaisir, *en rougissant d'en être le père,* à qui l'on fait ses derniers adieux, et qu'on envoie chercher fortune, sans beaucoup s'embarrasser de ce qu'ils deviendront. »

de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain, qui le dispensent de nourrir ses enfans et de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire : je prédis à quiconque a des entrailles, et néglige de si saints devoirs, qu'il versera longtemps sur sa faute des larmes amères, et n'en sera jamais consolé. » Dans ce passage de l'*Émile*, Rousseau avait fait quasi l'aveu public de sa faute; il s'est étonné qu'après cela on ait eu le courage de la lui reprocher. Mais il avait des ennemis : comment eussent-ils négligé une si belle occasion de le confondre? Son repentir même témoignait contre lui.

Dès son premier *Discours*, où les mots de « vertu » et de « vertueux » reviennent jusqu'à quarante-trois fois dans un petit nombre de pages, Rousseau s'était posé en censeur austère de son siècle; pendant quatorze ans, et ses confrères et le public, tout le monde l'avait accepté sur ce pied. Il était entouré d'estime; les contemporains étaient unanimes sur ce point. D'Alembert n'a point mis d'ironie dans le compliment qui termine sa réponse à la *Lettre sur les spectacles :* « Je suis, monsieur, *avec tout le respect que méritent votre vertu* et vos talens, et avec plus de vérité que le Philinte de Molière, votre très humble... » Le mandement de l'archevêque de Paris, qui portait condamnation de l'*Émile*, s'élevait contre les idées et les écrits de l'auteur; il ne touchait à son caractère que pour y reconnaître « la simplicité des mœurs », et reprocher au philosophe « des paradoxes de conduite », et « le désir d'être connu de tout le monde » : en d'autres termes, l'amour de la retraite et l'amour de la gloire. L'illustre misanthrope se montra trop sensible à ces bénignes atteintes. D'autres allaient venir, plus cruelles et vraiment envenimées.

Au mois de décembre 1764, avaient paru les *Lettres de la Montagne;* Rousseau y avait parlé du contraste choquant qu'on voyait entre la conduite circonspecte et pleine de déférence qu'avait tenue le Conseil de Genève à l'égard de Voltaire, un étranger; et la sévérité qu'il avait déployée contre un citoyen qui faisait honneur à son pays. Le peuple de Genève en était indigné en effet; et c'est alors que, dans le sentiment de cette défaveur, Voltaire, établi à Ferney, mais qui avait gardé sa maison des Délices, se décida de mauvais gré à y renoncer, et à résilier avec perte le bail à vie qu'il avait fait dix ans auparavant. On comprend que Voltaire fût outré contre Rousseau : « Il excite, disait-il, le Conseil de Genève contre moi, il se plaint que ce Conseil condamne ses

ouvrages et ne condamne pas les miens, comme si ce Conseil de Genève était mon juge. Il me dénonce publiquement; il dit que je suis l'auteur d'un libelle intitulé : *Sermon des Cinquante;* il joue le rôle de délateur et de calomniateur. Il n'est point d'excuses pour une action si coupable et si lâche! » Rousseau avait combattu à visage découvert; Voltaire était trop habile pour l'imiter; aussi se déguisa-t-il en écrivant une brochure : *Sentiment des citoyens*, où, prenant le langage d'un ami de l'ordre et des lois, d'un Genevois irrité des inconséquences de Rousseau, il le dépeignit comme « un homme déguisé en saltimbanque (*Jean-Jacques avait pris l'habit arménien*) qui traîne avec lui, de village en village, la malheureuse dont il fit mourir la mère (*Mme Le Vasseur était pleine de vie*) et dont il a exposé les enfans à la porte d'un hôpital, en rejetant les soins qu'une personne charitable voulait prendre d'eux, et en abjurant tous les sentimens de la nature ».

Rousseau se tint au premier moment sur la négative; et dans ses notes sur cette brochure : « Je n'ai jamais exposé, dit-il, ni fait exposer aucun enfant à la porte d'aucun hôpital. » C'était jouer sur les mots : il n'avait pas fait *exposer*, mais bien fait *déposer* ses enfans à l'hôpital. Jean-Jacques était déconcerté, et il fit d'autres faux pas encore à cette occasion : il attribuait au pasteur Vernes la brochure de Voltaire; il en voulut à Mme d'Épinay d'avoir trahi son secret : elle qui était une personne discrète et sûre. C'est Grimm évidemment qui, pendant son séjour à Genève en 1759, avait eu maintes fois l'occasion de s'entretenir avec Voltaire, et qui l'avait mis au courant de tout.

Dès lors la brèche était ouverte dans la réputation de vertu que Rousseau avait possédée. Le coup d'œil de Voltaire avait été juste et pénétrant; avec une diabolique sûreté de main, il avait touché le point faible. Désormais l'auteur d'*Émile* ne pourra plus faire la leçon à ses contemporains, et leur parler, pour ainsi dire, du haut d'une chaire; il n'est plus qu'un homme comme un autre, un homme faible et coupable; il faut que son orgueil recule, et se replie sur une autre ligne de défense. L'auteur des *Confessions* mettra sa vie à nu, et son talent grandira encore; mais son autorité morale a été frappée; elle ne pourra plus se raffermir entièrement.

D'où vient donc qu'elle ait été si grande, et qu'un homme isolé, sans autre arme que son assurance et quelque art d'écrire,

ait su prendre sur son siècle un ascendant quasi religieux, et, malgré cet ébranlement en 1765, le garder pendant trente ans encore sur une moitié du public?

C'est que la place était vide. L'Église avait manqué à son rôle; elle avait laissé échapper de ses mains la direction des esprits et des âmes. Les discordes haineuses qui la déchiraient, cent ans d'acharnement entre jésuites et jansénistes, lui avaient fait un mal infini. Les générations qui s'étaient succédé pendant le long règne de Louis XV n'avaient pas donné d'hommes éminens à la chaire chrétienne et à la théologie. La parole sacrée continuait à édifier les cœurs pieux dans l'ombre; elle ne séduisait plus le siècle comme au temps de François de Sales, elle ne le dominait plus comme au temps de Bossuet. L'Église de France était riche, et ces malheureuses richesses amenaient au clergé beaucoup de recrues compromettantes. Aujourd'hui que ces temps de mollesse et de bien-être ecclésiastique sont loin dans le passé, nous apercevons les miasmes qui les couvraient comme un brouillard. L'orage révolutionnaire a vraiment fait du bien, et purifié l'air. La religion a ressaisi son prestige; son attrait sur les âmes a refleuri. Les couvens, il y a cent ans, ont été fauchés comme l'herbe ; ils ont repoussé comme elle, et les fidèles sont venus par milliers se lier aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. A cette fin de siècle, l'Église a quelque droit d'être fière de l'œuvre accomplie : la prédication morale a retrouvé son centre chez elle. Nous ne comprenons plus qu'on ait été le chercher ailleurs; qu'on ait cru voir la maison d'un apôtre dans le petit ménage où Jean-Jacques était en tête à tête avec Thérèse; et que ç'ait été un jour de trouble pour la foi, celui où une voix ennemie s'avisa de demander à Rousseau ce qu'étaient devenus ses enfans.

EUGÈNE RITTER.

LE STIGMATE

DERNIÈRE PARTIE (1)

XXI

Ce fût un amusant tapage dans le « Tout-Paris » mondain et viveur, quand vers la fin de décembre se répandit la nouvelle que le prince Zrélinsky allait se marier. L'annonce des nobles épousailles parut d'abord dans un badin journal, fournisseur habituel de la malignité publique.

« Bruyante rumeur à Paphos! disait en sa préciosité malveillante, l'*Indiscrétion Boulevardière*... Une de nos princesses de la galanterie, naguère encore étoile au firmament de l'Alhambra, va ressentir au cœur les plus douces émotions de la joie maternelle : Mme la marquise marie sa fille... Quelle fille? me direz-vous... Eh mais, un autre enfant du mystère, — perdu et retrouvé, pour la circonstance. Dix-huit ans; blanche et blonde : l'hermine immaculée, la marguerite des marguerites.

« Quant à l'épouseur, ne cherchez pas : l'ami le plus intime de la maison!

« L'édifiant hymen sera perpétré loin de Paris, dans un des manoirs, — nous allions dire : mesnil, appartenant à l'amoureux septuagénaire. »

Bien qu'elle ne prononçât aucun nom, la venimeuse infor-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet, du 1er et du 15 août.

mation ne me laissait subsister aucun doute. D'autres journaux, d'ailleurs, confirmèrent la nouvelle : M[lle] de Montmesnil devenait princesse Zrélinska.

Sans me surprendre, ce honteux mariage m'indigna. Depuis deux mois, je n'avais point revu la jeune femme, car, en dépit de visites répétées, sa porte m'était demeurée close... Et pourtant, avec quelle ardeur n'avais-je pas accompli ma mission, déposé entre les mains du directeur de Sainte-Anne la lettre commise à mes soins, insisté même auprès de lui pour voir son nouveau pensionnaire! Peines, au demeurant, perdues; démarches inutiles: je m'étais heurté à un refus administratif. On tenait M. de Montmesnil au plus rigoureux des secrets.

De guerre lasse, j'avais alors écrit à Monique. Quinze jours de fiévreuse attente, et enfin, une brève mais poignante réponse :

« Merci de votre précieuse amitié! Seul ici-bas, monsieur, vous avez eu compassion de moi : soyez béni!

« Grâce au crédit dont dispose le prince, mon père a recouvré enfin sa liberté. Je nourrissais l'espoir de transformer sa vie : encore une illusion déçue! Malgré mon instante prière, il a voulu reprendre toutes les tortures de sa reclusion. Nul ne peut lui rendre visite, à présent, — pas même sa fille : il n'a pas compris!

« Quand vous recevrez cette lettre, j'aurai déjà quitté Paris; je vais à l'inconnu de ma destinée... Adieu donc : oublions-nous... Adieu encore, monsieur, et pour jamais! »

Au reçu d'un pareil billet, je m'étais de nouveau élancé vers l'avenue Velasquez. Hélas, maison fermée, fenêtres closes... Partie!

Désespéré, je me remis au travail, ce remède victorieux de toutes les douleurs; mais vainement, je lui demandai l'absorption de ma pensée. Vagabonde, elle m'emportait sur les traces de Monique, là-bas, vers ces plaines neigeuses du Bug et de la Styra qui allaient peut-être garder à jamais la nouvelle épouse... O torture, indicible tourment d'un amour qui n'a plus la jeunesse et son facile oubli! J'aimais, à présent, — de cette implacable passion, avec cette frénésie atroce qui tord parfois le cœur de l'homme, à la poussée des premiers cheveux blancs! Et je souffrais. Oui, moi le libertin, le coureur d'aventures éphémères, j'étais jaloux, — jaloux d'un vieillard. Comme je le détestais, l'ignoble personnage, ce trafiquant de vierges, cet acheteur de

jeunes filles !... J'étais devenu farouche, insociable, sauvage. Tout m'excédait, m'irritait, me causait d'énervantes lassitudes : soirées, théâtre, lecture, labeur surtout. Je consignai ma porte à mes plus chers amis : ils me vantaient beaucoup trop leurs maîtresses; je congédiai brutalement Josias : il m'avait un jour raillé au sujet de la « demoiselle ». Mon seul plaisir était à présent de vaguer en ces parlantes solitudes qui m'entretenaient de la bien-aimée; dans la fangeuse et pleurante avenue de l'Observatoire; sous les arceaux déserts de Saint-Médard; dans les ruelles en deuil de l'île Saint-Louis. Là, je retrouvais l'absente; je marchais, timide, à ses côtés; j'écoutais ses confidences; je souriais à son navré sourire.

Et décembre s'acheva tristement ; tristement ainsi commença la nouvelle année. Autour de moi, pourtant, Paris s'agitait joyeux, et déjà le carnaval faisait rage. Billets de théâtres ou de concerts, invitations à dîner m'arrivèrent en masse ; je les refusai tous, leur préférant la morne griserie de mes pensées, la hantise assidue de mon fantôme aux cheveux blonds... « L'amour, a trop bien dit un philosophe, n'établit son pouvoir qu'en ruinant celui de notre raison. »

XXII

Un matin, j'allai frapper à l'hôtel de Montmesnil. Je voulais revoir le père de ma fugitive, l'interroger, et le faire parler de son enfant... La porte, comme à l'ordinaire, était soigneusement close. J'en soulevai le marteau, puis je heurtai à trois reprises : un coup pour Jansénius ; un autre, pour le diacre Pâris, et pan! pour la bienheureuse Claudine-Armande, — l'innocente plaisanterie de la pauvre Monique... A mon vif étonnement, ce fut mon ancien domestique, Josias, qui vint m'ouvrir.

— Toi, mon garçon... que fais-tu ici?

Durant quelques secondes je le contemplai avec émerveillement. Humble, onctueux, tout confit en douceur, baissant pudiquement les yeux, il portait le même costume que M. Silvat : une redingote marron, mais flambant neuf. Elle ballonnait, beaucoup trop large, autour de sa maigre charpente, et lui tombait sur les talons.

— Oui, c'est moi! me répondit le solennel benêt... Monsieur m'a chassé sans motifs : il a commis l'iniquité, et le Jugement lui

sera dur, dans la vallée de Josaphat... Je le plains et je me console : j'ai trouvé ma terre de Chanaan.

— Bah ! Vous êtes, maintenant, de la boîte à Perrette, monsieur Josias ?

— Boîte à Perrette ?... Je ne comprends pas l'esprit de libertinage, le seul dont sache user Monsieur... J'attends ici la prochaine arrivée du Prophète.

— Quel prophète ?

— Élie. Il va descendre du Ciel pour contraindre les riches à partager avec les pauvres. Le règne de Mille années commence. Plus de misères ! J'aurai bientôt des rentes.

— Sur le grand livre ? Mes complimens... En attendant, quel est ton emploi dans cette maison ?

— Ne me tutoyez plus : vous n'êtes pas de notre tabernacle... On m'a confié la porterie ; je...

Il s'interrompit ; un homme en soutane violette venait à son tour de pénétrer sous la voûte : le jouvenceau courut à sa rencontre :

— Monseigneur !... Ah, Monseigneur !... Quels sont vos ordres, Monseigneur ?

L'homme aussi dévotement accueilli était un personnage d'une cinquantaine d'années, courtaud, replet, bedonnant, rouge en couleur, à la bouche vermeille, aux cheveux frisottés, au regard jovial. Sa burlesque tournure le faisait ressembler à ces faïences joyeuses que Delft fabrique pour mettre en gaieté les buveurs de faro et les fumeurs de pipe.

— Ah, Paris ! larmoya-t-il tout essoufflé... Détestable Sidon ! Ninive pécheresse que Jonas lui-même n'aurait pu convertir ! Que d'impiété !... Tout à l'heure, on s'est moqué de moi dans l'omnibus !

— Un sacrilège, Monseigneur ! gronda le jeune portier.

— Je leur pardonne... Le malade a-t-il réclamé mon assistance ?

— Hélas ! pas encore. Mais la mère Angélique est près de lui et le prépare à vous recevoir.

L'homme à face de potiche regarda sa montre, un vieil oignon d'argent des plus ecclésiastiques :

— Dix heures, seulement ; allons à la cuisine.

— Le triduum est pour dix heures et demie. Monseigneur dira l'office dans un ornement neuf ; on vient de l'apporter. Nous avons également reçu la mitre, la crosse et la mosette.

— Camail! petit maneken.... Il faut dire camail. « Mosette » est une expression de l'hérésie romaine... J'irai les admirer plus tard; je vais d'abord à la cuisine.

— Que Votre Grandeur ne se dérange pas; j'y cours, et...

— Non, je veux donner moi-même des conseils à la sœur cellerière... J'ai commandé une friandise allemande, du lièvre aux confitures: condiment difficile; j'en apporte la recette... Et puis j'ai à lui adresser des doléances: sa bière est fort mauvaise, et votre schiedam m'empoisonne. Le schiedam est, cependant, l'inspirateur de la pensée!... Ah! France, France, dur pays!

Il esquissa un geste de bénédiction, et cahin-caha, tanguant sur ses trop courtes jambes, sortit du vestibule.

— Quel est ce monseigneur? demandai-je au garçonnet.

— Notre prélat: M. de Gorcum.

— Évêque janséniste?

— Janséniste? je ne saisis pas ce mot...Non, catholique suivant nos rites, grand-prêtre d'Élie, et précurseur lui-même: un saint, M. Justus.

— Délégué, sans doute, par l'archevêque d'Utrecht?

— Nous ne connaissons plus les hérésiarques d'Utrecht... L'Église véritable, aujourd'hui, c'est nous!

— Il est venu visiter son archidiocèse de Paris?

— Oui, pour absoudre un grand pécheur et récolter quelques aumônes.

Fort bien!... « Absoudre un grand pécheur »: j'avais compris.

— Que devient M. de Montmesnil? demandai-je.

Le jeune portier m'adressa un coup d'œil railleur; il devinait le motif de ma visite:

— Le pénitent est au plus mal: état désespéré.

— Que m'apprends-tu?... Je veux le voir.

— Non, vous n'entrerez pas. Ma consigne est formelle. Nul ne peut approcher du repenti.

— Si! mon garçon, je lui parlerai... Tu vas m'annoncer, et l'on me recevra.

En même temps, j'essayais de lui glisser dans la main ce que Bazile dénomme « l'argument sans réplique »; mais il se rebiffa, repoussa l'argent, et saisissant le cordon d'une cloche, l'agita violemment... A cet appel, M. Silvat accourut.

Certes, les pesantes bâfrées à l'usage de M. de Gorcum devaient être inconnues de ce buveur d'eau claire; jamais il ne

m'avait paru plus sec, plus décharné, plus marmiteux qu'en ce matin de funèbre janvier. Et quelle défroque! Sa redingote craquait sur toutes les coutures; les trous de son pantalon étaient rapiécés par de la ficelle... Jacqueline Pascal avait jadis reproché à son frère le négligé de sa toilette mortifiante. Qu'aurait-elle bien pensé de celui-là?

En m'apercevant, il fronça les sourcils :

— Encore monsieur Surville !... Que voulez-vous?

— Faire visite à M. de Montmesnil.

— Vous demandez l'impossible. Il ne peut vous recevoir.

— Pourquoi?

— Les bruits du monde l'importunent.

— Allons donc ! Un peu de franchise !... Vous avez resserré la séquestration.

— Séquestration? Comme il vous plaira !... J'ai l'absolu mépris des mots.

Inutile de chercher à convaincre cet opiniâtre geôlier; j'essayai toutefois d'obtenir quelques renseignemens :

— Je viens d'apprendre que M. de Montmesnil est malade.

— Très malade: *in extremis*. Nous commençons pour lui un triduum.

— Il se meurt? Avez-vous averti sa fille?

— Sa fille?... A quoi bon?... C'est elle qui le tue!

Et plissant le front, crispant la bouche, M. Silvat abattit la main par un geste de malédiction... Cette insulte m'indigna:

— Parole abominable, monsieur!... La plus noble des femmes, digne de tous vos respects!

— Même quand elle veut épouser l'amant de sa mère?... Édifiant mariage!... La « noble femme » a broyé le cœur de son père: il en meurt aujourd'hui.

— Malheureux homme!

— Oh, pas de compassion superflue! Réjouissons-nous plutôt!... L'âme si longtemps malade est désormais guérie. Elle a connu enfin une véritable douleur, et s'est épurée, tout entière. M. de Montmesnil préférait sa fille à Dieu : il n'aime plus que Dieu maintenant.

— Ah!... Et c'est vous, monsieur, qui lui avez annoncé l'ignominieuse nouvelle?

— Moi... Le choc a été rude : un cri de stupeur, puis un évanouissement... Mais quand le pécheur revint à soi, la douleur

avait opéré : il avait saisi le sens de l'épreuve, compris que toute affection terrestre n'est que vanité, chimère et déception.

— Ainsi, le salut par la torture ?

— Encore un mot, monsieur le vaudevilliste !

— Toute morale vous réprouvera.

Un rire dédaigneux agita le squelette du vieux sectaire ;

— Vous me faites pitié, vous autres faux savans !... La morale, messieurs, est la connaissance du devoir, à la seule fin de l'Éternité.

A ce moment, l'évêque de Gorcum rentra sous le porche. Il sortait de la cuisine et s'en allait à la chapelle, admirer sa mitre et son camail. D'un geste impérieux, M. Silvat lui enjoignit d'avoir à s'approcher.

— *Epulabatur quotidie splendide!* s'écria-t-il... L'orgie du mauvais riche, l'existence d'un Harlay de Champvallon ou d'un cardinal Dubois !... Êtes-vous vraiment des nôtres ? Non, car vous faites scandale, et abusez des illusions de notre Mère !... Songez-y bien, Monseigneur : Élie vivait de miel sauvage et saint Jean-Baptiste se nourrissait de sauterelles.

— J'essaierai de les imiter, murmura humblement le buveur de vidrecomes.

Et, tout marri, courbant le dos sous la semonce, il se faufila dans l'escalier. M. Silvat le suivit du regard, puis exhalant un soupir courroucé :

— Ça, un successeur des apôtres ? L'héritier des Pavillon et des Soanen ? Je préfère encore notre clergé d'Utrecht : nous lui reviendrons... Josias, tintez un glas.

Il se rapprocha de moi, et alors me désignant la porte :

— Vous, monsieur Surville, un dernier avis !... Vous apportez ici le doute et l'esprit de révolte : l'entrée de cette maison vous est à l'avenir interdite !

XXIII

Mis à la porte ! Josias, avec un air de feinte compassion, en referma sur moi les lourds battans. Dans la rue, j'attendis encore pendant quelques minutes, et restai aux écoutes... Que se passait-il là-haut ?... La cloche, à présent, tintait avec lenteur, et du premier étage descendaient les gémissemens d'un harmonium. Vraiment l'odieux Silvat ménageait peu les effets de sa parade

mortuaire, et l'expiateur Montmesnil pouvait assister, vivant, à ses propres funérailles... Je m'éloignai, furibond : « Ah, les coquins, me traiter de la sorte ! Mais patience ! je saurais bien vous fustiger dans mon journal ; j'aurais ma revanche, MM. de l'Efficace !... Oui, ton Tartuffe, Molière, avait dû être un janséniste. »

Ainsi vitupérant, j'entrai dans un café, y déjeunai de méchant appétit, et me consultai... Que résoudre ?... Le père de Monique se mourait : je devais, au plus tôt, avertir sa fille... Mais comment ? Où lui télégraphier ? En quelle partie du vaste monde voyageait en ce moment la princesse Zrélinska ? Après de longues hésitations, je me décidai :

— Allons chez Clorinde ; peut-être est-elle de retour.

Démarche toutefois, périlleuse ! Esther Nessim était femme à désirer du scandale. Peut-être voudrait-elle pénétrer de force près du moribond, s'installer en maîtresse dans l'hôtel des Montmesnil, et rendre plus atroce encore l'horreur de l'agonie. Oui, le danger était certain ; mais quel autre parti adopter ?

Midi à peine : je sautai en voiture.

A la grille du parc Monceau, mon fiacre s'arrêta : encombrement sur la chaussée ; on ne pouvait aller plus avant. L'avenue Velasquez, si calme d'ordinaire, présentait, ce matin-là, une animation insolite. De joyeux événemens avaient dû s'y produire, car groupés sur les trottoirs, des concierges, des gens de service regardaient et plaisantaient. Tous les yeux étaient braqués sur l'hôtel de Villereuse, et le nom de la « marquise » courait de bouche en bouche : « La voici ! Non... Elle n'osera pas descendre ! » Et c'étaient de lourdes bouffonneries, des brocards de valetaille, d'insolens quolibets.

Mais beaucoup moins réjouie me parut la maison de la diva. Dans la cour, plus de cocher ; de calèche non plus. Grilles ou portes étaient ouvertes, et devant la façade stationnaient plusieurs fourgons de déménagement. Des gens à la livrée des commissaires-priseurs allaient et venaient, emportant des meubles, entassant dans les tapissières lustres, tableaux, tentures, cristaux, porcelaines : tout un exode... Une affiche collée contre la muraille me fournit promptement le mot de cette énigme :

Vente par autorité de Justice. — Saisie-exécution.

Bah ! la « dégringolade », comme avait annoncé la demoi-

selle Mariette... Vous étiez donc saisie, madame la Marquise? Oh lamentable!

Aucun domestique, pour m'annoncer : tous envolés vers d'autres cuisines. Je traversai la cour et pénétrai dans la maison. Sous la véranda, s'étalaient en monceaux les plus superbes nippes : linge et dentelles, atours de ville ou de théâtre; la garde-robe entière, — jusqu'à ce rutilant costume écarlate, naguère encore la joie du Parisien, l'orgueil de l'Alhambra... Une telle relique tombant aux mains de Mme la Ressource? O vanité des vanités de la gloire!

Elles étaient, d'ailleurs, accourues par essaims, ces dames de la rue de Provence ou du boulevard des Batignolles, revendeuses, brocanteuses, marchandes à la toilette. Courbées sur les paquets de hardes, elles palpaient, elles soupesaient, elles supputaient, recueillies comme en un sanctuaire. De groupe en groupe se promenait un monsieur d'assez ignoble tournure, chapeau sur la tête et pipe à la bouche : le gardien de la saisie, apparemment :

— Ne touchons pas, mesdames... Attendez la vente... L'exposition est pour demain.

— Madame de Villereuse est-elle ici? lui demandai-je.

— Vous la trouverez là-haut. Elle rage et nous fait enrager.

Ah, elle « rageait »? Mauvais état d'âme, pour me bien comprendre... Je montai l'escalier, et arrivai dans un salon entièrement démeublé. Personne. A tout hasard j'appelai.

Au bruit de ma voix, une voix répondit dans la pièce voisine :

— Est-ce vous, Crochard?... Vous avez mis du temps à venir!... Enfin!

Un gros soupir, puis un froufrou de jupes, et la belle Clorinde apparut.

Non, hélas! ce n'était pas le providentiel Crochard. La malheureuse me regarda, consternée. Tout d'abord, elle ne me reconnut pas, et je dus lui rappeler mon nom.

— Bien, bien! fit-elle, je vous remets à présent : M. Surville, l'ami de Saint-Réal... Vous avez à me parler? Entrons dans ma chambre.

Lugete, veneres!... Elle était navrante à voir cette chambre de l'antique amoureuse. Plus de garniture de cheminée, de carpettes sur le parquet, de rideaux aux fenêtres. Dénudée, dévastée, mise au pillage : l'abomination de la désolation. Pour tout ameublement un lit et dans un coin une amusante toilette, coûteux bi-

belot de style Pompadour. Deux palmiers de vieux saxe encadrant une psyché, et des Incas, fils de M. Marmontel, soutenant les candélabres; curiosité de prix, pour l'amateur du bric-à-brac. Clorinde avait planté une chaise devant les deux merveilles et, là, farouche, indomptée, pareille au dragon des Hespérides protégeant son dernier trésor, elle attendait.

Tant d'émotions, toutefois, ne lui rendaient pas la jeunesse. Bouffie, couperosée, bourgeonnant sous son fard, la Marquise n'était plus qu'une lamentable ruine... D'un beau geste, elle me désigna tout le désastre de sa chambre :

— Quelle catastrophe, monsieur!... Saisie, vendue, réduite à l'hôpital! Et par le fait de mon enfant!...

— Eh quoi, lui dis-je, prenant une mine de circonstance... Madame votre fille, la princesse Zrélinska, n'a pu prévenir une telle mésaventure?

Elle s'agita sur sa chaise, et, m'adressant un mauvais regard :

— Point de princesse Zrélinska! vous devriez le savoir... Me voulez-vous railler?

— Vous railler, chère madame? Non, certes. Moi aussi, je fus jadis exposé à de pareilles disgrâces; « et malheureux, j'appris à plaindre le malheur »... Ainsi, point de princesse Zrélinska!

J'étais devenu très pâle : la surprise et la joie m'étreignaient le cœur.

— Eh non, monsieur!... Une infamie de mon enfant! Je suis déçue dans la plus chère de mes ambitions maternelles!

— Le prince a donc reculé devant l'odieux et le ridicule?

— L'odieux? le ridicule? ne moralisons pas. Les hommes sont les hommes, et nous savons comment on les gouverne... Oui, le prince désirait ardemment ce mariage. Les pudiques agaceries de Mlle Monique l'avaient charmé, conquis, subjugué : il aimait et il convoitait. Allez, je m'étais montrée une habile psychologue, comme vous dites, vous autres : je le connais si bien!... Mais, baste! quinze jours après la mise en liberté de son père, ma sainte-nitouche de fille s'est dérobée et nous a signifié un « non » formel!

— Ce mariage était impossible; Mademoiselle votre fille a obéi aux injonctions de son honneur.

— De son honneur?... s'écria-t-elle, furibonde... On parle d'honneur lorsque l'on a des rentes, et nous n'en avons pas...

Oui, moqués, dupés, bernés, et par la plus artificieuse des ingénues! Aussi, voyez : le prince nous abandonne; il se venge... Mais c'est abominable, monsieur! Un enfant qui laisse ainsi égorger sa mère! une fille pour qui j'avais consenti le plus dur, le plus humiliant des sacrifices!... Voilà sa gratitude : j'en reçois la récompense du roi Lear!

— « Soufflez, orages! murmurai-je en souriant... tempêtes, versez vos cataractes!... je ne vous maudis pas : vous n'êtes point mes filles; je ne vous ai pas appelées mes enfans! »

— Une idée! fit-elle en interrompant l'invective shakspearienne... Vous devriez, mon cher auteur, traduire et mettre en vers les douleurs du roi Lear. Je vous jouerais Cordelia.

Cordelia? Ce corps déjà obèse, ce visage où se creusaient des rides! Je ne pus réprimer un haussement d'épaules.

— Ingénieuse idée, chère madame : nous en recauserons... Mais, pour l'instant, j'ai à vous parler d'une chose autrement importante...

— Rien n'est pour moi plus important que ma carrière d'artiste.

— Je vous apporte une grave nouvelle; M. de Montmesnil est à la mort.

Elle se leva brusquement.

— Comment le savez-vous?... Bah! C'est la centième fois qu'on me fait cette annonce... Et toujours une espérance trompée!

— La nouvelle est exacte... J'arrive de l'île Saint-Louis.

— Au fait, dit-elle en se rasseyant,... j'oubliais! Vous connaissez le saint homme; Monique m'a raconté votre visite... Ah! il est à la mort?... Trop tard, monsieur Surville, beaucoup trop tard. Toujours ma chance habituelle! Six mois plus tôt, j'aurais pu épouser mon prince, et je ne serais pas sous les griffes de l'huissier. Mais...

Elle n'acheva pas sa doléance : les déménageurs venaient d'entrer. Clorinde, aussitôt, marcha vers eux, et leur barrant le passage :

— Que voulez-vous? Plus rien à prendre! Ce lit me reste et ne peut être vendu. Article 592 du Code de procédure.

— Et ce meuble Pompadour que j'aperçois là-bas, riposta l'homme de la saisie.

— C'est ma toilette. Instrument de travail artistique, mon gagne-pain. Donc insaisissable. Relisez votre loi.

— Je la connais, et j'exécute mes ordres... Allons, vous autres, enlevez!

Dépitée, Clorinde s'indignait, protestait : « Un référé... Je réclame un référé ! » Mais, les gaillards en avaient entendu bien d'autres. Ils se gaussaient insolemment et ils emportaient. Ce fut durant quelques minutes une scène aussi répugnante que burlesque. Au bruit de la querelle, les dames de la brocante étaient accourues, et prenaient parti contre la révoltée. Tout ce joli monde qui, naguère encore, faisait humble risette aux écus de la courtisane, la brocardait maintenant en sa détresse.

Éconduite et bafouée, la belle Clorinde rentra enfin dans sa chambre ; mais soudain, poussant un éclat de rire :

— « L'homme est un apprenti, la douleur est son maître »... Vraiment, je m'ignorais moi-même et me serais cru plus de philosophie. Que disions-nous ?... M. de Montmesnil va trépasser ? Hélas ! nous sommes tous mortels ; je ne puis rien pour le rendre à la vie.

— Vous avez, du moins, un devoir à remplir : faites appeler votre fille.

— Elle n'est pas à Paris... Qu'en aurais-je fait dans un pareil moment ?... Mlle Monique est demeurée à Nice : elle s'y cache et fait bien.

— Alors, madame, donnez-moi son adresse, pour que je l'avertisse, au plus vite.

— Vous ? Quel intérêt touchant !... Une belle âme, ce M. Surville !... Mais ne vous mettez pas en dépense. Ma coquine ne se dérangera pas pour si peu.

— Vous lui faites injure, madame.

La haineuse créature se mit à ricaner :

— Et s'il me plaisait, à moi, de me venger ? d'empêcher cette petite de recueillir le dernier soupir de son père ? de lui ménager ainsi un gros chagrin et des remords ?

Je sursautai, indigné :

— Prenez garde ! Votre fille ne vous pardonnerait pas. Or, vous allez avoir grand besoin d'elle. De la prudence !

— Soit ! fit-elle, pratiquons noblement l'oubli des injures, courbons la tête.

Elle exhala un soupir, comme un grognement de chienne battue et rampante ; puis se reprenant à persifler :

— Résignons-nous ; mais morale pour morale !... Oserais-je, monsieur le prêcheur, implorer votre protection ?

— Ma protection ?... Pourquoi ce mot et ce ton d'ironie ?

— Mlle Monique, — votre amie, va bientôt hériter de l'hôtel des Montmesnil. Peut-être, si vous me recommandez, daignera-t-elle en faire l'abandon à sa mère. Les Invalides, pour mes vieux jours!... Allons, ne vous fâchez pas : je m'exécute.

Elle tira de son corsage un coquet porte-crayon en or, puis étalant sur ses genoux une liasse de papiers timbrés, se mit à écrire sur le verso :

— Excusez ce crasseux chiffon; je n'ai point d'autre bristol à vous offrir. On m'a tout enlevé, sauf ces poulets d'amour... Une honteuse pillerie!... Voici ma dépêche : « *Monique de Montmesnil. Villa des Glycines. Nice-Montboron.* Votre père se meurt : venez. »... Succinct, mais précis, n'est-ce pas? Moi, vous le voyez, je ne puis m'éloigner d'ici; expédiez donc vous-même ce télégramme. Demain, si tant de tracas me le permettent, j'irai voir ce qui se passe à l'île Saint-Louis... Et maintenant, laissez-moi : j'aperçois Crochard.

L'huissier de Versailles, en effet, le conseiller, l'ami des jours d'épreuves, venait d'allonger sa face par l'entre-bâillement de la porte. Il dodelinait piteusement la tête et souriait avec mélancolie : triste aveu de son impuissance. Peut-être une idée « géniale » de référé et d'opposition avait-elle germé en son fertile cerveau; peut-être encore était-il un peu gris, M. l'homme de loi.

Je sortis de l'hôtel, et quelques minutes plus tard, j'avais envoyé la dépêche de Clorinde. J'en rédigeai une seconde, émue et respectueuse, pour conjurer la fugitive de hâter son retour. Ce devoir accompli, je rentrai sous les massifs du parc Monceau, et longtemps m'y promenai, songeur... « Ainsi, vous étiez libre, Monique, libre de vous laisser aimer! Ma femme! oui, ma femme! je n'hésitais plus, à présent. Mais je voulais notre mariage discret, presque clandestin, accompli surtout loin de l'ignominieuse présence de votre mère... Et si, d'aventure, elle refusait son consentement?... Eh bien, nous partirions ensemble; je saurais bien vous décider à fuir avec moi. Enlacés l'un à l'autre, nous chercherions des pays clémens à nos amours, pour y vivre ensemble jusqu'au jour où vous pourriez légalement recevoir mon nom... » Roman, absurde roman, à mon âge! Mais, hélas! les plus délirantes passions sont encore celles qui viennent assaillir le cœur de l'homme, à quarante ans. Oh! combien peu je songeais alors à

toutes ces chimères de gloire, naguère encore ardemment poursuivies, caressées voluptueusement!

Et cheminant ainsi par les allées désertes, marchant près de l'absente, devisant avec elle, je vécus jusqu'au soir en les mirages, dans les délices d'un rêve. Je me voyais emportant la bien-aimée vers l'abri mystérieux, le nid charmant de nos amours, une villa blanche et rose, là-bas, sous l'ombre dentelée des Apennins, dans les troublantes senteurs des jasmins et des lys, toute sommeillante au rythme cadencé des flots berceurs... Vivante réalité de l'illusion! Par cette âpre soirée hivernale, la bise de ses rafales me glaçait le visage; pourtant je la trouvais caressante, très douce de printanières douceurs. Janvier poudrait de givre le silence des grands arbres, et cependant les gazouillis d'avril chantaient et chantaient en mon âme.

Enfin, la nuit tombant, je regagnai mon logis. Là, je trouvai une réponse espérée :

« Je pars en toute hâte, et serai à Paris demain soir. Vous trouverai-je à la gare? — *Monique.* »

Monique! un chaste rendez-vous comme autrefois! Et elle avait signé, — me souriant à travers ses larmes, — du seul nom que lui donnât mon cœur.

XXIV

Le « rapide » venant de Nice entre en gare de Paris, un peu avant six heures du soir : dès cinq heures et demie, j'étais déjà posté sur le quai du débarcadère.

Depuis le matin, une inquiétude m'obsédait : l'intraitable Silvat oserait-il nous fermer la porte? Je me rappelais ses injurieuses paroles : « Nul n'approchera du repenti... Sa fille l'a tué!... Quant à vous, monsieur Surville, notre maison vous est interdite... » Non! impuissantes menaces! J'étais bien résolu à nous frayer passage... Et marchant à grands pas sous la fumée du hall, les yeux braqués sur le fouillis de lumières, qui luisaient dans les ténèbres du dehors, j'attendais celle dont le premier regard allait m'apprendre peut-être ma destinée.

Six heures! Le timbre électrique tinta; un lointain fanal piqua de blanc l'obscure profondeur de la voie, se rapprocha, devint énorme; trois coups de sifflet, un essoufflement de machine, — et le train arrivant de Nice glissa, crissa, grinça sur les

rails. A la fenêtre d'un wagon une tête blonde était penchée. J'accourus, j'ouvris la portière : légèrement Monique sauta sur le quai.

Elle!... Tout d'abord la pâleur de son visage, l'austérité de sa toilette me surprit et m'attrista. La jeune femme était encore habillée de laine noire, aussi pauvrement vêtue qu'avant son départ; seul le chapeau de diaconesse avait disparu du sombre costume.

D'un mouvement passionné, je lui saisis les mains :

— Vous! vous!... enfin!

Mais elle se recula vivement :

— Mon père?... Parlez-moi de mon père!

— M. de Montmesnil est bien malade... On m'a consigné sa porte; mais hier matin, il vivait encore.

— Dépêchons-nous, monsieur! Arrivons, oh, arrivons à temps!

Elle s'élança vers la sortie et ne s'arrêta que dans la cour. J'avais peine à la suivre, tant son agitation était fébrile, son allure emportée. Un peu froissé de cette indifférence à mon égard, je me mis en quête d'une voiture, et bientôt mon fiacre s'arrêtait devant la voyageuse :

— Montez, mademoiselle, je vous accompagne et ne vous quitte plus.

Ses doigts s'appuyèrent sur ma main; déjà même elle se hissait sur le marchepied, quand violemment elle se rejeta en arrière :

— Non!... Vous me faites trop peur!

Quel accueil, bon Dieu!... Elle m'avait, d'ailleurs, joué la même comédie, trois mois auparavant, lors de notre rendez-vous au carrefour de l'Observatoire. C'était discourtois, injurieux, grossier même. Blessé et cruellement déçu, je m'inclinai pour prendre congé d'elle :

— Si ma présence vous importune, je vais me retirer... Demain, je viendrai aux nouvelles, je...

Un rire des plus bizarres m'interrompit, et la jeune femme éclata en sanglots. Fort étonné, je la regardai avec plus d'attention... Hélas! qu'elle me parut changée! Son visage amaigri ressemblait à un masque de cire; les yeux hagards luisaient dans leurs orbites; la tache rosée du front s'était étrangement épanouie, et trois autres marques livides se dessinaient à la naissance des cheveux... Qu'était cela?

Monique cependant avait essuyé ses larmes, mais des spasmes la secouaient, et entre deux frissons elle appuyait la main contre sa poitrine, comme si elle eût étouffé :

— Ne me quittez pas, suppliait-elle;... je n'ai que vous d'ami!... Par pitié, ne m'abandonnez pas!

La plaintive expression de sa voix, cette humilité de sa prière me bouleversa :

— Pourquoi m'avoir offensé tout à l'heure? Dites, pourquoi?... Je vous aime si respectueusement!

— Pardon! implora-t-elle... Je souffre tant!... Le dégoût de moi-même et la terreur des autres!

En silence, nous descendîmes la rampe qui conduit au boulevard Diderot. Nous allions d'un pas rapide, longeant les quais de la Seine, nous dirigeant vers l'île Saint-Louis. Sur le pont qui traverse le canal, elle s'arrêta soudain, et se penchant vers les noirceurs de l'eau stagnante :

— J'ai toujours méprisé les suicides de grisettes... Mais je les comprends, aujourd'hui, même je les approuve.

— Est-ce vous, m'écriai-je,... vous, Monique de Montmesnil, qui parlez ainsi!

Elle se reprit à rire, et poursuivit le train de sa marche enfiévrée

— Un problème à résoudre, me dit-elle tout à coup... Où vais-je loger cette nuit?

— A l'hôtel de l'avenue Velasquez, je suppose. On a dû préparer votre chambre.

— En ce mauvais lieu? Non!... je compte reprendre la cellule où j'ai vécu si longtemps. J'y retrouverai quelques hardes et un peu de linge : ils me suffiront.

Hum! Ce respect pour une défroque à l'abandon me paraissait au moins douteux.

— En tous cas, ajoutai-je, un trousseau de voyage est facile à constituer, et dès ce soir...

— Non encore! je n'ai pas emporté d'argent; d'ailleurs, on me laisse dans un dénûment absolu.

— Peu prodigue envers vous, madame votre mère!

— On prétend me punir... Pauvre femme!

Elle paraissait, pourtant, s'être calmée; mais sa gaieté factice me faisait mal à entendre :

— Vous si digne du bonheur, soupirai-je,... et cependant si malheureuse!

Sans me répondre, elle glissa mollement son bras sous le mien; sa main effleura ma main, et je sentis passer comme la douceur d'une caresse :

— Qui vous a fait connaître, cher monsieur, mon séjour à Montboron?

— Mme de Montmesnil.

— Nommez-la donc : Villereuse!... Quoi, vous l'avez revue?... Pour l'interroger au sujet de sa fille?... Oh l'indiscret!... Ainsi, vous pensiez à moi?

— Je vous aime, et mon amour m'affole... Oui, je l'ai revue; mais en de pénibles circonstances,... dans sa maison mise au pillage; saisie et vendue.

— Saisie et vendue!... Comme vous avez dû rire, monsieur : j'en ris moi-même!... Dans les grappins de l'huissier, la belle? Amusante aventure!... Tu as fait pleurer, tu pleureras! Le talion de l'éternelle justice!

— Un peu plus d'indulgence ! La pauvre femme souffre à son tour.

— Elle souffre?... Oui, dans sa vanité et ses besoins de luxe. Est-ce donc là souffrir?... Je la hais! Si j'ai tort, que Dieu me juge!

— Je comprends trop vos justes griefs. Votre mère a créé d'irréparables malheurs.

— Oui, je la hais; et cependant je ne demandais qu'à la pouvoir aimer... Oh! aimer, aimer!

D'une pression convulsive, ses doigts m'avaient saisi la main, et ils l'étreignaient, ils la tordaient avec violence; son bras s'appuya contre ma poitrine; bientôt, avec langueur, sa tête s'appuya contre mon épaule, et ses cheveux me frôlèrent le visage.

— Monique!... Monique! mon adorée!

Mais soudain, elle se dégagea par un brutal effort, recula en poussant une plainte aiguë, traversa la chaussée et se mit à courir, comme atteinte de subite folie... Je l'eus promptement rejointe.

— Laissez-moi! cria-t-elle. Éloignez-vous. Je vous l'ai déjà dit ; vous me faites peur!

Puis le bizarre éclat de rire, tout aussitôt suivi par l'explosion de sanglots.

Très alarmé, je m'écartai de quelques pas, bien résolu pourtant de l'accompagner à distance. Elle marchait avec des gestes

d'insensée, faisait halte parfois pour reprendre haleine, et retournait alors la tête, regardant si je la suivais. Parvenue devant l'hôtel de Montmesnil, elle s'arrêta, rebroussa chemin, et vint à ma rencontre.

— Vous ne comprenez donc rien? me dit-elle avec égarement. Moi, il m'est défendu de pouvoir aimer!... Dieu, le cruel Dieu de ma famille, ne le permet pas!

XXV

Bien que la nuit fût depuis longtemps tombée, la porte de l'hôtel était ouverte à deux battans, et les fenêtres de sa façade brillaient dans les neigeuses ténèbres. Des voix d'hommes et de femmes se faisaient entendre, alternant avec les mélodies d'un harmonium. C'était tantôt un chant vigoureusement rythmé, tantôt encore d'alanguis adagios soupirés par les sourdines de l'orgue : on se mourait aux sons de la musique, dans ce couvent de la démence.

La jeune femme pénétra sous la voûte; je la suivis.

Au bas de l'escalier, M. Silvat, tout guilleret et fort affairé, donnait des ordres à Josias :

— Nuit d'allégresse! disait-il... Laissons nos portes ouvertes. Que les Gentils soient accueillis par nous! Il faut que le sceptique regarde et qu'il soit convaincu!... La voyante va entrer en extase.

Toutefois, en nous apercevant, il voulut s'éloigner, mais Mlle de Montmesnil courut à lui :

— Mon père?... que devient mon père?

— Réconcilié! justifié enfin! Il est, en ce moment, dans la chapelle.

— Guéri!

— Oui... du cancer qui rongeait son âme, de son péché.

— Il vit! Ah! Dieu soit loué!... Je veux le voir!

— Soit!... Ce matin encore, je vous aurais interdit son approche; mais à présent je suis sans crainte. Il ne vous reconnaîtra plus.

— Mourant! Et vous ne m'avez point avisé?... Quelle atroce infamie!

— Nos infamies selon les hommes font notre gloire aux yeux de Dieu... Venez.

Et, précédant Monique, il remonta l'escalier.

— Que se passe-t-il ici? demandai-je à Josias.

— Tout et tous à la joie, monsieur! Le pécheur a enfin reçu le coup de la Grâce : il est justifié!... Cet après-midi on l'a descendu dans la chapelle. Là, suivant notre pieuse coutume, il a fait sa confession publique, détesté son erreur et reçu nos sacremens; puis il a perdu connaissance.

— Ainsi vous triomphez! Mes complimens!... Pourquoi un si brillant éclairage?

— Pourquoi?... Précaution nécessaire contre les démons de la nuit! C'est l'instant où ces rôdeurs se glissent au chevet des mourans pour dévorer leurs âmes. Aussi, a-t-on aspergé d'eau bénite les murs et les parquets de la chapelle, allumé cierges et flambeaux... Les chiens rampans, les lucifuges n'approcheront pas : mère Angélique fait, d'ailleurs, bonne garde.

La musique cependant se faisait plus languissante; les voix se taisaient et l'orgue modulait un énervant solo. Mais parfois, un coup sec venait scander la mélodie; des cris de femme lui répondaient, suivis tout aussitôt par de vibrans éclats de rire.

— Quel est ce bruit, Josias? Pourquoi ces clameurs et cet accès de joie?

— Les « grands secours », monsieur! On administre les « secours meurtriers »!

— Bien, je devine... Les vieilles pratiques de Saint-Médard!

— Nos saintes béatitudes : M. Silvat a rétabli le culte en son intégrité.

— Et qui martyrise-t-on, là-haut?

— Martyriser? Monsieur plaisante. C'est la plus douce des voluptés... Mère Angélique a résolu de monter vers le Seigneur pour l'implorer dans une extase. Mais elle n'en est encore qu'à la « suprême langueur »; on accélère le « ravissement ».

— Quel besoin d'extase éprouve donc aujourd'hui votre mère Angélique?

— Le salut de son frère la passionne... Sainte parmi les saintes, elle a décidé qu'elle fléchirait les rigueurs de l'Être Terrible.

— Pourtant, je croyais immuables les décrets de votre Dieu. Élus ou réprouvés, il vous connaît et il vous préordonne, de toute éternité.

— Sans doute; mais il a pour nous autres certains accommo-

demens... Au surplus, Mère Angélique l'a proclamé, ce matin : un Montmesnil ne saurait être un réprouvé !

— Voilà, Josias, un spectacle que je voudrais m'offrir.

— Montez, monsieur ; vous en avez la permission. Vous allez trouver là-haut réunis nos postulantes et nos « Messieurs ». Vos paupières d'impie seront enfin dessillées ! C'est un miracle à voir ; une merveille à ouïr.

Merveille « à ouïr », miracle à voir ;... je n'avais nul besoin de son exhortation pour chercher à rejoindre Monique... Accompagné du frère portier, je montai (1).

D'après les ordres de M. Silvat, l'entrée de la chapelle était permise à tout curieux, ouverte à tout Gentil ; je me faufilai donc dans le cénacle. Les somptueux salons, autrefois décorés par le président François de Montmesnil, resplendissaient de lumières. On avait allumé lustres, appliques, girandoles, et, — n'eussent été les acteurs, — je me serais cru dans le foyer de quelque théâtre provincial. Le parquet toutefois était mouillé d'eau bénite et un capiteux parfum d'encens, — cette odeur insupportable aux démons, — me prit à la gorge, me monta au cerveau. Certes les errans de l'espace, les vagabonds des ténèbres, « goules, lamies, empuses, larves, lemures », comme les aurait nommés un exorciste, n'avaient qu'à se tenir tranquilles. S'ils risquaient une attaque, gare les brûlures du goupillon !

Sur les marches de l'autel, j'aperçus d'abord l'évêque de Gorcum, M. Justus. Il trônait dans un fauteuil doré, la mitre sur la tête, et magnifique en les magnificences de sa chape de brocart. A sa droite et à sa gauche étaient assis deux diacres (d'où sortaient-ils, ceux-là ?) en dalmatique de velours écarlate. Pour une telle nuit « d'allégresse » les officians avaient revêtu des ornemens de fête. Sa Grandeur me sembla ennuyée, maussade, honteuse sans doute, de se donner en spectacle sur un aussi gro-

(1) Voir, au sujet des Convulsionnaires, de leurs pratiques et de leur façon de provoquer l'extase, le curieux *Recueil des Prédictions* de Marie-Anne-Élisabeth Fronteau, — la célèbre sœur janséniste Holda. Cinq volumes tirés de ses manuscrits ; Paris, 1822. — Voir également, bien que ce ne soit pas une œuvre janséniste, *la Vie et les Révélations de la sœur Nativité*, la description de son combat avec le diable et ses entretiens familiers avec Dieu. Ce livre a, d'ailleurs, toujours été suspect à l'Église catholique.

tesque et lugubre tréteau. Venu de loin pour absoudre lui-même un grand pécheur, M. Justus avait, peut-être, ignoré jusqu'à ce jour les monstrueuses pratiques de cette maison d'insanité. Pris au piège!... Et le prélat fleuri soupirait piteusement. Il se taisait néanmoins, résigné à subir tous les miracles, à embourser aussi tous les cadeaux.

Au long des murs on avait disposé des bancs sur quadruple rangée. Israël avait espéré de nombreuses visites, toute une invasion de Madianites, de Philistins à convertir. Mais, hélas, l'infidèle n'était point accouru, et sur ces bancs s'espaçaient, trop au large, une douzaine de quidams à fantasque tournure. C'étaient les nouveaux « Messieurs » de ce burlesque Port-Royal ; ils me parurent, pour la plupart, des va-nu-pieds et des mendians. Toutefois, ils se tenaient recueillis, dévotement silencieux, captivés par l'horreur de la cérémonie qui s'accomplissait en ce moment. Peut-être parmi ces Élianites, ces millénaires, se trouvait-il quelque sombre rêveur, poursuivant une mystique chimère de rénovation sociale; peut-être aussi, quelque âme en détresse, croyant avoir enfin trouvé sa voie, et sous l'Absurdité voulant anéantir le Doute. Aussi me gardai-je bien de sourire, à la vue de ces illuminés et de leurs guenilles pénitentes... Sept vieilles religieuses, aux coiffes tuyautées, complétaient le personnel de la Jérusalem nouvelle, le troupeau sans souillure, rangé dans le bercail de l'Agneau sans tache.

Mais beaucoup moins comique était l'autre moitié de ce tableau. Au milieu de la chapelle, on avait exposé le corps de M. de Montmesnil, toujours vêtu de ses haillons. Quatre planches assemblées formaient son lit; une bille de bois était son oreiller; des cendres et de la terre, — une terre apportée de Port-Royal, — lui tenaient lieu de matelas et de couverture. Le malheureux agonisait. Son visage émacié jusqu'au décharnement était d'un blanc verdâtre, et ses yeux immobiles s'irisaient déjà de ces reflets vitreux qui sont un des indices de la mort. Inconscient de la sinistre parade où il jouait le premier rôle, il gisait inerte, pareil à un cadavre. Pourtant, il respirait encore, et son râle étranglé traversait les rares silences de l'harmonium. A son chevet Monique était agenouillée, et, courbant la tête, appuyait son front contre la figure de son père. Malgré sa navrante douleur, j'éprouvai contre elle une sourde irritation. Comment ne faisait-elle pas cesser la farce sacrilège?

Attristante exhibition, parodie prétentieuse d'un pieux usage, quelquefois pratiqué dans l'Église primitive... Et je détournai les regards.

Mon attention, du reste, fut bien vite absorbée par un autre spectacle. La Mère Angélique-Marie des Cinq-Plaies était en ce moment ravie dans l'empyrée. Pour rendre visite au paradis, elle s'était parée de ses plus beaux atours : l'habit blanc à croix écarlate des abbesses de Port-Royal. Placée à la gauche de son frère, l'aveugle se tenait debout, — rigide, la tête haute, les bras étendus en forme de croix. Était-ce la « suprême langueur » ou bien quelque morbide catalepsie?... elle me parut comme pétrifiée. Pas un mouvement n'agitait son corps, pas un muscle ne bougeait sur sa face contractée. Très laide, couturée de rides, jaune et parcheminée, elle me rappela ces falotes momies qui grimacent à Bordeaux, dans la crypte de la tour Saint-Michel. Sur son front se creusait une marque profonde, d'un pourpre violacé, — la première sans doute des cinq plaies merveilleuses qui lui avaient mérité son nom. Deux autres cicatrices se montraient aussi sur chacune de ses mains; le sang, toutefois, ne coulait pas des miraculeux stigmates.

Tous les yeux étaient tournés vers l'expiatrice, tous les corps allongés pour la mieux voir. Prosterné devant elle, M. Silvat la contemplait avec vénération. Avait-il vraiment la foi, ce médecin, ce docteur de l'Université de Leyde qu'une mystérieuse vocation avait conduit en ce dévot bicêtre? Oui, et bientôt je n'eus aucun doute : il croyait...

Il croyait et nous voulait obliger à croire. Mais ce soir-là, son *Compelle intrare* me parut surtout exercé par le bâton... Près de lui je remarquai un fort gaillard, armé d'une bûche massive, qui attendait, recueilli. C'était un des « frères secouristes », distributeurs des ineffables voluptés. Les « Messieurs » se taisaient; mais une morbide agitation secouait les assistantes. Déjà même plusieurs de ces femmes se tordaient par convulsions, geignant et suppliant :

— Moi! Moi aussi!... Des « secours » ! Des « consolations » ! Des « félicités » !

— Les « hurleuses », me dit Josias,... Elles poussent mêmes clameurs de désir qu'autrefois les pèlerins de la Grâce, à Saint-Médard !

Les minutes cependant s'écoulaient, et la porte du Ciel était

lente à s'ouvrir. Impatient d'accélérer le ravissement, le frère secouriste fit mine de reprendre ses caresses : un geste de M. Silvat lui arrêta la main :

— Assez ! Le huitième échelon est maintenant franchi : l'extase va commencer... Vénérable Mère, voyez-vous ?

— Je vois ! murmura la religieuse.

Et brusquement elle s'écroula sur le plancher.

— A genoux, vous autres ! enjoignit l'ordonnateur... Le Ciel va parler à la terre.

Chacun aussitôt s'empressa d'obéir, l'harmonium se tut, et il se fit un profond silence.

— Épouse de l'Adonaï, rose de Saron, tabernacle de Cédar, poursuivit M. Silvat,... daignez nous décrire les splendeurs sidérales des palais qu'habitent les élus.

Alors, d'une voix d'abord très basse, mais peu à peu montante, par mots entrecoupés, haletant et hoquetant de terreur, l'extasiée commença :

— Blanc, oh très blanc ! D'irradiantes blancheurs !... Soleil !... Rouge, aussi ! De la pourpre fulgurante ! Des éclairs (1) !...

Elle hésita, cherchant ses termes ; puis reprenant sur un ton plaintif, larmoyant, bientôt désespéré :

— Mais je suis aveugle, moi ! Je ne connais pas les couleurs ! Je ne saurais décrire ! Je ne puis pas ; je ne puis pas !... Dieu, mon Dieu ! Quoi, toujours aveugle, même en la splendeur de tes palais ? Sois clément, ouvre mes yeux !... Je me suis donnée à toi, pour voir... pour te voir ! Ouvre mes yeux !... Ah ! !... Je vois ! La bienheureuse Claudine-Armande, ma sainte aïeule, est descendue vers moi ; elle me parle, elle m'encourage. Lui aussi le diacre Pâris se tient à mes côtés ; il m'a prise par la main, il me guide... Non, non, par pitié, mes doux patrons, arrêtons-nous : j'ai peur !... Là-bas, dans les infinis du lointain, quelle éblouissante lumière... Dieu !

Et saisie d'épouvante, elle enfouit son visage dans cet amas de terre qui recouvrait le corps de M. de Montmesnil... L'évêque de Gorcum eut un haussement d'épaules ; M. Silvat s'en aperçut, et s'adressant à nous :

(1) On sait que de récentes expériences ont établi que pour certains aveugles *blanc* et *rouge* veulent exprimer une idée de beauté physique ; *noir* et *bleu*, au contraire, signifient la laideur.

— La même vision, mes frères, que celle de l'apôtre saint Jean sur le rocher de Pathmos : « Les cheveux étaient blancs comme une blancheur de laine, les yeux ressemblaient aux flammes d'un brasier. »

Puis satisfait de son commentaire, l'habile exégète regarda l'évêque d'un air courroucé. Tancé de la sorte, le trop sceptique M. Justus courba le front. Mais déjà l'aveugle avait relevé la tête ; son visage exprimait une indicible béatitude ; elle souriait, même elle chantonnait.

— J'entends !... Si Dieu est toute Lumière, il est toute Harmonie... Oh trop heureuse, mon âme ! Bois à longs traits dans le torrent des voluptés ; enivre-toi des célestes ivresses... Quel cantique ! quelle mélodie sans fin ! Des orgues, des flûtes, des hautbois, des violons. Trois séraphins chantent un motet ; le paradis reprend en chœur. Je reconnais les voix des religieuses de Port-Royal ; nos « Messieurs du Désert », nos prêtres de Saint-Médard se font entendre et leur répondent : « Gloire, gloire, trois fois gloire à Celui qui nous a sanctifiés par le martyre ! »

— Exacte description ! fit observer M. Silvat... Saint Augustin en son *Manuel* nous a longuement dépeint tous ces flots d'harmonie qui emplissent les palais bienheureux : « Ici résonnent des harpes accompagnant des cantilènes ; là, des orgues épandent leurs sons fluides comme du miel. »

L'explicateur, toutefois, aurait pu se dispenser de tant d'érudition : on ne l'écoutait pas. Un courant de démence passait dans l'assemblée ; à son tour, elle prétendait jouer sa partie dans l'éternelle sérénade offerte à Jéhovah. Les femmes jetaient des cris bizarres : la grande hystérie sévissait, contagieuse ; on se fût cru parmi les agitées de la Salpêtrière.

— « Miaulantes » et « aboyeuses », me dit encore Josias... Très avancées en perfection ! L'Esprit leur fait d'abord chanter l'alleluia des animaux.

Discordant et tumultueux, le charivari se prolongea durant quelques secondes ; mais brusquement tout s'arrêta : la voyante venait de pousser un hurlement :

— Ah !!! La voici, la Bête malfaisante, la Ténébreuse, la Tentatrice des immondes passions : l'Ennemie !... Noire et bleue !... La voici... Pouah ! quelles odeurs de fornications ! Elle exhale toutes les puanteurs de l'Enfer !

— Le démon! exclama M. Silvat effaré... Vite une oraison : la prose de l'exorcisme.

L'harmonium aussitôt commença un prélude et des voix frissonnantes se mirent à chanter les plus extravagantes prières.

Le péril en effet devait être menaçant. De minute en minute, la terreur de la visionnaire augmentait; très agitée, elle rampait maintenant sur les genoux et sur les mains. La face projetée en avant, pareille à un chien en défense, flairant, grognant, grondant, elle apostrophait l'Ennemi, — ce démon éventé, aperçu, peut-être :

— Va-t'en; va-t'en! Oui, je te connais : tu as nom Leila, le prince des vagabonds de la nuit. Empuse, lamie, sirène! Tu revêts la figure et le corps de la femme. C'est toi qui viens assaillir et mettre en tentation les moines et les cénobites... *Vade retro!* Tu ne mangeras pas cette âme!... Écoutez, écoutez! L'entendez-vous, la Bête dévorante! Elle rôde, en ce moment, autour de notre cénacle; elle cherche, elle examine, elle furète. *Vade retro!...* Quoi, en arrêt devant la maison du Dieu, ton Seigneur? Je te trouve bien téméraire, maudite!... Elle recule... Va-t'en!... Ah! elle vient d'entrer; elle monte... Non!... Les chants de nos cantiques l'ont terrifiée; l'odeur de sainteté la suffoque : elle hésite encore... Ah! ah! elle approche... Arrière!... Dieu! Dieu!... la voici!!

Une clameur partit de toutes les bouches; vivement je retournai la tête : au seuil de la chapelle, Clorinde de Villereuse nous regardait insolemment.

XXVI

Malgré ses récentes infortunes et la mise au pillage de sa garde-robe, elle était encore élégamment nippée : jupe de satin bleu, manteau de velours, chapeau à plumes noires... « Noire et bleue » comme l'avait dépeinte l'extatique.

— Puis-je entrer? demanda-t-elle... Oui. J'imagine!... Je suis la marquise de Montmesnil.

— Éloignez-vous! lui enjoignit M. Silvat... Votre présence ici est une profanation.

— Non et non!... Des phrases!... Je ne sortirai pas!

Elle prit une chaise, et sans aucun souci de l'objurgation, s'installa près de l'autel... Là, jouant du lorgnon, tranquille et souriante, elle se mit à observer le visage du moribond. Son at-

titude était odieuse, révoltante de provocant cynisme, et pourtant Monique se taisait, toujours agenouillée. .

Un solennel silence avait succédé aux rumeurs du premier effroi. Tous les trembleurs se rassuraient : le diable n'était qu'une femme. Quant à moi, je suivais avec angoisse le prologue du drame qui allait s'engager : le monde et ses souillures osant assaillir une âme justifiée! C'était comme une vivante et brutale mise en scène des mystiques combats qui, durant tant d'années, avaient fait rage dans la cellule du repenti.

M. Silvat, cependant, s'était levé, et, frémissant d'une sainte fureur, s'avançait vers l'intruse : soudain il s'arrêta. Des mots plaintifs, de supplians sanglots venaient de s'échapper des lèvres de l'agonisant :

— Amour! gémissait-il,... douceur d'aimer!

— ...D'aimer son prochain en Jésus-Christ, rectifia le janséniste... Vous entendez, madame? Il vous pardonne.

Le pardon du chrétien? Non; moi, j'avais reconnu... la sensuelle poésie, le sonnet si ardemment charnel; les vers qu'avait écrits le juge prévaricateur, au moment de forfaire à son devoir!... Oh, puissance du délire qui savait arracher de ce cœur ses plus intimes pensées! Il chérissait,... il idolâtrait encore,... et il appelait sa perdition!

Un sentiment de poignante pitié me saisit et me navra... Les yeux fixés sur M. de Montmesnil, je ne le perdais plus du regard. Avait-il nettement perçu la présence de la « bien-aimée »? Lui qui n'avait pas même reconnu sa fille, pourquoi tressaillait-il ainsi? Des frissons le secouaient par saccades convulsives; tout en râlant, il s'agitait; ses bras faisaient de pénibles efforts, comme pour étreindre, comme pour enlacer. D'un sursaut il redressa le front, et, tout à coup, jetant un cri de détresse :

— Viens! viens! Partons!... Exil... enfer... avec toi!

C'étaient les paroles passionnées, ces mots d'infinie tendresse qu'il avait prononcés, éperdu, avant sa condamnation et sa fuite à Genève... Ainsi, il revoyait les jours lointains, il revivait avec bonheur sa vie de faute et d'illusions pleurées; ses longs remords n'avaient toujours été qu'un long regret.

— Amour! murmura-t-il encore... douceur d'aimer!

Alors, un déchirant soupir ; la tête retomba en arrière, et le râle aussitôt cessa : M. de Montmesnil était mort... Il était mort dans un ardent appel aux voluptés humaines, repris par son péché

en un dernier assaut des tentations terrestres : la femme, l'ennemie triomphait.

— Satan, tu nous as vaincus! exclama la voyante qui derechef s'abattit sur le parquet.

— Oui, vaincus! dit à son tour M. Silvat... L'Abyme exulte!... Un damné de plus!

Et comme l'évêque de Gorcum entonnait un *Miserere*, le farouche prédestinateur coupa la psalmodie :

— Sacrilèges supplications! Point d'outrageante insistance contre l'Arrêt!... La prière pour le réprouvé est une offense à Dieu!

— Le pécheur semblait, pourtant, s'être bien repenti, objecta le conciliant M. Justus.

— Qu'importe! riposta le sectaire... C'était une de ces âmes destinées aux démons : le fils de l'Homme n'est point mort pour celles-là.

Puis d'un geste impérieux nous désignant la porte :

— Tout est consommé!... Retirez-vous.

— Non! fit Monique se relevant... je suis chez moi, je reste.

XXVII

Sur l'injonction de M. Silvat, la chapelle fut promptement évacuée. La fin toute païenne de M. de Montmesnil, en dépit des oraisons comme de l'exorcisme, avait produit un effet désastreux. Chacun faisait des réflexions, d'ironiques et malveillans commentaires : un souffle de scepticisme traversait la maison. Cœurs encore hésitans, ces gens, en leur tiédeur de zèle, se prenaient à douter de la mère Angélique et de son crédit auprès de l'Être terrible. Un miracle devenait nécessaire, une éclatante merveille, pour raffermir la foi ébranlée au for intérieur de tous ces raisonnans... Quant à moi, malgré mon émotion, je ne songeais qu'aux moyens d'obtenir un entretien décisif avec Monique. A tout prix et ce soir même, je voulais parler à son désespoir, lui montrer la dévotion de mon amour, la convaincre peut-être. « Pouvoir consoler, a dit un moraliste, n'est-ce point déjà savoir se faire aimer? »

Oui, mais il fallait la rejoindre en grand mystère, pour éviter de la compromettre. Tout en méditant quelque habile stratégie,

je descendais les marches de l'escalier, quand Mme de Villereuse s'approcha de moi. Sans aucun souci des moindres convenances, elle s'en retournait à l'avenue Velasquez.

— Fini, bien fini, cette fois! soupira-t-elle. Me croirez-vous, je me sens bouleversée.

— Si je vous crois, chère madame? On ne saura jamais les trésors de tendresse que recèle votre sourire.

— Ne raillons pas... Oui, je suis toute secouée... Le malheureux! comme il m'aimait!

— Joli triomphe sur le bon Dieu!... Je vous en félicite.

— Pauvre illuminé!... J'ai des remords... Peut-être ne l'ai-je pas compris?

Ses remords, toutefois, furent de courte durée: d'importuns compagnons, les remords!

— A propos, fit-elle, j'allais vous écrire. Une grosse, très grosse nouvelle, mon cher! Notre ami Saint-Réal a trouvé des capitaux, et il va fonder son théâtre... J'attends de vous une « création », un premier rôle de grande amoureuse.

— Oh, je le sais, marquise! Un rôle de mère n'a jamais été votre emploi.

— Trop d'esprit! fit-elle sèchement... Un mot qui fera rire Monique... Elle a besoin de distractions; allez donc la dérider, au plus vite.

Bien résolu à ne point quitter la place, je pris congé de la sensible Clorinde, et je revins sur mes pas.

Les quelque douze olibrius, étrangers à la communauté et simples suivans des cérémonies, ne se retiraient qu'avec lenteur. Dans la rue, Josias surveillait leur départ, et en ce moment, hors de la porte, il bavardait avec l'un d'eux. L'occasion était donc propice d'exécuter le plan que je m'étais tracé. Il me semblait d'accomplissement facile: attendre la sortie des derniers traînards, puis remonter dans la chapelle pour y rejoindre Monique. Je ne doutais point que la chère éplorée ne passât la nuit à veiller le corps de son père. Peut-être allais-je encore me heurter au terrible Silvat ou bien à la Mère Angélique. Ma foi, tant pis; on s'expliquerait. Mlle de Montmesnil était à présent chez elle, et moi je n'obéirais qu'à ses injonctions...

Bien raisonné! mais où me blottir?... Là-bas, à l'extrémité de la voûte s'allongeaient des noirceurs protectrices, un silencieux

jardin. Spacieuse et tranquille cachette; par ce gel hivernal, nul n'y viendrait soupirer aux étoiles : rapidement je me glissai vers ces ténèbres.

Je me trouvais maintenant dans cet enclos discret situé derrière la façade intérieure de l'hôtel. C'était là que naguère j'avais aperçu l'abbesse expiatrice, cheminant et trébuchant sous le fardeau de sa croix. La nuit était obscure, opaque, tout embrumée; à peine pouvais-je entrevoir les blancs squelettes des arbres poudrés de givre ou la neigeuse ondulation de la pelouse. Des marronniers étalaient leurs ramures à l'entrée du jardin; j'allai me tapir au plus épais de ces branchages.

Neuf heures sonnèrent... Ah çà, quelle frénésie d'amour devenait la mienne? La contagion me gagnait-elle de cette maison d'insanité?

Maison d'insanité; oui, certes. Et pourtant son extravagance ne me surprenait plus. D'anciennes lectures me revenaient à la mémoire, et comparant, je comprenais... Un jansénisme devenu grossier, la plus noble doctrine tristement avilie, — mais vraiment du jansénisme, tout cela! Dans les propos de ce M. Silvat je retrouvais, outré jusqu'à l'absurde, l'antique enseignement de Port-Royal, la foi d'un Arnauld ou d'un Quesnel ; voire, d'un saint Augustin. C'était bien toutes les désespérances, tous les épouvantemens de leur théologie; leur désolante façon d'expliquer le mystère de notre destinée :

Un Dieu créateur ayant pris en haine sa créature; — le Fils de l'Homme n'étant pas mort pour tous les hommes et le sang de la Rédemption départi au gré d'un inscrutable caprice; — la négation absolue de la liberté comme de la conscience humaine; — un fatalisme, produit de l'arbitraire divin, facteur unique et seul maître de nos actes; — la préordination du pécheur à son péché; — la réprobation atteignant le réprouvé dès avant sa naissance;... et quels réprouvés? presque nous tous; — la pratique du Bien par seul attrait pour le Bien idéal, déclarée impossible, ou plutôt offensante, blasphématoire à Dieu; — la douloureuse infirmation du sens de la vie et la méconnaissance de la dignité humaine; — l'anéantissement voulu par les plus vils martyres de notre intelligence, mère de notre orgueil; — les plus impérieux sentimens de nature, suspects ou condamnés: point de famille née de la chair; la piété d'une fille

ou la tendresse d'un père déclarée dangereuse pour le salut éternel : — ce pauvre monde enfin devenu le pourvoyeur de l'enfer, et partant, cet enfer transformé en une sorte de panthéon humain, puisque vertu indépendante, sagesse philosophique, science, génie, gloire, tout s'y devait engloutir... Bref, une logique atteinte de vésanie, du calvinisme exacerbé, — un christianisme en délire.

Oui, je reconnaissais mon jansénisme en ces bouffonneries mêmes qui tout à l'heure m'avaient indigné ou fait sourire : la répugnante mise en scène du lit de mort, plusieurs fois pratiquée à Port-Royal; les contorsions de ces convulsionnaires, dignes émules des aboyeurs de Saint-Médard, et jusqu'à l'invective adressée au démon, ce chien rampant qui, certain soir, avait osé flairer le diacre Pâris en oraison... Voilà donc ce qu'était devenue, en s'unissant au populaire, l'âme d'un Nicole ou d'un Pascal! En désertant la solitude philosophique, elle s'était faite, sur les carrefours, l'âme d'un curé Vaillant. Oh, celle-ci, dans son trivial encanaillement, la multitude l'avait comprise! De bizarres jansénistes se rencontrent encore dans nos provinces, à Paris même : les religions sont si lentes à mourir. Et c'était l'agonie de cette foi dégénérée que le fanatique Silvat prétendait raviver aujourd'hui. Mieux qu'un prophète, c'était un psychologue, car il avait deviné que le cœur de l'homme a soif de merveilles, et il en procurait à foison... Malheureux jansénisme! Mais, hélas! ceci devait fatalement engendrer cela. L'apposition de la Sainte Épine guérissant Marguerite Périer de sa fistule lacrymale contenait en soi la thérapeutique à coups de bâton des « frères secouristes », et sur le parchemin de son amulette, Pascal exaltant son hallucination, avait inscrit d'avance toutes les visions d'une Angélique de Montmesnil...

Lamentable théologie, si pleine de vérité, cependant! Qui de nous n'a senti bouillonner en son être les morbides fermens de la pourriture humaine?... Oui, quel que soit son nom, la « coulpe originelle » existe. De nos jours, on a changé le mot : nous disons « l'atavisme » ; mais l'implacable fatalité est demeurée la même. Hérédité des vices; transmission de l'instinct; dégénérescence de toute une race; forfaits moraux des ancêtres, trop souvent reproduits par les petits-enfans :... la coulpe originelle!... O misère, misère de la sagesse humaine! Après tant de philosophisme, en revenir aujourd'hui à la révélation judaïque, à cette

solidarité familiale proclamée par le Décalogue! Nous faut-il donc crier avec le Manichéen : « Naissance, tu es un mal! » — ou bien envier la triste aspiration du bouddhiste : le repos de notre intelligence dans les néans du Nirvana?

Neuf heures et quart... Par le saint diacre, quelle froidure! Un manteau de glace me tombait sur les épaules... Et ce Josias qui ne rentrait pas dans sa loge! La porte cochère était refermée pourtant, et le dernier catéchumène depuis longtemps parti. Mais non; à pas comptés, le musard allait et venait sous le porche. Qu'attendait-il?... Ah! si le rigide M. Silvat m'avait pu voir en mon agitation! De quelle bouche méprisante n'aurait-il pas honni « l'aiguillon de la concupiscence », — les seuls mots dont il daignait qualifier l'amour.

Lentement minutes sur minutes s'écoulaient; les fenêtres de la façade s'éteignirent; le silence, la quiétude peut-être, engourdissait déjà la maison... J'allais me décider à sortir : un bruit de voix me fit rentrer dans l'ombre. Au bas de l'escalier, M. Silvat donnait des ordres à Josias :

— Notre Mère Angélique et la sœur Euphémie vont partir pour un long voyage. Vous irez leur chercher une voiture, à dix heures et demie. Moi, je les accompagne à la gare. Veillez donc, et attendez mon retour.

— Notre Mère va s'absenter?

— Elle abandonne cette maison pour n'y plus revenir : Satan nous en expulse! Nous transportons notre tabernacle en l'Israël de la Hollande.

— A Gorcum?

— Non, à Utrecht... J'ai rompu, ce soir, toute relation avec M. Justus. Cet homme n'a pas la foi.

— Ainsi, nous quittons notre patrie? soupira le sentimental Josias.

— Qu'est cela, votre patrie? Moi, je n'en connais qu'une : la Cité céleste.

— *Amen!* marmonna le frère-portier;... je comprends, mais j'ai tant besoin de la Grâce!

— Croyez aveuglément, et elle descendra peut-être... Maintenant, à votre besogne; moi, je vais méditer dans ma cellule.

— Où devrai-je avertir notre Mère?

— A dix heures, et là-haut. Elle est en oraisons dans la lo-

gette de la bienheureuse Claudine-Armande; je l'y rejoindrai. Allez.

Quelle aménité de caporal, et surtout quel abus du « Moi », de ce moi « haïssable » ! Mais frère Josias ne se formalisait pas. Pourtant, il tardait à s'éloigner et paraissait ému :

— Mon père, s'écria-t-il, rassurez ma conscience. Je me sens fort troublé, car je m'achoppe à un scandale.

— Un scandale ici? Parlez.

— Quoi, notre Mère Angélique n'assistera point aux funérailles de son frère?

— Non... l'éternité les sépare à jamais.

— Que fera-t-on du corps de M. de Montmesnil?

— Sa fille en disposera... Cérémonie romaine ou enfouissement civil, à sa guise.

— Pauvre demoiselle! Va-t-elle ainsi veiller jusqu'au matin?

— Que le pécheur larmoie sur le pécheur, peu nous importe!... Il est écrit : « Laissez les morts ensevelir leurs morts. »

Et dur, sec, roide, hautain, ayant déposé tout masque de mansuétude, M. Silvat sortit de la voûte, traversa le jardin, et gagna sa cellule.

XXVIII

Seule!... Ainsi, abandonnée de tous, Monique était demeurée seule... Je patientai encore durant quelques minutes, puis avec précautions, me risquai hors de ma cachette... Dans l'escalier, d'épaisses ténèbres; mais, au premier étage, une mince traînée de lumière. Tel qu'un larron de nuit, je me coulai jusque-là.

Aucun bruit, sauf par instans, quelques sanglots... Elle!... Et cependant, j'hésitais. J'étais pris de scrupule, j'entendais comme un appel de ma conscience : « Quelle audace est la tienne! Vouloir parler d'amour en un pareil moment! Respecte au moins les larmes. Va-t'en... » Non : indécision passagère... « Ose donc! me répondait une autre voix... Profite de l'occasion; séduis son désespoir. Elle pleure? sache pleurer avec elle, et tu auras captivé son cœur. »

Les portes avaient été refermées, j'ouvris doucement, et doucement j'entrai.

Sur le seuil, je m'arrêtai, saisi. Ma première sensation était une vague terreur, tant l'aspect de la chapelle me sembla devenu

sinistre. On avait éteint cierges, lustres, lampadaires, et comme un symbole de la piété filiale, demeurée fidèle en l'abandon de tous, — une seule bougie brûlait près du corps étendu. Sa flamme vacillante accentuait la dureté du visage immobile, et dans sa roideur cadavérique, M. de Montmesnil était effrayant à voir. Mais le flambeau n'éclairait qu'un étroit espace autour de la civière; le reste de la galerie allongeait ses profondeurs dans une obscurité compacte.

Je ne m'étais point trompé : Monique était bien seule. Elle se tenait encore agenouillée, courbant la tête vers le lit mortuaire. Au bruit de la porte, elle se leva effarée.

— Vous, vous?... N'entrez pas, par pitié, n'entrez pas!

— Je suis un ami, lui dis-je,... j'ai donc voulu partager votre peine.

— Laissez-moi! reprit-elle avec égarement... Tout désormais nous sépare;... je me sens broyée, anéantie... La main de Dieu s'est abattue sur moi!

Elle s'interrompit, et se ravisant, me fit signe d'avancer :

— Oh! qu'est cela? Venez vite, regardez!... Mon père vit encore!

Je m'approchai... Illusion! Le corps était déjà glacé. Tristement je hochai la tête.

— Si, si! il vit encore! insista Monique... Pourquoi me trompez-vous? Je viens de le voir tressaillir... Votre présence ici l'indigne!

De nouveau, elle se pencha sur M. de Montmesnil, l'examina longuement, puis enfin se relevant, avec un air farouche :

— Mort! exclama-t-elle .. Il n'a pas même reconnu sa fille!

— Nous sommes arrivés trop tard, ma pauvre amie. Sa pensée, obscurcie déjà, ne pouvait...

— Il l'a cependant reconnue... l'autre... l'abominable femme... sa perdition!... Il l'a reconnue, et la voulait enlacer de ses bras!... Une fin, tout en bonheur!... Mais quelle volupté est donc l'amour, puisqu'il est plus fort que l'agonie, et transforme le râle en un soupir d'allégresse?

Brusquement elle jeta un cri, porta les doigts vers ses cheveux, et sur son front rabattit son voile. Dans la pénombre où nous étions debout, je ne voyais nettement que ses yeux, des yeux ardens, brûlés par la fièvre, luisant d'un insoutenable éclat... Éperdu, je lui saisis les mains :

— Monique!

— Éloignez-vous! fit-elle en se débattant... Épargnez-moi!... Pas de sacrilège!...

Vains efforts: je resserrai l'étreinte.

— « Amour : douceur d'aimer », lui murmurai-je, en me penchant vers son visage.

Elle écarta la tête, et me regarda avec épouvante :

— Maudit!... Il ose faire parler les morts!... Vous êtes un infâme!

Mais elle ne résistait plus, et, comme domptée par une formule magique, abandonnait ses mains à la pression des miennes. La faisant alors reculer lentement, je ne m'arrêtai qu'à l'extrémité de la galerie. Nous étions, maintenant, tout enveloppés de ténèbres, silencieux dans un profond et lugubre silence. Avec passion, mes yeux cherchaient les yeux fascinateurs, cette hantise de mes jours, la vision de mes nuits; mais elle, secouée par de fréquens sursauts, tenait son regard fixé sur le flambeau lointain.

— Ne me repoussez pas, repris-je... Vous l'avez dit : votre seul ami désormais, c'est moi!... Indifférente, odieuse à votre mère, ou plutôt orpheline, vous...

— Je n'ai plus qu'à devenir votre maîtresse! s'écria-t-elle, en me jetant un éclat de rire.

Elle dégagea ses mains, puis reculant de quelques pas :

— Monsieur Surville, consolateur des affligés et mon unique ami... croyez-vous au démon?

— Au démon?... Pourquoi cette demande?

— Parce qu'il faut être poussé par le diable pour vouloir suborner une pauvre fille pleurant sur le corps de son père!

Sa parole était injurieuse et sa voix méprisante; pourtant, elle ne s'écartait plus. Elle paraissait cruellement souffrir; son agitation augmentait; sa respiration devenait haletante; un rictus de douleur lui contractait la bouche.

— Tant d'émotions vous tuent, lui dis-je... Sortons.

Mais elle n'entendait pas; ses yeux hagards suivaient au loin l'oscillation de la funèbre lumière; et toujours elle riait, riait convulsivement.

— Sa maîtresse! fit-elle après un long silence... Quelle ignominie de pensée en un pareil moment!... Sa maîtresse!

— Non; pas ce mot!... Il avilit l'amour! Le mariage bientôt nous permettra....

— Allons, assez d'hypocrisie ! Je ne suis point de celles que l'on épouse : vous le savez trop bien !... Oui, votre maîtresse : j'ai lu ce mot dans vos regards... Soit, et peu m'importe !... Si vous aimez, j'aimerai... Mais je veux l'amour... l'amour humain, en dépit de Dieu !... Monsieur Surville, vous que m'envoie le diable, croyez-vous à Dieu ?

Cette fois, je ne répondis rien : l'incohérence de ses propos commençait à m'alarmer; une croissante inquiétude me gagnait, un mystérieux effroi.

— Non, reprit-elle, vous n'y croyez pas. Moi, je voudrais le fuir !... Dieu ? Je ne le connais que par le mal qu'il me fait sans trêve... Je viens de chasser d'ici ses plus fervens adorateurs, les misérables qui ont si longtemps supplicié mon père... Eh bien, il cherche à les venger... Voyez : il me torture. il veut que je lui cède : je ne céderai pas... Moi religieuse ? Ah ! ah ! ah !... Mais, c'est vous que j'aime, — vous seul... Entendez-vous ? Comprenez-vous ?... Je vous méprise pourtant, mais je vous aime, — vous, le désir ; — vous, le péché !... Emportez-moi !

Je dus la soutenir; défaillante, elle allait tomber.

— Quelle exaltation, Monique !... De quel mal parlez-vous ?

— Atroce !... Oh, atroce !... Le mal de ma famille !... Il me tenaille; il me fouille la chair !... Votre maîtresse ? J'accepte ! Je m'abandonne... Nous partirons ensemble... Nous... nous... Ah ! !... Le baiser divin !

— Que disait-elle ?... D'un mouvement furieux, j'enlaçai la jeune femme, et posai mes lèvres sur son front...

— Aimer ! douceur d'aimer ! soupira-t-elle comme en extase... Dieu !

Soudain, je reculai avec horreur ; ma bouche, mes doigts étaient souillés de sang... Et soudain aussi, elle poussa une clameur et s'abattit sur le parquet.

— Monique ! Monique !

Pas de réponse... J'essayai de la relever ; elle était évanouie... Je courus chercher le flambeau qui brûlait près de la civière, et, revenu, m'arrêtai, épouvanté.

Inerte et rigide, toute pareille à une morte, elle gisait sur le sol, les bras en croix. Mais sa tête convulsée se redressait, projetée en avant; ses yeux dilatés, effrayans, énormes, regardaient

fixement dans l'espace. Sur son front apparaissaient cinq larges déchirures, d'un incarnat vermeil, et qui lui dessinaient une sorte de couronne... Hideux, hideux à voir!... Deux autres plaies s'étaient aussi formées sur le revers des mains, et un suintement rosé coulait goutte à goutte de ces blessures...

En catalepsie!...

Pourtant, des sons confus, un bégaiement étrange sortait de la bouche grimaçante :

— Amour, balbutiait-elle... Douceur d'aimer!... Dieu!

Je me ruai vers la porte et j'appelai. A mes cris, des pas se firent entendre, et bientôt M. Silvat, conduisant la Mère Angélique, entrait dans la chapelle.

En m'apercevant, il m'adressa un geste d'indignation; mais sans lui laisser le temps de m'invectiver, je lui désignai Monique. Il s'avança, et aussitôt levant les bras au ciel :

— La revanche de Dieu!... Un miracle! Révérende mère: un éclatant miracle!... Satan, la victoire nous reste!

Guidée par lui, l'aveugle s'approcha de la cataleptique, et, se courbant, tâta le front, palpa les mains. A son tour, elle poussa un cri de triomphe :

— Les stigmates! Nos glorieux stigmates!!!... Oui, oui, la revanche de Dieu!

Avec transport, elle étreignait sa nièce, baisait dévotement les plaies suppurantes, lui adressait des paroles de tendresse, des mots de mystique exaltation :

— Sois ma fille désormais; sois l'enfant de mes larmes! J'ai tant pleuré sur ton père!... Toi, une véritable Montmesnil, une élue, l'héritière de notre sainteté? L'Éternel soit béni!... Que dis-tu? « Douceur d'aimer Dieu »? Oui, douceur infinie; il n'est point d'autre amour ici-bas. Répète, chère enfant; dis et redis ton cantique : je l'écoute avec délices... Ma colombe, ma rose immaculée, ma jolie sainte! Va, tu nous appartiens; nous saurons bien t'arracher à la terre!

— Hâtons-nous, enjoignit M. Silvat.

Et soulevant le corps paralysé, il l'emporta hors de la chapelle. La Mère Angélique sortit avec eux.

Mon premier mouvement avait été de les suivre; mais sur le seuil, il fallut m'arrêter :

— Où allez-vous, monsieur Surville? Votre indiscrétion m'étonne... Rentrez; je vous rejoins dans un instant.

Ne doutant pas qu'on ne revînt promptement m'apporter des nouvelles, j'obéis... Tant de secousses m'avaient brisé; j'allai m'asseoir sur un des bancs de la chapelle...

Et le temps s'écoulait. Las d'attendre, je repris le flambeau et me mis à examiner les objets suspendus contre la muraille... Des peintures jansénistes; je les connaissais; des... Tiens!... Qu'était donc cela?

C'était, calligraphiée dans un cadre d'or, une citation de saint Augustin, phrase demeurée fameuse des *Soliloques:*

« Seigneur, lorsque je considère les âmes que vous avez choisies, je demeure stupéfait, et ne puis pénétrer la profondeur de vos desseins. Ceux dont vous avez inscrit les noms au Livre de Vie ne sauraient périr. Les destinant à votre Temple, de vos mains vous lavez leurs souillures... »

Bizarre, si bizarre ce texte, en pareille occurrence! Il me semblait vraiment s'appliquer à Monique...

«... Ils tombent, et ne se peuvent blesser : leur péché même fait leur salut. »

Leur salut?... Ah! mais non! Le dieu de ces jansénistes ne me ravirait point une femme aimée!... Je me ruai contre la porte; elle résista : on m'avait enfermé. J'appelai : rien ne bougea dans la maison...

Vers minuit enfin, M. Silvat reparut. Furieux, je m'élançai vers lui :

— Où est-elle?... Dites!... Où est-elle?

— Partie; hors de vos atteintes : vous ne la reverrez plus jamais.

***

. . . .
. . . .
. . . .

Plus jamais?... Si!... Je l'ai revue, hélas! et je me sens bouleversé par le choc de ma subite rencontre.

Que d'événemens accomplis depuis quatre années! La vente de l'hôtel Montmesnil et la disparition de ses habitans; le décès du prince Zrélinsky; le mariage de la belle Clorinde avec cet autre

beau, le comédien Saint-Réal; et aussi, mes succès répétés à la scène, ma réputation grandissante. Je suis presque célèbre, à présent, et j'ai gagné quelque fortune... Nous aurions été si heureux ensemble, mon aimée!...

Quatre années, et le silence!... Le désespoir d'abord, l'âpre tristesse, puis le chagrin pensif, bientôt le charme des regrets. Tout un brouillard croissant estompait, aujourd'hui, une trop lointaine image... Avais-je donc oublié? Non. L'oubli véritable est un linceul que jamais on ne soulève; et moi j'aimais parfois à déchirer le suaire pour contempler mes souvenirs. J'évoquais alors le gracieux fantôme de la jeune femme aux cheveux blonds, les flammes de ses yeux noirs, la maladive blancheur de sa figure, les séductions de son navré sourire; je regardais et demeurais songeur... Ah, pourquoi l'ai-je revue?...

Ce fut près de la ville d'Utrecht, au printemps même de cette année, que le hasard me remit en sa présence. J'étais venu dans la cité universitaire où m'attendaient, croyais-je, de nouvelles victoires. Son théâtre, bien que des plus modestes, montait, à grand fracas, une de mes pièces, — mon œuvre de prédilection, ce cher *Nazaréen*. Mais, dès mon arrivée, il fallut en rabattre. « Traduction, trahison », et celle-là, façonnée au goût de son pays par mon confrère Octavius Boysmans, pasteur, journaliste et dramaturge, n'était qu'un affreux carnage de ma pensée, un massacre de mon ouvrage.

Ce jour-là, notre répétition s'était prolongée, orageuse. Lamentation d'auteur, critiques d'impresario, ricanemens d'actrices, — rien n'avait manqué aux apprêts de la fête. Exaspéré par ces honteuses mutilations, j'étais sorti en faisant un esclandre; mais sur le *Vredeburg*, M. Boysmans me rejoignit :

— Pourquoi tant de fureur? me dit-il... Mes coupures sont indispensables : nous sommes, ici, dans une ville religieuse.

— Allons donc!... Votre université?... Je la croyais en plein mouvement rationaliste.

— Eh oui, nos futurs avocats, nos étudians pharmaciens ou vétérinaires, — très philosophes. Mais nos théologiens!... D'ailleurs, toute une population croyante, réformés ou catholiques, sans compter le mennonite, le morave, le janséniste, le...

— Des jansénistes?... Sont-ils nombreux, ceux-là?

— Assez pour nous causer des ennuis. Archevêque, chapitre,

prêtres de Sainte-Gertrude, — voilà plus qu'il n'en faut pour crier au scandale.

— Toute une colonie, alors?

— Oui, quelques milliers de fidèles. Avez-vous parcouru leur quartier? Non? Eh bien, faites-lui visite. Allez voir ces curieuses maisons, blotties à l'ombre de leur église; ces portes méfiantes, ces fenêtres soupçonneuses; humbles logis, ostentateurs d'humilité. Gent fanatique et fort intransigeante!

— Quel réquisitoire, mon révérend ami!... Pourtant, messieurs les calvinistes, ils sont quelque peu vos cousins.

— Non, je proteste. Trop adorateurs de l' « idole », et, nous autres libéraux, nous la voulons renverser. Moi, par exemple, je suis pasteur, mais au fond, très « agnostique »... Oh! ce n'est pas vos jansénistes qui s'en iront prêcher, de par le monde, l'Évangile de l'humanité nouvelle, la religion sans dogmes, le christianisme de la Raison.

Bien parpaillot, mon timide traducteur! Je lui en fis l'observation; il se contenta de sourire.

Ainsi devisant, nous étions sortis des vieux quartiers pour gagner les promenades. Devant nous le *Maliebaann* développait la perspective de sa sextuple allée, et nous causions, flâneurs, sous les frondaisons des tilleuls reverdis. Le soir tombait, un soir printanier de Hollande, tout chargé des moites effluves, de ces bleuâtres suées que dégagent la prairie et la tourbière. Le crépuscule embrumait déjà les lointains de la ville, et, dépassant ses flottantes grisailles, la tour du *Dom* nous envoyait les sonneries de son carillon. Tout dans la plaine rosoyante devenait repos, langueur, assoupissement.

Assis tous deux sous les senteurs des floraisons naissantes, nous avions repris notre conversation :

— Une œuvre bien curieuse, votre *Nazaréen!* me disait Boymans... Il fera son tour de Néerlande; je m'en charge... Avez-vous songé à l'Allemagne?

— J'y ai pensé; même, on prépare une adaptation pour un théâtre de Dresde.

— Il y réussira... Oui, une œuvre de haute envolée, mais si peu française! Comment, au pays de la « blague », avez-vous ressenti ce rationalisme si plein de larmes? On dirait d'une âme chrétienne, longtemps fervente, désabusée enfin, dont le blasphème douloureux...

Il s'interrompit, et allongeant la main :

— Attention !... Vous me parliez de nos jansénistes ? Eh bien, regardez, là-bas ! En voici un curieux spécimen... C'est la stigmatisée.

A l'extrémité du Mail, j'apercevais, se dirigeant vers Utrecht, deux petites religieuses, à la robe noire, à la coiffe tuyautée sans voile. Elles devaient passer devant nous.

— Quelle stigmatisée ? demandai-je, subitement ému.

— Une de vos compatriotes, simple converse dans une communauté janséniste de notre ville ; mais une miraculée. Plus surprenante encore que la Palma d'Oria ou que Louise Lateau ! Chaque semaine, à jour fixe, elle tombe en extase, reçoit les stigmates, et proclame la douceur d'aimer Dieu. On vient la voir, de dix lieues à la ronde ; peu de conversions, toutefois : inutile merveille. Le protestant se moque et le catholique se méfie... Au demeurant, une pauvre fille, à peu près idiote : on la confine, d'ordinaire, à l'infirmerie.

Les deux sœurs étaient, maintenant, arrivées près de nous. Une d'elles, — la stigmatisée sans doute, — se traînait péniblement et s'appuyait avec lourdeur sur le bras de sa compagne. Elles parlaient l'une et l'autre en français : bavardage de garde-malade, propos sur les tisanes et les cataplasmes...

Frémissant, je me levai...

Monique !!...

Mais je retombai sur mon banc... Oh, dégoût ! La monstrueuse apparition !... Un visage couturé de cicatrices ; un masque purulent, tout en plaies,... rien qu'une plaie !

D'un œil hébété la malade me regarda... Me reconnut-elle ? Oui, car je la vis aussitôt tressaillir et précipiter sa marche...

Elle passa.

GILBERT AUGUSTIN-THIERRY.

D. ANTONIO CÁNOVAS DEL CASTILLO

Je me souviens, et je comprends à présent. Comme nous sortions de *la Huerta*, par cette claire nuit de novembre commençant, tandis que sonnait, haute et joyeuse, la voix d'Emilio Castelar, dans toutes les allées, de tous les massifs, des hommes de police se levaient. D'autres agens veillaient à la grille entr'ouverte. D'autres encore maintenaient les quelques passans attardés qu'avaient fait s'arrêter ici, à l'extrémité de la ville, aux portes de la grande maison dont une des façades regarde la campagne, près de la barrière de Salamanque à cette heure d'ordinaire déserte, les lumières et les voitures. M. Cánovas était bien gardé. Huit mois après, Angiolillo a pu trouver et saisir sa minute. Qui sait? Déjà peut-être, ce soir-là même, parmi ces curieux qui saluaient, un Angiolillo attendait.

***

Si jamais à un homme d'État la mort a pu apparaître en libératrice, certes il ne manquait pas de raisons, — on l'a observé justement, — pour que ce fût, quand la première balle l'a frappé, à M. Cánovas del Castillo. Et s'il lui a été donné de se reconnaître, si dans ce puissant esprit s'est faite la suprême lucidité de la fin, sans doute ces raisons ne lui ont-elles pas échappé. Castelar l'a dit devant son corps sanglant : « En ces derniers temps, il portait à lui seul la croix de tous les Espagnols. » C'est vrai : à lui seul, en ces derniers temps, il portait toutes les croix de

l'Espagne. Deux guerres aux deux bouts opposés du monde ; deux arméesà lever et à entretenir ; avec le souci de vaincre, celui d'éviter des complications redoutables, et avec celui de sauver les colonies, le souci de les réorganiser : par-dessus les périls et les menaces du dehors, les embarras et les misères du dedans : des centaines de millions à tirer d'un pays qui semblait épuisé, le carlisme renaissant et déclarant ne faire trêve que par une sorte de pitié chevaleresque envers un roi enfant sous la tutelle d'une femme et de pitié patriotique envers l'Espagne malheureuse ; les républicains agités ; les socialistes enhardis ; les anarchistes, hélas ! plus nombreux et plus furieux que nulle part ; çà et là, dans l'est et le midi, des rappels, des réveils du fédéralisme, du cantonalisme : des grèves, des refus de payer l'impôt, des tentatives d'émeute, des promenades de bandes mêlées de partisans et de brigands ; au Parlement, les libéraux qu'on s'était habitué à croire rompus aux pratiques purement constitutionnelles, retournant à la vieille tactique, retombant dans la manie révolutionnaire du *retraimiento ;* des défections, presque des trahisons d'anciens amis, d'héritiers pressés de jouir ; autre « chose d'Espagne », des rivalités et des ambitions de généraux, des intrigues où la mauvaise foi politique ne craignait pas de traîner le nom d'une personne dont l'unique soin et l'unique défense consistent à demeurer étrangère, supérieure à toutes les intrigues ; des menées si ténébreuses qu'il a fallu éclairer la situation d'un jour cru, et de soi-même, au risque de provoquer une crise qui n'eût sans doute pas été un simple changement de ministère, poser, non pas aux Chambres, mais à la Couronne, la question de confiance ; tels ont été les derniers temps et, puisque l'assassin a osé parler du « calvaire qu'il allait gravir », tel a été le calvaire de M. Cánovas. Peu de moyens de se tirer d'affaire ; pas de moyen de se retirer des affaires : oui, il se peut que tout autre, à sa place, eût, sinon désiré, du moins remercié la mort ; lui, j'en suis sûr, pas un instant, il n'a senti cette lassitude ni connu cette défaillance.

« Vous savez mes goûts, me disait-il, et que ce qui me plairait le mieux maintenant, ce serait de travailler dans ma bibliothèque, et de me reposer dans mon jardin. Me voici qui arrive à soixante-dix ans, et il y en a bientôt cinquante que je suis dans la vie publique. Mais j'y suis, il faut que j'y reste, et il le faut précisément parce qu'il y a cinquante ans que j'y suis. Et puis, je suis convaincu que l'Espagne a encore besoin de moi. Il suffit. Ce qu'on

peut penser m'importe peu : il n'est pour moi que mon pays qui compte : avant tout, servir mon pays. Si je n'écoutais que les miens et moi-même, je m'en irais; mais, je ne le dois ni ne le puis, ni par conséquent ne le veux : tant que l'Espagne ne m'aura pas signifié mon congé, — et elle n'a qu'une manière de me le signifier, qui serait de me refuser, pour la lutte, tout soldat et tout crédit; — cela, tant que l'Espagne ne l'aura pas fait, quoi qu'on me dise, je ne m'en irai pas. »

Ces mots : « Je ne m'en irai pas », M. Cánovas les prononça lentement et comme syllabe à syllabe, les coupant, les ponctuant, en quelque façon, de ce mouvement nerveux de la bouche et de l'œil qui donnait à son visage une expression si particulière. Je ne crois pas que la figure humaine puisse marquer plus de force, consciente et réfléchie, de vouloir. Tous les traits, d'un dessin très ferme, et chaque trait en ses moindres détails, le vaste front, les sourcils épais, l'arête vive du nez, la moustache grise aux poils rudes, tirée presque géométriquement en ligne droite sur la lèvre puissante, le menton saillant, tout ce qui constitue la physionomie dénonçait en celle-ci l'âme maîtresse, dominatrice, prédestinée à commander. Une contraction habituelle, où se révélait l'incessante tension de l'esprit, y ajoutait quelque chose d'un peu dur, et M. Cánovas del Castillo ne mettait aucune coquetterie à l'atténuer. Jusque dans le port de la tête, qui se redressait et se rejetait en arrière, il y avait un air impérieux. Ce n'était pas assurément une attitude prise à dessein; il ne la prenait pas, il l'avait; elle lui était si naturelle qu'on ne l'imaginait pas et qu'il ne se voyait point autrement.

Entre tous les portraits qu'on a de lui, il en est un qui le représente de face, et qu'il n'aimait guère : « Autour de moi, remarquait-il avec un sourire, c'est ce médiocre portrait que l'on préfère, parce que j'y parais *plus doux.* » Il ne se cachait pas de ne pas tenir à paraître « trop doux »; et la réputation de sévérité, de rigueur même, qu'on lui avait faite peu à peu sur les apparences, il ne cherchait pas à la démentir. Plutôt passer pour avoir la main lourde que pour l'avoir faible; car l'autorité n'est pas faite pour qu'on demande humblement la permission de l'exercer : à l'entourer de formes, d'explications et d'excuses, on la compromet, on la perd : elle ne donne tout son effet, que lorsque ceux qui la font mouvoir la laissent tomber de tout son poids en la laissant tomber de toute leur hauteur.

Ainsi pensait M. Cánovas, qui savait pourquoi il pensait ainsi dans l'Espagne qu'il avait trouvée. Cependant, à la longue, les rancunes et les convoitises aidant, une légende s'établissait, dont on peut dire qu'il a fini par être la victime; légende mensongère qui ne se contentait pas de le peindre inflexible, faisait pis, et le peignait cruel. J'ignore si les anarchistes ont réellement souffert dans les cachots de Montjuich des tortures qui déshonoreraient à jamais le geôlier qui les invente et les applique, et je voudrais, avant de condamner personne, un témoignage plus impartial que le mélodramatique récit de M. Tarrida del Marmol. Mais admettons qu'ils n'exagèrent pas et que leur prison ait été, contre toute loi et tout droit, changée en martyre, que la question ait été ressuscitée pour eux par de nouveaux inquisiteurs. Supposons-le, maint exemple nous montrant de quelle inhumanité l'homme livré à lui-même est capable. En quoi l'accusation touche-t-elle M. Cánovas? Qui prétendrait sérieusement qu'il a ordonné, approuvé, toléré des actes aussi odieux, s'ils ont été commis et lui ont été révélés?

N'y eût-il pas, pour qu'il ne les eût ni ordonnés, ni approuvés, ni tolérés, pour qu'il n'en fût à aucun titre ni en aucune mesure responsable, ce motif qu'ils étaient odieux, il y en aurait un autre, et c'est qu'ils étaient inutiles : ces prisonniers étaient des prisonniers, enfermés dans une citadelle qui ne lâche pas aisément ce qu'elle tient; donc impuissans, hors d'état de nuire. Or, on peut, quand on est, au sens plein du terme, un homme de gouvernement, ne pas reculer devant des moyens qui feraient hésiter de plus timides : encore faut-il que ce soient des moyens de gouvernement, bons à atteindre une fin de gouvernement; dans le cas des anarchistes de Montjuich, la fin était atteinte; il eût été absurde, puisque aussi bien il était superflu, de recourir à ce moyen qui n'en était pas un; et quiconque a vu de près le politique qu'était M. Cánovas del Castillo n'a pas besoin d'en savoir davantage.

C'était en tout, partout et toujours, un politique. Les mêmes adversaires qui lui reprochaient sa « dureté » lui ont également reproché et son « orgueil », et sa « mauvaise humeur », l'un et l'autre tenus, grâce à eux, pour proverbes en Espagne : « la *soberbia*, et le *malumor* de Cánovas. » — Mais, chez M. Cánovas, l'orgueil n'était que le sentiment de la force, et bien moins de sa force ou de sa valeur personnelle que de la force et de l'auto-

rité de l'État, du pouvoir gouvernant dont il était le dépositaire, qui en lui ne devait pas mollir et vis-à-vis duquel il ne devait pas laisser prendre de tentantes familiarités. Son seul aspect retenait, imposait, du reste, empêchait de devenir familier; il donnait sans effort l'impression de la grandeur, et sans raideur, en n'abaissant pas les sommets, il excellait à marquer et à conserver les distances.

On a dit de M. Cánovas que du haut de son orgueil, de cette fameuse *soberbia*, il voyait les autres tout petits et les dédaignait: mais il était trop politique pour ne pas les voir à leur taille et, obligé de se servir d'eux, pour dédaigner des gens dont il ne pouvait se passer. Nul, lorsqu'il le voulait, — et il le voulait toutes les fois qu'il n'y avait pas d'inconvéniens à le vouloir, — n'eut l'accueil plus courtois, l'hospitalité plus aimable; seulement il ne supportait pas d'être dérangé par des importuns au moment opportun : en cela sa « mauvaise humeur » elle-même était politique. Il essayait d'autant moins de la dissimuler, alors, que jamais il n'a couru, à travers les banales affabilités de la rue, après ce qu'on nomme la popularité et qu'il offrait l'exemple, si rare en nos jours, d'un homme d'État qui avait fondé et qui dirigeait une monarchie absolument moderne, constitutionnelle, parlementaire, quasi démocratique, actionnée par le suffrage universel, et qui, néanmoins, ne se souciait pas d'être populaire.

Mais un tel homme n'était pas de ceux qui se définissent par ce qu'ils ne sont pas; ses qualités comme les défauts qu'on lui prêtait, ses talens et, — pourquoi craindre le mot? — ses vertus se rendraient mal par des négations : tout en cet homme était positif et actif, et *il était* éminemment. Ouvrez les journaux qui le combattaient : ce n'est pas une complaisance d'oraison funèbre ni un subit attendrissement devant la tombe qui leur fait vanter son patriotisme, sa foi dans les destinées de son pays, la largeur et la sûreté de ses vues, la rapidité de ses résolutions, sa persévérance dans l'exécution, sa sérénité dans l'épreuve, son éclatante intégrité, la fierté de tête et de cœur pour laquelle ceux mêmes des Espagnols qui ne l'aimaient pas aimaient et admiraient en lui ce que, par l'intelligence et par le caractère, il avait d'espagnol et comme de romain.

En des circonstances diverses, quand il vint réparer les folies de dix ans de révolution, apaiser les discordes civiles, guérir tant de plaies de sang et d'argent, quand il tint bon contre l'Allemagne

de Bismarck dans le conflit des Carolines et contre les États-Unis dans les insurrections de Cuba, en plusieurs autres occasions encore, il fut vraiment le Consul qui ne désespère pas de la république. Si graves que fussent les difficultés, elles le trouvaient impassible ; et plus il s'y heurtait, plus il rebondissait, pour ainsi dire, et s'élevait. Quelque force ennemie qu'il rencontrât en face de lui, il se sentait autant de force, qui n'était pas seulement sa force à lui, mais la force, ramassée et vivante en lui, de l'Espagne qui avait été, qui était, et, il le voulait de toute sa puissance de vouloir, qui serait.

« Il en est de la patrie, disait-il, comme de notre père et de notre mère : on est pour elle, avec raison et sans raison. » Il savait bien qu'elle n'était plus la triomphante, la conquérante, l'impériale Espagne des temps passés ; mais, confiant en des jours plus justes, il avait sa façon de ne pas l'humilier, qui était de se réserver, de ne pas la conduire en des compagnies où l'insolence des parvenus ne l'eût admise que par faveur et au bas bout de la table. « Nous autres Espagnols, déclarait-il dès 1878, — on ne saurait trop citer cette phrase qui est typique et où la politique de M. Cánovas se résume, — nous ne sommes pas assez forts pour nous imposer à la première place ; nous ne sommes point, nous ne pouvons pas être assez modestes pour occuper de bon gré la seconde. » Et l'an dernier, comme on le poussait indiscrètement à rechercher certaines alliances, il répondait : « Ce à quoi je ne consens pas, c'est à des sollicitations contraires à la dignité espagnole : ce que je ne fais pas, c'est d'aller de porte en porte chez les ambassadeurs demander aide et assistance, sitôt qu'une crise survient. »

Il n'allait pas de porte en porte quêter des alliances, parce qu'il n'y voulait pas mener avec lui l'Espagne de Charles-Quint et de Philippe II ; mais s'il était à ce point susceptible, et à ce point résigné, sur ce que l'Espagne ne pouvait pas faire, tout ce qu'elle pouvait faire, il n'en était que plus prompt et plus opiniâtre à l'exiger. Elle souffrait qu'il l'exigeât, car il y avait deux choses en M. Cánovas dont l'envie elle-même, — l'envie qui, selon un de ses biographes, le suivait comme son ombre, — ne s'est jamais permis de douter : ce patriotisme d'abord, tout à la fois ardent et raisonné, instinctif et tiré de l'étude profonde de l'histoire, physiologique, autant qu'un sentiment peut l'être, et hautement intellectuel ; ensuite l'inattaquable probité, l'absolu désintéressement,

— puisqu'il paraît que c'est maintenant une vertu qui mérite d'être louée en un homme d'État.

M. Cánovas del Castillo ne se répandait pas volontiers en confidences sur sa vie; et, les deux ou trois brochures que, malgré lui, on a publiées, ce n'était pas par lui qu'on pouvait les avoir. Un jour, pourtant, que nous en causions, il me dit : « Un de mes concitoyens de Malaga, qui veut me faire honneur, raconte que, jusqu'à un âge avancé, je n'avais jamais vu cinquante mille francs ensemble. Il me comble. Si fait; je les avais vus; pas bien des fois, mais je les avais vus. »

Sa jeunesse avait été pauvre, il n'en rougissait pas : la fortune était venue enfin embellir sa vieillesse; elle ne l'avait pas changé. Elle avait passé près de lui, sans qu'il fît rien pour croire qu'elle était à lui. Ce qu'il en aimait le mieux, c'était, avec le charme qu'elle avait mis dans sa demeure, ses livres, ses bronzes, ses fleurs, ses oiseaux. Depuis de longues années déjà, l'homme qu'on disait si ambitieux, impérieux et dur, qui, disait-on, avait le don, le goût et le besoin du commandement; ce Président du conseil qui, murmuraient les jaloux, ne pouvait supporter de ministres à ses côtés et voulait être, lui seul, le ministre universel; ce despotique serviteur qui courbait sous son joug — on l'insinuait — même les rois, ses maîtres; qui donc enfin? celui que les pamphlets montraient, maniaque sanguinaire, occupé à faire torturer les prisonniers de Montjuich — et qui assurément n'était pas cet homme-là, mais qui, si l'on veut, avait eu, et paraissait toujours avoir quelques parties de cet homme-là : l'amour du pouvoir, le besoin de commander — M. Cánovas n'aspirait qu'à un coin de fraîcheur, en face d'une pelouse verte, contre le mur de sa maison. Il jurait : « Je ne m'en irai pas », estimant ne pouvoir partir sans trahir; mais son vœu le plus cher était de pouvoir bientôt s'en aller tranquille, certain qu'avec lui ou après lui, du même coup, la monarchie et l'Espagne ne s'en iraient pas.

*
* *

Sa tâche ainsi achevée, dans ce repos bien gagné, M. Cánovas eût pu lire un livre glorieux qui eût parlé de lui, où il y eût eu peu de pages vides, où trois ou quatre eussent été de très grandes pages. Il eût pu y revoir et y refaire en raccourci le chemin parcouru, du point de départ au point d'arrivée. Seize ans : il quit-

tait la ville natale et rejoignait à Madrid son ami José de Salamanca, comme lui riche d'espérances, qui lui procurait un emploi dans les bureaux de la Compagnie du chemin de fer d'Aranjuez. De temps en temps, il faisait visite à son oncle, le solitaire, *El Solitario*, le poète D. Serafin Estebánez Calderòn dont la protection s'étendait sur lui, capricieuse et souvent ironique, bonté fantasque qui ne l'en touchait pas moins et à laquelle, plus tard, il a rendu pieusement hommage. C'étaient les jours de l'Université où il se liait d'affection avec deux de ses futurs émules en politique, Castelar et Martos, qui tous deux aussi devaient devenir ministres, présidens du conseil et académiciens. L'étude du droit n'emplissait pas toutes les heures et, le soir, une gaie *tertulia* s'assemblait dans la calle de la Montera, au petit café de *La Esmeralda*. Là, autour d'une carafe d'eau claire, on réformait la politique et on renouvelait la littérature. Là, pendant un hiver, quelqu'un s'était assis à la table voisine, qui écoutait, ne soufflait mot et que l'on prenait pour un espion. Nettement averti qu'il gênait, il avait dit : « Je ne reviendrai plus », mais, en se retirant, avait laissé tomber cette prophétie : « Il y en a un de vous, — il le désigna, c'était Cánovas, — qui occupera les plus hautes charges et donnera des lois à son pays » ; puis il avait remis sa carte : Joaquin Maria Lopez, le célèbre orateur parlementaire.

Vingt ans : les promesses commençaient à s'accomplir ; Cánovas débutait dans le journal *La Patria*, dans le recueil *Las Novedades*; vingt-six ans : les portes de la Chambre cédaient devant lui, et, à trente ans, cédaient les portes de l'Académie. Et la course se précipitait : Cánovas rédigeait le manifeste de Manzanares, jetant en des voies moins étroites ce qu'avait de moins vieux le vieux parti conservateur, acceptait des fonctions au ministère d'État, allait à Rome comme chargé d'affaires, devenait gouverneur civil de Cadix, directeur général de l'administration, terminait par la pratique son apprentissage, et à trente-six ans, en 1864, dans le cabinet formé et présidé par Mon, recevait, ministre pour la première fois, le portefeuille de l'intérieur. Dès cette première fois qu'il fut ministre, le cabinet, formé et présidé par un autre, prit son nom ; on l'appela le ministère Mon-Cánovas. En 1865, sous O'Donnell, il passe aux finances et aux colonies ; il y marque sa présence par un acte considérable : c'est lui qui signe le décret instituant une enquête sur les conditions du travail à Cuba et Puerto-Rico, d'où devait sortir l'abolition définitive de l'esclavage.

Les années qui suivent s'écoulent en discussions contre les fautes de Narvaez et de Gonzalez Bravo, jusqu'à ce qu'éclate la révolution de 1868. Elle surprit M. Cánovas del Castillo, si toutefois elle le surprit, dans les archives de Simancas, où il se délassait, se consolait et se retrempait par l'histoire. Cette date, comme il l'a dit, « ouvrait une parenthèse dans sa carrière. » Comme il l'a dit, il « touchait à l'âge de la pure raison », il allait avoir quarante ans, et il était tout plein de pensées qui avaient mûri. La parenthèse ouverte se refermera ; mais cependant, dans la méditation et la retraite, c'est l'œuvre de la vie qui s'ébauche.

M. Cánovas, de loin et sans s'y mêler, suit les événemens. Avec cette clairvoyance qui est un des dons de l'homme d'État, il observe et voit venir, du fond de l'inconnu, l'inévitable. Il voit débarquer à Carthagène le roi élu, Amédée de Savoie, et, trop monarchiste pour lui créer des embarras, il est trop avisé pour répondre aux avances qu'on se hâte de lui faire : il connaît trop son pays pour ne pas deviner que cette dynastie étrangère ne peut prendre en terre espagnole ; il attend. Le duc d'Aoste retourne en Italie, la république est proclamée. M. Cánovas attend et ne s'étonne pas : il voit venir, il voit passer Pi y Margall, Salmeron, Castelar, Pavia, fleur d'un jour — *flor de un dia*, — Serrano, et, derrière eux, s'approcher cet inévitable, auquel il s'est patiemment préparé. Martinez Campos en avance l'heure à Sagonte ; mais le manifeste de Sandhurst est tout prêt (chaque période de sa vie publique a pour prologue un manifeste). M. Cánovas est, par lettre royale, investi de la régence, et les pensées mûries dans la solitude des archives de Simancas se concentrent et s'expriment en ces paroles, elles-mêmes historiques : « Je viens continuer l'histoire d'Espagne. »

Au delà, en effet, l'histoire d'Espagne continuait. La Restauration en finissait à l'intérieur avec les carlistes, à l'extérieur, avec les insurgés cubains. Mais ce n'était pas tout, c'était peu d'avoir ressuscité la monarchie : il fallait la rendre vraiment nationale et constitutionnelle, la doter des organes indispensables à un gouvernement de ce siècle, instruire et guider un jeune prince grandi dans l'exil, improviser un personnel, corriger les mœurs politiques ; former, réformer, transformer ; faire des partis en armes, des partis de parlement et de tribune, les attirer dans la légalité, discipliner le sien et aider à l'éducation des autres ; après s'être créé une majorité, créer à cette majorité une opposition, et

après l'avoir créée, par une dernière habileté, que tout le monde ne comprendrait pas, la lier sans retour à la monarchie, en lui remettant à son tour le pouvoir. Non seulement le décor et la pompe, mais toute la réalité du pouvoir; lui démontrer qu'il y avait pour elle quelque chose à faire avec ce régime; qu'elle pouvait introduire dans le fait par la loi une partie au moins de ses principes et de ses aspirations; la combattre peut-être quand elle proposait tel ou tel article, mais s'incliner, une fois l'article voté, et surtout, le tour des conservateurs revenu, ne point songer à défaire ce que les libéraux avaient fait : considérer comme droit acquis même le droit acquis contre soi; par là, « monarchiser » l'opposition et « libéraliser » la monarchie; le dessein n'en était ni vulgaire, ni aisé : M. Cánovas le conçut et le mena à bien.

En vain, la fatalité, sur sa route, ajouta des obstacles aux obstacles prévus : il dut faire franchir à la monarchie le pas redoutable de la mort prématurée du roi, alors qu'une énigme se posait et que l'on ne savait pas quel serait le successeur à ce trône relevé d'hier et si vite vacant. L'énigme résolue, il restait à pourvoir aux nécessités d'une régence qui devait durer toute une minorité royale et être exercée par une femme, mettant à profit le malheur même, de telle sorte qu'au lieu d'ébranler la monarchie, cette régence lui fît gagner du temps, l'implantât, la consolidât. M. Canovas en sortit par un coup de génie; et de même que, pour parfaire la Restauration, il n'avait pas hésité à céder la place à M. Sagasta, de même, pour opérer sans accident la transmission de la couronne, il n'hésita pas à s'en remettre aux libéraux, les liant à nouveau et intéressant au succès leur loyalisme plus récent. Le danger ne pouvait guère venir que d'eux, eux seuls, entre les partis d'opposition, représentant un ordre légal et non l'anarchie; ce danger, en les chargeant de le vaincre, M. Cánovas le supprimait.

Le temps passe : le Régence s'assied et s'affirme, solide, pacifique, bienfaisante. Mais voici revenir des jours difficiles : Cuba encore révolté et les Philippines soulevées, le trésor anémié, les bourses étrangères fermées, l'administration accusée ou soupçonnée. Les camps opposés se défient à coups de généraux; les uns déclament, les autres conspirent; les libéraux, après dix-huit ans de sagesse, sortent de la Constitution, remontent sur l'Aventin; la reine est inquiète et indécise; l'Espagne est secouée comme par un tremblement de terre; il semble que tout soit à recom-

mencer. Et vieux, mais oubliant son âge, M. Cánovas recommence, ou plutôt, fidèle à la parole donnée, il « continue l'histoire d'Espagne ». Il la continue dignement, noblement, frappant le sol et en faisant surgir des hommes et de l'argent, malgré tous ceux qui l'abandonnent, changeant en deux années épiques ces deux années terribles, attentif à la garde du roi et du pays, jusqu'à ce que la balle d'Angiolillo le couche dans ce repos sans fleurs et sans livres qui n'était pas celui qu'il rêvait, et qui sera le seul qu'il ait connu.

Si l'Espagne lui paye ce qu'elle lui doit, elle dira qu'il lui a donné vingt-deux ans d'un régime meilleur qu'elle n'en avait eu depuis des siècles, une Restauration qui n'a point versé de sang, ni fait couler de larmes, qui s'est abstenue de représailles, et qui lui vaut plus de libertés qu'une révolution. Les rois chargeront de titres et d'honneurs la veuve et les neveux de ce ministre, qui, plus qu'un dictateur avec l'épée, fut avec l'esprit un faiseur de rois et qui, plus que de la Toison d'Or et de tous ses cordons et de toutes ses plaques, était heureux d'avoir à montrer deux souvenirs : une photographie de la famille royale, portant, au bas, cette dédicace : « A D. Antonio Cánovas del Castillo, une famille espagnole reconnaissante », et une cassette renfermant un exemplaire sur parchemin de l'enquête de 1865, qui aboutit à l'émancipation des nègres de Cuba. « Je ne demande pas de miracles aux gouvernemens, s'écriait jadis M. Castelar, parce que j'ai vu de près le gouvernement. » On serait tenté de dire qu'il y eut parfois du miracle, dans ces vingt-deux ans de Restauration, si, manifestement, tout n'y était pas le travail d'une intelligence admirable, servant une admirable volonté. Et l'on conviendra que l'épithète s'applique ici sans hyperbole, pour peu que l'on ne perde pas de vue que l'homme qui a trouvé le temps de tant agir a, d'autre part, trouvé le temps de tout apprendre ; qu'étant le premier politique de l'Espagne contemporaine, il en a pareillement été l'un des premiers orateurs, l'un des premiers philosophes, et l'un des prehistoriens.

* * *

C'est Posada Herrera, si je ne me trompe, qui, avec plus de malice que de vérité, a dit de M. Cánovas qu'il était : « un orateur du premier ordre, un homme d'État du deuxième, et un écrivain

du troisième. » Tout au plus pourrait-on souscrire à ce jugement sommaire, si en M. Cánovas écrivain on ne retenait que le poète et le romancier. Mais M. Cánovas écrivain ne s'est jamais identifié avec son roman et ses poésies, qui n'ont jamais été pour lui que les occupations, les obligations ou les distractions de sa jeunesse, un travail à tromper la fatigue des travaux sérieux.

L'unique roman qu'il ait laissé a été conçu au café de *La Esmeralda*, un jour qu'on avait mal dîné et qu'un éditeur magnifique, attiré par le bruit que faisait le cénacle, avait offert de payer une once d'or chaque manuscrit qu'il accepterait. Sur l'invitation de ce protecteur des lettres, tandis que Luis Eguilaz donnait *l'Épée de saint Ferdinand* et Diego Luque *la Dame du Comte-Duc*, Cánovas composa *La Campana de Huesca ;* l'affaire ne fut pas mauvaise pour le libraire, puisque, sans compter ce que rapportèrent les autres, l'ouvrage de M. Cánovas n'eut pas moins de quatre éditions. Rien qu'au titre, on reconnaît le genre. « Ce n'est point du Walter Scott, a écrit un critique, mais cela mérite de n'être pas confondu avec les productions dont font leurs délices les amateurs de fantaisies historiques par livraisons. » Péché de la vingtième année qui avait une excuse majeure et dans lequel l'auteur ne s'est pas endurci : dans le péché de poésie, au contraire, il a persévéré jusqu'au seuil de cet âge qu'il vouait « à la pure raison » ; ce fut l'innocente faiblesse d'un homme qui n'eut guère de faiblesses.

Que valent ces vers ? Un de ses compagnons de toute la vie en faisait bon marché et s'amusait à dire : « Je suis un plus grand poète que Cánovas et un plus grand homme d'affaires que X... ; car je ne fais point d'affaires, comme X..., ni de vers, comme Cánovas. » Mais c'est bien vite dit, et l'on peut louer dans ses poésies la simplicité et le naturel, sans soutenir que la politique nous ait fait perdre en M. Cánovas un grand poète. Il ne le croyait pas, il ne le souhaitait pas ; et ce n'était pas comme poète qu'il voulait comparaître devant la postérité. Il a fallu lui faire violence pour recueillir en volume ces pièces fugitives ; il n'a consenti que par crainte que quelque chercheur n'allât, lui disparu, à cause du nom qu'il s'était fait ailleurs, les déterrer dans les journaux ou les cartons où elles gisaient, et les réimprimât avec trop d'indulgence, en n'en condamnant pas assez : « Je n'attache à ces poésies, comme à mes *Études littéraires*, — un autre ouvrage de sa jeunesse, — qu'une fort minime importance. Il ne m'en coû-

terait rien, s'ils étaient inédits, de jeter tous mes vers au feu. » Il ne les y jetait pas pourtant, et en secret, il continua longtemps de rimer : ce qu'il demandait à la poésie, il nous l'explique quand il nous explique pourquoi, à partir d'un certain âge, ses compositions sont, pour la plupart, amoureuses. « Chose tout d'abord incongrue et extravagante, mais, à la réflexion, logique. Rare est le sujet élevé, digne de *la poésie* philosophique ou *politique*, que je n'aie pas eu à traiter, tout de suite après mes vingt-cinq ans, en face de nombreux auditoires, avec toute la fougue que peut prêter à la parole la sincérité non équivoque des émotions. Mes opinions sur la religion, la morale, la patrie, la science, l'histoire, les arts, ce n'est pas dans mes poésies qu'il faut les chercher, après mon entrée dans la vie publique. Il n'y a dans mes vers que mes désirs, mes douleurs, les espérances, les peines de ma vie privée. » — La *poésie politique*, le mot y est, et ce mot classe M. Cánovas comme poète ; c'est, jusque dans ses vers, un homme politique, et combien de ces morceaux sont inspirés d'incidens politiques : *A propos du mariage de l'Infante Doña Maria de la Paz ; à la France, à propos de l'élévation au trône de la comtesse de Teba ; A Sa Majesté la Reine Doña Isabelle II, sur son voyage à Malaga ; Cierra España ! Chant de guerre, à l'occasion d'une insulte à notre drapeau ; Lors de la translation en Italie des cendres du roi Charles-Albert ; L'invasion piratesque de Cuba ;* ne sont-ce pas encore « des opinions sur l'histoire et sur la patrie » ? n'est-ce pas, encore et toujours, de la politique ?

On tient là le trait essentiel de la figure littéraire de M. Cánovas. Je ne dis pas comme orateur, — ce qui est évident par soi-même, — mais comme historien, comme philosophe, comme romancier et poète même, dès le début et jusqu'à la fin, il ne cesse pas d'être un homme politique. Historien ou philosophe, ce n'est pas un professeur qui enseigne l'histoire ou disserte de la philosophie : non ; il y a dans ses écrits quelque chose de moins et quelque chose de plus. Les savans de cabinet ont trop souvent le tort de faire fi des « politiciens », et ce serait à merveille si par « politiciens » ils n'entendaient sans exception tous ceux qui font la politique ; et, en revanche, les politiciens trop souvent se piquent d'ignorer ou plaisantent les savans de cabinet : c'est l'éternelle et stupide querelle de « la théorie » et de « la pratique ». La vérité est que la théorie ne saurait être sans la pratique, non plus que la pratique sans la théorie. La supériorité de M. Cáno-

vas comme homme d'État venait certainement pour une part de ce qu'il avait le courage d'aborder les questions les plus ardues de la philosophie et de l'histoire ; sa supériorité comme historien, de ce qu'il s'interrogeait, avec l'expérience du pouvoir : — dans cette conjoncture, qu'eût-il fait ? — sa supériorité comme philosophe, de ce qu'il examinait la valeur d'une idée, en ministre qui serait contraint de l'appliquer.

L'histoire, en général, étant l'école de la politique, — et l'histoire d'Espagne, tout spécialement, étant pour lui d'une utilité plus directe, — a toujours eu ses prédilections. Lui-même nous avoue qu'il était encore sur les bancs, lorsqu'il s'attaqua à une œuvre de grandes proportions, qui ne devait pas être moins que l'*Histoire de la décadence de l'Espagne*, et qui, quand il la relut plus tard, ne lui parut plus qu'une défectueuse suite à l'histoire du Père Mariana, témérairement entreprise, de seconde ou troisième main, et criblée de grosses erreurs. Cet essai de jeunesse avait servi de base à *l'Esquisse historique de la maison d'Autriche en Espagne*, qui n'était, à l'origine qu'un article de *Dictionnaire*, et où M. Cánovas s'accusait d'avoir fait passer les erreurs qui déconsidéraient à ses yeux son premier travail. De cette étude aussi il était mécontent; le titre même ne le satisfaisait pas; il hésitait, lui qui hésitait rarement, entre *Esquisse*, *Sommaire*, ou *Jugement critique*. C'était un jugement critique; mais, exigeant envers lui-même et plus exigeant à mesure qu'il s'élevait, M. Cánovas en était arrivé à se persuader que le jugement manquait de motifs parce que la critique manquait d'élémens. De méchantes langues ne se privaient pas de faire entendre que ce jugement critique semblait à l'historien homme d'État moins bien fondé surtout depuis que le roi don Alphonse XII avait épousé une archiduchesse d'Autriche. Ce qui est sûr, c'est que M. Cánovas promettait, en 1888, de reprendre et de développer ce livre qui était devenu introuvable. Mais d'autres soins l'en ont probablement distrait.

La principale des œuvres historiques de M. Cánovas del Castillo reste donc ses *Études sur le règne de Philippe IV* qui, dans le fond, ne sont, avec *l'Histoire de la décadence de l'Espagne* et *l'Esquisse de la maison d'Autriche*, qu'un seul et même dessein. M. Cánovas y pose des assises plus résistantes pour un monument plus durable. Outre les documens sur lesquels elles s'appuient (c'est, ici, de l'histoire critique) elles se composent de trois mor-

ceaux : *Révolution de Portugal, texte et réflexions; Négociation et rupture avec la République anglaise; Antécédens et relation de la bataille de Rocroy*. Ce troisième morceau, de beaucoup le plus étendu, embrasse en réalité avec toutes ses causes politiques, économiques et sociales, l'histoire de la prépondérance militaire des Espagnols en Europe, de ses commencemens à son déclin. Nulle part M. Cánovas historien ne se montre plus homme d'État. Cette décadence de l'Espagne pouvait-elle être arrêtée et comment ? il n'est pas un chapitre où la question ne soit implicitement ou explicitement posée, et c'est la marque que, dans l'histoire, M. Cánovas ne voit pas uniquement l'histoire, toute desséchée et toute froide : il veut y voir un enseignement, un principe d'action, pour un peu l'on dirait une règle de métier.

A ses œuvres historiques se rattache encore la biographie de son oncle *El Solitario*, Estebánez Calderón, dont le cadre serait sans doute un peu trop grand pour le sujet, si le sujet ne s'amplifiait et ne s'élargissait jusqu'à devenir un tableau, — dessiné et peint par un homme qui professionnellement devait en connaître toutes les manifestations, — de la vie publique de l'Espagne dans la première moitié du XIXe siècle.

Mais où M. Cánovas del Castillo se révèle tout entier, sous les multiples aspects de son talent, c'est sans doute dans les trois volumes de ses *Problèmes contemporains*, qui, bien qu'à de certains égards ils s'en distinguent, à d'autres égards pourtant rappellent les *Essais* de Macaulay. Pour décider d'un trait de plume qu'il n'a été que de son pays, et qu'il n'a pas toujours été de son temps, il faut ne les avoir jamais feuilletés, car ils prouvent jusqu'à l'évidence que toujours il fut de son temps et que, s'il fut avant tout de son pays, il fut un peu de tous les pays.

Rien ne s'imprime en France, en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, qu'il ne le sache, ne le lise et ne l'annote. Rien ne se pense, ne s'écrit, ne se dit ou ne se fait, qui ne l'intéresse. Qu'on prenne ses discours de l'Ateneo; dans l'un il traite des transformations de l'Europe en 1870, de la question de Rome, de la guerre franco-prussienne et de la suprématie de l'Allemagne; dans l'autre, du pessimisme et de l'optimisme par rapport aux problèmes actuels, du concept et de l'importance de la théodicée populaire, de l'État en lui-même et dans ses relations avec les droits individuels et corporatifs, des formes politiques, monarchie et démocratie; ailleurs, du problème religieux, du problème moral,

du problème social, du problème économique. Toutefois, on doit le confesser, comme il allait, dans l'histoire, chercher des leçons pour le temps présent, ce qu'il va chercher en tous lieux chez les philosophes, les moralistes, les « sociologues » et les économistes, c'est un remède aux maux de l'Espagne, de son Espagne. Et lui-même, philosophe, moraliste, sociologue ou économiste, comme lorsqu'il était historien, il est et demeure homme d'État. Il l'est, soit qu'il prononce devant un congrès de géographes l'éloge de Sébastien del Cano, ou devant des gens de lettres l'éloge de Revilla et de Moreno Nieto, soit qu'analysant un ouvrage sur les orateurs grecs et latins, et, pensant à ce que put la parole dans l'Athènes et la Rome antiques, il pense, non sans effroi, à ce qu'elle peut dans l'Espagne troublée de 1874.

Cette puissance de la parole publique, moins que qui que ce soit M. Cánovas pouvait la nier ou la rabaisser, lui ayant dû autant et plus que qui que ce soit. Historien et philosophe, ainsi qu'il fut, avant tout, homme d'État, il fut, avant tout, orateur; sa forme écrite est une forme oratoire; sa période longue, mais fortement articulée et emportée d'un mouvement rapide, est la période d'un orateur. Quand on ne l'a pas entendu, on ne sait pas ce qu'est le don de « dominer, comme il l'a dit, dans le silence». Et il adresse tout un hymne au silence, « effet suprême et incomparable satisfaction, la plus grande que goûte l'orateur... Le silence, communication intime, magnétique, de l'intelligence de celui qui écoute avec celui qui parle; le silence, qu'imposent premièrement la voix et le geste, et ensuite la phrase, le sentiment, l'idée; le silence qui humblement soumet mille voix différentes à une voix, sans plus, et à une seule intelligence mille intelligences en désaccord; le silence, enfin, dans lequel, les uns étouffant leur enthousiasme, les autres leur colère, et tous subjugués, rendent un tribut unanime, et le plus rare des tributs, à la vraie et virile éloquence. »

C'est dans ce silence flatteur qu'il parlait et qu'il « dominait». D'autres, à côté de lui, émouvaient, transportaient, se faisaient acclamer, et même, comme Castelar, enlever en triomphe. Lui, — il faut répéter les verbes mêmes qu'il emploie, — il soumettait, subjuguait, imposait le silence solennel et sacré, où l'on dirait que l'esprit souffle. J'ai assisté à plusieurs des combats que M. Cánovas, en 1894, avant de revenir aux affaires, livra à M. Sagasta. Je ne sais pourquoi ce spectacle parlementaire évoquait invinci-

blement en moi l'image d'une course de taureaux. C'était la même escrime, avec les mêmes passes ; c'était ainsi que M. Cánovas menait l'attaque, lançant contre le ministère ses plus agiles lieutenans, pour placer les banderilles, pour le piquer, le harceler, l'exciter, lui faire voir rouge, le porter et porter la Chambre à l'exaspération, à la fureur ; alors, très calme, M. Cánovas disait au président : *Pido la palabra*, comme le torero demande l'autorisation de mettre à mort ; et le grand silence retombait aussitôt sur cette assemblée délirante, comme si, réellement, il y eût là quelqu'un qui allait mourir.

De quoi cette domination était-elle faite ? De la belle ordonnance du discours ; d'une aptitude innée et d'un art consommé à enchaîner les raisonnemens et comme à construire des édifices de paroles, — M. Cánovas ne comparait-il pas l'éloquence à l'architecture ? — d'une souveraine aisance à manier les idées générales, qui tenait peut-être tout bonnement à ce que l'orateur avait pris la peine de se faire des idées générales ; des ressources d'une érudition capable de fournir juste à point l'exemple qui éclairait une situation ou le précédent qui la dénouait ; de la puissance d'une dialectique que réchauffait la flamme de convictions ardentes ; par là-dessus, de la volonté de dominer et de la certitude d'y réussir, pour tout dire en un mot, de la conscience d'être le plus fort. Cette volonté, cette certitude s'affirmaient jusque dans la plus brève de ses répliques, celle-ci par exemple à M. Silvela : « Au surplus, je ne suis pas de ceux qui, à aucun âge et dans aucun temps, aient passé au pouvoir sans y laisser une trace profonde de leur passage, et, pour me parler comme on vient de me parler, il faudrait, en vérité, avoir fait autre chose que d'avoir mis, étant ministre sous moi, sa signature au bas de quelques décrets insignifians. »

Le parlement, pour lui, était un champ de bataille : sans qu'il lui semblât excessif, il empruntait le langage du bon chevalier dont il lisait et relisait les aventures : « L'orateur est celui qui fait de la tribune la dame de ses pensées et qu'enfièvre la multitude, ainsi qu'enfièvrent un vieux soldat la vue des troupes et le tout prochain resplendissement des armes. » A ce duel, qui n'était pas toujours courtois, il se présentait, visière haute, avec la lance, l'épée et la dague, avec la raison, la science et l'esprit, et les coups qu'il frappait ne s'égaraient pas dans le vide.

*
* *

Maintenant, c'est fini. L'histoire de la restauration des Bourbons en Espagne, dont il caressait le projet, M. Cánovas ne l'écrira point, et n'étant point écrite par lui, on ne pourra jamais assurer qu'elle le soit : « Oh ! me disait-il, je la ferais passionnée ! mais, moi, je ne comprends l'histoire que passionnée ! » La passion qu'il eût apportée à juger les autres, l'apportera-t-on à le juger ? Quoi que l'on fasse, il est un hommage que ses pires ennemis ne lui refuseront pas, l'hommage qu'il rend quelque part à un politique de l'ancien régime : « d'avoir, jusqu'au bord de sa tombe, eu le souci que ne s'ouvrît pas en même temps celle de sa patrie. » Il concluait : « La patrie ne mourut pas, sans doute parce que les nations meurent difficilement. » Et ce sera aussi bien la conclusion de sa propre histoire.

La mort, comme la vie, a ses injustices. Héroïque ou seulement tragique, elle est parfois plus grande que les hommes. Cette fois, elle a été à la mesure de l'homme. Pour M. Cánovas, la vie avait commencé la consécration : « Quand nous serons tous, a dit Campoamor, dans ce champ sans haines qui se nomme le cimetière, les gens passeront indifférens près de nos sépultures oubliées ; mais il n'y aura pas un Espagnol qui, pour s'honorer soi-même et pour honorer son pays, ne se découvre respectueusement devant la pierre de Cánovas del Castillo. »

CHARLES BENOIST.

LA TRANSFORMATION DE ROME

EN CAPITALE MODERNE [1]

I

Les Italiens réussiront-ils à faire de Rome une des grandes capitales modernes? Ils y sont résolus et se sont mis à l'œuvre. Presque aussitôt après leur prise de possession, le pic des démolisseurs a commencé son œuvre, et de nombreuses constructions se sont élevées avec une rapidité fiévreuse. Il n'est plus temps de revoir la même Rome que les trois ou quatre dernières générations ont connue. Cependant les nouveaux maîtres de Rome se trouvent aux prises avec des difficultés diverses qu'ils ont dû prévoir. Ils paraissent ne pas compter la question politique et religieuse; du parti qui continue de réclamer contre la chute du pouvoir temporel des papes, ils croient n'avoir plus rien à redouter; le groupe des modérés, qui considérait l'établissement à Rome comme prématuré, s'incline devant le fait accompli et déclare, lui aussi, qu'une fois à Rome on n'en peut plus sortir : la protestation vivante n'en subsiste pas moins devant eux, mais ils attendent. « Le Saint-Père ne peut rien maintenant pour l'Italie, disait naguère un de leurs plus sages hommes d'État, et l'Italie ne peut rien pour le Saint-Père : il faut laisser faire au temps son œuvre. »

Mais, si les Italiens espèrent être délivrés des obstacles pure-

(1) Ce travail a été rédigé, voilà deux ou trois ans, par notre ancien et regretté collaborateur, M. A. Geffroy, dont nous n'avons besoin que de rappeler le nom aux lecteurs de cette *Revue*. Il nous a semblé que ces pages n'avaient rien perdu de leur intérêt, et qu'on y retrouvait, dans une question qui n'est pas seulement italienne, la compétence unique du maître éminent qui a dirigé pendant tant d'années l'École française de Rome.

ment politiques, ils ont affaire à un ennemi d'une autre sorte, la *Malaria*. Autour de Rome s'étend un désert redoutable. Combien d'années et combien de millions faudra-t-il pour triompher de ce fléau? Imagine-t-on une capitale moderne placée au centre d'une région qui engendre la mort? Cette menace ne les arrête pas. Intrépidement ils entreprennent d'assainir l'*agro romano;* et qui ne ferait des vœux sincères pour leur succès! On peut craindre seulement qu'il ne soit pas l'œuvre d'un jour. Et tous ceux qui admirent l'unique beauté, la sombre et émouvante grandeur de la campagne de Rome ont encore longtemps à en jouir.

Ce n'est pas tout. A côté de ceux qui prétendent, ou qui admettent, que Rome devrait, ou pourrait, appartenir aux papes, ses anciens maîtres légitimes; il y a ceux qui soutiennent qu'en un certain sens une pareille ville appartient au monde et non pas à un État particulier, ni à un municipe, siégeât-il au Capitole. Par une contradiction curieuse les premiers qui ont élevé ces clameurs n'étaient pas les adversaires de l'ordre politique. Ils avaient applaudi à la chute du pouvoir temporel des papes, à l'unité italienne, à Rome capitale. C'est de Munich que Gregorovius jeta le cri d'alarme et lança les vives objurgations que répétèrent les journaux allemands, sous ce titre fatidique: « La destruction de Rome » : *Die Vernichtung Roms*. Gregorovius, dont notre Ampère a si bien aidé jadis les heureux commencemens, avait bien mérité de Rome, cela est certain, par sa remarquable histoire de la Ville éternelle pendant le moyen âge. Une traduction italienne a popularisé ce livre au delà des Alpes et, — quelques circonstances y aidant, — l'auteur s'était vu décerner au Capitole le titre de citoyen romain. Il avait donc assurément qualité pour élever la voix au nom de *sa* ville, s'il a eu lieu de croire qu'on lui fît injure. De Dresde, M. Hermann Grimm a fait écho. Auteur d'une vie de Michel-Ange bien étudiée et spirituellement écrite, M. Hermann Grimm a longtemps habité l'Italie et se réclame du droit de tout étranger d'apprécier et de contrôler devant le public européen ce qui se fait à Rome. Les appels de ces deux critiques ont suscité de nouvelles doléances et des réponses en sens divers, soit en Allemagne, soit en Italie. Il s'en est suivi une polémique digne d'attention, non pas seulement pour le talent de quelques-uns de ceux qui y ont pris part, mais pour l'importance du débat. Il s'agit en effet d'une nouvelle transformation de Rome après celles dont elle a déjà donné le spectacle au monde.

Il est évident que Rome n'est point une ville comme une autre, qu'une certaine esthétique supérieure y a ses droits et impose de ne pas détruire ou amoindrir par des changemens barbares la beauté supérieure qui émane de ses anciens monumens. Les Italiens disent volontiers qu'elle est à eux et qu'ils le feront bien voir; mais voici les Allemands qui y veulent à côté d'eux droit de cité, par une sorte de souvenir inconscient du Saint-Empire romain germanique, ou bien encore, — M. Curtius l'a dit autrefois dans un éloquent discours, — au nom d'une science érudite qui se vante d'avoir rendu ses titres à l'Italie. De leur côté les Anglais prétendent faire respecter en elle une de leurs stations familières, et les Français ne consentent pas à y être étrangers, au double titre de la communauté de race et du lien religieux. Rome pour tous est une seconde patrie : elle n'a que le dépôt et la garde des grandes œuvres de l'art, patrimoine commun de l'humanité civilisée. Ses monumens sont les témoins de souvenirs qui n'appartiennent pas seulement à elle.

Quand de maladroites réparations, il y a seulement quelques années, parurent devoir compromettre ou déshonorer Saint-Marc de Venise, on vit les Anglais réclamer, faire une agitation par l'organe du *Times;* puis leur gouvernement lui-même, par voie diplomatique, interpréta et transmit les griefs, et obtint gain de cause. C'est une doctrine analogue, après tout, à celle que les Chambres italiennes n'ont pas hésité à proclamer lorsqu'elles ont tenté de faire une loi sur la propriété des objets d'art, et la même qui s'exprimait déjà dans l'édit du cardinal Pacca, toujours en vigueur, et en vertu duquel la conservation, la vente, l'exportation des chefs-d'œuvre sont soumises à des règles rigoureuses. Il a été posé en principe que les statues, les tableaux des maîtres, possédés par les particuliers, par les grandes familles romaines par exemple, depuis plusieurs générations, n'étaient pas entre leurs mains au titre d'une entière et pleine propriété. Il a été déclaré, non sans raison, qu'il n'était pas permis au possesseur d'une œuvre historique, d'une statue grecque, d'une toile célèbre, de la modifier à sa fantaisie ou de la détruire. Les antiques contenues dans les galeries du Vatican, les chefs-d'œuvre conservés dans les églises ou dans les collections privées, ont été déclarés n'appartenir entièrement ni au pape, ni au clergé, ni aux détenteurs actuels; doctrine glissante il est vrai, et avec laquelle il est difficile de faire une loi moderne, mais qu'on ne craint pas d'appliquer en

infligeant à la vente et à l'exportation des objets d'art des conditions draconiennes fort restrictives du droit de propriété.

II

La cause de la transformation de Rome ne peut évidemment se plaider que devant le tribunal de l'opinion; n'est-ce pas une raison de plus pour qu'il soit permis d'exposer librement les griefs de ceux qui disent au municipe romain : Sous prétexte de faire de Rome une capitale digne du nouveau royaume d'Italie, vous défigurez la plus magnifique des cités historiques, qui en un certain sens, appartient aux autres peuples autant qu'à vous?

Il y avait jadis, dans l'enceinte formée par les murs d'Aurélien, de vastes espaces non bâtis qui donnaient à Rome de poétiques solitudes, des oasis de verdure où se dressaient çà et là des ruines protégées par la solitude et le silence. C'étaient pour la plupart les lieux les plus habités de l'antique Rome devenus les plus déserts. Vous ne voulez plus de ces grandes beautés. A peine étiez-vous entrés dans Rome, vous songiez à faire un quartier nouveau dans cette admirable partie de la ville où s'élèvent, à côté du mont Testaccio, à l'ombre des cyprès du cimetière protestant, la pyramide de Cestius et la porte Saint-Paul. Au lieu des pittoresques chemins qui, au milieu des arbres, des cultures, conduisaient à quelque ruine, à quelque vieille église pleine de grands souvenirs, il n'y a plus que des terrains nus, des rues, des places tracées au cordeau : peut-on du moins justifier ce déplorable changement par une raison d'utilité publique? Non ; de loin en loin s'élèvent quelques maisons misérablement habitées, d'autres inachevées, abandonnées, attestant l'inutilité de ces constructions et la ruine des spéculateurs qui les ont élevées.

Vous avez agi de même à travers tout le plateau de l'Esquilin, et voilà que les trophées de Marius, l'auditorium de Mécène, Saint-Eusèbe, sont confondus pêle-mêle dans les bâtisses modernes. Vous élevez des casernes jusqu'au pied du Colisée. L'amphithéâtre flavien n'a plus, ni ses autels ni sa croix, consacrant les souvenirs des martyrs, ni sa flore spéciale!

Les plus malheureuses constructions sont probablement celles des Prati. Cette vaste plaine comprend le nord-ouest de la ville sur la rive droite du Tibre, entre le château Saint-Ange, Saint-Pierre, la porte Angelica et le fleuve. On y accédait jadis du port

de Ripetta. Descendant l'escalier de marbre circulaire, traversant le Tibre dans un bac, on abordait la rive ombragée, d'où un chemin se dirigeait vers Saint-Pierre qu'on atteignait à travers champs. C'était dans les beaux jours d'octobre une des plus douces promenades pour qui connaissait bien Rome, et savait en jouir. Tout ce vaste espace des Prati a été livré à la plus vulgaire spéculation, et, comme ailleurs, elle n'y a trouvé que la ruine. On parvient aujourd'hui aux Prati par un pont aux piles tubulaires d'une singulière et incontestable laideur, dont les hauts parapets interceptent la vue. Elle n'existe plus cette *perspective* si habilement ménagée à l'extrémité de la galerie du palais Borghèse et que connaissaient bien tous les voyageurs. Dans la plaine on a construit quelques *palazzi*, d'immenses casernes, des maisons à cinq ou six étages de la plus médiocre apparence ; une énorme construction, destinée au palais de justice et située du côté du Vatican, avance lentement ; de grands espaces vides et pierreux, des bâtisses commencées, abandonnées, inachevées, offensent et attristent les regards. Toute verdure a disparu.

De la terrasse du Pincio comme de la villa Médicis, on avait naguère un de ces aspects merveilleux tels que Rome en offrait jadis un si grand nombre aux yeux et à l'âme. Le regard s'étendait par-dessus la place du Peuple, les Prati déserts et verdoyans jusqu'au Vatican et à Saint-Pierre. Le palais et la basilique paraissaient isolés dans leur splendeur et c'était justice : « Là, dit expressément M. Hermann Grimm, l'humanité moderne a pris naissance ; sans le travail séculaire qui a rayonné des *limina apostolorum* où serait, se demande-t-il, notre protestantisme? Le souvenir de Saint-Pierre nous reporte par la pensée à ces temps de l'Église primitive qui précédèrent tout partage de secte, toute lutte contre un clergé. De ces lieux sont partis ces ouvriers énergiques qui ont su transformer en un peuple capable et digne de civilisation ces mêmes Germains dont l'empire, avec toute son habileté, n'avait pu faire que des soldats. Allemagne, France, Angleterre, nous devons à Rome et au christianisme notre développement spirituel, et ce ne sont donc pas les seuls Romains qui, en présence de tels monumens, ont le droit d'élever leurs esprits et leurs cœurs. L'Italie, si elle veut transformer sa capitale, doit tenir compte de tous ceux qui savent estimer à son prix le rôle qu'a joué Rome dans l'évolution historique et religieuse, de tous ceux qui voient dans ses édifices autant de symboles à la

conservation desquels c'est leur droit de veiller. Les lieux qui ont servi de berceau aux grandes idées et aux grands hommes sont des lieux sacrés. » Ainsi parle le protestant; et ainsi parleraient, peu s'en faut, et le catholique et le philosophe.

Que si, descendant de ces hautes considérations, on envisage seulement l'agrément qu'on pouvait souhaiter à la ville moderne, on se demande comment on a laissé détruire la villa Ludovisi. Tous ceux qui jadis s'y sont promenés dans les beaux jours d'hiver, ont gardé le souvenir de son charme doux et sévère : ses allées ensoleillées, son bois de chênes verts et de pins parasols, sa célèbre avenue de cyprès. Les marbres de sa galerie rappelaient la Grèce, les vieux murs de la ville auxquels s'adossaient ses jardins parlaient de la grandeur romaine; le casino avec ses fresques était un dernier écho de la Renaissance. La villa Ludovisi n'existe plus; les terrains en ont été vendus et morcelés, les bandes noires s'en sont emparées et y ont construit des maisons de rapport. Sans doute, quelques palais somptueux ont été élevés, les marbres célèbres ont été replacés avec honneur dans des salles bien éclairées. Mais là non plus la spéculation n'a pas réussi, de grands espaces poussiéreux restent non bâtis; des constructions commencées et abandonnées deviennent des repaires dangereux et infects. Si elle était à vendre ne fallait-il pas en profiter? Qui donnera des parcs, des jardins à la nouvelle capitale? Compte-t-elle garder longtemps l'usage de la villa Borghèse et de la villa Pamphili? Est-elle assurée qu'on lui fera de tels présens, ou sera-t-elle assez riche pour de telles acquisitions? La villa Ludovisi, beaucoup moins vaste, mais encore enviable, ne pouvait-elle devenir l'ornement et le refuge des nouveaux quartiers de la gare?

Une atteinte plus grave est cependant reprochée de toutes parts, et dans Rome même, au gouvernement italien. Malgré le sentiment public, malgré les avis contraires de l'édilité romaine et de l'académie de Saint-Luc, on a résolu d'ériger sur le mont Capitolin une statue équestre de Victor-Emmanuel. Il faut que cette statue domine la ville et soit aperçue du Corso. On a fait table rase, pour élever le monument à étages qui doit la supporter, de toute la partie nord de la colline; le couvent de l'Ara cœli avec son beau cloître a déjà disparu; et dans les expropriations et les énormes travaux de terrassement plusieurs millions sont déjà enfouis. Que deviendra cependant l'incomparable tableau qu'offrait de la place du Capitole l'immense escalier en plaques de marbre sillonnées encore

çà et là d'inscriptions antiques, et que surmonte la façade de l'église, aux chaudes couleurs de briques, se détachant sur le ciel? Le mont Capitolin est occupé de nos jours par le municipe romain, ce qui est de toute justice; par les célèbres collections d'antiques dont c'est bien la place; par cette église de l'Ara cœli, en laquelle s'est transformé le temple où, selon la légende, la sibylle apparut à Octave Auguste; l'ambassade allemande y occupe l'ancien palais Cafarelli sur l'emplacement du temple de Jupiter. Est-ce une raison de placer à l'autre extrémité de la colline, comme pendant, un monument italien? Combien ne sera-t-il pas singulièrement entouré, voisin du célèbre Marc-Aurèle de bronze, comparaison redoutable! Où était la nécessité de reléguer ainsi, et de livrer aux étonnemens de l'avenir le fondateur de l'unité italienne? Pourquoi gâter pour lui la ville dont on veut qu'il ait renouvelé l'éclat? Le gouvernement a refusé pour l'y placer le vaste espace resté vide en face de la grande gare, en vue de la *rue nationale*, au centre du plus beau et du mieux réussi des quartiers nouveaux. Et le bizarre dessein s'achève, au nom de la raison d'État.

Les travaux accomplis pour régulariser le cours du Tibre et garnir de quais ses rives dans toute l'étendue de la ville auront coûté à l'État plus de cent millions. C'est une œuvre considérable: nous l'avons vu commencer, elle s'achève en moins de vingt ans. Si, par un meilleur et plus rapide écoulement des eaux, ces travaux préviennent des désastres comme ceux du XVI[e] siècle, comme celui de 1870 où les eaux envahirent le Corso et atteignirent sur la place de la Minerve deux fois la hauteur d'un homme, ce sera certes un bienfait et on pourrait laisser les amis du pittoresque regretter les plages infectes et splendides d'autrefois. Mais était-il nécessaire d'enfermer le fleuve entre deux murailles régulières et rapprochées, où ses eaux jaunâtres coulent tristement, sans refléter ni arbres ni verdure? Deux ponts nouveaux sont d'une laideur haïssable, on peut espérer du moins qu'ils sont provisoires, tandis que le pont Garibaldi, tout battant neuf, restera.

Sera-ce encore le Tibre, ce fleuve que vos quais encaissent entre deux murs uniformes et qui a perdu soit ses plages alternant avec les maisons baignant dans ses eaux, soit son ouverture en aval sur tant de débris subsistans de l'ancienne Rome? C'était le double spectacle qui s'offrait du pont Sixte par exemple à qui se rendait de la rive gauche vers le Janicule. A sa droite, la belle courbe du fleuve reflétait le splendide bois de lauriers de la Far-

nesine, que vous avez détruit; il voyait à sa gauche l'île Tibérine avec sa poupe sculptée en souvenir d'Esculape, et les *Quattro-Capi* et la tour de l'Anguillara et le temple de Vesta et l'Aventin. Presque tout cela a disparu (1).

Et si un des bras du Tibre, le long de l'île Tibérine, doit demeurer ensablé, comme cela semble inévitable, c'est un vrai malheur pour l'aspect général : Rome aura perdu une de ses grandes beautés. On avait pu souhaiter, tout au contraire, que cette île célèbre dans les fastes romains devînt, et c'était facile, un joyau archéologique et pittoresque au milieu de la cité. Là, selon la légende païenne, le dieu Esculape vint, sous la forme d'un serpent, de Pessinunte s'établir en Italie. Les anciens Romains avaient donné à l'île la forme du navire qui apporta le dieu; un obélisque figurait le grand mât; à la proue s'enroulait le serpent. Les antiquaires de la Renaissance s'étaient plu à reconstituer l'état primitif détruit par le temps; on aurait pu à leur exemple renouveler cette restitution (le serpent se voyait encore), sans sacrifier la petite basilique Saint-Barthelemi, ni l'hospice des *bene fate fratelli* (2), touchant legs du moyen âge, qui continuait d'une curieuse façon la tradition du temple d'Esculape. Aujourd'hui, le bras droit du fleuve est ensablé, et une odieuse construction masque les rives de l'île : de l'asile d'Esculape, on a fait une morgue!

Il avait été beaucoup question, même dans le parlement, de ce qu'on appelait « la promenade archéologique » : on aurait rejoint ensemble par des avenues bien ouvertes les principaux monumens qui subsistent de l'ancienne Rome dégagés de tout obstacle... Rien de mieux (3), mais ne fallait-il pas commencer par interdire dans le prochain voisinage d'édifices tels que le Colisée la construction d'immenses maisons à six ou sept étages, avec dix ou douze fenêtres de façade, qu'une fièvre de spéculation a multipliées et qui, hâtivement bâties, misérablement habitées, ou se ruinant

(1) La tour de l'Anguillara a été conservée (et même réparée); mais, séparée du fleuve, entourée de constructions, elle a perdu sa pittoresque beauté. Il en est presque de même du temple de Vesta qu'une pente verdoyante, semée de vieux débris, unissait jadis au fleuve et à la *cloaca maxima*. — Les photographies d'il y a dix ans donnent encore ce ravissant tableau. — Une froide muraille l'enserre maintenant, toute verdure a disparu, tout cet ensemble est défiguré.

(2) On sait que ces mots *bene fate fratelli*, mes frères faites le bien, dans lesquels saint Jean de Dieu, dans sa vieillesse, résumait ses exhortations, sont devenus le nom populaire à Rome des frères hospitaliers.

(3) Ce projet, qui avait été soutenu avec ardeur par le regretté Bonghi, n'a point été pris sérieusement en considération.

avant d'être achevées, offrent le témoignage d'une ambitieuse impuissance, dont le contraste avec les monumens antiques est trop choquant. Le plan régulateur, sous le contrôle de l'État, pouvait facilement réserver les entourages. Et, si les champs d'artichauts mêlés de buissons de grenadiers et de lauriers-roses, qui jadis s'avançaient innocemment jusqu'aux arcades de l'amphithéâtre flavien, choquaient une municipalité qui se respecte, on pouvait au moins laisser les arbres en les entourant de quelque verdure.

Heureusement du moins elle fut abandonnée, cette proposition d'une Exposition universelle à Rome en 1895. On avait eu la funeste pensée de la placer dans l'espace compris entre la porte Capène et thermes de Caracalla. C'était presque la seule partie de Rome qui fût demeurée à peu près respectée. Encore le grand cirque qui en est comme l'entrée est-il devenu l'usine à gaz. On aurait infailliblement détruit cette courbe de l'auberge de la Moletta qui retrace encore l'inflexion du cirque à son extrémité. Qu'eût-on pu faire du cirque de Maxence? On aurait vu un champ de foire, une rue du Caire, des fontaines lumineuses, une galerie des machines, servir de préambule à la voie Appienne, à l'entrée des catacombes, à tant de sanctuaires dispersés dans cette région de la ville. Cela sans parler des obstacles du climat de Rome, ou de l'opinion qu'on s'en fait au dehors. Il faut rendre du moins cette justice au bon sens italien, jamais l'opinion publique ne fut favorable à un tel projet. Après un moment de faveur qu'avait su mériter l'ardeur des premiers apôtres, les objections arrivèrent en grand nombre; mais la plupart de ces objections étaient tirées du péril financier, très grave assurément. On put s'étonner que fort peu de voix se fussent élevées pour représenter quelle profanation nouvelle, si l'entreprise était arrivée seulement à un commencement d'exécution, aurait achevé de ruiner ce qui fait l'originalité de Rome, la grandeur de son aspect et de ses souvenirs.

III

Avec beaucoup de raison, l'administration romaine prend à sa charge et sous sa direction exclusive les fouilles qu'il y a lieu d'entreprendre dans l'enceinte de la ville, mais j'ai vu des visiteurs — des plus intelligens et des plus respectueux de Rome — prendre

en dépit, malgré le grand intérêt scientifique auquel ils étaient fort sensibles, le triste état d'apparente dévastation dans lequel restaient, après l'achèvement des fouilles, les lieux explorés. Quelques-unes des dernières excavations pratiquées dans le forum ou son voisinage, n'ont mis à jour que de médiocres et indifférentes constructions du moyen âge, et tout l'espace entre le temple de Castor et Pollux, l'église de Sainte-Françoise Romaine et la *Meta sudans* n'offre plus qu'un squelette poussiéreux et décharné peu digne des grands et admirables débris qui l'entourent. Ceux qui ont vu le Forum il y a quelque trente ans, seraient parfois tentés de regretter l'allée d'arbres qui le traversait et y répandait un peu d'ombrage. On est reconnaissant des fouilles puisqu'elles ont mis au jour tant de documens d'un intérêt supérieur, tout au moins au point de vue de la topographie antique; mais pourquoi bannir le lierre, la verdure et les arbres amis des ruines qu'ils protègent et conservent si on sait les diriger? L'ancienne Rome était parsemée d'arbres auxquels s'attachaient des légendes populaires et qui servaient, les inscriptions nous l'attestent, de points de repère et comme d'adresse. Il y avait le célèbre figuier ruminal au forum, le labyrinthe du Vatican. Pline témoigne que de son temps les balcons de Rome étaient garnis de feuillage et de fleurs. Ce n'est pas le goût public qui bannit la douce et élégante verdure (1), bien que subsiste en quelque mesure, à vrai dire au point de vue hygiénique, une crainte traditionnelle de l'ombre et de l'épais rideau des grands arbres.

Les travaux opérés au Palatin n'ont pas tous, il faut en convenir, profité non plus au pittoresque. Il est difficile de ne pas regretter l'ancienne entrée de la colline, entrée aujourd'hui détruite. On peut voir à la bibliothèque de l'Institut, à Paris, une série de volumes in-folio contenant les dessins que Percier, l'architecte, a recueillis de son séjour à Rome comme pensionnaire de l'Académie de France. Ils ne sont pas seulement d'un crayon singulièrement délicat et fin, ils révèlent un homme de goût épris des suprêmes élégances de Rome. Percier paraît s'être plus particulièrement plu à dessiner l'entrée des jardins qui occupaient près de l'arc de Titus la partie orientale du mont Palatin. C'était un bel ensemble (que nous avons encore dans le souvenir) d'étages et de terrasses, avec une admirable frondaison de lauriers, d'oran-

(1) Une société privée s'est, dit-on, formée pour protéger les arbres, en replanter et *ensemencer* les ruines. Les amis du pittoresque souhaitent son succès.

gers, de palmiers. Tout cela a été détruit il y a quinze ans à peine : il ne reste que la fontaine ornée de rocailles, qui, isolée, a perdu sa valeur. Toute la parure dont l'art ingénieux de la Renaissance avait revêtu ce penchant de la montagne n'existe plus. Ce regret ne doit pas rendre injuste pour tout ce qu'ont donné les fouilles pratiquées au Palatin depuis trente ans, depuis M. Pietro Rosa, alors que le Palatin était la propriété de l'empereur Napoléon III, jusqu'à la dernière exploration faite en l'honneur de la visite de l'empereur d'Allemagne en avril 1893. Elles se continueront dans la partie du stade quand la villa Mills disparaissant enfin, on pourra, par des fouilles profondes, avoir le dernier mot des incertitudes qui planent sur la maison d'Auguste. Puisse seulement, alors, le dernier groupe d'admirables cyprès qui domine toute la colline et on peut dire toute la perspective de Rome dans cette région, être épargné ! Il faut en attendant jouir de ce qui nous est offert, et il n'est point de lieu dans Rome, plus propre que le Palatin à faire comprendre la joie, l'enivrement d'errer parmi les ruines, sous le ciel bleu. Dans la divine lumière, le moindre épisode prend une valeur imprévue : c'est, au milieu d'un vaste pan de mur rougi par les chauds rayons, une ouverture sur la campagne lointaine ; une blanche colonne élancée, une voûte qui à une hauteur prodigieuse s'arrondit et offre de délicats caissons. Toute la ville s'étend sous les regards qui vont du dôme Saint-Pierre aux monts albains. Au ravissement des yeux se joint le ravissement de l'esprit, hanté par tant de grands souvenirs. L'histoire presque entière de l'ancienne Rome est encore inscrite en vestiges visibles sur la colline autour de laquelle Romulus traça l'enceinte de la *Roma quadrata*.

Certes, les sujets d'étude et d'admiration, encore maintenant ne manquent pas, et ceux qui n'ont pas connu le passé ont peut-être quelque impatience à nous suivre dans nos récriminations ; et cependant combien en pourrions-nous encore ajouter ! Et l'admirable vue qu'on avait du portique de Saint-Jean de Latran ? Nous en savons qui, arrivant à Rome, courant à ce lieu béni pour y renouveler leurs anciennes admirations, et se trouvant en face d'horribles baraques qui ont à jamais gâté, déshonoré ce sublime tableau, un des plus beaux non pas seulement de Rome, mais du monde, ont senti les larmes leur monter aux yeux et la malédiction aux lèvres. — Et la villa Wolkonsky avec son aqueduc enveloppé de lierre ? éventrée, dépouillée. — Et cette paisible

route ombragée sur les bords du Tibre, sortant de la porte Angelica au pied de la villa Madama? L'ancienne promenade des cardinaux est maintenant effondrée par les trains d'artillerie qui se rendent au fort dominant la colline déboisée!

IV

Il faut s'arrêter, et savoir écouter ce que disent ceux qui veulent justifier ou excuser les changemens actuels, nous bornant toujours ici à les considérer au point de vue purement extérieur et esthétique. Constatons d'abord que les Italiens y sont beaucoup plus indifférens que les étrangers. Même parmi les plus ardens pour l'unité politique représentée par Rome capitale, le patriotisme local conserve tout son empire; un Florentin, un Napolitain, encore mieux un Piémontais venu à la suite du gouvernement nouveau, n'a ni cure, ni soucis de la beauté de la ville des Papes. Puis, dira-t-on, il s'agit d'une de ces transformations profondes qui ne peuvent s'achever sans sacrifices. Ce n'est pas la première fois, ajoute-t-on, que Rome voit s'accomplir une de ces métamorphoses qui signalent l'ouverture des âges nouveaux. Rome n'est pas morte à la fin de l'empire romain, comme ces villes d'Orient que l'antiquaire a le plaisir de fouiller méthodiquement. Elle a continué de vivre non seulement de sa vie propre mais de cette vie générale qui est la trame variée de l'histoire. Elle a subi plusieurs renouvellemens, au début du moyen âge, au seuil des temps modernes; et chaque fois on a vu la période naissante infliger à celle qui la précédait quelqu'un de ces dommages que les contemporains attachés à la tradition sont tentés de regarder comme des sacrilèges, en attendant que d'autres monumens et d'autres souvenirs acquièrent eux aussi la dignité de l'âge et tombent finalement à leur tour sous les atteintes des générations ultérieures.

C'est la loi de la vie. Cela est vrai, mais ce qu'il faut souhaiter et conseiller, c'est que chaque génération puissante au moment où s'inaugure une ère nouvelle respecte les ancêtres, et conserve autant qu'il est possible les témoignages subsistans du passé. Il y a les droits de la science ; il y a ceux aussi de l'art et de la beauté qui n'ont pas une moins grande part à cette éducation de l'humanité que le passé lègue à l'avenir. Jamais les droits de la science n'ont été mieux compris que de notre temps, et nous

conviendrons volontiers que dans les circonstances qui nous occupent les savans les plus compétens n'ont pas manqué pour les faire respecter. Les richesses archéologiques de Rome se sont singulièrement accrues. Il n'est que juste de le rappeler. On ne saurait faire un grand mérite à l'édilité de la quantité de trouvailles qui ont été faites, puisqu'on ne peut toucher le sol de Rome sans en faire sortir quelques débris intéressans ; mais on peut être reconnaissant du soin avec lequel tout a été recueilli et offert à l'étude.

La première grande voie tracée et heureusement comprise, la *via nazionale* actuelle, met en rapport le nouveau quartier de l'Esquilin où aboutissent les voies ferrées du nord et du sud, avec le reste de la ville et en particulier avec la colline du Quirinal. Ce fut un travail énorme, il fallut combler une vallée, percer une colline, laisser des palais et des jardins suspendus à une notable hauteur grâce à des substructions considérables. Chaque jour, pendant ces importans travaux, on voyait sortir de terre quelque objet antique, des restes de riches demeures contenant des sculptures et des mosaïques. Romains et étrangers venaient en foule, chaque après-midi à l'heure de la promenade, assister, si la bonne chance les favorisait, à quelque trouvaille. L'ensemble des travaux accomplis depuis 1875 sur l'Esquilin a fait découvrir un si grand nombre de morceaux: statues, bas-reliefs, mosaïques, etc., que l'administration italienne en a formé tout un nouveau musée au palais des Conservateurs au Capitole. Ajoutons encore que l'Esquilin a été fécond pendant ces dernières années en découvertes préhistoriques, ou intéressant le lointain passé de la campagne romaine.

Un jour, pendant ces travaux, M. le sénateur Tommasi Crudeli, bien connu par ses études sur la malaria (1), nous manda de venir vite le joindre ; il voulait nous faire visiter un de ces tunnels antiques de drainage qui sont si nombreux dans la campagne et dans Rome même. La pioche des ouvriers venait de mettre à jour, sur un des côtés de la *via nazionale*, une de ces galeries souterraines. Nous touchons ici à un très curieux sujet d'observation. Il n'y a guère que vingt ou vingt-cinq ans qu'on a remarqué

(1) Tommasi Crudeli, *Il clima di Roma*, Rome, 1886. — Voir aussi De Lucii. *Dell' antico e presente stato delle campagne romane in rapporto alla salubrita dell'aria...* — De la Blanchère, *La Malaria à Rome et le drainage antique*. Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française, t. II.

comme il le mérite le vaste système de drainage dont on retrouve des traces à travers toute la campagne de Rome. Le sol y est transpercé quelquefois à double étage par des galeries creusées dans le tuf, ayant la hauteur et la largeur d'un homme et destinées à entraîner vers quelque abreuvoir ou vers le fleuve les eaux superficielles. Le mérite de ces vastes constructions revient certainement à ces populations italiques qui habitaient ces campagnes avant la domination romaine. On a cru remarquer que les pauvres habitans de la Sabine actuelle, ceux qu'on appelle dans Rome les *ciociari*, du nom qui désigne leurs chaussures, ceux qui ont conservé leur costume pittoresque et viennent s'engager aux artistes comme modèles, possèdent encore une singulière aptitude à trouver les niveaux sous terre. On a conjecturé que le bienfait de ce puissant drainage pouvait expliquer la prospérité et la nombreuse population du Latium primitif. Les Romains auraient profité longtemps de cet héritage dans les pays conquis ; ils l'auraient toutefois négligé ou mal compris et ce serait la cause de l'extension de la malaria. Qu'on nettoie aujourd'hui de nouveau ces conduits, presque aussitôt ils reprennent leur office et l'eau qui y parvient s'écoule en assainissant le sol supérieur. Il est clair que les brillantes villas éparses sur la surface de la campagne au temps de l'empire, alors que la prospérité de Rome y avait condensé une population nombreuse, étaient munies de tels appareils. Il paraît évident aussi qu'une réfection de tout ce système serait un des moyens du *risanamento* de l'*agro romano*. Mais combien d'années et de millions une pareille opération demanderait-elle? Et puis ne suppose-t-elle pas la présence d'une population nombreuse pour l'accomplir et l'entretenir? C'est l'éternel cercle vicieux : la campagne romaine continue d'être malsaine parce qu'elle n'est pas habitée, elle est déserte parce qu'elle est malsaine. La terrible énigme enserre Rome capitale enveloppée de vastes solitudes.

Les travaux des quais, soit qu'on dût élargir ou rectifier les rives du fleuve, ont été l'occasion de nombreuses découvertes, en même temps qu'un autre genre de fouilles se pratiquaient par les dragues creusant le lit pour enlever ce qui pouvait faire obstacle au libre cours des eaux. Le trésor artistique de Rome s'est accru, par exemple, d'un brillant joyau par la découverte d'une maison romaine située en avant de la Farnésine. Les deux rives étaient là encombrées depuis des siècles par des amas de limon sablonneux. Quelques désignations locales, sur la rive gauche, tout près

du palais Farnèse, rappellent cet ancien fléau : il y a encore la *via del polverone*. Au côté droit, un éperon de la rive s'avançait et obstruait le cours du fleuve. Quand on voulut le faire disparaître, on fut fort surpris de trouver, à peu de profondeur dans un sol tout pénétré des eaux qui tombent du Janicule, cette riante et élégante demeure de la première période impériale. Les stucs des plafonds égalent ou surpassent en élégance ceux des célèbres tombeaux de la voie latine, et les parois offrent une série de peintures d'un grand charme et d'un vif éclat. L'artiste grec qui a inscrit sa signature, encore très lisible, sur ces pages brillantes, n'était pas un simple décorateur de l'école pompéienne ou de celle de Ludius; les peintures de la maison de Livie à Prima Porta n'atteignent pas cette finesse; celles du Palatin, dans leur forte majesté, conviennent à une demeure impériale, — et celles-ci à une belle villa de plaisance.

Si le fond du fleuve ne s'est pas trouvé, comme le disaient les légendes du moyen âge, pavé de lames d'or, si, comme le voulait la tradition, on n'y a pas rencontré le chandelier à sept branches et les dépouilles du temple de Jérusalem, les dragues ont recueilli une infinité de petits objets : pierres gravées, médailles, monnaies, instrumens et outils de toutes sortes. Enfin d'importantes statues de marbre, de bronze, un Apollon, deux gladiateurs, etc., ont été ramenés au jour. Il fallait trouver un asile à tant de richesses auxquelles se joignaient d'autres trouvailles faites au Palatin, et une admirable statue grecque venant de la villa de Néron à Subiaco. Un nouveau musée s'est ouvert; l'ancien couvent des Chartreux, construit lui-même au milieu des ruines des thermes de Dioclétien, avec les galeries de son cloître dont Michel-Ange fut l'architecte, s'est prêté admirablement à recevoir tous ces trésors.

On le voit, la science archéologique, celle au moins qui s'enferme dans des musées et se résume dans des catalogues, n'aurait qu'à se louer de l'administration italienne. Comment se fait-il que ce soit parmi les savans italiens, et certes on en compte d'illustres, que les plaintes des étrangers et des artistes aient trouvé le plus d'échos? C'est que ce qu'on a donné ne console pas de ce qu'on a perdu; c'est qu'une large science historique regrette de grandes impressions fécondes pour la divination du passé. C'est enfin qu'en Italie le culte de la beauté avait ses droits : nous croyons avoir résumé ici, dans un bien rapide et incomplet aperçu, les sentimens de ceux qui, sans hostilité et sans méconnaître la diffi-

culté du problème, croient que ces droits ont été à Rome, en ces derniers temps, singulièrement méconnus; de ceux qui voudraient que, là où il en est temps encore, on s'arrêtât dans cette voie. Florence avait donné un bel exemple : au temps de l'administration du syndic Peruzzi, quand elle était le siège du gouvernement italien, des quartiers nouveaux avaient été créés, une ville nouvelle s'était élevée sans que l'ancienne Florence, le joyau de la renaissance, ait été touchée. Une harmonie discrète avait présidé aux nouvelles constructions. L'exemple n'a pas été suivi, et c'est au contraire Florence qui semble menacée d'une contagion déplorable : le Marché vieux, théâtre de tant d'aventures tragiques ou plaisantes dans les récits des vieux chroniqueurs, vient de disparaître, de larges rues, de vastes et lourdes bâtisses d'un style fâcheusement moderne en occupent l'espace.

On a mené grand bruit à Rome dans les salons et dans la presse à propos de la disparition de quelques tableaux célèbres transportés et vendus à l'étranger. Leur possesseur, un grand seigneur ruiné, comme plusieurs autres, dans la fièvre de spéculation qu'avait enfantée l'espoir de voir l'antique Rome s'étendre subitement à la façon d'une ville d'Amérique, était tenu, selon cette loi draconienne à laquelle nous avons déjà fait allusion, de conserver et même de montrer au public sa riche galerie. Une telle loi, restrictive de la propriété, ne se peut justifier que par une crainte jalouse de voir dépouiller Rome de ses trésors artistiques. Encore pouvait-on objecter que, transportés ailleurs, ils subsistent et même contribuent à la gloire italienne. Les mêmes Italiens qui font preuve d'une susceptibilité si farouche quand ils redoutent que l'étranger s'enrichisse à leurs dépens, se montreront-ils donc indifférens à l'irréparable destruction des merveilleuses beautés de la ville éternelle? Et ne voudront-ils pas enfin songer que le monde entier serait en droit de le leur reprocher?

A. Geffroy.

L'ART ET LES ARTISTES

DE LA SUÈDE

I

Voici quelques années déjà que la curiosité errante du public parisien s'avisa de s'intéresser à l'activité intellectuelle des peuples du Nord : caprice irraisonné, né du désœuvrement de la foule, dont les conséquences sont indécises encore, mais dont on prévoit l'importance. Après une période d'infructueuses discussions, où l'enthousiasme ne raisonnait guère et où la critique n'admettait point de réserves, la « mode scandinave » se précise et tend à devenir un mouvement d'étude sincère : au point de vue littéraire, la transformation peut être considérée comme accomplie.

Des initiateurs bruyans, désireux avant tout d'affirmer par des faits une opposition qui restait théorique en France, nous avaient dévoilé tout d'abord les manifestations les plus hardies des poètes du Nord. Grâce aux maladresses d'admirateurs trop exclusifs, la beauté neuve de ces œuvres s'imposa brutalement et, pendant un temps, on crut à des pays étranges, où les hommes s'agitaient dans une hallucination permanente, où les femmes exaspéraient jusqu'à la folie leur souffrance et leur amour. Bientôt on se sentit en présence d'écrivains d'exception, dont les rêves créateurs dépassaient de beaucoup les limites de leur race et de leur patrie : Ibsen et Strindberg ne demandaient à la Scandinavie qu'un cadre où localiser des démonstrations qui voulaient avoir une portée générale ; dans leur théâtre, chaque personnage prenait la valeur d'un être symbolique. Et nous n'apercevions des mœurs

vraies du Nord que quelques traits plus accusés précisant çà et là les physionomies d'un bourgeois de Stockholm ou de Christiania.

Peu à peu, le désir grandit de faire connaissance plus intime avec ces peuples qui nous avaient procuré une émotion nouvelle : derrière les polémistes, on alla chercher les conteurs populaires, les historiens de la vie quotidienne et nationale; sur les traductions multipliées, les commentaires furent moins fantaisistes. Ce fut une seconde période plus calme et réfléchie, qui eut pour résultat de nous faire plus clairement concevoir l'originalité de cette littérature septentrionale, à peine entrevue d'abord à travers les œuvres universellement humaines des penseurs et des poètes.

Tandis que notre information littéraire se complète chaque jour, nous demeurons dans une indifférence égale au sujet de l'art scandinave qui vint chez nous de manière beaucoup plus simple. Nous le connaissons de longue date, mais son introduction s'est faite sans bruit, sans réclame, par un progrès tranquille qui n'a point soulevé de protestation; et cette continuité paisible de succès l'a maintenu en dehors du mouvement d'études qui s'attachait, en ces dernières années, à tout ce qui venait du Nord. Dès 1855, les expositions des artistes scandinaves étaient remarquées à Paris; en 1889, alors qu'on savait à peine prononcer le nom d'Ibsen, la critique s'occupait de Larson et d'Edelfeldt : aujourd'hui, les peintres et les sculpteurs de Suède, de Norvège, de Finlande, forment le groupe étranger le plus intéressant du salon du Champ-de-Mars; leurs œuvres sont recherchées, mais on les considère individuellement : on consacre en passant quelques lignes de compte rendu sympathique à leurs ouvrages, sans se demander s'ils ont une tradition, quelles influences d'écoles ils ont subies et s'il existe entre ces artistes, dont isolément on vante le talent, une originalité commune et qui tienne à leur race et à leur pays.

Or, en art plus encore qu'en littérature, il semble que la Scandinavie « arrive » à l'heure présente. Avant notre époque, il y eut en Suède et en Norvège une vie artistique que nous ignorons trop volontiers : les peintres et les sculpteurs de talent n'y sont point rares. Mais, après de rares prédécesseurs, c'est la génération actuelle qui a le plus fait en Scandinavie pour renouveler l'inspiration et les procédés : elle commence déjà à faire école : bientôt

des disciples viendront, qui vulgariseront la manière de leurs maîtres et peut-être en compliqueront et en affaibliront la pureté. Aujourd'hui, les hommes et les œuvres dominent encore les théories et s'offrent à nous en toute sincérité.

Nous nous sommes habitués, non sans effort, à conserver, entre les diverses littératures du Nord, la naturelle diversité des races; il est définitivement entendu aujourd'hui que Björnson est « Norvégien » et Strindberg « Suédois » et que ces deux désignations ont un sens très précis que ne saurait exprimer le terme obscur de « Scandinave ». Entre les développemens parallèles de l'art septentrional, il faut de même établir des distinctions et faire un choix.

Sans doute les différences sont beaucoup moins profondes ici qu'en matière de théâtre ou de poésie : les moyens d'expression du moins sont identiques, tandis qu'une variété de langues et de dialectes vient encore accentuer les oppositions littéraires qui nous peuvent apparaître dans les traductions. Les artistes de Suède, de Finlande et de Norvège sont naturellement aussi restés en dehors des dissentimens politiques qui partagent leurs patries. Vivant en colonie fraternelle leurs années d'étude, ils ont reçu des enseignemens identiques et se sont trouvés, à la même époque et pour les mêmes causes, libérés des influences de l'étranger. De là, un certain nombre de caractères communs à tous et une relative unité d'inspiration facile à retrouver dans leurs œuvres.

Dans l'histoire des commencemens de l'art scandinave, les distinctions ont été longtemps plus nettes, et c'est en Suède qu'il faut chercher les origines les plus intéressantes. C'est là que l'on peut aussi remarquer la prédominance de l'influence française : les relations constantes et très étroites qui ont existé de tout temps entre Stockholm et Paris ont exercé sur le développement de l'art suédois une action, très franchement reconnue d'ailleurs, qui fut décisive. Enfin, à un point de vue plus actuel, c'est à Stockholm que se maintient le centre de la vie artistique du Nord. Copenhague reste la ville de passage qu'elle a toujours été, capitale de la banlieue d'Europe; à Christiania, les questions politiques et sociales ont une importance exclusive; et Helsingfors ne présente point encore de ressources suffisantes pour conserver ses artistes et leurs œuvres. La Suède nous offre, à défaut d'un art toujours personnel et également heureux, un ensemble de productions abondantes caractérisant les diverses périodes de

son histoire et le succès définitif de son école contemporaine résume avec éclat l'originale variété de l'art septentrional.

II

Dans la confuse et laborieuse formation de l'art suédois, quelques faits seulement s'imposent au souvenir, qui continuent d'exercer une influence sur la production actuelle et peuvent en faire mieux comprendre le caractère.

Et d'abord, cette formation fut très lente : ceci est une banalité nécessaire à répéter en l'expliquant. On se méprend souvent sur la véritable cause de ce retard que les peuples du Nord ont subi dans leur évolution intellectuelle : on veut l'attribuer à une certaine rudesse de la race qu'on prétend d'esprit lourd et d'éducation difficile. C'est là une erreur absolue que doit démentir l'histoire de la Scandinavie. De tout temps, le Suédois avait des dispositions naturelles très souples et se montrait apte à recevoir un enseignement artistique quelconque. Mais les conditions spéciales de la civilisation septentrionale allaient à l'encontre de la vie en commun, de l'existence urbaine : les Suédois ont vécu jusqu'à l'époque contemporaine dans une décentralisation absolue. Ils forment de petits groupemens, réduits à quelques dizaines d'individus perdus au milieu des forêts, isolés à l'extrémité des lacs; dans les archipels qui émiettent les côtes de la Baltique, de loin en loin un rocher porte un campement de pêcheurs et, le long des fjords, des fermes s'espacent, ayant entre elles d'immenses déserts de pierres. Riches seulement de la richesse du sol, les Suédois doivent exploiter un territoire étendu : leur petit nombre relatif entraîne une dispersion forcée et leur interdit les agglomérations; ils n'ont pas de grandes villes : au milieu du XVII[e] siècle, Stockholm n'avait pas vingt mille habitans. Entre les différentes provinces les communications sont rares; chaque petit centre doit se suffire à lui-même et toute activité est ainsi localisée et morcelée à l'infini.

Mais, en même temps qu'elles rendaient impossible tout mouvement d'ensemble, ces conditions spéciales de la vie du nord développaient vite un art de décoration très caractéristique. Les Suédois aimaient d'instinct les couleurs simples, les teintes claires qui s'harmonisaient avec le vert uni des forêts et la grisaille des roches : leurs cabanes, bariolées de rouge et de jaune, s'encadrent

entre les pins et les collines de granit. Bientôt les simples planches recouvertes d'une couche uniforme, sont remplacées par des bois travaillés; des clochetons, des portiques, compliquent les quatre murs primitif; une ornementation polychrome succède aux procédés grossiers d'autrefois et des constructions s'élèvent conçues d'une manière originale dans leur recherche d'un effet complétant artificiellement le paysage. Peu à peu, ce goût naissant devient plus souple et plus intime. Enfermés dans leurs étroites maisons pendant les grands froids, les paysans et les pêcheurs s'ingénient à mettre une gaîté des choses autour d'eux : leurs meubles, leurs instrumens de travail, leurs traîneaux s'enjolivent de reliefs et d'images; de patiens brodeurs recouvrent leurs vêtemens; ils ont appris à ciseler les métaux et étalent aux jours de fête une profusion de bijoux étranges, d'un travail rare. C'est toute une production d'un luxe primitif qui prouve, chez les habitans de Scandinavie, un désir d'entourer d'un peu d'élégance leur existence aventureuse (1).

Seulement les Suédois sont restés longtemps confinés dans cet art domestique. Le stimulant de l'influence religieuse, qui seul aurait pu lutter contre leur indifférent particularisme, devait leur manquer toujours. L'église luthérienne n'encouragea jamais l'art qui n'était pour elle qu'une forme du luxe qu'elle proscrivait : les simples salles de prêche, les chapelles de bois lui suffisent longtemps; quand elle se décide à affirmer extérieurement sa puissance, suivant l'exemple des pays catholiques, elle leur emprunte à la fois l'idée et les procédés d'exécution. L'Europe entière se couvrait de basiliques somptueuses, signes manifestes de la richesse et de l'autorité du catholicisme : la Suède, à son tour, voulut des cathédrales qui diraient la puissance de son église, mais elle s'appropria simplement les modèles que lui offraient la France et l'Allemagne. Ses deux principaux monumens d'architecture religieuse sont dépourvus de tout caractère national. Des légendes compliquées tentent bien d'attribuer la construction de la cathédrale de Lund à un géant Finn, d'authentique race de demi-dieux scandinaves, réduit par les premiers conquérans de Suède à l'état de tailleur de pierres : Finn, en tout cas, savait la tradition romane et s'y conformait docilement.

(1) Sans exagérer l'importance de ces essais décoratifs, il est bon de rappeler que M. Courajod a retrouvé, dans certains détails d'ornementation scandinave, la forme primitive de quelques motifs définitivement développés par l'art gothique.

C'est à Étienne de Bonneuil, mandé de Paris à la fin du XIIIe siècle, que la Suède demanda les plans de la cathédrale d'Upsal.

Jusqu'au XVIIe siècle, l'histoire de l'art en Suède n'est faite que de semblables interventions étrangères : des architectes, des peintres sont engagés pour une entreprise et quittent le pays, leur tâche achevée. L'activité du pays est épuisée par la lutte soutenue contre le Danemark et la Russie. La Suède se défend; au milieu de ses belliqueuses occupations, à peine a-t-elle quelque soupçon de la fièvre d'art qui a secoué le monde.

C'est en bataillant encore qu'elle va pour la première fois se mêler directement au mouvement des idées européennes. La guerre de Trente ans éclate : Gustave-Adolphe promène ses bandes d'un bout à l'autre de l'Allemagne ; pendant quelques années, un contact immédiat va s'établir entre les Suédois et les peuples qu'ils combattent ou qu'ils soutiennent. A travers les productions de l'école allemande, ils entrevoient le mouvement général de la Renaissance. Suivant l'usage, ils font leur choix dans les trésors des villes vaincues. Les premières collections de la Suède se forment ainsi, composées des objets d'art que les gentilshommes de Gustave-Adolphe « sauvèrent » au cours de leurs expéditions, comme disait galamment le gardien d'un de ces musées conquis. Rentrés dans leurs domaines, les Suédois veulent abriter leurs richesses nouvelles dans des châteaux semblables à ceux où campèrent leurs victoires : en quelques années les escarpemens des fjords se hérissent de manoirs seigneuriaux qu'on croirait transportés de toutes pièces des bords du Rhin. Maintenant de véritables dynasties d'artistes étrangers s'établissent en Suède. Ils viennent surtout d'Allemagne; ainsi David Klöcker, anobli par Charles XI sous le nom d'Ehrenstrahl, et son neveu Kraft : ainsi les deux Tessin qui décorent les monumens de Stockholm et commencent la construction du Palais Royal; un Français, Sébastien Bourdon, leur succède à la cour de Christine.

Le XVIIe siècle fut donc pour la Suède une période de simple éducation, où la production nationale est presque nulle. Dès le commencement du règne de Charles XII, les peintres suédois apparaissent nombreux; mais ils vont demeurer étrangers à leur patrie et à leur race. Ils s'installent en France et se préoccupent seulement de se plier au genre nouveau qui s'établit. Sans tradition originale, ils s'assimilent les qualités et les défauts à la mode : précieux, sourians, gracieusement puérils, ils sont à l'aise

entre Greuze et Watteau. Quelques-uns se font une réputation à Paris, où l'on oublie le plus souvent leur origine. Lafrensen voit son nom transformé en Lavrence; le miniaturiste Hall est membre de l'Académie des Beaux-Arts et peintre du roi; et, plus parisien qu'eux tous, Roslin conquiert une véritable popularité. Il fait partie du petit groupe d'artistes à la mode, protégés par la cour et les salons : ses portraits de Louis XV lui valent une pension et le logement au Louvre, où trois de ses tableaux sont encore. Diderot, dans ses *Salons*, a justement montré en lui un peintre chercheur de menus détails, un talent impersonnel fait surtout d'adresse, excellant à rendre le chatoiement des étoffes et la finesse des broderies : ce qui ne l'empêche point de le traiter, en une incohérente boutade, de Goth, de barbare du Nord mal acclimaté. C'est bien l'éloge que Roslin et les rivaux qui l'entouraient méritaient le moins : on cherche des Goths, on trouve des Parisiens toujours.

Un critique suédois (1) en est réduit, pour caractériser à cette époque les peintres de son pays, à faire suivre leur nom de celui d'un maître français. Bolander est « genre Oudry », Hillerström « genre Chardin », et Wertmüller « genre Greuze ». L'influence française n'épargne point les quelques artistes restés à Stockholm, qui suivent les conseils du Lyonnais Desprez, « agent général du roi pour les arts libéraux ».

Cette docilité d'imitation se retrouve chez les artistes de la première moitié du XIXe siècle. Ceux-ci s'attachent moins étroitement à la France et font preuve d'un cosmopolitisme plus libre : mais ils demeurent éloignés de la Suède avec une aussi curieuse obstination. Ils s'en vont à Paris, à Rome, à Dusseldorf ou à Munich, deviennent les disciples des artistes en renom; ce sont des imitateurs adroits; ils viennent parfois en concurrence avec leurs maîtres, mais toujours paraissent oublier qu'ils ont laissé derrière eux une patrie, où la lumière, les paysages, les types semblaient clairement choisis pour inspirer un art national : ils traitent les motifs à la mode, ils copient les procédés qu'on emploie partout autour d'eux. Quand ils retournent à leur pays d'origine, les yeux pleins du soleil de France et d'Italie, la main faite aux formes conventionnelles longuement étudiées, ils sont incapables d'éprouver ou d'exprimer une impression nouvelle, et, de bonne

(1) M. Nordensvan, *Svensk konst och svenska konstnärer.*

foi, continuent d'appliquer la manière apprise; et tout succès est réservé à ces pastiches plus ou moins heureux de l'étranger. Si quelque artiste plus indépendant veut s'affranchir de l'imitation banale, on le traite de barbare qui ose violer les traditions et sa tentative s'égare au hasard des découragemens.

C'est vers le paysage que se dirigent les efforts les plus intéressans. Nous verrons quel fut le développement singulièrement brillant du paysage suédois. Jusqu'en 1830, il n'existe pas : on peut un instant, dans les premières années du siècle, le croire découvert par Fahlcrantz, qui prétend traiter des motifs choisis en son pays. Il est disciple des Hollandais jusqu'alors mal connus en Scandinavie : malheureusement, il les comprend mal. Ses premiers tableaux sont visiblement inspirés de Ruysdaël : çà et là, des lumières inhabituelles, des horizons élargis où l'on sent un sentiment naissant de la beauté propre à la nature septentrionale; on se hâte vers les œuvres suivantes. Et c'est une désillusion grande de se trouver en présence de copies, résolument impersonnelles cette fois. Fahlcrantz n'a vu dans Ruysdaël qu'un coloriste dont il fallait essayer d'imiter l'habileté. Sa naïve admiration ne dépasse pas le procédé et méconnaît la pensée; obstinément il transporte dans ses vues de fjords, chaque ton, chaque nuance des paysages flamands : c'est un frappant exemple d'inconscience artistique... Wickenberg, que Jules Janin définissait, avec un peu d'emphase, « un grand maître dans l'art d'être simple et vrai », comprit du moins l'enseignement que lui offrait le paysage hollandais, original parce qu'il veut être avant tout l'image de la Hollande. Quand il s'avise de reproduire les campagnes et les types de Suède, il regarde ses sujets en face, sans arrière-pensée, ni souvenir étranger, et s'efforce de mettre dans son œuvre un caractère nouveau qui corresponde à une intention nouvelle. Entre sa *Côte de Hollande* et ses *Effets d'hiver* observés en Scandinavie, les différences de lumière sont très sensibles et donnent l'impression franche d'un complet changement de pays et de climat. Le détail de l'exécution peut être imparfait : la direction vraie est indiquée. Ce qui n'empêche pas qu'autour de Wickenberg les Suédois s'attachent à copier Gros et David : les tableaux militaires, les compositions historiques, les *Coriolan*, les *Mort d'Épaminondas*, se multiplient à Stockholm. Il faut attendre 1830 et les manifestations décisives du romantisme pour rencontrer des œuvres d'un caractère vraiment original.

III

C'est vers cette époque que l'art suédois se dégage des imitations improductives et s'affirme dans l'œuvre parallèle de deux puissans artistes, Fogelberg et Höckert. Ceux-là sont les vrais fondateurs de la sculpture et de la peinture suédoises : en leur temps, ils semblent des révolutionnaires et des initiateurs; la vérité vivante de leurs créations les fait paraître encore aujourd'hui des modernes; elles nous apparaissent marquées d'un sentiment nouveau, personnel, et qui tient à une inspiration résolument septentrionale.

Fogelberg (1) fait d'abord à Göteborg son apprentissage d'ouvrier ciseleur : on remarque ses dispositions, on l'envoie à Stockholm où il suit les leçons du maître Sergel. Sergel, regardé par ses compatriotes comme le premier sculpteur de Suède, était un artiste à la pensée simple et froide, à l'exécution correcte, souvent heureuse, qui ne soupçonnait point qu'on pût s'écarter des traditions. Il donne à Fogelberg l'intelligence de la sculpture antique, et celui-ci, après un court séjour à Paris, où il travaille avec Géricault dans l'atelier de Pierre Guérin, va s'établir en Italie. Il traverse une longue période de préparation pendant laquelle il produit des Hébé, des Vénus, des Mercure. Ses envois sont remarqués à Stockholm, il devient célèbre; sentant qu'il peut oser quelque nouveauté, il va chercher désormais ses sujets dans la mythologie scandinave et, substituant les personnages de l'histoire légendaire de son pays aux types conventionnels de la religion antique, achève, après quinze années d'efforts, trois statues colossales : Odin, Tor et Balder.

Le grand intérêt de ces œuvres est dans la conciliation que Fogelberg réussit à établir entre l'idée scandinave et le procédé classique. Une large initiative était laissée à son imagination : les personnages dont il voulait évoquer l'image n'étaient connus que sous les formes imprécises dont les enveloppaient les légendes. C'est à peine si quelques grossières ébauches avaient tenté de reproduire les traits et les attributs que leur prêtait le sentiment populaire. L'imitation antique était cette fois impossible. Ces dieux du Nord ne pouvaient être semblables à ceux

(1) Fogelberg est né en 1786 à Göteborg, et mort en 1854 à Trieste. Gustave Planche lui a consacré quelques pages dans cette *Revue* (1855).

de la Grèce ou de Rome : ils représentaient des conceptions plus simples, et leur divinité n'était, le plus souvent, qu'un grandissement en tous sens de la nature humaine : leur autorité est faite avant tout de force qui ne va pas sans brutalité : ils se battent sans cesse et ils boivent beaucoup. Entre eux, pas de hiérarchie, pas d'hérédité minutieusement expliquées. Ils symbolisent les quelques idées directrices qui s'imposent à tous les peuples : chacun remplit jusqu'au bout son rôle, ils vont tout droit, leur action est franche et leurs rapports avec l'humanité dépourvus d'ingéniosité; ils ignorent la légèreté malicieuse des habitans de l'Olympe ; ils n'ont pas d'esprit. En ce sens, Odin et Tor, d'une bonté et d'une violence également naïves, sont d'une moralité supérieure aux dieux de l'antiquité classique. Et puis, quels qu'ils soient, on a cru en eux; pendant plusieurs siècles, des hommes ont invoqué ou maudit leurs noms : il faut que l'artiste, fixant leur mémoire, sache justifier cette confiance ou cet effroi.

Fogelberg a su donner à chacune de ses figures une grandeur singulière. Odin, — l'Intelligence et la Puissance — est dressé dans un mouvement majestueux, le bras droit s'appuyant sur une courte lance d'un geste de domination, le front dégagé sous un casque massif, une fierté tranquille dans les yeux. Tor, — la Force et la Lutte, — semble surpris dans un élan, poing fermé, genou ployé, les muscles saillant sous l'effort, le marteau prêt à s'abattre. Et, dans le regard de Balder, — l'Innocence et la Bonté, — paraît une douceur résignée, un peu triste, que Gustave Planche rapprochait des premières images chrétiennes. L'intérêt de cette œuvre est d'autant plus rare que Fogelberg a su donner l'expression artistique d'un sentiment confus et lointain mort depuis des siècles : son imagination a ranimé le passé légendaire de la Suède; son talent a été assez fort pour réaliser l'impression vivante que son rêve avait évoquée, et nous l'imposer comme définitive.

Le peintre Höckert avait quitté l'Académie de Stockholm pour aller terminer ses études à Munich, où il passa trois ans : il fait alors un voyage dans la Scandinavie septentrionale, pendant lequel il recueille de nombreux croquis de paysages et de types lapons. Il est bien décidé à être avant tout un peintre d'histoire, et quand il arrive à Paris en 1851, c'est pour entreprendre une *Reine Christine ordonnant le meurtre de Monaldeschi*. Exposé

en Suède, ce tableau lui vaut d'être désigné pour exécuter, selon sa libre inspiration, une œuvre qui doit représenter l'art scandinave à l'Exposition de 1855. Höckert se souvient des ébauches faites au cours de ses excursions dans le nord et, en quelques mois, achève son *Service divin en Laponie* (1).

Dans une salle de prêche, aux murs de bois sombres et nus, une vingtaine d'hommes et de femmes sont groupés autour d'une chaire basse où un prédicateur commente un texte sacré. Un grossier lampadaire, une croix et quelques balustrades, sur lesquelles s'appuient les auditeurs, forment tout le décor. Les personnages sont montrés en des attitudes vivantes, interrompant à peine la vie du dehors : les hommes, armés, en équipemens de chasse, les femmes berçant leurs enfans : au milieu du plancher un chien étale son sommeil. Le jour, reflété brutalement à l'extérieur par la neige, entrecoupé par les carreaux d'une étroite fenêtre, fait ressortir l'épaisseur des physionomies; dans l'ombre, la figure du prêtre apparaît, plus fine et très douce.

L'impression première est d'un réalisme un peu gros : une expression de repos physique, de bien-être lourdement recueilli se dégage de ces personnages aux sauvages allures : peu à peu, dans le regard d'une femme, dans le mouvement d'attention grave d'un homme, un sentiment nouveau se dévoile qui les montre toujours simples et tranquilles, mais dominés par une conviction sincère. Ce mélange de naturalisme et de mysticisme est un double caractère de l'âme primitive scandinave, simplement rendu par le peintre et, pour la première fois, exprimé dans sa sincérité.

Höckert donna encore, à Paris, l'*Intérieur d'une hutte lapone*, de semblable conception ; puis, retournant définitivement dans son pays, il entreprend une série de tableaux de genre, représentant les mœurs et les paysages de Dalécarlie. C'est une collection précieuse de types nationaux, vigoureusement dessinés avec cette franchise d'expression qui caractérise ce talent. Vers la fin de sa carrière, Höckert revint au genre historique et termina son *Incendie du palais de Stockholm en 1697* qui passe en Suède pour son chef-d'œuvre. Moins nettement que Fogelberg peut-être, il avait compris ce qu'un artiste peut emprunter à

(1) Ce tableau fut acquis par l'État français et envoyé au musée de Lille sous ce titre : *Un prêche en Laponie*.

l'esprit de sa race; il affirma du moins qu'il fallait être Suédois en peignant la Suède : là est la partie capitale de son œuvre.

IV

Telles sont, brièvement résumées, les fortunes diverses que traverse l'histoire de l'art en Suède jusque vers 1860 : après des siècles d'isolement, où l'ignorance générale paralyse le goût instinctif des premiers ornemanistes, peintres et sculpteurs se forment sous la maîtrise envahissante de l'Allemagne et de la France; disciples enthousiastes, ils s'en vont à la recherche d'enseignemens variés, moins docilement soumis à mesure qu'ils se sentent plus forts. Et deux d'entre eux ont posé le principe d'une forme d'art qui doit être propre à leur race et à leur pays : premières manifestations d'indépendance, premiers élans vers la liberté d'inspiration d'abord timidement accueillis. On veut bien travailler en Suède, et l'on consent à traiter des sujets nationaux : mais le respect de la tradition subsiste, avec la routine du procédé. Fogelberg, consciencieux, drape à l'antique le manteau de son Odin, et Höckert, en bon romantique, empâte de surprenans bitumes les clairs décors de ses scènes lapones. L'indécision entrave tout effort d'ensemble : la Suède, se défiant d'elle-même, semble attendre quelque mot d'ordre venu de l'étranger.

Et voici qu'en France tout un mouvement s'agite autour de quelques novateurs qui, proclamant l'avènement d'un art nouveau, remplacent les formules usées et les théories vieillies par deux lois suprêmes : vérité d'observation, vérité d'expression. Une dernière fois les Scandinaves suivent l'impulsion qui leur vient du dehors et qui maintenant les ramène vers eux-mêmes les réalistes leur disent : « Regardez autour de vous » ; les impressionnistes vont leur dire : « Regardez en vous. » Et, favorisés entre tous, les artistes suédois aperçoivent un domaine d'une infinie richesse librement offert à leurs études, tandis que les influences de race s'unissent à l'action du milieu pour aider à l'épanouissement de leur activité nouvelle. Ils sont en face d'un pays privilégié, semblable à quelque musée du monde, où tous les genres de pittoresque sont rassemblés en une inimitable harmonie; charme singulier des paysages de Suède, devant lesquels nul souvenir ne peut être évoqué et qui laissent dans l'esprit une image définitivement localisée, qu'on ne peut superposer à une

autre vision. Ce sont des horizons larges, la mer, les grands lacs prolongeant leurs reflets entre les lignes noires des sapins, les landes où la roche s'étale en plateaux fleuris de bruyères ; et des coins de poésie champêtre et tranquille dans les vallées creuses des fjords, où les bouleaux verdoient entre les pierres grises. Partout l'eau pénètre, se précipite des hauteurs, se glisse entre les collines et anime de sa vie souple et chantante le silence des forêts; le long des côtes, des milliers d'îlots émergent d'entre les remous blanchissans et semblent de fantastiques flottilles prêtes à s'en aller quelque jour à la dérive. En de tels décors, la civilisation se fait moins brutale et demeure proche de la nature. On aperçoit sans surprise, au milieu d'un archipel rocheux, la cabane d'un pêcheur ou d'un gardien de feu hardiment juchée sur pilotis au milieu des flots : sur les pentes des coteaux, les maisons forestières au badigeon rouge, s'enlèvent sans discordance sur les fonds sombres des sous-bois : et Stockholm, industrielle et très moderne capitale, n'interrompt point le rêve, avec ses palais dominant la mer et les lacs, ses bosquets penchés sur les eaux tourbillonnantes, et l'éternelle fantasmagorie de sa lumière changeante.

C'est la plus rare beauté des paysages septentrionaux que cette clarté perpétuelle, aux nuances infiniment délicates, qui vient baigner les objets dans une transparence douce, sans déformer les lignes, sans fausser les reliefs, sans durcir les ombres; lumière chaude des jours d'été, qui s'épanouit en l'apothéose lente des couchers du soleil, avant de s'adoucir en un crépuscule violet flottant sur la nuit, lumière des jours d'hiver, scintillante, pailletante, sous laquelle les glaces luisent et les givres s'argentent dans une symphonie de blancheurs... Par un après-midi d'automne, je me trouvais avec Carl Larsson sur un rocher de Marstrand, l'une des îles de la côte suédoise : à nos pieds s'enfonçait un étroit vallon, verdoyant encore, abritant un ruisseau d'une voûte feuillue ; au delà, la roche apparaissait, nue, marbrée de reflets rougeoyans et s'abaissait jusqu'aux premières vagues; après un large bras de mer, une autre île aux bords dentelés derrière laquelle on revoyait l'eau bleue; de tous côtés, la même alternance de flaques brillantes et de taches sombres ; çà et là, un toit, une fumée, arrêtaient le regard; un voilier, engagé dans un chenal et à demi invisible, découpait une silhouette grêle au-dessus d'un mamelon; sur le continent, des neiges bril-

laient, très hautes; un jour léger illuminait tout le paysage; les plans étaient nets, précis, ou pouvait compter les distances; chaque détail ressortait avec sa vraie valeur, et de cet ensemble de réalités simples se dégageait une poésie étrange et mélancolique. Larsson dit seulement : « Notre lumière intime... » Lumière intime, c'est bien cela, sincère et profonde, qui semble venir de l'intérieur des choses et dont la caresse est une émotion.

Le Suédois a le sentiment profond de cette précieuse beauté de son pays ; il lui voue une admiration attendrie qui, chez les plus humbles, sait comprendre toutes les délicatesses. C'est une race qui, en pleine civilisation, vit très près de la nature et conserve une surprenante faculté d'émotion; les Scandinaves paraissent à demi païens encore, d'un panthéisme élargi et affiné; ils ont longtemps adoré la nature comme Force, ils la révèrent aujourd'hui comme Beauté : ils continuent de lui rendre un culte naïf et sincère. Au matin, dans les champs, le paysan se découvre quand résonne le premier chant d'alouette; dans un jardin des environs de Gothembourg, un rossignol de passage chantait chaque soir ; des ouvriers l'entendirent et revinrent l'écouter; bientôt ils furent plusieurs milliers tous les jours autour du massif sur lequel veillaient des agens de police. Et dans la nuit du premier mai, tandis que des feux s'allument sur toutes les hauteurs d'un bout à l'autre de la Scandinavie, à Stockholm et dans les postes perdus, le peuple entier entonne des chœurs joyeux pour saluer l'espoir du Printemps reparu. Cette sensibilité vibrante maintient les Scandinaves dans une demi-rêverie perpétuelle qui prête à leur commerce une grâce un peu surannée et singulièrement attirante : dans leur hospitalité, dans leur politesse sérieuse transparaissent les souvenirs d'une chevalerie disparue : ils ont des formules, des gestes que nous ne saurions plus : voici quelques mois, dans une station extrême de la mer du Nord, un groupe de voyageurs est réuni autour d'un aventureux chercheur qui part pour le pôle; on le fête, on l'acclame, on lui fait des discours, toutes les banalités d'usage : et une jeune fille s'avance, très simple, dénouant un ruban qu'elle porte pour l'attacher au bras de celui qui part. La vie septentrionale offre à tout instant des exemples de cette poésie intime et spontanée.

L'artiste, de sensibilité plus exercée, subit plus profondément les influences du milieu et du tempérament, et ces influences doivent exercer sur la conception et la forme de ses œuvres une ac-

tion dont il est nécessaire de tenir compte. Les Suédois se sont longtemps obstinés à considérer l'art comme un ensemble de théories et de procédés qu'on devait acquérir de toutes pièces sans autre préoccupation qu'une scrupuleuse minutie de travail : il était logique alors de leur faire place entre les maîtres qu'ils s'étaient choisis, sans plus se souvenir de leur origine. Mais du jour où ils s'aperçoivent que, certains principes universels posés, l'art peut et doit être individuel, ils nous proposent une interprétation marquée de leur personnalité ; ils font œuvre de Suédois, et nous devons partir de ce fait pour essayer de comprendre leur pensée et d'expliquer leur manière. C'est là une de ces évidences qu'on ose à peine répéter, et que nous voyons souvent négligée au point de fausser toute conception de l'étranger. Il serait absurde de prétendre étudier avec le même esprit la production contemporaine de l'art scandinave et de notre art national : l'école actuelle de Suède procède du réalisme français qui a provoqué son initiation et dirigé ses premiers essais : ce qui n'empêche de constater à chaque exposition les différences toujours plus accentuées des ouvrages venus de Stockholm ou de Paris. Cet écart entre deux mouvemens nés d'une même cause s'explique précisément par l'inégalité des conditions dans lesquelles ils se sont développés : nous connaissons maintenant de manière à peu près définitive les résultats du réalisme français : une rapide analyse des œuvres principales de l'école suédoise nous montrera ce qu'a donné le réalisme septentrional et ce qu'on en peut encore attendre (1).

Nous remarquons d'abord que les Suédois ont vu dans le réalisme une forme générale et simple qui n'exclut aucun sujet et s'accorde avec toute intention sincère : ils ont évité le « genre » réaliste et n'ont pas cru devoir restreindre leur choix aux motifs où la réalité paraît plus intense, grossie par des reliefs outrés ou un coloris inhabituel ; ils ont fui l'exceptionnel que, sous prétexte de pittoresque, les chefs de notre école réclamaient avec insistance. Seuls les artistes de transition, adoptant nos doctrines nouvelles à la fin de leur carrière et animés d'une foi belliqueuse, se sont attachés à démentir leur passé en renforçant à tout prix l'expression. Ainsi Hellqvist qui, après une série de compositions

(1) La Suède compte plus de cent artistes produisant actuellement. Elle envoyait à l'Exposition de 1889 cent quatre-vingts compositions qui valaient à ses artistes quarante médailles et mentions. Je ne cite que les noms principaux caractérisant des œuvres vraiment originales.

historiques et de scènes religieuses d'une solennelle froideur, donne une silhouette de moine étique, curieusement hideux, flairant des viandes à l'étal d'un boucher. D'aussi brusques reviremens d'idées sont peu fréquens. On comprend très bien que les Suédois aient été peu attirés par la recherche du détail rare, dont ils n'avaient pas besoin pour rajeunir leur observation; de tous côtés s'offrent à eux des sujets vierges encore de toute étude dont ils vont pour la première fois dégager l'expression; ils ne connaissent point la gêne causée par le souvenir d'une réalisation antérieure : ils sont en pleine nouveauté, et, pour être originaux, il leur suffit de réussir à exprimer quelqu'une de leurs impressions quotidiennes.

Nous avons vu que la vie du Nord était surtout caractérisée par une étroite intimité de l'homme et de la nature : les Suédois sont dominés par un sentiment vivant de la beauté des choses qui est la vraie source d'inspiration de leurs artistes comme aussi de leurs poètes. Ils y reviennent sans cesse avec une volonté plus ou moins claire et lui subordonnent toute intention d'art. Il en résulte comme une similitude toujours plus parfaite entre les diverses formes de l'observation : il n'est pas d'école où soient plus atténuées les distinctions artificielles conservées par la tradition entre la peinture de plein air, par exemple, et le style décoratif ou le portrait. Les Suédois sont, avant tout, impressionnés par la splendeur changeante des décors où s'encadrent leurs conceptions : la nature leur paraît plus grande et plus belle que l'homme: souvent il n'apparaît qu'accessoirement en leurs œuvres. La race et le milieu les font peintres de paysages. Le paysage est pour eux une forme supérieure de l'art, et — qu'ils en aient ou non conscience — ils tendent à y ramener tous les genres; ils n'ont pas de spécialistes, ils n'auront bientôt plus de spécialités. Tous leurs peintres sont d'abord paysagistes; s'ils veulent nous montrer des scènes d'intérieur, on sent que des images de plein air illuminent leur souvenir, et on retrouve à tout moment le rappel des visions du dehors dans l'ampleur des attitudes ou la liberté des lumières; ils élargissent, ils éclairent toujours.

Dans les vingt dernières années, ce paysage ainsi universellement conçu a inspiré une infinie variété de talens. Parmi ceux dont les œuvres parviennent à Paris, voici Wahlberg dont la carrière raconte l'évolution de la peinture suédoise, répudiant peu à peu les conventions pour chercher directement la vérité; il a

donné trois interprétations successives de motifs également pris en son pays : après des essais qui font songer à Salvator Rosa par la minutie de l'exécution, il donna une série de toiles où les touches sont plus larges et les tons plus fermes, mais alourdis par la raideur de l'école allemande : il envoyait enfin au Salon de l'année dernière une *Vue de Stockholm* aérée, lumineuse, exacte, qui contraste heureusement avec ses ouvrages antérieurs et le bitumeux *Clair de lune* qui l'avoisinait.

Celui-là est un rallié de la dernière heure : les peintres de la jeune génération n'ont point connu ces hésitations et, du premier effort, ont donné des impressions réelles de Scandinavie. Kreuger a étudié chez M. Jean-Paul Laurens : à peine de retour en Suède, il donne des paysages d'hiver septentrional, une rue de faubourg endormie sous la neige, où la vie est assourdie et discrète, indiquée seulement par une ombre qui passe. Nordström, qui débute en France aussi, exprime avec plus de force et de précision les mélancolies de la nature du Nord : dessinateur très sûr, il a fixé les aspects pittoresques du vieux Stockholm et commenté les vers des poètes suédois dans des illustrations curieuses, où il sait concilier une fantaisie très libre et un instinctif désir de réalité précise. A côté d'eux, Flodman a traité des motifs plus rians et montre des fermes dressant leurs pignons bariolés dans les campagnes étincelantes de lumière; Liljefors s'est attaché à rendre avec leur vivante animation les profonds sous-bois des forêts de Suède; il a étudié les oiseaux du Nord aux fourrures neigeuses; il a noté les allures batailleuses des renards : dédaignant tout procédé factice, il a donné des ensembles frémissant de vie : ses animaux n'ont jamais l'air de poser, se présentent naturellement dans leur milieu réel : c'est un art qui séduit par sa franchise.

Ce sont des qualités de paysagistes encore que nous remarquons chez les peintres qui, comme Salmson et mieux Forsberg, ont entrepris des compositions historiques : du second on connaît partout en France *la Fin d'un héros* qui fut au Salon de 1880 et dont la gravure devint vite populaire : pendant la guerre de 1870, dans une église transformée en ambulance, entre le prêtre qui l'assiste et un général qui vient de lui apporter la croix, un blessé achève de mourir : au pied du lit, la mère est abattue : entre les piliers, d'autres lits se profilent : çà et là, des officiers, des infirmiers, un enfant de chœur, un major en tablier. Aucune

convention dans l'arrangement des personnages; les lumières sont naturelles, très claires, les attitudes simples, sans brutalité: c'est l'expression sincère d'un fait ayant une valeur d'émotion dégagée par le peintre; il l'a sentie sans recherche, sans souci de grossir l'effet. Le même caractère de vérité se retrouve dans les intérieurs, dans les compositions décoratives de Pauli et s'affirme surtout dans les dernières œuvres de Von Rosen; celui-ci, après d'indifférentes scènes du moyen âge, a donné des portraits tout à fait intéressans: celui de son père, figure toute en clarté, sans ombre, sans relief apparent et un *Nordenskiöld dans les glaces*, audacieux essai de portrait-paysage : l'explorateur est debout, bâton ferré en main, au milieu des glaçons; sa silhouette s'enlève sur des blancheurs profondes qui laissent apercevoir au loin un navire bloqué dans la banquise. Artiste plus fin, de talent très souple, Richard Bergh, abandonnant la manière de son maître Jean-Paul Laurens, expose chaque année des toiles gracieuses, paysages ou études de femmes, également marquées d'un sentiment délicat des nuances, fortifié par un dessin vigoureux; dans les portraits de Bergh, aux tons clairs et mats, on remarque de plus en plus cet envahissement des caractères du paysage qui domine la production contemporaine. Nous allons constater un progrès identique dans l'œuvre des deux peintres qui, chefs de l'école suédoise, partagent aujourd'hui une maîtrise incontestée : Carl Larsson et Anders Zorn.

V

Larsson (1) résume l'esprit scandinave dans la fraîcheur et la hardiesse de ses enthousiasmes: on sent en lui un épanouissement de vie et de jeunesse, l'ardeur débordante d'une génération parvenue à une période d'ambition plus haute et de création plus active. Son originalité est surtout d'être un artiste dans toute l'ampleur du terme, un chercheur du beau pour qui tous genres doivent être tentés; il est décorateur, aquarelliste, caricaturiste, graveur, sculpteur; il fait des vers, il a fait de la critique philosophique. Une verve spontanée, une facilité de travail jamais lassée, s'appuyant sur une connaissance solide du métier, lui ont permis d'être toujours également heureux; de sa personne et de

(1) Larsson est né à Stockholm en 1855. Une de ses premières aquarelles, intitulée : *Céramiques*, est au Musée du Luxembourg.

son œuvre une sympathie pareille se dégage : il cause comme il peint, avec une expansion spirituelle et gaie sous laquelle transparaît par instans la gravité rêveuse des caractères du Nord. Fuyant toute réclame, il est trop mal connu encore à l'étranger, en Suède ; son nom est essentiellement populaire, et jamais réputation d'artiste ne parut plus joliment justifiée.

C'est dans ses aquarelles que Larsson nous paraît avoir donné l'expression la plus significative de son talent : chez lui, l'amour de la lumière et du plein air est décidément exclusif : il choisit des ensembles rayonnans, baignés de soleil, où les eaux luisent sous des ciels dégagés, où les verdures sont fleuries autour de quelque jeune femme en toilette claire. D'un crayon rapide, il indique le tableau en quelques traits précis ; puis, d'un pinceau qui effleure, il l'habille de nuances légères sous lesquelles la vie conserve sa souplesse : ses études de jardins en fleurs, ses vues de canaux, donnent une impression de transparence inimitable. Cette intensité de coloris est une grâce captivante qui se retrouve dans ses portraits et à laquelle on se laisse prendre d'autant plus volontiers qu'elle n'affaiblit en rien la réalité de son observation. Larsson a publié un grand nombre de dessins : quelques-uns sont d'une imagination qui s'abandonne à toute fantaisie ; mais la plupart prouvent une justesse et une sûreté de coup d'œil qui conservent une exactitude aux plus hâtives improvisations. — Notons, en passant, que, dans leur manie persistante de comparaison, des critiques se sont avisés d'appeler leur compatriote « le Gustave Doré de la Suède » ; le rapprochement est imprévu entre le sombre romantisme de l'illustrateur français et l'alerte facilité du peintre suédois.

Aquarelliste, peintre de motifs gracieux, de femmes et de gais paysages, Larsson semblait peu préparé à entreprendre de grandes compositions décoratives. Le goût général des Suédois l'entraîna vers ce genre et il y obtient un plein succès. Il doit exécuter une série de fresques pour le nouvel Opéra de Stockholm, et les cartons qu'il achevait cet été sont remarquables. Sa fertilité d'esprit l'a servi avec bonheur, et aussi la conception très large qu'il s'est faite du rôle de l'artiste ; il a beaucoup d'idées et il a l'entêtement de les réaliser jusqu'au bout ; il a le souci de l'achèvement, de l'exécution complète de l'œuvre par celui qui l'a conçue. Pour placer ses fresques dans le cadre le plus favorable, il devient sculpteur et complète par des reliefs les panneaux qu'il envoyait à

l'exposition de 1889 (1) : trois paysages allégoriques résumant les grandes époques de l'art sous ces titres, *Renaissance*, *Rococo*, *Art moderne*, ensembles animés, vivans, adroitement réglés et rayonnans de clarté. Il sait à merveille adapter ses sujets aux conditions matérielles ambiantes. Son ingéniosité supérieure tire parti des moins favorables circonstances. Il y a quelques années, on construisait à Gothembourg une école de filles, toute en fer et briques, déplorablement insignifiante. Le bâtiment fini, on s'aperçut qu'il était fort laid et peu fait pour former l'esthétique des jeunes Suédoises. On eut recours à Larsson et on lui demanda de décorer un escalier au jour invraisemblable, coupé de paliers absurdes et qui semblait emprunté à quelque gare de chemin de fer. Larsson entreprit de retracer dans ce décor l'histoire de la femme scandinave. Son imagination utilise les pires conditions et s'en fait une aide. Dans les enfoncemens des voûtes, dans les recoins sombres des étages inférieurs, il esquisse des scènes de la vie primitive : un mur un peu plus éclairé lui permet de placer une de ses plus fortes compositions, la femme d'un Viking et ses deux filles groupées dans un mouvement de douleur fière devant la pierre dressée qui rappelle le guerrier disparu. A mesure qu'il rencontre le soleil plus libre, il choisit des motifs plus modernes, où le détail devient nécessaire : voici la femme du XVIII[e] siècle, dans son milieu d'élégance précieuse : et voici les jeunes filles d'à présent, en claires toilettes parmi des fleurs et des lampes électriques. Autour des motifs principaux, Larsson improvise toute une décoration qui relève l'insignifiance des objets et leur donne une expression et un style : il refait lui-même les plafonds, les portes et les rampes. Son invention a transformé ce bâtiment banal en un véritable musée qui semble avoir été construit d'après sa fantaisie.

On peut comprendre par ces quelques aperçus que le talent de Larsson s'est écarté autant qu'il est possible de la reproduction mécanique, de l'impression passive qui furent les moyens de certains réalistes français. Il marque ses œuvres d'un esprit personnel. On ne saurait en conclure qu'il est en désaccord avec les tendances générales de l'école suédoise : l'étude détaillée de quelques-unes de ses compositions prouverait clairement que Larsson a toujours cherché la vérité, même au prix d'une con-

(1) Aujourd'hui à la galerie Fürstemberg, à Gothembourg.

trainte imposée à sa verve vagabonde : et on remarqua justement, en 1889, le naturel et la précision des figures allégoriques de ses fresques. Ses paysages déconcertent parfois les critiques parisiens qui voient une invraisemblance dans ces lumières qui nous sont inconnues : il n'est qu'une observation faite en Scandinavie pour en constater la continuelle évidence. Larsson a peint des réalités : mais il a choisi d'instinct celles qui paraissent plus immatérielles et légères : il ne fournit point de documens qu'on ait l'envie de discuter : il exprime simplement le charme vrai de son pays.

Zorn (1) nous révèle à travers son œuvre un tempérament très dissemblable. Il a l'invention moins ingénieuse et la réflexion plus appliquée ; il a moins d'idées et s'y attache davantage : on sent en lui une volonté constante de pénétrer très avant dans les sujets et d'en extraire l'expression totale. Et il ne se contente pas de motifs sans signification définie, ne valant que par une beauté muette : il veut que ses tableaux aient pour centre un fait simple, banal même, mais nettement indiqué. Tous ses ouvrages prouvent une intention réaliste très accentuée, qui est sensible même dans ses procédés : sans doute il a ce coloris limpide, tout en surface, qui caractérise la peinture suédoise : mais, chez lui, les effets sont plus appuyés, les nuances moins minutieuses et chatoyantes : il se résignerait à faire gros pour être plus sûr de faire vrai. C'est dans cet esprit qu'il a resserré sa manière à mesure qu'il était plus maître de son métier : dessinateur au crayon moins mordant et moins gracieux que Larsson, il ramasse son effort en un but précis et atteint une expression plus frappante. Ses œuvres ont un accent de vérité qui saisit : détail à rappeler, Zorn obtint un succès tout à fait particulier à l'exposition des États-Unis. C'est un talent fait de simplicité et de vigueur.

Zorn a débuté par une série d'aquarelles et de croquis de France et d'Espagne ; ce sont des études de plein air et de types pittoresques où il se préoccupe surtout de rendre le détail des lumières. Son premier tableau, qui est au Luxembourg, représente un matelot et une jeune fille debout dans le double éclairement du jour finissant et des premiers rayons de lune. Dès son retour en Scandinavie, il revient à l'aquarelle et donne, entre de nombreux paysages, deux compositions d'une inspiration très personnelle. La première, intitulée *Mona*, est une étude d'un

(1) Né en Dalécarlie en 1860.

type de paysanne saisi sous deux aspects rapprochés : la femme, la mère, aux traits marqués, au regard effacé et résigné ; et l'enfant, aux yeux rieurs, à la physionomie mobile, à peine formée : l'histoire de toute une vie est entre les deux expressions des physionomies. C'est la première apparition d'une philosophie primitive et populaire dont le caractère s'affirme dans la grande aquarelle suivante : *Notre pain quotidien*. Dans un groupe de travailleurs saisis au milieu de leur besogne journalière, Zorn résume l'activité de la vie des champs ; le choix de ce titre un peu sentencieux explique la pensée du peintre : il veut qu'on cherche une idée générale sous l'épisode qu'il détaille ; ces quelques paysans courbés sur leur tâche représentent l'humanité entière soumise à la loi du travail. Si l'exécution est excellente, la conception n'a rien d'original ; l'intérêt pour nous est de constater le sens que lui attache le peintre ; un fatalisme paisible, sans tristesse, domine son impression ; on sent que les personnages lui semblent très petits dans l'immensité de leur milieu : la nature met autour d'eux sa splendeur éternelle et ne permet pas que des souffrances viennent troubler son harmonie.

Ce sentiment est plus net encore dans le tableau que Zorn exposait au Salon de 1894 : le long d'une route qui monte vers un champ de foire, sur le revers d'un talus, un paysan est renversé, ivre mort ; à côté de lui sa femme est assise, hébétée, les yeux vides : une clarté joyeuse les environne ; l'air et le soleil sont vibrans : la gaîté des choses resplendit. Et nous apercevons maintenant le fond de ce réalisme de Zorn qui se borne à enregistrer le fait dans sa brutalité, en se gardant bien d'en accroître l'importance, et cherche à rendre sensible la toute-puissance d'une nature qui, indifférente à l'accident humain, entoure l'univers d'une atmosphère de beauté. L'application de cette théorie est singulièrement frappante dans le tableau qui nous occupe : son originalité paraît plus vive si l'on songe à la manière dont ce sujet, l'ivresse, est généralement compris et traité ; Zorn s'est contenté de déterminer la place qu'il peut bien occuper dans la réalité du plein air.

Les idées de Zorn, les qualités techniques de son talent me paraissent résumées dans le portrait de lui-même qu'il a donné l'année dernière à notre Salon : c'est une image sincère de sa personnalité exprimée sans recherche ni affectation. Le peintre est en plein travail, solidement campé dans une attitude tranquille ;

on lit dans les yeux francs un effort calme et sûr : au premier plan, la blouse blanche, les couleurs préparées sur la palette ressortent crûment : l'effet principal veut être absolument simple. On retrouve au second plan l'habileté chercheuse de l'artiste dans l'éclairement du fond d'atelier où des reflets savamment étudiés font ressortir la chair nue d'un modèle. Le tableau produit une impression de ressemblance qui s'impose : on sent qu'on ne peut concevoir différente la physionomie du peintre qui l'accomplit ; le geste, le regard, expliquent les caractères extérieurs de l'ouvrage. C'est le portrait d'un homme et d'un talent.

L'œuvre de Zorn, dans son ensemble, est jusqu'aujourd'hui la plus claire manifestation du réalisme original de la peinture suédoise. Nous avons vu que les œuvres les plus significatives de la génération contemporaine sont inspirées de principes semblables, empruntés aux théories françaises. Comment les Suédois ont-ils complété et transformé ces élémens venus de France? Ainsi que les réalistes de notre école, ils se proposent la vérité comme but et l'observation comme moyen. Leur observation veut être exacte, précise, générale : elle considère dans sa totalité le fait ou l'aspect de la réalité ; mais elle se défie de l'outrance, de la déformation involontairement causée par le désir de prouver : elle est prudente et sincère. Les Scandinaves ont, sous un mysticisme parfois exalté, un bon sens solidement équilibré, qui sait mettre au point les détails d'un ensemble et conserver leur valeur relative : ils ont le sens du réel, alors même qu'ils rêvent ; il n'est pas de pays où la poésie légendaire ait un souci plus grand des vraisemblances matérielles. Voilà qui doit les faire réalistes dans la force du terme. Seulement ils n'ont jamais admis, ne pouvant le comprendre, qu'une œuvre d'art peut être une copie impersonnelle, que l'artiste doit représenter des abstractions de forme et de couleurs sans tenir compte de l'impression qu'il éprouve. Ils sont d'accord en ce point avec la plupart des écoles d'aujourd'hui ; mais il faut leur rendre ce témoignage qu'ils ont, dès leurs premiers essais dans le genre nouveau, revendiqué le droit nécessaire et irréductible de la personnalité de l'artiste. Et ils superposent au réalisme un sentiment qui est à eux, qui est le résultat de toutes les influences parallèles de leur race et de leur milieu : les conditions de leur vie, les caractères de leur pays leur mettent au cœur un amour de la beauté naturelle et du plein air. Ils peignent les choses que leur offre la nature,

mais ils nous laissent sentir qu'ils sont émus d'une sympathie pour elle : cette émotion se manifeste diversement suivant le tempérament : elle est faite de joie débordante chez Larsson et de gravité chez Zorn. Il ne faut pas conclure de là que ce ne sont plus des réalistes; je crois, au contraire, qu'ils ont donné une forme supérieure de la doctrine, appliquée en même temps à l'observation du sujet et de l'artiste lui-même. Les paysagistes suédois sont là, en tout cas, pour prouver l'originalité et la justesse de cette conception. Ils sont moins lyriques que Corot, moins chercheurs que Rousseau, moins humains que Millet : mais, chez eux, la vérité semble plus simple. On ne saurait les ranger dans l'une des écoles contemporaines; ils ne sont pas impressionnistes; ils ont le souci des contours précis en même temps que le goût des couleurs expressives; leurs sympathies sont éclectiques et ils admirent avec un enthousiasme égal M. Besnard et M. Puvis de Chavannes; mais ils n'imitent plus personne. Ils suivent leur instinct, affiné par des études patientes. « Voir vrai, sentir juste, faire simple », telle paraît être la triple règle de leur inspiration.

Nous avons pu vérifier l'application de ces trois principes dans les analyses précédentes; elle se retrouve avec la même évidence dans toutes les œuvres venues de Suède. Sans doute, il nous est difficile de comprendre la vérité du paysage scandinave; nous constatons surtout qu'il est différent du nôtre, et une certaine défiance est naturelle devant ces lumières qui paraissent exceptionnelles à côté de l'éclairement moyen des motifs de France et du grand jour des midis italiens ou espagnols. Mais, dès la première observation, nous pouvons apercevoir avec quel soin les peintres suédois se sont réservé toutes possibilités d'arriver à une réalité parfaite. Le choix de leurs sujets, cette importance dominante que la nature y garde toujours, en sont des preuves : la sincérité des choses est plus sûre que celle de l'homme; on la pénètre plus aisément et, toutes difficultés d'exécution mises à part, l'artiste parvient fréquemment à rendre dans son intégrité l'ensemble d'un aspect physique, alors qu'il n'est jamais assuré d'avoir exprimé avec exactitude le moins compliqué des sentimens humains. Le personnage, chez les peintres du Nord, est toujours un portrait, dans lequel ils mettent tout ce qu'ils ont compris de leur modèle, sans raffiner, sans chercher des intentions curieuses. La peinture dite « de genre » leur est presque inconnue : quand ils représentent

des intérieurs, le centre de leurs études est quelque épisode de la vie journalière, autour duquel ils se préoccupent peu de multiplier les détails pittoresques. Les femmes de Bergh cousent, brodent, soignent leurs enfans; Pauli nous montre une chambre de malade, vide, banale : dans un coin, un lit à côté duquel pleure une vieille femme; pas d'accessoires, nulle complication de décor. Les Suédois peignent ce qu'ils voient; il est rare qu'ils inventent un ensemble artificiel : ils préfèrent trouver des motifs composés dans la réalité. Ils n'ont point l'idée qu'un tableau puisse être la démonstration d'une hypothèse philosophique ou morale : rien n'est plus loin de leur conception que les derniers tableaux de M. Jean Béraud.

Leur effort n'est pas moins résolu pour résister à l'entraînement de leur sensibilité naturellement expansive : ils se gardent d'exagérer l'importance de leur émotion. Si quelqu'un de leurs personnages souffre, ils ne représentent point autour de lui le jour assombri et la nature imprégnée de tristesse : ils veulent que le sentiment soit aussi juste que le fait est vrai et le cadre exact. Et ils choisissent des vérités simples pour avoir chance de les transposer en toute fidélité.

Nous avons vu que leurs procédés sont en accord avec leurs théories : ils ont pour l'aquarelle une préférence générale : ils aiment les tons clairs, définitifs qu'on ne peut raturer au hasard des changemens d'idées : leur peinture s'en rapproche constamment, faite de pâte légère étalée en minces transparences. Dans la gravure ils apportent la même précision, le même éloignement du flou et de la grisaille : toutes qualités d'exécution qui sont la conséquence directe de leur intelligence du réalisme.

Cette interprétation personnelle des théories de notre école est singulièrement heureuse : les peintres suédois ont enfin trouvé le logique emploi de leurs facultés naturelles et des ressources artistiques de leur pays. On ne peut dire quels seront les résultats définitifs du mouvement actuel : les œuvres déjà accomplies, le succès grandissant de Larsson et de Zorn, ont prouvé du moins sa légitimité.

VI

La sculpture suédoise nous apparaît pauvre à côté de ce développement simultané de tous les genres de peinture : la dispro-

portion entre peintres et sculpteurs, au point de vue du nombre et souvent du talent, est plus accentuée en Scandinavie que partout ailleurs. Les Suédois sont plus impressionnés par les couleurs que par les formes et ce que nous avons dit de leur tempérament artistique le démontre suffisamment. L'histoire de leur sculpture se divise en trois ou quatre périodes, caractérisées chacune par un seul nom et séparées par de longs intervalles de production médiocre. Nous avons vu qu'après l'œuvre classique de Sergel, Fogelberg avait créé une sculpture scandinave. Ses successeurs bornent leur ambition à décorer les palais et les villes suivant les nécessités locales : ils s'y emploient en bons praticiens ; leurs productions dispersées à travers Stockholm n'arrêtent guère l'attention. Un seul artiste parmi eux laisse une création originale, Molin, qui, entre des fontaines et des groupes mythologiques d'un goût incertain, donne son *Duel au couteau* exposé à Londres en 1862 et promené triomphalement en Allemagne et en Scandinavie ; deux hommes nus sont aux prises, poignards en main, les ceintures liées suivant l'antique barbarie ; pour un moment, leur effort réciproque est neutralisé ; l'un des adversaires se dresse et domine le corps ployé de l'autre qui lui maintient les poignets. Le sujet est sauvage, les poses hardies, l'horreur de la lutte énergiquement rendue ; les lignes ont une correction et une pureté classiques : conciliation heureuse entre l'idée et le procédé qui rappelle les meilleurs ouvrages de Fogelberg.

Dans ces quinze dernières années, les sculpteurs sont devenus plus nombreux : Lundberg, Eriksson, ont donné des expositions intéressantes. Une jeune école s'est formée qui eut quelques années à sa tête un maître glorieux entre tous les artistes scandinaves, Per Hasselberg.

Le talent de Hasselberg ne se raisonne guère. Jamais inspiration ne jaillit plus spontanée : son œuvre, rapide comme fut sa vie, est fait de créations définitives qui forcent l'émotion et imposent silence à la critique : on peut analyser les qualités techniques de l'exécution, mais on est pénétré tout d'un coup par le sentiment de vie intense qui se dégage de ces marbres où l'artiste a fait passer le frémissement de son âme rêveuse et naïve, profondément scandinave, imprégnée de poésie mélancolique, illuminée de brusques gaîtés d'enfant.

La Suède possède, avec des essais datés de notre École des beaux-arts et quelques reliefs décoratifs, trois chefs-d'œuvre de

Hasselberg. D'abord *le Grand-Père*, groupe d'une composition puissante représentant un vieillard qui veille sur son petit-fils, le couvrant d'un geste et d'un regard qui protègent. Nous sommes en pleine fantaisie avec cette figure exquise, un peu bizarre, *la Grenouille :* derrière une grenouille ramassant son élan, prête à bondir, une fillette nue est accroupie, les jambes repliées, les mains crispées à terre, dans une attitude rappelant celle de l'animal : hardi rapprochement de formes qui donne une saveur étrange à la délicate féminité de la physionomie. Enfin voici cette œuvre triomphante, *la Fleur de neige*, dans laquelle Hasselberg a réalisé l'expression la plus pure d'un songe éternel de l'humanité, le vieux mythe du printemps vainqueur éveillant la nature dans la joie du premier soleil qui vient rajeunir l'éternelle beauté des choses (1). Sous la caresse de la lumière qui fait sa chair transparente, une vierge se dresse chaste et résolue : comme la fleur légère longtemps oppressée par l'écorce neigeuse des hivers, elle a dormi dans le froid et l'obscurité ; elle apparaît au monde dans le moment de sa résurrection ; une de ses mains achève de dénouer le lien qui l'enserrait ; l'autre, d'un geste de calme délivrance, soutient la chevelure alourdie : les yeux sont clos encore, mais un rayon filtre sous les paupières basses : dans un instant, le regard va resplendir. C'est une grâce suprême chez l'artiste d'avoir choisi cette heure indécise de transformation qui permet à chacun de prolonger son rêve. Hasselberg est du petit nombre de ces artistes heureux qui, isolés en plein idéal au-dessus des traditions et des formules, ont inventé des créations rares où la pensée est distinguée spontanément et l'exécution parfaite sans effort. Dans son œuvre, la poésie naturelle de la Scandinavie a trouvé sa plus précieuse expression.

A côté de la peinture et de la sculpture proprement dites, il faudrait étudier en Suède un développement exceptionnel de l'art décoratif et de l'art industriel sous toutes leurs formes : c'est à notre époque une véritable résurrection de l'ornemanisme qui fut si longtemps le seul art septentrional : les découvertes récentes et la variété croissante des procédés facilitent l'extension, un art pratique et permettent des applications toujours plus nombreuses : la ciselure, la parure et l'émaillage de l'acier, la pyro-

(1) La *Fleur de neige* fut médaillée au Salon de 1881. Des exemplaires en marbre

gravure sur bois ou *sloyd* sont surtout à la mode à Stockholm et occupent de véritables artistes ; c'est dans une école de sloyd que Hasselberg fit son apprentissage. Ce sont des genres que transforme chaque jour le goût inventif des Suédois. Cette année même, un sculpteur de talent connu à Paris, Mme Vallgren, a renouvelé complètement l'art de la reliure en imaginant un procédé qui permet de modeler et de patiner le cuir ainsi qu'une cire : elle exposait au Salon du Champ-de-Mars quelques couvertures tout à fait curieuses ; l'une, destinée au livre de M. Arsène Alexandre sur Carriès, est d'un effet remarquable ; debout à côté d'un four de potier flambant entouré de vapeurs rousses, une femme, Muse ou gloire, emplit de fleurs à longues tiges un vase de Carriès. L'ensemble des lignes est harmonieux et n'a pas la dureté des ciselures ; des tons chauds, discrets, transparaissent à travers les reliefs et complètent l'effet. C'est une forme nouvelle et très heureuse de cet art de décoration traditionnel en Scandinavie.

VII

On ne peut donner une conclusion absolue de cette étude sur un mouvement d'art aujourd'hui en activité croissante. Nous pouvons toutefois remarquer qu'un attachement étroit au pays d'origine et au milieu national paraît la condition essentielle d'une production puissante et originale de l'art suédois. Sans doute les passages successifs des artistes scandinaves à travers les écoles européennes ne leur furent pas inutiles : ils acquirent une sûreté de métier et de goût que donne seul un travail poursuivi pendant des générations, qui les préserva des bizarreries et des incohérences où fut entraîné parfois l'art sans passé des États-Unis ; et il est naturel que les élèves de l'Académie de Stockholm passent quelques années d'étude dans les ateliers d'Allemagne ou de France : ils y trouvent un enseignement technique précieux qui leur permet de mettre à profit, avec une sûreté plus grande, les facultés naturelles qu'ils possèdent ; souvent encore ils prennent conscience de la propre originalité en étudiant la pensée des artistes étrangers : et ce sont là des résultats inappréciables. Mais il faut qu'ils sachent s'évader à temps et retournent franchement à l'inspiration locale, tandis qu'ils sont capables de lui vouer un talent

sont au musée national de Stockholm, à la galerie Furstemberg, à Gothembourg et à la Glyptothèque de Copenhague.

pleinement libre. Des exemples probans nous ont montré qu'on a peine à retrouver chez les artistes suédois d'à présent le souvenir des artistes maîtres qu'ils fréquentèrent. On ne saurait établir un rapprochement quelconque entre les pastels de Bergh et les œuvres de M. Jean-Paul Laurens, chez qui le paysagiste fit son apprentissage de dessinateur. Mais, chez les artistes suédois, l'habitude n'est point perdue des émigrations définitives et, surtout à Paris, nombre des leurs sont installés en colonies. Il est évident que ceux-là doivent fatalement, au bout de quelques années, être dominés par les influences ambiantes, suivre les modes et, comme autrefois Roslin, devenir peu à peu Parisiens. C'est chez les peintres que cette naturalisation apparaît surtout complète : on peut en constater un exemple au Salon de chaque année dans les marines de Hagborg qui nous donne des études de types et de paysages normands, intéressantes à coup sûr, mais sans originalité. Et ceci n'est point affaire de sujets : Larsson et Zorn ont refait après tous nos paysagistes les motifs de la forêt de Fontainebleau et ont montré qu'ils les comprenaient d'une manière personnelle.

On ne peut admettre que des artistes puissamment doués en général s'épuisent en longs efforts pour acquérir un talent de concurrence qui se serait manifesté de lui-même et sous une forme meilleure en Scandinavie ; il y a là un travail dépensé sans résultat dans bien des cas et toujours pour un résultat banal. Il est donc intéressant d'examiner si les conditions sociales du milieu où travaille l'artiste suédois lui font, entre ses compatriotes, une situation qui justifie ces singuliers expatriemens.

La question a été vivement posée en Scandinavie. Dans son meilleur ouvrage, la *Chambre rouge* (1), Strindberg soutient, avec sa véhémence habituelle, que peintres et sculpteurs sont, à Stockholm, les plus pitoyables bohèmes du monde ; il les montre maintenus en dehors d'une société bourgeoisement hiérarchisée, usant leur talent en vaines tentatives contre l'indifférence d'un public de gens d'affaires. La lecture du réquisitoire de Strindberg est troublante : mais il faut reconnaître que ses affirmations pessimistes ne paraissent nullement démontrées par l'observation directe des faits. Sans doute, la Suède subit le contre-coup de la crise que traverse l'Europe intellectuelle : le nombre des pro-

(1) La « Chambre rouge » est le nom d'une salle de Stockholm où s'est longtemps réuni un groupe de littérateurs et d'artistes appartenant à l'école réaliste.

ducteurs et la qualité moyenne des productions croissent plus vite que n'augmentent les débouchés. A Stockholm comme à Paris, les tableaux ne se vendent pas toujours, et les amateurs américains sont tout spécialement appréciés. Sans doute aussi, la bourgeoisie riche qui constitue l'actuelle aristocratie abuse des distinctions minutieuses et a la manie des titres sonores : l'artiste y est qualifié parfois d'un « Monsieur le sculpteur sur bois » ou d'un « Monsieur le peintre de rochers » qui n'est pas sans quelque ironie. On n'empêchera point qu'il y ait, très avant dans le Nord, des gens aimant mieux faire fortune en vendant des poissons salés que hasarder leur existence à la poursuite d'un rêve d'art. Peut-être dira-t-on encore que le puritanisme luthérien fait obstacle à la liberté de l'artiste : il n'y a pas bien longtemps qu'on protestait, au parlement suédois, contre l'indécence de panneaux décoratifs fort insignifians que personne ne s'était avisé de regarder jusque-là et que tout Stockholm s'empressa d'aller détailler à la lorgnette. Ce sont des maladresses qu'on commet en tous pays et tout ceci n'est point une originalité bien grande. Il m'a toujours paru que les artistes profitaient de l'intimité générale qui s'établit entre les membres peu nombreux de la société stockholmoise. On connaît leur vie, on sait le détail de leurs travaux et de leurs succès. L'État, les municipalités, les simples particuliers, les mécènes s'efforcent de conserver leurs œuvres aux galeries nationales. Et s'il est peu prisé par la bourgeoisie marchande, chez eux l'art a de hauts défenseurs. Charles XV a dispersé dans les châteaux de la couronne une collection de consciencieuses études : de nos jours, avec la même bonne grâce et du talent en plus, le prince Eugène continue la tradition de peintres royaux. En Suède, les artistes sont pauvres souvent et parfois mal compris : leur indépendance est défendue. Et je ne vois point qu'on puisse généraliser les révoltes de Strindberg.

C'est en exprimant des impressions qui sont bien à eux, qu'ils éprouvent dans leur milieu d'origine, que les artistes suédois ont eu des instans de grandeur et sont affranchis aujourd'hui de l'imitation médiocre. C'est en cherchant des expressions neuves de leur personnalité qu'ils soutiendront la force actuelle de leur école. Ainsi encore ils achèveront de nous rendre ce que nous leur avons donné : leur modestie fait très précieuse l'aide qu'ils doivent à l'enseignement et à l'initiative de la France; il faut convenir que ce sont débiteurs scrupuleux qui ont payé déjà une part de

leur dette ; non seulement en nous montrant sous des aspects nouveaux la splendeur de la nature, mais quelquefois même en rendant nos propres idées dans leurs œuvres plus sincèrement que nous-mêmes.

Les révolutions en général ne réussissent qu'incomplètement à ceux qui les font, et l'art ne peut être bouleversé d'un coup ; entre la nouveauté et la tradition, une proportion doit s'établir que nous avons souvent dépassée. Les Suédois peut-être auraient voulu nous suivre : les conditions de leur milieu, de leur tempérament, s'opposaient à tout excès et ont heureusement dirigé leur élan : nous avons vu avec quelle facilité leurs peintres ont trouvé la forme la plus logique et la plus attirante du réalisme. Ils n'ont pas fini de la perfectionner, alors que depuis longtemps nous avons repris notre voyage aventureux à la recherche de nouveauté. En France, la patience est rare : une idée chasse l'autre, et la mode est autoritaire : on n'a pas encore eu le loisir d'aller au fond d'une réforme qu'il faut déjà se débattre avec une autre qui vient. Nous allons trop loin et trop vite. Et nous savons tant de choses qu'il nous arrive d'en oublier quelques-unes : surtout il nous est difficile d'être simples : c'est ce que nous rappelle par des exemples concluans l'œuvre artistique de nos anciens disciples. En dépit de l'ignorante obstination des chroniqueurs, on s'est lassé des vagues formules du « symbolisme et des brumes du Nord » ; nous avons voulu savoir ce que recouvrait leur puérile emphase, et nous commençons à connaître que la Suède est une patrie de pensée claire et de lumière limpide. Ses artistes nous l'ont prouvé en de victorieuses démonstrations : ils ont au fond d'eux-mêmes cette « probité intellectuelle » qui les laisse toujours naturels et vrais. Et nous devons avoir confiance en leur jeunesse. Ainsi que la *Fleur de neige*, l'art suédois s'éveille au grand jour, rayonnant d'une beauté naissante qui est déjà plus qu'une promesse.

MAURICE GANDOLPHE.

REVUE DRAMATIQUE

Ton Sang, « tragédie » en quatre actes, de M. Henry Bataille. — *L'Enfant malade*, pièce en quatre actes, de M. Romain Coolus.

Ces deux pièces ont été jouées dernièrement, l'une au « théâtre de l'Œuvre », l'autre au « cercle des Escholiers ». Elles sont intéressantes et particulières. Chacun des deux auteurs a bien fait ce qu'il voulait, et s'est abandonné avec complaisance à son tempérament propre. Et, parce que ceux qui les ont écrites, ayant d'ailleurs des cerveaux hors du commun, les ont beaucoup aimées, ces deux pièces ne sont point indifférentes ; et, si vous savez vous y prêter, elles vous réservent çà et là, chacune à sa manière, des impressions assez rares. L'un des auteurs est poète de son état ; l'autre est, de son métier, professeur de philosophie : et il apparaît en effet que la réalité est interprétée, dans le premier de ces curieux drames (*Ton Sang*), par un rêveur, et, dans le second (*L'Enfant malade*), par un raisonneur. C'est à cette constatation que je m'efforcerai, plutôt qu'à des jugemens qui seraient peut-être sévères, et bien inutilement, si je me figurais ces deux ouvrages représentés devant un public moyen et si je les jugeais avec celle de mes âmes qui correspond à l'âme de ce public.

Voici, réduit aux faits, le sujet de la « tragédie » de M. Henry Bataille. Deux frères se trouvent être aussi différens que possible. Maxime, l'aîné, est très bien portant, actif, d'esprit pratique et dur, et dirige une usine. Daniel est malade, anémique et neurasthénique au dernier degré ; très doux ; et passe ses journées à se plaindre subtilement. Une jeune fille, Marthe, est devenue la maîtresse de l'aîné, tout en restant la garde-malade très tendre du cadet, dont elle est passionnément aimée. — Les deux frères ont une grand'mère, qui sait tout cela, et qui n'a qu'une pensée : guérir Daniel ou l'empêcher de

mourir. Mais Daniel est de plus en plus faible et ne peut être sauvé que par cette opération qu'on appelle la transfusion du sang. Marthe offre le sien. L'opération réussit. Daniel semble renaître. Il sent qu'il serait tout à fait sauvé s'il épousait Marthe. La grand'mère décide la jeune fille à ce mariage et la contraint d'envoyer à l'autre frère une lettre de rupture. — Mais, dans une fête que l'on donne à l'occasion de ses fiançailles, Daniel apprend que Maxime était l'amant de Marthe. Alors, pour rejeter le sang qu'il tient d'elle, il arrache son pansement, se taillade le bras à coups de couteau, et meurt.

Cette histoire vaut ce qu'elle vaut ; mais, telle qu'elle est, elle n'a assurément pas l'air d'une ballade ni d'un conte du cycle d'Arthur. Elle tient, par des points nombreux, à la réalité d'aujourd'hui. L'un des deux frères est un industriel, comme les héros des drames et des romans bourgeois. La vie d'une usine et d'un port de mer est mêlée à tout le premier acte. La vie d'un hôtel de voyageurs, Suisse ou Tyrol, est mêlée au second. Puis, c'est une fête dans un parc, avec des lampions, et des « invités », comme dans une comédie du Gymnase. Le centre du drame est une opération chirurgicale. Le tout, cuisiné selon les procédés ordinaires par quelque « habile dramaturge », pouvait donner une pièce à la fois banale et brutale, pas ennuyeuse.

Or, — et c'est l'originalité de M. Henry Bataille, — de cette réalité plutôt vulgaire, il a surtout tiré du rêve. Ce sujet, bon pour quelque disciple de Scribe (il y en a encore et il y en aura toujours), il a eu l'idée de le traiter comme il avait fait *la Lépreuse*, conte triste et lointain d'une Bretagne de légende. Il a intitulé cela « tragédie », en quoi il s'est peut-être légèrement mépris. Il a su toutefois indiquer par là sa volonté de simplification quant à l'extérieur du drame, et que les combinaisons de faits n'étaient pas pour lui le principal. — L'essentiel de la tragédie est d'exprimer des sentimens forts et des passions profondes et véhémentes : le principal objet de l'auteur de *Ton Sang* est d'exprimer le rêve, c'est-à-dire quelque chose de moins violent et de plus subtil que la passion, mais qui en est, souvent, comme le prolongement en nous et le retentissement un peu assoupi. C'est le moment où le délicat travail de l'imagination, à force d'affiner et de nuancer la souffrance et d'en lier la sensation première à des impressions esthétiques, la change en langueur et en une sorte de volupté triste. — M. Henry Bataille a d'ailleurs très bien vu que ce qui peut produire le rêve, ce n'est pas seulement le spectacle de la nature, forêts, lacs, clair de lune, ni l'Amour, ni la Légende : le rêve peut être provoqué par l'appareil même de la vie contemporaine et de la civilisation

industrielle, et par des aventures toutes bourgeoises ; car peu importe le point d'attache et de départ à ces capricieux enchaînemens d'images douloureuses ou délicieuses. — Je ne sais donc si la pièce de M. Bataille est bien appelée « tragédie », mais je crois que la qualification de « songerie dramatique » ne lui conviendrait pas mal.

Daniel rêve sur son mal avec une subtilité extraordinaire. Il a la souffrance si inventive, si fertile en images, qu'il la doit aimer, bien qu'il en meure. La vie de l'usine proche est un des plus heureux thèmes de sa rêverie. Cette usine le tue, mais lui est une source inépuisable de sensations ingénieuses. « ... Je ne peux pas rester là-haut au coucher du soleil. C'est l'heure où l'ombre de la grande cheminée de l'usine entre dans ma chambre... A quatre heures, elle passe sur la fenêtre du corridor... A cinq heures elle entre dans ma chambre. Il y a un moment où elle la remplit toute... Alors j'étouffe... Je ne puis plus rester tant que l'ombre de la cheminée n'est pas entièrement passée... » Il souffre dans les machines, souffleté par les volans, heurté par les bielles, la chair striée par les courroies et grignotée par les lentes perforeuses, l'haleine bue par les pompes, etc.

Il sent qu' « un peu de sa vie sort de lui, s'en va, canalisée, alimenter cette vie artificielle. » Il se figure que la plainte de l'usine, « cette plainte qui monte fatiguée et grelottante dans le brouillard » est sa propre plainte. Tonte cette douleur que son frère l'industriel est si fier d'avoir mise en mouvement, Daniel se dit que sa souffrance, à lui, en est la représentation et peut-être le rachat. Il trouve étrange d'être venu au monde juste à l'heure où son père et son frère fondaient cette usine qui ressemble à un enfer. « Prends garde, Maxime. Je suis peut-être la conscience de votre œuvre. » Le cri de la sirène le déchire. Il rêve sur le départ des steamers. « ... Les fanaux des messageries glissent et éclairent l'eau comme des rails... Il doit faire froid sur la passerelle des bateaux... Ils emportent des dortoirs silencieux... Quand ils seront loin du port, des gens enfonceront leurs calottes de voyage sur leurs yeux... Ils remonteront leurs montres en bâillant... Le port est déjà loin... La brume est sur toute la mer... »

Tout malade qui n'est pas stupide (et celui-là est très intelligent) devient aisément un poète.

Quant à l'opération de la transfusion du sang, — qui, avec son attirail de lancettes, de seringues, de cuvettes et de serviettes, n'est point à première vue chose de rêve, — M. Henry Bataille la fait se passer derrière une porte. Et devant cette porte, mystérieuse comme toutes les portes fermées, des bonnes d'hôtel attendent, curieuses et

anxieuses, échangeant des phrases brèves, d'une banalité un peu effrayée. Et, je ne sais comment, ces bonnes, dans cette chambre d'hôtel, parmi ces malles défaites, devant cette porte numérotée, ne paraissent presque plus des bonnes, mais font songer à un chœur d'énigmatiques servantes ou béguines de Mæterlinck pressées contre une poterne derrière laquelle s'accomplit quelque chose de tragique et d'inexpliqué. — Grâce à quoi, lorsque l'opération est finie et que Daniel manifeste, avec une grande richesse d'images, sa joie de revivre et son ivresse de sentir dans ses membres le sang de la femme qu'il aime (« Ton sang! Je l'ai reçu les yeux fermés, dans un recueillement de prière... Ce sang m'apporte un peu de ton passé, de ton présent, de ton avenir, et c'est comme s'il arrivait à moi du fond de ta plus lointaine et mystérieuse enfance... Oui, je suis toi, maintenant; je suis Marthe jusqu'au bout des doigts »...), on ne pense plus du tout à une opération chirurgicale, mais l'effet est le même que si, dans un conte d'amour, le sang de la femme aimée avait été infusé à l'amant, sans l'aide d'aucune seringue à injection, par le coup de baguette magique de quelque fée ou de quelque génie. — Et, plus tard, à la fête nocturne du parc, les messieurs et les dames qui passent ont l'air de quelque chose d'autre que des « invités » de comédie, ressemblant vraiment, par l'incohérente insignifiance de leurs pâles propos dans le crépuscule, à des Ombres fugitives, aux Ombres vides que sont la plupart des hommes.

Mais une invention surtout, que je n'ai pas encore dite, tire le drame de M. Henry Bataille vers le rêve : Marthe, la jeune fille aimée des deux frères, est aveugle.

Cela, joint au don d'infinie pitié qui est en elle, aide à comprendre l'étrange passivité de cette douce personne. — Elle a cédé à Maxime parce qu'il le voulait et pour lui faire plaisir. Mais sa tendresse va à Daniel, par le sentiment d'une conformité entre leurs destinées, elle infirme et lui malade. Toutefois son cœur se déchire quand il lui faut rompre avec Maxime, et envoyer elle-même à la poste la lettre de rupture dictée par elle à Grand'mère et recopiée par René, le petit frère. Sa douleur a des balbutiemens d'un tragique mièvre, à la Mæterlinck. Comme pour mieux souffrir, elle imagine ce raffinement de montrer la lettre à Daniel, qui croit que c'est un billet du petit René annonçant à Maxime la « bonne nouvelle » du mariage de son cadet. « Une si grande nouvelle, Daniel, comme elle est légère!... Un petit bout de papier étroit comme la place du cœur... On la mettra dans un grand sac ce soir, et puis... fini... Les lettres d'enfant sont plus légères

que les autres. On dirait qu'elles peuvent voler plus facilement... Une petite lettre d'enfant... et rien de plus... » (Car la cécité de Marthe est, comme la névrose de Daniel, créatrice d'impressions fines et d'images.) Et, certes, le sacrifice fait, elle se dévoue à Daniel d'un grand cœur, et, quand l'aîné veut la reprendre, elle sent à quel point elle aime le cadet. Mais, en se refusant à Maxime, elle lui donne encore « toute sa bouche pour lui dire adieu. »

C'est qu'elle est née pour vouloir tour à tour ce que veulent les autres. Son refrain est : « Ce que vous voudrez. » Elle semble même jouir de cette passivité qu'elle allègue et définit à tout propos : « J'appartiens à tous, je ne sais pas pourquoi, différemment... Je sens que je suis née une espèce de servante... » Elle dit à un endroit : « Que tu m'aimes ou non, je ne tiens pas à savoir... Si j'étais comme celles qui y voient, je serais plus exigeante ; mais l'habitude de ne savoir que la moitié des choses m'a enseigné à profiter simplement de tout ce qu'on me donne. C'est déjà beau. » — L'auteur a sans doute voulu signifier que l'absolue bonté doit être passive (car, active, elle risquerait de faire du mal) et que, pour mieux être passive, elle doit être « aveugle » ; et il a réalisé cette métaphore. — Et, en outre, la cécité de Marthe justifie en quelque mesure ce que sa passivité a d'incestueux : les sensations qui lui viennent des deux frères ne se partagent pas pour elle en deux groupes aussi distincts que si elle voyait leurs corps ; et, par suite, l'abandon qu'elle fait du sien à l'un, puis à l'autre, n'a point pour elle des apparences aussi parfaitement concrètes que pour une personne qui y verrait.

Cette cécité a des effets charmans, — quelques-uns un peu équivoques. Elle suggère à Daniel et à Marthe elle-même d'exquises mièvreries. (Ainsi Daniel : «... Fais-les voir, tes pauvres petits yeux d'aujourd'hui... Ils sont doux comme si je les avais fermés moi-même pour jouer. ») Mais, de plus, l'imagination de l'auteur se complaît et s'attarde à ce cas d'une fille qui reçoit les baisers sans les voir. Cette particularité est pour beaucoup dans l'amour que la douce aveugle inspire aux deux frères, comme si l'idée de ne lui être présens, même aux heures les plus intimes, que par l'ouïe et le toucher, leur était un secret aiguillon.

Et d'autre part, — chose bien observée, je crois, — la cécité de Marthe la destitue de toute pudeur. Elle rappelle tout haut, sans l'ombre de gêne, et en termes trop directs pour être rapportés ici, les sensations qu'elle doit à Maxime. Elle ne rougit pas, parce qu'elle ne voit pas... Et je crains qu'il n'y ait, dans cette étude de l'amour aveugle

(au sens propre), un peu de cette débilitante sensualité cérébrale qui ne manque guère aujourd'hui dans les œuvres des jeunes gens.

Parmi tout cela, à chaque page, quelque chose de languide, de défaillant, de pâmé. C'est un délicieux poème de maladie. Il n'y eut jamais cécité plus voluptueuse, ni anémie ou neurasthénie plus contente de soi. — La fin a beaucoup de grâce morbide. Daniel, mourant, est sans haine, mais ne peut cependant pardonner à Marthe. « Nous ne pouvons pas lui pardonner maintenant, n'est-ce pas? dit-il à Grand'-mère. Mais quand je ne serai plus, tu lui diras que je l'aimais encore. Il faut me le promettre. » Et, quand il est mort, Grand'mère dit à Marthe : « Il te pardonne. » Et Marthe, qui le croit encore vivant, s'avance en tâtonnant vers le lit. « Me voilà, Daniel... Merci bien... C'est moi... C'est votre petite Marthe... Bonjour, Daniel », dit l'aveugle au mort...

Seulement, ce poème de maladie ne se devrait murmurer qu'entre infirmes, égrotans et débilités. Le défaut, c'est que les bien portans parlent ici comme les malades. Ce sanguin de Maxime, l'énergique grand'mère elle-même, terrible et belle de maternité immorale, ont le même langage précieusement métaphorique et tourmenté que la délicate aveugle et le subtil névropathe, et le même air d'assister en rêve à leur propre vie. (Voyez, notamment, le couplet de grand'mère, acte II, scène 4, et certains propos de Maxime au troisième acte.) Le drame, malgré la violence des actions, demeure tout étoupé de songerie. — Et je vois bien, par exemple, que les deux derniers actes ne valent pas les deux premiers. Mais, si j'essayais de formuler un jugement sur l'ensemble, j'en serais fort empêché. Car cela n'est pas sain; cela est d'une recherche qui a exaspéré de bons esprits; le dessein en reste obscur, et je me demande à présent si j'ai bien su le démêler : mais, malgré tout, j'ai cédé, en plus d'un endroit, au charme énervant de cette transposition d'un drame assez vulgaire en une sorte de nosographie précieusement et rêveusement lyrique.

L'Enfant malade, de M. Romain Coolus, est bien aussi une espèce de rêve, mais un rêve de philosophe et de raisonneur, un rêve de forme dialectique et volontiers oratoire. — Le dessein qui paraît dominer ce que M. Romain Coolus a donné jusqu'ici au théâtre, c'est la glorification des maris indulgens. Dans le *Ménage Brésil*, l'indulgence du mari était bouffonne ; dans *Raphaël*, elle était ironique ; dans l'*Enfant malade*, elle est sérieuse de ton et presque solennelle ; dans les trois pièces, elle est totale, sans restrictions, et à peu près sans douleur. —

Jean, le mari de l'« enfant malade », c'est un peu, si vous voulez, le Jacques de George Sand, mais un Jacques qui ne se tue point et qui va jusqu'au fin bout de sa théorie.

Autre différence : Jacques avait naturellement, sur les femmes, les idées de George Sand : il les croyait douées de raison et même de volonté. Mais voici sur elles les idées de Jean : «... Il m'apparaît confusément que ce sont des êtres instinctifs qui ne savent trop ni quand ils veulent ni ce qu'ils veulent, vagues automates à qui manque toute clairvoyance intérieure et que meuvent tyranniquement leurs désirs, d'ailleurs contradictoires d'heure en heure. Ou mieux, car ce sont choses vivantes et qui souffrent, je les considère un peu comme des enfans qui ont besoin d'être guidés et doucement traités quand ils se trompent, un peu comme des malades à qui nous devons des tendresses d'attention, des ménagemens infinis, de la pitié et du pardon... »

Jean s'en tient donc aux vers de Vigny sur l'« enfant malade » et sur la « bonté d'homme », et croit que cette bonté doit faire à cette maladie un crédit illimité. Pour le reste, célibataire ingénieux et épris de ses aises.

Or le malheureux a, sans y prendre garde, inspiré une passion furieuse à Mlle Germaine, la fille de ses hôtes (nous sommes aux bains de mer). Germaine, en proie à la Vénus de Phèdre et de Julia de Trécœur, laisse échapper l'aveu de son amour, et tour à tour insulte Jean et le supplie, et sanglote, et défaille, et dit qu'elle va se tuer. Et Jean, crédule à cette menace, et surtout ému de cet amour et de cette douleur, finit par lui dire : « Je ne veux pas être en ce monde la cause volontaire d'une souffrance qui dure. Je vous donne ma vie pour que vous respectiez la vôtre et qu'elle vous soit désormais sacrée. Vous serez ma femme si vous le voulez et quand vous le voudrez. Je m'efforcerai de vous rendre heureuse : j'apprendrai à vous aimer. Je vous promets, quoi qu'il arrive, une grande bonté et quelque clairvoyance. »

Nous les retrouvons, au deuxième acte, mariés depuis huit mois; et déjà cela ne va plus. Germaine a ses nerfs du matin au soir, et probablement du soir au matin. Elle est absolument insupportable. Ce n'est pas « l'enfant malade », c'est l'enfant enragée. Jean est admirablement calme, bon, doux, patient, indulgent : il a seulement le tort d'être tout cela d'un air supérieur. C'est cet air-là qui enrage Germaine. Elle ne lui pardonne pas non plus ses livres, ses méditations, ni ses amis (Henri, jeune homme assez pâle, et Georges, petit-neveu de Desgenais), ni enfin ce qu'elle appelle « leurs idées », c'est-à-dire, sans doute (car ces idées ne nous sont exposées nulle part), leurs préoccu-

pations intellectuelles, et un certain tour d'esprit ironique qu'ils ont entre eux.

Il faut vous dire que Henri a fait jadis sa cour à Germaine ; ce qui n'a pas empêché le philosophe Jean de le garder dans son intimité. Henri, voyant la jeune femme inquiète, s'est déclaré de nouveau, sans que Jean, qui devine tout, paraisse s'en soucier autrement. Et la pauvre petite, croyant avoir enfin trouvé le grand amour qu'attendait sa niaiserie échauffée, pose à Henri ses conditions : il l'aimera assez pour aliéner sa liberté ; il lui obéira aveuglément ; il lui sacrifiera tout, même ses amitiés et ses « idées ». Le malheureux Henri consent à tout, rompt brutalement avec Georges et envoie promener Jean qui intervient. Mais Jean, ferme sur son programme : « Henri, tu aimes ma femme, dit-il avec suavité. Henri, tu es libre. Elle et toi vous êtes libres. Mais réfléchis encore. C'est une rude charge que tu prends là. Quand je l'aurai prévenue, elle pourra te suivre. Et vous vous justifierez, si vous pouvez, en étant heureux. »

Or, le lendemain, Germaine, qui avait promis à Henri d'aller le rejoindre, ne s'y sent plus aussi disposée. Elle lui écrit : « Je suis à vous ; mais, avant de nous engager, réfléchissons, éprouvons nos cœurs, etc. » Jean la surprend ; elle cache la lettre, puis la déchire. Et lui, toujours plus suave : « Pourquoi te cacher de moi, petite enfant ? Est-ce que je ne sais pas que cette lettre était destinée à Henri ?... Fais-moi la confidence de ta passion nouvelle. Je ne t'en détournerai point, je ne m'en offenserai pas ; je te conseillerai doucement... Pourquoi avoir inutilement abaissé Henri ? Et pourquoi le faire attendre en ce moment ? Tu lui as donc menti, à lui aussi ? Tu l'as abusé, trompé... déjà ?... Tu dis que tu vas le rejoindre ? C'est bien ta volonté ? A la bonne heure... Mais pourquoi te sauver si vite ? Du moment que tu sais ce que tu veux et pourquoi tu me quittes, rien ne presse plus. Je te laisse partir sans colère ; tu m'abandonnes sans regrets : il ne faut pas que notre adieu soit hâtif... Tu dis que nous divorcerons ? Oui, si tu l'exiges ; mais d'abord consulte Henri... Si tu es un jour dans l'affliction, sache que tu peux rentrer ici, qu'on ne te reprochera jamais rien, mais qu'on s'efforcera de te consoler, que l'on t'aimera davantage peut-être pour tes erreurs et tes faiblesses... Mais ne crois pas que je te souhaite des déceptions prochaines ; je voudrais au contraire que tu fusses heureuse et qu'à ton âme de petite enfant les grandes tristesses fussent épargnées : elle est si peu faite pour souffrir ! Puisse-t-il t'aimer comme le méritent ta grâce et ta fragilité ! Tout cela n'est pas de ta faute ! Adieu, petite enfant malade !... »

Plus fort que le Jacques de Sand, comme vous voyez. Plus fort même que le digne mari d'Ellida (*la Dame de mer*), lequel se contente de rendre la liberté à sa femme et ne dissimule pas ce que cela lui coûte. Or, Ellida, dès qu'elle est libre, n'use de sa liberté que pour rester auprès de son mari. Pourquoi Germaine n'en fait-elle pas autant? Au fond elle ne demanderait pas mieux. Mais que voulez-vous? Jean lui laisse à peine le temps de parler; il la « colle » tout le temps, avec une extrême douceur, mais avec une accablante prolixité, et avec un tel sentiment de sa supériorité intellectuelle et morale! C'est cela qui exaspère la petite femme; c'est cet orgueil et à la fois cette suavité, ce flot mielleux d'évangélisme marital où elle se débat, les pattes prises comme une mouche dans du sirop... Et elle s'en va, malgré elle, doucement et inexorablement poussée vers son amant par la sainteté laïque de son mari, et accompagnée de ses bénédictions... La scène est originale et, je crois, la meilleure de l'ouvrage. Notre Jean y a une façon bien à lui d'être jeanjean.

Quelques mois après, Germaine a reconnu qu'elle s'était trompée en suivant Henri, et a même, naïvement, essayé de se tuer. D'autre part le philosophe Jean, dans sa solitude, n'a pu se passer de Germaine et s'est mis à l'aimer d'amour. — Là-dessus son ami Henri vient lui dire : « Jean, je te demande pardon. Je te remercie de ton sacrifice, qui a été inutile. Toi seul peux la rendre heureuse. Il le faut, car elle ne supporterait pas l'épreuve d'une nouvelle déception... Je te la confie. Adieu, mon ami. » — Puis Germaine paraît et tombe dans les bras de Jean. Il lui dit : « Oh! comme tu as été malheureuse! J'ai été bien coupable! » Elle répond, clémente : « Il ne faut pas t'accuser, mon ami, ni moi ni personne, ni regretter ce qui est arrivé. Je ne serais pas sûre que tu m'aimes sans cela... Nous n'avons rien à nous reprocher l'un à l'autre, voilà la vérité. » Ainsi, elle a voulu se tuer, mais elle n'est pas changée : elle est toujours à gifler; et cela est très bien vu. Elle dit à Jean : « Promets-moi de ne plus avoir de pensées que je ne partagerais pas, de ne plus lire tous ces livres que je ne puis pas comprendre, de ne plus recevoir tant d'amis qui ne seraient pas mes amis. » Et l'infortuné Jean, après avoir essayé quelques timides observations, répond : « Je tâcherai », et conclut : « Enfin, nous nous aimons déjà, ce sera notre force : peut-être un jour nous comprendrons-nous. »

Voilà la pièce. Ce n'est pas une pièce à thèse. Elle n'appartient pas à la récente série des drames féministes. La constitution actuelle du mariage, les droits respectifs de l'homme et de la femme n'y sont

point discutés. Ce sont, pour les personnages de M. Coolus, questions résolues, et dans le sens le plus « hardi ». Chez MM. Hervieu et Case, les maris étaient portés à croire que le mariage est un contrat qui oblige tout au moins la femme et qu'elle doit respecter; et à cause de cela ils lui faisaient l'honneur de croire à son libre arbitre. Mais Jean et Germaine ont été nettement placés par l'auteur hors du « préjugé » du mariage. Ils se sont mariés, par ce que cela se fait encore : mais Jean, très formellement et avec réflexion, et Germaine par imitation ou parce que cela lui est commode, entendent leur union comme une union libre. — Reste donc seulement à voir si ces personnages sont vivans et si leur conduite semble humainement vraie.

Vivans, ils le sont par le fond de leur être et par les passions et les sentimens plus que par l'expression. D'abord ils parlent tous, Jean, Henri, Georges et même Germaine, en littérateurs fieffés, d'un style tout livresque; et cela est parfois très déplaisant. Puis, ils semblent constamment préoccupés de se définir : et il paraît trop que c'est l'auteur, bon philosophe, bon psychologue, bon logicien, qui les définit lui-même, et dans sa langue, et que le dialogue n'est pour lui qu'une forme d'emprunt. — Germaine est proprement intolérable. Mais, si elle est intolérable, ce n'est pas parce qu'elle est une « enfant malade »; c'est parce qu'elle passe tout son temps à nous le rappeler en style « écrit », de peur que nous n'en ignorions. Et de ce que Germaine est intolérable à ce point et de cette façon, il suit que l'indulgence de Jean nous devient presque inconcevable.

Car Germaine est trop sotte, en vérité; et sa sottise n'est point telle qu'elle serait dans la nature, où elle aurait des intermittences et pourrait se sauver par quelque grâce : elle est telle qu'elle éclaterait à nos yeux si elle nous était définie, avec force et ramassement, par un moraliste plein de malveillance. Écoutez-la délirer devant Henri : « Alors, c'est ardemment, passionnément, absolument que vous m'aimez, comme il faut que l'on aime, comme je veux que l'on m'aime ?... Prenez garde ! mon amour serait tyrannique : c'est le don de soi, sans restriction et sans réserve, que je demande, que j'exige... En ce moment, Henri, je crois à votre amour; il est fort, il est véhément, il est capable de violence. Peu à peu il me conquiert; il me prend; j'en subis la contagion victorieuse, et j'éprouve une joie, une joie puissante à me sentir désirée comme je n'ai jamais été désirée. J'en suis délicieusement troublée au plus profond de moi. Ah ! comme je suis fière d'être enfin aimée ainsi, d'un amour capable de me préférer à tout au monde, même à l'honneur. Car ce que vous allez faire si je le veux, ce que

vous ferez parce que je le veux, ce reniement de vos anciennes amitiés, c'est très mal, n'est-ce pas? c'est laid, bas et déshonorant? » Tout ce discours est d'une sottise si formidable, si pleine, si condensée, si définitive, que l'on voit bien que ce n'est plus Germaine toute seule qui parle : c'est l'auteur qui, très perspicace et allant au fond des choses, nous livre le secret total de cette vaine et à la fois violente et niaise petite âme. Si d'aventure vous étiez follement épris d'une dame et qu'elle vous parlât ainsi, j'espère pour vous, monsieur, qu'elle ne vous reverrait pas souvent. Il est clair qu'aucune créature au monde ne vaut ce que Germaine réclame ici comme son dû. On peut cependant être tenté, quand les femmes ne le demandent pas, de le leur accorder ou de le leur promettre, — contre tout bon sens, d'ailleurs, et contre toute justice : mais quand elles le demandent, quand elles l'exigent, et en ces termes!

Et alors voyez ce qui arrive. Nous aimons Jean, après tout, quoiqu'il ne soit exempt ni d'affectation, ni de pédantisme, ni de narcissisme intellectuel. Tel qu'il est, c'est un homme très intelligent et très bon. Lors donc que nous voyons cet homme supérieur se donner tant de mal pour cette perruche hystérique, tout supporter d'elle avec une patience d'ange, s'ingénier pour que ses fantaisies changeantes et contradictoires s'accomplissent à mesure, lui sacrifier enfin sa vie, — une vie qu'il emploierait plus utilement de n'importe quelle autre manière, ne fût-ce qu'à lire, rêver et regarder le monde, — nous jugeons que Germaine ne mérite vraiment pas tout cet effort, ni ces attendrissemens penchés sur son néant, ni ces mains précautionneuses comme autour de quelque chose de sacré. Nous en sommes d'autant plus étonnés que Jean connaît bien Germaine, qu'il la voit telle qu'elle est, qu'il la sait incurable, qu'il la respecte comme on respecte les idiots, qu'en réalité il la méprise, tout en reconnaissant en elle un séduisant animal, et que, dans les trois premiers actes (cela est dit vingt fois), il n'a pour elle, tout au plus, qu'une pitié affectueuse.

Dès lors on s'explique peu l'immolation de Jean. Germaine est trop évidemment de celles envers qui il ne serait point illégitime d'user de quelque contrainte extérieure, puisqu'elle est incapable de se gouverner elle-même, qu'elle est une créature sans volonté ni conscience morale et que, par suite, il n'y a pas de « dignité » à ménager en elle. Ses vanités, ses caprices, ses absurdes illusions et ses stupides exigences n'ont rien du tout de vénérable; et je ne verrais, pour ma part, nul inconvénient à ce qu'un aussi pauvre être fût maintenu dans l'ordre par voie d'autorité, ou même par un peu de terreur. Que si alors elle

secouait le joug, tant mieux pour Jean; c'est lui qui serait affranchi. — Le don qu'il lui fait de toute sa vie ne se comprendrait que s'il l'aimait d'amour: mais, dans ce cas, il ne se sacrifierait qu'à de certaines conditions. Il se sacrifierait comme le font ceux qui « aiment », c'est-à-dire avec l'arrière-pensée de reprendre sa mise. S'il aimait Germaine d'amour, avec son cœur, mais avec sa chair aussi, il ne considérerait pas de cet air de douceur béate son manège avec Henri; il ne l'enverrait pas chez ce jeune homme chargée de ses bénédictions; il serait jaloux; il lui ferait des scènes méritées ; il la garderait coûte que coûte, et serait malheureux comme les pierres: ce qu'il sera sans aucun doute après la réunion du dernier acte, puisque, là, il est amoureux. — Bref, l'abnégation de Jean paraît invraisemblable du moment qu'il n'aime pas Germaine, et le paraîtrait plus encore s'il l'aimait. Voilà mon objection.

L'auteur répondrait probablement que, dans les trois premiers actes, Jean, par point d'honneur, pousse jusqu'à l'extravagance et au défi et pratique comme un sport la charité conjugale, estimant son effort d'autant plus « élégant » que sa femme en vaut moins la peine; puis, qu'il se laisse prendre à ce jeu, et qu'il est puni de ce qu'il y eut d'orgueil et de dilettantisme dans son entreprise par une bonne et belle passion, « bonne et belle » impliquant ici toutes les souffrances et toutes les horreurs.

Et enfin, malgré ce qui peut agacer dans l'*Enfant malade* : manie du pardon, turlutaine du « droit au bonheur » (et je laisse certains défauts de composition dont je fais bon marché), il reste qu'un très curieux cas, un peu trop poussé dans l'abstrait, d'incompatibilité d'âmes dans le mariage ou, pour mieux dire, d'incompréhensibilité mutuelle y est fortement et minutieusement exposé par un observateur d'esprit philosophique, par un écrivain tendu, mais précis et brillant, et par un jeune misogyne très troublé par la femme comme tous les misogynes. Je sais de moins en moins ce qu'est une bonne pièce de théâtre, mais je sais encore ce qu'est une pièce intéressante. L'*Enfant malade* en est une.

JULES LEMAITRE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août.

Lorsque M. le président de la République a quitté Paris pour se rendre à Saint-Pétersbourg, on pouvait se demander s'il rapporterait de ce voyage autre chose et plus que nous n'avions retiré de celui que l'empereur Nicolas avait fait à Paris l'année dernière. Il en a rapporté davantage. Ce mot d'alliance, qui était dans tous les esprits, n'avait pas encore été prononcé ; il l'a été cette fois. Le fait en lui-même n'a d'autre intérêt que celui qu'on a bien voulu lui donner, mais on lui en avait donné un très considérable. Pour nous, il importait assez peu que l'alliance fût reconnue, avouée, proclamée ; il suffisait qu'elle existât, et les manifestations qui avaient eu lieu déjà ne laissaient aucun doute sur sa réalité. Malgré la réserve et les réticences du langage tenu jusqu'à ce jour, l'alliance franco-russe était évidente pour ceux qui savent voir et comprendre. Le mot lui-même avait été prononcé un jour à la tribune par M. Hanotaux. A la vérité il n'avait pas été répété depuis lors, et on affectait à l'étranger de ne pas croire que le rapprochement des deux nations et des deux gouvernemens avait pu aller jusqu'à la conclusion d'une alliance formelle. Ceux qui s'obstinaient dans leur scepticisme sont obligés d'y renoncer aujourd'hui. A Cronstadt, au moment de quitter les eaux russes, M. Félix Faure a qualifié la France et la Russie de nations «amies et alliées», et l'empereur, en lui répondant, s'est servi exactement des mêmes termes. Plus le mot s'est fait attendre et plus il a de prix : nous dirions même volontiers que son importance tient surtout à ce qu'il s'est fait attendre si longtemps. Il éclaire aujourd'hui tout le passé. On se rend compte que l'alliance franco-russe n'est pas nouvelle : elle existe depuis plusieurs années déjà, elle a fait ses preuves, et ces preuves ont été bienfaisantes pour la paix et pour la tranquillité de l'Europe. Qui sait ? Si elle avait été proclamée aussitôt qu'elle a été conclue, peut-être aurait-on répandu quelque alarme autour de son berceau. On se serait demandé dans quels desseins elle avait été formée, et il aurait été facile à la malveillance de faire naître et d'en-

tretenir des inquiétudes à ce sujet. On aurait prétendu qu'une alliance entre deux pays aussi divers, pour ne pas dire aussi opposés, ne pouvait dériver que d'intentions équivoques. Il faut bien aujourd'hui reconnaître qu'il n'en est rien. L'attitude commune de la France et de la Russie défie toutes les critiques, et leur union intime ne saurait faire naître aucune appréhension, même dans les esprits les plus ombrageux. Toute chose a été faite et a été dite en temps opportun. Il y a même eu, dans les toasts qui ont été prononcés en Russie, une sorte de *crescendo* habilement ménagé pour tenir jusqu'au bout l'imagination en haleine afin de la mieux frapper par le trait final. Les toasts de Peterhof n'étaient qu'un échange de politesses et de souhaits de bienvenue; ceux de Krasnoïé-Sélo, prononcés après une grande revue militaire, rappelaient ceux de Châlons, les confirmaient, mais laissaient les choses en l'état; celui de Cronstadt a été plus explicite et plus décisif. Il a levé tous les voiles qui cachaient encore la réalité de l'alliance. Nous avions la chose; on y a ajouté le mot.

Ce serait un jeu d'esprit que d'établir une comparaison entre la manière dont l'empereur d'Allemagne et le président de la République ont été reçus en Russie. Il va de soi que les deux événemens n'avaient pas le même caractère. Les visites de souverain à souverain sont fréquentes, et il faudrait une mémoire très sûre pour rappeler toutes celles qui ont eu lieu depuis deux ou trois années seulement. Dans quelques jours, le roi d'Italie se rendra en Allemagne; il y a quelques jours l'empereur Guillaume était à Saint-Pétersbourg. L'expression dont on s'est servi, et dont on se sert habituellement pour ces visites, aussi bien que pour les sentimens qui les déterminent, consiste à les qualifier de traditionnelles. C'est une immense force qu'une tradition, et il faut bien convenir que, depuis une trentaine d'années, la France en est complètement dépourvue. Nous n'avons pas à invoquer le passé; nous souhaitons à ceux qui viendront après nous de pouvoir le faire; en attendant, nous vivons dans le présent et dans les espérances que nous offre l'avenir. Loin d'être traditionnel, tout est exceptionnel dans le voyage que l'empereur Nicolas a fait il y a dix mois en France, et dans celui que M. le président de la République vient de faire en Russie. L'Europe aurait été bien surprise, il y a peu de temps encore, si on lui avait annoncé comme possibles les choses étranges auxquelles elle vient d'assister. Il semblait inadmissible que le souverain autocrate de toutes les Russies vînt faire un voyage officiel sur les bords de la Seine, et peut-être y avait-il quelque chose de plus invraisemblable encore à ce que le président de la République française lui rendît sa

visite sur les bords de la Néva. On avait sans doute vu, en 1807, le glorieux soldat de la révolution aborder et embrasser Alexandre I[er] sur le radeau du Niémen; mais il avait conquis lui-même le titre d'empereur, et le prestige de tant de victoires, qui avaient mis l'Europe à ses pieds, rayonnait autour de son front. Il sortait comme le dieu de la guerre de la fumée de cent batailles. Aujourd'hui, rien de semblable. M. Félix Faure représente la démocratie pure et simple, honnête, laborieuse, où chacun est fils de ses œuvres. Entre le commencement et la fin du siècle, on peut mesurer la distance parcourue. Certes, un incident aussi nouveau est fait par lui-même pour étonner. Si la tradition est une force, c'est parce qu'elle permet de faire certaines choses sans aucun effort; il en a fallu un très grand, au contraire, pour amener la Russie, la France et leurs représentans au point où ils en sont les uns et les autres, et cet effort heureux témoigne d'une force d'un autre genre, à laquelle on nous permettra bien d'attacher aussi quelque prix. On connaît le mot de ce doge de Venise qui, étant venu rendre hommage à Louis XIV, disait que ce qui lui avait paru le plus extraordinaire à Versailles était de s'y voir. M. Félix Faure a dû faire quelque réflexion du même genre, bien qu'il ne l'ait pas exprimée, en se voyant sous les lambris des palais impériaux. Et ce n'est pas de l'homme que nous parlons, mais de la France républicaine et démocratique dont il est l'image. Qui aurait dit, il y a quelques années seulement, que sa place serait là, et qu'on tiendrait assez à son amitié et à son alliance pour passer sur tant de préjugés, voire de traditions contraires, et en venir à un aussi surprenant résultat?

L'enthousiasme du peuple russe a été égal à celui que le peuple français a montré l'année dernière, lorsque Nicolas II est venu en France. Nos marins ont été traités à Saint-Pétersbourg comme les marins russes l'avaient été à Toulon et à Paris. La foule qui se pressait autour de M. Félix Faure rappelait celle qui s'était pressée chez nous autour de l'empereur. Les acclamations étaient les mêmes, à la fois respectueuses et ardentes. Les arcs de triomphe, les fleurs, les illuminations, les feux d'artifice n'ont pas été moins somptueusement prodigués dans une capitale que dans l'autre. Mais à tout cela on s'attendait un peu, et ceux qui cherchent sous l'apparence extérieure des choses, quelque pompeuse qu'elle soit, ce qu'elle cache de sérieux et de profond, attendaient avec impatience les paroles qui seraient prononcées par le président de la République et par l'empereur. C'est pour les peser mot par mot que les diplomates du monde entier avaient apprêté leurs balances les plus sensibles. Il s'agissait de savoir si les expressions dont

on allait se servir auraient plus ou moins de poids que celles dont on s'était servi l'année dernière. Dire moins aurait été dangereux. Peut-être y avait-il là quelque difficulté à vaincre, et il semble que l'empereur d'Allemagne, soit qu'il l'ait fait de propos délibéré, soit qu'il ait cédé naturellement à ses tendances oratoires, l'ait encore augmentée par l'éclat de son toast récent à Nicolas II. Celui-ci avait été correct et cordial; il avait parlé avec bonne grâce des traditions qui existent entre les deux pays et les deux familles impériales; mais rien n'égale en exubérance la réponse de Guillaume II. Aucune assurance, aucun serment ne lui ont paru assez solennels pour exprimer son dévouement à la Russie et à son Empereur; jamais sa parole n'avait été plus vibrante; jamais elle ne s'était colorée de reflets plus romantiques. Il semblait que l'amitié des deux empereurs, — à la vérité il n'y en avait qu'un qui parlât, — eût déjà traversé une longue suite d'années, de siècles même et qu'elle fût destinée à en traverser une plus longue encore. Enfin Guillaume a eu des accens presque tragiques lorsqu'il a protesté de sa ferme intention de maintenir la paix, et qu'il a mis toute la puissance militaire de l'Allemagne à la disposition de son ami pour l'accomplissement de cette œuvre d'humanité. L'empereur Nicolas n'avait ni à accepter ni à refuser l'offre qui lui était faite avec un accent passionné ; mais peut-être s'est-il demandé s'il en avait vraiment besoin. Il avait déjà pris d'autres mesures pour assurer à sa manière le respect de la paix.

Les toasts de Péterhof et de Krasnoïé-Sélo, si impatiemment attendus, ont été un écho exact et fidèle, ni affaibli, ni accentué, de ceux de Paris et de Châlons. Ce dernier surtout était resté dans les mémoires. A la suite de la revue de Châlons, après cet étalage de puissance guerrière qui, de l'aveu de tous les spectateurs, avait été si imposant, l'empereur Nicolas avait prononcé des paroles mémorables. Il avait parlé de la « confraternité d'armes » qui existe entre les deux armées. Le mot avait retenti au cœur du dernier de nos soldats et aussi, nous n'en doutons pas, de tous ceux de l'armée russe. On ne pouvait pas dire plus clairement que le rapprochement entre la France et la Russie n'avait pas un caractère platonique, et qu'il se manifesterait, si cela était nécessaire, autrement que par des échanges de politesses, de fêtes et de discours. Mais ce mot avait-il été provoqué, à la fin d'une belle journée, par l'enthousiasme d'un moment, ou était-il l'expression d'une pensée réfléchie et calculée? Il importait de le savoir, et c'est pour cela sans doute que M. le président de la République, après avoir contemplé à son tour l'armée russe qui venait de

manœuvrer et de défiler devant lui, a fait une allusion directe à cette même confraternité d'armes que Nicolas avait proclamée le premier. La réponse ne s'est pas fait attendre. Elle a été d'une simplicité toute militaire. « Je lève mon verre, a dit l'empereur, en l'honneur de nos camarades de l'armée française, que je m'estime heureux d'avoir pu admirer à Châlons et dont je me félicite de voir ici les dignes représentans. » On ne traite pas de « camarades » les soldats d'une armée étrangère, si on n'a pas de bonnes raisons pour cela. Ce mot était la confirmation de celui de Châlons. Il suffisait à déterminer le caractère politique de la grande manifestation qui venait d'avoir lieu.

Toutefois, si on s'en était tenu là, il aurait fallu seulement dire que rien n'avait changé, que rien n'avait bougé depuis dix mois ; mais peut-être l'imagination populaire, qui attendait autre chose encore, aurait-elle éprouvé une certaine déception. Si l'alliance existait, pourquoi ne pas le déclarer ? Est-ce que l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie prennent tant de précautions pour parler de celle qui les unit ? Sans doute on n'en connaît pas exactement les conditions ; on se contente de s'en douter. Mais quant à l'alliance elle-même, les trois souverains qui l'ont contractée, ainsi que leurs ministres, en parlent couramment. Ils cherchent même assez souvent l'occasion de la proclamer à tout propos devant l'Europe, en vue de la paix, disent-ils, et comme une de ces vérités qu'il est bon de répéter pour les rendre toujours présentes aux esprits. Pourquoi, à l'affirmation renouvelée de la triple alliance, ne répondrait-on jamais par celle de la double alliance? On se le demandait. Le silence des deux gouvernemens de Saint-Pétersbourg et de Paris finissait par étonner, à la manière de toutes les choses qu'on a de la peine à expliquer. L'opposition radicale et socialiste en profitait pour essayer de faire naître ou d'entretenir quelque incrédulité. Il en était de même d'un certain nombre de journaux étrangers, qui, tout en reconnaissant que des relations nouvelles et plus étroites s'étaient formées entre la Russie et la France, affectaient de dire qu'elles n'avaient pas pu aller jusqu'à la conclusion d'un traité. Quelques-uns d'entre eux revenaient volontiers sur ce qu'ils appelaient la crédulité de la France, et ils nous plaignaient en toute sincérité d'une bonne foi qui n'allait pas de notre part sans duperie. Ils savaient bien ce qu'ils faisaient. A la longue, l'expression des mêmes doutes pouvait agir sur l'opinion, l'émouvoir, la troubler. Déjà on se posait autour de nous des questions qui restaient sans réponse. Qu'avions-nous reçu en échange de notre amitié ? Les deux gouvernemens s'étaient-ils contentés de l'expression réciproque d'une vive sym-

pathie? Avaient-ils, au contraire, envisagé les éventualités possibles, et s'étaient-ils liés l'un à l'autre en vue des plus redoutables d'entre elles? Amis, certes, ils l'étaient; mais étaient-ils alliés? Ils l'étaient au même titre que l'Allemagne est alliée de l'Autriche et de l'Italie, et probablement dans des conditions analogues. C'est ce qui ressort avec évidence des toasts prononcés à bord du *Pothuau*.

L'histoire de l'alliance franco-russe sera écrite un jour. On saura alors d'une manière plus précise comment et par qui elle a été faite du côté français; mais, du côté russe, on sait depuis longtemps à qui en revient l'initiative et l'honneur. L'empereur Alexandre III a tout fait. Il a voulu l'alliance, il l'a préparée et exécutée. Son règne de quelques années aura par là une importance historique considérable. Ce qui a caractérisé ce souverain, assurément très éclairé, très généreux, infiniment libre d'esprit, c'est une absence absolue de préjugés et un bon sens politique simple, ferme et résolu. Il avait on ne peut mieux compris l'histoire de l'Europe, depuis que l'hégémonie allemande s'exerçait sur elle, et il avait fait un bilan très exact des avantages et des inconvéniens qui en étaient résultés pour son empire. Dans le compte de l'actif et du passif, ce n'est pas le premier qui l'emportait. Nulle puissance en Europe n'a fait plus que la Russie pour aider à l'accomplissement de l'unité germanique entre les mains de la Prusse, et nulle n'en a moins profité. L'Autriche s'est vantée autrefois d'étonner le monde par son ingratitude : ces expressions seraient peut-être excessives si on les appliquait à l'attitude de l'Allemagne à l'égard de la Russie depuis 1870, mais il suffirait de les atténuer un tant soit peu pour les rendre tout à fait exactes. La Russie a éprouvé une grande déception au Congrès de Berlin, en 1878, et cela par le fait de l'Allemagne de M. de Bismarck encore plus que de l'Angleterre de lord Beaconsfield, — avec la différence que l'Angleterre ne lui devait rien et que l'Allemagne lui devait beaucoup. Depuis cette époque, M. de Bismarck s'est expliqué maintes fois à ce sujet. Il lui était resté dans l'esprit une préoccupation constante qui le portait à se justifier à l'égard de la Russie. Il le faisait le plus souvent avec un sérieux qui n'allait pas sans émotion, et quelquefois aussi avec une accumulation d'argumens où l'on pouvait démêler quelque ironie. Le dernier grand discours politique qu'il ait prononcé devant le Reichstag, à la date du 6 février 1888, est un long et merveilleux plaidoyer où il use, pour se disculper du reproche qui l'obsédait, de toutes les ressources de son esprit puissant et caustique. « Pendant le congrès de Berlin, disait-il, je m'acquittai de mon rôle, — sans préjudice pour nos inté-

rêts nationaux ni pour ceux de nos amis, — à peu près comme si j'avais été le quatrième plénipotentiaire russe. Pendant toute la durée des délibérations, il n'y a pas eu un seul désir de la Russie que je n'aie appuyé et fait aboutir. Par suite de la confiance que m'accordait lord Beaconsfield, pendant les momens critiques et si difficiles du Congrès, je suis allé au milieu de la nuit, près de son lit, et là, au moment où l'assemblée allait se séparer, j'ai obtenu son assentiment. En un mot, je me suis comporté de telle manière au Congrès qu'après sa clôture je me disais : — Si je ne possédais pas déjà depuis longtemps le plus élevé des ordres russes en brillans, je devrais à coup sûr le recevoir maintenant. — J'avais la conscience d'avoir rendu à la Russie des services comme il est rarement donné à un ministre étranger de pouvoir le faire. Aussi quelles ne furent pas ma surprise et ma déception lorsqu'on inaugura à Saint-Pétersbourg une espèce de polémique de presse! On se mit à attaquer la politique allemande et à jeter le soupçon sur mes intentions personnelles. » Bref, M. de Bismarck ne tarda pas à s'apercevoir que les services rendus par lui et si généreusement à la Russie avaient été mal appréciés par elle, et en politique réaliste qu'il était, prompt à pressentir les conséquences des choses qui commencent et à s'y accommoder, il explique comment, ne pouvant plus compter sur la Russie, il s'est tourné tout de suite du côté de l'Autriche et de l'Italie. Cette histoire était bien connue de l'empereur Alexandre III, et la confiance qu'il pouvait avoir en M. de Bismarck, à supposer qu'elle ait jamais été bien grande, en avait été certainement diminuée. Les révélations récentes faites par l'ermite de Friedrichsruhe permettent de croire qu'elle n'a pourtant pas été complètement éteinte. Par un véritable chef-d'œuvre d'adresse, M. de Bismarck a trouvé encore le moyen, en même temps qu'il faisait alliance avec l'Autriche, de contracter avec la Russie ce qu'on a appelé depuis une contre-assurance. Les liens n'avaient donc pas été totalement rompus entre Berlin et Saint-Pétersbourg. Cette situation s'est prolongée jusqu'à l'avènement de l'empereur Guillaume II. Alors, sans qu'on puisse très bien s'expliquer pourquoi, la contre-assurance, qui était arrivée à son terme, n'a pas été renouvelée. M. de Bismarck en a fait contre ses successeurs un grief qui, dans sa pensée, semblait devoir remonter encore plus haut. Quoi qu'il en soit, l'empereur Alexandre, après avoir constaté ce qu'il y avait eu de peu bienveillant à l'égard de la Russie dans la politique allemande, a pu reconnaître en sus ce qu'elle présentait désormais de mobile et de variable ; et il semble que les souvenirs du passé, joints à l'expérience du présent, aient fortement agi sur son esprit pour l'ame-

ner à des déterminations nouvelles. Il a pris son parti avec la même rapidité et la même décision que M. de Bismarck avait pu le faire autrefois, et il s'est tourné du côté de la France. Rien ne l'a plus arrêté. L'état démocratique de notre pays, la forme et le nom de notre constitution politique n'ont eu sur lui aucune influence : ce sont là choses dont moins que personne il craint la contagion. Il n'a vu qu'un fait, à savoir que la France, relevée de ses désastres, était grande et forte, que sa politique était pacifique, qu'elle était indispensable à l'équilibre et à la sécurité de l'Europe, et il lui a tendu la main. C'est lui qui a fait l'alliance. Aussi M. le président de la République a-t-il dû éprouver une émotion très vive lorsque, en longeant les côtes de Danemark, il est passé près du château d'Elseneur et qu'il a reçu le salut de la noble veuve d'Alexandre III. De tous ceux qui lui ont été prodigués, c'est celui qui a dû aller le plus droit à son cœur et y éveiller le plus de gratitude. En quittant la Russie, il a envoyé à l'impératrice douairière un télégramme dans lequel il associait le souvenir d'Alexandre III à la politique de son fils. Et qui sait si ce n'est pas là une tradition qui commence?

Quant à la France, bien que sa confiance dans ses forces reconstituées lui permît d'accepter son isolement en Europe, l'amitié et l'alliance de la Russie avaient pour elle un trop grand prix pour qu'elle ne mît pas un véritable empressement à répondre aux avances qui lui étaient faites. Il n'y a guère eu, depuis le commencement de ce siècle, de mouvement populaire aussi spontané et aussi entraînant que celui qui s'est produit alors d'un bout à l'autre de notre territoire. Tout le monde sentait que quelque chose de nouveau, de très heureux, de très fortifiant, était en voie de s'accomplir. Tous les partis se sont confondus dans une même joie patriotique. Ceux qui étaient hostiles à la forme républicaine n'ont vu que l'intérêt du pays. Quant au parti républicain, il a vu et il avait le droit de voir dans l'événement, en dehors même des avantages que le pays devait y trouver pour sa sécurité et pour sa dignité, la consécration européenne de la République elle-même. Combien de fois n'avait-il pas entendu répéter que la République était incapable de préparer et de contracter des alliances? Combien de fois sa politique extérieure n'avait-elle pas été condamnée à l'impuissance par des prophètes de mauvais augure, qui lui déniaient toute capacité et tout moyen de trouver des appuis au dehors? Ces assertions pessimistes devaient tomber devant l'évidence des faits. Il semble même que le démenti qu'elles en reçoivent soit encore plus éclatant par le caractère de l'allié que nous destinait la

fortune, puisque c'est le souverain le plus autocrate de toute l'Europe. Quant à nous, nous trouvons dans l'alliance aujourd'hui si cordiale et, comme l'a dit M. Félix Faure, si loyale de la France et de la Russie, la justification des doctrines que nous avons toujours professées, à savoir que les principes de notre politique intérieure n'ont rien à faire avec notre politique extérieure, et que les nations, quels que soient leurs gouvernemens, qu'ils soient monarchies, empires ou républiques, sont, relativement les unes aux autres, dans des rapports qui doivent être déterminés par le seul intérêt de l'État. Qui ne sait combien les doctrines contraires, fondées sur le prétendu principe des nationalités, ou des races, ou sur la propagande de nos principes au dehors, nous ont fait de mal à la fin du second empire? On distinguait alors les nations en latines, en germaniques, en anglo-saxonnes, etc., et on voyait dans les ressemblances ou dans les différences de race des motifs de rapprochement ou d'éloignement. On montrait plus de sympathie à tel pays parce qu'il était libéral, et moins à tel autre parce qu'il ne l'était pas. L'intérêt d'État qui avait été la règle fixe, immuable, inflexible, souvent même inexorable de la politique française sous l'ancienne monarchie et pendant la révolution elle-même, après les surprises et les confusions du premier moment, l'intérêt d'État semblait devoir céder la place à d'autres élémens directeurs. Les épreuves terribles que nous avons traversées et la force des choses qui se manifeste aujourd'hui impérieusement à nos yeux nous ont ramenés aux conceptions auxquelles ont obéi nos pères. Est-ce que nous demandons compte à la Russie de sa constitution intérieure? Est-ce qu'elle nous demande compte de la nôtre? Est-ce que les différences profondes, les oppositions qui existent entre eux ont été une entrave, même d'un moment, au rapprochement des deux pays? C'est le retour pur et simple aux saines traditions de la politique internationale, qui sont les mêmes dans tous les pays du monde. Le bon sens populaire, guidé par un instinct très sûr, l'aurait imposé aux gouvernemens, au nôtre du moins, si cela avait été nécessaire ; mais cela ne l'était pas, et les hommes qui conduisent les affaires, soit à Paris, soit à Saint-Pétersbourg, sans se préoccuper de ce que peuvent être intrinsèquement la France et la Russie, n'ont songé qu'à leurs intérêts communs.

Une nouvelle page de l'histoire commence : reste à savoir comment elle sera remplie. Après les fêtes d'hier nous allons retomber dans les détails de la politique quotidienne. Un grand silence succédera à tout ce bruit. Des manifestations de ce genre ne doivent pas être renouvelées trop souvent ; leur répétition ne pourrait qu'en

affaiblir la portée. Elle aurait une conséquence encore plus fâcheuse. La malveillance, au dehors, ne manquerait pas de dire que nous nous contentons trop aisément de démonstrations retentissantes, et que tous nos vœux en sont comblés. En même temps elle produirait chez nous un effet tout contraire en exaltant l'imagination populaire, et en la portant à demander à l'alliance russe ou à attendre d'elle autre chose que ce qu'elle peut nous donner. Cette alliance, qui nous est si précieuse, a besoin d'être ménagée et ramenée à son principe initial. Il était bon qu'elle fût connue de l'Europe, qu'elle devînt un fait patent, indéniable, incontestable : désormais cela est acquis. Depuis qu'elle existe, la physionomie du continent s'est modifiée, et les garanties de paix ont augmenté. Nous devons maintenant reprendre notre tâche laborieuse et silencieuse. Nous savons que nous avons un allié dans le monde, un allié puissant comme nous le sommes nous-mêmes, qui nous a fait et auquel nous avons fait du bien, auquel nous pourrons en faire et qui, à son tour, nous en fera sans doute encore. Nous gardons le souvenir reconnaissant des témoignages d'amitié qui nous ont été donnés par le peuple russe et par son souverain : ces choses-là ne se perdent pas dans la conscience française. L'avenir nous paraît meilleur et le présent plus sûr : mais c'est à nous qu'il appartient d'y pourvoir.

Toutes les fois que nous avons à parler des affaires d'Orient, c'est pour signaler un nouvel ajournement qui en renvoie la solution à un jour indéterminé. On nous permettra de médire un peu du concert européen, puisque d'ailleurs nous le reconnaissons nécessaire et que nous le subissons. Il ressemble à ces diètes polonaises où l'opposition d'un seul suffisait pour tout empêcher. Lorsqu'on est ou qu'on croit être sur le point de s'entendre, un membre du concert, tantôt celui-ci, tantôt celui-là, émet une proposition inopinée, et tout se retrouve en suspens. Il y a quinze jours, c'est l'Allemagne qui avait fait une proposition de ce genre; hier c'est l'Angleterre qui intervenait, et il en résulte un nouveau délai après tant d'autres. Sera-ce le dernier?

On se souvient que l'Allemagne, mue par une préoccupation en somme assez légitime, demandait que l'évacuation totale de la Thessalie fût subordonnée à des garanties données par la Grèce à ses anciens créanciers. La question du contrôle à exercer sur les finances helléniques se trouvait ainsi posée, et l'Allemagne entendait qu'elle fût réglée avant l'évacuation intégrale de la Thessalie : quelques points stratégiques devaient rester provisoirement entre les mains ottomanes.

Il ne semble pas que l'Allemagne ait soutenu sa prétention d'une manière intransigeante. La suite des négociations, telle qu'elle résulte des dépêches venues de Constantinople depuis quelques jours, semble indiquer qu'on a cherché et qu'on a cru trouver un moyen transactionnel propre à satisfaire tout le monde. Évidemment, l'évacuation ne pouvait pas s'opérer en une seule fois. L'idée d'y procéder par étapes successives était d'ailleurs trop naturelle, et de plus trop conforme aux précédens, pour ne pas se présenter aux esprits. C'est dans ce sens qu'on a négocié. La Turquie, au fur et à mesure des versemens qui lui seraient faits sur l'indemnité de guerre, se montrait prête à évacuer, avec Domokos, la région qu'elle occupe à proximité d'Athènes, puis la grande plaine comprise entre les montagnes et la Salembria ou ancien Pénée, enfin les villes principales au nord de cette dernière zone, y compris Volo à son extrémité orientale. L'occupation de Volo jusqu'à l'évacuation complète se justifiait par le fait que les troupes ottomanes devaient s'y embarquer pour être rapatriées. Une évacuation ainsi échelonnée, avec les délais qu'elle comporte, permettait de traiter et de résoudre en temps opportun la question soulevée par l'Allemagne; mais rien n'empêchait d'évacuer, dès un premier et prochain versement d'une fraction de l'indemnité, une partie plus ou moins considérable du territoire thessalien. On en était là et une entente paraissait sur le point de se produire lorsque l'Angleterre, sortant de la réserve qu'elle avait observée depuis quelques jours, a déclaré que cette solution était inacceptable pour elle et y en a substitué une autre.

Elle a pris très exactement le contre-pied de l'Allemagne. Son opposition est si nette, si tranchée, qu'on peut se demander si elle ne s'est pas proposé de faire échec à l'Allemagne, encore plus que de servir avec dévouement les intérêts de la Grèce. Les commentaires de quelques-uns de ses journaux donnent une certaine vraisemblance à cette hypothèse sur laquelle nous n'insistons pas. Quoi qu'il en soit, l'Angleterre a fait observer que soumettre l'évacuation de la Thessalie au paiement, même partiel, de l'indemnité de guerre était la rendre impossible, ou s'exposer à l'ajourner indéfiniment. D'après elle, l'évacuation intégrale doit avoir lieu tout de suite, sans étapes, sans conditions; on verra plus tard comment la Grèce pourra se libérer à l'égard de la Turquie, ou donner des garanties effectives à ses créanciers. C'est un exemple de plus de ce que l'Angleterre entend par traiter les questions successivement, alors qu'elles sont toutes si étroitement connexes qu'il est beaucoup plus facile de les résoudre toutes à la fois, et les unes par les autres, que de s'y appliquer séparément. Chaque ques-

tion que l'on met à part pour la traiter lorsque son tour sera venu se hérisse en attendant de difficultés nouvelles et devient bientôt inextricable. Mais l'Angleterre a une méthode, et entend s'y tenir. Elle veut qu'on s'occupe d'abord de l'évacuation, et ensuite de l'indemnité, sans s'occuper de la corrélation qui existe évidemment entre celle-ci et celle-là. Nous doutons fort que la Grèce lui sache, cette fois, un très grand gré de l'attitude qu'elle a prise et de la proposition qu'elle a faite, car on aurait vainement cherché un moyen plus ingénieux sans doute, mais aussi plus sûr, de prolonger inutilement l'occupation de la Thessalie.

La proposition britannique a causé quelque surprise : personne ne s'y attendait, et le langage qu'avait tenu jusqu'ici lord Salisbury n'était pas propre à la faire prévoir. Il est impossible d'être plus sévère, plus rigoureux, plus dur même pour la Grèce que le premier ministre anglais ne l'a été dans ses derniers discours à la Chambre des lords. Il rejetait sur elle la responsabilité de tous les événemens qui se sont produits en Orient. On devait croire qu'il voulait la préparer par là aux concessions nécessaires, et lui faire comprendre qu'elle était sous le coup d'une inéluctable fatalité. Ce serait un bien curieux recueil que celui des discours de lord Salisbury, depuis quelques mois seulement, si on s'amusait à le faire : on y trouverait un répertoire complet des opinions les plus contradictoires, exposées toujours avec la même verve à l'emporte-pièce. Un homme politique continental aurait beaucoup de peine à faire accepter de pareilles volte-faces ; mais les Anglais ne se piquent pas de logique, et peut-être est-ce là une de leurs forces. Lord Salisbury a donc donné, tout à fait subitement, des instructions à son ambassadeur à Constantinople pour demander que la question de l'évacuation fût traitée indépendamment de celle de l'indemnité. Mais pourquoi ? Est-il vrai, comme il le dit, que la Grèce soit dans l'impossibilité de payer l'indemnité fixée ? Certes, nous n'en croyons rien ; mais, à supposer qu'il en soit ainsi, pourquoi l'Angleterre ne l'a-t-elle pas dit plus tôt ? Elle a participé, comme les autres puissances, à l'échange de vues qui a permis de déterminer la somme à payer. La seule préoccupation était alors de proportionner la charge aux facultés de la Grèce. De deux choses l'une : ou l'Europe a calculé juste, et alors la Grèce est ou sera certainement bientôt en mesure de se libérer ; ou elle s'est trompée dans ses estimations, mais il est bien tard pour s'en apercevoir. Le silence observé jusqu'ici par l'Angleterre est aussi surprenant que la manière dont elle le rompt. Faut-il croire qu'elle n'a pas pris jusqu'à ce jour très au sérieux le travail auquel elle a pourtant collaboré ?

On donne une autre explication à son attitude, à savoir la mauvaise humeur qu'elle éprouve par suite des événemens asiatiques, la révolte d'une partie de l'Inde, les menaces qui se produisent du côté de l'Afganistan, toutes choses dont nous aurons à parler bientôt si elles se développent dans le sens d'une insurrection plus étendue. Les intrigues islamiques n'auraient pas été étrangères à ces mouvemens. Cela est possible, en effet, probable même ; et on comprend que l'Angleterre en fasse retomber son mécontentement sur Abdul-Hamid; mais nous venons de voir que, par un contre-coup inévitable, la Grèce n'en souffre pas moins, ou plutôt qu'elle en souffre plus que la Turquie. Faut-il répéter :

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi?

Évidemment, les troupes ottomanes n'évacueront pas la Thessalie avant que la question de l'indemnité soit réglée. Elles détiennent un gage et elles ne l'abandonneront qu'à bon escient. L'opposition britannique n'y fera rien. Cette opposition n'aura qu'un résultat, qui est de prolonger encore de quelques jours ou de quelques semaines une situation qui est mauvaise, fatigante, énervante pour tout le monde. On trouvera sans doute pour l'Angleterre, comme il semble bien qu'on l'avait à peu près trouvé déjà pour l'Allemagne, un biais par lequel on mettra de nouveau tout le monde d'accord. Mais tant de surprises en font toujours craindre de nouvelles. Quel équilibre instable que celui que les ambassadeurs échafaudent et soutiennent si artificiellement à Constantinople ! Quelles fugues extraordinaires que celles du concert européen !

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.



—
égal p
On
Metz.
s'emp
roses,
tout d
reposa
M. Be
encad
—
ma ba
Le
la bêt
jaune
—
L
la pe
les m

(1)

LE DÉSASTRE

DEUXIÈME PARTIE [1]

I

— Passez la dinde au major! dit M. Bersheim. Il n'a pas son égal pour découper!

On regarda M. Sohier, médecin-major à l'hôpital militaire de Metz. Il glissait le coin de sa serviette dans le col de sa tunique, s'emparait du grand couteau. Une servante blonde aux joues roses, sous la surveillance sévère de la vieille Lisbeth (elle avait tout de suite reconnu Du Breuil!), prit à bras tendus le plat où reposait la dinde énorme, bourrée de truffes et rissolée à point. M. Bersheim, avec une jovialité qui allait bien à sa rouge figure encadrée d'une barbe grise, déclara, non sans orgueil :

— Elle pèse quatorze livres, mon général! C'est la reine de ma basse-cour. Mon fermier me l'a apportée hier, de Noisseville.

Le général Boisjol, qui vidait un verre de corton, apprécia la bête, d'un air de connaisseur. Il ressemblait à un vieux loup jaune, tout en museau, poil court, regard dur.

— Regardez-moi ça! dit M. Bersheim enthousiasmé.

La maëstria avec laquelle M. Sohier disséquait valait en effet la peine d'être admirée. Il tranchait en souriant les articulations; les morceaux tombaient d'eux-mêmes et se rangeaient comme par

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre.

enchantement autour du plat. Cette précision systématique inquiéta Boisjol; et traduisant la pensée de chacun :

— Diable! fit-il, je n'aimerais pas à me trouver sous le couteau du docteur!

M. Sohier grimaça de satisfaction. Il avait une haute idée de la chirurgie en général et de ses talens d'opérateur en particulier. Le bistouri, rien de tel! On l'appelait à l'hôpital : Coupe-toujours. Ame rude, mais bonne. Il était glabre, sans âge, la peau parcheminée, les yeux vifs.

Boisjol poursuivait son idée :

— Vous n'allez pas chômer, docteur!

M. Sohier répondit :

— L'hôpital s'emplit. Simples accidens, il est vrai! On vient de m'amener tout à l'heure un artilleur, le pied broyé par un caisson. Il règne aussi pas mal de dyssenteries. Rien de curieux encore.

— Juste de quoi prendre patience, remarqua Du Breuil.

Boisjol le regarda de travers, offusqué par sa jeunesse, sa situation à l'état-major. Fier de servir dans la Garde, le général détestait les armes savantes, en vieux zouave d'Afrique, parvenu à l'ancienneté. Du Breuil vidait son verre : ce corton était chaud, sec, de bouquet franc. L'odeur des truffes se répandait. Les candélabres qui flanquaient la table aux deux bouts, sous la vieille suspension, illuminaient d'une clarté vive les panneaux sombres, les armoires sculptées. Il retrouvait tout, êtres et choses, tels qu'il les avait laissés, quinze ans auparavant. Même atmosphère d'aisance et de confort, même intimité familiale. Comme jadis, une guirlande de roses fleurissait la nappe, et l'un des quatre compotiers contenait des mirabelles confites. Mme Bersheim, — elle avait toujours ses admirables yeux clairs, — écoutait avec un bon sourire le Père Desroques. Parfait homme du monde, d'une beauté de visage fière et ardente, le prêtre, un des supérieurs de l'école Saint-Clément, disait :

— On calomnie la piété du soldat. Partout nos Pères sont admirablement accueillis, on se confesse à eux, on se plaint du manque d'aumôniers. Si nous ne pouvons servir à ce titre, du moins l'École aura l'honneur d'être transformée en ambulance. Nos élèves emploient leurs dernières récréations à faire de la charpie. La maison, dès leur départ, sera mise en état de recevoir les blessés.

La vieille Lisbeth lui présenta un plat d'épinards au maigre, spécialement préparés pour lui, à cause du vendredi.

La grand'mère Sophia hochait la tête. Elle n'avait pas vieilli, toujours droite, portant haut sa tête placide sous le bonnet à coques. Elle dit au Père :

— Nous avons eu ce matin des nouvelles d'André et de Maurice. Ils vont bien.

— Deux de nos meilleurs élèves, reprit le Père Desroques. Ils feront honneur, j'en suis sûr, à Saint-Clément et à l'armée.

Du Breuil regardait Anine. Elle sourit avec fierté, en entendant parler de ses frères. Elle ne ressemblait plus à la petite fille frêle d'autrefois. Avec ses yeux bleus, ses beaux cheveux dorés, elle avait une beauté pensive, un charme grave. Silencieuse, réfléchie, d'un grand bon sens, l'âme pure et haute, c'était bien une Lorraine, une vraie fille de Metz. Une grâce virginale parait ses vingt-cinq ans épanouis.

— Ah! mes grands! soupira Mme Bersheim.

Elle avait beau être chrétienne, cela lui déchirait le cœur, de songer au péril couru par ses fils. André, lieutenant de cuirassiers, Maurice, sergent-major de zouaves, l'un dans la division Duhesme, l'autre dans la division Ducrot, écrivaient de Strasbourg, où le maréchal de Mac-Mahon venait d'arriver.

— Mac-Mahon! s'écria Bersheim, voilà un homme!

Du Breuil, arrivé la nuit précédente, avait pris le jour même son service au quartier général. Il était affecté au service des mouvemens, sous la direction du colonel Laune. L'Empereur, justement, venait d'enjoindre à Mac-Mahon de ne rien entreprendre avant huit jours. Du Breuil avait copié cet ordre. Il se borna à répondre que les quatre divisions du maréchal achevaient de s'organiser. Ce qu'il ne dit pas, ce fut son mécontentement, après une heure de travail, dans la petite salle de l'hôtel de l'Europe, au milieu d'une confusion et d'un désordre sans exemple. Ils étaient là trente officiers griffonnant, riant, bavardant, en plein tapage de portes battantes, parmi d'incessans va-et-vient. Il avait pu constater à nouveau les retards et le désarroi de la concentration, l'impéritie des services administratifs, la faiblesse des effectifs, le vide des magasins. Mais cette fois, à portée de l'ennemi, c'était grave.

— Il n'y a qu'à foncer! dit Bersheim, optimiste. Seule, l'ingérence de l'Empereur dans le haut commandement m'effraye.

Tous ces changemens, tous ces retards ne valent rien. On dit Bazaine blessé de se voir réduit à la direction d'un simple corps.

— Eh bien, fit Boisjol, et le 2e, et le 4e, et le 5e corps? le maréchal en a surveillé la formation jusqu'à l'arrivée du major général.

— Sans doute, reprit M. Bersheim, avouez seulement qu'ensuite il n'a pas traîné ici... Son brusque départ est celui d'un mécontent.

— Il est revenu pour saluer l'Empereur, remarqua Mme Bersheim.

Du Breuil s'informa de la réception faite au souverain. Il se souvenait que Metz, au moment du plébiscite, avait voté *non*. Bersheim raconta l'arrivée. Dès cinq heures, autour de la Préfecture dont on avait sablé les abords, s'étaient mis à rôder les policiers bruns, trapus, types de Méridionaux et de Corses. A six heures quarante-cinq, par la porte de la rue Serpenoise, sablée aussi (une petite pluie avait rendu les pavés glissans), le cortège faisait son entrée. Accueil déférant, mais sans enthousiasme. La ville était pavoisée depuis huit jours; on n'avait pas ajouté un drapeau aux fenêtres. Un piquet de cent-gardes précédait les voitures. L'Empereur était dans la première, visiblement abattu. Sa tête retombait sur la poitrine. Ses cheveux trop longs dépassaient le képi, caressaient le col de sa tunique. Dans la seconde voiture, à côté du prince Napoléon impassible, le Prince impérial saluait, tout souriant. M. Bersheim dit :

— J'ai entendu une paysanne murmurer : Ah ben! y en a un qu'est trop jeune, et l'autre est trop vieux!

Il ajouta :

— Bazaine, seul, en calèche découverte, suivait au milieu du cortège de généraux, d'écuyers, de piqueurs. Il était très pâle, avec des yeux boursouflés, des rides, un air de fatigue et d'ennui. Il ne m'a pas, je l'avoue, produit une excellente impression. Son visage a quelque chose d'impénétrable. L'air d'un homme qui pense à soi.

— Un ambitieux, souligna le major. Sa conduite au Mexique l'a bien prouvé.

— Possible, dit Boisjol, je n'en sais rien. Mais brave comme les plus braves! je l'ai connu en Italie, moi!

On vint prévenir M. Sohier qu'un infirmier l'attendait. Il sortit

de table et ne reparut pas. Lisbeth déclara qu'il était parti furieux. Un officier venait de se tirer une balle dans la tête.

— De tels malheurs heureusement doivent être rares! dit Mme Bersheim apitoyée.

Boisjol répondit, en reprenant des asperges :

— L'officier, en effet, a une plus haute conscience de ses devoirs que l'homme de troupe. Mais le suicide des soldats est fréquent. En colonne, l'excès de fatigue, la marche, le soleil, l'exemple d'un camarade qui s'est tué; et plus d'un se fait sauter la cervelle. J'en ai vu des exemples, en Afrique.

Une tristesse passa sur la face ardente du Père Desroques.

— C'est affreux, soupira une dame qui n'avait encore rien dit, Mme Le Martrois. — Elle n'avait d'yeux que pour son fils Gustave, grand garçon gauche et barbu, qui portait des lunettes.

— Cela vient, dit le général avec philosophie, de ce que l'équipement du soldat en campagne est trop lourd.

— A propos d'équipemens, reprit un vieux monsieur gras, rose, aux yeux et au sourire bienveillant, M. Dumaine, un rentier, c'est un spectacle inouï que la gare en ce moment. Je n'ai jamais vu autant de cantines et de bagages. Le personnel, insuffisant d'ailleurs, est affolé, les docks sont obstrués, et chaque jour la confusion s'accroît. Tout le monde commande. La compagnie, malgré son bon vouloir, ne sait plus à qui entendre.

— Avec une organisation pareille, expliqua Bersheim, rien d'étonnant.

Les régimens avaient, dès le début, rejoint pêle-mêle. Une masse flottante d'isolés s'était échelonnée sur le réseau. Au débarquement, faute de répartition prévue des troupes, le désordre avait commencé. Les trains s'entassaient. Les bagages restaient en souffrance. En même temps affluaient les envois de matériel et de vivres. Les agens de la compagnie passaient leur temps à faire le relevé des arrivages, à le transmettre à l'intendance, à l'artillerie, au génie, à l'arsenal ; séance tenante, il fallait livrer du café à l'un, des cartouches à l'autre, des farines à un troisième. Souvent les camions transportaient au loin des marchandises qui, mises à terre, étaient rechargées, reconduites aux wagons, réexpédiées au delà. Cependant, des quatre coins de la France, les trains arrivaient toujours. La compagnie avait fini par entasser les marchandises à même le quai.

Mme Le Martrois confia au Père Desroques qu'elle avait aperçu

le Prince impérial dans la matinée. Il était à cheval, avec une suite militaire nombreuse. Des gamins couraient derrière, en l'acclamant. On leur avait jeté des poignées de sous.

Gustave Le Martrois dit timidement :

— Moi, j'ai vu conduire, à l'hôtel de Metz, où est le grand prévôt, deux dragons allemands. Ils avaient l'air narquois, et se tenaient raides comme des pieux, dans leurs habits étriqués.

— Et moi, dit M. Dumaine, j'ai vu amener un espion, déguisé en femme. La foule le huait. C'est incroyable, paraît-il, le nombre d'espions qu'emploient les Prussiens...

— C'est égal, dit M. Bersheim revenant à son idée, celle de tous, au fond, — pourquoi ne bouge-t-on pas? Je ne suis pas un soldat; il me semble pourtant que l'expectative, c'est le contraire du tempérament français. Un colonel d'état-major m'a dit, il est vrai, qu'on manquait de biscuit pour se porter en avant. Lebœuf aurait télégraphié hier à Paris d'en envoyer ici et à Strasbourg; mais, sapristi! il y a du pain et du blé en Allemagne! Qu'est-ce qu'on attend?

Boisjol ne répondit pas, touché à vif, dans son courage aventureux de vieil Africain. Il bougonnait assez d'être tenu là, l'arme au pied. Quand on déclare la guerre, c'est qu'on est prêt. Quand on est prêt, on marche !

Après une tarte aux quetches, triomphe de la pâtisserie de ménage, on achevait le dessert. Lisbeth, selon la coutume, posa sur la table la cave à liqueurs ; M. Bersheim l'ouvrit. Les flacons de verre carrés, guillochés d'or, couleur de topaze, de rubis, d'émeraude, étaient à demi pleins : eau-de-vie, curaçao, crème d'angélique; dans le quatrième, du vieux kirsch de la Forêt-Noire, limpide comme de l'eau, ardent comme du feu.

— Je vous le recommande, dit M. Bersheim.

Du Breuil en accepta un verre... Rien n'avait changé, décidément. L'ancienne demeure gardait son air de bonheur calme. L'heure battait, d'un pouls égal, dans la gaine sculptée de la grande horloge. Le balancier, un disque de cuivre, allait, venait, montrant, cachant la devise d'émail noir : *Omnes vulnerant, ultima necat*. Du Breuil aurait peine, il le sentit, à quitter tout à l'heure cet endroit paisible. Le bon sourire de Mme Bersheim, le clair regard d'Anine, lui allaient au cœur. Cette grande fille, il se la rappelait enfant, avec des jupes courtes, un petit front sérieux déjà. Elle aimait lire de belles histoires, dans des livres à

images. Et d'Avol les commentait, plein de verve et d'invention comique ! Il revit les deux frères : André robuste, Maurice pâlot ; l'un bruyant, indiscipliné, l'autre taciturne, un peu en dessous...

La grande horloge sonna, comme on passait au salon. Elle avait un timbre grave, profond, solennel, qui faisait rire d'Avol, dans le temps, lorsque inflexible elle martelait l'heure de la rentrée à l'école. On jurerait, affirmait-il, la voix du professeur d'art militaire et de géodésie. Ce bon Jacques ! Il manquait vraiment, ce soir. M. Bersheim, avant de se mettre à table, en avait fait la remarque. Arrivé la surveille, il bivouaquait au Polygone ; mais son service l'avait retenu. A peine si Bersheim avait pu lui serrer la main. Par exemple, sa visite au camp de la Garde l'avait enthousiasmé :

— Quels soldats ! fit-il. Et Bourbaki, quel chef ! Allons, allons ! j'ai bon espoir. Comment, mon ami, vous partez déjà ?

Du Breuil s'excusait : un travail fou. Le général Boisjol fit une sèche inclination de tête. Il rendait l'état-major tout entier responsable de la lenteur et du désordre des mouvemens. La porte refermée, il s'en expliquait avec amertume.

Du Breuil traversa la cour, franchit le porche aux colonnes cannelées. Elles étaient toujours surmontées de boulets de pierre verdis. Il se crut revenu à quinze ans en arrière, à peine une ombre de moustache, sous-lieutenant élève... Plus de grand Quartier général, de travail, ni de guerre ! et comme s'il allait rentrer à l'École d'application, il prit par la rue aux Ours. Singulière sensation de se retrouver ainsi, le même presque, à son point de départ. Il lui semblait reconnaître chaque pignon, chaque angle noir. Jusqu'aux pavés de quartz inégaux qui, sous sa botte, ressuscitaient un contact familier. Metz s'évoqua, malgré la ruelle obscure, avec son antique grâce de cité provinciale, ses édifices badigeonnés à l'ocre jaune, ses auvens de maisons en torchis, ses ponts, ses places, ses quinconces, et, dominant la houle des toits, comme un berger ses ouailles, la haute masse de la cathédrale. Morcelée par les eaux vives de la Seille et de la Moselle, pleine de casernes, de magasins, d'arsenaux, d'écoles, il la revoyait toute, la vieille ville militaire, à l'étroit dans sa ceinture de fortifications et de fossés herbeux. En était-elle assez fière, Metz la Pucelle, de ce corset aux dentelles de pierre ! Elle défiait toute attaque, ne prenait jour sur la campagne

que par des ponts-levis méfians, d'étroites portes de prison.

Il passa devant l'École. Deux des meilleures années de sa jeunesse tenaient là. Plusieurs cavaliers ivres passèrent en titubant, à grand cliquetis de sabres. Au coin de la rue de la Garde, derrière une fenêtre, un sanglot d'enfant invisible lui fit tourner la tête. Une patrouille le croisa, près du Palais de Justice. Un air plus frais lui soufflait au visage : il longea l'Esplanade... Si calme autrefois, à l'heure où allait sonner la « petite cloche », elle était animée d'un va-et-vient d'ombres, dans la faible clarté des réverbères, espacés sous les arbres. Encore des soldats, ceux-là recrus de fatigue, couchés par terre, la tête sur leur sac ; un chat blanc qui file sous une porte, un murmure de charrois lointains ; puis, à nouveau, dans la rue des Clercs, un air lourd l'oppressa, un air saturé de la vie et du silence de ces milliers d'hommes et de chevaux qui campaient partout, remplissaient les forts, les casernes, les glacis, le Ban Saint-Martin, l'île Chambière, couvrant le sol du mamelonnement pointu des tentes grises, noircissant l'herbe d'innombrables feux de bivouac.

A l'hôtel de l'Europe, des factionnaires, des lumières, du bruit, la salle du grand Quartier général, fenêtres ouvertes, avec des officiers penchés sur les papiers, dans la fumée des cigares. Du Breuil entra. Sur le seuil, deux dames élégantes lui sourirent. L'une était la femme d'un général. Elle logeait là comme en villégiature, avec une nourrice et un bébé. Dans un couloir, des plantons, des curieux. Le commandant Blache parut : officier d'ordonnance du maréchal Lebœuf, il était, par son service, constamment en rapport avec l'état-major général. Il ne décolérait pas depuis trois jours, n'ayant à la bouche que le mot : gâchis, gâchis, répété avec une fureur comique. Tout allait mal. Il était logé dans une chambre à punaises. De jeunes camarades lui avaient manqué d'égards. Un de ses chevaux s'était blessé pendant le voyage. Au reste, avec son esprit méthodique, il ne pouvait se faire au tumulte de la salle de travail, à la présence des étrangers entrant là « comme au moulin » ! Dans les quatre sections du grand état-major, renseignemens, mouvemens, personnel, matériel, c'était le même décousu, la même agitation. La moindre dépêche télégraphique y soulevait tout le monde. On avait l'air d'hallucinés. « Soyons calmes, sapristi ! » grommelait-il vingt fois par jour. Il rentra dans la salle où le brouhaha croissait.

— Du Breuil, dit le colonel Laune, j'ai du travail pour vous !

Il était plus mince, plus sec encore que de coutume, tendu comme un arc d'acier. C'était un des rares qui restassent lucides au fort de l'ouvrage, prompts, décisifs. Des têtes se levèrent. Le commandant Décherac, un aimable garçon, serra la main de Du Breuil. Plusieurs lui sourirent. D'autres ne bougèrent pas. Le visage sardonique de Floppe, un capitaine malingre et blême, suait l'envie.

— Tenez ! dit Laune en baissant la voix, rédigez-moi ce rapport. Le général Lebrun l'attend.

Il se mit à l'œuvre. A sa droite, un lieutenant-colonel à lunettes, grisonnant, bedonnant, très peu militaire, taillait, avec une attention extraordinaire, une plume d'oie. En face de lui le commandant Kelm, un camarade du Mexique, écrivait, écrivait d'une façon vertigineuse, tout en mordant sa moustache. Quand Du Breuil, de loin en loin, levait la tête, il rencontrait, à l'autre bout de la salle, le regard grave d'un officier qu'il ne connaissait pas, nommé Restaud, et dont la laideur intelligente lui inspirait un commencement de sympathie.

La chaleur était étouffante. Un garçon entra, portant un plateau chargé de chopes. Il dut revenir avec de nouvelles canettes. Un officier réclamait de la glace, un autre de la limonade. Comme Du Breuil se replongeait dans sa besogne, le grand, long, très long colonel Charlys, chef du service des renseignemens, vint, à deux pas de lui, conférer avec Laune. Ils causaient assez haut pour qu'on pût entendre. « Vraiment ! c'était insupportable ! disait Charlys. (Sa figure osseuse faisait songer à Don Quichotte).—« Les renseignemens, le plus souvent, étaient transmis à l'Empereur et au maréchal Lebœuf par des agens secrets. L'état-major ignorait ainsi tout ce qui concernait la politique générale, la raison d'être des opérations. Le personnel d'espionnage était insignifiant. Par suite, la feuille quotidienne de renseignemens, composée d'informations de seconde main, jointes à celles que les chefs de corps fournissaient chaque jour, ne pouvait mentionner aucun fait important. » A ces doléances, le colonel Laune répliqua qu'il en était de même de certains ordres de mouvement. Donnés directement par l'Empereur ou le major général, ils échappaient à la filière des bureaux. Tous deux blâmèrent ces irrégularités. Il eût fallu une volonté, une direction uniques.

— Notre tâche, reprit le colonel Charlys, ne doit pas être

réduite au service actif et aux écritures. Si nous ne savons par quelles considérations, par quelles nouvelles sont motivés les ordres que nous transmettons, notre rôle est diminué. L'armée entière peut en souffrir...

Il baissa la voix, sur le conseil de Laune.

Du Breuil, n'entendant plus, reprit son rapport. Oui, ce partage de l'autorité offrait bien des inconvéniens. L'Empereur? Il devait avoir un plan, sans doute, mais l'indécision de son caractère, l'inquiétude que lui inspirait le désarroi de l'armée, si lente à s'équiper, paralysaient son esprit, trop disposé déjà à temporiser... Le commandement flottait, aux mains du souverain, du major général, des aides-majors généraux... On sentait le manque d'une impulsion vigoureuse... Du Breuil, à peine arrivé, pouvait se rendre compte de l'incertitude et de la confusion. On s'occupait de compléter l'équipement, l'armement! Les magasins de Metz se vidaient. En revanche, des approvisionnemens considérables s'amassaient à Forbach et à Sarreguemines, villes ouvertes, à proximité de l'ennemi... Pour alléger la troupe, on faisait verser les couvertures et les shakos, mais d'autre part, les hommes recevaient un excédent de 90 cartouches... La Garde avait rendu ses bonnets d'ourson, elle ferait la campagne en bonnet de police. Et, pour en arriver là, il n'avait pas fallu moins d'une journée d'hésitation, de trois ordres et contre-ordres différens... Enfin, s'il en venait aux détails, Du Breuil demeurait confondu. Malgré les assertions du ministre à la tribune, tout manquait : pas de fours de campagne, pas d'ustensiles et d'effets de campement ; ni tentes, ni marmites, ni bidons, ni gamelles ; pas d'infirmiers et d'ouvriers d'administration ; pas de caisses de médicamens ; pas de brancards, pas de cacolets ; pas d'attelages... Et malgré la belle allure des vieux régimens, que de traînards, de pillards, d'ivrognes !

Il refaisait en pensée son voyage de Paris à Metz : les gares pleines de soldats ; sur les voies de garage, des trains bondés ; des cris, des chants, du tumulte ; à Vitry, un officier qui ne pouvait se faire obéir ; à Châlons, une farandole de zouaves, aux couacs d'un piston rauque !... Puis l'arrivée dans l'aube grise, le pêle-mêle des bivouacs et des camps, les glacis encombrés de tentes, de faisceaux, de cantines ; soldats de toutes armes. chevaux au piquet ; les gueules muettes des canons alignés en parcs, les caissons, les voitures, l'immense fleuve d'hommes roulé là des

mille routes de la France; et sur cette armée stagnante, la vision du carnage suspendu, l'impression d'énervement, d'attente !... Du Breuil se rappela la soirée de Saint-Cloud, la *Marseillaise* à l'Opéra... c'était le prélude ! Maintenant, le drame allait commencer. Et dans l'impatience fébrile qui faisait grincer sa plume, il lui sembla que les acteurs manquaient leur entrée...

Ah ! le bruit du premier coup de canon, quel soulagement !

II

Du Breuil avait passé la nuit du 3 au 4 août à transcrire des dépêches et des ordres de mouvement... On venait, à l'instant même, de renoncer à une opération projetée du 4e corps sur Sarrelouis. Le commissaire de police de Thionville signalait, en effet, le passage de 40 000 Prussiens à Trèves. De quel côté déboucheraient-ils ? Le grand choc ne pouvait tarder. Le combat de Sarrebrück était de bon augure.

Il était, depuis son arrivée, soutenu par une surexcitation fiévreuse. Il lui semblait que l'énergie de ses facultés fût doublée : lucidité d'intelligence, promptitude de décision. Rien ne décourageait son zèle. En se dépensant ainsi, il obéissait à un sentiment d'honneur et de solidarité. Trop de plaintes, trop de griefs s'élevaient contre l'état-major, pour qu'il n'eût pas à cœur de payer d'exemple.

Son service était d'ailleurs des plus chargés. Des deux capitaines affectés au même travail, l'un, Massoli, gras, myope, les cheveux d'un noir de cirage, geignait toujours. Il lui fallait une cuisine sans assaisonnemens, du lait à tous ses repas, un rond de cuir sous ses lombes. L'autre, de Francastel, léger, bavard, figure d'oiseau, n'avait en tête qu'histoires de femmes, souvenirs du boulevard. On s'était égayé de ses mésaventures. Il prétendait parler admirablement l'allemand; chargé d'interroger un prisonnier, il avait bredouillé dans le jargon le plus grotesque, à l'hilarité franche du sous-officier de uhlans, Prussien raide à poils roux.

Au petit jour seulement Du Breuil put prendre quelque repos. Quand il se réveilla deux heures après, il vit à son chevet un puissant dogue gris, qui le couvait d'un regard patient et attentif. Derrière se tenait, assis sur une chaise, son sabre entre les jambes, un capitaine de lanciers de la Garde, en kurka bleu de ciel et coiffé de la czapska en cuir noir. Lacoste lui souriait, pas changé, face énergique, regard franc.

— Comment, c'est toi ! Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

— Nous arrivons, Titan et moi. Tu dormais de si bon cœur...

Lacoste avait l'air tout heureux :

— Hein ! nous y voilà quand même ! Débarqué d'hier soir, vingt-quatre heures de train ; hommes et chevaux rompus. Mais sur le parcours, quelle ovation ! La nouvelle de Sarrebrück avait tourné toutes les têtes. Des fleurs, des cris : Vive l'armée ! Songe donc ! La première victoire. Nous l'avons apprise à Paris, au moment du départ. Il fallait voir l'enthousiasme ! C'était fou...

Du Breuil hocha la tête.

— Oui, je sais, reprit Lacoste, tout de même, c'est le baptême du feu. Et puis, à peine campé, j'ai le plaisir d'apprendre que nous repartons le matin, à cinq heures, avec toute la division. Mais, décidément, on ne se met en route qu'après le déjeuner. Alors, comme j'avais à venir à la Place, j'ai voulu te serrer la main. Et je file ! Il y a de la besogne.

Du Breuil tira les rideaux, ouvrit la fenêtre. Tous deux, accoudés, respirèrent.

— Le temps est frais et couvert, fit Lacoste, excellent pour la marche. Sais-tu au juste où nous allons ?

— A Boulay.

— D'ailleurs, ça m'est égal, pourvu qu'on marche. Quelle déception, pour ce Sarrebrück. Tu n'imagines pas la joie, le délire, à Paris. Nous sommes comme ça, tout feu de paille... Mais cette fois, ça va être le grand coup. Je ne vivais plus. Enfin, j'arrive à temps !

Ils descendirent ensemble. Lacoste accepta un verre de café chaud. Titan, d'un seul coup, avala au vol le petit pain que son maître lui jeta.

Une fine jument, tenue par l'ordonnance, s'ébrouait dans la rue.

— Bonjour, Musette ! dit Du Breuil en lui flattant l'encolure.

— Au revoir, mon cher, dit Lacoste, les yeux humides. Dieu sait quand.

Il s'enleva en selle. Musette, piaffant, partait au petit trot ; et devant elle, tout joyeux, Titan voltait, avec des bonds pesans. Du Breuil éprouvait un plaisir ému :

— Ce brave Lacoste !

Il aperçut alors M. Bersheim, qui paraissait radieux. Il tenait une lettre en main :

— Bonjour, mon cher ami ! J'espère que vous avez de bonnes nouvelles de vos parens. Le service des postes se fait bien mal. Voilà une lettre qui a subi un retard considérable. En effet, Du Breuil avait écrit deux fois aux siens; pas de réponse encore. Bersheim ajoutait :

— C'est mon cuirassier qui a griffonné cela, c'est André. Il m'annonce que notre zouave se ressent des fièvres d'Afrique. Ce pauvre Maurice a toujours été délicat. Mais le climat de l'Alsace va le guérir. Il compte bien décrocher l'épaulette à la première affaire. C'est effrayant, n'est-ce pas, d'avoir ses enfans dans la mêlée ? Eh bien ! mon cher ami, je suis très calme. Ma fille aussi est brave. Voyez-vous, quand on se dit que les gens qu'on aime font leur devoir, cela vous réconforte. Ma femme seule n'est pas raisonnable, elle se tourmente : c'est la maman. Bah ! toutes les balles ne tuent pas; j'ai beau le lui répéter ! Elle a eu cette nuit des cauchemars affreux.

Lui, Bersheim, gardait la bonne figure d'un homme qui dort la conscience en repos. Mais peut-être faisait-il meilleure contenance qu'il n'en avait envie au fond, car, soudain, ses paupières se gonflèrent, sa bouche eut un petit tremblement.

— J'ai confiance en Dieu, fit-il; et après un silence : Devinez où je vais ?... Dire au revoir à d'Avol. Je lui porte quelques bons cigares qu'il pourra glisser dans ses sacoches. Je suis sûr qu'il n'y a pas pensé, lui ! Mais Anine songe à tout... Et j'ai porté au général Boisjol un flacon de ce vieux kirsch qu'il a paru apprécier. A quoi pensez-vous ?

Du Breuil rougit. Il revoyait Anine, et d'une façon très vague, très obscure, il enviait, tout en la jugeant des plus naturelles, sa prévenance pour d'Avol. Elle ne l'aurait pas eue pour lui, certainement. Bah ! que lui était-il, après tout ? Une ancienne relation, presque oubliée peut-être. Pourtant, elle l'avait accueilli comme un ami de la veille.

Des musiques résonnèrent. Depuis le matin, la Garde sortait de Metz. Un flot d'hommes et de canons s'écoulait hors des murs, par la porte des Allemands; des convois suivaient, dans la poussière.

Il vit, après déjeuner, défiler la division de cavalerie. En colonne par quatre, elle s'avançait au pas, la brigade légère en tête. Le vert clair des dolmans des chasseurs, le vert foncé des guides, les buffleteries blanches, les rangées de boutons scintillans sur les poitrines, rendaient joyeux cet apparat de guerre; les

petits chevaux gris des chasseurs, pleins de feu, moutonnaient, contrastant avec les grands normands, plus calmes, des guides. Officiers et soldats regardaient de haut les passans, avec l'indifférence un peu narquoise habituelle aux cavaliers. Les dragons de l'Impératrice et les lanciers apparurent, ceux-là en habit vert, ceux-ci en habit bleu. Les flammes des lances flottaient légères. Les chevaux bais, bien alignés, marchaient avec ampleur. Lacoste, monté sur Musette, aperçut de loin Du Breuil; à sa hauteur, il salua du sabre. En serre-file venait un vieux maréchal des logis chevronné: celui qui à Saint-Cloud avait reçu Du Breuil, au poste de caserne. Il ne détourna pas la tête, rigide et grave. Les carabiniers et les cuirassiers fermaient la marche, sur leurs chevaux énormes. Les premiers cuirassés d'or, les seconds d'argent. En tête, un chef d'escadrons nommé Couchorte, gigantesque, semblait un homme d'un autre âge. Des trompettes sonnèrent, aigres et stridentes, faisant dresser l'oreille aux chevaux, la taille aux hommes. La cavalerie défilait toujours : vétérans médaillés, bêtes robustes. Cette belle division donnait une impression de force redoutable; les canons des deux batteries, roulant en sourd tonnerre sur les pavés, y ajoutaient encore. Du Breuil, plein de fierté, regardait s'éloigner les dernières cuirasses et les derniers chevaux.

La journée se passa sans nouvelles. Vers le soir, de ces bruits vagues, mystérieux qui présagent les événemens néfastes se répandirent. Une division de Mac-Mahon aurait été attaquée, refoulée. Du Breuil n'y voulut pas croire. Cependant des gens, des officiers de la ville affluaient au Quartier général, avides de nouvelles. On ne savait rien. Il fut alors envoyé à la Préfecture, porter des dossiers au maréchal Lebœuf.

Avec sa petite cour, toujours pleine d'allans et de venans, les fenêtres ouvertes du rez-de-chaussée central, occupé par les officiers de tout grade qui avaient accompagné l'Empereur, le brouhaha des cuisines dans l'aile droite, —des marmitons blancs et des livrées vertes étaient justement en train de décharger un fourgon de provisions pour la bouche,— avec son trop-plein de suite, ses curieux, ses oisifs, la Préfecture, trouva-t-il, ressemblait plus à une succursale de l'hôtel de l'Europe, qu'à la calme demeure du Souverain. Plus d'une fois, appelé par son service, il avait jeté un regard sur les hautes croisées closes du premier étage, affecté au service personnel de l'Empereur et du Prince impérial. Le

sort de l'armée, pourtant, celui de la France, se jouaient là.

Ce soir, une agitation insolite régnait. Des groupes stationnaient, par endroits. Des ombres, derrière les vitres éclairées, passaient. Un gros maître d'hôtel, sur la pointe de ses escarpins, traversait la cour, semblable, sous son habit marron, à un hanneton lourd. Il se retourna sur le seuil et montra un visage déconfit, puis se dirigea vers un buffet qu'on avait organisé dans une grande salle. Sa figure n'était pas inconnue à Du Breuil; il l'avait remarqué au dîner de Saint-Cloud, plein alors d'assurance et de majesté.

A peine fut-il entré dans le salon où se pressaient aides de camp, officiers d'ordonnance, généraux, que la mauvaise nouvelle le frappa au visage. Elle bourdonnait en rumeur: c'étaient des exclamations, des ricanemens d'incrédulité, des plaintes sourdes. La dépêche venait d'arriver, le télégraphe étant installé dans l'un des bureaux mêmes de la Préfecture: une brigade de la division Abel Douay, du 1er corps, avait été surprise à Wissembourg par des forces très supérieures; le général Douay avait été tué, ses troupes repoussées du Geisberg. Leur campement était aux mains de l'ennemi. De son côté, sur la basse Lauter, le corps badois-wurtembergeois avait franchi la frontière et occupé Lauterbourg. Du Breuil fut atterré. Dans l'âme de tous dominait la stupéfaction. Des arguties, des faux-fuyans, des *si*, des *mais*, l'impossibilité au caractère français de convenir qu'on avait pu mal s'éclairer, se renseigner, se garder.

— Douay a été *surpris !*... répétait-on à l'envi.

L'émotion produite dans l'entourage impérial se traduisait le lendemain par d'importantes mesures. Un ordre général de l'Empereur donnait au maréchal Bazaine le commandement des 2e, 3e et 4e corps, à Mac-Mahon celui des 1er, 5e et 7e, — mais pour les opérations militaires seulement. La Garde, rappelée sur Metz et portée à Courcelles, restait à la disposition du souverain. Le 5e corps devait se diriger de Sarreguemines sur Bitche; on appelait d'urgence le maréchal Canrobert à Nancy avec ses quatre divisions.

La situation était grave. Le 2e corps se trouvant trop en flèche, à Sarrebrück, le général Frossard, dans la journée, avait demandé et obtenu l'autorisation de se replier sur Forbach. Les forces allemandes grossissaient de ce côté. On se demandait pourtant encore à l'état-major général si le VIIe corps prussien se dirigeait

de Trèves sur Sarrelouis ou allait opérer, vers Sarrebrück, sa jonction avec le reste de la première armée.

Le commandement rendu à Bazaine faisait l'objet de tous les commentaires. Beaucoup, se fondant sur le mérite du maréchal, y voyaient un gage de succès. Car on était unanime à déplorer la mainmise par l'Empereur et le major général sur la direction des affaires. Certains, par politique, se réjouissaient de voir restituer à Bazaine, tardive d'ailleurs et incomplète, une autorité que réclamait pour lui l'opinion publique. La disgrâce où il avait paru à son retour du Mexique, bien qu'il eût commandé ensuite le 3e corps à Nancy, puis la Garde impériale, l'avait rendu cher à l'opposition. Ses partisans l'exaltaient, se plaignaient tout haut des mécontentemens qu'on lui avait donnés, en le mettant à l'écart au début de la campagne.

Sur la fin de la nuit, Du Breuil fut appelé de nouveau à la Préfecture et chargé, à sa grande joie, d'une mission spéciale. Les avant-gardes de la première armée prussienne ne se trouvaient plus qu'à quelques kilomètres de Sarrebrück. Il reçut l'ordre de porter au général Frossard tout ce que le major-général avait pu recueillir de renseignemens sur les forces ennemies. Steinmetz, disait-on, allait apparaître sur la Sarre avec les têtes de colonnes du VIIe corps (Zastrow) et du VIIIe corps (Gœben). Et l'armée du prince Frédéric-Charles n'était pas loin.

Il prit, à l'aube, le train pour Forbach.

Aussitôt arrivé, il s'informa. Un officier d'ordonnance, rencontré à la sortie de la gare, put le renseigner. Le 2e corps avait opéré la veille au soir le mouvement prescrit pour le matin. Les troupes occupaient donc leurs nouveaux emplacemens. On s'attendait à être attaqué d'une minute à l'autre. Le quartier général était encore à Forbach. Du Breuil y trouverait à coup sûr le général Frossard.

Il prit le chemin de la ville, croisa en route un escadron de dragons. Droits en selle sur leurs chevaux couverts de boue, avec leurs basanes raidies, leurs manteaux blancs tournés au jaune pisseux, leurs sabres rouillés, ils avaient l'air d'une horde de barbares, la longue moustache pendante sous le casque terni. L'orage de la nuit avait laissé sur la route des traces de son passage. Du Breuil enjambait de grandes flaques, des ruisselets. A chaque pas, il rencontrait des isolés, de petits détachemens, la tunique souillée, le képi déformé par la pluie. Tous avaient

un air martial, de confiance joyeuse, d'entrain. Un épais brouillard rose achevait de se dissiper dans le soleil. Comme la nuit avait dû être longue sous les petites tentes, pour tous ces braves gens, couchés à même sur les plateaux, dans les vallons, à travers l'ombre imprégnée d'eau! Il se représenta les heures noires, coupées d'averses et de rafales, les sommeils agités, l'humidité, le froid, et le morne réveil, dans l'aube blême, sur le sol gluant... A huit heures, il pénétrait en ville, comme le général Frossard et son état-major allaient en sortir.

Sa mission remplie, il gravissait en carriole la pente roide du Kreutzberg, à côté du jeune Schneiber, un paysan de Forbach qui, désireux d'assister à la bataille et de porter secours aux blessés, lui avait offert avec empressement une place. Du Breuil avait beau tendre l'oreille; on n'entendait absolument rien. Pourtant l'action était engagée. Il avait, en partant, rencontré le commandant Laisné. Ils s'étaient liés pendant la campagne d'Italie. Pas changé, Laisné. Grand, sec, son nez énorme, ses moustaches de chat... Deux mots échangés à la hâte. La lutte se dessinait à Spickeren. Laisné venait de porter au télégraphe une dépêche du général Frossard annonçant la bataille au maréchal Bazaine, et demandant qu'on le soutînt.

Il était onze heures. La route serpentait sur la montagne, entre des taillis épais, dressant de chaque côté leurs fourrés drus, aux troncs serrés, aux feuillages noirs. Le ciel d'un bleu profond, sans un nuage, se déployait très haut comme un dais lointain. Il faisait chaud. Pas un bruit. Seule dans l'air lourd tournait une ronde d'insectes. L'herbe des talus était immobile.

Ce silence, à la longue, était inquiétant. Sans doute, quand on aurait gagné la descente, on entendrait... Du Breuil s'étonnait d'être le long de cette route, cahoté sur un banc de carriole, à quelques kilomètres du champ de bataille. Pourquoi n'avait-il pas repris le train? Bah! il était aussi bien là qu'à Metz, dans son bureau... Même il pouvait se rendre utile, rapporter au Quartier général des nouvelles fraîches... Et puis, cette impatience d'agir, ce besoin de savoir!... Il n'eut pas de peine à se convaincre qu'en restant, il ne faisait, en somme, que son devoir.

Pourquoi n'entendait-on plus rien? Une saute du vent, sans doute, ou bien la montagne interceptait...

Ils venaient d'atteindre le sommet du Kreutzberg. La route tourna brusquement. Aussitôt, sourd d'abord, puis distinct, le

grondement de la bataille éclata. La vue était encore bornée en avant par un coude de la route, et de chaque côté par les talus boisés. Rien que la sombre verdure et le ciel bleu. Mais au tournant, sur la rampe qui montait vers eux en ligne droite, Du Breuil aperçut un furieux galop d'attelages. Des caissons d'artillerie, un maréchal des logis en tête, passèrent à toute vitesse dans un nuage de poussière. Les conducteurs penchés sur l'encolure activaient à coups de fouet l'allure des sous-verges; les lourdes voitures roulaient avec fracas.

Un convoi dépourvu de munitions, qui allait sans doute se réapprovisionner à Forbach... Ils croisèrent des estafettes au grand trot, des paysans chassant devant eux des troupeaux de moutons et de bœufs, des chariots remplis de meubles, d'effets jetés pêle-mêle, tables, chaises, matelas. Leur carriole dépassa une file de prolonges chargées de pain. L'officier d'administration qui les dirigeait avait l'air fort en peine. Le canon tonnait avec violence. La petite escorte des hommes de corvée, l'arme au bras, piétinait le long des voitures, en maugréant.

A toute bride, sur le bas côté gauche de la route, un officier d'état-major, porteur de quelque dépêche, fonçait devant lui. Il cria : Place! place! Du Breuil n'eut que le temps d'apercevoir son visage en feu.

Ils arrivèrent à Etzling. Comme ils allaient quitter la grand'-route pour piquer au nord, sur Spickeren, par un chemin de terre, Schneiber, dans un break arrêté sur la place de l'église, reconnut un de ses cousins, habitant de Forbach, le sieur Briand. Il rapportait de Sarreguemines des nouvelles triomphantes. Il n'y était bruit, depuis le matin, que d'une grande victoire remportée par Mac-Mahon. La revanche de Wissembourg! Le maréchal avait anéanti l'armée du Prince Royal, fait 40 000 prisonniers... M. Briand, transporté, agita sa casquette, en criant : Vive la France!

La carriole roulait vers Spickeren. On apercevait du plateau les toits rouges du village, l'église où flottait le drapeau de Genève. Pays tourmenté de ravins profonds, de pentes roides, de côtes et partout, dans les fonds, sur les hauteurs, des bois, des bois noirs coupant de leurs taillis drus les sillons rouges des terres labourées. Du Breuil écoutait grandir avec orgueil le tumulte continu de la lutte. Le soleil à ses yeux resplendit. L'azur devint léger; la victoire y passa, fouettant l'air pur de son aile frisson-

nante. Frossard allait peut-être donner un pendant à l'éclatant succès de Mac-Mahon. Car cette nouvelle était de bon augure... on devait en rabattre, évidemment. N'importe! cela chauffait le cœur.

Soudain à sa droite, sur le mamelon, il aperçut deux régimens de ligne massés par bataillons. Ils attendaient, l'arme au pied, leur tour d'être engagés. Sac au dos, immobiles, les hommes causaient entre eux. L'alignement des tuniques bleues, des pantalons rouges ondulait au loin. Du Breuil, ému, contempla ce mouvant chapelet de visages, cette longue et frémissante ligne de chair, qui était de la pensée, de la vie. Parfois un mot de loustic courait le long du rang, soulevant une traînée de rires. Les uns, fébriles, regardaient au loin, mordaient machinalement leur moustache, frappaient du pied. D'autres, résignés, se morfondaient en silence.

Autour du village, les tentes étaient encore debout. Les effets de campement gisaient pêle-mêle près des marmites renversées. Des feux achevaient de mourir. Les rues étaient pleines de troupes. Les ambulances de la division stationnaient devant la mairie et l'église, transformées en hôpital provisoire. Impossible d'avancer. Les chemins de terre conduisant au plateau où la brigade Micheler se battait, étaient encombrés de fantassins, de cavaliers, d'artilleurs, d'un va-et-vient d'infirmiers avec leurs brancards, d'un transport incessant de munitions. Les caissons vides des batteries venaient se remplir aux fourgons de réserve. Les balles sifflaient dans les rues. L'attelage d'une cantine, affolé par le bruit croissant, prit peur et s'emballa. Au milieu des cris aigus de femmes, la lourde voiture disparut du côté des bois.

Mais Du Breuil voulait à tout prix se rendre compte. Le clocher, quelle idée! Et tandis que le jeune Schneiber remisait sa carriole dans une cour de marchand de vins, il entra dans l'église. Elle commençait à s'emplir de blessés, étendus sur des chaises, des bancs, ou bien à terre, la tête contre une marche, dépoitraillés, sanglans. Des sœurs de charité, des femmes, les pansaient avec de la charpie et de l'eau. Un chef de musique faisait fonction de médecin, muni d'un flacon de sels pour tout remède. Les plaintes, les soupirs se fondaient en un seul gémissement qui accompagna Du Breuil juqu'au terme de son ascension. L'escalier gravi, il parvint, en s'aidant de crampons, à se hisser, blanc de poussière et couvert de toiles d'araignée, jusqu'à la dernière lucarne.

Il ne put retenir un cri. Devant lui, sous le soleil, dans la fu-

mée, le plateau de Spickeren au premier plan s'étalait avec ses bois, ses clairières, ses champs, ses ravins. Partout un fourmillement rouge et bleu. Du Breuil distinguait l'éparpillement des tirailleurs, les lignes plus denses des compagnies; des casques noirs se mouvaient du côté de la forêt de Saint-Arnual. Les batteries crachaient à toute seconde l'éclair fusant des coups. Elles étaient enveloppées de petits floconnemens de fumée vite dispersés dans l'immense voile flottant et roux qui se déchirait par endroits. Au delà de l'Éperon, visible par momens lorsque le vent s'élevait, le versant opposé de la vallée étageait ses pentes lointaines jusqu'aux hauteurs du Galgensberg et du Keppertsberg. Des batteries allemandes les couronnaient d'un cercle de feux, et l'on en voyait descendre de l'infanterie, en colonnes noires, qui dessinaient à droite et à gauche vers les bois leurs mouvemens tournans. Une foule de casques se mouvait encore, plus à gauche, en avant de Styring... Ses regards le rivaient à ce panorama vivant. Le clocher tout entier vibrait à certaines décharges plus violentes, et l'odeur âcre de la poudre était si forte qu'elle prenait à la gorge. Il percevait dans la rumeur confuse des appels lointains, cris de rage et de triomphe, commandemens suprêmes, plaintes de mourans.

Un petit bois masquait en partie la vue de l'Éperon. Cependant, à l'aide de sa lorgnette, Du Breuil put distinguer à cet endroit un mouvement insolite. Des fanfares étouffées lui parvinrent; des hurrahs joyeux. Était-ce possible? Des casques à pointe brillaient dans le premier retranchement. Eh bien? à quoi pensent les vitriers! Le 10e bataillon de chasseurs était là pourtant. Soudain, après un long corps à corps, une ligne flottante se replia, gagna l'abri du second retranchement. Mais elle s'élançait à nouveau, enlevait l'Éperon; plus un casque. Un voile de fumée s'interposa. Dissipé au bout d'une minute, Du Breuil vit avec consternation une masse noire fourmiller à la place des chasseurs. Ils étaient donc enragés, ces Prussiens!

Trois heures sonnèrent. Du Breuil, grisé, avait perdu la notion du temps, du lieu. Presque inconsciemment, il descendit, se retrouva sur la place. Un général et son état-major, pied à terre, se tenaient à l'ombre sous un quinconce. Deux hussards d'escorte gardaient les chevaux, qui s'ébrouaient, le flanc creux. Puis, ne trouvant pas d'herbe, ils renversèrent l'encolure, afin de tondre des branches basses, mâchant, avec le mors, les feuilles et l'écume.

Du Breuil reconnut le général Doëns. Ils n'eurent que le temps d'échanger deux paroles. Un aide de camp du général Laveaucoupet, la figure poudreuse, striée de sueur, le cheval sanglant, apparut, réclamant trois bataillons.

Du Breuil se mit à la recherche de sa carriole. Des fantassins défilaient au pas accéléré. Ils avaient déposé leurs sacs, marchaient allégrement, le fusil sur l'épaule. « En ordre! en ordre! » répétait un vieux capitaine, d'un ton paternel. Une batterie de mitrailleuses, au grand trot, fila. Pas de carriole. Tout à coup un cheval sans cavalier, les rênes pendantes, déboucha d'une rue, à la charge. Il s'arrêta court, campé sur ses quatre pattes, hennit avec force. Son flanc mouillé haletait comme un soufflet de forge. Du Breuil, sans réfléchir, s'enleva en selle. Un manteau d'officier garnissait le troussequin. Il y avait dans les fontes un revolver et des cartes. La pauvre bête portait à la naissance de l'encolure une large entaille d'où le sang coulait. Sous l'éperon, elle hennit de nouveau, fonça dans les terres labourées vers le plateau. Une ivresse furieuse emportait cheval et cavalier, Du Breuil ne se possédait plus. A travers les balles, dans la fumée, il galopa ainsi longtemps, franchit un ravin, sauta des troncs d'arbre, des fossés, avançant, reculant comme dans un rêve, en plein tourbillon de mêlée. Ce que cette course dura, un quart d'heure, un siècle, il ne le sut jamais. Lorsqu'il reprit conscience de lui, il fut tout étonné de se retrouver le sabre à la main, chargeant avec l'état-major du général Laveaucoupet, dont il distinguait à dix mètres de lui le képi brodé d'or. Les Prussiens cherchaient à sortir d'un bois. Un feu roulant crépitait. Mais avec des cris sauvages, derrière leurs officiers, nos deux bataillons s'élançaient à corps perdu, baïonnette brandie. Ils se mirent à courir, et Du Breuil se sentait à la fois entraîné d'un élan et poussé par une force irrésistible. L'ennemi lâcha pied, poursuivi par les fantassins en folie.

Alors, il put se dégager, remettre le sabre au fourreau, et lentement, car son cheval boitait, il reprit le chemin de Spickeren. Il s'efforça de coordonner ses idées, mais lorsqu'il arriva devant l'église, il se demandait encore à quel mobile il avait obéi. Son cheval, à ce moment, s'abattit. Il avait un éclat d'obus dans le poitrail.

Heureusement, Schneiber, inquiet, parut. Il cherchait Du Breuil depuis longtemps... Quelle heure était-il? Quatre heures seulement. La carriole était prête; ils repartirent. Ils n'avançaient guère, forcés à chaque pas d'obliquer à travers champs.

Des voitures en déroute obstruaient l'étroite chaussée. Il fallait se diriger à travers un dédale de paysans, de fuyards, de blessés. Couchés sur de la paille, on les évacuait sur Forbach par charretées. A toute minute, des bousculades. Jurant, sacrant, des chasseurs, des dragons passaient au galop. Plus loin, balancé au pas de quatre sapeurs, sur un brancard fait d'une toile de tente et de deux chassepots, le corps d'un officier s'allongeait, rigide. On voyait, tunique et chemise ouvertes, sa poitrine labourée. Du Breuil reconnut, à la face exsangue où s'ouvraient démesurément des yeux de souffrance, un colonel rencontré autrefois et dont il ne parvint pas à se rappeler le nom. Instinctivement il se souleva, et pour un hommage suprême, la main au képi, fit le salut militaire.

Sa fièvre était tombée. Il demeurait assourdi, démoralisé, las. Le fracas de la lutte derrière eux s'apaisait. En revanche, à droite, il croissait. Il y avait deux actions distinctes. Ah! ces maudits casques! On les apercevait du clocher tout à l'heure. Ils fourmillaient du côté de Styring. La journée restait indécise évidemment... Pourquoi la division Bataille n'entrait-elle pas en ligne? Et le 3e corps? Sans doute, il arrivait à la rescousse. Et Du Breuil s'imagina, parties en hâte de leurs quatre bivouacs, les troupes fraîches accourant au canon, à marches forcées... Le chemin bifurquait. La carriole prit à droite, sur le Forbacherberg, dans les bois. Ils étaient pleins de troupes. Un capitaine dont la compagnie bordait le talus dit à Du Breuil que la Brême-d'Or et Baraque-Mouton venaient d'être enlevées. Le reste du bataillon était là (il étendit le bras, désignant les pentes du Forbacherberg): « Soyez tranquille, nous barrons le chemin! » Debout, assis, couchés, les hommes noirs de poudre, les vêtemens en désordre, couverts de terre, de sang, de poussière, étaient en train de reprendre haleine. Quelques-uns nettoyaient leur fusil. D'autres tiraient de leur sac un morceau de pain. Ils n'avaient pas mangé depuis la veille. Le chemin descendait à pic. Le petit cheval rouan refusa d'avancer. Il fallut mettre pied à terre. On entendait distinctement le crépitement de la fusillade, le bruit régulier des feux de salve, le roulement sec des mitrailleuses, les coups de grosse caisse des canons. La Brême-d'Or enlevée!... C'était la route de Forbach ouverte. Heureusement qu'on la maîtrisait des hauteurs... Des balles perdues sifflaient longuement. D'autres hachaient le feuillage, s'enfonçaient au cœur des arbres.

Ils arrivèrent à la route. La confusion était inexprimable. Dans un concert de cris, de lamentations, d'injures, un fleuve de fuyards, de cantines et de fourgons roulait à pleins bords. Pêle-mêle, des infirmiers avec des brancards, des blessés juchés sur des cacolets et des voitures sanitaires, des habitans de Styring, fous de terreur. Partout sur la chaussée, sur les talus, des soldats débandés, des vieillards, des femmes avec des enfans pendus à leurs jupes. Quelques paysans emportaient une paillasse sur leur tête, traînaient un agneau, un veau, effarés du tumulte. Des convois d'artillerie et de munitions, des détachemens allant prendre part au combat, essayaient de remonter le courant. Dominant le brouhaha de la déroute de son tumulte continu, la bataille grondait toujours. Elle devait être dans son plein vers Styring. Les détonations se succédaient sans intervalle. Mais comment traverser la route? — Soudain un peloton de cavalerie balaya le côté droit. C'était l'escorte du général Frossard. Du Breuil profita du passage pour se faufiler, gagner l'autre côté où s'amorçait le chemin de Styring-Wendel. Seul, en avant de son état-major, le général s'avançait au pas d'un grand pur-sang bai. Il semblait ne rien voir, en proie au destin. Ses officiers derrière lui, noirs de poussière et de sueur, talonnaient en silence leurs chevaux éreintés. A hauteur du chemin de Styring, le général, indécis, s'arrêta. Il embrassa du regard le vallon, les bois, les hautes cheminées des forges, visibles à travers la fumée. Ses yeux tombèrent un moment sur Du Breuil, sans le reconnaître, sans même l'apercevoir peut-être. Et du même pas somnambulique, il repartit, traînant derrière lui son cortège muet.

— Laisné! cria Du Breuil.

Le commandant passait à côté de lui. Il tourna la tête, fit demi-tour et, franchissant d'un saut le talus de la route, vint se ranger près de la carriole sur le chemin de terre. Tout allait mal, l'ennemi recevait constamment des renforts. Notre division de réserve était engagée. Et l'on perdait du terrain. Et le 3e corps n'arrivait pas...

— Qu'est-ce qu'ils peuvent f...!

Laisné étouffa un juron. Sa jument grattait le sol avec rage, tirait à pleins bras pour repartir. Mais la route était redevenue torrent. Il fit un geste d'adieu, disparut au galop, longeant le fossé.

« Hue! Poulot! » La carriole démarra. Au bout de cent mètres, impossible d'aller plus loin. Le chemin suivait la lisière d'un bois.

Un bataillon de ligne l'occupait, utilisant le talus, les arbres, pour diriger un feu violent sur les bois opposés où les Prussiens venaient d'être rejetés. Du Breuil sautait à terre, et voulant pousser jusqu'à Styring, il décida Schneiber à remiser sa voiture dans le taillis. Un quart d'heure après, il pénétrait dans l'usine. Les hauts fourneaux étaient allumés. Les machines ronflaient. Les ouvriers allaient et venaient comme si rien d'anormal ne se passait. Le village était cependant le centre de la résistance. A droite, à gauche, en avant des maisons, régimens et batteries confondus faisaient un dernier effort. Alt-Styring était pris. Les Prussiens débouchaient de toutes parts.

Le général Bataille et le général Vergé se tenaient à cheval à l'entrée de la cour. Du Breuil les vit un moment se concerter, puis le général Bataille, seul, l'épée à la main, gagner la gauche du village. Tout le 67ᵉ de ligne aussitôt se porta en avant, baïonnette au fusil et clairon sonnant; les trois bataillons prirent le pas de course, fonçant sur les bois... Du Breuil tourna la tête. Un gémissement s'élevait derrière lui. Il allait se pencher vers le blessé, un petit lieutenant d'artillerie, la jambe droite fracassée, lorsque des cris éclatèrent. Sur le terrain balayé par la charge, trois canons abandonnés le matin étaient en batterie. Un nouveau gémissement le fit tressaillir. La tête appuyée contre le battant de la porte, le blessé remuait. Il se souleva sur le coude, et Du Breuil suivant la direction de son regard le vit contempler fixement les canons en détresse.

— Mes pièces... murmura-t-il avec désespoir, mes pièces...

Mais un chef d'escadron suivi de quelques officiers et d'une dizaine d'hommes, artilleurs et fantassins, piquait des deux, droit vers elles. Sous une grêle de balles, ils parvenaient aux canons, sautaient à terre, les raccrochaient aux avant-trains et repartaient au galop.

— Bravo! cria Du Breuil, tandis qu'avec un sourire d'extase le petit lieutenant retombait évanoui.

Des cris d'épouvante s'élevaient : Au feu! au feu! L'usine commençait à flamber. Au-dessus des toits, de lourdes colonnes de fumée blanche tourbillonnaient, mêlées aux panaches noirs des hautes cheminées. La flamme creva, jaillit. Ce qui restait d'ouvriers s'enfuit éperdu. Du Breuil allait s'éloigner lorsqu'il aperçut devant la porte un groupe compact : le général Vergé, le général Frossard avec son état-major.

Il s'approcha, Laisné vint à lui.

— Ça va mal là-haut.

Les dernières nouvelles de Spickeren étaient désastreuses; l'ennemi enragé, grossissant toujours; Laveaucoupet engagé jusqu'au dernier homme, les pertes sanglantes, la division épuisée; le général Doëns tué...

— Tué! fit Du Breuil. Mais je lui ai parlé il y a une demi-heure.

Il eut le cœur serré, revit le brave homme plein de vie. Un lieutenant de dragons, le casque bossué, l'épaulette arrachée, arrivait à fond de train : « Le général Frossard! » On le lui désigna. Il rendit compte, d'une voix entrecoupée. Toute une division prussienne s'avançait sur la route de Sarrelouis. Les deux escadrons du colonel Dulac et la compagnie du génie ne pouvaient tenir. Le Kaninchensberg était sur le point d'être évacué... La consternation se peignit sur tous les visages. Forbach enlevé, l'extrême gauche tournée, c'était le coup de grâce! La journée était perdue sans retour. Dès le début de l'action, le général Frossard avait dû envoyer au secours du général Vergé la brigade chargée de couvrir la ville. Il ne lui restait pas une réserve. Les trois divisions décimées ne se maintenaient qu'à force d'héroïsme. Le nombre des Prussiens augmentait d'heure en heure, Et du 3e corps, pas de nouvelles! C'était à n'y rien comprendre. Laisné s'en expliqua durement. On avait envoyé au maréchal Bazaine dépêches sur dépêches. Rien... Canaille! Il laissait écraser le 2e corps volontairement! Du Breuil ne savait que penser.

Le général Frossard achevait de donner des ordres. On saisit quelques mots « ... Se replier... par les crêtes... » La fusillade s'était ralentie. Le soir commençait à descendre. Une chaleur suffocante soufflait de l'usine en flammes. Et tandis qu'avec son peloton d'escorte le groupe morne disparaissait à travers un brouillard, Du Breuil regardait le jour mourir dans son immense linceul de brume, ensanglanté de taches rousses par le soleil et l'incendie.

Sur le front des troupes, un mouvement se fit. Quelques bataillons commençaient à se replier. Aussitôt, du cercle meurtrier du bois, des hauteurs du Folster-Höhe, un ouragan de feu s'éleva. Avec une force nouvelle, l'assaut prussien recommençait.

Deux artilleurs aidèrent Du Breuil à transporter jusqu'à la

carriole le petit lieutenant blessé. Schneiber, les mains noires de poudre, jeta le fusil qu'il avait ramassé, et, Poulot tenu par la bride, on eut vite rejoint la grand'route. Il pouvait être sept heures. Un vent d'orage courait dans les hauts peupliers. Le crépuscule, sinistre, tombait.

Aux cahots de la voiture, car la chaussée était jonchée à chaque pas d'armes, de vêtemens, de sacs, le blessé, toujours évanoui, poussait de longs soupirs, une plainte d'enfant, très douce. Du Breuil, à la fin, ne l'entendait plus. Les oreilles bourdonnantes du fracas décroissant de la lutte, les tempes cerclées d'une atroce migraine, il remâchait avec fureur son impuissance. A sa hauteur, roulée dans le même reflux, une compagnie en retraite cheminait. Battus, ces hommes-là! Allons donc! La rage éclatait dans leurs yeux. Fourbus, noirs, déchirés, superbes, ils s'en allaient d'un pas vif encore. Battus! Était-ce possible?... Ils prirent à gauche, gagnant les hauteurs.

La carriole longeait maintenant une file de chasseurs à pied, nu-tête, sans armes, débandés. Ivres de fatigue et de faim, ils chantaient à pleine gorge :

Le général Frossard
N'est qu'ùn sal' rossard!

A la vue des insignes de Du Breuil, ils ricanèrent. La nuit s'était faite. La carriole roulait toujours, côtoyant des femmes, des voitures pleines de blessés, des fourgons, des cantines. Du Breuil, soudain, se retourna, mordu au cœur. Un cri aigre, strident, grinçait : — « A Berlin ! à Berlin ! » Qui donc raillait ainsi? Avec un rire sanglotant, la voix enrouée jeta de nouveau : — « A Berlin ! à Berlin ! »... Ah ! ces mots, quel souvenir !... Et sur le toit d'une cantine, la patte ficelée à son perchoir, Du Breuil aperçut un perroquet vert tout hérissé, qui s'égosillait en battant des ailes.

Sur la droite, à quelques centaines de mètres, une fusillade éclata. Et ce fut une panique sans nom, une bagarre, des cris de femmes étouffées, des galops. Puis des feux rouges; la gare. Une foule en délire s'écrasait dans les salles. Le long du quai, des enfans, des vieillards couraient. On voyait sur le Kaninchensberg de longs éclairs jaunes. Puis une détonation et dans le ciel noir, au-dessus de la ville, des obus éclataient. Les forges de Styring jetaient au loin d'immenses lueurs, et tout près de la station, la fusillade, furieuse, reprenait.

Le dernier train venait de partir. Il ne restait sur la voie qu'une locomotive. Du Breuil requit le chef de gare de la mettre en route aussitôt. Il voyagerait avec le chauffeur et le mécanicien. Un coup de sifflet. La voie était libre. La lourde machine se mit en marche au milieu des cris et des malédictions. Saluée par une pluie de balles, elle s'en allait à toute vitesse, le long des bois fourmillans de Prussiens qui la mitraillaient au passage. Un rideau de flamme et de fumée cachait Forbach où quelques maisons brûlaient, et, jusqu'au zénith étoilé, de grands nuages mouvans déroulaient leurs volutes rousses piquetées de flammèches et d'étincelles.

Retour lamentable, coupé à toute minute d'arrêts devant les disques, de reculs, de manœuvres, de sifflets en détresse. Les gares étaient encombrées. Entre Bening et Rosbrück, on croisa un train d'infanterie, une longue file de wagons. Aux brèves lueurs des lampes, les compartimens apparaissaient, bondés d'hommes endormis, faces comme vues en rêve aux expressions d'attente, de fatigue, de fièvre. Et Du Breuil se répétait, à chaque wagon : Trop tard, trop tard, trop tard...

Saint-Avold... Faulquemont... Courcelles... La tête dans ses mains, assis sur un tas de charbon, il pleurait maintenant à chaudes larmes, secoué de sanglots, avec une détente affreuse de tout l'être, tandis que le chauffeur et le mécanicien, apitoyés, le regardaient en silence.

Metz, enfin! Il prit machinalement le chemin de la Préfecture. La nouvelle du désastre était connue. Les cafés regorgeaient. Les rues étaient noires de monde. L'impression de stupeur dominait. Une foule anxieuse était attroupée devant les portes de l'hôtel. Il traversa la petite cour envahie, pénétra dans les salons du rez-de-chaussée. A peine put-il apercevoir un instant le major général, lui rendre compte en quelques mots... On ne s'occupait plus de Forbach. Une nouvelle autrement terrible venait de se répandre. Le maréchal de Mac-Mahon s'était fait écraser à Wœrth, le jour même. L'armée des Vosges n'existait plus.

III

Du Breuil songeait, le front dans ses mains, les coudes sur sa table de travail. Le canon de Forbach grondait encore à son oreille; il avait dans les yeux les fumées des batteries, aux narines

l'odeur âcre de la poudre; un tohu-bohu d'images ardentes l'assaillait... le cheval échappé, le petit lieutenant blessé de Styring, les pièces enlevées par les chevaux à grands coups de reins, la retraite, la déroute... Il en revenait toujours là. Il éprouvait une plaie d'orgueil à vif, comme si l'humiliation de tant d'hommes s'ajoutait à la sienne. Il connut qu'il y a des douleurs collectives, dont l'intensité dépasse les pires souffrances de l'individu. Il se sentait alors Français jusqu'aux moelles. A l'idée que les lourdes bottes de l'ennemi foulaient en cadence le sol de la patrie, il lui sembla qu'elles lui piétinaient le cœur. La route paisible du Kreutzberg ondulait devant lui, avec les talus verts, le tourbillon de moucherons, le grand silence, tout ce qui, à ce moment d'attente, si près du combat, lui avait donné la sensation profonde du pays qui vous appartient, qu'on aime et qu'on garde, parce qu'il y fait bon vivre, et qu'en sa plus petite tige d'herbe, sa moindre parcelle de terre, tiennent mille sentimens obscurs, invétérés. Battus! Quelle rage!

Et l'on reculait sans combattre! Ladmirault, Bazaine, Bourbaki, Canrobert, intacts! Châlons, du coup; Châlons, quand on pouvait tenir sous Metz! L'armée démoralisée, la France ouverte! Il sentit en lui toutes les forces du meurtre, toute l'ivresse de la bataille. Voyons, rien n'était perdu! On les reconduirait, les Allemands! Tout à coup son cœur creva, de pitié soudaine. Il venait de penser aux Bersheim, au lieutenant de cuirassiers, au sergent-major de zouaves, André, Maurice... Pauvres gens!

Une main se posa sur son épaule : le colonel Laune venait de l'appeler sans qu'il entendît :

— De nouveaux ordres de mouvement. On porte les troupes à Saint-Avold. Le projet de Châlons est abandonné.

Et comme Du Breuil le regardait avec stupeur :

— Oui, reprit Laune amèrement. On ne se pique pas de suite dans les idées!... Mais, cette fois, on a raison. La retraite était désastreuse. Il n'y a qu'à tomber vigoureusement sur l'ennemi avec Bazaine, Ladmirault, la Garde...

Il baissa la voix :

— Quand on pense que nous avons été battus, battus, avec de pareilles troupes! Car voyez-vous, le bras est solide, c'est la tête qui est malade... Il nous manque un homme!

Et lui qui ne parlait jamais, il confia à Du Breuil que, ce matin même, le premier aide-major, dans une entrevue secrète,

avait sollicité l'Empereur de résigner le commandement, de rentrer à Paris. Le souverain s'y était refusé, ne voulant revenir dans la capitale qu'en vainqueur; déjà la presse révolutionnaire l'accusait d'être cause de la guerre, le rendait responsable des malheurs publics...

Raidissant sa taille mince, l'air plus volontaire que jamais, comme s'il regrettait son expansion, il ajouta :

— Allons, au travail! Ce n'est pas le moment de s'abandonner!

Vers le soir, Du Breuil profita d'un instant de liberté pour courir chez les Bersheim. Il pleuvait, et le temps, trop fréquemment maussade, faisait paraître Metz plus triste, avec ses pavés glissans. On avait retiré des balcons une partie des drapeaux. L'oriflamme arborée au sommet de la cathédrale pendait, comme une grande loque. Sur toutes les places, des voitures de déménagement, des chariots de paysans stationnaient. Des mobiles de corvée, en blouse grise, passaient, pliant les épaules sous l'ondée. Un grand garçon à lunettes, barbu, coiffé d'un képi trop petit, comiquement empêtré d'un sabre-baïonnette, sortit d'une maison et fit le salut militaire.

— Ah! mon commandant! laissa-t-il échapper d'une voix gémissante...

Et voyant le regard étonné du commandant, il balbutia qu'il avait eu l'honneur de déjeuner avec lui chez les Bersheim, se nomma :

— Gustave, Gustave Le Martrois. Mme Bersheim, annonça-t-il, est bien malade... Maman est auprès d'elle. Pourtant rien ne prouve que ses fils soient perdus.

Sur le seuil de la grande porte, ils rencontrèrent le Père Desroques, qui salua courtoisement. Il était venu prendre des nouvelles, la tristesse donnait plus d'expression encore à sa physionomie ardente :

— Dieu nous éprouve, soupira-t-il. Jamais la foi n'a été plus nécessaire.

La porte vitrée du perron s'ouvrit; Bersheim, tête nue, parut, et en reconnaissant les nouveaux venus, s'élança vers eux, les traits décomposés :

— Vous savez quelque chose?

Hélas! non, Du Breuil ne savait rien. Comment aurait-il su? Le docteur Sohier descendait les marches du perron, sanglé

dans sa tunique; il bougonna, après avoir échangé une poignée de main avec Du Breuil :

— La potion calmante commence son effet. Il faudrait que Mme Bersheim pût dormir! Ah! sans votre mère et votre fille... Il n'y a qu'elles de raisonnables ici...

Anine arrivait à son tour. Ses beaux yeux étaient rouges, ses paupières cernées, mais son visage restait calme, à force de volonté. Elle rappela au docteur quelques détails pour la préparation de l'ambulance que ses parens installaient, dans la vieille maison. Disposant de deux grandes pièces et de trois petites, ils pourraient placer une quinzaine de lits. Aux riches de donner l'exemple. Ce n'est pas une raison parce qu'ils avaient du chagrin! On faisait son devoir, voilà tout!... Sohier s'en allait. Des hue! dia! retentirent, accompagnés de ho! ho! là! Un chariot, attelé de deux chevaux blancs, entrait dans la cour. Il était chargé jusqu'à hauteur d'un premier étage de meubles calés avec des matelas; un berceau couronnait l'édifice. Sous la voiture, dans la civière, des assiettes peintes s'entre-choquaient contre une batterie de cuisine. Un paysan, qui, assis sur le brancard, tenait en main les guides et le fouet, sauta à terre. M. Bersheim reconnut Thibaut, le gendre du père Larouy, son fermier, à Noisseville.

Il avait le regard et le sourire aigus, les cheveux et la barbe frisés; il boitait très bas, avec un pied en équerre.

— C'est rapport à Louise, expliqua-t-il. Elle dit comme ça qu'elle mettrait au monde un enfant qui ressemblerait à un Prussien, si par malheur elle en voyait seulement un. Elle a voulu s'ensauver à toute force.

On vit alors, à l'arrière du char, assise sur un matelas, toute alourdie par sa maternité prochaine, la femme de Thibaut, ses deux enfans à son côté, un gamin à petites culottes, une fille à cotillon, roses et joufflus comme des pommes.

— Bien sûr que je ne veux pas les voir, cria-t-elle avec énergie... C'est des sauvages! des sauvages!

Le sang lui était monté aux joues, les enfans se regardaient avec envie de pleurer.

— Et le père et la mère Larouy? demanda Bersheim, distrait de son chagrin par cette arrivée.

— Eux! reprit le paysan, ils ne veulent rien savoir. Ils disent qu'ils sont trop vieux pour bouger, ils gardent la ferme. Ils vous envoient ces beaux poulets, et puis ces œufs frais.

— Allons, fit Bersheim, il va falloir caser ces braves gens...

Du Breuil voulut se retirer :

— Mais non, je vous en prie, entrez un moment. Anine, retiens-le donc !

Elle leva sur lui ses beaux yeux, elle avait un sourire d'une gravité anxieuse qui l'émut. Il murmura :

— J'ai seulement voulu vous apporter ma sympathie bien dévouée.

Elle pencha la tête ; un reflet de lumière courut sur ses épais cheveux blonds, tordus en une grosse natte.

— Grand'mère sera heureuse de vous voir, dit-elle en relevant le front.

Il la suivit. Dans le salon, Mme Le Martrois palpait le veston de Gustave, alarmée :

— Il faut mettre un tricot de laine, mon enfant.

La grand'mère Sophia, assise droite, les mains jointes sur ses genoux réunis, semblait figée dans une pose d'immobilité douloureuse, vaillante pourtant. Les ruches de son bonnet s'agitèrent, quand elle reconnut Du Breuil, qu'elle aimait bien. Il eut plaisir à serrer les vieilles mains froides, comme usées.

Après quelques phrases banales, il y eut un silence pénible. La vieille servante, Lisbeth, entra sans bruit, et vint parler à l'oreille de grand'mère Sophia, qui tira de sa poche un trousseau de clefs et sortit, esclave de l'habitude, derrière Lisbeth. Mme Le Martrois, cependant, examinait d'un air rechigné l'uniforme de Du Breuil, ramenait ses yeux vers Gustave, vraiment peu brillant avec son veston civil, son pantalon de toile grise, sa petite casquette qu'il roulait entre ses doigts :

— Jamais il ne pourra supporter les fatigues militaires, soupira-t-elle.

Du Breuil prenait congé, la jeune fille lui tendit la main. Il éprouva une émotion confuse. Des vœux d'espoir lui vinrent aux lèvres ; il jugea le silence plus délicat, aussi expressif. Anine ne pourrait s'y méprendre... Dans la cour, Bersheim, qui surveillait le déchargement et venait même, avec sa rondeur bonhomme, d'aider à descendre le berceau, lui prit les mains et le regarda, avec de bons yeux navrés. Sa bouche s'ouvrit, mais il ne put prononcer un mot. Son angoisse émut Du Breuil.

— Voyons, du courage ! pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Un peu de patience, on ne sait rien encore.

Mais Bersheim secoua la tête :

— C'est ma femme qui me fait peur. Elle a vu, elle. Les pressentimens des mères, vous savez... Oh! il y a un malheur, c'est sûr.

Du Breuil dit, en détournant les yeux :

— Soyez homme! et partit vivement... Oui, il y avait, il devait y avoir un malheur dans cette maison. La mort était dans l'air. Maurice? André? Les deux peut-être... Et tout à coup il pensa à son père, à sa mère, à leur émotion en apprenant les défaites, à leur douleur... Certainement, ils ne vivaient plus, attendant de savoir... Et le doux visage de Mme de Guïonic...

Il rentrait aux bureaux de l'état-major, quand il rencontra, accompagnée d'un colonel et de Blache à cheval, une étrange apparition. Juché sur un barbe alezan, un vieux petit général aux cheveux blancs, ramenés sous un képi d'ancienne mode, affublé d'une tunique trop courte et d'un pantalon rouge à pieds d'éléphant, jetait autour de lui des regards encore vifs, indifférens en apparence à la curiosité qu'il soulevait.

— Changarnier! s'exclama un passant.

Déjà, au moment de la guerre, il avait demandé à reprendre du service. On l'avait évincé. Aujourd'hui on était trop heureux de profiter de ses conseils. Il ne quittait plus l'état-major, vivait à la Préfecture, vêtu d'effets prêtés. Du Breuil emporta la vision du petit vieillard propret, sec, énergique encore, du brusque salut rendu par lui, une sensation de léger comique mêlée d'un attendrissement. C'était bien ce qu'il faisait là : si près de la mort, apporter sa vie, en soldat... Du Breuil se rappela tout à coup Lacoste dans sa chambrette de Saint-Cloud, disant avec religion qu'il n'était pas de mort plus belle que celle du champ de bataille, l'espérant presque comme une récompense.

La journée du 9 fut cruelle. Le ciel était sombre, la pluie ne cessait pas. Les défaites de Forbach et de Wœrth, mieux connues, s'amplifiaient. La consternation gagnait de proche en proche. A la surexcitation de l'avant-veille succédait une dépression morne. On ne rencontrait que visages défaits. A la Préfecture, au Quartier général, le bouleversement était tragique. La commotion ressentie par Paris ébranlait la France entière et répondait en secousses douloureuses à Metz. Des télégrammes de l'Impératrice régente, adressés à l'Empereur et au maréchal Lebœuf sous le coup de l'émotion produite la veille au Corps législatif, sup-

pliaient le maréchal de donner sa double démission de ministre de la guerre et de major-général. Il cédait avec une dignité ulcérée aux instances personnelles de la souveraine. Mais l'Empereur ne voulut accepter que sa démission de ministre. Bazaine à nouveau reçut une extension de pouvoirs. Un décret impérial lui conféra le commandement définitif des 2e, 3e et 4e corps. Le général Manèque lui était assigné comme chef d'état-major général. Le général Decaen remplaçait le maréchal à la tête du 3e corps. Mais Bazaine demeurait en sous-ordre, et les opérations, manquant toujours de l'impulsion nécessaire, allaient tourner encore dans le même cercle d'incertitudes et de fautes. L'Empereur, accompagné de Changarnier, se rendit auprès du maréchal à Faulquemont, désapprouva son projet : une concentration sur Nancy et Frouard, en vue de rallier le 1er et le 5e corps... On attendrait l'ennemi sous les murs de Metz. Le 6e corps y était définitivement appelé, ainsi que la division de cavalerie d'Afrique. L'armée, au lieu de garder les positions assignées de Mercy-le-Haut (rive gauche de la Nied française), se replierait jusqu'à la Seille, sous le canon des forts. Cependant les trois armées allemandes s'avançaient, masquées par un épais rideau de cavalerie. A Paris, les Chambres ayant été convoquées, le ministère tombait. Les journaux de tous les partis, dans toutes les provinces, appelaient la France aux armes, réclamaient la levée en masse. La patrie était en danger.

Lugubre, à Metz, sous la pluie, dans le vent, l'immigration des paysans. Ils croyaient voir apparaître partout les lances des uhlans, et fuyant leurs villages, ils arrivaient avec ce qu'ils possédaient de plus précieux. C'était aux portes un encombrement, dans les rues un défilé de pauvres charrettes et de haquets chargés de meubles, d'effets, de matelas, sur lesquels s'étalaient des vieillards, des femmes, des petits enfans insoucieux qui dormaient ou jouaient. Derrière des charrettes meuglait, attachée, une vache laitière ; des troupeaux de moutons bêlaient, mordus aux jambes par des chiens fauves; et le flot grossissait toujours, jonchant les pavés de brins de paille et de fumier. Les meubles montraient leur nudité lamentable. Des armoires, laissant échapper des hardes par leurs battans mal fermés, semblaient déjà mises au pillage. Des paillasses et des édredons rouges avaient au grand jour quelque chose de triste, dans leur intimité violée. Les poêlons et les casseroles, si humbles avec leurs fonds carbonisés,

disaient mieux encore que le reste l'abandon de l'âtre et du toit familial. Défilé grotesque, qui ne donnait envie de rire à personne. Sur une fourragère, encastré à la place d'honneur, entre un buffet et des chaises, un porc énorme grognait. Plus loin, un chat passait sa tête hors d'un panier. Un cahot parfois brisait la vaisselle, au grand désespoir des propriétaires. Les femmes surtout avaient des visages mornes! Certaines regardaient avec défi, le sang aux joues, sous le fichu qui couvrait leurs cheveux. D'autres riaient, en laissant pendre leurs jambes, d'un air idiot. Il y avait des vieillards farouches, tout raides. Quand on leur adressait la parole, ils ne semblaient pas comprendre. Ils ne marmonnaient que patois. Une vieille à bandeaux blancs qui marchait seule, à pied, un ballot sur l'épaule, semblait, avec son dur visage, une pythonisse de grand chemin. Tous ces gens avaient le même air de stupeur et d'attente, une résignation de misère qui serrait le cœur. Des gars en blouse arrivaient aussi. Les uns allaient s'engager dans les volontaires, d'autres travailler aux terrassemens des fortifications.

Tant d'affluence effrayait les autorités. Toutes ces bouches à nourrir, en cas de siège! Le lendemain, deux avis du préfet et du maire informaient les habitans des communes qu'ils ne seraient admis à entrer et à séjourner dans la place qu'après avoir justifié d'un apport de quarante jours de vivres au moins. Mais comment appliquer avec rigueur ces mesures, d'ailleurs tardives?

Dans la banlieue, des mobiles frappaient de la cognée les hauts peupliers. Les arbres tombaient sur les routes. Partout, demeures vides, usines muettes. Le général Coffinières, récemment nommé gouverneur de Metz, enjoignait à tous les habitans de la zone militaire d'abattre leurs immeubles. Jardinets, villas, guinguettes, tonnelles, disparaissaient sous la pioche en amas de gravats. Une petite usine en briques rouges montrait son flanc crevé, sa cheminée fendue. Des murs de torchis fondaient en boue. Des chambres à jour laissaient pendre leur papier à fleurs décollé. A voir ces ruines et cette désolation, il semblait que la guerre et l'incendie eussent déjà passé là. Ni protestations, ni plaintes. Les derniers habitans s'en allaient, se garant des pierres, les pieds dans l'eau, sans regarder derrière eux. Un cabaret tint quelque temps encore, à la porte du cimetière. Des mobiles à moitié ivres y dansaient avec des filles, au branle d'un ménétrier qui, coiffé d'un bonnet de police, raclait du violon. Gaieté ma-

cabre, dans cette mélancolie des choses, à travers la pluie fine, qui tombait toujours d'un ciel bas.

On réglementait la répartition de l'eau dans la ville. Pour le cas où l'aqueduc des eaux de Gorze viendrait à être coupé, le service des ponts et chaussées faisait établir au-dessous du pont des Roches une pompe destinée à élever les eaux de la Moselle dans les réservoirs. Un arrêté du gouverneur avait ajourné toutes poursuites ou protêts contre les mandats, traités, billets en circulation. L'autorité civile et militaire se multipliait, mais ce qui devait rassurer, effrayait de leur part, laissait supposer les pires malheurs. On poussait l'armement des forts. Du Breuil rencontra le capitaine Barrus, qui le renseigna. C'était un officier du génie, petit, brun. Il passait pour républicain fervent, avait un front de sectaire, un feu noir dans le regard. Il travaillait avec une activité fébrile, ricanait, amer, en parlant...

Du Breuil voyait dans l'après-midi à la Préfecture les officiers de la division Du Barail, arrivée le matin. L'état-major impérial leur faisait fête. On les traînait vers le buffet dressé dans une des grandes salles du rez-de-chaussée. Les mâles visages des Africains, bronzés par le soleil, ralliaient tous les suffrages, tous les sourires. Une voix gaie héla Du Breuil. Il aperçut un de ses amis, le lieutenant-colonel de la Manse :

— Vous voulez donc notre mort? raillait-il. Nous sommes venus de Saint-Mihiel d'un trait, à marche forcée, toute la nuit. Nous pensions que l'ennemi était là. Votre dépêche était si pressante...

Et comme Du Breuil le regardait d'un air étonné, il reprit :

— Faites donc l'innocent ! comme si vous ne saviez pas qu'il s'agissait seulement d'un pari entre Lebrun et Jarras, sur la vitesse des chasseurs d'Afrique. Enfin, Lebrun a gagné.

Près d'eux, un très jeune sous-lieutenant, gracieux et parfumé comme une femme, venait de se nommer : Roger Langlade. Du Breuil se rappela la femme du sénateur, à la soirée de Saint-Cloud, — le mari dans la loge de Mme de Guïonic, à l'Opéra... Comme ils désiraient alors que leur fils pût se battre! Leur enthousiasme durait il encore?... Il parla au jeune homme de sa famille.

— Ah! mon commandant, trop heureux de vous être présenté... Ma mère a souvent prononcé votre nom, en effet.

Il souriait avec affectation, montrait ses dents blanches, alan-

guissait son regard, pour paraître plus séduisant, Joyeux, dans toute la confiance et la force de sa jeunesse, il ne rêvait, comme l'avait dit son père, que « plaies et bosses ».

Toutes les pensées se portaient vers le 1er et le 5e corps, que Mac-Mahon avait reçu l'ordre de concentrer à Nancy ; pourraient-ils rallier à temps l'armée de Metz? Si l'ennemi les gagnait de vitesse, les devançant à Toul et à Nancy, Mac-Mahon et de Failly seraient contraints de prononcer leur retraite dans une tout autre direction. L'angoisse serrait les cœurs. La supériorité de nombre des Allemands apparaissait redoutable, leur artillerie l'emportait sur la nôtre. Il ne fallait plus se faire d'illusions; l'heure était grave.

Dans l'entourage du souverain, ce fut, pendant les derniers instans, l'agonie de ce pouvoir suprême exercé d'une main si tâtonnante, et l'on vit se succéder comme les rêves haletans d'un malade avant son réveil. Lucide, mais paralysé par les événemens, épuisé d'insomnies, hanté par la crainte de cette rivière à dos, de cette Moselle que dès le premier jour il avait voulu franchir en se repliant, le souverain examinait, l'un après l'autre, des projets auxquels il ne pouvait se résoudre.

Enfin il arrêta que l'armée, laissant une division à Metz, serait aussitôt dirigée sur le camp de Châlons. Mais il fallait dérober à l'ennemi l'opération projetée, gagner sur lui l'avance d'une ou deux journées de marche. Les deux ponts fixes de Metz offraient un débouché insuffisant. Les commandans du génie de l'armée et de la place reçurent ordre d'en créer de nouveaux.

Mais, tandis que la décision du souverain s'exécutait, on lui arrachait le pouvoir. Le Corps législatif réclamait, au nom du salut public, que le commandement militaire fût changé. Il y avait urgence : le spectre rouge de la Révolution se dressait, la Régente sentait se soulever sous ses pieds les pavés de Paris. L'Empereur dut céder, remettre au maréchal Bazaine la direction de l'armée. Bazaine fit d'abord mine de résister, se laissa convaincre. Lebœuf donnait sa démission de major général, acceptée cette fois; Lebrun cessait ses fonctions. Quant au général Jarras, seul au courant du service, il se résignait, après une assez vive défense, à devenir chef d'état-major général. Le maréchal Bazaine, disait-on, eût préféré un lieutenant de son choix. Il accepta le général Jarras sans récriminer. Mais Laune, qui reçut les confi-

dences de ce dernier, hocha la tête d'un air sceptique, lorsque Du Breuil lui en parla.

L'aube du 13 se leva, la pluie des derniers jours cessait. Les heures passèrent avec la même rapidité, flot trouble et bourbeux de bonnes nouvelles, fausses, et de mauvaises, trop vraies. Et pas d'ordres! Il n'y comprenait rien. Sans relâche, l'éternelle question le harcelait : Qu'est-ce qu'on attend? A quoi pensait Bazaine? Bien qu'il n'y eût pas eu de transmission régulière du service, nul doute qu'il n'exerçât depuis ce matin le commandement. Pourquoi l'état-major général, passant sous ses ordres, ne le ralliait-il pas? Le général Jarras s'était mis à sa disposition, avec tous ses officiers. Le maréchal lui avait fait répondre qu'il le verrait dans l'après-midi en venant conférer avec l'Empereur; mais, sa visite faite, il repartait en voiture pour Borny sans le faire prévenir. Jarras accouru, Bazaine, après quelques mots sans importance, lui avait dit en le quittant : « Je n'ai pas d'ordres à vous donner. » Du Breuil n'y pouvait croire.

Un autre souci l'inquiétait. Comment personne ne s'occupait-il des points de passage par lesquels l'ennemi, débouchant sur la rive gauche de la Moselle, pouvait couper la retraite? Les habitans de Novéant et d'Ars demandaient par dépêches s'il n'y avait pas lieu de détruire leurs ponts. Un officier du génie qui avait disposé et chargé les fourneaux de mines du pont d'Ars, réclamait d'urgence un ordre qui ne venait pas. Pourquoi le général Coffinières n'attirait-il pas sur cette question l'attention de Bazaine?

Son étonnement s'accrut, quand il rencontra, au Café parisien, Langlade. Celui-ci, — comme il était bien frisé! — lui raconta la chevauchée de la brigade Margueritte, envoyée la veille, à Pont-à-Mousson, que la cavalerie ennemie occupait.

— Première nouvelle, dit Du Breuil.

L'opération, pourtant, avait son importance : le rétablissement de la voie permettait au 6e corps de rejoindre, moins son artillerie, son génie, sa cavalerie et ses services administratifs.

Un hâbleur, le lieutenant Marquis, sortit du café comme un diable d'une boîte. Il fondit sur Du Breuil :

— Savez-vous, mon commandant, que le maréchal Lebœuf passe au conseil de guerre, et que Frossard est à la veille d'être fusillé?

— Vous me l'apprenez, dit Du Breuil avec flegme.

Assis à la terrasse, Marquis se mit à raconter à quelques officiers de la garnison des nouvelles plus stupéfiantes encore : toujours, qu'il inventât ou mentît, il avait un accent de sincérité admirable, trouvait des oreilles crédules. Comme Du Breuil s'informait auprès de lui du bivouac des lanciers de la Garde, nommait Lacoste, Marquis s'écriait :

— Lacoste, parfaitement, il a été tué d'un coup de pied de cheval !

Il précisait :

— Je le connais bien, un petit gros, chauve, qui a de l'asthme.

Non, ce n'était pas ça du tout, et Du Breuil, rassuré, rentrait aux bureaux de l'état-major, quand, justement, il rencontra son ami à cheval, envoyé en mission par le général Desvaux. Funèbre, Lacoste ! Il penchait la tête vers les pavés, et son cheval, Conquérant, boitait. A l'appel que lança Du Breuil, il releva la tête, eut un sourire morne, qui fit saillir ses pommettes rouges et paraître ses yeux plus creux :

— Alors, c'est ça qu'on appelle se battre ! dit-il amèrement. Piétiner dans la boue, car voilà notre besogne depuis que je ne t'ai vu. Les chevaux fourbus, les hommes éreintés, tout ça pour reculer honteusement, comme si nous avions peur de la pluie. La pluie, la boue, voilà notre lot, depuis huit jours... Mais le plus triste, ce sont ces malheureux, les habitans qui fuient.

Il pensait aux siens, Du Breuil le comprit, aux humbles paysans de la Creuse, sains et saufs, eux du moins. Il reprit en baissant la voix avec une exaltation douloureuse :

— Tout à l'heure, j'ai rencontré une vieille... une vieille sur une voiture. Mon cher, il y a des ressemblances qui font mal. Elle serrait sur sa poitrine un paquet de linge tout usé. J'ai cru voir ma mère. Et nous, soldats, nous voyons cela, nous le voyons et nous ne faisons rien pour repousser l'envahisseur. Tiens, c'est écœurant ! Il y a des momens où j'ai envie de recevoir une balle dans la tête, et que ce soit fini. La France est perdue !

— Voyons, fit doucement Du Breuil.

— Perdue ! répétait Lacoste d'une voix âpre, tu verras, tu verras !

Du Breuil regagna les bureaux, la mort dans l'âme.

Là, tout justifiait son angoisse. Une crue de la Moselle submergeait quelques ponts, enlevait les autres, couvrant les prairies

et les abords d'un blanc d'eau. Un travail énorme à refaire... Et les routes, se demandait-il, une fois que l'armée serait passée sur la rive gauche, qui donc s'en occupait? Pourquoi ne les envoyait-on pas reconnaître?... La plus importante était celle qui, par Moulins-lès-Metz, gravit une côte escarpée, pénètre dans la vallée de la Mance et atteint Gravelotte, où elle se divise en deux tronçons qui aboutissent à Verdun, le premier par Rezonville, Mars-la-Tour, le second par Doncourt, Jarny, Étain.

Enfin, enfin, dans la soirée, les ordres arrivaient. Le Quartier général n'avait à les transmettre qu'au 6e corps et aux chefs de service, le général Manèque ayant prévenu directement les 2e, 3e, 4e corps et la Garde, qu'il tenait sous sa main. Ce fut pour Du Breuil un soulagement inexprimable. On devait se tenir prêts à partir, le lendemain 14, à cinq heures du matin, prendre des vivres pour trois jours; l'intendant général emporterait le plus de rations possible, en ne laissant dans Metz que les transports nécessaires à la garnison. Ordre de réduire les bagages au plus strict. On devait désigner les hommes non valides, qui, laissés dans la place, seraient organisés en détachemens réguliers. La garnison de Metz comporterait, en outre, les dépôts, la garde nationale mobile et sédentaire, et comme noyau principal, la division de Laveaucoupet, détachée du 2e corps. Harcelé de travail, Du Breuil se dépensait avidement pour tromper les dernières heures de l'attente. Fuir Metz lui apparaissait la fin d'un cauchemar. Il y laissait pourtant des amis... Pauvres Bersheim!... Trouverait-il un moment pour prendre congé d'eux? A la pensée d'Anine, un tumulte de sensations confuses l'assaillait. Il lui semblait vivre un affreux rêve. Tant de choses terribles, irréparables, en quinze jours!... Le sort de l'armée? L'avenir de Metz?... Livrée à ses seules forces, pourrait-elle tenir contre l'investissement? Et il songeait aux Bersheim, comme si le cœur de Metz eût battu dans leur seul cœur. Il souffrit, à s'imaginer Anine prisonnière, regardée au visage par des officiers prussiens. Comme il allait sortir, le capitaine de Francastel parut, fort ému, et annonça très vite :

— Nous sommes trahis! Notre mouvement de retraite est annoncé aux Prussiens! On vient de voir partir trois fusées des pentes du Saint-Quentin!

Tout le monde pensa aux signes convenus des espions, mais Laune dit sèchement :

— Ne répandez pas des bruits pareils, surtout avec tant de chaleur!

La légèreté de Francastel, ses bavardages à tort et à travers, lui déplaisaient.

— Je vous assure, mon colonel...

Laune lui avait déjà tourné le dos. Des ordres encore. Du Breuil ne put s'absenter. Nuit fiévreuse, coupée à peine par deux heures de mauvais sommeil. Au matin, comme il se débarbouillait à grande eau, Frisch entra sur la pointe des pieds. Il venait fermer les cantines : « Les chevaux de mon commandant allaient bien et ne demandaient qu'à marcher; il avait réglé la note de la blanchisseuse. » Brave Frisch! Jamais Du Breuil n'avait mieux apprécié son exactitude, son dévoûment.

— Eh bien, Frisch, nous partons.

Frisch secoua la tête; il quittait Metz à regret. La jolie bonne des Bersheim, avec son gracieux sourire, lui avait fait oublier la cuisinière de la rue de Bourgogne qui lui glissait de si bon poulet au blanc, arrosé de chablis. Mais il souffrait avec autant de cœur qu'un autre, plus peut-être que tels hâbleurs galonnés, de l'humiliation présente.

Il emballait des gants blancs, dont le papier de soie avait crevé, et de ses gros doigts rouges, remettait dans ses plis une paire neuve. Du Breuil revit ses achats avant le départ, la gantière rousse, son œillade, son sourire. Il dit à Frisch :

— Donne-moi cette paire!

Il la tenait à la main, en allant, dans la matinée, dire adieu aux Bersheim. Le temps se remettait au beau; c'était dimanche. Il se rappelait d'autres dimanches anciens, des sorties de l'École d'application, toute sa belle jeunesse ivre de force et d'espérances, et il sentait son cœur endolori comme après une grande blessure. La ville s'emplissait de chariots et de troupes. C'était, vers les deux ponts de pierre, un encombrement extraordinaire, des cris, des coups de fouet, des commandemens, des murmures, des plaintes.

Du Breuil écoutait ce multipliement au loin de pas cadencés qui, ébranlant les pavés, se mêlait au grondement des roues; des sabots de chevaux accompagnaient d'un rythme de cascade la rumeur continue. Hommes, bêtes, voitures s'écoulaient comme un fleuve ou stagnaient en reflux d'inondation. Partout où se produisait un vide, des soldats se glissaient, et tout cela formait une masse compacte et vivante.

Du Breuil ne trouva au logis qu'Anine et Mme Bersheim. La fillette et le petit garçon de Thibaut jouaient dans la cour. Par une fenêtre ouverte, il aperçut des lits blancs, bien bordés, qui attendaient les blessés. Mme Bersheim, vêtue d'une robe sombre, faisait de la charpie. Il pensa aux deux disparus, Maurice, André; et des larmes vinrent à ses yeux. Anine s'en aperçut et rougit faiblement. Ce fut entre eux comme l'échange d'un peu d'âme. Une suavité amère pénétra Du Breuil : Anine lui parut moins étrangère. D'invisibles liens les rapprochaient. Il ne comprit plus pourquoi il fallait partir. Il contemplait la grande pièce claire où elles travaillaient, les corbeilles de linge, une boîte à ouvrage posée sur une table; toutes ces choses lui parurent intimes et douces comme si elles n'évoquaient que paix, repos. L'horreur de la situation le ressaisit, parce qu'Anine venait de se piquer à une aiguille plantée dans son corsage. Elle suçait le sang de son doigt, une goutte avait taché la bande de linge. Du Breuil pâlit. Tout ce qu'il éprouvait en cette minute était inattendu, singulier, poignant! Il se leva, car son cœur l'étouffait. Mme Bersheim ouvrit ses bras :

— Adieu, mon cher ami!

Elle l'embrassa comme un fils; Du Breuil songea : elle embrasse les siens... Il la pria de transmettre ses adieux à grand'mère Sophia, à Bersheim. Elles faisaient : « Oui, oui! » de la tête, comme si elles eussent hâte de le voir partir. Anine le regarda, lui tendit la main; il baisa cette main si douce, si ferme, et s'en alla précipitamment, sans regarder derrière lui. Les chariots, les soldats, la rumeur du fleuve d'êtres piétinant, avançant, reculant, se heurtant, l'enveloppèrent, l'étourdirent. Quelqu'un le hélait, qu'il ne reconnut pas : visage durci, bruni, une ceinture rouge autour du corps, une canne à la main, de gros souliers à jambières :

— Védel !

Oui, son cousin Védel, qui passait avec son bataillon. Cette rencontre lui fut plutôt désagréable, malgré les bons yeux du capitaine. Mais, profitant d'un arrêt de la troupe, un soldat du premier rang se plantait devant lui, fixe, au port d'armes, tout souriant :

— Maxime !

Parfaitement, le vicomte Judin, sous un beau hâle de sueur et de poussière. Ah! Saint-Cloud était loin! Pas de frac, pas de gardénia ni de souliers vernis, mais une gamelle sur les épaules, un pain de munition tenu par les bretelles du sac; crâne tout de

même, et rasé du matin, au milieu de tous ces visages rugueux et poilus. Courte apparition : un gros commandant à voix de rogomme fondit vers eux, criant : — « En avant, capitaine, pressons, pressons ! Appuyez, vous autres !... » — Une vague humaine, un moutonnement de têtes. Un bref : « Adieu ! Bonne chance ! » Et Du Breuil se retrouva seul au milieu de la ville fourmillante, sous le dais de poussière qui flottait au-dessus des charrettes interminables et des fourgons, seul, abominablement seul !

IV

Envoyé à l'île Chambière auprès du général de Ladmirault pour hâter le passage des troupes, il venait de s'acquitter de son message. Le commandant du 4e corps avait tourné vers lui son visage puissant, empreint de calme et de réflexion ; puis, tendant par-dessus la tête de son cheval une canne courte, il avait montré les ponts volans, sur lesquels l'infanterie de la division Lorencez défilait en bon ordre. Du Breuil échangeait quelques mots avec Vacossart, un capitaine de l'escorte, petit dragon roux croisé au vol, naguère, dans les couloirs du ministère et si joyeux alors de partir. Il s'informa d'un de leurs camarades, le comte de Cussac.

— Il vient de remonter au galop la pente du Saint-Julien, le patron l'a envoyé au général de Cissey. — Vacossart ajouta : — On a beau se hâter. Il faut le temps. La cavalerie a déjà passé.

Il cracha :

— Quelle poussière !

Avec ses yeux vifs, son poil roux, ses joues rouges, il paraissait en feu sous le casque à turban tigré, dont les pattes de cuivre, serrées court, faisaient ressortir sa mâchoire de bouledogue. Du Breuil contemplait le tremblement de l'eau verte, l'ondulation du pont le plus proche sous le pas rompu des fantassins, écoutait la rumeur des batteries et des fourgons descendant la côte, quand, au loin, un coup de canon retentit. Vacossart tendit l'oreille. Un second coup, plus rapproché, sur la gauche ; puis un autre. Les visages prirent une expression intense et indéfinissable.

— « *Ils* attaquent ! » dit un lieutenant qui parut bien blanc. — Était-ce sa couleur ordinaire ? — « Enfin ! » grommela un autre. Celui-là était un vieil officier à balafre, dont l'œil droit était crevé. La jument de Du Breuil rua, nerveuse, dans les flancs d'un cheval

de troupe qui hennit, cherchant à mordre. Les coups de canon redoublaient de violence. L'escorte partait. Vacossart, retourné sur sa selle, fit claquer ses doigts.

— Chouette ! ça va chauffer !

Du Breuil ne songeait qu'à la retraite menacée, retardée. On avait perdu du temps ; l'ennemi, toujours averti, toujours prompt, en profitait. Une victoire? Steinmetz refoulé, rien de mieux... Mais, pendant ce temps, Frédéric-Charles s'avançait sur la rive gauche, coupant le retour sur Verdun... Il rendit la main. Cydalise l'emporta. Dans les rues de Metz, un encombrement fou, l'anxiété sur tous les visages. Des affiches officielles, le long des murs, lui rappelèrent le départ de l'Empereur pour Longeville, après le déjeuner. Il crut revoir, devant la Préfecture, l'escadron des guides, les cent-gardes, les voitures impériales. Les bagages avaient filé devant, livrée, service de bouche, fourgons de provisions. Sur le siège de l'un d'eux, il avait reconnu, coiffé d'un chapeau melon, sous un cache-poussière mastic qui laissait voir ses mollets de soie, le gros maître d'hôtel de Saint-Cloud, semblable, avec son habit marron, à un hanneton gourmé. Quelle tristesse, ce départ du souverain ! La foule silencieuse, pas un cri, pas un geste ; l'Empereur pâle causait avec son fils. Le prince Napoléon, grave, par la ressemblance de son visage avec l'*Autre*, faisait invinciblement penser à d'anciens et funèbres souvenirs. Les adieux de Fontainebleau, murmurait-on...

Il se renseigna auprès d'un secrétaire d'état-major. Le général Jarras et ses officiers étaient montés à cheval au premier coup de canon, pour rejoindre le maréchal. Du Breuil retira les gants qu'il portait, de peau brune, usés par les rênes, et prit dans ses fontes ses gants blancs. L'opale de Mme de Guïonic le gêna. Il l'avait fait, à son arrivée à Metz, sertir par un juif, du nom de Gugl. C'était un de ces revendeurs louches, dont la boutique contenait de tout, usurier au besoin, espion même, disaient aucuns. Il mit la bague à son petit doigt, par-dessus le gant. Elle avait un reflet laiteux et irisé, la grâce d'un bijou changeant et perfide. Bonheur, malheur, quelle fatalité lui porterait-elle? Bah ! il n'était pas superstitieux ! Alors, comme Cydalise galopait vers la porte des Allemands, dans un écartement de passans anxieux, il conçut la grandeur du métier militaire, éleva sa pensée vers son père, un simple, un haut soldat. Le sacrifice volontaire de sa vie, Du Breuil l'offrit de toute son âme. Certes, l'instinct

vital, l'instinct suprême lui faisait espérer n'être pas tué, mais il se disait, conscient du peu qu'il était, qu'il allait être, parmi la mêlée, — une goutte de sang, un brin de cervelle dans la foule anonyme des combattans : « Que mon sort s'accomplisse ! » Des blessés parurent, avant qu'il fût loin. Ils s'avançaient sur des mulets et des charrettes. L'un d'eux, glissant entre les sangles du cacolet à chaque minute, allongeait ses jambes jusqu'à racler terre ; de son soulier clapotant coulait une traînée rouge. Les moins atteints avaient un air de fièvre et d'excitation. Un officier de chasseurs à pied répondit à son salut par un sourire : « *Ils* en reçoivent, une *frottée!* » De petits soldats parlaient comme dans une ivresse bavarde : — « Alors, tu comprends, je saute dans le fossé, j'ajuste mon chassepot, et... » Assis sur une botte de paille, un vieil artilleur médaillé, tenant sa pipe d'une main, fumait, les yeux absens, perdu dans on ne sait quel rêve; à celui-là, l'autre main manquait; son bras saignait dans un pansement. Presque tous, même les plus sombres, avaient un air résigné, grave chez certains, naïvement enfantin chez d'autres, comme s'ils éprouvaient un immense soulagement, une véritable joie à s'éloigner de la mort, qui, derrière eux, fauchait les camarades.

Un officier à spencer bleu galopait à travers champs.

— Le maréchal ! cria Du Breuil.

— Par là !

Mais avant que le bras eût décrit sa courbe, le cheval s'abattait, l'officier désarçonné allait heurter contre un arbre. Du Breuil franchit le talus, hélant à lui des infirmiers. On releva le cavalier, il n'était qu'étourdi. Il remonta sur sa bête couronnée sans remercier personne, et repartit. Du Breuil, alors, vit l'opale de son doigt s'iriser au soleil, gaîment, presque ironique... Porterait-elle malheur? L'officier n'avait tourné la tête qu'une seconde, pourtant cela avait suffi... Bon! quelle idée! En tout autre moment, il en eût souri. A sa droite, de la cavalerie se mouvait, il reconnut une ligne bleu sombre de dragons, une ligne bleu clair de lanciers: la Garde, lui apprit un médecin de l'Internationale. Bourbaki venait de passer, ramenant voltigeurs et grenadiers. Les Prussiens attaquaient vigoureusement Colombey et le château d'Aubigny; notre artillerie les foudroyait. On voyait se dissiper dans l'air les petits nuages blancs des obus; les mitrailleuses craquaient avec un déchirement strident.

— Entendez-vous? demanda le médecin. Il était gibbeux, velu, d'une laideur de gorille, grimaçant, par suite d'un tic nerveux, comme s'il roulait des noix dans sa bouche. Mais ses yeux bleus avaient une pureté admirable.

— Le maréchal? répéta Du Breuil.

Le médecin retira sa casquette à croix rouge pour se gratter la tête d'un ongle très long, et dit :

— On l'a vu se diriger vers Grigy.

Du Breuil se jeta dans les champs, sans entendre ce que le médecin lui criait, avec force gestes. Le plateau montait, coupé de haies, d'arbres. Un bivouac abandonné du matin alignait des ronds de feux noircis, et, à l'endroit où les bouchers avaient travaillé, un amas de peaux de bœuf et des intestins couverts de mouches, dont l'infection cuisait au soleil. Sur toute la ligne, des troupes avançaient en colonne, se déployaient en bataille. Un officier prussien prisonnier, la tête bandée d'un foulard rouge, passa, dédaigneux, entre des gendarmes. Des cantines stationnaient, près d'un bouquet d'arbres, entourées de soldats, qui déguerpirent en voyant s'avancer au grand trot un escadron de chasseurs, refoulant vers le feu les traînards; de partout, des talus, des fossés, comme des moineaux surpris, des fantassins se levèrent, disparurent. Du Breuil traversa Borny plein de troupes, mais au moment de s'engager dans le chemin de Grigy, un habitant lui apprit que le maréchal venait de remonter vers le nord-est. Du Breuil tourna bride, s'arrêta de nouveau au sortir du village, en passant devant un parc et un château encombrés de blessés. Il y en avait dans les plates-bandes, sur les pelouses, adossés aux vieux arbres. Des braves gens, des habitans de Metz surpris dans leur promenade du dimanche, se multipliaient, improvisant une ambulance dans une vaste salle couverte.

Il reprit langue. Des indications contradictoires l'envoyèrent sur la route de Colombey. Les balles sifflaient; des cadavres à genoux paraissaient vivans. Au collet de l'un d'eux, il lut le chiffre du régiment : 41e. Un obus, à quelques mètres, hacha un petit arbre. Le ricochet d'un caillou cingla sa main gantée, sablant de terre l'opale. Il souffla dessus. A ce moment, une rangée de soldats qui était devant lui se replia. Cinq ou six tombèrent à plat ventre; l'un d'eux se releva, courut sans casquette, et retomba sur le dos. Le fracas était assourdissant. Une ivresse saisit Du Breuil, une envie de rire. Il caressa Cydalise avec tendresse,

l'appela : Belle ! belle ! Une compagnie accourait, elle l'enveloppa, le dépassa. Un officier criait : « Pas gymnastique ! » Les visages des soldats, leurs brèves paroles lui parurent de bon augure. Son cœur cria victoire.

D'un coup d'éperon, il fonça, ayant à sa droite une petite sapinière ; derrière une avenue de peupliers, chasseurs à pied et lignards entretenaient un feu serré contre les tirailleurs prussiens. Au saut d'une haie sa jument butta ; il la releva d'une saccade, elle boitait. Un vigoureux juron lui échappa : Cydalise blessée ! Il sautait à terre, aucune trace de sang. Les sabots ? Un caillou dans la fourchette. Avec son canif, il le fit sauter et faillit, du coup, être tué d'une ruade : Sale bête ! Bon ! Une balle venait de lui entailler la croupe ! D'autres sifflèrent. Un bidon fut troué, par terre. Des artilleurs accouraient : — Gare ! gare ! un obus siffla, tomba avec un han ! sourd et un vent brusque dans un fossé d'eau, dont le rejaillissement inonda Du Breuil. Il voulut s'enlever en selle. Cydalise cabrée le renversa, l'entraîna le pied pris dans l'étrier, heurtant la terre labourée de sa nuque. Ainsi cahoté, il vit le ciel bleu traversé d'un petit nuage blanc et ferma les yeux, aveuglé par un soleil éblouissant comme la mort. Par bonheur, un artilleur à cheval coupait la route à Cydalise, l'empoignait aux rênes, et Du Breuil, sans savoir comment, se trouvait remis sur pied. Rien de cassé, il s'épousseta. L'homme lui tenait la bride, un artilleur imberbe, grêlé de petite vérole, tout triste et qui souriait gauchement.

— Merci ! Il resserra la sangle (sa selle avait tourné), s'enleva sur les poignets ; sa bête une fois enfourchée, rageur, il lui broya la bouche, cogna de l'éperon. Le petit soldat parut étonné, un reproche dans ses yeux gris sans cils. Du Breuil songea qu'il lui devait la vie.

— Ton nom ! cria-t-il en se retournant.

L'autre le lui jeta, mais son cheval l'emportait vers la batterie en marche. Du Breuil ne put l'entendre. Ce nom perdu le poursuivit d'un remords. A son doigt, la bague d'opale brillait toujours. Il comprit l'étendue du péril évité, eut froid, puis chaud dans les reins. Vraiment, il n'était pas superstitieux ! Sans cela... Il gardait aussi une humiliation d'excellent cavalier désarçonné. Et le regard du petit soldat, cet étonnement, ce reproche... Il demanda pardon à Cydalise, attendri soudain ; la pauvre bête saignait. Des tambours ronflèrent furieusement. Il longea une ligne

de troupes, salua un général. Un officier avait vu passer, quelques instans auparavant, l'escorte du maréchal. Les Prussiens s'avançaient sur la route de Sarrelouis.

Cinq minutes après, Du Breuil rejoignait l'escadron de chasseurs de l'escorte, retrouva ses camarades. Décherac lui sourit; il souriait toujours, ce qui, en bien des occasions, pouvait paraître banal, mais prenait, sous le feu, une sorte de grâce et de courage. Combien les prévisions sur tel caractère peuvent mentir! L'honnête lieutenant-colonel Poterin, si peu héroïque d'aspect, s'offrait au danger avec une bonhomie admirable. Courageux aussi, le petit capitaine blême et envieux, ce mauvais singe de Floppe; il se haussait sur ses étriers d'un air de hargneuse bravade. Massoli, par exemple, était vert, sous ses cheveux cirage. Et le brillant Francastel s'efforçait d'offrir moins de surface, en se penchant, pour un vain semblant d'ajustage, tantôt sur ses fontes, tantôt sur ses étrivières.

Le maréchal passait près d'eux. Du Breuil le regarda. Comment se garder d'un trouble, devant l'homme qui commandait au destin de l'armée, devant le chef haussé à ce faîte d'honneur par l'opinion publique? Lourd et ferme en selle, ramassé dans sa taille trapue, Bazaine, sous son couvre-nuque, portait un fort visage, dont l'impression première déroutait, tant ses traits semblaient inaccessibles à l'émotion. L'impassibilité légendaire du maréchal, en effet, ne paraissait pas seulement braver le danger, mais encore l'abolir. Les balles pleuvaient autour de lui sans qu'il s'en aperçût; et, d'un point à l'autre du champ de bataille, il se promenait comme dans son jardin. Aides de camp, estafettes, accouraient, repartaient. Rien d'émouvant à voir comme cette fièvre, ces élans désordonnés. Tout convergeait vers ce gros vieil homme aux épaulettes d'or. Il semblait diriger la bataille sans y prendre goût, parce qu'il était là, parce qu'il le fallait. Du Breuil l'entendit ordonner à un colonel :

— Qu'on repousse l'attaque, mais qu'on ne s'engage pas en avant! — La retraite sera reprise aussitôt après le combat.

Voilà bien ce qu'il fallait craindre : une perte de temps considérable. Steinmetz nous retenait, pour donner de l'avance à Frédéric-Charles. Dès lors, que nous importait un succès?... Le temps, l'occasion gâchée, toujours!...

— Du Breuil! appela Laune.

Et Du Breuil, l'attention tendue, se trouvait en présence du

maréchal, qui lui parlait d'une voix un peu aiguë, avec une expression de bienveillance, en arrêtant sur lui le regard indécis de ses yeux bruns, un regard distant, qui ne se livrait pas. Il envoyait Du Breuil à la Garde : elle devait se cantonner dans son rôle passif de soutien.

En arrivant près de la division des voltigeurs, un général qui avait mis pied à terre pour se dégourdir les jambes, tourna vers lui un museau de loup jaune, prêt à mordre :

— Vous désirez ?

C'était Boisjol, de fort mauvaise humeur. Quand il apprit que, loin de l'appeler en avant, on l'invitait à ne pas bouger, il eut un regard torve. Il grommela que ses soldats, l'arme au pied, se démoralisaient sans profit à voir passer le flot incessant des blessés, hurlans, gémissans. Plus loin, arrivant aux cuirassiers, Du Breuil apercevait, en tête de son escadron, l'énorme Couchorte, mâchant sa moustache. A la vue des aiguillettes d'or de Du Breuil, il n'y put tenir, et poussant son cheval colosse, cria d'une voix de stentor :

— Eh bien ? Quoi de neuf ? Allons-nous charger, enfin ?

Du Breuil fit un signe de tête négatif, et laissa Couchorte dans une indignation apoplectique. Bourbaki passait avec son escorte de dragons de l'Impératrice ; Du Breuil le rejoignait, s'acquittait de son message et retournait au feu. Un officier l'atteignit au saut d'un fossé. Il était pâle.

— C'est vous, Décherac ?

— Je viens de la ferme de Borny. Il y a des blessés dans un hangar, il y en a plein le parc du château, plein le village. C'est épouvantable, mon cher.

— J'ai vu, dit Du Breuil.

— Votre ami est là, ce monsieur de Metz, gros, avec de la barbe, un nom en *Heim*.

— Bersheim !... Comment ?

— Il est venu avec un Père jésuite, pour ramener des blessés dans son char à bancs. Vous allez par là ?

— Non, dit Du Breuil, que lancina le regret subit de ne pas voir le père d'Anine, de ne pas serrer la main du brave homme.

Sans parler, ils coupaient au plus court, rentraient dans les lignes enveloppées de fumée, éperonnant leurs chevaux blancs d'écume. Quand ils rejoignirent l'escorte, le maréchal, voyant l'infanterie ennemie se concentrer à nouveau, installait lui-

même une batterie de mitrailleuses. Sous ses yeux, le feu s'ouvrait, foudroyant. Un ouragan d'obus, en retour, crevait sur la batterie; et tranquilles au milieu d'une grêle de mitraille, on voyait les artilleurs, comme au polygone, donner à moudre à leurs moulins à café. Du Breuil ne quittait pas des yeux le servant le plus rapproché, un petit Provençal noiraud au profil de bouc, qui manœuvrait avec des gestes prompts, une grâce agile de bête. Toute son attention était rivée sur le gros canon luisant; il le contemplait d'un regard fasciné, semblait tenir à lui par d'invisibles liens; on sentait que chacune des décharges lui répondait au cœur. La batterie entière crachait, en râle sec, ses balles. Une telle puissance de destruction exaltait Du Breuil. Il éprouvait une ivresse meurtrière, à voir tomber les hommes, les chevaux, gicler le sang, éclater les cervelles. Qu'importait la vie, en un tel moment? La mort seule était sublime... Tout à coup le maréchal chancela, on se précipitait vers lui; un éclat d'obus venait de le frapper à l'épaule gauche; son épaulette à cinq étoiles, déchirée du coup, avait amorti la contusion. Calme, il continuait à donner ses ordres, restait, plus de dix minutes encore, sous le feu.

— Il l'a échappé belle aujourd'hui, murmura Restaud. Tout à l'heure, en apprenant la mort d'un colonel, il a ôté son képi pour saluer; une balle lui a rasé la tête.

On repartait; la fièvre à nouveau ballotta Du Breuil; le galop lui mettait de la poussière aux dents, un picotement de salpêtre aux narines. Il regardait, et ce n'était, partout, que visions de cauchemar : drap écarlate, sang pourpre, bleu de capotes, bleu de fumée, terre, ciel, arbres verts déchiquetés de balles; puis, tout ce qui gît, fait flaque, tache, débris; grands cadavres raides de chevaux, roues de caisson, sacs éventrés répandant de pauvres choses d'usage. Des morts le poursuivaient, un tas, à plat — vus? à quelle minute, en quel endroit ? — inoubliables! Une vingtaine de lignards vautrés, coude à coude, la crosse à l'épaule, face contre terre, et tout autour, des ruisselets de sang, de petites flaques sombres.

Le soleil s'était couché. Le crépuscule vint. La bataille durait toujours. Un étrange sentiment de lassitude, comparable au sommeil de plomb qui suit l'insomnie, l'envahissait peu à peu. Tant d'horreur le gorgeait d'une sorte de stupidité. Promené d'un bout à l'autre de la mêlée, il accomplissait machinalement son

devoir. Il n'éprouvait plus un sentiment humain, il allait, venait, dormait les yeux ouverts. Un moment, il s'essuya le visage; du sang tiède y avait sauté, du sang que rejetait, en encensant, le cheval blessé de Restaud. Il entendit raconter à côté de lui que l'ennemi était repoussé de partout, et que l'infanterie de Ladmirault venait de faire une belle charge à la baïonnette. Il dit : — Ah ! — puis il apprit que l'on allait reprendre la retraite. Tout lui était égal. Et il vit tomber la nuit; la fraîcheur le ranima. S'il avait pu formuler un désir, c'eût été de se tremper dans une eau fraîche : les bains en rivière, la jolie source qui coulait dans le parc breton des Guïonic... l'Opéra, le bracelet d'opales... — On rentrait ! lui jeta un camarade — Quoi ? — On rentrait à Metz. — Pourquoi ?... C'est vrai, la guerre ! La France en danger, la retraite sur Verdun ?... Tout cela lui parut étrange. Décidément, il faisait frais. Des blessés gémirent, dans un fossé. Alors, on était vainqueur ? Il s'étonnait d'entendre moins le canon, dont le grondement s'apaisait. Il y eut même, tout à coup, un long silence, fait de mille bruissemens, de mille soupirs, de plaintes confuses, comme un grand râle. Du Breuil frissonna. Massoli et Francastel venaient d'être appelés, on l'appela à son tour. Ordre à porter à la 3ᵉ division du 3ᵉ corps de se remettre en route le plus tôt possible. Cette voix sans visage, qui lui parlait dans les ténèbres, le troubla. Il faisait bien noir; la lune cependant versait sur les champs une lueur pâle.

Il s'orienta vers Borny. De grandes clartés rousses, au loin, montèrent de fermes incendiées. Cydalise lasse buttait; à chaque fois, elle faisait entendre un petit gémissement. Soudain un cheval gisant en travers d'un chemin se releva, huma le vent, hennit et s'approcha, tout écloppé, sur trois pattes, laissant couler du ventre ses entrailles. Du Breuil fut pris d'une telle pitié qu'il mit la main à son revolver pour l'achever; puis, par manque de courage, il s'éloigna, laissant la pauvre bête achever de mourir. La fraîcheur de la nuit le pénétrait de plus en plus, ravivant son émotion, réveillant son âme à l'atrocité des choses. Un cadavre, visage blême, yeux troubles, ricanait là, sous la lune. Ce furent des piétinemens sourds de chevaux, des pas cadencés de fantassins, des formes sombres, un amas grouillant d'hommes, au dos desquels luisait le fer-blanc des gamelles.

Il arriva devant la ferme de Borny, une ambulance y était installée. Un officier du génie, de l'état-major du 3ᵉ corps,

qui cherchait dans l'obscurité à attacher son cheval aux râteliers d'une écurie vide, lui demanda s'il avait mangé. Sur sa réponse négative, il dit : « — Je vais aller au village voir si je trouverai des vivres pour mes camarades! » Chemin faisant, il raconta ce qu'il savait : l'ennemi refoulé, le succès sur toute la ligne. Au village, tout était noir, abandonné, silencieux. Une seule fenêtre d'éclairée. Des soldats, frappant aux carreaux, demandaient en vain du pain et de l'eau. L'officier du génie se joignit à eux, Du Breuil continua d'avancer. Au château, tout était en mouvement, les ambulances fonctionnaient, on entendait des cris affreux. Du Breuil poussa outre, cherchant le général Metman. Cela prit du temps. Quand il l'eut trouvé, il revint au château. Était-ce l'espoir de rencontrer Bersheim? Il revit l'officier du génie de tout à l'heure. Il portait un sac sur son dos, très fier : — « J'ai des provisions, dit-il ; les médecins de l'Internationale m'en ont donné. Voulez-vous du pain? — Merci, dit Du Breuil. — N'entrez pas là, conseilla l'officier, à moins que vous n'ayez le cœur solide! » — Et il s'en alla. Des troupes passèrent, muettes ; les commandemens se faisaient à voix basse. C'était la retraite. Attacher sa bête à un arbre, lui apporter une brassée de fourrage prise à un tas de paille, près d'un cadavre d'officier de chasseurs, furent pour lui des actes inconsciens, mécaniques. Un groupe de sous-intendans et de médecins causait, au milieu du va-et-vient des infirmiers. Il y avait là des gens de Metz, un dominicain, des aumôniers. Personne ne faisait attention à lui. Il eut un petit haut-le-corps parce qu'il avait failli marcher sur un blessé, couché dans une plate-bande. Il se pencha ; un nuage qui faisait ombre glissa sur la lune, la clarté revint ; il vit à plein le visage, crut le reconnaître.

— Vacossart!

Le dragon le regardait ; sa tunique était ouverte, sa chemise souillée de sang.

— Vacossart! répéta-t-il.

L'autre fixait sur lui un œil vitreux, où la volonté de se souvenir restait vague, sombrait en des espaces lointains. Du Breuil s'était agenouillé auprès de lui, cherchant des yeux un médecin. Ce fut un prêtre qui vint. Il reconnut le Père Desroques à sa pâleur, à ses yeux noirs :

— Le malheureux, dit le prêtre. Je l'ai administré.

Il ajouta :

— Il ne vous voit pas, il ne vous entend pas. Dieu l'a reçu en sa miséricorde.

Du Breuil alors reconnut qu'il avait parlé à un mort. Pauvre Vacossart, comment était-il venu échouer là? Une balle au cœur? Comme il faisait claquer gaminement ses doigts, ravi de se battre! Du Breuil en se relevant sentit son gant gluant; il l'arracha; l'opale était souillée de sang, il l'essuya et ne la remit plus à sa main. Des hurlemens s'élevèrent. On charcutait, tout près de là.

— Bersheim? demanda-t-il.

— Il est déjà parti avec une pleine charretée de blessés. Il doit revenir.

Alors Du Breuil, sans savoir pourquoi, entra dans le charnier. C'était une écurie dont on avait retiré la litière. On avait étendu de la paille fraîche, prise à une grange voisine, en l'absence des maîtres du château, toutes portes closes, toutes serrures verrouillées. Point d'éclairage, deux bouts de bougie sur la fenêtre d'un petit réduit, auprès d'un établi de menuisier sur lequel on coupait des bras, des jambes, on recousait des intestins, on fouillait avec de grandes pinces les plaies profondes. Des blessés, par terre, des râles, de la chair nue qui ressemblait à de la viande de boucherie, et l'odeur de ça, et le dépècement de ces membres qu'un infirmier emportait pour les jeter! Il n'y put tenir, s'enfuit de l'écurie, et, seulement dehors, respira. Cydalise n'avait pas voulu toucher à son fourrage. Il lui parla doucement, le cœur crevé d'amertume; et avec un immense besoin de tendresse, il lui prit la tête, la baisa aux naseaux.

Un intendant arriva. Il fallait évacuer l'ambulance. Les troupes se repliaient de toutes parts. Du Breuil se trouva seul à travers champs. Des nuages couraient toujours sur la lune; et leur ombre, en passant sur les morts, bougeait, à les faire croire vivans. L'air était calme, très pur. Quel abominable écœurement, cette écurie de blessés, et la bougie qui allait s'éteindre, l'établi rouge, un médecin penché sur un ventre d'homme, un médecin attentif et patient... Son visage, alors seulement, revint hanter Du Breuil, un masque velu de gorille. Oui, le médecin rencontré au début de la bataille, l'homme aux grands bras, aux gestes bizarres, aux yeux d'un bleu si pur. Et Du Breuil, une minute, ne put le chasser, l'éloigner, comme si c'était sur lui-même, sur son ventre en sang que le gorille penché travaillait, de ses longs ongles.

Une voiture attira son regard. Des gémissemens en partaient.

Il vit autour de lui des formes qui allaient et venaient en se baissant. C'étaient des infirmiers et un aumônier, cherchant de nouveaux blessés, les hissant sur des cacolets. Il continua d'avancer. Un homme promenant sur le sol une lanterne de voiture se releva. Bersheim ! Un paysan se tenait à côté de lui.

— Vous ? dit Du Breuil saisi.

— Qui est là ? demanda Bersheim peureusement, comme un homme qui ne s'attend pas à être reconnu. Il haussait la lanterne, cherchant à distinguer...

— C'est moi, Du Breuil.

— Vous ? ah ! mon ami !

Il se tourna vers le paysan, lui tendit la lanterne.

— Tiens, Thibaut ! amène la voiture, il y a des blessés ici.

La lumière s'en alla, cahotée aux mouvemens de l'homme boiteux. C'était si triste, cette lumière qui s'éloignait... Du Breuil tressaillit ; Bersheim venait de lui prendre le bras.

— Écoutez !...

Des plaintes très douces, des plaintes très faibles, où se fondaient des mots inarticulés et des cris sans force, suivaient d'un regret la lumière secourable. Des blessés la voyaient disparaître, et tendaient vers elle un suprême élan qui ne soulevait pas même les bras, pas même la tête, agitait à peine les lèvres, et qui pleurait, comme un long vagissement d'appel :

— Par ici, venez, venez... soufflaient ces bouches sans haleine.

Oh ! ce râle des mourans, si bas, si bas, Du Breuil en eut le cœur retourné.

— Oui, oui, disait Bersheim, en grossissant sa bonne voix dans les ténèbres, oui, oui, mes amis.

Mais maintenant, comme s'ils cessaient d'espérer, les mourans s'étaient tus, et Bersheim, les yeux pleins de larmes, dit à Du Breuil :

— Je n'y vois plus. Tous ces pauvres gens... c'est affreux.

Alors comme ils faisaient quelques pas en trébuchant, car la lune venait de disparaître, et comme on entendait le grincement des roues du char à bancs, du creux d'un fossé sortit une voix étrangère :

— *Camarates !*

Ils eurent la même idée, le même sentiment. Et sans parler, sans se regarder, passèrent.

Suppliante, la voix répétait :

— *Oh! camarates! camarates!*

Et l'accent était si poignant, que les deux Français s'arrêtèrent. Un visage pâle, de Christ roux, s'éclaira soudain à la lueur de la lanterne; des mains jointes se tendirent; on vit le cou entaillé, la nuque sanglante du soldat. Bersheim fut pris d'un tremblement, parla très bas, très vite, comme dans un accès de fièvre :

— Je ne peux pas... Il y a des Français... Ce n'est pas mon affaire de ramasser des ennemis...

Il y eut un court silence. Devant cette face blanche, bouleversée de peur et de souffrance, Du Breuil était envahi d'une sensation nouvelle, inéprouvée encore, d'émotion intense, de désarroi. Rien ne subsistait en lui de la rage sourde ressentie naguère à s'imaginer le visage de l'ennemi, teint rouge, durs yeux bleus, barbe fauve. Tombé aussi, l'élan de haine contre les masses grouillantes, impersonnelles! Une obscure fraternité le prit aux entrailles. Il ne vit plus qu'un malheureux, eut le cœur noyé d'un irrésistible flux de compassion humaine.

Le Prussien ouvrait sur eux des yeux dilatés par un immense espoir. Ses traits s'agrandissaient. Son sourire eût attendri des pierres.

— Mon Dieu! gémit Bersheim. — Et Du Breuil vit bien qu'il n'osait pas secourir l'Allemand devant lui, à cause de lui, officier, dont tant de camarades, tant de frères inconnus saignaient là pêle-mêle. Il eut un déchirement brusque. Ah! quelle pitié, quelle pitié, que cette boucherie! C'était un homme, ce Prussien!

— Prenez-le, dit-il tout bas.

— Oui, oui, fit Bersheim. Aide-moi, Thibaut.

— Merci, merci, *camarates!* répéta le blessé; et il fit effort pour se lever, mais un flot de sang jaillit de sa bouche; on le lâcha, il était mort.

Du Breuil, ivre de dégoût, ne sut plus comment il avait quitté Bersheim. Il lui sembla qu'il l'avait laissé promenant sa lanterne sur des faces de morts, tâtant leurs joues froides, cherchant des blessés; mais il n'en était pas sûr. Seul, au pas éreinté de Cydalise, il se dirigeait vers Metz. De nouveaux villages incendiés flambaient, sur les hauteurs du plateau. On entendait vers Noisseville des hourras et les accens lointains d'une musique allemande, pareille à un chant de victoire. Nos troupes piétinantes,

hommes, chevaux, canons, poursuivaient lentement leur retraite. La lune avait disparu. A sa place, une, deux, puis trois, puis quatre, tout un champ d'étoiles scintillèrent, fleurirent, pures, fraîches, éternelles.

Il songea aux milliers de morts étendus, les yeux clos à cette splendeur... aux milliers de cadavres qui avaient été des hommes comme lui, chair inerte à présent! Il songea aux blessés, à l'épouvantable horreur des blessés; le râle faible de tout à l'heure lui parut courir encore au ras de la plaine; et partout, partout des cadavres; les routes, les maisons, les champs, les bois en étaient pleins. Il ne vit plus que cadavres. A plat ventre, couchés sur le dos, dans les sillons, dans les fossés, des cadavres raidis, sanglans, rien que des cadavres, un amoncellement de cadavres.

Les étoiles brillaient toujours, vives, sur l'azur noir. Il faillit alors crier de douleur. Pourquoi, oui, pourquoi ce carnage imbécile? Une brise imperceptible soufflait. Les étoiles frissonnèrent. Jamais elles n'avaient été plus belles.

Paul et Victor Margueritte.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

ESSAIS SUR GŒTHE

VI (1)

LE GRAND ŒUVRE

Un des écrivains qui, depuis quelque temps, osent discuter la gloire de Gœthe, M. Dowden, reproche à *Faust*, « abandonné pendant des années, repris, puis abandonné encore et repris une fois de plus », de « manquer de colonne vertébrale » ou peut-être d'en avoir « plusieurs dont aucune n'est complète ». Les fanatiques, au contraire, s'extasient sur ce long travail persistant, dont les rémittences ne firent que favoriser l'action mystérieuse de l'Inconscient, qui mûrit lentement l'œuvre suprême en la pénétrant de tous les sucs, de toutes les sèves de la Vie. Ces deux opinions extrêmes dégagent une vérité commune : quelque jugement qu'on porte sur l'existence de Gœthe, que les œuvres qu'il en a tirées paraissent « fragmentaires », comme le dit M. Dowden, ou parfaites, comme le proclame le chœur des admirateurs, — *Faust* est celle de ces œuvres qui reflète le plus complètement cette existence. Elle en a tout le décousu, disent les détracteurs, — toute l'unité répondent les apologistes. Ce qui est certain, c'est qu'elle l'a remplie. Conçue par l'étudiant, elle fut achevée par le vieillard. Dès son apparition, et même avant, sur les fragmens qu'en lisait

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai.

son auteur, sur ses propos, sur ceux de ses amis les plus proches, elle suscita le plus vif enthousiasme. A peine publiée, elle devint la proie des critiques, des commentateurs, des annotateurs, des adaptateurs, des traducteurs. On salua en elle, en des termes variés, « l'expression la plus haute et la plus ample d'une vie humaine, de l'une des plus riches et des plus lumineuses que le monde ait vues, d'un peuple et d'un siècle (1). » On l'accueillit d'emblée dans le répertoire éternel, à côté de la *Divine Comédie* et de *Hamlet*. Puis, quand à force de l'expliquer on en eut irréparablement brouillé la simple intelligence, on y tailla des poèmes symphoniques et des livrets d'opéra. Comme les musiciens, les peintres, les sculpteurs, les dessinateurs, les graveurs, s'acharnant sur elle, en illustrèrent toutes les scènes, en fixèrent tous les motifs. Aussi est-il devenu bien difficile de résumer une longue carrière dont les moindres détails nous sont connus, et que trois générations d'hommes ont amplifiée. Cette difficulté s'aggrave encore du fait que, sans parler des fragmens qui précèdent le premier *Faust*, l'œuvre de Gœthe comprend deux parties distinctes l'une de l'autre, bien que reliées l'une à l'autre. Nous accepterons l'idée discutable de leur unité pour raconter leur formation, et pour rechercher leur sens général.

I

La question des origines de la légende de Faust a été souvent traitée. On peut la considérer comme définitivement élucidée, à moins toutefois — cas auquel elle pourrait encore fournir matière à quelques in-octavo — qu'on ne tienne à la rattacher à des légendes très anciennes, comme la légende gnostique de Simon le Magicien, celle du diacre Théophile d'Adana, celle de saint Cyprien et de sainte Justine, en deux mots, à la série des légendes diverses qui roulent sur le thème commun d'un pacte conclu avec les puissances du mal pour obtenir en ce monde tous les biens qu'on peut souhaiter ainsi qu'un pouvoir surnaturel. Ces légendes se ressemblent toutes, en ce sens qu'elles ne font guère qu'amplifier des faits plus ou moins authentiques : intrigues ou malversations auxquelles quelque personnage historique, à d'autres

(1) Kuno Fischer, *Gœthe's Faust nach seiner Entstehung, Idee und Composition.*
(2) Voir le volumineux ouvrage d'Ernest Faligan : *Histoire de la légende de Faust*, in-8°, 1888.

égards supérieur, s'est laissé entraîner; elles reposent sur cette idée profondément chrétienne, que ce n'est guère qu'en compromettant le salut de son âme que l'homme peut s'élever au-dessus de sa condition d'homme. Je ne sache pas qu'on ait jamais pensé à les rattacher à la grande scène de la Tentation du Christ, que racontent les Évangiles. Il me semble cependant que ce morceau fameux de la littérature sacrée peut seul nous éclairer sur leur véritable sens. Là où Jésus a résisté aux offres séduisantes du diable, des esprits que leur grandeur même expose à de graves périls se laissent corrompre : la possession du monde, de ses pompes, de son empire ou de ses secrets, — parfois moins que cela, celle d'un trésor ou celle d'une femme, — leur paraît pendant un instant décisif le plus grand bien qu'ils puissent souhaiter; et l'éternel Ennemi, dont les mirages ont ébloui leurs yeux mortels, recueille le prix de leur faiblesse. Dans celles de ces légendes qui sont « catholiques », — la remarque est de M. Faligan, — cet égarement d'un instant, cette capitulation de l'âme n'entraîne point la perte irrémédiable du coupable : la Vierge, la douce médiatrice compatissante aux faiblesses des hommes, lui apporte son secours bienveillant, et le diable, frustré de sa proie par cette intervention, est dupé; dans celles qui sont « schismatiques », la peine est irréductible, la faute commise entraîne l'éternelle damnation.

C'est à ce groupe qu'appartient la légende de Faust.

Elle s'est formée en Allemagne, au moment de la Réforme, autour d'un personnage historique qui vécut pendant la première moitié du XVIe siècle. Son existence est affirmée par plusieurs témoignages contemporains, ceux entre autres de Jean Tritheim et de Mutianus Rufus, auxquels on peut ajouter de nombreux fragmens de chroniques et beaucoup d'anecdotes consignées dans les ouvrages du temps. C'était un vulgaire charlatan, qui s'en allait de ville en ville en exploitant la crédulité, la sottise, la badauderie et la jobarderie. Glorieux et vantard, il promettait volontiers d'accomplir toutes sortes de miracles : de fait, il savait quelques tours ingénieux, dont les braves gens s'ébahissaient. Ces tours n'étaient pas toujours innocens, car le « sorcier » était doublé d'un escroc, ivrogne en plus, et chargé de quelques autres vices. Bon lettré cependant, il professa dans divers lieux (entre autres à Kreuznach) d'où le chassaient bientôt les inquiétudes de son esprit, ses fredaines, ou les hardiesses de son langage : car il parlait sans aucune révérence des prêtres, des moines, de la religion. Accueilli un ins-

tant par les chefs de la Réforme qui, comme on sait, ne furent pas toujours très scrupuleux dans le choix de leurs instrumens, il les obligea à le désavouer, par les scandales de sa conduite et par le cynisme de ses propos. Luther déclara, dit-on, qu'il n'y avait en lui « qu'un diable hautain, orgueilleux et ambitieux, qui veut acquérir de la gloire en ce monde, malgré Dieu et sa parole et aux dépens de sa propre conscience et du prochain »; Mélanchton le fit expulser de Wittemberg. Après cette équipée, il erra pendant quelque temps, vagabond, poursuivi, misérable, à travers l'Allemagne et les Pays-Bas. Il mourut mystérieusement dans un bourg du Wurtemberg.

A la distance où nous en sommes, un tel personnage nous semble indigne d'intérêt. Nous pouvons pourtant concevoir, — ayant assisté aux fusées de gloire que savent tirer les bons charlatans, — qu'une certaine curiosité se soit attachée à ses hâbleries, à ses blasphèmes, à ses tours de passe-passe, à ses mésaventures, à ses vagabondages. De son vivant, Georges Sabellicus, dit Faustus *junior*, qui s'intitulait, d'après Tritheim, « Source de nécromancie, astrologue, magicien habile et heureux chiromancien, agromancien, habile en hydromancie », fut probablement beaucoup plus célèbre et plus populaire que sa légende écrite ne le fait supposer. Partout où il avait passé, l'on parlait de lui : on répétait ses bons mots; on aggravait le sens de ses propos audacieux; ses fanfaronnades devenaient des réalités; d'honnêtes personnes, auxquelles il racontait ses prétendus miracles, finissaient par croire de bonne foi qu'ils s'étaient accomplis en leur présence, et leur prêtaient l'autorité du témoignage. Ce fut ainsi, j'imagine, que certaines anecdotes, dont il était le héros, se répandirent et s'amplifièrent en courant de bouche en bouche : ainsi, celle de la chevauchée merveilleuse sur un tonneau rempli de vin que des garçons tonneliers sortaient du caveau d'Auerbach, à Leipzig, pour le porter dans la rue; celle des ivrognes auxquels apparaît le mirage d'une vigne chargée de raisins mûrs, qui saisissent goulûment les belles grappes et, la fantasmagorie terminée, s'aperçoivent que chacun tient son propre nez dans sa main; ainsi beaucoup d'autres, pour la plupart facétieuses, et d'un comique assez innocent. Des lettrés, auxquels on racontait ces historiettes, s'en amusaient ou s'en étonnaient, et les consignaient dans leurs écrits, soit par curiosité des faits du jour, soit parce qu'elles leur fournissaient un bon prétexte à moraliser. Le moment arriva où elles constituèrent un ensemble à peu près

homogène, une espèce de biographie : elles furent alors recueillies en un petit volume, que publia l'imprimeur Jean Spiess, à Francfort-sur-le-Mein, le 4 septembre 1587.

Ce petit livre fut accueilli avec une telle faveur que, pendant les années qui suivirent, on le réimprima plusieurs fois, non sans le remanier et le développer. Douze ans après sa première publication, entre autres, un théologien protestant, nommé G. R. Widmann, en publiait à Hambourg une version nouvelle, qui en accentuait les tendances religieuses et prédicantes, et qui supplanta l'édition de Spiess.

Ces deux versions, celle de Spiess et celle de Widmann, constituent la source où puisèrent, jusqu'à Gœthe, les poètes de qualités inégales qui s'emparèrent du sujet. On y trouve la forme première du pacte, longuement discuté entre Faust et Méphistophélès, par lequel celui-ci s'engage à servir pendant vingt-quatre ans le malheureux nécromancien, qui, en échange, se livre à lui « corps, âme, chair, sang et biens, et cela pour son éternité »; beaucoup de discussions sur le ciel, l'enfer, l'astrologie, la création du monde, les phénomènes naturels, etc.; de nombreuses anecdotes sur l'usage que fait Faust du pouvoir qu'il a acheté si cher. Quelques-unes seulement ont été retenues par Gœthe, entre autres celle du mariage avec Hélène; la plupart sont d'une extrême puérilité, et semblent démontrer que la plus grande joie du magicien fut de stupéfier les simples d'esprit : c'est ainsi qu'il s'amusa à planter un bois de cerf sur la tête d'un chevalier, à manger la charretée de foin d'un paysan, avec la charrette et le cheval, à vendre à un maquignon un cheval illusoire (opération peut-être moins innocente que les autres), et ainsi de suite. Enfin, les deux versions de Spiess et de Widmann racontent longuement, — avec la complaisance qu'ont les dévots pour les supplices des impies, — les dernières années de Faust, que l'angoisse envahit à mesure qu'approche la redoutable échéance, puis ses derniers jours, ses plaintes, les railleries de Méphistophélès, et sa « fin horrible et effroyable, dans laquelle il sera profitable à tout chrétien de se contempler, et dont il doit se préserver. » En somme, telle qu'elle nous apparaît à ce moment de son histoire, dans ses deux formes principales, cette légende est assez médiocre. Le héros (à l'inverse de saint Cyprien, du pape Silvestre II, de quelques autres parmi ses frères en damnation) en est un ambitieux fort ordinaire, épris surtout de jouissances matérielles, que

la bassesse de sa nature entraîne à sa ruine bien plutôt qu'un noble désir d'au-delà : en sorte que Méphistophélès paraît faire un marché de dupe, en payant une âme qui certainement lui serait échue. Quant au récit, il est monotone, ennuyeux, alourdi par des réflexions pédantesques, par de banales prêcheries.

Malgré Spiess, Widmann et autres, il fallait qu'il y eût, dans la légende de Faust, des traits qui ont subsisté, pour ainsi dire, entre les lignes de leurs récits : traits que nous ignorons, qui ont dû disparaître avec les traditions orales, ou qu'ont faussés et gâtés les phrases pesantes des rédacteurs. Il le faut bien, car autrement on ne s'expliquerait guère que cette légende, si médiocrement contée, se soit à un tel point emparée de l'imagination populaire et qu'elle ait très tôt excité la fantaisie des poètes. Dès 1589, en effet, — c'est-à-dire deux ans après la publication du livre de Spiess, — nous la voyons arriver au théâtre, par les soins d'un des mieux doués parmi les dramaturges anglais de l'époque d'Élisabeth, Marlowe. Représentée cette année-là, la pièce (1) ne fut imprimée qu'en 1604, après avoir été retouchée et remaniée dans l'intervalle. D'un coup d'aile, le génie tumultueux du jeune poète a relevé le sujet, à moins que son instinct ne lui en ait rendu le sens véritable, obscurci par la manie prédicante des théologiens allemands. Bien qu'il suive assez fidèlement le livre populaire, il ennoblit son héros. Son Faust n'est plus le piteux *privat docent* et le médiocre sorcier de Spiess et de Widmann : il est un grand esprit, qui a fait le tour du savoir humain, qu'attirent les abîmes de l'Inconnaissable, qui se perdra surtout parce que sa curiosité le pousse « aussi loin que peut atteindre le génie de l'homme », parce que, comme plus tard les héros de Byron, il n'aspire à rien de moins qu'à être « un Dieu puissant ». Sans doute, la soif des jouissances terrestres l'envahit à son heure : mais c'est lorsque son âme, qu'il a vendue pour d'autres joies, s'affaiblit et s'épuise. Marlowe retrouve d'instinct l'être aux vastes désirs que ne fut peut-être jamais l'authentique Georges Sabellicus, mais qui seul peut représenter dans son ampleur, dans sa séduction, dans son charme dangereux et souverain, le digne type de l'homme qui se damne dans l'éternité pour la joie de réaliser dans le siècle toute son humanité. Après lui, — et pour longtemps, — la légende retombe au niveau du livre de Jean Spiess. On a

(1) *The tragical history of doctor Faust.*

recueilli nombre de récits, de comédies de marionnettes, de pièces populaires, de romances, de chansons qu'elle a inspirées. Ce sont presque toujours des œuvres inférieures, confuses, que viennent encore brouiller des élémens étrangers : ici, par exemple, Faust se double d'un compagnon inattendu, emprunté au répertoire de la comédie italienne, Crespin, « *famulus* congédié des étudians »; ailleurs, Charon, Pluton et les Furies viennent se mêler au drame; ou c'est Hans Wurst, le bouffon traditionnel du théâtre populaire allemand, qui brode ses balourdises sur la trame tragique. De-ci de-là, entre les mains maladroites des arrangeurs, le drame bondit, comme enlevé par sa force intime, de belles scènes s'esquissent sans que l'auteur y semble pour rien, de grandes pensées inattendues se mêlent aux bouffonneries triviales, aux effets communs. Du reste, de quelque façon qu'on accommodât Faust et son histoire, le public allemand y prenait un vif plaisir. C'est que ce personnage était, en son genre, un héros national. Parmi les traits divers, inégaux, complexes, que lui prêtaient les montreurs de marionnettes, il y en avait où l'âme allemande se reconnaissait, qui frappaient le spectateur comme autant de reflets rapides où miroitait le mystère de leur être intime. Il était à peu près pour eux ce qu'Odysseus fut en son temps pour le rusé et subtil peuple des Hellènes, ce que fut don Juan pour l'Espagne amoureuse, violente et romanesque : un type populaire où la foule se retrouvait. Aussi le premier dramaturge que hanta le désir de mettre à la scène des sujets allemands, Lessing, fut-il frappé de sa « qualité nationale », et entreprit-il de l'introduire sur les théâtres officiels : sa pièce, qui devait être représentée à Berlin dès 1758, ne fut point achevée à ce moment-là; reprise dix ans plus tard, en vue de la scène de Hambourg, elle ne devait jamais voir le jour : soit qu'elle n'ait point été terminée, ou que son auteur, mécontent, l'ait détruite, ou que l'unique manuscrit s'en trouvât dans une malle qui se perdit un jour en voyageant de Dresde à Leipzig. Il ne nous en est resté qu'un fragment, qui comprend le scenario sommaire du prologue et des quatre premières scènes du premier acte, ainsi que le texte d'une courte scène qui devait être la troisième du second acte. Ce fragment est trop incomplet pour nous donner une idée de la pièce. Nous pouvons croire cependant que l'esprit philosophique de Lessing avait admirablement saisi le véritable sens du sujet. En tout cas, ce sens se trouve indiqué avec précision dans le prologue, qui

devait avoir pour théâtre l'intérieur d'une vieille cathédrale. Là, des diables tenaient conseil et racontaient leurs exploits : l'un avait incendié une ville ; un autre, ruiné une flotte ; un troisième, dédaigneux de tels passe-temps, se vantait d'une œuvre plus difficile : il était parvenu à enivrer un saint, que l'ivresse avait conduit à l'adultère et au meurtre. Le nom de Faust tombait alors dans l'entretien. On le jugeait à l'abri de la tentation. Néanmoins, le troisième diable s'engageait à le livrer, en vingt-quatre heures, à l'enfer. « A présent, disait un des démons, il travaille aussi à la lumière de sa lampe et fouille dans la profondeur de la Vérité. *Trop de curiosité est une faute, et d'une faute, quand on s'y livre avec trop de complaisance, peuvent sortir tous les vices.* » Une notice, publiée après la mort de Lessing par une des personnes qui avaient eu connaissance de son manuscrit, le capitaine von Blankenburg, nous apprend en outre qu'au dénouement, au moment où les démons, se croyant vainqueurs, entonnent un chant de triomphe, une voix leur criait du ciel : « Ne triomphez pas! vous n'avez pas vaincu l'humanité et la science, la divinité n'a pas donné à l'homme le plus noble des besoins pour le rendre éternellement malheureux. Ce que vous avez vu et croyez posséder maintenant n'était qu'un fantôme. » Le sens un peu obscur de cet oracle trouve une explication dans une autre notice publiée deux ans plus tard par le professeur Engel, de Berlin : la tentation se « serait opérée sur un fantôme que le vrai Faust endormi contemple dans un rêve ; en sorte que les démons seraient trompés, et que Faust serait averti du péril où est son salut. » Ce sont là des données intéressantes : mais Lessing, dont les conceptions dénotaient toujours une si belle élévation de pensée, manquait du talent qui réalise ; et l'on ne peut s'empêcher de croire que sa pièce n'aurait jamais été au *Livre populaire* que ce que son *Nathan le Sage* est au conte des *Trois anneaux*. Tout ce qu'il faut donc retenir de sa tentative, c'est l'attrait qu'eut pour lui la légende de Faust et le sens qu'il lui donna. Notons encore, et surtout, que son Faust devait être sauvé, malgré la légende, le livre populaire, la pièce de Marlowe, etc. M. Kuno Fischer, dont les commentaires ne sont pas toujours aussi heureux, explique avec beaucoup d'intelligence la portée de ce changement capital : le Faust de Lessing, précurseur de celui de Gœthe, lui apparaît comme une sorte de moderne Prométhée, dont les rapports avec le génie du XVIIIe siècle sont tels que furent ceux du Faust de la légende

avec le génie de la Renaissance. Mais, tandis que celui-ci est damné par sa curiosité, celui-là sera sauvé par elle: car « l'effort de l'homme vers la vérité ne le livre pas à Satan », et « Prométhée n'a rien de diabolique. » Ce trait décisif marque la transformation qu'a subie le personnage, qui demeure au même degré représentatif et « national ».

II

Dès l'enfance, Gœthe connut le Faust des marionnettes; plus tard, celui des livres de Spiess et de Widmann. A Leipzig, dans le caveau d'Auerbach, il put contempler les peintures naïves qui illustrent quelques-uns des épisodes de la légende. Les études d'occultisme qui l'occupèrent un instant à Francfort, sous l'influence de Mlle de Klettenberg, contribuèrent peut-être à retenir son attention sur la figure du fameux magicien. Pendant son séjour à Strasbourg, où il assista probablement à une représentation de la pièce populaire, au moment même où il se passionnait pour la Renaissance allemande, il songea à s'emparer du sujet. Dès lors, il y revint sans cesse. Les critiques, qui ont étudié la question avec autant de sagacité que de minutie, croient qu'il commença à s'occuper de ce projet dès 1770 ou 1771 ; il y travailla sûrement, avec zèle, de 1770 à 1775, pendant la première période de sa grande activité littéraire. Ensuite, pendant ses années de paresse, il abandonna son œuvre commencée. Qu'il s'y intéressât toujours, on n'en saurait douter : car il en lut des fragmens à la cour de Weimar (1). Il les communiqua même à Mlle de Göchhausen, qui aimait à écrire et qui en prit une copie, — peut-être sans autorisation. Longtemps inconnue, cette copie précieuse fut retrouvée à Dresde, parmi les papiers de « Thusnelda, » par M. Érich Schmidt, — je vous laisse à penser avec quelle joie: « Je regardai le commencement et vis aussitôt que les premiers vers divergeaient; je courus à la fin, et, avec une émotion que beaucoup partageront, je constatai que la scène du cachot était en prose. Nul doute : grâce au zèle infatigable de Mlle de Göchhausen, j'avais retrouvé le Faust original conservé dans une

(1) Une de ces lectures se trouve mentionnée dans une lettre de F. L. de Stolberg à la comtesse Bernstorff, en date du 6 décembre 1775. — Wieland fait allusion à l'œuvre de formation, dans un petit morceau intitulé : *Gœthe und die jüngste Niobetochter*, publié dans le t. IX du *Gœthe-Jahrbuch*, 740.

belle copie (1)... » M. Érich Schmidt s'empressa de le publier, en l'accompagnant d'abondans commentaires, auxquels M. J. Collin ajouta bientôt les siens (2). Ceux-ci, qui se recommandent par la fermeté de la déduction et de la langue, parviennent à peu près à établir à quelles dates furent rédigés les divers morceaux dont l'ensemble constitue le fragment. Ce fragment comporte vingt et une scènes (1345 vers et de la prose), les unes à peu près complètes, les autres seulement esquissées. Ce sont entre autres, par comparaison avec la rédaction définitive, les premières scènes (le monologue, l'évocation, le dialogue avec Méphistophélès); presque tout ce qu'on a appelé depuis « la tragédie de Marguerite »; quelques détails épisodiques qui ne furent pas conservés : donc, tout l'essentiel du drame. L'œuvre inachevée porte naturellement, dans le sentiment et dans le style, la marque de la période de *Sturm und Drang*, à laquelle elle appartient. Elle produisit une impression très vive sur ceux qui la connurent : si bien que l'un d'entre eux, Henri Léopold Wagner, en « emprunta » le sujet, dont il se hâta de faire une tragédie qui parut en 1776, sous le titre de l'*Infanticide*. « C'était la première fois qu'on me dérobait un de mes sujets, dit Gœthe dans ses *Mémoires*. J'en fus peiné, sans lui en garder rancune. Ces larcins de pensées et ces prélèvemens, je les ai connus assez souvent dans la suite, et mes lenteurs, et ma disposition à jaser de mes projets et de mes inventions, m'ôtaient le droit de me plaindre. » Malgré cette mésaventure, il conservait certainement l'intention d'achever son œuvre : car, s'il y travailla peu pendant sa période d'oisiveté, il emporta cependant son manuscrit en Italie. Une lettre adressée à Herder, le 11 août 1787, affirme la volonté de s'y remettre ; une note de son « journal » (Rome, 1er mars 1788) nous le montre prêt à en presser l'exécution : « La semaine a été bien remplie, écrit-il, et me semble avoir duré un mois. D'abord j'ai tracé le plan de *Faust*, et j'espère que cette opération m'a réussi. Naturellement, c'est autre chose d'achever la pièce à présent ou il y a quinze ans : je crois qu'elle n'y perdra rien; surtout je crois avoir retrouvé le fil. Je suis tranquille pour ce qui concerne le ton de l'ensemble : j'ai déjà écrit une nouvelle scène, et si j'enfumais le papier, je ne crois pas que personne pourrait le dis-

(1) *Gœthes Faust in ursprünglicher Gestalt.* 3ter Abdruck, Weimar, 1894.
(2) *Untersuchungen über Goethes Faust in seiner ältesten Gestalt;* Giessen, 1892 et 1893.

tinguer des anciennes. Le long repos et la retraite m'ayant ramené au niveau de mon existence propre, il est remarquable de voir combien je me ressemble à moi-même et combien peu mon état intérieur a souffert des années et des événemens. Le vieux manuscrit me fait quelquefois réfléchir, quand je l'ai sous les yeux. C'est toujours le manuscrit primitif, écrit même sans brouillon dans les scènes principales; il est si jauni par le temps, si disloqué (les cahiers n'ont jamais été cousus), qu'on dirait réellement le fragment d'un vieux *codex*, de sorte que, comme autrefois je me reportais par la pensée et l'imagination dans un monde plus ancien, je dois me reporter maintenant dans un passé que j'ai vécu moi-même. » — Cette fois encore, Gœthe ne réussit point à mener son œuvre à bonne fin : si bien qu'après son retour, incertain sur l'avenir de ce poème dont l'ébauche le satisfaisait, il se décida à le publier tel quel dans le septième volume de l'édition de ses œuvres complètes (1790), sous le titre de : *Faust, Ein Fragment.*

Ce *Fragment* comprend dix-sept scènes et plus de deux mille vers. Rapproché de celui de 1775, il ne paraîtra pas beaucoup plus avancé. Il y manque au début les trois morceaux qui constituent, pour ainsi dire, l'ouverture de l'œuvre : la dédicace, le prologue sur le théâtre, le prologue dans le ciel. L'œuvre s'ouvre directement par le premier monologue de Faust qui, convaincu de l'impuissance de la science et dégoûté des pédans, se voue à la magie et commence par évoquer l'Esprit de la Terre. Mais les belles scènes qui donnent tout son sens à ce magnifique début n'étaient point encore composées: l'essai de suicide, le chœur des Anges, la promenade, la scène du caniche et même celle du pacte. La partie philosophique de la pièce était donc à peine encore exprimée, et bientôt la légende magique — que la critique allemande appelle volontiers « titanesque » — disparaissait presque entièrement pour céder la place à la « tragédie de Marguerite ». Celle-ci se développait telle à peu près que nous la connaissons, moins la scène du cachot, que Gœthe n'avait point encore rédigée en vers et dont il ne s'était pas décidé à publier l'esquisse. Le *Fragment* de 1790 nous apparaît donc comme un composé de deux élémens plutôt attachés que fondus ensemble : d'une part, un drame philosophique, à haute portée, à peine indiqué; d'autre part, un drame très simple, très humain, très émouvant, que quelques touches devaient achever.

Cependant, plusieurs années passèrent encore sans que Gœthe se décidât à compléter son œuvre. Il noua avec Schiller l'intime amitié dont nous avons tâché précédemment de marquer le caractère. Schiller, qui avait été frappé des beautés du *Fragment*, pria l'ami qu'il admirait de lui communiquer les morceaux restés inédits de l'œuvre inachevée : « J'avoue que ce que vous avez déjà fait imprimer de cette pièce me semble le torse d'Hercule, écrit-il le 29 novembre 1794. Dans chaque scène, on reconnaît toute la force, toute la plénitude d'un grand maître, et je voudrais suivre aussi loin que possible la nature grandiose et hardie qui respire dans cet ouvrage. » Gœthe s'excuse de ne pas se rendre à ce vœu : il n'ose « délier le paquet » de ses feuilles manuscrites, car, dit-il, « je ne pourrais copier sans corriger et finir, ce dont je ne me sens pas encore le courage. » Quelque temps plus tard (2 janvier 1795), Schiller revient à la charge ; puis il obtient la promesse d'un morceau de *Faust* pour les *Heures*, promesse qui ne fut point tenue. Ce n'est qu'en 1797 que Gœthe lui annonce qu'il va se remettre à son œuvre, non pour l'achever, explique-t-il, mais pour en « pousser plus loin une bonne partie. » Et il ajoute (22 janvier) : « Maintenant, je voudrais que vous eussiez la bonté de penser à cet ouvrage pendant une de vos nuits d'insomnie, et de me dire ce que vous exigez de l'ensemble : vous continueriez ainsi, en vrai prophète, à me raconter et à m'expliquer mes propres rêves. » Schiller répond avec son habituel dévouement à cette invitation, courrier par courrier : « Il ne me sera pas facile de vous dire ce que j'attends et désire trouver dans *Faust*. Je chercherai toutefois à saisir dans cette œuvre le fil de vos idées ; et si je ne puis y réussir, je m'imaginerai que j'ai trouvé par hasard les fragmens de *Faust*, et que j'ai été obligé de compléter ces lacunes. Pour le moment, je me borne à vous dire que la pièce de Faust, malgré sa poétique individualité, ne peut se soustraire aux exigences que lui impose sa signification symbolique, ainsi que vous le pensez sans doute vous-même. On ne saurait perdre de vue le caractère double de la nature humaine, et l'essai vainement tenté de réunir dans l'homme le terrestre et le divin. D'un autre côté, comme la fable tend et doit tendre vers un foyer de lumière où toute forme disparaît, on ne veut pas s'arrêter au sujet même, on veut être conduit par lui à l'idée. En un mot, ce que l'on demandera à *Faust*, c'est d'être à la fois philosophique et poétique. Vous aurez beau faire, la nature du sujet vous forcera

à le traiter philosophiquement, et l'imagination sera obligée de se mettre au service de la raison... » Gœthe lui réplique aussitôt: « Merci de vos premières paroles sur la résurrection de *Faust*. Je suis sûr que vos vues sur l'ensemble de l'ouvrage seront toujours les mêmes; mais rien n'est plus encourageant que de retrouver sa pensée et ses projets en dehors de soi, et c'est surtout votre sympathie qui est pour moi féconde en plus d'un sens. » Schiller reprend: « Je viens de relire les fragmens de *Faust;* quand je pense au dénouement d'un pareil sujet, j'en ai le vertige. Rien de plus naturel, car tout repose sur une intuition, et tant qu'on n'y est pas arrivé, des matières même moins riches ne pourraient manquer d'embarrasser l'esprit. Ce qui m'inquiète surtout, c'est que, d'après le plan, le poème de *Faust* exige cette grande quantité de matières, afin qu'au dénouement l'idée puisse paraître complètement exécutée ; et je ne connais pas de lien poétique assez fort pour contenir une masse qui tend ainsi à déborder sans cesse. Mais patience, vous saurez vous tirer d'affaire. Il faudra, par exemple, que vous conduisiez votre *Faust* au sein de la vie active; et quelle que soit la scène sur laquelle vous vouliez l'introduire, la nature du héros le rendra nécessairement trop grand et trop compliqué. Il sera également très difficile de tenir un juste milieu entre les parties qui ne peuvent être que de la raillerie, et celles qu'il faudra traiter sérieusement. Ce sujet me paraît prédestiné à devenir une arène où l'esprit et la raison se livreront un combat à mort... Je suis impatient de voir comment la légende populaire pourra se marier avec la partie philosophique du poème. »

Si l'on compare la pièce nouvelle, dont ces conseils favorisèrent l'éclosion, au *Fragment*, on reconnaîtra que Gœthe n'exagère rien en reconnaissant que Schiller éclaira sa propre pensée: car c'est incontestablement sous l'influence de son ami qu'elle se développe et s'élargit. En effet, pendant la première période de sa genèse (1771 à 1775), *Faust* ne fut guère qu'un drame de *Sturm und Drang*, à trois personnages, dont deux n'étaient qu'un « dédoublement », inspiré des sentimens de révolte et de spleen exprimés déjà dans *Werther*, et du goût pour la « Renaissance allemande » qu'avait manifesté *Gœtz de Berlichingen*. Les scènes que Gœthe composa pendant les années suivantes ne sont en somme consacrées qu'à développer la « tragédie de Marguerite ». C'est à partir de 1797 seulement, sous l'influence de Schiller, que

la pièce prend son sens philosophique et symbolique. En reprenant son manuscrit, Gœthe y ajoute d'abord le *Rêve d'une nuit de Walpurgis :* un épisode satirique bourré d'allusions à des choses du moment ; puis la *Dédicace*, le *Prologue sur la scène* et le *Prologue dans le ciel*. Or, c'est surtout dans ces trois morceaux, dans le troisième surtout, qu'apparaissent les changemens qu'il introduit dans l'esprit de la légende : Faust n'est plus le simple héros d'une histoire de sorcellerie, il est devenu le représentant de l'humanité ; il est, parmi les hommes, le préféré de Dieu, qui, du haut de son ciel, sympathise aux vastes aspirations de sa créature ; enfin, sa destinée est arrêtée d'avance par la parole que le Seigneur adresse à Méphistophélès :

« *Détourne cette âme de sa source primitive ; entraîne-la, si tu peux la saisir, sur la pente de tes sentiers, et sois confondu, s'il te faut reconnaître qu'un homme bon, dans son effort au milieu des ténèbres, a la claire conscience du bon chemin* ».

Ensuite, les derniers morceaux composés ou repris, dans le corps de l'ouvrage, sont surtout ceux qui servent à souligner le sens général que le « prologue dans le ciel » a fixé. Ce sont, dans l'ordre chronologique de leur composition :

1° La scène du cachot (dont le plan se trouve déjà dans le fragment primitif), la scène de Valentin et celle de la nuit de Walpurgis, écrites toutes trois au printemps de 1798.

2° La promenade de Faust devant la porte de la ville, le monologue et la conjuration, le premier dialogue avec Méphistophélès, qui datent du printemps de 1800.

3° Le second monologue de Faust et l'hymne de Pâques, du printemps de 1801.

4° Le second dialogue de Faust et de Méphistophélès, avec le pacte qui, malgré son importance, n'apparaît qu'à ce moment tardif de la rédaction (1801).

Le premier Faust était achevé. Il ne parut qu'en 1808, dans le huitième volume des œuvres complètes. Accepté d'abord comme un poème dont la mise à la scène eût été une fantaisie irréalisable, il fut joué douze ans plus tard (1820), à la cour de Berlin. En 1829, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de la naissance de Gœthe, il fut solennellement représenté sur le théâtre de Weimar ; il faisait ainsi son entrée dans le répertoire de la scène allemande. Dès ce moment, la destinée de *Faust* était fixée : celle du petit nombre d'œuvres dans lesquelles les hommes croient

retrouver toute leur âme et toute leur pensée, et qu'ils ne se lassent jamais de commenter.

III

Un intervalle de dix-huit années s'est donc écoulé entre la publication du *Fragment* de *Faust* et celle de la première partie entièrement achevée. Ce long espace de temps ne fut point perdu pour la gloire de l'œuvre qui, si l'on peut dire, se cristallisait dans l'attente. On en parlait comme d'une chose énorme; sa publication future apparaissait comme un événement aussi important que la prise de la Bastille, que les victoires de Napoléon. Dans ses *Entretiens sur la poésie*, Auguste-Guillaume Schlegel annonçait que *Faust* renfermerait et manifesterait le génie entier de Gœthe, prendrait rang à côté des œuvres suprêmes des hommes, marquerait le point de départ d'une poésie nouvelle et serait pour les temps modernes ce que la *Divine Comédie* a été pour le moyen âge. Pendant que Schlegel vaticinait ainsi dans l'*Athenæum*, Schelling renchérissait dans ses cours, et, tout en découvrant, lui aussi, au fragment un « sens dantesque », le proclamait « plus divin que l'œuvre de Dante. » Les scènes disjointes qu'il avait sous les yeux suffisaient à le persuader que cette œuvre, qui se laissait plutôt deviner que connaître, « serait en tout sens originale, comparable à elle seule, ne reposant que sur elle-même. » Hegel lui-même se mettait de la partie, s'occupait du *Fragment* dans la *Phénoménologie de l'Esprit* (1807), et « l'*éclairait* » — selon M. Kuno Fischer — par cette lumineuse définition : « C'est la conscience individuelle dans laquelle s'est glissé l'esprit de la terre. » Ainsi, dès avant son achèvement, *Faust* était célèbre, et tombait entre les mains magnifiantes et dangereuses des commentateurs. Les orages de la période où il parut, — la plus agitée et la plus tragique qu'eût traversée l'Allemagne depuis la guerre de Trente Ans, — furent impuissans à retarder sa fortune : nous avons vu que les grands esprits de Weimar contemplaient avec sérénité les convulsions du monde, troublés seulement quand les canons grondaient devant leurs portes. L'œuvre nouvelle leur sembla aussitôt si considérable, qu'ils l'égalèrent aux événemens. Tout à l'heure, Schlegel comparait l'action de Gœthe à celle de la Révolution française. Wieland, que les scènes de la nuit de Walpurgis avaient d'abord effrayé, se demandait maintenant

« si Gœthe ne serait pas, dans le monde poétique, ce qu'est Napoléon dans le monde politique. » Quelques-uns se sont étonnés qu'en un tel moment, où chancelait l'équilibre du monde, où l'apparition et le triomphe d'un homme extraordinaire menaçaient avec l'existence des anciens États celle des vieilles traditions, une œuvre littéraire ait pu paraître sans être aussitôt étouffée et condamnée à l'oubli. La parole de Wieland, d'une candeur si belle, nous explique comment, malgré la tempête qui grondait, à la veille d'Iéna, *Faust* put être accueilli comme si l'ordre et la sécurité eussent régné sur la terre, et comment l'enthousiasme qu'il suscita d'emblée put traverser sans s'éteindre la période des sept années de jeûne, de misère, d'invasion qu'inaugura, pour la patrie de son auteur, la campagne de Prusse. L'Allemagne de cette époque était vraiment « intellectuelle ». Les œuvres de la pensée y semblaient plus importantes et plus durables que celles de la politique. Elle les saluait comme des victoires. En voyant éclore enfin le chef-d'œuvre lentement mûri de celui qu'elle avait sacré, selon cet autre mot de Wieland, « roi de ses génies », elle se réjouissait sans songer qu'il était peut-être à la merci des faits; que les événemens pouvaient arrêter sa carrière et l'envelopper d'oubli; que, dans les jours troubles qui commençaient, de bons canons eussent été plus utiles que de beaux vers; et que les hommes nécessaires, à cette heure, ce n'était ni le conseiller Gœthe ni le professeur Hegel, c'était le ministre Stein et le général Scharnhorst. Cette foi naïve a entouré l'œuvre, l'a soutenue à travers l'âpreté des temps, pendant cette sorte d'enfance de ses premières années d'où dépend en partie l'avenir des livres comme celui des hommes. Elle en a élargi le sens, elle l'a faite nationale et légendaire, elle l'a pour ainsi dire préparée à ses hautes destinées. Si *Faust* est devenu un « poème mondial », il ne le doit pas seulement à sa grandeur poétique, il le doit aussi — je serais tenté de dire surtout — à cet accueil, à cette espèce de « cristallisation » qui l'a enrichi du génie d'un peuple, qui a fleuri la pensée du poète de beaucoup de pensées étrangères et de rêves inconsciens.

Quant à Gœthe lui-même, si l'on veut savoir l'opinion qu'il avait de son œuvre, on peut voir dans les *Conversations avec Eckermann* qu'il l'admirait pour le moins autant que les contemporains. Il disait: « Le *Faust* est un sujet incommensurable », tout simplement. Il l'aimait aussi, comme il aimait sa propre personne

et sa propre vie. Il se plaisait, à l'occasion, à en souligner le sens profond. L'on a retrouvé, parmi ses papiers inédits, deux morceaux assez significatifs à ce point de vue, pour qu'on puisse les extraire du *Goethe-Jahrbuch*, où ils ont été publiés en 1888. Le premier est une sorte de compliment aux spectateurs, que voici :

« Que la pièce soit recommandée aux meilleures têtes, — — nous voudrions bien le répéter : — mais l'applaudissement seul donne de l'importance. Peut-être qu'on pourrait trouver quelque chose de mieux.

« La vie humaine est un poème pareil : elle a bien son commencement et sa fin. — Mais en tout, elle ne l'est pas. Messieurs, ayez la bonté d'applaudir ! »

Évidemment, Gœthe ne put jamais songer sérieusement à terminer sa « tragédie mondiale » par ces couplets de vaudeville. Pourquoi donc éprouva-t-il le besoin de les écrire, sinon parce qu'il pensait sans cesse à son œuvre et demeurait toujours préoccupé de ses destinées? Je retrouve le même sentiment, exprimé avec plus de poésie et plus d'ampleur, dans le second morceau qui porte le titre d'adieu (*Abschied*), dont le lyrisme obscur traduit l'attachement du poète à ses créations et l'étroite dépendance où il est des forces supérieures qui entraînent le monde et le siècle :

« ... Heureux celui que l'Art aimable attire en paix chaque printemps dans un silence nouveau, satisfait de ce qu'un Dieu lui a donné. Le monde lui révèle les traces de son propre esprit ; nul obstacle ne le décourage ; il avance selon la loi de sa nature. Et pareil au chasseur sauvage, l'audacieux ouragan de l'Esprit du Temps mugit dans les hauteurs. »

Que pendant même qu'il écrivait la première partie de *Faust*, Gœthe ait songé à la seconde, on n'en saurait douter : il l'affirme à maintes reprises; et l'on peut tenir pour certain que quelques scènes (le début de l'acte III, *devant le palais de Ménélas, à Sparte*) étaient rédigées en 1802. Cependant, pour des raisons que nous ignorons, il en abandonna le projet. Peut-être l'oublia-t-il tout simplement : les poètes ont de tels caprices. D'ailleurs, d'autres œuvres le sollicitaient. De longues années passèrent, — près d'un quart de siècle. En 1824, pendant qu'il travaillait avec Eckermann à la continuation de *Vérité et Poésie*, il retrouva parmi ses notes le plan de l'ouvrage délaissé. Il le communiqua à son fidèle *famulus*. Celui-ci, toujours prêt à l'admiration, s'enthousiasma, et réussit

à remettre le vieux maître à l'œuvre délaissée. On pense à la belle scène où Faust, centenaire, aveugle, se réjouit du « cliquetis des bêches » et des travaux utiles qu'il rêve encore, pendant que les lémures creusent sa fosse.

— Chaque jour, dit-il, je veux être informé de combien s'allonge le fossé entrepris.

Méphistophélès répond à demi-voix :

— Il est question, si je suis bien informé, non d'un fossé, mais... d'une fosse.

L'esprit honnête et béat d'Eckermann n'aurait pas même été effleuré par de telles pensées. Il ne songe ni aux difficultés, ni aux obstacles, et Gœthe, galvanisé, sent se réveiller ses anciennes ardeurs. A mesure que son travail avance, il en lit des fragmens à son « Wagner », dont l'admiration l'encourage. Pourtant, l'âge pèse sur lui ; il avance avec lenteur, il se plaint de ses efforts et de sa peine : il ne peut plus travailler « qu'aux premières heures du jour », lorsqu'il est « rafraîchi et fortifié par le sommeil, et que les niaiseries de la vie quotidienne ne l'ont pas encore dérouté. » Encore n'avance-t-il guère : « Qu'est-ce que je parviens à faire? ajoute-t-il. Tout au plus une page de manuscrit, dans le jour le plus favorisé, mais ordinairement ce que j'écris pourrait tenir dans la paume de la main, et bien souvent, quand je suis dans une veine de stérilité, j'en écris encore moins. » Pourtant, il se passionne pour ce nouveau drame, et, bien qu'il l'eût oublié pendant dix-sept ans, il finit par se persuader qu'il y a pensé sans cesse, que c'est le complément nécessaire du premier Faust, et même que la suite sera bien supérieure au commencement. Le 1er septembre 1829, il dit à Eckermann :

« J'ai conçu ce poème il y a bien longtemps, *depuis cinquante ans* je le médite, et les matériaux en sont tellement entassés, que maintenant, l'opération difficile, c'est de choisir et de rejeter. L'invention de cette seconde partie est réellement aussi ancienne que je vous le dis. Mais le poème gagnera, j'espère, à n'être écrit qu'aujourd'hui ; avec le temps, mon esprit a acquis des idées plus claires sur les choses du monde. J'irai comme quelqu'un qui, dans sa jeunesse, a beaucoup de petite monnaie d'argent et de cuivre, qu'il a toujours changée avantageusement pendant tout le cours de sa vie, de telle sorte qu'il voit maintenant toute sa fortune de jeune homme changée en pièces d'or. »

Quelques mois auparavant (1er juin 1871), il écrivait à Zelter :

« Ce n'est pas une bagatelle que de réaliser à quatre-vingt-deux ans ce qu'on a conçu dans sa vingtième année... »

Un peu plus tard (17 mai 1832), à Guillaume de Humboldt:

« Voilà plus de *soixante ans* que j'ai conçu le *Faust*; j'étais jeune alors, et j'avais déjà clairement dans l'esprit, sinon toutes les scènes avec leur détail, du moins toutes les idées de l'ouvrage. Ce plan ne m'a jamais quitté; *partout il m'accompagnait doucement dans ma vie*, et de temps en temps je développais les morceaux qui m'intéressaient sur le moment. *Il était resté dans la seconde partie un certain nombre de lacunes*, qu'il fallait remplir sans y faire languir l'intérêt, et j'ai éprouvé combien il était difficile de faire par la volonté seule ce qui devait être l'œuvre de l'instinct libre et spontané. »

Je n'ai pas besoin de dire que je ne songe pas un instant à reprocher à Gœthe les incertitudes de sa chronologie: au terme de sa longue vie, si remplie d'œuvres, d'occupations, d'aventures, il avait acquis le droit d'oublier les dates exactes de sa conception. Si j'ai tenu à rapprocher ces fragmens un peu contradictoires, c'est qu'ils nous permettent de suivre et de caractériser le travail qui s'opérait dans l'esprit de l'illustre vieillard; c'est aussi que le secret de ce travail intime renferme le sens même du poème et contribuera à nous le livrer. Peu à peu, les deux parties de *Faust*, si distinctes, si différentes, se sont rejointes à travers les années; en sorte que l'œuvre, qui est bien réellement double, trouve sa suite dans la mémoire du poète, surchargée de souvenirs, et dans son imagination surchargée de rêves. Plus de solution de continuité, plus d'années de paresse, plus de période où le manuscrit dormait, négligé, oublié presque, chassé de la pensée par d'autres œuvres ou par d'autres soucis. Le poème se confond avec la vie qu'il a remplie, dont il reproduit les phases, dont il est le fil conducteur. Lorsqu'il l'eut achevé, au prix de ses dernières forces, Gœthe put véritablement le croire: oui, il put croire que *Faust* datait vraiment de sa vingtième année, l'avait accompagné doucement à travers toute son existence, et qu'il formait un tout harmonieux et complet, aussi bien qu'une œuvre créée d'un seul coup, par un geste du génie. Belle et douce et noble illusion, — et qui renfermait, nous le verrons plus tard, une grande part de vérité. Au cours de ces études, je me suis quelquefois irrité contre cet homme, dont la supériorité eut tant de faiblesses. Ici, du moins, on peut admirer

sans réserve la grandeur de l'artiste et du travailleur, debout à côté de l'œuvre achevée qui incarne toute son âme.

IV

Maintenant, j'entre en tremblant dans la forêt des commentaires.

C'est un taillis épais et sombre, — la *Selva oscura* dont il est parlé dans l'autre « poème mondial ». Des rameaux épais pendent lourdement sur le sol, où rampent des ronces et des lianes. De-ci, de-là, quelques rais de lumière filtrent à travers le feuillage. Et, dans cette ombre tiède, la végétation est d'une incroyable richesse. Les arbres, les arbustes, les buissons croissent et multiplient avec une abondance de forêt des tropiques. Il n'en est aucun qui, à peine jailli du sol, n'en produise aussitôt mille autres. Ils s'enchevêtrent, ils s'entre-croisent, ils s'entre-choquent sans réussir à s'entre-détruire. C'est une vie mystérieuse et folle, luxuriante et fastidieuse, intarissable et grotesque. Malheur à qui se risque dans ces parages! *Voi ch'entrate*, — armez-vous d'une robuste patience (1)!

Ces arbres, ces arbustes, ces buissons que je viens d'évoquer par image, ce sont les philosophes, les philologues, les théologiens, les historiens, les érudits et les Gœthiens : car ils se sont tous mis à la besogne. Expliquer *Faust* est devenu une position sociale. On l'a couvert d'in-octavo et de brochures : le poème disparaît, écrasé, étouffé, dévoré. Chacun de ces rats, pour en avoir absorbé un morceau, croit s'être rempli de génie. Exception faite pour quelques-uns, qui demeurent par miracle maîtres de leur intelligence, ils sont niais et prétentieux, téméraires et vains. On voudrait leur dire, comme Faust à Wagner : « Vos discours si brillans, où vous faites si belle frisure aux bagatelles humaines, sont stériles comme le vent brumeux qui siffle en automne à travers les feuilles sèches ! » On ne peut s'empêcher de s'écrier, comme l'écolier qu'a prêché Méphistophélès : « Tout cela m'abasourdit comme s'il me tournait une roue de moulin dans la tête ! »

Les allégoristes et les symbolistes méritent la palme. Il n'est interprétation, compliquée jusqu'à l'absurde, que n'ait inventée

(1) Voir la brochure de M. Kuno Fischer : *Die Erklärungsarten des Gœtheschen Faust;* Heidelberg, 1889.

leur délirante imagination. Pour eux, par exemple, la scène du cachot devient une représentation symbolique du dogme de la foi. Lorsque Faust entre dans la prison, avec le trousseau de clefs et la lampe de nuit, le trousseau représente la fausse confiance en soi, et la lampe, les sèches et insuffisantes lumières de la raison ; le barbet diabolique est le symbole de l'Esprit de la Nature ; le rire enchanté, celui de la métamorphose des plantes; et ainsi de suite. Nous sommes visiblement en pleine folie. Rappelons-nous cependant que toutes les grandes œuvres ont suscité de telles fantaisies, et aussi que Gœthe n'est pas tout à fait innocent du trouble de ces honnêtes gens: une fois convaincu, par Schiller, que son œuvre était incommensurable (ce dont il ne se fût jamais aperçu tout seul), il s'est efforcé d'en compliquer le sens. Plus tard, quand il a consacré ses dernières années à composer la seconde partie, il a vraiment travaillé à en faire, selon le mot de M. Henri Fischer, « le grand sphinx » de la littérature moderne, avec son empereur, son astrologue, son Hélène, ses fleurs parlantes, ses divinités païennes, ses sirènes, sa Phorkyade, ses Lémures; il a ouvert l'espace à ces abstracteurs de quintessence dont la fonction paraît être d'embrouiller les questions. « Finalement, comme dit Méphistophélès, nous dépendons toujours des créatures que nous avons faites. »

Il ne me semble pas que les philosophes et les théologiens s'approchent beaucoup plus de la vérité lorsqu'ils essayent de faire du *Faust* une sorte de manifeste poétique des systèmes qui leur sont chers, ou qu'ils veulent combattre. Ce qui le prouve, ce sont leurs contradictions. Les uns, en effet, voient dans le poème dont ils marquent le caractère négatif, un retour aux doctrines du XVIII[e] siècle, avec lesquelles Gœthe avait longtemps rompu. Les autres le revendiquent comme une sorte de livre sacré du néo-paganisme. Quelques-uns en veulent trouver tout le sens dans les dernières scènes, et l'acceptent comme un retour inespéré au catholicisme : un « converti » se persuade que Gœthe était arrivé tout près de la foi catholique, et que des « circonstances extérieures » l'empêchèrent seules de l'adopter formellement, et Louis Veuillot s'écrie, dans un mouvement pathétique : « Tout à coup, dans le cœur du poète, l'instinct vainqueur de la beauté l'emporte sur la haine de la vérité. D'un trait il supprime le libertin, le païen, le blasphémateur; toutes ces ignominies disparaissent comme les monstruosités d'un rêve, et Gœthe, à la splendeur du jour, ne

garde que le Faust pour qui Marguerite mourante a prié. » Il en est qui déclarent que le poème est d'un navrant pessimisme, tandis que d'autres en admirent l'optimisme sain et bienfaisant. Pour ceux-ci, c'est un mystère; pour ceux-là, un système. Bref, tous croient y trouver ce qu'ils y cherchaient. Et peut-être bien que ce n'est pas une illusion. L'erreur commune à ces commentateurs, c'est que chacun veut avoir raison contre les autres, — tandis qu'ils n'ont raison qu'ensemble. Une œuvre qui contient la pensée d'une vie entière ne saurait s'enfermer dans un système, ni représenter une face unique de la vérité : nécessairement, elle est multiple et contradictoire, comme le sont toujours les grands esprits où se réfléchit le spectacle des choses, les « microcosmes » qui reproduisent les changeantes images du monde en mouvement.

Cependant, les historiens sont arrivés à la rescousse, et ils ont déplacé le problème. Renonçant à chercher le mot de l'énigme dans le poème considéré en lui-même, ils l'ont rattaché aux diverses légendes dont il est issu, en tâchant de faire jaillir quelque lumière de ces rapprochemens : celle de Simon le Magicien, celle de Cyprien d'Antioche, etc. Ils ont fait ainsi de belles découvertes : c'est pendant que Luther est en train de traduire la Bible à la Wartbourg que Faust vend son âme au diable et commence à courir le monde avec son sinistre compagnon. Notez que Faust porte le titre de *Docteur*, comme Luther. Voilà qui explique tout : Faust est le sorcier anti-luthérien, comme Cyprien d'Antioche fut le sorcier anti-catholique, comme Simon fut le sorcier anti-judaïque. Ne vous semble-t-il pas que cela est de première importance et nous avance beaucoup?

Les philologues ne pouvaient rester inactifs : ils sont facétieux et patiens, et la comparaison des textes leur réserve des joies infinies. Ils ont donc comparé l'une à l'autre les trois versions de *Faust*; et ils ont comparé à des fragmens de ces trois versions d'autres fragmens empruntés à la correspondance ou aux poésies de Gœthe. Des rencontres de mots, des ressemblances d'images suffisent à les plonger dans des joies infinies : ils en tirent des conclusions éloignées, et, comme il n'est rien de moins précis que de tels rapprochemens, ces conclusions prêtent à des discussions dont les imprimeurs auraient tort de se plaindre. Mais, on le devine, les philologues ne peuvent avoir la prétention de saisir la « pensée fondamentale » du poème, et leur exégèse

n'aboutit guère qu'à fixer — bien approximativement — la date de la conception ou de la rédaction des divers morceaux du poème. Or, les recherches faites dans ces dernières années parmi les archives de Weimar ont éclairci et fixé, avec une stricte minutie, cette chronologie : les pauvres philologues en sont donc pour leurs frais d'hypothèse, de rapprochemens, de déductions, et l'on les traite à présent de « vieillis » et de « démodés ».

Par-dessus la question du sens général du poème, des dates précises de sa composition, de ses rapports avec les légendes de magiciens qui ont étonné le monde depuis les origines du christianisme, de ses relations avec la foi chrétienne, avec les divers systèmes philosophiques du temps présent et du temps passé, il en est une autre — une question de préséance, celle-là, et pour ainsi dire de protocole — qui ne laisse pas de tourmenter beaucoup d'esprits dévoués à la hiérarchie : *Faust* est-il vraiment un « poème mondial » (*Weltgedicht*), comme la *Divine Comédie* et *Hamlet*? N'est-il qu'une œuvre temporaire, image de l'époque qui l'a vu naître, produit d'un talent heureux plutôt que d'un génie universel, émancipé des lois du temps et de l'espace? ou bien encore est-il, par excellence, l'œuvre de son pays, est-il pour l'Allemagne ce que l'*Odyssée*, par exemple, est pour la Grèce antique, ce que *Don Quichotte* est pour l'Espagne? Hélas! pas plus que sur les autres, les critiques n'ont pu se mettre d'accord sur ce problème d'étiquette! Les fanatiques répondent par l'affirmative, en s'efforçant de varier les formules de leur admiration. Les détracteurs soutiennent la thèse opposée, et les bons argumens ne leur manquent pas. Les premiers affirment : « *Faust* est notre poème allemand central, la tentative la plus grandiose et la mieux réussie de résoudre poétiquement l'énigme du monde et de la vie, un poème tel qu'aucune autre nation n'en peut montrer l'égal en profondeur et en abondance d'idées réalisées en images plus naïves et plus vivantes (1). » Les autres (2) répondent : « ... Faust tient des monologues infinis, dispute avec Wagner et Méphistophélès, lequel les raille tous deux. De tous les grands mots et des déclamations de Faust, il ne sort aucune grande action, pas même l'essai d'en commettre quelqu'une. Sitôt qu'il entre dans la vie, il tombe du haut du rôle mondial qu'il récite pour séduire la première fillette venue — et même de la façon la plus triviale —

(1) Fr. Strauss.
(2) Le P. Baumgartner.

avec l'aide d'une entremetteuse. Le poème mondial annoncé se dénoue en un drame d'amour, le drame d'amour en une histoire criminelle. Quelque tragique que puisse être cette chute rapide, aucun caractère plus noble, aucun idéal plus haut, aucune action salutaire ne brille dans la sombre nuit du tableau. La seconde partie devient « une allégorie fantomatique » d'une confusion carnavalesque telle que le poète n'y trouve aucune issue, sinon de faire mourir Faust dans une incroyance obstinée et de le transporter ensuite dans des sortes de limbes catholiques. » Entre ces opinions extrêmes, il y a de la marge. Le seul fait qu'elles coexistent suffit cependant à prouver que, « mondial » ou non, et quelle que soit la place exacte qu'il occupe dans l'échelle incertaine des œuvres littéraires, le poème où Gœthe a mis toute sa vie est de ceux — si l'on me permet cette expression — dont « l'avenir est assuré. »

V

Comment Gœthe l'interprétait-il lui-même?

Lorsqu'il eut la première idée de sa pièce, il n'en comprit pas toute la grandeur. Il la soupçonna plus tard, en Italie, quand il rouvrit les cahiers jaunis de son vieux manuscrit; car il écrivit cette phrase significative : « C'est tout autre chose d'achever la pièce aujourd'hui ou il y a quinze ans. » Mais ce fut sans doute l'admiration de Schiller qui commença à l'éclairer sur son œuvre. Pourtant, il en parlait encore simplement, sans paraître soupçonner qu'à peine achevée, — et même avant de l'être, — elle lui vaudrait un de ces rayons de gloire que les plus ambitieux parmi les poètes osent à peine convoiter. Quand la gloire fut là, quand l'admiration éclata de toutes parts autour du poème, quand le flot des commentaires commença à l'entraîner, Gœthe fut bien obligé de reconnaître que Schiller ne s'était point trompé, et qu'il avait accompli quelque chose de tout à fait extraordinaire. Peut-être en eut-il d'abord un peu d'étonnement : car il savait bien que, pendant de longues périodes, il avait entièrement oublié son *Faust;* qu'à travers les années, l'œuvre avait changé d'esprit, d'« idée » et de moyens; qu'une bonne partie de l'honneur de sa composition revenait à Schiller; enfin, qu'en bonne conscience, il n'y avait mis ni la moitié, ni le quart, ni le dixième de ce qu'y découvraient les critiques et les philosophes. J'imagine que cet

étonnement, par une pente naturelle, se changea bientôt en satisfaction : peu à peu, l'auteur se familiarisait avec sa grande œuvre. Quand il se décida à la continuer, il avait fini par y voir à son tour tout ce qu'on y voyait, et davantage encore : les débordemens de la critique avaient emporté la simple lucidité de sa conscience de créateur. Pour l'aider dans son travail, Schiller n'était plus là : il fallut se contenter d'Eckermann. Ce n'était plus la même chose. Au lieu d'un génie égal au sien, un brave homme un peu niais, rempli d'une bonne volonté touchante, susceptible d'admirer avec béatitude et même, jusqu'à un certain point, de comprendre, mais incapable de donner un bon conseil, d'avoir une idée ou de la susciter autrement qu'à force d'écouter. Schiller parlait, puisait à pleines mains dans le trésor de son imagination et de sa pensée, faisait largesse de lui-même : Eckermann ouvrait les oreilles, s'extasiait et prenait des notes. Gœthe en fut donc réduit à tirer de son propre fonds les élémens de ferveur et de foi qui pussent le soutenir ; et il s'appliqua à hausser *Faust* au niveau des commentaires, à y découvrir ce que les autres y trouvaient, ce qu'il commençait à juger nécessaire d'y mettre. Aussi ses explications, si j'ose dire, se corsent-elles. Le 10 janvier 1825, par exemple, le bon Eckermann lui raconte qu'il est en train de lire *Faust*, et trouve que c'est « un peu difficile. » Gœthe sourit et répond :

« En effet, je ne vous aurais pas encore conseillé *Faust*. *C'est un ouvrage de fou, et qui va au delà de tous les sentimens habituels.* Mais puisque vous avez agi sans me consulter, continuez, vous verrez comment vous en pourrez sortir. Faust est un individu si étrange, que peu d'êtres seulement peuvent partager ses émotions intimes. Le caractère de Méphistophélès est aussi très difficile à cause de son ironie, et aussi parce qu'il est le résultat personnifié d'une longue observation du monde. »

Deux ans plus tard (6 mai 1827), on serre le sujet de plus près. Eckermann veut absolument savoir quelle est l'*idée de Faust*. Cette fois, Gœthe se fâche : pourquoi les Allemands ont-ils la manie de chercher et d'introduire partout des « idées profondes » ? Dire « l'idée » qu'il a voulu incarner dans son œuvre, vraiment, il ne le saurait. Il s'écrie : « *Depuis le ciel, à travers le monde, jusqu'à l'enfer*, voilà l'explication, s'il en faut une. » Elle est assez large pour lui plaire. Pourtant, elle ne lui suffit encore pas. Il renchérit : « Cela aurait été vraiment joli, si j'avais voulu rattacher

à une seule idée, comme à un maigre fil traversant tout le poème, les scènes si diverses, si riches de vie variée, que j'ai introduites dans *Faust!* » Et il explique qu'il n'a jamais cherché à « incarner une abstraction », mais à transformer ses « impressions » en peintures vivantes. Plus tard encore, à mesure qu'il avance dans la rédaction de sa seconde partie, il interprète à son bon *famulus* le morceau dont il lui fait lecture, ou revient de temps en temps sur sa conception générale. Eckermann admire comme s'il comprenait. Ses remarques révèlent d'ailleurs les bornes de son esprit. Ainsi, le 17 février 1831, Gœthe lui montre le manuscrit du second *Faust*. Eckermann le contemple avec respect, s'étonne de sa masse, et présente cette observation dont on goûtera la candeur :

— Voilà ce que vous avez écrit depuis six ans que je suis ici, et cependant toutes vos autres occupations ne vous ont permis d'y donner que très peu de temps! On voit comme une œuvre grossit, même quand on se borne à n'y ajouter qu'un peu de temps en temps.

Puis, pour dire mieux, il reprend, avec autorité :

— Dans cette seconde partie, on voit apparaître un monde bien plus réel que dans la première.

Et Gœthe, enchanté, d'expliquer aussitôt :

— C'est naturel. La première partie est presque tout entière consacrée à la peinture d'émotions intimes et personnelles : tout part d'un individu engagé dans certaines idées, agité par certaines passions; la demi-obscurité de cette partie peut avoir pour les hommes son attrait. Dans la seconde partie, presque rien ne dépend plus d'un individu spécial; là paraît un monde plus élevé, plus large, plus clair, plus libre de passions, et l'homme qui n'a pas cherché un peu, qui n'a pas en lui-même quelques-unes de ces idées, ne saura pas ce que j'ai voulu dire. »

Enfin, — pour abréger ces citations cependant instructives, — le 6 juin 1831, Gœthe attire l'attention d'Eckermann sur le fameux passage de la conclusion : « *Il est sauvé, le noble membre du monde des méchans esprits...* » Et il en dégage le sens en ces termes :

« Ces vers contiennent la clef du salut de Faust : dans Faust a vécu une activité toujours plus haute, plus pure, et l'amour éternel est venu à son aide. Cette conception est en harmonie parfaite avec nos idées religieuses, d'après lesquelles nous sommes sauvés non seulement par notre propre force, mais aussi par le

secours de la grâce divine. Vous devez avouer que cette conclusion, où l'âme sauvée s'élance au ciel, était très difficile à composer; et au milieu de ces tableaux supra-sensibles, dont on a à peine un pressentiment, j'aurais pu très facilement me perdre dans le vague, si, en me servant des personnages et des images de l'Église chrétienne, qui sont nettement dessinés, je n'avais pas donné à mes idées poétiques de la précision et de la fermeté. »

Si l'on rapproche ces déclarations pour en dégager la substance, on trouvera que Gœthe distinguait dans son chef-d'œuvre :

Une part d'impressions personnelles, « réalisées poétiquement », dont l'enchaînement constitue la plus grande partie du *premier Faust;*

Une représentation plus générale et symbolique du monde, dans le *second Faust;*

Plusieurs idées abstraites, qui ne sont point le but essentiel de l'œuvre, mais qui s'y sont introduites;

Une idée d'ensemble (quoiqu'il ait une fois affirmé qu'il n'y en avait point) : celle du salut de Faust par l'effort.

Cette explication est plus claire, plus précise, plus juste qu'aucune de celles des commentateurs, lesquelles se ramènent presque toutes à choisir l'un ou l'autre de ces traits, pour en exagérer l'importance aux dépens de celle des autres. On peut l'accepter pour fil conducteur à travers l'œuvre : elle mérite plus de confiance que les volumes petits ou gros entassés autour du poème. Et d'ailleurs, les diverses catégories des critiques, les historiens, les philosophes, les érudits, les philologues, y trouveront chacune leur compte : elle est synthétique; c'est peut-être ce trait qui la rapproche de la vérité.

En lisant *Faust*, il importe avant tout de penser sans cesse à la façon singulière dont il fut composé, haché par la vie, abandonné pour d'autres œuvres, repris avec ferveur, oublié, et devenant enfin le sommet de cette fameuse « pyramide » que Gœthe voulait élever par l'entassement de ses actes, de ses pensées et de ses écrits. Là est le secret de sa séduction, comme aussi de son défaut : le manque d'unité. M. Kuno Fischer, qui demeure malgré tout un des commentateurs les plus clairvoyans, l'a bien vu sans vouloir le reconnaître : « L'unité de la tragédie de Faust, dit-il en arrivant au terme de sa longue étude, se trouve dans la personne et dans le développement du poète : c'est pour cela qu'elle est plus vivante, plus originale, plus ample que celle

qui résulte d'un plan réfléchi et arrêté d'avance. » En vérité, c'est là une affirmation dont on sent la faiblesse : Faust n'a pas, ne peut pas avoir plus d'unité que la longue existence dont il est le reflet, laquelle a été singulièrement ballottée et mobile. Il est fait de la même matière. Comme Gœthe, il part à divers momens sur des pistes différentes, qui ne se rejoignent pas toujours; comme lui, il réunit tant bien que mal des « fils bariolés » dont les nuances, parfois, ne s'accordent guère. Commencé pendant l'extrême jeunesse (je rappelle que le premier monologue date de 1771, et que quelques mots à peine y furent changés), il paraît vouloir être une protestation contre la science officielle, l'université, la pédanterie, et traduire cette aspiration à tout connaître, à tout savoir, à posséder tout ce que l'esprit peut embrasser, qui poussait déjà l'étudiant de Leipzig à suivre à la fois des cours de droit, de lettres et de dessin. Il se teinte de violence, il tourne à la révolte en traversant la période de *Sturm und Drang*, — frère de Gœtz et de Werther, hostile comme eux à l'ordre établi, tourmenté par les mêmes angoisses sourdes devant la double énigme du monde et de la vie. Cependant, de précoces expériences, des sentimens violens et fugaces, des aventures de jeunesse arrachent le jeune Gœthe au monde « suprasensible » dans lequel se complaisait son imagination : c'est un monde nouveau qui se révèle à lui, celui du sentiment, celui de la douleur, celui de la femme. S'il m'est permis d'employer une image qui ne lui aurait point déplu en ce temps-là, il descend du ciel de Jupiter à celui de Vénus : Marguerite, qui est sa création propre bien plus que les autres personnages du drame, passe au premier plan, devient pour un moment la figure centrale de la pièce. Elle est la sœur aussi de ces humbles héroïnes authentiques, qui s'appellent Annette Schœnkopf ou Frédérique Brion. Elle est celle également des deux Marie de *Gœtz* et de *Clavijo :* et elle prend d'emblée un développement, une ampleur que n'avaient point ces pâles abandonnées. La sœur de Beaumarchais disait doucement :

« Je suis une insensée et malheureuse jeune fille. La douleur et la joie ont miné, avec toute leur violence, ma pauvre vie... »

Marguerite chante ces admirables stances, qui demeurent une des plus belles pages de l'œuvre achevée :

« Ma paix est passée, mon cœur est lourd... Je ne le retrouverai jamais, jamais plus.

« Tout lieu où je ne le possède pas est pour moi la tombe; le monde entier m'est amer comme fiel.

« Ma pauvre tête se dérange, mon pauvre esprit s'en va en lambeaux.

« Ma paix est passée, mon cœur est lourd; je ne le retrouverai jamais, jamais plus.

« C'est lui que j'attends à la fenêtre, c'est pour lui que je quitte la maison.

« Sa fière démarche, sa noble stature, le sourire de sa bouche, la puissance de ses yeux, et de sa parole l'abondance enchanteresse, le serrement de sa main, et son baiser, hélas!

« Ma paix est passée,mon cœur est lourd; je ne le retrouverai jamais, jamais plus.

« Mon cœur s'élance vers lui; ah! si je pouvais l'étreindre et le retenir,

« Et le baiser à ma volonté, de ses baisers dussé-je mourir (1)! »

C'est ainsi qu'en évoquant ses propres souvenirs, en les incarnant dans une figure qu'il n'achève pas de fixer, en les mêlant au drame ou en leur laissant le ton lyrique qui leur convient,Gœthe écrit, sans y songer, la partie la plus humaine, la plus vivante de son chef-d'œuvre, cette « tragédie de Marguerite » qui, malgré tous ses efforts, ne s'est jamais complètement fondue dans *Faust*, et sans laquelle cependant *Faust* ne serait qu'une œuvre morte. Cependant, les dix premières années du séjour de Weimar chassent le romantisme et la « sensiblerie ». Gœthe devient un penseur et comme tel, quand il reprend sérieusement son œuvre, il songe d'abord à reléguer Marguerite à la place qui convient à une petite fille aussi modeste : c'est-à-dire qu'il la néglige, en tâchant de développer les autres élémens. C'est la période des scènes « à côté », solennelles et prétentieuses, et d'ailleurs fort inégales. D'abord (1787-1788), la scène si fastidieuse : *Cuisine de sorcières*, et la scène si belle : *Un bois et une grotte*, qui marque un premier effort pour ramener au premier plan Faust, délivré de Marguerite, repris par ses grandes pensées et ses vastes désirs (« Sublime Esprit, tu m'as tout donné... »); puis cet insupportable *Rêve d'une nuit de Walpurgis*, bourré d'allusions aux événemens littéraires de l'époque, où l'on voit passer les figures falotes des dieux

(1) J'emprunte la traduction des morceaux de *Faust* que je cite à l'excellente traduction de M. Camille Benoit; Paris, 1891.

de l'Olympe mêlés aux écrivains allemands. A peu près en même temps, naissent les trois prologues, dont l'évident dessein est d'expliquer et d'amplifier le sens de l'œuvre; et Faust revient au premier plan, dans les scènes où doit éclater la supériorité de son génie. De plus, l'*idée* centrale de la pièce apparaît enfin dans le pacte; car jusqu'alors on ne pouvait la soupçonner un peu que dans la scène : *Un bois et une grotte*. D'autres morceaux tendent à réduire les caractères essentiellement personnels de l'œuvre, à lui enlever son cachet intime pour en faire ce que Schiller, plus encore que Gœthe, voulait qu'elle fût : une représentation générale de la vie, un microcosme, le signe cabalistique de l'univers. Telles sont entre autres les scènes : *Devant la porte de la ville*, qui mêlent le penseur solitaire au fourmillement humain; l'hymne de Pâques, qui fait intervenir la pensée et la légende chrétiennes dans le drame intellectuel; la scène du barbet et du sommeil de Faust, qui contribuent à remettre à son rang le véritable héros; le pacte dont nous avons déjà marqué la portée; la nuit de Walpurgis, obscure et encombrante. Toutes ces scènes trahissent la préoccupation de Gœthe, qu'il n'avait certainement pas lorsqu'il entreprit son œuvre, d'y « concrétiser » ou d'y « figurer » des idées abstraites, dépendantes de l'idée centrale. C'est ainsi que la question du salut de Faust se pose au moment du pacte pour rester en suspens à travers cette dramatique scène du cachot, que termine l'appel désespéré : *Henri! Henri!* dénouement incomplet dont toute l'esquisse se trouve déjà dans le manuscrit Gœchhausen. C'est ainsi que le « panthéisme », dont Gœthe aimait à faire profession, se répand dans les invocations lyriques de son protagoniste ou dans ses duos avec Méphistophélès. C'est ainsi encore que ses opinions, ses jugemens, ses rancunes viennent s'incarner en des symboles dont je réussis bien à saisir le sens, mais non la valeur poétique, et qu'aucun lien naturel ne rattache d'ailleurs au poème.

Si l'on compare les scènes écrites de 1771 à 1797 (c'est-à-dire, en somme, la « tragédie de Marguerite ») à celles qui furent ajoutées de 1797 à 1801, l'on reconnaîtra que celles-ci grandissent le personnage de Faust, mais qu'elles détruisent l'unité de l'œuvre. Elles cherchent à en préciser le sens, et le laissent en suspens : car, lorsqu'une « voix d'en haut » nous a appris que Marguerite est sauvée, quand nous avons vu Faust disparaître avec Méphistophélès qui l'entraîne, nous ne savons si le pacte a

été rempli, nous ignorons lequel est le vainqueur, de l'homme ou du diable, et si le *Seigneur* du *Prologue dans le ciel* était fondé à prétendre qu' « un homme bon, dans son effort au milieu des ténèbres, a la claire conscience du bon chemin. » Lorsque Gœthe essaya de renouer ce fil interrompu, il n'était plus le maître impérieux et sûr de sa pensée : les reflets de sa longue vie vacillaient dans sa mémoire, comme des lumières éloignées dans un miroir terni; sa sensibilité, si longtemps frémissante, avait fini par s'éteindre dans une sorte de triomphante béatitude. Ayant respiré trop d'encens, il ne se sentait plus une âme d'artiste, que l'humble effort nécessaire préserve de la folie de l'orgueil : au lieu de poursuivre l'achèvement d'une œuvre d'art, limitée dans son ampleur, il rêva de créer, comme Dieu, un monde avec du chaos. Et, revenant au procédé qui nous avait valu les scènes les moins heureuses du premier Faust, il se mit à ressasser, coulées en vagues symboles recherchés, laborieux et vains, les multiples idées dont il avait nourri sa dévorante intelligence, les notions infiniment diverses qu'elle avait puisées à tant de sources, les lueurs insaisissables qu'elle avait regardées vaciller jusque sur le marais phosphorescent de l'occultisme. De là, cette succession bizarre et pénible de dieux, de monstres, d'allégories, d'abstractions, de mythologies : un spectacle incohérent, mais qu'il ne faut pas dédaigner sous prétexte de sa confusion, car les soubresauts même déréglés d'un tel génie ont encore de la grandeur; une fantaisie obscure en laquelle des esprits très subtils et très informés pourront se complaire, mais qu'il est impossible (à moins d'être membre influent de la *Gœthe-Gesellschaft* ou *privat-docent* « lisant » un cours d'exégèse gœthienne dans quelque université) de considérer comme une véritable œuvre d'art.

Pourtant, quelque hétérogène que soit le *second Faust*, il faut remarquer que Gœthe y sut ramener son *idée principale*, celle qui constitue le fond de son grand œuvre, bien qu'il ne l'y ait introduite que longtemps après le travail entrepris. Elle se dégageait déjà dans la scène du *Cabinet d'études*, dans le beau monologue que tient Faust devant le Nouveau Testament, en présence du barbet qui l'a suivi, surtout dans ce morceau :

« Il est écrit : « Au commencement était le Verbe! » Ici je m'arrête déjà! Qui m'aidera à continuer? Il m'est impossible d'accorder au Verbe un si haut prix. Il faut que je traduise au-

trement, si l'Esprit me dispense bien sa lumière. Il est écrit : « Au commencement était l'Intelligence! » Réfléchissons bien à cette première ligne, et que ma phrase ne se presse pas trop! Est-ce de l'Intelligence qu'est née la Force? Mais tandis que j'écris ceci, quelque chose m'avertit déjà de n'en pas rester là. L'Esprit vient à mon aide! Me voici soudainement inspiré, et j'écris avec assurance : « Au commencement était l'Action. »

Il semble qu'en avançant vers le terme de ses expériences, Faust en revienne à cette illumination de « l'Esprit ». Rapprochez de cette lueur entrevue à travers ses doutes la déclaration si nette qu'il fait longtemps plus tard à son éternel compagnon, en sortant d'un nuage, dans une scène fort belle :

— Le commandement, voilà ce que je veux conquérir, la possession : *l'action est tout, néant que la gloire!*

D'autres passages synoptiques, que nous avons déjà signalés, dégagent encore cette idée de la prédominance de l'action, avec une force plus grande. Ce sont, dans le *Prologue dans le ciel*, les paroles déjà citées du Seigneur (« Un homme bon, dans son effort au milieu des ténèbres, a la claire conscience du bon chemin »); les conditions du pacte; le dernier projet de Faust (la construction d'une digue); son dialogue avec l'Inquiétude (« Je n'ai fait que courir à travers le monde... Je n'ai fait que désirer et accomplir et désirer encore, et j'ai ainsi traversé ma vie avec la puissance de l'orage »); la dernière parole de Faust (« Celui-là seul mérite la liberté aussi bien que la vie, qui sait la conquérir chaque jour... »); enfin, la strophe du « Chœur des Anges » à laquelle il faut revenir :

« Il est sauvé, le noble membre du monde des Esprits, sauvé du malin : *celui qui s'efforce en une constante aspiration, celui-là nous pouvons le racheter.* »

Que ce soit bien là l'idée fondamentale de *Faust*, on n'en saurait douter. A travers les oscillations d'une œuvre dont l'équilibre n'est jamais parfait, derrière le drame d'amour qui remplit sa première partie, sous les broderies allégoriques et symboliques dont sa seconde partie est surchargée, cette idée du salut par l'action ressort, lumineuse et certaine. Peu importe que plusieurs scènes aient été écrites avant qu'elle se soit précisée dans l'esprit du poète, peu importe le moment de la composition où elle est apparue : elle la domine comme elle la dénoue. Elle est le ciment qui retient ensemble les fragmens de l'œuvre parfois prête à se

morceler; elle est l'âme invisible qui meut l'organisme du poème. Et j'ai hâte de dire, après avoir fait cette concession aux rhétoriciens qui croient avoir tout prouvé lorsqu'ils ont démontré « l'unité » de *Faust*, que cette « idée centrale » ne sert en somme qu'à en rétrécir les proportions. Hé quoi! l'on nous a montré, le long d'un drame complexe et touffu, un exemplaire exceptionnel de l'humanité, un être aux aspirations infinies, aux pensées illimitées, capable « de sentir dans sa poitrine toute l'œuvre des six jours », et tellement incapable de satiété qu'il a pu engager son salut éternel sur la certitude que rien ne le satisfera jamais, grand à la fois par son angoisse devant le problème du monde, par sa soif de jouissances inconnues, par sa volonté d'assujettir les forces secrètes qui l'entourent et l'inquiètent, par son DÉSIR, enfin, dans le sens le plus vaste, le plus mystérieux, le plus inapaisé du mot. Belle conception, qui dépasse et relève la légende dont elle est issue, conception digne d'un noble esprit et d'une époque féconde. Mais, sorti du cerveau qui l'a créé et jeté dans la réalité du drame, que fait cet homme surhumain, — ce « superhomme », s'il est permis de le définir par une expression qui l'aurait enchanté? Maître de ces forces secrètes dont la possession le place au-dessus des lois communes, il commence par s'en servir pour une œuvre de séduction qui ne semble point proportionnée à sa puissance. Entre temps, il se réjouit immodérément à regarder des sorcières chevaucher des balais. Après quoi, on le promène à travers des symboles obscurs, lesquels, parmi leurs diverses significations, peuvent représenter, entre autres, plusieurs manières de concevoir et de goûter la vie et tout un jeu d'idées esthétiques, historiques et philosophiques. Au terme de ce périple autour des limbes de l'esprit, aveugle et centenaire, il se rattache à la commune existence en dirigeant la construction d'une digue; et il se trouve, ce faisant, plus heureux qu'il ne l'a jamais été, séduit et comme enchaîné par son œuvre. Tout cela peut se ramener à dire, qu'après avoir parcouru le monde de la pensée (ses recherches de savant avant le lever du rideau), celui du sentiment (la tragédie de Marguerite), celui de la pensée et du rêve (les symboles historiques et philosophiques de la seconde partie) et celui de la volonté (son rôle auprès de l'Empereur), Faust en revient à faire de l'action immédiatement utile le but dernier de son effort, le meilleur lot de son acquis.

A ce moment, nous voyons se rétrécir la grandeur de ses aspi-

rations, se canaliser ses désirs, se limiter ses pensées. Sa digue n'arrête pas seulement les flots de la mer : elle arrête aussi l'essor de son génie, enfermé maintenant dans un cercle étroit, — tout proche de cette satisfaction qui doit le perdre. En vieillissant, Faust s'est ratatiné : il était grand par la folie même de ses pensées lâchées dans l'infini, il devient presque commun dans sa sagesse, et l'on dirait que le drame suprême ne fait que marquer le déchet imposé par la vie à son génie.

En sorte qu'en réfléchissant à l'action multiple qui vient de se dérouler sous nos yeux, à la forêt de symboles que nous avons traversée, au remuement de pensées, de passions, de sentimens dont on nous a donné le spectacle, il nous vient un doute sur la qualité de cette *idée fondamentale* qui est comme le résidu du Grand Œuvre : l'alchimiste a terminé son opération magique ; il a achevé la cuisson des mille élémens jetés dans son creuset, — le cœur d'une jeune fille, l'âme d'un vieux savant, l'ongle du pied du diable, l'épée d'un soldat tué en duel, la parole du Sphinx, la barbe du Pénée, le fantôme de la Belle Hélène, et combien, combien d'autres ! Maintenant, nous tenons le lingot dans notre main : et nous ne savons pas si c'est de l'or pur, et nous doutons. Ce doute se reporte sur toute la grande vie dont nous avons tâché de résumer les phases principales, dont le poème que nous venons de relire est le fruit suprême : car « l'idée fondamentale » du poème a été le pivot de cette vie, son moteur, son principe. Quand y est-elle entrée ? On ne saurait le dire aussi exactement que pour l'œuvre. Mais une fois pénétrée en Gœthe, — et peut-être, après tout, n'était-elle que son instinct intérieur et inconscient, — elle l'a conduit, elle l'a gouverné, elle l'a égaré, elle l'a ramené, elle l'a dirigé. Qu'on l'admire avec ferveur ou qu'on s'écarte de lui ; qu'on l'accepte pour modèle idéal, ainsi que l'ont fait tant de *snobs* et tant de jeunes hommes de bonne volonté, ou qu'on tente de monnayer le trésor de ses expériences en avertissemens salutaires ; qu'on approuve ou qu'on blâme son attitude si nette devant les problèmes de l'existence ; qu'on adore sa mémoire comme celle d'un demi-dieu bienfaisant ou qu'on se cabre contre l'autorité de ses leçons et de son exemple : on n'en sera pas moins forcé de saluer en lui un homme qui s'est développé selon sa propre loi, en réalisant au jour le jour ses plus intimes virtualités, dans le plein épanouissement de ces germes cachés qui meurent si souvent stériles au fond des âmes ordi-

naires. Et cette loi, dont l'obéissance a été sa force, peut s'énoncer en termes aussi clairs que l'idée fondamentale de son chef-d'œuvre, qui elle-même en dépend : ayant aimé l'action, il a conformé toute sa vie et ramené toute sa pensée à ce goût dominant. C'est là qu'est sa grandeur, — peut-être tout entière. Ce qu'a été son incessante activité à travers ses multiples tâches, ses multiples amours, ses multiples œuvres, il serait dangereux pour sa gloire de le rechercher de trop près. Aussi bien, peut-on parler beaucoup de lui, le raconter, le discuter, s'égarer dans les obscurités de sa chronologie ou de sa pensée, sans être amené pour cela à prononcer une de ces sentences qui damnent ou béatifient. La grande parole du chœur des Anges qui résume son chef-d'œuvre résume aussi, en dernière analyse, l'ensemble des réflexions qu'il suggère; et, en arrivant au terme de cette longue étude, nous ne pouvons, comme il le fit lui-même en arrivant au terme de son poème, que répéter avec lui :

« Celui qui s'efforce en une aspiration constante, celui-là peut être sauvé. »

ÉDOUARD ROD.

QUI EXPLOITERA LA CHINE?

Le 12 mai 1891, le tsarevitch Nicolas posait solennellement à Vladivostok la première traverse du chemin de fer transsibérien. Descendant la vallée de l'Oussouri et remontant celle de l'Amour, franchissant les montagnes qui enserrent le lac Baïkal, s'allongeant à perte de vue dans les steppes de la Sibérie occidentale, l'immense voie ferrée unira les plaines moscovites aux rives du Pacifique, la cité sainte des Tsars à la capitale du Fils du Ciel. Ce rêve grandiose sera dans quelques mois une réalité: on vient d'achever le tronçon qui unit Vladivostok à Chabarovsk sur le bas-Amour; de là, les bateaux à vapeur conduiront voyageurs et marchandises jusqu'à Nertchinsk, point terminus de la navigation sur l'Amour; seule la partie qui doit relier Nertchinsk au lac Baïkal reste à finir pour que l'on puisse traverser toute la Sibérie « à vapeur ». Ce premier résultat, les Russes espèrent l'atteindre vers la fin de 1898; ils poussent leurs travaux avec une telle ardeur qu'ils devanceront de trois ou quatre ans les prévisions les plus optimistes.

A défaut d'autres preuves, cette hâte fébrile, cette prodigieuse activité suffiraient à démontrer quels intérêts capitaux sont en jeu dans cet Extrême-Orient, où les événemens se précipitent avec une si déconcertante rapidité. Si les Russes attendent avec une impatience non dissimulée l'achèvement des derniers tronçons du Transsibérien, ce n'est pas seulement parce qu'ils ont hâte de mettre leur empire en communication avec une mer que ni les glaces, ni les détroits, ni les traités ne viendront fermer; c'est aussi parce que l'expérience de la guerre sino-japonaise leur a appris que les événemens, là-bas, allaient plus vite que leurs

prévisions ; c'est surtout parce qu'ils sentent venue l'heure de faire fructifier et de répandre par le monde les immenses richesses endormies dans l'Empire du Milieu. — Pour l'exploitation de la Chine, les Russes tiennent à n'être devancés par personne.

C'est devenu un lieu commun de parler du péril jaune. On se souvient de ce dessin où l'empereur Guillaume II symbolisait la menace de l'invasion jaune prête à fondre sur l'Europe et à terminer par un engloutissement général nos querelles intestines. Ainsi conçu, le danger jaune n'existe pas. Les Chinois sont, il est vrai, trois cent cinquante ou quatre cent millions ; répandus sur l'Europe, ils la submergeraient. Mais tous sont ou de petits propriétaires cultivant avec amour et profit un minuscule coin de terre, ou de petits commerçans absorbés dans leur négoce, ou encore des ouvriers accomplissant, avec une inlassable patience, les plus humbles besognes. L'histoire n'offre pas d'exemple d'une invasion faite par un peuple de petits propriétaires et de petits commerçans. Le danger jaune n'est pas là. Race sobre, tenace, laborieuse et économe, les Chinois ne sont pas des conquérans : ils sont, et surtout ils pourraient être des producteurs. Le *péril prochain* est, comme l'a montré ici même M. d'Estournelles de Constant (1), un péril économique et social : il sera imminent lorsque des peuples plus hardis, moins enfoncés dans une routine séculaire, disposant de capitaux et de soldats, auront commencé cette mise en valeur de la Chine dont ils se disputent déjà les profits. La question « qui exploitera la Chine ? » est posée.

I

Pour cette gigantesque opération, plusieurs États européens, américains ou asiatiques sont en concurrence. — Notre but dans cette étude sera d'indiquer leurs prétentions respectives, d'étudier leurs moyens et leurs chances de succès (2).

Au premier rang par l'ancienneté de ses rapports avec la Chine, par la continuité de ses visées politiques, apparaît la

(1) *Revue* du 1er avril 1896.

(2) Nous devons l'idée première de cet article à un voyageur qui eut la bonne fortune de se trouver en Extrême-Orient au moment de la guerre sino-japonaise. Nous lui devons des renseignemens précieux et des impressions que l'on reconnaîtra facilement pour celles d'un témoin oculaire. Sa précieuse collaboration nous a aidé dans la conception comme dans la rédaction de ce travail ; nous tenons à l'en remercier ici bien sincèrement.

Russie. Dès la fin du XVII[e] siècle, en 1689, les Russes signaient avec la Chine le traité de Nertchinsk ; c'était la première fois que le Fils du Ciel entrait en relations diplomatiques avec une puissance occidentale ; une des clauses de cet antique pacte permettait aux négocians russes munis d'un passeport de commercer librement dans toute l'étendue de l'empire chinois.

Depuis Pierre le Grand, les hommes d'État russes, avec une conviction profonde, avec une foi religieuse dans l'avenir, poursuivent la domination de leur race sur l'immense continent qui, de la Baltique à la mer du Japon, déroule ses plaines infinies ; sans heurts, sans impatience, avec la certitude que le temps travaille pour eux, ils accomplissent lentement l'œuvre que leur ont marquée la géographie et l'histoire. L'aigle russe a deux têtes, l'une regarde l'Europe et l'autre l'Asie ; l'imagination populaire aime à voir dans ce symbole une promesse de la double domination réservée à la race slave sur l'Asie et sur l'Europe. Au XVIII[e] et au XIX[e] siècle, deux peuples, l'Angleterre et la Russie, ont eu l'intuition très nette que l'Europe, — ou ce que les diplomates appellent ainsi, — n'est pas le monde. Pendant que les puissances occidentales épuisaient dans des luttes stériles leurs forces et leurs énergies, les Anglais fondaient la *Greater Britain*, ils réalisaient leur orgueilleuse prétention de faire toutes les mers « territoire d'Albion, » et les Russes reculaient de tous côtés les bornes lointaines de leur empire.

Des traditions politiques, et aussi nos cartes et nos manuels de géographie, ont faussé nos idées ; ils nous ont habitués à considérer l'Europe comme un tout complet, en dehors duquel il ne peut exister que des « colonies ». Telle n'est pas la réalité ; il n'y a pas entre l'Europe et l'Asie de séparation ; l'Oural n'est ni une limite, ni une barrière ; chemins de fer et routes le franchissent sans difficulté ; la plaine sibérienne de l'est a le même sol, les mêmes plantes, les mêmes habitans que la plaine moscovite de l'ouest ; la Sibérie n'est pas une colonie de la Russie, elle est la Russie. A Vladivostok, demandez à un fonctionnaire ou à un officier s'il retournera bientôt en Russie ; il ne comprendra pas ou s'indignera : à Vladivostok, il est « en Russie » ; pour rentrer à Odessa il lui faudra faire la moitié du tour du monde, n'importe ; c'est la Russie qu'il quitte là-bas, c'est la Russie qu'il retrouve ici. — Pas plus que la politique anglaise, la politique russe n'est uniquement « européenne » ; elle suit avec la même

attention les événemens de Chine et ceux de Turquie. Aujourd'hui la diplomatie russe attache autant, et peut-être plus d'importance à Port-Arthur qu'à Constantinople : à Port-Arthur, elle atteint enfin la mer libre ; à Constantinople, elle serait encore emprisonnée dans le lac méditerranéen. On a beaucoup parlé du « recueillement » de la Russie, mais on n'a guère vu que ce recueillement n'est qu'une apparence et comme une façade du côté de l'Europe; la Russie a besoin de la paix en Occident parce qu'en Extrême-Orient elle poursuit une œuvre difficile, dont la réussite est capitale pour son développement et sa grandeur. Le jour où, le Transsibérien achevé, le tsar dictera sa loi à la Chine du nord, ce jour là aussi cessera le « recueillement » de la Russie. Ainsi sont liées les questions européennes à celles qui agitent les contrées les plus reculées ; elles ont les unes sur les autres une répercussion nécessaire. C'est cette grande vérité que les hommes d'État de l'Angleterre et de la Russie ont su comprendre. Quelle différence aussi entre les conceptions grandioses d'un Disraëli ou d'un Alexandre III, et les mesquines agitations d'un Metternich ou d'un Guizot!

« La politique des grands États, disait Napoléon Ier, est dans leur géographie. » C'est la géographie qui a créé pour la Russie l'impérieuse nécessité d'atteindre une mer libre. Depuis Pierre le Grand, donner aux plaines moscovites un débouché vers la mer, une issue vers le reste du monde, a été le souci constant de la diplomatie des tsars. Arrêtés à l'est par la puissance allemande, au nord par les glaces, au sud par la « question d'Orient », ils ont cherché en Asie ce que la nature et les hommes leur refusaient en Europe. Deux routes s'ouvraient à eux : vers l'océan Indien par l'Afghanistan, vers les mers de Chine par les pays Mandchous. Ils les ont suivies toutes deux en même temps. — La difficulté d'établir des communications, et l'éloignement de tout centre d'activité économique retardaient le développement de la Sibérie ; elle restait une richesse inemployée, un capital latent; pour la vivifier, il fallait le contact d'une région fertile, peuplée, productrice et consommatrice; un tel voisinage attirerait les négocians et les cultivateurs, donnerait un débouché au commerce, ouvrirait un marché aux produits agricoles, faciliterait l'établissement de voies de communication. Et c'est là une seconde raison de la marche des Russes vers l'Inde et vers la Chine.

Jusqu'en 1886, l'Inde apparut comme le but suprême de l'am-

bition des Russes. Le congrès de Berlin avait refoulé leurs prétentions sur Constantinople : ils redoublèrent d'efforts en Asie. Toute de paix et de « recueillement » en Europe, leur politique devint par delà l'Oural toute d'énergie et d'action. Bientôt, ils s'installèrent sur les crêtes de l'Hindou-Kouch; l'Afghanistan allait tomber en leur pouvoir, l'Inde était menacée, la route de la mer ouverte. Soudain la marche en avant s'arrêta net, les officiers qui poussaient vers le sud des pointes hardies furent rappelés; le gouvernement du tsar, intimidé par les protestations de l'Angleterre, avait reculé devant la crainte de graves complications. Depuis lors, les Russes sont restés de ce côté sur la défensive : ils ont laissé les Anglais annexer librement la côte du Mekran et la vallée du Tchitral, fermer à leurs rivaux la route de la mer libre, et faire de l'océan Indien un lac britannique.

Arrêtés en Afghanistan, attendant des circonstances plus favorables avec cette patience que donne une foi inébranlable dans l'avenir, impuissans d'ailleurs, faute de capitaux et de moyens d'action, à poursuivre partout à la fois une politique de conquête, les Russes se sont tournés résolument vers l'Extrême-Orient; ils ont essayé d'atteindre par le nord ces riches marchés de l'Empire du Milieu, où la France et l'Angleterre tentaient de pénétrer par le sud et par les côtes.

De temps immémorial, les caravanes mongoles transportaient de Chine en Russie les thés et les soies; toutefois ce trafic ne fut jamais bien considérable (en 1894 il n'était encore que de 51 millions de francs). Pour développer son négoce, la Russie fut naturellement amenée à rapprocher ses frontières du centre même de la production chinoise. Petit à petit elle entoura l'Empire du Milieu d'une immense ligne de circonvallation depuis l'Hindou-Kouch jusqu'aux frontières de Corée, elle l'enserra entre les deux branches d'une immense pince. En 1858, elle occupa le territoire de l'Oussouri, et fonda sur la mer du Japon le port de Vladivostok. — Enfin la Russie atteignait la mer : elle avait un port libre de glaces pendant huit mois de l'année!

C'était un grand pas fait. Mais ce n'était pas encore pour « l'abcès » russe un exutoire suffisant. Vladivostok est bloqué pendant quatre mois d'hiver; il s'ouvre sur une mer fermée par des détroits impraticables, ou dont les rives sont coréennes ou japonaises. Tout de suite la Russie se préoccupa de s'assurer des issues vers l'Océan : le Japon était encore un pays fermé, arriéré,

sans marine ni armées sérieuses; son « européanisation » commençait à peine. En 1875, la Russie fit accepter au Mikado l'échange de l'île Saghalien contre les Kouriles, la proie pour l'ombre. En 1876, elle obtint qu'il renonçât à toute suzeraineté sur la Corée en échange de l'ouverture au commerce japonais d'un port coréen (Fusan). Ainsi se révélait déjà l'importance de la question coréenne.

Les choses en étaient là lorsque la jalousie de l'Angleterre ferma décidément à l'expansion russe la route de la mer des Indes. Il ne restait plus au gouvernement du tsar *qu'un seul, un dernier* espoir d'avoir un port libre sur une mer libre ; en Extrême-Orient seulement il pouvait trouver ce débouché nécessaire au commerce et au développement de la Russie. Dès lors la « question coréenne, ou japonaise » tint la première place dans les préoccupations du cabinet de Saint-Pétersbourg. Les intrigues anglaises que, là encore, il rencontrait devant lui, les progrès déjà rapides du Japon, décidèrent le tsar à agir avec énergie et célérité : en août 1886, des vaisseaux et des troupes russes occupèrent Port-Lazareff.

II

Installés là, les Russes possédaient enfin un port accessible toute l'année, et ils étaient les maîtres de la Corée. Mais l'Angleterre veillait ; décidée à arrêter les progrès de sa rivale vers la Chine comme elle les avait arrêtés vers l'Inde, elle se hâta de faire occuper par son escadre, à l'extrémité sud de la Corée, l'îlot et la baie de Port-Hamilton. De là les Anglais commandaient le détroit de Corée et enfermaient les Russes dans la mer du Japon. Le coup était rude pour le gouvernement de Saint-Pétersbourg ; allait-il donc perdre la suprême partie, lui faudrait-il renoncer à tous ses projets, à tous ses espoirs? Il y eut, entre les deux cabinets, échange de notes aigres-douces : la guerre fut sur le point d'éclater. Heureusement l'Angleterre s'aperçut qu'elle s'était abusée sur la valeur militaire de Port-Hamilton ; la rade était mauvaise et l'îlot intenable. Elle proposa l'évacuation réciproque des points indûment occupés. Désireuse d'éviter un conflit pour lequel elle n'était pas prête, comptant sur le temps qui travaillerait pour elle, la Russie accepta. Elle évacua Port-Lazareff, les Anglais abandonnèrent Port-Hamilton.

Cet incident eut des suites considérables. La Russie comprit qu'elle ne pourrait ni faire de progrès, ni même maintenir ses positions en Extrême-Orient tant qu'elle n'aurait pas relié par une voie ferrée les bords du Pacifique à ses possessions européennes. De ce jour l'idée du Transsibérien fut adoptée, les études préliminaires commencèrent. En même temps, le gouvernement donnait de fortes subventions à la compagnie de navigation d'Odessa à Vladivostok; elle construisit ces beaux bateaux de la « flotte volontaire » dont quelques-uns filent jusqu'à vingt nœuds et qui, le cas échéant, se transforment en croiseurs auxiliaires. Ce sont ces navires qui ont transporté à Vladivostok les canons qui arment le port militaire et le matériel qui a permis de commencer par les deux bouts à la fois le Transsibérien. — Comme la Russie, l'Angleterre sentit le besoin d'ouvrir vers les mers chinoises une voie plus courte que celle de Suez et entièrement britannique. Elle entreprit le Transcanadien et créa, de Vancouver à Hong-Kong, une ligne de navigation desservie par les trois magnifiques *Empress*. Ainsi une conséquence inattendue de l'incident de Port-Lazareff fut d'accroître le développement du Dominion, de faire sentir plus vivement à la Grande-Bretagne la nécessité d'en conserver la suzeraineté en lui accordant toutes les concessions qu'il réclamait. L'affaire de Port-Lazareff fut donc la cause déterminante de la construction de ces deux grandes voies ferrées qui traversent l'une toute l'Amérique, l'autre toute l'Asie; elle attira l'attention de toutes les puissances maritimes sur le développement du Japon, sur les ambitions russes et les convoitises britanniques. La question d'Extrême-Orient était ouverte.

Des considérations militaires et politiques avaient décidé de la construction du Transsibérien; mais très vite son importance économique apparut. L'exemple du Transcanadien montra avec quelle rapidité la population peut affluer, la culture s'étendre et la civilisation naître partout où la locomotive laisse dans les airs son sillage de fumée. Dans les vieux mondes, les voies de communication servent de liens entre les différens centres de production et de population, elles les créent dans les nouveaux. Dès qu'une portion du Transsibérien fut ouverte à la circulation, les colons se répandirent par l'ouest dans les riches plaines de la Sibérie occidentale, et par l'est, ils vinrent s'établir dans la vallée de l'Oussouri.

Mais ce fut surtout le développement économique de l'Extrême-Orient qui encouragea les Russes dans leur entreprise. Éblouis par les progrès du peuple japonais, les Européens crurent que la race jaune tout entière allait s'éveiller de sa longue apathie : il fut de mode de prophétiser la conquête de l'Occident par les Célestes; on crut la Chine capable de s'organiser elle-même, de devenir par son propre effort une nation productrice et exportatrice; un avenir indéfini de richesse et de prospérité sembla réservé au chemin de fer qui par une voie plus courte et moins coûteuse que celle de Suez jetterait sur l'Europe le stock énorme des marchandises chinoises. Entre la Chine et l'Europe, la Russie apparut comme « l'honnête courtier » de l'avenir. Dès lors les esprits s'enhardirent en Russie jusqu'à prévoir l'aboutissement du Transsibérien, non plus à Vladivostok ou à Port-Lazareff, mais au cœur même de l'Empire du Milieu (1). On comprit que la régénération, ou plutôt l'exploitation de la Chine serait l'œuvre, non des Chinois eux-mêmes, mais d'un peuple plus actif, plus avancé et plus hardi. Quel serait ce peuple, à qui seraient réservés les immenses bénéfices de la mise en valeur de l'antique Cathay; serait-ce à la Russie, à l'Angleterre, au Japon, voire même à la France, à l'Allemagne ou aux États-Unis? Telle était la question; elle apparaissait bien dès lors sous sa vraie forme : qui exploitera la Chine ?

III

La guerre sino-japonaise a modifié profondément la situation respective des concurrens. Avant ce conflit, la Russie et l'Angleterre, seules en présence, se préparaient en silence à la lutte pour la Chine; peu s'en fallut que le traité de Shimonosaki ne tranchât la question en faveur du troisième larron, le Japon.

Ce furent les Anglais qui, dans la première moitié de ce siècle, réussirent les premiers à ouvrir au commerce quelques ports de la Chine : à Hong-Kong, à Canton, leurs négocians s'installèrent et amassèrent très vite des fortunes colossales. Ils vendaient l'opium indien et les cotonnades britanniques, achetaient les thés et les soies; et lorsque la Chine voulut faire cesser ce

(1) Déjà en 1889 les marchands réunis à Nijni-Novgorod demandaient « un embranchement courant sur les frontières de la Chine pour faciliter les échanges avec les parties les plus peuplées de l'empire chinois. »

négoce qui ne profitait qu'aux étrangers, l'Angleterre et la France la forcèrent à coups de canon à consommer leurs produits. Ces procédés ne produisirent point le résultat attendu. L'Angleterre parla en maîtresse, voulut imposer par violence ce qu'elle ne pouvait obtenir par habileté; elle se heurta à la force d'inertie de l'immense « éponge » chinoise. La politique traditionnaliste de la Grande-Bretagne échoua pour la première fois contre un peuple endormi dans ses traditions, contre une monarchie qui prend l'immutabilité pour la force. Cette admirable diplomatie anglaise, si disciplinée et si souple, ne réussit pas en Extrême-Orient. Elle eut des sauts trop brusques qui déconcertèrent et effrayèrent l'immobilité chinoise. Tantôt elle a soutenu ouvertement des provinces révoltées contre le Fils du Ciel et préparé des projets de démembrement, tantôt au contraire elle a adroitement prêté à la Chine ses bons offices; tout a été inutile. En vain les Anglais ont donné aux Chinois des instructeurs pour leur marine, organisé sur les côtes cet excellent système de douanes qui est le seul revenu régulier et liquide de l'empire; dans tous ces services intéressés, la Chine n'a vu que des moyens d'introduire chez elle les sujets et les marchandises britanniques. — Entre l'Angleterre qui cherchait à brusquer la solution de la question d'Extrême-Orient, et la Russie qui avait intérêt à la retarder, la Chine, naturellement, se tourna vers la Russie.

Pendant la guerre sino-japonaise, l'Angleterre a achevé, par les fluctuations de sa politique, de perdre son crédit en Extrême-Orient. Depuis longtemps, elle méditait d'occuper les îles Chusan, position stratégique de premier ordre, et de s'installer dans cette luxuriante vallée du Yang-tse, qui est comme l'artère principale de l'immense corps chinois; 15000 hommes, disait-on, devaient suffire à la conquête de cette autre Égypte. On avait tout préparé pour la réussite; le Transcanadien, les *Empress* étaient là pour transporter les troupes. Peu s'en fallut que ce plan ne s'exécutât au début de la dernière guerre; il y eut un débarquement aux îles Chusan; mais les escadres étrangères veillaient, des croiseurs vinrent jeter des regards indiscrets sur les opérations anglaises; les troupes filèrent sur Hong-Kong; il fut convenu qu'elles n'avaient jamais eu d'autre destination. Leurs projets renversés, les Anglais changèrent de tactique : les loups se firent bergers. La diplomatie anglaise chercha à arrêter le Japon dans le cours de ses triomphes, à rendre les puissances garantes de

l'intégrité de l'empire chinois, et à les entraîner à une action collective ; les Anglais espéraient ainsi neutraliser l'effet de l'intervention russe, et prévenir l'occupation de la Corée par les troupes du tsar. La Chine n'eut pas d'amis plus empressés. L'amiral Fremantle poussa le zèle jusqu'à organiser avec ses croiseurs un système complet d'éclairage pour protéger et surtout renseigner les navires chinois affolés et cachés à Port-Arthur ou dans la rade de Wei-ha-wei. Un jour, — c'était au début de la guerre, — quelques croiseurs japonais arrivaient, inaperçus dans le brouillard, *à six heures du matin*, pour bombarder Wei-ha-wei. Les forts chinois allaient être surpris : pour les prévenir, le commandant du *Mercury* imagina de saluer de 15 coups de canon le pavillon de l'amiral Ito (1). Les Chinois coururent aux pièces, et l'escadre japonaise dut se retirer. — Autre fait : au début des opérations contre Wei-ha-wei (février 1895), l'escadre anglaise eut l'impudence de venir croiser entre la côte et la flotte japonaise, pour gêner le débarquement des troupes: il fallut que l'amiral Ito l'invitât, par deux fois, à se retirer. — A Port-Arthur, les Japonais trouvèrent une liasse de dépêches de l'amiral Fremantle, informant jour par jour Li-Hung-Chang des mouvemens de la flotte japonaise.

Mais rien ne put empêcher l'irrémédiable défaite des Célestes. Dès qu'elle sentit la partie perdue, l'Angleterre fit brusquement volte-face ; du jour au lendemain, elle abandonna la Chine et se rangea du côté du vainqueur. Du coup, elle perdit à Pékin l'influence qu'elle gardait encore : dans la lutte pour l'exploitation de la Chine, il ne resta plus que deux concurrens, la Russie et le Japon.

Par la géographie, par les mœurs, par ses qualités et ses défauts, le Russe est le plus oriental des Occidentaux ; entre lui et l'homme de race jaune point de contraste violent. Bien plus que la morgue britannique, la souplesse et la patience moscovites sont capables d'inspirer confiance à l'apathie chinoise. A la différence des Anglais, les Russes n'avaient donc pas contre eux, dans leurs relations avec le Céleste Empire, l'antinomie absolue des caractères et des mœurs. Avec une extrême habileté, ils ont profité de leurs avantages.

Point de violences, point de coups de canon dans les paci-

(1) On sait que, d'après les règlemens maritimes, on ne doit saluer qu'à partir de huit heures du matin.

fiques relations de la Chine avec ses voisins du nord. Depuis le traité de Nertchinsk, les rapports politiques ont toujours été amicaux, et cependant les empiétemens de la Russie ont été incessans. Avec un tact merveilleux, la diplomatie des tsars a toujours senti la limite précise où il convenait de s'arrêter pour ne pas éveiller les susceptibilités et les défiances du gouvernement de Pékin. Aujourd'hui ses avis sont écoutés, sinon comme ceux d'un maître, du moins comme ceux d'un tuteur. Au début, les Russes durent se plier à bien des concessions : l'empereur de Chine regardait le tsar comme un vassal; ils admirent ces prétentions, consentirent à des traités humilians. Ils attendaient l'heure propice. Lançant en avant de hardis officiers, prêts, en cas d'insuccès, à les désavouer, à les soutenir s'ils réussissaient, ils s'arrogèrent le droit de naviguer sur l'Amour, et annexèrent toute la rive gauche de ce fleuve. Peu après, le territoire de l'Oussouri fut occupé, et la diplomatie russe profita des concessions accordées à l'Angleterre et à la France pour faire reconnaître la légitimité de ses nouvelles acquisitions.

Cette occupation d'un territoire par la force est d'ailleurs restée un fait isolé dans l'histoire des relations sino-russes. Il a fallu pour y décider le gouvernement du tsar l'absolue nécessité d'atteindre la « mer libre » et la conviction intime que la Chine accepterait le fait accompli. Au contraire, la politique moscovite a toujours été de faire respecter l'intégrité de l'empire chinois, de déjouer tous les projets de démembrement ourdis par les Anglais. Singulière contradiction de la politique : dans la « question d'Orient », la Russie voulait avant l'heure ouvrir la succession de « l'homme malade »; l'Angleterre défendit qu'on y touchât; en Extrême-Orient, l'Angleterre poussait au démembrement, la Russie s'y opposa. Soit illusion, soit habileté, elle crut et fit croire que la Chine était un « homme fort » (1). De l'homme malade turc la Russie n'a rien tiré; de l'homme fort chinois elle entend devenir la protectrice et la gardienne. Elle n'a aucun intérêt à absorber par morceaux un pays qu'elle espère tenir tout entier sous son influence et dans sa dépendance.

A une grande souplesse, la diplomatie russe a su allier, quand il le fallait, une absolue fermeté. Elle a appris, par une longue

(1) On se souvient qu'au début de la guerre sino-japonaise, la presse russe prédisait et escomptait la défaite du Japon. L'événement a contredit étrangement ces prévisions.

pratique, à connaître les Orientaux; elle fit quelquefois des concessions sur le fond, elle n'en fit jamais sur la forme. Qu'il s'agisse du local d'une réception officielle, de la chaise qui doit y conduire un de leurs représentans, ou de quelqu'une de ces éternelles questions d'étiquette qui surgissent à chaque pas dans les relations avec les Célestes, les envoyés du tsar ont toujours maintenu leurs privilèges et fait triompher leurs prétentions. Ce n'est pas eux qui auraient toléré, comme nous l'avons fait, qu'un officier, même subalterne, fût conduit au yamen autrement qu'en chaise verte. Ils savent combien est grande en Orient l'importance du décorum, de l'étiquette, du *look see* pour parler *piggin*. Il nous est arrivé d'envoyer, pour porter une réclamation, un officier *à cheval;* les Russes, eux, expédiaient un cosaque! Ces détails peuvent paraître futiles; ils sont capitaux aux yeux des Chinois qui craignent avant tout de « perdre la face ».

La diplomatie russe a sur celle des puissances occidentales un autre avantage. Elle n'intervient jamais dans ces interminables démêlés que provoque chaque jour la présence des missionnaires dans le Céleste Empire. Isolés, perdus au milieu de populations hostiles, pénétrant jusque dans les provinces les plus reculées, les missionnaires sont souvent maltraités, massacrés. Les puissances catholiques ou protestantes interviennent, réclament une réparation, une indemnité. De là, avec l'infernale duplicité du gouvernement chinois, des conflits sans fin. Invariablement, la Chine demande le retrait absolu de tous les missionnaires, les puissances maintiennent leurs droits et réclament justice. Et ici encore, l'entente est très difficile : la vie humaine n'a pas la même *valeur* en Chine qu'en Europe; le gouvernement chinois offre une indemnité, un véritable *wehrgeld;* naturellement les Européens ne peuvent admettre que l'on tarife le prix de leurs vies ; ils réclament des punitions corporelles, et le mandarin finit par leur offrir quelques têtes qui, neuf fois sur dix, ne sont pas celles des coupables. Ainsi les missionnaires, instrumens précieux d'influence politique et commerciale dans les provinces, sont en même temps la cause de difficultés incessantes avec le gouvernement. Avec une prudence qui fait plus d'honneur à son habileté qu'à son humanité, le gouvernement russe a toujours refusé de se mêler à ces questions épineuses. Quand il s'est agi d'une entente européenne pour la protection collective au moyen de canonnières des missionnaires et des résidens en Chine, la Russie a

nettement refusé de s'unir aux autres puissances. A la généreuse imprudence de la France et de l'Angleterre, elle a toujours préféré une politique plus pratique sans doute, plus égoïste à coup sûr.

L'intimité de la Chine et de la Russie a des causes plus profondes. Les Chinois ont le sentiment très net de leurs intérêts. *Or, entre les intérêts russes et les intérêts chinois, il n'y a pas opposition, il y a similitude.* L'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne, la France, n'ont qu'un but : faire de la Chine un immense débouché pour les produits de leur industrie, lui imposer, au besoin par la force, leurs marchandises. Au contraire, la Russie et le Japon cherchent à faciliter l'exportation en Europe des produits chinois. Du « péril prochain », la Russie est loin d'être effrayée. Grâce à son chemin de fer, elle sera l'intermédiaire entre la Chine productrice et l'Europe consommatrice. Son industrie naissante n'aura pas à souffrir de la concurrence de la main-d'œuvre jaune ; au besoin, elle saura l'employer pour inonder l'Europe de produits à bon marché. Pays de culture et d'élevage, les provinces russes ne produisent rien de ce que fournit la Chine ; elles ont tout avantage à être mises en contact avec l'innombrable population du Céleste Empire ; l'immense courant d'échanges qui, par la nouvelle voie ferrée, s'établira entre la Chine et la Russie, portera la vie et la prospérité dans la steppe sibérienne : en exploitant la Chine, les Russes, du même coup, mettront en valeur la Sibérie ; ils en feront rapidement l'un des plus grands centres de production agricole du monde. — Au développement économique de la Chine, la Russie n'a donc rien à perdre et tout à gagner.

Un homme a merveilleusement compris cette situation ; c'est Li-Hung-Chang. — Ce rusé vice-roi du Pe-tchi-li n'est point ébloui par notre civilisation, ni séduit par nos progrès ; mais, avec une largeur de vue bien rare chez les Célestes, il a compris que, pour être une force, il fallait que la Chine, à l'exemple du Japon, adoptât au moins les procédés et les instrumens de notre civilisation. Sur une Chine immuable, il a voulu construire l'édifice artificiel d'une nation moderne. Mal compris, en butte à la jalousie et à l'opposition routinière de ses compatriotes, mal secondé, trahi même par ses subordonnés, il a vu ses projets renversés, sa flotte coulée, son armée détruite. Désespéré, il dut abandonner l'idée de créer, avec les seules forces

chinoises, une Chine forte, vivante et libre. C'est alors qu'il se tourna vers le tsar. Sans illusion sur son désintéressement, il rechercha son appui et son amitié.

Mais avant de signer avec le gouvernement russe le contrat qui devait décider du sort de la Chine, avant de céder définitivement aux pressantes instances de la diplomatie moscovite, il vint en Europe et s'assura par ses yeux que, pour l'exploitation du grand marché chinois, aucun adjudicataire n'offrait des garanties plus sérieuses ou des conditions plus avantageuses que la Russie. A travers les capitales de l'ancien et du nouveau monde, le vieux mandarin promena sa robe de soie et sa plume de paon; sous prétexte de commandes à faire, il visita les arsenaux, les usines, les ports ; on ouvrit toutes les portes à ce client de haut vol, on exhiba devant lui l'étalage des meilleures marchandises. Mais les commandes n'affluèrent pas ; en bon commerçant chinois, Li-Hung-Chang avait simplement voulu s'assurer de la situation politique et économique d'un pays avec lequel il allait conclure un marché gigantesque. D'un côté, il avait vu l'Angleterre, l'Allemagne, la France, les États-Unis pressés d'écouler vers l'Orient leurs machines, leurs tissus, tous les produits variés d'une industrie grandissante, et obligés, par les nécessités de la concurrence et d'une production chaque jour plus développée, par la fermeture des anciens débouchés, d'en créer de nouveaux ou d'en ouvrir, au besoin, par la force. D'autre part, Li-Hung-Chang avait reconnu qu'à une intimité politique et économique la Chine et la Russie avaient même intérêt. — Ce fut désormais sur l'amitié russe que l'empire chinois fonda ses rêves de richesse et ses espérances de grandeur.

IV

C'est en Asie même que la Russie a rencontré son adversaire le plus dangereux, le Japon. Les Japonais doivent aux Chinois leur civilisation, ils ont avec eux de grandes affinités. L'ensemble compliqué des idées, des instincts, des façons d'être, d'agir et de penser qui constituent l'âme chinoise est pour nous une énigme indéchiffrable ; les Japonais en ont la clef. Sinon de même race, du moins de même famille, ils ont sur leurs frères jaunes la supériorité que donne un caractère plus élevé et une intelligence plus ouverte. Le Chinois n'est mû que par la piété filiale et la cupi-

dité; le Japonais a un idéal plus noble: il est ardemment patriote et toujours prêt à sacrifier avec joie sa fortune et sa vie pour la gloire de son pays. Il est en outre merveilleusement servi par cette admirable faculté d'assimilation qui, aux avantages de la race, lui a permis d'ajouter ceux que l'Europe doit aux progrès d'une civilisation scientifique et industrielle.

Le Japonais ne hait point le Chinois; il le considère comme un parent trop lent à s'élancer dans la voie du progrès, trop apathique pour chasser les Européens qui l'exploitent. Il veut ramener ce frère égaré, lui communiquer son énergie, sa vitalité, sa foi. La guerre a pu éclater entre les deux peuples, mais elle n'a pu creuser entre eux de fossé profond. Pendant la guerre même, les Japonais se piquaient de traiter généreusement leurs adversaires; les sujets chinois purent rester au Japon sans être inquiétés; à peine étaient-ils insultés (moins que ne le sont journellement les Européens dans certains ports ouverts, comme Kobé ou Yokohama). Au contraire, les Japonais qui avaient cru pouvoir rester dans l'Empire du Milieu subirent toute sorte de vexations, même de tortures. Les Japonais se plaisent à rappeler cette différence de conduite: ils en concluent que c'est eux qui représentent le progrès, qu'ils ont le droit et le devoir de civiliser, même par la force, la barbarie chinoise. Durant les hostilités, ils déclaraient déjà qu'ils ne rechercheraient pas l'écrasement de leur ennemi, mais qu'ils organiseraient son armée, sa marine, son industrie et son commerce et le rendraient capable de lutter contre l'intrusion européenne; ils fermeraient ses ports et ses fleuves à l'invasion des marchandises étrangères, ils deviendraient la tête de l'immense corps chinois; à son tour, on verrait la race jaune inonder l'Europe de ses produits et drainer vers l'Extrême-Orient tout l'or occidental. — Ces idées et ces projets ne datent pas de la dernière guerre; ils ont commencé à se faire jour dès qu'au sortir de son long assoupissement dans l'anarchie féodale, le Japon prit conscience de lui-même et de ses destinées. Indigné de l'inertie chinoise, il se donna la tâche d'affranchir la race jaune de l'humiliante tutelle des Européens, d'arracher aux Occidentaux les bénéfices de l'exploitation de l'Orient. Pour arriver à ce résultat, il prit le vrai moyen: la Chine se fermait, il s'ouvrit; c'est avec nos propres armes qu'il se prépara à nous combattre: il est devenu pour la Russie le plus dangereux des adversaires.

Par sa situation géographique et par sa richesse, la péninsule

coréenne devait être le premier objet de litige entre Japonais et Russes. Depuis longtemps, les Japonais considèrent la Corée comme une dépendance naturelle de leur pays. La conquête de ce pays par l'impératrice Jingu au IIIe siècle de notre ère est peut-être de leur histoire l'unique souvenir qu'ils aient conservé. Sur les deux rives du détroit de Corée, on trouve les mêmes cultures, les mêmes produits, le même climat; les ports du Japon reçoivent et répandent dans tout le pays le riz coréen et les poissons salés; économiquement le Japon et la Corée sont donc étroitement liés. En 1894, au moment où éclata la guerre, un diplomate japonais, M. Otori, négociait à Séoul pour faire abolir les défenses d'exportation du riz. Sitôt qu'il fut devenu une puissance, le Japon se souvint de ses droits historiques sur la Corée; dès 1876 il forçait la cour de Séoul à secouer officiellement la suzeraineté chinoise (traité de Kanghoa), à ouvrir au commerce japonais les ports de Fusan, Gensan et Chemulpo, à permettre aux officiers du Mikado de faire ce relevé hydrographique des côtes coréennes qui leur a été si utile durant la dernière guerre. Des Japonais allèrent s'établir dans les ports coréens, ils y installèrent ces pêcheries qui rapportent aujourd'hui 30 pour 100 à leurs actionnaires. En même temps, le gouvernement de Tokio suscitait à Séoul des intrigues anti-chinoises et soudoyait un parti favorable aux prétentions japonaises. Il y eut des émeutes, les soldats du Mikado intervinrent : un droit mal défini fut reconnu au Japon; une sorte de condominium sino-japonais, de protectorat à deux, devait régir la péninsule. — Ainsi, la possession de la Corée est depuis longtemps le rêve de l'ambition japonaise. Faire du détroit qui baigne l'île de Tsu-shima un nouveau Bosphore, confiner les Russes dans une mer fermée, tel a été le but de la politique du Mikado. Contre ces projets, la diplomatie russe a lutté de toutes ses forces.

Jusqu'à la guerre sino-japonaise, c'est presque uniquement en Corée que se manifesta la rivalité entre la Russie et le Japon. La question toutefois n'apparaissait pas comme insoluble. Au début de la guerre de 1894, le gouvernement du tsar négocia avec celui du Mikado un partage éventuel de la péninsule coréenne. La Russie aurait eu la côte est, c'est-à-dire un port libre et une rive du détroit; au Japon serait revenue la partie ouest, productrice de riz, et l'île de Quelpaert. Les négociateurs avaient-ils la volonté d'aboutir, c'est ce que la guerre n'a pas permis de savoir.

On connaît les détails de la lutte. — Grisés par le succès, trouvant une Chine plus décomposée encore et plus friable qu'ils ne l'avaient imaginé, les Japonais vainqueurs émirent la prétention non seulement de faire la Corée indépendante sous la tutelle du Japon, mais encore d'occuper la Mandchourie méridionale avec la presqu'île du Liao-Tung et Port-Arthur, de marcher sur Pékin, et d'aller affirmer leur triomphe aux yeux des Chinois dans la capitale même du Fils du Ciel.

Cette fois le Japon dépassait la mesure, et les Russes s'émurent. Sans bruit, en utilisant les tronçons du Transsibérien, ils concentrèrent de grandes forces militaires dans la province de l'Amour; ils firent venir dans les eaux chinoises une imposante escadre composée de leurs meilleurs navires. Tant qu'il s'était senti désarmé, le gouvernement russe avait leurré les Japonais par une apparente indifférence, il avait même formellement admis l'occupation définitive du Liao-Tung; mais quand il fut en état de parler haut, tout changea. — Confians, les Japonais continuaient à s'enfoncer dans la Mandchourie, ils y organisaient une administration japonaise sur le modèle des *ken*. Mais, trop éloignés de leur base d'opérations, manquant de vivres, de munitions et surtout d'argent, inquiets des préparatifs russes, ils durent ralentir leur marche, renoncer au voyage triomphal que le Mikado devait faire à Port-Arthur et accepter l'ouverture de négociations pacifiques. Grandes étaient les prétentions des vainqueurs : ils réclamaient l'occupation de la Mandchourie et du Liao-Tung avec Port-Arthur. La Russie, l'Allemagne, la France opposèrent leur *veto :* elles donnèrent, le même jour, au gouvernement du Mikado, le *conseil amical* de renoncer à des prétentions qui pourraient amener en Extrême-Orient une conflagration générale.

Le Japon hésita : il lui en coûtait de renoncer à des avantages si chèrement acquis, de reculer, lui, le vainqueur de la Chine, devant les menaces des puissances européennes. Mais la plus grande partie de son armée était en Mandchourie, victorieuse, mais épuisée; la flotte n'était pas assez forte pour rester maîtresse de la mer en cas d'hostilités; la puissance japonaise se trouvait coupée en deux : d'un côté, la nation, et le gouvernement, de l'autre; séparées par une traversée de cinq ou six jours, la flotte et l'armée. Le gouvernement du Mikado se voyait réduit à la cruelle alternative de renoncer aux avantages conquis en Mandchourie et même en Corée, ou d'accepter une lutte qui aurait exposé sans

défense Hondo et surtout Yeso à un débarquement des Russes. Les conseils belliqueux et les encouragemens clandestins ne manquèrent pas aux Japonais. On sait qu'il existe une puissance occidentale dont la politique louche, mais toujours heureuse, consiste à semer la discorde et la guerre, à envenimer les querelles et à prolonger les conflits pour neutraliser ses rivaux les uns par les autres et grandir elle-même sur les ruines de tous. L'Angleterre, dans la question sino-japonaise, n'a pas failli à sa mission séculaire; elle avait d'abord pris ouvertement parti pour la Chine; mais quand elle vit surgir une occasion nouvelle de brouiller les cartes et de combattre l'influence russe, elle abandonna brusquement sa protégée et passa du côté japonais; du jour au lendemain, diplomates, consuls, marins, journalistes, simples négocians obéirent au même mot d'ordre et soufflèrent au Japon la résistance. L'Angleterre avait à la guerre un intérêt évident: comme l'a dit un diplomate anglais, ce n'était pas uniquement pour protéger ses nationaux qu'elle avait réuni en Extrême-Orient une si belle escadre de croiseurs, mais pour surveiller les mouvemens des flottes russe et française. La tentative avortée sur les îles Chusan (novembre 1894) est là pour indiquer quel genre de services l'Angleterre attendait des forces qu'elle avait confiées à l'amiral Fremantle. Mais cette fois le gouvernement britannique en fut pour sa peine et ses volte-faces; la diplomatie des autres puissances européennes déjoua ses combinaisons; et le Japon, édifié par les événemens mêmes de cette guerre sur la duplicité et les visées égoïstes de l'Angleterre, refusa de faire le jeu de son ennemie de la veille et céda aux pressantes instances de la Russie, de la France et de l'Allemagne.

Ni le tsar, ni ses conseillers ne désiraient la guerre : ils résistaient aux entraînemens des amiraux Tyrtoff et Makaroff et répugnaient à une lutte ouverte contre le Japon. Faire la guerre, c'eût été laisser le champ libre aux agissemens des Anglais, leur donner une occasion de regagner tout le terrain perdu par les fautes de leur diplomatie. On le comprit en Russie et l'on s'efforça de dénouer sans coups de canon une situation grosse de complications.

A l'exemple de la Russie, l'Allemagne intervint en Extrême-Orient. Le gouvernement de Guillaume II entretenait cependant avec celui du Mikado les meilleurs rapports (1); mais, à son adhé-

(1) Les instructeurs de l'armée japonaise étaient presque tous allemands; les

sion à la politique russe, il trouvait un double avantage économique et politique. Il craignit que le triomphe complet du Japon ne fût le prélude d'un essor prodigieux de sa marine marchande et de la ruine du cabotage allemand dans les mers chinoises (1). En s'alliant à la Russie, l'Allemagne entrevoyait déjà ses cargo-boats transportant les denrées chinoises et japonaises à Vladivostok ou au port terminus, quel qu'il fût, du Transsibérien : ainsi, dans l'exploitation de la Chine, l'Allemagne réservait sa part de bénéfices. Une guerre pouvait sortir de l'ultimatum posé au gouvernement mikadonal; elle aurait lieu surtout sur mer : quelle magnifique occasion pour les escadres russe et allemande d'écraser la jeune et déjà glorieuse marine du Japon; quel beau coup de filet surtout à faire sur tous ces navires de la *Nippon-Yusen-Kaisha*, alors nolisés par le gouvernement et réunis à Talienwan! Les détruire, c'était supprimer pour le cabotage allemand la plus dangereuse des concurrences, lui assurer pour longtemps une grosse part des transports dans les mers orientales. L'empereur Guillaume II obéissait en outre à des préoccupations politiques : il saisissait une occasion de se rapprocher de la Russie et d'infliger à l'Angleterre un échec retentissant. A elle seule, cette considération était de nature à le décider. S'il y a quelque chose de clair dans la politique de l'empereur d'Allemagne, n'est-ce pas le désir d'isoler l'Angleterre, de combattre sur tous les points du globe sa politique égoïste et envahissante, de ressusciter contre elle les vieilles idées de blocus continental et de ligue des neutres?

Nuire à l'Angleterre fut d'ailleurs le seul résultat de l'intervention allemande : la guerre n'éclata pas, les bâtimens japonais ne furent pas détruits, et de l'achèvement du Transsibérien le cabotage allemand ne profitera guère : il n'avait pas prévu que l'aboutissement du Transasiatique se ferait non point à Vladivostok, mais à Hankow!

Japonais en inféraient qu'ils pouvaient compter sur l'amitié de l'Allemagne; l'événement les déçut et les mécontenta d'autant plus.

(1) On sait que l'Allemagne, depuis 1870, a cherché à développer son commerce en Extrême-Orient; elle fait à l'Angleterre, dans l'exportation des produits manufacturés, une concurrence redoutable. Les deux puissances se sont nui réciproquement pour le plus grand profit de la Russie et du Japon. L'Angleterre a conservé la majeure partie du trafic d'Extrême-Orient en Europe, mais le cabotage a passé aux mains des Allemands; de Singapore et de Saïgon à Vladivostok ils ont mis un très grand nombre de petits vapeurs en circulation; ils se sont faits les rouliers des mers chinoises.

A la Russie et à l'Allemagne se joignit la France (1). Depuis les guerres du Tonkin, nos relations avec la Chine n'avaient jamais cessé d'être quelque peu tendues; au contraire, nos rapports avec le Japon étaient très amicaux : il s'adressait fréquemment à notre industrie et les meilleurs des navires vainqueurs au Yalu sortaient des chantiers de la Seyne. Mais notre politique générale nous faisait une loi de marcher d'accord avec la Russie, surtout au moment où l'Allemagne se rapprochait d'elle. Notre intérêt n'était pas en contradiction avec nos alliances. Un échec, en Extrême-Orient, du prestige britannique ne pouvait nous être indifférent. Nous pouvions d'ailleurs tirer de notre intervention des avantages politiques et commerciaux de premier ordre pour l'avenir de nos colonies asiatiques : seulement il ne fallait pas compter sur la reconnaissance des Chinois, mais l'exiger et nous faire payer en même monnaie que les Russes. En tout cas, même au Japon, le crédit de la France n'a pas été atteint par son intervention dans le conflit de 1895; notre rôle dans ces négociations a été avant tout pacificateur. Dans ces quelques jours d'anxiété qui ont précédé le 8 mai et où l'on doutait si le Japon céderait à l'ultimatum des puissances, ou si l'on en viendrait au canon, c'est à la prudence et à l'habileté de l'amiral de Beaumont que l'on dut le dénouement pacifique d'une situation menaçante. Les Japonais nous ont su gré de nos efforts conciliateurs; ils ont renoué avec nous d'excellentes relations. Ils n'ont malheureusement pas de raisons de voir en nous, pour l'exploitation de la Chine, des concurrens dangereux.

Par le traité de Shimonosaki, le Japon n'obtenait que Formose et une indemnité de 300 millions de yens (2). Il devait renoncer à toute acquisition territoriale en Chine ou même en Corée. Le véritable vainqueur était donc la Russie : elle se posait en tutrice de la Chine, elle fermait le continent à l'influence japonaise; quant à ses deux concurrens européens, l'Allemagne et l'Angleterre, elle s'était servie de l'un et elle avait porté au crédit de l'autre un coup sensible.

(1) Quant à l'adhésion de l'Espagne, elle s'explique facilement. Le traité de Shimonosaki a donné Formose au Japon et l'a ainsi beaucoup rapproché des îles Philippines. Les Japonais ont des vues ambitieuses sur ces belles îles : leurs agens et leur or n'ont peut-être pas été étrangers aux récentes insurrections.

(2) Le yen vaut actuellement 2 fr. 55 environ.

V

C'est pour des profits économiques ou politiques nettement aperçus et depuis longtemps convoités que les puissances européennes se sont immiscées dans les querelles sino-japonaises; le conflit terminé, chacune d'elles fit sonner haut ses services et réclama pour récompense une part dans l'exploitation du Céleste Empire. Quels semblent être les vainqueurs dans cette lutte pour la Chine, c'est ce qu'il nous reste à chercher.

La Chine devait son salut à l'appui que la Russie lui avait donné et fait donner; elle n'eut ni le temps, ni le moyen de se montrer ingrate. Aussitôt après la conclusion de la paix, furent entamés entre la cour de Pékin et le cabinet de Saint-Pétersbourg des pourparlers qui aboutirent à un traité arrêté dans ses grandes lignes dès le mois d'octobre 1895, et finalement ratifié en novembre 1896. Le nouveau pacte donne une éclatante satisfaction aux ambitions des Russes; ce qu'une guerre n'aurait peut-être pu leur assurer, ils l'obtiennent sans coup férir. Militairement et commercialement, ils deviennent les maîtres de la Chine du nord et de la Mandchourie. Le gouvernement du tsar s'engage à aider les Chinois à remettre en état et à fortifier les ports de la presqu'île du Liao-Tung — Port-Arthur et Ta-lien-wan. — En échange la marine russe usera librement de la rade et de l'arsenal de Port-Arthur et pourra y établir un dépôt de charbon, de vivres, d'armes; en cas de guerre, des troupes pourront y être concentrées. Enfin les Russes possèdent sur la mer libre un port toujours libre de glaces! Le but qui, depuis Pierre le Grand, semblait fuir toujours et s'éloigner comme un mirage décevant, est atteint : la Russie ne restera pas enfermée dans ses plaines et la solution qui, en Europe, aux Indes, à Vladivostok, lui avait échappé, elle l'a enfin trouvée dans le golfe du Pe-tchi-li!

La rade de Port-Arthur s'ouvre sur la côte est de la presqu'île du Liao-Tung; il était donc important pour les Russes de s'assurer l'entrée du golfe du Pe-tchi-li et d'occuper une position qui empêchât toute autre puissance de s'installer près du cap Shantung. Ils reçurent le droit de prendre à bail pour quinze ans la magnifique baie de Kiao-Tcheou, au sud de cette pointe, et, en cas de guerre, de l'occuper militairement. Cette grande rade, fortifiée et devenue la station d'hiver de la flotte russe, aura dans

l'avenir une immense importance stratégique : elle s'ouvre directement sur la mer de Chine, en face de l'extrémité sud de la Corée, de Quelpaert et de Kiu-Siu, au croisement de toutes les grandes routes maritimes de ces parages si fréquentés; elle est la Bizerte des mers orientales.

Kiao-Tcheou et Port-Arthur seront les deux bases solides de la puissance russe en Chine. Port-Arthur sera relié directement par voie ferrée à la Sibérie et à Saint-Pétersbourg. Le traité russo-chinois, en effet, modifie profondément et complète les projets de chemins de fer déjà à demi réalisés par la Russie. Le gouvernement du tsar est autorisé à relier directement à travers la Mandchourie Nertchinsk à Vladivostok par Tsitsikar. Le nouveau tracé sera de 550 kilomètres plus court que l'ancien projet par la vallée de l'Amour; au lieu de 90 000 roubles par verste, il n'en coûtera que 50 000. Il traversera des régions fertiles, populeuses, qui lui assureront un transit considérable. Les statuts du nouveau chemin de fer, dit « chemin de fer de l'est-chinois », sanctionnés par le tsar le 16 décembre 1896, sont entrés en vigueur le 16 février 1897; les travaux ont dû commencer le 16 août 1897 et devront être terminés en cinq ans; déjà une commission d'ingénieurs russes et français et de fonctionnaires chinois étudie le futur tracé. La nouvelle banque russo-chinoise, dirigée par le prince Oukhtomsky, se charge de la construction et de l'exploitation de la ligne; seuls des Russes et des Chinois pourront en être actionnaires. Les autorités chinoises doivent aide et assistance, en cas de besoin, aux agens du chemin de fer; c'est d'ailleurs aux Russes qu'est confiée la réorganisation des forces militaires chinoises dans les provinces du nord, mais, de plus, ils se réservent le droit d'installer des postes militaires partout où ils le jugeront nécessaire pour la sécurité de la voie ferrée. Pendant trente ans à partir de l'ouverture, la Russie conservera le contrôle et l'administration de la nouvelle ligne et de toutes celles qui pourraient être construites en Mandchourie; passé ce délai, les Chinois pourront user d'un droit de rachat, mais, comme le dit un journal anglais : *This provision is delightfully vague* (1). En réalité les Russes seront les maîtres de la Mandchourie, ils en absorberont tout le commerce. — D'autre part, on travaille à prolonger la courte ligne qui joint Shan-hai-kwan à Tientsin jusqu'à Pékin d'un côté, et de l'autre

(1) *Engineering* du 1er janvier 1897.

jusqu'à Port-Arthur par Newchang et Ta-lien-wan; dès lors un simple embranchement reliant Newchang à la ligne de Mandchourie par Moukden et Girin suffira pour amener les wagons russes du Transsibérien jusqu'à Port-Arthur et Pékin.

Il serait superflu d'insister sur la révolution économique qui résultera de l'achèvement de ces chemins de fer et sur les avantages qu'en retirera la Russie. De Pékin en Europe on mettra vingt jours, tandis qu'il en faut trente-cinq par le Transcanadien et quarante-cinq par Suez. Les marchandises utiliseront d'autant plus volontiers la nouvelle voie que, depuis quelques années, les chemins de fer russes ont abaissé leurs tarifs des *trois quarts;* le prix des transports est devenu environ *le quart* de ce qu'il est en France. Le gouvernement du Fils du Ciel a consenti en faveur de la Russie à la suppression presque complète des droits sur les marchandises qui sortiront par ces voies ferrées, tandis que, à l'instigation des agens russes, il cherche à les élever sur les produits exportés par mer. Ainsi la Chine va s'ouvrir du côté de la terre et se fermer du côté de la mer.

Des faits nouveaux sont venus grandir encore les espérances des Russes et aviver le mécontentement de leurs rivaux : la conclusion de la paix sino-japonaise provoqua dans tout l'Extrême-Orient un réveil d'activité et d'ambitions. Japonais et Européens crurent que toutes les barrières allaient tomber, que le mystérieux Cathay allait enfin s'ouvrir et que leurs bateaux, remontant les grands fleuves, leurs chemins de fer, pénétrant dans les provinces les plus reculées, allaient porter jusqu'au cœur du Céleste Empire la civilisation étrangère. Ces illusions durèrent peu; la Chine resta fermée; nulle part, la Grande Muraille ne s'abaissa.

Ne pouvant pénétrer en Chine, les « Barbares » cherchèrent à favoriser la sortie des marchandises chinoises; ils furent amenés à s'occuper du Transchinois. Avec une hâte fiévreuse, on étudia des plans, on prépara des projets, on entama des négociations pour la construction d'une ligne qui relierait Pékin à Hankow, sur le Yang-tse, centre de la production des thés, marché économique de premier ordre. Les Russes comprirent qu'ils allaient être prévenus et que, cette fois encore, les événemens avaient devancé les calculs des hommes d'État. Ils aperçurent enfin quels avantages assurerait au Transsibérien la construction du Transchinois. En terminant leur grande ligne asiatique dans un port où les marchandises n'afflueraient que si elles y étaient apportées

par bateaux, les Russes auraient mis leur commerce entre les mains des puissances maritimes, ils auraient fait bénéficier le cabotage d'une bonne partie du transit des denrées chinoises. Relié au contraire à une ligne Pékin-Hankow, le Transsibérien ferait l'office d'une immense pompe allant puiser jusque dans les vallées du Hoang-Ho et du Yang-tse les richesses chinoises et les déversant ensuite sur l'Europe; le commerce russe ne dépendrait pas des compagnies de navigation japonaises ou allemandes, la Russie n'aurait pas fait le jeu de ses rivales.

Un syndicat franco-russe se forma pour la réalisation du Transchinois (début de 1896) : tout naturellement l'Allemagne s'en trouvait exclue; la nouvelle combinaison allait à l'encontre de ses intérêts. Elle avait espéré que l'aboutissement du Transsibérien à Port-Arthur favoriserait le développement de son cabotage; prolonger au contraire le Transsibérien par le Transchinois jusqu'à Hankow, c'était ruiner ses espérances.

La tentative franco-russe échoua : les offres du syndicat furent rejetées par les Célestes. Un vent de progrès et d'activité parut un instant souffler sur l'immobilité chinoise; les mandarins eux-mêmes semblaient sortir de leur apathie et s'éprendre des nouveautés exotiques. Le vice-roi des deux Hous, Chang-Chih-Tung, et le *taotaï* de Tientsin, Sheng, entreprirent de réaliser eux-mêmes le chemin de fer Pékin-Hankow. Intelligent et « moderne », Sheng est devenu en Chine l'homme nécessaire; c'est lui qui semble devoir hériter de l'influence de Li-Hung-Chang vieilli; directeur des télégraphes, directeur des chemins de fer, il a reçu du Fils du Ciel la mission de construire le Transchinois. Il comprit très vite que, pour mener à bien une telle entreprise, il ne suffisait pas des capitaux et des moyens chinois : il s'entendit avec un syndicat américain, dit *syndicat Bash*, qui devait fournir la moitié des capitaux (20 millions de taëls) et se vanta de terminer en cinq ans les 1 100 kilomètres qui séparent Pékin de Hankow. Tout récemment il vient de se former un syndicat belge — ou, dit-on, franco-belge — qui offre d'entreprendre toutes les lignes chinoises (Pékin-Hankow-Canton et en outre Hankow-Shanghaï) et qui est entré en négociations avec Sheng; les diplomaties anglaise, allemande, américaine combattent avec acrimonie cette nouvelle tentative. Les choses en sont là. Sheng, qui déteste les Anglais, semble disposé à traiter, mais à titre purement privé et sans aucune garantie impériale, avec le syndicat Bash pour la

ligne Hankow-Shanghaï; l'autre ligne (Pékin-Hankow-Canton) resterait l'entreprise du syndicat franco-belge. Rien, d'ailleurs, n'est encore décidé : on attendait pour cela la présence du prince Oukhtomsky, directeur de la banque russo-chinoise et du chemin de fer de l'Est-chinois, qui vient (fin mai) d'arriver à Pékin, porteur d'une lettre autographe du tsar à l'impératrice mère (1). Le rôle de conseiller écouté et d'arbitre suprême joué par ce haut personnage est significatif. Quel que soit le syndicat qui doive apporter aux Célestes son concours financier, c'est aux Russes surtout que profitera le nouveau chemin de fer. Le Transchinois se reliera à Pékin au Transsibérien : il sera le grand collecteur qui amènera aux lignes russes les richesses de la Chine centrale, les charbons du Chan-Si, les produits agricoles des deux Hous, les thés, les soies, les porcelaines; au lieu de descendre le Yang-tse pour être transportées par Shanghaï en Europe, c'est vers le nord que se dirigeront les marchandises, c'est par les voies russes qu'elles transiteront. Au point de vue commercial, c'est Hankow qui sera le terminus du Transsibérien.

Par ses chemins de fer la Russie est donc sûre d'obtenir une grosse part des bénéfices de l'exploitation de la Chine; l'Allemagne, au contraire, aura retiré peu de fruits de son intervention dans les affaires orientales. Elle avait espéré des faveurs particulières pour son commerce en Chine, mais elle ne put rien arracher à l'ingratitude du Tsong-li-yamen : d'ailleurs il aurait fallu que sa marine marchande obtînt des avantages tout à fait exceptionnels pour lutter contre la concurrence des Japonais qui sont chez eux, qui ont sur le lieu même le charbon et qui paient si peu cher la main-d'œuvre. Tout ce que le Fils du Ciel accorda à l'Allemagne, ce fut une « concession » à Tientsin, maigre résultat en comparaison des énormes avantages militaires et commerciaux obtenus par la Russie. Mal payée de reconnaissance par la Chine, l'Allemagne n'en fut pas pour cela moins détestée au Japon. L'opinion publique ne lui a pas pardonné le ton arrogant et impérieux pris par son ministre pour donner au gouvernement du Mikado le « conseil amical » d'évacuer le Liao-Tung. C'est peut-être, de tous les étrangers, contre les Allemands que les Japonais montrent le plus d'animosité. Tout récemment le mi-

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, le prince Oukhtomsky est revenu à Saint-Pétersbourg et, d'après le *Times*, le contrat de Sheng avec les Américains aurait reçu l'approbation du Tsong-li-yamen.

nistre d'Allemagne conduisant sa voiture effleura de son fouet deux étudians qui, par bravade, ne s'étaient point dérangés; il dut leur écrire une lettre d'excuses, et, malgré cela, la presse se déchaîna contre lui et réclama à grands cris son renvoi (1).

Les intérêts français dans le sud de la Chine sont, toutes proportions gardées, analogues à ceux de la Russie dans le nord. Notre diplomatie, intimement unie à celle du tsar, a su obtenir du Tsong-li-yamen (20 juin 1895) des avantages moins importans sans doute, mais de même nature, et contrecarrer avec succès les efforts de l'Angleterre. Une mission française a été chargée de réorganiser l'arsenal de Fou-Tcheou; le Fils du Ciel a concédé à la compagnie Fives-Lille l'autorisation de prolonger la ligne ferrée tonkinoise Phu-Lang-Tuong-Langson jusqu'à Lang-Tcheou dans le Kouang-Si, à 70 kilomètres de la frontière: de là, il sera facile de la continuer jusqu'à Vuchou-fou, de même que l'on pourra mener jusqu'à Yunnan-fou la ligne qui d'Hanoï doit remonter le Fleuve-Rouge. Par une convention toute récente (20 juin 1897), notre ministre en Chine, M. Gérard, vient d'en obtenir l'autorisation. Nous attirerons ainsi dans nos ports du Tonkin une partie des marchandises qui transitent actuellement par Canton ou Hong-Kong, c'est-à-dire par voies anglaises. Le Yunnan et le Kouang-Si sont deux provinces très riches; tous nos efforts doivent tendre à en accaparer le commerce; déjà nous avons obtenu la création d'un consulat nouveau à Mong-tse dans le Yunnan; la mission lyonnaise a visité ces régions et cherché les moyens de nous en assurer la fructueuse exploitation. C'est à initiative des négocians français de profiter des succès de notre diplomatie.

Nos nationaux ont à redouter dans la Chine du sud la concurrence britannique. Les agens anglais s'efforcent d'obtenir l'ouverture du Si-Kiang au commerce européen (c'est-à-dire anglais) et la concession d'un chemin de fer de Calcutta à Canton par le Yunnan; cette nouvelle voie commerciale ferait à nos chemins de fer du Tonkin, prolongés à travers le Yunnan et le Kouang-Si, et même au Transchinois et au Transsibérien, une redoutable concurrence. Mais les Chinois n'ont pas oublié la désinvolture avec laquelle les Anglais les ont abandonnés pour se tourner vers les Japonais vainqueurs. Aussi, jusqu'à présent les Anglais

(1) Les Allemands, d'ailleurs, ne cachent pas leur antipathie pour le Japon. La brochure de M. von Brandt: *Die Zukunft Ostasiens*, est fort instructive à cet égard.

n'ont-ils obtenu que des concessions de détail : la plus importante est l'abolition des droits de likin (douanes intérieures) sur le Si-Kiang, mais jusqu'à Vuchou-fou seulement. Les négocians indigènes pourront plus facilement faire remonter jusque-là les marchandises européennes, mais le fleuve n'en reste pas moins fermé aux étrangers. Une nouvelle convention sino-birmane concède aux Anglais quelques consulats et un morceau de territoire dans le nord-est de la Birmanie ; c'est une compensation des avantages analogues que la convention du 20 juin 1895 nous avait accordés. Enfin la Chine avait consenti de vagues promesses de jonction des chemins de fer birmans avec ceux qu'elle pourrait éventuellement construire le long du Si-Kiang ; mais, sans parler des grandes difficultés naturelles, la réalisation d'un projet si contraire à nos intérêts paraît d'autant plus incertaine que la récente convention du 20 juin 1897 nous permet de couper à angle droit la voie commerciale projetée par les Anglais et de barrer à leur ambition la route du Yunnan à Hong-Kong. Lorsque les voies ferrées projetées par la France et la Russie seront établies, les grands courans commerciaux de l'Empire du Milieu prendront la direction du nord et du sud, tandis qu'actuellement ils suivent le cours des fleuves dans une direction ouest-est. La diplomatie franco-russe a donc intérêt à contrecarrer les visées britanniques ; elle y a jusqu'à présent réussi ; la dernière convention, due à l'habileté de M. Gérard, en est une preuve, et la mauvaise humeur des feuilles anglaises nous est un indice certain de notre succès.

Pas plus que les Chinois, les Japonais n'ont oublié les volte-faces de la diplomatie britannique et la brutalité de ses procédés ; entre les deux gouvernemens les relations sont restées froides. — Dans tout l'Extrême-Orient, l'antique prestige de l'Angleterre a été, depuis les derniers événemens, singulièrement amoindri ; les Orientaux ont vu avec étonnement le Japon, soutenu par l'Angleterre et obligé cependant de se soumettre aux injonctions russes-françaises-allemandes : très « positivistes », ils ont cessé de respecter dans la Grande-Bretagne la maîtresse de l'univers. Au milieu de 1895, dans les affaires des massacres du Setchouen et de la convention Berthemy, les efforts du ministre anglais, tardivement appuyés par une imposante démonstration navale, n'aboutirent à aucun résultat ; la France au contraire, grâce au tact et à l'énergie de M. Gérard, à l'activité et à la décision de l'amiral de Beaumont, obtint, avec un bien moindre déploiement

de forces, pleine satisfaction. Nos croiseurs vinrent, malgré une chaleur torride, montrer leur pavillon jusque devant Nankin. Le commandant français fit au vice-roi une visite que ce haut dignitaire vint en personne lui rendre à bord de l'*Isly*. Un mois après, l'amiral Fremantle mouilla à son tour devant Nankin avec tous ceux de ses bâtimens qui avaient pu remonter le fleuve; mais le vice-roi refusa de le recevoir et quelques jours après, les Anglais durent lever l'ancre sans avoir rien obtenu. Une note parut alors dans les journaux chinois. Elle expliquait que l'amiral Fremantle était venu pour offrir au vice-roi de vendre ses navires à la Chine, mais que celui-ci, ne les trouvant pas à son goût, avait refusé. Pour qui connaît le caractère oriental, de tels faits sont significatifs.

Les États-Unis d'Amérique se défendent de toute prétention à l'exploitation de la Chine; ils sont, ou ils feignent d'être, dans leurs relations avec les peuples jaunes, absolument désintéressés; ils ont moins cherché à s'assurer des cliens qu'à se faire des amis. Les Américains sont vus avec faveur en Chine, et l'étaient tout récemment encore au Japon, mais le projet d'annexion des îles Hawaï, sur lesquelles le gouvernement du Mikado avait des vues depuis longtemps, vient de montrer aux Japonais ce qu'ils devaient penser de ce désintéressement, et les relations se sont singulièrement refroidies (1). Quelques citoyens de l'Union occupent en Extrême-Orient des situations personnelles importantes et y recueillent des sympathies lucratives, comme le colonel Denby, qui fut le conseiller de Li-Hung-Chang pendant les négociations de Shimonosaki. La concession d'une voie ferrée chinoise à un syndicat sino-américain et la commande de deux croiseurs japonais ne sont pas des victoires du gouvernement, mais des succès des capitalistes et de l'industrie yankees.

En résumé les États-Unis semblent se désintéresser des affaires chinoises; l'Angleterre, malgré quelques avantages obtenus tout récemment, a subi des échecs répétés qui ont diminué en Extrême-Orient son influence et son crédit; l'Allemagne, mal vue au Japon, payée d'ingratitude en Chine, voit son cabotage menacé

(1) La question des îles Hawaï est actuellement pendante. Il est probable que les Japonais finiront par accepter l'annexion de l'archipel aux États-Unis; mais ils exigeront pour leurs émigrans le traitement appliqué aux émigrans blancs. Pour emporter cette concession, les Japonais iront très loin, s'il le faut, peut-être jusqu'à la guerre. C'est le but du gouvernement japonais d'obtenir *partout* pour ses nationaux et ses émigrans tous les droits dont jouissent ceux des autres nations civilisées.

de ruine par le projet de Transchinois et les progrès de la marine japonaise. Seules la France et la Russie ont obtenu des avantages sérieux; il semble qu'elles aient gagné en prestige tout ce que perdaient l'Angleterre et l'Allemagne; mais les intérêts français en Extrême-Orient ne sont que secondaires, et c'est la Russie qui semblerait l'avoir définitivement emporté dans la lutte pour l'exploitation de la Chine, si elle ne voyait s'élever en face d'elle un jeune et dangereux rival, le Japon.

VI

Comme ceux de l'Allemagne en 1870, les triomphes du Japon ont été le prélude et la cause d'un merveilleux développement de toutes les forces vives du pays. Les Japonais ont su faire servir l'indemnité de guerre chinoise — comme les Allemands nos milliards — à un prodigieux accroissement de leur puissance militaire et économique.

Avant la guerre déjà, les Japonais faisaient dans toutes les mers orientales, et jusque dans les Indes, un commerce chaque jour plus florissant. La guerre n'arrêta pas cet essor; le gouvernement nolisa les bâtimens de la *Nippon-Yusen-Kaisha*, mais celle-ci affréta, pour les remplacer, quantité de petits caboteurs allemands ou anglais que, la guerre finie, elle acheta pour la plupart (1). Après le traité de Shimonosaki, le Japon, qui avait espéré devenir, dans tous les pays jaunes, l'initiateur de la civilisation occidentale, dut borner son ambition à développer sa puissance militaire, industrielle et commerciale et à régner sur le marché économique de l'Extrême-Orient. Il se mit à l'œuvre avec l'ardeur et la foi que donnent le succès: « Le monde industriel japonais changea complètement sa face. L'esprit d'entreprise commerciale poussé par des gens optimistes, gonflés de l'orgueil national, gagna du terrain (2). » Le gouvernement provoqua et seconda l'initiative privée: de 1896 à 1906 il prévoit, sous forme de subventions de tout genre au commerce et à l'industrie, une dépense de 70 millions de yens pour aider au progrès économique du pays. Le succès a répondu aux efforts des Japonais: en Corée, leur commerce a si bien supplanté le commerce chinois que la

(1) C'est ce qui explique que le tonnage de la flotte de la Compagnie ait — de 1893 à 1896 — passé de 64000 tonnes à 126000.

(2) Lettre de M. Ourakami à l'*Économiste français*, 12 septembre 1896.

China Merchant C° n'envoie même plus ses navires dans les ports coréens; les importations japonaises y étaient en 1894 de 12 500 livres sterling, en 1895 elles ont été de 78 000.

Ce n'est pas seulement chez eux, c'est en Chine même que les Japonais ont porté leur activité novatrice; non contens de lier avec leurs voisins des relations d'échanges, ils sont allés sur place mettre en valeur les richesses du Céleste Empire. Voyageurs, commerçans, ingénieurs se sont répandus dans toute la Chine, se sont insinués jusque dans les provinces les plus reculées; partout compris et partout bien reçus à cause de l'analogie de civilisation et de l'identité d'écriture, ils ont étudié, inventorié, supputé les richesses de l'Empire du Milieu et cherché les moyens d'en tirer parti. Initiés presque tous en Europe à nos procédés de civilisation, habitués dès leur adolescence à diriger, d'après les méthodes nouvelles, les grandes compagnies commerciales, les exploitations industrielles, agricoles, les jeunes Japonais ont l'énergie créatrice et l'esprit d'entreprise; ils ont en eux-mêmes et en l'avenir de leur race, non pas la foi mystique des Slaves, mais cette confiance qui pousse à l'action pratique et emporte le succès. Très vite, ils ont commencé à établir en Chine des usines: le bon marché dérisoire de la main-d'œuvre les y encourageait; la journée d'ouvrier coûte en Chine moitié moins qu'au Japon, soit cinq ou six sous de notre monnaie. Aussi les bénéfices sont-ils beaucoup plus considérables: les filatures chinoises rapportent 15 à 17 pour 100, celles du Japon ne rendent que 10 à 11. Séduit par les beaux bénéfices, les Chinois se laissent gagner aux idées nouvelles. Leurs capitaux, dissimulés pour échapper aux exactions des vice-rois, restaient improductifs; ils commencent à les faire fructifier dans des entreprises industrielles dont ils confient la création et la direction à des ingénieurs japonais. Récemment, au Setchouen, un syndicat de hauts fonctionnaires et de gros commerçans a fondé ainsi une filature et une fabrique d'allumettes. L'exemple sera suivi: les industries les moins compliquées se développent d'abord, puis viendront celles qui exigent pour les ingénieurs de plus longues études, et pour les ouvriers un plus long apprentissage. On commence par les allumettes, et l'on finira par les locomotives, les canons et les cuirassés. Et pour toutes ces industries, les capitaux afflueront : la richesse mobilière du Japon s'accroît rapidement; attiré par une plus forte rémunération, l'argent japonais vient jusqu'en Chine donner aux entreprises

nouvelles une impulsion féconde. Des compagnies de navigation transporteront en Europe tous ces articles, produits abondamment et à bon marché par la main-d'œuvre jaune, en inonderont nos marchés, en écraseront nos cours.

La réalisation de ces ambitieuses visées est proche. Les Chinois, frappés des succès remportés sur eux-mêmes par ces frères jaunes, naguère si dédaignés et si méprisés, semblent prêts à se laisser guider par leurs vainqueurs; réconciliés par une même haine contre les Européens, Chinois et Japonais s'entendront pour prendre sur le terrain économique une revanche éclatante de leurs humiliations passées. Les Japonais joueront en Chine le rôle des Anglais dans l'Inde; répandus dans tout le pays, ils seront partout maîtres et directeurs; avec la main-d'œuvre chinoise, ils exploiteront les capitaux chinois, ils feront du pays tout entier un centre de production intense. Mais s'ils modifient la physionomie du sol, ils ne changeront pas le caractère des habitans : les Célestes assisteront, intéressés, mais apathiques, à la transformation de leur antique patrie; ils dédaigneront d'étudier eux-mêmes les procédés et la civilisation des « Barbares »; ils se laisseront conduire par leurs frères jaunes, et cette direction que les Japonais sauront leur imposer sera si douce qu'elle ne les réveillera pas de leur éternel sommeil.

VII

Cette mise en valeur de la Chine par les Japonais sera un fait accompli à l'heure où, dans cinq ans, les wagons russes pénétreront jusqu'à Hankow. Il n'est pas douteux que le gouvernement du tsar obtienne du Fils du Ciel toutes les facilités nécessaires pour exporter par le Transsibérien les marchandises et les produits chinois. Il arrivera ainsi qu'en développant la production chinoise, les Japonais travailleront pour les chemins de fer russes. La rémunération des capitaux énormes engloutis dans l'exécution de la grande voie asiatique ne peut être assurée que par un mouvement commercial considérable entre la Chine et l'Europe. Déjà l'exploitation des premiers tronçons du Transsibérien a donné des résultats inespérés : en quatre mois (1896) la section Tcheliabinsk-Omsk a transporté 320000 tonnes de marchandises et 231000 voyageurs; l'affluence a été si grande qu'il a fallu construire des baraquemens pour les émigrans obligés d'attendre pen-

dant plusieurs jours leur tour de départ. Ces débuts sont pleins de promesses, mais il n'en est pas moins vrai que c'est en Chine, dans les régions si riches où ses extrémités plongeront, que le Transsibérien devra aller chercher les marchandises dont le transport fera sa fortune. Plus l'activité des Japonais fera produire au sol et à l'industrie chinoise, plus sera grande la prospérité du Transsibérien.

Pour enlever aux Russes ce transit rémunérateur, les sujets du Mikado développent leurs compagnies de navigation. Chemins de fer russes, bateaux japonais ruineront toutes les entreprises anglaises ou allemandes et défieront toute concurrence. Sur mer, les Japonais auront sur tous leurs rivaux des avantages décisifs : bas prix de la main-d'œuvre, dépréciation de l'argent et surtout cet esprit de solidarité qui les unit tous contre les étrangers : ils sauront abaisser leurs tarifs, travailleront même quelque temps à perte, jusqu'à ce qu'ils obtiennent le monopole des bénéfices convoités. Ne les a-t-on pas vus, en 1895, faire baisser de moitié le fret de la tonne de Singapore à Londres, malgré l'entente de toutes les compagnies européennes? — La voie de mer sera donc japonaise; elle n'aura qu'une concurrente, la voie de terre russe.

Toutes les marchandises destinées à la Russie elle-même, favorisées par la modicité des tarifs, passeront par le Transsibérien; mais pour aller dans les autres pays d'Europe, il faudra subir les tarifs, relativement élevés, de l'Allemagne ou de l'Autriche, et la différence d'écartement des rails nécessitera un transbordement toujours onéreux. Pour ces pays-là, la voie de mer restera la moins chère, car le fret japonais ne sera pas sensiblement différent, que les marchandises aillent de Hankow jusqu'à Odessa, Marseille, Anvers ou Londres. Mais le Transsibérien aura toujours l'avantage d'abréger d'un mois la durée du voyage; les produits peu encombrans et de haut prix, comme la soie, ceux sur lesquels s'exerce la spéculation, comme le thé, préféreront la voie la plus rapide. Ne pourra-t-on pas du reste créer de Marseille à Odessa, par exemple, ou du Havre à Cronstadt, des lignes de navigation qui seront comme un prolongement maritime du Transsibérien et qui éviteront les frais élevés du transit à travers l'Europe?

Ainsi chemin de fer russe et bateaux japonais répondront à des besoins économiques différens; la prospérité de l'un ne sera pas la ruine des autres, ils pourront coexister sans s'entre-détruire;

ils se feront concurrence, mais rien n'indique qu'ils doivent se faire la guerre.

Dès lors l'animosité réciproque qui divise Japonais et Russes ne provient-elle pas d'un amour-propre exagéré et mal placé; n'est-elle pas le résultat d'un véritable malentendu? Grisé par ses victoires, le jeune Japon crut un instant qu'il allait exercer sur la vieille Chine une véritable tutelle; la Russie le réveilla de ce beau rêve et lui apprit que la mégalomanie est funeste aux puissances nouvelles. Les sujets du Mikado auraient tort de conserver rancune à l'ours moscovite de ce coup de patte un peu rude : la royauté économique du monde oriental, n'est-ce pas là une assez belle récompense promise à leur intelligence, à leur activité et aussi à leur modération? Les Japonais seront sages de n'en point chercher d'autre : pour un résultat plus brillant que solide, ils exposeraient leur fortune à bien des hasards, peut-être à de cruelles déceptions.

Si la Russie avait espéré le monopole de l'exploitation de la Chine, elle aussi devait s'attendre à des mécomptes. Établir sur le Céleste Empire un véritable protectorat, faire pénétrer jusque dans la vallée du Yang-Tse ses chemins de fer, ses soldats, ses marchands et ses colons, c'était là, pour le moment, une tâche trop vaste. Les Russes constatent avec humeur les progrès de leurs rivaux dans la vallée du Fleuve : ils n'ont pas dû oublier cependant avec quelle ténacité les Anglais ont cherché à y implanter leurs négocians et leurs nationaux ; la place, laissée libre par les Japonais, eût été prise par les Anglais. — Les Russes devraient comprendre que si les chemins de fer sibériens sont assurés d'une prompte et complète réussite, c'est parce que les Japonais sont en train de faire de la Chine l'un des plus grands centres de production du monde. Les Russes savent déjà le parti qu'ils peuvent tirer du voisinage de l'Empire du Soleil Levant; ils y ont embauché un grand nombre d'ouvriers et c'est grâce à eux qu'ils peuvent mener si rapidement leurs travaux de chemins de fer; les Chinois sont précieux pour l'endurance et la patience, mais pour la souplesse, l'adresse, l'intelligence, les Japonais n'ont pas de rivaux : ils se plient avec une étonnante facilité aux besognes les plus variées; comme contremaîtres, directeurs de chantiers, les ingénieurs moscovites n'ont pas d'auxiliaires plus utiles. — L'intérêt bien entendu des Russes est donc de ne point écouter les suggestions de la jalousie, mais de chercher avec les Japonais

un *modus vivendi* équitable : il y a place en Chine pour eux et pour leurs rivaux.

L'événement a déjà montré dans la question de Corée la possibilité d'un accord. L'acuité du problème coréen est devenue moins vive depuis que les Russes ont tourné par Port-Arthur la presqu'île qui leur fermait l'issue de la mer du Japon. Le gouvernement du tsar et celui du Mikado ont eu la sagesse de s'entendre pour établir en Corée un véritable *condominium*. Une convention a été signée le 28 mai 1896 à Saint-Pétersbourg par le prince Lobanof et le maréchal Yamagata. Les deux parties reconnaissent l'indépendance de la Corée et s'engagent à aider le roi Li-Hsi à rétablir l'ordre dans ses États et à organiser ses forces militaires; elles ont le droit d'entretenir chacune un nombre égal de soldats pour assurer la protection de leurs nationaux; elles se partagent la construction des chemins de fer et des lignes télégraphiques. Le nouvel arrangement substitue l'influence russe à l'ancienne influence chinoise délimitée par le traité de 1885; le régime reste un *condominium*, mais l'une des deux puissances a changé, et c'est la Russie qui, à l'heure actuelle, exerce à Séoul l'action la plus forte.

Les causes de division entre la Russie et le Japon sont donc atténuées; aucune ne semble irréductible, mais le malentendu subsiste. La Russie augmente ses forces militaires, et le Japon commence de formidables armemens. Le gouvernement du Mikado a prévu jusqu'en 1906 une dépense de 300 millions de yens pour la marine et l'armée. La première partie de ce programme doit être terminée en 1902; c'est à cette date aussi que Port-Arthur, fortifié et devenu le grand port russe des mers de Chine, sera relié par chemin de fer à Saint-Pétersbourg. Cette coïncidence éclaire le but visé par les Japonais dans ces préparatifs militaires dont le nouveau ministère presse l'exécution (1). D'ores et déjà la redoutable échéance de 1902 inquiète les diplomates et préoccupe les gouvernemens.

Si la Russie et le Japon se laissent entraîner sur la pente des armemens et des ruineuses dépenses militaires et veulent s'éliminer réciproquement des marchés chinois, non seulement ils manqueront leurs buts, mais ils ouvriront la porte aux ambitions étrangères : le Japon sera arrêté dans son essor économique; la

(1) Voir : Projets d'augmentation de la puissance maritime et militaire du Japon, par J. Daney de Marcillac, dans la *Revue maritime* d'avril 1897.

Russie perdra l'occasion de résoudre dans d'autres parties du monde des questions qui sont, elles aussi, vitales pour son avenir. Dans ces circonstances, le rôle de la France est tout tracé : ouvrir les yeux aux deux rivaux, leur montrer le péril et la solution, faire encore une fois en Extrême-Orient œuvre de paix et de concorde. Nous sommes liés à la Russie par une étroite amitié : dans les affaires sino-japonaises, nous lui avons donné, en même temps que des conseils de modération, un loyal appui. Avec le Japon, nos rapports sont excellens; il sait tout ce qu'il a dû, dans la crise de 1895, à la sagesse, au calme de nos diplomates et de nos marins. C'est à nous qu'il doit d'avoir échappé au plus redoutable des périls : la Russie, l'Allemagne, étaient disposées aux moyens violens; les Russes, craignant de voir disparaître leur dernier espoir d'obtenir un port libre sur une mer libre, montraient une inquiétante ardeur belliqueuse; ils parlaient d'anéantir la flotte japonaise, de profiter de l'occasion pour écraser leurs rivaux; ils criaient qu'*on ne les arrêterait pas comme à San-Stefano.* Notre amiral calma les passions de ses alliés et conseilla aux Japonais la prudence. C'est peut-être à la France seule que la Russie et le Japon doivent d'avoir évité les solutions violentes. Cette modération et ces services ont grandi dans tout l'Extrême-Orient notre prestige et notre crédit.

Aucune puissance n'est donc mieux que la France placée pour prévenir un conflit futur. Or — suprême argument en ces matières — elle y a intérêt. La mise en valeur de la Chine par les Japonais peut être pour nos colonies d'Indo-Chine un élément sérieux de prospérité : nous pouvons prendre par le sud, comme la Russie par le nord, notre part dans l'exploitation du Céleste-Empire. Quant à la concurrence de la marine marchande et du commerce japonais, nous n'avons guère à nous en préoccuper, car notre cabotage et notre négoce dans les mers chinoises sont presque nuls. Notre Tonkin, notre Cochinchine sont riches, mais manquent de colons; pourquoi ne verrions-nous pas avec plaisir des Japonais créer sur nos territoires des exploitations agricoles et industrielles? Est-ce que le riz de Cochinchine, cultivé par des Annamites, acheté par des négocians chinois et exporté au Japon par des bateaux allemands, n'est pas pour nous une source sérieuse de bénéfices? Puisque nous ne colonisons pas nous-mêmes, laissons coloniser chez nous par d'autres. — Nous avons à résoudre une question difficile, celle du Siam, où la politique

anglaise contrarie notre influence; nous n'avons pas su profiter de l'heureuse audace de nos marins en 1893; prenons garde d'être complètement évincés de la vallée du Meï-nam. En ce moment même le roi de Siam vient en Europe à l'instigation des Anglais, et déjà l'on parle d'une alliance entre le Siam et le Japon sous le patronage de la Grande-Bretagne. Une telle éventualité serait pour la Russie et pour nous très menaçante. Le seul moyen de l'éviter, c'est de dissiper tout malentendu, de supprimer toute cause de conflit entre Russes et Japonais. L'entente entre les deux concurrens pour l'exploitation de la Chine serait à l'avantage évident de tous deux; leur désaccord sert l'ambition et prépare la rentrée en scène de ceux qui jalousent leurs succès.

C'est en Extrême-Orient, comme dans le monde entier, l'intérêt anglais de susciter les querelles et de faire naître les conflits; le nôtre est de les prévenir et de les apaiser. Grandir aux yeux des Japonais les progrès russes, surexciter leur jalousie, les pousser à une lutte qui les jetterait fatalement dans les bras de l'Angleterre, tel est le jeu de la politique britannique. — Faire entendre à Saint-Pétersbourg comme à Tokio la voix de la vérité et de la paix, dissiper le mirage d'un antagonisme irréductible qui cache aux yeux des Russes et des Japonais leurs véritables intérêts, empêcher la naissance de querelles stériles qui feraient dans le monde entier la partie belle à nos adversaires, et paralyseraient nos amis, tel doit être le rôle de notre diplomatie. — La France semble réservée en cette circonstance à la tâche généreuse de médiatrice : elle y trouvera le moyen d'accroître le prestige de son nom, de développer son commerce et ses colonies, et en même temps de permettre à son alliée de sortir en Europe de son long « recueillement ». Tout se tient aujourd'hui dans le domaine de la politique. Non seulement l'exploitation de la Chine par les Russes et les Japonais aura sur la vie économique du monde entier une incalculable répercussion, mais encore la question de savoir si Japonais et Russes se partageront à l'amiable ou se disputeront par la force les bénéfices de la mise en valeur de tant de richesses, importe au plus haut point aux intérêts vitaux de toutes les grandes puissances.

René Pinon.

L'EUROPE ET LE DIRECTOIRE

III [1]

LA SECONDE COALITION. — LA RÉPUBLIQUE NAPOLITAINE

I

C'est à Naples que l'on se sentait le plus menacé; c'est là que l'on avait le plus peur, c'est là que se produisit, à la nouvelle du désastre d'Aboukir, la première explosion de haine (2). Entre les complots qui le menaçaient à l'intérieur, les Français qui le menaçaient sur la frontière, animaient et protégeaient les conspirateurs, ce gouvernement était réduit à s'armer et à sévir en tremblant. Le ministre favori, Acton, tout anglais, avait été congédié; mais il continuait de mener les affaires dans la coulisse. La principale était de ménager Nelson et sa flotte. Contrainte de refuser aux Anglais le ravitaillement qu'ils demandaient, la cour de Naples leur avait fait entendre que tous ses vœux, toutes ses passions étaient avec eux. Cette cour avait auprès de Nelson le plus persuasif des agens, c'était la femme de l'ambassadeur d'Angleterre, Emma Hamilton, naguère merveilleusement belle, sé-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet et du 15 août.

(2) Franchetti, *Storia d'Italia*. — Helfert, *Königin Carolina*. — Hüffer, *Rastatter Congress*, t. II, ch. v. — Sybel, Oncken, Botta, Colletta. — Cresceri, *Memorie segrete*. — Boulay de la Meurthe, *Quelques lettres de Marie-Caroline*. — Pingaud, *Un agent secret*. — *Mémoires de Thiébault, Pepe, La Revellière*. — Publications de Palumbo, Gagnière, Vivenot, Bailleu. — Nelson, *Despatches and Letters*, t. III, etc.

duisante encore, aventurière de profession, devenue, par la folie d'un vieux diplomate, ambassadrice du roi George, et par le caprice de Marie-Caroline, confidente et favorite d'une reine. Elle connaissait Nelson depuis 1793 et le tenait sous le charme. La reine le savait, et cette passion de Nelson était sa grande espérance. Elle aurait la flotte anglaise le jour où elle oserait en réclamer le secours. Cependant, le mal croissait. La guerre paraissait inévitable. Le sort de la monarchie se jouerait alors dans une bataille, et cette bataille, qui la dirigerait?

Naples avait des soldats, mais à part quelques émigrés français, point de commandans. Marie-Caroline écrivit à Vienne et réclama un général, Mack, si c'était possible : Mack était le vainqueur désigné, le héros à tout faire. L'empereur l'accorderait-il? En attendant, l'inquiétude agitait Naples; chaque jour on se demandait si on ne serait pas réveillé par le canon de Bonaparte. Le papier-monnaie tomba de 25 pour 100. Sur ces entrefaites, le 3 septembre 1798, arriva la nouvelle que Bonaparte était débarqué en Égypte, que sa flotte était détruite par Nelson, qu'il était bloqué dans sa conquête. La reine exulte. Elle ne peut attendre le moment de voir son amie; elle lui écrit, elle l'appelle en phrases haletantes : — « Ma chère Milady, quel bonheur, quelle gloire!... J'ai pleine vie. J'embrasse mes enfans, mon mari. Quelle bravoure, quel courage!... Puisse le ciel faire prospérer une nation aussi magnanime! » Lady Hamilton accourt et, dans une lettre à Nelson, décrit les transports de la reine : « Elle pousse des cris, elle embrasse son mari et ses enfans, court comme hors d'elle-même dans les appartemens, crie encore, embrasse, étreint tout ce qu'elle rencontre. O brave Nelson, Dieu garde et protège notre vaillant libérateur! » Qu'il vienne! Nelson n'y résiste pas.

Il avait quarante ans; c'était un Anglais austère et renfermé, un homme de mer timide, aux passions brutales et naïves, inassouvies, refrénées; borgne, tête revêche sur un corps grêle et mutilé. Son nom retentissait alors dans toute l'Europe; il était le roi de la mer, le vengeur des Anglais, le sauveur des rois. Il s'abandonne à l'ivresse du triomphe et, sans se l'avouer encore, à l'enivrement de l'amour. Il arrive en vue de Naples, le 22 septembre. Tout un peuple se presse autour du vaisseau amiral; ce ne sont que fleurs, oriflammes, acclamations. Lord Hamilton veut être le premier à saluer le héros. Emma l'accompagne, et Nelson, dans le décor incomparable de son triomphe, ne voit plus qu'elle. On

lui raconte qu'elle s'est évanouie en apprenant la victoire. « La scène du bateau fut terrible, Milady s'élance et tombe inanimée devant moi : je la crus morte. Ses larmes heureusement se firent un passage, et elle parut aussitôt soulagée. Le roi arrivait. Sa Majesté daigna me tendre la main en m'appelant son libérateur... J'espère avoir quelque jour le plaisir de vous présenter lady Hamilton. C'est une des meilleures femmes de la terre : elle fait honneur à son sexe... » Il adresse ces lignes à sa propre femme, et il y paraît tout entier : dupe risible et formidable de son cœur, de ses sens, de son orgueil ; guerrier qui dans le combat ne connaît que son Dieu et sa patrie ; qui se juge invulnérable à l'amour défendu parce qu'il se sent inaccessible à la peur ; s'imagine être vertueux parce qu'il se sent très protestant et très anglais, et, touchant la terre d'Italie, se trouble au serrement de main d'un roi de parade, imbécile et poltron, à l'évanouissement d'une comédienne de cour qui, à Londres, avait posé, en Cléopâtre, dans le cabinet d'esthétique et de libertinage du docteur Graham. Il était subjugué, fasciné ; il le demeura, et il y perdit, avec la dignité de sa vie, cette qualité généreuse de l'âme qui distingue les héros des simples conquérans et des destructeurs d'hommes, cette fleur de la gloire, la magnanimité.

Acclamé par les lazzaroni, fêté, encensé par la cour, il habite le palais Hamilton ; il s'égare dans son rêve. Le vertige est tel chez lui qu'il est près d'en mourir. Il ne se relève que pour proclamer son amour dans tout Naples, le crier à la nature entière, le déclarer à sa propre femme, aux ministres mêmes, dans ses dépêches officielles. Croyant servir son pays et ne servant que sa passion, il excite à la guerre Marie-Caroline qui déjà ne se possède plus. Il déplore, avec elle, les lenteurs de l'Autriche ; il condamne Thugut et ses machines suspectes. Cependant, à défaut d'armée, le vainqueur demandé arrive. Thugut avait été heureux de faire sa cour à l'impératrice, en se débarrassant, du même coup, d'un militaire intrigant et bavard, qu'il avait dès longtemps percé à jour. Mack est à Naples le 9 octobre. Nelson le rencontre au passage et le juge un pédant empêtré : c'est le coup d'œil de l'homme de guerre. Mais la reine les fait dîner ensemble, Emma Hamilton traite Mack en homme de génie, et Nelson est converti.

Mack ne s'éblouissait point lui-même de ses rodomontades et de ses spéculations stratégiques. Il avait un fond de bon sens qui le rendait perplexe dans l'exécution des plans spécieux qu'il déve-

loppait dans les conseils et auxquels il ne croyait plus qu'à demi dès qu'il passait à l'exécution. Comme tous les rhéteurs de caserne ou d'État, il cessait de se comprendre quand il cessait de s'entendre parler. Il déclara à la reine qu'en dix jours il serait prêt à entrer en campagne : Naples le proclama le Nelson de la terre! Sous main, il s'efforçait de gagner du temps, ne prenant au sérieux ni l'ardeur batailleuse de Ferdinand ni la valeur des 40000 hommes dont ce roi prétendait disposer. Il les achemine pourtant vers la frontière, et, agresseur malgré lui, il y va établir son quartier général. Le roi, la reine, Nelson, les Hamilton l'y viennent visiter le 8 novembre. Mack présente ses soldats à la cour comme la plus belle armée du monde. Et la cour, apprenant que l'empereur n'enverra pas de troupes en Italie avant le printemps, qu'il attendra les régimens russes et les subsides anglais, s'indigne, s'emporte. C'est une trahison! La reine écrit à sa fille, l'impératrice: — « Il faut sortir et avant la fin de novembre nous serons à Rome sûrement, sauf qu'ensuite, ne voyant aucune démarche pour être attaquée, toute la force française plombe (*sic*) sur nous, et nous écrase... nos moyens et dépouilles serviront à ruiner l'empereur, qui ne s'échappera point; je vois bien noir... Il faut mourir avec honneur (1). » Au fond, Marie-Caroline ne se faisait guère plus que Mack d'illusions sur « sa petite et non aguerrie armée »; mais ils croyaient n'avoir qu'une chance de salut et qu'un moyen de forcer l'Europe à intervenir : brusquer l'attaque. Ferdinand lança le 24 novembre son manifeste; le 23 au matin, les soldats napolitains avaient franchi la frontière romaine et allaient affronter cette terrible République française que Marie-Caroline appelait, dans un moment d'exaltation biblique, « la moderne Sodome ».

II

L'Europe commençait à s'armer, mais lentement. L'Angleterre sortait d'un long cauchemar. Elle s'était vue isolée devant la France et menacée d'invasion. La crainte qui avait agité les Anglais, quarante-trois ans auparavant, lorsque, disait-on, Belle-Isle rassemblait sur les côtes de France une armée de débarquement; l'anxiété que naguère leur avait causée Hoche, s'étaient ranimées bien plus vives lorsqu'ils avaient vu Bonaparte reprendre

(1) Marie-Caroline à l'Impératrice, 12 décembre 1798, en français. Hüffer, t. II, p. 149, note.

ces projets. Ajoutez l'imminence d'une révolution en Irlande et la sourde inquiétude de séditions en Angleterre, où l'on assurait que l'ennemi trouverait des complices. Les Anglais ne voyaient partout qu'espionnage et trahison. Il s'ensuivit une réaction contre la France, dans l'esprit même de ceux qui jusque-là avaient prôné la paix avec la République.

Ces libéraux généreux, mais très anglais, avaient pardonné la Terreur à la Révolution, parce que la Révolution avait anéanti Robespierre et réprouvé la Terreur. Ils se flattaient que la France, affranchie des terroristes et délivrée de toute crainte d'invasion, s'arrêterait sur soi-même, se contenterait d'être libre, assez magnanime pour commander l'admiration à ses voisins, assez modeste pour rassurer l'Europe et surtout l'Angleterre. L'événement les détrompa. Ils virent la République s'assimiler et reprendre en grand, pour le compte de la Révolution, les traditions de conquête et de suprématie de Louis XIV. L'invasion de la Suisse fut pour ces Anglais ce que le partage de la Pologne avait été pour quelques-uns des admirateurs du grand Frédéric. « O France, » s'écria Coleridge, qui, un an auparavant, célébrait comme une conquête de l'humanité les victoires de la République, — « ô France qui te moques des cieux, adultère et aveugle, et patriote seulement dans des œuvres pernicieuses, sont-ce là tes vanteries, champion du genre humain? » L'esprit belliqueux qui sommeillait en Angleterre, depuis les échecs de 1797, se réveilla dans tout le peuple. Le ministère se sentit soutenu. Pitt retrouva la dictature (1).

Les Anglais ne se sentirent rassurés qu'après la destruction de la flotte d'Irlande et de la flotte d'Égypte. Mais avec la sécurité, la rivalité séculaire se ralluma contre la France, aussi jalouse, aussi ardente, universelle et envahissante que l'était l'hostilité du Directoire aux Anglais. Aboukir fut fêté comme le devaient être plus tard Trafalgar et Waterloo. « C'est la plus grande victoire navale qu'il y ait eue au monde, s'écria Pitt; la gloire en durera aussi longtemps que le nom anglais! » Nelson fut fait baron du Nil avec une pension de 2000 livres sterling. Puis on agit. Sidney Smith partit pour Constantinople, où son frère était ambassadeur; il avait les pouvoirs les plus étendus pour traiter des affaires mili-

(1) Ces transitions sont bien marquées, bien illustrées de traits et d'exemples saillans, dans le livre de M. Émile Legouis : *La Jeunesse de Wordsworth*. Voir, en particulier, le chapitre III, p. 385-388.

taires avec les Russes et avec les Turcs, en vue « de détruire les républicains dans la Méditerranée. » Il emmenait les deux émigrés, Phélypeaux et Tromelin. Quelqu'un suggéra l'idée d'une grande expédition de flibustiers dans les colonies espagnoles : opération de guerre, de commerce et aussi de finance, car il y avait là des métaux précieux accumulés dont on ferait monnaie pour la bonne cause. Les ministres anglais pensèrent que ce serait le cas d'employer les émigrés français, ceux de la chouannerie, en particulier, qui ne demandaient qu'à se battre; lord Cambefort s'en ouvrit à Frotté. Mais Frotté n'était fanatique que de la royauté, et il ne savait pas séparer la cause de son roi de celle de la France. Il lui parut qu'il travaillerait non à restaurer la monarchie française, mais à diminuer la France, et il refusa l'occasion d'acquérir une gloire « ternie par le service anglais », selon le mot de son ami Hyde de Neuville (1).

Pitt se tourna vers la Russie : c'était une coalisée toute fraîche; elle apportait le secours inappréciable d'une armée intrépide et encore invaincue. Grenville adressa, le 16 novembre, à lord Withworth, ambassadeur à Pétersbourg, une grande dépêche où se découvrent, avec les vues permanentes de l'Angleterre, le dessein qui devait être le lien des coalitions jusqu'en 1815 : former une triple alliance entre la Russie, l'Angleterre et l'Autriche, y attirer la Prusse, soutenir Naples; si l'on réussissait à chasser les Français de l'Italie, l'Autriche, qui garderait Venise, reprendrait la Lombardie; les Pays-Bas réunis à la Hollande formeraient une barrière aux ambitions de la France. Cette ouverture trouva Paul Ier assez disposé à se donner la gloire de pacifier l'Europe; mais ces fumées généreuses ne faisaient que traverser son imagination fantasque. Les intrigues de sa cour, sa brouille avec la tsarine, son irritation contre son fils et héritier présomptif Alexandre, sa passion surtout pour Mlle Lapouchine l'occupaient infiniment plus que la politique, plus même que les fameuses revues à la prussienne et les pompes orthodoxes : il en oubliait la caserne et l'Église, la parade et les vêpres.

Au culte platonique, voué naguère à cette belle personne, avait succédé une fureur amoureuse; il y a lieu de croire que, pour un moment, Paul se crut heureux, car il se montra reconnaissant avec profusion : il plaça la fille, à sa cour, à côté des grandes-du-

(1) La Sicotière. *Frotté;* — Hyde de Neuville, *Mémoires*.

chesses, l'assit à sa table, et comme il avait la manie de la chevalerie, il lui conféra l'ordre de Malte dont il était grand-maître. Tous les drapeaux se cravatèrent des couleurs de la favorite : rouge carmin; tous les officiers de l'armée et du service civil, jusqu'à ceux des cuisines, durent se parer de ces rubans. Enfin Lapouchine, le père, devint prince et reçut 80000 roubles en revenus, avec 7000 Polonais. C'était, comme à Naples, de quoi confondre « la moderne Sodome »!

Les Anglais réclamaient des mesures plus pratiques; Paul, dans un intermède de sa pastorale héroïque, consentit à les écouter. La nouvelle de la déclaration de la guerre par les Napolitains le décida. Il l'annonça à Londres le 17 décembre 1798, et le 24, il reçut Withworth : il promit aux Anglais un corps russe de 45000 hommes et le corps de Condé, moyennant 900000 livres sterling par an, ou 75000 livres par mois, et 225000 livres d'entrée en campagne. Il y mit une condition : les troupes marcheront « aussitôt que le roi de Prusse se résoudra d'attaquer la Hollande et d'ôter aux Français ce qu'ils se sont approprié du côté des Pays-Bas, et, en général, au delà du Rhin où nous ne sommes pas disposés à nous opposer à son agrandissement. Nous avons même l'assurance du comte Cobenzl qu'excepté les trois électorats ecclésiastiques, ils (les Autrichiens) ne s'opposeront pas à ce que le roi de Prusse garde les pays qu'il pourra conquérir de ceux que les Français se sont appropriés par le traité de Campo-Formio (1). » C'est l'esprit des traités de Vienne en 1815, et on le voit par le préambule du traité qui fut signé, sur ces bases, à Pétersbourg, le 29 décembre, entre la Russie et l'Angleterre : « Concert destiné à mettre un terme aux succès des armes françaises, à l'extension des principes anarchiques, et à amener une paix solide ainsi que le rétablissement de la balance de l'Europe... à faire, s'il est possible, rentrer la France dans les limites où elle était renfermée avant la Révolution (2). »

Dans le même temps, la Russie traita avec Naples (3). Paul promettait 10000 hommes qu'il enverrait en Dalmatie, où ils s'embarqueraient. Il poussa les Turcs à la guerre et les décida à s'allier avec Naples, ce qu'ils firent, le 21 janvier 1799; il signa lui-

(1) Besborodko à Woronzof, à Londres, 17 décembre 1798, en français. — *Archives Woronzof*, t. XI, p. 28, 265. — Hüffer, t. II, ch. I et IV.
(2) Martens, *Traités de la Russie*, t. IX, Angleterre, p. 418.
(3) Sur la date de ce traité, voir Hüffer, t. II, p. 239-241.

même avec eux une alliance de huit années, promit douze vaisseaux de ligne, au besoin une armée de 80 000 hommes. L'Angleterre adhéra à ce traité, promit à la Turquie l'appui de ses forces maritimes, et les Turcs s'engagèrent à mettre en mouvement 100 000 hommes contre les Français (1). Mais, pour compléter cette coalition il restait à gagner la Prusse et à entraîner l'Autriche. La Prusse déclara formellement sa volonté de rester neutre. A Vienne, la négociation rencontrait deux obstacles qui l'arrêtèrent longtemps : du côté de l'Angleterre, la question des subsides; du côté de la Russie, la question des conquêtes. Eden négociait à Vienne avec rigidité. Si les Anglais sont bons payeurs, ils sont âpres créanciers. Eden exigeait, avant d'avancer une livre, que l'Autriche s'engageât à pousser à fond la guerre et employât à combattre les Français tout l'argent qui lui serait versé.

Thugut parlementait, entêté de son plan, qui était d'attendre les Russes, d'entrer en campagne au printemps, d'observer la défensive en Allemagne avec l'archiduc et 90 000 hommes, de porter tout l'effort des alliés en Italie, d'y écraser les Français sous le nombre, de les faire exterminer par les insurrections; puis, si les Russes consentaient à donner 60 000 hommes, d'envahir la France par le midi, très hostile au Directoire, toujours en combustion, et de marcher sur Paris, pendant que, pour protéger la marche, on nouerait avec les Suisses qui ne manqueraient pas de se soulever. Par provision, au milieu d'octobre, Thugut fit occuper les Grisons.

Naples, par son impatience, déconcerta ce projet. Thugut se récria, récrimina; l'empereur, encore que fort épris de sa femme et par suite fort soumis à sa tante et belle-mère, Marie-Caroline, déclara qu'il défendrait Naples si les Français l'attaquaient; mais que, si Naples prenait l'offensive, il ne pourrait pas exposer son empire, et que ce serait aux Napolitains à porter les conséquences de leur coup de tête. Les Anglais, méfians, fermèrent alors les cordons de la bourse, et la négociation se trouva de nouveau suspendue.

A Pétersbourg, Paul, naturellement soupçonneux, se crut joué. Les lettres de Cobenzl sont remplies de ses réclamations. Il a acheminé ses troupes vers la Galicie : il se plaint qu'on les y héberge mal. Il reçoit de ses agens secrets des avis qui dénon-

(1) Traités des 3 et 5 janvier 1799. Sybel, trad., t. V, p. 374. — Zinkeisen, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, t. VII, p. 44-50.

cent une entente secrète entre l'Autriche et la France. C'est enfin l'éternel conflit des indemnités et des arrondissemens. Affectant de ne prétendre à rien pour lui-même, et ne pouvant d'ailleurs raisonnablement rien acquérir en Allemagne et en Italie, Paul se proposait le beau rôle de pacificateur de l'Occident et de restaurateur des trônes. Il prônait la guerre de principes et ne rêvait rien moins que de réconcilier la Prusse et l'Autriche en leur imposant un commun désintéressement. Thugut faisait la sourde oreille : ce n'était point là le langage de la politique, et si Paul se montrait si généreux, c'est que, vraisemblablement, il n'avait point encore jeté son dévolu. Le fait est qu'à peine entré en alliance avec les Turcs, il dirigea sa flotte vers les îles Ioniennes. Une révolte des habitans lui facilita la tâche de chasser les Français ; mais les Corfiotes arborèrent le drapeau autrichien. Sur quoi Paul d'entrer en fureur, et de déclarer à Cobenzl que les îles seront à lui, ainsi que Malte, dès qu'on l'aura prise. Il fallut en passer par là. Thugut se félicita de n'avoir point signé au préalable une déclaration de renonciation aux conquêtes.

Sur ces entrefaites, arrive la nouvelle de l'entrée en guerre des Napolitains. Paul, aussitôt, ordonne à son envoyé à Vienne de notifier à l'empereur son traité avec cette cour, et somme l'Autriche de se déclarer : « Nous ne pouvons, écrit-il (31 décembre 1798), nous contenter d'aucune réponse dilatoire. » Dans ces conditions, le congrès de Rastadt n'est plus que nuisible. Paul invite l'empereur à le dissoudre. Enfin il faut que Thugut s'explique : sa conduite équivoque permet toutes les suppositions. Ces instructions arrivent à Vienne à la fin de janvier, et Rasoumowski s'en ouvre à Thugut. Ce ministre s'indigne, proteste : ses prétendus pourparlers avec les Français ne sont « qu'autant de fables destituées de tout fondement, répandues à dessein par le Directoire de Paris et par la cour de Berlin... pour jeter la désunion entre les cours bien pensantes ; » l'empereur est depuis longtemps résolu à n'accéder à aucun arrangement qui ne fonde pas la paix « sur des bases tranquillisantes pour l'Europe, telles que l'évacuation entière de l'Italie et de la Suisse par les troupes françaises, la destruction de toutes les nouvelles républiques depuis la paix de Campio-Formio, l'exclusion de toute influence du Directoire français dans les affaires de l'Empire » ; l'empereur reprendra les armes dès que la saison le permettra ; mais il est nécessaire de former d'abord, dans le plus grand secret, « un concert

plus positif : » il importe, en effet, de tenir les Français en suspens jusqu'au moment de leur porter les coups décisifs, d'enlever au Directoire tout prétexte de recommencer la guerre, de gêner enfin ses mesures en soutenant les illusions du parti de la paix et de l'économie dans les Conseils de Paris. Il importe surtout de s'assurer le concours désintéressé de la Prusse, ou, si elle le refuse, de la contenir par l'approche d'une puissante armée russe. Une autre armée russe va marcher sur la Suisse et sur le Rhin. L'Autriche, cependant, se couvrira et se nantira du même coup en occupant la Bavière.

Ainsi tout était en train, mais rien n'était fait lorsque Naples rouvrit les hostilités. L'événement montra que, si l'Europe n'était pas encore mûre pour la coalition, le génie de la conquête révolutionnaire n'était pas éteint en France.

III

Si quelque leçon eût été capable d'éclairer les Directeurs sur l'insuffisance de leurs moyens et le péril de leur politique, la crise qu'ils traversèrent, en ces mois d'octobre et de novembre 1798, l'aurait fait. Il semble que dans ces immenses glacis, dans ces bastions et forts avancés dont elle s'est entourée, la France se voit assiégée de toutes parts; partout la terre se remue et se creuse, ce ne sont que souterrains, et les mines qui éclatent, çà et là, dénoncent l'approche de l'ennemi. Sauf dans les pays allemands de la rive gauche du Rhin, soumis, paisibles et d'ailleurs très fortement occupés, on n'entend parler que de troubles et de révoltes. En Hollande, il y a un parti pour appeler les Prussiens et les Anglais; la population les recevra en libérateurs. En Belgique, comme naguère en Vendée, la conscription et la persécution religieuse arment les paysans. Les campagnes, les bois se remplissent de bandes de réfractaires qui réclament leurs prêtres et aiment mieux se faire tuer autour de leurs villages que d'aller à la guerre contre des gens qu'ils ne connaissent pas, pour une république qu'ils détestent. Le pays étant dégarni de troupes, la répression, pour être efficace, doit être impitoyable, et elle l'est(1).

En Piémont, Ginguené l'avait pris de si haut, avec une fa-

(1) Sur cette guerre dont le roman de Henri Conscience a popularisé la légende, voir : *La domination française en Belgique*, par L. de Lanzac de Laborie, t. I, livre IV, p. 219 et suiv.

tuité si grossière, il jouait si maladroitement de la menace avec le roi et de la propagande avec le peuple, que le Directoire fut forcé de le rappeler. Il le remplaça par Aymar, plus judicieux, plus mesuré. Mais le cœur du roi est aux alliés, aux Russes, aux Autrichiens qu'il appelle ; le peuple, en grande majorité, les attend comme des libérateurs, et le petit parti de la révolution tourne à la république italienne, à l'unité nationale et conspire la réunion à la Cisalpine. La France n'a qu'un moyen de conserver ce passage indispensable à la domination de l'Italie, l'annexer.

Quant aux Cisalpins, le Directoire est avec eux à bout de coups d'État et de constitutions, de généraux et de commissaires. En désespoir de cause, il leur envoie Fouché : ce terroriste passe pour s'être enrichi, il n'en spécule que davantage. Il aime le pouvoir pour les émotions qu'il y trouve, la mécanique subtile, le jeu d'astuce où se jouent la vie, la fortune, l'honneur, la liberté des hommes. Il ruse, il intrigue entre les généraux, les commissaires, les Italiens, brouillon et boute-feu tout à la fois : il devient si dangereux, qu'en décembre on le rappelle. Reste le général Brune, qui fait, au naturel, le jacobin et lie partie avec les unitaires. « Insigne factieux ! » écrit le commissaire Faypoult. « Quelle pitié, quel scandale ! » s'écrie un autre commissaire, Trouvé, dérouté par le républicanisme des Italiens et cette révolution antifrançaise qu'il voit germer en Italie. « Ils se diront bientôt sans-culottes... et c'est nous qui sommes des aristocrates, des ennemis de la république et de la liberté ! » Les paysans s'insurgent. Les impôts, quand on les paie, rentrent en papier, qui vaut juste son poids. Tout se résume par cette déclaration du commissaire des guerres, Haller, fiscal mais clairvoyant : « Si la guerre recommence, disait-il à la fin de novembre, on envahira Naples, mais on ne pourra pas s'y maintenir ; le premier revers qu'on essuiera sera le signal d'un soulèvement général contre les Français et l'époque de leur expulsion de toute l'Italie... »

De même à Rome : Macdonald, la tête haute, le nez au vent, arrogant et goguenard, y pratique la révolution directoriale, parisienne, mais antiromaine. Daunou écrit, le 29 octobre : « On a chassé des hommes honnêtes, républicains par principes, prononcés contre le papisme avant sa chute ; on les a remplacés par des agitateurs et par des fripons... tout est en combustion... » « Dites à ceux qui veulent voir Rome qu'ils se hâtent », écrit Paul-Louis Courier, quelques semaines après, « car chaque jour

le fer des soldats et la serre des agens français flétrissent ses beautés naturelles et la dépouillent de sa parure... On détruit jusqu'aux ruines... Allez, nous vengeons bien l'*univers vaincu...* » Il ne reste que des misérables, un peuple affamé, des brigands. Les généraux commencent à réquisitionner pour eux-mêmes. Le général Duhesme, un des plus chauds patriotes qui existent, selon Championnet, fait venir Thiébault et lui ordonne de lever cinq cent mille francs dans les Abruzzes. « La solde est arriérée, lui dit-il, et différens services manquent de fonds; j'en ai besoin pour mon espionnage. En outre, j'ai un rang et une famille, que je compte pour deux cent mille francs. » Il se contenta de cent mille, et en donna vingt-cinq mille à Thiébault, pour sa peine. Kellermann, rapporte ce témoin, aimait l'argent et en prenait, Macdonald ne l'aimait pas moins. Sauf quelques-uns, qui passaient pour purs, comme Joubert, comme Championnet, vite suspects d'ailleurs et dénoncés par tous les prévaricateurs, il en allait de même partout, au désespoir des peuples conquis. Ces peuples, cependant, devaient bientôt connaître un sort pire, c'était le même système d'exactions appliqué par les Napolitains, les Autrichiens, les Russes.

Voilà ce que les lettres d'Italie apprennent aux Directeurs. Celles d'Allemagne annoncent les armemens des Autrichiens, l'approche des Russes, la neutralité de plus en plus malveillante de la Prusse. A Rastadt, la députation « filera doux »; mais c'est pour occuper le tapis. Les Allemands ne pensent plus qu'à se garantir à la fois contre la République et contre l'Autriche, en attendant que la guerre manifeste la raison du plus fort, qui sera pour eux, comme toujours, la meilleure. Il ne faut pas s'y tromper : c'est la guerre de 1793 qui menace de recommencer, avec, en plus, la révolte des peuples, l'appoint redoutable de la Russie, et, en moins, la Pologne qui n'est plus là pour retenir les Russes, rappeler les Prussiens et distraire l'Autriche. Ajoutez les alliés prétendus, les alliés par contrainte : la Hollande, l'Espagne, qui guettent la première défaillance pour secouer le joug. Dans ce péril, le Directoire, successeur étriqué du Comité de salut public, en retrouva, pour quelques semaines, l'âpre énergie.

Ces conventionnels, portés au gouvernement de la république, restèrent toujours des hommes de révolution, des hommes d'assaut : ils n'étaient point hommes d'État. Ils ne connaissaient d'autres ressources que les complots, les journées : ainsi, après

avoir renversé Robespierre, ils s'étaient montrés incapables d'organiser la république et de fonder la démocratie. Ils ne se soutenaient qu'en proscrivant toujours, au dedans, en conquérant toujours, au dehors. La paix leur était interdite, car elle suppose le concours et l'affection des peuples. Ils étaient obligés d'avancer continuellement, de pratiquer l'invasion indéfinie, qui consterne les nations, les accable, les révolte. Mais ils savaient oser, combiner les machines de guerre, risquer les coups désespérés. « Tenez pour certain, dit Rewbell à Sandoz, au commencement de décembre 1798, que la République française, provoquée comme elle vient de l'être, saura se défendre et attaquer à outrance... Nous porterons nos armées à un état de plus de 500 000 hommes. Le Directoire apprendra, dans cette guerre, qui sont ses ennemis et ses amis, et saura prendre ses mesures en conséquence. Peu de puissances voudront rester neutres, au premier échec que nous essuierons... Ce serait un grand malheur, car l'Europe, déchirée et anarchisée, resterait sans médiateur et deviendrait la proie de l'Angleterre et de la Russie. »

Il faut prévenir l'ennemi, barrer le passage aux Autrichiens en Suisse, les déloger des Grisons, se barricader dans la Cisalpine, se faire, dans le Piémont, un réduit inexpugnable, et puisque Naples ose attaquer, répondre par un contre-coup formidable et porter la révolution jusqu'en Sicile. L'empereur, désorienté, tremblant pour Venise, se décidera peut-être à traiter. Quant aux Russes, qui sait si leur véritable objectif n'est pas la Turquie? En tout cas, c'est la grande diversion à opérer contre eux. L'empire ottoman croule. Celui qui arrivera le premier à Constantinople fera le marché. Les Directeurs reviennent alors aux projets que Bonaparte leur développait naguère, et conçoivent le dessein d'un immense mouvement tournant. Ils écrivent, le 4 novembre, à Bonaparte : « Le retour en France paraissant difficile à effectuer dans le moment, il paraît vous laisser trois partis, parmi lesquels vous pouvez choisir : demeurer en Égypte en vous y formant un établissement qui soit à l'abri des attaques des Turcs... ; pénétrer dans l'Inde où, si vous arrivez, il n'est pas douteux que vous ne trouviez des hommes prêts à s'unir à vous pour détruire la domination anglaise ; enfin marcher sur Constantinople au-devant de l'ennemi qui vous menace. C'est à vous de choisir, d'accord avec l'élite de braves et d'hommes distingués qui vous entourent. Mais, de quelque côté que se tournent vos

efforts, nous n'attendons du génie et de la fortune de Bonaparte que de vastes combinaisons et d'illustres résultats. » Sous l'impression des mêmes pensées, le Directoire fait dresser par d'Hauterive un plan de démembrement de l'empire turc : l'empereur serait désintéressé des affaires italiennes par la réunion à ses États de la Moldavie et de la Valachie, la Grèce serait affranchie, l'Égypte passerait à la France (1).

Mais cette diversion d'Orient forme la part du prodige dans la guerre qui va commencer. C'est de l'Italie que le Directoire attend le salut. Il y a envoyé ses deux généraux les plus jeunes : hommes d'entreprise, d'ambition aussi, ayant la renommée à conquérir, mais sans tare fiscale et pleins d'ardeur républicaine. Joubert remplace Brune à Milan, il fera tête aux Autrichiens. Championnet, que Hoche avait légué naguère à la République comme un autre lui-même, prend le commandement de l'armée de Rome et reçoit l'ordre de marcher sur Naples.

Joubert jugeait indispensable à la sécurité de son armée, de tenir le Piémont à discrétion. A peine arrivé, il s'en empara. L'opération fut menée par ruse, complots et violences, moyens de force et moyens de police, à la vénitienne, et Joubert s'y montra, pour la vigueur et la dextérité, digne de son maître, Bonaparte. Le 9 décembre, le roi était en fuite. Joubert établit un gouvernement provisoire et donna de grandes fêtes pour célébrer la délivrance du pays. Le buste de Bonaparte occupait la place d'honneur dans toutes les salles de banquets. L'annexion se prépare. Le peuple attend que la guerre décide de son sort. Si la France triomphe, il préférera la réunion au régime de la conquête. Si elle est battue, il acclamera le roi. Si la république s'établit à Naples, l'esprit de liberté italienne courra jusqu'à Turin. Cette conquête faite pour assurer les autres, dépend, en réalité, du succès des autres. L'expédition de Naples décidera de la guerre, et c'est à Rome que vont se porter les premiers coups.

IV

Championnet, arrivé à Rome, le 18 novembre 1798, crut nécessaire d'y laisser entrer les Napolitains; mais ce fut pour les en

(1) Mémoire de d'Hauterive, 6 novembre. Aff. étrangères. — Le Directoire à Bonaparte, 4 novembre. Boulay de la Meurthe, *le Directoire et l'expédition d'Égypte*, p. 283 et suiv.

chasser le 9 décembre. Leur séjour y avait été marqué de massacres, d'extorsions, d'excès de toutes sortes. Au bout de quelques jours de cette délivrance, les Romains regrettèrent le joug français. Si la république ne tenait point toutes ses promesses, les républicains, au moins, apportaient quelque nouveauté dans la guerre : c'était, avec moins de haine pour l'ennemi, plus de pitié pour les pauvres gens; une bonne humeur, un bon cœur des soldats qui adoucissait les exigences des chefs; un rayon d'espérance, quelques paroles de liberté jetées sur l'avenir, l'annonce d'un lendemain qui donnerait autre chose que le recommencement éternel des mêmes rigueurs, sans autres motifs que la vengeance, l'avidité des nouveaux vainqueurs. La république romaine vota 5 millions de récompense aux Français. La populace, déchaînée par les Napolitains, fut de nouveau refrénée, et Championnet, laissant Macdonald à Rome, poussa devant lui Mack et son armée, la baïonnette dans les reins. Cette armée n'était plus qu'une bande de fugitifs. Avec ses 15 à 18000 hommes, tout au plus, Championnet s'était trouvé partout supérieur en nombre. « Pendant cette campagne, rapporte Thiébault, Championnet tua ou blessa à l'ennemi plus de 12000 des siens, enleva près de 4000 chevaux ou mulets, 100 pièces de canon, 21 drapeaux et frappa de terreur tout ce qui lui échappa. » L'Italie tremblait d'étonnement autant que de peur. Était-ce un nouveau Bonaparte qui se révélait au monde? Il ne fallait pas laisser aux Italiens le temps de se remettre, aux Autrichiens le temps d'arriver. Championnet marcha sur Naples. Il entreprit cette campagne, « la plus étonnante peut-être de celles de la Révolution », aventure prodigieuse, en sa lumière éblouissante et sanglante, avec son mélange d'héroïsme et de libertinage, de spoliations et de générosité, de férocité et de grandeur.

A Naples, la reine s'exaspérait dans la honte et dans l'effroi. Elle invective l'armée lâche, vendue, qui n'a su que s'enfuir. Il va falloir brûler une partie de la flotte, l'orgueil de la couronne, si on ne veut pas qu'elle tombe aux mains des Français, et serve peut-être à ramener en Europe les soldats de Bonaparte. « La noblesse fait de longues mines et ne se remue pas, écrit Marie-Caroline à sa fille, l'Impératrice. Les employés se cachent. Les officiers sont des fuyards infâmes. Le petit peuple est encore ce qu'il y a de moins mauvais. Si nous sommes sauvés, si nous n'avons pas à éprouver un second Varennes, nous le devons au brave

Nelson. » Il est là, en effet, avec ses vaisseaux. Mais le peuple laissera-t-il partir son roi ? Les lazzaroni réclament des armes ; ils demandent que le roi se mette à leur tête. On crie à la trahison contre Mack ; on tue sous les yeux du roi un courrier autrichien. Ferdinand était inflexible devant la peur : il résista aux supplications de ses sujets. Marie-Caroline se réconfortait à l'exaltation de cette populace frénétique et sanguinaire dont les hurlemens annonçaient de beaux massacres de libéraux et de Français ; mais la prudence commandait la retraite. Le 21 décembre, le roi, la reine, avec leurs enfans, leurs trésors et le ménage Hamilton, s'embarquèrent sur le vaisseau amiral anglais ; ils arrivèrent, le 25, à Palerme après une traversée horrible, durant laquelle la reine vit mourir un de ses enfans dans ses bras. L'armée de Naples se mutina, se débanda, et, le 16 janvier, Mack, fugitif, vint remettre son épée à Championnet.

On en avait fini avec l'armée royale ; mais une résistance infiniment plus redoutable se préparait dans Naples. Les habitans paisibles, les libéraux appelaient les Français, se disaient en mesure de leur livrer le château Saint-Elme ; mais il fallait se hâter si l'on ne voulait trouver la ville en anarchie, et la voir peut-être réduite en cendres (1).

Il y avait à Naples, plus qu'en aucun lieu d'Italie, des élémens de révolution républicaine, d'antiques traditions de liberté ; une aristocratie plus lettrée, plus émancipée, plus ambitieuse aussi ; une bourgeoisie instruite, intelligente, avide de s'élever au pouvoir ; un goût des réformes, des « lumières », un esprit de changement jusque dans le haut clergé. Mais à côté de cette élite de Napolitains cultivés, généreux, humains, qui se réunissent dans les salons de quelques grandes dames enthousiastes des idées, amoureuses des idéalistes, il y a un autre Naples, la grande masse du peuple, qui oppose à la révolution, surtout à la conquête, une résistance acharnée. Ce sont les cent mille lazzaroni, tous les vagabonds, tous les bandits, toutes les furies des quartiers misérables : robustes, cruels, insoucians de la vie, sans besoins, sans appétits, mais l'imagination obsédée d'images de meurtre, sobres de vin, ivrognes de sang, tortionnaires d'instinct, passionnés pour les spectacles de supplices. Avec cela superstitieux, croyant au diable, impatiens du paradis comme d'autres de pillage,

(1) Mémoires de Thiébault, de Lahure, de Pepe, de Cresceri, de Macdonald ; Rousselin de Saint-Albin, Championnet. — Hüffer, *Die neapolitanische Republik.*

et sûrs de gagner le ciel, en obéissant aux moines énergumènes qui commandent de tuer pour Dieu et pour le roi. C'est l'armée révolutionnaire de Naples, en haillons, sans culottes, munie de mauvais fusils, de sabres et de piques. Qui parle de république est un traître à leurs yeux et coupable de connivence avec l'étranger. Au « patriotisme » cosmopolite des libéraux, ils opposent le patriotisme élémentaire pour lequel toute parole en langue étrangère est parole de mensonge, tout étranger un espion, un ennemi, qui vient, les armes à la main, chasser le roi, renverser les croix et violer les trésors des sanctuaires.

Ils ont, pour les commander, des héros à leur taille et selon leur génie, un Michel de Lando, surnommé *il Pazzo,* le fou : intelligent, intrépide, le Masaniello de cette contre-révolution populaire. Ils massacrent tout ce qu'ils soupçonnent de vouloir capituler, et tout noble, tout docteur, tout lettré en est suspect. Ils forcent à marcher devant eux l'armée de ligne, fatiguée de la guerre, prête à déposer les armes, et ces soldats prennent le parti de se battre, aussi longtemps qu'ils ne trouveront pas moyen de se rendre. Quant aux lazzaroni, ils foncent sur les Français qui les fusillent; ils s'éparpillent, se cachent dans les caves, dans les greniers, s'embusquent dans les ruelles, barricadent les rues, fuient, reviennent par un détour, prennent l'assaillant à revers, tirent d'en haut, tirent d'en bas et mettent le feu aux maisons qu'ils abandonnent.

La petite troupe de Championnet ne peut triompher que par le sang-froid, la ténacité, la discipline. C'est une troupe incomparable; chaque soldat, inventif et souple, fait la guerre pour son compte, et, suivant la direction donnée pour l'ensemble, se « débrouille », dans le détail. Ces hommes sont de ceux dont un de leurs chefs a dit qu'ils « étaient capables de tout, en fait d'héroïsme comme en fait de destruction. » Les officiers sont jeunes, épris de gloire et d'aventures; ils savent qu'ils trouveront, s'ils triomphent, et les grades, et l'argent, et surtout l'amour, facile et éperdu. Ils portent en eux ce sentiment si bien analysé par Stendhal, que les Français sont seuls des êtres raisonnables, des êtres généreux, que le monde est fait pour leur obéir et qu'ils lui portent la liberté. La poésie de leur propre épopée les pénètre; ils ont plus ou moins épelé Virgile; plusieurs l'ont dans leur poche, et ils évoquent, en la ressuscitant, l'âme des premiers conquérans de l'Italie. Mais la résistance qu'ils rencontrent les dé-

concerte. Ils s'étaient habitués aux embuscades de l'Apennin et des Abruzzes où ils n'avaient affaire qu'à des bandes; à Naples, c'est toute une population qui marche et qui se bat plus intrépidement que les troupes de ligne.

« Les places les mieux armées ouvraient leurs portes comme au coup de baguette, dit Thiébault; ici des bicoques qu'aucun soldat n'aurait osé défendre résistent jusqu'à l'extermination. » Les vieux soldats, ceux qui ont fait toutes les campagnes républicaines, y compris la guerre civile, se rappellent qui « les hideux fédérés de Marseille », qui « les brigands vendéens ». Tous pressentent je ne sais quoi de prodigieux, comme un flux contre nature, un peuple, un patriotisme soulevés contre la Révolution. Les officiers qui survivront assez vieux pour suivre les armées françaises d'Italie en Espagne et d'Espagne à Moscou, penseront plus d'une fois à ce terrible avertissement des lazzaroni de Naples; car rien, pas même Saragosse, où le siège et l'assaut se firent pas à pas et durèrent des semaines, n'a laissé dans la mémoire des Français une trace aussi sanglante par l'acharnement, la férocité forcenée de la défense; par l'énergie tendue, infatigable de l'attaque; par l'atrocité nécessaire des représailles dans ces combats de rues entre une armée et une foule insurgée, avec la complicité de toute une population, jusqu'aux enfans et aux femmes, où le coup de couteau sournois attend ceux qui ont résisté au coup de fusil du soupirail et de la lucarne.

La citadelle était aux mains de l'armée de ligne, les libéraux y avaient des intelligences : elle fut livrée. Le 23 janvier, après trois jours de lutte, ayant tué 10 000 lazzaroni et perdu 1000 de ses hommes, Championnet fit son entrée dans Naples. Les Bourbons de Sicile avaient cessé de régner; la république napolitaine allait naître. Mais si le peuple est terrassé, il n'est pas soumis, et ces masses, encore toutes frémissantes, n'auraient qu'à se serrer pour étouffer la petite phalange des Français. Championnet n'était pas seulement un guerrier, il était de la race des héros au cœur tendre, des héros magnanimes; intelligent, de plus, connaissant l'Italie, parlant l'italien et révélant à lui-même et aux autres, en avançant dans sa conquête, un surprenant instinct d'État.

Il se montra pitoyable et se fit connaître aux Napolitains par un trait d'audace et de politique qui imposa singulièrement à ces têtes mobiles. Un officier d'avant-garde se rendit, avec quelques grenadiers, au cœur de la ville, dévoué à la mort s'il provoquait

un seul remous de la foule, un seul sursaut de fureur. Il s'arrêta devant l'église où sont gardées les reliques de saint Janvier, descendit de cheval, pénétra à travers la cohue épouvantée qui implorait le saint, s'agenouilla devant l'autel, fit battre aux champs, donna une garde au reliquaire, et s'en alla, la tête haute, fier, souriant, comme il était venu. Le peuple, confondu, se sentit dominé, et des voix crièrent : Vive la République!

V

Ce fut le cri de tout ce qui, dans Naples, était libéral, cultivé, simplement ami de l'ordre, tenait à ses biens, à sa vie, et craignait l'anarchie. Championnet, appelé pour les délivrer des Bourbons, les délivrait des lazzaroni : il eut pour lui la plupart des nobles, les savans, les propriétaires, beaucoup de prêtres même. Ce fut une autre foule qui parut aux fenêtres, sortit des maisons où elle se cachait, se porta dans les rues, acclamant le vainqueur. Championnet venait de se mettre à table, ce que ses officiers et lui n'avaient pas fait depuis quatre jours, quand une députation vint l'inviter à une représentation de l'Opéra. Il s'y rendit à travers les rues fumantes, où les blessés agonisaient, hurlaient encore sans secours, où gisaient les cadavres sans sépulture, où quelques heures auparavant il avançait « barbotant dans le sang ». Il trouva le théâtre San Carlo illuminé; quatre mille spectateurs y étaient entassés, des femmes en toilette agitaient « avec fureur » leurs mouchoirs, et tout le monde était debout, hors de soi, de la joie de vivre après avoir subi des transes effroyables, poussant « d'assourdissantes acclamations. » Point d'hymnes solennels, cependant, ni d'actions de grâce aux dieux. C'est un *opéra bouffe* que les chanteurs exécutent, le *Matrimonio segreto*, et Championnet complimente le maëstro Cimarosa, qui se trouve au théâtre, comme tout le beau monde de Naples, pour fêter les Français. Ces contrastes violens, ces changemens de scène, ces jeux de nuit et de lumière, dans cet air tiède, sous l'enchantement du ciel, avaient de quoi les enivrer. Aucun d'eux ne retrouva jamais d'émotions pareilles. Tout était exalté en ces jeunes hommes, le Français, le guerrier, l'artiste. Les femmes se montrèrent éprises, avec transports. Les officiers éprouvèrent le charme et le danger qu'avaient connus leurs prédécesseurs au temps de Charles VIII, de cette « sensualité ardente et âpre »,

aiguisée encore, comme autrefois, de dévotion, mais avec un ragoût nouveau de sensibilité et d'enthousiasme (1).

La république napolitaine se fonda dans l'illusion et dans les fêtes. « Naples, écrivait Championnet, présente en ce moment le spectacle de Paris en 1789 et 1790. » Mais il fallait, pour ainsi dire, saisir cette république dans son essor, et l'organiser en une matinée. Un retour offensif des Bourbons, des Anglais, des lazzaroni était inévitable. Il importait que Naples, si elle voulait être libre, fût à même de se défendre. Championnet s'y employa de toute son intelligence, de tout son cœur, fier de sa victoire, pour sa patrie, mais attaché aussi à son œuvre, rêvant non d'un amour de passage, mais de noces justes et durables. Il tenta, par conviction, pour Naples, ce que Bonaparte avait entrepris, par politique, dans la Cisalpine. Après celle de Bonaparte, sa renommée est la plus grande que les Français aient laissée en Italie : elle ne fut que d'une aurore. Aucune raison d'État, aucun calcul d'ambition n'en ont terni la pureté.

Ce rude soldat aimait l'ordre. Il le voulait avec justice. C'était, au témoignage d'un Italien, « un homme de bien, c'est-à-dire quelque chose de plus qu'un homme de génie. » Il appela autour de lui tout ce qu'il crut généreux, à son image, et il en forma le gouvernement provisoire de la république. « Vous êtes enfin libres, dit-il, le 24 janvier, dans une proclamation aux Napolitains; votre liberté est le seul prix que la France veut retirer de sa conquête, et la seule clause du traité de paix que l'armée de la République vient jurer solennellement avec vous... Que le peuple se rassure sur la liberté de son culte! que le citoyen cesse de s'alarmer sur les droits de la propriété!... » Mais « malheur à qui refusera de signer avec nous ce pacte honorable!... Il sera traité en ennemi public. La guerre contre ceux qui rejettent la liberté est à mort, ils seront exterminés. »

Championnet pouvait tenir ce langage sans hypocrisie ; sa parole ne cachait aucune équivoque ; la liberté à laquelle il conviait les Napolitains était la seule que les peuples puissent aimer avec dignité, qu'ils aient jamais aimée avec dévouement, la liberté par eux, pour eux, fondée sur le respect de l'indépendance nationale. Il fit désarmer les lazzaroni. Il commanda le miracle de saint Janvier, qui s'accomplit avec déférence.

(1) Voir Michelet, *La Renaissance*, l. I ch. I.

Il travailla jour et nuit avec ses conseillers. « En général, écrivait-il au Directoire, le 28 janvier, tout ce qui possède quelque chose est pour nous. La république napolitaine, bien administrée, peut devenir une alliée sincère de la république française; mais il faut la mettre à l'abri des vexations horribles qu'on fait éprouver aux républiques voisines, avec les grands mots de liberté et de fraternité. C'est le but que je veux atteindre en donnant une grande autorité au gouvernement provisoire, qui néanmoins se trouve sous mon autorité... Je vous le déclare, citoyens Directeurs, tant que je commanderai l'armée et que je serai investi de votre confiance, je la justifierai; j'opposerai une digue terrible aux efforts des intrigans, des voleurs, des fripons qui sont toujours à la suite des armées pour en dévorer la substance et celle des peuples à qui nous portons la liberté, qu'il faut abhorrer et détester mille fois plus que tous les manifestes des rois. »

Ce fut son programme; s'il n'eut pas le temps de l'accomplir, il en disposa toutes les parties avec une hâte un peu fiévreuse, mais avec une justesse de coup d'œil, une suite, une bonne volonté surtout et un sentiment des droits des peuples que jamais général conquérant ne déploya à ce degré. Et, en même temps, la police fut rétablie, le respect des propriétés assuré, une trésorerie nationale mise en activité; les arsenaux furent approvisionnés; des décrets organisèrent l'instruction publique, la fondation d'un institut national, la reprise des fouilles de Pompéi, avant tout la transformation des lois civiles et des lois d'impôt. Tout fut entrepris à la fois, tout reçut sa pierre d'attente. Le pays, divisé en départemens, eut une constitution analogue à celle de l'an III : elle devait être soumise à la sanction du peuple.

On avait crié sur les places, aux fenêtres, en jetant des fleurs : « Vive saint Janvier ! Vive Championnet ! » comme on avait crié : « Vive Nelson ! » comme on salua plus tard Joseph Bonaparte, Murat, puis les Bourbons revenus de l'exil. C'étaient les mêmes Napolitains que Saint-Simon voyait, de son temps, « seigneurs et autres, toujours empressés à changer de maîtres. » Pour les libéraux élevés au pouvoir, la république était une sorte d'opéra triomphal, le rêve humanitaire d'une nuit claire et douce, au pied du Vésuve apaisé. Grands parleurs, beaux parleurs, charmés de leur langue sonore, imaginatifs et raisonneurs, poussant l'utopie à travers les syllogismes, et prenant les métaphores pour des phénomènes, ils raffinaient sur les principes. Platon leur pa-

raissait tiède ; il n'y avait jamais assez de sensibilité et de vertu à l'ordre du jour de leurs séances. Ils ajoutèrent à la constitution un pouvoir censorial de cinq membres, chargé de veiller à la conservation des bonnes mœurs, à la réforme des mauvaises ; un éphorat chargé de garder les lois fondamentales, de proposer les réformes utiles, de maintenir les magistrats dans le devoir. « Belles couleurs sur un lambris vermoulu », dit un révolutionnaire d'Italie qui croyait plus aux conjurations qu'aux discours, et au sabre qu'à la rhétorique. Cette académie de bienveillans *dilettanti* avait à gouverner un peuple de paresseux et de fanatiques, à lutter contre la concurrence des clubs jacobins, qui, poussant plus loin l'utopie, annonçaient le *millenium* et promettaient l'égalité, c'est-à-dire le dépouillement des riches et la curée générale des richesses. Ces démagogues, comme ceux de la Cisalpine, se déclaraient Italiens dans l'âme, ultra-patriotes, et usaient de la liberté, donnée par les Français, pour ameuter le peuple contre le libérateur. Ajoutez les barons qui, dépouillés de leurs privilèges, s'en vont, dans la montagne, soulever les paysans ; les moines qui prêchent la guerre sainte et, au nom de la religion menacée, font cause commune avec les athées et les anarchistes, emflammant à l'envi une population aussi acharnée contre les propriétaires que pour ses saints à miracle et son roi fantoche, distributeur d'aumônes, joyeux mangeur de macaroni. Mélange bizarre de superstition, de foi, de fidélité, de sauvagerie ; il s'ensuit une agitation sourde qui paralyse vite un gouvernement aimable et débile.

A ces élémens de dissolution qui menaçaient ce corps à la poussée hâtive, s'ajoutait la plaie empoisonnée, qui tua la conquête républicaine comme elle avait tué, au temps de Charles VIII, la conquête royale, la fiscalité. Il fallait de l'argent pour nourrir l'armée française, pour organiser l'armée napolitaine, pour indemniser la France, pour intéresser le Directoire à la nouvelle république, pour satisfaire les généraux, habitués au luxe, et les commissaires insatiables d'exactions. Nécessités et abus se mêlaient, et le contribuable dépouillé, menacé, ne cherchait point à distinguer d'où venait la spoliation et dans quelles mains allait son argent. Championnet n'était point avare pour lui-même ; il respectait sa conquête. Il pourvut au nécessaire ; il fit aussi la part de l'avidité, la part du feu ; il la fit large et il ferma les yeux (1).

(1) Soixante millions, plus les dîmes sur les musées. Chaque chef de bataillon

Mais quand il jugea que Naples avait donné tout ce qu'elle pouvait suer de millions sans périr de consomption, il se fit le défenseur du peuple qu'il avait émancipé, et la lutte éclata, violente, bientôt scandaleuse, entre lui et les commissaires financiers du Directoire. C'était une élite fiscale : Faypoult, dont l'habileté, célèbre en Italie, avait été consacrée par une promotion qui le faisait l'égal des généraux de division; Méchin, futur baron de l'empire, conseiller d'État, préfet : âpre, adroit, sans scrupule, qui avait à faire sa fortune et qui la fit; il avait le titre de contrôleur, et le receveur était Chatelain, cousin de Faypoult, associé précieux, qui prélevait, régulièrement, à titre de remise, trois centimes sur tous ses encaissemens (1).

A peine sont-ils à la besogne que les effets naturels se produisent: le peuple murmure, refuse de payer, se révolte contre les agens, crie : Mort aux Français! Le gouvernement, aux abois, se désole, récrimine : — Est-ce là cette liberté, ce désintéressement que la France leur a promis? — Championnet soutient leur résistance, dénonce Faypoult au Directoire. Faypoult use de ses pouvoirs, taxe, saisit, et dénonce Championnet à Paris. Faypoult prend des arrêtés; Championnet refuse de les exécuter. Les républicains accusés de servilité envers les Français se discréditent de jour en jour. Les meneurs royalistes en profitent. Les propriétaires, les bourgeois se désaffectionnent. Les lazzaroni s'agitent. On commence à assassiner dans les rues les Français isolés. Il se forme des attroupemens. Championnet est obligé de faire donner contre ces misérables lazzaroni des soldats aussi dénués qu'eux, car la solde n'est pas payée. Bataille de pauvres, tuant pour l'argent d'autrui, qu'ils ne verront jamais : les soldats l'argent des commissaires, les lazzaroni l'argent des nobles et des bourgeois. En même temps, la guerre de montagne se rallume dans la banlieue de Naples, sur toutes les lisières. Les bandes menacent d'affamer la capitale; elles barrent les routes, elles arrêtent les courriers, coupent les communications

eut 2000 francs; chaque chef de brigade, 6000; chaque colonel, 12000; chaque général de brigade, 20000; chaque général de division 40000. Ajoutez les passes, la rapine, le butin. Thiébault, tarifé à 6000 francs, avoue s'en être fait 49000 (t. II, p. 427-428). Et les autres de même. Voir dans Ludovic Sciout, *Le Directoire*, t. III, p. 254 et suiv., les dénonciations de Faypoult contre Championnet et les généraux.

(1) Selon Championnet, ces remises s'élevaient à trois millions six cent mille francs. Voir les notes de Thiébault, t. II, p. 444-445. Il prétend que Faypoult rapporta, pour sa part, douze à quinze cent mille francs (t. II p. 497) et Macdonald soixante-quinze mille louis.

de l'armée. Les Bourbons préparent un débarquement. Ils ont des affiliés partout. La flotte anglaise croise sur les côtes ; on annonce l'approche de la flotte russe. Les Français multiplient les colonnes ; mais la guerre de peuples, implacable et meurtrière, les décime et les éreinte. Bloqué à l'extrémité de l'Italie, avec une poignée d'hommes, contrarié dans son autorité, Championnet voit surgir autour de lui les difficultés dont ne purent triompher ni Joseph, ni Murat, malgré l'Europe soumise, la discipline des fonctionnaires, l'unité du pouvoir, l'ordre des finances et le puissant concours des troupes napoléoniennes. Il se sent perdu, il sent la république napolitaine perdue, s'il ne frappe pas un coup d'audace.

Il fait son Fructidor ; il casse les commissaires et les expulse de Naples. Naples l'acclame ; il y est, pour quelques jours, dictateur populaire et tout-puissant. Il profite de l'accalmie pour sévir dans les Calabres et étouffer, s'il peut, l'insurrection royaliste. Il songe à passer ensuite en Sicile, à y faire une révolution, pour en finir, et à chasser le roi. Cette expédition eût été la pire des aventures, l'Irlande de cet autre Hoche. Il n'eut pas le temps de s'y risquer. Dans la nuit du 26 au 27 février 1799, il recevait l'ordre de remettre le commandement et de se rendre à Paris pour y comparaître devant un conseil de guerre. Il ne songea même pas à discuter cet ordre. Il fit ses adieux au gouvernement provisoire. Il remit le commandement au plus ancien des divisionnaires et partit à pied, dans la nuit du 28, se dissimulant pour échapper aux manifestations de l'armée et du peuple. Le 1er mars, Macdonald, qui se tenait aux aguets et cabalait avec les commissaires, prit le commandement en chef. « Je l'ai comblé d'argent et de louanges », écrivait Championnet. Macdonald agit envers lui comme il le fit envers Napoléon en 1814. Il entra dans Naples, rétablit Faypoult dans son proconsulat financier. La république napolitaine avait vécu. La domination des Français n'était plus qu'une question de force ; cette force, Macdonald n'en disposait pas, et Faypoult n'organisait que l'insurrection. La force était aux bandes royalistes insurgées, aux Anglais, aux Russes, aux lazzaroni enfin. Forcés d'abdiquer entre les mains du nouveau général et des commissaires, les républicains de Naples ne purent que se débattre dans le vide et se lamenter sur la perte de leur rêve et l'injure faite à leur héros (1).

(1) Voir dans Franchetti, *Storia d'Italia*, I, p. 382-384, les témoignages exaltés, mais sincères et touchans, de leur attachement à Championnet.

Ainsi finit cette aventure de trente jours, comparable pour sa poésie aux plus magnifiques entreprises du moyen âge, supérieure à celles de la Renaissance par la part d'illusion, si l'on veut, mais à coup sûr d'idéal, et par ce je ne sais quoi d'humain qui la met au-dessus de la conquête. Elle est l'honneur de Championnet, et c'est pourquoi ce nom inconnu la veille, effacé le lendemain, mérite son rayon d'immortalité. Après lui, c'en est fait de la générosité. La propagande démocratique du Directoire ne sera plus qu'une figure mensongère, le masque d'une guerre de suprématie et de fiscalité. Jamais l'antagonisme de ce gouvernement et de sa propre politique ne s'est plus évidemment déclaré que dans cette affaire. Le Directoire ne se soutient que par la guerre de conquêtes, ne vit que par les exactions sur les peuples conquis ; il prétend mener l'une et l'autre entreprises en subjuguant les généraux qui conquièrent, en dépouillant les commissaires qui extorquent pour son compte. Il lui faudrait des généraux sans orgueil, des financiers sans avarice. La guerre de défense en avait enfanté; elle était finie. La guerre de conquêtes n'en comporte point, et elle dure. Les commissaires comprirent vite qu'il n'y avait pour eux qu'un moyen de faire fortune rapide et sûre : prendre beaucoup, par tous moyens, garder le plus possible, et gagner les Directeurs, les avides par l'argent, les purs par les dénonciations, tous par les cabales contre les militaires. Les généraux, qui font tout, veulent tout garder, le profit et la gloire. Pour lutter contre le Directoire et contre les commissaires, un seul moyen, mais efficace, celui qu'a employé Bonaparte en Italie : se rendre redoutable et nécessaire, envoyer plus d'argent que n'en envoient les commissaires, et, de plus, faire peur. Sous ce rapport le Directoire donna, par sa rigueur envers Championnet, un exemple plus corrupteur qu'il n'avait fait par sa docilité envers Bonaparte.

Si les Directeurs osèrent le frapper, c'est qu'ils savaient n'avoir à craindre de sa part ni révolte ni éclat; qu'ils le savaient soumis aux lois, naïf, et conservant, avec le respect du pouvoir civil, la foi dans la République. En le frappant, ils trahirent le vice de leur gouvernement : mener les hommes par des idées qu'on dénature et des principes auxquels on ne croit point. Ils firent contre Championnet ce qui aurait été téméraire contre Hoche, en 1797, et plus que périlleux contre Bonaparte. Ils en usèrent envers ce survivant de l'âge héroïque, comme en usait le Comité de salut pu-

blic de 1793 et de 1794; mais ces temps étaient déjà loin, et les mœurs du Directoire avaient amené dans l'État une révolution analogue à celle que la guerre de conquête avait amenée dans les armées. Il n'y aura plus de Championnet.

VI

Le Directoire a mis en prison le plus pur républicain de l'armée; il n'a supprimé ni sa propre sottise, ni la corruption qu'il a répandue dans les armées et dans la république. « Tu ne peux, écrit, d'Ancône un agent civil, aussi peu suspect que possible d'éblouissement militaire, Mangourit, tu ne peux te peindre la tyrannie et le brigandage qu'on exerce dans ce pays. Calonne, Mandrin, Cartouche, n'étaient que des farceurs. » Paul-Louis Courier résume tout en trois mots : « C'est trop dégoûtant. » Fouché revient à Paris et dit à Barras : « L'Italie est mécontente des mesures que prend le Directoire et qui ne tendent à rien moins qu'à mettre la République cisalpine dans la dépendance de l'empereur; je crois devoir vous en avertir, et souvenez-vous surtout qu'une armée irritée peut devenir funeste à un gouvernement tel que vous. » Le Directoire est à bout d'expédiens. Joubert, à Milan, exige le départ de Faypoult; il parle avec insolence; le Directoire obéit et envoie Faypoult à Naples, où il culbute Championnet. « Le général Joubert aspire à la célébrité de Bonaparte », écrit un agent étranger. Le Directoire s'en inquiète et offre à Bernadotte le commandement de l'Italie; mais Bernadotte refuse parce que le Directoire prétend lui imposer un commissaire dont il ne veut pas.

Rewbell — l'homme le plus intelligent du Directoire, — avait discerné, dès 1795, le péril que les armées feraient tôt ou tard courir à la république: mais son intelligence ne va pas jusqu'à comprendre que le péril des armées n'est que la conséquence de la guerre de conquête. Ce démocrate, retors et rude, qui redoute César, qui ne servira pas l'empire, fait, un jour, à Sandoz, cet aveu étrange des contradictions qui offusquent son esprit, l'empêchent de voir cette dictature que ses pareils et lui préparent, rendent nécessaire à la France et vers laquelle ils marchent, pour ainsi dire à reculons. « La guerre!... Elle est devenue notre élément, et nos victoires et nos conquêtes consolident notre puissance. L'embarras du Directoire n'est pas de recruter des hommes et

de les envoyer combattre ; la nation est devenue guerrière ; son embarras serait véritablement de les recueillir dans le sein de la République sans être exposé à des mesures et à des commotions dangereuses. »

C'est la guerre indéfiniment étendue, pour affermir la conquête, pour nourrir, pour occuper les armées. S'ils entrevoient, par instans, par éclaircies fugitives, cette suite de leur système, ils sont alors pris de peur, et ils voudraient arrêter le temps, suspendre le jeu fatal des effets et des causes ; mais toute leur politique ne va qu'à ruser avec la destinée qu'ils se sont faite eux-mêmes : retarder la guerre générale, jusqu'à ce qu'ils se sentent les plus forts ; gagner, s'il est possible, le temps de battre les ennemis en détail. C'est ainsi qu'ils tâchent de contenir l'Autriche, de l'empêcher de redescendre en Italie. « La guerre ! dit Rewbell à Sandoz, qu'y gagnera l'empereur ? » Le Directoire tâche, de nouveau, de le piper à l'appât d'un partage en Allemagne. Puis il dénonce les ambitions de l'Autriche aux petits princes allemands, et tâche de les liguer, afin qu'ils barrent la route du Rhin et de la France aux armées impériales. En même temps, et à tout événement, pour effrayer les princes, s'ils subsistent, pour les remplacer par des républiques, s'ils succombent, le Directoire pousse sa propagande dans leurs États, essayant d'y jouer le jeu qu'il a joué en Piémont. Alquier à Munich, Bacher à Ratisbonne, Trouvé à Stuttgart travaillent les gazettes, les « amis des lumières », les francs-maçons, tout ce qui est susceptible de s'agiter, de cabaler et de neutraliser les gouvernemens. A ces agens attitrés, se joignent les émissaires secrets qui pullulent et les affiliés de bonne volonté, comme à Stuttgart, le Danois Wächter et le Hollandais Strick. A Munich, Alquier est chargé de faire des ouvertures formelles. Il trouve là un prince nouveau, Charles-Théodore, et un ministre ambitieux, Montgelas. Il tâche de les gagner. « Les princes, leur dit-il, ont à s'occuper du soin de leur conservation ou de leur agrandissement. » Si la Bavière s'allie à la République, non seulement elle sera défendue contre l'Autriche, mais elle sera agrandie aux dépens de cette puissance. Ce sont les promesses que Napoléon accomplira en 1805. Mais le Bavarois, le Wurtembergeois demeurent, comme l'écrit Trouvé, « tiraillés entre la peur de l'Autriche et la peur de la République » ; ils attendront, toujours prêts à trahir le plus faible, à partager avec le plus fort. Seul le landgrave de Hesse, plus éloigné de

l'Autriche, plus rapproché du Rhin, se montre prodigue de protestations, disposé, dit-il, « à unir, s'il le fallait, ses faibles moyens aux grandes forces de la République française (1). »

C'est peu de chose. La Revellière, plus perplexe que ses collègues sur les résultats de la guerre, parce qu'il déteste davantage « l'orgueilleuse faction des généraux », pense à faire quelques concessions : « ... Sacrifier, dit-il à Sandoz en février 1799, la Dalmatie à l'Autriche et à la Russie, rétablir les rois de Sardaigne et des deux Siciles. » Mais Barras se croit de taille à mater et mettre au pas les militaires; mais Merlin se préoccupe des élections prochaines, du parti que les jacobins ne manqueraient pas de tirer d'une faiblesse du Directoire, des intrigues nouées entre les jacobins et certains généraux. Le Directoire aurait pu disputer longtemps sur la paix ou la guerre, si l'événement n'en avait décidé. Ce sont les nouvelles d'Italie, les insurrections dans la Cisalpine, dans le Piémont, où l'on voit la main de l'Autriche. Les Directeurs prennent aussitôt leurs mesures. Barras fait écarter Moreau, insuffisant, temporisateur, suspect d'ailleurs depuis la conspiration de Pichegru. Joubert est rappelé d'Italie; on le trouve trop entreprenant, jouant trop le Bonaparte; il est remplacé par Schérer, vieux, usé, qui passe pour savant et qui rassure le Directoire, sauf à trop rassurer l'ennemi. Brune passe en Hollande avec Bernadotte et 20 000 hommes; Masséna en Suisse avec 30 000 hommes; Jourdan vers le Danube avec 40 000; Macdonald reste dans l'Italie du sud, Rome et Naples, avec, dit-on, 30 000 hommes. En tout 170 000 hommes pour défendre des positions qui s'étendent de la mer du Nord à la Sicile, contenir des pays en révolte et résister à la coalition des Anglais, des Russes et des Autrichiens! Les Français prennent audacieusement l'offensive : Jourdan passe le Rhin le 28 février; Masséna se met en marche pour occuper les Grisons. La guerre est officiellement déclarée le 12 mai à l'Empereur, et toutes les conquêtes opérées depuis 1794 sont remises en question.

ALBERT SOREL.

(1) *Talleyrand à Alquier*, 17 mars 1799; Bailleu, t. I, p. 348. — Eckart, *Montgelas*. — Hüffer, t. II, p. 291 : Rapport de Roberjot, 4 février 1799.

LA HAUSSE DU BLÉ

ET LA

BAISSE DU MÉTAL ARGENT

I

Nous assistons en ce moment à deux faits économiques, également intéressans, mais à des titres divers : l'un, la hausse du blé, n'est que la manifestation passagère de l'éternelle loi de l'offre et de la demande, tandis que l'autre, la dépréciation incessante du métal argent, marque une étape nouvelle de la révolution, commencée il y a vingt-cinq ans, et qui sera bien avancée lorsque le XIXe siècle touchera à sa fin. En apparence comme en réalité, ils n'ont point de rapport : mais une école bruyante, qui s'est imposée à l'attention du monde par l'ardeur de ses manifestations, plus que par le sérieux de ses raisonnemens, a voulu faire croire et a réussi pendant quelques années à faire croire à une partie des agriculteurs européens que l'un dépendait de l'autre, et que la baisse du métal argent était la seule cause de la baisse du blé. Or voici que l'argent, après avoir perdu la moitié de sa valeur de 1873 à 1896, est encore tombé brusquement de 20 pour 100 depuis un an, et qu'il perd non plus la moitié, mais les trois cinquièmes de sa soi-disant parité avec l'or, c'est-à-dire du prix auquel il était coté, lorsque le rapport commercial des deux métaux était égal à leur rapport monétaire en France et dans d'autres pays. Un kilogramme d'or équivalait il y a vingt-cinq ans à 15 kilogrammes et demi d'argent; l'an dernier à 33 kilogrammes environ; aujourd'hui un kilogramme d'or peut acheter 40 kilogrammes d'argent. Dans les derniers douze mois, le quintal de blé s'est élevé sur le marché de Paris de 18 à 30 francs, c'est-à-dire qu'il a monté de 67 pour 100.

Quelle éclatante démonstration des vérités que nous n'avons cessé de proclamer, à savoir que les prix des choses dépendent avant tout des quantités qui en sont offertes et demandées; que la monnaie est loin de jouer dans les mouvemens de ces prix le rôle prédominant que lui attribue une certaine école; que la libre frappe simultanée, dans un rapport fixe, de l'or et de l'argent est une hérésie économique, qui devait tôt ou tard disparaître; enfin, que le fait d'enlever au métal blanc sa force libératoire n'entraînerait aucun des désastres prédits avec tant de complaisance par les bimétallistes. Les événemens ont marché avec une telle rapidité, et se sont chargés de démontrer d'une façon si péremptoire l'absolue justesse des vues de l'économie politique à cet égard, que nous éprouvons quelque scrupule à venir affirmer aujourd'hui son triomphe. La victoire est trop écrasante; le silence auquel les faits condamnent nos adversaires est trop profond, pour qu'il soit nécessaire de prendre la plume ou la parole afin de le constater. Mais il ne s'agit pas ici d'un succès d'amour-propre ni d'une satisfaction personnelle. Il convient de profiter de cette éloquente leçon de choses pour faire éclater aux yeux des nations, trop facilement égarées par des sophismes monétaires, des masses rurales, mal préparées à comprendre les raisonnemens de la science économique, une vérité dont la connaissance importe à la bonne direction de la chose publique. Il s'agit d'éviter le retour des agitations inutiles, parfois dangereuses, au moyen desquelles on a voulu intéresser les producteurs de céréales à une question qui devrait leur être parfaitement indifférente, et amener dans le domaine monétaire une contre-révolution désastreuse, qui eût transformé pour la France une perte déjà sensible en dépréciation ruineuse de son étalon.

Nous allons rappeler les faits, tels qu'ils se sont succédé dans les dernières années; nous remettrons sous les yeux de nos lecteurs les théories échafaudées par les bimétallistes; nous n'aurons pas de peine à tirer la conclusion qui se dégage des premiers et qui met à néant les secondes.

II

Il est inutile de refaire longuement l'historique de la chute du métal argent. Notre génération commence à avoir conscience de cette vérité, dont le simple énoncé eût bien étonné

nos pères il y a un demi-siècle, à savoir que les deux métaux dits précieux ne le sont pas au même titre; que l'or seul conserve aujourd'hui, de par le consentement tacite et universel de l'humanité civilisée, sa force libératoire; et que l'argent n'est plus, sauf en quelques pays d'importance secondaire, librement frappé, — c'est-à-dire transformé en disques monétaires d'une valeur certaine, et pouvant servir à acquitter une dette de n'importe quel montant. Le rapport de 1 à 15 1/2 fondé en France, ou de 1 à 16 adopté aux États-Unis, ou tout autre s'en rapprochant, n'est plus qu'un souvenir qui paraît lointain, tant il diffère du rapport de 1 à 40, coté à l'heure où nous écrivons. L'esprit le plus prévenu ne peut se refuser à reconnaître qu'un rapport ainsi modifié du simple au double, presque au triple, en moins d'un quart de siècle, est susceptible de variations indéfinies. L'antique croyance en sa fixité est déracinée. Chacun sait désormais qu'un lingot d'argent est une marchandise, soumise à des hausses et des baisses analogues à celles qui affectent tous les objets d'échange et de consommation. La vertu monétaire lui a été retirée; car on ne saurait désigner de ce nom la fonction qui lui est réservée, dans la plupart des pays, de constituer la monnaie d'appoint, celle qui sert à régler les petites transactions, d'un montant à peine supérieur à celui de la plus petite pièce du métal libératoire, l'or, ou du billet de banque de la plus faible dénomination.

L'Angleterre, dès la fin des guerres du premier empire, avait établi chez elle l'étalon d'or, montrant, ici comme sur les autres parties du terrain financier, la voie aux nations. Après 1870, l'Allemagne, puis les États scandinaves l'imitèrent : les États de l'Union latine, France, Suisse, Italie, Belgique, Grèce, suspendirent la libre frappe de l'argent ; cette suspension s'étendit peu à peu au reste de l'Europe. La Russie et l'Autriche, actuellement occupées à supprimer chez elles le cours forcé et à rétablir les paiemens en espèces, le font en adoptant l'étalon d'or. L'Espagne procède encore de temps à autre à des frappes de pièces de cinq pesetas pour compte du gouvernement, tout en les interdisant aux particuliers : en dépit de cette très légère exception, il est permis de dire qu'à l'heure actuelle, il n'est plus un seul pays européen qui frappe des monnaies libératoires d'argent.

Un certain nombre d'entre eux ne connaissent, en fait de monnaie libératoire, que l'or; les autres ont conservé en outre, sous

forme d'écus de cinq francs dans l'Union latine, de thalers en Allemagne, d'anciennes monnaies d'argent qui sont investies de la plénitude du pouvoir monétaire : mais le montant en est irrévocablement limité. En Amérique, le Canada a l'étalon d'or; les États-Unis ont, depuis 1893, suspendu les achats de métal blanc qui menaçaient de submerger peu à peu leur circulation dans des flots d'argent. Parmi les Républiques du Sud, les unes, comme l'Argentine et le Brésil, souffrent des maux qu'engendre le papier-monnaie; le Chili lutte énergiquement pour rétablir la fixité du change; le Pérou lui-même abandonne l'étalon d'argent; de minuscules Républiques, comme le San-Salvador, annoncent qu'elles vont se mettre au régime de l'étalon d'or; nulle part, sauf au Mexique, la libre frappe de l'argent ne subsiste; et nous ne serions pas surpris de voir le Mexique lui-même franchir un de ces jours le pas décisif et supprimer cette loi monétaire qui fait de lui une exception à peu près unique parmi les nations civilisées. Il faut reconnaître qu'il était d'autant plus naturel que ce pays restât plus longtemps attaché à l'argent que, d'une part, il est un des grands producteurs d'argent du monde, et que, d'autre part, sa piastre n'est pas seulement une monnaie indigène, mais constituait, jusque dans les derniers temps, une sorte de monnaie internationale, particulièrement recherchée en Asie.

Le continent asiatique était, il y a peu d'années encore, le domaine propre de la monnaie blanche, ce qui faisait dire à M. Léon Say que les hommes jaunes se servaient de la monnaie blanche, alors que les blancs affirmaient chaque jour davantage leur préférence pour la monnaie jaune. La Chine, le Japon, l'Inde, dont les populations réunies représentent la moitié du genre humain, ne connaissaient que l'argent : la première surtout sous forme de lingots, le Japon avec son yen, l'Inde avec sa roupie. C'était l'usage à peu près exclusif de ce métal par ces centaines de millions d'individus qui rendait perplexes les économistes et les hommes d'État et les amenait à se demander, avec quelque inquiétude comment s'établiraient ou plutôt se poursuivraient dans l'avenir, les relations commerciales entre ces régions et l'Europe. Mais le problème, qui semblait à plus d'un insoluble, s'est dénoué avec une facilité, une rapidité invraisemblables et inattendues des plus optimistes.

En 1893, quelques mois avant que les États-Unis aient définitivement renoncé à leur expérience bimétalliste, le gouverne-

ment de l'Inde décida de suspendre la libre frappe de la roupie d'argent, qui formait l'unité monétaire de l'Inde et dont le cours variait par suite avec le cours du métal et dans la même mesure que lui. C'était un acte hardi, dont toutes les conséquences ne furent ni comprises ni mesurées dès l'abord. Beaucoup crurent qu'il ne constituait qu'un expédient provisoire et que la loi Herschell — puisque tel est le nom sous lequel on désigne souvent ce *bill* célèbre, — ne tarderait pas à être rapportée. C'était même une des illusions favorites des bimétallistes de croire ou de feindre de croire que l'Angleterre, tout en gardant pour elle-même l'étalon d'or, auquel les plus naïfs étaient bien forcés de reconnaître qu'elle ne renoncerait jamais, apporterait le rétablissement de l'étalon d'argent aux Indes comme contribution à la fameuse Union monétaire universelle, vainement espérée, vainement étudiée, vainement invoquée par nombre de congrès internationaux et de ligues françaises, anglaises, allemandes et américaines. Chaque jour démontre qu'il faut aussi renoncer à cette chimère : les Anglais ne songent pas à bouleverser leur change indien, qui a peu à peu, depuis 1893, reconquis une stabilité qu'il ne connaissait plus dans les années précédentes et qui se dégage de plus en plus de l'influence des cours du métal argent, à laquelle il finira par se soustraire entièrement. Ce phénomène de la hausse de la roupie, coïncidant avec la baisse du métal dont elle est faite, est intéressant à mettre en lumière : il explique comment la valeur d'une monnaie se sépare de celle de la matière qui la constitue, le jour où la libre frappe cesse, c'est-à-dire au moment où la quantité de cette monnaie en circulation est limitée à un chiffre connu et ne peut plus être indéfiniment augmentée. Le poids d'argent que contient une pièce d'une roupie vaut à l'heure actuelle environ 1 franc ; mais ce poids monnayé en roupie se vend sur le marché des changes aux environs de 1 fr. 60, c'est-à-dire 60 pour 100 de plus que sa valeur intrinsèque.

C'est ainsi que notre pièce de 5 francs, jetée au creuset, fournirait un lingot qui ne se revendrait que 2 francs. Mais l'élévation du cours de la roupie est plus remarquable encore que le maintien de notre écu à son antique parité avec l'or : ce dernier métal forme la plus grosse part de notre circulation métallique, tandis qu'aux Indes c'est au moyen de pièces d'argent et de billets, qui ne circulent qu'en petite quantité, que se règlent encore les transactions. On commence bien à parler d'y introduire effecti-

vement l'étalon d'or, auquel la loi Herschell a préparé les voies en assignant une valeur en or à la roupie : mais l'exécution d'une pareille réforme n'est pas l'œuvre d'un jour, quoique l'accroissement notable de la production d'or annuelle dans le monde soit de nature à la faciliter singulièrement.

A une autre extrémité de l'Asie, le Japon vient d'accomplir une révolution plus radicale encore que celle des Indes. Non content de suspendre la libre frappe de l'argent, il a décrété l'établissement immédiat de l'étalon d'or et procède à la frappe de yens d'or qui pèsent environ trente-deux fois moins que les yens d'argent. C'est encore un point de ressemblance entre le Japon victorieux et l'Allemagne qui, elle aussi, a profité de ses triomphes de 1870 et de l'indemnité de guerre qui lui fut payée pour réorganiser son système monétaire sur la base du métal jaune.

Voilà donc un débouché de plus qui se ferme à l'argent, une raison de plus de croire à sa disparition définitive et irrévocable comme monnaie libératoire chez les peuples civilisés. La Chine s'en sert bien toujours : mais il importe d'observer qu'elle pratique le troc direct des marchandises contre des lingots, beaucoup plus que leur vente contre des espèces monnayées.

Reste l'Afrique, où les Arabes thésaurisent volontiers en argent, où les Éthiopiens se servent de l'antique thaler d'argent de Marie-Thérèse, le *talaris* qu'on frappe encore aujourd'hui en Autriche pour l'exporter sur les côtes de la Mer-Rouge. Mais l'Égypte, le Cap, le Transvaal sont à l'étalon d'or, et la livre sterling pénétrera dans le continent noir avec la civilisation, de même qu'elle a fait en Australie et en Nouvelle-Zélande.

Telle est à grands traits la géographie monétaire de notre globe. Les sources auxquelles s'alimentait jusqu'ici la circulation métallique étaient les mines d'or et celles d'argent. La production des premières n'a pas cessé de trouver un débouché illimité dans les hôtels des monnaies ou dans les caves des grandes banques d'émission, qui acceptent des lingots aussi volontiers que des disques monnayés pour servir de gage à leurs billets. Il n'en va pas de même des mines d'argent. Récemment la Russie a bien fait frapper une quantité importante de monnaies divisionnaires. Mais ce besoin temporaire et limité est aujourd'hui à peu près satisfait, en sorte qu'il y a lieu, plus que jamais, de se demander où vont aller les tonnes de métal blanc extraites des innombrables exploitations qui les fournissent.

Déjà, en 1895, 170 millions d'onces, soit plus de 5 millions de kilogrammes d'argent, ont été apportés sur le marché. La production de 1896 paraît avoir encore augmenté et s'être rapprochée de 6 millions de kilogrammes, le double de ce qu'elle était en 1886. En dépit des plaintes des mineurs, le prix de revient ne cesse de s'abaisser et de permettre à la production de croître parallèlement à la baisse. La consommation industrielle du métal s'est développée à mesure que le cours s'est déprécié; mais augmentera-t-elle assez pour absorber dans l'avenir l'excédent qui ne trouvera plus d'emploi monétaire? C'est ce qui est douteux. Il ne faut pas oublier que c'est précisément la vertu monétaire de l'or et de l'argent, qui a contribué à travers les siècles à en rendre l'emploi désirable par beaucoup de gens. Ceux qui avaient de la vaisselle plate y voyaient, non seulement un objet de luxe, mais aussi une sorte de réserve suprême, qu'on faisait monnayer aux jours de détresse, comme Louis XIV avant Denain. Cette qualité une fois enlevée à l'argent, sera-t-il aussi recherché pour ces emplois qu'il l'était auparavant? Les Indiens continueront-ils à thésauriser en lingots et en ornemens d'argent, quand ils sauront que ces lingots, ces bijoux ne peuvent plus être transformés en roupies?

Quoi qu'il en soit, nous approchons à pas rapides du moment où le cours de l'argent sera l'expression véritable de la mise en présence de l'offre et de la demande commerciales; les rares emplois monétaires qu'il pourra encore trouver se limiteront à la frappe intermittente de quelques pièces divisionnaires. Dans beaucoup de pays, la refonte d'anciennes monnaies libératoires et leur transformation en monnaies d'appoint évitera même aux gouvernemens la nécessité d'acheter de nouveaux lingots sur le marché, de sorte que la demande monétaire finira par être à peu près nulle. Le problème du prix de l'argent se posera alors dans toute sa crudité. La défaite du parti de l'argent aux États-Unis, dont témoigna l'élection de Mac Kinley ou plutôt la non-élection de Bryan, a déjà accéléré le mouvement de baisse. Après s'être pendant plusieurs années tenu aux environs de 100 francs, le kilogramme d'argent est tombé à 87 francs. Ce n'est pas ici le lieu de prophétiser : mais il serait surprenant qu'à la longue ce métal se relevât et se maintînt à des cours supérieurs, en dépit d'oscillations dues à des circonstances accidentelles et capables de déterminer une hausse passagère.

III

Le prix du blé, pendant la même période, est loin de présenter la courbe à peu près régulièrement descendante qui caractérise le mouvement du métal blanc depuis vingt-cinq ans. La moyenne à Paris des cours du quintal métrique, qui était de 32 francs en 1874, s'est abaissée à 25 francs entre 1875 et 1890. Le prix a ensuite touché 30 francs en 1891, année de mauvaise récolte, pour retomber depuis lors graduellement jusqu'à 18 francs, en 1896. Cette dernière dépréciation était d'autant plus extraordinaire qu'à cette époque le droit de douane de 7 francs par quintal était en vigueur, alors qu'antérieurement il n'avait été que de cinquante, puis soixante centimes, 3 et 5 francs : par conséquent le cours de 18 francs, l'année dernière, représentait pour le blé étranger importé un prix d'achat de 9 ou 10 francs, puisque, pour se vendre 18 francs à Paris, il devait acquitter au préalable les frais de transport et la taxe douanière de 7 francs. Il est vrai que les récoltes de 1895 et 1896 ont été excellentes en France : elles ont atteint chacune près de 95 millions de quintaux, c'est-à-dire 120 millions d'hectolitres, et ont suffi à alimenter la consommation indigène : l'importation de céréales a donc été à peu près nulle en ces deux années, et les partisans des droits protecteurs peuvent prétendre que l'abondance même de cette production n'a pas été due exclusivement aux conditions météorologiques favorables, mais aussi à ce fait que la surface emblavée a augmenté.

En 1897, la récolte est médiocre et un déficit certain. Le prix du quintal s'est élevé en août à 30 francs pour la marchandise disponible, tout en restant inférieur d'un ou de deux francs pour la marchandise à livrer, ce qui, soit dit en passant, prouve que les spéculateurs travaillent dans l'intérêt du consommateur, en amenant de tous les points du globe les céréales dont il a besoin. Ils promettent même de les lui fournir à quelques mois d'échéance à un prix inférieur à celui du moment présent. Comme toujours, lorsque le prix d'une marchandise est bas, les stocks en avaient diminué (1). La logique devrait conduire

(1) Une cause, spéciale au blé, de la diminution du stock en France a été la loi qui ne permet pas de le conserver plus de deux mois en entrepôt franc, c'est-à-dire sans acquitter les droits de douane.

les négocians à accumuler des quantités d'autant plus grandes qu'ils peuvent les obtenir à moins de frais, et que les chances de relèvement augmentent en même temps que le niveau s'abaisse : mais l'expérience nous apprend que toute dépréciation prolongée décourage le commerce et que c'est au point inférieur de la courbe des prix que correspond en général la dépression extrême du stock en réserve. Il faut ajouter que ce bas prix ralentit souvent la production elle-même, quoique, en matière de céréales, les conditions atmosphériques aient une influence décisive : une culture organisée comme la nôtre, dont les assolemens sont réglés pour une série d'années, ne saurait se modifier sous l'influence des changemens brusques de mercuriales; elle ne fait pas varier ses emblavures dans une proportion comparable avec celle des fluctuations du cours des produits.

L'étude de ces dernières doit se faire à la fois en France et au dehors, dans un pays où les droits de douane n'existent pas et où par conséquent le prix du blé est l'expression exacte de l'équilibre qui s'établit entre l'offre du producteur et la demande du consommateur : nous avons nommé l'Angleterre. Le prix que paie, à Londres ou à Liverpool, l'acheteur de blé américain est celui que reçoit le fermier de l'Ohio ou de la Californie, déduction faite du transport par terre et par eau, élément essentiel du prix, et du bénéfice de l'intermédiaire. Le prix payé pour le même blé à l'intérieur des frontières françaises est constitué par les mêmes élémens, plus sept francs par quintal que perçoit le fisc. Théoriquement le prix du blé à Paris devrait donc être égal au prix de Liverpool augmenté de ces sept francs et aussi de la différence entre les frais de transport du lieu d'origine à Liverpool et ceux du même transport jusqu'à Paris.

En admettant en effet que le fret de New-York au Havre ne soit pas plus élevé que celui de New-York à un port anglais, il y aurait toujours à y ajouter le coût du transport par chemin de fer ou par voie fluviale de la côte à Paris. Mais la réalité est loin de présenter cet écart mathématique : mille raisons le font varier dans un sens ou dans l'autre. Tantôt le cours du blé en France est inférieur à la parité des marchés libres du dehors; tantôt il lui est supérieur. Ainsi, au printemps de 1897, alors que des craintes s'élevaient déjà sur divers points du globe au sujet de la récolte de l'année et que les stocks étaient descendus à la moitié de ce qu'ils étaient en 1895 et aux deux cinquièmes de ce qu'ils

étaient en 1893, la hausse commença à se dessiner au dehors avant que les marchés français fussent émus. Quelques mois plus tard, un déficit devenant certain pour la France, habituée depuis deux ans à se passer presque entièrement de blés exotiques, une hausse violente porta, sur nos marchés, les prix au delà de la parité de ceux qu'enregistraient au même moment les places de Chicago, New-York et Liverpool. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que des arbitrages intervinrent aussitôt pour amener un nivellement : une fois de plus éclata l'utilité des marchés à terme, grâce auxquels les acquéreurs de blés, destinés à arriver en France deux, trois, six mois plus tard, rassurent les meuniers contre toute crainte de disette et leur fournissent le moyen de promettre à leur tour aux acheteurs de farine les livraisons régulières de cette denrée.

M. Méline a reconnu implicitement le salutaire effet de ce rouage indispensable de la vie économique moderne, en engageant les cultivateurs à profiter sans retard des prix actuels pour vendre leur récolte : il sait bien que celle-ci n'est pas toute livrable sur-le-champ, et que c'est seulement grâce au marché à terme que les producteurs peuvent s'assurer dès aujourd'hui pour la totalité de leurs grains le bénéfice d'un prix rémunérateur. Les accusations banales lancées de nouveau contre la spéculation sont donc le contre-pied exact de la vérité. Non seulement ce n'est pas elle qui a fait monter le prix du blé, mais on peut affirmer que, sans elle, le prix en serait arrivé en quelques semaines à des hauteurs telles que l'émotion du public se fût transformée en panique et aurait contraint le ministère à réduire ou à supprimer le droit d'entrée de sept francs, au plus grand dommage de l'agriculture. C'est le marché à terme qui a sauvé nos fermiers, en empêchant les cours de bondir à une hauteur intolérable pour le consommateur et en imposant silence, de la sorte, à ceux qui déjà réclamaient la suppression des barrières douanières.

Nous n'avons pas à discuter ici le principe même du droit sur les céréales. Nous dirons seulement que la loi, une fois votée, constitue un engagement moral du gouvernement vis-à-vis des cultivateurs, dont les budgets, les fermages, les assolemens s'organisent pour une longue période sur la foi d'un régime établi, et dont les intérêts seraient cruellement et injustement lésés par un changement brusque de système. Si jamais une modification doit intervenir, il faudra qu'elle soit annoncée longtemps à

l'avance, opérée avec une prudente lenteur, et réglée de façon que le pays tout entier y ait été préparé.

Si le droit protecteur n'a pas eu toujours son effet plein, c'est-à-dire s'il est loin d'avoir constamment maintenu le prix du blé en France au prix du blé à la frontière augmenté d'une quantité égale au montant du droit, il a régulièrement produit un écart en faveur des prix cotés chez nous. Comme il est naturel, l'écart entre les prix de France et d'Angleterre s'est tendu aux époques où le droit protecteur a été accru. Mais ce qui ressort avant tout de l'étude des variations de prix, c'est qu'en vingt ans on est revenu à Paris à des cours supérieurs à ceux de l'origine de la période et qu'à Londres le cours se rapproche aujourd'hui de ce qu'il était en 1875, après s'être, dans l'intervalle, élevé de trente pour cent et avoir ensuite baissé de plus de moitié.

IV

Tel est, en sa simplicité, l'historique de la baisse de l'argent et des fluctuations du blé dans le dernier quart du XIX[e] siècle. La lecture des chiffres est si instructive qu'elle n'exige point de longs commentaires. Il est nécessaire toutefois de rappeler que les agrariens, étourdis par l'intarissable faconde des bimétallistes, avaient fini par croire que le seul remède à leurs maux, c'est-à-dire au bas prix de certains de leurs produits, était le rétablissement de la libre frappe de l'argent et cela au rapport antique de 1 à 15 1/2. Le bon sens ou la prudence des hommes d'État opposait cependant une réponse invariable aux programmes qu'on leur soumettait : « Rien n'est possible sans une entente internationale. » Celle-ci ne s'est pas faite; elle ne pouvait se faire; elle ne se fera pas, aussi longtemps du moins que le globe tout entier ne sera pas constitué en une fédération des États-Unis du monde. Personne n'osera bientôt soutenir que l'Union monétaire universelle va se réaliser. Mais ce qui est nouveau, ce qui est capital dans l'affaire, c'est que, grâce aux événemens de l'année 1897, on ne pourra plus même affirmer que l'union soit désirable, qu'elle soit nécessaire au salut des agriculteurs. Les plus obstinés parmi ceux-ci sont forcés de reconnaître que la hausse du blé s'est faite en dépit des prédictions sinistres de ceux qui annonçaient que la baisse ne s'arrêterait que le jour où celle du métal blanc aurait pris fin : le laboureur de la Beauce, le fermier du Lancashire, le

hobereau poméranien, le colon du Nebraska ne vendraient, nous assurait-on, leur récolte à un prix rémunérateur que si le kilogramme d'argent remontait à 222 francs. Or voici que ce métal est bientôt au tiers de ce prix et que le blé se rapproche des plus hauts cours qu'il ait connus depuis vingt-cinq ans.

Et rien ne fait prévoir que ces deux mouvemens en sens inverse doivent s'arrêter, ou du moins se modifier, c'est-à-dire se transformer dans un avenir prochain en un mouvement de hausse de l'argent et de baisse du blé. Nous avons indiqué l'augmentation progressive de la production du métal blanc, le resserrement de ses débouchés monétaires. Inversement nous devons constater qu'en même temps que le stock des céréales a baissé (1), les rendemens de la récolte européenne paraissent devoir être des plus médiocres. D'après les évaluations actuelles, la récolte du monde en 1897 serait inférieure à celle des six dernières années, y compris 1891, qui fut un moment considérée comme une année de disette, qui vit l'interdiction de l'exportation des blés russes et l'abaissement temporaire du droit de douane français de 5 à 3 francs (2). Toutefois l'année 1897 se présente avec une récolte européenne supérieure à ce qu'elle a été en 1891 ; il y aura donc un besoin moindre d'importations américaines et indiennes. Ces deux derniers pays sont moins favorisés qu'à cette époque, et n'ont que 273 millions d'hectolitres contre 344 en 1891, soit une infériorité de 91 millions. L'Europe, d'autre part, se présentant avec 53 millions seulement de plus qu'en 1891, on pourrait craindre qu'en fin de compte un déficit plus considérable que celui de cette année-là ne se produisît et que par consé-

(1) Voici le stock visible du monde pour les six dernières années.

1er août 1892.	39 465 000	hectolitres.
— 1893.	57 065 000	—
— 1894.	54 245 000	—
— 1895.	46 738 000	—
— 1896.	37 660 000	—
— 1897.	22 140 000	—

(2) Voici les chiffres des récoltes de l'Europe, de l'Amérique et de l'Inde en millions d'hectolitres.

	Europe.	Amérique.	Inde.	Total.
1897	479	203	70	752
1896	551	165	75	791
1895	542	180	93	815
1894	554	186	93	833
1893	525	168	96	789
1892	499	200	75	774
1891	426	246	98	770

quent les prix ne s'élevassent au delà de ce qu'ils furent alors.

Mais il est peu probable qu'il en doive être ainsi. Tout d'abord il est à remarquer que la production est moins inégalement répartie aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a six ans ; les pays importateurs pris dans leur ensemble, c'est-à-dire la majorité des pays européens, réclament un apport moindre : par conséquent les craintes y seront moins vives; des mesures comme celles de 1891, qui ont certainement contribué à la hausse en créant à un moment donné une sorte de panique, sont peu probables : la Russie aura environ 30 millions d'hectolitres à exporter, et les dispositions en France sont telles que le droit de 7 francs y pourra sans doute être maintenu : l'écluse ne s'abaissant pas, il ne nous arrivera que les quantités de grains dont nous aurons réellement besoin pour manger jusqu'à notre récolte de 1898; nous ne serons pas submergés sous un flot d'importation introduit chez nous à la faveur d'un abaissement temporaire du droit, avec l'espoir de revendre ensuite les mêmes marchandises plus cher lorsque le droit plein aurait été rétabli à la frontière. Il n'est pas téméraire de dire qu'un excès d'importations en 1891 a longtemps pesé sur les cours en France.

Autant qu'il est permis de hasarder une évaluation quelconque dans un domaine où tant de facteurs, non seulement matériels, mais d'imagination, entrent en ligne de compte, on peut donc s'attendre au maintien approximatif des cours jusqu'à la campagne prochaine, et cela indépendamment de tout ce qui se produira sur le marché du métal argent. Celui-ci pourra remonter à un niveau supérieur à celui où il vient d'être précipité; il pourra, au contraire, accentuer sa chute et arriver à des cours où la plupart des producteurs déclareront qu'ils travaillent à perte : le cours du blé se réglera sur les approvisionnemens du monde, sur les besoins réels des consommateurs, sur le désir plus ou moins raisonnable qu'auront les spéculateurs et les négocians de constituer ou de reconstituer des stocks, sur les probabilités des récoltes de l'hémisphère austral, de l'Australie, de la Plata, dont il va être question au cours du second semestre de l'année; un peu plus tard, au printemps prochain, sur les pronostics de la récolte de l'hémisphère boréal en 1898. Mais ni les laboureurs ni les marchands ne songeront à consulter la cote de l'argent fin à Londres pour en faire dépendre leurs opérations d'ensemencement, de vente ou d'achat; et ils seront fort avisés de n'y prêter aucune attention.

Ainsi apparaîtra aux yeux de tous le divorce absolu, définitif, entre les cours du blé et ceux du métal argent; et ainsi serons-nous débarrassés, nous voulons l'espérer, de l'agitation bimétalliste. Peut-être aussi le bon sens public achèvera-t-il de comprendre l'exagération des plaintes de ceux qui vont se lamentant sur le bon marché croissant des objets et denrées de première nécessité. Où sont les discours de ceux qui nous annonçaient la ruine du pays, provoquée par le soi-disant abaissement du coût de toute chose? où est la surproduction qui devait étouffer l'humanité sous un excès d'alimens, de logemens, de vêtemens, de moyens de transport? Qu'une gelée tardive survienne, que des pluies se prolongent au delà de la saison normale, que le vent souffle mal à propos sur les plaines déjà chargées de promesses; et voici que les pères de famille se demandent comment ils nourriront leurs enfans. Quelle n'est donc pas l'erreur de ceux qui croient l'humanité parvenue à ce point de son évolution où elle serait assurée, en dépit des élémens, de subvenir aisément et largement aux besoins de tous! Le moindre arrêt, la moindre complication survenue dans les rouages si multiples, si délicats, de l'agriculture, du commerce ou de l'industrie, éveille à juste titre les craintes des peuples et la sollicitude des gouvernemens. Que ceux-ci, plus éclairés que la masse, aient donc le courage de poursuivre la seule politique économique qui soit conforme à l'intérêt du plus grand nombre, celle qui a, depuis un demi-siècle, fait la gloire des hommes d'État anglais de tous les partis, et qui consiste à s'efforcer de réduire au minimum le coût de la vie, de mettre à la disposition des travailleurs les objets de première nécessité au plus bas prix possible. Des réveils comme ceux de 1891, de 1897, devraient ouvrir les yeux les plus obstinément fermés. Nous ne demandons aucune révolution, aucun changement brutal; nous respectons plus que personne les droits acquis, le fussent-ils au prix du sacrifice de principes que nous considérons comme immuables; mais nous adjurons nos hommes politiques de s'élever par un effort constant à la conception des intérêts supérieurs du pays et d'orienter leur conduite d'après cette conception, d'y rapporter leurs actes, et d'y conformer leurs votes.

RAPHAËL-GEORGES LÉVY.

LES MISSIONS DIPLOMATIQUES

DE

P.-P. RUBENS

(1627-1630)

En même temps qu'il terminait et installait, en 1625, au palais du Luxembourg, la série des tableaux consacrés à l'histoire de Marie de Médicis, Rubens, nous l'avons vu (1), ne laissait pas de poursuivre à Paris les négociations auxquelles déjà il avait été mêlé en Flandre, en vue d'un rapprochement entre l'Espagne et l'Angleterre. Menées assez mollement et traversées par de nombreux obstacles, ces négociations ont été exposées en détail dans la consciencieuse étude de M. Gachard (2). A l'aide de cette publication et de la correspondance même de Rubens, nous voudrions aujourd'hui, en montrant la part que le maître y a prise, relever, parmi les incidens auxquels ses missions ont donné lieu, les traits qui nous semblent le plus propres à faire connaître son esprit et son caractère.

I

Depuis les premiers pourparlers que, sur l'initiative de Buckingham et avec l'assentiment de l'infante Isabelle, Baltazar Gerbier avait entamés avec Rubens, l'état des relations entre l'Angleterre et l'Espagne ne s'était guère modifié. L'Europe entière d'ailleurs n'avait pas cessé d'être comme un grand camp,

(1) *Rubens et la galerie de Médicis* (*Revue* du 1er mai, p. 87).
(2) *Histoire politique et diplomatique de P. P. Rubens;* Bruxelles, 1877.

toujours sous les armes, et les guerres nombreuses allumées entre les diverses nations n'étaient interrompues que par l'épuisement des belligérans ou par les rigueurs de l'hiver qui rendaient impossibles leurs opérations. On conçoit qu'avec les mœurs d'alors et les convoitises ambitieuses surexcitées par une telle situation, chacun cherchât à duper ses voisins et même ses alliés, sans aucun respect pour la foi jurée. La rupture avec le roi d'Angleterre et la reprise des hostilités avec les Hollandais mettaient la cour d'Espagne dans une position fort critique. De son côté, la Gouvernante des Flandres désirait vivement un rapprochement avec l'Angleterre. Charles Ier semblait aussi, pour sa part, disposé à un raccommodement, et Buckingham qui, grâce à l'ascendant qu'il avait pris sur le roi, dirigeait de plus en plus sa politique, s'employait de son mieux à assurer ce résultat. C'est dans ces conditions que Gerbier, qui jouissait de toute la confiance du favori, avait été chargé par lui de s'aboucher avec Rubens, dont il connaissait le crédit auprès d'Isabelle. Peintres tous deux, intelligens et avisés, ces diplomates improvisés n'ignoraient pas qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre qualité pour engager ceux qui les employaient, et que, servant d'intermédiaires purement officieux, ils étaient toujours exposés à se voir désavouer si leur action semblait compromettante ou inopportune. Mais comme leurs intérêts étaient pareils, ils s'étaient bien vite entendus et après leur séparation ils avaient continué à correspondre entre eux.

Une fois entré dans le jeu, Rubens tenait à y faire avec honneur sa partie, car il n'était pas de ceux qui se résignent au rôle de comparses. Outre le désir bien naturel dont il était animé de pousser ses propres affaires, il se sentait d'ailleurs une ambition plus noble, celle d'attacher son nom à des négociations qui, après tant de sang versé et de sacrifices de toute sorte, pourraient amener la conclusion d'une paix honorable entre deux grandes monarchies. On sait, en effet, combien il aimait la paix. Ainsi qu'il le disait à Gerbier, « la guerre est un châtiment du ciel et nous devons, de tous nos efforts, nous appliquer à écarter ce fléau. » A diverses reprises il revient dans ses lettres sur cette idée, avec le désir « de voir ce beau chef-d'œuvre de la paix » et de retrouver les jours heureux « de l'âge d'or, si toute cette affaire peut prendre la fin qu'il faut souhaiter pour le bien de la chrétienté. »

En présence des complications incessantes qui venaient à

chaque instant modifier la situation, comme il était bien difficile de s'entendre de loin, une nouvelle rencontre avait paru nécessaire afin de mieux se concerter sur les points qui semblaient essentiels. Après avoir obtenu un passeport, Gerbier s'était donc rendu à Bruxelles vers la fin de février 1627. Il était également muni d'une lettre de créance du duc de Buckingham pour Rubens et d'une proposition du duc relative à la cessation des hostilités, moyennant un traité entre l'Espagne, l'Angleterre, le Danemark et les États généraux des Provinces-Unies, pour un délai de deux à sept années, pendant lesquelles on travaillerait à l'établissement définitif de la paix. Rubens ayant répondu de la part de l'Infante que, pour simplifier la question, il serait préférable que le roi d'Angleterre traitât seul avec le roi d'Espagne en laissant les deux autres parties en dehors, Gerbier était retourné en Angleterre pour soumettre cette proposition à son maître. Celui-ci l'avait agréée sous la réserve que les Provinces-Unies seraient également comprises dans l'arrangement, à raison de l'alliance très ancienne conclue entre elles et le souverain de la Grande-Bretagne ; mais ce dernier s'engagerait à faire tout son possible pour que les conditions émises par les Hollandais fussent acceptables.

Philippe IV, à qui l'Infante avait transmis ces ouvertures (17 avril 1627), tout en approuvant la réponse favorable faite par sa tante, se trouva dans un grand embarras, car, le 20 mars précédent, le duc d'Olivarès et l'ambassadeur de France venaient de signer à Madrid un traité d'alliance en vertu duquel la France et l'Espagne s'engageaient non seulement à poursuivre à frais communs une guerre offensive contre l'Angleterre, mais même, en cas de succès, à partager entre elles ce pays, afin d'y rétablir la foi catholique. Pour se tirer d'affaire, avec une duplicité qui témoigne des procédés déloyaux alors en usage, Philippe IV autorisa l'Infante à poursuivre les négociations avec Buckingham, mais en cherchant à gagner du temps et sans rien conclure. Afin d'éviter les justes réclamations de la cour de France au cas où elle connaîtrait le pouvoir remis à Isabelle, ce pouvoir était antidaté de quinze mois. Dans la dépêche du 15 juin 1627 qui l'accompagnait, le roi, avec l'esprit hautain qui lui était propre, témoignait à sa tante son étonnement et son déplaisir « de ce qu'un peintre fût employé à des affaires de si grande importance. » « C'est là, disait-il, une chose qui peut jeter un discrédit bien légitime sur cette monarchie ; car son prestige doit nécessaire-

ment souffrir de ce que les ambassadeurs soient obligés de conférer pour des propositions d'une telle gravité avec un homme de si médiocre condition. Si le pays d'où viennent ces propositions doit rester libre dans le choix de l'intermédiaire et s'il n'y a aucun inconvénient pour l'Angleterre à ce que cet intermédiaire soit Rubens, ce choix est pour nous tout à fait regrettable. » Tout en cédant, ainsi qu'il convenait, à cette mise en demeure, Isabelle, qui appréciait fort la capacité et le dévouement de Rubens, répondait très judicieusement à son neveu que « Gerbier aussi était peintre et que le duc de Buckingham, en l'envoyant auprès d'elle, l'avait cependant accrédité par une lettre écrite de sa main, en le chargeant de s'aboucher avec Rubens, qu'il importait peu, au surplus, que les négociations fussent entamées par tel ou tel; car, s'il y avait lieu de pousser les choses plus avant, il était clair que ce soin serait remis à des personnages plus autorisés. Elle se conformerait, du reste, aux ordres du roi et chercherait autant que possible à continuer les négociations, mais sans rien conclure (22 juillet 1627). »

Il semblerait, en vérité, que Rubens eût connu les préventions que son ingérence en cette affaire excitait à la cour d'Espagne ; en tout cas, il les avait certainement pressenties, car peu de temps avant que Philippe IV exprimât à l'Infante son mécontentement, il tenait à justifier l'efficacité de son intervention afin d'en assurer le maintien. Deux mois avant, en effet, le 19 mai 1627, il écrivait secrètement à Gerbier de tâcher, dans le plus grand mystère, d'obtenir de Buckingham que celui-ci réclamât comme très utile la prolongation de ses bons offices, mais bien entendu sans souffler mot de la démarche qu'il faisait et comme si c'était de la part du duc l'expression spontanée de son désir. Pour plus de sûreté, Rubens, revenant à la charge, priait en *post-scriptum* Gerbier « de brusler sa lettre aussitôt qu'il s'en seroit servi ; car elle le pourroit ruyner près de ses maîtres, encore qu'elle ne continst aucun mal; pour le moins, elle gasteroit son crédit auprès d'eux et le rendroit inutile pour l'advenir. » Les choses ayant tourné à son gré, il avait été convenu que le retour de Gerbier à Bruxelles pouvant éveiller les soupçons, Rubens irait le retrouver en Hollande où, dès le mois de juin, l'agent du duc de Buckingham s'était rendu en même temps que lord Carleton, car ce dernier, après avoir un moment quitté la carrière diplomatique, venait d'être chargé de plusieurs missions, d'abord en France en 1626,

puis auprès des États des Provinces-Unies. C'est grâce à leur entremise à tous deux qu'un passeport fut envoyé à Rubens, en alléguant que sa présence en Hollande était rendue nécessaire par les arrangemens qu'il avait à prendre avec Gerbier au sujet de la cession de ses collections au duc de Buckingham, ce qui d'ailleurs était en partie vrai. Après divers pourparlers ayant pour objet le choix de la ville où Rubens et Gerbier pourraient se rencontrer, la Haye ayant été écartée parce qu'ils y seraient trop en vue, il fut convenu que cette rencontre aurait lieu à Delft, à Amsterdam ou à Utrecht.

Autorisé par l'Infante, Rubens, qui s'était d'abord rendu à Breda, franchit la frontière et gagna Utrecht. Pour mieux dépister la surveillance à laquelle il se savait en butte, il affecta même d'être attiré dans cette ville par le seul désir d'y visiter les peintres, ses confrères, et de voir leurs ouvrages. Utrecht, où de bonne heure la peinture avait été florissante, était demeurée le centre de l'école des *italianisans* et Rubens avait pu connaître à Rome quelques-uns des plus en vue parmi eux. Son nom d'ailleurs était très célèbre en Hollande et devait lui ouvrir toutes les portes. Il s'était donc rendu successivement chez Abraham Bloemaert, chez Hendrik Terbruggen et chez C. Poelenburgh, qu'il avait autrefois rencontré chez Elsheimer et dont il appréciait fort le talent. Autant pour contenter ses goûts que pour justifier le prétexte allégué pour son voyage, il avait acheté à Poelenburgh deux de ces tableaux dans lesquels, de sa touche la plus moelleuse et la plus délicate, l'artiste se plaisait à représenter, au milieu des ruines de la campagne romaine, quelques figures de nymphes ou de baigneuses (1). Avec Honthorst, alors très en vogue et qui dès 1625 avait été nommé doyen de la Gilde de Saint-Luc à Utrecht, Rubens se sentait encore plus d'affinités. Maintes fois déjà, à son exemple, dans quelques-unes de ses compositions, — notamment dans la *Vieille au Couvet* de la galerie de Dresde, — il avait pris plaisir à rendre ces effets de lumière qu'Elsheimer, leur ami commun, venait de mettre à la mode et auxquels Rembrandt commençait à prêter la magique poésie de son pinceau. Afin de dé-

(1) Ces deux tableaux sont portés sur l'inventaire dressé après la mort de Rubens. Smith, dans son *Catalogue raisonné* (t. II, p. 11), dit qu'en souvenir de cette visite de Rubens, Poelenburgh s'était représenté, ainsi que sa femme, dans un paysage, à côté du grand artiste qu'il avait peint de profil et vêtu d'un manteau écarlate. Nous ne savons ni à quelle source Smith a puisé ce renseignement, ni où se trouve ce tableau.

router mieux encore les soupçons, Rubens avait même essayé de décider Honthorst à l'accompagner dans les autres villes de la Hollande pour l'introduire chez les artistes avec lesquels il était en relations. Mais celui-ci s'étant excusé à cause de l'état de sa santé, Rubens, qui avait remarqué dans son atelier un *Diogène cherchant un homme avec sa lanterne* dont Sandrart, son élève, était l'auteur, s'était fait présenter le jeune débutant pour le féliciter et l'avait emmené avec lui dans cette rapide excursion qui dura quatorze jours. Flatté d'être ainsi distingué par un maître aussi illustre, Sandrart devait plus tard, dans sa *Teutsche Academie*, recueillir avec une satisfaction manifeste les souvenirs de cette excursion faite en commun et dans laquelle il avait, à son insu, servi à masquer les véritables desseins de son glorieux compagnon. A l'en croire, en effet, Rubens, dont il loue la simplicité charmante et l'aménité, n'aurait à ce moment parcouru la Hollande que pour y chercher une diversion au profond chagrin que lui causait la mort de sa femme, tandis qu'en réalité le grand artiste, rejoint à Delft, le 21 juillet, par Gerbier et par l'abbé Scaglia, l'envoyé du duc de Savoie en Angleterre, avait pu librement, et sans que Sandrart s'en doutât, conférer avec eux pendant huit jours sur l'objet de sa mission.

Mais s'il était possible et même facile de leurrer un jeune homme inexpérimenté, il n'en allait pas de même avec les diplomates de profession. La venue du peintre de la cour d'Isabelle, dont ils étaient bien vite informés, avait excité leur curiosité, et l'ambassadeur de Venise, toujours aux aguets, ainsi que celui de France particulièrement intéressé à savoir ce qui pouvait se tramer contre son maître, avaient éventé le mystère. L'affaire avait même fait un tel bruit que Carleton dut apaiser l'émotion du prince d'Orange en lui donnant des explications propres à le rassurer. Ces pourparlers d'ailleurs ne pouvaient aboutir qu'aux vagues protestations transmises par Rubens, à l'égard des bonnes intentions de la cour d'Espagne, les ordres formels de Philippe IV portant qu'il ne fallait pas songer à conclure aucun engagement avant l'arrivée à Bruxelles de don Diego Messia qu'il envoyait exprès de Madrid pour faire connaître ses volontés.

Rubens avait donc quitté la Hollande pour revenir à Anvers d'où il essayait en vain de calmer les impatiences de Gerbier. Celui-ci ne pouvant se résoudre à retourner en Angleterre « les mains vides, aurait voulu du moins rapporter à son maître quelque

témoignage écrit de ces bonnes intentions de l'Infante et de Spinola » (lettre du 6 septembre 1627), faute de quoi son crédit et celui de Rubens lui-même courraient grand risque d'être fort amoindris. A l'entendre, il était également de l'intérêt de la princesse, « en justifiant ainsi la bonne opinion qu'on avait d'elle dans le monde entier, de poursuivre avec constance une si importante affaire qui, si elle était abandonnée, ne pourrait plus être reprise ». A l'arrivée de don Diego, il avait bien fallu informer Gerbier que la cause de tous ces retards était l'annonce faite par l'envoyé du roi d'Espagne, d'un traité formel conclu entre Philippe IV et le roi de France. Aussi déçu que son confrère, Rubens, dans trois lettres qu'il lui écrivait coup sur coup le 18 septembre, tenait à le persuader que, tout en cédant aux ordres de Madrid, l'Infante ne renonçait pas pour cela à un projet qui lui était cher. « Nous croyons, disait-il, que ces ligues ne sont qu'un tonnerre sans foudre, qui fera du bruit en ayr, mais sans effet. » Au surplus, don Diego « s'était désabusé de beaucoup de choses depuis son arrivée, et il était d'avis de maintenir cette correspondance en vigueur, les affaires d'État étant sujettes à beaucoup d'inconvéniens et se changeant facilement. Quant à moi, ajoutait-il, je me trouve, avec un extrême regret pour ce mauvais succès, tout au rebours de mes bonnes dispositions; « mais j'ay ce repos en ma conscience de n'avoir manqué d'y apporter toute sincérité et industrie pour en venir à bout, si Dieu n'en eût disposé autrement. »

Les regrets de Rubens étaient réels, et l'idée qu'il se faisait des intérêts de l'Espagne aussi bien que le soin de ses propres intérêts s'accordaient en cette occasion. Outre le désir de conserver les bonnes grâces de Buckingham, avec lequel il venait de conclure très avantageusement la vente de ses collections, il ne se résignait pas plus que Gerbier à voir avorter une négociation dont il s'était promis quelque honneur. Aussi quand ce dernier, voyant que sa présence était décidément inutile, était retourné près de son maître, Rubens n'avait pas cessé de poursuivre cette affaire. C'est probablement grâce à ses entretiens avec don Diego que celui-ci, reconnaissant la justesse de ses vues, avait un peu modifié ses propres idées. Rubens ne pouvait trouver un intermédiaire mieux posé pour prendre en main cette cause. L'envoyé du roi d'Espagne jouissait, en effet, de toute la confiance du premier ministre Olivarès, alors plus puissant que jamais, et les

services qu'il avait déjà rendus à la couronne venaient de lui valoir le titre de marquis de Leganès. Il devait, de plus, aussitôt après son retour à Madrid, épouser la fille de Spinola, et pendant son séjour à Bruxelles son futur beau-père ne pouvait que confirmer dans son esprit l'opportunité de la politique préconisée par Rubens, qui n'avait jamais agi que d'après les instructions de Spinola. L'artiste avait, du reste, des raisons personnelles de s'entendre avec don Diego qui, grand amateur de curiosités et d'objets d'art, avait réuni dans son palais de Madrid une très riche collection de meubles en marqueterie, de pièces d'horlogerie, d'armes de prix et de peintures des maîtres les plus renommés. Dans le *post-scriptum* d'une lettre qu'il écrivait à Dupuy, le 9 décembre 1627, Rubens lui annonce qu'au premier jour il commencera le portrait de don Diego, qu'il tient « pour un des plus fins connaisseurs qu'il y eût au monde. » Ce portrait qui, au dire de Mols, était autrefois dans la famille de Leganès, se trouve-t-il encore chez un de ses descendans? Nous l'ignorons; mais, suivant toute vraisemblance, il n'avait pas été entièrement exécuté d'après nature. Rubens, ainsi qu'il l'a fait plusieurs fois, s'était probablement servi, pour le finir, du beau et vivant croquis aux trois crayons qui appartient à la collection de l'Albertine, croquis d'une sûreté magistrale et qui représente Diego presque de face, le regard assuré, les moustaches aux crocs fièrement retroussés, l'air impassible et un peu hautain. Avec ces hommes d'État ou ces diplomates dont les momens étaient comptés, et qui ne pouvaient accorder au peintre que de courtes séances, force était bien de procéder d'une manière expéditive, et nous sommes certains qu'un autre portrait, celui de Spinola, exécuté à cette époque même par Rubens, avait été également terminé en l'absence du modèle. Dans une lettre qu'il écrit le 13 janvier 1628 à Dupuy, l'artiste lui dit, en effet, que ce portrait « est assez avancé et qu'il sera bientôt fini; mais qu'en hiver les couleurs séchant difficilement, il faut beaucoup de temps pour venir à bout d'une peinture. » Or depuis le 3 janvier précédent, Spinola était parti de Bruxelles pour l'Espagne avec don Diego Messia. Animés tous deux des dispositions les plus bienveillantes à l'égard de Rubens, ils devaient plaider chaudement sa cause à Madrid auprès de Philippe IV et d'Olivarès, et témoigner du cas qu'il fallait faire de son intelligence et de sa loyauté.

Rubens, d'ailleurs, n'avait rien négligé lui-même pour se con-

cilier les bonnes grâces d'Olivarès. Il est permis de croire que c'est dans cette intention que peu de temps auparavant il faisait graver par P. Pontius le portrait du ministre espagnol exécuté d'après une de ses peintures. La collection Kums à Anvers possède cet ouvrage, — un charmant petit panneau, entièrement de la main de Rubens, — qui rappelle le portrait de Longueval, de la galerie de l'Ermitage, exécuté quelques années auparavant dans des conditions analogues, en vue de la gravure de Vorsterman. C'est une grisaille singulièrement habile dans laquelle les accessoires groupés autour du médaillon central ont été traités avec un soin minutieux. Quant au portrait placé dans le médaillon, c'est une tête quelconque, brossée d'une façon très expéditive et n'offrant aucune ressemblance avec les traits d'Olivarès. Ainsi que l'indique l'inscription de la gravure de Pontius : *Ex archetypo Velazquez, P. P. Rubenius ornavit et dedicavit*, cette tête y a été remplacée par la reproduction d'un portrait peint ou dessiné par Velazquez pour servir de modèle au graveur (1), et c'est probablement en vue d'obtenir l'envoi de ce portrait qu'une correspondance s'était établie entre les deux artistes, ainsi que nous l'apprend Pacheco. Des vers très louangeurs composés par Gevaert pour le cartouche mis au bas de la planche de Pontius et dans lesquels le poète vante à la fois le savoir et les vertus du comte-duc ne laissent aucun doute sur l'intention qu'avait Rubens d'être agréable à ce personnage avec lequel il allait bientôt entrer directement en relations.

II

Tout occupé qu'il était par les négociations auxquelles il venait de prendre une part aussi active, le maître ne cessait pas de consacrer à son art tous les instans qu'il pouvait dérober à la politique. On sait que c'est à ce moment qu'il peignit les ébauches de plusieurs des compositions qui devaient figurer dans la galerie de Henri IV. C'est aussi à cette époque, — et avant son départ pour l'Espagne, — qu'il convient de rapporter l'exécution d'une

(1) Le panneau de la collection Kums n'est pas daté, mais il a été peint certainement avant le départ de Rubens pour l'Espagne; autrement ce dernier, au lieu de recourir à l'aide de son confrère, aurait pu lui-même peindre à Madrid ce portrait d'après nature. Une copie de la gravure de Pontius par Merian se trouve d'ailleurs en tête d'une édition de Pétrone, dédiée à Olivarès et publiée à Francfort dès 1629.

suite importante de cartons faits en vue de tapisseries que l'Infante Isabelle voulait offrir au couvent des *Dames royales religieuses déchaussées* de Madrid.

Ces divers ouvrages et le soin des négociations que lui confiait l'Infante auraient suffi et au delà à remplir la vie d'un homme moins actif que Rubens. Mais il n'avait pas renoncé pour cela à la correspondance régulière qu'il entretenait avec ses amis de France. Outre le plaisir très réel qu'il trouvait à ce cordial échange de pensées, il avait un intérêt direct à être tenu au courant de l'état intérieur de la France par des gens bien posés pour le renseigner. Sans leur dire qu'il était personnellement engagé dans les pourparlers entamés avec l'Angleterre, il aimait à s'entretenir librement avec eux de la situation générale de l'Europe.

Poursuivie jusque-là assez régulièrement, cette correspondance « allait être interrompue pendant quelques mois, ainsi que Rubens en prévenait Dupuy à la date du 18 août 1628, l'occasion se présentant pour lui de faire un grand voyage. Mais comme aucune chose ici-bas ne peut être tenue pour certaine qu'au moment où elle se réalise, il avisera son ami avant son départ, afin que celui-ci ne lui écrive pas en vain, et il l'avertira des retards ou des empêchemens qui pourraient se produire. » Cette allusion à un voyage prochain faite par Rubens visait son départ pour l'Espagne, qui était déjà résolu. Dès leur arrivée à Madrid, en effet, don Diego Messia et Spinola avaient mis Olivarès et le roi au courant de la situation, en insistant sur les avantages que l'Espagne pourrait tirer d'une alliance avec l'Angleterre, celle-ci, à raison des échecs récens qu'elle avait subis dans sa lutte contre la France, étant disposée désormais à offrir des conditions encore plus favorables. Voulant se renseigner exactement sur l'état des négociations entamées à cet égard, Philippe IV chargeait l'Infante de demander à Rubens l'envoi à Madrid de toute la correspondance écrite ou chiffrée relative à cette affaire, pour en prendre connaissance, avant d'arrêter sa décision. Mis au courant du désir du roi, Rubens répondit qu'il était prêt à lui donner satisfaction, mais qu'ayant seul suivi la marche et le détail des négociations, il s'offrait soit à donner tous les éclaircissemens nécessaires à telle personne qui lui serait désignée à Bruxelles, soit à porter lui-même ces explications à Madrid, au cas où on le jugerait opportun. Cette dernière proposition était évidemment celle qui lui agréait le plus ; mais en homme prudent, sans prétendre

influencer le roi d'Espagne, il avait de son mieux arrangé les choses pour l'incliner vers la solution qu'il préférait. La Junte, consultée à ce propos par le roi, fut d'avis que « la venue de Rubens serait plutôt avantageuse que nuisible. » Tout en adoptant cet avis, Philippe IV, sans doute pour ne pas avoir l'air d'attribuer plus d'importance qu'il ne convenait à *un personnage de si médiocre condition*, ajoutait de sa propre main à la notification de la Junte « qu'il ne fallait en aucune manière peser sur Rubens en cette occasion et que c'était à lui de prendre tel parti qu'il croirait le plus conforme à ses intérêts. »

Laissé libre d'agir à sa guise, et bien qu'il se rendît compte des dispositions peu favorables du roi à son égard, Rubens n'avait pas hésité. Outre l'idée de continuer à jouer son rôle dans les négociations pendantes, le soin de ses propres intérêts le poussait à se rapprocher du souverain dispensateur des honneurs et des commandes. Confiant dans son étoile, il espérait bien modifier par sa présence les sentimens de Philippe IV et gagner ses bonnes grâces. Il devait d'ailleurs emporter avec lui huit tableaux destinés au roi, qu'il avait exécutés sur l'ordre de l'Infante Isabelle et il était de plus chargé de peindre pour celle-ci les portraits des différens membres de la famille royale, notamment ceux du roi et de la reine, qu'elle n'avait jamais vus. Le 13 août 1628, la princesse annonçait à son neveu le prochain départ de l'artiste qui lui remettrait tous les papiers concernant les pourparlers engagés avec l'Angleterre, mais lui donnerait toutes les explications qu'on jugerait utiles. Suivant les instructions qu'il avait reçues, le voyage de Rubens s'était effectué en secret, avec toute la rapidité possible. Ainsi qu'il l'écrivait plus tard à Peiresc (1), il n'avait même pas, à son grand regret, pu voir à son passage à Paris aucun de ses amis, pas plus que les ministres des Flandres et d'Espagne en France. Il faisait cependant sur son chemin un petit détour et poussait jusqu'à la Rochelle afin de se rendre compte des opérations du siège de cette ville, « ce qui lui avait paru un spectacle vraiment admirable, et il se réjouissait avec la France et toute la chrétienté du succès d'une si glorieuse entreprise. »

Arrivé à Madrid le 10 septembre, Rubens s'était aussitôt abouché avec Olivarès et ses fréquentes entrevues avec le comte-

(1) De Madrid, 2 décembre 1628.

duc excitaient bien vite la curiosité des diplomates étrangers. Le nonce du pape et l'ambassadeur de Venise s'empressaient de rendre compte à leurs gouvernemens des suppositions auxquelles donnaient lieu ces conférences. Tous deux pressentaient avec raison qu'il s'agissait de la préparation d'un traité de paix entre l'Espagne et l'Angleterre ; mais ils se trompaient également tous deux en croyant que ces négociations avaient été nouées directement avec Buckingham, en Angleterre, d'où Rubens, après un séjour à Londres, se serait immédiatement rendu à Madrid, en se contentant de toucher barres à Bruxelles.

La correspondance de l'artiste avec l'Infante ne nous a malheureusement pas été conservée ; elle nous aurait permis de connaître par le menu non seulement les divers incidens de sa mission, mais les détails qu'il a dû donner sur la cour de Madrid à la Gouvernante des Flandres, naturellement désireuse d'être renseignée à cet égard par un observateur aussi perspicace et aussi dévoué à sa personne. Les temps étaient bien changés depuis l'époque où, tout jeune encore, Rubens était venu en Espagne, vingt-quatre ans auparavant, dans la situation tout à fait subalterne d'un simple courrier au service du duc de Mantoue, chargé de remettre, au milieu de difficultés et d'ennuis de toute sorte, les présens envoyés par son maître à Philippe III et au duc de Lerme. Si la mission qu'il avait maintenant à remplir était encore peu définie et si son rôle comme diplomate devait rester forcément assez effacé, du moins le peintre était dans toute sa gloire, et l'agrément de sa personne et de sa conversation allaient bientôt triompher des préventions et de la raideur de Philippe IV. Il faut bien le reconnaître pourtant, les tableaux qu'il avait apportés avec lui pour le roi n'étaient point d'un mérite tel qu'ils répondissent pleinement à ce qu'on pouvait attendre de son talent. Les comptes de la Trésorerie générale des Pays-Bas pour l'année 1629 mentionnent au nom de Rubens une ordonnance de 7 500 livres « montant du prix des peintures qu'il a faites et fait faire par ordre de S. A. pour le service de S. M. et envoyées en Espagne » et, en regard, une apostille de l'Infante porte que « ce prix avait été convenu avec Rubens avant l'exécution de ces peintures, lesquelles sont déjà en Espagne, à la grande satisfaction du roi, qui a donné l'ordre de les payer immédiatement. » Mais, en dépit de cette note, quelque doute est permis au sujet de cette « grande satisfaction du roi. » En effet, si Pacheco, dans son

Traité de la Peinture (1), nous apprend que « les huit tableaux de dimensions et de sujets très différens que Rubens avait apportés pour Sa Majesté le Roi très Catholique se trouvaient exposés avec d'autres œuvres remarquables, dans la Nouvelle Salle du Palais, » et si l'inventaire officiel de 1636 confirme ce témoignage en nous donnant les noms de onze tableaux de Rubens placés dans cette salle, connue sous le nom de *Salon des Glaces* (*Salon de los Espejos*), un autre inventaire dressé en 1686 montre que déjà à cette date ces tableaux avaient été pour la plupart remplacés par d'autres, ce qui tendrait à prouver qu'ils n'avaient pas été si goûtés par Philippe IV (2).

Peut-être Rubens, en les choisissant pour le roi, avait-il un peu trop cédé à l'impression que lui avait laissée son premier voyage, relativement au peu de goût de la cour d'Espagne en matière d'art, alors que Philippe III et le duc de Lerme prenaient pour des originaux les copies que le duc Vincent de Gonzague leur envoyait en cadeau. Mais si, depuis lors, l'Espagne au point de vue de sa puissance et de son prestige extérieur n'avait pas cessé de décliner, la culture de l'esprit et la pratique même des arts s'y étaient, en revanche, singulièrement développées. A côté de poètes comme Calderon et Lope de Vega, on y comptait des sculpteurs et des peintres tels que Montañes, Alonso Cano, Zurbaran et Velazquez. Philippe IV était lui-même un dilettante et un connaisseur très éclairé; il avait même appris à peindre et à dessiner sous la direction d'un dominicain, le P. Maino. Dès l'arrivée de Rubens, il le faisait installer dans son palais, où un atelier était disposé pour lui, et il chargeait Velazquez de lui fournir toutes les facilités désirables en vue de l'accès des collections royales ou de l'exercice de son art. Aussi le maître s'était-il mis aussitôt à l'œuvre. « Ici comme partout, écrivait-il à son ami Peiresc (2 décembre 1628), je m'occupe à peindre et j'ai déjà fait le portrait équestre de Sa Majesté, qui m'en a témoigné son approbation et son contentement. Ce prince montre un goût extrême pour la peinture et, à mon avis, il a des qualités très remarquables. J'ai déjà pu l'apprécier personnellement, car comme je suis logé dans son palais, il vient me voir presque chaque jour. J'ai aussi fait, fort à mon aise, les portraits de tous les membres de la famille royale qui ont posé complaisamment devant moi, pour

(1) *Arte de la Pintura*, I, p. 132.
(2) C. Justi, *Diego Velazquez*, I, p. 241.

m'acquitter de la commande que m'en avait faite ma maîtresse, la Sérénissime Infante. »

Pas plus que les peintures que Rubens avait apportées d'Anvers, les portraits dont il est ici question ne méritent d'être cités parmi ses meilleurs ouvrages. Leur facture aisée, mais assez sommaire et un peu molle, ne suffirait pas assurément à expliquer l'engouement que peu à peu Philippe IV avait conçu pour le maître, et que les séductions de sa personne contribuèrent, sans doute, autant que son talent à lui assurer.

Tout en peignant, nous le savons, Rubens était capable de soutenir une conversation et les témoignages contemporains s'accordent pour nous apprendre qu'il était un causeur accompli. En sa compagnie, le roi oubliait pour un moment les ennuis de sa vie morose, à la fois très vide et très occupée, dont les longues cérémonies religieuses, les réceptions officielles, la chasse, la galanterie ou l'équitation se disputaient les heures. Avec Rubens, les sujets les plus divers pouvaient tour à tour être abordés. Il avait habité l'Italie, frayé avec les princes et les souverains; tout récemment encore, il venait de conquérir les bonnes grâces de la reine Marie de Médicis. Très au courant de la situation générale de l'Europe, il connaissait à fond celle des Flandres, et fort de la confiance absolue qu'il inspirait à l'Infante Isabelle, il avait chance, en exposant les vues de la princesse, de faire prévaloir les idées qui lui paraissaient à lui-même les plus avantageuses pour la politique de l'Espagne. En même temps qu'il manifestait ainsi les ressources et la pénétration de son esprit, Rubens observait en toutes choses le tact et la réserve que lui commandaient les circonstances. Aussi, aux préventions qu'avant son arrivée le roi avait conçues contre lui succédait bientôt une faveur croissante.

C'est probablement pour plaire à Philippe IV qu'il s'était décidé à remanier le tableau de l'*Adoration des Mages* que, peu après son retour d'Italie, il avait peint en 1608 pour l'hôtel de ville d'Anvers. Il faut bien avouer cependant que cette grande toile n'avait guère gagné à ses retouches, et qu'en prenant çà et là un peu plus d'éclat et de piquant, elle était, en revanche, demeurée rude et assez incohérente. La technique du peintre s'était bien modifiée depuis le moment où il l'exécutait. Autant il aimait autrefois les contrastes violens, autant il cherchait maintenant à les éviter, préoccupé avant tout de conserver l'unité d'aspect et d'obtenir les harmonies les plus riches par les moyens les plus

simples. Dans ces conditions, pour donner la vraie mesure des progrès réalisés par lui, il eût été assurément plus facile, et au moins aussi expéditif, de recommencer un nouvel ouvrage.

Outre ces travaux, Rubens, ainsi que nous l'apprend Pacheco, avait encore peint une dizaine de portraits et deux grandes compositions. « Il paraît à peine croyable, ajoute-t-il, qu'en si peu de temps et avec de si nombreuses occupations, il ait pu autant produire. » Et cependant ces diverses peintures, pas plus que les conférences diplomatiques dans lesquelles Rubens devait intervenir, ne suffisaient à une activité telle que la sienne. Loin des siens, en dehors des habitudes de sa vie studieuse, il avait besoin d'employer de son mieux tous les momens qu'il pouvait dérober aux longues attentes et aux futiles divertissemens qui trop souvent lui étaient imposés. Contraint de demeurer toujours à portée du roi, il avait heureusement trouvé le moyen de mettre à profit, et au palais même, ses moindres instans de loisir en copiant les chefs-d'œuvre de Titien que Charles-Quint et Philippe II y avaient réunis. Entre tous, Titien était son maître préféré. Déjà pendant sa jeunesse, au début de son séjour en Italie, c'est le peintre de Cadore qu'il avait surtout admiré, et avec les années cette admiration n'avait fait que grandir. Il comprenait maintenant mieux encore toute la force de son génie, et sans parler des enseignemens qu'il comptait tirer de ces copies dont il ne consentit jamais à se dessaisir, il voulait combler avec elles les vides laissés dans sa demeure par la vente de ses collections au duc de Buckingham. Ce n'étaient point là, ainsi que le remarque M. Justi, de simples esquisses de petites dimensions, mais bien des copies consciencieusement faites, de la grandeur des originaux et aussi fidèles que son propre tempérament le permettait à Rubens. Poussé comme à son insu, par son génie, tout en s'efforçant de reproduire fidèlement ses modèles, il ajoutait malgré lui à leur ampleur, à leur éclat, à leur mouvement. Mises en regard des œuvres elles-mêmes, ces copies, par la chaleur et l'entrain de l'exécution aussi bien que par la vivacité de leur coloris, témoignent de la joie que l'artiste a mise à les peindre.

III

On conçoit qu'absorbé comme il l'était par les séductions d'un tel commerce, Rubens n'ait pas fréquenté les artistes espagnols.

Un seul devait trouver grâce à ses yeux et c'était celui-là même auquel Philippe IV avait commis le soin de lui faire les honneurs de ses collections. Attaché depuis cinq ans au service du roi, Velazquez était âgé alors de vingt-neuf ans, et il venait de voir sa faveur consacrée par son tableau de l'*Expulsion des Morisques*, dont le brillant succès avait confondu ses rivaux. Bien qu'il n'eût pas encore donné la mesure de son talent, Rubens avait pressenti l'avenir qui lui était réservé. Il rencontrait d'ailleurs chez ce jeune homme toutes les grâces de l'éducation et de la personne jointes à une extrême modestie. Également épris de leur art, ils étaient bien faits pour s'entendre, et l'admiration passionnée qu'ils professaient tous deux pour l'école vénitienne était entre eux un lien de plus. Avec quel charme et quel abandon ils pouvaient s'entretenir de tant de sujets qui les intéressaient, échappant ainsi aux contraintes et aux ennuis de la cour! On aime à se les représenter devisant en présence de leurs tableaux préférés, ou chevauchant à côté l'un de l'autre, durant l'excursion qu'ils firent ensemble à l'Escorial et dont, vers la fin de sa vie, Rubens se plaisait à rappeler le souvenir toujours vivace à son ami Gerbier (1), à propos d'un croquis qu'il avait à ce moment dessiné sur place d'après l'église Saint-Laurent. C'était, comme il le dit, l'*extravagance du sujet* qui l'avait séduit, bien plutôt que la beauté de « cette montagne haute et verte, fort difficile à monter et à descendre, ayant quasi toujours comme un voile autour de sa tête, avec les nuées bien bas dessous, demeurant, en haut, le ciel fort clair et serein. » Ce paysage désolé, ces *belles horreurs*, ainsi qu'on disait alors en France, n'étaient pas pour charmer Rubens et les grasses campagnes des Flandres, avec leurs prairies opulentes et leurs moissons dorées, faisaient bien mieux son affaire. Velazquez, au contraire, aimait l'aspect de ces rudes sommets, dont plus d'une fois il nous a montré au fond de ses tableaux les cimes neigeuses et l'âpre tristesse. A cette divergence des goûts, répond une différence profonde entre le talent des deux maîtres. Alors que Rubens, élevé dans le culte du passé, s'enferme dans le palais du roi d'Espagne et, sans chercher à étudier une contrée nouvelle pour lui, ni des types cependant bien faits pour l'intéresser, copie sans relâche les œuvres de Titien, Velazquez, au contraire, n'a jamais consulté que la nature, et c'est d'elle seule qu'il s'inspirera tou-

(1) Lettres du 15 mars et d'avril 1640.

jours, sans faire aucune place aux conventions, sans céder à cette mode des allégories dont la vogue était alors générale. Si, comme Rubens, il a une prédilection marquée pour les œuvres des Vénitiens, c'est qu'à côté de leurs ouvrages, ainsi qu'il le disait de Tintoret, « les autres ne semblent que peinture, tandis que ceux-là sont vérité. » Son admiration, en tout cas, n'ira jamais jusqu'à les imiter.

Un point, cependant, reste hors de doute, c'est que ses entretiens avec Rubens avaient encore avivé chez Velazquez le projet depuis longtemps caressé de parcourir l'Italie. Rubens lui-même, du reste, nourrissait aussi l'espoir, en retournant en Flandre, de revoir cette Italie qu'il aimait tant et où il comptait de si précieuses relations. L'Infante l'y avait autorisé, et en se détournant un peu de sa route, il avait l'intention de visiter, à Aix, son cher Peiresc, qui se réjouissait fort de le recevoir dans sa maison, un vrai musée dans lequel « il avait réuni toutes les merveilles du monde. » Avec quel plaisir il aurait retrouvé là ces bonnes et franches conversations sur les études si variées qui leur tenaient au cœur, sur l'archéologie notamment, car, ainsi qu'il le disait à son ami (1), « empêché peut-être par l'excès de ses occupations, il n'avait pu jusque-là rencontrer en Espagne aucun antiquaire, ni voir aucune médaille ou pierre gravée quelconque! » « Il allait cependant se renseigner avec grand soin à cet égard et il l'aviserait du résultat de ses recherches, mais en craignant bien que ce ne fût là un soin inutile. » Peu de temps après (29 décembre 1628), aux approches du renouvellement de l'année, à ce moment que, d'ordinaire, il passait à Anvers avec ses fils et ses proches, sentant plus vivement encore la nostalgie de son foyer, il écrivait à Gevaert une lettre touchante où, dans les termes les plus affectueux, il exhalait tous ses regrets d'être ainsi éloigné de lui et des siens. Gevaert était pour lui un ami sûr, depuis longtemps éprouvé, et un peu avant de le quitter, voulant lui laisser un gage de son vieil attachement, il avait fait de lui le beau portrait qui est aujourd'hui au musée d'Anvers, une tête fine, distinguée, au large front, aux traits élégans. La plume à la main, le secrétaire de la ville d'Anvers est assis devant sa table de travail sur laquelle est posé le buste de Marc-Aurèle. Gevaert s'occupait, en effet, à cette époque d'un commentaire des écrits laissés par l'empereur-philosophe, et

(1) Lettre à Peiresc, de Madrid, 2 décembre 1628.

il n'avait pas manqué de recommander à Rubens de s'enquérir des éditions nouvelles de ces écrits qui auraient été publiées en Espagne. Au début de sa lettre, une des rares qu'il ait écrites en flamand, l'artiste s'excuse de ne pas répondre en latin à la missive que son confrère lui avait adressée en cette langue : « Mais il ne méritait pas l'honneur que celui-ci lui a fait et il s'est tellement rouillé dans toutes les nobles études qu'il aurait à demander grâce pour les solécismes qu'il ne manquerait pas de commettre. Il le supplie donc d'épargner à son âge un exercice réservé à la jeunesse et auquel il était autrefois rompu. » Malgré tout, il entremêle au flamand de sa lettre d'assez longs passages d'un latin très correct. Il aurait bien voulu pouvoir collectionner pour son ami les textes des diverses éditions des *Douze livres de Marc-Aurèle*. « On lui affirme avoir vu dans la célèbre bibliothèque de Saint-Laurent (à l'Escorial) deux manuscrits portant ce titre; mais d'après ce qui lui a été dit de leur poids et de leur apparence, par un homme d'ailleurs fort peu grec en ces affaires, il croit qu'il ne s'agit là de rien de bien neuf, ni de bien important, mais d'ouvrages déjà connus et répandus. » Sachant qu'il peut se confier en toute sûreté à Gevaert, Rubens s'explique avec une entière franchise sur la gravité de la situation politique en Espagne, où, à l'occasion des revers essuyés récemment, de toutes parts des plaintes et des blâmes éclatent contre les gouvernans. « Il ne plaint, pour lui, que le roi, qui, doué par la nature de tous les dons de l'esprit et du corps, — car il a pu apprécier à fond ce qu'il vaut par un commerce quotidien, — serait certainement au niveau de toutes les fortunes et de toutes les tâches. Mais, avec une confiance excessive dans les autres, il s'est trop défié de lui-même et il porte maintenant la peine de sa crédulité et du peu d'intelligence des autres. » Avant de terminer cette lettre, qu'il est forcé d'abréger par la souffrance et pour laquelle il réclame toute l'indulgence de son ami, il le prie de faire des vœux ardens pour son retour. Puis, dans un élan de tendresse, il lui recommande avec émotion son fils, son cher petit Albert. « J'aime de tout mon cœur cet enfant et je te supplie instamment, toi, le favori des Muses et le meilleur des amis, de vouloir bien, moi vivant ou après ma mort, prendre soin de lui avec mon beau-père et mon beau-frère. »

La satisfaction du désir exprimé par Rubens de se retrouver bientôt à Anvers allait être encore différée et il devait égale-

ment renoncer au plaisir qu'il s'était promis de revoir l'Italie et de repasser par la Provence pour y visiter Peiresc. Saisi par la politique, il se voyait, en effet, obligé de subordonner tous ses projets à ceux d'une cour toujours lente à se décider et dont les incertitudes étaient encore augmentées à ce moment par la gravité des résolutions qu'elle avait à prendre. Buckingham ayant été assassiné (23 août 1628) à Portsmouth, alors qu'il se disposait à s'embarquer pour la Rochelle, le roi d'Espagne avait pu croire que sa mort entraînerait un changement dans la politique extérieure de l'Angleterre. Mais celle-ci, épuisée par les dépenses énormes de ses flottes, venait d'essuyer successivement des défaites désastreuses dans la lutte qu'elle soutenait à la fois contre la France et contre l'Espagne. Ayant donc un intérêt positif à traiter avec l'une ou avec l'autre, elle les faisait en même temps pressentir toutes deux sur les conditions qui lui seraient proposées, avant de se décider pour le parti qui lui paraîtrait le plus avantageux. De leur côté, la France et l'Espagne n'étaient pas moins intéressées à la conclusion de la paix. Richelieu, devenu maître absolu de la direction des affaires, ne voyait plus aucun profit à poursuivre la guerre contre l'Angleterre, et, préoccupé surtout d'affaiblir la maison d'Autriche, il s'appliquait à réunir toutes ses forces pour l'écraser. Quant à l'Espagne, dont la déchéance et la détresse financière s'accusaient de plus en plus, elle aurait trouvé un avantage évident à s'assurer sinon l'appui, du moins la neutralité de l'Angleterre, dans la lutte déjà longue et toujours difficile qu'elle soutenait contre les Hollandais révoltés. D'autre part, l'hostilité déclarée entre Charles I[er] et le Parlement prenait avec les années une tournure plus violente, et dans ces conditions, le roi d'Angleterre, sur les conseils du secrétaire d'État sir Francis Cottington et du grand trésorier Richard Weston, favorables à une alliance avec l'Espagne, comprenait la nécessité de se débarrasser des complications extérieures.

Dès les premiers jours de 1629, l'arrivée à Madrid de l'abbé Scaglia, qui venait d'y être nommé ambassadeur extraordinaire du duc de Savoie, mettait la cour d'Espagne en demeure de se prononcer. Ce diplomate, en effet, ainsi qu'il l'avait fait peu de temps auparavant auprès de la Gouvernante des Flandres, en repassant par Bruxelles à son retour de Londres, pressait maintenant Olivarès de traiter avec l'Angleterre. Rubens, à raison de la connaissance parfaite qu'il avait de l'état des négociations

entamées avec celle-ci, fut prié d'assister en tiers aux conférences de Scaglia et du comte-duc. Une lettre de Richard Weston adressée à don Carlos Coloma, capitaine général du Cambrésis (1), et transmise par lui à la princesse Isabelle qui la communiquait aussitôt à son neveu, vint à point pour triompher des dernières résistances du roi. Cette lettre annonçait qu'afin de témoigner de ses bonnes dispositions, Charles Ier enverrait à Madrid un ambassadeur chargé de conclure si, de son côté, Philippe IV se décidait à envoyer à Londres un diplomate ayant plein pouvoir à cet effet. La venue d'un agent anglais, Endymion Porter arrivé avec l'abbé Scaglia, confirmait ces bonnes dispositions de Charles Ier.

Il fallait se dépêcher de prendre parti à Madrid, si l'on ne voulait être devancé par la France, avec laquelle il était évident que des négociations étaient aussi entamées. Afin de répondre à la mission de Porter, Olivarès se décida à faire partir immédiatement Rubens pour Londres, en lui donnant des lettres de créance pour le grand trésorier et le secrétaire d'État, ainsi que des instructions très détaillées sur la conduite qu'il aurait à tenir. En conséquence Philippe IV, écrivant le 27 avril 1629 à sa tante, l'avisait de l'envoi de Rubens en Angleterre afin d'y poursuivre les négociations en vue de la paix, et de travailler préalablement à obtenir une suspension d'armes, conformément aux ordres qu'il avait reçus à cet égard. Il aurait d'ailleurs, en passant à Bruxelles, à communiquer ses instructions à la princesse Isabelle, et une seconde dépêche du roi datée du même jour invitait celle-ci à faire remettre à l'artiste le montant de ses frais de retour à Bruxelles et la somme nécessaire pour le nouveau voyage qu'il allait entreprendre. Pour donner au peintre-diplomate l'autorité nécessaire en vue de l'accomplissement de sa mission, Philippe IV informait « sa bonne tante qu'à raison des services et bonnes parties de Rubens », il la priait de lui faire délivrer patente de l'office de secrétaire de son conseil privé, avec survivance de cette charge au profit de son fils aîné. De plus, comme témoignage particulier de sa bienveillance, le roi faisait don à l'artiste d'une bague enrichie de diamans, d'une valeur de 2 000 ducats.

Rubens partit le 29 avril 1629 pour Bruxelles, en hâte et sans prendre le temps de visiter, sur sa route, son ami Peiresc, ainsi

(1) Coloma avait été, en 1622, ambassadeur de Philippe IV en Angleterre, où il avait conservé de nombreuses relations.

qu'il l'eût désiré. Les regrets de celui-ci n'avaient pas été moins vifs à l'annonce de cette déconvenue et dans une lettre à Pierre Dupuy (2 juin 1629) il lui apprend sa déception et se sent « tout mortifié en se voyant frustré de l'espérance qu'il avait conçue de voir chez lui Rubens et de le gouverner quelques jours pour y apprendre mille bonnes choses qu'il se promettait de pouvoir apprendre de lui, en lui exposant ses petites curiosités. » A Paris, où il arrivait le 10 mai, Rubens descendait chez l'ambassadeur de Flandre; mais contrairement à ce qu'en dit M. Gachard (1), qu'il était reparti le lendemain soir pour Bruxelles, il avait dû faire à Paris un petit séjour qui s'explique assez par l'obligation où il était de mettre le baron de Vicq au courant de la situation et de se renseigner lui-même sur les dispositions actuelles de la cour de France. Il désirait d'ailleurs voir en place ses tableaux de la galerie de Médicis et surtout être fixé au sujet de la commande, toujours pendante, des tableaux à exécuter pour la galerie d'Henri IV. Il avait donc visité l'abbé de Saint-Ambroise, ainsi que quelques-uns de ses amis et dans une lettre écrite à Peiresc, le 18 mai 1629, Pierre Dupuy lui parle « du peu de séjour que fait M. Rubens à Paris, où il a vu le palais de la reine mère (le Luxembourg) avec tout son ameublement, et me dit n'avoir rien vu de si magnifique en la cour d'Espagne. La chambre où est son lit, qui est renfermée dans un grand pavillon, ressemble à ces lieux enchantés décrits dans les *Amadis;* il n'y a que M. de Balzac, avec ses hyperboles, capable d'en faire la description. » Rubens avait aussi vu, pendant ce petit séjour, plusieurs portraits faits par un de ses compatriotes, le peintre Adrien de Vries, auquel s'intéressait Pierre Dupuy et, sur la prière de ce dernier, il lui avait promis de le recommander par écrit à l'abbé de Saint-Ambroise dont, à cette date, il venait de prendre congé, non sans lui confier le soin de ses intérêts pour la décoration de la galerie d'Henri IV (2). Après quoi, l'artiste gagnait Bruxelles où il avait à rendre compte à l'Infante du résultat de sa mission et des circonstances nouvelles qui exigeaient son prompt départ pour l'Angleterre.

L'absence de Rubens s'était prolongée bien au delà de ses prévisions et les huit mois qu'elle avait duré, bien qu'il eût cherché

(1) *Histoire diplomatique de P.-P. Rubens*, p. 119.

(2) Cette précaution, nous l'avons vu, n'était pas inutile, car quelques jours avant, le 22 avril 1629, le cardinal de Richelieu, sans doute très au courant des menées de Rubens, avait essayé de le supplanter en proposant à la reine mère le Joséphin pour l'exécution de cette commande.

à les employer de son mieux, s'étaient écoulés sans grand profit pour son art. En somme, ses copies exécutées d'après les tableaux de Titien avaient fait pour lui le principal attrait de ce séjour en Espagne. Mais au point de vue de ses intérêts et de sa fortune, le résultat dépassait ses espérances. Aux dispositions assez peu bienveillantes que le roi avait d'abord manifestées à son égard, succédait bientôt une faveur éclatante. Il revenait de Madrid comblé des marques de cette faveur, et Philippe IV avait dès lors conçu pour sa personne autant que pour son talent une prédilection telle que, dans l'avenir, il allait en quelque sorte accaparer ses œuvres, pour en décorer tous ses palais. Les souvenirs laissés par Rubens en Espagne devaient d'ailleurs être si profonds et si vivaces que plus de soixante ans après, Luca Giordano appelé à la cour de Charles II et ayant à peindre pour lui cette grande *Allégorie de la Paix* qui est aujourd'hui au musée du Prado (n° 211) ne sut pas imaginer de composition mieux appropriée à son dessein, que de représenter au centre de son œuvre, en pleine lumière, Rubens occupé à peindre et entouré de figures symboliques qui, du mieux que l'avait pu l'artiste, rappelaient les molles carnations et les grâces un peu massives de la Flandre. En revanche, Rubens, accommodé par lui à l'espagnole, avait pris, sous le pinceau facile et exubérant de l'Italien, je ne sais quel air de bellâtre qui, en dépit de sa ressemblance plus que douteuse, réalisait en quelque façon le type légendaire du grand artiste et du grand seigneur. Tel qu'il est, cet hommage reste significatif et témoigne de la persistance du prestige qu'après un si long intervalle Rubens avait encore conservé à la cour d'Espagne.

IV

Au milieu des soins que lui imposait son départ précipité pour l'Angleterre, Rubens avait à peine trouvé le temps de passer trois ou quatre jours à Anvers pour y embrasser ses fils, voir ses amis proches, et mettre un peu d'ordre dans ses affaires les plus urgentes. Ce n'est pas impunément qu'après une pareille absence il avait goûté quelques instans la satisfaction de se trouver chez lui, car, écrivant quelques mois après à Dupuy et à Peiresc (de Londres, 8 et 9 août 1629), il se plaint à tous deux de l'obligation où il a été de quitter de nouveau son foyer, où « cependant sa

présence eût été si nécessaire... Au temps de sa jeunesse, il eût trouvé plus d'intérêt à voir en si peu de temps, ainsi qu'il l'a fait, des contrées si variées... Son corps à ce moment eût été plus robuste pour endurer les fatigues de la poste et, à pratiquer ainsi des peuples si divers, son esprit aurait pu se rendre capable de plus grandes choses pour l'avenir. Maintenant, au contraire, ses forces vont en déclinant, et de tant de fatigues il ne saurait tirer d'autre profit que celui de mourir un peu plus instruit. Il se console pourtant à la pensée de tous les beaux spectacles qui se sont offerts à lui sur son chemin. »

Le 22 mai 1629, le secrétaire d'État d'Angleterre, sir Francis Cottington, mis au courant de la mission de Rubens, écrivait en Flandre à don Carlos Coloma que Charles Ier était très satisfait de cette mission, « non seulement eu égard aux propositions qu'apportait Rubens, mais aussi à cause du désir qu'il avait de connaître un homme d'un pareil mérite. » En même temps que cette lettre, il envoyait un sauf-conduit pour l'artiste, et celui-ci s'embarquait à Dunkerque, avec son beau-frère Henri Brant, sur un navire de guerre anglais qui venait de ramener un gentilhomme lorrain, le marquis de Villé, lequel retournait dans son pays. Le 5 juin, Rubens arrivait à Londres, où il descendait chez son ami, Baltazar Gerbier, que Charles Ier avait chargé de le recevoir et de le défrayer de tout. Le peintre, nous le savons, n'était pas un inconnu pour le roi d'Angleterre, et ce dernier, qui possédait un de ses tableaux, *Judith et Holopherne*, peint dans sa jeunesse, lui avait fait demander quelques années auparavant son portrait par le ministre d'Angleterre à Bruxelles (1) « avec une telle instance, écrivait alors Rubens (lettre du 10 janvier 1625 à Valavès) qu'il n'y eut aucun moyen de le pouvoir refuser, encore qu'il lui semblât peu convenable d'envoyer son portrait à un prince de telle qualité; mais il avait forcé sa modestie. » Aussi, à peine informé de l'arrivée de l'artiste, le roi l'avait invité à venir le voir à Greenwich, où il se trouvait, et lui avait fait le plus gracieux accueil.

L'Angleterre était naturellement devenue le point de mire de la France et de l'Espagne et les ministres dirigeans de ces deux pays, Richelieu et Olivarès, s'efforçaient à l'envi d'obtenir avec elle un traité d'alliance. Dans ces conditions, la cour britannique

(1) C'est le beau portrait de la collection de la Reine à Windsor.

hésitante cherchait, par une politique d'atermoiement, à se faire payer le plus cher possible son concours. Autour des gros joueurs, le fretin des petits États s'agitait, allait de l'un à l'autre, et tour à tour la République de Venise, le duc de Lorraine, le duc de Savoie et le comte Palatin proposaient leurs combinaisons, chacun voulant tirer son épingle du jeu. De toutes ces intrigues enchevêtrées résultait une situation d'autant plus embrouillée que, les choses changeant de face à chaque instant, les ambassadeurs des divers États intéressés n'osaient s'avancer trop loin de peur de dépasser leurs pouvoirs, et se voyaient à tout moment, en présence de situations imprévues, obligés de demander des instructions nouvelles. D'autre part, les communications avec l'Angleterre, — soumises non seulement à l'état de la mer, mais aux difficultés résultant des hostilités pendantes entre les diverses nations, — entraînaient forcément de longs retards, et il arrivait bien souvent que ces instructions attendues, lorsqu'elles parvenaient aux négociateurs, ne répondaient plus aux circonstances qui les avaient provoquées. Malgré la hâte qu'il avait mise à son voyage, Rubens devait l'éprouver lui-même, car, en exposant à Charles Ier l'objet de la mission spéciale dont il était chargé, il apprenait de lui que, lassé des longs retards que lui avait opposés l'Espagne, il avait conclu le 24 avril un traité d'alliance avec la France. Ce n'était point là cependant, au dire du roi lui-même, un motif suffisant pour rompre les négociations projetées, et, tout en faisant sur certains points ses réserves, notamment au sujet de la suspension d'armes proposée par Philippe IV, il engageait Rubens à s'aboucher avec ses ministres pour aviser aux suites qu'il conviendrait de donner à sa mission. Celui-ci, d'ailleurs, n'était pas pris au dépourvu, car, de son côté, il était en mesure d'annoncer à Charles Ier que le roi d'Espagne avait, lui aussi, entre les mains un projet de traité avec la France et qu'au cas où l'Angleterre persisterait dans ses dispositions, cette alliance deviendrait une réalité. Les lettres de créance de Rubens ayant été remises à sir Francis Cottington et au grand trésorier Richard Weston, le roi leur adjoignit lord Pembroke pour conférer avec lui.

Comme à Madrid, l'envoyé de Philippe IV rencontrait à Londres les défiances de l'ambassadeur de la république de Venise, étroitement liée avec la France. Voyant d'un mauvais œil la venue de Rubens, Alvise Contarini le dépeint dans ses dépêches « comme un homme ambitieux et avide; ce qui donne à penser

qu'il vise surtout à faire parler de lui et à obtenir quelque bon présent. » Joachimi, le représentant des Provinces-Unies, ne lui était du reste pas plus favorable et recherchait toutes les occasions de le contrecarrer. En revanche, l'artiste trouvait, au début surtout, l'appui le plus bienveillant dans la personne de l'envoyé du duc de Savoie, Lorenzo Barozzi, avec lequel il avait aussitôt noué les relations les plus affectueuses. Chaque matin, il allait entendre chez lui la messe et, poursuivant tous deux le même but, ils se tenaient mutuellement au courant de leurs démarches respectives. Peu de jours après que Rubens était installé à Londres, ils avaient failli périr ensemble, victimes d'un accident survenu à l'embarcation dans laquelle ils étaient montés pour se rendre à Greenwich. Par suite d'un brusque mouvement de l'un des passagers, cette barque avait chaviré, et Rubens, étant tombé à l'eau, avait été recueilli par des bateliers du voisinage, tandis que Barozzi n'était sauvé qu'à grand'peine après un triple plongeon et que le chapelain qui les accompagnait perdait la vie.

Avec la réputation qui l'avait précédé en Angleterre, Rubens ne devait pas tarder à y être apprécié pour lui-même. Grâce à son savoir-vivre et à son intelligence, il se montrait égal à toutes les situations. Il avait donc bien vite gagné la faveur de Charles Ier et, après quelques pourparlers avec les ministres, il leur avait aussi inspiré la plus entière confiance. Au milieu des nombreuses questions abordées dans ces conférences, il ne se laissait jamais distraire de l'objet spécial de sa mission. Évitant de se prononcer sur les divers expédiens qui successivement lui étaient proposés, il objectait que ses pouvoirs étaient strictement limités à une suspension d'armes consentie en vue d'un traité de paix définitif dont la conclusion serait réservée à des ambassadeurs commis à cet effet.

Comprenant, au surplus, toute la gravité des circonstances, il n'hésite pas à écrire à Olivarès en un même jour (30 juin) jusqu'à trois lettres consécutives pour lui exposer très exactement la situation. Il a vu dès l'abord le maximum des concessions que peut faire l'Angleterre, et comme les résolutions, qui dépendent à la fois du roi et de ses ministres, y sont sujettes à de grandes variations, il insiste pour qu'on prenne à Madrid une décision nette et rapide, autrement sa présence et ses efforts seraient paralysés. L'ambassadeur de France est attendu de jour en jour, et il est certain qu'en rappelant les engagemens par lesquels on vient

de se lier de part et d'autre, il cherchera de son mieux à parer aux propositions de l'Espagne et à rendre encore plus étroite l'alliance déjà signée. Le 2 juillet, nouvelle missive de Rubens au comte-duc, pour réclamer de nouveau et avec plus d'insistance le départ immédiat d'un ambassadeur espagnol, l'Angleterre s'engageant de son côté à l'envoi simultané d'un plénipotentiaire chargé de conclure. Mais pas plus à Londres qu'à Madrid on ne semblait disposé aux promptes déterminations demandées par Rubens. L'arrivée de l'ambassadeur de France, Châteauneuf (15 juillet), avait encore ajouté aux hésitations de Charles Ier, qui paraissait uniquement préoccupé de faire patienter l'artiste. Mais celui-ci, sans se contenter de la vague assurance des bonnes dispositions de Charles Ier, réclama et obtint enfin de lui une note écrite par laquelle, bien à regret, le roi s'engageait « sur sa foi royale » à ne faire, pendant la durée du traité qui serait conclu, aucune ligue avec la France au préjudice de l'Espagne. Entre temps, Rubens donnait à Olivarès des détails intéressans sur la cour d'Angleterre. « Le roi, écrivait-il le 22 juillet, est très amoureux de la reine, sa femme, et celle-ci a un grand ascendant sur son mari. » Quant aux seigneurs de leur entourage, « le train qu'ils mènent est magnifique et tout à fait dispendieux; ils tiennent table ouverte, montrent en tout une prodigalité extrême, à laquelle beaucoup d'entre eux ne peuvent suffire, qu'en trafiquant, argent comptant, des affaires publiques et privées. » Il ajoute que le cardinal de Richelieu, connaissant cette situation, se fait à Londres beaucoup de partisans par ses libéralités, et que son émissaire Furston est chargé d'offrir au grand trésorier une somme considérable, s'il veut entrer dans les vues du ministre français.

On comprend qu'en présence des lenteurs et des indécisions qui lui étaient opposées, le peintre diplomate ait senti plus d'une fois la patience lui échapper. Il n'était pas l'homme des situations ambiguës, et toutes les duplicités qu'il rencontrait sur son chemin étaient bien faites pour l'écœurer. Peut-être, lassé de ces tergiversations, s'était-il un moment avancé plus que n'aurait voulu Olivarès et celui-ci lui aurait-il laissé entendre un peu vivement dans une de ses lettres qu'il avait outrepassé ses instructions. Toujours est-il qu'en lui répondant, Rubens, fort de sa conscience et de son honnêteté, « supplie qu'on le laisse retourner à Anvers; non qu'il ne préfère toujours à ses intérêts le service de Sa Ma-

jesté; mais, voyant que, pour le moment, il n'a rien à faire à Londres, il trouve qu'un plus long séjour lui serait dommageable. » Si, avec le sentiment légitime de sa dignité, l'artiste n'a pu supporter sans froissement de voir ses services méconnus, il allait bientôt après recevoir comme dédommagement les témoignages les moins équivoques de satisfaction qui, à la suite de cet incident, lui furent prodigués de toutes parts. Apprenant qu'il voulait quitter l'Angleterre, Weston et Cottington écrivirent, en effet, à Olivarès pour se louer tous deux de l'habileté de Rubens et de son tact exquis. De son côté, Philippe IV chargeait sa tante de dire à son peintre « qu'il ne devait pas rompre la négociation confiée à sa prudence bien connue »; enfin les membres de la Junte d'Espagne adressaient à deux reprises au négociateur des éloges et des remerciemens pour le zèle et le dévouement dont il avait fait preuve.

Mais, en dépit d'assurances aussi flatteuses, Rubens sentait de jour en jour plus durement l'ennui de perdre ainsi un temps qu'il aurait pu si bien employer. Durant ses longues attentes, non seulement il n'avait pas comme en Espagne la ressource d'occuper ses loisirs à copier les œuvres de Titien, mais, sauf Gerbier qui ne peignait plus guère, il ne trouvait autour de lui aucun artiste avec qui il pût échanger ses idées. Chassés par les persécutions qui avaient ensanglanté les Flandres, les fabricans émigrés étaient venus, il est vrai, apporter à l'Angleterre le tribut de leur travail, et avec la richesse croissante du pays, les rois et les grands seigneurs avaient bien pu attirer et retenir chez eux un maître tel qu'Holbein. Mais, malgré les progrès du luxe, on ne pouvait citer après lui un autre nom de quelque importance. Des inconnus comme les Horebout, de Gand, et les Gevaert, de Bruges, fournissaient à la couronne pendant deux générations ses peintres attitrés. Van Dyck, qui devait s'établir à Londres trois ans après, n'y avait fait qu'un court séjour en 1620, et, comme lui, G. Honthorst, venu d'Utrecht, l'année d'avant, sur l'ordre du roi, était bientôt rentré dans sa patrie. Parmi les peintres qui exerçaient alors leur profession en Angleterre, Rubens aurait donc trouvé difficilement avec qui frayer. Mais il pouvait du moins à Londres jouir des satisfactions d'érudit auxquelles il était particulièrement sensible.

Cette ville était, sous ce rapport, bien mieux partagée que Madrid. Il avait, sans doute, rencontré en Espagne « nombre de

gens instruits, mais en général d'humeur un peu trop austère, à la façon des théologiens les plus sourcilleux »; il était, au contraire, émerveillé des trésors des collections anglaises. Ainsi qu'il l'écrivait à P. Dupuy (8 août 1629) : « l'île où je suis maintenant me paraît un théâtre bien digne de la curiosité d'un homme de goût, non seulement à cause de l'agrément du pays, de la beauté de la race, de la richesse de l'aspect extérieur qui me paraissent au plus haut degré le propre d'un peuple riche, heureux de la paix profonde dont il jouit; mais aussi à raison de la quantité incroyable de tableaux excellens, de statues et d'inscriptions antiques que possède cette cour. Je ne vous parlerai pas ici des marbres d'Arundel que, le premier, vous m'avez fait connaître, et je confesse n'avoir jamais rien vu de plus rare en fait d'antiquités que les traités entre Smyrne et Magnésie, avec les décrets de ces deux cités. J'ai grand regret que Selden, à qui nous devons cette publication, se soit détourné de ces nobles études pour se mêler à des dissensions politiques, occupation qui me paraît s'accorder si mal avec l'élévation de son esprit et l'étendue de son savoir, qu'il ne doit pas accuser la fortune quand, après avoir provoqué dans des troubles séditieux la colère d'un roi indigné, il a été jeté en prison avec d'autres membres du Parlement. »

Rubens, lorsqu'il parle ainsi, ne semble pas se douter de la situation intérieure de l'Angleterre; et cependant, peu de temps auparavant, frappé de la légèreté et de l'insolence de Buckingham, il prédisait avec une clairvoyance en quelque sorte prophétique les terribles conséquences que la politique du favori de Charles Ier pouvait entraîner pour la royauté elle-même. Les événemens avaient marché depuis lors, et John Selden, que Rubens connaissait surtout comme archéologue, avait été amené, comme jurisconsulte et membre du Parlement, à protester contre les empiétemens de la couronne, en s'opposant à une levée d'impôts qui lui semblait illégale. Incarcéré au commencement de 1629, il ne devait être rendu à la liberté qu'en 1634. C'était assurément un des érudits avec lesquels Rubens aurait eu le plus de plaisir à s'entretenir, car, l'année d'avant, Selden avait publié une traduction avec commentaires de toutes les inscriptions que contenait la célèbre collection du comte d'Arundel (1). Rubens, qui avait peint pour ce dernier l'admirable portrait de famille qui appartient à la Pina-

(1) *Marmora Arundeliana;* Londres, 1628, in-4°. Ces marbres sont aussi connus sous le nom de *marbres d'Oxford.*

cothèque de Munich, était depuis longtemps en relations avec lui et, à défaut de Selden, il pouvait trouver, dans son propre palais Franciscus Junius, un Allemand d'origine, qui, entré dès 1620 au service de ce grand seigneur, était devenu son bibliothécaire. Junius s'occupait dès lors de recherches sur la peinture des anciens, qui étaient bien faites pour intéresser Rubens. Quelques années après, à la suite de la publication d'une édition de son livre : *De Pictura veterum*, imprimée à Amsterdam, l'artiste lui témoignait tout le contentement qu'il avait trouvé à la lecture de cet ouvrage, dont il louait fort la composition, en souhaitant qu'avec la même conscience Junius donnât également un traité de la peinture italienne.

Quant aux monumens qui formaient la collection d'Arundel, rapportés d'Asie-Mineure en 1627, ils venaient d'être tout récemment installés dans le beau palais que le comte s'était fait construire au bord de la Tamise. L'ensemble ne comprenait pas moins de 37 statues et de 128 bustes exposés dans une galerie, avec des autels, des sarcophages, des bijoux, des médailles et des objets de toute sorte recueillis dans des fouilles faites à Paros. Les marbres portant des inscriptions avaient été encastrés dans les murailles du jardin attenant à cette magnifique résidence. Par un hasard singulier, tous ces monumens avaient failli devenir la propriété de Peiresc lui-même, pour le compte duquel ils avaient été achetés dans le Levant, au prix de cinquante louis, par un de ses agens, nommé Samson. Malheureusement, au moment où ils allaient être embarqués pour lui être expédiés en Provence, les vendeurs, sous un prétexte quelconque, en avaient fait différer la livraison, séduits par l'offre d'une somme un peu plus élevée que leur proposait un certain Guillaume Petty, qui les avait acquis pour le comte d'Arundel. On comprend la joie que dut éprouver Rubens à voir et à étudier tant d'objets si précieux. Bien qu'il eût prié Dupuy de communiquer à Peiresc la lettre qu'il lui adressait le 8 août, l'artiste, dès le lendemain, en écrivait une autre à Peiresc lui-même, comme s'il avait à cœur de se dédommager « du silence d'une année presque entière » qu'avait subi leur correspondance. Il se plaint à son ami des traverses apportées à son projet de passer par la Provence à son retour d'Espagne. Libre de disposer sa vie à son gré, il serait déjà allé le visiter, ou il serait à ce moment même auprès de lui... Il n'a pas cependant tout à fait renoncé à l'espoir de ce voyage en Italie, « objet de tous ses vœux »,

et il ne voudrait pas mourir sans le réaliser. Il serait au comble du bonheur si, en le faisant, il pouvait lui présenter ses civilités dans cette Provence privilégiée où il pourrait profiter de ses chers entretiens. Ainsi qu'il l'a fait à Dupuy, il vante à Peiresc les ressources de toute sorte que lui offre « cette île où, au lieu de la barbarie à laquelle on pourrait s'attendre sous ce climat et à une si grande distance des élégances italiennes », on rencontre tant et de si belles collections, comme celles du roi, celle du feu duc de Buckingham, où il retrouvait bon nombre d'objets qui lui avaient appartenu, et surtout celle du comte d'Arundel. S'il est privé de la conversation de Selden, dont il déplore l'emprisonnement, il peut du moins fréquenter « le chevalier Cotton, grand antiquaire, remarquable par l'étendue de son savoir et le secrétaire Bozwel que Peiresc doit aussi connaître, car il est en relations avec tout ce que le monde compte d'hommes distingués. Il aura prochainement par lui communication de certains passages concernant les débauches de Théodora, passages omis dans l'*Histoire anecdotique* de Procope et supprimés, probablement par pudeur, dans l'édition d'Alemanni, mais qui ont été publiés d'après un manuscrit inédit du Vatican. »

En même temps que l'archéologie et l'histoire, la science préoccupe Rubens et il parle à Peiresc d'un nommé Drebbel, un savant hollandais fixé en Angleterre et dont il a déjà été plus d'une fois question dans ses lettres (1). « Je ne l'ai encore rencontré que dans la rue, dit-il, où j'ai échangé trois ou quatre paroles avec lui, parce qu'il habite pour le moment la campagne, assez loin de Londres. Il en est de lui comme de ces choses dont parle Machiavel, qui semblent dans l'opinion du vulgaire plus grandes de loin que de près, car, à ce qu'on m'assure, depuis bien des années on n'a pas vu de lui d'autre invention que cet instrument d'optique qui, placé perpendiculairement au-dessus des objets, les grandit démesurément, ou cet anneau de verre qui est censé réaliser le mouvement perpétuel et qui n'est en somme qu'une pure bagatelle. Quant à ses machines et ses engins construits en vue de secourir la Rochelle, ils n'ont produit aucun effet. Je ne voudrais pas

(1) C. Huygens, qui eut avec lui, comme avec Bacon, des relations très suivies pendant son séjour en Angleterre, juge Drebbel moins sévèrement que ne fait Rubens, et en parlant de son invention du microscope, il s'étend d'une manière vraiment prophétique sur les conséquences que cette découverte doit apporter dans l'étude de la nature.

m'en fier à la rumeur publique pour déprécier un homme aussi illustre, mais j'aurais besoin pour le juger de le voir chez lui et, s'il est possible, de m'entretenir avec lui. Je ne me rappelle pas avoir vu physionomie plus extravagante que la sienne, et il y a dans cet homme si déguenillé et si grossièrement vêtu je ne sais quoi d'étrange qui serait de nature à le rendre ridicule. » Rubens, on le voit, ne se laisse pas prendre aux réputations et, sans accepter les opinions toutes faites, il veut avoir avec les gens un commerce personnel avant de les juger.

V

Dans cette lettre aussi bien que dans celle qu'il a écrite la veille à Dupuy, l'artiste exprime le très vif désir de regagner bientôt sa demeure « où sa présence serait si nécessaire. » L'accueil qu'il reçoit à Londres ne lui fait pas oublier son cher foyer. Il est pourtant très apprécié par le roi et par l'aristocratie anglaise : le comte Carlisle le promène journellement dans son carrosse; les ministres et les plus grands personnages donnent pour lui des fêtes et un jour qu'il s'était rendu avec son beau-frère Henri Brant à Cambridge pour y visiter l'Université, le Conseil lui a conféré la plus haute distinction dont il dispose en le nommant *Magister in artibus*. Mais ces distractions ou ces honneurs sont loin de compenser à ses yeux le désœuvrement d'une existence pour laquelle de moins en moins il se sent fait. La nouvelle qu'il a reçue de la maladie de son fils ajoute encore à son impatience de retour, et le 15 décembre 1629, dans une lettre à son ami Gevaert, après l'avoir remercié de la sympathie affectueuse qu'il témoigne à ce jeune homme, il lui exprime tous ses regrets du surcroît de travail que l'absence de Brant lui apporte dans l'expédition des affaires municipales et le prie de patienter un peu jusqu'à leur retour à tous deux, qu'il souhaiterait le plus prochain possible. Afin de le hâter de son mieux, il insiste auprès d'Olivarès sur la nécessité de faire en vue d'un accord toutes les concessions qu'il croira convenables. « Je n'ai, dit-il, ni le talent, ni la qualité pour donner des conseils à Votre Excellence; mais je considère de quelle importance est cette paix, qui me paraît le nœud de toutes les confédérations de l'Europe et dont l'appréhension seule produit aujourd'hui de si grands effets. » Malgré ces instances, le départ des plénipotentiaires de-

vait de part et d'autre subir bien des retards par suite des questions d'étiquette soulevées à ce sujet par les deux cours, et aussi à cause de l'impossibilité où était don Carlos Coloma, l'ambassadeur désigné pour l'Espagne, d'abandonner les opérations militaires qu'il dirigeait dans les Pays-Bas. Cependant, après maint sursis, le départ de Coloma était enfin annoncé, et c'est avec une satisfaction évidente qu'à la date du 14 décembre Rubens écrit à Olivarès que, conformément à la permission qu'il a reçue, il fait ses préparatifs pour retourner chez lui quelques jours après l'arrivée de Coloma, « car il ne saurait différer davantage sans un grand préjudice pour ses affaires domestiques, lesquelles vont se ruinant par cette longue absence de dix-huit mois et que sa présence seule pourra remettre en état. » Ce retour si impatiemment attendu était de nouveau ajourné par l'arrivée tardive de Coloma, qui non seulement ne faisait son entrée à Londres que le 11 janvier 1630, mais qui retenait encore Rubens près de lui pendant six semaines, ainsi qu'il y était autorisé par l'Infante, afin d'être mis au courant de toutes les négociations auxquelles celui-ci avait été mêlé.

Ce n'est que le 3 mars suivant que Rubens put définitivement prendre congé du roi d'Angleterre au palais de Whitehall. Comme témoignage de l'estime qu'il avait pour sa personne, Charles Ier lui conférait le titre de chevalier, ajoutant à cet honneur le don d'une épée enrichie de pierres précieuses, celui d'une chaîne d'or, d'une bague en diamans qu'il portait au doigt ainsi que d'un cordon de chapeau également garni de diamans et d'une valeur de plus de douze mille francs. Trois jours après, Rubens quittait Londres, porteur d'un passeport spécial du roi, par lequel les États de Hollande étaient priés de ne pas l'inquiéter au cas où le navire sur lequel il était monté serait rencontré par leurs vaisseaux. Mais la traversée s'effectua sans encombre. Dès son retour à Bruxelles, l'Infante, pour reconnaître le dévouement et l'intelligence dont « son peintre » avait fait preuve pendant sa mission, décidait qu'il recevrait le traitement de sa charge de secrétaire de son conseil privé, même sans avoir à en exercer les fonctions. A raison des lois héraldiques en vigueur dans les Flandres, le titre de chevalier accordé par Charles Ier à Rubens ne pouvant devenir effectif que moyennant une autorisation de la couronne, l'artiste avait sollicité cette permission « en invoquant le lustre et l'autorité plus grande qu'il en tirerait dans les occa-

sions qui pourraient s'offrir de servir Sa Majesté ». Sur l'apostille favorable de l'Infante, la Junte de Madrid rappelait que « l'Empereur Charles-Quint avait fait Titien chevalier de Saint-Jacques », et que les services importans rendus par le postulant, ainsi que la charge de secrétaire de S. M., empêcheraient que « l'octroi de cette grâce pût tirer à conséquence pour d'autres artistes. » Elle concluait à l'adoption de cette requête qui fut, en effet, confirmée le 20 août 1631 par Philippe IV. Aussi, à partir de ce jour, le peintre ajoutait aux armes déjà anciennes de sa famille un *canton de gueules au lion léopardé d'or*, emprunté à l'écusson royal d'Angleterre et qui figure dans les armoiries gravées sur l'autel de la chapelle funéraire de Rubens à l'église Saint-Jacques.

Le 24 mars 1631, les frais des voyages diplomatiques faits en 1629 et 1630 par le maître, « allant et venant pour le service de S. M. », furent réglés par une ordonnance de l'Infante moyennant une somme de 12374 livres de Flandre, somme qu'il est permis de trouver très modérée quand on songe à la longueur et à la durée de ces voyages. Heureusement les intérêts de l'artiste n'avaient pas eu trop à souffrir de ces séjours à l'étranger, car, ainsi qu'il lui était arrivé avec le roi d'Espagne, il rapportait d'Angleterre la commande d'un travail très important à exécuter pour le compte de Charles Ier, la décoration de la grande salle des banquets du palais de Whitehall, pour le prix de 3000 livres sterling. Depuis longtemps, et déjà même sous le règne précédent, il avait été question de confier ce travail à Rubens, car, dès le 13 septembre 1621, celui-ci écrivait à W. Trumbull, agent de Jacques Ier à Bruxelles : « Quant à Sa Majesté et à S. A. Mgr le prince de Galles, je serai toujours bien aise de recevoir l'honneur de leurs commandemens, et touchant la salle du nouveau palais, je confesse d'être par un instinct naturel plus propre à faire des ouvrages bien grands que de petites curiosités. » Le maître avait-il peint à Londres les esquisses de ce plafond pour les soumettre à Charles Ier, lorsque celui-ci lui en confia l'exécution ou les avait-il faites dès son retour à Anvers? Nous l'ignorons. En tout cas, ce n'est plus que d'après ces esquisses dont les collections du roi d'Angleterre possédaient un aspect d'ensemble et des études de détail, qu'il convient aujourd'hui d'apprécier cette décoration, car l'état actuel des originaux, détériorés par les nombreuses restaurations qu'ils ont dû subir à cause de l'humidité du monument, est tout à fait désastreux.

Une autre œuvre exécutée par Rubens pendant son séjour en Angleterre avait été offerte par lui à Charles Ier, c'est le tableau de *Minerve protégeant la paix contre la guerre*, qui, ayant été vendu après la mort du roi avec ses collections, fut au commencement de ce siècle racheté en Italie et donné en 1828 par le duc de Sutherland à la National Gallery à laquelle il appartient aujourd'hui. La peinture, qui dans ces diverses pérégrinations a subi mainte dégradation et beaucoup noirci, est également une allégorie pure. Par les sombres couleurs dont il a revêtu les figures personnifiant la guerre, et qu'il a reléguées au second plan, Rubens a cherché à faire mieux ressortir encore les tonalités joyeuses dont il a paré l'Abondance et les Bienfaits de la Paix qui s'étalent au premier plan de la composition.

Pour en finir avec cet exposé sommaire de la mission diplomatique confiée à Rubens, il convient d'ajouter qu'à la suite de la conclusion du traité entre la cour d'Angleterre et celle d'Espagne, il avait été question de désigner l'artiste pour remplir à Londres la charge de résident, après le départ de Coloma rappelé en Flandre. Mais quoique les membres de la Junte fussent unanimes à reconnaître les services qu'il avait rendus, il leur avait paru difficile, ainsi que le disait le comte d'Oñate au cours de la délibération, « de donner le titre de ministre de Sa Majesté à un homme vivant du travail de ses mains. » Le secrétaire Jean de Nicolade fut donc nommé à sa place. Mais tout en demeurant à Anvers, Rubens ne laissa pas de s'occuper de politique, probablement sur la demande de la princesse Isabelle, car à la date du 17 novembre 1631, nous relevons dans les comptes de la Trésorerie des Flandres, comme ayant été versée au peintre, une nouvelle allocation de « 500 livres, pour être employées en affaires secrètes dont n'est besoin de faire plus ample déclaration. » Il est fort douteux, au surplus, que Rubens eût accepté de quitter de nouveau Anvers, bien que certainement sa nomination comme résident eût été fort bien accueillie à Londres où il avait laissé les meilleurs souvenirs. Répondant à une lettre du 6 avril 1631, dans laquelle Philippe IV parlait à la princesse Isabelle de la possibilité de le renvoyer en Angleterre, au cas où elle jugerait que sa présence pourrait y être utile, la Gouvernante des Pays-Bas écrivait à son neveu qu'elle avait renoncé à confier à Rubens une nouvelle mission, « l'occasion ne s'en était pas présentée. Elle n'avait pas d'ailleurs ren-

contré chez lui la volonté d'accepter ce mandat, sinon pour quelques jours seulement. »

Revenu chez lui après une si longue absence, lassé de tant de voyages, écœuré par la politique, le grand artiste, en effet, avait bien vite repris goût à sa vie studieuse et tranquille. En même temps que sa chère peinture, il avait retrouvé ses fils et ses amis. Bien loin de songer à quitter Anvers, il pensait à s'y refaire un intérieur. Avec son âme tendre, il sentait très vivement, en y rentrant, le vide de cette grande maison, maintenant déserte, où il avait passé des jours si heureux, et son veuvage commençait à lui peser. Bien des fois déjà il avait résisté aux sollicitations de ceux qui rêvaient pour lui quelque union brillante à laquelle sa haute situation lui permettait d'aspirer. Ainsi qu'il l'écrivait plus tard (18 décembre 1634) à Peiresc avec lequel il savait qu'il pouvait s'épancher à cœur ouvert, il n'avait pu se décider « à se fixer à la cour » ; il ne voulait pas d'une femme « qui rougirait de lui voir prendre ses pinceaux » ; et il craignait avec raison « de changer de milieu, de troquer le précieux trésor de sa liberté contre les embrassemens d'une vieille femme. » En parlant ainsi, il donnait une fois de plus la marque de cet esprit judicieux qui avait présidé à toutes les actions de sa vie. Ce qu'il ne disait pas à Peiresc c'est qu'avec sa sagesse et à son âge, il cédait à l'amour le plus passionné en épousant, le 6 décembre 1630, à l'âge de cinquante-trois ans, une fillette de seize ans, cette Hélène Fourment dont la fraîcheur et la beauté enfantine l'avaient complètement séduit, et dont il devait si souvent, avec toutes les grâces de son pinceau et l'éclat triomphant de sa couleur, retracer la charmante image.

ÉMILE MICHEL.

REVUES ÉTRANGÈRES

UN ROMANCIER DANOIS : M. PETER NANSEN

Un heureux mariage; — le Journal de Julie; — Marie; — la Paix de Dieu; — la Première année à l'Université; 5 volumes, Copenhague et Berlin, 1892-1897.

« Il n'y a pas de nos jours un seul écrivain dont l'œuvre soit aussi une que celle de Peter Nansen, et traduise aussi profondément l'évolution d'une âme. Chacun des livres du jeune romancier danois fait corps avec les autres : ils sont tous comme les branches d'un grand arbre, plein de vigueur et de beauté. Et il n'y a pas non plus d'écrivain moderne qui mette dans son œuvre autant de lui-même, de sorte que ses livres ont un double intérêt, nous touchant à la fois par leur haute valeur littéraire et par l'aspect nouveau sous lequel la personne de leur auteur s'y révèle à nous. »

C'est en ces termes qu'un critique allemand, M. Félix Poppenberg, appréciait naguère le talent de M. Peter Nansen : passant ensuite à l'analyse de ses romans, il y découvrait mille vertus plus fortes, plus nouvelles, plus précieuses les unes que les autres, la vérité des peintures et leur poésie, la grâce des sentimens, l'éloquence du style, sans compter cette « modernité », cette hardiesse dans le choix des sujets et dans leur expression, qui paraît constituer désormais aux yeux des critiques allemands l'une des conditions essentielles de l'originalité littéraire. Et quant à la « personne » de M. Nansen, cette personne qui se reflète si fidèlement dans son œuvre et d'où vient à celle-ci un tel surcroît d'intérêt, voici comment M. Poppenberg essayait de la définir : « Nous y retrouvons avec une émotion infinie, disait-il,

tous ces mélanges et toutes ces contradictions, toute cette variété d'associations et de nuances dont est faite aujourd'hui notre sensibilité. L'amour de la vie y alterne avec une profonde lassitude, la soif du plaisir avec le dégoût. Joignez à cela des nerfs si impressionnables que ce qui est antipathique à l'homme raffiné leur cause, à eux, une véritable souffrance physique. Un besoin d'indépendance constant et foncier, une horreur instinctive de tout programme et de toute réglementation. Car Peter Nansen est avant tout un artiste, il entend se créer à soi-même sa vie et en rester maître, et rejeter loin d'elle les misères et les platitudes de la réalité. C'est un artiste, et du seul point de vue de l'art il juge toutes les choses de ce monde. Il aime le luxe, et il aime l'or, mais seulement comme un moyen d'atténuer un peu la laideur de la vie. Et c'est de la même façon qu'il aime l'amour. Rien ne lui plaît autant que le jeu de sentimens délicats et légers, sans cesse changeans. Dans l'amour aussi il sait rester un artiste, plein de fantaisie et de raffinement. Et d'année en année, à travers les crises amoureuses, son cœur devient plus jeune, plus pur, et plus riche. Il a beau jeter au vent ses trésors, comme un roi prodigue : il ne fait point banqueroute. Toujours de nouvelles étincelles jaillissent de la cendre. »

Le portrait se poursuivait longtemps encore, sur ce même ton d'enthousiasme lyrique, et avec cette même abondance de renseignemens imprévus. Il nous révélait, par exemple, que M. Peter Nansen déteste le mariage, qu'il « dépense ses krones en bibelots, en étoffes, en dentelles, dont il fait hommage aux passagères maîtresses de son cœur », qu'en amour il ne « cherche pas la grande passion, par peur des responsabilités, par haine des gros mots et des scènes violentes », et que d'ailleurs ses oreilles « commencent à se fatiguer d'entendre, à sa porte, le continuel frou-frou de robes de soie. »

Mais ce n'est point pour sa valeur littéraire que j'ai cité cette étude de M. Poppenberg, ni même pour la portée de ses renseignemens biographiques et critiques. Je l'ai choisie, un peu au hasard, comme un spécimen de la façon dont l'œuvre de M. Peter Nansen est aujourd'hui appréciée en Allemagne, ou plutôt de la façon dont elle y était appréciée, il y a un an ou deux, car, depuis lors, la situation littéraire du jeune écrivain danois s'y est encore accrue considérablement. Je ne crois pas qu'il y ait désormais un romancier, allemand ou étranger, dont les nouveaux livres soient attendus avec plus d'impatience. La gloire de ce débutant a laissé bien loin derrière elle les renommées, un moment si brillantes, de MM. Strindberg, Arne Garborg, Knut Hamsun, et des autres jeunes auteurs scandinaves. Ses livres paraissent maintenant à

Berlin en même temps qu'à Copenhague : on les traduit dans toutes les langues, et je pourrais citer des critiques russes, hollandais, voire français qui en parlent avec au moins autant d'enthousiasme que M. Félix Poppenberg. Le Danemark, grâce à lui, est en train de se substituer à la Norvège dans l'admiration de l'Europe, réalisant ainsi un vœu qu'il exprimait lui-même, le plus ingénument du monde, l'année passée, dans un article de la *Neue Deutsche Rundschau.* « Nous autres Danois, disait-il, nous avons la conviction de mériter autant que les Norvégiens qu'on prenne garde à nous. Quand l'Europe daigne abaisser son regard sur les pays scandinaves, c'est la Norvège qu'elle aperçoit au premier rang : mais cela provient de ce que les Norvégiens, plus adroits que nous et plus entreprenans, ont seuls eu le courage de faire appel à l'Europe. Et moi, Danois, je dis maintenant aux lecteurs de l'étranger : « Quand vous daignerez encore abaisser vos regards sur les pays scandinaves, ne manquez pas de prendre garde au Danemark ; c'est lui qui vous paraîtra le plus proche de vous. »

L'Europe s'est rendue à cette invitation. Et si peut-être M. Ibsen et M. Biörnson restent plus fameux que M. Nansen, certainement du moins on ne lit pas leurs livres autant que les siens. En Allemagne surtout, sa popularité grandit de jour en jour. Ses romans ont beau être tirés à plusieurs éditions, il faut les attendre des semaines entières, dans les cabinets de lecture, avant d'être enfin admis à les lire. La presse, d'autre part, est unanime à les louer. « Peter Nansen, disent les *Nouvelles de Hambourg*, est un poète d'une originalité merveilleuse, un vrai *minnesinger* qui nous fait entendre, dans sa prose rythmée, des accords jusque-là ignorés de nous. » La *Revue de l'Allemagne de l'Est* déclare que ses romans abondent en beautés si profondes et si nouvelles qu'on ne voit guère personne qui puisse lui être comparé. La *Gazette de Francfort* admire la façon dont « toutes les pages de son œuvre débordent de tempérament et de flamme, et dont une adorable naïveté s'y mêle aux sentimens les plus raffinés de la *superculture.* » La *Gazette de Voss* affirme que ses livres « appartiennent à la catégorie si rare, et d'autant plus précieuse, des petits livres du cœur. » Ce n'est ainsi qu'un concert de louanges, et tel que depuis longtemps on n'en avait pas entendu. M. Nansen est, décidément, l'écrivain à la mode. Quatre ou cinq ans lui ont suffi pour prendre, dans les pays scandinaves et germaniques, une situation analogue à celle qu'occupent, en Italie M. d'Annunzio, et M. Couperus en Hollande. Et tôt ou tard, sans doute, sa célébrité essaiera de pénétrer jusque chez nous, où déjà une « jeune revue » a publié la traduction d'un de ses romans. D'où

lui vient donc cette célébrité, et qu'a-t-il mis dans son œuvre qui lui ait valu un si rapide et si éclatant succès ?

*
* *

Si l'on en excepte de nombreux articles de journal, et quelques nouvelles assez insignifiantes, l'œuvre de M. Peter Nansen tient tout entière en cinq romans : *Un heureux mariage, le Journal de Julie, Marie, la Paix de Dieu* et *la Première année à l'Université.* Je viens de les lire tous les cinq, dans leur suite, puisque aussi bien M. Poppenberg m'avait prévenu qu'ils étaient « comme les branches d'un grand arbre » ; et je veux essayer d'abord d'en raconter les sujets, le plus brièvement, mais le plus exactement possible.

Iermer, le héros d'*Un heureux mariage*, apprend le mariage d'un de ses camarades de collège, Mogensen, avec une très jolie jeune fille qu'il a deux ou trois fois remarquée dans la rue. Il s'empresse de renouer connaissance avec Mogensen, devient l'amant de sa femme ; et le ménage à trois mène la vie la plus douce et la plus paisible, jusqu'au jour où Mme Mogensen introduit dans la maison un nouvel ami, un jeune viveur, dont Iermer ne manque pas d'être bientôt jaloux. Explication, querelles, menaces de rupture. Et comme Mme Mogensen s'obstine à ne point chasser le nouvel ami, Iermer, exaspéré, engage le mari à surveiller ses sorties. Mais le mari a dans la vertu de sa femme une confiance que rien ne saurait ébranler : il transporte sur le second amant l'affection qu'il avait accordée au premier ; et à la fin du livre, Iermer, marié lui-même et déjà trompé, apprend que son remplaçant auprès de Mme Mogensen est à son tour sur le point d'être remplacé.

Le *Journal de Julie* nous raconte les aventures psychologiques d'une petite jeune fille de bonne race bourgeoise qui se désole de la médiocrité de son entourage, et s'ennuie, et pleure, rêvant d'un prince inconnu qu'elle pourrait aimer. Elle trouve son prince, un beau jour, sous les espèces du comédien Alfred Mœrk ; aussitôt elle lui écrit ; le comédien répond, et des relations galantes ne tardent pas à s'engager entre eux. Mais Julie est trop amoureuse du comédien ; elle le fatigue de ses lettres interminables, de ses continuels rendez-vous ; et Alfred Mœrk finit par lui déclarer qu'il en a assez d'elle.

Marie porte en sous-titre : *le Livre de l'Amour*. C'est l'histoire d'un jeune homme qui, après avoir séduit la jeune et naïve Marie, essaie de l'abandonner, pour passer à d'autres conquêtes. Mais il découvre que son cœur est pris. Et comme sa maîtresse est sur le point de se marier, il convient avec elle qu'elle devra se partager entre son mari

et lui. Encore l'idée de ce partage, à son tour, lui paraît-elle trop pénible ; et c'est lui-même qui, au dénouement, épouse Marie.

Dans *la Paix de Dieu*, un poète, chassé de Copenhague par son dégoût du monde, rencontre à la campagne une belle et noble jeune fille qui s'éprend de lui. Elle lui propose de devenir sa femme : il y consent, et le mariage est sur le point d'être célébré lorsque la jeune fille meurt, tuée par le mouvement brusque des ailes d'un moulin à vent. Le poète l'enterre, et s'en retourne à Copenhague pour y reprendre sa vie d'autrefois.

Enfin *la Première Année à l'Université* est un roman par lettres. Nous y voyons comment, en quelques mois, le séjour d'une grande ville change l'âme d'un jeune homme, l'affranchissant d'une foule de scrupules et de préjugés. De la fin d'août aux premiers jours de décembre, l'étudiant Émile Holm trouve le moyen de se brouiller avec sa famille, de rompre avec une jeune fille qui l'aime et avec qui il s'est secrètement fiancé, de séduire et d'abandonner une autre jeune fille, de faire d'innombrables dettes, de perdre jusqu'aux moindres vestiges de son ancienne foi religieuse, et de quitter l'Université pour devenir journaliste, après avoir vendu à M. Peter Nansen toutes les lettres qu'il a reçues de ses parens, de ses amis, et de ses maîtresses, durant ces quelques mois si excellemment employés.

Tels sont, en résumé, les sujets des cinq romans de M. Nansen. Ils n'ont, comme l'on voit, rien de très nouveau, et il n'y en a pas un seul qu'on ne se souvienne d'avoir déjà rencontré autre part. Mais surtout ils n'ont rien de très relevé, ni, pour ainsi parler, de particulièrement « scandinave ». En vain on y chercherait l'ombre d'un symbole ou d'une thèse, ou même d'une observation un peu générale. Ce sont de simples épisodes de la vie amoureuse ; et à l'exception de la petite idylle provinciale de *la Paix de Dieu* qui fait songer à *Graziella* et à certains romans de M. Loti, on les dirait sortis directement de l'œuvre de nos naturalistes d'il y a quinze ans, ou des premiers auteurs du Théâtre-Libre.

Peut-être, après cela, M. Nansen répondra-t-il qu'il ne connaît aucun de ces écrivains, n'ayant jamais lu que son compatriote le philosophe Kirkegaard, ce mystérieux Kirkegaard, dont les œuvres auraient été, suivant M. Georges Brandes, l'unique lecture de M. Ibsen. Mais alors, c'est qu'on n'a pas besoin de connaître de belles œuvres pour en subir l'influence, car rien ne ressemble autant aux sujets des romans de M. Nansen que ceux de quelques nouvelles de Maupassant,

de certaines pièces de M. Ancey, d'*Une belle journée* de M. Céard, et des romans et contes de M. Paul Alexis.

L'amant qui, après s'être installé dans le ménage de sa maîtresse, se vit un jour supplanté par un amant nouveau et essaie d'éveiller contre lui la jalousie du mari, le beau comédien qui, ayant séduit une jeune fille, se fatigue d'elle et l'abandonne, l'étudiant qui, à peine sorti de sa petite ville, fait peau neuve et devient un mauvais sujet, l'amoureux égoïste qui, craignant le mariage, marie la femme qu'il aime avec un autre homme : ne sont-ce pas là pour nous autant de vieux amis, et qui nous ramènent au temps déjà lointain où nos jeunes romanciers et auteurs dramatiques, par manière de plaisanterie, s'ingéniaient à diffamer la nature humaine?

Et cependant le succès de ces romans de M. Nansen n'est pas seulement très vif, aussi bien en Allemagne que dans les pays scandinaves; il est encore, en un certain sens, tout à fait légitime. Et je distingue deux raisons qui, entre autres, suffiraient à elles seules pour le justifier.

La première est que, au service de ces sujets souvent traités avant lui, M. Nansen apporte une extrême habileté technique et même un véritable talent de conteur. N'étant pas, comme la plupart des écrivains scandinaves, gêné par le goût du symbole, ni d'ailleurs par aucun principe d'aucune sorte, il s'en trouve infiniment plus à l'aise pour donner à ses récits le relief, la clarté, la variété qui conviennent. Ses livres sont très courts, très simples, débarrassés de toutes digressions inutiles; et je ne crois pas que même en France on en trouve beaucoup de mieux composés. Quelque opinion qu'on en ait, on ne s'ennuie pas à les lire. Et non seulement ils ne sont pas ennuyeux, au sens le plus ordinaire du mot, mais on ne saurait s'empêcher de reconnaître qu'ils ont même, dans l'ensemble, une excellente tenue littéraire. Une poésie assez agréable, encore qu'un peu facile, s'y entremêle sans cesse au réalisme des peintures; les images sont heureusement choisies, l'analyse des sentimens conduite d'une main très légère. Tout cela, en vérité, sent plutôt l'adresse acquise que le vrai instinct, et il n'y a pas jusqu'aux passages les plus pathétiques où l'on n'ait l'impression d'un certain apprêt. Mais si M. Nansen a trop uniquement en vue de plaire à son lecteur, du moins ne peut-on pas nier qu'il réussisse à lui plaire.

Et s'il n'est original ni dans le choix de ses sujets ni dans sa façon de les traiter, il a pourtant quelque chose qui le distingue de la plupart

de ses confrères, quelque chose qui lui appartient bien en propre et par où ses livres sont vraiment nouveaux. Cet habile conteur d'anecdotes galantes est, avec cela, un zélé *nietzschéen*. Non pas qu'il se préoccupe de suivre l'auteur de *Zarathustra* dans le détail de ses théories, ni même qu'il accorde la moindre part, dans ses romans, à la fameuse conception du *super-homme*, mieux faite, cependant, pour relever du roman que de la philosophie. De toutes les doctrines successives de Nietzsche, il n'a retenu que deux choses, la haine de la vieille morale et l'affirmation du droit qu'il y a pour tout homme à jouir librement, pleinement, de sa vie. Mais soit que ces deux principes aient concordé chez lui avec un sentiment naturel, ou qu'il ait mis à se les assimiler sa souplesse, sa finesse, et son habileté ordinaires, ils forment en quelque sorte la base morale de chacun de ses livres; et c'est eux qui en constituent la grande, la principale, ou pour mieux dire l'unique originalité.

Rien de curieux, à ce point de vue, comme de comparer ces livres du jeune auteur danois avec les œuvres françaises traitant des mêmes sujets. Ce qui n'était, pour les naturalistes, que simple affaire de satire ou de caricature, M. Nansen nous le présente, avec un sérieux parfait, comme les actions du monde les plus naturelles. L'amant d'*Un heureux mariage* est, à beaucoup près, le personnage le plus sympathique du roman; et quand il partage son affection entre sa maîtresse et le mari de celle-ci, quand ensuite il s'indigne de se voir remplacé, quand il dénonce la jeune femme, ne croyez pas que l'auteur en prenne occasion pour rire, ou pour moraliser : il entend au contraire nous apitoyer sur les souffrances de cette âme d'élite, condamnée par sa supériorité même à ne point trouver de bonheur. Dans le *Journal de Julie*, c'est Julie qui est ridicule à force de tendresse et d'ingénuité, tandis que son séducteur, le comédien Alfred Mœrk, est une manière de héros; et tout en nous refusant à voir dans ce personnage, ainsi que nous y invite M. Poppenberg, l'incarnation de M. Nansen lui-même, nous sentons bien que le principal objet du livre est de nous le faire admirer.

L'histoire de l'étudiant Émile Holm, rompant avec ses parens, délaissant sa fiancée, débauchant une autre jeune fille et la congédiant aussi, c'est, dans la pensée du romancier, le tableau des sacrifices que doit faire tout homme qui désire être libre, et cultiver pleinement les fleurs de son moi. Et si l'amant de Marie, à la fin du livre, se résigne à se marier avec celle dont il avait projeté de faire la femme d'un autre homme, M. Nansen a bien soin de nous présen-

ter son cas comme une exception, un coup de folie d'autant plus émouvant qu'il est plus insensé. Dans *la Paix de Dieu* même, le seul de ces cinq romans où le mariage soit admis sans trop de répugnance, voici en quels termes le héros résume ses impressions, lorsque la jeune fille qu'il aimait vient de mourir près de lui : « Cette année, écrit-il dans son journal, a-t-elle donc été vaine pour moi? S'effacera-t-elle sans laisser de traces, comme un beau rêve enchanté? Non, certes. Elle m'a apporté cette paix divine, où aspire l'univers entier. Je reviens dans la ville d'où je suis parti; mais je n'y reviens pas le même que j'en suis parti... Et toi, Grete, tu m'as dit avec un ton de reproche, sur ton lit de mort, que je te laissais mourir vierge entre mes bras. Je sais, en effet, moi aussi, que nul bonheur n'aurait pu être plus grand pour moi que de reposer à ton côté, sur notre lit nuptial. Mais à défaut de ce bonheur parfait, ma pure fiancée, tu m'as appris le charme du désir irréalisé, le bonheur qu'il y a à s'être trouvé un moment sur le chemin du bonheur... Et je pense, maintenant, que ces ailes du vieux moulin qui t'ont tuée ne méritent peut-être pas nos malédictions. Peut-être ont-elles au contraire agi envers toi avec douceur et bonté, en te prenant ainsi ta vie sans que tu le sentes, avant l'heure terrible où moi, quoi que j'en veuille, j'aurais été forcé de remettre en mouvement les ailes de mon moulin, ces ailes à l'abri desquelles tu avais rêvé de trouver ton repos. Et ton souvenir, Grete, va être plein pour moi de leçons précieuses! »

Toute l'œuvre de M. Nansen est écrite sur ce ton. Il y règne un fonds d'immoralité absolue et comme inconsciente, sans ombre d'ironie ou de paradoxe. Rien ne s'y rencontre qui ressemble à un remords, à un mouvement de vraie bonté et de piété effective. Les héros, ou plutôt le héros, — car c'est toujours la même figure sous des visages divers, — ne cesse pas un instant de tenir l'humanité, et les femmes en particulier, pour des instrumens destinés à son plaisir personnel. Sauf peut-être dans le dernier chapitre de *Marie*, pas une fois il n'aime : il se laisse aimer. Et puisque cette conception spéciale de la vie est assurément ce qu'il y a dans ces romans de plus caractéristique, on me permettra bien d'en donner encore deux ou trois exemples, qui m'aideront d'ailleurs à faire apprécier le talent du jeune écrivain.

Nancy Mogensen, l'héroïne d'*Un heureux mariage*, s'étant avisée de dire à son amant qu'elle craignait d'être un jour punie de sa coupable conduite, le jeune homme la prend sur ses genoux, et voici comment il lui répond, « avec un doux accent de reproche dans la voix » :

« Quelle enfant tu es ! Essaie un peu, je t'en prie, de réfléchir sérieusement, et dis-moi envers qui tu te sens coupable. Les relations entre ton mari et toi sont-elles devenues meilleures ou pires depuis que tu t'es donnée à moi ? Étiez-vous plus heureux, auparavant?... Et maintenant, dis-moi, n'es-tu pas heureuse? (Elle l'approuva d'un signe de tête, en souriant, et lui serra la main d'une étreinte plus forte). Et lui ? Est-ce que jamais auparavant tu l'avais vu aussi satisfait? N'est-ce pas comme si un poids lui était tombé des épaules? N'a-t-il pas rajeuni, depuis que cette vie nouvelle s'est ouverte pour nous trois ? Il prend plaisir à son travail, il est enchanté de toi, et en moi il sait qu'il a un ami fidèle et sûr. Au surplus, tu sens bien tout cela, et au fond de ton cœur tu ne te reproches rien. Mais tu es contaminée, toi aussi, de l'universelle pruderie de ce temps. Nous avons aujourd'hui revêtu d'une importance capitale des choses qui sont, en réalité. les plus insignifiantes du monde. Comme si cela avait un sens, de faire dépendre la valeur morale d'un homme du nombre de baisers qu'il donne, ou des conditions où il les donne ! Mais c'est ainsi : il n'y a plus désormais un petit poète de vingt ans qui, ayant séduit une couturière, ne juge indispensable de prendre son aventure au tragique : tandis qu'il aura peut-être simplement procuré à cette créature le plus grand, le seul bonheur de sa vie ! »

Mais infiniment plus curieuse et plus expressive encore est, dans le *Journal de Julie*, la longue lettre où le comédien Mœrk expose à la jeune fille les motifs qui le forcent à l'abandonner. Ces motifs se ramènent, d'ailleurs, tous à un seul : Mœrk est un « artiste », et son art exige de lui qu'il éprouve sans cesse des sentimens nouveaux. « Il y a eu entre nous, écrit-il à Julie, un malentendu qui ne pouvait durer. Moi, je voulais jouir de nos relations comme d'une oasis sur le chemin aride et tourmenté de ma vie ; toi, tu rêvais de les voir durer indéfiniment. Et ainsi il est arrivé, par degrés, tout naturellement, que ton jeune, fort et ardent amour a fatigué mon cœur, moins fait pour les longues tendresses. Nos relations ont pris une tournure plus sérieuse, plus importante, que je ne l'avais d'abord projeté : elles sont devenues trop passionnées pour qu'il me soit possible de les prolonger. Depuis longtemps déjà, au reste, j'éprouvais du malaise à la pensée d'être responsable d'une autre personne que moi-même : je me sentais gêné, entravé dans tous mes mouvemens ; j'avais l'impression de n'être plus libre. Et ainsi le moment est venu où j'ai vu que j'avais à procéder à ma libération. Un désir irrésistible m'a saisi de recommencer à pouvoir me diriger en tous sens, de me retrouver seul, libre, maître

absolu de moi. Et puis je n'ai pu me résigner à la banalité, qui, peu à peu, s'est introduite dans nos relations. Des hommes tels que moi et mes pareils redoutent par-dessus tout le mariage, parce que le mariage est l'amour régularisé et systématisé. Et du jour où nos relations sont devenues affaire de devoir, ma nature d'artiste a cessé de pouvoir s'en accommoder. »

Mais c'est surtout dans *Marie*, ce « livre d'amour », qu'on citerait à toutes les pages des morceaux de ce genre. Dès le premier jour qu'il rencontre Marie, le héros se sent aimé : il s'en aperçoit « à un frisson qui secoue brusquement tout le corps de la jeune fille, descendant le long de son dos, jusqu'aux extrémités de ses longs doigts nerveux. » Il la prend donc, puis la quitte : mais comme ses sens se sont accoutumés à elle, il ne peut s'empêcher de la reprendre encore. C'est alors qu'il imagine de la marier, afin de pouvoir la partager avec son mari. « Garde-toi seulement, lui dit-il, de faire à cet homme des confidences inutiles ! Et en général méfie-toi de ces faux prophètes qui vont prêchant le culte de la vérité ! La vérité est une épée à deux tranchans qui n'est nulle part aussi bien que dans son fourreau. » Un jour que Marie, par peur de son fiancé, avoue à son amant qu'elle n'ose plus venir chez lui, le jeune homme, « à bout de patience, » la gronde en ces termes : « Qui donc, en vérité, est ton maître, cet homme ou moi ? Qui t'a rendue plus heureuse qu'aucune jeune fille sur la terre ? Qui a daigné t'introduire dans le pays enchanté de l'amour ? Marie, Marie, vas-tu te détourner de moi et m'être infidèle, oubliant mes bienfaits ? »

Et voici une des dernières strophes du livre, car le livre tout entier est fait d'une série de petits chapitres à forme lyrique, agréablement imités de *Zarathustra*.

« Des auteurs sans Dieu disent : beau comme le péché. — Mais moi, je ne suis pas sans Dieu, et je n'approuve pas leurs paroles. — Le péché est laid, son visage est convulsé, ses lèvres décolorées, ses mains tremblantes. Il se glisse dans l'ombre avec des regards lâches, et de sa bouche s'exhale une haleine infecte, qui empoisonne toutes les joies de la vie. — L'essence et le signe distinctif du péché sont la laideur. Que le péché devienne beau, comme est belle Marie ; et il cessera aussitôt d'être le péché. »

Tel est le héros ordinaire des romans de M. Nansen : c'est de ce seul point de vue qu'il juge les hommes et les choses. Et si les héroïnes de ces romans sont, en revanche, de petites personnes assez insignifiantes, et vicieuses par obéissance plutôt que par instinct na-

turel, elles ne laissent pas, cependant, de se ressentir de la fréquentation d'un moraliste aussi raffiné. L'une d'elles, Émilie, une enfant de dix-huit ans, ayant appris que son fiancé s'amusait avec des filles, lui écrit que « jamais elle n'a été assez niaise pour s'imaginer qu'il allait lui rester fidèle. » — « Je sais fort bien, poursuit-elle, je sais par ce que j'ai lu et par ce qu'on m'a dit, que c'est pour vous autres hommes, une chose très difficile de rester vertueux. Vous êtes, à coup sûr, terriblement sensuels, mais à cela vous ne pouvez rien. Et dans ces conditions, il vaut infiniment mieux que vous vous amusiez pendant que vous êtes jeunes : car autrement ce seraient vos femmes qui auraient à en souffrir. Magna Lund, la femme du pasteur Knudsen, tu te rappelles comme elle paraissait faible et malade, dans les premiers temps de son mariage? Eh bien, la femme du bourgmestre a dit à maman que cela venait de ce que le pasteur Knudsen avait vécu comme un moine, avant de se marier. Je n'ai pas compris, au premier moment, mais à présent je vois bien ce que cela signifie. Et maintes fois des femmes mariées ont dit, devant moi, qu'elles se félicitaient de ce que leurs maris eussent jeté leur gourme pendant leur jeunesse. »



Mais je ne puis prolonger indéfiniment ces citations ; et peut-être les passages que j'ai traduits suffiront-ils à donner une idée de ce qui constitue la véritable originalité des romans de M. Nansen. Ce sont de bons romans à la manière française, clairs, rapides, bien composés, agréablement écrits, et avec cela tout imprégnés d'un esprit nouveau. Les personnages y pratiquent librement cette « morale des maîtres » que le malheureux Nietzsche recommandait à ses disciples, tout en continuant à pratiquer lui-même la vieille morale chrétienne : car ce *super-homme* était le plus doux, le plus tendre et le meilleur des hommes. M. Nansen, au contraire, nous présente de vrais « maîtres », traitant le reste du monde en domaine soumis. On ne connaît plus, dans ses livres, ni la charité ni le sacrifice, ni aucune de ces anciennes vertus, ou soi-disant telles, qui ont fait contrepoids durant tant de siècles à l'expansion instinctive de l'égoïsme humain. Les séculaires habitudes de déférence de l'homme pour la femme y sont remplacées par une domination absolue de l'homme sur la femme. « Si les femmes en général sont si insupportables, dit le héros de *Marie*, cela tient à ce qu'elles se rappellent trop qu'elles sont des femmes. Elles croient, — et c'est la faute des hommes, — que nous leur devons hommage

simplement en raison de leur sexe. Voici, par exemple, ma cousine Amélie. Elle est laide, ignorante, méchante : et cependant elle s'imagine être la représentante du *beau sexe*, et par là avoir droit au respect des hommes... On ne saurait nier, d'ailleurs, que l'homme soit plus intelligent et plus beau que la femme. Mais même les rares femmes qui sont vraiment jolies, celles-là mêmes deviennent insupportables lorsqu'elles prétendent se prévaloir de leur titre de femme. » Et quant aux sentimens de l'amitié et de l'attachement familial, leur poids est si léger dans l'âme de ces hommes nouveaux que l'étudiant Émile Holm, ayant besoin d'une grosse somme pour payer ses dettes, et arriver ainsi à l'émancipation de sa nature d'artiste, trouve parfaitement naturel de vendre la collection complète des lettres qu'il a reçues des siens durant les mois précédens.

Et peut-être, après tout, ces hommes que nous présente M. Nansen ne sont-ils « nouveaux » que pour nous. Je n'oserai pas affirmer qu'on les rencontre déjà chez le fabuleux Kirkegaard ; mais il me semble bien, en y réfléchissant, que les Brand, les Rosmer, les Solness, les Nora de M. Ibsen étaient déjà des « maîtres », impatiens de s'affranchir de toute contrainte sociale. Ils rêvaient la liberté pour créer de grandes choses : les héros de M. Nansen la rêvent seulement pour s'amuser plus à l'aise ; mais le point de départ est le même, et par là le jeune écrivain danois se rattache plus qu'on ne croirait d'abord à ses aînés scandinaves. Son œuvre nous fait voir où aboutissent, en pratique, les nobles théories individualistes qu'ils nous ont accoutumés à tant admirer. Le comédien Mœrk, abandonnant une jeune fille parce que son « âme d'artiste » a besoin de changement, est le descendant direct de ces héros ibséniens qui marchaient à travers tous les obstacles à l'affranchissement de leur moi. M. Nansen s'est borné à le désembrumer, à le transporter dans la vie ordinaire, à changer ce « maître » en un « petit-maître ». Et sans doute ne voulait-il pas dire autre chose lorsque, nous invitant à prendre garde au Danemark parmi les pays scandinaves, il ajoutait : « C'est lui qui vous paraîtra le plus proche de vous. »

T. de Wyzewa.

REVUE LITTÉRAIRE

LA *PRÉFACE DE CROMWELL*, A L'USAGE DES CLASSES (1)

Y a-t-il encore des gens qui reprochent à l'Université son esprit de routine et sa méfiance à l'égard du temps présent? Il doit y en avoir, car les mêmes clichés servent longtemps; mais ils se trompent. Ce qui caractérise l'Université d'aujourd'hui, c'est la tendance justement contraire. Les nouveautés la séduisent. Elle met sa coquetterie à être moderne. Ce n'est pas assez de dire qu'elle a le goût du « modernisme » ; elle en pousse le culte jusqu'à la superstition et la passion jusqu'à la fureur. Soucieux du qu'en-dira-t-on, l'oreille tendue aux propos du monde, attentifs à l'opinion des politiciens et des journalistes, et craignant par-dessus tout d'avoir « l'air professeur », les maîtres de notre jeunesse tiennent à prouver qu'ils n'ont pas de parti pris contre les idées du jour et qu'ils marchent avec leur siècle. De là vient qu'ils changent si souvent leurs méthodes et remanient si fréquemment leurs programmes. Consultés naguère sur la question de savoir s'il convient d'expliquer dans les classes les ouvrages des grands écrivains de la première moitié de ce siècle, ils ont répondu sans hésitation que cela convient parfaitement. Car les Lamartine, les Victor Hugo, les Michelet, n'ont-ils pas le droit de tenir leur place à côté des Corneille, des La Fontaine, des Bossuet? et qui conteste aujourd'hui leur génie?... Nul ne le conteste, en effet; mais aussi n'est-ce pas là le point qui est en discussion. On admet la valeur d'art de leurs livres; s'ensuit-il qu'ils aient au même degré la valeur d'enseignement et la vertu éducatrice? Qu'on veuille bien y réfléchir, attendu que l'affaire en vaut la peine et que les intérêts en jeu sont assez graves. La

(1) *La Préface de Cromwell.* Introduction et notes par M. Maurice Souriau, 1 vol. Société française d'imprimerie et de librairie.

seconde moitié de ce siècle n'est pas si indépendante de la première que, sous beaucoup de rapports, elle ne la continue. Les écrivains de la période romantique sont pour nous presque des contemporains. Leur sensibilité a profondément agi sur la nôtre, et nous sommes encore trop pénétrés de leurs idées pour en pouvoir juger avec détachement. Ce n'est qu'à distance que se découvre la véritable portée des œuvres; alors ce qu'elles pouvaient contenir de dangereux s'est émoussé, les parties saines se convertissent en élémens pour la formation de l'esprit. Élever les jeunes gens, cela ne consiste pas à les initier dès les bancs de l'école aux idées actuellement régnantes et aux nuances de notre sensibilité; ils n'auront pas besoin pour cela de professeurs, et l'époque à laquelle ils sont nés ne pèsera sur eux que d'un poids trop lourd. Ce qu'il faut au contraire, c'est leur faire traverser des façons de penser et de sentir assez différentes de celles d'aujourd'hui, et c'est les munir d'assez de ressources empruntées au patrimoine de réflexion accumulé pendant les siècles, pour qu'ils puissent résister à la pression du milieu ambiant, et pour qu'ils soient en état par la suite de garder la liberté de leur esprit et de défendre les droits de leur individualité.

Afin de nous rassurer, on ne manque pas de promettre qu'on apportera dans le choix de ces livres modernes la réserve la plus scrupuleuse et le goût le plus délicat. C'est quelque chose qu'une telle assurance; comment se fait-il qu'elle ne suffise pas à calmer toutes nos inquiétudes? Apparemment c'est qu'on sait ce que c'est qu'une porte ouverte ou fermée; on ne sait jamais ce qui passera par la porte une fois entr'ouverte. Voici un exemple qui vient à point pour témoigner que nos craintes ne sont pas sans fondement. On a commencé par inscrire aux programmes de l'enseignement secondaire un choix de poésies de Victor Hugo : le moyen en effet de parler de la poésie française aux jeunes gens sans leur parler de *la Tristesse d'Olympio?* Pour ce qui est des *Burgraves*, ils ne figuraient qu'au programme de l'agrégation; les candidats à la licence étaient seuls tenus d'avoir lu, étudié, compris la *Préface de Cromwell.* C'est cette *Préface* qu'on voudrait maintenant mettre dans les mains des garçons de quinze ans, pour leur apprendre à raisonner. C'est afin de lui faciliter l'entrée dans les lycées qu'un professeur, et des plus distingués, M. Maurice Souriau, publie une édition critique de la *Préface,* précédée elle-même d'une préface copieuse, enrichie d'un commentaire suivi, et élucidée suivant les principes de la plus scrupuleuse érudition. M. Souriau déplore que cet « art poétique du romantisme » ait été pendant quelque

temps relégué au second plan dans l'œuvre de Victor Hugo ; par bonheur, « une mesure libérale du ministre de l'instruction publique a restauré la *Préface* et l'a mise au rang des livres classiques : en attendant qu'on l'explique en rhétorique, on l'a commentée dans les Universités. » On le voit, ce n'est plus la poésie de Victor Hugo qui est en cause, ce sont ses théories ; le Victor Hugo dont il s'agit de faire un classique, ce n'est plus le poète, c'est l'esthéticien, l'historien, le penseur ; c'est celui que nous avons quelque peine à admirer, mais surtout c'est celui en qui nous nous refusons énergiquement à saluer un éducateur.

Admettrait-on même qu'on dût faire choix d'un « art poétique » du romantisme pour le mettre en pendant avec celui du classicisme, il faudrait se hâter d'ajouter que la *Préface de Cromwell* ne saurait à aucun titre remplir cet office. Le *Génie du christianisme* et l'*Allemagne*, tels sont les livres initiateurs qui ont déterminé le mouvement romantique ; et de fait Victor Hugo y a largement puisé, comme aussi bien au *Cours de littérature dramatique* de Schlegel et au *Racine et Shakspeare* de Stendhal. Si encore il avait toujours compris les idées qu'il empruntait ! Mais en les transcrivant, il les déforme, et les questions, après que sa plume y a passé, en demeurent plus obscures. D'ailleurs la *Préface* n'a pas une portée générale ; destinée à mener l'école nouvelle à l'assaut du théâtre, elle ne concerne directement que les destinées d'un genre : celui où Victor Hugo et ses amis ont le moins bien réussi. Le théâtre romantique n'est pas né viable : cela diminue d'autant l'intérêt qui s'attache à sa genèse. Ajoutez que sur beaucoup de points la théorie ne concorde pas avec les œuvres. Ce qui revient à Victor Hugo, c'est d'avoir appuyé de toutes ses forces et fait verser le théâtre romantique du côté où il penchait. Le mélodrame, alors au temps de sa plus grande faveur, menaçait de se hausser en dignité et de supplanter la tragédie ; Victor Hugo l'y aide en préconisant le mélange des genres, l'emploi des tons heurtés et des effets de contraste. Doués de l'imagination lyrique, il s'agissait de savoir si les jeunes écrivains seraient capables de sortir d'eux-mêmes pour faire au théâtre œuvre impersonnelle ; Victor Hugo leur enlève ce souci et les délivre de ce scrupule en déclarant que la poésie lyrique est ce qui convient le mieux au drame. Depuis longtemps un mouvement se dessinait qui allait à diminuer la valeur psychologique des pièces de théâtre pour y augmenter les élémens de spectacle : Victor Hugo, en exagérant l'importance de la « localité exacte, » développe chez les auteurs et dans le public le goût pour le décor et le costume, pour le

tableau vivant, pour tout ce qui est frivole et vain, pour tout ce qui encadre, qui entoure et qui étouffe la pièce. Il contribue ainsi pour sa forte part à faire du drame romantique un genre intermédiaire entre le mélodrame et l'opéra. Il s'en faut donc que la *Préface* soit un de ces livres essentiels qui dominent la littérature de toute une époque. Œuvre de circonstance, fabriquée pour les besoins immédiats de la polémique, elle a emprunté aux passions du moment son intérêt d'actualité. Elle a pu, dans la mêlée, et soutenue par l'esprit de parti, faire illusion. Aujourd'hui les prestiges ayant disparu, ce que nous y apercevons et qui s'y découvre sans merci, c'est la faiblesse de la pensée, la confusion des idées, la fausseté des théories, rendue plus choquante encore par l'éclat de la forme et l'assurance hautaine du ton.

Je n'insiste pas sur les erreurs matérielles qui se pressent en rangs serrés dans la *Préface* et qui servent à toute l'argumentation de base profonde. « L'humanité a passé par trois âges : les temps primitifs, où la guerre est inconnue, les temps antiques, les temps modernes qui sont l'imposante vieillesse du monde. A ces trois époques de la société correspondent trois formes de la poésie : l'ode, l'épopée, le drame. Elles se succèdent dans un ordre imperturbable. Qu'on examine une littérature en particulier ou toutes les littératures en masse, on arrive toujours au même fait : les poètes lyriques avant les poètes épiques, les poètes épiques avant les poètes dramatiques... La Bible est lyrique. Pindare est plus épique que lyrique. Le chœur de la tragédie grecque est un personnage bizarre et qui y accuse le caractère de l'épopée... Les anciens n'ont pas exprimé la laideur; ils n'ont presque pas fait de place à la comédie; l'œuvre d'Aristophane est aisément négligeable. L'antiquité uniformément grave répand sur toutes les créations une beauté monotone. Le christianisme a inventé l'idée de la vie future, celle de la spiritualité de l'âme, et la mélancolie. L'esprit d'examen est né au temps de l'invasion des barbares. Longin est un des maîtres de la pensée moderne et fait face à saint Augustin... Scaramouche, Arlequin et Crispin procèdent directement de l'influence du christianisme sur la littérature. Chapelain représente l'épopée en France de la même manière que Corneille y personnifie la tragédie. La *Pucelle* a précédé le *Cid*. Racine est élégiaque, lyrique, épique; il est regrettable seulement qu'un don lui ait manqué, celui du théâtre. Molière est admirable surtout par son style. Molière était triste, Beaumarchais morose... » Mais à quoi bon prolonger l'énumération?

Si grossières que soient ces erreurs, et de quelque ignorance qu'elles témoignent, ce ne sont pas, au point de vue où nous nous plaçons,

celles qui nous paraissent les plus graves. Elles portent sur des faits et il est donc facile de les rectifier. Il en est d'autres que nous redoutons davantage pour les écoliers, parce qu'elles risqueraient de leur fausser l'esprit, et de développer chez eux l'inintelligence des œuvres qui sont au centre même de notre littérature et de notre enseignement. Car Victor Hugo a beau prétendre qu'il n'en veut qu'aux pseudo-classiques et aux imitateurs des maîtres, en réalité ses attaques vont frapper Racine par delà Campistron et Boileau par-dessus La Harpe. Il ne se contente pas de remarquer avec tout le monde que la forme de la tragédie a fait son temps, mais il conteste la légitimité du système pris dans son essence et dans ses principes fondamentaux, à savoir la séparation des genres et la règle des trois unités. A l'entendre, cette règle n'est qu'une invention « absurde » et sortie toute hérissée du cerveau des pédans. Il ne voit pas que loin d'être arbitraire, elle fait intimement partie d'un système, le plus harmonieux qui soit, de celui où s'est exprimé de la façon la plus originale et en même temps la plus élevée notre génie national. Il affirme que, grâce au dogme de la séparation des genres, il n'y a sur notre théâtre que, d'une part, des abstractions de vices et de ridicules, de l'autre, des abstractions de crime, d'héroïsme et de vertu, en sorte qu'après toutes ces abstractions il reste quelque chose à représenter : l'homme. Des héros abstraits, de pâles confidens, une action uniforme et monocorde, qui se déroule dans un vestibule irréel et dont encore le meilleur se passe dans la coulisse, tels sont les traits par lesquels il prétend caractériser nos tragédies. A tous ces défauts elles en ajoutent un, qui résume tous les autres : c'est qu'elles ne sont pas les drames de Shakspeare. Aussi, tant que l'étude de Shakspeare n'aura pas remplacé dans nos classes celle de Corneille, de Racine et de Molière, nous n'admettrons pas qu'on sacrifie au maître du théâtre anglais les maîtres de notre théâtre. Tant qu'on n'aura pas cessé de proposer à l'admiration des jeunes gens notre théâtre classique, nous n'admettrons pas qu'on leur en présente la dérision. A moins peut-être qu'on ne prétende qu'il est utile de développer de bonne heure dans la jeunesse un dilettantisme très philosophe et que pour ceux qui détiennent un enseignement le premier mot de la sagesse consiste à commencer par se railler soi-même.

Incapable de mettre de la clarté dans ses idées et de l'ordre dans ses raisonnemens, l'auteur de la *Préface* n'avance une opinion que pour exprimer aussitôt l'opinion contraire. Il vient de poser en principe que les anciens n'ont pas connu le grotesque : il continue en re-

marquant que Vulcain donne la comédie aux dieux et que Thersite la donne aux hommes. Les cyclopes étaient difformes et les furies étaient hideuses. Qu'à cela ne tienne! Le raisonneur pour se tirer d'affaire a recours à de misérables arguties : les Euménides sont moins horribles que les sorcières de Macbeth, puisqu'elles l'appellent les douces, les bienfaisantes; les gnomes sont plus hideux que les cyclopes, puisqu'ils sont plus petits; enfin l'hydre de Lerne est « un peu banale ». Après s'être égayé de ceux qui veulent soumettre toutes les pièces à l'unité de temps, comme « un cordonnier qui voudrait mettre le même soulier à tous les pieds », Victor Hugo reconnaît que, la pièce faite, il vaut mieux que les unités s'y trouvent : à intérêt égal, il aime mieux « un sujet concentré qu'un sujet éparpillé. » Respectueux de la fidélité historique, veut que l'auteur « interroge les chroniques, s'étudie à reproduire la réalité des faits, surtout celle des mœurs et des caractères, bien moins légués au doute et à la contradiction que les faits »; d'autre part, il préfère les époques obscures où l'on n'est pas gêné par les documens contemporains : « la liberté du poète en est plus entière, et le drame gagne à ces latitudes que lui laisse l'histoire. » Voici une déclaration grave et qui ne semble guère admettre de réplique : « Il est temps de le dire hautement, et c'est ici surtout que les exceptions confirmeraient la règle : tout ce qui est dans la nature est dans l'art. » Et voici la contre-partie : « On doit reconnaître sous peine de l'absurde que le domaine de l'art et celui de la nature sont parfaitement distincts. » Les deux affirmations sont justement contradictoires, et elles sont pareillement catégoriques. Dans chacun des deux cas il faut qu'on soit de l'avis de Victor Hugo, à moins d'être un imbécile ou un méchant homme. C'est ainsi que toutes les grandes questions sont abordées, avec autant de légèreté que de solennité. C'est le triomphe de la confusion. « Il y a tout dans tout », suivant un mot de la *Préface*. Néanmoins, en dépit des contradictions et des incertitudes, deux assertions se dégagent de l'ensemble qui dominent le débat, qui découvrent la secrète pensée du poète et qui d'ailleurs ne vont à rien de moins qu'à ruiner la conception elle-même de l'art.

Le premier de ces principes est bien que : « tout ce qui est dans la nature est dans l'art. » C'est, en effet, au nom de la réalité que Victor Hugo prêche la réforme. Il reproche aux classiques d'avoir fait œuvre de choix; il ne veut pas que la raison étroite et relative de l'artiste ait gain de cause sur la raison infinie, absolue, du Créateur et n'admet pas que l'art ait le droit de mutiler la nature. S'il réclame une place pour le grotesque à côté du sublime, c'est que la poésie complète, la poésie

vraie, est à ce prix; il pense de bonne foi que le réel peut résulter de l'accouplement de deux monstruosités. Après les romantiques, les naturalistes se sont recommandés de la même formule; et leur vision de la nature a été de même partielle et systématique. Mais nous demandons ce que vaudrait un enseignement où l'on n'affirmerait pas qu'il y a des réalités indifférentes dont l'art n'a pas à s'occuper, et qu'il y en a d'ignobles que l'art ne saurait traduire sans se dégrader. — Le second principe, voisin du premier, mais auquel Victor Hugo est singulièrement plus attaché, qu'il ne cessera d'affirmer par la suite avec une impatience croissante, auquel il se conformera avec une assurance de plus en plus provocante, c'est celui de l'absolue liberté de l'artiste.

« Il n'y a ni règles ni modèles! » C'est ce que Victor Hugo répète d'un bout à l'autre de la *Préface* sous vingt formes différentes. Les choses de la pensée sont libres par nature. Comment tolérer qu'il y ait des douaniers pour la pensée? Les règles sont les inventions mesquines des pédans. Ce sont les Scudéry et les La Harpe qui les décrètent : ce sont les d'Aubignac et les Campistron qui les observent. On parle de bon goût; de combien de beautés le bon goût ne nous a-t-il pas privés? Ceux d'ailleurs qui prétendent légiférer en art, c'est qu'ils ne connaissent pas le mécanisme de la production artistique et c'est qu'ils méconnaissent la nature du génie. Le génie n'est pas cette faculté réfléchie, consciente d'elle-même, capable de se diriger, de se surveiller et de se modérer, telle que l'imaginent les dévots de la raison. Au contraire, le génie est une force fatale, inconsciente, aveugle, qui va sans savoir où, et fait sans savoir pourquoi ni comment une œuvre superbe. De cette conception du génie découle logiquement la fameuse théorie de l'admiration en bloc qui supprime la distinction scolastique des qualités et des défauts et réclame pour l'écrivain de génie le droit à être inégal. Ce sont déjà, en 1827, les idées et les expressions mêmes que Victor Hugo reprendra trente années plus tard. Il se contentera dans son *William Shakspeare* de donner à sa pensée une forme plus violente et de pousser son raisonnement à l'absurde. Alors il ne lui suffira plus qu'on accepte les défauts, il voudra qu'on les admire. Alors il n'envisagera plus seulement les fautes comme la rançon des beautés, mais il lui apparaîtra que les hommes de génie sont grands justement par leurs défauts. Ces héros de la pensée, les Homère, les Eschyle, les Dante, les Shakspeare, s'il les voit planer si haut au-dessus des autres, c'est précisément parce qu'ils ont eu ces défauts qui ont manqué à Sophocle, à Lafontaine, à Voltaire : l'exagération, les ténèbres, la monstruosité.

Présentée avec cette franchise et cette ingénuité, la théorie s'explique d'elle-même, et met à nu ses racines. Elle ne procède pas de l'expérience et n'est pas davantage la conclusion d'un raisonnement. Elle n'est que l'expression d'un incommensurable orgueil. C'est une maladie. C'est la maladie romantique et c'est, bien plus que les mélancolies sans cause et les vagues désespérances, le mal du siècle. L'individu, longtemps plié sous la discipline que lui imposaient l'ordre social et les lois, s'est affranchi. Il veut maintenant étaler sa personnalité tout entière et rejette avec colère tout ce qui menace de la limiter. Il ne s'agit plus de savoir si ses impulsions sont bonnes ou mauvaises, utiles ou dangereuses; il suffit qu'elles soient les siennes : il les suivra. Son caprice est son caprice; il l'aime et il l'impose comme tel. De là le refus de se corriger. De là cette susceptibilité à l'égard de la critique et cette rage qui a d'abord recours à l'insulte et qui se prolonge ensuite en rancune tenace. Très sincèrement Victor Hugo croit que la critique n'est que la cabale de la médiocrité impuissante. C'est l'envie, c'est la malveillance, c'est la perfidie liguées contre la candeur du génie. La seule critique qu'il puisse admettre, c'est cette critique agenouillée qui se réduit à paraphraser les beautés. Et telle est bien cette « critique des beautés » qu'il voudrait avec Chateaubriand voir substituer à la critique stérile des défauts. Mais alors, si l'admiration bête doit prévaloir sur cette admiration éclairée et réfléchie qui s'attache à ce qui est beau, repousse ce qui est médiocre ou mauvais, s'il est faux de prétendre qu'il y ait un bon goût formé peu à peu par l'étude des modèles, si l'autorité de la raison s'opposant à la nature pour la modérer, la refréner et la redresser n'est qu'une insupportable tyrannie, si la grande loi consiste à s'abandonner à l'instinct, à suivre sa pente, à prendre toutes les suggestions du caprice pour autant d'inspirations du génie, de même que le rôle du critique se trouve du coup supprimé, qui ne voit que la tâche de l'éducateur est singulièrement simplifiée? Elle consiste à se croiser les bras ou peut-être à joindre les mains dans l'attitude de l'adoration.

On commence à apercevoir par quelle méthode se dirige, à son insu, l'auteur de la *Préface*. Car il se pose, ainsi qu'il est naturel, en homme de science, d'information précise et d'argumentation rigoureuse. Il proteste qu'il ne bâtit pas de systèmes : il constate des faits, il relève des résultats, il préfère des raisons à des autorités. Partout il se défend de mêler les « fantasques rapprochemens de l'imagination aux déductions sévères du raisonnement. » Or, non seulement il mêle l'imagination au raisonnement, mais il remplace celui-ci par celle-là.

Cela même caractérise sa manière. Il substitue aux procédés logiques de la pensée les procédés de l'imagination. Il introduit violemment le lyrisme dans la critique. C'est par là que tout s'explique et s'éclaire; et ce qui dans la *Préface* paraissait d'abord étrange et insolite, étonnant et stupéfiant, en devient aussitôt intelligible. Ce qui surprenait d'abord ici, c'était le ton. Même chez les très jeunes gens, on n'est pas accoutumé à trouver une pareille intrépidité dans l'affirmation. La science est modeste, et l'ignorance elle-même hésite à parler de si haut. D'où vient donc cette confiance sereine avec laquelle Victor Hugo traite de sujets dont il n'a pas la moindre notion et tranche des questions auxquelles il ne s'est pas donné la peine de réfléchir? C'est qu'il sait par intuition ce que les autres hommes sont obligés d'apprendre lentement. Il a lu en lui les vérités qu'il nous révèle. L'histoire lui appartient, il règne sur elle du droit que lui donne la souveraineté de son génie et il la remanie suivant son bon plaisir. Ce n'est pas à lui de s'incliner devant les faits et les dates; mais c'est aux faits de disparaître, aux dates de s'évanouir : il faut que tout plie devant son caprice. Sa fantaisie ne connaît pas d'obstacles et se joue librement à travers les siècles, donnant à la réalité ses propres couleurs, métamorphosant les choses, changeant la nature des œuvres et le caractère des hommes. D'un geste, il écarte ce qui le gêne; il enveloppe la comédie antique dans son dédain, comme Hercule emportant les pygmées dans sa peau de lion. Milton et Dante deviennent des poètes dramatiques afin de lui complaire. Callot devient un Michel-Ange. Le grotesque emplit les temps modernes.

On s'est demandé comment s'était formée dans l'esprit de Victor Hugo cette théorie du grotesque, car il se trouve qu'il ne l'a pas empruntée. Elle ne lui est pas venue de l'étude de l'art chrétien non plus que de la lecture de Shakspeare ; puisqu'au contraire, il a lu Shakspeare et il a vu l'art chrétien à travers elle. D'autre part elle n'est pas pour le romantisme un ornement postiche, mais elle lui est essentielle et sert à rendre compte de la filiation historique de l'école. Les romantiques ont prétendu se rattacher à Ronsard et la pléiade de 1830 a cru qu'elle rejoignait par-dessus le XVII[e] siècle celle de 1550. C'est une erreur accréditée par Sainte-Beuve. Les véritables ancêtres du romantisme ne sont pas là, et il ne faut pas les aller chercher à la cour des derniers Valois, mais bien dans la première moitié du XVII[e] siècle, dans cette époque de Louis XIII vers laquelle une secrète affinité ramenait l'auteur de *Cinq-Mars* comme celui de *Marion Delorme*, et celui des *Trois Mousquetaires ;* dans le

temps de la Fronde marqué par une égale confusion en littérature et en politique, époque de lyrisme, de poésie irrégulière, d'emphase empruntée à l'Espagne, de mauvais goût emprunté à l'Italie, parmi ces poètes « grotesques » que Gautier s'emploiera à réhabiliter, les Théophile, les Saint-Amant, les Cyrano, et ce Scarron, esprit biscornu dans un corps contrefait, l'auteur du *Don Japhet d'Arménie*, prototype de César de Bazan, et du *Roman Comique*, prototype du *Capitaine Fracasse*. Cette littérature s'appelle alors la littérature burlesque. Refoulé vers 1660 par l'avènement du goût et de la raison, le courant rentre sous terre ; c'est pour affleurer de nouveau et reparaître, avec d'ailleurs toutes sortes de transformations, au début de ce siècle. Chez nul autre écrivain ce tour d'esprit n'est aussi frappant et cette disposition ne se révèle avec autant d'intensité que chez Victor Hugo. Il a naturellement le goût de l'extraordinaire, de l'anormal, du bizarre et du difforme. Il a l'imagination bouffonne. Tout ce qui est « baroque », idées, croyances, noms, a pour lui de mystérieuses séductions. Il énumère avec complaisance dans la *Préface* les vampires, les ogres, les aulnes, les psylles, les goules, les brucolaques, les aspioles, comme la gargouille de Rouen, la gra-ouilli de Metz, la chair salée de Troyes, la drée de Montlhéry, la tarasque de Tarascon. Il multiplie dans *Cromwell* les consonances abracadabrantes, Siboleth, Schiboleth, Stharnabuzaï, Agag, Sochoth-Benoth et Belatucadrus. Le père de Han d'Islande et de Habibrah rêve déjà de Quasimodo. Il est comme fasciné par la figure des fous de cour. Trick, Giraff, Gramadoch et Elespuru annoncent l'Angély : il restera à humilier le roi devant le fou et à jeter en pleine scène, comme un suprême défi au bon sens, le personnage du bouffon sublime. C'est donc encore en lui-même que Victor Hugo aperçoit cet élément du grotesque, et il ne fait ensuite que le projeter en dehors de lui. Doué d'une vision grossissante il enfle démesurément le rôle du grotesque, lui subordonne tout le moyen âge et le fait déborder sur l'époque moderne. Habitué aux rapprochemens imprévus et fortuits, il le rattache à l'influence chrétienne dont tout le monde parlait depuis Chateaubriand. — Telle est la démarche de l'imagination lyrique. Le poète se fait le centre de tout et réduit l'univers à graviter autour de lui.

Le lyrisme éclate aussi bien dans la forme et achève la déroute du raisonnement. Car ceux mêmes qui renoncent à défendre les idées de la *Préface* se rejettent sur le style. Encore faudrait-il s'entendre et serait-il bon de savoir si un même style convient à tous les genres, et si une ode, une scène de théâtre, un récit épique, un chapitre d'his-

toire, une dissertation de philosophie et de littérature doivent s'écrire suivant les mêmes procédés. Toutes les fois qu'il s'agit d'exprimer des idées, l'écrivain a un devoir auquel rien ne saurait le soustraire : c'est de savoir d'abord ce qu'il veut dire et ensuite de le faire entendre. Je laisse de côté telles expressions bizarres : « Si Racine eût été moins souvent touché par la torpille classique... Virgile n'est que la lune d'Homère » et telles autres qui n'offrent aucun sens : « Il ne peut pas plus y avoir trois unités dans le drame que trois horizons dans un tableau. » Mais je remarque que Victor Hugo ne se hasarde jamais à définir les termes dont il se sert : il ne définit ni le grotesque, dont il parle si longuement, ni la vérité, qu'il confond d'ailleurs constamment avec la réalité et avec la nature. Au lieu de définir, il compare. Le « poète » devient tour à tour, dans l'espace de quelques pages, un chimiste, une abeille, un dieu, un valet, un végétal, arbre, ronce, chardon, cèdre, palmier, lichen, fungus, un géant et un balancier. En quoi ces métamorphoses nous renseignent-elles sur la nature du génie poétique ? Qu'est-ce qu'on nous a appris quand on a appelé Corneille tantôt un lion et tantôt un aigle? Qu'est-ce que cela signifie de dire que « Dante et Milton sont les deux arcs-boutans de l'édifice dont Shakspeare est le pilier central »? En manière de conclusion à sa théorie des trois âges de la poésie, Victor Hugo ajoute que la poésie lyrique est un lac, l'épopée un fleuve, le drame un océan. Croit-il avoir étayé par là son hypothèse de la succession des genres? Après avoir noté qu'on reproche à Shakspeare l'abus de la métaphysique, l'abus de l'esprit, les obscénités, il ajoute : « Le chêne a le port bizarre, les rameaux noueux, le feuillage sombre, l'écorce âpre et rude ; mais il est le chêne. » A-t-il prouvé par là que les obscénités, quand elles sont dans Shakspeare, cessent d'être obscènes? Les comparaisons sont en fait pour Victor Hugo le plus utile des expédiens; il se dispense, en les prodiguant, de donner des raisons. Poète, ayant reçu de la nature le don de penser en images, il se hâte d'échapper aux idées abstraites pour se réfugier dans les métaphores. Ou pour mieux dire et parler plus justement, chez lui la pensée ne vient qu'à la suite de l'image, et c'est le mot qui engendre l'idée.

Que les lettrés continuent donc à lire la *Préface de « Cromwell »* et les érudits à la commenter. Elle n'est pas, il s'en faut, un des titres de gloire de Victor Hugo. Elle n'est pas une des parties solides de l'œuvre du romantisme. L'étude n'en reste pas moins curieuse, et ceux qu'elle tentera pourront trouver en M. Souriau un guide utile. Mais le temps n'est pas venu de l'imposer aux lycéens. Ils ne manquent pas de livres pour se diriger à travers l'histoire de notre littérature et ils

n'en manquent pas même pour s'y égarer. Car, nous pouvons le remarquer en passant, les livres qu'on met entre les mains des écoliers pour leur faire suivre en quelque manière à travers les siècles l'enchaînement des idées critiques, semblent choisis comme exprès parmi les écrits les plus dénués de fondement ou de portée. C'est la *Défense et illustration de la langue française* écrite par Du Bellay dans l'irréflexion de la jeunesse et dans l'emportement de la lutte. C'est de Fénelon la *Lettre à l'Académie française*, causerie ingénieuse et paradoxale d'un bel esprit chimérique. C'est le *Discours sur le style* auquel sans doute Buffon lui-même n'attachait d'autre importance que celle d'un tribut payé aux usages académiques. Des jugemens échappés à l'improvisation ou à la fantaisie sont devenus autant de textes sur lesquels les générations successives sont conviées à méditer. Joignez-y d'étranges sujets de dissertations empruntés un jour aux *Lettres de Dupuis et Cotonet*, et un autre jour aux Préfaces de Dumas fils. On dirait d'une gageure. Les formules nuageuses, les erreurs énormes et les absurdités colossales de la *Préface de « Cromwell »* compléteraient d'une façon trop éclatante cet ensemble déjà imposant. On discute sur le plus ou moins d'avantages que les jeunes gens retirent de l'éducation classique; du moins ne doit-elle pas avoir pour résultat de leur déformer l'esprit; mais, à moins de se condamner elle-même et sous peine de perdre sa raison d'être, elle continuera d'avoir pour objet de fortifier leur raison, d'affiner leur goût, de les mettre en garde contre les entraînemens du caprice et la duperie des mots, et de leur inspirer, avec le sentiment de la mesure et le respect du sens commun, l'horreur du fatras.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 septembre.

Il faut revenir aux affaires d'Orient, puisqu'elles restent la grande préoccupation de l'Europe. On les croit toujours à la veille de recevoir une solution, qui n'arrive jamais. Elles sont très complexes, nul ne l'ignore, et, dans le nombre, les affaires de Crète, bien qu'elles aient été un peu négligées depuis quelque temps, occupent une place considérable. Mais pourquoi ont-elles été négligées? Pourquoi en parle-t-on moins qu'autrefois? Pourquoi l'effort du concert européen se porte-t-il tout entier d'un autre côté, sans qu'on paraisse se douter qu'il suffirait d'en détourner une assez faible partie pour résoudre une question qui a été à l'origine de toutes les difficultés actuelles, et qui renferme dans ses flancs le principe de toutes les difficultés que la politique tortueuse de telle ou telle puissance voudra en faire sortir plus tard? Il semble, en vérité, qu'on craigne de dénouer trop vite le conflit turco-grec, et qu'on veuille réserver une autre question, une question de seconde ligne, pour continuer de brouiller les cartes et d'exercer la patience de la diplomatie. Rien n'aurait été plus facile, il y a quelques semaines, que d'arriver à une solution. Est-ce plus difficile aujourd'hui? Non : il suffirait d'un peu de bonne volonté. On en est venu de part et d'autre, en Crète, à une telle lassitude qu'on accepterait un dénouement quelconque comme une libération. Mais l'Europe a d'autres occupations qui absorbent son activité. Après avoir maintes fois répété, on sait sur quel mode solennel, qu'elle prenait la Crète en charge, qu'elle devenait responsable de ses destinées, qu'elle montrerait là tout ce qu'elle pouvait et savait faire, qu'elle y créerait une sorte de type sur lequel se modèleraient les autres provinces qui, dans la suite des siècles, se détacheraient de l'Empire ottoman, elle a oublié ses engagemens et ses promesses, ou du moins elle en a ajourné la réalisation à des temps indéterminés. C'est une grande faute, et qui grandit tous les jours. Si la situation intérieure de la Crète ne s'aggravait pas continuellement, il n'y aurait que demi-mal à ces retards,

quelque injustifiés qu'ils soient; mais elle s'aggrave, et pour peu que les négociations continentales se prolongent encore pendant plusieurs semaines, l'aggravation deviendra alarmante. On entendra des coups de fusil du côté de la grande île, ce qui fera diversion à la monotonie des télégrammes de Constantinople, télégrammes d'après lesquels la situation évolue et varie sans cesse, sans d'ailleurs se renouveler, et surtout se dénouer jamais.

Il y a là un danger véritable: nous l'avons déjà signalé, mais nous y insistons. Ce n'est pas notre diplomatie qui est coupable, car elle a essayé de résoudre la question crétoise, et elle a fait, dans cette vue, des propositions auxquelles les autres puissances n'ont pas donné suite. L'Angleterre, en particulier, a déclaré qu'il ne fallait pas conduire de front plusieurs affaires, et que chacune viendrait en son temps. C'est elle qui a demandé, imposé, obtenu l'ajournement du problème crétois. Et tout le monde s'est incliné; non pas que tout le monde fût convaincu de l'à-propos de cet ajournement, dont l'inopportunité sautait aux yeux; mais parce qu'on ne saurait faire trop de concessions au maintien du concert européen. Soit : qu'on lui fasse toujours de nouveaux sacrifices! Que deviendrions-nous si, ayant terminé sa tâche, il venait à se dissoudre? On tremble, rien que d'y penser. C'est pour cela, sans doute, qu'on s'applique à lui garder toujours de la besogne pour l'avenir, sans peut-être songer assez que les interminables et délicates épreuves auxquelles on le soumet pourraient bien, à la longue, amener en lui la dislocation dont il a été menacé plus d'une fois déjà.

Mais pourquoi est-ce toujours l'Angleterre qui crée aux solutions éventuelles des obstacles constamment renouvelés, qui rompt l'accord commun au moment où il paraît sur le point de se conclure, et qui s'applique à maintenir en dehors de l'arrangement général des questions qui auraient dû y être comprises, comme si elle voulait garder de quoi exercer plus tard l'ingéniosité de l'Europe, si elle arrive cette fois à sortir d'embarras? Il y a là une attitude pour le moins équivoque. Nous n'avons jamais fait chorus avec ceux qui dénoncent à tout propos et hors de propos les obscurs desseins de l'Angleterre, et qui découvrent toujours chez elle des pensées de derrière la tête, tenues en réserve pour être mises au premier plan, le temps venu. La perfide Albion est à nos yeux un cliché très démodé. Nous savons ce qu'il y a dans la politique anglaise, prise dans son ensemble, de sens élevé des intérêts de l'humanité, et nous n'avons garde de diriger contre elle des accusations vulgaires. Pourtant, il faut bien avouer que cette

litique, surtout depuis quelques mois, se montre extrêmement mobile, variable, difficile à suivre, impossible à prévoir, en un mot capricieuse, fantaisiste et presque fantasque. Un jour, elle est toute dans un sens; le lendemain, elle est toute dans l'autre. Hier, elle manifestait à la Grèce une sévérité sans mesure ; aujourd'hui, elle dépasse la mesure dans une préoccupation inverse et exagérée des intérêts helléniques. On peut d'ailleurs se demander si elle comprend bien ces intérêts et si elle les sert utilement en prolongeant une situation dont tout le monde souffre, mais dont la Grèce souffre plus que personne, et cela sans qu'il soit raisonnablement possible d'espérer que le résultat final en soit modifié d'une manière appréciable. Le dénouement s'éloigne, mais il reste le même. Quoi qu'on fasse, il faudra bien que la Grèce affecte une partie de ses revenus à son ancienne dette et à la nouvelle, et il faudra bien aussi que, sous un mode quelconque, un contrôle européen s'exerce sur la perception de ces revenus. S'il en était autrement, la Grèce se trouverait dans l'impossibilité radicale de faire son emprunt. On a raison de mettre tout en œuvre pour adoucir, dans la forme et même dans le fond, ce que ces nécessités ont pour elle de cruel, mais d'inexorable, et si l'Angleterre se bornait à cela, elle aurait avec elle plusieurs autres puissances.

Son action, malheureusement, est tout autre. Elle semble jouer avec la Grèce, l'accablant d'une bienveillance intermittente, coupée par des accès de brutalité, sans qu'on puisse savoir si l'intérêt qu'elle témoigne à son malheureux client ne lui est pas plus onéreux que sa dureté. Nous aimons mieux l'attitude de l'Allemagne. Elle a le mérite d'être nette. Avec l'empereur Guillaume, on sait tout de suite à quoi s'en tenir. A la vérité, il ne prend aucune précaution pour ménager les susceptibilités, ni même quelquefois la dignité d'un vaincu qui conserve les sympathies du monde civilisé, et c'est en quoi il a tort. Mais sa politique a de la fixité ; elle ne change pas tous les huit jours ; on peut traiter, négocier avec elle sans s'exposer à l'inconvénient de la voir se métamorphoser comme un Protée à mesure que les débats se poursuivent. Si elle est rude et un peu brusque, elle a du corps et par là elle devient saisissable. Il n'en est pas de même de celle de l'Angleterre. Lord Salisbury, après avoir dit tant de mal du sultan, puis avoir montré à son égard une sorte de complaisance, lui a emprunté quelques-uns de ses procédés. Il pratique à son tour, avec une grande maëstria, la politique atermoyante et dilatoire. Il possède et pratique à un rare degré l'art de faire renaître toute une question au moment même où on la croyait sur le point d'aboutir et de se dénouer. Avec lui, rien ne

finit, tout recommence. Quel intérêt peut-il avoir à cela? Est-ce vraiment celui de la Grèce qui le préoccupe? On a quelque peine à le croire, même lorsqu'il propose, ou qu'il paraît sur le point de proposer de donner au futur emprunt grec la garantie de l'Angleterre toute seule. Cette espèce de protectorat établi ou à établir sur les finances helléniques, et destiné sans doute à prendre plus tard d'autres formes, ne nous dit rien qui vaille. Tout cela, au surplus, est resté à l'état imprécis et nébuleux dans la pensée de lord Salisbury, si on en juge du moins par ce qu'il en a exprimé. Il peut tout nier, il peut tout reprendre, il peut tout retirer. Et c'est en cela précisément que sa politique est déconcertante, parce qu'elle a toujours l'air d'être en période de formation et qu'elle reste indéterminée : et comme, derrière ces propositions mouvantes, existe une force matérielle et morale qui est parmi les plus grandes de l'univers, on comprend que cette situation paraisse dans une certaine mesure inquiétante, parce qu'on ne distingue pas assez où elle tend.

En tout cas, elle prolonge en Orient un état de choses qu'il serait de l'intérêt général de faire cesser. Et si cela est vrai des négociations toujours pendantes en vue de mettre fin au conflit turco-grec, cela ne l'est pas moins des affaires de Crète. Là encore, la politique particulière de l'Angleterre tient tout en suspens.

Les dépêches de la Canée annonçaient, il y a quelques jours, que les amiraux proposaient de lever le blocus sur les côtes de l'île. Pourquoi cette proposition? On ne peut l'expliquer que par la fatigue qui s'empare de tout le monde, et à laquelle les amiraux eux-mêmes n'échappent peut-être pas. L'obligation où ils se trouvent de procéder depuis si longtemps à un blocus que personne ne cherche à forcer, du moins en apparence, les énerve et les ennuie. Pourtant, si le blocus a été nécessaire à un moment quelconque, il l'est aujourd'hui autant que jamais. Sans doute, on n'a pas à craindre le débarquement de quelque colonel Vassos. L'équipée du premier a eu trop peu de succès pour être renouvelée de sitôt. Le gouvernement hellénique n'a, pour le moment, aucune velléité de recommencer une expédition crétoise. Mais ce serait une erreur de croire que les comités révolutionnaires, qui existent en Grèce et en Crète et qui ont pour objet de poursuivre l'annexion de l'île, ont désarmé. S'ils ont ralenti leur action, ils ne l'ont pas interrompue. Malgré le blocus lui-même, les relations entre l'Ethniké Etaïria et les insurgés sont restées à peu près les mêmes. On comprend de part et d'autre la nécessité de stopper, mais on ne renonce pas à des espérances dont la réalisation paraît seulement

ajournée. On a vu, récemment encore, l'influence de l'Ethniké Etaïria se manifester d'une manière sensible sur l'Assemblée générale crétoise. Il s'agissait de décider si, oui ou non, l'Assemblée acceptait l'autonomie, telle que l'Europe la proposait, telle que la Porte semblait y avoir consenti. Le président de l'Assemblée générale était le docteur Sphakianaki, le plus important des délégués chargés de négocier avec l'Europe la nouvelle constitution de la Crète, homme éclairé, conciliant, apte à s'inspirer des circonstances, et qui, incontestablement, disposait dans l'Assemblée d'une majorité considérable. Comment donc s'est-il fait qu'à la veille même du vote le docteur Sphakianaki ait été brusquement remplacé par M. Benizelo, avocat à la Canée, partisan avéré de l'incorporation de la Crète à la Grèce, entremetteur des insurgés et de l'Ethniké Etaïria? Il y a eu là une surprise comme il s'en produit assez souvent dans les assemblées, et probablement un de ces tours de main auxquels les sociétés secrètes sont toujours expertes. L'affaire n'a pas eu de suites. L'élection de M. Benizelo a soulevé bientôt une si vive émotion, qu'elle a été considérée comme non avenue. M. Benizelo et les deux vice-présidens élus avec lui n'ont point paru le jour du vote à l'Assemblée, et celle-ci, rendue à elle-même, a décidé librement qu'elle acceptait l'autonomie, en y mettant toutefois pour condition que les troupes turques évacueraient l'île. La majorité a même été très considérable : 60 voix contre 12. Il n'en est pas moins vrai que le vote a failli être tout différent ; que le résultat final a sans doute tenu à peu de chose, et que M. Benizelo avait plus de partisans qu'on ne pense. Ils se sont ravisés au dernier moment; le sentiment du danger les a retenus. Le vote de l'Assemblée générale est acquis, et l'Europe l'a enregistré avec satisfaction : mais c'est un de ces votes sur lesquels il serait imprudent de faire trop de fond. Peut-être n'aurait-il pas été le même, la veille; peut-être ne le serait-il pas le lendemain. La politique impose ces votes et les dicte, sans qu'ils soient l'objet d'une adhésion bien sincère de la part de ceux qui les émettent. Quoi qu'il en soit, ce court mais significatif épisode de la nomination de M. Benizelo montre que les sociétés secrètes sont toujours agissantes, et qu'il faudrait peu de chose pour que leur action redevînt prépondérante. L'abstention inexplicable de l'Europe est de nature à la favoriser. Et c'est dans ces conditions que les amiraux parlent de lever le blocus! Si cette proposition était suivie d'effet, les relations entre les insurgés et les sociétés révolutionnaires, un peu gênées aujourd'hui, reprendraient aussitôt toute leur liberté. Nous en serions moins émus si l'Europe avait déjà donné une constitution et

un gouverneur à la Crète; mais elle ne lui a donné jusqu'ici que des promesses et des espérances. On désespère alors qu'on espère toujours.

Si la situation crétoise n'est pas très bonne lorsqu'on regarde du côté de la Grèce, elle n'est certes pas meilleure lorsqu'on se retourne du côté de la Turquie. Nous avons déjà signalé l'habileté avec laquelle le sultan avait profité de l'inaction de l'Europe pour envoyer Djevad-Pacha à la Canée. On dit que Djevad-Pacha n'a pas jusqu'ici fait grand'chose; mais il n'avait pas grand'chose à faire; il suffisait que sa présence fût acceptée, ou même tolérée à côté des amiraux européens pour que sa mission eût tout l'effet qu'elle pouvait avoir immédiatement. Peut-être ne servira-t-il à rien; mais, en tout cas, il est à portée de servir à quelque chose. Après s'être trop effrayé de son arrivée, on s'est peut-être rassuré trop vite et trop complètement. A la première heure, l'émoi a été des plus vifs. Le bruit courait, il est vrai, que Djevad était accompagné ou suivi d'une flottille avec des troupes de débarquement. On en était encore à se demander s'il ne conviendrait pas de lui interdire l'accès de la Crète lorsqu'il y est débarqué tout seul, sans bruit, sans fracas, avec des apparences très modestes. Il s'est annoncé comme le commandant des forces militaires turques, rien de plus; mais il est devenu, dès le lendemain, le véritable gouverneur de l'île. On ne voit que Djevad, on ne se préoccupe que de lui. L'attitude des amiraux à son égard a témoigné d'abord de quelque embarras; c'était déjà une maladresse, elle ne pouvait que grandir le personnage, comme une constatation de son importance. Il fallait n'accorder aucune attention particulière à Djevad-Pacha et le considérer comme un simple commandant militaire, puisqu'il se donnait pour tel, ou l'empêcher de débarquer dans l'île. Le second parti aurait sans doute été le plus sage. Il aurait amené des contestations de la part de la Porte. Abdul-Hamid aurait réclamé le droit d'envoyer en Crète le commandant militaire qui lui convenait, mais l'occasion aurait été bonne pour lui faire entendre qu'il fallait aussi que ce commandant convînt à l'Europe. En d'autres termes, tout en respectant en principe les droits qu'il conserve encore, on lui aurait notifié qu'il ne pouvait déjà plus les exercer qu'avec le consentement des puissances. Sans doute, une décision de ce genre n'aurait pas été tout à fait conforme aux principes stricts du droit des gens. L'Europe, qui a annoncé l'intention de changer toutes sortes de choses en Crète, n'y a encore rien changé du tout. L'autorité du sultan qui doit y être réduite à rien, ou à presque rien, n'a subi jusqu'à ce jour que des menaces. Si la présence des troupes européennes impose certaines entraves à son exercice, elle n'en reste pas moins in-

tacte, et il faudrait peu de chose pour qu'elle retrouvât dès demain toute sa réalité. De quoi demain sera-t-il fait? comme dit le poète. Nul n'en sait rien. La prodigieuse lenteur des négociations orientales permet à ce sujet de tout craindre, ou de tout espérer, suivant le point de vue où l'on se place. Il est possible que certaines puissances, qui favorisent notoirement ces lenteurs, entretiennent et préparent dans le secret de leurs conseils quelques projets encore mal définis, et qu'elles comptent sur l'imprévu pour les aider à les accomplir. A supposer que cela ne soit vrai d'aucune autre, cela est vrai du moins de la part de la Porte. Le sultan n'a pas renoncé à exercer en Crète une autorité effective. Il ne s'est pas résigné à n'y conserver qu'une souveraineté théorique. Il prend ses dispositions pour obliger l'Europe à compter avec lui quand le moment sera venu. Peut-être espère-t-il trouver alors quelque concours extérieur, soit que le concert européen sorte usé de tant de péripéties diverses, soit que des vues particulières commencent à prévaloir dans certains cabinets. Nous n'avons de garantie contre ces éventualités que la présence des troupes de toutes les puissances, ce qui ne permet pas de considérer la Crète comme une nouvelle Égypte. Mais cette garantie, quelque sérieuse qu'elle soit, n'est pas pleinement rassurante, et il n'est pas impossible que le concert européen, après avoir épuisé toute sa patience sur le continent, ne vienne enfin se rompre sur cette île de Crète, où, selon toute apparence, il devra être mis à une nouvelle épreuve. L'épreuve aurait été facile à surmonter il y a quelques semaines, et elle l'est encore en ce moment; mais elle ne le sera pas toujours.

Les amiraux n'ont trouvé jusqu'ici qu'un moyen de combattre l'influence de Djevad-Pacha, à savoir de créer une espèce de tribunal militaire, chargé de juger les actes commis contre la sécurité publique et les offenses envers les officiers, gendarmes et soldats internationaux. La commission juge sans appel, sur la base du code militaire italien, à la Canée : des commissions analogues seront créées, s'il y a lieu, sur d'autres points où elles appliqueront le code militaire de la nation à laquelle appartiendra le commandant supérieur de la localité. Voilà qui est fort bien, et on ne peut qu'approuver ces mesures : notre seul étonnement est qu'on ne les ait pas prises plus tôt si elles étaient vraiment nécessaires, ou seulement utiles. Il est clair que la sécurité des troupes internationales doit être assurée par tous les moyens. Mais il semble bien qu'elle n'a jamais été sérieusement compromise, et que la création de la commission militaire ait eu surtout pour but de faire acte d'autorité. Soit! Nous approuvons les amiraux encore en cela. Il faut

bien qu'ils fassent acte d'autorité, puisqu'ils sont en quelque sorte abandonnés de l'Europe, dans la situation la plus équivoque qui ait jamais existé. Ils font ce qu'ils peuvent, ils font ce qu'ils doivent, et on ne saurait trop reconnaître l'importance du service qu'ils rendent, en maintenant le *statu quo*, puisque, d'ailleurs, ce n'est pas à eux qu'il appartient de le changer. L'Europe seule pourrait le faire, et elle ne paraît pas s'en soucier beaucoup. Quant au sultan, il s'en chargerait volontiers, si on le laissait libre. Djevad-Pacha est entré en négociations personnelles avec les insurgés, auxquels il a donné de bons conseils. Il maintient à peu près dans l'ordre les troupes turques. Il fait son possible pour apaiser et pour rassurer les musulmans de l'île, tâche plus difficile. Enfin, il ne laisse échapper aucune occasion de faire quelque étalage, non pas d'autorité ou de force, il ne le peut guère, mais de puissance, au profit de son maître. Il se contente même des apparences lorsqu'il ne peut pas faire mieux. Les correspondances de Crète racontent, à ce sujet, une anecdote, qui n'est pas sans intérêt. Le 18 août est l'anniversaire de la naissance de l'empereur d'Autriche. A cette occasion, une revue des troupes internationales a eu lieu à la Canée et, sur la demande de l'amiral autrichien, la garnison ottomane a été admise à y figurer. Djevad-Pacha a mis un remarquable empressement à se rendre à cette invitation. Il a battu le rappel à la Canée et dans les environs pour réunir tout ce qu'il a pu de troupes ottomanes disponibles, en infanterie et en cavalerie, et, comme les troupes européennes sont dispersées sur plusieurs points de l'île, où elles font face aux insurgés et les tiennent en respect, il a rassemblé sans peine un effectif plus considérable que les amiraux. Ceux-ci, du reste, n'avaient songé à rien de pareil; ils avaient voulu seulement faire une parade. Il en est résulté que les troupes turques ont été beaucoup plus nombreuses que les troupes internationales à la revue du 18 août, fait insignifiant en lui-même, mais dont les musulmans qui en ont été témoins ont été très frappés. Est-ce pour ce motif qu'il a été décidé ultérieurement que les troupes turques ne figureraient plus aux revues? Il était un peu tard pour prendre cette mesure : l'effet était produit. La mesure, toutefois, n'a pas tourné exclusivement à l'avantage de Djevad-Pacha. Il y a quelque imprudence à trop étaler les troupes ottomanes. Nous avons dit que l'Assemblée générale crétoise avait demandé leur retrait, en même temps qu'elle acceptait l'autonomie, et comme condition même de cette acceptation. Les troupes irrégulières, en particulier, sont l'objet de plaintes et de récriminations continuelles. Il y a là une question qu'il sera malaisé de résoudre. Presque chaque jour des incidens nouveaux

la rendent plus aiguë. Tantôt ce sont les chrétiens qui attaquent les musulmans, tantôt ce sont les musulmans qui attaquent les chrétiens. Si on dressait la statistique complète des victimes qui sont tombées des deux côtés, peut-être seraient-elles en nombre sensiblement égal, parce que les forces militaires musulmanes et chrétiennes sont à peu près aussi nombreuses les unes que les autres. Mais qu'arrivera-t-il le jour où les troupes ottomanes quitteront l'île? Les amiraux, avec les forces dont ils disposent, pourront-ils protéger les musulmans d'une manière efficace? Sont-ils assurés d'y réussir? Oseraient-ils en accepter la responsabilité? Un télégramme arrivé ces derniers jours annonce que Djevad-Pacha leur a posé la question, au sujet du désarmement des irréguliers qui lui était demandé, et qu'il n'a pas encore reçu de réponse. La réponse est des plus délicates, et on comprend que les amiraux soient embarrassés pour la faire.

Il ne faut pas se dissimuler, en effet, que l'état général de la Crète est très grave. S'il n'y avait là que les difficultés politiques dont nous avons parlé jusqu'ici, il ne serait pas impossible d'en venir à bout, un peu de bonne volonté et de fermeté y suffirait ; malheureusement, il n'en est pas ainsi. Le danger, et il est immense, vient de la situation respective des musulmans et des chrétiens. L'insurrection, aidée au début par la Grèce, n'a pas tardé à s'étendre sur l'île presque entière. Les musulmans, épouvantés et insuffisamment protégés par des troupes trop peu nombreuses pour tenir campagne sur tant de points divers, se sont réfugiés dans les villes, principalement dans les villes du littoral. Ils ont dû abandonner leurs propriétés, leurs maisons, leurs champs, qui sont naturellement tombés entre les mains des chrétiens. Ils aspirent au moment où ils pourront en retrouver la possession, moment qui, on peut le croire, sera des plus critiques. Qu'arrivera-t-il alors ? Comment le règlement de comptes se fera-t-il entre les propriétaires d'hier et les possesseurs d'aujourd'hui? Comment ceux-ci se comporteront-ils envers ceux-là? Le gouvernement, quel qu'il soit, aura-t-il la force et l'autorité nécessaires pour présider aux restitutions nécessaires et les imposer? Ce sont des points d'interrogation qu'on ne peut que poser. En attendant, les musulmans retirés dans les villes deviennent de plus en plus malheureux; ils sont sur le point d'avoir épuisé leurs dernières ressources; ceux qui étaient riches avant l'insurrection en sont souvent réduits à vivre de la charité publique. Et le sort des chrétiens qui tiennent la campagne n'est pas, à quelques égards, plus heureux. Beaucoup ont abandonné, à leur tour, leurs maisons dans les villes. Il s'est opéré entre les musulmans et eux une sorte de chassé-

croisé, d'où est sortie la situation la plus anormale qu'on puisse imaginer. Aussi longtemps que la campagne militaire a continué, on n'a vu de part et d'autre que le but à atteindre, et l'espérance d'une solution prochaine contenait toutes les énergies; mais, à présent, les hostilités ont cessé, l'ardeur militaire est tombée, les grandes questions paraissent réglées, au moins en principe, et de toutes parts, l'impatience est grande d'arriver enfin à un dénouement, qui remette plus ou moins toutes choses en l'état. On a dit aux insurgés qu'on s'occuperait d'eux lorsqu'on en aurait fini avec les questions continentales. Ils ont cru qu'on ne leur demandait qu'un délai de quelques jours, et ils ont mis de la bonne volonté à l'accorder. Mais ils voient, comme toute l'Europe, avec la même stupéfaction et probablement avec un peu plus d'irritation, les jours succéder aux jours, les semaines et les mois s'écouler les uns après les autres, sans que les solutions attendues interviennent, sans que le conflit turco-grec arrive à son terme. Leur impatience augmente; leur inquiétude devient de l'anxiété. Aussi longtemps que l'été durera, on les contiendra peut-être; mais, dès les premiers froids, les choses changeront de caractère. La campagne ne sera plus tenable. La misère augmentera dans les villes. Alors, on ne sera plus seulement en présence d'une question politique, mais d'une véritable question sociale, aggravée par toutes les fautes commises depuis quelque temps. Le désespoir et la faim sont de très mauvais conseillers : il est à craindre que leurs conseils ne soient suivis. Les fusils peuvent partir tout seuls entre des doigts exaspérés. De plus en plus, les nouvelles de Crète deviennent alarmantes. On se demande ce que sera l'avenir prochain. Comment expliquer que l'Europe reste insensible aux avertissemens qui lui arrivent de tous côtés, et qu'elle continue d'y répondre par la même phrase stéréotypée, à savoir qu'on s'occupera des affaires de Crète quand on aura réglé les affaires turco-grecques? Celles-ci, à coup sûr, sont très urgentes, mais celles-là ne le sont pas moins. La seule différence entre les unes et les autres est que le temps aide peut-être — nous voulons le croire, puisqu'on le dit — à l'heureux règlement des affaires continentales, tandis qu'il rend de plus en plus difficile et peut-être inextricable celui des affaires insulaires. Les négociations poursuivies à Constantinople entre les ambassadeurs marchent lentement sans doute; elles reviennent trop souvent sur leurs pas; pourtant elles marchent; elles donnent à l'Europe l'illusion du mouvement; elles sont toujours sur le point d'aboutir; peut-être aboutissent-elles au moment où nous écrivons ces lignes. En Crète, au contraire, il n'y a ni négociations entre les puissances, ni intervention active et utile

d'aucune d'entre elles; on n'aperçoit pas même le commencement d'une solution quelconque. L'Europe est occupée ailleurs, et, suivant l'expression qu'appliquait autrefois M. de Bismarck à un État balkanique, elle laisse impassiblement la Crète « cuire dans son jus ».

Ce n'est pas ce qu'elle avait promis de faire, et les Crétois attendaient sans doute autre chose après les déclarations qu'on leur avait prodiguées. On leur avait dit que le départ du colonel Vassos et l'acceptation par eux de l'autonomie mettraient fin à une situation devenue intolérable. S'ils l'ont cru, ils se sont bien trompés, car le colonel Vassos est parti, ils ont accepté l'autonomie, et la situation ne s'est pas modifiée. Rien pourtant, nous l'avons dit et nous le répétons, ne serait plus facile que de résoudre, aujourd'hui encore, la question crétoise : il suffirait de choisir un gouverneur et de l'envoyer à la Canée en l'entourant d'un certain prestige et en lui attribuant des pouvoirs étendus. Il serait reçu comme un sauveur, et, grâce à la fatigue générale, il ferait accepter la constitution qu'il voudrait. Cette constitution est d'ailleurs presque faite. Les ambassadeurs des puissances y ont travaillé longtemps à Constantinople. Il s'agissait alors, à la vérité, de maintenir effective la souveraineté du sultan, mais il faudrait peu de changemens et de corrections pour que la charte d'hier s'appliquât à la situation d'aujourd'hui. La seule difficulté viendrait peut-être de la Porte. Le sultan, dans une communication aux puissances, explique sa manière de comprendre l'autonomie crétoise : la première condition qu'il impose à son fonctionnement est d'y faire présider un gouverneur ottoman, qui serait choisi par lui. Sur ce point, et sans doute sur beaucoup d'autres qui participent du même esprit, l'accord entre l'Europe et la Porte serait impossible à établir si on s'y attardait; mais il est probable qu'on ne le ferait pas. Les prétentions du sultan grandissent avec la faiblesse, les hésitations, les distractions de l'Europe. Il suffirait de montrer une volonté ferme et résolue pour faire tomber toutes les résistances. La situation du sultan en Crète n'est pas du tout ce qu'elle est sur le continent européen. En Thessalie, le sultan a été victorieux; il l'a été avec éclat; de plus il détient un gage, et il ne serait pas facile de le lui enlever s'il ne consentait pas lui-même à s'en dessaisir. Mais, en Crète, il n'a remporté aucune victoire; loin de là! Il est même probable, pour ne pas dire certain, que la Grèce, avec la supériorité qu'elle avait sur mer, serait facilement venue à bout de s'emparer de la Crète, pour peu que l'Europe l'eût laissée faire. L'Europe s'y est opposée pour des motifs sur lesquels nous n'avons pas à revenir. En agissant ainsi, elle a préservé

du plus grand danger les troupes turques qui, dans l'impossibilité où elles étaient de recevoir des renforts, auraient inévitablement fini par succomber. Elle a fait plus, elle a sauvé un très grand nombre de musulmans crétois, dont la situation est très malheureuse sans doute, mais qui vivent, et dont le sort ultérieur peut être adouci. Ils n'auraient certainement pas péri sans se défendre, sans se venger. La Crète aurait été mise à feu et à sang. L'intervention européenne l'a préservée de ces horreurs. Ce sont là des faits incontestables, et qui constituent des titres. L'Europe est en droit aujourd'hui de faire de la Crète ce qu'elle voudra : nous lui demandons seulement de vouloir en faire quelque chose. Les moyens ne lui font pas défaut : la bonne volonté seule lui a manqué jusqu'ici.

On avait parlé d'une candidature au gouvernement de l'île, pourquoi n'en parle-t-on plus? Il s'agissait de M. Numa Droz, ancien président de la Confédération helvétique, homme politique et jurisconsulte. Cette candidature a-t-elle été formellement écartée? Nous n'en savons rien. Qu'on y revienne ou qu'on en fasse surgir une autre, peu importe, pourvu qu'on prenne un parti. A défaut d'un modeste citoyen, veut-on un prince de grande famille? Est-ce que l'inépuisable maison de Saxe-Cobourg n'en a pas quelques-uns encore de disponibles? Est-ce que les trônes de l'Europe sont dégarnis de tout entourage? Il suffirait de feuilleter l'almanach de Gotha pour trouver ce qu'on cherche. Ne veut-on pas d'un prince? Ne le juge-t-on pas indispensable? Préfère-t-on un général? Peut-être, en effet, dans les circonstances actuelles, le choix d'un militaire serait-il opportun. Nous en avons envoyé un à Madagascar, et nous n'avons pas eu à le regretter. On en trouverait dans plusieurs pays d'Europe, qui ont déjà fait des expéditions coloniales plus ou moins brillantes et dont le nom est entouré d'un certain prestige. Militaire, prince, homme politique, il faudrait tout accepter si on proposait quelqu'un, car il est temps de tirer la Crète de la situation indéterminée où elle se trouve, et où l'Europe, insensible, impitoyable, la laisse se débattre sans lui tendre la main. En agissant ainsi, ou, pour mieux dire, en n'agissant pas du tout, en s'abstenant de toute intervention, l'Europe encourt une responsabilité qui devient chaque jour plus lourde. Combien de fois n'a-t-elle pas dit qu'elle prenait la Crète sous sa tutelle? Quand on a contracté devant le monde et devant l'histoire de tels engagemens, il faut les tenir. Mais lord Salisbury ne juge pas que le concert européen soit susceptible de s'appliquer à deux besognes en même temps, et les apparences donnent raison à son scepticisme. Toutefois, si on

ne s'arrête pas à la surface et si on va au fond des choses, on arrive à une conclusion différente. Il y a plusieurs mois déjà que l'Europe aurait pu terminer les affaires de Crète, si elle l'avait voulu. Le concert européen, dont on a tant médit, se serait un peu relevé par là dans l'estime générale. Pendant qu'il est aux prises avec les difficultés de Constantinople, il laisse s'en accumuler de nouvelles à la Canée. Cette conduite est si maladroite, si difficile à comprendre, si impossible à justifier, qu'on se demande si elle ne cache pas quelque arrière-pensée, de celles-là peut-être qu'on n'ose pas s'avouer distinctement à soi-même, qu'on évite de formuler, et qu'on laisse à l'état flottant et vague, en attendant du hasard l'occasion de les rendre plus précises. Nous voulons espérer que la situation de la Crète sera prochainement réglée, et que l'Europe n'y trouvera pas des obstacles insurmontables; mais s'il en était autrement, si on apprenait tout d'un coup que des troubles se sont produits, que l'incendie enflamme de nouveau l'horizon, que le sang a coulé, on se demanderait à qui en revient la faute, et on n'aurait pas beaucoup de peine à le trouver. La Crète pourrait reprocher à l'Europe de lui avoir manqué de parole, et, parmi les puissances elles-mêmes, on rechercherait sans doute d'où sont venus de malencontreux conseils d'ajournement. Se dérober à une tâche au moment où elle s'impose est aussi imprudent, parfois même aussi coupable, que de provoquer par une initiative imprudente des espérances qu'on ne peut pas satisfaire et des troubles qu'on ne peut pas apaiser.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.





LE DÉSASTRE

TROISIÈME PARTIE (1)

I

Un rais de soleil filtrait sous la porte. Dans le couloir frais de la petite maison bourgeoise, une odeur, linge humide et conserves, s'exhalait des armoires. Du Breuil, mal éveillé d'un court sommeil, répondait à peine aux salutations de ses hôtes. C'étaient de vieilles gens, un M. et une Mme Poiret, des commerçans de la ville, retirés depuis des années dans ce village de Moulins, aux portes de Metz. L'angoisse rendait leur voix criarde, faisait trembler leurs mains. Ils contemplèrent le visage altéré, les vêtemens poudreux de cet officier qui venait de dormir une nuit sous leur toit, de cet inconnu de passage que jamais sans doute ils ne reverraient, puis avec tristesse ils détournèrent les yeux. Qu'est-ce que demain leur réservait? Quels tracas, quel deuil? Et tous deux songeaient à leur pauvre vie bouleversée, à l'invasion imminente. A toute seconde ils regardaient du côté de la fenêtre, prêtaient l'oreille.

Un immense bruit continu montait de la route. Du Breuil, encore assourdi du tumulte de la veille, écoutait avec inquiétude cette rumeur confuse. C'était un bourdonnement lointain, avec des cris, des jurons, des appels. La porte ouverte, il demeura

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 septembre.

saisi. Entre les maisons, le fleuve humain coulait à pleins bords, charriant comme des épaves un prodigieux amas de voitures.

Aussi loin que la vue s'étendait, en avant, en arrière, ce n'étaient que fourgons encastrés l'un dans l'autre, ambulances peintes en gris, cantines en vert, des caissons d'artillerie, des fourragères, des prolonges chargées d'avoine et de vivres, un entassement inouï, un défilé sans fin d'innombrables voitures de réquisition, depuis l'antique charrette paysanne jusqu'à des haquets et des breaks. Les unes à moitié vides, d'autres pleines à verser. Les charretiers juraient, sacraient. Des estafettes essayaient en vain de se frayer un passage. Des troupes de toutes armes, mélangées, confondues, cheminaient péniblement à travers les intervalles. Ici une batterie d'artillerie, les pièces séparées les unes des autres par des carrioles chargées de sucre. Là, une file de blessés, figures pâles, linges sanglans, qui gémissaient à chaque secousse des cacolets. Et partout, un désordre, une bousculade, un enchevêtrement sans cesse renouvelés — arrêts brusques, rires, plaintes, coups de fouet, et sur le brouhaha de cette foule grouillante, le soleil, l'azur!... Mais un soleil déjà chaud qui faisait perler la sueur aux visages rouges, une âcre poussière salissant l'azur frais.

Du Breuil eut le cœur serré. Cette route où s'entassait l'armée entière le fit songer à celle de Forbach. Ce matin de retraite ressemblait au soir de panique. Ses courtes joies d'hier, les minutes d'ivresse lorsque les mitrailleuses déchiraient l'air et que son cœur criait victoire, lui firent horreur. Il continuait à ressentir l'immense dégoût de la nuit devant les cadavres, le même écœurement plus profond, plus attristé. Et de l'inquiétude s'y mêlait, une terreur que cette soi-disant victoire ne fût en réalité qu'une boucherie en pure perte. Un succès? Soit, mais pire qu'une défaite. La marche sur Verdun s'en trouvait retardée, compromise peut-être. Que le prince Frédéric-Charles gagnât de vitesse, on serait forcé de combattre encore, dans une situation d'infériorité flagrante.

Chaque minute de retard était une chance perdue. Stagnante jusque-là, l'armée devait maintenant par toutes les routes s'écouler en hâte, fuir. Ou bien qu'on fît tête résolument, pour écraser l'armée de Steinmetz inférieure en nombre et se retourner ensuite contre celle du prince Frédéric-Charles... Mais rien n'était plus désastreux que la lenteur de la retraite. Il eût fallu main-

tenir en arrière les convois généraux, les voitures auxiliaires, utiliser surtout les diverses routes, au lieu de laisser s'engouffrer dans cette issue unique, ce long boyau, l'immense moutonnement d'une armée de cent soixante-quinze mille hommes, et tout ce qu'elle traîne avec elle de charrois, de munitions et de bagages.

Il eut un sourire amer en pensant à l'indifférence coupable de certains chefs. N'avait-on fait, en changeant de commandement, que le troc d'un borgne contre un boiteux?... Le souvenir de l'hostilité qui dès les premiers jours s'était manifestée entre le maréchal Bazaine et son chef d'état-major lui serra le cœur... Quelle triste chose, en un pareil moment, la persistance des malentendus, des impérities, du laisser aller!... Si le chef du génie, le général Coffinières, avait provoqué des ordres pour faire détruire les ponts d'Ars, de Novéant, de Pont-à-Mousson, si les prescriptions venues d'en haut avaient été interprétées dans le sens le plus large par le général Jarras, au lieu d'être servilement appliquées, est-ce que l'armée ne serait pas hors d'atteinte à cette même minute, répartie en bel ordre sur les différentes voies qui accèdent à Verdun? Mais voilà, personne n'y mettait du sien. Tous se cantonnaient dans leur cercle d'action limitée, satisfaits s'ils se sentaient couverts par la responsabilité d'autrui.

Sur le trottoir, Francastel passa. Il avait repris sa belle assurance.

— Bonjour, mon commandant! cria-t-il.

Ils prirent le chemin du grand Quartier général. Les bureaux étaient installés tant bien que mal dans la maison où le général Jarras avait couché. Rasé de frais, sanglé dans le dolman vert clair scintillant de petits boutons, Francastel portait la tête haute, sous le talpack noir. Son sabre traînait sur le pavé. Un monocle, que Du Breuil remarquait pour la première fois, soulignait encore la jactance habituelle de sa physionomie :

— Quelle victoire, mon commandant! Nous leur avons donné une rude leçon. Par exemple, il y a eu des momens où ça chauffait!

Du Breuil, au souvenir du vantard penché sur ses fontes, gardait le silence. Encouragé, Francastel prit un air modeste, poursuivit :

— Chacun a fait son devoir. Vous savez qu'hier, à Longeville, où l'Empereur logeait, nous avons mis pied à terre une minute :

le maréchal a rendu compte. Il paraît que Sa Majesté a dit, en lui tendant la main : — « Eh bien, monsieur le maréchal, vous avez donc rompu le charme ! » L'entourage faisait chorus.

Dans la salle où la plupart des officiers de l'état-major étaient réunis, un grand tapage régnait. On attendait le retour du général Jarras. Il venait de se rendre auprès de Bazaine pour lui demander ses instructions. Avec force gestes, les uns expliquaient les missions qu'ils avaient remplies ; ils ne tarissaient pas sur leurs dangers, leurs aventures. D'autres commentaient le rôle des grands chefs. Par une malveillance naturelle, ils les jugeaient tous avec une extrême sévérité, on avait remporté néanmoins un gros succès ; Massoli murmura même : un triomphe. La plupart voyaient là un juste retour des choses, se laissaient aller à un espoir sans bornes, une confiance aveugle.

Restaud jeta :

— Un triomphe qui nous coûte, et qui nous coûtera cher !

Du Breuil songea au râle des blessés, à la pâleur des morts. L'épouvantable vision se levait à nouveau, avec les champs jonchés de cadavres.

— Ça n'a pas traîné, dit Restaud ; de quatre à huit ! Le 3e et le 4e corps ont fait une rude besogne.

— Les pertes ? jappa Floppe.

— Trois ou quatre mille hommes.

— Et le général Decaen !

— Blessé seulement ! Et le pauvre Kelm !

— Eh bien ? fit Du Breuil.

— Une balle dans le front !

Fataliste jusqu'au bout, Kelm. Il avait dit à Décherac, en trottant vers Borny :

— Vous prendrez mon portefeuille, si je suis tué. — Il avait ajouté : — Je suis sûr de mon affaire.

Il y eut un silence. On passait à d'autres noms. Ils tombaient à travers l'indifférence générale. Chacun, l'œil sec, songeait à soi, aux siens. Les meilleurs, capables, comme Du Breuil, de s'attendrir devant un spectacle pareil à celui de la nuit, demeuraient insensibles, tout à l'angoisse, à la trépidation de l'heure présente.

Floppe reprit :

— Eh ! eh ! les souliers du mort, bonne chose. Voilà le maréchal Lebœuf pourvu.

Francastel mit Du Breuil au courant. L'Empereur avait donné

de suite à l'ex-ministre la succession du général Decaen, le 3e corps.

— Cette fois, précisait Floppe, il a chaussure à son pied. — Et, pinçant les lèvres, il ajouta : — Ne forçons point notre talent...

Laune parut, suivi de Décherac, qui était en train de lui dire :

— Il y avait encore à deux heures du matin des divisions sur le terrain.

— Je sais, je sais, fit Laune, sèchement.

Il se tourna vers la fenêtre, d'où montait l'incessant vacarme de la route, grommela :

— Ah ! cet encombrement, c'est complet !

La mission que Du Breuil reçut une demi-heure après lui rendit confiance. Il griffonnait à la hâte sur son calepin l'ordre au 4e corps « de reprendre immédiatement le mouvement, de gagner le plus tôt possible les points assignés... » Et, sous la dictée du général Jarras, les mots prenaient un sens rassurant. La pensée du chef veillait. Des camarades allaient comme lui la porter en tous sens, aux 2e, 3e, 6e corps ; et l'immense troupeau disséminé, obéissant à la voix muette, allait se reformer aussitôt, suivre des voies certaines, converger vers un but déterminé...

Il descendait maintenant la route de Longeville, faisait vingt mètres, s'arrêtait, repartait. Il longeait, suivi d'un planton (un petit chasseur à cheval dont il sentait le regard rivé dans son dos), de longues files d'hommes piétinantes, — lignards de la division Lafont de Villiers. — Courbés sous le sac, le fusil à la bretelle, tous le dévisageaient avec des faces de résignation, les unes goguenardes, d'autres impassibles. Ils avaient les traits tirés, les joues creuses de galériens qui ne mangent pas, dorment à peine. Les uniformes étaient blancs de poussière, les visages jaunes, les mains noires. Il reconnut, au passage, son cousin Védel, et, dans le rang, le vicomte Judin, qui traînait le pied. Il n'eut que le temps d'échanger un regard, un sourire.

Sur la chaussée roulait toujours l'immense fleuve. Au grand désespoir d'un vaguemestre cramoisi, qui gesticulait, aphone, les yeux jaillis de l'orbite, des charrettes de convoyeurs auxiliaires, chargées de bagages d'officiers, s'étaient glissées entre les voitures d'un convoi régulier de l'intendance ; et les prolonges pleines de biscuit, les fourgons de munitions s'échelonnaient à l'infini, pêle-mêle avec des cantines, des ambulances, des haquets aux pyramides de malles. Des batteries entières immobilisées, des parcs de réserve, des escadrons apparaissaient de loin en loin, pris dans le

remous de l'insensible courant. Impossible de se jeter à droite, ni à gauche, d'avancer, de reculer. On était englué là. Il fallait suivre. Au milieu d'imprécations, de rires, de chants, fondus en un seul bourdonnement, l'effrayante cohue roulait, dans un ressac perpétuel d'arrêts et de départs. Un nuage gris flottait au-dessus de la route, accru sans cesse. Le soleil en plein azur chauffait. Du Breuil toussa, pris à la gorge par la poussière épaisse, l'odeur âcre de cette foule en sueur.

A hauteur de Scy, dont le clocher pointait dans la verdure sur le flanc du Saint-Quentin, comme il tournait les yeux vers la plaine, à sa droite, il aperçut une escorte de chasseurs à cheval. Elle venait en sens inverse, sur le trottoir opposé. Au-dessus, un fanion tricolore ondulait.

Il se haussa sur ses étriers. En avant de son état-major qui chevauchait en file indienne, un général corpulent parut. Du Breuil reconnut dans cet homme au gros nez, aux fortes moustaches retombantes, son chef de la veille, l'ex-ministre. Il eut une seconde de compassion. Pauvre maréchal Lebœuf! Après avoir été le grand-maître, le directeur de l'armée, être réduit à venir saluer un camarade qui lui obéissait la veille, obéir à son tour! c'était dur... Mais le masque restait lourd, indifférent, ne laissant rien percer.

Bah! pourquoi le plaindre? Il était trop heureux, dans sa disgrâce. A chacun selon son mérite... Il songeait encore : Une belle chose tout de même, cette discipline militaire, cette règle inflexible qui plie chacun, du plus humble pousse-caillou à ce maréchal de France, hier encore chef suprême. Derrière le maréchal, Blache, à son rang, montrait son visage rouge, plus souriant que de coutume. Une satisfaction éclairait les yeux bougons du Sanglier. Le plaisir de reprendre du service, se dit Du Breuil... Il aimait les qualités frustes de Blache, le savait courageux et dévoué, sous des apparences brusques.

Il approchait de Longeville, venait de franchir le passage à niveau de la nouvelle ligne ferrée, de Verdun à Metz, dont la construction s'achevait. Dans les prairies qui longent la route à droite, des troupes faisaient le café. La division Tixier, du 6e corps, avait posé les sacs. Près des feux en train de s'éteindre, des escouades causaient. Les marmites n'étaient pas encore rebouclées. Jambes pendantes sur le bord du fossé, des fantassins fumaient, avec insouciance. Un sergent-fourrier, imberbe, pâle, ronflait, la

bouche ouverte, la tête contre son fourniment. Du Breuil croisait un groupe d'officiers, autour d'un colonel qui consultait sa carte, assis sur un pliant. Soudain, sur les hauteurs de Montigny, on vit floconner dans l'air un petit nuage blanc opaque. Une détonation retentit. Presque aussitôt un point noir, un obus en droite ligne siffla, grandit. Une lançade de Brutus affolé emporta Du Breuil; l'obus, au milieu du groupe, éclatait. Seconde éperdue, où, dans un éclair rouge, il eut aux tempes le vent de la mort, aux yeux cet horrible tableau : une tête coupée net, trois corps qui s'affalent, et par terre, dans une mare de sang, près du pliant resté debout, le colonel blanc comme un linge, le ventre et les jambes broyées. Il se retourna. Le petit chasseur trottait derrière lui.

Un second, puis un troisième obus éclataient, sans blesser personne. Comme il atteignait les premières maisons de Longeville, de violentes détonations, à gauche, retentirent. Le Saint-Quentin répondait.

Il dut ralentir, devant un long pavillon, dont la cour était pleine d'officiers et de gens à la livrée verte refluant jusque dans la rue, où des fourgons et des équipages stationnaient. Aux voitures timbrées des armes impériales, à la compagnie de garde, immobile sous les armes, il reconnut la maison où le Souverain venait de passer la nuit. L'alerte causée par les obus de Montigny était grande. On venait de prescrire en hâte le départ. Sensation étrange, douloureuse presque pour lui, de cet Empereur en fuite, devenu du jour au lendemain un personnage d'apparat qui embarrassait les autres, embarrassé de lui-même.

La figure du petit chasseur le frappa; elle exprimait maintenant une joie naïve de badaud. Puis les yeux du faubourien eurent un éclair; une blague voyoute déformait le coin de la bouche. Du Breuil revit le dîner de Saint-Cloud, le visage auguste, et cet air de souffrance, d'accablement...

Il mit une heure à franchir les deux kilomètres qui séparent Longeville du Ban-Saint-Martin. Comme il traversait un régiment de lignards au repos, il eut le cœur aux lèvres, se boucha le nez. Une odeur insupportable se dégageait. Des tringlots qui passaient, juchés sur une prolonge d'avoine, ricanèrent :

— Tas de charognards!

— Tas de rossards! leur jetaient en réponse des voix de mépris, un peu envieuses.

Mais il n'y avait pas à en douter... Cette odeur!... Le régiment

entier s'émouvait, et des marmites rapidement enlevées des sacs, vite chacun lançait au loin dans les champs ses quatre jours de viande crue, décomposée au soleil.

Le Ban-Saint-Martin apparaissait avec ses hautes masses de verdure, toutes blanchies de poussière, l'entassement sur sa plaine rase d'une innombrable quantité de voitures, maintenues là par des vaguemestres à bout de forces. Toutes attendaient de prendre rang, guettaient la seconde favorable où se glisser à leur tour... Et des troupes sortaient encore de Metz, une division entière qui avançait lentement, les zouaves et les grenadiers de la Garde. Les brandebourgs blancs se confondaient, sous la poussière, avec la tunique bleue, devenue blanche; blancs aussi les pantalons garance, blanches les larges culottes des zouaves. Chaque visage semblait recouvert d'un masque, les moustaches comme saupoudrées de farine.

Une détonation lointaine, un coup de mine dont l'écho se répercuta longement, fit alors tressaillir chacun : « C'est le pont de Longeville qui saute »! dit une voix de paysan, à la tête de ses chevaux, près de Du Breuil.

Il erra longtemps, et de renseignemens en renseignemens parvint au Sansonnet. Le général Ladmirault sortait de table. Il écouta la lecture de l'ordre faite par Du Breuil sur son calepin. Son regard soucieux embrassa les prairies où ses divisions bivouaquaient, les routes encombrées d'attelages, la masse verte du Saint-Quentin. Entre les hauteurs, le col de Lessy dentelait le ciel clair de sa dépression, échancrure d'azur, où glissaient de lourds nuages blancs poussés par le vent d'ouest. On percevait un bruissement presque insensible, murmure lointain d'armée en marche. Le général se tourna vers son chef d'état-major. Ils conférèrent. Ladmirault disait :

— Hâter le mouvement, c'est facile à dire! Comme s'ils ne savaient pas que tous ces chemins-là sont encombrés! — Il haussa la voix : — Du côté de Châtel, un équipage de ponts barre la route, qui n'est pas large, sur une distance considérable. Il y a des bagages de tous les corps, il y a de tout, de l'artillerie, de la réserve. Comment veut-on que je passe? Pourquoi ne pas utiliser la route de Briey?...

Du Breuil, sa mission remplie, serra la main d'un aide de camp, le comte de Cussac, cet officier dont il avait, la veille, demandé des nouvelles au pauvre Vacossart... Membres du même

cercle, tous deux avaient taillé plus d'une banque au Sporting-Club, dépêché plus d'un souper, entre Rose Noël et Nini Déglaure. Ces souvenirs leur parurent étranges. Avaient-ils vraiment vécu de la sorte, autrefois? Depuis quinze jours, ils étaient d'autres hommes, ils se voyaient autres.

Lesté d'une aile de poulet, d'un verre de bordeaux, — le petit chasseur avait dévoré la carcasse et vidé le fond de la bouteille, — Du Breuil partait. Il retraversa les campemens du 3e corps, mis en rumeur par l'ordre de départ. On abattait les tentes, on chargeait les bagages. Quelques faisceaux étaient déjà rompus. Les troupes s'alignaient.

Aux portes de Metz, au Ban-Saint-Martin, l'envahissement recommença. Et sous le ciel de plomb, c'était le même tumulte, la coulée en avant du fleuve d'hommes et de voitures. Tout cela suant, peinant, soufflant, jurant, les chevaux s'abattant, les conducteurs fouaillant, bâtonnant leurs attelages sous la poussière aveuglante et le soleil ardent. De distance en distance, il reconnut quelques-uns de ses camarades de l'état-major général. Ils s'efforçaient de mettre un peu d'ordre. Restaud, rencontré à hauteur de Longeville, lui apprit que le maréchal avait prescrit de licencier les voitures auxiliaires.

— Mais elles portent les vivres! dit Du Breuil.

— Nous en trouverons en route.

— Il eût été plus simple d'utiliser dès hier les chemins de Lorry, de Woippy, ou bien de laisser à Metz tout cela, grommela-t-il.

Il ne pouvait comprendre cette conduite d'un chef qui, en pleine retraite, devant un ennemi entreprenant, attendait, pour se débarrasser d'impedimenta inutiles, qu'ils eussent produit un tel désordre, un encombrement si funeste.

— A quoi bon discuter? fit Restaud. J'exécute.

On ne pouvait cependant licencier les voitures qu'une fois déchargées; il fallait donc les ramener en arrière. Celles qui n'avaient pas dépassé Longeville, étaient seules en mesure de rebrousser chemin. Les autres, engagées dans le défilé, demeuraient contraintes d'avancer. Elles n'eussent, en faisant demi-tour, servi qu'à redoubler la lenteur et le désarroi. Et tandis qu'aidé d'intendans et de vaguemestres, Restaud barrait le passage aux convoyeurs en délire, une à une, les voitures du train, l'artillerie, les réserves se détachaient de l'enchevêtrement des pre-

mières charrettes immobiles, pêle-mêle avec de l'infanterie en marche, défilant peloton à peloton, blancs de poussière, des souliers au shako.

Les convois du 2e corps et du grand Quartier général, sans compter d'innombrables bagages, continuaient leur route, l'ascension lente du plateau, l'interminable piétinement sous le soleil.

A Moulins, plus personne. L'état-major venait de partir. Il était quatre heures. Les ordonnances allaient se mettre en route avec les chevaux de main. Du Breuil aperçut Frisch en train d'assujettir le surfaix de Cydalise; Brutus, trempé d'écume, hennit. Il changea de monture, enfourcha la jument déçue, qui se mit à traîner la patte, par ruse. Il l'éperonna, prit le trot, tandis que Frisch, près d'un seau réquisitionné en hâte, épongeait Brutus ravi, l'empêchant à petits coups de longe de boire l'eau sale vers laquelle il tendait avidement l'encolure, sa lèvre retroussée sur le rose des gencives.

Quelle chaleur! Du Breuil eût donné n'importe quoi pour étancher sa soif. A l'endroit où la route bifurquait, vers Châtel-Saint-Germain, il n'y put tenir, s'approcha d'une auge de pierre, devant une ferme. Elle était vide. Le petit chasseur comprit : « Si mon commandant voulait boire... » Il avait rempli sa gourde à Moulins, la lui présenta d'un geste spontané. La simplicité de l'offre le toucha. Il but une gorgée.

Ils s'engagèrent sur une voie romaine qui accédait au plateau plus directement que la route. Au-dessous d'eux la petite vallée de Rozérieulles étala ses prairies, ses toits rouges, la verdure sombre des noyers. A mesure qu'ils montaient, le cercle de l'horizon s'élargissait. Ils dominaient maintenant la vallée de la Moselle. Un épais nuage de poussière serpentait au-dessus de la route, d'où s'élevait un brouhaha confus. Dans l'azur splendide, le vaste paysage ensoleillé se déploya. Les rivières dessinèrent à travers le damier des champs et les bouquets d'arbres leurs méandres bleus; et dans l'air calme, Metz apparut, blanche, avec ses maisons innombrables. La haute masse de la cathédrale profila sur l'azur sa silhouette carrée. La ville lorraine souriait, heureuse, dans son corset aux dentelles de pierre. Un peu de brume dorée l'enveloppait de gloire.

Ils restèrent un instant immobiles, le petit chasseur insouciant, trouvant ça « chouette », Du Breuil ému jusqu'au fond de l'âme.

— Adieu, Metz! dit-il, après quelques secondes.

Et poussant leurs chevaux, ils gagnèrent de l'avant. Le cercle de l'horizon diminua, diminua. Il n'y eut plus autour d'eux que le plateau, derrière eux que le ciel.

— Comment t'appelles-tu, fit Du Breuil, d'où es-tu?

— Jubault, mon commandant, de Tours.

— Ça ne te fait rien de quitter Metz?

— C'est pas trop tôt, mon commandant, sourit l'homme, enhardi.

Et Du Breuil murmura : — Oui, — mais il n'eût pu dire au fond de lui-même s'il en était joyeux ou triste.

Le plateau était couvert de troupes. A la descente des Génivaux, l'encombrement reprenait, terrible. Encaissée dans un petit ravin, la route n'était plus qu'une profonde ornière, défoncée par le creusement des roues, le grattage incessant des semelles. On enfonçait dans un mètre de poussière. Elle flottait dans l'air comme un brouillard. Les hommes et les chevaux en étaient blancs, méconnaissables.

Soudain, près de Gravelotte, comme il se retournait, il aperçut sur le versant qu'ils venaient de quitter, commodément posté à cinq cents mètres le long d'un bois, un individu qui braquait une jumelle. Le uhlan mettait pied à terre, ouvrait tranquillement une carte ou un calepin, prenait des notes.

— I' s' gêne pas, fit le chasseur.

Du Breuil eut un geste de rage, chercha son revolver. Mais non, ce serait une balle perdue. Posément le uhlan avait replié sa carte, ressanglé, puis enfourché sa bête. Il disparut.

— Bien le bonsoir, reprit Jubault. Il y en a partout! Ils la connaissent! Ils s' déguisent en forains. Ils nous suivent à cheval, avec des blouses blanches et des sabots...

Ils atteignaient les premières maisons de Gravelotte. L'état-major général tout entier stationnait sur la voie publique, devant l'habitation de l'Empereur. Un peu en arrière, des cavaliers de l'escorte promenaient en main les chevaux paquetés. Du Breuil mit pied à terre, rendit compte au général Jarras. La suite impériale, des généraux, des chambellans, se mêlaient aux groupes, impatiens de nouvelles. Chacun devisait sur les événemens. Bazaine était en train de conférer avec l'Empereur. On attendait la fin de l'entretien. Le Prince impérial allait d'un groupe à l'autre, la figure inquiète. A son approche les voix baissaient,

les conversations changeaient de tour. Il interrogeait ceux des officiers qu'il connaissait de vue, s'appliquait à saisir le sens exact des mots, sous le respect des réponses évasives. Le visage de l'adolescent reflétait ses préoccupations. Il semblait se rendre compte de la gravité des circonstances.

Du Breuil rencontra l'éternel sourire de Décherac. Cette fois il était triste, disait clairement : « Le pauvre enfant ! » Les deux officiers hochèrent la tête :

— Savez-vous une chose? fit Décherac, c'est aujourd'hui le 15 août. Drôle de fête!

Le saisissant contraste émut Du Breuil. Le 15 août, les cloches de Notre-Dame, les adresses et les délégations des corps constitués de l'État, les rues pavoisées, les illuminations du soir!... — La glorieuse série des 15 août passés défilait dans l'ironie amère de son âme. Tout cela était loin.

— Oui, drôle de fête! répéta-t-il.

— Bazaine l'a souhaitée à l'Empereur en arrivant. Il lui a offert un bouquet de maigres fleurs, cueillies dans le jardin de la maison où il campe.

Ah! ce bouquet chétif, offert à l'Empereur par le commandant de son armée!... Du Breuil le trouva symbolique vraiment, cet hommage solitaire des troupes encore fidèles. A ses oreilles, les acclamations absentes se mirent à tinter comme un glas ; et de se révéler jour de fête, ce jour de détresse et d'abandon lui parut plus douloureux encore, dans le silence morne et les chuchotemens. Les visages n'étaient qu'inquiétude, égoïsme, oubli.

L'entretien se prolongeait. En tournant les yeux vers les fenêtres closes de la petite maison, il reconnut dans un groupe la haute figure sèche du général Jaillant. Il ne prononçait pas un mot; ses minces lèvres restaient serrées, sous le bec d'aigle impérieux. Près de lui, fouillant d'une lorgnette les bois et le débouché d'Ars, un chambellan s'agitait. Du Breuil l'entendit murmurer : « Ces bois ne sont pas sûrs, général... » Sa voix tremblait un peu. Jaillant haussa les épaules : « Après? » Le chambellan fit face. Ce visage défait!... Du Breuil hésitait à le reconnaître : le comte Duclos! Les moustaches cirées gardaient un reste d'arrogance, mais ces yeux où brillait la peur, cette voix blanche, si provocante naguère!...

— Il n'est pas encore remis de l'alerte, glissa Décherac. L'Empereur a failli être enlevé par des uhlans cette après-midi.

Ils étaient à 1 200 mètres, en vue de la route. Ils ont laissé défiler le cortège... Bizarre, n'est-ce pas?

Floppe, survenu, jeta:

— L'angoisse est telle que l'Empereur voulait aussitôt gagner Verdun. Mais pas d'escorte. La cavalerie de la Garde arrive seulement. Elle est éreintée. Alors on ne s'en va que demain au petit jour.

Des éclats de voix attirèrent leur attention. Un général, la tunique ouverte sur sa ceinture rouge, parlait avec animation. Il était à cheval, blanc de poussière, ayant comme les autres marqué le pas tout le long de la route. Du Breuil reconnut le gros général Chenot, commandant une division du 6e corps. Il ne l'avait pas revu depuis la soirée de Saint-Cloud, lorsque écrasant sa nuque rouge sur un col aux broderies d'or, il s'en allait sous les lustres, bras dessus, bras dessous, causant avec Jaillant. Il se plaignait violemment à Jarras, un de ses vieux camarades. Il aperçut Du Breuil, fit bonjour d'un signe, et sans baisser le ton, continua ses récriminations. Il désignait maintenant les généraux de la suite, montra Jaillant de loin, ricana avec amertume: « Pas la peine d'être si fier... joli pétrin... les conseilleurs ne sont pas les payeurs... » Et Du Breuil le revoyait encore sous les lustres, tenant Jaillant sous le bras, sincère comme aujourd'hui.

Il y eut un mouvement, puis un grand silence. Sur le seuil de la petite porte, derrière Bazaine, l'Empereur parut. Il avait un teint de cendre, des yeux morts; des boursouflures, dessous, faisaient poche. Il portait la petite tenue de général sous un pardessus civil. La démarche était lourde, affaissée. Bazaine prit congé. Le Prince impérial s'approchait de son père. Les familiers s'empressèrent. Déjà, dans un va-et-vient, l'état-major remontait à cheval, gagnait ses logis de passage... Du Breuil y songeait encore, lorsque Décherac, à table, raconta le mauvais effet produit sur les troupes, en ce jour anniversaire, par la vision du Souverain. Il avait présidé, depuis midi, au lent défilé de l'armée. En face de la chaussée, devant l'interminable cohue, il était resté des heures entières, assis sur une chaise de cuisine. Et sans un cri, sans un vivat, les divisions étaient passées, silencieuses, devant cet homme à l'œil terne, au teint blafard, qui était l'empereur Napoléon III. Cette rêverie du malheureux, regardant s'écouler devant lui ce qui restait de sa puissance, personne, même Floppe, n'y pouvait penser sans tristesse.

A la nuit, on apprit que la division de Forton avait eu un engagement sérieux, du côté de Mars-la-Tour. Elle avait dû rétrograder sur Vionville. Par suite, le 2e corps, insuffisamment couvert sur son front, restait en avant de Rezonville, le 6e corps à sa droite. Les derniers régimens de la Garde arrivaient. Ils se plaçaient, ainsi que les réserves d'artillerie et le parc, en avant de Gravelotte.

Sur la route de Doncourt, la division Du Barail, seule, parvenait à Jarny. On sut, par des estafettes, que le 3e corps était en marche. Quant au 4e, il stationnait encore près de la Moselle, n'ayant pu avancer à travers les routes obstruées. Divers renseignemens, fournis par des reconnaissances et des espions, faisaient connaître en même temps que des troupes allemandes, évaluées à 25 000 hommes, débouchaient par les ponts d'Ars, de Novéant, se dirigeant sur Mars-la-Tour. Elles fourmillaient dans les bois de Gorze. Il fallait se hâter si l'on ne voulait voir la route manquer devant soi. Des ordres furent envoyés à tous les corps, prescrivant qu'on se gardât au loin. L'armée devait, à la première heure, se tenir prête à partir. Et tandis qu'en maugréant, ceux de ses camarades qui n'avaient pas encore rempli de mission montaient à cheval à leur tour, Du Breuil s'allongeait avec ivresse sur un étroit lit de camp, s'endormait d'un sommeil fiévreux.

Avant l'aube, le cri d'un coq déchira l'air. Des piétinemens de chevaux, qui se rangeaient avec un bruit sourd sous les fenêtres, l'éveillèrent. Sur pied d'un saut, il contempla avec stupeur la chambre inconnue, les poutrelles du plafond, le buffet garni d'assiettes peintes... Soudain, au mur, un portrait de l'Empereur... Il se souvenait! Il était à Gravelotte. L'Empereur partait ce matin même, fuyant l'armée.

Cruelle, la comparaison d'un autre départ s'imposait à lui. Il revoyait le quai de la petite gare dans le parc de Saint-Cloud, le train rangé le long de la voie, les voitures vertes aux N couronnées... Ah! les illusions d'alors, l'adieu touchant, l'enthousiasme, l'espoir! Il revit les courtisans dorés, l'agitation des aides de camp, les ministres, les familiers, puis le coup de sifflet, le train qui s'ébranle, emportant, dans un rayon de soleil le destin même du pays, la fortune de la France.

Du seuil, il embrassa la route grise, l'alignement des lanciers de la Garde et des dragons de l'Impératrice, immobiles dans leurs manteaux blancs. Une aube pâle rendait livides les vi-

sages. Un cheval parfois s'ébrouait, grattait le sol du pied. La plupart dormaient, raides, sur leurs pattes. Devant la maison de l'Empereur, les voitures de la cour attendaient. Il fit quelques pas, tressaillit. Une voix le hélait : « Pierre ! »

Elle partait du rang. Il regardait, hésitant. « Tu ne me reconnais pas? » dit la voix. Il eut chaud au cœur. Lacoste! S'il le reconnaissait!... A sa place de bataille, à côté d'un vieux maréchal des logis, — le vétéran de Saint-Cloud, parbleu ! — Lacoste dressait son buste maigre. Il semblait plus grand, plus sec que de coutume. Il avait les narines pincées, les yeux caves. Le bleu si limpide du regard, l'eau pure des yeux était sombre. Une rage concentrée lui durcissait les traits. Le feu de la fièvre rougissait ses pommettes.

— Sale nuit, dit-il. Debout depuis deux heures... on s'astique! Bien la peine !... pour déguerpir...

Du Breuil flatta Conquérant de la main.

— Ça le dégoûte aussi, va! c'est trop bête. Dire que je n'aurai seulement pas vu la couleur d'un Prussien. Depuis quinze jours, des marches, de la pluie, de la boue... Borny, enfin! On va se battre... Je t'en fiche! Et ce matin, où ça ne s'annonce pas mal, en route pour Châlons! Métier de gendarme, de garde-malade, de Jean-f... est-ce que je sais? Mais de soldat, allons donc!

La colère l'échauffait. Il dégrafa son lourd manteau. Sa veste bleu de ciel parut.

—Tiens! tu es en veste, fit Du Breuil. Qu'est-ce que vous avez fait de vos habits blancs?...

Lacoste grommela :

— Ils moisissent à Paris. Nous aurions ressemblé à des Allemands!... Alors, on opère en petite tenue... C'est bien assez bon pour ce qu'on fait.

Du Breuil surprit un bref sourire approbateur sur le dur visage du maréchal des logis. Il ne bronchait pas, muet, droit en selle. Lacoste reprit :

— Musette boite. Titan est aux bagages. Je ne les retrouverai sans doute jamais.

Un commandement lointain retentit : « Portez... lances! » Les hampes se dressèrent dans l'air froid. Les flammes voltigèrent un instant, retombèrent comme des loques. Lacoste, d'un grand geste rageur, mit le sabre à la main. « Adieu, Pierre », dit-il. Les

regards des lanciers se fixaient sur la petite maison. Du Breuil s'en approcha.

L'Empereur et le Prince impérial montaient dans une calèche attelée en poste, avec deux personnes de la suite. Une extrême fatigue décomposait le visage du Souverain. Les larmes semblaient y avoir creusé des sillons. Le buste s'affaissait encore plus. Personne autour des voitures où la maison militaire, morne, prenait place. Quelques cent-gardes caracolèrent. Leur éclatante tenue, pantalon rouge, tunique bleue aux aiguillettes d'or, bicorne brodé, semblait terne, dans le petit jour glacé. Quatre ou cinq paysans, dans la rue déserte, béaient. Du Breuil aperçut Jaillant, terreux, les moustaches tombantes du comte Duclos. Une tristesse générale régnait.

Brusquement, un galop d'estafette retentit. Le bruit courut que des uhlans infestaient la route. Bazaine arrivait enfin, et derrière lui, presque aussitôt, Canrobert, puis Bourbaki, Frossard. Sans descendre de cheval, le commandant en chef serra la main de Napoléon. Les trompettes sonnèrent « au trot », les dragons de l'Impératrice prirent les devans, et le cocher silencieusement toucha. La voiture roulait, suivie immédiatement des lanciers en colonne par quatre. Et dans le bruit décroissant de l'escorte, à travers l'aube blême et l'inconnu, Du Breuil suivait de l'âme cette calèche sinistre, emportant le vieillard et l'enfant, dos courbés sous le poids du sort.

Où s'en allaient-ils ainsi? L'élan de cœur qui l'attirait naguère vers Napoléon le saisit de nouveau ; comme il l'avait acclamé dans sa gloire, il le plaignit dans son effondrement. Jamais il n'oublierait le doux sourire endormi, l'air de bonté du visage auguste. Mais il ne pouvait songer sans douleur à cette légèreté coupable, sans trouble à ce revers inouï. Privé de l'ancienne foi, tâtonnant dans les ténèbres et le doute, il ne savait plus que penser.

Un à un, de nouveaux renseignemens parvinrent. L'ennemi n'était pas en force. Rien à craindre d'immédiat. Le général Frossard, au 2e corps, ne pensait pas, décidément, que les forces allemandes, signalées à Gorze, dépassassent 4000 hommes. Au 6e corps, on était sans nouvelles de l'ennemi. Et le capitaine Arnous-Rivière, dont la compagnie d'éclaireurs volontaires avait fouillé pendant la nuit les ravins qui aboutissent à la Moselle, faisait de son côté le même compte rendu.

Le maréchal recevait d'autre part une lettre du maréchal Le-

bœuf l'avertissant qu'une de ses divisions n'avait pas encore rejoint. Il apprenait en outre que le 4e corps, loin d'atteindre Doncourt la veille, venait à peine de commencer son mouvement... Cependant le 2e, le 6e corps et la Garde attendaient toujours le signal du départ. Les tentes étaient pliées, les chevaux bridés, les hommes sous les armes depuis quatre heures du matin.

— Un ordre à copier, messieurs!

La voix brève de Laune dictait :

« On pourra dresser de nouveau les tentes... les hommes n'iront à l'eau que par corvées... Nous partirons probablement dans l'après-midi, lorsque le 3e et le 4e corps seront arrivés à notre hauteur, en totalité... »

D'un trot vif, les officiers porteurs de l'ordre s'éloignèrent, à la recherche des commandans de corps. Du Breuil, désemparé, regardait disparaître sur la route de Doncourt l'alezan de Décherac, envoyé à Vernéville. Il restait morne, ne se consolait pas du temps perdu... Borny, d'abord! qui retardait la retraite d'un jour, puis ce stupide encombrement, qui en gâchait encore deux... Et ces renseignemens opposés? Lesquels croire? Un obscur espoir, né de son désir, lui fit accepter de préférence les derniers : l'armée allemande, évidemment, ne pouvait nous avoir ainsi gagnés de vitesse. Elle était encore loin. Nous n'avions devant nous que des reconnaissances.

Brumeux jusque-là, le temps se levait. Un clair soleil dora le village. Il profita de son loisir pour écrire une lettre à son père. Il venait de la porter au fourgon de la poste, quand, soudain le canon tonna... Les chevaux sellés en hâte... un galop furieux jusqu'à la maison de Bazaine, et tout l'état-major groupé autour du maréchal voyait à une allure vertigineuse dévaler sur la route de Rezonville une trombe de voitures. Elles roulaient éperdues, dans un vent de panique. Les conducteurs affolés fouaillaient leurs bêtes à tour de bras. Ils passèrent à travers un nuage de poussière, en poussant des cris inarticulés; puis des dragons, ivres de peur, tête nue, sur des chevaux à poil, parurent.

La division de Forton venait d'être surprise à l'abreuvoir. Une grande bataille s'engageait.

II

A toute allure, derrière le maréchal dont on voyait flotter le couvre-nuque blanc, l'état-major fonça, dans la direction du feu. A hauteur de Rezonville, les obus commençaient à pleuvoir. Nul doute. Des forces supérieures nous écrasent. Une nappe de fer et de plomb s'abattait sur le 2e corps surpris...

— Francastel! Floppe! Décherac! La voix de Laune transmettait les ordres du maréchal, martelait de brèves indications. Du Breuil entendit : « Au maréchal Lebœuf... entrée en ligne... qu'il se hâte. » — Et Ladmirault? se dit-il; sans doute, on espère qu'avec sa vieille expérience il va marcher au canon. Il revoyait le regard du général, embrassant ses divisions immobiles, puis tourné, soucieux, vers le col de Lessy. Ah! ce temps perdu!... Pourvu que ça ne soit pas, encore cette fois, comme à Forbach! Pourvu qu'on ne se laisse pas écraser bêtement, pourvu que les secours arrivent! »

Le maréchal et ses états-majors, suivis de l'escadron d'escorte, remontaient vers Vionville. On apercevait sur la gauche le hameau de Flavigny. La division Bataille l'occupait fortement. Chemin faisant, Du Breuil observa que les mitrailleuses n'étaient d'aucun secours. Elles ne valaient, décidément, qu'à courte distance. Le tir de nos canons restait de même inefficace, parvenait à peine à ralentir les colonnes ennemies. L'artillerie allemande, au contraire, nous causait un mal énorme, grâce à l'habileté du groupement, à l'incontestable supériorité de portée. Quelques bataillons pliaient déjà, décimés par un feu terrible. D'un mamelon à gauche de la route, on découvrit l'ensemble du terrain. L'attaque prussienne se dessinait nettement, par les bois sur Flavigny, par la plaine sur Vionville. On entendait, de l'autre côté du village, le son grêle de leurs petits tambours, battant la charge. Des feux de salve crépitèrent. Quelques maisons étaient en flammes. Des murs s'effondrèrent, sous les obus. Et par momens, à travers la fumée, tandis que la colonne d'assaut, rompue, tourbillonnait, Du Breuil percevait les notes joyeuses d'un clairon de chasseurs, jetant au vent le refrain du bataillon :

Ah! Quel est donc, quel est donc
Celui qu'on aime?
C'est le doux, c'est le douzième!

De fières troupes, tout de même ! Allons! rien de perdu... L'escorte maintenant gagnait Rezonville. Le 2[e] corps, remis de la surprise, tenait bon. D'ailleurs, est-ce que le 6[e] corps et la Garde n'étaient pas là, tout près? Ils allaient bientôt donner, sans doute. Et Du Breuil, avec une âpre joie, vit les Prussiens écrasés, rejetés dans la Moselle. On leur ferait payer cher leur audace.

Justement, un bref : « Du Breuil! » Et sur un ordre jeté en hâte, voilà Brutus éperonné, qui part, galope à travers champs. Les batteries de la Garde? Au sud de Gravelotte, a dit Laune. Et franchissant les sillons, avec de brusques écarts aux gerbes en tas, — car la moisson, fauchée de la surveille, n'était pas encore rentrée, — la bonne bête détale. Ici des compagnies à terre, couchées, laissant passer l'ouragan de fer. Les officiers à plat ventre plaisantent, encouragent d'un mot railleur les hommes. Là des champs déserts, semés d'armes, de sacs, de shakos; quelques blessés, des morts jalonnant le passage d'une troupe. Brutus, d'un saut, effleure un sous-lieutenant très jeune, étendu sur le dos. La main droite crispée serre convulsivement la poignée du sabre. Une jambe manque. Où est l'autre? Le malheureux vit encore. Ce regard!... Ah! les batteries!... Les voilà, déployées en face d'un bois.

— Commandant! crie Du Breuil, en arrivant près du groupe d'officiers.

Ils causaient entre eux. Personne ne broncha.

— Commandant! répéta-t-il avec violence.

Un officier se retourna, l'air irrité : D'Avol! En reconnaissant Du Breuil, son visage se détendit :

— Ah! c'est toi, Pierre?... Comme tu parles sec, aujourd'hui!... Qu'y a-t-il pour ton service?

Du Breuil transmit l'ordre. Un quart de seconde, il eut l'intuition d'avoir froissé son ami par la brusquerie de son appel. Ils galopaient maintenant botte à botte, en silence. C'est un malentendu léger qui les sépare, mais ils n'ont pas le temps de le dissiper. Les conducteurs, derrière eux, fouettent les grands chevaux bais bruns, qui volent, traits tendus, au-dessus des sillons et des fossés. Canons, avant-trains et caissons bondissent. Le sabre haut des officiers marque la direction à suivre, et dans une incroyable furie d'élan le tourbillon d'attelages et de pièces, sur une crête, s'abat. Les canons sont tournés, le feu s'ouvre.

Du Breuil, de retour à son poste, songeait à la susceptibilité

de D'Avol. Cependant l'attaque prussienne enlevait Vionville, menaçait Flavigny. Les deux villages se mettaient à flamber; bientôt le clocher de Vionville oscilla; on vit sa flèche crouler, noire, dans le brasier.

— Diable! dit à Du Breuil le lieutenant-colonel Poterin, ce malheureux 2e corps n'a pas de chance.

Il ajouta :

— Je viens de me casser un ongle.

Placide, il tirait de sa poche un petit canif. Du Breuil sourit. Diable d'homme! avec sa manie de tailler toujours. Sa première vision de Poterin, épointant un crayon, lui revint en mémoire. Comme on juge mal parfois! De telles minuties, sous le feu, prenaient un caractère singulier. Il avait une espèce de grandeur, ce magot, avec son courage bourgeois, si simple... Un régiment se débandait.

— Le maréchal devrait faire avancer la Garde, murmura Du Breuil.

On distinguait, au milieu du groupe de son état-major particulier, le lourd visage calme du commandant en chef sous son couvre-nuque blanc. Un obus éclatait à quelques mètres de lui. Il regarda de ce côté, puis tourna tranquillement la tête. Poterin achevait de se tailler l'ongle :

— La Garde est utile à gauche, voyez-vous. Elle nous relie à Metz.

Il replia soigneusement la lame, remit le canif dans sa poche. Des galops d'aides de camp, soudain, se multiplièrent. L'infanterie prussienne dépassait Flavigny. Le 2e corps allait fléchir. Le général Frossard accourait en personne. Du Breuil le vit échanger quelques mots avec le maréchal, puis se retourner, donner un ordre à Laisné qui partit à fond de train.

Cinq minutes après, — deux secondes,— un régiment de lanciers accourait, bride abattue. Les rangs de tuniques bleues ondulaient. « Vivent les lanciers ! » crièrent les réserves d'un régiment d'infanterie, placées là. Et, de fait, rien de beau comme cette troupe martiale ruée avec une ivresse furieuse vers le sacrifice et la mort.

Un enthousiasme héroïque s'empara de chacun. « Pauvre Lacoste! songeait Du Breuil. Que faisait-il maintenant? Comme il serait heureux s'il était là ! » Derrière le 3e lanciers, le régiment des cuirassiers de la Garde parut. Hommes et chevaux s'avan-

çaient au pas, superbes. Les casques aux plumets rouges brillaient. L'alignement des cuirasses sur les fortes poitrines bombait. On pouvait voir au loin les escadrons de lanciers dispersés à demi, les pelotons confondus tourbillonner à travers un ouragan de plomb sillonné d'éclairs.

Il n'y avait pas une minute à perdre. « En avant les cuirassiers! » criait une voix vibrante. « Escadrons en avant! » mugirent, d'un bout à l'autre du front, des voix de tonnerre. Et Du Breuil aperçut un officier gigantesque qui tourné vers ses hommes, le sabre brandi, la bouche ouverte, se levait droit en selle. Sa crinière flottait. « Couchorte! » se souvint-il. Une joie naïve éclatait dans les yeux du colosse. Tout resplendissant d'acier, il prenait, à cette heure suprême de la charge, une tournure épique. La muraille de fer s'ébranla. Le magnifique régiment prit le trot.

Les fers des chevaux étincelaient dans la poussière. Avec un bruissement de métal, de longues files d'hommes passèrent, accélérant peu à peu l'allure. Sous les sabots pesans, tout le sol trembla. Du Breuil regardait avec admiration cette trombe de fer s'éloigner. Sur l'éblouissement des cuirasses, l'éclair des sabres levés fulgurait encore. L'émotion générale, l'angoisse accompagnaient à travers la fumée la masse impétueuse, galopant d'un seul cœur. Des vides s'y creusaient déjà. On ne pouvait sans amertume songer à tant de braves gens massacrés, — cavaliers de légende, héros obscurs, parmi lesquels la plupart comptaient des camarades, des amis. — Ah! les paroles de Lacoste, l'éclatante beauté du sacrifice, le rayonnement d'une pareille mort!

Il y eut un court moment de répit. Les grenadiers de la Garde en profitaient pour prendre la place du 2e corps. Une batterie de soutien arriva. Le maréchal, toujours suivi des états-majors, se mit en devoir de la placer lui-même sur un mouvement de terrain. L'escadron d'escorte restait en arrière, près de Rezonville. A l'horizon, contre la ligne mince de l'ennemi, semblable à une haie noire, les escadrons s'émiettaient successivement. Tous, le cœur serré, contemplaient le tourbillon confus, l'épouvantable galop du retour.

Dans un pêle-mêle tragique, les survivans de la charge repassèrent. Tête haute, queue troussée, un cheval démonté sautait sur trois pattes, la quatrième ballottante et brisée. Un alezan, blanc d'écume, s'arrêta, tremblant de tous ses membres. Son cavalier perdit l'équilibre, il était mort. Un autre traînait son maître à

l'étrier; la face était boursouflée, hideuse. Un officier à qui le devant du visage manquait, rasé par un obus, galopait, inerte, avec un masque rouge. Enfin Du Breuil, aux bonds furieux d'une bête géante, voyait surgir, le dernier de tous, l'immense Couchorte. Grisé par la course, tête nue, balafré de la tempe à l'oreille, il pointait encore un tronçon de sabre. — « En avant! » hurlait-il. Sa cuirasse bombait, sanglante; un éclat d'obus l'avait labourée à la ceinture, enfonçant des lambeaux d'acier dans le ventre du héros. Contre un chassepot, son cheval trébucha, s'abattit. Des fantassins s'élancèrent. Dans leurs bras, le colosse tentait de se soulever, et tandis que des infirmiers l'emportaient, il commandait toujours, délirant, d'une voix rauque : — « En avant! »

Tout à coup, avec des cris assourdissans, un hourra de cavaliers ennemis, que nul n'a vu venir, fond sur la batterie, entoure et disperse les états-majors. Bref éclair de panique où chacun tire à soi, s'égaille et fuit. Quelques pièces demeurent abandonnées. Du Breuil emporte la vision de ces houzards — dolman marron à tresses jaunes, ceintures de cuir rouge — sabrant à tour de bras servans et conducteurs. Un jeune lieutenant debout, revolver au poing, tient tête à quatre de ces enragés et fait feu méthodiquement, comme au tir. Brutus affolé gagne à la main et passe en flèche près du colonel Poterin, juste au moment où un des Brunswickois lui plonge sa latte en pleine poitrine... Là-bas, le maréchal, reconnaissable à son couvre-nuque blanc, galope côte à côte avec un officier ennemi... Demi-tour; sabre au clair; une frénésie subite précipite Du Breuil sur le meurtrier qui sans l'attendre tourne bride.

A sa place, monté sur un grand pur-sang noir, un officier de mine altière se dresse. Le sabre du Français va pénétrer entre les tresses d'or; celui de l'Allemand est près de s'abattre. Soudain, les deux visages s'éclairent. Le baron de Hacks! A la courbe du nez, aux durs yeux bleus, à la barbe fauve, Du Breuil reconnaît son ancien ami. 1867... L'Exposition... D'un mouvement commun, les armes s'abaissent. Et tandis qu'avec une politesse froide l'Allemand termine en salut du sabre son geste d'étonnement, lui, sent tomber sa fièvre, naître et grandir sa haine. Mais les chasseurs de l'escorte arrivaient à fond de train, chargeant à leur tour les hussards de Brunswick. Le baron de Hacks s'éloigna, laissant à Du Breuil interdit l'adieu d'un sourire glacial et courtois.

Hors de la mêlée, il se mettait à la recherche du maréchal. Avec les traits de Hacks, le dur visage de l'Ennemi se précisait devant lui. Il le détestait alors de toutes les forces de son être... La haine de race? Un enseignement d'école, voilà tout. Il l'avait d'ailleurs ressentie avec force, naguère : mais elle restait un sentiment général, un peu vague... Il haïssait vraiment, pour la première fois de sa vie. Rien n'émeut au fond que l'émotion individuelle. Il l'éprouvait à plein.

Du temps coule. Où est le maréchal? Une prairie au bord d'un ruisseau. De longues files de blessés. Un escadron de chasseurs qui passe au trot. C'est celui de l'escorte. — Où est le maréchal? — On ne sait pas. Des sous-officiers sont partis à la découverte, dans toutes les directions. L'escadron s'arrête derrière une rangée de batteries du 6e corps. Elles canonnent des masses prussiennes, en avant de Vionville... Du Breuil s'éloigne. Un bruit sourd derrière lui grandit. Brusquement, des flammes de lances blanches et noires apparaissent au-dessus d'une crête; puis dans un nuage de poussière, des justaucorps blancs, des casques et des cuirasses qui étincellent. « Ils ont le diable au corps, ces enragés! » La charge folle sabre et traverse les batteries... Du Breuil longe une lisière de bois. Voilà des fantassins qui tiraillent. Tiens, c'est le 93e! — Où peut être le maréchal? — On ne sait pas. Le régiment est en bataille. Du Breuil prévient un commandant du voisinage immédiat de la cavalerie ennemie... Un vide entre deux compagnies. « Passons là! » Comme il traversait le premier rang, des cris partirent : « Dépêche-toi, bougre d'imbécile! Galope, mille dieux! » Il se retournait, furieux, sourit de sa méprise. La ligne des lances se hérissait au loin, tandis que, sur le front de la compagnie, un pauvre lignard éclopé accourait grand train. « Enlève-toi de là, idiot! Laisse-nous tirer! » Les fusils s'abaissaient. Mais un capitaine bondit, fait face aux hommes qui gesticulent, surexcités : « Ne tirez pas, garçons! Au moins vous ne tirerez pas tant que je serai devant vous! » L'éclopé avait rejoint. Les lances n'étaient plus qu'à cent mètres. « Feu, maintenant ! feu! » criait le capitaine. Et des éclairs rouges fusaient. De la fumée s'éleva. On vit des chevaux culbuter; et la charge arrivait, lancée à fond, dans un fracas vertigineux. Cette fois encore, uhlans et cuirassiers sabraient et traversaient... Du Breuil s'était arrêté au coin du bois, à l'intersection de deux chemins. En face de lui, Rezonville; à sa gauche, plusieurs régimens de cavalerie, des

dragons, des cuirassiers, des chasseurs, qui s'avançaient au pas.

Il songeait au dévouement du capitaine de tout à l'heure. « Mais je le connais », se dit-il. L'éclair d'un nom sillonna sa mémoire. « Son cousin Védel ! » puis, après une seconde : « C'est crâne tout de même. » L'impression fâcheuse qu'il avait toujours eue de Védel s'en trouva modifiée. Mais de nouveau l'élan sauvage des uhlans bleus et des cuirassiers blancs reparut. Diminués de moitié, ivres, sanglans, les escadrons prussiens se ruaient frénétiquement devant eux. De part et d'autre une clameur s'éleva, et Du Breuil, la gorge sèche, vit les divisions françaises s'ébranler. Une longue mêlée commença, poussière, corps à corps et fumée, et, dominant le tumulte, des voix perçantes de commandement, des sonneries de trompettes... Enfin, un ralliement plaintif, souffle rauque dans le cuivre troué, faussé par les balles, et sur leurs chevaux à demi fourbus, les derniers des uhlans et des cuirassiers, séparés en deux tronçons, refluaient, fuyaient, décimés, détruits.

Il était trois heures quand, du côté de Gravelotte, Du Breuil retrouva, près d'une batterie de la Garde qu'il installait encore lui-même, le maréchal rejoint par la moitié de l'état-major. Les nouvelles ? Décherac, nerveux, lui dit : « Le 3e corps arrive, le 4e n'est pas loin. — Bon, cela ! » fit Du Breuil. Mais Décherac haussait les épaules. Son sourire devint amer : « Notre chef fait le sous-lieutenant, aujourd'hui. Au lieu de s'attarder à des emplacemens de batteries, que n'écrase-t-il l'ennemi, c'est le moment ! » Le feu s'était ralenti sur toute la ligne. Décherac continuait : « On pare aux événemens au fur et à mesure... Mais de conception générale, de plan, allons donc ! Le maréchal ne pense qu'à sa gauche. Comme si on voulait rester collé à Metz ! » Cette idée le satisfit. Son sourire s'accentuait. — « Du Breuil ! » appela le général Jarras. On l'envoyait au maréchal Lebœuf, avec prière d'expédier encore du renfort sur la gauche. Il tâcherait ensuite d'avoir des nouvelles du général Ladmirault. « Décidément, jeta-t-il à Décherac en passant, c'est pour Metz que l'on craint... »

Mais puisqu'on s'en va, se répétait-il, puisqu'on cherche à gagner Verdun, pourquoi cette préoccupation bizarre ? C'est à notre droite qu'il fallait agir, à notre droite si nous voulions percer. « Eh bien ? Brutus !... » L'alezan bronchait au saut d'un cadavre.

A Saint-Marcel, on lui dit que le commandant du 3e corps

venait de redescendre vers le sud-ouest. Il le trouvait enfin, serrait la main de Blache, repartait. Le général de Ladmirault devait être du côté de Bruville. Il s'y dirigea. Des coureurs prussiens prenaient le contact avec les premiers tirailleurs du 4e corps. Comme des obus passaient au-dessus de sa tête, il mit Brutus au trot. Soudain un des lourds oiseaux d'acier à la fois lumineux et sombres, qui grandissaient en sifflant, tomba. La terre sèche rejaillit, la mort éclata. Du Breuil se sentit projeté en l'air. Il vit dans un éblouissement le ciel bleu, comprit qu'il s'aplatissait, gisant. Un poids terrible s'abattit alors sur ses jambes. Brutus ! Et du sang rouge, un liquide chaud coulait, coulait. Ses mains, ses bras, sa poitrine en étaient baignés. Une mare de sang s'étendait, montait. Le ciel devint rouge, rouge la terre, rouges ses pensées. Et, dans une foudroyante seconde, de brèves images l'assaillirent, — son père, sa mère, le doux visage de Mme de Guïonic, — il ne portait cependant pas l'opale aujourd'hui, — puis Metz, la guerre, la retraite... la figure pâle d'Anine dans une brume rouge flotta... Mourir, mourir, n'était-ce donc que cela ? Rouges étaient les ténèbres, rouge l'inconnu où il sombrait. Puis tout devint noir, et Du Breuil, sans douleur, sans crainte, sans regret, s'anéantit...

— Buvez ! buvez encore ! commandant.

Ces mots entendus comme en rêve, des formes vagues qui s'agitent, une figure de prêtre penchée sur lui ! Il se réveille, étendu sur une table, dans une chambre de paysans. L'odeur du cordial le ravigote : « Où suis-je ? murmura-t-il. — Ne parlez pas ! Encore un petit coup ! » répond la voix joviale ; et un aumônier lui fait avaler une gorgée d'eau-de-vie, Du Breuil se soulève. Il se sent faible... Qu'est-ce qu'il fait là, dans cette chambre ? Cet aumônier, il lui semble le reconnaître. Ah ! oui, l'abbé Trudaine ! rencontré dans les couloirs du ministère... Toutes ses idées sont brouillées. Il ne perçoit qu'un bourdonnement confus. « Où suis-je ? répète-t-il. — A l'ambulance de Bruville, reprend l'abbé. Vous l'avez échappé belle. Je vous ai cru mort quand on vous a relevé, roide, couvert de sang. C'est votre cheval qui a payé pour vous. »

Maintenant, oui, Du Breuil se souvient, l'obus, sa chute, puis le sang, le sang...

— Je passais là par miracle, raconte toujours l'abbé de sa bonne voix. J'ai perdu mon ambulance. Mais il y a des blessés

partout, on peut se rendre utile. Alors, vous comprenez, en errant de ce côté, je vous ai aperçu. J'ai fait signe à des infirmiers. On vous amène ici, on vous lave. Rien, pas une éraflure! A peine une contusion au genou. Le poids de votre cheval, pensez donc! Ah! vous devez un rude cierge à votre saint patron, commandant.

— Est-ce qu'on se bat encore? demanda Du Breuil.

— Si on se bat! soupira Trudaine. Je crois bien! Le 4e corps est en avant de nous. Et ça chauffe, je vous le promets. On entend d'ici!

— Alors, il faut que je reparte, monsieur l'abbé.

— Mais vous êtes encore blême.

Du Breuil, debout, chancelait.

— Mais vous n'avez plus de cheval!

La voix gouailleuse d'un médecin aide-major lança:

— Ce n'est pas ça qui manque, les chevaux!

Il venait d'amputer le bras d'un caporal de ligne, couché par terre, sur de la paille déjà rouge. D'autres blessés attendaient sur leur séant, avec des regards d'angoisse, et ne pouvant rester étendus, ils étouffaient ou vomissaient le sang à pleine bouche. D'autres, plus grièvement atteints, râlaient. Du Breuil stupéfait vit un capitaine qui entrait, livide. Les yeux lui sortaient de la tête. Il dit au médecin avec volubilité: « Employez-moi, docteur! ne craignez pas de me mettre à contribution. Faites-moi porter des tisanes. » Et comme le major s'informait de son genre de blessure, il ajouta très vite : « Une motte de terre qui m'a frappé dans le dos. » Un fou, sans doute. Lâche à ce point, non, ce n'était pas possible!

— Eh bien, docteur, ces chevaux?

— A la mairie, mon commandant, sous un hangar. Ils sont plus de trente, échoués là.

Sur le pas de la porte, Du Breuil étourdi regardait avec ivresse le ciel bleu. Mais des blessés arrivaient sans cesse, clopin-clopant. Et d'autres, d'autres encore, au loin, toujours. Il eut une minute d'accablement, de lassitude infinie. Cette boucherie, quelle misère! Et pourquoi, pourquoi? Qu'est-ce qu'on voulait? Ah! oui, c'est vrai, la marche sur Verdun, la retraite.

Dans la cour de la mairie, les chevaux sous la garde d'un gamin hennirent à sa vue. Il y avait là de pauvres montures de troupe haletantes, le flanc creux, le poil mouillé. D'autres, qui

portaient des harnachemens d'officiers, tournèrent vers lui des regards humains. Il les laissa de côté, par un obscur sentiment de pudeur, pensant à leurs maîtres tués, disparus. Un mecklembourgeois solide grattait le sol. Des initiales d'or couronnées brodaient les coins du tapis de selle. La bête était de bonne prise. Il l'enfourcha. Pauvre Brutus !

Hors du village, sur un tertre voisin, des paysans étaient groupés. On devait voir, de là. Une femme jolie, avec un foulard rouge sur la tête, la naissance des bras et du cou très blanche, regardait, ses mains croisées en abat-jour. Des vieillards écoutaient, le chef branlant, une inquiétude dans leurs yeux gris. Une femme âgée dit à Du Breuil, en se tapant une cuisse : « Ah ! mon brave monsieur, il s'en passe, allez, dans le ravin de Greyère ! Plus de cent mille qu'y sont là dedans, ces mâtins, plus de cent mille ! Ils crient comme des aigles ! » Une autre gémissait : « Va-t-il y en avoir, des refroidis, qué malheur, mon Dieu ! Depuis ce matin que ça dure. » Une gamine, pieds nus, vêtue d'une chemise et d'une cotte, épouvantée, cria : « Les vlà ! les vlà ! sus not' droite, des lances ! » Et toutes de fuir, avec une clameur aiguë. Du Breuil, cependant, examinait cette masse de cavalerie qui évoluait à courte distance. Allemande ou française ? Le cœur lui battait. Il distingua bientôt une ligne bleu de ciel, une ligne verte. Les flammes de lance étaient blanches et rouges, françaises donc. Il n'en pouvait croire ses yeux. C'était l'uniforme des lanciers de la Garde et des dragons de l'Impératrice. Mais puisqu'ils étaient partis le matin avec l'Empereur !... Les deux régimens se rapprochèrent. Plus d'hésitation possible. Il apercevait maintenant les revers blancs des dragons, les vestes bleues des lanciers. C'était bien la brigade de France. Mais alors, Lacoste ! Lacoste était là !

Il prit le galop, tomba sur le régiment de dragons qui manœuvrait en colonne par quatre. Un chef d'escadrons le mit au fait, à mots rapides. « Ils n'avaient escorté l'Empereur que jusqu'à Doncourt. Là, comme ils ne marchaient pas encore assez vite, la brigade Margueritte avec ses chevaux arabes les avait relevés... Alors, depuis le matin, ils attendaient une occasion de donner. » Le régiment conversa. Il redescendait maintenant dans la direction de la ferme de Greyère. Du Breuil ne résista pas au plaisir de fraterniser avec Lacoste. Il se sentait si peu de chose, depuis sa chute et son évanouissement, une si infime, si précaire, si

misérable chose !... D'avoir touché la mort, il gardait une faiblesse, comme un dégoût de l'action. En revanche, un ardent besoin d'affection le saisit. Il éprouvait une envie irrésistible de voir une figure amie, d'étreindre une main familière. Jamais il n'avait ressenti de la sorte la nécessité d'aimer, d'être aimé. Une horrible angoisse, d'abandon, de solitude, lui tournait le cœur, lui brouillait les yeux.

A la gauche des dragons, les lanciers s'arrêtèrent. Quelques officiers causaient en avant des rangs. Du Breuil les saluait quand Lacoste l'aperçut, leva les bras, et d'un coup d'éperon lança Conquérant au-devant de lui : — « C'est toi, Pierre ? »

Les deux hommes, fiévreusement, se serrèrent la main, échangèrent leur pensée, dans un regard.

— Qu'est-ce que tu as ? fit Lacoste. Et remarquant les initiales étrangères sur le tapis de selle : — Tiens ! quel cheval montes-tu ?

— Brutus est mort. J'y restais, un peu plus.

— Fichtre ! reprit Lacoste, simplement.

L'idée de la mort passait entre eux, et bien qu'il n'eût jamais lui-même salué les balles, il devint grave, à cause de son ami.

— Et toi, mon vieux, demanda Du Breuil, qu'est-ce que tu fais là ? Je ne pensais guère te retrouver aujourd'hui.

Lacoste eut un rire bref, plein de joie enfantine.

— Je n'y comptais pas non plus. J'étais assez furieux, quand je t'ai quitté. Hein ? Quel départ ! C'était sinistre... Et les quarante minutes que j'ai passées, trottant comme une brute, derrière cette voiture, ah ! ah ! quand j'y pense !... Je me disais : on va se battre. Les camarades vont se battre... Ne désirer que ça au monde, de tirer le sabre, de rejeter cette vermine chez elle, de faire son métier d'homme enfin ! Avoir attendu ce jour-là comme le Messie, et quand il vient, tourner casaque ! J'en pleurais de rage... Aussi, à Doncourt, quand j'ai vu la voiture filer sans nous, les petits Arbis disparaître dans la poussière avec leurs queues flottantes, mon sang n'a fait qu'un tour : « *Bon voyage, monsieur Dumollet !* » Et je me suis dit : Cette fois, il y a du bon...

— Et depuis ?

— A dix heures, nous avons entendu le canon. Baoum ! baoum ! Ça résonnait là. (Il se frappa la poitrine.) Par exemple, depuis que la fête est commencée, je ne sais pas ce que nous bricolons. Demi-tour à gauche. Demi-tour à droite. Qu'est-ce qui se passe ? Sais-tu, toi ?

De l'endroit où la brigade faisait halte, on voyait distinctement au loin des masses noires avancer sur un vaste plateau qui s'étendait à droite, de l'autre côté d'un ravin profond. Une batterie ennemie, se détachant du gros, prenait position, ouvrait le feu.

— J'ai reconnu le pays dans la journée, reprit Lacoste. Un bon terrain de charge, ce plateau-là. En face de nous, il y a un autre ravin, celui de Greyère. Écoute. On s'y bat.

— Et dur! fit Du Breuil. — Il s'élevait une clameur lointaine sortie de milliers de bouches. Des sons coupés de tambours et de clairons, lançant la charge, arrivaient par bouffées, à travers la fusillade continue, le grondement monotone de l'artillerie.

— Encore en face, plus loin, Mars-la-Tour, et, sur la gauche, cette fumée, au-dessus des bois, Vionville.

Du Breuil, à ce mot, tressaillit : Vionville, le maréchal, son poste...

— Il faut que je parte. Adieu.

— Attends, fit Lacoste. Rien ne presse. Où rallies-tu ?

Du Breuil ne savait pas. Il chercherait. Il fallait seulement qu'il rapportât des nouvelles de Ladmirault.

— En voilà, je parie! dit Lacoste.

Un officier d'état-major arrivait au galop. Il parlait au général de France, repartait. Une espèce d'inertie, une absence complète de volonté, paralysait Du Breuil. Il restait, au moral même, tout meurtri de sa chute. Le bruit se répandit qu'on allait charger, la brigade de la Garde en troisième ligne, derrière la division Legrand, précédée elle-même du 2e chasseurs d'Afrique resté seul de la division Du Barail.

— Attends, répéta Lacoste. Tu rapporteras des nouvelles fraîches.

Le colonel de Latheulade, passant devant le front du régiment, donna l'ordre de retirer les flammes des lances. Reconnaissant à la ceinture distinctive de Du Breuil, aux bandes dorées de sa culotte, un officier du grand Quartier général, il s'informa, lui apprit en échange ce qu'il savait : le 4e corps était engagé avec succès, mais, redoutant la menace sur son flanc de ces masses noires qui occupaient le plateau, le général de Ladmirault prescrivait à la cavalerie une action d'ensemble qui les contînt.

Haussés sur leurs étriers, les officiers virent alors le 2e chasseurs d'Afrique s'ébranler, disparaître dans le ravin, remonter à toute allure le revers opposé, puis sauter une route et, s'épar-

pillant en fourrageurs, charger. La batterie du plateau, surprise, n'avait que le temps de tirer deux coups, elle était massacrée, éteinte, hors de combat. Emportés par leur élan, courbés sur l'encolure de leurs chevaux, les chasseurs, après avoir enfoncé l'escadron de soutien, donnaient en plein dans les colonnes ennemies, et, sous le feu de cette masse profonde, exécutaient une conversion vertigineuse.

Lacoste, impatient, jeta :

— La division Legrand devrait galoper déjà ! Le moment passe.

On pouvait distinguer au loin la ligne sombre des régimens prussiens, droite comme un mur, barrant le plateau. Les chasseurs d'Afrique, en face d'eux, ralliés contre un bois, tiraillaient ferme.

— Je pars, répéta Du Breuil, adieu.

— Reste, dit Lacoste, dont les joues sèches étaient devenues pourpres. Ses yeux brillaient.

La division Legrand s'ébranlait enfin. Elle franchissait le ravin à son tour, on la vit gravir l'escarpement, se déployer tout entière. La terre dure sous les sabots innombrables retentit. Un nuage de poussière s'éleva, voilant à demi l'azur tiède du jour.

— Le soleil baisse, dit Lacoste.

Il descendait devant eux, splendide encore, à mi-chemin de sa course.

— Une belle journée ! murmura-t-il d'une voix ardente, dont l'enthousiasme fébrile gagna Du Breuil. Jamais je n'ai vu d'aussi belle journée !

Il assujettit avec force sa dragonne au poignet, tira de sa poche son mouchoir, puis, le roulant serré autour de sa main, pria Du Breuil de le lui bien nouer au pommeau du sabre.

Ils se regardèrent pour la seconde fois. Leurs âmes, véritablement fraternelles, se pénétraient l'une l'autre, à cette heure suprême. Du Breuil songeait aux paroles de Lacoste à Saint-Cloud, dans la chambrette... la guerre, la guerre bénie qui refait des nerfs, des muscles, du sang ! Ainsi donc, elle était venue, triomphante, avec son cortège de vertus : l'endurance, la solidarité, l'héroïsme. Elle purifiait leurs vies de ces charbons ardens. Et l'heure sublime sonnait, l'heure du sacrifice ! Une frénésie joyeuse les transporta. Ils sentaient en eux des énergies obscures, et le sang rouge des ancêtres battit, frémissant, dans leurs veines.

Un général se précipitait. « Chargez ! » ordonna-t-il. De toutes les poitrines, les deux syllabes du cri farouche jaillirent, et, comme un ressort qui se détend, la brigade partit, lancée devant elle par une force irrésistible. Coup sur coup, saut du ravin, saut de la route, et, lances basses, l'immense ligne gravissait la pente contraire.

Grisé du même vertige qui l'emportait naguère à Forbach, Du Breuil galopait d'un branle furieux, à la hauteur de Lacoste. Ah ! le vent de la course ! l'ivresse folle !... Leurs chevaux s'allongeaient, frappant le sol de foulées égales. Parfois même Conquérant et le mecklembourgeois fraternisaient, se cognant le nez de petites morsures amicales. Dans un brouillard épais, voile de poussière et de fumée, ils galopaient toujours, sans rien voir. Des mottes de terre volaient. Ils entendirent confusément une décharge de mousqueterie, puis de longs hourras, suivis d'une immense clameur.

— Halte ! halte ! commandèrent des voix. Ce sont des Français, je vous dis ! — Non ! non ! Chargez ! — Dragons d'Oldenbourg ! A droite. Appuyez à droite !

Et tandis qu'un flottement se produisait sur la ligne de bataille, l'aile gauche, en avant de laquelle fonçaient Lacoste et Du Breuil, s'abattit à l'aveugle en plein hourvari de mêlée. Des cris affreux s'élevèrent. Les dragons de Legrand aux prises avec les dragons prussiens, trompés par la veste bleue des lanciers, se croyaient assaillis par des uhlans. Affolés, ils pointèrent dans le tas. Le désordre était alors à son comble. Les régimens confondus tourbillonnaient, dans un corps à corps frénétique, un tumulte inouï.

Lacoste avait dépassé Du Breuil, et debout sur ses étriers — qu'il était grand ainsi ! — il se ruait à l'attaque d'un officier prussien, le sabre haut. Mais se méprenant à la veste fatale, des dragons français l'entourèrent. Les cris étranglés de Du Breuil, presque muet d'horreur, se perdaient dans le fracas assourdissant. Et sous ses yeux, avant même qu'il eût pu fondre sur les assassins, son ami, haché de coups de taille, percé dans le dos d'un coup de pointe, se renversait, bras ballans, sur la croupe de Conquérant, chatouillé, qui rua. Au même moment un grand maréchal des logis surgissait, qui d'un moulinet foudroyant faisait place nette. Trop tard !... Son regard croisa celui de Du Breuil, et, le temps d'un éclair, dans l'odieux vacarme, dans le délire de la

mêlée, les deux hommes, le cœur crevé, penchèrent la tête, avec un sanglot déchirant.

Ils s'éloignaient maintenant, Du Breuil soutenant du bras gauche le buste lourd de Lacoste, le vétéran de Saint-Cloud tenant les rênes, et parant les coups. Mais aux premières secousses de la marche, une écume rose mouilla les lèvres du blessé. Un profond soupir s'exhala de sa poitrine. Lacoste murmurait : « Des Français!... tué par des Français!... » Un flot de sang lui sortit de la bouche. L'eau pure des yeux devint trouble. Du Breuil sentit alors le buste se raidir et lui glisser des bras. Conquérant venait de s'abattre, une patte brisée. Et le long du cheval qui hennissait de douleur, le grand corps maigre de Lacoste s'allongea, face au ciel, les bras en croix comme un supplicié.

Un remous brusque emportait Du Breuil. Autour de lui des galops de panique, des chevaux sans cavaliers qui par dizaines venaient reprendre leur place dans le rang, des ruées d'hommes aux cris de bêtes, des luttes fauves, — han! sourd des sabres prussiens qui frappent du tranchant, éclair rouge des sabres français qui trouent de la pointe. Il roulait comme une épave dans ce tourbillon de sang et de poussière, pêle-mêle sans nom d'uniformes où six mille cavaliers de toutes armes s'égorgeaient avec une furie sauvage, sous le soleil et le ciel bleu. Il allait devant lui, sans entendre, sans voir.

Par momens, au souvenir terrible, l'ironie de cette mort le glaçait d'un saisissement tel qu'il accomplissait des actes machinaux, auxquels son double seul prenait part. Il déchargeait son revolver, s'élançait comme un fou, poussait des cris de meurtre. Il retombait ensuite au fond de l'horreur. Son cœur, à l'idée de la guerre, se soulevait de dégoût. Il vouait à ces brutes en délire, — aux Allemands comme aux Français, — une haine indistincte. Assassins, assassins! Tous, oui, tous, lui inspiraient une répulsion sans bornes.

Lorsqu'il reprit conscience de lui-même, la nuit tombait, et dans le champ de carnage, où depuis bien longtemps les trompettes des ralliemens s'étaient tues, on ne voyait errer çà et là que de rares et mornes groupes, des infirmiers, des femmes, des médecins, des prêtres. Dans cet amoncellement de cadavres, entre les blessés qui appellent d'une plainte douce, entre les chevaux qui se soulèvent et hennissent, comment retrouver celui qui, les poings crispés, s'allonge, face au ciel, les bras en croix,

comme un supplicié? Du Breuil y renonce. Il retraverse maintenant le plateau, descend la pente insensible. Il s'efforce de ne pas marcher sur les corps. Mais derrière lui les blessés remuent. Le pas de son cheval traîne un sillage de gémissemens.

Il s'arrêta soudain. Une voix jeune suppliait : « A moi, par pitié!... » A cet endroit, le sol était couvert d'affûts brisés. Partout des cadavres d'artilleurs prussiens. Un bras s'agitait. Dans le crépuscule, il reconnut le dolman bleu, le col jaune d'un chasseur d'Afrique. Il mit pied à terre, se pencha. La poitrine était trouée d'une balle, la main droite coupée d'un revers de sabre... Cette figure poupine !.. Le blessé soupira, très bas : « Mon portefeuille... Langlade...Langl... » Le souffle mourut... Langlade! oui, c'était cela. Le petit sous-lieutenant gracieux et parfumé !... Il se souvint du sénateur et de sa femme ; l'Opéra, Saint-Cloud, les diamans qui scintillent sur la peau nue, le ton sec : « Mon fils aussi partira. Il brûle de se battre... » S'ils le voyaient maintenant, le malheureux ! Le dolman restait élégant, fines les bottes vernies. Mais les dents blanches grimaçaient, serrées dans un dernier sourire. Et l'expression séduisante du regard !... Elle conservait un étonnement dans sa fixité vitreuse.

Du Breuil pieusement se mit en devoir de chercher le portefeuille. Il exécuterait ce legs... Mais des maraudeurs avaient passé là. Les poches étaient retournées, les boutons des manchettes arrachés, un doigt scié à la main gauche... Plus de bague, — ni de montre... Un scapulaire pendait seul sur la peau blanche. Il le recueillit.

Le feu sur toute la ligne achevait de s'éteindre. Il croisa des troupes en désordre, assises, couchées, qui jonchaient le sol, recrues de fatigue et d'énervement. Il longea des régimens qui formaient dans l'obscurité de grandes masses confuses. Des phrases se distinguaient dans le brouhaha des conversations. On attendait les ordres. Il traversa Bruville, Saint-Marcel, Villers-aux-Bois. Ce n'étaient qu'ambulances, entassemens de blessés. La nuit s'était faite. Un souffle froid courut. Tout à coup, dans un chemin bordé d'arbres dont le feuillage bruissait sous le ciel noir, il entendit venir un galop précipité, qui le frôla. L'homme, — un hussard, mais il ne put distinguer son visage, — criait en agitant le bras : « Nous avons la victoire! »

Soudain, comme il approchait de Rezonville, une rumeur s'éleva, grandit. La fusillade aussitôt reprenait. On perçut des

hourras qui, lointains d'abord, se rapprochèrent. Des fantassins, adossés contre un mur se levaient en sursaut. Du Breuil était en train de s'informer auprès de leur officier si l'on avait vu passer le maréchal? Il s'éloignait lorsqu'un capitaine d'état-major, à fond de train, tourna l'angle du mur, déboucha d'une ruelle. Le survenant s'arrêtait net. Il avait aperçu les hommes et d'un air exalté interpellait l'officier : « Vous n'avez donc pas peur, lieutenant? » Et sans attendre de réponse, il tirait de ses fontes un revolver, le déchargeait en l'air par deux fois, et criait: « Eh! bien, moi non plus, je n'ai pas peur! » Francastel repartait à la charge; il était loin déjà, quand Du Breuil, stupéfait, le reconnut.

Les hourras éclatèrent, tout proches. Un passage grondant de cavalerie roula. Le feu de nouveau se ralentit. Le canon se tut. « C'est l'Empereur qui revient », dit un zouave de la Garde à Du Breuil. Du maréchal, pas de nouvelles. Un peu plus loin, tombé dans un bivouac d'infanterie, il apprenait avec une joie sourde que la dernière alerte, causée par des hussards rouges, était l'effort suprême de l'ennemi... Les Prussiens étaient repoussés sur toute la ligne. Demain, à l'aube, nous allions achever notre victoire... Les officiers étaient groupés devant un grand feu où brûlaient une roue de caisson, des crosses brisées. Un reflet rouge éclairait leurs visages. Deux ou trois cents hommes se pressaient autour des faisceaux, serrés, collés les uns contre les autres. Froid vif. Nuit pure.

Sur un lit de chassepots, entouré de sa garde, le drapeau reposait. Du Breuil sentit alors que sa tristesse, comme un oiseau funèbre, s'envolait lourdement. Au-dessus des dormeurs grelottans, le drapeau s'allongeait dans sa gaine de cuir. Il s'éloigna, songeant : les âmes des trépassés sommeillent dans ses plis; demain, à l'aube, il s'éploiera dans le ciel clair... Et grave, devant l'emblème mystérieux, Du Breuil comprenait la signification du sang versé. Tant de braves gens n'avaient pu mourir en vain !

III

Un hurlement plaintif le tira de sa torpeur. Ah! cette petite chambre, où, la veille, à la même heure, il croyait ne jamais revenir, les murs blanchis à la chaux, les poutrelles du plafond, le

buffet garni d'assiettes peintes... Un écœurement le prit : avec le petit jour, qui blêmissait aux carreaux couverts de buée, la situation se dessina plus nette.

Il ouvrit doucement la porte, traversa sans bruit une grande pièce pleine de blessés... souffles courts, plaintes en rêve, regards de souffrance et d'insomnie... Dans la rue, encombrée de fourgons dételés, de chevaux attachés aux roues, de bagages autour desquels s'empressaient des ordonnances, il aperçut Frisch courbé sur un grand chien qui gémissait sans discontinuer, vautré devant la fenêtre. Les pattes raides, la tête de côté, le dogue d'Ulm vit venir Du Breuil, et sans bouger poussa de nouveau son hurlement sinistre.

— Toute la nuit, dit Frisch, il a aboyé à la mort. Il appelle son maître.

Pauvre Titan !... Du Breuil, à la lueur d'un feu, l'avait reconnu, dans la nuit, comme il croisait les bagages de la Garde, en arrivant à Gravelotte. Réclamé aussitôt par Frisch, le chien s'était laissé conduire. « Mais, raconta le brave garçon en montrant une écuelle de soupe, il n'a touché à rien, et depuis deux heures du matin, il pleure à sa manière, même qu'un blessé, furieux, voulait lui coller une balle dans la peau !... »

Les yeux de Du Breuil se mouillaient au cruel souvenir. L'odieuse, la stupide fin ! Puis, de Lacoste — qu'était devenu le corps de son ami ? — sa pensée sautait aux derniers événemens : vers dix heures du soir, ayant retrouvé le commandant en chef, près de la maison de poste, il était rentré silencieusement à Gravelotte avec l'état-major, à son rang. La route était couverte de soldats d'infanterie qui avaient quitté leurs régimens pour trouver un abri dans le village. Le maréchal, à cette vue, laissait échapper quelques réflexions amères. Cependant l'espérance, la joie, se lisaient sur les visages. On attendait les ordres avec impatience... Chacun se réjouissait de la victoire, pensait la compléter, le lendemain.

— A l'aube, disait Restaud, on va reprendre le mouvement, achever la déroute de l'ennemi...

Rentré à l'auberge d'où l'Empereur était parti le matin, Bazaine avait fait appeler l'intendant en chef : ordre de se rendre à Metz de suite avec une partie de son personnel pour y chercher un convoi de vivres, et l'en ramener à la pointe du jour. — « Bien la peine de l'avoir licencié la veille ! » murmurait Floppe.

Enfin, vers onze heures, Jarras, éconduit une première fois, était mandé près du maréchal.

Du Breuil eut un mouvement de rage, à la pensée des ordres qu'il avait alors fallu copier... Il revit la stupeur peinte sur toutes les faces, la douleur qui éclata dans les regards indignés : « ... *Le défaut de vivres et de munitions nous oblige à rétrograder sur Metz.* »

Son court sommeil, son repos fiévreux de la nuit, n'avaient fait qu'exaspérer le sentiment de révolte qui s'était emparé de lui, hier, à cette minute, où, courbé sur la table, il écrivait en frémissant... A force de volonté, de discipline, il avait eu beau se maîtriser : son cœur, sa raison, protestaient. Tant d'héroïsme inutile, tant de sang perdu ! Et las, infiniment las, il remâchait les réflexions qu'une fois dehors ils avaient échangées, Restaud, Décherac et lui, tandis qu'à travers la nuit glaciale, sous le froid scintillement des étoiles pures, des camarades s'en allaient porter à l'armée endormie, confiante, l'incompréhensible nouvelle.

— La consommation des munitions ! Ce n'est pas sérieux, disait Décherac. La réserve générale, les réserves des corps sont là... On peut y puiser au jour, sur les lieux mêmes, aussi bien qu'à une lieue en arrière ou sur le plateau de Plappeville.

— Mais c'est le grand Manitou de l'artillerie, Soleille lui-même, objectait Restaud, qui a fait avertir le maréchal.

— Il rêve, murmurait Décherac. Sa chute de cheval, cette après-midi, a fini de lui tourner la tête. D'ailleurs, puisqu'on faisait venir des vivres de Metz tout à l'heure, que n'y envoie-t-on chercher des obus et des cartouches, si l'on en manque ?

— C'est ce qu'on a fait, dit Restaud.

Décherac reprenait :

— La question n'est pas là. Nous avons en réalité des munitions pour trois batailles. Il suffit d'en livrer une, une seule. Et victorieux demain, nous gagnons Verdun, où l'on se réapprovisionne. Mais voilà ! jamais Bazaine n'a voulu gagner Verdun...

Était-ce possible ? Du Breuil se souvint des hésitations du maréchal, lors de sa prise de commandement. Il ne s'était décidé à la retraite qu'à contre-cœur, forcé par l'Empereur. Et depuis, il s'en tenait aux demi-mesures, laissant aux événemens le soin de régler sa conduite... la lenteur de la retraite, l'indécision après Borny, la suspension du mouvement le matin, la surprise deux

heures après, et, durant tout le combat, cette préoccupation constante de sa gauche...

— Délivré de l'Empereur, avait ajouté Décherac, son premier mouvement n'a-t-il pas été d'interrompre la marche? Il était son maître, il respirait! Metz est un point d'appui solide. A l'abri d'un camp retranché, avec une armée comme la nôtre, que ne peut un général habile?... Eh! eh! messieurs, peut-être cette résolution qui nous consterne est-elle d'un politique... Nous voilà sous Metz à perpétuité...

Décherac parlait-il sérieusement? On ne savait jamais, avec ce sourire sceptique.

— Admettons que la route de Mars-la-Tour soit barrée, avait fait observer Restaud, il nous reste celle de Conflans, celle de Briey... on peut percer encore!

— En attendant, répondait Décherac, l'armée allemande rétrécit le cercle à marches forcées, et nous allons nous installer avec Son Excellence sous les murs de la place.

— Est-ce notre rôle de discuter? demandait Restaud. Pouvons-nous connaître la pensée qui dicte l'ordre auquel nous obéissons? Le maréchal a sans doute de bonnes raisons de se replier sous la protection des forts. Qui sait s'il ne préfère pas harceler l'ennemi, le vaincre en détail?

— Non, non, avait alors crié Du Breuil, puisque nous avons tant fait que de livrer deux batailles pour gagner Verdun, puisque tant de braves gens sont morts, au moins que le sacrifice n'ait pas été offert en pure perte! La victoire nous appartient, de tout l'escompte du sang versé. Se replier dans ces conditions, c'est acte de fou, quittant partie gagnée, ou de lâche qui jette son arme, sous prétexte d'aller chercher des cartouches!... Il ne s'agit plus de recul, d'hésitations, de plan nouveau... Il s'agit de faire son devoir en homme, d'aller jusqu'au bout! J'ai vu pas mal la troupe, depuis le matin... On s'est bravement battu, on ne demande qu'à recommencer! Il n'est pas un soldat, je vous jure, pas un officier, qui, demain, à la lecture de l'ordre ne pousse un cri de douleur et d'étonnement... Les munitions! les vivres! Nous en manquons en pleine France, à douze kilomètres de notre centre de ravitaillement? Eh bien? Et les Allemands, comment font-ils, eux, à vingt lieues du leur?

Plus nets, plus frappans encore que la veille, ces argumens se présentaient en foule à l'esprit de Du Breuil. Il préférait cepen-

dant à l'ironie un peu détachée de Décherac la résignation de Restaud, sentant frémir l'espoir dans la simplicité d'un tel renoncement...

Le jour grandissait. La mort dans l'âme, il assistait aux préparatifs de départ. Les fourgons s'attelaient. Frisch, avec Titan en laisse, passa, traînant le mecklembourgeois, qui se faisait prier : — « Hue ! Guillaume ! » Suivi de son interminable convoi particulier, le grand Quartier général se mit en route, à l'exception de cinq officiers envoyés par le général Jarras aux commandans de corps pour leur indiquer la direction à suivre. Du Breuil recevait l'ordre de se rendre auprès du général Frossard. L'armée entière commençait le mouvement de retraite, et de nouveau, dans une confusion indescriptible, bagages régimentaires, caissons de munitions, transports de blessés, voitures d'administration, artillerie, troupes, l'immense fleuve refluait par la voie unique, roulant en sens inverse, à petites vagues pressées, son flot trouble et tumultueux.

Du Breuil et Laisné cheminaient botte à botte.

— Heureusement qu'ils nous laissent déguerpir en paix! grommela l'aide de camp de Frossard, comme ils s'engageaient dans le défilé de la Mance. Quelques tirailleurs dans les bois, une division de cavalerie et du canon, nous serions rasés, nettoyés...

— Ils sont hors d'état de nous poursuivre, c'est évident, rageait Du Breuil... — Cette remarque doubla son amertume. — Ou bien ils n'en croient pas leurs yeux, reprit-il, ils supposent une feinte. Dame! mon cher, s'avouer vaincus, quand on est vainqueurs!

— Qui fait l'arrière-garde? demanda Laisné, en secouant tristement la tête.

— La division Metman, qui n'a pu rejoindre hier...

— Elle ne doit pas être à la noce ! — Tiens, fit-il, en se retournant, qu'est-ce que c'est que cette fumée-là?

Des tringlots, avec force gestes, s'exclamaient. Sur la gauche en arrière, Du Breuil aperçut des tourbillons noirs.

— Je vais voir! dit-il.

Cydalise, reposée, galopait à petits bonds. Des bandes de corbeaux volaient au ras du sol, avec des croassemens joyeux. En quelques minutes, il atteignait Gravelotte. A l'entrée du village, des soldats du train jetaient pêle-mêle dans un immense brasier

des caisses de biscuit, des vivres de campagne, des effets de campement, du linge, des chaussures...

— Qui a donné l'ordre de brûler tout cela? demanda-t-il à un gros fonctionnaire de l'intendance qui s'épongeait le front, éperdu.

— Le commandant en chef, monsieur. Les voitures manquent, nous en avons déchargé des quantités, hier, pour le transport des blessés.

Un artilleur, en train d'empiler des sacs de café sur un caisson, ricana : — « C'est une idée, ça!... Au lieu d'utiliser les voitures vides... » Des soldats de ligne pillaient, en passant, des couvertures, des pantalons... Un peloton de chasseurs à pied fit main basse sur un tas de souliers, repartit avec des godillots neufs suspendus au canon des fusils. De grandes flammes montaient, trouant la fumée lourde. Soudain un bouquet d'artifice éclata. Des sacs de sel, jetés au feu par centaines, pétillaient, fusaient. Des nappes brunes de sucre fondu noircissaient le sol, à côté de légumes secs, qui éclataient avant de se calciner. Un âcre relent prenait à la gorge, de caramel, de cuirs racornis et tordus, de drap roussi. Les viandes de conserve répandaient une odeur de chair grillée.

— Paraît que les vivres manquent! dit un hussard en maraude, avec un coup d'œil à l'artilleur, qui s'apprêtait à repartir, sa voiture chargée.

— Oui, paraît! — Il fit claquer son fouet. — C'est toujours pas les blessés qui manquent, ma vieille, écoute-moi ça!

De longues plaintes, des appels, des cris, sortaient des maisons du village où quantité de malheureux gisaient, abandonnés ; cela se fondait en un seul gémissement, très doux, très bas... Du Breuil se souvint alors d'un autre gémissement pareil, le soir de Borny. Et songeant aux morts, à tous les morts qui dormaient, confians, un rêve de victoire dans leurs prunelles agrandies, — il piqua des deux, avec un élan de rage et d'horreur, loin du plateau fatal.

Route morne, à côté de Laisné, muet. Sitôt le défilé franchi, le 2e corps, face à la route, prenait ses emplacemens, sur la croupe qui s'étend jusqu'à Rozérieulles. — Une position magnifique, dit Laisné, partez tranquille! Nous allons fortifier ça. — Du Breuil s'éloignait, le long de cette même voie romaine qu'il avait suivie deux jours auparavant, avec Jubault. Lentement, dans l'azur splendide, le cercle de l'horizon grandit, grandit. Le vaste paysage

ensoleillé se déploya. Les rivières dessinaient leurs méandres bleus. Metz apparut, toute blanche, avec son troupeau de maisons, la haute masse de la cathédrale... La ville lorraine souriait toujours, heureuse, dans sa brume dorée.

Du Breuil rejoignait le Quartier général, Plappeville. Il y trouva l'état-major confortablement installé, aux portes d'une jolie maison, réservée au maréchal, et dont on apercevait le toit sous les arbres. Un à un, ses camarades rentraient, rendaient compte. Le 3e corps, à droite du 2e, s'établissait fortement, sur le plateau en avant de Châtel-Saint-Germain, appuyé aux fermes de Moscou, Leipsig, la Folie. On commençait à remuer la terre, à créneler les murs. La Garde bivouaquait à Lessy, tout près, entre les forts de Plappeville et de Saint-Quentin. Sa division de cavalerie et celles des généraux de Forton et de Valabrègue s'entassaient dans le ravin de Châtel à Longeau. — « Comme cela, remarquait Floppe, si nos centaures ne peuvent charger, ils sont du moins à l'abri de toute surprise. » Du 4e corps, pas de nouvelles. Décherac arrivait, avec celles du 6e. Le maréchal Canrobert était à Vernéville, mais il s'y trouvait compromis, entouré de bois, et demandait qu'on rectifiât ses emplacemens. Privé de plusieurs régimens dès le début de la campagne, à cause des allées et venues de Châlons à Metz, le 6e corps était en effet le plus faible de tous, ne possédant ni cavalerie, ni mitrailleuses, ni réserves d'artillerie et du génie.

Une heure après, Massoli, dont les cheveux, faute de teinture ces derniers jours, tournaient du noir au gris, se hissait à cheval, tout geignant, pour aller porter au maréchal Canrobert l'autorisation de s'établir à Saint-Privat, avec ordre de se relier à la droite du général de Ladmirault, qui occupait Amanvillers, prolongeant lui-même la ligne du 3e corps.

A ce moment, un des officiers en observation sur le clocher de la cathédrale, vint avertir que de fortes colonnes ennemies passaient depuis plusieurs heures sur les différens ponts de la Moselle, se dirigeant vers Rezonville, par Ars et Novéant. Des avis analogues étaient déjà venus du Saint-Quentin. Nombre de paysans accouraient aussi, annonçant la marche de troupes innombrables... Du Breuil s'étonnait à part lui qu'on n'avertît pas les commandans de corps, qu'on ne prît aucune mesure en prévision de l'attaque, trop certaine... — Pourquoi le maréchal ne visite-t-il pas l'emplacement des troupes? jeta-t-il. — Les der-

nières journées ont été dures. Il dort sans doute, souriait Décherac. — Oui, sur les deux oreilles, murmura Du Breuil, amèrement.

Soudain : — Frisch! cria-t-il, selle Guillaume. — On l'envoyait au quartier général de l'artillerie s'enquérir si le réapprovisionnement des corps avançait. En route, l'animation d'un rassemblement d'officiers le frappa. Un brouhaha, des rires, s'échappaient du groupe. On allait procéder à l'adjudication des effets provenant des cantines d'officiers morts. Un adjoint à l'intendance, l'air indifférent, faisait fonctions de commissaire priseur, debout au milieu d'objets de toute sorte, étalés sur le gazon. La vente à la criée commençait : — Une chemise de flanelle. Six paires de chaussettes. Un petit briquet en argent. Les poésies complètes d'Alfred de Musset. Un caoutchouc. — Les enchères, lancées d'une voix triste d'abord, montaient, railleuses peu à peu, coupées de bons mots, de plaisanteries : — Deux flacons de chez Guerlain, disait la voix blanche. Et Du Breuil songeait au petit sous-lieutenant parfumé, Langlade! — Une livre de chocolat Marquis... — Hep! Marquis! à toi, cria-t-on, dans un groupe de voltigeurs de la Garde... Des chiffres partaient. — Une lorgnette. Une ponne lorgnette... 5, 10, 15, 17 francs!... *La Chartreuse de Parme*, de Stendhal... 25 centimes... Une douzaine de paires de gants. Deux caleçons de toile... La voix monotone égrenait toujours son chapelet sinistre. Irrespect? non, insouciance seulement, besoin naturel de réaction chez la plupart des acheteurs, bravoure et légèreté bien françaises... Du Breuil était loin déjà, les yeux picotés de larmes.

Vers quatre heures, les nouvelles de Ladmirault arrivaient. Le 4ᵉ corps n'avait pu s'établir encore en entier sur ses positions. A la nuit tombée, Massoli reparut enfin, rouge, suant, défait. Le 6ᵉ corps venait à peine d'atteindre Saint-Privat, et ne pourrait, à cause de l'heure tardive, songer à se fortifier par des ouvrages provisoires. Le maréchal Canrobert déclarait en outre n'avoir pu effectuer son réapprovisionnement en munitions d'artillerie, cartouches et gargousses.

Les paysans ne cessaient d'affluer, confirmant, unanimes, l'agglomération croissante de l'ennemi.

— C'est pour demain, dit Restaud dans la soirée, comme on prenait le frais par groupes, en se promenant de long en large, un instant.

— A quoi songe le maréchal ? questionna Francastel. Mettre le 6e corps à l'aile gauche ! Les flancs d'une ligne doivent être spécialement protégés par des obstacles naturels ou artificiels, et, à leur défaut, par de fortes masses d'artillerie. Or, le 6e corps est dépourvu de tout.

Incapable de raisonner de la sorte, il répétait, d'un ton tranchant, ces phrases qu'un hasard lui avait fait surprendre, avant dîner, sur les lèvres de Laune et de Charlys.

Floppe, avec aigreur, insinuait :

— Laissez donc, Francastel ! Le maréchal a son plan. C'est un malin : Lebœuf dans la mélasse, Frossard aplati, il n'y a plus guère que Canrobert qui puisse lui porter ombrage. Alors...

Mais Francastel, révolté, agitait de grands bras.

— Ce qu'il y a de certain, dit Massoli, c'est que le 6e corps tient la route de Briey, la seule qui nous reste, si nous avons envie de gagner Verdun...

— Gagner Verdun ! se récriait Floppe. Vous retardez, mon gros !

— Permettez ! fit Massoli. Je viens d'apprendre que l'aide de camp du maréchal, le commandant Magnan, doit partir cette nuit pour rendre compte à l'Empereur du succès d'hier, et lui confirmer la marche vers le nord-ouest. L'intendant de Préval l'accompagne, avec mission de faire refluer sur Montmédy le plus d'approvisionnemens possible.

— Homme naïf, ricana Floppe, Magnan va tout simplement demander à l'Empereur le remplacement de Frossard et de Jarras. Et la preuve que nous restons à Metz, c'est que Son Excellence a fait prévenir tous les chefs d'état-major des corps d'armée, qu'ils aient à se trouver demain, à dix heures du matin, devant l'église de Châtel. Là, le colonel Charlys, saluez, messieurs ! — les officiers sourirent : Charlys gagnait en faveur, auprès du maréchal, ce que le général Jarras achevait de perdre chaque jour, — le colonel Charlys doit les prendre, pour aller reconnaître les positions que nous occuperons demain, en arrière, sous le canon des forts...

Dix heures sonnèrent. — Il faut aller dormir, jeta la voix de Laune. Autant de pris...

Dormir ! Du Breuil, à demi fourbu, ne sentait pas sa fatigue, dans la surexcitation nerveuse où il vivait depuis quatre jours... Longtemps, parmi la chaleur du lit de plume, il se retourna,

poursuivi d'idées fixes, hanté de visions brèves. Il sautait d'une pensée à l'autre, la petite lanterne de Bersheim, à Borny; d'Avol, le baron de Hacks, Védel, Lacoste... On recule; pourquoi? Il ne s'étonnait plus de rien, roulait à travers le ressac tumultueux des événemens, comme un bouchon sur la crête des vagues. Tout devint trouble... il s'assoupit.

Un pépiement d'oiseaux, le lendemain, le réveilla. Il faisait grand jour. Les fraîches notes ruisselaient, joyeuses, des petits gosiers sonores. Le feuillage des branches remuait sur l'azur. Il eut envie de refermer les yeux, d'allonger encore ses membres las, mais le sommeil avait fui... Debout! debout! Il fallait vivre, agir, secouer l'obsession des pensées douloureuses, des réflexions amères. Aussitôt, le cauchemar des jours précédens le reprit. Il entra de nouveau, tout entier, dans le tourbillon des menus faits dont se composaient pour lui ces heures brèves, inoubliables.

La matinée s'écoula vite. De minute en minute des renseignemens parvenaient au grand Quartier général, expédiés par les commandans du 2e, du 3e et du 6e corps. Des officiers d'ordonnance accouraient à franc étrier, apportaient les nouvelles menaçantes, puis, conduits auprès du maréchal, ils ressortaient au bout de quelques instans, l'air surpris.

Dès dix heures, la division Montaudon du 3e corps avait dû prendre les armes. De forts mouvemens de troupes se dessinaient visiblement du côté de l'ennemi. Il défilait au loin, devant le 2e corps, s'amassait en face du 3e, dans les bois des Génivaux; d'autres colonnes, continuant leur marche, se dirigeaient sur notre droite, vers le 4e corps. Chacun attendait des ordres avec anxiété. Francastel, en causant avec Floppe, donnait libre cours à son indignation. Le sourire de Décherac n'était plus qu'un tic nerveux. Restaud lui-même ne savait que penser...

Cependant un aide de camp de l'état-major particulier du maréchal sautait en selle. Interrogé par ses camarades de l'état-major général, il déclara qu'il allait seulement communiquer les nouvelles au général Bourbaki, et lui rendre sa liberté de la part du maréchal.

Laune et Charlys échangeaient un regard. Du Breuil, étonné comme eux, ne put s'empêcher de dire à Décherac : — Bon moyen de se décharger sur le voisin d'une responsabilité gênante! Comment veut-on que Bourbaki, placé en arrière, agisse, lui qui ne voit rien, qui ne peut se rendre compte de rien !

Le général Jarras sortit à son tour de la maison du maréchal. On apprit alors qu'aucun avis n'avait pu troubler la quiétude du commandant en chef. Au maréchal Lebœuf il s'était contenté de faire répondre : « Vous occupez une position très forte, c'est à vous de la garder. » Il semblait persuadé que l'armée, grâce à sa position défensive, était en mesure de résister à toute attaque; au surplus, il ne pensait pas que cette attaque dût être sérieuse... Quant à la faiblesse du 6e corps, il s'en souciait peu. Sa confiance était inébranlable.

Cependant les émissaires se succédaient. On apprenait enfin, vers midi, que l'action venait de s'engager, par une canonnade violente, ouverte sur le 4e corps, et que d'un bout à l'autre de la ligne de bataille, l'artillerie allemande tonnait, avec un fracas qui annonçait la lutte la plus chaude. On n'entendait que par intermittences, et très faiblement même, ce grondement lointain; mais à l'émoi des aides de camp qui arrivaient de toute part, bride abattue, il n'y avait pas à s'y tromper. On jouait aujourd'hui la partie décisive. Et cet éloignement même, cette rumeur indistincte coupée de longs silences, cette ignorance où l'on se morfondait, portaient au plus haut point l'énervement de tous.

Les ordonnances promenaient en main les chevaux sellés. — Eh bien, on ne part pas? » jetait de temps à autre une voix colère. L'état-major au grand complet attendait le retour du général Jarras, parti, un quart d'heure avant, pour aller se mettre à la disposition du maréchal. Tous les regards convergeaient sur la porte close, la jolie maison d'aspect calme, avec son toit d'ardoises bleues dans les arbres. Rien ne bougeait! Les chevaux piaffaient. Laune piquait machinalement en terre le fourreau de son sabre.

Le général enfin parut :

— Vous pouvez faire desseller, messieurs! dit-il d'un ton mal résigné.

Hein? Quoi? Desseller? Le général est fou... Tous les visages se tournèrent vers lui, avec un air de stupéfaction, des froncemens de sourcils incrédules... Il dut répéter l'ordre. Le commandant en chef estimait que l'affaire ne pouvait être sérieuse. Cela ne valait point la peine qu'on se dérangeât. Il fallait reprendre au plus vite le travail de bureau, s'occuper du tableau d'avancement, « si impatiemment attendu de l'armée. »

Le tableau d'avancement! Du Breuil réprimait avec peine

ses ricanemens... Il s'agissait bien du tableau d'avancement, à cette heure où la mort fauchait si près d'ici. Elle se chargeait d'y travailler pour eux, à l'encre rouge !

Comme les chevaux s'éloignaient, un capitaine de dragons accourut au galop. Il s'arrêta court devant la maison du maréchal, jeta la bride à son ordonnance. On fit causer l'homme. Il était du 6e corps. « Ça chauffait dur, à Saint-Privat!... De ce train-là, les munitions manqueraient bientôt!... »

Dans la pièce commune, des liasses de papiers sur des tables volantes en X, des plumes qui grincent... On étouffe là dedans! Les mouches, enragées de chaleur, sont vraiment insupportables... Un bruit de galops entre par les fenêtres ouvertes... Toutes les têtes se dressent... Les regards se croisent. Une même expression d'angoisse, d'attente, raidit les visages... Rien; toujours rien!... et les papiers s'entassent, les plumes grincent.

A deux heures, un moment d'espoir, vite déçu. Le maréchal venait de monter à cheval! Tous se préparaient à le suivre, lorsque le général Jarras fut informé qu'il eût à faire continuer le travail. Le maréchal n'avait aucun besoin de son état-major. Cinq offfciers seulement pouvaient le rejoindre au fort Saint-Quentin. Du Breuil se trouva du nombre. Il eut une vive seconde de joie. C'était à rendre fou, cette inaction, cette besogne de scribes où trente officiers jeunes se consumaient, frémissans, tandis qu'à quelques kilomètres de là, leurs services faisaient cruellement défaut.

Ces cinq élus s'éloignaient, quand un capitaine d'artillerie les croisa. Les flancs de son cheval étaient rayés d'écume et de sang. Tout essoufflé, il s'informa de l'emplacement du parc de réserve. Questionné par Du Breuil, il s'épanchait — : Canrobert n'a plus de munitions... Ça va mal. Il réclame une division d'infanterie. Bazaine avait consenti d'abord... Mais il a reçu un billet de je ne sais quel général annonçant que tout allait bien, au contraire... Alors il a haussé les épaules, en disant : — Vous voyez!...

Laune en tête avec deux commandans, Du Breuil un peu en arrière avec Francastel, tous les cinq escaladaient au grand galop la dure pente rocailleuse du Saint-Quentin. Pourvu que le maréchal y fût encore! « Il a dû gagner le champ de bataille », se disait Du Breuil. Quel ne fut pas son étonnement, lorsque arrivant sur le plateau il aperçut le commandant en chef, pied à terre, tournant le dos à l'horizon en flammes, et faisant pointer

lui-même trois pièces de 12 contre quelques bataillons prussiens, qui garnissaient les hauteurs, du côté d'Ars. Cet étrange spectacle surprit jusqu'à Francastel. Laune n'y put tenir. Indiquant au maréchal, tourné vers le sud, la direction du nord-ouest, il lui fit remarquer l'intensité du feu. De la fumée s'élevait au-dessus des bois, vers Amanvillers et Saint-Privat. Il était facile de comprendre que l'effort de l'ennemi se portait sur notre droite, pour nous rejeter dans la vallée, et, coupant la route de Briey, nous enlever notre dernier débouché. Mais le maréchal se contentait de dire : — Ils ont de bonnes positions : qu'ils les défendent ! — Sur l'air étonné de Laune, il ajouta : — Je vais du reste envoyer deux batteries de la réserve au débouché de la route de Briey, pour le garder, s'il y a lieu.

Des aides de camp, à sa recherche, soudain, parurent. Ils poussaient leurs chevaux de l'éperon jusqu'auprès du gros homme, qui les regardait venir, indifférent, remettaient leurs dépêches, saluaient, repartaient. Les cinq officiers piétinaient, stupides, s'évertuant à comprendre la pensée de leur chef. Qu'est-ce qu'ils faisaient là ? Parfois le bruit de la canonnade s'éteignait presque complètement. Ils prêtaient l'oreille, anxieux, scrutaient l'horizon. Le maréchal cependant concentrait son attention sur les petites diversions essayées par l'ennemi en avant d'Ars. Mais il n'y avait aucun danger de ce côté. Les canons de la place et du fort eussent suffi à arrêter toute tentative sérieuse. « Toujours sa crainte d'être coupé de Metz, songeait Du Breuil. Dire que le temps passe, et que nous sommes à muser là, et que le destin de l'armée, celui de la France peut-être, se jouent en ce moment ! »

La haute stature du colonel Charlys, tout à coup se dressa près d'eux. Il venait de terminer sa reconnaissance d'une ligne de positions en arrière. Il en rendit compte au maréchal. Du Breuil se souvint alors des dernières paroles de Floppe... Il n'y attacha pas d'importance. Est-ce que le maréchal laisserait ainsi massacrer des milliers d'hommes, s'il songeait encore à se replier?... Mais un de leurs camarades du grand Quartier général arrivait. Envoyé au général Frossard, il avait poussé spontanément jusqu'au 3e corps, en rapportait des nouvelles. Le maréchal Lebœuf venait de résister à une attaque très vive et demandait du renfort. — Justement, ajouta-t-il, j'ai rencontré au col de Lessy les voltigeurs de la Garde, avec le général Boisjol, qui ne demande qu'à marcher. — On n'entendait plus le canon. De la fumée

seule persistait au nord-ouest... Au bout d'une heure, tandis que le maréchal remontait à cheval, le grondement de la lutte retentit de nouveau. Il ne parut pas s'en émouvoir, descendit au pas la pente raide, traversa les bivouacs de la réserve générale d'artillerie. Les pièces s'alignaient, luisantes, au parc. Les chevaux n'étaient pas même garnis. Les cinq officiers le suivaient tête basse, silencieux. Plus loin, c'étaient les batteries de réserve de la Garde, inattelées aussi. Un tonnerre lointain roulait. A quoi songeait Bazaine, de laisser dormir là, muettes, cent vingt pièces de gros calibre, quand le 6e corps était sans artillerie, quand les canons allemands, partout, écrasaient les nôtres? Et Du Breuil avait envie de lui crier, à ce gros homme dont il apercevait le dos courbé, la nuque lourde sur les broderies d'or : « Mais on se bat! On se bat! Va donc voir! »

Le sentier montait de nouveau, débouchait cette fois sur la partie nord du plateau de Plappeville. A cette distance plus grande encore du champ de bataille, on ne percevait aucun bruit. Mais des officiers du 6e corps passaient au galop, avec des caissons qu'ils allaient faire remplir au grand parc. Il en accourait d'autres, envoyés par le général Bourbaki, qui réclamait toute sa réserve. Le calme extraordinaire du maréchal finissait par en imposer à sa suite. « Restaud doit avoir raison, songeait Du Breuil. Peut-être a-t-il des renseignemens particuliers qui le tranquillisent?... C'est en toute connaissance de cause qu'il s'en remet à ses lieutenans... A moins d'être le dernier des incapables et de s'en rendre compte, — mais il s'agiterait alors, chercherait à donner le change, à moins d'être pis encore, le plus ténébreux des... — mais non, c'était bon pour Floppe, ces pensées-là! un commandant en chef ne pouvait se désintéresser à ce point de la bataille, s'il pensait vraiment que le sort de ses troupes y fût compromis. Le long passé de gloire, le sang-froid légendaire, la réputation d'habileté du maréchal interdisaient tout soupçon! Les apparences, certes, le condamnaient... Mais devait-on s'en fier aux apparences? » Du Breuil se souvint aussi de cette bravoure personnelle, qu'il avait admirée plus d'une fois. Si Bazaine agissait de la sorte, c'est qu'il était en droit de le faire. Rien, sans doute, ne motivait sa présence sur les lieux mêmes du combat.

Soudain, comme ils atteignaient un des points dominans du plateau, d'où l'on découvre la route de Briey, le maréchal s'ar-

rêta. Laune et Du Breuil étaient derrière lui. Dans la direction de Metz, des voitures civiles, des équipages du train, des cavaliers d'escorte fuyaient pêle-mêle. Un nuage jaunâtre tourbillonnait. Convoi débandé? Artillerie en déroute? On ne savait. La poussière empêchait de distinguer les formes qui passaient, dans cette effroyable panique. Le maréchal murmura :

— Que faire avec de pareilles troupes!

Les deux officiers tressaillirent. Ils les avaient vues à l'épreuve. Elles ne méritaient pas ce reproche. Du Breuil, peiné, chercha le regard de Laune ; mais le colonel détournait la tête.

Les deux batteries de la réserve arrivaient. Le maréchal en détermina l'emplacement, et comme s'il avait tout prévu, ou tout réparé, reprit son chemin, avec la même impassibilité.

En route, ils croisaient, près de Plappeville, des officiers de l'état-major de Bourbaki. Le maréchal les questionna. Ils allaient rejoindre leur chef.

— Inutile! dit Bazaine. Tout va bien. La journée peut être considérée comme terminée. La Garde va rentrer.

Quelques minutes plus tard, le maréchal arrivait à Plappeville et remerciait les officiers. Du Breuil regarda la grande porte de la maison s'ouvrir. Des ordonnances se précipitaient. Déjà le maréchal avait disparu. La porte se refermait silencieusement. On ne vit plus que la rue calme, un toit luisant dans le feuillage, de lourdes masses de verdure sous le ciel bleu.

Rentré dans la pièce commune, il ne savait à qui entendre, assailli de questions. Enfermés depuis des heures, rivés à leur travail, ceux des officiers de l'état-major qui n'avaient pu bouger dissimulaient mal leur rancune. Ils parlaient tous à la fois, à demi fous d'impatience et de curiosité : « Que se passait-il? Comment? le maréchal n'avait envoyé personne sur le terrain? Alors ce n'était pas sérieux? L'ennemi était repoussé? » La plupart accueillirent ces nouvelles avec satisfaction. Du moment que le maréchal rentrait, que la Garde allait rentrer, c'est que nous avions résisté victorieusement à toutes les attaques. Ici même, d'ailleurs, on n'avait presque rien entendu... Floppe, seul avait un sourire malicieux :

— Et là-haut, fit-il, au Saint-Quentin?

Sur l'affirmation de Francastel qu'il avait nettement perçu le bruit de la canonnade, mais que le maréchal n'avait pas semblé s'en apercevoir, le sourire de Floppe s'accentua :

— Il n'est pire sourd,... commençait-il. Un regard de Laune coupa net la fin de la phrase.

L'insinuation — perfide, à coup sûr! — répondait aux préoccupations secrètes qui, depuis l'avant-veille, ne cessaient de harceler Du Breuil! Non! Bazaine ne pouvait songer réellement à se replier sous Metz! Non, Bazaine ne pouvait laisser écraser de gaîté de cœur Canrobert après Frossard!... Est-ce qu'à cette heure solennelle, un soldat glorieux, en qui le souverain, la patrie avaient mis leur espoir, un maréchal de France pouvait être accessible à d'aussi misérables calculs, à d'aussi louches, d'aussi honteuses pensées?... Comment supposer d'ailleurs, chez un homme intelligent, une telle incompréhension de ses intérêts, une si profonde, une si soudaine ineptie? La conduite du maréchal, depuis ce matin, n'avait pu être dictée que par la conviction absolue, la certitude que l'armée ne courait aucun risque.

Le soir tombait. Depuis longtemps, le bruit du canon s'était tu. Pas de nouvelles, mais chacun, revenu au calme, attendait avec confiance. Vers sept heures, Du Breuil crut entendre comme un grondement sourd. Floppe dressait l'oreille.

— Eh! eh! fit-il, ça recommence.

C'était odieux, ce doute! Du Breuil sentit qu'il ne pouvait ronger son frein plus longtemps. Obtenir du général Jarras la permission d'aller aux nouvelles, faire seller son cheval, ne prit que le temps de la pensée.

En sens inverse, il suivait maintenant le chemin qui, deux heures auparavant, le ramenait au grand Quartier général. Il galopait avec ivresse. Un vent tiède le frappait au visage. Le mecklembourgeois — une bonne bête décidément — enlevait gaillardement la côte. Du Breuil sentait l'appui de la bouche sur le mors, le contact solide des flancs à la botte. Il se revit à côté de Lacoste, les deux chevaux fraternisant. Un peu de l'enthousiasme qui l'avait alors transporté s'empara de lui. Le bruit de la canonnade grandissait. Il filait entre deux bois.

« J'aurai plus vite fait de piquer sur Châtel », se dit-il. Le jour achevait de mourir. De grands nuages rougeâtres, à gauche, montaient. Près du Gros-Chêne, il croisa la division de grenadiers et de zouaves de la Garde. Ces bataillons d'élite, immobiles, attendaient, l'arme au pied. Il longea d'interminables files d'hommes silencieuses. Les compagnies se succédaient, donnant, avec leurs masses rouges et bleues, une impression de calme, de recueille-

ment, de force. Les mâles visages se ressemblaient tous, traits hâlés, dures moustaches. Et Du Breuil emportait une impression d'admirables troupes, frémissantes d'attente.

Il galopait toujours, grisé peu à peu par son propre mouvement, l'impérieux désir de voir, de savoir, le bruit croissant de la lutte. Le sentier sinuait à travers bois. Des aides de camp éperdus passèrent, criant des phrases inintelligibles. Leurs visages parlaient, il éperonna son cheval. Le bois s'éclaircissait. A la lisière, il put embrasser le vaste plateau d'un coup d'œil. Le clocher d'un village, à sa gauche, flambait. Amanvillers! De grandes lueurs... une fumée épaisse s'élevait en avant de lui. Saint-Privat! La violence de la canonnade était extrême. Les feux de mousqueterie faisaient rage.

A n'en pas douter, l'heure était décisive, la bataille dans son plein. Du Breuil sentit son cœur bondir. Que faire? Retourner là-bas, prévenir?.. Mais une rumeur lointaine bourdonnait en avant. Il crut distinguer les notes sublimes, la charge volant au-dessus des clairons et des tambours... Allons! c'est une nouvelle de victoire qu'il rapporterait. En avant!... Il dépassa des batteries sur une crête, qui crachaient un feu d'enfer.

Une fumée bleue voilait la plaine. On apercevait seulement des éclairs rouges, des vols sifflans et noirs. Les balles pleuvaient. Il reprit la lisière du bois, marchant droit sur le bruit de la charge. « Eh bien, on dirait que la sonnerie s'essouffle! » A mesure qu'il approchait, Du Breuil s'étonnait de ne pas entendre les cris forcenés de l'assaut, la ruée en avant des bataillons. Comme il arrivait sur la grand'route de Briey, il s'arrêta, muet de saisissement. Une vingtaine de tambours et de clairons battaient et sonnaient désespérément sur place, tandis que, balayant la chaussée, le flot sinistre de la déroute s'écoulait...

— Est-ce la Garde qui arrive? lui cria l'officier qui faisait battre la charge. Du Breuil fit signe que non.

— Il y a une heure que nous sonnons ainsi, pour faire croire que les renforts viennent... Bazaine veut donc que nous crevions là!

Dans la nuit tombante, l'église et les maisons en flamme de Saint-Privat jetaient leur clarté tragique, à travers une brume rousse. Le fracas des obus, l'intensité de la fusillade faisaient un roulement continu. Et sur la route, fuyaient pêle-mêle, avec toutes les voitures de l'arrière, des bandes de soldats éperdus. Ah! ce

flot, ce flot lugubre, ambulances, fourgons, cantines, et les paysans affolés, les charrettes pleines de pauvres meubles... Du Breuil se lança contre le courant, arrêta des lignards qui n'avaient pas de fusils.

— Qu'est-ce que vous faites là? criait-il.

Et des voix répondaient :

— Nous cherchons notre régiment.

D'autres filaient sans rien dire ; quelques-uns, seuls, ricanaient. En approchant du village, le nombre des fuyards s'épaississait. La musique d'un régiment passa. Les hommes couraient, blêmes, avec leurs instrumens dans leur gaine. Un grand diable, brusquement, jeta le sien, en regardant Du Breuil avec insolence. Alors une inspiration le traversa. Il sentit bouillonner en lui l'énergie de sa race. Le sang rouge des ancêtres le dressa, hurlant, sur ses étriers. Une force mystérieuse émana de son geste, de son ordre. A sa voix, les musiciens blêmes s'arrêtaient, domptés. Les instrumens jaillissaient de leur gaine. Embouchés à pleine poitrine, un chant sauvage voltigea sur leurs pavillons de cuivre; et remuant tous les cœurs, sur la panique étonnée, la *Marseillaise* éclata. Dans le fracas tonnant du soir, avec ses rumeurs de tocsin, l'hymne national s'élança, grandit, fut le cri même de la France. Chacun, pris d'une ivresse subite, répéta les strophes ardentes, sentit courir le souffle des victoires passées. L'âme d'un peuple emplit cette foule en déroute, et comme aux jours épiques de la Patrie en danger, une flamme aux yeux, tous les fuyards galvanisés remontèrent la côte, fondus en un seul être qui se ruait au combat dans un élan irrésistible.

Du Breuil ivre avançait, poussé par le reflux. Héros anonyme, il vivait en inconscient cette heure magnifique, point culminant de sa vie. Étrange hasard qui l'avait amené là, à cette minute précise, pour qu'il accomplît en passant cet acte bien simple où toute l'énergie d'une race, l'existence de ses obscurs ancêtres, la sienne propre, se résumaient...

En arrivant aux premières maisons du village, une minuscule tache rouge s'abattit sur son bras. Il la regarda, surpris. C'était une bête à bon Dieu ; son dos pointillé de noir luisait, petite vie ailée à travers l'ouragan de mort. Les obus, avec un bruit infernal, s'abattaient, trouant les murs. Les balles tournoyaient par essaims. Il vit des lignards se replier, courir. Des tambours battaient une charge qui n'était point la nôtre. On entendait de

rauques hourras : — *Vorwærtz! Vorwærtz!* Il fit un à-droite, prit le galop. Dans un jardin, derrière un mur, une ligne de fantassins, à genoux, couchés, coup par coup ajustaient, tiraient. Un capitaine réglait le feu : — « A vous, Judin ! » Le petit lignard visait soigneusement, lâchait la détente.

— Mouche ! fit-il. Et, se relevant : — Je n'ai plus de cartouches.

— A toi, le Frisé ! ordonnait la voix calme.

Des rires s'élevèrent, et le soldat chauve, ainsi désigné, sans hâte, fit feu.

— Védel ! cria Du Breuil. Le capitaine tournait vers son cousin une brave figure, empreinte d'une volonté grave, recueillie. Du Breuil en demeura frappé :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

A mots pressés, Védel dit qu'il avait tenu sept heures durant, que le 6e corps, écrasé enfin, sans munitions, sans renforts, sans ordres, pliait. Il montra la plaine, eut un grand geste : la Garde royale prussienne était couchée là !

Le vicomte Judin, noir, poudreux, méconnaissable, l'écoutait avec un sourire :

— Beau spectacle, mon commandant, mais j'aime autant l'Opéra, vous savez !

Il tirait de sa poche une pipe, un briquet, s'apprêtait à le battre. Soudain, dzz ! une balle sifflait. Il devint très pâle, le briquet tomba ; du sang jaillit. Son poignet venait d'être brisé net... Un galop de fièvre emportait maintenant Du Breuil. Le village au loin, flambait. Des clameurs d'assaut, la fusillade autour de lui, des fantassins couraient... Védel ? Ah ! oui, laissé là-bas, derrière le mur. Une vision d'hommes qui se relèvent, se groupent autour du capitaine, s'en vont lentement. Et derrière le mur, une ligne bleu sombre qui avance, enseignes déployées ; des baïonnettes luisent, des clairons sonnent, d'autres clairons que les nôtres... Et maintenant des voitures du train, des fourgons, des cantines, qui roulent pêle-mêle. Là ? Qu'est-ce qu'il y a là ? Des fantassins s'élancent... Un groupe d'officiers à cheval, des voix enrouées criant : — Vive Canrobert. Et superbe, en avant du groupe, un maréchal de France qui domine la retraite, d'un altier redressement du corps, avec un air triste et des yeux étincelans.

La nuit. Un piétinement de troupeaux en fuite. Des bousculades sans nom par les routes obscures. Du Breuil longeait par-

fois des régimens à demi groupés, sans ordres, ne sachant s'ils devaient avancer, bivouaquer, reculer. Contre un bois, il reconnut, à la lueur confuse de la lune, les grenadiers, puis les zouaves de la Garde. Ah! ces masses rouges et bleues, alignées à son premier passage... L'ironie de ces troupes d'élite immobiles, n'attendant qu'un signe, tandis qu'à trois kilomètres de là, le 6e corps écrasé pliait, entraînant le 4e.

Un chemin creux, des pas de chevaux, un roulement de pièces et de caissons... La fumée de la bataille, dispersée peu à peu, semblait maintenant courir par grands nuages dans le ciel noir, où la lune brillait, splendide. Du Breuil croisait deux batteries en marche.

— Le bivouac de la Garde, mon commandant? dit une voix flûtée... Du Breuil regardait l'officier au visage. Il reconnut le capitaine de Serres, avec sa taille fine, sanglée dans le dolman. Derrière lui, le lieutenant Thomas souriait respectueusement.

— A cent mètres d'ici, répondit Du Breuil, marchez tout droit.

Soudain, comme un éclair, une idée le frappa : d'Avol! c'étaient les batteries de d'Avol! Le visage du capitaine se rembrunit.

— Tué? demanda Du Breuil, la gorge serrée.

— Je ne crois pas, fit de Serres.

— Alors?

— Blessé, disparu. Un obus lui a fracassé l'épaule, comme il allait prendre les ordres au 4e corps, après avoir installé des batteries. Son cheval seul est revenu.

Le capitaine saluait. Les canons s'éloignèrent. D'Avol, maintenant! D'Avol après Lacoste!... Une lassitude infinie s'était emparée de lui. Sa douleur, lancinante à certaines pensées, se fondait en une souffrance imprécise à force d'être aiguë. Parfois, obscurément, il songeait : « Si tout n'était pas perdu cependant! Si Frossard et Lebœuf avaient pu se maintenir ! » Et machinalement, il suivait le chemin qu'il avait parcouru quelques heures plus tôt. Soudain, à hauteur du Gros-Chêne, il aperçut des troupes nombreuses, massées contre la lisière du bois.

Un groupe d'officiers écoutaient la lecture d'un ordre faite à voix haute par l'un d'eux, — à la lueur d'une lanterne, qu'un lieutenant soulevait à bout de bras. Du Breuil mit pied à terre et s'approcha, tandis qu'en signe de joie le mecklembourgeois

bruyamment soufflait, puis, campé sur ses pattes, se secouait avec violence, dans un cliquetis brusque. Un général tourna la tête, s'enquit si Du Breuil apportait d'autres ordres. Sur ses explications, il dit d'un ton sec, où de la rage tremblait:

— Eh bien, lisez cela, commandant!

Du Breuil étendit le bras. — Tiens, la bête à bon Dieu qui était toujours là! — et prenant le papier, il lut l'ordre copié d'une grande écriture sautillante, celle de Francastel. Un silence glacial régnait. Du Breuil, muet, replia le papier.

— C'est bien, monsieur, on s'en va! disait le général en s'adressant au capitaine d'état-major qui avait apporté l'ordre. Ralliez de votre côté les régimens que vous rencontrerez.

Est-ce que Du Breuil rêvait, voyons!... L'armée entière allait rentrer, tête basse, sous le canon des forts... Tant de braves gens seraient morts en vain!...

— C'est au quartier général qu'on vous a donné ça? balbutia-t-il.

— Oui, répondait le capitaine, ce sont les instructions dictées par le colonel Charlys, après sa reconnaissance de l'après-midi.

Du Breuil passait la main sur son front:

— Et le maréchal, vous l'avez vu?

— Oui, répondait l'autre. Quand le 4e corps a plié après le 6e, le général de Ladmirault m'a envoyé prévenir le commandant en chef. Bazaine m'a fait remettre l'ordre que vous avez lu, et, devant mon désespoir, il a ajouté : Ne vous désolez pas, capitaine, ce mouvement rétrograde, vous deviez l'opérer demain matin, vous le faites douze heures plus tôt, voilà tout!

(*La quatrième partie au prochain numéro.*)

PAUL et VICTOR MARGUERITTE.

CHATEAUBRIAND

ET

LA GUERRE D'ESPAGNE

I

LES CONFÉRENCES DE VIENNE ET LE CONGRÈS DE VÉRONE

On s'accorde généralement à reconnaître aujourd'hui, même parmi les personnes hostiles au principe et au gouvernement de la Restauration, que sa politique extérieure fut bienfaisante pour la France. Dans la première partie de ces quinze années, les hommes qui la dirigèrent réussirent à libérer le territoire national deux ans plus tôt que les traités de 1815 ne l'avaient fixé, et à diminuer par des concessions successives le fardeau de l'occupation étrangère. Le nom du duc de Richelieu demeure attaché à la conservation de quelques-unes de nos provinces, que son aïeul, le grand cardinal, avait eu l'honneur d'annexer à la France. C'étaient les seules épaves que nous pouvions espérer de conserver après le naufrage du premier Empire. Mais, du moins, si nous devions renoncer aux rêves d'une gloire immense et trop rapide pour être durable, la Royauté restaurée avait le droit de dire qu'elle retrouvait sans amoindrissement le territoire légué au pays par ses ancêtres.

Cette grande œuvre accomplie, l'ère des difficultés les plus sérieuses commençait. Il s'agissait de gouverner avec et contre

des passions intérieures et extérieures, qui désiraient se servir du pouvoir royal comme d'un instrument, pour satisfaire des rancunes et exercer des représailles, explicables au point de vue de l'esprit de parti, mais inadmissibles dans l'intérêt général de la nation. L'étranger, de son côté, ne voulait pas se dessaisir de la tutelle morale sous laquelle il prétendait maintenir la France. Si, après la première invasion, il s'était contenté de l'abdication de l'Empereur et de l'abandon de ses conquêtes, on ne pouvait attendre de sa part, après le retour de l'île d'Elbe et la bataille de Waterloo, le même désintéressement. Nous devions sentir peser sur nous, pendant plusieurs années, la pression de l'ancienne coalition qui nous avait vaincus et demeurait, par suite, odieuse au patriotisme national. C'était la seconde partie et la plus difficile de l'œuvre de la Restauration, parce qu'elle l'amenait, si elle voulait donner satisfaction au sentiment du pays, à s'affranchir le plus tôt possible de cette influence occulte du dehors et à se séparer, en même temps, dans les Chambres françaises, des hommes qui avaient été dans le pays, et dans l'exil, ses plus fidèles, sinon ses plus éclairés partisans. Il y avait là une double difficulté. Et cependant, sous le règne de Louis XVIII et pendant le ministère Villèle, elle était parvenue à résoudre ce problème par un concours de circonstances où son habileté fut égale à sa prévoyance. Les résultats en furent considérables, à l'intérieur comme à l'extérieur. En 1824, après l'expédition d'Espagne, nous voyons le gouvernement du roi à la tête d'une majorité considérable dans la Chambre des députés, la rente française au-dessus du pair, et notre indépendance reconquise au dehors s'affirmer, quelques années plus tard, par deux succès : l'affranchissement de la Grèce et la conquête d'Alger.

Ces résultats n'auraient pu se produire, si la diplomatie de la Restauration n'avait été à la fois prudente et capable d'initiative. Il lui était impossible, sans doute, d'entrer en lutte avec les puissances qui l'avaient restaurée. Elle n'était pas assez forte pour se poser en antagoniste des principes qui, d'ailleurs, étaient les siens comme ceux de tous les trônes. Mais ce qu'elle pouvait faire et ce qu'elle réussit à accomplir, c'était, — tout en s'associant à la pensée morale des Souverains, et à leur alliance contre les idées de la révolution, dont elle-même était l'antagoniste nécessaire, — de dégager nettement l'intérêt français et, retournant la position prise au début contre nous, de faire souhaiter à nos anciens ennemis le succès que nous tenions à assurer *par nous-mêmes*. Ce

fut son œuvre et, à notre avis, elle ne pouvait rien faire qui fût mieux en rapport avec les nécessités de sa situation et celles de son origine.

Tout cela n'est plus guère contesté, du moins en principe, même par ceux dont les pères ont, autrefois combattu et renversé Charles X. Un seul point de cette période d'histoire diplomatique est encore sujet à discussion, parce que l'esprit de parti y a mêlé une question intérieure et a concentré tous ses efforts pour la dénaturer. C'est le rôle joué par la France au congrès de Vérone. La guerre d'Espagne, qui en a été la conséquence plus ou moins directe, ayant abouti au rétablissement sur le trône de ce pays d'un des plus tristes souverains dont l'histoire contemporaine fasse mention, et le gouvernement du roi Charles X ayant lui-même succombé sept ans plus tard dans un déplorable coup d'État, le parti victorieux en 1830 a eu toute latitude pour réunir les deux œuvres dans une réprobation commune. On ne voulut plus se souvenir que des anathèmes du général Foy et des discussions violentes qui amenèrent à la Chambre des députés l'expulsion de Manuel. On essaya même de faire de la *Non-intervention* une sorte de dogme politique absolu. Sous l'inspiration du prince de Talleyrand, allant à Londres, comme ambassadeur de la monarchie de Juillet, pour y combattre l'Europe moralement coalisée contre le gouvernement nouveau, cette théorie fut proclamée comme la base nécessaire des relations internationales. Il n'y avait rien sans doute de mieux à faire que de l'accepter à ce moment, où nous étions faibles vis-à-vis de l'étranger, et ce fut un véritable succès pour notre ambassadeur. Si la reconnaissance de ce principe nous interdisait, à la vérité, de nous annexer moralement la Belgique, en acceptant la couronne qu'elle offrait au duc de Nemours, il nous permettait au moins de faire décréter son indépendance. C'était bien quelque chose, et la principale pièce que fournissait à l'habile avocat du gouvernement de Juillet son nouveau portefeuille politique, composé, selon son habitude, en vue des besoins du jour : En venant à Londres, il avait fermé l'ancien où il aurait pu retrouver le principe de l'*intervention*, dont il s'était servi quinze ans plus tôt, au congrès de Vienne, comme ambassadeur du roi Louis XVIII, pour faire *mettre au ban de l'Europe* le revenant de l'île d'Elbe et détrôner Murat. Mais les temps avaient marché et la *Non-intervention* prévalut, avec la traduction, pour les profanes, de : *Chacun chez soi, chacun pour soi*, qu'en fit

M. Dupin pour la Chambre des députés. Dès lors, le congrès de Vérone et l'expédition d'Espagne furent enveloppés dans la même réprobation. La légende était créée : on en a vécu depuis lors; et il fallait être un peu téméraire pour justifier une entreprise frappée d'un tel discrédit.

Chateaubriand l'a essayé, pourtant, en 1838, dans son ouvrage sur le *Congrès de Vérone :* mais le succès n'a répondu qu'imparfaitement à son attente; et on le comprend, quand on le lit. Il défendait son œuvre et, à ce moment, les passions étaient trop excitées contre la Restauration pour qu'on lui tînt compte de ses efforts. Et puis, il la défendait avec ses armes habituelles, une ironie hautaine, un parfait dédain de ses adversaires et cette magie de style qui, dans un ouvrage historique, met en garde contre l'authenticité parfaite des souvenirs. Sa personnalité, comme toujours un peu débordante, n'acceptait d'ailleurs la possibilité d'aucune faute. Ce n'était peut-être pas le meilleur moyen de convaincre des lecteurs, qui ont naturellement l'*esprit doux*, comme tous les gens désintéressés, et vous savent le meilleur gré de les persuader sans violence. Il avait, en outre, bien des ennemis, même parmi ses anciens amis. La Restauration pouvait penser de lui comme le poète :

> Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal.
> Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Il ne réussit donc pas complètement dans sa tâche et la légende contraire a continué de prévaloir.

Et cependant, aujourd'hui, en relisant son ouvrage et ses *Mémoires d'Outre-Tombe* et les confrontant avec d'autres documens contemporains, même avec les *Mémoires* de M. de Villèle, on demeure convaincu que Chateaubriand a désiré le ministère pour réaliser ce qu'il n'a pas craint d'appeler sa grande idée et même la plus grande idée du siècle, formule présomptueuse sans doute, mais qu'un homme de sa valeur n'aurait pas osé soutenir, quinze ans après les événemens, avec pièces à l'appui, s'il n'avait pas cru pouvoir la justifier. Quelle était donc cette grande idée? Voyons-en la genèse et le développement.

Ce qu'il voulait, lui et le gouvernement du roi Louis XVIII, mais lui d'abord, nous croyons pouvoir le démontrer dans le cours de ce récit, c'était précisément le contraire de ce que lui ont reproché ses adversaires. Non seulement, il ne désirait pas que la

France se mît à la remorque de la Sainte-Alliance, comme on l'a dit injustement, mais il souhaitait de l'affranchir, par son intervention en Espagne, du joug qui pesait sur elle depuis 1815. Il voulait rendre au gouvernement des Bourbons une armée disciplinée et fidèle, nécessité de premier ordre après les cruels malentendus qui, depuis la chute de l'Empire, avaient séparé la France militaire en deux camps ennemis. Cette armée, une fois refaite et dans les mains du Roi, permettait à la Restauration de reprendre vis-à-vis de l'étranger une indépendance d'allures qu'elle avait perdue, et au gouvernement royal de se défendre à l'intérieur contre les sociétés secrètes françaises, qui donnaient la main aux *Carbonari* d'Italie, aux *Illuminés* d'Allemagne, et aux *Communeros* d'Espagne, pour combattre la légitimité. Le gouvernement du Roi devait sortir de cette lutte plus fort et plus uni, et les oppositions coalisées jusqu'alors contre lui dans le Parlement, perdre tout espoir de le renverser. — Voilà l'idée de Chateaubriand, qui fut un moment réalisée, et on ne peut méconnaître que son passage trop court au ministère n'y ait contribué pour une bonne part.

Mais, dira-t-on, en agissant ainsi, il suivait plus ou moins la politique des puissances alliées qui avait prévalu à Vérone par la signature du *casus fœderis* et le projet du rappel *simultané* des quatre légations de Madrid. Il se rendait donc, dans une certaine mesure, le complice de la Sainte-Alliance, en servant directement ses vues contre l'Espagne révolutionnaire. Il se laissait envelopper par ce souffle de réaction politique, primitivement dirigé contre la France, qui venait de se manifester récemment contre l'Italie, aux congrès de Troppau et de Laybach, et dont l'empereur Alexandre, sous l'influence plus ou moins directe du prince de Metternich, s'était constitué le représentant. — La réponse est aisée. Chateaubriand n'était pas alors l'ami d'Armand Carrel et de Béranger qu'il est devenu plus tard; il était l'adversaire naturel de leurs idées. Il servait la Royauté, dont la France avait accepté le rétablissement. Ministre de Louis XVIII, il devait se préoccuper, avant tout, des moyens de défendre à l'intérieur et de fortifier au dehors le gouvernement qu'il avait acclamé dans des écrits inoubliables. Or, il est certain qu'après le succès de l'expédition du duc d'Angoulême, et même aussitôt qu'elle fut décidée, la Royauté trouva dans le pays pour la soutenir une force qui permit à M. de Villèle de gouverner pendant six ans sans difficultés sérieuses et

aurait, même après la chute de cet habile ministre, assuré peut-être l'existence de la Restauration, si les idées de Chateaubriand, qui étaient celles de MM. de Martignac et de La Ferronnays, avaient définitivement prévalu dans ses conseils.

Quant à la prétendue intervention des puissances étrangères, la vérité est que l'expédition d'Espagne fut faite d'accord avec la Russie, mais malgré l'opposition très vive de l'Angleterre, qui ébauchait même, à ce moment, un traité de commerce avec le gouvernement révolutionnaire espagnol, et le mauvais vouloir non dissimulé de l'Autriche et de la Prusse, dont la politique était alors à peu près associée. M. de Metternich ne voulait assurément aucun bien aux révolutionnaires d'Espagne. Il les détestait même cordialement; mais il craignait d'abord l'intervention armée de la France qui, victorieuse, aurait retrouvé son ascendant en Europe, comme le fait le démontra, et, vaincue, aurait été la victime de la révolution dont il redoutait, avant tout, la contagion. Son secret désir était que l'action des puissances en Espagne fût collective, purement morale, ou, si elle devenait effective, que la France n'y fût pour rien. Il aurait préféré dans ce cas l'intervention russe à toute autre; mais, comme il en pressentait les difficultés, il ne souhaitait réellement qu'une action diplomatique de toutes les puissances. On ne s'expliquerait pas autrement l'accueil d'une bienveillance exceptionnelle qu'il fit, à la fin du congrès de Vérone, au banquier Ouvrard, uniquement parce que le célèbre financier lui avait proposé les moyens de venir efficacement en aide à la régence royaliste espagnole, qui s'était constituée à Urgel pour la délivrance du Roi et dont le succès, s'il s'était produit, aurait pu empêcher notre expédition.

La France n'eut donc dans cette campagne de quelques semaines qu'un seul appui au dehors, très décidé, très énergique même, mais dont le concours empressé respecta toujours son indépendance : ce fut l'empereur Alexandre. Les autres grandes puissances nous furent toutes moralement hostiles. J'ajouterai que, depuis cette époque, les relations de la France et de la Russie demeurèrent sur un pied d'intimité réelle jusqu'à la révolution de Juillet. Tout le monde sait aujourd'hui, — bien qu'on ait un peu exagéré les faits, dans ces derniers temps, — que l'empereur Nicolas Ier, successeur de l'empereur Alexandre Ier, étant en guerre avec la Turquie, et ne faisant d'ailleurs que confirmer d'autres ouvertures antérieures à son règne, chargea le duc de

Mortemart, ambassadeur du roi Charles X, de proposer, en 1829, au prince de Polignac un projet de partage de l'empire ottoman. Ce projet n'était, à la vérité, qu'une *ébauche*, et nous n'aurions pas été *seuls* à bénéficier, en cas de décès, des dépouilles de « l'Homme malade », car toutes les puissances en auraient eu leur part; mais si la paix n'avait pas été signée à Andrinople, il aurait pu nous procurer des compensations territoriales importantes, en retour des avantages que la Russie aurait obtenus en Orient.

C'est cette alliance avec ces conséquences que Chateaubriand avait en tête, quand il alla à Vérone, et dont il posa en partie les fondemens, pendant son ministère, par l'expédition d'Espagne. Il n'était pas le seul, du reste, à la vouloir. Les hommes politiques de la Restauration, sauf le prince de Talleyrand, furent tous à peu près fidèles à la même pensée. M. de Montmorency, prédécesseur de Chateaubriand aux affaires étrangères, et surtout M. de la Ferronnays, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, se constituèrent au congrès de Vérone, à quelques nuances près, les interprètes de la même politique. M. de Villèle, lui-même, d'abord hostile à une expédition qui dérangeait l'équilibre de son budget, une fois engagé, n'hésita pas plus tard à se féliciter des résultats obtenus, lorsque les élections nouvelles lui envoyèrent une énorme majorité ministérielle. Sa correspondance en fait foi; mais il n'est que juste de reconnaître que Chateaubriand fut plus qu'un autre le partisan d'une idée qui procura à la Restauration d'importans avantages, au dedans et au dehors, et aurait pu, si ce gouvernement avait duré, lui en ménager d'autres plus grands dans l'avenir.

L'*Histoire de la Restauration*, de M. de Viel-Castel, fait connaître une grande partie des incidens diplomatiques auxquels je viens de faire allusion. Mais il n'avait pas assisté au congrès de Vérone; la personnalité de Chateaubriand lui était fort peu sympathique, ainsi que j'ai pu m'en convaincre moi-même dans plusieurs entretiens confidentiels. Son livre laisse voir mieux encore la sévérité avec laquelle il jugeait les faiblesses du grand écrivain. D'ailleurs, le libéralisme d'esprit de M. de Viel-Castel, qui l'associa plus ou moins intimement à la pensée du gouvernement de Juillet et aux personnages marquans de ce régime, ne lui permettait pas de juger, au même point de vue que l'opinion royaliste de 1823, les mobiles qui avaient déterminé notre intervention en Espagne. Il faut donc, malgré ses efforts d'im-

partialité, ses hautes lumières et sa parfaite bonne foi, chercher ailleurs que dans son histoire si l'on veut comprendre la pensée de Chateaubriand et celle des hommes qui s'associèrent alors à sa politique.

Il était nécessaire d'avoir, pour contrepoids aux assertions des uns et des autres une sorte de journal intime, non destiné à la publicité, qui permît de savoir exactement ce qui s'était passé à Vérone et à Paris quand les ministres étaient revenus du Congrès, avant la discussion à laquelle donnèrent lieu, dans nos Chambres, les crédits demandés pour notre expédition. Le hasard m'a permis de trouver ce que je cherchais dans un ensemble de notes écrites au jour le jour par mon père, alors premier secrétaire de l'ambassade de M. de La Ferronnays, avec lequel il entretint toujours depuis des rapports d'intimité et qu'il avait accompagné à Vérone. J'ai également eu communication d'un travail analogue fait par le comte de Bois-le-Comte, second secrétaire de l'ambassade de M. de La Ferronnays et qui, chaque soir, ainsi qu'il me l'a dit lui-même, mettait par écrit, et quelquefois sous la dictée même de son ambassadeur, les incidens diplomatiques de la journée pendant le Congrès (1). En retrouvant ces souvenirs, les coordonnant avec la correspondance de notre ambassade à Madrid, déposée aux archives des Affaires étrangères, et les minutes du département, je suis arrivé à des conclusions qui diffèrent quelquefois de celles de M. de Viel-Castel, notamment sur le rôle de Chateaubriand pendant cette période historique. Je crois aujourd'hui que notre illustre écrivain n'a pas été entraîné par son imagination à exagérer son rôle personnel dans l'expédition d'Espagne. La responsabilité lui en appartient pour la plus grande part et si, à certains momens, il en a décliné l'apparence, c'était pour pouvoir mieux assurer le succès de son entreprise.

Mais, avant d'arriver à sa personne et de déterminer la part exacte d'influence qu'il eut dans l'intervention de la France, il est nécessaire de résumer les événemens qui, tant à Madrid qu'à Vienne et à Vérone, modifièrent successivement l'attitude du gouvernement français vis-à-vis de la révolution espagnole et des puissances européennes, et amenèrent l'entrée de Chateaubriand dans le cabinet du roi Louis XVIII.

(1) Mon père et M. de Bois-le-Comte terminèrent tous les deux leur carrière diplomatique comme ambassadeurs de France en Suisse, le premier à la révolution de Juillet, le second à la révolution de Février.

I. — POLITIQUE GÉNÉRALE DE LA FRANCE ET DES CABINETS ÉTRANGERS VIS-A-VIS DE L'ESPAGNE. — SITUATION INTÉRIEURE DE CE PAYS.

Lorsque le gouvernement français apprit la révolution accomplie à Madrid le 8 mars 1820, le duc de Laval, ambassadeur du roi Louis XVIII en Espagne, se trouvait en congé à Paris. M. Pasquier, ministre des Affaires étrangères dans le second cabinet formé par le duc de Richelieu, pensant que la présence d'un nouvel agent français, investi de pouvoirs étendus, pourrait être utile à ce moment, voulut alors envoyer à Madrid M. de La Tour du Pin, un des plénipotentiaires de la France au congrès de Vienne (1). « Il aurait eu pour mission d'assister le roi d'Espagne dans la situation difficile où il se trouvait, de l'engager à s'unir franchement avec les hommes modérés du parti libéral, et d'opérer une transaction constitutionnelle monarchique entre le despotisme royal et le parti révolutionnaire. » Ce dessein, qui devait concilier les réformes nécessaires à l'Espagne avec le principe d'autorité qui émane du trône, était non seulement conçu dans l'intérêt de la péninsule, mais aussi dans celui du repos de la France et de l'Europe, que la révolution d'Espagne, livrée à elle-même, ne pouvait manquer de troubler. Une semblable tentative aurait dû surtout plaire à la puissance qui avait donné au monde l'exemple des institutions à la fois monarchiques et libérales et qui, par l'étendue de ses relations commerciales en Espagne, avait intérêt au maintien dans ce pays de l'ordre et de la sécurité. M. Pasquier ne manqua donc pas de faire part de ses intentions à l'ambassadeur d'Angleterre à Paris. Mais, par suite de l'antagonisme, qui a trop souvent et trop longtemps régné entre l'Espagne et la France, sur le terrain politique et commercial, aussitôt que sir Charles Stuart fut averti de l'envoi projeté de M. de La Tour du Pin et du but de sa mission, il ne songea qu'à la contrecarrer. Il n'attendit même pas le retour du courrier qu'il avait dépêché à lord Castlereagh pour l'informer de cette confidence. Sûr de l'approbation de son cabinet, il écrivit immédiatement au frère du duc de Wellington, sir Henry Wellesley, ambassadeur d'Angleterre à Madrid, pour l'engager à miner d'avance, par une prompte publicité et des avis donnés aux chefs révolu-

(1) Notice sur le congrès de Vérone, par M. de Bois-le-Comte.

tionnaires, l'effet que pouvait attendre la France de l'envoi des futurs négociateurs.

Sir Henry Wellesley se rendit à l'arrivée de cette dépêche chez Évariste Perez de Castro, porté par le mouvement libéral au ministère des Affaires étrangères, pour l'informer de l'arrivée du plénipotentiaire français. Les hommes du 8 mars signalèrent aussitôt à l'animadversion publique les machinations diplomatiques de la France et la possibilité d'une trahison du parti constitutionnel. Dès lors, il devenait impossible de s'entendre avec les modérés. M. Pasquier fut informé que la mission de M. de La Tour du Pin n'aurait aucun succès et on dut renoncer à l'envoyer à Madrid.

Le duc de Richelieu et M. Pasquier, abandonnant alors la pensée de faire exercer à la France une influence personnelle sur les affaires d'Espagne, songèrent à tenter une action collective de concert avec les autres puissances. Ils s'adressèrent d'abord à la Russie dont la réponse fut entièrement conforme au désir de la France, mais avec une nuance plus accentuée. Le comte Capo d'Istria, ministre des Affaires étrangères, déplorait amèrement, et dans les termes les plus vifs, les mouvemens révolutionnaires de l'Europe et ceux de l'Espagne en particulier. Il partait du principe que les autres puissances devaient y attacher la plus sérieuse attention et que le droit d'intervention de leur part était un droit positif. La réponse du cabinet anglais fut tout autre. Lord Castlereagh se hâta de déclarer qu'il repoussait toute idée d'une action concertée entre les puissances, qu'il déclinait un droit d'intervention qu'on ne peut admettre chez les autres, sans l'admettre chez soi; pratiquement, il ne voyait que deux cas qui pourraient justifier l'intervention de l'Angleterre, celui où l'Espagne attaquerait le Portugal, placé sous sa garantie, et celui où la vie du roi Ferdinand VII serait en danger.

En même temps qu'il faisait parvenir à Paris cette réponse officielle, le cabinet anglais adressait à ses agens une circulaire dans laquelle il laissait voir nettement la pensée d'hostilité morale qui animait toujours lord Castlereagh contre la France. On y trouvait entre autres choses cette phrase significative, qu'accepter l'intervention proposée par le cabinet français serait (1) « changer la nature de l'alliance contractée *uniquement* contre la France;

(1) Notice sur le congrès de Vérone, par M. de Bois-le-Comte.

que vouloir étendre indéfiniment son action serait la détruire, et que le ministère anglais, en particulier, ne pourrait jamais diriger cette alliance vers un but si différent de celui en vue duquel elle avait été formée auparavant. »

Quant à l'Autriche, tout en ne suivant pas extérieurement la même politique, sa pensée secrète, dans la question espagnole, était la même que celle de l'Angleterre : l'opposition à toute intervention de la part de la France dans les affaires d'Espagne. Ministre d'un souverain absolu qui craignait avant tout l'extension des institutions représentatives, M. de Metternich ne pouvait pas donner les mêmes raisons que l'Angleterre pour ne pas intervenir en Espagne. Ses doctrines aux congrès de Troppau et de Laybach, la marche sur Naples et l'établissement des Autrichiens en Italie ne lui permettaient pas de défendre l'indépendance des peuples révoltés et de blâmer des interventions armées dont il avait lui-même donné l'exemple. Il devait donc en public, du moins, approuver la manière de voir de la France. Mais il partageait au fond les sentimens de lord Castlereagh, et si les Français intervenaient en Espagne, il craignait également leur triomphe et leurs revers : leur triomphe, parce qu'il sentait bien qu'alors la France reprendrait en Europe une influence que l'Autriche redoutait extrêmement, surtout en vue de ses possessions d'Italie ; leurs revers, parce que le flot révolutionnaire espagnol, vainqueur, menaçait de tout envahir.

Par suite des dispositions de l'Angleterre et de l'Autriche, dont la Prusse suivait la politique, le cabinet français, ne pouvant espérer exercer en Espagne une influence utile par une action collective, résolut de suivre exclusivement les inspirations de sa politique particulière. Sans rompre ouvertement avec le cabinet espagnol, il remplaça le duc de Laval, ambassadeur, par le comte de La Garde avec le simple grade de ministre plénipotentiaire ; et la fièvre jaune s'étant déclarée en Espagne, il établit sur la lisière des Pyrénées, sous le nom de *cordon sanitaire*, un corps d'armée d'observation, destiné en apparence à préserver notre territoire de la contagion, mais en réalité à surveiller les menées des révolutionnaires espagnols.

C'est à ces mesures expectantes et prudentes que le cabinet du duc de Richelieu crut devoir se borner vis-à-vis de l'Espagne. L'effet ne répondit pas à son attente. Les instructions données à M. de La Garde lui prescrivaient de s'entendre avec le parti modéré

des Cortès, et d'éviter formellement toute déclaration qui aurait pu amener la guerre. Cette modération ne satisfaisait personne, ni en France, ni en Espagne. Les révolutionnaires de Madrid et le parti libéral en France se méfiaient de cette intervention déguisée qui pouvait s'affirmer davantage un jour ou l'autre, et les *absolutistes* de Madrid, comme les *ultras* de nos Chambres, trouvaient que le ministère n'agissait pas franchement contre la Révolution. Ce fut un des principaux griefs de la coalition qui se forma contre le ministère Richelieu et sous laquelle il succomba à la fin de décembre 1821.

Le cabinet qui le remplaça et dont MM. de Montmorency, Villèle et Corbière étaient les principaux membres, ne crut pas devoir, à ses débuts, modifier sensiblement la ligne de conduite tracée par ses prédécesseurs à l'égard de l'Espagne. Les instructions de M. de La Garde furent confirmées. Il devait continuer à s'entendre avec les hommes modérés du parti constitutionnel et monarchique, et particulièrement avec leur chef, M. Martinez de la Rosa, que le roi s'était, à regret, décidé à appeler aux affaires. Seulement, M. de Montmorency, qui avait remplacé M. Pasquier aux Affaires étrangères, aurait voulu obtenir quelque résultat plus décisif. M. de La Garde était donc invité à seconder les tentatives du roi Ferdinand, auquel on aimait toujours à prêter quelque sincérité et quelque bon sens, et il était autorisé même à lui faire des avances de fonds dont j'ai trouvé la trace mentionnée dans la correspondance d'Espagne (1). M. de Montmorency ne s'en tint pas là. Il présenta au gouvernement espagnol tout un plan d'action qui, s'il avait été suivi, eût assurément donné satisfaction dans les deux pays aux amis de la monarchie et des institutions représentatives. Avec un autre souverain que Ferdinand VII, il aurait pu réussir, mais avec lui, tout devenait impossible, car il n'inspirait confiance à personne. Nous avions moins que d'autres peut-être le droit de nous en étonner, car il faut reconnaître qu'il avait été perverti de bonne heure par un système politique funeste, dont la responsabilité n'était pas purement imputable à l'Espagne et à son gouvernement.

En 1808, persécuté par son père, le roi Charles IV, mis en jugement par le prince de la Paix et devenu son vainqueur par la révolution d'Aranjuez, il avait été aimé de toute l'immense

(1) Archives des Affaires étrangères, Correspondance d'Espagne, t. 716, 717.

haine que la nation portait au favori vaincu. Les Espagnols avaient salué son court avènement au trône comme la plus heureuse délivrance d'un despotisme méprisé et abhorré. Comme sa captivité au château de Valençay n'avait pas permis de le juger à sa valeur véritable, il avait retrouvé en 1814 une faveur nationale qui s'augmentait de l'impatience d'une longue anarchie, de la captivité que l'empereur Napoléon lui avait fait subir, et de la satisfaction de l'orgueil espagnol, qui saluait en Ferdinand VII le souverain que le pays s'était donné librement et la preuve vivante de son courage, de sa supériorité sur l'étranger. Il fut alors réellement le maître et se hâta, comme on le sait, de ressaisir le pouvoir absolu, en rejetant bien loin la constitution que lui avaient imposée les Cortès.

Au lieu de s'appuyer sur la nation et d'aller loyalement à elle, comme elle était venue à lui, il avait cru qu'en Espagne tout réussissait avec de l'intrigue et des coups de main. Il ne s'agissait que de bien prendre son temps, de garder un secret inviolable, d'avoir autour de soi des hommes sûrs dont l'obscurité répondrait de la fidélité; en un mot, le pouvoir, pour déjouer les conspirations, devait se faire lui-même conspirateur. Mais les circonstances étaient totalement changées. Le pays qui avait péniblement supporté pendant six ans l'arbitraire malhabile, les réactions cruelles, et le désordre funeste de l'administration, avait laissé faire la révolution du 8 mars 1820. Le roi n'avait pour partisans qu'une portion du clergé, la majorité d'un bas peuple inerte et un parti assez considérable dans les provinces du nord de l'Espagne; mais ces adhérens étaient sans énergie, sans discipline, sans aucune des conditions qui font réussir les soulèvemens. Le reste de la nation, la presque totalité de l'armée, une partie de la grandesse, tout en n'adoptant pas les opinions révolutionnaires de la majorité des Cortès, préféraient encore cette situation, toute précaire qu'elle était, à l'odieux arbitraire du roi absolu. Ces dispositions étaient partagées par le ministère, dont Martinez de la Rosa, Moscoso et Garely étaient les principaux membres. Ces hommes d'État, qui joignaient au caractère le plus honorable une entente plus grande des besoins de l'époque que les autres ministres qui les avaient précédés aux affaires, unissaient à un ardent désir de conserver les institutions constitutionnelles, auxquelles ils devaient leur notoriété politique, un attachement très sincère pour le roi et la légitimité. Cette modé-

ration d'idées, au lieu de porter le roi à s'attacher aux seuls hommes qui pussent encore le sauver, lui avait inspiré pour eux une aversion d'autant plus grande que leur opinion avait plus de chance de succès que celle des révolutionnaires. Les ministres sentaient de leur côté ce manque de confiance de leur souverain. Il en résultait qu'au lieu de donner la main au roi pour le seconder dans les changemens qu'ils jugeaient eux-mêmes nécessaires, la crainte de l'arbitraire les rapprochait du parti opposé. La correspondance de M. de La Garde reflète invariablement cette impression, qui ne pouvait que s'accentuer davantage, par suite des tentatives absolutistes provoquées par la « camarilla » royale à Aranjuez et à Valence, et dont le contre-coup devait amener la journée du 7 juillet 1822 à Madrid, c'est-à-dire le commencement de la captivité effective du roi.

Je n'ai pas à entrer ici dans le détail de ces tristes événemens. Il faudrait refaire toute cette histoire qui mit le comble à l'humiliation méritée du roi. Les seules figures qui s'en détachent avec honneur sont celles de Martinez de la Rosa et de ses collègues. Désapprouvant formellement la conduite de leur souverain, retenus captifs dans le palais, traités de la manière la plus indigne, il ne leur échappa ni un mot de reproche contre le roi, ni une injure contre l'entourage ignoble et subalterne qu'on leur préférait, ni une plainte au sujet des outrages dont on les avait abreuvés. Ce furent de grandes âmes qu'on est heureux de saluer en passant, quand on traverse cette lamentable histoire.

Après l'insuccès de la tentative absolutiste du 7 juillet, Martinez de la Rosa et ses collègues, voyant qu'ils avaient été trahis par le roi et qu'ils demeuraient sans force vis-à-vis de la révolution menaçante, reconnurent leur impuissance à seconder une politique de modération qui n'avait plus aucune chance de succès. Le roi tenta de les remplacer par un ministère de fusion où M. Calatrava et quelques autres députés de sa nuance seraient entrés; mais ils n'acceptèrent pas, et après une crise de près d'un mois, le mouvement populaire devenant de jour en jour plus menaçant, Ferdinand VII fut obligé de s'entendre avec la fraction la plus révolutionnaire des Cortès. Les modérés furent partout destitués ou se retirèrent d'eux-mêmes. Les hommes de 1820 occupèrent tous les emplois de chefs politiques ou de commandans militaires, et les gardes du corps qui avaient essayé de défendre le roi furent sacrifiés. Parmi eux se trouvait un Fran-

çais, le lieutenant-colonel Goiffieux, qui montra jusqu'au bout le courage qu'il avait déployé dès les premiers jours, lorsque, pouvant sauver sa vie par un mensonge, il avait répondu aux officiers qui lui demandaient son nom : « Goiffieux, premier lieutenant aux gardes ». Il fut fusillé.

Le mouvement révolutionnaire de Madrid fit éclater avec plus de force l'opposition royaliste des provinces et, par le succès de l'insurrection en Catalogne, amena la formation de cette sorte de gouvernement provisoire, connu dans l'histoire sous le nom de *régence d'Urgel*. Elle annonça sa constitution aux gouvernemens étrangers et à celui du roi Louis XVIII en particulier par une lettre qui commençait ainsi :

« Sire, une secte malheureusement célèbre en Europe par sa haine pour le trône et l'autel, et par sa passion d'innover, après avoir désolé principalement l'Angleterre et la France, a étendu ses fatales conquêtes en Espagne depuis 1812. Ces conquêtes, interrompues un moment en 1814 par le retour de Ferdinand VII, jusqu'alors captif, se sont renouvelées au commencement de mars 1820, à la faveur d'une partie de l'armée révoltée contre son autorité, son auguste personne et contre les droits de la royale famille de Bourbon dont Votre Majesté est le premier membre. La force décida du sort de l'Espagne à l'aide de la corruption, de l'intrigue et des menées séditieuses, et le roi fut forcé de jurer une constitution qui enlevait à Sa Majesté ses prérogatives et à notre pays sa tranquillité. Il s'en est suivi que le serment royal et les décrets signés par le roi ont été nuls, que l'anarchie a pris naissance, que des vengeances se sont exercées contre tous ceux qui voulurent rester fidèles à leur roi. Deux ans de lutte se sont écoulés; nos maux augmentent de jour en jour. Notre roi est captif et sa vie précieuse court les plus grands dangers au milieu d'insultes, de menaces et de machinations dont le succès serait le complément des malheurs de l'Espagne.

« Votre Majesté a été autrefois le triste témoin d'un état de choses pareil, et elle a montré alors à l'Europe quel grand intérêt doit prendre au sort de son roi le sujet qui veut demeurer inébranlablement attaché au devoir et à l'honneur. Nous croyons remplir le nôtre en défendant notre souverain au milieu de la déplorable crise actuelle. Votre Majesté ne sera donc pas étonnée que, pendant la captivité de notre monarque, nous nous soyons constitués régens de ce royaume jusqu'à ce que le roi, rendu à une

liberté véritable, puisse reprendre les rênes d'un gouvernement qu'on a arraché par la force à ses royales mains. »

La constitution de cette régence fut une force pour l'opinion royaliste espagnole, qui trouva en elle un point de ralliement et une protestation contre le gouvernement révolutionnaire des Cortès. Bien qu'à l'exception du baron d'Éroles, elle se composât d'hommes d'une capacité ordinaire, elle excita l'intérêt des royalistes étrangers et des puissances alliées. Elle prépara l'intervention étrangère en faisant voir, par suite des nombreuses adhésions qu'elle trouva en Espagne, surtout à ses débuts, qu'il y avait une force intérieure sur laquelle on pourrait s'appuyer au besoin, tandis qu'en 1808, l'armée française avait trouvé contre elle l'unanimité de l'opinion nationale. Ce fut le point de départ de notre intervention.

En recevant ces tristes nouvelles, le cabinet français se trouvait placé dans un grand embarras. La lettre suivante de M. de Montmorency à M. de La Garde le démontre assez clairement (1). Elle était ainsi conçue :

« Monsieur le comte, vous ne pouvez pas douter que la situation pénible, dangereuse peut-être du roi Ferdinand et de sa famille ne soit l'objet de la vive et constante sollicitude du roi; mais en même temps Sa Majesté ne perd pas de vue tout ce que les derniers événemens présentent d'alarmant pour la France, pour l'Europe entière. J'ai tout lieu de croire qu'à Saint-Pétersbourg comme à Vienne, on attend avec autant d'impatience qu'à Paris l'issue de la crise, et qu'on jugera ses conséquences d'après le parti et les hommes entre les mains desquels tombera le pouvoir. Jusqu'à ce que j'aie moi-même acquis cette connaissance, il m'est impossible de vous donner des instructions précises, mais je puis vous donner un aperçu de notre propre situation, sous le rapport des affaires d'Espagne.

« Celles de l'Orient sont décidées; il n'y aura pas de guerre. L'empereur Alexandre a tout sacrifié à l'idée de maintenir la légitimité et l'ordre social en Europe. Il croit être appelé par la Providence à l'accomplissement de cette grande œuvre. Les affaires d'Italie sont loin d'exiger un congrès de souverains, puisqu'il ne s'agira guère que de fixer la diminution du plus ou moins de troupes autrichiennes dont la présence écrase les finances de

(1) Le vicomte de Montmorency au comte de La Garde; Paris, 29 juillet 1822, Correspondance d'Espagne.

Naples et de Turin. L'objet principal du futur congrès sera donc l'Espagne et la recherche des moyens d'y éteindre l'incendie qui menace l'Europe entière. Membre de la grande alliance, la France ne peut rompre ce pacte uniquement pour défendre la révolution espagnole dans l'état où elle se trouve et avec les craintes qu'elle inspire. Quels que soient nos désirs, quelques efforts que nous puissions faire pour empêcher qu'une armée alliée ne traverse la France, ce dont nous sentons mieux que personne les inconvéniens, je dirai même les dangers, *ce que nous sommes résolus d'éviter à tout prix*, nous ne pouvons y réussir qu'*en nous chargeant seuls* d'une opération dont nous connaissons aussi toutes les difficultés. Elles seraient bien moindres, si le pouvoir restant entre les mains des constitutionnels sages, les chefs de ce parti voulaient s'entendre avec nous. L'intérêt de la patrie l'exige ; le leur propre le commande impérieusement ; car, sans un accord préalable, l'épée une fois tirée, nous ne serons plus les seuls maîtres des conditions, et le parti des royalistes espagnols, appuyé par toutes nos forces, pourrait se livrer à des rigueurs que nous ne serons plus à même de modérer... »

Dans une seconde dépêche, écrite le 14 août, M. de Montmorency insistait sur les mêmes considérations. Il enjoignait en outre à M. de La Garde de ne plus faire aucune avance au roi, qui avait reçu de notre ministre de deux à trois millions, « à moins, lui disait-il, que vous n'ayez la plus parfaite conviction qu'une pareille somme serait indispensable à la liberté du roi ou à celle de sa famille. » Enfin, le 5 septembre, deux jours avant le départ de M. de Montmorency pour Vienne, le ministre des Affaires étrangères examinait, dans une troisième dépêche qu'il comptait adresser à M. de La Garde, les différentes positions que pouvait prendre la France dans la question espagnole (1). A propos de l'éventualité d'une guerre ouverte, on lisait ce qui suit :

« Je pense qu'une guerre entreprise pour des vues de conquête serait une véritable absurdité, et je reconnais comme vous toutes les difficultés que peut présenter la guerre contre l'Espagne, lors même que cette guerre serait dirigée par des principes fort différens. Mais une première question se présente : Pourrons-nous l'éviter ? Ne serons-nous pas condamnés à la faire plus tard et avec plus de désavantage ? Jamais nous n'aurons de

(1) Correspondance d'Espagne (Archives des Affaires étrangères). Ces trois dépêches sont inédites.

tranquillité réelle tant que les révolutionnaires d'Espagne et les nôtres, unis de vues et d'intérêts, ne cesseront de guetter le moment le plus favorable pour engager les hostilités. Les difficultés, quelque grandes qu'elles paraissent, ne s'aplaniront-elles pas, lorsque nous appellerons à nous, pour me servir de vos propres expressions, tout ce qui existe entre l'écume et la lie, c'est-à-dire toute le partie agissante de la nation ; lorsque nous présenterons des garanties incontestables fondées sur la parole et le caractère de Louis XVIII et sur les assurances de ses alliés? Cette question, au surplus, ne peut être vidée que par le congrès qui va s'ouvrir. »

Ce projet de dépêche, malgré sa réserve apparente, indiquait l'intention formelle de terminer la question espagnole par la guerre. M. de Montmorency, au moment de son départ pour se rendre au Congrès, ordonna que cette dépêche fût expédiée à notre ministre à Madrid. Quand on l'apporta pour la signature à M. de Villèle, chargé par intérim du portefeuille des Affaires étrangères, il fit mettre en tête de la lettre : *Projet de dépêche non agréé.* Elle fut remplacée le lendemain par une autre beaucoup moins significative, et qui est de M. de Villèle (1) :

« Paris, le 6 septembre 1822.

« Dans une telle position et avec tous les intérêts, toutes les passions qui s'agitent à Madrid, comment le ministre de France n'y ressentirait-il pas les conséquences de la fausse position dans laquelle nous nous sommes nous-mêmes mis? Pour en sortir, la meilleure des voies était sans doute l'accord avec le ministère de M. de Martinez de la Rosa ; nous l'avons vivement désiré ; vous y avez employé tous vos moyens. Nos espérances ont été trompées. Occupons-nous de traverser, avec le moins de dommages possible pour les deux pays respectifs et les deux monarques, les crises politiques auxquelles de si grands intérêts restent exposés.

« Nous ne retirerons point nos troupes de la frontière. Nous les renforcerons même, car dans la situation respective des deux pays, notre armée doit être toujours prête à agir. Mais nous ne nous porterons point à le faire hostilement vis-à-vis de l'Espagne, qu'autant que nous y serons contraints, ou par l'honneur de la

(1) Cette dépêche de M. de Villèle est également inédite. Je l'extrais, comme la précédente, du volume de la Correspondance d'Espagne déposé dans nos Archives.

couronne du roi de France, ou pour la sûreté de notre pays. Telles sont les intentions du gouvernement. Nous ne nous en écarterons pas et vous pouvez interpréter tous nos actes d'après ces principes; ils serviront toujours de guide à notre conduite... »

Cette dépêche fut elle-même suivie d'une autre adressée encore par M. de Villèle, le 16 septembre, à notre ministre à Madrid. Elle achève de fixer le point de vue du Président du conseil, qui différait assez sensiblement de celui de M. de Montmorency :

« Monsieur le comte, j'ai reçu les quatre dépêches que vous m'avez adressées les 26 et 29 du mois dernier et les 2 et 5 de ce mois. Je vous remercie du zèle avec lequel vous avez rassemblé les traits épars qui caractérisent si bien le moment actuel. Le tableau que vous faites du présent nous met à même de juger l'avenir et, certes, s'il n'est pas rassurant, au moins il ne nous décourage pas et, quoi qu'il puisse arriver, nous persistons dans le plan que nous nous sommes tracé.

« Ce qui, dans vos dépêches, a plus particulièrement fixé l'attention du gouvernement, c'est la situation dans laquelle se trouvent nos agens en Espagne, ainsi que les Français qui y vivent sous la protection et la foi des traités. Les rapports qui nous sont parvenus de Cadix, Santander, Bilbao et Barcelone s'accordent tous pour nous faire envisager cette situation comme fort critique. Je serais très affligé que le zèle et le courage de nos agens leur fît braver des dangers réels dont ils pourraient devenir victimes.

« Je ne puis pas cependant les rappeler simultanément, ce qui ressemblerait à une *déclaration de guerre, qui n'est nullement dans nos intentions;* mais, dans l'état de la péninsule, il est de mon devoir de vous autoriser, monsieur le comte, à donner à nos agens la permission de revenir en France, dès que vous jugerez, d'après les rapports, que cette mesure est nécessaire à leur sûreté. »

Ces mots, *déclaration de guerre qui n'est nullement dans nos intentions*, avaient été ajoutés en surcharge sur la minute, de la grosse écriture de M. de Villèle. Je les ai vus moi-même, en analysant la correspondance de Madrid. Ce fait s'ajoute à tous ceux qui sont déjà connus pour indiquer que M. de Montmorency, ayant épuisé toutes les voies de la conciliation en Espagne, regardait, dès le 6 septembre 1822, et le jour même de son départ pour le Congrès, la guerre comme le seul moyen d'en finir avec

les révolutionnaires. Il montre, au contraire, M. de Villèle travaillant à la même époque dans l'intérêt de la paix, faisant tous ses efforts pour la conserver. La politique de l'intervention armée ayant fini par prévaloir, la logique eût voulu que M. de Villèle se retirât et que M. de Montmorency, revenant de Vérone avec l'assentiment moral des cours alliées, restât dans le ministère qui devait commencer les hostilités. Mais les événemens de ce monde infligent souvent à la logique des démentis imprévus. Chateaubriand devait accomplir l'œuvre du ministre démissionnaire, tout en paraissant suivre la pensée de M. de Villèle, jusqu'au jour où les circonstances, plus fortes que la volonté des hommes, les auraient tous ralliés à la politique de l'intervention armée qui s'imposait à la monarchie comme une nécessité d'origine et de situation. Nous le suivrons bientôt sur ce terrain, où il fut plus fidèle à ses sentimens intimes qu'à ses amis politiques, mais où les services qu'il rendit au gouvernement de la Restauration auraient pu lui mériter peut-être l'oubli de ses défaillances passagères.

II. — CONFÉRENCES DE VIENNE (SEPTEMBRE 1822)

Avant de clore le congrès de Laybach (1821), les souverains, qui avaient assumé sur eux la responsabilité de l'intervention autrichienne à Naples et en Piémont, résolurent de se retrouver l'année suivante en Italie, pour en apprécier les résultats et décider s'il y avait lieu d'en modifier les conditions. Pendant ce temps, nous venons de voir que la révolution espagnole avait acquis une gravité menaçante. Le déchaînement de l'esprit révolutionnaire en Espagne; en France, comme par opposition, le progrès de l'autorité monarchique et l'avènement d'un ministère royaliste, avaient amené entre les deux pays une hostilité morale qui faisait présager une rupture ouverte. Il était, dès lors, impossible que le Congrès se réunît à nouveau, sans que la question espagnole ne devînt immédiatement l'objet principal de ses délibérations. Mais aborder le Congrès, sans que l'accord fût complet entre les anciens alliés de la coalition, était s'exposer à ce qui arriva, c'est-à-dire à ce que la France prît en mains le rôle principal, en raison de son voisinage avec l'Espagne et des liens de famille qui unissaient les deux branches de la maison de Bourbon. Aller à Vérone, sans s'être assuré de l'empereur Alexandre et des

dispositions du cabinet anglais, c'était, aux yeux du prince de Metternich, courir le risque du plus grave des échecs. Il fallait donc s'entendre entre soi dans des conférences intimes, calmer l'esprit de l'empereur, qui ne désirait que l'intervention, en lui inspirant une vive défiance de la France, et lui faire craindre pour la cause de l'ordre européen les résultats mêmes de cette intervention. D'autre part, l'Angleterre s'étant engagée, comme nous l'avons vu, par des notes diplomatiques, à empêcher toute action isolée de la France en Espagne, il fallait expliquer à l'empereur Alexandre les motifs pour lesquels l'abstention des puissances semblait avant tout préférable, jusqu'au jour où l'on déciderait d'avoir recours à une intervention qui devrait alors être collective. Mais ce que M. de Metternich savait des dispositions de l'empereur Alexandre ne lui laissait pas d'espoir de réussir à lui tout seul. Il lui paraissait nécessaire d'appeler à son aide un homme que l'empereur de Russie estimait et craignait, lord Castlereagh, marquis de Londonderry, premier ministre du roi d'Angleterre.

« Singulièrement grave, nous le représente Chateaubriand dans une de ses dépêches, le marquis de Londonderry imposait à l'opposition qui n'osait pas trop l'insulter à la tribune et dans les journaux. Son imperturbable sang-froid, son indifférence profonde pour les hommes et pour les choses, son instinct de despotisme et son mépris secret pour les libertés constitutionnelles, en faisaient un ministre propre à lutter avec succès contre les penchans du siècle, à une époque où l'exagération de la démocratie menaçait le monde. »

Quant à sa politique extérieure, lord Castlereagh se vantait, peut-être à bon droit, d'avoir décidé la chute de Napoléon par la formation de la dernière et puissante coalition qui l'avait renversé. « J'avais trouvé, disait-il, la clef des coalitions; elles ne réussissent que par la camaraderie des souverains. » L'importance d'un pareil auxiliaire était parfaitement comprise par M. de Metternich pour son œuvre antifrançaise. Le chancelier autrichien avait donc eu l'idée de conférences préparatoires, qui se seraient tenues à Vienne entre les chefs des cinq cabinets. Lord Castlereagh devant s'y trouver, M. de Montmorency fut également invité à s'y rendre. Dans ce cénacle intime, que M. de Metternich se flattait de dominer, devaient être débattues et résolues les grandes questions du jour, surtout celle d'Espagne. Après un accord préa-

lable, le ministre anglais serait retourné à Londres, M. de Montmorency à Paris, et le reste du Congrès se serait transporté à Vérone pour paraître s'occuper des affaires d'Italie, en réalité pour faire connaître aux souverains de ce pays les résolutions qui auraient déjà été concertées à Vienne. Deux incidens imprévus, la fin tragique de lord Castlereagh et un subit accès d'indignation de l'empereur Alexandre contre l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, déjouèrent ce plan du chancelier autrichien.

Lord Castlereagh s'étant suicidé dans un accès de folie, le roi d'Angleterre dut lui choisir un successeur au Congrès. Le duc de Wellington, qui fut désigné par George IV pour se rendre à Vienne à sa place, ne le remplaçait point pour M. de Metternich. Le duc, bien que remarquable par la droiture de son sens politique, ne possédait pas comme homme d'affaires l'éminente supériorité qu'il avait comme homme de guerre. « C'est dommage, disait le comte Capo d'Istria, que le duc de Wellington croie de sa dignité de venir s'amoindrir autour d'une table de conférences. Franchement, est-ce bien sa place? » D'ailleurs, son patriotisme, tout aussi vif que celui de lord Castlereagh, n'envisageait cependant pas les questions politiques exactement au même point de vue que ce dernier. Le duc de Wellington n'était pas pénétré, à l'égard de la France qu'il avait vaincue et dont il avait rétabli l'ancien gouvernement, de ces craintes, de ces *haines diplomatiques* que l'habitude des luttes journalières nourrissait dans l'esprit de lord Castlereagh et du prince de Metternich et que nous avons retrouvées de nos jours chez le prince de Bismarck. Il n'avait ni leurs défiances, ni leur talent d'intrigues, et tout en s'opposant énergiquement au principe d'une intervention française, comme ambassadeur d'Angleterre, comme chef d'aristocratie, il souhaitait vivement la destruction du pouvoir usurpé par les révolutionnaires espagnols, qu'en Espagne même, il avait appris de bonne heure à connaître et à détester.

En attendant l'arrivée du duc de Wellington, le ministre d'Angleterre régulièrement accrédité à Vienne, M. Gordon, tenait contre nous le langage le plus hostile (1) : « Aucune intervention armée, disait-il, n'est praticable envers l'Espagne, et elle le serait, qu'il faudrait la confier à n'importe qui, pourvu que ce ne fût pas à des Français. En agir autrement, serait rendre à la France un

(1) Journal de M. de Bois-le-Comte.

rôle supérieur. La prospérité d'un pays qui professe hautement toutes les doctrines révolutionnaires est un scandale pour le monde; et, pour éteindre l'incendie qui nous menace en Espagne, on ne peut se servir de ceux qui l'ont allumé. »

D'autre part, le prince de Metternich, dont la politique était des plus équivoques, — puisque, partisan décidé de toutes les interventions, comme il l'avait montré à Naples l'année précédente, il ne cherchait à empêcher la nôtre en Espagne que par esprit d'opposition à la France, — variait habilement son langage, suivant qu'il s'adressait à l'empereur Alexandre ou à la légation française (1). « Nul doute, disait-il à l'empereur, qu'une intervention en Espagne ne soit nécessaire; il faudrait être téméraire pour s'y opposer; mais toute la question est de savoir qui la fera. Or, il semble de la dernière évidence que cette intervention ne peut avoir lieu par les troupes françaises. La guerre n'est point populaire en France; toutes les idées de la partie sérieuse de la nation sont à la paix. Leurs finances sont à peine rétablies de toutes les contributions ruineuses qu'ils ont été forcés de payer... Voyez, d'ailleurs, l'opinion du véritable chef du cabinet français, M. de Villèle; elle est toute à la paix. Ici, les plénipotentiaires français s'étudient en vain à découvrir la pensée de leur cabinet : à Paris, du moins, on sait ce que l'on veut. Et puis, quels engagemens sérieux, ajoutait-il, la France pourrait-elle prendre vis-à-vis des puissances? Comment parlerait-elle de guerre, quand son armée est infectée par l'esprit révolutionnaire et que le signal du combat serait peut-être pour ses troupes le signal de la désertion? Comment pourrait-elle s'engager dans une expédition aussi coûteuse, en face de la volonté toujours incertaine et malhabile des Chambres et en particulier de la seconde, dont un renouvellement partiel peut changer la majorité? Mais supposons toutes ces difficultés écartées, l'armée marchant avec obéissance et ensemble, la révolution espagnole vaincue, Ferdinand rétabli sur son trône, ne pourrait-il pas se faire alors que la France, enivrée par ses récentes victoires, sentît réveiller en elle ses anciennes idées de conquêtes et, après avoir combattu pour la bonne cause, n'entreprît des guerres injustes? »

Après avoir ainsi tenu en éveil l'esprit toujours un peu ombrageux d'Alexandre, M. de Metternich se tournait vers la légation

(1) Journal de M. de Bois-le-Comte sur le Congrès de Vérone.

française : « Défiez-vous de l'empereur, nous disait-il, car il se défie de vous. Il croit qu'en présence de vos Chambres, il est impossible de suivre avec vous aucune relation d'affaires. Il tenait beaucoup au duc de Richelieu. Il avait manifesté, dans plusieurs occasions solennelles, combien il désirait lui voir conserver le pouvoir. Le roi Louis XVIII le lui avait promis ; mais il n'a pu le maintenir. Il vous considère comme les premiers révolutionnaires de l'Europe. S'il désire se charger lui-même de l'expédition d'Espagne, c'est dans un intérêt autre que celui dont il se prévaut vis-à-vis de vous. Il veut sans doute frapper les révolutionnaires de la péninsule et restaurer la monarchie espagnole ; mais il veut surtout traverser la France pour emporter à son retour votre charte et confisquer vos libertés (1). »

M. de Montmorency était, il est vrai, prémuni par M. de La Ferronnays, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, qui avait accompagné à Vienne l'empereur Alexandre, contre les artifices de M. de Metternich ; mais il était trop nouveau-venu dans les affaires diplomatiques pour n'être pas impressionné par les discours d'un politique aussi adroit et qui lui témoignait personnellement de la déférence. Malgré tout, épié par toute la diplomatie étrangère, il laissait entrevoir des dispositions belliqueuses. Le comte de Bernstorff, ministre des Affaires étrangères de Prusse, disait : « D'après le langage de M. de Montmorency, il est évident que la France veut la guerre. »

On voit que la diplomatie ne restait pas inactive à Vienne. M. de Metternich n'attendait que l'arrivée du duc de Wellington pour commencer les conférences à cinq et donner une sanction à tout ce travail préparatoire qui, dans sa pensée, devait empêcher notre intervention en Espagne, qu'il voulait prévenir à tout prix. Le duc de Wellington avait traversé Paris, dîné chez Louis XVIII, et conféré longuement avec M. de Villèle. La lettre de M. de Villèle du 22 septembre (2), où il rend compte à M. de Montmorency de son entretien avec le duc de Wellington, contient un passage intéressant, celui où le Président du cabinet dit au duc : 1° que la France ne consentirait point à donner passage à des troupes étrangères sur son territoire pour combattre la révolution espagnole ; 2° que nous ne porterions point la guerre en Espagne sur l'invitation et encore moins sur l'injonction des autres, mais

(1) Notes de mon père et journal de M. de Bois-le-Comte.
(2) Publiée dans sa *Correspondance*, t. III.

seulement si nous y étions contraints par une des causes indiquées plus haut, c'est-à-dire une atteinte portée aux droits ou à la sûreté du roi d'Espagne, ou une insulte faite à notre roi, à nos compatriotes ou à notre territoire.

Le duc de Wellington venait à peine de quitter Paris et d'arriver à Vienne, que brusquement M. de Metternich renonça à son idée des conférences préparatoires dans cette ville et, sous prétexte que la saison s'était avancée à la suite des retards dans l'arrivée du plénipotentiaire, décida les souverains alliés et leur suite à partir immédiatement pour Vérone. Au fond, le vrai motif était de laisser l'empereur Alexandre se remettre de l'émotion que lui avait causée la conduite maladroite de l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople; pendant l'absence de son propre ambassadeur, le baron de Strogonoff, le tsar l'avait, sur l'avis de M. de Metternich, chargé momentanément de la défense des intérêts russes dans cette ville. Lord Strangford avait mal répondu à la confiance de l'empereur, en laissant accuser par les ministres turcs, et consigner dans un mémorandum, que la politique russe avait ourdi la conspiration, dont l'insurrection grecque était sortie. Or, l'empereur, après bien des hésitations que la politique traditionnelle de la Russie vis-à-vis de l'empire ottoman expliquait, était, sous l'influence de M. de Metternich, revenu à ses méfiances contre la révolution grecque, avait éloigné le comte Capo d'Istria qui soutenait la politique des insurgés, dont il devait être plus tard le premier chef et la première victime, et donné la direction des affaires au comte de Nesselrode. L'arrivée à Vienne du mémorandum de lord Strangford, appuyant auprès du reis-effendi la cause de la Grèce insurgée, mécontenta donc au plus haut degré l'empereur. M. de Metternich comprit qu'il ne pouvait, dans ce moment, agir sur son esprit par l'intermédiaire de l'Angleterre, vu la maladresse de son ambassadeur, et qu'il fallait mettre l'intervalle et la distraction d'un voyage entre l'émotion de l'empereur et la reprise des affaires. Alexandre Ier y consentit, et les souverains d'Autriche et de Prusse également. Le départ pour Vérone fut donc immédiatement décidé, malgré les instances du duc de Wellington, arrivé l'avant-veille à Vienne, et qui n'eut que quarante-huit heures pour rédiger et expédier une note tendant à justifier lord Strangford. Après l'avoir remise, il pensa qu'il ne pouvait abandonner la partie et il se résolut à suivre les souverains alliés. Sa détermination décida également

M. de Montmorency, qui comptait d'abord revenir à Paris, à représenter la France au Congrès, comme chef de nos légations réunies. Tout le monde partit donc de Vienne pour Vérone. L'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, voyageant à petites journées, y arrivèrent le 15, et l'empereur de Russie le 16 octobre 1822.

III. — CONGRÈS DE VÉRONE. — ARRIVÉE DE CHATEAUBRIAND (OCTOBRE A DÉCEMBRE 1822)

Je n'ai pas à refaire ici l'historique du congrès de Vérone; M. de Viel-Castel en a retracé toutes les phases avec une grande exactitude dans son *Histoire de la Restauration*, et je ne pourrais que confirmer de tous points son propre témoignage avec les mêmes documens qui lui ont servi pour l'établir. Aussi bien j'ai hâte d'arriver à la personnalité que j'ai tenu surtout à envisager dans cette étude, celle de Chateaubriand. C'est à ce moment qu'il entre véritablement en scène comme homme d'État et nous ne le quitterons plus désormais, parce qu'il demeure, depuis le jour de son arrivée à Vérone jusqu'au mois de juin 1824, date de son renvoi du ministère, d'abord l'associé et ensuite l'inspirateur même de la politique extérieure suivie par le gouvernement de la Restauration.

Ambassadeur à Londres, où il avait remplacé le duc Decazes, Chateaubriand n'avait, comme on le sait, qu'un désir : c'était d'aller au Congrès. Ce désir, chez lui, était une passion qui l'obsédait. On connaît son mot à M. de Villèle : « Si vous voulez, mon cher ami, un jour vous servir de moi, il faut que vous me placiez sur un grand théâtre, afin qu'ayant négocié avec les rois, il ne reste plus aucune objection, ni aucun rival à m'opposer. » C'était bien là sa pensée de chaque jour, dite avec une franchise entière et ne manquant pas d'une certaine habileté qui devait lui servir plus tard, lorsque M. de Montmorency, ayant manifesté ses tendances guerrières, Chateaubriand réussit à persuader au Président du conseil, qu'il pourrait servir de contrepoids à l'influence de notre ministre des Affaires étrangères. Ce fut le vrai motif de son envoi à Vérone. Ce n'était pas le seul. MM. de La Ferronnays et de Caraman, ambassadeurs à Saint-Pétersbourg et à Vienne, devant s'y rendre, comme plénipotentiaires de France, il était moralement impossible que notre ambassadeur à Londres

n'y fût pas présent de son côté, bien que le roi George IV ne se rendît pas au Congrès; mais il avait quitté Londres, et Chateaubriand n'aurait même pas eu, pour y rester, la fiction de la représentation diplomatique. C'était presque l'obliger à donner sa démission.

A défaut d'autres, il y avait donc là une raison très suffisante pour justifier cette nomination. Aussi, dans un conseil des ministres, il fut décidé « que M. de Montmorency serait envoyé à Vienne pour arrêter, comme nous l'avons déjà vu plus haut, les préliminaires du Congrès, et Chateaubriand, désigné pour *assister* à Vérone, de concert avec MM. de La Ferronnays et de Caraman, à la conclusion des affaires et à la rédaction des actes qui auraient été préparés à Vienne. » (*Mémoires* de M. de Villèle, tome III.)

Chateaubriand arriva le 16 octobre à Vérone, porteur des instructions de M. de Villèle pour M. de Montmorency, qui demeurait son chef officiel, puisqu'il restait titulaire du ministère des Affaires étrangères, dont M. de Villèle n'avait que l'intérim avec la Présidence du conseil, que le roi venait de lui donner. Mais il était clair que les dissidences d'opinions, qui existaient sur la question de la guerre, entre le chef du cabinet français et M. de Montmorency, amèneraient tôt ou tard entre eux un conflit. Chateaubriand le comprit, et, sans pouvoir dire qu'il eût dès lors un plan arrêté, il se mit tout de suite sur la réserve vis-à-vis de tout le monde, attendant les événemens. Il avait affecté une grande indépendance envers tous ses collègues. Tandis que MM. de Montmorency, de Caraman et de La Ferronnays dînaient tous ensemble, eux et leurs légations, Chateaubriand vivait à part; il avait envoyé devant lui, pour lui préparer sa maison, le marquis de Boissy, qui devait se rendre plus tard célèbre à la Chambre des pairs par ses démêlés avec le chancelier Pasquier. Il était également accompagné du duc de Rauzan, qu'il s'attacha plus tard, pendant son ministère, comme directeur politique et qui fut nommé ministre à Lisbonne après M. Hyde de Neuville.

Les souvenirs de mon père, auquel il témoigna beaucoup de bienveillance et qui venait d'accompagner M. de La Ferronnays, son chef, à Vérone, nous représentent Chateaubriand sous le jour que je viens d'indiquer. D'une première lettre du 16 octobre 1822, que j'ai sous les yeux, j'extrais le passage suivant : « Nous avons ici depuis hier M. de Chateaubriand. Je me suis fait présenter à lui. Il a une grande simplicité de manières, mais qui, je crois,

n'est pas tout à fait simple; du calme, de l'attente dans la conversation, mais tout cela un peu compliqué. Il se fait, il me semble, naturel plus qu'il ne l'est réellement. » Dans une autre du 27 octobre, je trouve ces lignes : « Je cause quelquefois avec l'illustre auteur d'*Atala*. Il a beaucoup moins d'idées romanesques qu'on ne le suppose et je suis frappé de la justesse pratique et de la clarté de ses idées. Il s'écoute volontiers parler. Il détourne les yeux pour n'être pas distrait, se recueille, parle bas, avec ordre et avec enchaînement. Par suite, il ne faut pas l'interrompre, vu qu'il ramène toujours à la question et que, dérouté, il plante tout là. C'est le genre d'un homme qui a plus de méditation que d'improvisation. Aussi m'avait-il paru, en lisant ses ouvrages, que son enthousiasme était souvent factice. Mais c'est, sans contredit, un homme d'un génie absolument supérieur. »

Cette disposition d'esprit devait avoir son contre-coup sur l'accueil que ferait à Chateaubriand la société étrangère présente au Congrès. Il y avait toujours en lui, malgré tout, une grande séparation entre les idées du jeune isolé de Combourg, du voyageur sur les rives du Jourdain ou dans les forêts vierges de l'Amérique, et celles de ce monde brillant et cosmopolite dont il devait rechercher les suffrages, mais qui lui inspirait un certain dédain qu'il ne cherchait pas à dissimuler. Le grand écrivain s'était imposé à l'attention de l'Europe ; il s'agissait de faire accepter l'homme d'État, et naturellement il sentait et trouvait autour de lui la route barrée par toutes les ambitions classées et enrubannées pour leurs services officiels. M. de Metternich, comprenant toute l'influence que Chateaubriand pouvait exercer au Congrès, ne manqua pas, dès le début, de chercher à le discréditer. « Il arrivait, disait-on, la poche pleine de constitutions; c'était la lumière de l'Europe ; il venait montrer ce que c'était qu'un homme. » Le comte Pozzo, avec lequel il fut assez étroitement lié dans la suite, disait que « c'était une fusée à la Congrève jetée au milieu du Congrès. » On riait beaucoup de l'accueil de la reine de Sardaigne, qui, ne trouvant rien d'autre à lui dire, avait demandé, quand il lui fut présenté, s'il n'était pas le parent de « M. de Chateaubriand qui faisait des brochures. » Tous ces propos blessaient vivement Chateaubriand et le disposaient assez mal pour M. de Metternich, qu'il considérait comme leur inspirateur et auquel il se borna à aller remettre sa carte à son arrivée, sans demander à le voir, politesse qui lui fut rendue dans la même forme.

M. de Metternich profita, d'ailleurs, de cet isolement relatif

de Chateaubriand, au début du Congrès, pour donner suite à l'idée qu'il avait déjà eue à Vienne de traiter les affaires les plus importantes dans des conférences intimes où il se flattait d'exercer une influence prépondérante (1). « La politique de nos temps, disait-il, est toute d'intimité et de bienveillance. Il faut laisser aux temps anciens le fatras des écritures et des formes officielles. Je ne fais aucun cas en politique de ce qu'on écrit et je n'ai absolument d'estime que pour ce qui se fait. » Ce qu'il ne disait pas, c'était que le ministre des Affaires étrangères de Prusse et le duc de Wellington suivaient une politique conforme à la sienne ; que le comte de Nesselrode lui était personnellement aussi favorable que les volontés de l'empereur le lui permettaient. Enfin, il se flattait, à tort ou à raison, d'avoir acquis sur M. de Montmorency une certaine influence. Ainsi cette petite conférence composée des chefs des diverses missions lui offrait une sympathie de vues favorable à ses desseins. Mais, dans les réunions générales du Congrès, se seraient trouvés, parmi les Russes, le comte Pozzo, parmi les Français M. de La Ferronnays et Chateaubriand dont il redoutait l'opposition. Quant au comte Pozzo et à M. de La Ferronnays, il avait eu déjà l'occasion à Troppau et à Laybach de constater l'indépendance de leurs opinions. Il ne connaissait Chateaubriand que de réputation ; mais il entrevoyait vaguement en lui un adversaire déterminé, avec lequel il aurait à compter dans le présent et dans l'avenir. C'était une raison pour les écarter tous les trois autant que possible des délibérations du Congrès ; et, comme aucun d'eux n'était ministre des Affaires étrangères, ce fut uniquement avec ses collègues, MM. de Montmorency, de Nesselrode, de Bernstorff, et le duc de Wellington qu'il ouvrit, le 20 octobre, la première conférence. Les trois suivantes, celles du 28, du 30 octobre et du 6 novembre virent se continuer les mêmes délibérations et la personnalité de M. de Montmorency fut officiellement seule en jeu. M. de Metternich n'avait pas perdu son temps et il avait fort habilement substitué et fait admettre par le Congrès le principe de l'intervention *collective* des puissances à Madrid, au lieu de l'intervention *isolée* de la France avec l'appui des autres puissances, que M. de Montmorency avait d'abord demandée, conformément aux instructions de M. de Villèle, dans la conférence du 20 octobre. Notre ministre des Affaires étrangères avait donc été amené graduellement, par

(1) Notes de mon père.

les artifices de M. de Metternich, à recevoir le mot d'ordre éventuel des puissances, au lieu de le leur donner. C'était une différence capitale et qui devait amener sa démission, comme nous le verrons plus loin.

MM. de La Ferronnays et de Chateaubriand ne lui dissimulèrent pas leur impression, qui était tout autre. Ils le lui témoignèrent dans une conférence qui eut lieu le 8 novembre entre les quatre plénipotentiaires de France, M. de Caraman y compris. Elle aurait eu lieu plus tôt, si M. de Metternich, se défiant au même degré de MM. de La Ferronnays et de Chateaubriand, n'avait pas réussi à inspirer quelque prévention contre eux à M. de Montmorency. « Vous comprenez bien, disait le ministre autrichien, il y a des têtes chaudes, des esprits vifs, des cœurs généreux, auxquels il ne faut pas se confier entièrement. Ils gâteraient tout. » Sans se l'avouer peut-être, M. de Montmorency avait un peu cédé à ces inspirations, et, se renfermant dans son droit de chef de la mission française, il avait toujours différé de rechercher les conseils de sa légation. Mais, obligé de prendre parti sur le principe d'une note collective que lui demandait M. de Metternich et de modifier ainsi le sens des instructions de M. de Villèle, il consentit, le 8 novembre, à cette discussion entre les plénipotentiaires français, dont le journal de M. de Bois-le-Comte et les notes de mon père nous donnent le curieux résumé.

On insista en premier lieu, nous disent-ils, dans cette conférence sur les dangers et la presque impossibilité d'une expédition entreprise contre un pays, où l'orgueil national se soulèverait énergiquement contre l'agression étrangère, où l'empereur Napoléon avait consumé sans fruit plus d'un milliard et sacrifié ses meilleures troupes. On répondait que les sentimens de la grande majorité de la nation étaient favorables au roi, que tout le clergé, très puissant en Espagne, nous seconderait et que nous serions assistés par cette même énergie des basses classes qui nous avait été si opposée et si funeste sous Napoléon.

A l'objection tirée des dépenses énormes que cette guerre occasionnerait à des finances encore délabrées, comme celles de la France à ce moment, on opposait les dépenses continuelles que l'état d'hostilité pacifique où l'on vivait occasionnait chaque jour : la paralysie du commerce, le défaut de production et par suite de revenus qu'entraînerait la situation douteuse et menaçante du *statu quo* actuel.

On disait que notre armée était peu sûre, que les sous-offi-

ciers étaient plus ou moins gagnés par les doctrines révolutionnaires, qu'ils ne marcheraient pas au secours de l'absolutisme menacé. — On répondait que, quels que fussent les sentimens de quelques individus, l'armée réunie et marchant sur un champ de bataille, obéirait toujours aux ordres de ses chefs ; qu'il n'y avait plus alors pour le soldat que son drapeau, qui semblait toujours lui redire ce vieux mot de Henri IV : « Qui m'aime me suive. » D'ailleurs, quelle gloire immense ne serait-ce pas pour la France, pour la légitimité restaurée, si un vieux roi et une jeune armée pouvaient dompter un pays et des habitans devant lesquels les vieilles bandes de Napoléon avaient reculé toutes frémissantes !

On parlait de l'intervention anglaise. On disait que l'Angleterre s'était trop avancée par ses notes, qu'elle avait, du reste, trop d'intérêts commerciaux engagés dans la question pour permettre notre expédition et qu'elle nous ferait la guerre plutôt que de reculer. — On répondait que l'Angleterre n'oserait jamais nous attaquer tant que la Russie se montrerait aussi franchement en notre faveur qu'elle le faisait en ce moment ; que, du reste, il ne fallait pas juger l'Angleterre d'après lord Castlereagh, qu'il y avait chez elle un parti considérable qui ferait des vœux pour le succès de nos armes et que, si nous combattions franchement la révolution, le gouvernement anglais n'oserait jamais se mettre en travers.

Enfin, les partisans de la guerre et l'un d'eux notamment (Chateaubriand), examinant la question au point de vue de l'influence nationale et de la stabilité du trône, disaient que la France, depuis 1815, semblait obéir sans examen à tous les ordres de l'alliance et qu'il était bon de montrer une fois pour toutes aux yeux de l'Europe qu'elle voulait aussi peser de tout son poids dans les affaires du monde. Il y avait pour la légitimité un intérêt capital à reprendre à l'extérieur une influence qui atténuât le reproche d'avoir été imposée à la France par les baïonnettes étrangères. Il fallait, chez une nation aussi jalouse de sa gloire et de son indépendance que la nation française, consolider, par l'éclat extérieur du trône, sa force à l'intérieur ; et, après ces coups de canon de l'Empire qu'entendrait la dernière postérité, si le drapeau blanc paraissait devant l'ennemi avec éclat, le pays tout entier serait fier et heureux de retrouver une gloire semblable, sans la payer aussi cher.

M. de La Ferronnays, complétant la pensée de Chateaubriand, ajoutait que, militairement parlant et par suite de la désorgani-

sation successive de ses cadres, la France n'avait plus d'armée et que, sans une expédition au dehors qui reformât des soldats aguerris, elle ne pourrait plus soutenir sa vieille réputation au jour du combat. Une expédition étrangère, faite en vue de frapper les agitateurs du dedans, leur montrerait qu'on ne les craignait plus. D'ailleurs, on ne pouvait plus reculer; et, après l'éclat d'un congrès, ne pas traverser la Bidassoa, attesterait une faiblesse du pouvoir et une défiance de l'armée, mille fois plus dangereuses dans un pays comme la France, qu'une invasion en Espagne, franche et hardie. Ainsi, sans s'occuper même de la situation déplorable où était placé un prince de la maison de Bourbon, la France trouvait dans son intérêt personnel bien entendu un motif déterminant pour faire la guerre.

Par toutes ces considérations, Chateaubriand et M. de La Ferronnays avaient opiné nettement pour la guerre, et M. de Caraman pour les négociations pacifiques. Quant à M. de Montmorency, soit calcul, soit indécision sur la forme à donner à notre intervention, il ne se prononça pas ouvertement ce jour-là.

J'ai tenu à citer intégralement ce procès-verbal de la conférence du 8 novembre, car il n'était pas destiné à la publicité, et il fut écrit sous l'inspiration directe de M. de La Ferronnays par ses deux secrétaires. L'on y retrouve tout ce que l'on connaissait déjà de sa pensée intime, et quant à Chateaubriand, il suffit de lire ses discours et d'ouvrir son *Congrès de Vérone* pour y trouver les mêmes idées et presque les mêmes phrases. L'authenticité, par suite, n'en est pas douteuse. Seulement, le 8 novembre, il ne parlait pas pour la galerie, comme il le fit plus tard à la tribune des Chambres ou dans ses ouvrages. C'était bien l'expression même de sa pensée intime, de sa *grande pensée*, de celle à laquelle il allait désormais consacrer la fin de son séjour au Congrès et les dix-huit mois de son ministère. Si nous le voyons, néanmoins, plus tard et notamment dans ses lettres des 20 et 28 novembre, écrites de Vienne à M. de Villèle, être moins affirmatif dans son opinion, c'était pour ménager le Président du conseil et l'amener graduellement à la résolution qu'il hésitait encore à prendre. Par trop de zèle, il aurait pu compromettre la cause qu'il voulait servir; mais je ne crois pas possible de dire que Chateaubriand eût, un moment, changé d'opinion sur le fond de la question. Il a toujours voulu la guerre d'Espagne et, ce qui est assez rare en ce monde, il a pu réaliser l'œuvre à laquelle il s'intéressait, parce qu'à ses yeux, — et ce sera son mérite pour les uns, comme son excuse

vis-à-vis des autres, — il voyait, dans l'accomplissement de cette tâche, une grande pensée à la fois monarchique et nationale.

Quant à M. de Montmorency, sans avoir modifié ses impressions premières qui lui faisaient également désirer la guerre, il s'était assez sensiblement écarté, dans l'espoir d'amener toutes les puissances à une action commune, des instructions que lui avait adressées M. de Villèle. Les instructions portaient en toutes lettres les paragraphes suivans :

« Les plénipotentiaires de Sa Majesté doivent surtout éviter de se présenter au Congrès comme rapporteurs des affaires d'Espagne. Les autres puissances peuvent les connaître aussi bien que nous, puisque, comme nous, elles ont conservé leurs ministres et leurs agens consulaires en Espagne. Mais la situation de notre pays ne nous met dans la nécessité, ni de demander, comme l'Autriche à Laybach, l'appui pour envahir, puisque nous ne sommes pas dans la nécessité de déclarer la guerre, ni des secours pour la faire, puisque, si l'Espagne nous la déclare, nous n'avons pas besoin de secours *et nous ne pourrions même en admettre*, s'il devait en résulter le passage de troupes étrangères sur notre territoire. L'opinion de nos plénipotentiaires, sur la question de savoir ce qu'il convient de faire au Congrès relativement à l'Espagne, sera que la France étant la seule puissance qui doive agir au besoin par ses troupes, elle sera seule juge de cette nécessité. Les plénipotentiaires français ne devront donc pas consentir à ce que le Congrès prescrive la conduite de la France à l'égard de l'Espagne. »

C'était le contraire de ce que voulait M. de Metternich, qui désirait avant tout que la France n'agît pas par elle-même et qu'elle liât son action à celle des autres puissances. Aussi tout son travail avait-il consisté, vis-à-vis de l'empereur Alexandre et de M. de Montmorency, à leur démontrer la nécessité d'une action collective. Il y parvint, en convainquant notre plénipotentiaire que l'empereur Alexandre considérerait une action isolée de la France comme une rupture de l'alliance, et le fait est *qu'à ce moment*, l'empereur était dans un tel état d'excitation, par suite des mauvaises nouvelles qu'il recevait d'Espagne, que l'on pouvait s'attendre à quelque éclat de sa part, si la France avait voulu agir séparément.

Mais M. de Montmorency n'entendait pas du tout nous lier les mains en réunissant son action à celle des puissances. Sa pensée était plus patriotique et plus haute. Il voulait, au contraire, les

obliger à marcher avec nous. S'il avait dépassé ses instructions, en acceptant en principe le retrait simultané de Madrid des quatre légations et préparé un projet d'instructions pour M. de La Garde, tout en réservant l'approbation du roi, il n'en avait pas moins fait insérer dans le traité secret, signé le 18 novembre à Vérone, des clauses qui obligeaient les puissances à nous prêter leur appui dans certains cas déterminés et qui nous donnaient un blanc-seing éventuel. M. de Metternich espérait, sans doute, que ces cas ne se présenteraient pas. Mais la France était autorisée à s'en prévaloir, pour réclamer, au besoin, l'assistance morale ou même matérielle des cabinets alliés, au lieu de la subir, comme on l'a fort injustement prétendu.

Il n'y en avait pas moins là un malentendu qui pouvait avoir d'assez graves conséquences. M. de Villèle en fut très mécontent et, sans attendre le retour de M. de Montmorency, parti pour Paris le 22 novembre, il écrivit à M. de Caraman, chargé de la correspondance officielle avec le ministère, comme le plus ancien des ambassadeurs demeurés à Vérone, pour lui ordonner de dire aux puissances alliées que la France se réservait d'agir séparément dans la question de l'envoi des notes à Madrid et qu'elle voulait rappeler son ministre, ou l'y maintenir, suivant les circonstances. M. de Metternich affecta de prendre en douceur cette communication, mais il agit immédiatement sur l'empereur Alexandre par un billet qu'il lui écrivit, où il l'engageait de nouveau à se défier de la France. L'empereur montra le billet à M. de La Ferronnays, qui eut assez de peine à le calmer. Il fut répondu à la note de M. de Villèle que si, dans un délai de huit jours, la France n'avait point rédigé sa dépêche collective, l'alliance agirait de son côté et enverrait séparément ses notes à Madrid. Cette résolution adoptée, les souverains quittèrent Vérone le 13 décembre 1822 et le Congrès fut dissous.

Cet incident devait amener la démission de M. de Montmorency et l'arrivée de Chateaubriand au ministère. C'est là que nous le suivrons, après avoir donné quelques détails encore inédits sur la crise qui l'amena au pouvoir.

GABRIAC.

LE COMMUNISME EN AMÉRIQUE

LE COMMUNISME DANS LA FICTION

Equality, par Edward Bellamy, 1 vol. Appleton and C°; New-York, 1897.

Un des traits caractéristiques du voyage en chemin de fer aux États-Unis est l'irruption à intervalles réguliers, dans la longue galerie qu'on appelle le *car*, du jeune marchand de journaux, de livres, de chocolat, de maïs grillé, de bonbons divers ou de gomme à chiquer. A chaque station, il s'élance, porteur de paquets qui représentent tantôt la nourriture de l'esprit, et tantôt celle du corps; sa voix aiguë vous crie aux oreilles avec des intonations toutes spéciales : *Papers! last novels! choc'late! candy! sandwiches! oranges, bananas! pop corn! chewing gum!* selon le cas; et l'objet annoncé tombe sur vos genoux, ce qui ne veut pas dire qu'on vous le donne, mais simplement qu'on vous laisse le temps de la réflexion. Tout à l'heure une main preste vous le reprendra, à moins que vous ne témoigniez, en payant, l'intention de le garder. J'ai essayé par curiosité de la plupart de ces produits et l'un de ceux qui m'ont le moins désappointée, quoique je ne le trouve pas sans reproche, est encore le dernier livre de M. Edward Bellamy. Peut-être parce qu'il s'associe au souvenir enchanté d'une excursion dans les montagnes du Maine et parce qu'il est venu ajouter des réflexions intéressantes à celles que j'avais faites chez mes amis les Shakers, les seuls vrais communistes qui existent en Amérique (1).

(1) Des sept ou huit sociétés signalées comme prospères, il y a une vingtaine

Faut-il appeler roman cet in-8° compacte que l'auteur intitule *Égalité*, promettant ainsi une suite à son premier aperçu de la société de l'avenir, *Looking backward*, qui eut un formidable succès (1)? Non, certes, si le roman ne doit être qu'une histoire sentimentale ou amusante, racontée avec la légèreté nécessaire pour faire passer une heure ou deux. Mais le roman, depuis déjà longtemps et presque en tout pays, est devenu autre chose; il touche d'aventure aux questions les plus sérieuses; il réussit à faire accepter, en les déguisant, la discussion des problèmes les plus compliqués.

Looking backward était, on s'en souvient (1), une fantaisie ingénieuse sur des sujets de philosophie économique et sociale; elle nous faisait assister aux impressions d'un jeune Bostonien Julian West, qui, tombé dans un sommeil magnétique, au commencement de 1887, se réveillait en 2000 devant les transformations fondamentales survenues durant cette période d'un peu plus de cent ans. Il découvrait d'abord que l'âpre combat pour l'existence, dont il avait été jadis le témoin souvent attristé, n'existait plus; que la nouvelle civilisation reposait désormais sur le principe unique de la coopération nationale; qu'il n'y avait plus de pauvres ni de riches. Personne ne travaillait pour le compte d'autrui; tous s'évertuaient de concert à grossir le fonds commun auquel ils avaient part égale. Et ce miracle s'était accompli très aisément en remplaçant le capital privé par le capital public, en organisant le mécanisme de la production et de la distribution, — de même que le gouvernement politique, — comme une simple affaire d'intérêt général.

L'indispensable histoire d'amour s'entremêlait aux diverses expériences du dormeur éveillé. Il s'éprenait de l'arrière-petite-fille de sa fiancée du siècle précédent.

Looking backward fut très lu, très admiré, très discuté. Certains critiques affirmèrent qu'il avait remué la conscience de plusieurs centaines de milliers de lecteurs éveillés soudain aux défauts du système économique; d'autres lui opposèrent tout ce qui s'est dit de sensé contre le communisme, depuis le temps de Robert Owen et de Fourier. Les premiers regrettaient que telle

d'années (voir *les Sociétés communistes aux États-Unis*, 1er août 1875), toutes, sauf celle des Shakers, ont disparu ou sont expirantes. Celles du Tennessee, qui viennent de naître, n'ont pas encore fait leurs preuves.

(1) Voir dans la *Revue* du 15 octobre 1890 : *la Société de l'avenir*.

ou telle partie du livre eût été traitée trop rapidement pour leur plaisir; les autres signalaient des lacunes apparemment volontaires qui ôtaient à l'ouvrage toute portée. D'où M. Bellamy conclut qu'il fallait ajouter quelques éclaircissemens à un livre dont le principal mérite, au contraire, était de rester vague sur les points délicats. En principe, il eut tort : les suites ne valent jamais rien. Qui donc, parmi les plus chauds admirateurs de la *Case de l'oncle Tom*, s'est jamais soucié de la *Clef* de cette case que son auteur crut devoir fabriquer comme preuve à l'appui? Les livres précurseurs de quelque grand mouvement gagnent à être des œuvres de pure imagination; les prophètes n'ont jamais rien précisé. Cependant, au cours des quatre cents pages en caractères serrés que renferme *Equality*, se trouvent plusieurs chapitres curieux. On a d'autant moins de peine à les séparer de l'ensemble indigeste que, cette fois, M. Bellamy a laissé complètement de côté tout incident romanesque. Il ne s'est servi des personnages de *Looking backward* que pour leur mettre dans la bouche des théories qui répondent aux attaques dont il a été l'objet et qu'il rassemble sommairement sous cette rubrique hautaine : *le Livre des aveugles* (1). On lui avait reproché aussi de laisser de côté le plus intéressant, c'est-à-dire l'explication du procédé par lequel s'était produite la grande révolution qui devait changer la face de la société. M. Bellamy nous la donne enfin et trop longuement peut-être. Il nous apprend ce que nous savions à merveille, c'est que, dès 1887, — l'époque où commença la léthargie bizarre de son héros, — l'Amérique était profondément remuée par des aspirations vers les réformes radicales. Le monde entier a de ces aspirations en commun avec l'Amérique; reste à savoir si, là mieux qu'ailleurs, elles prendront corps au XXe siècle ou même beaucoup plus tard, et se transformeront en réalités. L'égoïsme croissant nous dit : — Non ! — Mais M. Bellamy ne s'arrête pas à cet obstacle. Il reconnaît que jamais à aucune époque, et dans aucun pays, il n'y eut de plus choquantes disparates entre la condition des différentes classes qu'on n'en rencontrait à Boston, à New-York, à Chicago ou dans tout autre grand centre américain durant le dernier quart du XIXe siècle ; mais le cataclysme qui se préparait sourdement sur-

(1) Fourier avait parlé de la cataracte philosophique qui cédera à la démonstration de l'harmonie passionnée. En cherchant bien, on retrouve, dans *Égalité*, la *Théorie des quatre mouvemens*, expurgée, simplifiée et adaptée, comme il convient, aux exigences d'un pays où les jeunes filles lisent tout.

vint avec la rapidité de la foudre. Il fait un tableau pathétique de l'état de ces pauvres Américains d'alors, qui se vantaient si faussement d'être égaux et libres. Ils ne l'étaient de fait ni devant la loi, ni nulle part, sauf en politique, chacun étant admis au vote, ce qui, vu la puissance de l'argent, avait pour résultat l'horrible corruption que l'on sait. Au temps où la république était toute neuve, le combat pour la richesse, qui n'aboutit d'ailleurs qu'à l'inégalité dans tous les cas, offrait encore quelques chances aux pionniers intrépides, mais les capitalistes s'étaient peu à peu réservé toutes ces chances-là; il n'était plus question que de monopoles, de syndicats, d'accaparemens variés.

Et pourquoi la masse des misérables, étant libre de voter, ne mettait-elle pas un terme immédiat à cet état de choses? Parce qu'on lui avait persuadé que la régulation du commerce et de l'industrie n'avait rien à faire avec le gouvernement.

Les gens éclairés du XXe siècle, — et tous sont éclairés dans ce siècle-là, — ne comprennent pas comment, après avoir renversé les rois et pris la direction des affaires, le peuple avait pu consentir à renoncer au contrôle de ses intérêts les plus importans. Ils ont peine à en croire là-dessus le témoignage des historiens, et toutes les réponses, que fait à leurs questions l'espèce de revenant d'une époque disparue qui a surgi parmi eux, ajoutent à cette stupéfaction : — Ainsi les capitalistes, investis d'un pouvoir égal à celui des rois et encore moins désintéressés que ceux-ci, qui faisaient du moins profession de travailler au bonheur de leurs sujets comme un père travaille à celui de ses enfans ; ainsi ce gouvernement de ploutocrates, le plus irresponsable, le plus despotique de tous, était maintenu au nom de la liberté, liberté de l'initiative économique par l'individu ?... Quel incroyable aveuglement!

Julian West est malhabile à plaider la cause du passé tout autant que dans *Looking backward.* Il explique lorsqu'on lui demande ce que faisait le gouvernement proprement dit, le gouvernement du peuple, que celui-ci était bien assez embarrassé de maintenir la paix, car l'inégalité des conditions produisait mille causes d'envie, de haine, de vengeance et de désespoir, en somme toutes les passions mauvaises. Et, pour imposer quelque contrainte à ces fureurs, il fallait des soldats, une police, des juges, des geôliers, des lois destinées à régler les différends. Ajoutez à cela une multitude repoussante de bandits, dégradés

par la faim qui les rendait ennemis de la société et contre lesquels force était d'agir impitoyablement. Réprimer, châtier, contraindre, le gouvernement d'autrefois ne faisait que cela, sans se rendre compte que c'était peine perdue, qu'il était aux prises avec un chaos social, résultat de la détestable organisation du système économique auquel manquaient les bases de la justice.

Il paraît étonnant qu'au lieu de médire ainsi de l'époque qui fut la sienne, Julian n'essaye pas quelquefois d'évoquer ce qu'elle eut de bon ou d'excusable. Nos préjugés ne tombent pas d'un coup devant l'aurore, si brillante qu'elle soit, d'une ère nouvelle qui nous est complètement étrangère ; et les plus admirables progrès entraînent toujours avec eux quelques pertes qu'il serait permis de déplorer. Mais les personnages de M. Bellamy n'ont pas de caractère personnel ; ce ne sont que des manières de porte-voix destinés à soulever à son gré contre la manière de voir qui est la sienne, de faibles objections qu'il anéantit en de triomphantes répliques. Julian West est toujours réduit au silence et finit immanquablement par comprendre et par admirer.

On lui fait admettre sans peine les idées qui de son temps étaient considérées comme subversives, à savoir que l'inégalité des fortunes détruit toute liberté ; que le capital privé est volé au fonds social, et ce millionnaire d'antan ôte respectueusement son chapeau à un groupe de taille héroïque, ornement du Parc futur, de l'impérissable *Common*, de Boston, qui représente des grévistes, les bras croisés auprès de leurs outils inutiles. Car ceux-là, lui dit-on, sont les premiers martyrs de l'industrie coopérative et de l'égalité économique. Ils ne savaient pas au juste ce qu'ils faisaient ; — les révolutionnaires en commençant ne le savent jamais ! — n'importe, ils ont donné leur vie pour résister à l'oppression, ce qui vaut mieux que toute la rhétorique du monde. Sans eux, sans la révolution qu'ils ont faite, rien n'existait plus sur la terre pour résister à l'omnipotence du capital. Les souverains ayant été précipités de leurs trônes, le commerce international ayant abattu l'obstacle des frontières, le monde entier étant devenu un champ immense d'entreprises financières, le pouvoir centralisé de l'argent ne pouvait manquer de s'imposer ; on arrivait à quelque chose comme une oligarchie de capitalistes fondée par un petit groupe. Les Alexandre et les Napoléon eussent été dorénavant des banquiers. C'eût été là le gouvernement du monde. La grande révolution a balayé cette ignominie ; elle a rétabli le règne de la justice, car

le vol, si sévèrement châtié quand un pauvre s'appropriait un morceau de pain, avait impunément cours sous forme de monopole, un seul capitaliste pouvant accaparer le grain nécessaire à la subsistance d'une nation, et réduire des millions d'individus à la famine.

Mais comment se produisit cette révolution? Eut-elle quelques traits communs avec les révolutions européennes? Aucun. Il ne s'agissait pas d'un gouvernement à renverser. La révolution fut pratiquement faite aussitôt que le peuple eut compris. Les travailleurs à gages, qui avaient été les premiers à souffrir de la concentration de la richesse, commencèrent le mouvement. C'est en 1867, que fut fondée aux États-Unis la première grande organisation du travail pour résister à la tyrannie des capitalistes. Les *trade-unions* se multiplièrent, les grèves se succédèrent rapidement et entraînèrent des paniques générales. Puis eut lieu la protestation moins turbulente, mais plus sérieuse encore dans ses résultats, des fermiers qui se liguaient en sociétés secrètes. Des agitateurs parurent dont le programme devait électriser un peuple qui gardait gravés au fond de l'âme les principes de l'immortelle Déclaration de l'indépendance, cette véritable Constitution de l'Amérique: égalité inaliénable de tous les hommes, droit imprescriptible pour chacun d'eux à la liberté et au bonheur. Malheureusement les églises, les universités, la presse furent longtemps contre l'intérêt national, attachées qu'elles étaient au char ploutocratique par des chaînes d'or. La presse, la première, — et non seulement les journaux, mais la littérature proprement dite — s'amenda. Des protestations véhémentes contre les iniquités sociales furent publiées de tous côtés; puis, vers 1890, le mouvement se transporta dans le champ politique; en 1892, un parti, organisé presque dans la chaque État, émit un million de votes au moins en faveur de nationalisation des chemins de fer, télégraphes, systèmes de banque et autres affaires jusque-là monopolisées. Deux ans après, ce même parti avait gagné beaucoup de terrain, la coopération comptait d'innombrables partisans. Mais quand le plan d'un système industriel pour la nation tout entière, avec part égale dans les résultats, fut présenté au peuple, la chose lui parut d'abord trop belle pour être exécutable. Il était plein de bon sens, ce peuple américain. Attendez! Le miracle s'accomplit *dès qu'il y crut*. Ce fut une explosion soudaine d'enthousiasme auquel la religion se mêla en dépit des églises.

On s'appuya sur la Bible; on découvrit que la loi évangélique n'avait jamais encore été pratiquée; le nom de *great revival*, de grand réveil est resté à cette espèce de croisade nouvelle au nom de la pitié humaine. La contagion gagna les plus intelligens d'entre les capitalistes qui, n'ayant pu empêcher le nouvel ordre de choses, aidèrent à l'organiser. Sans doute il y eut d'abord des tentatives violentes de répression, mais rien qui se puisse comparer aux horreurs de l'ancienne guerre civile; des collisions partielles seulement, pas de guillotine, pas de fusillades. La période la plus difficile fut celle de transition, car le mouvement, si de bons esprits n'y eussent veillé, aurait pu être détourné de son but principal. La *règle d'or* s'imposa graduellement, avec sagesse et lenteur : des magasins publics d'approvisionnemens furent ouverts ; les propriétaires ruraux restèrent sur leurs terres comme employés du gouvernement ; on laissa autant que possible leurs emplois aux fonctionnaires. Les impôts étaient tombés en même temps que le revenu et des mesures provisoires furent prises de façon à ne léser personne, sauf les capitalistes, bien entendu, jusqu'à ce que tout le travail de la nation se trouvât organisé selon les besoins publics, avec des gages communs pour tous, c'est-à-dire un crédit égal pour chacun, crédit renouvelé chaque année afin d'empêcher l'épargne et de simplifier la tenue des livres de banque. Bien entendu, les riches qui se croyaient ruinés par le nouveau système crièrent à l'attentat contre la propriété, ils ne se résignèrent point sans peine au service public, on vit des mécontens s'exiler dans les bois; bah! ils finirent par en sortir.

L'histoire est remplie d'exemples de spoliations, de conquêtes et de confiscations plus ou moins justifiables, mais qui de fait n'ont jamais supprimé la propriété, se bornant à en rajuster le principe sous d'autres formes. Avant la révolution, en somme, bien peu de gens possédaient quelque chose; un grand nombre vivaient au jour le jour; les millionnaires mêmes ne pouvaient dire assuré l'avenir de leurs enfans. Par le nouveau système au contraire, tous furent pourvus d'une part égale, large et déterminée dans la totalité du revenu national; on peut donc dire que la révolution, loin d'abolir l'institution de la propriété particulière, l'a affirmée d'une manière incomparablement plus positive, plus permanente et plus générale que par le passé, où le droit prétendu sacré qui laissait la richesse aux habiles, n'était en réalité qu'une répétition de l'immorale théorie : « La force prime le droit. »

Nous ne pouvons, nous autres pauvres illusionnés du XIXe siècle, nous faire une idée du déploiement prodigieux de vigueur avec lequel la nation rajeunie se mit à l'œuvre pour élever le bien-être de toutes les classes à un niveau tel que les riches eux-mêmes n'eussent rien à regretter en partageant le lot commun. Jusque-là il y avait eu tant de forces perdues, tant de millions d'individus inutiles, tant de terres en friche ! Et tout à coup il ne se trouva pas assez de machines, pas assez d'heures disponibles, pour la vaste besogne qui devait assurer une existence confortable et facile aux masses ; celles-ci furent, comme par enchantement, bien logées, bien vêtues, bien nourries ; dès la première année, le produit total du pays put être triplé ; la seconde, on doubla la production de l'année précédente, et tout fut consommé jusqu'au dernier sou.

Mais la nature humaine ?

Julian West aurait dû cent fois déjà lancer l'interruption qui tout le temps nous vient aux lèvres : — Que faites-vous de la nature humaine, qui sera celle des gens de 2000 comme elle est la nôtre, comme elle fut celle de nos ancêtres, dès les premiers siècles connus ? Est-ce qu'en se débarrassant de la pauvreté on élimine du même coup toutes les passions et tous les vices ? Est-ce que la possession du nécessaire empêche d'envier le superflu ? Est-ce qu'il n'y aura pas toujours des ambitieux, des rêveurs, des insatiables ? Et s'il n'y en avait plus, si l'uniformité des caractères et des sentimens résultait de la parfaite organisation d'une société tout industrielle, quel dommage pour les romanciers qui n'auraient plus rien à peindre ! C'est dire qu'en tant que roman le livre de M. Bellamy est manqué, d'où il ne s'ensuit pas que ce soit un ouvrage ennuyeux. Il traite de questions humanitaires qui s'imposent de plus en plus à la pensée contemporaine et, sans fournir aucune solution vraiment pratique aux fatalités de l'ignorance et de la misère, nous fait sentir du moins ce qu'elles ont de révoltant ; il plaide pour le droit suprême de tous à l'existence. L'erreur fondamentale chez lui est d'imaginer que l'exercice assuré de ce droit ne dépend que d'une question d'organisation sociale. Mais nous serions trop naïfs de le croire dupe des chimères et des paradoxes qu'il accumule en vue de nous convaincre. Son but unique, à n'en pas douter, est de faire réfléchir chacun de nous aux remèdes que les heureux de ce monde peuvent introduire par de justes sacrifices. Quant à la campagne qu'il dirige

contre les capitalistes, ceux-ci en essuieront de plus dangereuses. Il manque à M. Bellamy la torche enflammée qui allume les révolutions, la passion qui fit de la *Case de l'oncle Tom* une arme puissante contre l'esclavage. Rien de plus froid, et pour cause, qu'*Égalité ;* c'est une suite d'argumens et de raisonnemens enfilés les uns aux autres avec plus ou moins d'adresse ou de labeur. On s'y applique comme à un jeu d'esprit quelquefois brillant, plus souvent un peu lourd.

Nous y cherchons aussi, nous autres étrangers, la révélation de l'état social actuel des États-Unis ; et les plaies signalées éclatent aux yeux, si le moyen de guérison est beaucoup moins évident. D'œuvre d'art aucune trace ! Mais il y a une nombreuse catégorie de lecteurs américains qui ne se soucie point de cela. Je me rappelle toujours ce que me disait un personnage des plus intelligens qui se rattache au monde des lettres : « Les hommes seuls m'intéressent. Quant aux tableaux, quant aux cathédrales, je sais que c'est beau, je m'efforce de me le persuader, mais j'ai beau faire, je ne le sens pas. Parlez-moi de l'humanité ! » Ceux-là seront évidemment pris par le sujet d'*Equality*, même si leur bon sens les avertit qu'on leur propose une utopie pure et simple.

Parmi les meilleures parties du livre, je signalerai le chapitre intitulé : « Ce que la Révolution fit pour les femmes. » M. Bellamy n'a pas de peine à prouver que l'établissement supposé de l'égalité économique fit infiniment plus pour elles que pour les hommes. La plupart des hommes étaient en réalité les serviteurs des riches, mais la femme était la vassale de l'homme, riche ou pauvre. M. Jules Case l'a dit déjà de notre côté de l'eau.

Quelque bas qu'un homme pût être, il y avait toujours audessous de lui des femmes qui dépendaient de sa protection. Tout au fond du tas social, on trouvait la femme portant le fardeau accumulé. Toutes les tyrannies d'âme et de corps sous lesquelles ployait l'espèce humaine pesaient sur elle d'autant plus lourdement. Si misérable que fût l'homme, dans ce temps-là, elle eût été élevée fort au-dessus d'elle-même, rien qu'en atteignant son niveau. Mais la grande révolution ne la rendit pas seulement l'égale de l'homme ; elle les éleva tous les deux d'un coup au même rang de dignité morale et de bien-être matériel. Ainsi parle ce bavard de docteur Leete, toujours intarissable sur les progrès de son xxe siècle. Et cette fois Julian West ne peut

retenir une objection : il ose rappeler que les Américaines du XIXe avaient déjà beaucoup de privilèges. « Sans doute les femmes pauvres étaient à plaindre, dit-il, mais je ne vois pas en quoi consistait l'oppression pour les filles et les épouses des riches... » Il est vrai qu'aussitôt il rougit d'avoir proféré cette remarque odieuse. On lui démontre qu'il mentionne là une minorité tout à fait négligeable; d'ailleurs cette minorité censée privilégiée subissait aux yeux des femmes du XXe siècle la pire dégradation; aucune d'entre elles, en admettant qu'on pût la condamner à revivre dans le passé comme Julian revit dans l'avenir, ne voudrait être ce qu'on appelait une femme à la mode ; elle préférerait mille fois travailler de ses mains. Car se mouvoir dans une atmosphère de serre chaude, empoisonnée par l'adulation et par l'affectation, devait être un état encore moins favorable au développement moral que l'effort écrasant de la mercenaire.

Julian balbutie qu'il a vu naître et s'accentuer un mouvement dit féministe. Mais qu'était-ce après tout que les quelques droits revendiqués par un petit groupe d'âmes généreuses qui se croyaient hardies? Oh! des droits bien modestes: le droit de vote accompagné de deux ou trois changemens dans la loi qui eussent permis aux femmes de posséder leurs biens en propre, de pouvoir en cas de divorce être tutrices de leurs enfans. C'était peu ! et c'était cependant irréalisable, un mauvais arbre ne pouvant produire de bons fruits et l'arbre social étant marqué dès lors pour être abattu à bref délai. Les revendications de la femme étaient les mêmes, au fond, que celles de l'ouvrier ; pour l'un comme pour l'autre il s'agissait de mettre fin à la domination du capitaliste; la clef qui devait détacher toutes les chaînes était la même; il s'agissait d'un problème purement économique. Les hommes, en tant que sexe, avaient eu toute puissance sur les femmes ; les riches, en tant que classe, étaient restés maîtres des travailleurs. Le secret du servage, tant sexuel qu'industriel, tenait à la distribution inégale de la richesse et le changement qui devait mettre fin à cette double tyrannie ne pouvait être qu'un contrôle judicieux des moyens de subsistance. Follement les premières meneuses du mouvement féministe attribuaient l'horreur de leur condition aux vices et aux injustices de l'homme; elles s'imaginaient que le seul remède possible était une réforme morale du monstre. De même les champions des prolétaires perdaient le temps à dénoncer les capitalistes comme auteurs de

tous les maux de leurs cliens. En réalité, l'homme n'était pas pire que la femme qu'il opprimait, ni le patron inférieur à l'ouvrier qu'il exploitait. Mises à la place des tyrans, les victimes eussent agi aussi mal qu'eux-mêmes. Tout le tort était au système qui permettait à des êtres humains de se trouver vis-à-vis les uns des autres dans une condition de dépendance. L'autorité exercée sur le prochain est chose démoralisante tant pour le maître que pour le serviteur. Donc l'erreur fut de s'attaquer d'abord aux conséquences de l'inégalité économique, non pas à l'inégalité elle-même. Les femmes du XIXe siècle demandaient des lois en leur faveur; au XXe, elles ne se soucient nullement de l'intervention de la loi, tenant, soit filles, soit mariées, une bien autre influence en main, celle de la souveraineté personnelle. Tout homme qui se rend désagréable aux femmes sous le nouveau régime solliciterait vainement leurs bonnes grâces. Et cette facilité à se protéger soi-même était impossible au temps où la femme, condamnée au mariage par des raisons économiques, ne cherchait qu'à plaire et était pour ainsi dire contrainte à se donner, ne pouvant ensuite sous aucun prétexte refuser d'obéir au mari.

Oh! sans doute il y avait de bons maîtres dans ces relations-là, nos juges des générations à venir veulent bien le reconnaître; mais, ajoutent-ils, on en disait autant sous le règne de l'esclavage; il arrivait même que l'esclave prît un certain empire sur le maître; la chose était peut-être moins intolérable qu'elle ne le paraît à ceux qui l'étudient de loin. Vaines excuses : les accommodations possibles ne suffisent à justifier l'asservissement d'aucun être humain à la volonté arbitraire d'un autre. Heureuse ou malheureuse, la femme a longtemps gémi sous un double joug : celui qu'elle subissait en commun avec l'homme : écrasement du pauvre par le riche; et le joug qui lui était particulier : soumission abjecte à l'homme dont elle dépendait pour sa subsistance. Il lui fallait conformer ses idées, ses paroles aux siennes; étouffer en elle tout élan original; revêtir sa vie d'une uniformité artificielle, car on n'attire et on ne retient l'homme qu'à la condition de ne le contredire ni dans ses goûts ni dans ses préjugés. Et ce mensonge perpétuel, cet esclavage moral ne se bornait pas à avilir les femmes; il passait de leurs veines dans le sang de la race, et les citoyens du XXe siècle ne savent pas tout ce qu'ils ont gagné à l'affranchissement de leurs mères.

La lutte entre femmes pour atteindre au mariage n'était rien

encore auprès d'une autre lutte ignoble à laquelle étaient exposées des hordes de filles pauvres qui, désespérant d'obtenir le secours des hommes à des conditions honorables, se vendaient pour un morceau de pain. Au milieu des atrocités qui accompagnaient ce qu'on appela longtemps la civilisation, les relations sexuelles sont celles qui font par-dessus tout horreur aux régénérés parmi lesquels se réveille Julian West.

Abrégeons le réquisitoire. Comment lui apparaît la femme créée à nouveau par la révolution économique ? De même que tous les citoyens, elle sert à son tour; et ses fonctions n'ont rien de commun avec ce qu'on appelait jadis des métiers de femme. Il n'y a pas d'occupation à laquelle il lui soit défendu de prendre part, les machines y aidant. Les machines suffisent à tout, et plus la main qui les guide est légère, plus la besogne est bien faite. La femme du docteur Leete a été jusqu'à ses quarante-cinq ans révolus *premier lieutenant* dans une grande fonderie; sa fille Edith s'occupe d'agriculture. Il faut dire que la charrue, la bêche, la pioche sont mises en mouvement par l'électricité. Du reste la femme est physiquement plus forte qu'autrefois; beaucoup plus grande, mieux développée, plus saine, car des cours publics de gymnastique font partie de l'instruction obligatoire jusqu'à vingt-quatre ans, l'âge où l'on suppose que le corps est formé; ces cours sont ensuite fréquentés plus ou moins toute la vie. Par conséquent les jeunes gens des deux sexes sont beaux comme les dieux de l'Olympe; une infirmité est chose rare parmi eux, et celui qu'elle atteint exceptionnellement devient aussitôt l'enfant gâté de tous. Jadis les malades étaient si nombreux que la pitié même à leur égard s'émoussait. Et la femme entre tous se résignait à la souffrance comme à une condition normale, inévitable. Elle ne ressemblait guère aux athlètes triomphantes que Julian ébloui voit dans les gymnases faire assaut de force et d'agilité côte à côte avec leurs camarades masculins. Ceux-ci ont bien encore sur elles une certaine supériorité; mais l'égalité, même en ces matières, tend à s'établir et les physiologistes prévoient que dans quelques générations elle sera un fait accompli. Voilà de quoi garantir à M. Bellamy les suffrages de toutes les *college girls* qui se livrent dans le *drill room* à la manœuvre des haltères et qui gagnent des courses à pied, en attendant qu'elles abordent les fameux sauts de l'avenir, des sauts qui semblent exposer à une mort certaine ceux et celles qui les exécutent du

haut de la plate-forme; mais ce n'est qu'un jeu pour ces articulations souples et robustes. Il y a aussi des exercices aériens, des tirs, des sports perfectionnés de mille sortes, et Julian comprend pourquoi toutes les femmes ont acquis un système musculaire qui ne leur appartenait pas auparavant.

On garde des pièces anatomiques de la fin du XIX[e] siècle, montrant à quel degré de déformation était arrivée la taille féminine. Ces dames de l'an 2000 ont les épaules plus larges que les hanches et une tout autre profondeur de poitrine; elles ont des poumons, des bras, des jambes, tout cela grâce à une vie physique sans entraves à laquelle les a conduites l'indépendance économique. M. Bellamy pourrait ajouter que les signes caractéristiques de leur sexe se sont atténués sensiblement. Déjà certaines lignes, encore appréciées en Europe, ne sont plus de mode aux États-Unis; et, pour ne parler que de la physionomie, j'ai souvent été frappée, dans une réunion nombreuse de jeunes gens, de la quasi disparition des différences typiques entre hommes et femmes. Prenons un milieu intellectuel et « avancé », bien entendu, la distribution annuelle des diplômes d'une Université par exemple : vous serez frappé de l'assurance du regard, de l'ampleur du front, de l'énergie des lignes, en général, sur certains visages que, grâce au chapeau canotier, au col droit, à la veste genre tailleur, vous pouvez attribuer à de jolis garçons; tandis qu'auprès d'eux il y a des figures d'éphèbes, tout à fait imberbes et candides, aux cheveux séparés en quasi-bandeaux que l'on prendrait tout d'abord pour des figures de jeunes filles.

Virilisées de plus en plus, les femmes cesseront de craindre dans l'acte de la maternité les périls et les angoisses légendaires. Rien de plus facile que de mettre un enfant au monde. Dès à présent, notez-le bien, les adeptes de la *Christian science*, refusent l'assistance du médecin et ne consentent à aucune précaution, sortant et agissant aussitôt après la naissance du baby. Que feront donc les mères de l'avenir?

L'hydrothérapie aura certes contribué à leurs progrès presque miraculeux. Les bains sont logés dans de magnifiques établissemens qui restent ouverts toute la nuit. Au surplus, nul service public n'est jamais interrompu, quelle que soit l'heure. On peut pénétrer à minuit aussi bien que le matin dans de hautes salles où quatre fontaines jaillissantes remplissent l'air d'un éclat de diamans, où retentit le bruit frais des chutes d'eau et où s'étend

la nappe verdâtre d'une immense piscine. L'onde est rendue translucide par les flots de lumière que reflète le dallage blanc et vernissé du fond, de sorte que les nageurs, visibles tout entiers, semblent flotter agiles et sans poids apparent sur un nuage d'émeraude. Parfois la couleur du dallage est variée afin que cette eau puisse prendre toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Elle est toujours à une température en harmonie avec la saison. C'est de l'eau de mer amenée par le dernier flux de l'Atlantique. Mais comment l'avoir à ce niveau ? Quelle question ! Elle s'apporte elle-même ! Ce serait dommage si la force qui élève de sept pieds le niveau du port de Boston ne pouvait être contrainte, en un temps d'incessantes découvertes, à monter un peu plus haut encore. Toutes les applications de la lumière, de la chaleur et de la force sont désormais sans limites et ne coûtent rien. On a maîtrisé la nature, et c'est là en vérité ce qui nous étonne le moins. Les contemporains des prodiges de l'électricité étaient préparés à l'apprendre : le plus fort semblait déjà fait.

Pour revenir aux bains de mer en chambre, l'un des traits marqués de la civilisation du xx[e] siècle est un retour au caractère d'amphibie qui devait caractériser nos lointains ancêtres. Et, à propos d'ancêtres, fait observer le docteur Leete, qu'est-ce qui prouve qu'à l'origine la femme n'était pas tout aussi vigoureuse que l'homme ? Seulement une sélection s'est opérée : aux temps où l'union de l'homme et de la femme préhistoriques était affaire de combat, les femmes les plus fortes ont dû mépriser et négliger les hommes faibles, tandis que les mâles en général avaient tout intérêt à capturer de faibles créatures pour en faire des esclaves dociles. Il s'en est suivi que les femmes robustes et les hommes débiles ont laissé peu de postérité, les types qui se sont perpétués étant sortis des plus forts d'entre les hommes et des plus frêles d'entre les femmes. Les conséquences, on les connaît; elles se sont manifestées jusqu'au jour où la grande révolution réorganisa la société sur des bases morales dont la première était la liberté et la dignité égales de tous les êtres humains.

— Pourvu, fait observer Julian West, que la femme, devenue sur tous les points l'égale de l'homme, n'abuse pas à son tour de sa supériorité !

— Oh ! si elle détenait le pouvoir irresponsable, je ne me fierais pas plus à elle qu'à l'homme, répond son interlocuteur; mais il n'y a rien à craindre, parce que la race entière s'élève très

vite jusqu'à des hauteurs en partie atteintes aujourd'hui, où domineront les forces spirituelles et où la question du pouvoir physique cessera d'avoir de l'importance dans les relations humaines. La direction de l'humanité appartient chez nous à ceux qui ont la plus grande âme, c'est-à-dire à ceux qui participent le plus de l'esprit divin.

Faut-il vraiment croire que les femmes, devenues capables d'une action indépendante, grâce à l'égalité économique, ne sont plus pour cette seule raison ni coquettes, ni frivoles; et que les hommes du même coup ont renoncé au code spécial qui leur permettait tant de licences? M. Bellamy l'assure. La morale est nécessairement *une* pour les deux sexes ; et on a réformé ce mariage d'autrefois qui, tout brodé qu'il était d'astragales sentimentales et religieuses, n'était en réalité qu'une transaction très prosaïquement économique. Il faut dire que certains progrès avaient déjà commencé aux États-Unis bien avant la révolution, beaucoup de femmes refusant de se dépouiller de leur nom pour prendre celui du mari : exemple, une célèbre adversaire de l'esclavage des noirs, Lucy Stone, qui ne fut jamais désignée autrement, tout en vivant dans les meilleurs termes avec M. Blackwell qu'elle avait épousé; mais ce qui était alors une excentricité devint assez vite un droit.

Les dames du xxe siècle ne changent pas plus leur nom en se mariant que ne le font leurs conjoints; et, pour les enfans, tout s'arrange sans peine, dans un pays où, entre le nom de baptême et le nom de famille, figure presque toujours un nom de milieu; les filles portent pour nom de milieu celui de leur père et les garçons celui de leur mère.

Il va sans dire que l'habitude de la convention, de la tradition, du préjugé, aussi bien que la timidité, résultat d'une servitude immémoriale, empêcha longtemps la majorité des femmes de sentir le prix de la délivrance qu'on leur offrait; mais ensuite, elles s'élancèrent dans le mouvement avec une ardeur dont l'effet fut décisif. On les vit renoncer volontairement à ce qui leur avait été le plus cher. Ainsi l'usage des bijoux est tombé depuis plus de deux générations. De fait, les diamans, réduits au rang de morceaux de verre, n'ont grand intérêt pour personne. L'offre d'un boisseau de perles ne vous assurerait plus dans une boulangerie la possession d'un petit pain, le crédit annuel alloué à chaque citoyen étant la seule valeur admise. L'or et l'argent ont encore leur

emploi mécanique et artistique, ils décorent les monumens publics et il y a dans les musées des collections de pierres dites autrefois précieuses; mais l'usage de suspendre tout cela à son cou, à ses oreilles, ou d'en charger ses doigts serait réputé barbare. Donc les paroles du prophète : « Une fille oubliera-t-elle jamais ses ornemens? » rencontreraient dans la société nouvelle la plus déconcertante des réponses affirmatives. Les femmes ont certes conservé le désir d'être belles, mais il ne tient qu'une place secondaire dans leur pensée parce qu'elles peuvent se passer de plaire. Si souvent ce qu'on mettait sur le compte de leur vanité native était un moyen de s'assurer la préférence, c'est-à-dire le soutien de l'homme ! Maintenant elles n'ont plus besoin de lui. Et elles sont trop éclairées pour croire que la parure contribue toujours, comme dans la vieille chanson, à embellir la beauté; elles savent que le résultat obtenu en sacrifiant aux caprices de la mode atteignait souvent l'effet contraire. Il n'y a plus de mode, par parenthèse, et de toutes les merveilles c'est peut-être la plus incroyable. Chacun s'habille à sa guise.

— Le Créateur, en façonnant nos corps, a inventé la mode qui est généralement suivie, explique la jeune Edith à Julian son fiancé.

Cela veut dire que les femmes en ont depuis longtemps fini avec les entraves de la jupe. La bicyclette nous le promettait, mais leur goût a prêté d'infinies variétés à ce que Julian West appelle le costume masculin.

— Pourquoi masculin? réplique la demoiselle avec simplicité. Le costume doit être le même pour les deux sexes puisque leur conformation physique est la même quant aux lignes générales.

L'ajustement des femmes se fait remarquer par des teintes claires qui suggèrent à Julien cette réflexion assez terre à terre:

— Les comptes de blanchisseuse doivent être énormes !

Là-dessus Edith éclate de rire : — Sans doute, si les habits se lavaient, mais on ne les lave plus. Aussitôt sales ils sont jetés de côté, c'est-à-dire qu'on les envoie aux fabriques pour être transformés en autre chose.

— Mais quel gaspillage !

— Non, vraiment tout cela n'est pas bien dispendieux. Combien supposez-vous que coûte mon costume ?

— Je n'en sais rien : une étoffe de soie comme celle-ci...

— Nos costumes coûtent de dix à vingt sous. Ils sont en papier. On ne porte guère que du papier. Nous sommes arrivés à faire du papier imperméable qui défie le mauvais temps; du papier poreux aussi chaud que de l'édredon; et jusqu'à du papier-cuir pour les chaussures. On ne voudrait pour rien au monde se servir de matériaux qui exigent le blanchissage. Quand je pense que vous donniez vos vieux habits aux pauvres et qu'ils les portaient en haillons! Fi l'horreur! Chez nous tout est propre et neuf. Le tapis que vous auriez balayé, eh bien, nous le remplaçons; les tentures ne font que passer pour ainsi dire dans nos maisons. Nos oreillers, nos matelas sont gonflés d'eau ou d'air au lieu de plumes. Comment pouviez-vous endurer ces chambres poussiéreuses où s'accumulaient les germes de maladies durant plusieurs générations? Pour nettoyer une chambre, nous dirigeons la pompe vers le plafond, sur le mur, sur le plancher, car tout est en faïence ou en tuile vernissée. Les hygiénistes disent que les précautions prises à l'égard de nos demeures et de nos vêtemens ont fait plus que tous les autres progrès pour détrôner les épidémies.

— Vous allez m'apprendre bientôt, interrompt Julian abasourdi, que les mets délicieux qui viennent chez vous par le tube pneumatique ou que vous mangez au restaurant sont aussi de papier!

— Nous n'allons pas si loin que cela, mais presque... car nos plats sont en carton. Il n'est plus question de vaisselle cassée; assiettes, casseroles, tout, après avoir servi, est renvoyé aux fabriques pour être transformé, comme les vêtemens.

— Vous n'avez pourtant pas de casseroles en papier, car le feu continue à brûler, je suppose?

— Oui, le feu brûle encore, mais la chaleur électrique ayant été adoptée pour la cuisine comme pour tout le reste, nous ne chauffons plus nos vaisseaux qu'en dedans, et par conséquent la cuisine se fait, ne vous déplaise, dans des vaisseaux de papier.

Donc plus de lessive, plus de raccommodage, plus d'aiguille même; des repas envoyés du restaurant par tube pneumatique, quand on ne les prend pas à l'hôtel; tous les devoirs domestiques confiés à l'entreprise coopérative, — certes, voilà le rôle de la maîtresse de maison bien simplifié. Celui de la mère de famille ne l'est pas moins. Lorsque les femmes d'autrefois étaient absorbées par leurs enfans, c'était la preuve de l'imperfection des arrangemens sociaux et non pas une nécessité morale. Des robes

de papier de dix à vingt sous, cela contribue aussi à faciliter le mariage. Quant aux moyens hygiéniques qui consistent à jeter ou plutôt à transformer ce qui est sali le moins du monde, il faut croire à leur efficacité, car la vieillesse vient beaucoup moins vite et la mort est considérablement retardée. Arrivera-t-on à la vaincre et à la supprimer, du train dont marche le progrès? M. Bellamy, par la voix de ses Américains de l'avenir, repousse énergiquement cette supposition toute matérialiste. Qui donc voudrait vivre enfermé à jamais dans les limites de la vie terrestre?

Cela est très caractéristique. On a pu glorifier la grande révolution industrielle; élever des statues aux ouvriers grévistes qui en furent les premiers promoteurs et qui méritent par conséquent d'être vénérés comme des martyrs et des héros; anéantir d'un trait la propriété et ses droits réputés sacrés depuis les commencemens de l'histoire; mais la religion en revanche doit rester intacte, au moins sous cette forme vague dont les unitairiens, si nombreux aux États-Unis, nous donnent dès aujourd'hui l'exemple. Peu de témoignages extérieurs, nous dit-on, mais l'esprit du Christ, la loi de l'Évangile interprétés avec une rigueur toute nouvelle. Le temps est venu où les paroles adressées à la Samaritaine, « que l'homme n'adorera plus sur telle ou telle montagne », sont réalisées. A son grand étonnement Julian ne voit pas d'églises, dans le nouveau Boston, sauf une seule, conservée comme monument historique. Le téléphone et son complément l'électroscope, qui, en abolissant la distance, amenèrent le genre humain à une intimité de rapports intellectuels et sympathiques inconnue jusque-là, ont en même temps permis aux individus de recevoir la bonne parole chacun chez soi, en évitant la foule. On ne va pas plus au temple qu'on ne va au théâtre; assis dans un bon fauteuil, avec ces deux puissans appareils, l'électroscope et le téléphone, vous entendez, sans vous déranger, le grand prédicateur ou le grand artiste, de même que par extension vous pouvez assister de loin à n'importe quelle scène intéressante, ayant lieu sur un point quelconque du globe. Le premier effet de ce progrès a été de supprimer la médiocrité en toute chose; les talens de second ordre n'ont plus aucune raison d'être. En égalisant les conditions économiques et éducationnelles de façon à perfectionner la démocratie, on est arrivé à l'*aristocratiser* par excellence, dans le sens du gouvernement par les meilleurs. Un homme peut commander l'attention simultanée de plusieurs millions d'individus; si l'oc-

casion le mérite, un silence attentif peut régner dans le monde entier, les gens de tous pays étant, les uns à la clarté du soleil, les autres à celle des étoiles, suspendus aux lèvres du maître; car il existe, bien entendu, une langue universelle, sans que pour chacun en particulier la langue maternelle soit abolie. Quelques-uns continuent à s'appliquer, par amour pour les littératures anciennes, à l'étude des idiomes du passé, mais en réalité il n'y a qu'une seule langue vivante.

Julian West interroge avec curiosité le grand orateur religieux, M. Barton :

— Le téléphone universel et la langue commune à tous les peuples empêcheraient-ils les cérémonies de la religion de subsister?

— Les cérémonies dont vous parlez, répond le vénérable Barton, appartenaient à l'enfance de la race; la religion est devenue toute spirituelle.

— Alors vous n'avez plus de sectes, plus de discussions théologiques?

— Non, parce qu'il n'y a plus de populace ignorante qu'il s'agisse de diriger; la classe unique est celle des gens cultivés. Lors de notre révolution, les puériles différences de doctrines furent mises en déroute par cet élan unanime d'amour fraternel qui rapprocha tous les cœurs. La culture générale qui s'ensuivit arracha les racines de l'ignorance et de la superstition. Aujourd'hui, la prédication religieuse a cessé d'être une carrière à part. Celui qui la pratique n'appartient pas à une catégorie différente de la masse des citoyens; les nombreux loisirs laissés par un service qui n'a rien d'écrasant, étant partagé par tous, peuvent être appliqués à des études personnelles, et l'exemption de tout devoir public passé l'âge de quarante-cinq ans nous permet de suivre notre penchant, quel qu'il soit. Bref, le prédicateur est à présent un prophète plutôt qu'un prêtre; il ne reçoit ni ordination ni *exequatur;* son pouvoir dépend entièrement de la réponse que ses paroles ont reçue des âmes où elles tombent. Tout cela, d'ailleurs, ne doit pas vous étonner; de votre temps, l'influence du clergé baissait à vue d'œil en Amérique (on voit que M. Bellamy ne compte pas avec le catholicisme), et l'autorité de la tradition était partout mise en doute; vous pouviez pressentir quelque bouleversement. Par habitude de subordination, la femme s'attacha plus longtemps que l'homme aux principes d'autorité en matière

religieuse, mais maintenant elle poursuit de concert avec lui la recherche de tout ce qui concerne la nature de l'être humain, sa destinée, ses rapports avec l'Infini, tant spirituel que matériel, dont il est une part.

— La disparition de la caste ecclésiastique a-t-elle diminué l'intérêt général pris aux questions religieuses?

— Vous ne le pensez pas! Chaque institution sociale a eu son heure d'utilité; les rois, le clergé, voire les capitalistes, ont rendu des services; mais de même que l'abolition de la royauté marqua l'aube d'un gouvernement meilleur et que celle de la propriété privée fut le commencement de la richesse effective pour tous, de même la désorganisation des Églises a inauguré de grands progrès dans les relations de l'âme avec ce qui est éternel.

— Prétendez-vous vraiment en savoir plus long que nous autres sur ces choses mystérieuses? prétendez-vous avoir pénétré ce que nous nous efforcions de croire? demande Julian, quelque peu incrédule.

— Vous n'en douterez pas, après avoir vécu plus longtemps de notre vie. L'absence de souci matériel permet à toutes les énergies de l'intelligence de se concentrer sur les possibilités d'une évolution spirituelle dont l'évolution matérielle, accomplie, n'est que le prélude. Avez-vous remarqué dans la littérature contemporaine l'absence complète de la note tragique? C'est le résultat de notre conception d'une vie réelle, cachée en Dieu et jouissant là d'une sécurité inacessible.

L'évêque Brooks avait déjà dit avant M. Barton : « Il n'y a d'autre vie que la vie éternelle », et le représentant de la religion de l'avenir a raison d'ajouter : « Vos poètes et vos voyans avaient bien admis que la mort ne fût qu'un pas de fait dans la vie. » — Il va cependant plus loin qu'eux en parlant de cette « impatience passionnée de la fin qui possède tous les vieillards » et qu'envieraient les jeunes s'ils ne savaient qu'un peu plus tard la même porte s'ouvrira pour eux.

— Mais — s'écrie Julian qui, dans sa première existence, avait été très éloigné, ainsi que beaucoup d'autres, de cette sorte de ferveur, — mais, si les hommes continuent d'avancer ainsi dans la connaissance des choses divines, à quoi n'arriveront-ils pas?

M. Barton sourit : — L'antique serpent n'avait-il pas dit : « Si vous mangez des fruits de l'arbre de science vous serez comme des dieux? » La promesse était vraie quant aux paroles, mais ap-

paremment on se trompa d'arbre, on cueillit le fruit de la science égoïste. Plus tard, le Christ dit la même chose que le serpent, en assurant aux hommes qu'ils pourraient devenir enfans de Dieu ; mais le fruit qu'il leur enjoignit de cueillir était celui de l'amour universel, qui est à la fois la cause et l'effet de la science la plus haute et la plus complète. Par l'amour sans bornes l'homme devient un dieu, car par là il devient conscient de son union avec Dieu et toutes choses sont mises sous ses pieds.

— Vous parlez du Christ? Votre religion moderne est-elle donc la même doctrine qu'enseigna Jésus-Christ?

— Certes, oui ! Elle a été enseignée dès le commencement de l'histoire, et sans doute auparavant, mais c'est par le Christ qu'elle nous est arrivée avec plénitude. Seulement, on ne l'avait jamais reçue tout entière jusqu'ici. Il fallait pour cela s'entr'aimer, considérer tous les hommes comme frères, il fallait tout partager. « Dieu est amour et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu. » En vertu de cette parole, on trouva Dieu le jour où toutes les mains s'étreignirent dans une parfaite union d'intérêts. Le mouvement n'avait pas eu pour but direct de chercher Dieu ; il ne semblait pas partir d'en haut. C'était un mouvement tout humain, mais il suffit que nous nous aimions pour que Dieu soit avec nous.

Le chapitre sur la religion est d'un intérêt particulier dans le livre de M. Bellamy, parce qu'il donne le reflet des tendances de toute une élite en Amérique, et en particulier des femmes, vers une charité active et organisée qui a sa plus haute expression dans l'œuvre bien connue des *settlements*. Là vraiment, sans révolution radicale, les mains des pauvres et des riches commencent à s'unir dans une étreinte fraternelle ; et quant à la définition de la qualité de fils de Dieu donnée d'abord par l'Église unitairienne, on sait qu'elle trouve partout de nombreux échos, même en France, comme le prouve le livre récent de M. Sabatier : *Esquisse d'une philosophie de la religion*, si détaché de tout esprit de secte, de tout dogmatisme, qu'il peut, selon leur disposition individuelle, édifier ou scandaliser tantôt les catholiques, tantôt les protestans. Ne nous laissons pas cependant persuader aussi facilement que Julian West. Voyons, en visitant les écoles du XX[e] siècle, quelle est la base de cette culture universelle qui permet à des hommes tels que M. Barton de s'élever si haut dans le domaine intellectuel et moral.

« Ce ne sont plus, s'écrie l'auteur d'*Égalité* par la bouche de ses personnages, ce ne sont plus des milliers, ce sont des millions de diplômes qu'accordent tous les ans les Universités! » J'entends bien, le mal actuel ne pouvait que s'exagérer, mais quel est le niveau de ces Universités et que valent ces diplômes? Toute la question est là. Écoutez la suite : « Il n'y a plus de centre des hautes études : chaque commune a son Université comme elle avait jadis ses écoles publiques. Mais l'économie politique et sociale forme la base de l'éducation. »

Nous assistons à une classe de l'école d'Arlington où des enfans de treize à quatorze ans apprennent l'histoire de la période qui précéda la grande révolution, notre histoire par conséquent. Garçons et filles sont réunis, le système si répandu déjà au XIXe siècle de la co-éducation étant devenu général, et voici sur quel sujet le maître les interroge : le système des profits envisagé comme méthode de suicide économique! Au même âge, les enfans du vieux monde étudiaient leurs auteurs grecs et latins, — étude qui, comme le répétait dernièrement en Amérique même M. Brunetière, a le triple mérite de n'être ni professionnelle, ni confessionnelle, ni passionnelle, — c'est-à-dire de tenir la jeunesse au-dessus de tout ce qui agite et rétrécit les âmes. Mais ceux-ci se proposent une voie absolument contraire; ils préconisent, à la façon de petits perroquets, un système assez semblable, sous un vernis de raffinement et de délicatesse qui le rend plus mensonger encore, à la triste utopie des *Égaux* de Babeuf. Du moins Babeuf avait la franchise de traiter en ennemis les lettres et les arts, sous prétexte que ce qui n'est pas communicable à tous doit être sévèrement retranché. M. Bellamy veut qu'il y ait place pour tout. Ils seront peut-être de grands poètes, de grands peintres ou de grands musiciens, ces petits messieurs qui détaillent avec aplomb dès leur bas âge les défauts inhérens au capital privé : considéré en tant que machine à produire la richesse et toute considération d'éthique à part, son abolition était indispensable. Ils déclarent avec non moins d'assurance que les moralistes qui faisaient jadis de la pauvreté un résultat de la dépravation humaine, susceptible de disparaître si le monde s'améliorait, ne pouvaient croire un mot de ce qu'ils disaient, une machine construite au rebours de toute méthode scientifique étant fatalement destinée à se perdre, sans que le fait d'être dirigée par des saints ou par des pécheurs y puisse grand'chose.

L'un de ces bambins, interrogé sur les théories de Malthus, répond que le conseil donné aux pauvres diables de n'avoir pas d'enfans était logique en somme; il trouve que, seul, Malthus est allé au fond de l'horrible système économique du passé, ayant compris qu'il n'y avait pas place sur la terre pour ce système et pour l'espèce humaine à la fois. Regardant la propriété individuelle et le revenu comme respectables, ce philosophe ne pouvait que vouer l'espèce humaine à disparaître. On l'a blâmé, tandis qu'il faisait une bonne œuvre en plantant pour ainsi dire un signal d'alarme sur la planète, afin d'avertir les gens qu'ils y débarqueraient à leurs risques et périls.

C'est un garçon de quatorze ans qui parle. Ensuite, une jeune fille du même âge n'a aucune peine à démontrer que l'idée qu'on se faisait des avantages du luxe comme moyen de procurer du travail était la plus fausse du monde. Le gain démesuré des capitalistes avait simplement limité le champ des emplois productifs qui, sous un système rationnel, fournit du travail à toutes les mains jusqu'à ce que tous les besoins soient satisfaits. Les moralistes tonnaient bien contre le luxe, mais inutilement, parce que le côté économique du sujet n'avait pas été pénétré. Personne ne semblait voir que le gaspillage des excès de gain était alors une nécessité économique; sans lui la production se serait arrêtée. Sous le système de l'égalité, au contraire, la richesse est régulièrement distribuée parmi tous les membres de la société, comme l'est le sang dans un corps bien portant. Quand cette richesse restait concentrée entre les mains d'une partie seulement de la nation, elle perdait sa qualité vitale, comme fait le sang quand il se congestionne sur un point quelconque de notre organisme et devient un poison dont il faut se débarrasser à tout prix.

Une des petites écolières déclare qu'il n'y avait pas d'économie proprement dite avant la révolution. Tous les livres, très curieux d'ailleurs, publiés sur ce sujet devraient porter pour titre, dit-elle : *Études sur le cours naturel que prennent les affaires économiques quand on les abandonne à l'anarchie*. Avec quel étonnement leurs auteurs auraient-ils appris que le secret du système le plus efficace pour produire la richesse est la conformité de l'organisation nationale à l'enseignement de Jésus-Christ ! Mais les gens de ce temps-là voulaient que la conduite humaine obéît à deux directions opposées, l'une morale, l'autre économique, toutes les deux justes, apparemment de différentes façons.

On voit que les jeunes écoliers de M. Bellamy parlent comme lui-même, comme M. Barton ou comme le docteur Leete; ils ne servent qu'à contribuer au développement d'une thèse. Toutes les qualités charmantes, qu'ils sont censés devoir à une éducation incomparable, nous échappent: des enfans qui n'ont jamais vu de supérieur ni d'inférieur n'envient rien ni personne, et leur politesse est égale envers tous; on n'a plus besoin, grâce à un ordre de choses perfectionné, de leur apprendre de bonne heure, comme on le faisait auparavant, à abaisser leur idéal, l'homme pouvant désormais s'abandonner sans danger à ses instincts généreux! Soit, mais nous ne les voyons pas vivre, ces petits pédans chimériques; et, quand l'auteur ajoute, en s'exaltant sur leur compte : « Dieu n'enverrait-il pas de plus belles âmes dans un monde devenu digne d'elles ? » nous sommes tentés de lui répondre, en haussant les épaules, que les écoliers d'Arlington n'ont ni âme ni corps. S'ils existaient tout de bon, que seraient, à vingt et un ans, leur éducation terminée, ces représentans de la culture universelle? Une fourmilière de petits économistes péroreurs et tranchans. Voilà en vérité un beau résultat.

M. Bellamy tourne, il est vrai, assez adroitement la difficulté: Ils apprendront bien autre chose. Au xxe siècle, l'éducation n'est jamais terminée, elle dure toute la vie, les pères et les mères de famille fréquentent assidûment certaines classes ouvertes aux seuls gradués. Ce fut l'honneur des premiers temps de la révolution que cet empressement des émancipés à mener de front l'école avec l'atelier ou la charrue. Et cela est vrai, il faut en convenir, pour l'Amérique, surtout dans l'Ouest où tant de jeunes gens, dès le xixe siècle, gagnaient déjà dans un métier manuel de quoi payer leurs frais de collège. Ne vit-on pas des étudians servir comme garçons de café ou pousser les petites voitures à l'exposition de Chicago, profitant ainsi d'une double occasion de voir *the World's fair* sans bourse délier et de se procurer des ressources en vue du développement intellectuel qui est, qui fut, qui deviendra de plus en plus le but de l'ambition générale ? Ayant admiré le système de l'extension universitaire et constaté le résultat des assemblées populaires de Chautauqua (1), je croirais volontiers aux classes non seulement d'adultes, mais de vieilles gens telles que

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1894 : *Condition des femmes aux États-Unis.*

les organise M. Bellamy, si invraisemblable que cette éducation poursuivie jusqu'au tombeau puisse paraître à des Européens; d'où il ne résulte pas que tous les Américains de l'an 2000 doivent être nécessairement des savans et des philosophes; mais ils auront la facilité d'étudier à tout âge et ils en profiteront.

La principale occupation, cependant, sera la politique, car il ne faut pas oublier que le peuple tient les rênes du gouvernement et qu'il est appelé à voter sans cesse et en mille occasions, sur un plan d'édifice ou sur le règlement de la température des bains publics, comme sur les plus importantes questions de l'union universelle. Le vote est la grosse affaire, facilitée du reste par le système téléphonique qui permet à la nation en masse de procéder au besoin comme fait un simple parlement. Les corps représentatifs correspondent aux anciennes Chambres, et celles-ci sont réduites aux fonctions dont s'acquittaient les comités. Au demeurant, il y a surtout des questions intérieures à régler. La garantie de la paix internationale, amenée par l'union universelle, est certes un grand bienfait, mais on en parle peu, tant elle est secondaire auprès de l'abolition de la guerre économique entre frères. Tout le monde admet que les batailles les plus meurtrières n'étaient pas aussi tragiques à beaucoup près que le combat quotidien pour l'existence.

Les Bostoniens laissent subsister leurs anciens forts, de même qu'ils conservent une sordide maison d'ouvriers (*tenement house*), comme témoignage historique de la barbarie des ancêtres. Le patriotisme d'autrefois, lequel était plus encore la haine ou la jalousie du voisin que le pur amour du pays natal, a fait place à un patriotisme nouveau qui n'a aucun caractère belliqueux. L'ancien patriotisme, aveugle et violent, haïssait les idées et les institutions étrangères uniquement parce qu'elles étaient étrangères; il dressait contre elles une barrière plus infranchissable que les montagnes et que l'océan, les empêchant de faire leur chemin. Le nouveau patriotisme, produit naturel des nouvelles conditions sociales et internationales, ne considère les frontières que comme des délimitations de territoire utiles pour les convenances administratives, le drapeau n'est plus pour lui que le symbole de la concorde intérieure et ne rappelle qu'un contrat de fraternité.

Julian West s'étonne de voir si peu de bateaux dans le port de Boston; c'est qu'on ne voyage plus que pour son instruction et son plaisir; le commerce avec le dehors se borne aux objets

qui, par suite de conditions naturelles, insurmontables, ne peuvent être produits chez soi (1). On ne veut autant que possible dépendre de personne. Une agence nationale dirige le commerce extérieur; il était à l'origine la proie des capitalistes et devenait un mal au lieu d'un bien. La lutte des nations sur le marché étranger faisait penser à celle que se livraient plus anciennement les galères montées par des esclaves. C'était le maître de telle ou telle galère qui gagnait le prix, et certes l'équipage de celle-là avait à souffrir plus que les autres parce que, toutes conditions étant égales, il avait dû être le plus harcelé et fustigé.

Il y a aussi une administration collective de l'industrie pour assurer tous leurs fruits aux grandes inventions. Jadis on découvrait des mines de houille, mais combien de cheminées restaient sans feu! Les machines à tisser n'empêchaient pas la nudité des pauvres, les bateaux à vapeur transportaient d'un continent à l'autre des hordes d'émigrans toujours misérables; l'électricité éclairait autant de misère et de dégradation que la nuit avait pu en cacher. Désormais l'humanité tire parti de tout; il n'y a plus d'exploiteurs; les profits ont cessé d'annuler les inventions.

Sous d'autres rapports les mœurs nouvelles n'ont rien qui soit pour nous surprendre. Par exemple, on n'écrit plus de lettres, ce qui était à prévoir avec le téléphone et le phonographe. Les enfans apprennent encore cependant à écrire et à lire l'écriture, mais ils ont si peu d'occasions d'appliquer ce talent, qu'ils le perdent vite. Le problème de la navigation aérienne est triomphalement résolu. D'admirables sanatoriums sont établis pour les malades qui ne veulent pas changer de climat; là ils trouvent toutes choses adaptées à leur condition, ils sont transportés dans un monde où ils peuvent croire que leur maladie est l'état normal; cela vaut mieux que des soins à domicile. Beaucoup de gens en Amérique pensaient déjà ainsi avant la révolution; mais les maladies sont en décroissance, je l'ai dit, grâce aux progrès de l'hygiène et de la vertu.

Le sentiment de la pitié pour nos frères inférieurs dans la création s'est développé avec celui de la fraternité humaine. Des chevaux, il n'est plus question comme bêtes de somme; ces pauvres serviteurs tant tourmentés et surchargés ont acquis le droit de se reposer, grâce à l'électricité qui les remplace avan-

(1) Les 50 p. 100 du tarif actuel témoignent de cet idéal commercial.

tageusement. Bœufs, veaux, moutons ont cessé de compter comme viande de boucherie; on ne veut de meurtre d'aucune sorte, chacun est devenu végétarien. La cuisine ne s'en ressent pas, grâce à l'organisation d'un système scientifique d'alimentation où les chimistes se surpassent, à ce point que Julian West n'a remarqué l'absence d'aucun ingrédient et trouve au contraire les mets fort perfectionnés.

Il serait trop long d'énumérer les réactions morales et sociales de l'égalité qui contribuent au bonheur universel. Les forêts longtemps mutilées ont été rétablies avec soin, il n'y a plus de ces immenses capitales où tout était à vendre, — le plaisir et la richesse, le vice et la misère y dansant une ronde infernale. — Plus de faubourgs populeux. Dans les vastes intervalles qui séparent des cités très riantes, dont la population est beaucoup moins dense qu'autrefois, s'éparpillent de jolis villages; leurs habitans ont les mêmes avantages que ceux des villes, vu la facilité prodigieuse des transports et des communications. Partout les fabriques comptent parmi les plus beaux bâtimens; elles sont devenues de véritables palais, aussi aérés que les usines d'autrefois étaient noires et malsaines. Les machines y agissent presque sans bruit et comme d'elles-mêmes. On n'y rencontre que des gens propres et bien portans ; toutes ces physionomies sont distinguées, physionomies d'artistes obéissant à leurs inclinations respectives selon les pronostics fouriéristes de l'attraction. Malgré soi on pense aux ateliers fétides du passé, avec leur fracas infernal et les pâles victimes qu'ils recélaient : des femmes déguenillées aux joues creuses, des enfans déformés, livides, exténués par un travail prématuré. C'est le gouvernement général qui règle les conditions des diverses branches du système industriel et il sait que, pour qu'une occupation soit choisie, il faut qu'elle satisfasse l'ouvrier. Les exigences, les cruautés qu'entraînait avec elle une concurrence effrénée n'existent plus. L'idée vitale de la nouvelle administration commerciale est l'unité. Tout le monde dans cette république modèle, — la première qui ait existé jamais, car les autres n'étaient que de vains semblans, de vagues préludes, — tout le monde est appelé à satisfaire ses goûts.

Mais quand ces goûts sont criminels pourtant? N'y a-t-il plus de voleurs, plus d'assassins?

Des voleurs? Ils ne trouveraient rien à prendre. Des criminels d'une autre sorte? On ne saurait croire combien de vagabonds

qui semblaient voués à la corde se sont, sous le nouvel ordre social, transformés en honnêtes gens. Mais partout, certains incorrigibles résistent aux influences les plus moralisatrices; il existe encore des êtres dangereux, traités comme moralement fous, relégués à l'écart sans autre châtiment que celui de pourvoir à leur existence en travaillant, et surveillés de façon à ne pas se reproduire.

Sur cette question de la reproduction, en général, il n'y a point d'inquiétude économique à concevoir. La société est trop prospère pour que la disproportion entre la population et la subsistance se fasse sentir. Au surplus, le nombre des enfans n'est jamais très considérable, a soin d'ajouter M. Bellamy, dès que la femme a cessé d'être l'esclave du mari et que ses vœux sont consultés. D'une part, l'instinct maternel empêchera la race de périr; mais la nature, en rendant pénible la maternité, empêche aussi qu'on ait à redouter un encombrement de progéniture si cette question dépend des femmes.

Je m'abstiendrai de formuler mon opinion sur la société, si pratiquement équilibrée, de l'avenir, ne me souciant pas de comparaître dans la nouvelle édition du « Livre des aveugles » quand M. Bellamy donnera une suite à *Égalité*, car il n'y a pas de raison pour que s'arrêtent les suites et les développemens du roman économique. D'ailleurs j'ai résumé il y a longtemps, ici même, mes impressions au sujet de *Looking backward*, dont *Equality* n'est que le corollaire. Mais, après avoir exposé le rêve de l'âge d'or du communisme tel que le conçoivent les romanciers, il me semble assez piquant de le peindre, d'après nature, tel qu'il existe tout de bon en Amérique, tel que je l'y ai récemment rencontré, donnant par son organisation austère, étroitement religieuse et fortement disciplinée, fondée sur l'obéissance, sur le sacrifice personnel, sur l'effacement de toute individualité, un tranquille démenti à ces chimères. C'est pourquoi je demande la permission à mes lecteurs de les conduire prochainement chez les Shakers, et d'opposer à la fiction le témoignage de la réalité.

Th. Bentzon.

QU'EST-CE QUE LA POÉSIE?

Il serait décevant de le demander aux dictionnaires. Les mots servent de signes aux idées, mais trop souvent ils se prêtent aussi à les brouiller. Tandis, en effet, que les idées sont perpétuellement en travail pour se différencier et se préciser, eux ils ne s'altèrent que très lentement; le même vocable finit ainsi par signifier des choses qui n'ont presque plus rien de commun, qui même peuvent être tout à fait distinctes et qu'il induit à confondre. Les mots *poésie*, *poème*, *poète* en offrent de frappans exemples. Nos meilleurs dictionnaires relatent pour chacun d'eux plusieurs acceptions. Ce qu'on y appelle *poésie* est caractérisé tantôt par un certain mode de la pensée, tantôt par un certain mode du langage, c'est-à-dire tantôt par l'inspiration, tantôt par le vers. Comme, d'ailleurs, la définition du mot *poète* dérive de celle du mot *poésie*, il s'ensuit qu'on peut être qualifié poète sans avoir la moindre aptitude à faire des vers, et qu'on peut l'être, inversement, pour la seule aptitude à versifier sur n'importe quoi. Les expressions *prose poétique*, *poèmes en prose*, tendent, en outre, à effacer la ligne de démarcation entre la prose et la poésie. Enfin un recueil de pièces de vers, quel que soit le sujet traité, amoureux, par exemple, ou didactique, est appelé indifféremment un *recueil de poésies*.

Cette confusion générale est fâcheuse; elle rend difficile à démêler en quoi consiste la poésie proprement dite et quels en sont les rapports avec la versification. La crise que traverse, en France, l'art dont j'ai fait ma carrière par instinct, avant d'en avoir interrogé l'essence, m'a incité à y réfléchir. J'ai déjà examiné ailleurs l'un des deux élémens de cet art, la forme, et tâché de déterminer exactement, ce qui distingue le vers de la prose. Je voudrais aujourd'hui tenter d'en reconnaître et définir l'autre élément, ce qui remplit et anime le premier.

La poésie proprement dite! Forger excellemment les vers, dira-t-on, n'est-ce point par excellence être poète? La vraie poésie, c'est donc le langage des vers bien frappés. — N'est-ce rien de plus? Prenons garde. Les *Contes* de La Fontaine, par exemple, sont le chef-d'œuvre du genre; s'ensuit-il qu'ils soient le chef-d'œuvre de la poésie, c'est-à-dire le type de la poésie? Lamartine, à coup sûr, n'y eût pas souscrit. — Qu'importe! répondra-t-on, le Bonhomme n'en est pas moins à bon droit salué vrai poète, grand poète même. — Sans doute, mais est-ce bien par ses contes qu'il est grand? Est-ce bien à leur toise qu'il sied de mesurer son génie? Peut-être ce génie est-il poétique sans conteste seulement dans les vers dont la mémoire est hantée, les vers où il se réconcilie avec celui de Lamartine, où il le rejoint aux régions supérieures de la vie, à une altitude moindre peut-être, mais où, d'autre part, l'air, sans être moins salubre, est plus aisément respirable. Ses attendrissemens, pour être plus discrets et plus naïfs que ceux du grand lyrique, n'en sont pas moins exquis. N'est-il donc pas poète au même titre alors qu'il s'inspire du meilleur de son être et que ses vers s'élèvent de la grâce à la beauté?

Or la beauté des vers, n'en est-ce rien de plus que la structure irréprochable, habile ou curieuse? N'est-ce pas, en outre, ce que la forme emprunte d'ailé ou d'immuable à la pensée qui la modèle, de palpitant au cœur qui l'anime? En un mot, n'est-ce pas précisément la poésie? Et ne se pourrait-il pas qu'entre tous les poètes dignes de ce nom il existât, en même temps qu'une parenté d'aptitude à versifier, une profonde parenté morale; qu'on fût d'autant plus poète qu'on offrît, à un degré plus éminent, certains des caractères qui exhaussent le plus l'espèce humaine au-dessus de toutes les autres sur la terre? Il importe d'éclaircir ce point. Tant pis pour ceux qui risquent d'y perdre.

Charmer un sens (l'ouïe ou la vue) est une condition essentielle, fondamentale de tous les arts, et l'artiste est parfaitement libre de s'en tenir là. Mais il est libre aussi d'employer ce charme sensuel à traduire des émotions morales, d'exploiter, en un mot, la sensibilité nerveuse au profit du cœur.

On conçoit dès lors qu'au moyen des sens tous les arts soient, à divers degrés, capables de susciter l'aspiration. Il serait injuste de ne pas reconnaître une préséance évidente à l'artiste qui sait faire aspirer et s'y consacre sur celui qui excelle uniquement à

réjouir et s'en contente. Certes l'artiste dénué de ce rare surcroît d'aptitude ne saurait légitimement prétendre à l'admiration entière et sans réserve. Il n'a surtout pas le droit d'ériger son idéal inférieur et restreint en raison d'être et en loi de l'art dont il ne réussit qu'à tirer un amusement.

La vertu expressive des figures, des couleurs et des sons peut mettre en communication les fibres les plus délicates des nerfs sensitifs avec les fibres les plus intimes du cœur. Cette puissance est départie à tous les arts, et elle est mesurée à chacun par l'espèce d'ébranlement moral que le destine à provoquer de préférence le caractère propre des sensations dont il dispose : les sons émeuvent à leur manière, les couleurs aussi et aussi les figures. Autant d'arts différens, autant de voies distinctes ouvertes à l'aspiration, c'est-à-dire à l'essor enchaîné de l'âme vers l'inaccessible et innomable félicité qui seule la comblerait. Cette félicité, nous ne pouvons que la pressentir, symbolisée sous les formes respectives que tous les arts ont pour mission de prêter à son principe et qui toutes, à ce titre, sont appelées *belles*.

L'aspiration, ainsi définie, n'a rien de mystique et n'est nullement irrationnelle. Il est, au contraire, tout à fait invraisemblable que, parmi la multitude des astres éteints, notre minuscule planète soit l'unique siège d'élection de la vie. J'en prends à témoin mon illustre confrère de l'Institut, M. Janssen, à qui l'astronomie physique doit de si beaux progrès. Pour l'élite humaine aspirer à quelque autre condition mieux assortie à ses vœux, à ses élans, que l'établissement terrestre incapable d'y suffire, ce n'est pas plus insensé que d'inférer de l'existence d'une fonction l'existence d'un organe et d'un milieu appropriés. Sans doute de ce qu'il y a d'autres mondes habitables et très probablement habités il ne s'ensuit pas que ces mondes recrutent leur population dans nos tombes. Il faut commencer par nous assurer que la mort ne nous anéantit pas. La preuve n'en est pas faite encore au point de rassurer tous les penseurs; mais, avec ou sans certitude, lever les yeux est le propre de l'homme.

La Poésie a, tout comme les autres arts, pour objet supérieur de susciter l'aspiration, et c'est même pour elle un devoir plus impérieux encore parce qu'elle dispose, pour y parvenir, de ressources encore plus puissantes : elle est en possession du langage, qui lui permet de se les associer de quelque manière et dans une certaine mesure et d'ajouter à ce qui lui est propre une contribution d'images.

Ut pictura poesis : elle peut, grâce à la parole, lutter avec la peinture. La mémoire est la toile où elle évoque et reproduit les images des objets extérieurs, le spectacle de l'Univers. Elle invite par là l'esprit à contempler le beau masque de la Nature, à l'interroger pour tâcher de découvrir si par hasard il ne serait pas un visage, et d'y lire une divine pensée, de surprendre par delà l'horizon vaporeux des mers, au fond des nuits étoilées la promesse qui justifie l'aspiration. Assurément décrire n'équivaut pas à peindre, car le vocabulaire est une palette aux tons invariables qui se juxtaposent mais ne se mélangent pas pour fournir les nuances. Il en résulte que ces tons ne représentent pas des choses individuelles ; les mots, en effet (sauf les noms propres), ne signifient que des genres, des espèces ou des variétés. La description est donc impuissante à composer une image adéquate de l'objet. Quand le poète y renonce, il y peut suppléer par un détour : il peut indirectement susciter dans la mémoire du lecteur une image équivalente en lui communiquant son émotion, qui la lui suggère. Lamartine, par exemple, n'entreprend pas de nous décrire le lac où il vogue et soupire ; mais son soupir même en contracte les caractères, la langueur, la mélancolie, qui éveillent dans notre âme la souvenance d'un lac semblable. A vrai dire, c'est là substituer à la vision du poète autant de souvenirs distincts qu'il y a de lecteurs, ce n'est pas peindre. Mais cette infériorité du langage est amplement rachetée. Si, en effet, l'évocation qu'il tente perd en netteté à cause du sens collectif des mots, combien, par contre, le pouvoir qu'il leur doit de généraliser, d'abstraire et par suite d'exercer la raison, offre d'avantages refusés à la peinture et aux autres arts ! Combien la méditation greffée sur le rêve le féconde ! Loin d'en sacrifier la profondeur délicieuse ou inquiétante, elle y plonge une sonde qui en tâte l'objet et, mieux encore que le pinceau, le précise pour le cœur en invitant la pensée à justifier l'intime tressaillement par la profondeur même de ses causes. Elle ne rapproche pas l'idéal, mais elle l'éclaire ; elle le laisse à l'infini, mais elle en fait une étoile polaire en lui prêtant ses rayons.

La Poésie salue la Statuaire et l'Architecture sans rien avoir de spécial à en utiliser pour elle-même. Elle ne peut que s'inspirer de la pureté, de la noblesse et de l'élégance qui caractérisent la beauté dans ces arts et sont applicables à la forme poétique, essentiellement différente d'ailleurs de celles qui leur sont

propres. Mais elle est en étroite communauté avec la Musique.

Ces deux arts, la Poésie et la Musique, à l'origine, n'étaient pas séparés; l'usage de la lyre en fait foi. La poésie était, à proprement parler, un chant. Comment a-t-elle été amenée à restreindre ses ressources musicales, à répudier la note? Je crois l'entrevoir. La musique, par essence, est vouée à l'expression purement passionnelle, sentimentale, et demeure impuissante à révéler les causes des émotions qu'elle traduit. Le langage seul le peut, parce qu'il n'appartient qu'à lui d'expliquer. En revanche, si par les mots il signifie et définit les émotions, il ne les exprime que par les mouvemens qu'elles communiquent à la phrase et dont les plus expressifs relèvent de la musique. Or celle-ci, avec tous les moyens d'émouvoir dont elle dispose et par leur puissance exceptionnelle, tend à usurper et confisquer à son profit l'attention malaisément partageable entre le cœur et l'entendement. L'auditeur ne peut, sans pénible effort, tout à la fois ne rien perdre de la perception harmonieuse qui le charme, et ne rien se refuser de la perception intellectuelle qui l'intéresse, à moins que la matière du poème ne soit ou très déterminée ou, au rebours, très vague, une passion, un récit ou une rêverie. Ce partage mental devenait plus nécessaire et en même temps plus laborieux à mesure que la pensée prenait plus d'importance dans la vie morale et que les sentimens se compliquaient, imposant au langage une subtilité et une tension croissantes. Le poète s'est enfin résigné à sacrifier certains facteurs musicaux, et, avant tout, à se séparer du chant par l'élimination de la note qui en constitue le pouvoir dominateur le plus absorbant. Depuis longtemps, le sort fait au contingent verbal dans la musique vocale et le drame lyrique, où il ne sert plus qu'à étiqueter les situations, sans que l'intérêt passionnel en souffre, témoigne à quel point la tyrannie de l'expression musicale commandait ce sacrifice à la poésie véritable. Il est consommé, et il a, en outre, rendu le grand service aux poèmes de les rendre compatibles avec la lecture qui en permet à la fois, une assimilation beaucoup plus rapide et une diffusion incomparablement plus grande.

La poésie est donc émancipée, mais il n'y a nullement divorce entre cet art cher à l'âme et la musique. En effet, pour tout homme apte à jouir de la musique autrement encore et plus intérieurement que par l'oreille, elle est berceuse en même temps que nourrice de la douleur, compagne indulgente de l'espérance,

pourvoyeuse de la rêverie, mais, surtout, par destination, évocatrice et confidente du plus haut soupir de l'homme, de son intime appel à son divin principe, à la Cause première et suprême, qu'il ne peut se résigner à croire indifférente et sourde, puisqu'elle a fait elle-même le cœur et l'oreille, leur communion merveilleuse, et ce qui les enchante.

Wagner a bien compris la profonde parenté de ces deux arts; mais, si je ne me trompe, il en a plutôt compromis que consommé l'alliance, car toute son œuvre vise à les identifier: problème insoluble, à mon avis, et que le génie français, si pondéré, ferait sagement d'abandonner au génie allemand. Je voudrais, en quelques lignes, motiver cet humble conseil.

La poésie n'est pas un art par elle-même; elle le devient par son organe qui est le vers. Or il se pourrait (j'en doute, mais j'avoue, à ma honte, mon ignorance de la langue allemande) que le vers allemand, pour être mis en musique, n'eût rien à sacrifier de son harmonie propre, littéraire; qu'il fût susceptible de la conserver intégralement en s'assimilant la musique notée. Le vers français ne s'y prête pas, il se borne à fournir un thème à la composition, à l'inspirer d'autant mieux que ce thème est plus touchant et plus beau. J'ajoute que le compositeur sensible à la beauté musicale du vers s'en inspirera en même temps que du sentiment exprimé, mais il ne peut espérer la reproduire, il n'est en possession que de la traduire. Mettre le vers en musique, ce n'est pas ajouter, c'est substituer aux ressources inaliénables de sa technique, celles d'une autre technique infiniment plus riche, à son charme pour l'oreille, qui n'est jamais aigu, un autre charme plus nerveusement expressif et par là beaucoup plus pénétrant.

Il y a, non pas fusion musicale, comme le voudrait Wagner, mais, bon gré, mal gré, simple transposition, sans que, bien entendu, le caractère passionnel en soit dénaturé ou compromis; tout au contraire, il y gagne, il n'en est que plus accentué s'il a été bien compris du musicien. Il dépend, en effet, de celui-ci que le poète soit trahi ou servi, en tous cas il est supplanté. Il l'est, non dans son inspiration respectée, non dans la poésie même, mais dans sa fonction d'artiste.

Au point de vue français, mon opinion est donc faite sur cette collaboration; au point de vue allemand je me récuse pour incompétence, avec la secrète confiance que ma précédente analyse est applicable à toutes les langues. Je me contenterai de signaler

la tendance très significative de Wagner à introduire le merveilleux dans ses opéras. C'est précisément par là qu'il rejoint l'objet propre, irréductible, en un mot l'idéal vraiment surhumain de la musique. Mais je n'ai pas le loisir d'approfondir cette remarque.

Voici donc mes conclusions en ce qui touche mon art dans mon pays, et, je l'espère, dans tous les autres.

L'homme, institué par la nature et sacré par les conquêtes de son intelligence et de son bras roi de sa planète, après avoir si longtemps courbé son front sur la glèbe, le redresse. Debout, parvenu aux confins extrêmes de la vie terrestre et de quelque autre vie supérieure, il emploie spontanément son génie méditatif à concevoir cette vie. Hélas! il n'y réussit pas, mais du moins il l'imagine et la rêve. Ce rêve par lequel il y aspire est proprement l'essence de la poésie et sa raison d'être. Elle a pour mission de susciter et de favoriser l'aspiration au moyen d'un verbe qui fait d'elle un art. C'est un verbe musical, qui soutient la pensée, dans ses tentatives d'ascension, sur les ailes de la mesure et du rythme, mais en excluant la note pour ne point s'identifier au chant où l'expression émotionnelle détrône le jugement.

Le vers, dans sa fonction supérieure, est donc l'instrument de la poésie. Il a pour objet de faire bénéficier la parole de l'expression musicale dans toute la mesure compatible avec la claire intelligence du sens, et, réciproquement, de faire bénéficier l'expression musicale de la précision que lui communique le langage en spécifiant par leurs causes les émotions et les sentimens qu'il lui confie.

Dans ce second rôle, le vers tend à se dépouiller de son harmonie interne et propre pour s'aliéner aux compositions où elle se noie, au drame lyrique, au chant, qui rapprochent la musique de la condition et de la vie terrestres et l'y mêlent pour prêter aux passions humaines un organe d'autant plus riche en ressources expressives que son clavier s'étend jusqu'à l'expression du surhumain.

Entre le plus haut usage de la versification et cet usage subsidiaire, il en existe beaucoup d'autres, tous indépendans de la musique notée, et mis, en proportions variables, au service de la poésie, depuis le vers lyrique jusqu'au vers où elle n'a aucune part. Il importe d'indiquer ces proportions qui constituent la hiérarchie poétique des ouvrages versifiés.

L'objet de la poésie, ai-je dit, est identique à celui de l'aspiration. Il est donc essentiellement vague, puisque c'est un type de vie supérieure dont nous ne pouvons nous former qu'une idée négative, par contraste seulement avec la vie terrestre. Pour les mystiques, aspirer c'est tendre à posséder Dieu même, et l'extase, qu'on pourrait définir l'aspiration satisfaite, est pour eux la contemplation immédiate de Dieu ; c'est même plus encore pour le catholique, c'est une véritable déification par la grâce. Le poète, non plus que les autres artistes, n'essaie même pas de posséder son idéal sans intermédiaire. Il ne fait que le pressentir, en rencontrer ici-bas des fantômes et l'y reconnaître à l'étonnement ravi, en un mot à l'*admiration* qu'il en éprouve. Il le cherche donc autour de lui et en lui-même, c'est-à-dire, d'une part, dans les objets qualifiés *beaux*, qui se révèlent à l'homme par les sens, et, d'autre part, dans les penchans, les sentimens, les désirs, les actes volontaires qui procèdent de l'homme et, honorés de la même qualification esthétique par la conscience morale, sont également ici-bas le signe naturel et le témoignage de cet idéal.

Ce double et vaste champ où le poète le poursuit, hors de soi et en soi, sous toutes les formes, constitue par excellence le domaine de la poésie proprement dite, et le vers y remplit sa plus haute fonction. Ce domaine n'est pas nécessairement serein, puisque la terre et l'espèce humaine y sont en jeu. Toutes les passions contribuent à le féconder. La poésie lyrique avec ses envolées échappe le plus possible à la servitude terrestre, mais, quand elle est personnelle par la confidence des combats et des souffrances privés, elle risque d'y retomber. La poésie personnelle n'évite cet écueil que par la communion de l'individu avec autrui, du poète avec l'humanité. Plus il est homme, plus il en exprime les caractères essentiels par ses propres soupirs, plus il se rapproche de l'idéal poétique, mais aussi plus il incline à se détacher de lui-même pour sympathiser avec les douleurs et les joies des autres hommes. Il devient alors plus grand poète. Il entreprend des compositions épiques ou dramatiques. Ici se rangent les poèmes de longue haleine, historiques, légendaires ou sacrés (plus rares malheureusement chez nous que dans la littérature étrangère) et la tragédie, forme sublime de l'aspiration. C'est, en effet, dans les luttes et les orages de la vie morale que l'âme tourmentée, mise à l'épreuve par les hostiles conditions de son existence terrestre, où les passions exaspérées la détournent violemment de la voie ascendante,

prend conscience de sa dignité par le remords ou par l'estime de soi, et, se repliant sur elle-même, sonde les abîmes intérieurs qu'elle offre au bonheur véritable, à ce bonheur qui la fuit toujours et l'attire par delà l'horizon du regard.

A partir et au-dessous de cette région de la poésie pure, s'échelonnent nombre de compositions versifiées qui en participent encore, mais de moins en moins, tout en demeurant, d'ailleurs, éminemment œuvres d'art littéraires par les qualités techniques du vers, s'il est bien fait. Les poèmes didactiques, du moins les plus nobles, tels que ceux où s'essayait André Chénier, s'écartent le moins possible de l'idéal poétique, grâce à l'importance et à la gravité dont leur matière est susceptible. La satire, l'épître, la fable, qui s'accordent aux plus divers tons, admettent des accens élevés, au moins partiellement, mais la familiarité, surtout dans les deux dernières, y est habituelle. La versification française excelle à consacrer indifféremment toutes les pensées, de quelque ordre qu'elles soient, à les rendre mnémoniques par sa frappe indélébile. La Fontaine, Molière, Boileau, Corneille en maint passage de ses tragédies, pour ne citer que les noms les plus célèbres, ont ainsi marqué, pour une durée indéfinie, de solides ou fines maximes, de pénétrantes observations, précieuses pour la conduite ici-bas. Dans la comédie, le dialogue emprunte au vers, en dépit du zèle de nos comédiens à en dissimuler la mesure, une grâce légère et une vive allure qui secondent la verve et favorisent la gaîté. Combien de chansons populaires appropriées aux mœurs naïves sont touchantes ou joyeuses! Combien d'autres, infiniment moins ingénues, mais mieux composées, sont étincelantes d'esprit et pleines de force comique!

Je ne pousserai pas davantage l'analyse de ce classement. Il suffit à mon objet de l'indiquer : le lecteur le complétera sans peine, aidé par l'ancienne distinction des genres, qui, à vrai dire, va s'effaçant tous les jours, mais n'en répond pas moins à des inspirations d'inégale valeur poétique.

La versification la plus habile, la plus savante, ne suffit donc pas, quelle qu'en soit la vertu, à constituer la poésie proprement dite; c'est la beauté du sujet, beauté dont j'ai essayé de dégager le principe, qui seule y fait frissonner le souffle du large et des cimes.

SULLY PRUDHOMME.

EN THESSALIE

JOURNAL DE CAMPAGNE

PREMIÈRE PARTIE

Voici déjà trente-six heures que l'Express-Orient m'emporte vers Nisch, où je le quitterai pour prendre le chemin de fer qui me conduira à Salonique, à travers la Macédoine occidentale. Prison de luxe que l'Express-Orient, mais prison tout de même. Sur les petites tables trépidantes du wagon-salon, impossible d'écrire ou même de lire, et les heures passent lentes à regarder des paysages qui fuient trop vite. Le grand-duché de Bade : des monts boisés d'abord, puis une plaine ondulée en petites vagues. La terre labourée est noire et grasse, la terre cultivée d'un vert vivant, des fabriques poussent leurs fumées vers le ciel brumeux; beaucoup de fabriques, tandis que quelques lieues plus loin apparaissent de vieux villages agricoles, avec leurs maisons basses serrées autour d'une église maternelle.

Et cela me rappelle les plaines du nord de la France : même bonhomie des choses, mêmes couleurs fines et délicates; prairies qui boivent l'eau du sol trop irrigué, bouleaux grêles, chaumières rouges et blanches. Puis c'est la Bavière : toujours un sol onduleux dans sa platitude générale, des marais desséchés, des tourbières, des champs où le jeune blé jette ses pousses pareilles à des fils de soie verte entrelacés sur un tapis au fond brun; Augsbourg, Munich à peine entrevues ; et, chose étrange, les églises de campagne dressant des clochers aux toitures globulaires semblables à celles de ces mosquées que je vais voir dans la Tur-

quie encore lointaine ; et cette espèce de mirage oriental me fait songer à la mission que j'ai acceptée.

J'étais à Nice, où je me reposais des fatigues d'un voyage récent à Madagascar. Un télégramme du *Journal des Débats* m'a brusquement rappelé à Paris.

« Les Turcs ont franchi le col de Melouna, me dit-on. Peut-être la paix sera-t-elle signée dans huit jours. Mais il faut tout prévoir et la campagne peut continuer. Voulez-vous partir? Vous irez à Salonique, et de là, à travers la Macédoine, vous rejoindrez l'armée ottomane dans les plaines thessaliennes. L'Express-Orient part dans deux jours. Arrangez-vous. »

J'ai encore au grenier mon équipement malgache : un lit de camp, une couverture caoutchoutée pour dormir en plein air, un costume de toile imperméable et un revolver Lebel. Quarante-huit heures pour se procurer un passeport et une lettre de recommandation de l'ambassade ottomane à l'adresse d'Edhem-Pacha, généralissime de l'armée d'Épiro-Thessalie, sont plus que suffisantes. Et voilà comment je me suis assis, le mercredi 20 avril, dans un fauteuil de l'Express-Orient, transformé que j'étais en correspondant de guerre.

Le train roule toujours; on arrive à Vienne à la nuit, et on se retrouve le lendemain matin en plein pays serbe. Le Danube coule entre des rives vagues, gardant un air de barbare non encore dompté; des femmes, des enfans au costume rouge et vert accourent voir passer le train; d'autres, vêtues de même, avec des mouchoirs multicolores sur la tête, surveillent des troupeaux de moutons, et le charme de cette campagne suffisamment peuplée, pas encombrée, avec çà et là des maisons très blanches et d'énormes étables, donne des idées claires et gaies. Devant ces herbages gras, ces haies d'arbres, ces collines rondes, cet ensemble heureux et tendre, un jeune attaché d'ambassade anglais, à côté de moi, se rappelle l'Angleterre. Il est charmant, cet élève diplomate, et bientôt nous nous retrouvons, à Oxford et à Londres, une foule d'amis communs. En m'entendant massacrer l'anglais, un gros homme chauve, à moustaches blondes, se présente de lui-même. M. X..., citoyen des États-Unis, correspondant d'un grand journal de New-York, se rendant avec son fils, artiste dessinateur, sur le théâtre des opérations militaires. Ils ont déjà revêtu des costumes magnifiquement sauvages, des *knickerbockers* admirables.

24 avril. — C'est avec mes deux confrères que je suis descendu à Nisch, où nous devons passer la nuit. On nous explique que les trains ne marchent plus la nuit, parce que de temps à autre des bandes de brigands se permettent de les arrêter. Le correspondant du grand journal de New-York paraît tout à fait vexé de rencontrer dans la vieille Europe les mœurs du Far-West. Il m'explique qu'il est père de famille. Cependant il se console vite en pensant qu'une fois à l'état-major du maréchal Edhem-Pacha, ses peines seront finies. Tous les correspondans de journaux, dit-il, seront reçus d'une façon admirable, admis tous les jours à la table du généralissime, escortés par des aides de camp galonnés d'or. Il enverra des télégrammes qui feront sensation dans toute l'Amérique, non pas de pauvres petites dépêches qui se bornent à exprimer le suc insipide des événemens, mais de vraies lettres où il mettra la fleur de ses impressions.

Nisch est une ville triste, assise au bord d'un triste affluent de la Morava. Les hôtels qu'on y trouve sont assez misérables. La décoration de la salle à manger,—comme d'ailleurs en presque toutes les auberges d'Orient, — consiste uniquement dans la série des portraits des souverains d'Europe, présidés là, naturellement, par le jeune roi Alexandre de Serbie, ayant à gauche sa mère Natalie et à droite son père Milan, dont mon compagnon de voyage apprend avec intérêt l'abdication et la transformation en comte de Takovo. L'ignorance où il paraît être de nos petites affaires européennes ne l'empêche pas, du reste, d'être plein de bon sens, de poser des questions nettes et directes, et de faire, je crois, un bon correspondant qui dit ce qu'il voit, avec l'indispensable grossissement, ou plutôt le gonflement particulier à quelques journaux américains. Mais j'ai grand'peur qu'il ne se fasse illusion sur l'accueil que les curieux et bavards que nous sommes recevront à l'état-major turc. Le chef d'une armée européenne refuserait peut-être purement et simplement de se laisser suivre par des correspondans de journaux, supprimerait les dépêches dont la publication inopportune peut faire manquer un mouvement. Quant à nous inviter à dîner, Edhem-Pacha aura sans doute autre chose à faire.

Le lendemain matin, nous prenons le train qui doit nous mener à Salonique, à travers la province de Kossovo, où succomba jadis l'indépendance des Slaves du moyen Danube. A la frontière turque, visite de douane : on nous prend nos revolvers.

Nous avons beau protester que nous allons sur un champ de bataille, que nous avons besoin d'un porte-respect, l'employé ottoman sourit, sans répondre, dans sa belle barbe blanche. Je l'entraîne dans un coin, et j'essaye bassement de le corrompre : il repousse noblement toutes mes avances. Aurait-on exagéré la puissance du *bakchich?* Cet honnête douanier finit par nous signer un reçu et nous dit avec politesse que nos armes nous seront rendues à Salonique sur un mot de nos consuls.

Le train repart avec une vitesse de vingt-cinq kilomètres à l'heure, c'est un brave petit train qui ne se presse pas. Figaro prétendait avoir trouvé un mot qui résume toute la langue anglaise : celui qui semble symboliser le turc est l'adverbe *iavach*, « doucement », par lequel on répond à notre hâte nerveuse d'Européens toujours pressés. Il y a cependant de beaux horaires affichés dans toutes les gares, mais notre convoi semble s'en moquer. Comme nous mourons de faim, nous nous informons s'il existe un buffet sur la route. Le chef de train s'empresse de répondre que le train est à la disposition de Nos Seigneuries, et qu'on arrêtera où nous voudrons, tout le temps que nous voudrons. A toutes les stations, on prend le café, et ce n'est qu'après en avoir savouré lentement la dernière goutte un peu bourbeuse, et fait un bout de conversation avec les employés, que le mécanicien remonte sur sa plateforme. On arrive tout de même, après tout; mais ceux qui attendent, et qui exigent de l'armée turque la régularité rigoureuse de mouvement des troupes européennes auront quelque déconvenue.

Le paysage devient morne et sauvage, des Albanais montent dans les trains, déguenillés, mais armés; des filigranes d'argent décorent la crosse de leurs armes allemandes. D'autres gardent leurs moutons dans les terrains vagues, le fusil sur le dos, et comme ils avaient l'habitude, pour se distraire, de tirer sur les convois, tout le parcours est semé de postes de gendarmes. Halte de quelques minutes à Uskub, la plus originale, la plus musulmane peut-être, des villes de Macédoine; puis on arrive aux premières gorges où s'étrangle le Vardar. Le fleuve, resserré et profond, mugit au milieu des rocs durs, secoue et brise ses galets : paysage de pierre, tragique et désolé, qui s'ouvre sur les riches plaines macédoniennes, gardées par Kuprulu, la forteresse aux maisons peintes. Et, dans l'étendue de ces plaines, ce qu'on distingue surtout, ce ne sont point les champs de blé ou de maïs,

qui restent rares, mais les nombreux petits carrés plantés de légumes qui semblent, ici comme en Afrique, la culture favorite du musulman : ils sont jolis, ils sont étroits; ils ont des arbres dont l'ombre et les fruits rafraîchissent ou engagent au repos, et leur produit suffit à des hommes pour qui la vie n'est qu'un passage, et la guerre le seul métier digne d'un fils des conquérans.

A la nuit, nous descendons enfin à Salonique. Des portefaix juifs s'emparent de nos bagages, soulèvent les lourdes caisses à bras tendu, les jettent sur leur dos large et solide. Salonique est une ville juive : sur ses 120 000 habitans, 70 000, 80 000 peut-être sont israélites. C'est pourtant la Pâque grecque, aujourd'hui même : des caravanes de mules chargées de buis sauvage passent dans les rues pavées de galet; des prêtres à longue barbe reçoivent sur les places publiques l'obole due par le pénitent qui a reçu l'absolution; et tout un peuple sort des églises, un peuple de races, de types, de langages bigarrés, colorés, nuancés à l'infini, et que la religion même n'unit pas, tant il y a là de religions, de sous-religions et de sous-races : Turcs, Grecs restés sujets ottomans, Grecs indépendans, Bulgares, Valaques, Albanais, Guègues et Serbes, sans compter ce qu'on est convenu d'appeler la colonie européenne, Français, Anglais, Italiens et Allemands. Mais ces élémens nombreux et divers paraissent presque perdus, roulés par le flot grandissant des juifs, si nombreux dès maintenant que l'immense majorité a dû abandonner le commerce de l'argent et même les commerces où l'on gagne de l'argent, et qu'ils forment un peuple comme tous les peuples, ayant ses manœuvres, ses artisans, ses pêcheurs, ses ouvriers, et même, autour de la ville, ses paysans maraîchers qui commencent à cultiver la terre. Cette activité physique, cette vie normale de l'ensemble de la race a conservé sa vigueur, et quelques-uns de ces portefaix à la barbe frisée, aux grands traits assyriens, ont des membres d'athlète, des torses vigoureux, des cous gonflés de muscles et de sang. Nul antagonisme entre cette population et l'administration turque : et en effet, tandis que le Serbe, le Grec, le Bulgare, rêvent d'un jour où Salonique leur appartiendra, les israélites se soumettent de bonne grâce au joug ottoman, et peut-être considèrent-ils avec mépris l'idée de patrie comme une conception lourde et surannée qui, dans tout le monde oriental, empêche leurs concurrens de se donner tout entiers aux batailles économiques et peut-être même à certains genres de spéculations

intellectuelles. Sous leur impulsion, la ville devient un centre industriel; ils ont créé des filatures qui réussissent; d'autre part l'un d'eux vient de partir pour Paris avec un roman manuscrit dans sa valise : exemple individuel, mais frappant de la souplesse, de l'ardeur cérébrale presque maladive, et du cosmopolitisme de la race! Ici, les juifs parlent couramment trois langues : un jargon espagnol, gardé jalousement depuis un exil qui date de plus de trois siècles, et qui leur fait accueillir et fêter comme un compatriote le moindre petit acteur, la moindre danseuse venue de Madrid ou de Séville; le turc, qu'ils mettent leur vanité à parler comme leurs maîtres; et le français répandu par l'Alliance Israélite à coups d'écoles, à coups d'argent intelligemment dépensé, et devenu la véritable langue internationale de l'Orient, à la place de l'italien légué par les anciens conquérans de Venise, et aujourd'hui définitivement détrôné.

Les Turcs les regardent avec faveur : ils ont besoin d'eux, car les musulmans, en ce qui concerne l'impôt, jouissent d'une situation privilégiée, comparable à celle des deux premières classes dans notre ancien régime. Il est donc nécessaire qu'il y ait des bourgeois et des serfs, dans l'intérêt du fisc et, par conséquent, qu'il y ait dans l'empire ottoman une forte masse qui ne confesse pas le nom de Mahomet. Nécessité funeste, si de nos jours le chrétien d'Orient ne se contente plus de la liberté de la foi, s'il lui faut même plus que l'abolition des privilèges des conquérans : l'indépendance, le groupement en nationalités autonomes. L'israélite fait exception, il se déclare content si on lui laisse percevoir des impôts sur la viande, le lait, le fromage, le pain et la viande préparés selon les lois mosaïques, pour couvrir les dépenses de son budget d'assistance et d'instruction publique; il trouve que c'est peu de payer dix francs par an pour être exempt du service militaire. De plus, entre les deux races, il existe un trait d'union, le *dolmé*, le juif converti au mahométisme. Enfin peut-être trouverait-on entre les deux cultes des analogies de rites qui rendent les mœurs semblables sous certains rapports, et rapprochent les individus. Toujours est-il qu'à Salonique les juifs ont considéré la guerre actuelle — n'y a-t-il pas là aussi un peu de servilité? — comme une guerre nationale, ont refusé de se prévaloir de leur exception du service militaire, et envoyé à l'armée d'Edhem-Pacha un certain nombre de volontaires.

Notre première visite est pour le consul, qui nous apprend que

Larissa n'est pas encore pris, — je respire! car j'avais peur d'arriver trop tard,— et qu'Osman le Victorieux, l'Osman de Plevna, vient d'arriver à Salonique avec le titre d'inspecteur général des opérations militaires. Cela peut tout dire, ou ne rien dire, mais en général on regarde cette nouvelle comme annonçant la disgrâce d'Edhem-Pacha, auquel on reproche sa lenteur. Osman a déjà commandé un train spécial qui le dirigera sur Karaferia, d'où il ira prendre le commandement de l'armée de Thessalie. Ce n'est pas tout : chacun s'attend au bombardement de la ville par la flotte grecque, et au débarquement de cinq ou six régimens du roi Georges qui couperont le chemin de fer de Salonique à Constantinople, et apporteront les plus funestes retards à la mobilisation. Le consulat est déjà plein de religieuses, de frères de la doctrine chrétienne, qui viennent demander asile. Hier, les cuirassés hellènes ont déjà détruit la vieille forteresse de Platamona, sur la côte ouest du golfe, et incendié le petit port de Katérina. Et ce ne sont pas les bateaux de guerre du sultan qui pourraient empêcher l'entreprise. Ils ne sont représentés que par un pauvre petit aviso, qui, mouillé à cinquante mètres du quai, achève de tomber en ruines. Enfin, présage inquiétant, le *vali* de Salonique, c'est-à-dire le gouverneur général, Son Excellence Riza-Pacha, vient d'envoyer son harem à la campagne. Tout le monde comprend l'importance significative de cet événement!

Notre consul, M. Veillet-Dufrêche, essaye de rassurer tous ces pauvres gens. D'abord, on a bien vu ce que pouvait faire la flotte grecque par l'exemple de Préveza d'Épire, qui devait être prise en une heure et qui tient toujours; il y a des torpilles dans la rade, il y a le fort de Karavouroun, qu'il faudrait commencer par réduire au silence, et qui vaut mieux que Préveza. Enfin le harem de Riza-Pacha est à la campagne, mais ce harem se compose d'*une* femme, le gouverneur, comme la plupart des Turcs d'aujourd'hui, trouvant que c'est bien assez; et voilà déjà un mois que Mme Riza, un peu souffrante, un peu nerveuse, persécute son mari pour qu'il lui permette d'aller en villégiature; celui-ci, accablé de travaux, s'est empressé, aussitôt qu'il l'a pu, d'accéder à ce désir. Y a-t-il de quoi faire trembler un peuple?

Ainsi parle notre consul, avec un sang-froid réconfortant, mais je n'oserais affirmer qu'il soit aussi convaincu qu'il le paraît.

6 heures du soir. — Larissa est pris. La nouvelle officielle

vient d'en arriver. Aussitôt Osman-Pacha a donné l'ordre de dételer la locomotive du train spécial qui devait le conduire à Kaferia. Il va rester à Salonique quelques jours, puis repartira discrètement pour Constantinople. Voilà Edhem-Pacha sauvé, si tant est qu'Abdul-Hamid ait voulu le remplacer, ce qu'on ne saura jamais.

29 avril. — Cinq jours, cinq longs et interminables jours, j'ai marqué le pas à Salonique. Il me fallait une autorisation, un iradé du sultan pour rejoindre l'armée turque, et cet iradé n'arrivait pas. Ce délai m'a permis d'abord de constater que la ville n'était décidément pas bombardée. Au fond, il est inconcevable que les Grecs n'aient pas tenté cette opération qui, malgré le nécessaire optimisme officiel, est des plus faciles. Ensuite je suis rentré avec un certain plaisir en possession de mon revolver, toujours par l'intervention de l'indispensable consul. Mais l'administration ottomane ne le cède, croyez-le bien, à aucune autre administration des pays les plus civilisés. J'ai vu un nombre incalculable de fonctionnaires charmans, qui m'ont offert des kilogrammes de cigarettes et des océans de café noir. Un employé des douanes me suivait comme une ombre, me servant d'interprète, et calmant mes nerfs surexcités. A la fin, nous sommes tombés sur le vrai, le seul bureau, celui où l'on restituait. Mais là nouvel embarras. On m'a confisqué cinquante cartouches, et on n'en retrouve que quarante-neuf! Désespoir du bureau tout entier, qui paraît croire que sa réputation d'intégrité est compromise, ou plutôt, je pense, que la forme est outragée sans remède. J'ai beau protester que je suis parfaitement satisfait, on commence à remplir de petits et de grands papiers d'une foule de jolis caractères écrits de droite à gauche. A la fin je triche, je m'arrange pour faire compter deux fois la même cartouche; tout le monde respire, et on me remet mon bien. En passant, dans un couloir discret, j'essaye de donner une preuve matérielle de ma reconnaissance au petit employé des douanes qui a perdu une demi-journée dans ma compagnie : il écarte poliment ma main. Décidément, ou le bakchich est un vain mot, ou bien il y a, pour l'offrir, des rites que j'ignore.

Tous les bonheurs arrivent ensemble : en rentrant chez moi, je trouve mon iradé ; un télégramme de Constantinople m'autorise à partir. Aussitôt gouverneur militaire, gouverneur civil,

chef de gare, qui jusque-là n'avaient pu être que les plus courtois des hommes, en deviennent les plus obligeans. Tout est mis à ma disposition, chemins de fer, chevaux, escorte : et comme je parle au gouverneur militaire de la nécessité où je suis d'emmener un interprète et un guide, un officier tout chamarré d'or se lève et me dit gracieusement dans le plus pur français qu'il sera trop heureux si j'accepte sa compagnie : c'est le docteur Hayreddin-Bey, médecin major à cinq galons, dirions-nous en France, l'un des principaux chefs des ambulances, docteur de la faculté de Paris. Il a représenté jadis la Turquie aux fêtes données à M. Pasteur. C'est le plus charmant et le plus Français des Turcs.

— Laissez-moi vous donner un conseil, me dit-il, ne prenez pas de drogman. Il vous embarrassera, vous compromettra peut-être, vous volera sûrement, et vous verrez que vous n'en avez pas besoin : la moitié de nos officiers parle français. — J'ajoute tout de suite, en transcrivant ces notes, qu'il avait raison. A de rares exceptions près, je n'ai rencontré chez les Ottomans avec qui j'ai eu des relations que de la politesse, des égards, une espèce de bonhomie très caractéristique, et aussi, parfois, quelque chose qui ressemblait à une vieille et affectueuse camaraderie.

De Salonique à Elassona, 30 avril. — Nous voilà enfin à la frontière grecque après un voyage de trois jours et demi, rapide, rude, intéressant. Voie ferrée jusqu'à Sorovitch, puis de là à cheval jusqu'à Elassona.

A la gare même de Salonique, nous constatons par le spectacle que nous avons sous les yeux, et aussi par les graphiques que nous montre le chef de station, l'intensité et le succès de l'effort de la Turquie. La jonction ferrée Salonique-Constantinople, ainsi que le tronçon Salonique-Monastir, ont rendu tous les services sur lesquels on comptait, bien qu'avec une certaine lenteur, à cause de l'état de la voie. Depuis le mois de février jusqu'au commencement d'avril, 222 trains ont amené sur la frontière menacée 90 bataillons, et on en attend encore 72, sans compter 8 bataillons d'irréguliers. Ces bataillons sont de 750 hommes, quelques-uns même, me dit-on, en ont jusqu'à mille. C'est donc environ 72 000 hommes qui auraient passé par Salonique, et on en attend encore 65 000.

Et nous assistons au départ d'un de ces bataillons de volontaires. Il y en a sur le quai quelques centaines, troupe bigarrée

de toutes les races, Turcs, Bulgares, Valaques, Tziganes et Juifs même, que la guerre va jeter sur les plaines thessaliennes. On ne saurait dire qu'ils aient un uniforme. Il faudrait inventer, si on osait, le substantif « multiforme » pour exprimer cette singulière mêlée de vêtemens divers : vieilles vareuses, noires, vertes, rouges, ou surtout sans couleur, jambières de feutre blanc, houseaux faits de guenilles maintenues par des ficelles, bottes, souliers, escarpins, beaucoup même portant encore les babouches, les antiques babouches turques, relevées à la poulaine avec des houpettes à l'extrémité.

Tout à coup, quatre hommes étranges vêtus de haillons commencent à souffler dans des flûtes de bois, frappent sur d'énormes tambours. Un air très simple s'accompagne d'une basse encore plus simple, sorte de monotone ronflement, et des volontaires tziganes se mettent à danser. Leurs corps souples ondulent rythmiquement, leurs yeux noirs brillent sur le fond de leur peau dorée, leurs lèvres se relèvent, ils montrent les dents, et quand je regarde autour de moi, tous les assistans ont aussi le même rictus, la même espèce d'agacement délicieux. Un petit bonhomme de douze ans fend les groupes fièrement pour regarder. Il a un « baluchon » sur le dos, un fusil Martini à la main; et d'autres gamins, un brin de paille aux lèvres, le regardent avec un air d'admiration notoire. C'est le volontaire, le volontaire par définition. Il a douze ans, et s'est présenté chez le *muchir* (commandant militaire) pour s'engager. « Sais-tu seulement ce que c'est qu'un fusil ? » lui a dit le muchir. Le gamin a pris un Martini, fait l'exercice, tiré; enfin il paraît que Dieu le veut, et ce David musulman part pour la guerre.

Un peu plus loin, rieurs, chanteurs, balançant dans la marche la masse gigantesque de leurs torses, se tiennent les Albanais. Rien n'est plus loin du Turc que ces musulmans d'aventure, convertis d'ambition, fanatisés pourtant par la lente action des siècles, leur reconnaissance des faveurs impériales, l'amour de la guerre et des rapines. Batailleurs et pillards, vantards et courageux, ils n'ont rien de la placidité un peu lourde, de la bravoure incontestable, mais passive, des conquérans dont ils ont pris la religion. Ils sont de notre race, et jusque sur cette place où des grappes de gamins vêtus de vert et de rose s'accrochent aux arbres, quelques-uns, les Guègues, avec leurs yeux bleu clair, leurs cheveux blonds coupés carrément sur le front, retombant en

boucles courtes sur les côtés rappellent les conscrits de nos montagnes de France, tandis que d'autres, les vieux, ont le profil d'aigle, les moustaches tombantes et rudes de ceux de nos paysans qui ont passé dans les rangs de notre ancienne armée. Divisés chez eux en clans, organisés sous des chefs féodaux, c'est par clans et sous la conduite de ces chefs qu'ils sont venus. Hadji Cherif en amène trois cents, qu'il équipe à ses frais; Hadji Chukri, d'Uskub, en a recruté plus encore. Il donne à chacun des vivres et cinquante francs en or. Maîtres de la terre, qu'ils cèdent en métayage aux habitans de leurs domaines, ils sont unis à ceux-ci par des liens antiques de service et de protection. Mais, d'autre part, ces volontaires sont des irréguliers; ils en auront tous les défauts accrus par les indestructibles habitudes d'indiscipline et de pillage de la race. Le gouvernement turc vient de l'apprendre à ses dépens : dans les districts de Bérane, de Sélinitza, de Prizrend, leur recrutement n'a pas eu lieu sans troubles. Habitués à régner sur les chrétiens qu'ils conservent au milieu d'eux, ils craignent que leur éloignement ne renverse les proportions des nationalités, et que ces chrétiens ne prennent leur revanche. Alors, dans leur mécontentement, comme de grands enfans rageurs, ils ont brûlé les *konaks*, assiégé les gouverneurs, exigé leur démission. Ils forment la matière première d'excellens, de superbes soldats; ils sont guerriers dans l'âme, ils ne sont même que cela, mais il reste à les former, et le temps manquera peut-être.

Cependant les volontaires juifs attendent l'heure du départ dans une attitude toute différente, l'air mélancolique et résigné, et leurs parens leur font des adieux solennels, debout, accolés épaule contre épaule, en versant des larmes. Enfin on sonne la cloche : d'un bond, les grands drapeaux turcs verts ou rouges montent à l'assaut des wagons, la musique joue la marche *Hamidié*, le train s'ébranle, et aussitôt qu'il est sorti de la gare on aperçoit, au delà de la mer glauque, une cime allongée et hautaine dont la neige argentée se teinte d'un imperceptible rose. C'est l'Olympe, qui domine et pèse sur ces deux régions, visible de Salonique et de Larissa, de la plaine du Vardar et de celle du Pénée. Alors, comme à un signal donné, les Albanais déchargent leur fusil contre le soleil.

De Karaferia à Vodina, en passant par Agoustos, le chemin de fer monte par des pentes très raides; à l'ouest, des montagnes encore neigeuses le dominent; à gauche, les pentes dévalent

jusqu'à une sorte de cuvette, une plaine arrosée, fertile, fond de lac vidé, dont le lac actuel de Ianitza n'est plus qu'un reste; et la terre, même au flanc des monts formés d'éboulis rocheux qui se décomposent, apparaît noire et grasse sous la charrue. Beau pays, varié, ondulé, gai sous le ciel. Enfin Vodina paraît, toute blanche, ombragée d'arbres verts, au sommet d'un promontoire rocheux d'où tombent des cascades, Vodina, l'ancienne Édesse, baignée de verdure et d'eaux courantes et dont les habitans, Turcs et Bulgares, font paître leurs moutons et cultivent leurs vignes, le fusil sur l'épaule. Le train s'y arrête un instant, les jeunes officiers turcs se roulent sur l'herbe comme des collégiens. Il semble que l'anathème prononcé par leur culte contre les reproductions peintes ou sculptées de la vie les rende plus sensibles au charme plus rare de la nature. Ils sentent cette beauté, ils la chantent presque : « Avez-vous vu ces fontaines, ces vallons, ces prairies ? »

Un homme du télégraphe arrive : « Trikala est pris, Volo également ! »

Alors c'est un grand hourra, une explosion de patriotisme ingénu. Puis un regret : « Nous allons arriver trop tard, comme des carabiniers d'Offenbach ! » Cette citation sonne assez curieusement, sortant de la bouche d'un Turc.

— Si la nouvelle pouvait être fausse! continue quelqu'un, naïvement. — A Elassona, j'ai appris que la nouvelle était fausse en effet, et que Volo et Trikala étaient toujours entre les mains des Grecs. L'homme du télégraphe avait tout bonnement, et contre ses devoirs, livré à la publicité une fausse nouvelle transmise par un reporter.

A Sorovitch, nous quittons le chemin de fer pour prendre des chevaux. De lourds convois de munitions et de farine encombrent une large place, semblable, avec sa terre battue et dure, à une aire démesurée. Les conducteurs sont de bons paysans musulmans venus de tous les coins de la Macédoine sur leurs chariots aux roues pleines, sciées à même un tronc d'arbre, le chariot des ancêtres lorsque Orthogroul les guidait à travers les plaines asiatiques vers l'Occident fertile, la terre des Roumis qui croyaient en Dieu, mais ne connaissaient point encore Mahomet. Et c'est un étonnement pour moi de voir que nulle escorte militaire ne les accompagne. On leur a fait simplement jurer sur le Coran, serment sacré, qu'ils conduiraient leur charge au lieu fixé, et ils ont reçu d'avance une partie du prix convenu sous la forme d'un

bon qu'ils peuvent négocier pendant le voyage, au fur et à mesure de leurs besoins, pour se procurer leur nourriture et celle de leurs bêtes. Et ils marchent ainsi, sur les routes poudreuses, dormant la nuit dans leurs voitures, recommençant à suivre, dès l'aube survenue, l'ornière laissée par ceux qui les ont précédés.

A Sorovitch, on a mangé du pain et des œufs durs, et couché par terre. Le soir suivant, à Kojani, nous retrouvons presque la civilisation. Kojani est en effet un centre assez important, occupé en partie par des Turcs, domiciliés depuis longtemps dans la ville, ou *mohadjirs*, c'est-à-dire refluės de Serbie, de Bosnie, de Thessalie, lors de la perte de ces régions par l'empire ottoman, et en partie par des Grecs. Ce n'est un mystère pour personne que ceux-ci n'attendaient qu'un premier succès de leurs compatriotes au col de Melouna pour se soulever. Il y a dans Kojani, me dit le caïmacan, — lisez sous-préfet, si vous voulez, — quinze cents à deux mille fusils cachés au fond des caves, et qui en seraient sortis au premier signal de l'Hétairie Ethnique, la fameuse société secrète patriotique des Hellènes. Encore aujourd'hui, des irréguliers grecs tiennent la montagne, et j'en vois quatre, qui viennent d'être pris au moment où ils attaquaient un convoi de blessés turcs.

Le notable hellène pour lequel on me donne un billet de logement n'est pas médiocrement inquiet des soupçons qu'il sent peser sur lui et sur ses frères, et il se met d'autant plus en frais. Le caïmacan, le cadi, l'iman de la ville, un certain nombre d'officiers tiennent une espèce de conseil de guerre dans sa maison, et il distribue lui-même, correctement déchaussé suivant les règles de la civilité ottomane, les confitures, les cigarettes et le café. Les vainqueurs, du reste, ne songent même pas, dans leur indifférence, à lui faire enlever les portraits séditieux du roi Georges et de la reine Olga qui s'étalent au-dessus de leur tête. Il est vrai que ceux-ci sont bizarrement présidés par l'effigie du Sultan! Enfin nous restons seuls à dîner avec notre amphitryon, qui nous donne six plats de mouton bouilli. Après cet excès, dont je me serais bien passé, on apporte deux matelas, qu'on recouvre de draps d'une éblouissante blancheur. Cela fait deux couchettes, et nous sommes trois : le bon docteur Hayreddin-Bey, un colonel d'artillerie, et votre serviteur, à qui ses deux compagnons expliquent qu'il y a, dans la pièce voisine, un lit, un vrai lit à l'européenne, à lui destiné. On n'est pas plus galant, ni plus attentif.

De Kojani à Selfidjé, les monts sont calcaires, avec des bancs d'un beau marbre blanc rosé, presque translucide. La plaine est de plus en plus fertile, plantée de beaux arbres, riche en blés, en moutons et en bœufs. La viande d'agneau se vend à Kojani quatre métalliques — environ 20 centimes — les cinq livres ! Et réfléchissez que toute l'armée turque a passé par là, et qu'elle tire encore de ce pays une partie de sa nourriture. Selfidjé est une assez grosse ville, où l'élément turc est plus important aujourd'hui que par le passé. Le gouvernement ottoman aurait voulu faire de cette extrémité de la Macédoine, qui touche à la Thessalie, une sorte de « marche » peuplée de fidèles. Malgré l'afflux des émigrés venus des provinces annexées par la Grèce, il n'a qu'à moitié réussi, et les *mohadjirs*, je ne sais trop pourquoi, se sont surtout groupés au nord de la Vistritsa, où les Hellènes ne forment plus que des îlots perdus. Le chemin devient de plus en plus accidenté. Toutes les hauteurs sont surmontés de *castrons*, vieux châteaux forts qui datent des croisades. Pour passer de la vallée de la Vistritsa, où nous sommes encore, dans celle d'un affluent du Xeraghis, lui-même affluent du Pénée, nous avons, au col de Portaës, à nous élever à près de 1 000 mètres d'altitude. Cependant la route continue encore pendant quelque temps à être d'une étonnante solidité, avec des pentes praticables. Il n'y a que de rares endroits où un bon cycliste devrait mettre pied à terre. Avec son macadam un peu grossier, mais très résistant, enserré dans de larges dalles enfoncées de champ sur le sol, elle a supporté depuis près de trois mois le passage de toute une armée, des canons, des voitures de munitions, et sans se rompre elle s'est usée, régulièrement, en fabriquant de la poussière. Ce travail, commencé depuis deux ans par le gouverneur de la province, lui fait le plus grand honneur. Malheureusement, il n'est pas terminé. A un point donné, la route devient une espèce de piste que le génie a tracée à la hâte, à coups de hache à travers les bois, à coups de mine à travers les rocs. Une batterie de canons est devant nous, en détresse. Il s'agit de franchir un pont de bois, vermoulu, qui s'effondrera très certainement. Le colonel d'artillerie qui nous accompagne considère ce spectacle sans paraître s'y intéresser en aucune sorte. Il a gagné tous ses grades sans bouger, paraît-il, à Constantinople, et se méfie de lui-même. Un jeune adjudant qui nous accompagne prend l'initiative de faire passer la batterie en amont du torrent, la guide, se débrouille

adroitement, et nous nous tirons d'affaire. Le colonel n'a pas l'air de s'étonner et sourit bonnement à son inférieur. Il y a des pays plus civilisés où il ne serait pas bon à un subordonné de montrer plus de science que son chef. J'ajoute en transcrivant ces notes que j'ai retrouvé cet adjudant, un tout jeune homme, capitaine à la fin de la campagne, à Volo. Cette omnipotence du gouvernement central qui distribue les grades comme il l'entend, sans condition d'âge ni de stage, a les inconvéniens du favoritisme, mais présente aussi un bon côté.

Enfin, après soixante-dix kilomètres à cheval, dans un rude pays, nous arrivons à Elassona, assez moulu. La ville est pleine de troupes, et on nous recueille, par charité, à l'hôpital. Quelques blessés grecs y sont couchés fraternellement à côté des turcs; deux cents lits sont encore vides, des voitures de place de Salonique, réquisitionnées, opéreront le transport sur cette ville, qui contient en ce moment huit cents blessés. Malheureusement, on n'a pas organisé le service du transport de ceux-ci sur le champ de bataille. Un malheureux que je trouve agonisant sous une tente de l'ambulance a été ramassé *cinq jours* après avoir été frappé. Il y a là un manque de prévoyance que je dois noter, et qui émeut douloureusement. La plupart des hommes atteints, il faut le dire, le sont assez peu dangereusement, à la figure ou aux mains : tiraillant en montagne, derrière des épaulemens, ils ont été frappés aux seuls endroits laissés à découvert.

2 mai. — Elassona est une petite ville triste, sale et fiévreuse, allongée au bord d'un lit de cailloux sans eau que les Grecs, avec une emphase méridionale, ont baptisé la rivière Elassonatique; et au sud, à quelques kilomètres plus loin, commencent les premiers escarpemens du col de Melouna. C'est là que passe la frontière gréco-turque, mais il faut bien remarquer que la frontière géographique — et stratégique — est en arrière, au col de Portaës, où de hautes crêtes qu'on voit se détacher de l'Olympe séparent les affluens de la Vistritsa macédonienne des affluens du Salamvria thessalien. Une victoire des Grecs au col de Melouna n'aurait donc pas donné de grands résultats, puisque les Turcs n'avaient qu'à reculer de quelques kilomètres pour retrouver leur véritable ligne de défense, en avant d'une vallée fertile. Sur les lieux, l'imprudence commise par le gouvernement et surtout par

l'Hétairie Ethnique qui a entraîné le gouvernement apparaît clairement.

L'Hétairie, société soi-disant secrète, a été créée sous sa forme actuelle pour faire équilibre au comité bulgare qui, après la mort de Stamboulof, voulait révolutionner la Macédoine : un an plus tard, les Jeux olympiques lui permettaient d'étendre considérablement son influence et d'accroître son champ d'action. Nous n'avons vu dans ces jeux qu'une fête internationale de gymnastique, et nous avons eu tort : toutes les communautés grecques de Turquie y envoyèrent des délégués, les chefs de l'Hétairie y trouvèrent un congrès insurrectionnel tout fait. Un plan sortit des délibérations : délivrer la Macédoine, en la soulevant et en forçant ensuite le gouvernement à appuyer ce soulèvement.

On croyait l'Hétairie très forte ; le mystère dont elle s'entourait séduisait les foules, empêchait les observateurs sérieux de se rendre compte du véritable état de ses forces. Peu de temps après les Jeux olympiques, l'insurrection crétoise commençait, et, profitant de la distraction des pouvoirs publics, dont l'attention se tournait vers les événemens de l'île, la société envoya de petits groupes armés sur la frontière de Macédoine. Il lui fallait d'ailleurs employer les fonds qu'elle avait reçus, — deux millions environ. Les trois quarts de la population grecque donnaient de 50 leptas à 3 drachmes par mois ; quelques personnes versèrent d'un coup 100 000 drachmes. Les Grecs d'Égypte donnèrent un million, apporté par le directeur de la banque anglo-égyptienne, qui tint à assister lui-même à la formation des corps francs de Thessalie, et les entretint pendant un mois. Le malheur, c'est qu'après avoir acheté les fusils et le matériel de guerre, on n'arriva qu'à ce misérable résultat de jeter en Thessalie 2 618 irréguliers, et à Arta, pour l'invasion de l'Épire, 600 seulement.

Cependant, le gouvernement craignait la société, qui avait eu sur l'armée la plus déplorable influence. 1 800 officiers étaient inscrits sur ses registres, et, au mois de novembre 1895, une petite insurrection militaire avait eu lieu. Ainsi on eut deux gouvernemens : l'un légal et impuissant, l'autre tout-puissant et secret ; et l'Hétairie, si elle ne pouvait arriver par elle-même à envahir la Macédoine, comptait bien alors renverser le cabinet, et peut-être le roi. Celui-ci, pour conserver sa popularité, publia, lors des grandes manœuvres de Thèbes, un de ces manifestes que les journaux bien pensans qualifient d'énergique ; puis les massacres de Crète furent l'occasion de

l'envoi du colonel Vassos. Jamais le moment de tenir tête à la Turquie et de contrarier les efforts pacifiques de l'Europe n'avait été plus mal choisi. La Grèce n'avait pas de chevaux pour l'artillerie et la cavalerie, dont la moitié était démontée; on appelait par dérision l'homme qui faisait partie de ces étranges escadrons *hippos anhippeus*, cavalier sans cheval; les munitions de l'artillerie dataient de 1886 et ne valaient plus rien; enfin, une loi proposée naguère par M. Tricoupis avait autorisé le rachat de la moitié des réservistes moyennant 100 drachmes une fois payés, et les hostilités devaient trouver l'armée hellène avec dix classes formées d'hommes dont la moitié était exempte de service. La situation était donc celle-ci : la Turquie, pendant longtemps, avait cru que l'Hétairie pouvait jeter 100 000 volontaires en Macédoine. Or, les événemens venaient de prouver que cette Hétairie n'existait pas, pour ainsi dire, et que toute cette agitation, tout cet argent ramassé, tout ce mystère dont elle s'enveloppait, avaient abouti à jeter trois mille hommes dans la montagne. Restait l'armée grecque régulière, dont tout le monde connaissait l'état d'infériorité. C'est pourtant alors que les avant-postes de cette armée franchirent la frontière sur cinq points différens, et s'emparèrent des postes turcs surpris par la brusquerie de l'attaque. Le territoire ottoman avait été violé, le Sultan déclara la guerre; il savait que l'Europe, froissée par le débarquement du colonel Vassos, n'interviendrait pas; il avait été provoqué; le recrutement, la mobilisation de ses troupes avaient été préparés par le général von der Goltz, ainsi que le plan des opérations. Sur ce terrain de médiocre étendue, contre cet imprudent adversaire, si faible comparativement à lui, il était sûr du succès.

Le plan d'opération primitif était assez simple. Les Grecs avaient engagé les hostilités en Épire et en Thessalie ; mais l'Épire ne pouvait être que le théâtre d'une guerre de montagne. Après une victoire vers Arta, les Turcs devaient venir se buter contre les rives du golfe de Corinthe et sur les monts de l'Acarnanie, faciles à défendre ; et, d'autre part, même la prise de Janina par les Grecs ne pouvait contre-balancer un échec subi par eux en Thessalie. Von der Goltz avait donc proposé en 1886 de ne rassembler en Épire que deux faibles divisions, et de jeter au contraire en Thessalie de fortes masses qui, pénétrant en Grèce au sud de Damasi, tomberaient sur le flanc gauche des forces ennemies dans la Basse-Thessalie, et leur couperaient leur ligne de retraite sur Pharsale et Volo.

Ce dessein primitif (1) a été profondément modifié au cours de la campagne. Au reste, il ne s'agit point en ces notes de faire une étude de stratégie militaire, mais de regarder agir le soldat turc, de voir l'extérieur des choses, la physionomie des hommes. Mais peut-être était-il nécessaire de poser des points de départ et de rappeler en quelques mots l'origine de cette guerre.

3 mai. — Nous passons à cheval à travers le col de Melouna. La route n'est qu'un sentier de mules, qu'on a élargi comme on a pu, en pratiquant quelques courbes nouvelles et en adoucissant les pentes. Dans son état actuel, elle ne vaut pas encore le plus mauvais des petits raidillons qui grimpent au Mont-Valérien. Cependant les Turcs y ont passé avec leur artillerie de montagne, et ce sera, pendant toute la guerre, leur seule voie de ravitaillement. En ce moment même, ils y traînent onze grosses pièces de position prises à Tyrnavos. Les chevaux éreintés s'arrêtent, refusant de mener plus loin les lourdes masses, les Turcs d'escorte s'accrochent aux roues, aux affûts, aux courroies et aux chaînes, les canons s'ébranlent, dressent leurs gueules tremblotantes, pareils à des bêtes qui vont crier, — et le convoi de butin guerrier reprend enfin sa route vers les villes macédoniennes.

Alors, à mesure que nous avançons, ce premier champ de bataille se déroule devant nous. La chaîne de montagnes qui sert de frontière entre la Thessalie et la Macédoine est un contrefort de l'Olympe. Atteignant d'abord une hauteur de 1 200 mètres, elle redescend ensuite, et se fixe à une hauteur moyenne de 800 mètres, formant un arc de cercle autour de Larissa. Au milieu de l'arc de cercle, une ébréchure : c'est le col de Melouna, par où passe le chemin dont l'armée victorieuse avait à s'emparer, et qui mène à Larissa par Tyrnavos. Sur ses bords, quelques masures — pas même des hameaux — Tzaritsani et Ligara ; vers la plaine thessalienne, à droite en venant d'Élassona, un éperon constitué par la haute colline du Kritiri, qui domine Tyrnavos ; et derrière cette colline, un autre chemin qui suit la haute vallée du Xeraghis, affluent du Pénée. Cet autre itinéraire est marqué par deux autres hameaux, Malagusta et Damasi. C'étaient là les positions des Grecs. Les Turcs occupaient en arrière un haut sommet : le Menek-Tépé, la montagne couleur de violette.

(1) Voir *Revue militaire de l'étranger*, juin 1897.

Ainsi, pour arriver à Elassona, les Grecs devaient prendre ou tourner le Menek-Tépé. Pour arriver à Tyrnavos, les Turcs devaient prendre ou tourner les positions des Grecs sur le Kritiri, et aussi la multitude des petites barricades en forme de croissans mis bout à bout qui barraient la plaine.

Rien n'est confus comme cette guerre de montagne. Ce n'étaient même point des combats de bataillon ou de compagnie à compagnie : caché derrière un rocher, chaque homme avait son ennemi abrité derrière un autre rocher, et n'avançait, si je puis dire, que par une série de parallèles individuelles. Les Grecs, à cette époque, n'étaient pas démoralisés ; ils savaient qu'un petit succès, même de nulle importance au point de vue stratégique, pouvait soulever leurs compatriotes de Macédoine ; ils se battirent avec un acharnement auquel il faut rendre justice. Le 20 avril, la brigade Mastrapa reprit même un instant Gritzovali, position turque située en face du Kritiri. Un officier supérieur turc, Hafiz-Pacha, tomba raide mort à la tête de ses troupes. Cette multitude de petits engagemens aurait pu tourner à l'avantage de l'armée hellène s'il y avait eu plus d'entente entre ses diverses parties, mais cette entente a paru manquer, de la façon la plus déplorable, depuis le commencement jusqu'à la fin de la campagne. Quoi qu'il en soit, les opérations traînaient. Trois fois, les correspondans des journaux anglais télégraphièrent la prise de Tyrnavos, et trois fois cette nouvelle fut démentie. A Constantinople on trouvait le temps long, on s'inquiétait presque ; le service sanitaire reçut des lettres accusant beaucoup plus de blessés qu'il ne s'en trouvait en réalité, et mon excellent ami Hayreddin-Bey poussa un soupir de soulagement en constatant que les craintes du gouvernement central n'étaient pas fondées. C'est à ce moment qu'on songea peut-être à remplacer Edhem-Pacha par le vieux héros de Plevna. On aurait eu tort. Jamais les Turcs ne montrèrent plus d'élan que pendant cette première semaine ; ils emportèrent même, m'a-t-on dit, plusieurs postes à la baïonnette ; isolés dans les petites gorges de cette région montagneuse, beaucoup n'eurent rien à manger pendant plus de trente heures. Il semble qu'Edhem-Pacha ait eu la conviction qu'avec la supériorité numérique de ses troupes, bien que cette supériorité numérique comptât beaucoup moins en pays de montagne qu'en plaine, il arriverait fatalement à l'emporter, et que son seul objet devait être alors d'économiser des vies humaines. Il a donc tâ-

tonné, fouillé cette infinité de petits vallons rocheux, pour trouver le point faible. Celui-ci découvert, l'attaque eut lieu, le 24 avril, avec la plus grande vigueur, et le Kritiri, ce bastion naturel, fut enfin tourné par son côté occidental.

Les Grecs avaient résisté jusque-là, chaque fraction divisionnaire tenant pour son compte avec un courage auquel les Turcs ont rendu hommage; mais l'entente manquait. Aussitôt que cet échec, en somme réparable, se fut produit, une panique folle éclata. Ils abandonnèrent le Kritiri, ils abandonnèrent la plaine, évacuèrent Tyrnavos sans même tenter une défense momentanée qui eût permis une retraite régulière: leurs tentes, leurs bagages, onze pièces de position parfaitement transportables tombèrent aux mains des vainqueurs. La terreur gagna Larissa, qu'on ne tenta même pas de défendre: et cependant c'était la capitale de la Thessalie; la perte de cette place devait avoir un effet moral inappréciable ; elle avait de vieilles fortifications, fort mauvaises, mais qu'on pouvait utiliser pour quelques heures ; elle était couverte par le Salamvria, qu'on passait sur un pont de bois facile à couper. Il n'y eut même pas un simulacre de résistance. La cavalerie turque, — et j'ai pu voir depuis combien elle était peu nombreuse, — partit au galop, dirigée en fait, sinon officiellement, par un Allemand, Grumkow-Pacha, et elle trouva la ville abandonnée, pillée déjà par 300 condamnés de droit commun que les autorités hellènes avaient lâchés avant de fuir.

Grumkow fut, après cette cavalcade de trois heures, facile et heureuse, rappelé à Constantinople. Depuis, je ne crois pas qu'il soit resté un seul Allemand dans les rangs de l'armée ottomane : du moins il était impossible d'en trouver un dans n'importe quel grade. Mais de jeunes officiers instructeurs de nationalité turque, sortis depuis peu de temps des écoles militaires de Berlin, firent exécuter aux troupes qui descendaient du chemin de fer à Karaferia en Macédoine quelques exercices de tir.

Tels furent, rapidement contés, les premiers événemens de cette campagne, et nous les voyons revivre en continuant notre route du col de Melouna vers Larissa. La plaine est plate, marécageuse souvent, sablonneuse en d'autres endroits; de grosses sources sortent des derniers contreforts que nous longeons sur notre droite, — et partout s'aperçoivent des épaulemens, des fortifications légères abandonnées par les Grecs. Des cercles marquent sur le sol la place de leurs tentes enlevées par les Turcs.

Des papiers, des livrets de soldats déchirés, des revues illustrées glorifiant les hauts faits de la guerre de l'Indépendance y traînent encore, souillés et déchirés. Je ramasse un de ces feuillets épars : c'est une *Théorie de l'art stratégique*. Cependant une odeur affreuse, l'odeur des cadavres en putréfaction, emplit l'air : on a enterré les hommes, mais on a oublié les chevaux. Ils pourrissent dans les fossés et les broussailles. De grands vols de corbeaux, des vautours énormes, tournoient autour d'eux. Quelques-uns vivent encore, d'une vie douloureuse et haletante, étendus à terre, n'ayant même plus la force de dresser leur cou. Parfois un soldat charitable a mis auprès d'eux une poignée d'épis verts coupés au champ voisin, mais ils n'ont même pas la force d'y toucher : ce n'est pas de faim qu'ils se meurent, mais du poison engendré dans leurs veines par la course trop longue qui leur a brûlé le sang, ou de la fièvre des blessures ; et nos yeux se détournent de leur œil vitreux.

Le soir vient, nous trottons toujours. Des villages déserts apparaissent vaguement. Enfin, dans l'obscurité, des chiens furieux aboient. Ils étaient les gardiens de Tyrnavos, et dans leur fidélité aveugle ils sont restés après le départ de leurs maîtres, se nourrissant, eux aussi, de la chair des cadavres.

Tyrnavos était un gros village. Chaque maison y avait son jardin clos de murs, ses vergers clos de haies. La vie y devait être facile et large ; les demeures n'y ont pas cet air mystérieux et fermé des habitations turques ; elles s'ouvrent à l'air et aux visiteurs par leurs vastes fenêtres, par leurs seuils hospitaliers, elles ne sont pas plus cachées que les femmes grecques ne voilent leur visage. Mais à cette heure, les voilà vides. Un parfum âpre et puissant s'exhale dans la nuit tranquille : les Turcs, musulmans austères, ayant trouvé leurs celliers pleins de vin, ont vidé les tonneaux dans la rue. Les porcs aussi, étant des animaux immondes, ont été mis à mort et gisent le ventre ouvert dans les ruisseaux pleins d'une fange odorante. Peu d'habitations ont été brûlées, toutes sont pillées, car il est difficile d'empêcher ces dévastations lorsque le maître n'est pas là pour défendre sa propriété. Cependant les gros meubles sont restés en place, une foule de petits objets même, qui eussent tenté la convoitise d'un soldat européen, ont été dédaigneusement négligés par la simplicité du vainqueur qui n'en connaît pas l'usage, ou le méprise.

Le commandant du poste nous invite à dîner. Maigre dîner!

du pain, des olives, de petits poissons conservés dans le sel et du fromage. Parmi mes compagnons musulmans, personne ne se plaint, et l'amphitryon ne songe même pas à s'excuser.

4 mai. Larissa. — Les convois passent sans fin devant nous, des bataillons nous accompagnent dans notre marche vers la capitale thessalienne. Ils vont d'une allure singulière, à la fois badaude et rapide, sans que rien se distingue sur les physionomies placides, ni peur, ni fatigue, ni ennui; c'est un déplacement de nomades, barbare aux yeux d'un militaire européen, mais simple, aisé, naturel. Cette horde peut aller ainsi très longtemps, n'importe où. Les uniformes de leurs officiers, même de leurs commandans, sont usés, rapiécés souvent; ils ne semblent guère plus riches que leurs hommes. La plupart ont la barbe grise, tels de vieux sous-officiers montés en grade; mais ils sont aussi dépositaires de l'autorité, au nom d'Allah, puisque rien ne se fait sans la volonté de l'Unique; et les grands garçons, à l'air naïf, au menton lourd, venus des bords de la Mer-Noire, les Ottomans d'Asie Mineure à la figure carrée et aux larges membres leur obéissent comme des enfans. A un abreuvoir tout un détachement s'est arrêté pour les ablutions rituelles. Les prosternations vers la Mecque sont omises, on n'a pas le temps, mais le chef, plongeant le premier les mains dans l'eau, se retourne :

« Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ! » dit-il de sa voix ordinaire, simple et ferme. Et ses hommes répondent tout d'une haleine : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ! » Puis on repart; cent cinquante bourricots et des petits chevaux de bât suivent le bataillon, chargés des tentes, du matériel de campement, du bagage, et sur chacun d'eux, au-dessus du faix, est assis un soldat. Quand il sera reposé, il cédera sa place à un autre. L'essentiel est d'arriver. Mon confrère étranger fait adresser par Hayreddin-Bey une petite plaisanterie à un officier sur l'aspect singulier de cette colonne. Celui-ci répond : « Nous ne laisserons personne en plan. » C'est justement ce dont l'a loué, et à bon droit, le général von der Goltz, dans un article très original, plein de vues sensées et neuves en même temps.

Enfin, derrière le Salamvria, dont les eaux jaunes se traînent dans un lit trop large, Larissa apparaît, montrant des minarets éventrés ou découronnés qui achèvent de tomber en ruines dans les faubourgs, dont beaucoup de maisons sont inhabitées depuis

longtemps : la ville avait 30000 habitans avant l'annexion par la Grèce, mais la population a bien diminué depuis. Maintenant, l'invasion turque a fait fuir les Grecs à leur tour; les magasins sont fermés, les tavernes, les hôtels même étaient abandonnés; de nouveaux industriels juifs ou ottomans s'y sont installés par droit de conquête, et servent à leurs nouveaux cliens l'indispensable tasse de café brûlant, seule boisson qu'on puisse trouver, car la vente de l'alcool et du vin est interdite. Pas une maison brûlée : mais les autorités grecques, avant de fuir, ont relâché 300 prisonniers de droit commun qui se sont empressés de piller les maisons, laissant bien peu de chose à faire aux Albanais. Ceux-ci pourtant ne désespèrent pas de trouver de bonnes aubaines. Les maisons des Hellènes ont été toutes déménagées ou dévastées par les bandits, et encore il y reste peut-être des cachettes d'argent, des trésors abandonnés: que de matelas éventrés, que d'armoires minutieusement visitées! — mais les israélites sont restés presque tous, avec cet étrange courage passif qui les caractérise. Les soldats de véritable race ottomane paraissent se conduire correctement et font patrouille comme de vrais gendarmes. Séfoulah-Pacha, l'ancien consul de la Porte à Larissa, revenu avec l'armée comme colonel d'état-major, et transformé en commandant de place, montre beaucoup de souplesse, d'adresse et de modération dans une situation assez difficile. Il serait assez porté à s'appuyer sur la partie de la population qui n'a pas quitté la ville, c'est-à-dire sur les juifs, mais ceux-ci ne paraissent pas se soucier de se compromettre. Quelques membres de leur communauté avaient proposé récemment — est-ce de leur propre initiative? — de rédiger un placard certifiant que le pillage a été l'œuvre des voleurs et des assassins lâchés par les fonctionnaires hellènes avant leur départ. Le membre le plus influent de cette communauté a vivement protesté contre cette mesure qu'il considère comme inutile, et même dangereuse. « Si nous ne signons pas ce papier, a dit ce sage, les Turcs ne nous en voudront pas. Avec eux, on s'arrange toujours. Mais si les Grecs reviennent en Thessalie, — et ils reviendront, — ils nous en cuira ! » Ces sceptiques hommes d'affaires sont intéressans à consulter. D'après eux, les paysans thessaliotes ne souffraient point de la domination turque. Les grands propriétaires fonciers de race ottomane n'étaient point exigeans ; les baux étaient des contrats de métayage : partage égal entre le fermier et le possesseur de la terre. Quand la récolte

était bonne, le Turc disait placidement : « Dieu m'a envoyé une bonne année. » Quand elle était mauvaise, il se résignait à la volonté du ciel. Trente mille familles musulmanes quittèrent la Thessalie après l'annexion : aussi beaucoup de champs sont-ils demeurés en jachère depuis cette époque. D'autre part, les méthodes de culture introduites par les Grecs étant infiniment supérieures, la moyenne de la production est restée la même. La Thessalie est d'ailleurs la Beauce de la Grèce : tandis que les céréales de Macédoine sont exportées à Hambourg, les blés des plaines de Larissa et de Pharsale, les orges de Trikala et de Domokos sont expédiés sur Volo par chemin de fer, et de là, par mer, jusqu'à Athènes : ils ne servent qu'à l'alimentation nationale. Et l'absence de cette récolte, foulée aux pieds ou dévorée en partie par les chevaux, moissonnée pour le reste par les Turcs eux-mêmes, ne sera pas pour les Hellènes le moindre des malheurs.

Il y avait une Française à Larissa, et son histoire est bien curieuse. C'est une vieille artiste dramatique échouée là à la suite d'aventures sans nombre, qui l'avaient menée jusqu'à Java, où elle dirigeait une troupe d'opéra. Comment ensuite était-elle arrivée jusqu'à Larissa, où, n'ayant plus ni jeunesse ni voix, ayant perdu sa petite fortune, elle vivait médiocrement et honnêtement du peu que lui rapportaient quelques leçons de français? j'ai oublié de le lui demander. Comme elle était sourde, la malheureuse, j'ignore ce que pouvait bien être son enseignement. Mais elle avait une industrie, la vente de petits chiens japonais, issus d'un couple acheté au cours d'un de ses lointains voyages. Ces chiens étaient tout pour elle, ses enfans, ses revenus, sa gloire. Pour eux elle était retournée au milieu des vainqueurs. « Hélas ! me dit-elle, comment ne suis-je pas morte de peur? Quand on a appris la perte de Tyrnavos, le Prince Constantin est parti en voiture, subitement, et la terreur s'est répandue partout. On avait chauffé un train spécial pour Son Altesse, les officiers grecs l'ont pris d'assaut. J'ai pu cependant trouver une place! mais les soldats se voyaient abandonnés, trahis, ils voulaient fuir eux aussi, et le convoi était déjà complet, deux fois complet. Alors, dans leur rage et leur affolement, ils ont déchargé leurs fusils contre le train. Les balles sont entrées dans mon compartiment. C'est un miracle que je n'aie pas été tuée... »

Pendant qu'elle me raconte ces tristes choses, des soldats turcs passent, en files nombreuses, chargés de fusils Gras, de lits, de

caisses de cartouches et de biscuits. L'armée grecque a tout laissé derrière elle. Dans la maison du Prince Constantin on a même retrouvé une sorte de dépôt de cartes topographiques, en assez grand nombre pour en donner à tous les officiers de l'armée victorieuse; et les jeunes lieutenans et capitaines de l'état-major d'Edhem-Pacha sont tous occupés à traduire en écriture turque les noms grecs inscrits sur ces cartes. Nous nous faisons présenter au général en chef, Edhem-Pacha, qui nous reçoit avec une bonne grâce tranquille. Sa longue barbe noire est déjà pleine de fils blancs : il compte quarante-huit années bien sonnées, et ne peut converser avec nous sans l'aide d'un interprète. C'est un Turc, nullement européanisé, n'ayant jamais quitté les pays musulmans, et il a appris la guerre sur le terrain. Il me paraît surtout un praticien plein de bon sens et de prudence, un peu lent, connaissant bien ses hommes. Le groupe des attachés militaires l'entoure et chacun donne un avis sur les opérations. Voilà huit jours qu'on est arrêté dans cette ville, la guerre traîne. Tandis qu'on tient Trikala et Larissa, c'est-à-dire les deux pointes de la fourche que fait le chemin de fer thessalien, les Grecs tiennent encore le manche de cette fourche : la ville de Velestinon et le port de Volo; et ils occupent aussi le milieu de la ligne, adossés qu'ils sont aux monts qui dominent Pharsale, et aux Monts Noirs, les antiques Cynocéphales. Va-t-on attaquer directement Velestinon où le colonel Mahmoud, engageant à fond un petit nombre d'hommes, a essuyé dernièrement un échec que les journaux d'Athènes ont transformé en une grande victoire pour leurs troupes? Edhem en a laissé grandir le bruit, laissé même passer des télégrammes anglais dans ce sens; puis il a annoncé, de sa voix basse et presque timide, que demain 5 mai on attaquerait l'ennemi à Pharsale. De Larissa et de Trikala, cinq divisions se mettront en route, et les places de Velestinon et de Volo tomberont d'elles-mêmes.

Pierre Mille.

(*La suite au prochain numéro.*)

TONIA

C'était un petit châle d'un jaune doré, en soie floche à laquelle s'entremêlaient des cordonnets de fil d'or. Il était de fabrication orientale et la soie dont il était tissé le bordait d'une lourde frange. Il était suspendu à une branche de vigne, au ras du sol parmi le trèfle des prés, la surelle et le chiendent et, si la petite Tonia ne se rendait pas compte de sa fabrication, non plus que de sa valeur, elle savait que c'était là une bagatelle qui ne pouvait appartenir qu'à une dame.

A voir le soleil se jouer dans sa trame dorée, on eût dit de l'or fondu; Tonia regarda tout autour d'elle du haut en bas de la colline et par les champs; il n'y avait personne en vue. Elle releva son tablier et glissa le châle dans la poche qui se trouvait dessous où il rejoignit une paire de ciseaux rouillés, un couteau à virole, quelques sous, un pinson mort et un morceau de pain dont la moitié était mangée.

Puis elle se remit à son ouvrage qui consistait à faucher de l'herbe pour les bestiaux. Elle haïssait le travail. Elle avait dix-sept ans, n'était pas très jolie, mais gracieuse et bien campée. Son profit était aquilin, sa bouche rose avec des dents aussi blanches que la neige; et le soleil donnait à sa peau fine des teintes d'abricot mûr. Ses cheveux abondans et bruns étaient en ce moment cachés sous un large mouchoir de cotonnade orange qui se rabattait sur sa figure et couvrait ses épaules et sa poitrine. Elle portait une jupe de coton bleu, très courte, et, à ses pieds nus, des sabots.

La pensée de ce châle la préoccupait à tel point que, sans se soucier des serpens qui pouvaient y être cachés, elle donnait de grands coups de faucille à tort et à travers dans l'herbe drue. Elle fauchait indifféremment des épines, de la ciguë, des orties

en même temps que l'herbe et empilait le tout dans la corbeille qui était à côté d'elle. Lorsqu'elle l'eut remplie, elle la suspendit à ses épaules à l'aide d'un morceau de corde et descendit le sentier verdoyant qui conduisait à la maison de ses parens. On ne pouvait en voir, à travers le feuillage des arbres fruitiers et de gros noyers, que le toit dont les tuiles étaient brunes et recouvertes de lichen. Antoinetta, que l'on appelait Tonia par abréviation, savait, quoique jeune fille, garder pour elle ses secrets. Quand elle eut rejoint sa famille au repas de midi, elle ne fit part à personne de sa trouvaille et le châle ne sortit pas de sa poche.

Toute la famille se retrouvait là : son père, Dario Follani, ses trois frères hâlés par le soleil et inondés de sueur, sa mère, à la poitrine creuse, à la figure ridée, cheveux gris et rudes, qui paraissait avoir soixante ans quoiqu'elle n'en eût que quarante, ses sœurs, l'une son aînée, l'autre sa cadette, Camilla et Pia, et le dernier né, un bambin de cinq ans tout rose et tout rond. Seul, le grand-père paternel de Tonia était absent.

— Où est grand-père? demanda-t-elle.

— Il s'en est allé au moulin; le voiturier l'a emmené dans son char; il reviendra demain, lui répondit sa mère.

Sans rien ajouter, Tonia se mit à manger sa soupe aux haricots. Son grand-père était la seule personne qu'elle respectât au monde, la seule à qui elle demandât jamais conseil.

Les hommes échangèrent entre eux quelques paroles à bâtons rompus; mais la conversation ne se soutint pas, ils n'étaient là que pour manger; après le repas, ils fumèrent leur pipe, la mère prit son plantoir et s'en alla, en soupirant, semer des graines de melon; les enfans se sauvèrent à l'école, ou du moins à ce qu'ils appelaient l'école, c'est-à-dire qu'ils allèrent sur la grand'route pour y jouer dans la poussière avec leurs compagnons : ils y jetaient des pierres aux oiseaux et, les jours de chance, volaient du cresson, des laitues ou des groseilles vertes. Tonia porta sa corbeille d'herbe à l'étable où des veaux âgés d'une semaine, qu'on ne laissait approcher de leur mère que deux demi-heures par vingt-quatre heures, poussaient de lamentables gémissemens auxquels répondaient les gémissemens des vaches. Tonia n'y fit aucune attention, elle déposa son fardeau dans un coin, puis, lorsqu'elle se fût assurée que personne ne l'observait, elle tira de sa poche le châle jaune et le regarda à la faible lueur qui régnait autour d'elle.

Il ne pouvait avoir appartenu qu'à une dame. Dans les grandes

villas dispersées au milieu des bois de pins et sur les collines éloignées, habitaient en effet des personnes riches à qui il arrivait parfois, très rarement, de traverser les champs voisins, soit qu'elles fissent une promenade hygiénique, soit qu'elles s'en allassent dessiner. Ce châle était un de ces accessoires de toilette féminine que les femmes emportent avec elles en prévision du vent ou du mauvais temps. Tonia sentait bien qu'elle aurait dû se rendre dans la petite ville distante de quelques kilomètres où son père menait ses porcs, ses poulets et ses choux, et remettre cet objet au commissariat de police; mais il n'entrait nullement dans son esprit de se conduire de façon aussi naïve. Elle avait l'intention de garder sa trouvaille. Elle aimait beaucoup la toilette, et lorsqu'elle voyait les paysannes riches venir à l'église avec leurs souliers de cuir verni, leurs épingles d'argent, leurs manches en forme de grosses courges, son cœur était dévoré d'envie. Elle n'avait jamais porté que des sabots de bois, que des robes arrangées par sa mère et ses sœurs, vêtemens communs dont les basques étaient cousues à la taille, et qui rappelaient ceux dont les anciens peintres habillaient la Sainte Vierge dans leurs tableaux.

Un miroir brisé était suspendu à l'une des murailles de l'étable. C'était Tonia, qui, pour son agrément, l'y avait mis; elle s'y regarda après avoir noué le châle doré autour de sa tête; ensuite elle le drapa sur ses épaules, prenant les airs d'une duchesse qui se rend au spectacle; puis, elle l'enroula de nouveau autour de sa tête et admira l'éclat que les replis soyeux de l'étoffe donnaient à sa peau fraîche et rosée.

Soudain, elle se sentit saisie à la gorge par un bras hâlé qui attira sa tête en arrière, tandis que de chaudes lèvres s'appuyaient sur les siennes.

— Linto! s'écria-t-elle d'une voix irritée et ravie en même temps, tout en repoussant le bras qui la tenait serrée. Linto était un beau garçon vigoureux, aux yeux noirs, qui la courtisait. Elle remit précipitamment le châle dans sa poche, pas assez vite cependant pour qu'il échappât aux regards de son amoureux.

— Où as-tu trouvé cette jolie chose? lui demanda-t-il.

Son caractère était aussi vif que ses regards.

— C'est une dame de la ville qui me l'a donnée, répondit Tonia; mais surtout, ne vas pas en parler; tu sais combien Camilla est jalouse.

— Hum! fit Linto. — Il n'était pas de cet avis; tout au contraire, il croyait Camilla très généreuse et très bonne. Mais il était très épris de Tonia, de Tonia dont la bouche était aussi fraîche qu'une rose; et ils étaient seuls dans l'étable sombre. Peu lui importait un mensonge de plus ou de moins. Il avait à songer à de plus agréables choses. Ils ne purent jouir, du reste que de peu d'instans de solitude, car le père de la jeune fille entra bruyamment, apportant sur ses épaules une grosse brassée d'herbe; dans les provinces italiennes on surveille de près les jeunes filles.

— Va-t'en d'ici, Linto! fit le père. Ce n'est pas le moment de conter des douceurs à Tonia; nous avons tout notre foin à faucher et à rapporter de l'autre côté de la colline et la pluie menace. Va travailler, toi, paresseuse!

La figure de Tonia s'assombrit, comme le ciel, dehors; mais elle n'osa pas désobéir. Son père la fit sortir de l'étable et marcher devant lui jusqu'au haut de la colline sur les versans de laquelle le vent faisait se balancer d'ici et de là les pampres des vignes. Linto, lui, s'en retourna indolemment chez ses parens; leur ferme se trouvait de l'autre côté d'un petit cours d'eau bordé d'un rideau de saules.

Sa bonne amie lui avait menti; il ne pensa pas deux fois à ce fait. Qui donc se préoccupe des mensonges dans un pays où le mensonge est comme le pain quotidien? Seulement, il se dit: « Si c'est un homme qui lui a fait cadeau de ce fichu jaune, et si je viens à découvrir son nom, je lui ferai tâter de mon couteau! » C'était sur l'un des contreforts des montagnes dites de Carrara qu'étaient situés ces terrains, ils étaient même un peu en contrebas, en sorte que le jour ne s'y levait que tard; à cette heure, cependant, la matinée était assez avancée pour que l'on pût voir briller la mer dans le sud-ouest, et s'élever les brouillards qui s'étendent au-dessus des marécages et des rivières argentées dont les noms d'Arno et de Serchio sont si chers aux poètes.

Les divers aspects de la campagne environnante étaient merveilleux, surtout au coucher du soleil; et pourtant ni Linto, ni Tonia n'avaient l'idée de les contempler.

Linto s'en alla arroser de purin de jeunes plants de choux-fleurs, tandis que Tonia emportait les foins, jusqu'à ce qu'elle fut baignée de sueur, de grosses gouttes inondant sa figure et sa chemise de chanvre. Sans se soucier des mauvaises odeurs qui lui montaient aux narines, il pensait beaucoup à Tonia; il se deman-

dait de quelle manière il pourrait obtenir de ses parens leur consentement à son mariage; car le nombre des bouches à nourrir chez lui était déjà considérable; il était le cadet de douze enfans et le septième des garçons. Quant à elle, tout en fauchant et en râtelant de grosses brassées de foin qu'elle portait sur sa tête jusqu'à l'endroit où les pauvres vaches entre les brancards du char, muselées, sous le joug, torturées par le lait, mugissaient après leurs petits, elle ne pensait qu'à ce châle qui n'avait pas quitté sa poche. Personne ne possède de bœufs, ni de chevaux, dans ces districts; les vaches y font tous les travaux; puis, lorsqu'elles sont à bout de forces, on les emmène chez le boucher qui les abat et les détaille, car la terre n'a été créée que pour l'homme.

Tout l'après-midi, Tonia songea à ce qu'elle pourrait bien faire de sa jolie trouvaille. Elle n'osait pas la garder longtemps sur elle; car sa mère retournait fréquemment les poches de ses filles pour voir si elles ne contenaient rien qui ne dût pas y être : fruits dérobés, menue monnaie cachée, fanfreluches volées ou cadeaux d'amoureux inavoués. Si sa mère découvrait ce châle, elle irait certainement le reporter le lendemain au commissariat de police à la ville, non tant par honnêteté que par appréhension des conséquences; Tonia le savait bien. La seule personne à qui elle eût pu demander conseil étant absente, elle cacha son trésor dans une seille vide et le recouvrit de paille, se fiant à sa bonne étoile, non sans quelque inquiétude; ce qu'il nous plaît d'appeler en effet la confiance dans notre bonne étoile, n'est en réalité que la crainte du mauvais sort.

Au moment du souper, Linto vint à travers champs pour fumer avec les frères de Tonia : elle craignait qu'il ne parlât de ce qu'il avait vu, aussi n'éprouva-t-elle aucun plaisir à se trouver avec lui et répondit-elle froidement à ses plaisanteries. Lorsqu'elle fut montée se coucher, elle ne parvint pas, quoique fatiguée, à s'endormir, la pensée du châle qui était caché dans la seille, près du puits, la poursuivait. Des rats pourraient le ronger, des chats le déchirer, des poules y venir pondre leurs œufs, la pluie tomber dessus; qu'elle avait donc été folle de ne pas le mettre à couvert! Elle se leva et tenta de descendre par l'échelle qui tenait lieu d'escalier pour sortir et l'aller voir; mais sa mère ayant entendu à travers la muraille le bruit qu'elle faisait, demanda à haute voix qui remuait. Tonia se recoucha précipitamment sur son grabat et n'osa plus bouger jusqu'au moment où, la cloche des ma-

tines se faisant entendre par delà les collines, chacun se réveillait et se levait.

Sous prétexte de chercher des œufs, et sans que personne la remarquât, elle alla reprendre son trésor dans la seille et le remit dans sa poche. Il était en très bon état; seules, quelques brindilles de paille s'y étaient attachées. « *Nonno* saura me dire ce que je dois en faire », pensa-t-elle, en rapportant quelques œufs qu'elle avait effectivement trouvés, et qu'elle remit à sa mère avec tous les dehors d'une honnêteté étudiée.

Son grand-père revint pendant les heures tranquilles et fraîches de la matinée, ramené par les meuniers sur une charretée de sacs que traînaient deux buffles; mais, de tout le matin, elle ne put pas échanger deux paroles avec lui. Ce ne fut qu'après le repas de midi qu'elle put le voir seul, derrière l'étable, alors qu'il fumait sa pipe dans un coin ombreux où croissaient des buissons de myrtes. C'était un vieillard qui, pendant vingt années de sa vie passée, s'était, par goût, livré à la contrebande sur cette lointaine mer bleue qui étincelait sous le soleil dans le sud-est. Il se montrait très fier de cette période de son existence, ainsi que des hommes qu'il avait tués à cette époque, qu'il avait « refroidis », comme il disait dans son langage imagé. Il était cassé en deux et le hâle l'avait rendu aussi noir qu'un morceau de charbon; mais ses yeux avaient conservé toute leur vivacité, et il jouissait encore de toutes ses facultés; ses enfans et ses petits-enfans, au nombre desquels se trouvait Tonia, le considéraient de fait comme un oracle. Il se moquait d'eux tous, les traitait de poules mouillées, d'absurdes poltrons, dont les plus grands exploits étaient des querelles de cabaret.

Au temps où il était contrebandier, le vieillard avait appris à connaître un grand nombre de marchandises et, lorsque Tonia lui eut montré le châle, il en reconnut immédiatement la fabrication et l'estima à sa juste valeur.

— Vends-le, ma petite, vends-le, lui dit-il. C'est joli; ça vient des Indes.

— Mais je veux le garder, *nonno*. J'aimerais le mettre dimanche prochain, pour aller à l'église, répondit-elle d'une voix que les larmes faisaient trembler. J'ai pensé que je dirais que c'était toi qui me l'avais donné.

— Ils ne seraient pas si bêtes que de le croire, répliqua le vieillard. Ils savent bien que je n'ai que l'argent de mon tabac et

que je n'irai pas en dépenser un sou pour toi; s'ils me croyaient capable de le faire, ils ne me donneraient plus rien. Vends-le! vends-le!

— Non! sanglotait Tonia.

Le vieillard se mit à ricaner.

— Tu as de mon sang dans les veines, toi! Tu aimes ce qui nous vient de la main gauche. Où l'as-tu trouvé, Tonia?

— Dans nos vignes; il est bien à moi.

— Il doit appartenir à cette princesse étrangère qui demeure par là-bas, je pense; elle se promène de temps en temps de nos côtés. Reporte-le-lui; elle te donnera quelque chose, suggéra le grand-père; mais Tonia continuait à sangloter nerveusement :

— Non! non! non!

Elle tenait passionnément à son trésor. Pour elle, la possession valait titre. Elle s'était sentie si jolie lorsqu'elle avait mis ce châle, dont les replis dorés seyaient si bien à ses cheveux sombres, à son teint frais comme une pêche. Le peu de tendresse que le vieillard avait encore au cœur, c'était à elle qu'il le donnait. Il tourna et retourna l'affaire dans son esprit.

— Porte-le au Mont-de-piété, fit-il enfin. Il sera en sécurité là, tu en retireras un peu d'argent, et tu le reprendras quand cela te conviendra, au bout d'un certain temps, quand il n'y aura plus rien à craindre. Tu vas demain en ville avec les salades. Échappe-toi seule, et cours au *Presto*.

Le *Presto* était le bureau de prêts sur gages. Dans toutes les villes, on trouve des succursales de cette respectable institution.

— Donne un faux nom, ajouta-t-il, et couds à l'intérieur de ta chemise le billet qu'on te remettra.

Tonia restait indécise, prêtant l'oreille anxieusement à tous les bruits, ne cessant de tordre son tablier. Elle se demandait comment elle pourrait arriver à trouver le *Presto* dans cette ville qu'elle ne connaissait pas bien, à l'exception de la place du marché qui se trouvait hors des portes, au milieu des ruines d'un amphithéâtre latin.

— Mets-le en gage, dit le vieillard en bourrant de nouveau sa pipe. Ici, tu ne peux pas le cacher. On t'en donnera cinq francs au Mont-de-Piété et il ne t'en appartiendra pas moins.

— Cinq francs! fit Tonia avec un profond soupir; jamais elle n'avait possédé un seul franc de toute sa vie.

— Dix peut-être, à cause des fils d'or, il y en a beaucoup, lui

dit son conseiller. Sa vue avait baissé; mais il s'y connaissait encore en objets de prix, lorsqu'il avait l'occasion d'en voir.

— Il n'y a pas de crainte à avoir? demanda Tonia.

— Jamais de la vie! répondit *nonno*. On ne vous pose pas de questions au *Presto*. On ne vous en demande pas plus long que ne m'en demandaient, sur la provenance des soies et des eaux-de-vie françaises, les belles gens à qui j'en apportais autrefois. Mais, prends garde que ton père ne voie pas ce châle, ajouta-t-il, c'est un vieux capon; il n'a pas plus de cœur qu'une mouche; tous les hommes qui savent lire sont des peureux comme ça!

Quoique tranquillisée, Tonia était encore nerveuse. Elle se rendait compte qu'il aurait mieux valu remettre le châle à ses parens et les laisser en faire ce qu'ils jugeraient bon; mais elle ne pouvait se résoudre à s'en séparer. A quoi cela aurait-il servi qu'elle eût fait cette trouvaille, si elle n'en devait retirer aucun profit, aucun plaisir? Gagner quelque argent avec ce châle, tout en en restant la propriétaire, c'était bien là l'usage le plus avantageux qu'elle en pouvait faire. Il n'y avait que *nonno* pour trouver des moyens aussi habiles. Il avait beau être myope, paralysé, il avait beau avoir déjà un pied dans la tombe, et ne pas toujours bien savoir ce qu'il disait, tout vieux qu'il fût, il n'en était pas moins le plus rusé de tous.

Le respect de la vieillesse n'est pas une vertu courante en Italie; mais *nonno* était si fin et si cruel qu'il forçait ses descendans à le respecter. Tous les habitans de la colline savaient que, dans son jeune âge, il ne se faisait pas plus de scrupule de poignarder un espion, ou d'étrangler un douanier, que d'écraser une grenouille ou un escargot; et cependant, il avait toujours su s'y prendre si habilement qu'il n'avait pas passé une seule heure en prison. Ses camarades y étaient allés à sa place, comme il le rappelait fréquemment, avec un sourire narquois.

Le vieux préférait Tonia à Camilla; Camilla avait peur de lui et le laissait voir; elle tremblait au récit des aventures de sa vie de contrebandier, et, lorsqu'il disait en ricanant : *Li freddo* (Je les ai refroidis), elle pâlissait et s'éloignait. Tonia, au contraire, partageait sa gaîté et ne se lassait pas de l'écouter avec un intérêt soutenu, lorsque, pour la vingtième fois, il racontait comment il avait, avec la crosse de son fusil, fait sauter la cervelle d'un jeune garde des côtes sur le pont d'un lougre et comment, cer-

taine nuit d'été brûlante, sur la plage, à la lueur des étoiles, il avait, d'un coup de son couteau, tranché la gorge à un mouchard.

— Ah ! c'était le bon temps, ça, faisait-il, les hommes étaient des hommes, alors ! Et Tonia buvait toujours ses paroles ; elle aurait aimé vivre en ce temps-là ; elle aurait aimé voir le sang couler parmi les galets.

On se donnait encore fréquemment des coups de poignard ; il ne se passait pas de foire aux bestiaux, de marché aux chevaux sans qu'on se querellât. Presque chaque année, se dressaient, sur le gazon, le long de la grande route, de nouvelles croix noires, grossièrement taillées dans du sapin, indiquant la place où un meurtre avait été commis. Un mois à peine auparavant, un homme des environs contre lequel on éprouvait des sentimens d'hostilité, avait été tué d'un coup de fusil, comme il traversait en voiture un bois de pins ; et, grâce à la sympathie qu'il avait rencontrée dans le peuple, son assassin avait réussi à échapper aux poursuites de la justice. Mais ces choses-là paraissaient triviales à Tonia ; elle ne voyait pas commettre ces meurtres. Elle ne faisait qu'en entendre parler ; alors que, au temps de *nonno*, si elle l'en pouvait croire, les hommes n'auraient pas pu jouir en tout repos de leur pipe, si la lune, avant que l'aurore ne l'eût fait pâlir, n'avait pas vu, gisant, la face au ciel, sur le sable de la grève ou sur le thym des collines quelque ennemi ou quelque rival.

Cette nuit-là, Tonia cacha de nouveau le châle dans la seille et, pendant les premières heures qui suivirent son coucher, elle se tourna et se retourna fiévreusement sur son matelas. Toutes ses salades étaient coupées et empaquetées pour le marché ; il ne lui restait plus qu'à se lever à quatre heures et à partir avec son frère aîné pour la ville. Elle avait disposé les corbeilles qui contenaient les laitues et les endives tout près de la seille et, comme l'aurore était grise et sombre, elle n'eut aucune difficulté à prendre le châle sans qu'on s'en aperçût et à le remettre dans sa poche à un moment où personne, à part le chat, ne se trouvait auprès d'elle.

— Achète-moi du fil à coudre au magasin, Tonia ! lui cria sa sœur Camilla, en ouvrant une croisée dans l'ombre. Cette voix fit sursauter Tonia et la glaça d'effroi ; mais la demande était la bienvenue, car elle lui fournissait un prétexte pour s'en aller dans les rues. Quelques instans plus tard, elle était en route avec Domenico, son troisième frère, balançant sur sa tête sa grande

corbeille semblable à un plateau, ses pieds s'appuyant fermement sur le sol dans leurs *zoccoli* de bois; le jeune garçon portait sur son dos une hotte pleine de choux et de courges. Il faisait sombre, c'était à peine si l'on voyait briller les étoiles, car le temps était couvert.

Sortant de l'ombre qui régnait entre les ceps de vigne, Linto s'élança en criant : « Je viens, moi aussi, tu sais ! » Et il franchit le fossé d'un bond.

Il ne faisait pas encore assez clair pour qu'il pût distinguer le visage de la jeune fille, sans quoi il eût remarqué son expression déconcertée. Comment arriverait-elle à se débarrasser de lui en ville ? Il était si gai lui-même qu'il ne s'aperçut pas que sa fiancée ne répondait pas à ses salutations. Il avait à porter à raccommoder une pompe rotatoire cassée, et il s'était ingénié à remettre cette course jusqu'au jour où elle pourrait coïncider avec celle de Tonia.

Leurs sabots de bois franchissaient rapidement les kilomètres; à mesure qu'ils avançaient cependant, les lueurs de l'aurore grandissaient et, avant qu'ils eussent atteint la porte de la ville, le jour était venu. Comme les autres paysans qui se trouvaient là, ils durent se soumettre à la longue attente inutile sur la route; comme les autres, ils eurent à endurer l'insolence et l'injustice des employés de l'octroi; comme les autres, ils furent obligés de supporter la faim, la soif, la fatigue, la vaine inaction, et la matinée était déjà chaude, lorsqu'ils furent enfin libres de franchir le tourniquet du péage et de se rendre au marché.

Tonia n'aurait pas confié le soin de vendre ses salades à son frère, non plus qu'à son fiancé. En ce qui concerne nos intérêts personnels, il vaut mieux ne pas s'en remettre à ceux qui nous sont le plus proches et le plus chers. La jeune fille s'entendait à merveille à bien vendre ses légumes; elle savait ne laisser voir que le dessus du panier et réussissait à tirer un centime de plus que ses voisines de ce qui valait un centime de moins. Linto s'étant déchargé de sa pompe, était revenu et admirait la rapidité avec laquelle se vidait la corbeille de la jeune fille.

— Viens prendre un verre avec moi, lui dit-il à l'oreille; c'est moi qui paye. Viens ! Nous regarderons les magasins avant de nous en retourner à la maison.

Elle ne refusa pas d'aller boire les deux sous de vin qu'il lui offrait, et, les verres vides, elle consentit à faire une promenade

pour voir les magasins, petites boutiques très ordinaires qui lui semblaient autant de palais merveilleux. Mais, tout le temps, elle se demandait comment elle pourrait arriver à se débarrasser de Linto. Son frère était resté au marché, ayant encore à vendre la moitié d'une corbeille de choux. Linto, ne s'imaginant pas que Tonia pût ne pas se plaire en sa compagnie, se tenait tout près d'elle, son chapeau planté en arrière sur la tête, sa figure brune colorée par le vin qu'il venait de boire. Enfin, en face de la cathédrale, la fortune fut propice à la jeune fille; il y avait foule autour d'un charlatan, et Linto se faufila au beau milieu de la cohue, très désireux d'attraper quelque chose pour rien. Elle lui faussa compagnie, se hâta de faire le tour de la cathédrale derrière laquelle s'élevait le long bâtiment aux arcades grises dont *nonno* lui avait parlé. Elle n'était pas timide; elle demanda à une femme si c'était bien le Mont-de-piété de l'État. « Oui, oui ! » répondit la femme. « Avez-vous quelque chose à mettre en gage ? Je me chargerai de la commission, si vous voulez ! »

Tonia secoua la tête et franchit seule la grande arcade triste de ce temple de Plutus que régit paternellement le gouvernement. Elle se joignit à une file de gens anxieux, à la figure morne, dont quelques-uns étaient mal vêtus, d'autres, assez bien, mais qui tous portaient empreints sur leurs visages les stigmates du chagrin et de la misère. Elle ne leur donna pas une pensée; elle serrait à deux mains son trésor, sous son tablier. Les deux gendarmes qui se tenaient à chaque extrémité du passage l'intimidaient. Elle ne se rendait pas compte du temps qui passait, mais il lui sembla que plus d'une heure s'était écoulée avant que son tour vînt de se présenter devant le guichet. Son cœur défaillit lorsqu'elle remit à l'inspecteur le précieux châle. Elle s'imaginait que l'un des gendarmes l'observait d'un air étrange; on lui demanda son nom, elle en balbutia un qui n'était pas le sien. Le châle ne lui fut pas rendu, on lui remit sept francs et une carte sur laquelle il y avait quelque chose d'écrit, puis, rapidement, elle fut amenée à une porte opposée à celle par laquelle elle était entrée. Les portes du *Presto* faisaient face au grand porche du Dôme, du côté du nord. Elle eut la bonne idée de franchir hâtivement les cent mètres de pavé qui séparaient les deux édifices, de pénétrer dans la cathédrale, qu'elle traversa du nord au sud pour ressortir sur la place. Elle avait noué dans un coin de son mouchoir la monnaie de cuivre qui représentait le prix de ses salades; quant à la somme qu'elle

venait de percevoir sur le châle, elle l'avait glissée en sûreté sous son corset raide, pendant un instant d'arrêt dans un des bas-côtés de la nef. Elle en avait distrait un franc qu'elle réservait pour acheter du tabac. Quel sage conseiller avait été *nonno!* Comme il avait bien su penser à tout! Au moment où elle laissait retomber derrière elle la lourde portière de cuir et sortait, éblouie par l'éclat du soleil, Linto s'élança vers elle, en poussant un cri de joie.

— Bonté du ciel, Tonia! où es-tu donc restée si longtemps?

— Je suis allée à la messe, lui répondit-elle d'une voix sévère. Tu étais si captivé par les tours de ce charlatan que tu ne m'as même pas vue te quitter.

— Qu'avais-tu besoin d'aller à la messe? La messe n'est pas obligatoire aujourd'hui.

— Elle l'est tous les jours pour ceux qui sont bien pensans. Viens, allons-nous-en à la maison.

Linto se sentait tout confus; mais l'acte avoué par Tonia n'était pas de nature à lui déplaire: les femmes pieuses sont aussi salutaires à leurs maris que le soufre l'est aux vins.

Ils trouvèrent Domenico tout ennuyé de n'avoir pu se débarrasser de ses choux qu'à des prix dérisoires, et ils s'en revinrent chez eux sur leurs jeunes et fortes jambes. Tonia, cependant, avant de quitter la ville, s'était arrêtée dans une boutique, près de la poterne, pour y acheter du fil à coudre et une once de tabac, payant cette seconde acquisition avec le franc qu'elle avait gardé hors de son corset, un franc de l'argent du *Presto*, car elle n'en avait pas d'autre.

« C'est une bonne fille! » pensait Linto et, comme Domenico marchait un peu en avant d'eux, il passa son bras autour des épaules de Tonia et l'embrassa de bon cœur.

Lorsqu'elle arriva chez elle, elle remit son tabac au vieillard, mais elle jugea inutile de lui dire le montant de la somme qu'on lui avait prêtée sur le châle.

— On ne m'a donné que trois francs, dit-elle lorsqu'ils se furent rejoints secrètement derrière l'étable; mais j'ai dépensé un franc six sous pour ton tabac.

— Fais-moi voir la carte, fit le vieillard d'une voix défiante; mais il avait la vue très basse et ne put pas lire les chiffres; il fut obligé de s'en rapporter à sa petite-fille. Du reste, pour le moment, il était facile à contenter, enchanté qu'il était de la perspicacité dont il avait fait preuve en envoyant Tonia au *Presto*.

Pendant quelques jours, Tonia fut aussi satisfaite que lui. Elle possédait six billets d'un franc cousus dans sa chemise et le joli châle était en sûreté, là-bas, en ville. Elle était très fière d'elle-même; elle fut grossière à l'égard de sa mère, impertinente envers ses sœurs, méchante pour les enfans et autoritaire envers Linto; elle se donnait les airs d'une personne dont la position sociale s'est améliorée. Elle s'admirait de sa finesse, et se considérait comme la propriétaire d'une fortune. Elle marchait en portant la tête si haute que ses frères lui demandèrent s'il ne serait pas prudent de surélever le linteau de la porte pour elle; mais elle ne prenait pas la peine de répondre à d'aussi sottes plaisanteries. Elle tourmenta le chat, les poulets et les porcs; car, à s'être vue avec un châle de soie autour de la tête, elle avait compris qu'elle était trop distinguée pour se livrer aux travaux de la ferme. Linto commençait à mettre en doute sa piété, tout au moins comprenait-il que ce sentiment n'incitait pas la jeune fille à se montrer douce pour autrui; mais il l'aimait! et chaque soir, cependant que les rossignols chantaient dans les buissons de myrtes et les merles sur les noyers, il traversait les champs pour venir s'asseoir à côté d'elle sur le banc, ou pour aller se promener avec elle au clair de la lune.

— Ce Linto est un bon garçon, disait le père de Tonia. Je pense qu'ils pourront se marier à la Toussaint.

Linto savait que dans sa famille on était du même avis; quoiqu'il fût bien jeune, ses aînés, qui avaient l'intention d'émigrer à la Plata, étaient disposés à lui abandonner leur part d'héritage, moyennant un peu d'argent comptant dont ils avaient besoin pour payer les frais de leur voyage et leur équipement. Mais Tonia, elle, commençait à hésiter. Cette somme qu'elle portait sur son sein lui faisait entrevoir mille choses préférables à son union avec Linto. Elle détestait l'obligation dans laquelle elle se trouvait de faire la lessive, d'arracher les mauvaises herbes, de détruire les limaces, d'aller battre le linge à la rivière, de l'étendre sur les buissons pour le faire sécher, de cueillir des pois, de couper des genêts, d'ameulonner les bruyères; de fait, elle maudissait chacune des tâches quotidiennes auxquelles elle était astreinte; car le travail lui rendait les mains dures et calleuses et le soleil lui gâtait le teint. La seule chose à laquelle elle se complût, était de demeurer bien tranquillement assise en haut, dans sa mansarde, à tisser du chanvre; elle pouvait alors poser son métier

sur ses genoux et se laisser aller à rêver à tout ce que le monde tenait en réserve d'agréable, si elle arrivait jamais à y avoir accès. Le mécontentement était entré dans son cœur et le rongeait, comme le phylloxera gâte les vignes les plus saines.

Mais au bout de quelques jours de satisfaction, d'enthousiasme, elle commença à perdre de sa morgue et de son heureuse tranquillité. Après tout, enfermé qu'il était au *Presto*, loin d'elle, ce châle ne pouvait lui procurer aucun plaisir; et elle n'avait que faire de son argent puisqu'elle n'osait pas le dépenser.

— Qu'as-tu donc, Tonia? lui demanda à plusieurs reprises et affectueusement sa sœur; mais Tonia repoussait ses avances avec impatience :

— Ne peux-tu donc pas me laisser tranquille? Tu es toujours à vous bourdonner aux oreilles, comme une mouche.

Nonno même ne lui paraissait plus infaillible. Mentalement, elle le traitait de « vieux radoteur ». Lorsqu'il eut achevé de fumer le tabac qu'elle lui avait donné, il lui pinça l'oreille :

— Tu devrais dégager ce châle et le vendre, lui dit-il. Que me donneras-tu pour que je tienne ma langue? *Nonno* est muet, ma mignonne; mais, remplis-lui sa pipe! Remplis-la-lui aussi souvent qu'elle sera vide, si tu veux qu'il reste muet!

Tonia commença à comprendre le mal que pourrait lui faire le vieux héros en parlant, si elle ne se prêtait pas à ses caprices. Il l'aimait bien sans doute, autant du moins que sa nature égoïste le lui permettait; mais il lui préférait encore du bon tabac. Il avait fumé les meilleurs tabacs autrefois, lorsque son brigantin faisait voile sur cette lumineuse étendue de mer que l'on voyait dans le sud-est; et il savait très bien que ce que lui fournissait sa famille en guise de tabac, ce n'était que de la paille hachée et du fumier sec. Tonia n'arrivait pas à découvrir par quel moyen elle pourrait se procurer de l'argent. Lorsqu'elle allait au marché, son père fixait un prix pour chacun des légumes qu'elle emportait, et il lui fallait à son retour rendre tout l'argent qu'elle avait gagné et montrer les légumes qu'elle n'avait pas vendus. Il lui était impossible par conséquent de s'approprier un centime, à moins de vendre ses légumes à des prix supérieurs à ceux que son père avait fixés, ce qui n'était pas souvent faisable; et quand par hasard cela lui arrivait, l'un de ses frères se tenait toujours auprès d'elle, et savait quelles sommes elle avait reçues.

Aussi fut-elle obligée, pour procurer du tabac à son grand-

père, d'avoir encore recours à l'argent du *Presto*, et cela de plus en plus souvent, jusqu'au moment où il ne lui resta presque rien.

Son désir de ravoir le châle s'aiguisait chaque jour davantage; mais elle craignait qu'on ne la vît retourner au *Presto*; d'ailleurs, il lui fallait avoir les sept francs qu'on lui avait prêtés et quelque chose de plus pour payer les intérêts, avant de pouvoir songer à le dégager. Et où le garderait-elle, lorsque, de nouveau, il serait en sa possession? Il lui faudrait payer d'audace, le montrer, et raconter quelque histoire tendant à faire croire qu'un ami le lui avait donné; mais sa famille n'accordait pas beaucoup de crédit à ses histoires, on en avait déjà entendu un trop grand nombre. Et Linto, dont la jalousie était si facilement mise en éveil, lui poserait certainement bon nombre de questions embarrassantes, si sa curiosité était un jour excitée.

— Remplis ma pipe! Antonietta! lui disait son grand-père, en la menaçant de cette pipe; et elle comprenait le sens de cette phrase. Apporte-moi du bon tabac, ou je raconte tout!

Elle en vint à le prendre en horreur. Elle ne pouvait plus supporter de le voir déambuler de son pas alourdi à travers les vignes, ou s'asseoir contre la muraille de l'étable et la dévisager de ses petits yeux noirs et perçans comme des vrilles, dont les regards semblaient pénétrer au fond de son esprit.

— Achète-moi du bon tabac pour *nonno*, dit-elle à son fiancé.

Linto fit des difficultés : le bon tabac était très cher; puis enfin, dans le dessein de lui être agréable, il acheta une demi-once du meilleur tabac qu'il put trouver; mais, désireux de se faire bienvenir du vieillard, il le lui remit lui-même, certain jour qu'il le trouva au soleil, l'échine courbée en deux.

— Il sait maintenant que c'est toi qui l'as acheté! s'écria Tonia, avec des larmes dans la voix.

— Pourquoi ne le saurait-il pas? demanda Linto. Peut-être cela le fera-t-il m'aimer. N'était-ce pas à cette fin que tu m'avais dit d'acheter ce tabac?

— Si, si! fit-elle avec impatience, mais je tenais à lui en donner moi-même un peu.

— Ma pauvre Tonia! dit Linto tristement. Je tâcherai d'en acheter de nouveau la semaine prochaine. Je n'avais pas pensé à cela; mais, pour le moment, il ne me reste plus un sou.

— Quel bêta! pensa Tonia. Elle n'avait aucune patience avec les personnes qui ne la comprenaient pas à demi-mot, qui ne sai-

sissaient pas les sous-entendus au vol, comme les engoulevens doivent gober les moucherons.

— Tonia est sans cesse en colère contre moi ! dit mélancoliquement le jeune homme à Camilla, qui lui répondit en souriant :

— Les amoureux ne sont jamais satisfaits, Linto !

— Hem ! fit le jeune homme. Il doutait de l'amour de Tonia ; il avait vaguement l'idée que, s'il se trouvait aux environs quelque prétendant plus fortuné que lui, Tonia aurait vite fait de le renvoyer à ses affaires, quoique, capricieuse, elle fût à sa manière amoureuse de lui.

« Ma mère a peut-être raison, pensa-t-il ; Camilla est la fleur de lin, Tonia le coquelicot. » Sans y jamais bien prendre garde, il avait fréquemment entendu faire cette comparaison chez lui, où l'on préférait l'aînée des deux jeunes filles.

Quand le soir tomba, *nonno* dit malicieusement à Tonia :

— Linto m'a apporté de bien bon tabac. J'ai envie de lui dire, ma petite, ce que tu as cousu après ta chemise. Fi ! la méchante sans cœur ! Plaindre son tabac à un pauvre homme !

— Tu fumes toute la journée ! répondit Tonia, perdant patience, quoiqu'elle fût glacée d'épouvante.

— De la paille coupée ! grommelait *nonno*. Avant que d'en finir, il entendait obtenir d'elle une quantité suffisante de bon tabac pour en avoir jusqu'à l'hiver, et, jusqu'au moment où y eurent passé tous les francs du *Presto*, Tonia lui en fournit.

La jeune fille souhaitait de ne jamais avoir vu le châle ; la peur faisait pâlir l'éclat de ses joues ; car elle connaissait son grand-père, elle savait que, si faibles que fussent ses jambes, si courte que fût sa mémoire, il se cramponnait à ses idées avec la même ténacité qu'un chat se cramponne à la branche sur laquelle se trouve un nid. Elle était persuadée que, le jour où il n'aurait plus de tabac, il s'en vengerait sur elle.

Son père était sacristain de l'église paroissiale, et la tenue des écritures, l'achat des cierges, des oublies, du pain, des balais, de tout ce qui était nécessaire aux besoins du culte, rentraient au nombre de ses devoirs de sacristain. Il rendait compte de ces différentes dépenses au vicaire et à la commune. Il gardait dans un sac une partie de l'argent de l'église ; ce sac était serré dans une boîte fermée à clef qu'il avait cachée dans le large foyer d'une cheminée hors d'usage située sur le derrière de la maison. C'était la crainte des rôdeurs et des mendians qui lui avait fait déposer

cet argent dans cet endroit ; mais cette cachette n'était un secret pour aucun des membres de la famille et chacun d'eux savait que la clef du coffre était dans la boîte à sel.

Tonia attendit qu'une occasion se présentât à elle de rester seule à garder la maison, en tissant de l'étoffe, pendant que tous les siens étaient occupés dans les champs les plus éloignés. Elle alla prendre alors dans le placard de la cuisine la clef du coffre qu'elle tira de la cheminée ; elle l'ouvrit et s'empara tout d'abord de quatre francs, puis, de six autres francs qui se trouvaient dans le sac ; cela lui semblait dommage de rien laisser, aussi prit-elle encore deux francs ; il n'en restait plus que deux : ceux-là aussi, elle les prit, puis, en toute hâte, elle replaça le coffre et la clef à leur place. Ayant serré l'argent dans son sein, elle remonta à son métier, et lorsque ses parens revinrent à la maison, affamés et harassés de chaleur, elle était assise à sa fenêtre et tissait diligemment. Le jour suivant, elle acheta du tabac pour son grand-père, le meilleur qu'elle put trouver au village.

— Tu es une bonne fille, Tonia, une bonne fille ! fit le vieux. Je ne dirai rien.

Heureusement pour elle, son père n'avait pas besoin de recourir en ce moment à la bourse de paroisse ; toutes les emplettes que nécessitait l'entretien de l'église avaient été faites et il n'ouvrait le coffre que lorsqu'un besoin se présentait. Mais la date de la Fête-Dieu approchait, elle tombait, cet été-là, le 20 juin ; pour pourvoir aux préparatifs de cette fête, il serait certainement obligé d'ouvrir la bourse. A cette pensée, Tonia tremblait d'épouvante; mais on n'était encore qu'au 7 juin. Elle se disait que, d'une manière ou d'une autre, avant que le moment vînt, elle remettrait dans la boîte la somme qu'elle y avait prise. Quelques vagues scrupules l'empêchèrent en cette occurrence de demander aide aux saints; mais elle n'en égrenait pas moins son chapelet et disait ses *Pater*.

Elle était à tel point absorbée par ses propres affaires qu'elle faisait mal tout ce qu'elle avait à faire : elle embrouillait ses fils en tissant, oubliait de donner à manger aux porcs, renversait son lait en le portant, ce qui lui valait de sévères réprimandes des siens. Mais elle se rebiffait avec mépris contre les gronderies ou n'y prenait pas garde. Les siens lui semblaient autant de fous, de se désoler ainsi qu'ils le faisaient d'un vase cassé, ou d'une auge vide.

Après qu'elle eut acheté le tabac, il lui resta encore suffisamment d'argent volé pour dégager le châle au *Presto*; mais la question qui la tourmentait était de savoir comment elle devait s'y prendre pour arriver à le faire sans que l'on s'en doutât; car sa mère, lui trouvant des allures singulières, était allée elle-même, ces derniers jours, vendre ses choux et ses salades.

Ce n'était même pas sans quelque danger qu'elle avait pu acheter du tabac au village; car, si on avait entendu parler de cette acquisition dans sa famille, on l'aurait sûrement questionnée sur la provenance de l'argent. Elle n'aurait pas pu dire qu'elle l'avait reçu de *nonno*, car le vieillard n'avait jamais un rouge liard dans sa poche : l'admiration filiale que lui témoignaient ses enfans n'était jamais allée jusqu'à leur faire lui donner un sou. Dans les familles de paysans, on considère les vieillards comme de vieux troncs d'arbres qu'il serait infiniment préférable d'abattre et de jeter au feu, si la loi ne s'y opposait pas. Le superbe passé de *nonno*, au temps où il était contrebandier, lui valait d'être respecté par les siens; mais ce respect n'allait pas jusqu'à leur faire lui remplir les poches de bon argent sonnant.

En la cajolant, Tonia aurait pu obtenir de sa mère la permission d'aller en ville; elle aurait même pu y aller sans y être autorisée, car on était accoutumé à sa désobéissance; mais elle ne tenait pas à retourner au *Presto*; elle redoutait d'avoir à affronter encore la surveillance des gendarmes, les regards soupçonneux des experts et des commis qui se trouvaient derrière les guichets. Elle s'en était bien tirée une première fois, c'était pur hasard cependant, elle le sentait bien; une autre fois, on ne manquerait pas de la questionner. C'est alors que ne sachant plus de quel bois faire flèche, mais se souvenant, d'autre part, de l'affection que sa sœur lui portait, de la confiance que l'on pouvait avoir en elle, elle lui communiqua une partie de la vérité, tout juste ce qu'il en fallait pour s'acquérir son aide et se gagner sa sympathie.

Elle lui raconta que ce châle lui avait été donné par la dame étrangère qui vivait à la villa ducale. C'était sur les conseils de son grand-père qu'elle l'avait mis en gage, dans la crainte que ses parens ne le lui enlevassent, le trouvant trop joli pour qu'elle le portât; elle ajouta qu'elle ne s'était pas séparée de l'argent qu'on lui avait remis en échange et que, si elle désirait retirer son gage maintenant et le vendre, c'était afin de pouvoir acheter une robe de noce avec

la somme que cette vente lui rapporterait. Camilla consentirait-elle à aller chercher ce châle pour elle? Jamais leurs parens ne la soupçonneraient, elle, de faire quoi que ce fût de mal.

Camilla était fort simple d'esprit et n'avait guère d'imagination; elle n'en trouva pas moins quelque chose de louche dans cette histoire et sentit fort bien que Tonia ne lui disait pas tout.

— La dame te l'a-t-elle vraiment donné? demanda-t-elle, défiante.

— Certainement, elle me l'a donné! répondit très fièrement Tonia. Je lui ai rendu maintes fois bien des services; je lui ai indiqué quels chemins elle devait prendre dans les bois, j'ai cueilli des fougères pour elle, et bien d'autres choses encore.

— Je ne savais pas que tu l'eusses jamais vue, répliqua Camilla, très surprise.

— Est-ce que tu t'imagines connaître toutes les personnes que je vois et savoir tout ce que je fais? demanda Tonia d'une voix arrogante. Si j'avais voulu m'en aller, cette dame m'aurait emmenée avec elle, ajouta-t-elle; car, de même que l'appétit vient en mangeant, lorsqu'on invente, on ne s'arrête plus.

— Mais tu ne t'en irais jamais loin de nous, tu ne quitterais pas Linto! s'écria Camilla avec effroi.

Tonia releva la tête d'un geste souverainement dédaigneux.

— Qui sait si un brillant sort ne m'attend pas dans le monde? Je suis belle, tu sais, et je suis fine!

— Oui, ma chérie! répondit Camilla, craintive encore, en acquiesçant doucement. Mais, n'aimes-tu donc pas Linto? ajouta-t-elle.

Tonia haussa les épaules.

— Tout cela, c'est des bêtises! fit-elle d'une voix sèche. Veux-tu ou ne veux-tu pas aller au *Presto*?

— J'irai, du moment où tu le désires tant, dit Camilla en hésitant; mais, je ne vois pas...

— Ne t'occupe pas de ça! Personne ne te demande de comprendre, fit Tonia. Maman te permettra d'aller en ville, tandis que, moi, elle ne me laisse aller nulle part. C'est la raison qui me décide à te demander de faire cette course pour moi.

— Tu es sûre que ce châle est bien à toi?

— Bien à moi! bien à moi! répliqua Tonia en contrefaisant la voix de sa sœur. Oui, il est bien à moi, et la dame m'avait offert un bracelet aussi; mais je n'ai pas voulu l'accepter, car on

aime à montrer à ces belles gens qu'on a son amour-propre, nous aussi !

Camilla la regarda avec une admiration décuplée ; le fait qu'elle eût parlé avec des princesses et qu'elle eût refusé d'en recevoir des bracelets, lui faisait placer sa sœur à une hauteur absolument inaccessible au reste des mortels ; elle en fut à tel point éblouie qu'elle en oublia de remarquer les contradictions du récit.

A la vérité, la perspective de la course qu'elle allait avoir à faire au *Presto* ne la réjouissait aucunement, car elle était timide de nature et facilement effarouchée. Elle était aussi très franche, et le secret que Tonia lui demandait d'observer lui était tout particulièrement désagréable. Elle prit néanmoins l'argent et le billet et consentit à se charger de cette ennuyeuse commission.

Il était une chose cependant que Tonia ne lui avait pas dite, dans la peur d'exciter ses craintes ; elle ne lui avait pas confessé avoir donné une fausse adresse et un faux nom.

Deux jours plus tard, Camilla s'en fut à la ville, emportant des salades et des cerises précoces ; elle était accompagnée du plus jeune de ses frères. Lorsqu'elle sortit de la cour, elle regarda Tonia et lui fit un signe de tête en se touchant la poitrine. Elle voulait dire par là qu'elle s'acquitterait fidèlement de la commission, et Tonia, qui empilait du fumier dans un coin, comprit le geste de sa sœur ; mais elle n'avait pas besoin de cette assurance, elle savait que Camilla était trop simple pour avoir jamais l'idée de tromper quelqu'un. Ah ! quelle haine elle avait du travail ! elle plantait rageusement sa fourche dans le fumier. A quoi cela lui servirait-il d'épouser Linto, du moment où c'était là le genre de besognes qui l'attendait ? Être toujours exposée au soleil et à la pluie, avoir toujours le dos courbé et les muscles tendus, se gâter sans cesse les ongles, s'abîmer le teint ! Quelle vie que celle des femmes de sa condition ! Dire que même enceintes, il leur fallait travailler autant que des hommes, plus encore qu'eux, autant que des vaches, et, pendant des années, c'était chaque année un nouvel enfant à allaiter. Quelle vie !

A ce moment, un grand cri retentit à ses oreilles : c'était son père qui sortait de la maison, tenant entre ses mains le coffre vide, et l'agitant en l'air, avec des hurlemens et des gestes de fou.

Tonia devint aussi pâle qu'une morte, elle comprit ce qui venait de se passer.

— Tonia! Tonia! criait-il. On a volé l'argent de l'église! Ah! que la peste étouffe celui qui a fait ce coup! Que les flammes éternelles le consument!

Sa femme sortit derrière lui, remplissant l'air de ses lamentations. Avec une merveilleuse présence d'esprit, Tonia sauta à bas de son fumier et joignit ses clameurs aux leurs, tout en simulant une surprise et une horreur admirablement feintes.

— Il y a vingt années que le coffre était au même endroit et pas une âme n'y avait jamais touché! s'exclamait son père. C'est un sacrilège. Pendant toute l'éternité, les feux de l'enfer dévoreront le voleur!

Malgré tout son courage, à l'entendre parler ainsi, Tonia se mit à trembler de la tête aux pieds; elle n'en continua pas moins à crier de toutes ses forces et ses parens ne purent croire de sa part qu'à de la sympathie et à de la crainte.

— Quand l'as-tu ouvert pour la dernière fois, père? lui demanda-t-elle, en claquant des dents.

— Oh! il y a dix jours tout au plus! répondit-il, en s'arrachant furieusement les cheveux. Je n'ai pas eu sujet de l'ouvrir depuis lors; mais la Fête-Dieu étant toute proche, je me suis dit : Il faut que je compte l'argent. La clef était dans la boîte à sel, le coffre fermé, parfaitement bien fermé; je l'ai ouvert, il ne contenait plus un sou! Tu as voulu donner à boire à ce colporteur, lundi dernier, dit-il rageusement, en se tournant vers sa femme; c'est lui qui a fait le coup, pour sûr!

Elle se défendit avec tout autant d'emportement :

— Un brave homme, qui vend de la ferblanterie depuis vingt ans, le long du chemin! Bien sûr que non, ça ne peut pas être lui; bien sûr que non! Mais, mercredi dernier, j'ai trouvé un vagabond assis sur le banc...

— Oui! oui! certainement, ce doit être cet individu-là qui a fait le coup, dit vivement Tonia. Un homme de mauvaise mine, à l'air louche. Il a demandé de vieilles croûtes de pain.

— Qu'est-ce que c'est? demanda le grand-père en se levant de la chaise adossée à la muraille sur laquelle il était assis, et en s'approchant d'eux péniblement, courbé sur sa canne.

— Père a trouvé vide la bourse de l'église! répondit Tonia.

Pendant un instant, les petits yeux perçans du vieillard ren-

contrèrent les yeux épouvantés de la jeune fille, dilatés par la peur et lui dirent aussi clairement que s'ils eussent parlé :

— Ah ! ah ! c'est de là que provenait mon tabac ! mais il ne prononça pas une parole qui pût la compromettre ; et ni l'un ni l'autre de ses parens n'eut un seul instant l'idée de la soupçonner. Seulement son père, un peu calmé, dit, en se grattant le front d'un air découragé : « Mais comment diable un étranger pouvait-il savoir que je cachais cette clef dans la boîte à sel ? »

A leurs appels et à leurs cris, les garçons qui étaient dans les champs étaient revenus, et une demi-douzaine de personnes qui passaient sur la grand'route, s'en allant au bois pour couper des bruyères et des broussailles, s'étaient approchées. Chacun s'exclamait, on discutait sans fin ; et, à devenir le héros de cette malheureuse aventure, le paysan se consolait presque de la perte de son argent. Tonia donnait toutes les démonstrations extérieures du plus vif chagrin ; sa terreur, qui était vraie, faisait abondamment couler ses larmes. Leur excitation à tous était telle, et le sujet les absorbait à tel point qu'aucun d'entre eux ne remarqua que Camilla n'était pas revenue, non plus que l'enfant qui l'avait accompagnée. Ce ne fut qu'à dix heures, au moment où ils allaient se mettre à manger quelque chose, comme d'habitude, que l'on s'aperçut de son absence. « Elle a été retenue au *Presto* », pensa Tonia ; et le cœur lui manqua soudain.

Comme ils étaient attablés autour de leur pain et de leur poisson salé, le père ne s'arrêtant pas de jurer contre les voleurs, le plus jeune des fils, celui qui avait accompagné Camilla, revint.

— Je ne peux pas arriver à retrouver Milla, dit-il, hors d'haleine et craignant d'être grondé. J'ai couru par toute la ville, et puis, j'avais si faim que j'ai pensé qu'il valait mieux revenir à la maison.

— Pourquoi l'as-tu quittée ? lui cria sa mère, en lui allongeant un soufflet.

— C'est elle qui m'a quitté, répliqua l'enfant en sanglotant. Elle est allée faire des commissions.

— Lui avais-tu donné des courses à faire ? demanda sa mère à Tonia.

— Non, maman ! répondit-elle innocemment. Elle a dû aller faire des emplettes pour les voisins.

C'était très improbable de la part de Camilla, qui était la ponctualité même ; elle ne faisait jamais que ce qu'on lui disait

de faire, ni plus ni moins. Cependant, ils terminèrent leur repas et, pour le punir, on ne donna au bambin que du pain, sans poisson salé.

Ils venaient de se lever de table, et se disposaient à retourner chacun à ses occupations, quand le père, frappé d'une pensée soudaine, dit en se frappant sur la cuisse :

— Que le diable m'emporte si je n'ai pas oublié de prévenir la police ! Ils ne découvriront pas le voleur, mais lorsqu'un vol a été commis et qu'on ne le déclare pas, on est mis à l'amende !

— C'est vrai, ça ! fit Tonia vivement. Sa figure était cachée sous son large mouchoir orange, qu'elle nouait autour de sa tête et rabattait sur ses yeux. Il te faut aller faire ta déclaration, père !

— Qui t'a demandé conseil ? répliqua le père d'une voix irritée. Il avait bon caractère ; mais la perte de l'argent de l'église le mettait hors de lui ; car, naturellement, il allait être obligé de rembourser cette somme de ses propres deniers, et déjà ses dettes dépassaient ses économies.

— Tu n'auras pas de peine à leur donner le signalement de ce vagabond, père, n'est-ce pas ? continua Tonia, officieusement zélée. Ça me serait facile, à moi : c'était un individu de petite taille, faible, à l'air louche, avec des cheveux roux, une chemise bleue et des pantalons de velours de coton tout déchirés. Je l'ai bien observé, va !

Le grand-père, qui l'écoutait parler de l'endroit où il fumait, ricana silencieusement : c'était bien là un rameau du vieux tronc, pensait-il, une fille courageuse et une fine langue ! Il était fier d'elle.

— Comment ce vagabond aurait-il pu savoir que la clef était dans la boîte à sel ? répliqua le père, mécontent et perplexe.

— La police le lui fera dire, répondit sa femme. Va te laver, Dario, et puis, tu iras leur en parler.

A ce moment, sur la route sèche qui passait derrière la ferme, on entendit des piétinemens de chevaux, un cliquetis de sabres et de chaînettes, et deux gendarmes franchirent la porte qui, de la route, amenait dans la cour en face de la maison. Dario s'élança au-devant d'eux, alarmé autant qu'ennuyé.

— J'allais justement vous en parler, messieurs, dit-il tout hors d'haleine, et craignant qu'ils ne le dénonçassent pour avoir différé la déclaration du vol dont, il en était persuadé, ils avaient entendu parler d'une manière à lui inconnue. Le vieillard et Tonia se re-

tirèrent dans l'ombre du foyer béant. *Nonno* avait eu, dans son temps, plus d'une violente altercation avec les représentans de la loi, et leur vue lui était toujours antipathique; quant à Tonia, lorsqu'elle aperçut leurs figures redoutées, elle sentit battre son cœur dans son corset à le faire éclater.

L'un des cavaliers, le brigadier, paraissait étonné.

— Pourquoi es-tu ici? dit-il, tu devrais aller en ville.

— Je sais bien que j'y devrais aller, monsieur, répondit piteusement Dario. Je ne faisais que manger un morceau avant de partir.

— Quel drôle de père tu fais! reprit le brigadier.

— Hein! Comment, monsieur? Dario pensait qu'il avait mal entendu. Il commença à leur raconter longuement et confusément le vol de l'argent de l'église. Les carabiniers manifestaient à l'écouter la même impatience qu'avaient leurs chevaux à secouer la tête sous les piqûres des mouches et des taons.

— Si on t'a volé quelque chose, fais-en la déclaration au commissariat, dit le brigadier, coupant court à son histoire. Tu peux t'attendre encore à d'autres ennuis. Tu n'as pas l'air de t'en douter. Ta fille aînée a été arrêtée en ville. Je suis venu te le dire, en ami. Vas-y immédiatement; car autrement, elle passerait la nuit au poste. Ce que je fais là est tout à fait opposé aux règlemens; mais il y a bon nombre d'années que je te connais.

Dario le regardait avec des yeux qui semblaient près de sortir de leur orbite.

— Camilla! ma Camilla arrêtée! dit-il convulsivement. Oh! il doit y avoir là-dessous quelque affreuse erreur, monsieur! Que pensent-ils qu'elle puisse avoir fait?

— Va voir! on te le dira à la questure. Si l'on t'a volé ici, raconte le vol par la même occasion. Ce pourrait être elle qui a fait ce coup-là aussi.

Ayant à faire leur ronde le long de la route solitaire qui passait à travers les bois, les gendarmes détournèrent la tête de leurs chevaux et sortirent de la cour. Dario se cramponnait aux étriers du brigadier et sa femme tirait la queue de sa monture en poussant des cris perçans; mais ils ne purent rien obtenir de plus que le conseil de se rendre en ville où ils verraient bien par eux-mêmes ce qu'il en était. Le brigadier était peiné lui-même des nouvelles qu'il venait de leur apporter, car il aimait bien Camilla; mais il craignait d'être mêlé à l'affaire et d'avoir de ce fait des ennuis avec les autorités. Sans ôter leurs habits de tra-

vail, le père et la mère partirent précipitamment, hors d'eux-mêmes d'angoisse; les larmes qui remplissaient leurs yeux coulaient sur leur figure sale et y creusaient de profonds sillons. Ils n'avaient pas donné l'ombre d'une pensée à Tonia, non plus qu'au vieillard, restés seuls l'un en face de l'autre.

Le grand-père ricanait.

— Tu as envoyé Milla là-bas, pour que ce fût elle qui essuyât le feu, eh, ma fille? Tu es une fine mouche, Tonia! Et c'est aussi toi qui as pris l'argent de ton père, que je meure si je me trompe! Sacrebleu, ma petite, ce n'est pas la peine de vouloir dissimuler avec moi! J'ai su ce que tu faisais, et je n'ai rien dit, n'est-ce pas? Je suis resté aussi muet qu'une pierre.

Tonia se détourna de lui avec dégoût; la terreur et la certitude du danger la faisaient sangloter; car, disait-elle, il allait de soi que, si Camilla avait été arrêtée par la police, ce devait être à cause du châle, et si on la questionnait, elle serait obligée de parler, c'était tout naturel.

— Ah! pourquoi m'avez-vous dit d'aller dans cet odieux endroit? sanglotait-elle. Vieux misérable que vous êtes! Pourquoi n'êtes-vous pas mort depuis longtemps? On ne devrait plus vivre ni manger, quand on ne peut plus rien gagner...

Elle n'avait pas plus tôt prononcé ces paroles qu'elle eût donné dix années de sa vie pour ne les avoir jamais dites. Car, bon ou mauvais, elle comprit que, plus que de personne, c'était du vieil homme qu'elle devait avoir peur. Elle comprit qu'en brisant d'un seul coup les bons rapports qu'elle s'était efforcée d'entretenir avec son grand-père, elle venait de renverser l'édifice que, depuis son enfance, elle avait eu tant de peine à élever. Et, en effet, tandis qu'il se penchait vers elle, sans rien dire, les deux mains sur ses genoux, comme pour mieux l'écouter, sa physionomie prenait à mesure une expression de fureur, ses petits yeux humides étincelaient, ses mâchoires édentées marmottaient, grognaient des paroles incompréhensibles, ses lèvres écumaient. Vacillant sur ses pieds, il se leva et s'avança en chancelant vers elle pour la frapper, quand soudain, ses genoux affaiblis fléchirent, et il s'affaissa lourdement sur les briques du foyer.

A cette vue, Tonia fut si terrifiée qu'elle jeta par terre la vaisselle qu'elle tenait dans ses mains, se précipita dehors et s'enfuit à travers les champs, cependant que le vieillard bégayait des jurons, et frappait furieusement de sa canne la place où se trouvait la jeune

fille un instant auparavant. Elle se sauva à travers les prés et les vignes, montant dans la direction des bois qui bordaient les cultures et bien au delà, jusqu'à l'endroit où couraient les ruisseaux, où fleurissaient les genêts, où coucoulait, perché sur la branche d'un chêne, le coucou. Elle se jeta, la tête la première, sur le sol, souhaitant de voir cette terre brune s'entr'ouvrir et l'engloutir. Combien de temps resta-t-elle ainsi, elle ne s'en rendit pas compte : des minutes, peut-être des heures; elle ne prêtait nulle attention au temps qui passait; quand soudain, il lui sembla que la forêt se remplissait de voix qui l'appelaient par son nom. Elle reconnut ces voix, c'étaient celles de ses frères et de Linto. Elle se leva en trébuchant et, changeant de direction comme un animal poursuivi, grimpa, toujours plus haut, jusqu'aux pentes où croissent les pins sauvages. Arrivée là, elle se cacha dans une excavation du sol, devant laquelle des broussailles touffues mettaient comme un rideau. Elle savait à peine pourquoi elle s'enfuyait; la fuite, en effet, ne pouvait que retarder l'heure de la découverte et pas la détourner; mais elle ne raisonnait plus. Elle obéissait à un instinct irréfléchi qui la poussait à se sauver, à se cacher. Mais les voix la poursuivaient et elle pouvait distinguer ce qu'on disait. On lui enjoignait de revenir, car *nonno* se mourait. Tremblant de la tête aux pieds, elle sortit des broussailles et se montra.

— Pourquoi t'es tu sauvée ici, alors qu'on a tant d'ennuis à la maison? lui dit son frère Domenico, d'une voix surprise et irritée. *Nonno* est mort; nous venons de le trouver mort. Pourquoi, au nom du ciel, l'avoir laissé seul?

Elle était sur le point de répondre qu'elle était venue couper du bois, mais elle se souvint qu'elle n'avait pas de serpette et, du reste, pensa-t-elle, elle devait avoir l'air étrange, épouvanté.

— Je l'ai vu mourir, dit-elle d'une voix tremblante. Cela m'a tellement effrayée que je n'ai pas osé rester.

— Et tu n'as appelé personne? demanda son frère, d'un ton incrédule.

— Je n'y ai pas pensé, bégaya-t-elle. J'avais si peur!

— Peur! toi? s'écria son frère toujours plus incrédule. C'est bon! Descends! Les voisins sont là, il se peut qu'ils veuillent manger quelque chose.

Tout en descendant la colline, au bas de laquelle les jeunes gens la poussaient et la traînaient avec eux, elle commença à reprendre possession d'elle-même. *Nonno* mort, le principal témoin

à sa charge était rendu muet pour toujours; elle était persuadée que Camilla, quoi qu'elle dût en souffrir, trouverait un moyen de la mettre à couvert.

Lorsqu'ils arrivèrent à la maison, ils virent le vieillard couché sur un banc et se débattant au milieu des femmes, venues des fermes voisines, qui l'avaient relevé. Il respirait bruyamment, aussi pâle qu'un mort, quoiqu'il ne fût pas mort ainsi que l'avait espéré Tonia. Quelle folle elle avait été, de le quitter ainsi! Maintenant, les voisins prenaient soin de lui; on lui brûlait des plumes, on lui tenait des papiers allumés sous le nez; on introduisait entre ses mâchoires serrées une décoction d'herbes et d'araignées que l'on considérait comme suffisante pour rappeler les morts du tombeau.

Tonia frissonna à la vue de cette forme immobile, repliée sur elle-même.

— Il a toujours été si bon pour moi! pleurnichait-elle.

Elle était encore atrocement effrayée; mais sa peur ressemblait beaucoup à du chagrin, et pouvait passer pour telle auprès des voisins.

La journée était avancée; le soleil se couchait et, par la porte ouverte, ses derniers rayons pénétraient dans la maison. Dehors les vaches beuglaient, les porcs grognaient, on avait oublié leur litière et leur nourriture; dans la haie de myrtes, des rossignols chantaient. D'un pas lourd, seuls, les parens de Tonia franchirent le seuil de la maison; ils avaient l'air écrasés de honte et de tristesse. A la vue du vieillard, ils demeurèrent muets, insensibles. Que leur importait? Mieux valait qu'il mourût. Ce serait une bouche de moins à nourrir.

— Où est Milla? demandèrent les femmes et les jeunes gens. Tonia seule resta silencieuse, aussi silencieuse que le vieillard paralysé.

— Ils l'ont arrêtée, répondit Dario d'une voix rauque. Ils ne veulent pas la laisser sortir de prison.

Sa femme s'était couvert la tête de son tablier et pleurait comme elle avait pleuré tout le long du chemin, en revenant de la ville.

Linto les avait suivis dans la chambre, et, sans dire un mot, était venu se placer derrière Tonia. Sa figure était sombre et irritée. A ce moment, il se pencha vers elle et lui souffla à l'oreille : « Avoue! Avoue donc! Entends-tu? »

Elle entendait bien, mais elle n'obéit pas. Un frisson la secoua, elle blêmit sous son hâle, ce fut tout.

Son père, qui avait jeté son chapeau par terre et s'était croisé les bras, remplissait de nouveau la cuisine de ses lamentations :

— Une si bonne fille, si modeste, si tranquille! Elle, voleuse! voleuse, ma Milla? Je ne peux même pas le croire. Les choses ont mauvaise tournure. Oh! elles ont mauvaise tournure, je ne le nie pas. Et l'argent qui était dans le coffre de l'église en est parti, sans doute; mais, je ne peux pas croire que ce soit Milla qui l'ait pris. Je croirais plutôt que c'est la Sainte Vierge qui est descendue de la muraille et qui s'en est emparée!... Que les saints me pardonnent mon blasphème!

— Avoue! confesse! coquine! répéta Linto à l'oreille de Tonia.

Au milieu du brouhaha que faisaient les femmes, des cris, des sanglots, au milieu des bruyans gémissemens des enfans, personne ne l'entendit. Le vieillard se débattait furieusement entre les bras de ceux qui le tenaient. Il voulait dire quelque chose; mais il ne pouvait pas y arriver. Ses mâchoires édentées étaient fermées hermétiquement comme les pinces d'un piège; les yeux lui sortaient de l'orbite, il était vivant, mais réduit à l'impuissance. Les regards de Tonia étaient rivés sur lui, comme si elle eût été fascinée. S'il ne se remettait pas de son attaque de paralysie, elle était sauvée.

Linto s'éloigna d'elle en proférant un terrible juron.

— Qu'a donc fait Camilla? demandaient avec des cris discordans les voisines et les enfans.

Tout en regardant stupidement le vieillard affaissé sur le banc, le père répondit :

— Elle ne veut pas parler, à ce qu'il paraît. On dit qu'elle est allée au *Presto* avec une reconnaissance pour retirer un châle qu'elle avait mis en gage; or, il paraît que ce châle a été volé, la police le recherchait et avait donné l'ordre au *Presto* de le garder si jamais il était offert en gage. Je ne sais pas, moi, elle avait donné un faux nom en le déposant, en sorte que la police l'a arrêtée; on la garde, nous n'avons pas pu la voir; mais on nous a dit qu'on ne pouvait pas mettre en doute sa culpabilité, car elle ne peut rien dire pour sa défense et refuse de parler.

Il se tut alors et sa tête s'affaissa sur sa poitrine.

— Peut-être est-ce elle qui a pris l'argent de la bourse de l'église, père? et pourtant je ne l'aurais pas crue capable de le

faire, murmura Tonia à travers un déluge de larmes. Il doit y avoir quelque erreur, quelque effroyable erreur.

— Oui, il y a une erreur, dit Linto, dont la jeune voix résonna soudain comme un clairon, et c'est à toi de la redresser, cette erreur, Tonia, ou je te tordrai le cou comme à un poulet. Je t'ai vu ce châle sur ta tête, à l'étable; tu l'as caché. Je jurerais que tu es allée le mettre en gage le jour où tu m'as dit avoir assisté à la messe dans la cathédrale. Je ne sais pas ce qui en est de l'argent de l'église; mais, quant au châle, je sais. Je te mènerai en ville demain, et te forcerai bien à confesser. Menteuse! voleuse! coquine, qui oses envoyer ta sœur souffrir à ta place!

Le vieillard, toujours courbé en deux, qui se débattait sur le banc, s'arracha à l'étreinte des femmes qui le tenaient. De l'ombre que projetait sur son visage son chapeau délabré, une voix faible et chevrotante sortit, cependant qu'il faisait de convulsifs efforts pour retrouver son souffle.

— Je ne suis pas mort... pas mort... pas encore mort! disait-il d'une voix étouffée qui semblait un ricanement. Je porterai témoignage contre toi... Tonia!... Hi!... hi! hi! Tu m'achetais du tabac, oui; mais tu ne me le donnais qu'à contre-cœur.

De ses fortes mains, Linto poussa Tonia vers son père, par les épaules.

— Enferme-la, Dario, dit-il sévèrement. Enferme-la quelque part d'où elle ne puisse s'échapper. Nous la mènerons en ville demain et nous ferons sortir Camilla de prison. T'aimer? Coquine! t'épouser? Pouah! Pas même s'il n'y avait pas d'autres filles que toi par le vaste monde!

Le vieillard se débattait toujours sur le banc pour se libérer des mains des femmes qui prenaient soin de lui.

— On ne devrait pas manger quand on ne peut plus gagner, eh! Tonia. Eh bien, toi, tu iras manger le pain des prisons, ma chère, parce que tu l'as bien gagné, celui-là... Hi! hi! hi!... Et tu me diras si tu l'aimes, ma mignonne, hein?

Tonia restait muette.

OUIDA.

(Traduit de l'anglais par L.-E. COULIN.)

LES MINES D'OR DE L'ALASKA

ET DE

LA COLOMBIE BRITANNIQUE

I

Le 30 mars 1867, le gouvernement russe cédait au gouvernement des États-Unis, moyennant une indemnité de 36 millions de francs, le territoire d'Alaska, ou l'Amérique Russe. Ce territoire mesurait 45 000 lieues carrées; en fait, il n'avait d'autres limites au nord que celles que les neiges et le froid assignent à l'activité humaine. Peu d'années auparavant, en 1858, la Russie avait arraché à la Chine le cours inférieur du fleuve Amour et de ses affluens. Maîtresse de cette riche région, elle n'avait plus que faire de ses possessions américaines, dont M. Seward, secrétaire d'État de la grande république, négocia l'acquisition, soucieux avant tout d'opposer à cette extrémité nord-ouest du continent, une barrière à l'extension du Canada, et de ne laisser à l'Angleterre qu'une étroite façade sur le Pacifique.

Son idée était juste et l'affaire était bonne, mais on ne le comprit pas d'abord aux États-Unis. « Les négociations relatives à cette cession de territoire, a écrit M. Whymper, préoccupaient vivement l'opinion publique. Les Américains étaient peu favorables à cet agrandissement nouveau, et beaucoup n'en voyaient pas l'avantage. Aussi souleva-t-elle des critiques amères et une opposition acharnée. On accusa M. Seward d'entraîner le pays dans une désastreuse spéculation ; on désignait ironiquement du nom de *Walrus-Seat*, « plage des phoques », le territoire annexé. Chaque matin les journaux de New-York publiaient des annonces railleuses, offrant d'immenses avantages à ceux qui seraient tentés

d'aller exploiter « une colonie déserte, des îles inexplorées, une terre stérile au long d'une côte semée de banquises. » — Aujourd'hui une découverte inattendue a fait justice de ces préventions ; et l'esprit d'entreprise des Américains met en lumière les ressources de l'Alaska.

Bornée au nord par l'océan Glacial, à l'ouest par le détroit de Behring, la mer de Behring et l'océan Pacifique, au sud et à l'est par la Colombie Britannique et l'ancien territoire de la Compagnie d'Hudson, la province d'Alaska, devenue territoire des États-Unis, occupe une superficie à peu près triple de celle de la France ; on l'évalue à 1 500 000 kilomètres carrés. Par le détroit de Behring, sur lequel l'hiver jette un pont de glace, elle se relie à l'Asie ; au sud, la longue traînée des îles Aléoutiennes, décrivant en une courbe régulière un arc de cercle de 1 500 kilomètres, forme un vaste brise-lames à la mer de Behring et, dans l'ouest, remonte vers la Sibérie.

Jusqu'au XVIIIe siècle on ignorait qu'à cette extrémité de l'Asie, l'Amérique fût si proche. Deux cosaques, chasseurs des rives de la Kolyma, avaient, franchissant le détroit en traîneaux, passé d'un continent dans l'autre ; avant eux, les Tchouktches d'Asie trafiquaient avec les Esquimaux d'Amérique à Kinging, qui, sur la pointe extrême d'Amérique, fait face au cap oriental de l'Asie, mais les allées et venues de peuplades à demi sauvages n'éveillaient pas l'attention. Pierre le Grand, le premier, en entendit parler; rien de ce qui se passait dans l'empire ne le laissait indifférent; il conçut le projet d'une exploration de ces terres lointaines. Ce projet, que la mort interrompit, fut repris plus tard par Catherine Ire et confié par elle au marin danois Vitus Behring. Dans un premier voyage, il explora les côtes du Kamtchatka, le détroit et la mer qui portent son nom. Dans un second, en 1741, il visita la côte américaine, releva le mont Saint-Élias, mais, après avoir vu son équipage décimé par le froid et le scorbut, il succomba lui-même dans l'île du Commandeur.

Des observations faites, il résultait que cette région était riche en fourrures et pelleteries. Une compagnie se forma pour exploiter cette source de richesses. Habilement dirigée par un intrépide voyageur sibérien, Baranof, elle élargit, non sans peine, le cercle de ses opérations et, poussant toujours plus avant dans l'intérieur des terres, elle vint enfin se heurter aux avant-postes de la compagnie anglaise de la baie d'Hudson qui, de l'est, che-

minait vers l'ouest. Deux traités conclus en 1824 et 1825 assignèrent leurs limites à ces compagnies rivales.

Depuis, des explorations, au premier rang desquelles figurent celles de Whymper et de A.-L. Pinart, de Dell, de Schwatka, d'Everett et de Mercier, de Rey et de Stoney, ont éclairé bien des points obscurs, si elles ne permettent pas encore de dresser une carte définitive de cette région. La configuration du littoral, sauf au nord-est et au nord-ouest, a été déterminée ; au-dessus du détroit de Dixon, qui sépare l'île du Prince-de-Galles de l'archipel de la Reine-Charlotte, la côte profondément échancrée, coupée de fiords, de passes et de détroits, s'émiette en îles et en îlots au nombre de près de onze cents. Ils forment un inextricable labyrinthe que, l'hiver, les glaces recouvrent et relient à la terre ferme. Au nord, la côte, plus régulière, détache au large de longues et massives presqu'îles. La plus remarquable est la presqu'île, ou corne d'Alaska, orientée de l'ouest à l'est, et que prolongent les cent cinquante îles Aléoutiennes dont la courbe régulière et symétrique rappelle celle des îles Kouriles.

Sur ces îles, de formation volcanique, au relief montueux, sillonnées de vallées herbeuses, la population est très clairsemée. Elle a conservé le type des Esquimaux, modifié par la race russe; on la dit indolente, sensuelle et paisible, bien que cruelle dans ses vengeances. Les Aléoutes vivent, sans trop de labeur, des produits de leur chasse et de leur pêche; leurs côtes, très poissonneuses, fournissent en abondance des saumons et des harengs. L'hiver, ils se creusent des tanières sous terre ; l'été, ils reparaissent à la surface du sol et s'y construisent des huttes.

C'est à la racine même de la longue presqu'île d'Alaska que commencent les monts d'Alaska et que le La Pérouse s'élève à 3 400 mètres. Orientée de l'est à l'ouest, la chaîne soulève successivement les cimes du Crillon, 5 000 mètres et du Fairweather. De ces montagnes descendent d'énormes fleuves de glace; ils surplombent le littoral, au long duquel ils projettent dans la mer leurs blancs promontoires. De tous ces glaciers, le plus vaste serait le Muir, dont Wright estime le débit à la masse énorme de 3954000 mètres cubes de glace par jour. Ce glacier prodigieux attire chaque année un certain nombre de touristes de l'Orégon, de la Californie, du Canada et des États-Unis.

Au sud du Crillon et du Fairweather, le mont Saint-Élie, la plus haute des cimes de l'Amérique du Nord, « la source de l'or, »

comme l'appellent les mineurs, fait partie de la même chaîne littorale. Il mesure, selon MM. Topham et Williams, 5638 mètres d'altitude et se détache en relief puissant, en pyramide aiguë, au-dessus des monts qui l'entourent. Son vaste glacier, auquel on a donné le nom de l'explorateur Tyndall, mesure dix kilomètres de largeur dans son cours supérieur; l'un de ses bras morts vient aboutir près de la baie de Yakutat, recouvrant une superficie de près de 200 kilomètres carrés. Sur cette arête volcanique, les feux souterrains ne sont pas encore éteints; le Tillman fume toujours et, dans la « Montagne des Esprits, » on entend mugir les voix que redoutent les indigènes. Peu connues dans leur parcours, les Alpes d'Alaska, qui pénètrent dans l'intérieur des terres, se relient au sud, par une série de contreforts, aux Montagnes Rocheuses dont elles semblent n'être que le prolongement septentrional. Leur altitude n'excède pas, croit-on, 3000 mètres.

Moins connu que l'Alaska méridional, celui du nord n'a ni chaînes de montagnes, ni glaciers comparables à ceux du sud; il est sillonné par des cours d'eau intermittens qui se déversent dans l'océan Glacial et la baie de Kotzebue; mais, à côté de ces fleuves secondaires, l'Alaska possède l'un des grands fleuves du monde, le Yukon, plus grand que le Danube, deux fois grand comme le Rhin et dont le cours mesure 3500 kilomètres. Selon Ivan Pétroff, son débit serait supérieur à celui du Mississipi, et son bassin, qui s'étend dans le Canada, comprendrait une superficie double de celle de la France.

Le Yukon, ou « rivière des rennes, » est l'artère nord-ouest de l'Amérique; issu du col de Perrier, à l'est du mont La Pérouse, il devient navigable à 3000 kilomètres au-dessus de son embouchure. Orienté du sud au nord, puis du sud-est au nord-ouest, il reçoit de nombreux affluens et se déverse dans la mer de Behring par un delta de cinq bouches. Whymper fut l'un des premiers à remonter son cours jusqu'au fort Yukon, poste commercial situé à la jonction du fleuve et de son affluent le Porcupine. Le récit de ce séjour donne une idée des rigueurs du climat et des difficultés de l'existence dans ces régions peu connues.

« La journée la plus froide, dit-il, fut en décembre. Le 26 novembre, le thermomètre qui, les jours précédens, accusait la température relativement assez douce de 16 degrés au-dessous de zéro, tomba brusquement à 27°, puis il continua à baisser sans interruption jusqu'au 5 décembre où il descendit jusqu'à 49°; mais

le temps était magnifique, sans un souffle de vent, sans un flocon de neige ; aussi souffrions-nous beaucoup moins que nous ne l'avions fait par une température de 20° au-dessous de zéro avec du vent. Les deux semaines de notre résidence au fort Yukon nous mirent à même d'apprécier combien est rude la vie que mènent ici, pendant des années, les chasseurs de fourrures et les chefs de comptoirs européens. De l'élan bouilli à déjeuner, de l'élan bouilli à dîner et encore à souper, voilà le fond du régime alimentaire ; le poste est tellement inaccessible que l'on y apporte fort peu de provisions. Toutes les denrées du dehors doivent, avant d'arriver ici, passer par chacun des postes qui se succèdent entre l'Amérique Russe et la factorerie d'York dans la baie d'Hudson. Elles sont transportées d'un fort à l'autre par des employés de la Compagnie ; ceux du Yukon vont chercher leurs approvisionnemens à la maison Lapierre, petit établissement situé non loin des sources de la Porcupine, à une distance d'environ 200 lieues. Il faut vingt jours pour remonter la rivière et six pour la descendre. On ne trouve plus ensuite de poste jusqu'au fort Simpson, distant de 500 lieues du Fort Yukon. »

Ce que l'Amazone est à l'Amérique du Sud, le Mississipi aux États-Unis, le Yukon l'est à l'Alaska ; la grande artère intérieure qui donne accès dans cette région et qui, descendant des Montagnes Rocheuses de la Colombie Britannique, ne prend son nom de Yukon qu'au fort Selkirk où sa branche maîtresse rejoint son affluent, le Perry. Il draine un territoire de 600 000 milles carrés. A son embouchure, il atteint soixante milles de largeur, à 500 milles au-dessus il en mesure de un à dix. Des milliers d'îles surgissent de ses eaux basses, et les Indiens seuls savent s'orienter dans le labyrinthe de ses bras multiples et y piloter les chalands, car ce n'est que pendant la brève période des hautes eaux que le Yukon est accessible aux navires à fond plat, d'un tonnage de 400 à 500 tonnes.

L'hiver, le Yukon est absolument fermé à la navigation ; et l'été, dans la partie méridionale de son cours, ne dure guère plus de dix à douze semaines, du milieu de juin au commencement de septembre. Mais, alors, un incomparable panorama se déroule devant les yeux. Les rives sont chargées de fleurs ; la plaine, tapissée de mousse, en est couverte. Des oiseaux innombrables et d'une infinie variété de plumage peuplent les arbres et les arbustes. On campe dans des champs d'églantiers, de pavots, de

campanules, que dominent à l'horizon des glaciers dont la base plonge dans les fleurs et dont les parois blanches étincellent au soleil. Mais aussi les taons et les moustiques font rage et ne laissent guère de loisirs pour admirer les beautés de la nature. En septembre, le décor change. Les fleurs disparaissent, les oiseaux fuient vers le sud, l'Indien regagne sa hutte, le blanc sa cabine, l'ours sa tanière; et la neige recouvre de son blanc manteau la plaine, le fleuve, et les montagnes.

Il n'en va pas de même dans l'Alaska septentrional, où la flore est pauvre, où l'on ne rencontre que des mousses, des lichens et quelques rares arbustes nains dans les parties abritées. Les *toundras* s'étendent à perte de vue, plaines marécageuses, bossuées de gibbosités argileuses, sur le sommet desquelles le voyageur chemine, sautant de l'une à l'autre au risque de s'embourber jusqu'à la ceinture s'il vient à glisser dans leurs dépressions. Plus bas seulement commencent les forêts de conifères et de cèdres jaunes, mais ces forêts septentrionales sont aussi difficiles d'accés que les forêts vierges des zones tropicales. Sous leur sombre ramure, le sol marécageux se dérobe, des fondrières se creusent, et l'on a peine à se dégager du redoutable lacis des racines; les fleurs n'ont ni couleur ni parfum, les baies sont sans saveur.

La faune est variée; sur les côtes de l'océan Polaire se trouve l'ours blanc; le noir et le brun sont communs dans le sud, et les Esquimaux suivent les sentiers qu'ils tracent dans les forêts, assurés d'éviter ainsi de s'enlizer dans les marécages. Le renne existe, mais encore en trop petit nombre. Il n'a pas dépendu du Révérend Sheldon Jackson, pendant bien des années missionnaire dans l'Alaska et aujourd'hui directeur des écoles, qu'il en fût autrement. Si ses conseils avaient été suivis, et si le gouvernement américain l'eût secondé, l'Alaska posséderait aujourd'hui d'innombrables troupeaux de rennes, et les communications y seraient autrement faciles qu'elles ne le sont. Nul, d'ailleurs, ne connaissait mieux que lui le pays, ses ressources et les services que l'on pouvait attendre des rennes. Mais on ne prévoyait pas la richesse des mines d'or et l'afflux des émigrans. Le gouvernement se préoccupait peu de la subsistance de trente-cinq mille Indiens clairsemés sur ce vaste territoire. Si les essais d'acclimatation du Révérend Sheldon Jackson étaient pour convaincre les plus sceptiques, on reculait devant la dépense. Avec les minimes subsides qu'on lui alloua, il importa de la Sibérie un millier de

rennes, qui se reproduisirent rapidement. Toutes les conditions favorables se trouvaient réunies pour ces utiles animaux, doués d'une remarquable force de résistance au froid et à la fatigue, et dont la chair est succulente, le lait abondant, la fourrure chaude, la peau, une fois tannée, d'une grande souplesse. Les rennes fournissent aux peuplades indiennes des attelages pour les traîneaux, des montures pour les femmes et les enfans, de la viande et du lait, des vêtemens et des chaussures. En tant qu'animaux de trait, ils sont de beaucoup préférables aux chiens, qui doivent porter avec eux leur nourriture, alors que le renne trouve partout à se nourrir sur le sol qu'il parcourt, déterrant, l'hiver, avec ses longues cornes, la mousse que la neige recouvre et qui est son principal aliment. En tant que monture ou animal de bât, le renne peut porter les femmes et les enfans, ou, avec une charge n'excédant pas 200 livres, voyager dix heures par jour à une vitesse moyenne de huit à neuf milles à l'heure. Nul doute d'ailleurs que le renne ne se multiplie et que l'élevage et la domestication de cet utile animal ne devienne l'une des profitables industries de l'Alaska.

Il en sera de même de la pêche; les eaux de l'Alaska sont poissonneuses; les saumons abondent et aussi le *candle fish*, le « poisson chandelle », l'oulakan, si gras que l'on s'en sert comme d'une bougie. Quant aux baleines, autrefois très nombreuses dans la mer de Behring, elles ont remonté vers le nord, cherchant un abri derrière la ceinture de glaces que les baleiniers ne sauraient franchir. Leur départ a eu pour conséquence le dépeuplement partiel des côtes. La baleine était aussi nécessaire à l'Esquimau que le renne au Lapon; en la perdant, il perdait le plus clair de sa subsistance : la chair et l'huile qui lui étaient indispensables dans les longs hivers; aussi des débris de huttes attestent-ils la décroissance de la race, chez laquelle les infanticides sont nombreux, dans les trop fréquentes périodes de famine. Doux et paisibles d'ailleurs, les Esquimaux « Innuits » sont rarement en guerre ou même en querelle.

Dans le bassin du Yukon habitent les « Ingalit » ou les Incompréhensibles, ainsi nommés par les Esquimaux qui ne comprennent pas leur langue; ils sont de même origine que les Indiens du Canada et des États-Unis. Plus nombreux, les « Kinaï » campent à l'est de la Corne d'Alaska. Ceux de l'Alaska méridional, dénommés « Thlinkit », ne représentent plus aujourd'hui qu'une

population de 8 000 à 9 000 âmes. Très industrieux, ils excellent dans la construction des canots qu'ils manient avec une rare adresse. Ils tissent leurs couvertures et leurs étoffes, et font preuve de remarquables aptitudes industrielles.

La pêche et les fourrures constituent les principales ressources de ces populations. Une exploitation trop hâtive faillit tarir ces sources de richesse; la race du phoque à fourrure fut sur le point de disparaître en 1868 dans les îles Pribilof, mais les mesures prises par la compagnie américaine, fermière de l'archipel, prévinrent une destruction complète et repeuplèrent ces îlots où l'on compte déjà plus de cinq millions de phoques, dont 150 000 sont abattus chaque année. Les lions de mer hantent surtout les parages de l'île Saint-Pierre. Doux et timides, faciles à capturer, leur chair est préférable à celle du phoque, mais leur fourrure est peu appréciée. Bien autrement recherchée est celle de la loutre; elle varie de prix selon la taille et la qualité, de 300 francs jusqu'à 2 000 et plus. Les loutres abondaient autrefois dans les îles Pribilof, mais les hauts prix obtenus provoquèrent une extermination systématique. On en tua jusqu'à 5 000 par an. Baranof, gouverneur russe de l'Alaska, rapporta 15 000 peaux de loutre, d'une valeur de cinq millions. Les loutres ont émigré vers les côtes des îles de Saanach. C'est là que les chasseurs les traquent, avec d'infinies précautions, s'abstenant, même par les plus grands froids, d'allumer du feu pour se réchauffer ou cuire leurs alimens, de peur de révéler par un indice quelconque leur présence à ces craintifs animaux. Grâce aux mesures prises depuis l'annexion de l'Alaska, et à l'interdiction de la chasse en certaines saisons, le nombre des loutres s'accroît annuellement et l'on exporte déjà de 6000 à 7000 peaux à l'année.

Les agglomérations urbaines n'existent encore qu'à l'état embryonnaire dans ce territoire de l'Alaska dont la superficie, triple de celle de la France, ne renferme pas la population d'une de nos villes de troisième ordre. Les centres qu'indiquent les cartes au long des côtes sont des établissemens de pêcheurs, des postes commerciaux et, dans l'intérieur des terres, des stations d'entrepôts de fourrures. De même que la colonisation romaine procédait en Europe et en Afrique par des camps de légions, par des forts militaires situés aux points stratégiques importans et dont beaucoup sont devenus de grandes villes, de même la colonisation américaine procède par des forts commerciaux établis aux points

de jonction des grandes voies fluviales ou des routes de terre; ces forts primitifs, étapes de la civilisation ou seuils d'accès, sont devenus aux États-Unis, en moins d'un siècle, des cités populeuses. D'autres sont en passe de le devenir : tels Dawson dans la région du Klondyke, et Juneau au nord de Sitka. Je me souviens du temps où Sitka, située dans l'île de Baranof, semblait appelée à devenir l'un des grands ports de commerce de l'Alaska. Ses mines d'or, de charbon, de cuivre faisaient concevoir des espérances que justifiaient son port vaste et sûr, ses immenses forêts et ses bois de construction. Pour avoir été ajournées, ces espérances n'en vont pas moins se réaliser, et le jour est venu où les Américains vont apporter leur esprit d'entreprise et leur génie commercial dans cette région que nous venons de décrire telle qu'elle était au moment où quelques mineurs hardis y révélaient l'existence de richesses qui dépassent, dit-on, celles de la légendaire Golconde et aussi celles de la Californie, de l'Australie et de l'Afrique méridionale, connues depuis à peine un demi-siècle.

II

Il y a près de quarante années que la présence de l'or dans les régions à demi polaires de l'Alaska et de la Colombie Britannique a été constatée. Au mois d'avril 1858, le bruit se répandit à San-Francisco que l'on venait de rencontrer des gisemens d'une richesse inouïe, sur les bords de la rivière Fraser, dans la Colombie Britannique, et à 100 milles de l'océan Pacifique. A l'appui de cette assertion, on envoyait des échantillons de poudre d'or très pur, recueillie dans le sable, et on affirmait que, quand la rivière, très haute alors par suite des pluies d'hiver et de la fonte des neiges, viendrait à baisser, on récolterait d'énormes quantités du précieux métal, les échantillons envoyés n'étant que le résultat de quelques jours de travail d'une petite bande de mineurs. Au reçu de ces nouvelles, un vent de folie passa sur la population. On ne parlait plus que des mines du Fraser. Tous les paquebots disponibles s'annonçaient en partance pour les nouveaux placers; une armée de mineurs descendait sur San Francisco pour s'embarquer. On put croire, un moment, que c'en était fait de la Californie. Du 20 avril au 9 août, 23 428 émigrans partirent; les autres, maudissant la fortune adverse, cherchaient à faire argent de tout pour les suivre. A San

Francisco, la panique régnait; on tenait la ville pour ruinée, le sceptre du Pacifique allait passer aux mains de Victoria City, métropole de la colonie anglaise. En trois mois, la valeur des propriétés baissa de 80 pour 100; l'une d'elles, Blythes Gore, entre les rues Market et Geary, dont on avait offert, en 1876, 7 500 000 francs que son propriétaire avait refusés, ne trouvait plus acquéreur à 150 000 francs.

Négocians, banquiers, hommes de loi, tous prenaient leurs mesures pour se transporter, eux, leurs capitaux et leurs marchandises, à Victoria, où régnait une animation indescriptible. En juin, les eaux du Fraser commencèrent à baisser ; en juillet, on constata que l'or n'était pas plus abondant dans le lit en partie découvert que sur les bords; en août, on ne croyait plus à la richesse des nouveaux placers ; en septembre, on revenait en foule. On évaluait à 45 millions la somme en numéraire que cette aventureuse campagne coûtait aux mineurs trop crédules. Un petit nombre seulement ne revinrent pas. Poussant toujours plus avant, ils formèrent l'avant-garde de ces hardis pionniers qui se hasardèrent dans les solitudes glacées de l'Alaska, y découvrirent l'or et n'ébruitèrent pas leur découverte. Ils étaient d'ailleurs peu nombreux et très disséminés. Cassiar Bar, le plus riche champ d'or alors connu d'eux, sur le cours supérieur du Yukon, était presque inaccessible. On n'y recevait et on n'en expédiait qu'un courrier tous les six mois. Ce ne fut qu'en 1885 que l'on entendit dire que les rares mineurs qui le travaillaient en retiraient jusqu'à 150 francs par tête et par jour ; que, sur le Stewart River, le rendement atteignait jusqu'à 500 francs; que les placers ne donnant qu'une moyenne de 70 francs étaient abandonnés comme improductifs. Ce ne fut qu'en 1892 que les faits se précisèrent et que l'on s'en émut. On ne comptait guère alors plus de 250 mineurs, clairsemés dans cette vaste région aurifère longeant la frontière qui sépare l'Alaska du Canada et dont quelques uns des dépôts les plus importans se trouvaient situés, disait-on, par delà le 141e degré de longitude ouest, c'est-à-dire sur le territoire anglais.

En 1889, le docteur W. Seward Webb avait visité l'Alaska ; et, dans un volume presque introuvable aujourd'hui, tiré à 500 exemplaires seulement et offert à des amis, il avait fait de cette contrée une description des plus curieuses et des plus exactes. Gendre de Vanderbilt, président du « Wagner Palace Car Company », il

entreprit cette excursion avec sa femme, ses enfans et quelques amis par un train spécial des plus luxueux et avec tout le confortable dont les millionnaires américains excellent à s'entourer. L'ère minière commençait, et déjà, sans s'aventurer dans l'intérieur, le Dr Webb estimait que les placers exploités aux environs de Juneau-City représentaient, à eux seuls, les 36 millions de francs payés par les États-Unis à la Russie comme prix d'acquisition de l'Alaska. Bon juge en ces matières, il prévoyait et prédisait qu'avant peu ces gisemens aurifères rivaliseraient avec ceux de la Californie. Puis, chemin faisant, il notait dans l'île de Kodiak de riches minerais de cuivre; au cap du Prince-de-Galles, des gisemens de graphite; sur les côtes, de l'ambre; ailleurs, du pétrole et du soufre, du cinabre, du marbre, de l'ardoise, de la houille abondante et de bonne qualité, partout aussi des forêts et, sur le littoral, d'importantes pêcheries.

Ces révélations, car c'en étaient alors, rencontrèrent beaucoup d'incrédules. On se souvenait, à San Francisco surtout, des placers du Fraser; on tenait ces assertions pour les récits de touristes enthousiastes; et telles étaient, et sont encore, les difficultés du voyage qu'on hésitait à y aller voir. On ne prévoyait ni la réalité des faits ni l'exode qui devait se produire quelques années plus tard. Il ne fallut rien moins, pour le provoquer, que la révélation de la découverte de l'or dans six des grands affluens du Yukon et les résultats de l'exploitation du « Bonanza Creek » qui donna, dès le début, 15 francs d'or pur par plat de boue aurifère. « Depuis ma dernière lettre, écrit M. W. Ogilvie, les placers humides du « Bonanza Creek » n'ont cessé de donner des rendemens étonnans. Un mineur me racontait, hier, avoir retiré d'un seul plat de boue aurifère 71 francs. C'est une exception, mais la moyenne oscille entre 25 et 35 francs. Cette couche de boue mesure cinq pieds de profondeur; sa largeur est encore indéterminée, mais n'est pas moindre de trente pieds, ce qui donnerait, à 25 francs par plat et neuf à dix plats par pied cube, la somme énorme de vingt millions pour ce seul claim. Les nouvelles que nous recevons de la région du Klondyke, ne sont pas moins surprenantes. Elles ont eu pour résultat de faire instantanément le vide autour des placers de « Forty miles Creek », en territoire américain. Les mineurs sont partis pour Klondyke, attelés à leurs traîneaux. On ne trouve personne qui consente à louer ses services ou à faire autre chose que laver l'or. Ceux des nouveaux arrivés

que la misère contraint à travailler pour autrui sont payés à raison de 7 fr. 50 l'heure. A « Eldorado Creek », trois mineurs ont, en une seule journée et sur des claims différens, récolté, l'un 1020 francs, l'autre 1060 et le troisième 1080. Mais ce sont là encore des cas exceptionnels. Les moins favorisés recueillent 50 francs, bon nombre 200 à 250 francs par jour (1). »

Le rapport officiel de l'Hon. C. B. Macintosh, gouverneur du territoire du nord-ouest, confirme ces assertions. Pour l'hiver de 1896, il évalue l'extraction de l'or de Klondyke à 15 millions de francs, et celle de 1897 à 50 millions, et cela par quelques centaines seulement de mineurs. Si ces chiffres sont encourageans, on n'en saurait dire autant du tableau qu'il fait des fatigues et des dangers que doivent affronter les chercheurs d'or. Il n'existe que deux routes pour atteindre le Klondyke. La première par Seattle, distant de 4000 milles des gisemens aurifères de l'Alaska. De Seattle, on gagne, par navires, dans l'océan Pacifique du Nord et la mer de Behring, Saint-Michael, ancien poste russe d'échanges; de là, par bateaux ou par la piste des chasseurs de fourrures, on atteint la boucle du Yukon que l'on remonte sur un parcours de 2000 milles, soit plus de 3000 kilomètres, à travers l'Alaska, jusqu'à la frontière est, et de là, enfin, on parvient au Klondyke. Plus courte, l'autre route, par Juneau, a l'inconvénient d'être presque impraticable pour les voyageurs qui emportent avec eux d'importans approvisionnemens; et les mineurs, de retour du Klondyke, recommandent par-dessus tout à ceux qui s'y rendent d'apporter avec eux tout ce qui est nécessaire en fait de vivres, vêtemens, outils, tentes, pour une année, soit en moyenne une tonne par homme.

Pour obvier à ces difficultés, un ingénieur entreprenant, Leo Stevens, fait construire un ballon pour transporter, de Tilko-Pass dans l'Alaska, là où commencent les difficultés les plus sérieuses du voyage, les passagers à destination du Klondyke. Il a trouvé des associés, des commanditaires, des actionnaires et des voyageurs. Il se propose de transporter de huit à dix personnes par ascension, et aussi de trois à quatre tonnes de fret. De Tilko-Pass aux mines du Klondyke la distance à franchir est de 187 milles. A raison de 30 milles à l'heure, avec une brise favorable, il calcule que le trajet serait de six à sept heures. La compagnie, qui

(1) *Scottish geographical Magazine;* Édimbourg, août 1897.

a nom « The Jacobs transportation Company », a déjà un ballon prêt à partir ; elle en aurait sur le chantier plusieurs autres, lesquels, si les premiers résultats sont encourageans, correspondraient avec les vapeurs fluviaux à Tilko-Pass ou à Douglass-City.

La route actuellement suivie par les mineurs est celle qui a Seattle pour point de départ, et permet de gagner en quinze jours Saint-Michael, à l'embouchure du Yukon. De là, remontant le fleuve sur des bateaux plats, on atteint Circle City, distant de 300 milles des mines du Klondyke. Là on est par 65° de latitude nord, par 165° de longitude ouest, et sur le parcours, qui lui reste à faire à pied ou en traîneau, le voyageur longe le cercle polaire arctique, dont 25 lieues seulement le séparent. L'hiver, la neige et la glace, l'été, le sol boueux et les eaux hautes, sont autant d'obstacles pour l'émigrant. Puis il sait qu'au cours, non plus qu'au terme, de ce long voyage, il ne trouvera ni vivres, ni approvisionnemens, ni outils, ni vêtemens. Force lui est donc de traîner avec lui ce qu'il lui faut pour huit mois au moins, c'est-à-dire, d'après les calculs les plus stricts des mineurs les plus expérimentés : 500 livres de farine, 100 de haricots, 100 de porc salé, 10 de thé, 100 de sucre, 30 de café, 150 de conserves de fruits cuits, de sel, de poivre et ustensiles de cuisine, le tout du prix d'achat d'environ 500 francs et dont le transport seul, s'il a recours à l'aide des Indiens, revient à 75 francs par 100 livres. Puis ses outils, sa tente, son coffre à médicamens, ses vêtemens. Ces derniers doivent être appropriés au climat et le mettre à même de résister à des froids rigoureux. Les mineurs ont adopté, à cet effet, le costume des Indiens : de grandes bottes en peau de phoque ou de marsouin ; des pantalons en peau de marmotte ou de daim de Sibérie ; la *parka*, ou pelisse en mêmes fourrures ou en peau de lynx, avec un capuchon qui se rabat sur la tête et dont les poils longs abritent le visage contre les vents qui doublent l'intensité du froid. Une bonne et durable parka, fabriquée par les Indiens, ne coûte pas moins de 500 francs. C'est ainsi équipé et approvisionné que l'émigrant du Klondyke va affronter les rigueurs d'un hiver polaire et travailler, parfois dans l'eau jusqu'au genou, au long des affluens glacés du Yukon.

C'est là, dans les terres boueuses que les glaciers charrient, que les eaux délaient, que les remous tamisent, que se trouve, dans les creeks qu'alimentent les Alpes du mont Saint-Élie, situé plus au sud, l'or en parcelles ou en pépites. De longues et larges

moraines orientées vers le nord attestent que cet or provient du sud, de veines de quartz, affouillées par les glaces et désagrégées par les torrens. Les glaciers entraînent cet or dans leur lente poussée, la fonte des eaux le roule, par delà la moraine, dans le lit du torrent. Plus lourd que la terre, il tombe dans les interstices des roches où il forme ce que les mineurs appellent des « poches »; il tapisse, là où le courant est ralenti par des obstacles et le remous, le lit des affluens, dont les mineurs disent alors qu'il est « pavé d'or ».

Dans l'Alaska, le mineur est, ainsi que nous l'avons vu en Californie, hanté par une idée, suggérée par son imagination et partiellement confirmée par les travaux des géologues américains. Si riche que soit le placer qu'il exploite, si rémunérateur que puisse être son travail, il rêve plus et mieux. A beaucoup de mineurs, un travail régulier, mais qui ne comporte aucun aléa, répugne. Ce qu'ils aiment, c'est les émotions du jeu, les chances de fortune soudaine. Ils préfèrent les misères et les privations avec les alternatives de riches trouvailles. Leur humeur vagabonde les pousse à « prospecter » sans cesse; d'heureux hasards soutiennent leur courage et entretiennent leurs espérances. Ils se transmettent de l'un à l'autre des récits fabuleux, des légendes dorées. Plus loin, entre ces pics sourcilleux du mont Saint-Élie, doivent exister des rochers d'or massif. C'est de là, de ces sommets jusqu'ici inaccessibles, couverts de neiges éternelles, que les pluies, les orages, les tremblemens de terre, les éruptions volcaniques ont détaché, entraîné, roulé dans les ravins ces parcelles du précieux métal. Cet or, qu'ils recueillent péniblement en pépites et en poudre, ne jaillit pas spontanément du sol. En remontant son cours on doit atteindre son point de départ : des blocs d'or. Ainsi raisonnaient les mineurs californiens, gravissant les pentes de la Sierra Nevada, ainsi raisonnent les mineurs du Klondyke. En Californie, en dépit des obstacles, ils poussèrent toujours plus avant, comptant sur leur persévérance et le hasard. C'est à eux, à ces aventureux, que l'on dut la découverte des mines de quartz.

On sait la part qu'y eut le hasard. Un mineur prospectait dans le comté de Mariposa. La journée avait été fructueuse; au tournant d'un ravin, il se trouva brusquement face à face avec un de ces bandits qui infestaient les mines. Sommé de livrer ce qu'il avait sur lui, il riposta par un coup de carabine qui jeta

bas son adversaire. Sa balle, en ricochant, heurta une paroi de rochers et y laissa une trace brillante qui attira son attention. Abandonnant son ennemi mort, il examina de plus près. Ce point brillant était de l'or, et le rocher que sa balle avait écorné était du quartz. Dans le comté de Tuolumné, les mineurs ne pouvaient se procurer de viande que par la chasse. Chaque jour il fallait se mettre en campagne pour ravitailler le camp. Acharné à la poursuite d'un ours gris, l'un de ces chasseurs réussit à l'abattre au sommet d'un ravin presque à pic. Dans sa chute l'animal resta accroché par un rocher formant saillie. L'homme parvint à se glisser jusqu'à lui et se mit en devoir de le dépouiller. Un coup de sa hachette fit voler un éclat du rocher et lui révéla un filon d'or dans une veine de quartz. Enfin, dans le comté de Nevada, deux mineurs se disposaient à quitter les mines pour regagner San-Francisco. La veille de leur départ, se promenant au sommet d'une colline, ils s'amusaient à faire rouler dans le ravin des quartiers de roc. L'un de ces débris, dans sa course vagabonde, vint heurter contre une roche brune affleurant le sol et en détacha un fragment révélant à l'œil exercé des mineurs un filon d'or dans la partie écornée. Ajournant leurs projets de départ, ils forèrent la roche et, avec de la poudre, la firent éclater. La veine, mise à nu, se prolongeait, et ils en détachèrent des fragmens d'or pur. Les mines de quartz étaient découvertes et une ère nouvelle s'ouvrait.

En ce qui concerne l'Alaska, le rapport, récemment publié, du professeur Wright, du collège Oberlin, est pour fortifier les mineurs du Klondyke dans leurs croyances. « Si, dit-il, on n'a pas trouvé, en Californie, *the Mother Lode*, « la mine mère », on a découvert les mines de quartz. Il en sera peut-être de même dans l'Alaska. Mais, cette « mine mère » doit exister quelque part, au point d'origine des glaciers qui alimentent les cours d'eau aurifères. L'existence de veines d'or dans les dépôts glaciaires n'est contestée par aucun géologue américain. J'ai constaté moi-même la présence de l'or près d'Aurora dans le sud de l'Indiana, dans l'Ohio, dans l'Adams County, près de Titusville dans la Pensylvanie occidentale, et j'ai constaté aussi que cet or avait été charrié par les glaciers du Canada ou de la région du Lac Supérieur. Dans la région de l'Alaska, l'or provient de moins loin; cependant la marche lente des glaciers et les obstacles naturels qu'il rencontre à descendre dans les bas-fonds,

comme aussi l'été trop court pour un travail d'extraction prolongé, amèneront un jour les mineurs à remonter le cours des torrens et à chercher, eux aussi, des placers de plus en plus riches. »

On n'en est pas encore là ; il en convient et il le dit : des années s'écouleront avant que cette nécessité se produise. Le docteur W. H. Dall, attaché au Muséum national de Washington, et bien connu par ses explorations géologiques dans la vallée du Yukon, relevait, lui aussi, il y a vingt ans, l'existence de l'or dans le lit du fleuve, mais en quantités insuffisantes pour une exploitation productive, et l'expérience a prouvé son dire. L'or se perdait dans ce lit trop vaste, mesurant jusqu'à dix kilomètres de largeur. Il affirmait qu'on devait le trouver, infiniment plus abondant, dans les affluens. Selon lui, le Klondyke et les cours d'eau qui s'y déversent ne sont qu'une très faible partie des terrains aurifères, qu'il estime s'étendre sur une longueur de 600 milles. Les résultats des recherches récentes me confirment, dit-il, dans la conviction que l'on va voir se reproduire, sur une beaucoup plus vaste échelle, le prodigieux exode qui a fait surgir San Francisco, peuplé la Californie, et modifié la situation économique du monde.

Cette opinion est partagée par M. W. Van Slooten, ingénieur et métallurgiste renommé, président de la société des mines du Sud-Amérique et directeur des mines d'or de la république de l'Équateur. « En faisant, dit-il, la part de l'exagération inévitable en pareilles matières, il n'en reste pas moins un ensemble de faits acquis et incontestables en ce qui concerne les placers de l'Alaska, qui permet d'affirmer que l'on se trouve en présence d'une découverte plus importante encore que celle des mines d'or de la Californie en 1848-49. Si l'on compare les rendemens individuels, en Californie, en 1848-49, et ceux de l'Alaska à ses débuts, ceux du mineur du Klondyke ont dépassé, en deux mois, ceux du mineur californien en six. Si l'on compare les résultats d'ensemble, l'exportation d'or du Klondyke atteint, pour les deux derniers mois, 25 millions de francs, alors qu'en Californie, dans des conditions de nombre et de climat bien autrement favorables, ce même chiffre n'a été atteint, au début, qu'en huit mois. On parle des difficultés du voyage ; elles sont grandes, mais elles n'arrêtent pas les mineurs. Ils en auront promptement raison. Si, demain, on découvrait des mines d'or plus riches en-

core au pôle Nord, le pôle Nord serait envahi dans trois mois et l'homme s'y établirait en maître (1).

Et, comme pour justifier ses prédictions, au moment où il les publiait, le vapeur *Portland* arrivait à Sitka, ramenant 64 mineurs du Klondyke. Le moins favorisé rapportait 150 000 francs, résultat de trois mois de travail; le plus grand nombre, de 300 000 à 400 000; les plus heureux 750 000, surtout en lingots et poudre d'or chargés à bord. « Un fait curieux à noter, écrit un correspondant de Sitka, est que la fortune semble se complaire à favoriser les *tenderfeet*, les « inexpérimentés », de préférence aux mineurs de profession. Les trouvailles les plus inattendues ont été faites par les premiers, opérant au hasard. Tous ces passagers, d'ailleurs, ne reviennent que pour repartir à destination des mines. Ils ont conservé leurs claims dont ils espèrent retirer beaucoup plus encore qu'ils ne rapportent. Ils vont revoir leurs familles aux États-Unis, assurer leur sort, décider des amis à les suivre, quelques-uns se marier et ramener leurs femmes avec eux. Un ou deux seulement ont vendu leurs claims; William Sloane a cédé le sien moyennant 260 000 francs (2). »

Le capitaine Kidston, commandant le *Portland*, se loue fort de ses passagers. « Je n'ai jamais, dit-il, fait traversée plus agréable. De ces soixante-quatre mineurs que je ramène, aucun n'avait le sou il y a six mois. Aujourd'hui, ils sont si heureux avec leur or à bord, si satisfaits de leur campagne, qu'ils se contentent de tout; si simple que soit la table, ils la trouvent excellente; si modestes que soient les cabines et le service, ils trouvent tout bien. Quel contraste avec les chercheurs d'or que je transportais à Saint-Michael dans mon voyage d'aller! Ils ne trouvaient rien d'assez bon, grognaient tout le jour et, pauvres comme Job, vous avaient des exigences de millionnaires. »

On s'explique le peu d'exigences de ces mineurs enrichis, si l'on tient compte qu'à Dawson le porc salé valait 10 francs la livre, le beurre en baril autant, les œufs 15 francs la douzaine; qu'il en coûtait 5 francs pour faire blanchir une chemise, et qu'une cuisinière était introuvable à moins de 500 francs par semaine. Ainsi en fut-il dans les premiers temps de la fièvre de l'or en Californie; mais ce qui est pour surprendre, c'est combien diffé-

(1) Voyez *New-York Herald*, 25 juillet 1897.

(2) A son voyage subséquent du 28 août dernier, le *Portland* a ramené 60 passagers, rapportant 15 millions d'or.

rent, à tous égards, les coutumes, les mœurs, les modes de vie des chercheurs d'or de l'Alaska et de la Colombie Britannique. Enfiévrés, eux aussi, par l'*auri sacra fames*, déracinés de leur terre natale, jetés sans transition dans une région presque inconnue, affranchis de toutes les contraintes de la civilisation, on s'attendrait à voir reparaître, à Dawson et au Klondyke, les mêmes excès que sur les rives du Sacramento, les mêmes instincts déchaînés, le jeu et l'ivresse régnant en maîtres, les altercations, les rixes, les assassinats. On s'attendrait à retrouver ces enfers de la vie californienne que nous avons décrits ici même (1), ces croupiers armés jusqu'aux dents, ces revolvers posés sur la table de jeu, bien à portée de la main, près des sacs de pépites des joueurs, sacs changeant de mains, la valeur évaluée au poids. Puis aussi ces organisations de malfaiteurs opérant au grand jour, paradant dans les rues de San-Francisco, musique en tête, s'attaquant aux tentes les mieux approvisionnées, dévalisant ouvertement les magasins où ils savaient trouver des spiritueux, soulevant l'indignation d'une population qui répondait à ces désordres par la justice sommaire de la loi de Lynch et la création des comités de vigilance.

De tout cela on ne voit pas trace, — du moins pas encore, — au Klondyke, et les curieuses révélations de Joe Ladue, le roi des mines de la Colombie Britannique, le fondateur et le propriétaire de Dawson, la ville du Klondyke, sont curieuses à recueillir. Elles montrent un tout autre état de choses et un tout autre état d'âme : on se demande si les hommes ont changé et par quel singulier phénomène les mêmes causes aboutissent à des résultats si différens.

Et, tout d'abord, rien chez ceux-ci qui éveille l'idée et le souvenir de ces aventuriers californiens, enfans perdus de la civilisation, qui, le pic d'une main, la carabine de l'autre, allaient jeter bas les montagnes dans les vallées, détourner les cours d'eau, franchir les rivières et les déserts, prodiguer à tous les vents du ciel et à tous les hasards des événemens leur jeunesse et leurs forces, périr peut-être misérablement de faim et de froid dans quelque *cañada* obscure, dans les forêts sous l'étreinte des ours, ou dans quelque salle de jeu de Sacramento ou de Virginia, la tête trouée par la balle d'un revolver américain ou la poitrine

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* des 1er et 15 novembre 1886.

ouverte par quelque couteau mexicain. Ils sont en bien petit nombre, ceux qui ont survécu alors et dont la fortune a réalisé les rêves ; beaucoup ont succombé aux fatigues, aux épreuves, au vice, à la misère, soldats oubliés d'une grande bataille qui a modifié la face du monde en modifiant les conditions économiques et financières de tout notre ordre social. Ceux-là, c'étaient les pionniers de 1849. Un coup de tête, la curiosité de l'inconnu, la soif d'une vie aventureuse, un chagrin d'amour, les avaient jetés dans ce vaste creuset où venaient se fondre, s'épurer ou se perdre des existences dévoyées, des passions héroïques ou coupables, des volontés énergiques, des forces sans emploi, et d'où devait sortir une ville étrange, née d'hier et déjà l'une des plus importantes du monde par son mouvement commercial, et la plus étonnante par sa vertigineuse prospérité, par son histoire et par sa fortune.

Tout autre est Joe Ladue, et aussi la plupart de ses compagnons. Lui, est un homme jeune encore, robuste, taciturne, lassé par la lutte et l'effort, prêt à agir si besoin est, mais parvenu au but, l'ayant même dépassé, désireux de repos et ne pouvant le goûter. « J'ai vu rarement un homme aussi indifférent à sa grande fortune, qui semble lui avoir trop coûté, écrit M. J. Lincoln Steffens. Ce qui me frappe en lui, c'est ce regard fatigué, presque blasé, que j'ai noté parfois chez des hommes arrivés à l'apogée de la fortune, enviés de tous et se demandant si le résultat valait l'effort fait. Comme lui, ils étaient las, et quand, pressés de questions, ils parlaient d'eux-mêmes, leurs récits, leurs anecdotes relataient toujours et de préférence les dures épreuves traversées, les heures de tristesse et de désappointement précédant le succès final et en empoisonnant la joie (1). »

C'est qu'à l'audace aventureuse et débordante d'il y un demi-siècle, a succédé chez les *selfmade-men* d'aujourd'hui, qui valent leurs devanciers, et sont arrivés à des résultats analogues, l'action méthodique, silencieuse et réfléchie. L'énergie est la même, mais plus économe de ses forces, moins exubérante dans ses manifestations extérieures. Mais le labeur n'est pas moindre, ni la persévérance dans la lutte, ni la foi dans le succès, et il semble que les conceptions morales, le genre d'estime qu'on fait de la fortune, le sentiment des devoirs qu'elle impose, aient quelque chose de supérieur.

(1) *Mac Clure Magazine*, septembre 1897, New-York.

Certains détails de l'*interview* entre Joe Ladue et M. Lincoln Steffens mettent ces faits en relief. Joe Ladue venait de raconter ses débuts et ses misères dans l'Alaska et la Colombie Britannique.

— Mais enfin vous avez réussi à trouver de l'or? demanda l'un des auditeurs.

— Oui.

— Combien?

— Autant qu'il m'en faut. — Et, ajoute M. Steffens, son regard se voilait de mélancolie en saisissant dans celui de son interlocuteur une curiosité mal satisfaite et une cupidité mal déguisée.

— Et vous allez, riche comme vous l'êtes, entreprendre à nouveau un si dur voyage et retourner là-bas?

— Il le faut bien... J'ai trop de choses à surveiller : mes claims, ma ville de Dawson qui grandit, mes travaux en cours. Je n'ai pas émigré dans l'unique intention de conquérir une fortune et de venir la dépenser ou en jouir ici.

Tout cela d'une voix blanche, indifférente, en termes clairs et précis. Puis on parla des approvisionnemens nécessaires aux émigrans. Il précisait, minutieusement, en homme d'expérience.

— Et les armes?

— Quelles armes?

— Carabines pour la chasse, revolvers pour la défense personnelle?

— Il y a très peu de gibier dans la région du Klondyke, non plus que de malfaiteurs.

— Vous m'étonnez. Est-ce qu'il n'y a pas de joueurs non plus?

— Si, les mineurs jouent pendant les longues soirées d'hiver, mais ils jouent loyalement, et ne s'aviseraient pas de tricher.

— Pourquoi?

— Je n'en sais rien, mais c'est ainsi... Ils n'oseraient pas...

Et l'éclair des yeux, le geste, l'attitude, complétaient sa pensée. On passa ensuite aux rigueurs du climat, et à l'imprévoyance des émigrans qui se hasardent dans cette région dépourvue de tout avec des approvisionnemens insuffisans, leurs modestes ressources ne leur permettant pas d'emporter davantage, leur impatience ne leur permettant pas d'attendre. Il appréhendait une famine redoutable pour l'hiver 1897-98, car la plupart des mineurs étaient partis pour les mines au printemps avec des vivres pour quelques mois; un petit nombre seulement en avait assez pour traverser l'hiver.

— Ceux-là du moins échapperont à la faim?

— Oh! non, répliqua Ladue. Ne leur faudra-t-il pas se rationner pour aider à vivre ceux qui n'auront pas assez? — Et, ajoute M. Steffens, cette réponse brève et nette acheva de me faire comprendre quelle sorte d'homme était J. Ladue.

D'accord avec tous les mineurs, J. Ladue insiste sur ce fait, que les émigrans ne doivent entreprendre le voyage au Klondyke qu'à partir du 25 mars. Ainsi qu'eux, il affirme que c'est au printemps qu'il faut aussi se rendre dans l'Alaska, où il n'y a pas à craindre encore que les meilleurs claims soient pris, comme au Klondyke où se porte en ce moment le courant, ni que la place manque aux nouveaux arrivans. Cent mille mineurs, ajoute-t-il, peuvent camper au long des creeks du Yukon sans même être à portée de vue les uns des autres. Puis, par delà ce champ d'exploitation, en descendant le cours du fleuve, il en est bien d'autres aussi riches, si ce n'est plus. A mesure que le pays se peuplera, que des centres de ravitaillement se créeront, on poussera plus avant et des placers aussi productifs se révéleront.

Point n'en serait besoin, selon les ingénieurs anglais qui, inconsciemment peut-être, redoutent la concurrence que les placers de l'Alaska, plus étendus, pourraient faire à ceux de la Colombie Britannique. Les résultats de la campagne de 1897 sont, jusqu'ici, pour les satisfaire, et les procédés ingénieux employés pour prévenir le chômage d'un long hiver sont pour les encourager. Dans cette région glacée, le travail de l'été est limité à trois mois. Une méthode toute nouvelle d'exploitation permet d'utiliser les mois d'hiver. Le bois est abondant; les mineurs allument de grands feux pour dégeler la surface durcie du sol et en extraire les boues aurifères, qu'ils empilent en monticules. Dès le printemps, ils n'ont plus qu'à les laver et recueillir l'or. Ce procédé donne d'excellens résultats et l'abondance du bois permet de l'employer des années encore (1).

III

Quelles conséquences peuvent avoir, pour les États-Unis et le Canada, quelle influence peuvent exercer sur la situation économique du monde les découvertes de ces nouvelles mines d'or?

(1) Voir *The Fortnightly Review*, London, septembre 1897.

Allons-nous assister, comme de 1849 à 1860, à un formidable exode, à une brusque orientation du courant d'émigration, cette fois se dirigeant vers le nord, à un conflit entre les États-Unis et l'Angleterre, et, d'autre part aussi, à une dépréciation de l'or devenant de plus en plus abondant?

Ainsi que nous l'avons dit, l'or se trouve dans l'Alaska et aussi dans la Colombie Britannique, partie intégrante du Canada, et que sépare l'une de l'autre la ligne conventionnelle du 141e degré de longitude ouest. Si le tracé de M. W. Ogilvie, ingénieur du Canada, est exact, les placers du Klondyke, centre de l'exploitation minière actuelle, seraient situés sur le territoire du Canada, lequel en a pris possession, et les présomptions sont qu'il est dans son droit. Les mineurs américains, qui les ont découverts et occupés, le contestent; la presse américaine le nie, et la thèse soutenue par les journaux de New-York est la suivante : « D'après le tracé de M. Ogilvie, agissant pour compte et au nom du Canada, les placers du Klondyke seraient situés à 30 milles en deçà de la frontière et sur territoire britannique, mais il n'a été procédé à aucune contre-enquête, et le traité de délimitation de la frontière de l'Alaska et du Canada attend encore la ratification du Congrès. » Et ce qui rend la situation plus grave et les rapports plus tendus, ce sont les mesures prises par le Canada et les conditions par lui mises à l'exploitation des placers, mesures qui rencontrent chez les mineurs américains, de beaucoup les plus nombreux, et renforcés chaque jour par de nouveaux arrivans, une résistance de nature à causer de sérieuses appréhensions.

Le gouvernement canadien entend, en effet, outre le prélèvement d'un droit de *royalty*, se réserver, dans la répartition des claims miniers, un claim sur deux. Entre chacun des lots exploités par les occupans actuels, un lot de même étendue deviendrait la propriété de l'État. C'est le remaniement complet d'une répartition faite et d'une prise de possession admises aux États-Unis, c'est aussi la dépossession de nombre de mineurs, presque tous Américains, lesquels arguent que la découverte des mines d'or est due, non au gouvernement ou aux autorités locales, mais à leurs patientes recherches et à leur labeur obstiné dont les conséquences seront de peupler ce territoire désert et d'enrichir l'État. La perception d'un droit d'entrée de 20 à 30 p. 100 sur les approvisionnemens que les émigrans apportent avec eux, dans ce pays qui ne produit rien, soulève aussi des résistances dont le Canada n'a eu raison jus-

qu'ici qu'en envoyant au Klondyke des forces de police de plus en plus considérables. Mais l'émigration grandit, elle aussi. « On ne voit, écrit le *New-York Herald*, que gens en route ou partant pour le Klondyke. Jamais on n'a assisté à pareille fièvre de l'or. Rien n'arrête les émigrans, ni la mort par le froid dans la passe de Chilkoot, par la faim ou par le scorbut dans les défilés du Yukon, ni l'hiver qui s'approche. Sur les routes de Juneau et de Dawson on se heurte déjà aux ossemens humains de centaines de malheureux morts de misère et de maladie. Ces centaines deviendront des milliers, car pendant l'hiver les passes sont souvent infranchissables aux plus intrépides et aux plus résistans. »

Des hommes qui ont bravé de pareils dangers, qui en ont triomphé, qui croient enfin tenir la fortune qu'ils ont tout risqué pour conquérir, reculeront-ils devant une milice bien inférieure en nombre et chargée d'exécuter des mesures dont les mineurs nient la légalité, dont bon nombre d'hommes éminens au Canada discutent le bien fondé et contestent l'opportunité? Parmi ceux-ci sont le maire de Victoria, M. Redfern, et des membres du parlement canadien, qui réclament énergiquement le retrait de ces mesures draconiennes. Des journaux anglais se joignent à eux, entre autres *le Speaker*. « Le Canada prétend, dit-il, prélever, à titre de *royalty*, une taxe spéciale sur les mineurs de terrains d'alluvion. Pourtant l'expérience faite dans la Guyane anglaise n'a pas été encourageante. Elle a arrêté l'émigration des mineurs, ajourné le peuplement et le développement de la colonie. Elle ne subsiste que parce que la population n'est pas assez nombreuse pour en imposer le rappel. Si vous prétendez la prélever sur les mineurs du Klondyke, attendez-vous à une autre bataille de Ballarat. »

De son côté, le gouvernement américain intervient en faveur de ses nationaux, réclamant pour eux un traitement analogue à celui qu'il accorde lui-même aux étrangers en Californie, dans les régions minières de l'Arizona, du Montana, du Colorado et dans l'Alaska. La question est pendante, mais une solution s'impose à bref délai, sous peine de graves conflits.

D'ordre plus général, la question de savoir quelles conséquences peut avoir et quelle influence peut exercer, sur la situation économique et financière, la découverte des nouvelles mines d'or, est plus importante encore. On vit cette question se poser en 1849 à propos de la Californie, en 1851 à propos de l'Australie,

plus récemment à propos de l'Afrique du Sud. Selon les uns, la découverte doit aboutir, à bref délai, à une dépréciation de l'or; selon d'autres, si cette dépréciation doit se produire, ce ne sera que très lentement et à très lointaine échéance. Si l'on compare la valeur de l'or extrait, dans les sept pays producteurs principaux du précieux métal, pour 1896, et l'évaluation *approximative* de cette production pour l'année courante, on constate une augmentation, inégalement répartie entre ces pays, de 190 625 000 fr., ainsi qu'il résulte du tableau suivant :

Pays producteurs. —	Production en 1896. — francs.	Production approximative en 1897. — francs.	Augmentation. — francs.
États-Unis	265 000 000	300 000 000	35 000 000
Australie	231 250 000	260 000 000	28 750 000
Afrique	220 000 000	280 000 000	60 000 000
Russie	110 000 000	125 000 000	15 000 000
Mexique	35 000 000	45 000 000	10 000 000
Indes Britanniques	29 125 000	35 000 000	5 875 000
Canada	14 050 000	50 000 000	36 000 000
	904 425 000	1 095 000 000	190 625 000

Les chiffres officiels de 1896 sont inférieurs à la réalité. On évalue à 1 025 millions et non à 904 425 000 francs la production totale. Il y aurait lieu de majorer de 35 millions ceux afférens aux États-Unis, établis uniquement d'après la valeur des lingots déposés à la Monnaie, et aussi, et pour des raisons analogues, de 60 millions le montant afférent à l'Afrique, de 25 millions celui de l'Australie. De ces rectifications, étendues aux évaluations approximatives pour l'année courante, il résulterait que le rendement de 1897 atteindra 1 200 millions. L'accroissement continu du nombre et de la richesse des mines exploitées permet d'entrevoir que le XXe siècle débutera avec une production annuelle d'or d'environ un milliard et demi.

Jusqu'ici, tout indique, en effet, que la production de l'Alaska et de la Colombie Britannique égalera, si elle ne la dépasse, celle de la Californie. Il importe peu, d'ailleurs, que les chiffres de cette production figurent à l'actif de l'Alaska ou du Canada. Leur action sur la situation financière, sur le taux de l'escompte, sur celui de l'intérêt, des salaires, du prix des objets de consommation générale, est et demeure la même, que les mines soient situées sur territoire anglais, américain ou autre.

Dès 1893, M. R. E. Preston, directeur général de la Monnaie à Washington, constatait que la production totale de l'or atteignait 777 750 000 francs; qu'elle tendait à s'accroître rapidement; que les jours de la frappe de l'argent étaient comptés; que ceux-là se trompaient qui concluaient à une dépréciation prochaine de l'or et à une hausse correspondante de l'argent du fait de la production croissante de l'or.

Cette thèse ne pourrait en effet se soutenir que si la demande d'or demeurait stationnaire, l'extraction devenant plus abondante. Il n'en est rien. La tendance est générale en faveur de l'étalon d'or et, à part les États-Unis, grands producteurs d'argent, toutes les nations réclament le monométallisme, avec l'étalon d'or. Il n'est pas un pays en Europe qui, volontiers, ne remplaçât son argent monnayé, sauf l'appoint nécessaire pour les petites transactions, par l'or, s'il le pouvait faire sans de trop onéreux sacrifices. L'Allemagne convertirait en or les 500 millions de francs en thalers d'argent qu'elle a en circulation; ainsi ferait la France de ses pièces de cinq francs représentant à peine la moitié de leur valeur nominale. Les besoins d'or de la Russie sont considérables; l'Autriche-Hongrie, l'Italie, en manquent; le Japon adopte l'étalon d'or; la Chine l'imite; toute l'Amérique du Sud le demande et le Mexique, dernière citadelle de l'étalon d'argent, est encombré de ce métal déprécié. Pour tous les grands emprunts modernes l'intérêt est stipulé payable en or, et l'or fait défaut aux demandes. Bien des années s'écouleront encore avant que l'humanité dispose de la quantité d'or nécessaire à ses besoins!

C. DE VARIGNY.

REVUE DRAMATIQUE

A la Comédie-Française, reprise de *la Vie de Bohême*, comédie en cinq actes, de Henry Mürger et Théodore Barrière. — *Geoffroy et la critique dramatique sous le Consulat et l'Empire*, par M. Charles-Marc Des Granges.

La Vie de Bohême m'a paru, je l'avoue, à cette dernière reprise, une plate et misérable chose. Cette gaieté, ces cris, ces facéties, ces bérets en l'air, ce punch éternel et cet éternel *gaudeamus igitur*... Mais qu'est-ce qu'ils ont donc, ces sauvages, à être gais comme ça? Et non moins que par l'appareil de leur gaieté, j'ai été offensé par le style de leur mélancolie. Un ennui mortel se levait pour moi et de ces « folies » et de ces « amours ». Ce que Barrière y a mis de « théâtre » est d'ailleurs saugrenu, et tout l'arrangement du quatrième acte est d'une inconcevable ineptie. Et pourtant la salle était comble, et l'on riait autour de moi, l'on se mouchait d'émotion; et la Comédie-Française, ayant eu le cynisme de faire entrer cette pauvre pièce dans son répertoire, en est récompensée par le plus fructueux succès. C'est que cette comédie, où le bourgeois semble raillé et bravé, est profondément, essentiellement et effrontément bourgeoise, et merveilleusement faite d'un bout à l'autre pour flatter et chatouiller les instincts des « bourgeois » (j'entends par là, comme Flaubert, ceux qui pensent bassement ou tout au moins ceux qui ont l'âme médiocre).

La Vie de Bohême leur plaît par des apparences de révolte contre la société régulière. Mais c'est une révolte superficielle, chétive, bourgeoise, qui ne les menace pas sérieusement, et à laquelle ils peuvent s'associer sans aucun danger. Le vrai révolté, c'est un homme pareil de costume à tout le monde, de vie austère et retirée, qui travaille quinze heures par jour et invente une philosophie. Ou bien c'est un fou qui tue et se sacrifie pour refaire le monde. Le vrai révolté n'est pas un bambocheur. Mais les Marcel, les Schaunard et les Colline ne sont réfractaires qu'au travail, à la correction dans l'habillement, à quelques menues conventions sociales, — ce qui amuse le bourgeois, — et à la

règle des mœurs, — ce que le bourgeois excuse ou approuve allégrement. Il voudrait avoir vécu, jeune, comme Marcel et Schaunard : car cela ne tire point à conséquence et n'empêche pas, plus tard, d'être commerçant ou notaire.

Pareillement, l'image que *la Vie de Bohême* offre de l' « artiste » est toute bourgeoise. Le véritable artiste, hors quelques rares exceptions, est un homme qui travaille beaucoup; qui a besoin, pour cela, d'une vie réglée et solitaire; qu'une fierté secrète, convenable à son art et engendrée par lui, préserve du désordre ; qui rougirait d'être signalé à la foule, comme un histrion, par un accoutrement et une allure spéciale, et que rien ne distingue de nous autres dans la rue. On ne peut citer, je crois, un seul artiste ou poète de premier rang qui ait été proprement un bohême. Mais l'artiste est encore aujourd'hui, pour beaucoup de bourgeois, un individu cocasse, qui ne s'habille ni ne parle comme nous, qui fait des mots, qui fait des farces, qui fait des dettes, qui est noctambule et qui se disperse en folles amours. D'où la sympathie persistante du public pour les « héros » de *la Vie de Bohême* et pour Mürger lui-même. Louis Veuillot écrivait il y a trente ans : « Le bourgeois adopta Mürger parce qu'il trouvait en lui, sous les traits les moins épiques, l'objet perpétuel de son étonnement, de son admiration et de son mépris, ce mélange du maniaque, du bouffon, de l'affamé et de l'inspiré qu'il appelle l'*artiste*, et qui constitue le véritable fou de la démocratie. » Un seul mot à changer : le bourgeois n'a plus de « mépris » pour l' « artiste ». Il ne le raille plus; il a des égards prudens pour l'art d'après-demain. Il n'y aurait pas beaucoup à faire pour le rendre aujourd'hui crédule au tableau de Marcel et à la symphonie de Schaunard.

Bourgeoise aussi, la façon dont l'argent est considéré dans la comédie de Mürger et Barrière. Les bohêmes manquent d'argent, mais ils ne le méprisent point. Ils sont très raisonnables. Ils se gardent même de ce paradoxe facile, que la misère est un bon stimulant du travail et de l'inspiration. Toutes les fois qu'ils deviennent sérieux, — et ils vont alors jusqu'au *tremolo*, — c'est pour maudire la pauvreté, empêcheuse de chefs-d'œuvre, et pour rendre hommage à la bienfaisante puissance de l'argent, dans des tirades soignées qui ont, comme vous pensez, le plein assentiment des spectateurs. La pièce de cent sous, continuellement invoquée, est le principal personnage du drame; personnage invisible et présent, comme Jéhovah dans *Athalie*. Ils ne parlent que d'Elle (et certes, je ne le reproche point à ces pauvres diables; mais encore y a-t-il « la manière, » et la leur est sans grâce). Quand ils La tiennent, ils la célèbrent par des cérémonies et des rites

facétieux, comme des escarpes loustics. N'est-ce pas vilain en somme, par les façons qu'ils y apportent et par les plaisanteries mêmes qu'ils en tirent, cette chasse fiévreuse à la pièce de cent sous; puis, dès que l'un d'eux a un peu d'argent, tous sautant dessus comme des Canaques, et Schaunard fouillant dans les goussets de Rodolphe? Mais au moins voilà une comédie où l'on ne peut pas dire que l'importance de l'argent soit méconnue ou dissimulée!

Notez que les pires gentillesses de ces jeunes gens gardent en elles de quoi agréer à un public moyen. Nous sommes ici fort loin de Lara, de Manfred et des Brigands de Schiller; ces faux révoltés de bohêmes ne sont que de simples carottiers. Leur principale préoccupation est de ne pas payer leur terme, — comme celle de leur propriétaire est de toucher ses loyers. Il n'y a pas un abîme entre ces deux dispositions d'esprit. Il est vraisemblable que, le plus souvent, un propriétaire sans entrailles et un locataire sans probité sont gens qui appartiennent à la même espèce morale. M. Benoit aussi, jadis, se fût dispensé de payer sa chambre, s'il avait pu. L'ingénieuse rébellion des bohêmes contre ce parent de M. Vautour est à la fois de celles qu'une âme vraiment bourgeoise admet le moins (si elle possède elle-même des immeubles), et qu'elle est le plus capable de comprendre. Et il ne faut pas oublier que les neuf dixièmes des spectateurs ne sont que des locataires.

Les amours de *la Vie de Bohême* ont également de quoi les séduire. Rodolphe, Marcel et Schaunard sont les « amans de cœur » de Mimi, de Musette et de Phémie. Phémie, et Mimi, et même Musette dans ses fugues au « pays latin », sont des maîtresses « désintéressées » (le rêve!) qui ne coûtent rien à leurs amans, que la nourriture — et la boisson (ce dernier « article » peut, à vrai dire, monter assez haut). Même, avez-vous remarqué? pendant que le poète Rodolphe, n'ayant plus le sou, fume tranquillement des pipes, Mimi travaille de son métier de fleuriste; à un endroit, elle lui dit qu'elle est allée porter son ouvrage au magasin, mais que, la patronne n'y étant pas, on ne lui a point donné d'argent. Et elle s'en excuse à son ami. Le nourrirait-elle, par hasard?... Vous pensez si, après cela, il y a un spectateur qui ne voulût avoir été l'amant de personnes aussi économiques! Et puis, songez! ce sont des « grisettes »! et vous savez qu'il n'y en a plus. Elles ont de la fantaisie, de l'esprit et du cœur! Et il y en a une qui est poitrinaire, et qui se sacrifie à son amant, et qui revient mourir dans ses bras, en disant des choses si touchantes! si « poétiques »! Quel joli souvenir, plus tard, pour un quinquagénaire riche, établi et père de famille!

Enfin, l'action même de la pièce est conforme aux vœux de tous les

Benoits et de tous les Durantins qui sont dans la salle. Rodolphe est bien le personnage « sympathique » qu'il leur faut. Il a des sentimens ignobles et des gestes avantageux. Il fait des vers de commis de magasin. Il lâche Mimi et la bohême parce qu'il a peur de la pauvreté, ce qui est bien naturel; et il consent à épouser, pour être riche, une femme qu'il n'aime pas, et une veuve, ce qui est d'un jeune homme bien sensé. A un moment, il montre à cette dame elle-même le fond de son cœur, et dans un style que je ne saurais retrouver. « La mansarde, oui, c'est gentil, quand il y a un rayon de soleil et quand on a de quoi manger. Mais la soie, le velours, les tapis, une bonne table et un bon hôtel, ça vaut tout de même mieux. » Le malheureux développe ces vérités en un de ces couplets qui font dire aux Benoits et aux Durantins que c'est rudement « bien écrit ». Il est vrai que, lorsque Mimi s'enfuit pour se jeter à l'eau, il rompt avec Mme de Rouvre : de quoi M. Benoit lui-même l'approuverait, car, n'est-ce pas? le sentiment a ses droits. Heureusement, l'attendrissante mort de Mimi vient déblayer la situation; et Mme de Rouvre ayant eu, elle aussi, un bon mouvement, on ne voit plus ce qui empêcherait Rodolphe d'épouser cette confortable dame. Ainsi cette aventure donne satisfaction tour à tour au cœur et à la raison.

La Vie de Bohême est le triomphe du « bon sens » et l'apothéose de l'argent. La forme, dans les passages « soignés », est justement celle qui peut le mieux donner aux illettrés l'illusion de la « littérature »; et les images de vie joyeuse et d'amour libre, conventionnelles et fausses comme des vignettes de romance, y correspondent exactement à ce que la majorité du public entend par « poésie ». Cette pièce est aussi bourgeoise, au fond, que *le Chemineau;* mais, en outre, elle est plate. Elle est plus bourgeoise à elle seule que tout le répertoire de Scribe. Et c'est pourquoi elle est immortelle.

Mlle Marie Leconte est parvenue à jouer avec une sorte de vérité et une grâce pas trop banale le rôle bêlant de Mimi. Les autres sont bons et, quelquefois, ils ont l'air de s'amuser.

M. Charles-Marc Des Granges vient de donner sur Geoffroy, le fondateur du feuilleton et presque de la critique dramatique, un livre extrêmement consciencieux, pénétrant, plein d'idées, tout à fait intelligent, mais si minutieux, si inexorablement complet et, comme la plupart des thèses de doctorat, d'une étendue si disproportionnée avec son objet, que, l'ayant lu, et avec le plus vif plaisir, j'ai finalement quelque peine à y bien saisir Geoffroy lui-même, à cause de la quantité des angles sous lesquels on me l'a montré, et que je ne sais plus

comment dégager sa vraie figure de ces innombrables chapitres analytiques où on me l'a débitée en petits morceaux. Essayons pourtant.

Il me semble que l'originalité de Geoffroy, c'est d'avoir été, dans la critique du théâtre, un moraliste. Cette disposition d'esprit s'explique par certains événemens de sa vie, et explique à son tour ce qu'il y eut souvent, dans sa critique, de clairvoyance, de nouveauté et de flamme.

Oui, de flamme. Geoffroy n'est pas du tout le pédagogue sévère et ennuyeux, le « pédant » de comédie que vous vous figuriez peut-être confusément. Il déborde de passion. L'âme de sa critique, c'est la fureur de vengeance d'un homme paisible, mais grincheux, qu'on a dérangé brutalement.

Professeur de rhétorique au collège de Montaigu et rédacteur bien appointé de l'*Année littéraire*, il était commodément installé dans l'ancien régime, juste à la place qui lui convenait. Or, comme il approchait de la cinquantaine, un âge où l'on a toutes ses habitudes, voilà la Révolution qui le culbute, le bouscule et le chasse. Caché dans un village des environs de Paris, la misère le réduit à se faire maître d'école, — jusqu'à ce que le Permier Consul, gendarme providentiel, remette tout en son lieu, choses et hommes, y compris Geoffroy, qui entre alors au *Journal des Débats* et commence, vers soixante ans, à avoir du talent et des idées, fruit de sa mésaventure.

Ces idées, on croit discerner comment elles s'enchaînent. Si la Révolution avait méchamment coupé sa vie en deux, n'était-ce pas les « philosophes » qui avaient préparé la Révolution? Geoffroy est profondément pénétré de cette vérité, vraie en effet tout en gros, que la littérature exprime les mœurs, mais surtout agit sur elles et, par suite, sur l'esprit et les événemens publics. — Cela le mène d'abord à se faire une très haute idée du rôle de la critique. Elle n'est point, pour lui, un exercice de professeur ni un jeu de dilettante. Elle doit être préoccupée d'utilité. Le bon goût, le bon sens, les bonnes mœurs, tout cela se tient. La critique est un peu une gendarmerie intellectuelle et beaucoup une manière d'apostolat. Répondant à ceux qui le traitaient de « libelliste » et d'« homme de parti » : « Tous les honnêtes gens, écrit Geoffroy, savent bien qu'un bon critique est toujours, pour les mauvais auteurs, un libelliste; qu'un écrivain courageux, attaché aux vrais principes, est toujours, aux yeux des brouillons, un homme de parti; comme si l'on pouvait appeler un parti le bon goût, la saine morale, et les bases éternelles de l'ordre social. »

En outre, le souci des rapports de la littérature avec les mœurs conduit Geoffroy à étudier surtout, dans les pièces soumises à son

jugement, ce qu'elles contiennent de vraiment intéressant, de sérieux, d'humain : caractères, passions, esprit ou tendances philosophiques, et à considérer les œuvres par l'intérieur : en sorte que sa critique est rarement insignifiante. — Enfin, les relations des mœurs avec la littérature à travers les siècles enveloppant les rapports des divers formes littéraires avec les sociétés qui les ont produites et goûtées, la théorie favorite de Geoffroy insinue en lui, peu à peu, des commencemens d'intelligence historique, ce que M. Des Granges appelle « le sens du relatif » dans le jugement des œuvres d'art, et communique à la critique de cet homme du premier Empire une souplesse et une libéralité fort remarquables pour son temps. Bref, il est arrivé que les préoccupations morales de Geoffroy lui ont ouvert l'esprit et ont fait de lui presque un novateur.

Après cela, qu'il ait un peu profité de certaines idées de Mme de Staël, ou même de Chateaubriand, je le crois. Mais les applications particulières qu'il en a faites au théâtre, et le ton, et l'accent, tout cela lui appartient bien en propre.

Il eut ce premier mérite de restaurer le culte fléchissant de Corneille et de Racine. La haine de Voltaire et de sa séquelle le rendit ici perspicace. Il lui sembla qu'en prônant les écrivains du XVIIe siècle aux dépens de leurs successeurs, il contribuait, lui aussi, au raffermissement des bases de la société, et qu'il assurait par là, en quelque façon, la tranquillité de ses vieux jours. Ces classiques dont son enfance avait été nourrie chez les jésuites et qu'il aimait un peu par coutume et docilité, il se mit, déjà vieux, à les aimer en pleine connaissance de cause et avec une très personnelle ardeur. Et comme il tenait beaucoup à découvrir chez eux précisément ce qui manquait le plus aux « philosophes », il le découvrit en effet, et eut souvent la critique inventive, du moins dans le détail. Il admira Corneille, Racine — et Molière — pour des raisons dont quelques-unes n'avaient pas été dites avant lui. De tous les critiques de l'ancienne école, c'est à coup sûr Geoffroy qui a le mieux parlé de notre théâtre classique.

Il a bien compris Corneille, l'a bien vu *dans son milieu*, a bien démêlé ce qui, dans son œuvre, revient à son temps et ce qui revient à son génie ; bien senti sa grandeur morale. — Il écrit : « Si nous pouvions voir Corneille tel qu'il était, avec son grand manteau noir, sa perruque, sa calotte, son extérieur simple et négligé, son air grave et modeste, nous sentirions qu'un homme de cette espèce ne doit pas penser comme nos petits auteurs. » — Il trouve le premier, contre l'opinion de tout le XVIIIe siècle et même du XVIIe, que Polyeucte est aussi intéressant que Sévère ; il qualifie *Polyeucte* de « chef-d'œuvre

unique ». Il a cette formule : « Pour Pauline, le sentiment du devoir est une passion » ; « et celle-ci : « Corneille émeut par des vertus plus puissamment que d'autres par des passions » ; et celle-ci encore : « On parle d'amour chez Corneille, l'amour agit chez Racine. » — Non seulement il admire le dénouement de *Rodogune*, mais il défend la pièce tout entière, « une des plus fortes conceptions dont notre théâtre puisse se glorifier. » Il voit dans Cléopâtre « le sublime de la scélératesse ». — Il signale, seul entre ses contemporains, ce que le théâtre de Corneille a gagné à la Révolution. Il dit de *Cinna* : « La Révolution nous a expliqué cette pièce ; elle en a fait un commentaire un peu plus instructif que celui de Voltaire. » Il a cette vue de critique historien : « L'étonnante et merveilleuse tragédie qui se joue depuis seize ans sur le grand théâtre de l'Europe, cette époque extraordinaire qui renouvelle la face du monde, cette succession de prodiges donnent aux esprits une direction qui les éloigne des vieux hochets en possession de les amuser. Corneille, très dédaigné sous le règne du philosophe, est aujourd'hui le plus fêté, parce qu'il est le plus *fort de choses*. »

Quelle est aujourd'hui, sur le théâtre de Racine, l'opinion la plus distinguée et, si je puis dire, le jugement à la dernière mode? C'est de s'extasier sur la vérité de ses tragédies, sur son audace, sur sa violence secrète, et sur sa couleur. — Or cela est déjà dans Geoffroy. Il écrit comme nous pourrions faire : « Racine n'était point un poète galant ; il excellait à peindre le véritable amour, qui presque toujours exclut la galanterie. » Il fait cette réflexion : « C'est à des femmes que Racine a donné ces passions violentes qui troublent la raison ; en cela il s'est rapproché de la vérité et des convenances » ; et cette autre, qui fut neuve en son temps et qui allait contre l'opinion commune : « Chez Racine, l'action marche toujours : dans les tragédies de Voltaire, l'intrigue languit ; les tirades seules sont animées. » Il admire *Bajazet* sans restriction et relève cette sottise de La Harpe, que « *Bajazet* est une tragédie du second ordre qui n'a pu être écrite que par un auteur du premier. » Il dit que le dénouement de cette tragédie laisse au cœur « une tristesse profonde et délicieuse. » Il s'est aperçu avant nous des audaces et des violences de Racine, — et même de sa « couleur locale ». — « Tous les héros de Corneille sont des Français sous le rapport de la galanterie... Quant à ses héroïnes, il serait difficile de décider quel est leur pays : la plupart ne sont pas même des femmes... On remarque dans Racine un plus grand nombre de ces caractères francs, conformes à toutes les notions historiques : Néron est frappant de ressemblance ; Acomat est un vrai Turc... Nous voyons dans Monime une véritable Grecque, dans Roxane une femme du sérail... Dans ces rôles admirables

rien n'est donné au théâtre, à la mode, aux préjugés nationaux; tout est sacrifié à la vérité. » — Et, par-dessus le marché, ce n'est pas Nisard, c'est Geoffroy qui s'est avisé, à tort ou à raison, de la « coquetterie décente et noble d'Andromaque », qu'il appelle la « coquetterie de la vertu. »

Et quelle est, sur Molière, notre plus récente pensée, celle qui a été exprimée, ces années-ci, avec le plus de force et d'éclat par un des maîtres de la critique ? C'est que le théâtre de Molière est essentiellement « naturiste », anti-traditionnaliste, antichrétien. Eh bien, cela aussi est déjà dans Geoffroy. Là encore ses croyances religieuses et son zèle pour la conservation sociale l'ont rendu clairvoyant.

Il appelle Molière « le plus grand peintre et le plus grand philosophe qui aient jamais existé dans notre littérature » ; et il avait quelque mérite à juger ainsi, à une époque où Molière était fort délaissé. Geoffroy débrouille avec finesse les causes de cet abandon. La philosophie du XVIIIe siècle « exalte » niaisement la nature humaine, que Molière, nullement dupe, se contentait de bien voir. « Tous les jeunes gens, toutes les femmes séduites par la nouvelle doctrine, rougissent de la nature telle qu'elle est ; ils se repaissent de chimères, de grandes passions, de grands sentimens, de mélancolie... Rien de plus plat, de plus trivial et de plus ignoble pour tous ces gens-là que Molière avec ses portraits de nos vices, de nos folies et de nos ridicules ; jamais une scène, jamais un trait n'est parti de son cœur. Il n'avait pas de cœur, ce Molière ! il n'avait que du sens, ou, si l'on veut, de l'esprit. C'est encore une grande grâce qu'on lui fait ; car son esprit ressemble si fort au bon sens, que beaucoup de beaux esprits le prennent pour de la bêtise. »

Mais, si Geoffroy admire en Molière l'artiste, et par où il le faut admirer, il voit clairement ce que son œuvre eut, dans le fond, de destructeur. Il fait cette remarque à propos de *l'École des femmes* : «... Du temps de Molière, la galanterie, la politesse et les plaisirs étaient concentrés à la cour et dans les premières maisons de la ville... C'est Molière qui a poli l'ordre mitoyen et les dernières classes ; c'est lui qui a ébranlé ces vieux préjugés de l'éducation, soutien des vieilles mœurs ; c'est lui qui a brisé les entraves qui retenaient chacun dans la dépendance de son état et de ses devoirs ; et cette impulsion qu'il a donnée aux penchans de son siècle a beaucoup contribué à son succès. » Et sur *Tartuffe* : « ... Si le *Tartuffe* n'avait été qu'inutile, on ne pourrait pas en faire un reproche à Molière ; il lui était impossible d'aller au delà de la nature de son art... Mais il y a une si grande affinité entre la religion et l'abus qu'on en peut faire, que sa pièce a dû réjouir les impies, beaucoup plus qu'elle n'affligeait les hypocrites. La

honte de l'hypocrisie rejaillit directement sur la religion et lui est en quelque sorte plus personnelle que l'infamie des autres vices. » Et enfin : « ... Molière n'a fait aux mœurs aucun bien réel, il en a même favorisé le relâchement : il a corrigé quelques ridicules ; les vices lui ont résisté... Quand il a secondé, par ses plaisanteries, le progrès nécessaire en mauvaises mœurs, il a toujours réussi : tous ses traits contre l'autorité des pères et des maris ont porté coup, il est parvenu à rendre ridicules la piété filiale et la foi conjugale : mais toutes les fois qu'il a essayé de lutter contre le torrent de la corruption, il a échoué. »

Je note ici, chez Geoffroy, un trait assez curieux. Ce moraliste ne se fait aucune illusion sur le pouvoir moralisateur du théâtre, et juge que c'est déjà beaucoup si le théâtre ne fait pas de mal. « La première loi du théâtre, dit-il, est de flatter les passions et les vices en crédit ; on n'y attaque que les ridicules d'un mauvais ton et les vices de rebut qui sont passés de mode. » Et ailleurs : « L'utilité morale de l'art dramatique me paraît absolument nulle, pour ne rien dire de plus. » Cet homme, qui adore le théâtre, qui passe toutes ses soirées dans sa loge ou son fauteuil d'orchestre, ce « père des comédiens » qui traite comédiens et comédiennes à sa table et qui fréquente chez eux, et qui aime vivre dans ce monde-là, méprise en réalité le théâtre et exprime fréquemment ce mépris chrétien. Il y a, chez celui que les contemporains s'obstinaient à appeler « l'abbé Geoffroy », une austérité de principes qui, se traduisant fort peu dans sa vie, se manifeste à tout bout de champ dans sa critique, à qui elle prête une singulière verdeur et des pénétrations peu communes. Un point, par exemple, sur lequel les auteurs dramatiques, presque tous gens superficiels et soumis aux préjugés du siècle, se trompent le plus souvent, c'est la valeur morale des personnages qu'ils exposent et des leçons qu'ils proposent ; car ils n'ont en eux qu'un critère incertain du bien et du mal. Un homme d'éducation et de pensée vraiment chrétienne découvre sans difficulté ce genre d'erreur : et c'est ce que fait constamment Geoffroy avec la rudesse la plus sagace et la plus allègre. Et l'on dirait aussi que par son mépris général et préventif de ce qui fait l'objet de ses études, il se revanche de ce qu'il y a de médiocre et de douteux, aux yeux de sa conscience la plus intime, à faire de ces études métier et marchandise. Il tient le théâtre en si piètre estime qu'il ne lui demande jamais d'être moral ; que cette exigence lui semblerait niaise et même absurde : mais comme il l'aime pourtant ! De quelle passion grondeuse, bougonne, troublée de remords peut-être, et d'autant plus incurable !

Reprenons. Quelle est, quatre-vingts ans après Geoffroy, notre pensée sur le théâtre de Voltaire, sur les tragédies pseudo-classiques, sur

la sensiblerie du XVIIIe siècle, sur le théâtre grec, sur Shakspeare? — Ici encore je réponds : — Nous pensons, quant à l'essentiel, comme Geoffroy lui-même. Voltaire étant sa bête noire, il a merveilleusement vu tout le faible de son théâtre, et que ses tragédies glissent au mélodrame. Les froides et fades tragédies du XVIIIe siècle et du premier Empire, Geoffroy en dit déjà tout le mal qu'en diront les romantiques. Il juge que la « comédie larmoyante » est une « corruption » de la comédie. Il a ce mot substantiel, que « le romanesque est le plus grand ennemi du dramatique. » Il ne parle, — comme nous, — que de nature et de naturel, de simplicité et de vérité. Il hait la « philosophie, » la fausse humanité, la sensiblerie du temps. Là-dessus, il est intarissable, il abonde en railleries fortes et drues : « ... On doit être aujourd'hui rassasié, au théâtre, d'héroïsme et de générosité : la bienfaisance y est aussi banale qu'elle est rare dans le monde; il n'y a point d'auteur qui ne se croie un grand génie quand il a mis sur la scène un personnage ami de l'humanité souffrante : c'est une sorte de ruse philosophique d'avoir ajouté aux règles d'Aristote le sublime précepte de l'Évangile sur la charité, et d'avoir transporté la première des vertus religieuses du sanctuaire au théâtre. L'égoïsme est dans la société, la bienfaisance est sur la scène : les malheureux n'en entendent point parler, parce qu'ils ne vont point à la comédie. »

Il sent très bien l'énormité de Shakspeare, et surtout en quoi Shakspeare est vivant. Il l'appelle « l'ardent et fougueux Shakspeare »; il qualifie ses pièces de « drames gigantesques, » de « masses qui épouvantent l'œil et l'imagination par leur audace. » Il dit que Shakspeare est « un répertoire immense de caractères et de situations vraiment tragiques. » Il s'élève contre la niaise timidité de ses adaptateurs, Saurin, Ducis, « employant tous les ingrédiens de la pharmacie française pour édulcorer cette plante britannique si amère et si sauvage » et il conclut : « J'aime mieux Shakspeare tout nu que garrotté par Aristote. »

Il a le sentiment le plus net de ce qu'il y a de relatif aux temps et aux lieux dans la valeur des œuvres d'art. « Chaque génération apporte au théâtre de nouvelles idées, un nouveau goût; ce changement de spectateurs apporte une révolution dans la manière de voir et de penser... Ce fait d'*histoire naturelle* (*sic*) frappe de nullité toutes les déclamations sur la décadence. » — « Le patriotisme est une grande vertu en morale et en politique; c'est un grand vice en littérature. Il faut se dépouiller de toute affection nationale, il faut oublier son pays si l'on veut goûter et juger les auteurs étrangers, anciens et modernes. Le Français croit qu'on n'a jamais su penser et vivre ailleurs qu'en

France. » — « Je trouve toujours fort bon qu'un auteur soit de son pays et de son siècle. Je m'établis son compatriote et son contemporain, et jamais il ne me paraît plus piquant que lorsqu'il choque nos coutumes et nos idées actuelles... J'étudie le siècle de Louis XIV dans ses poètes dramatiques : les comédies de ce temps-là sont pour moi des histoires » etc., etc.

Il comprend et il sent le théâtre grec. — Il a le tort de ne pas aimer l'Hippolyte d'Euripide, mais il ne le définit point si mal en l'appelant « un hobereau de Basse-Bretagne. » Il dit que l'Andromaque du même poète est « une bonne femme franche et naïve » ; et, après avoir cité cette phrase de la veuve d'Hector : « Ah ! mon cher mari, j'aimais vos maîtresses pour l'amour de vous; combien de fois n'ai-je pas allaité vos bâtards ! » il écrit : « Il y a là de quoi faire frémir toutes les petites-maîtresses de Paris ; et cependant, si l'on y regarde de près, on aperçoit une sorte de délicatesse et même d'héroïsme dans ces sentimens d'Andromaque. » Qu'ajouterions-nous à cela, nous qui nous piquons de si bien comprendre l'antiquité et de l'aimer toute crue ? Seigneur ! qu'avons-nous donc inventé ?

Enfin, il est si bon historien de théâtre qu'il en devient prophète. Très attentif au développement du mélodrame, « éclos, dit-il, de la corruption de la tragédie », mais qu'il préfère encore aux tragédies pseudo-classiques de son temps, il prévoit formellement, plus de vingt ans à l'avance, que du mélodrame sortira le drame romantique. « Qu'on y prenne garde ! s'écrie-t-il, si on s'avise d'écrire les mélodrames en vers et en français, si on a l'audace de les jouer passablement, malheur à la tragédie ! » Si l'on joint à ce cri divinatoire ce qu'il dit ailleurs de la tragédie de Voltaire et de la comédie de La Chaussée et de Diderot, on verra qu'il s'en est fallu de fort peu que Geoffroy n'ait esquissé — déjà ! — « l'évolution d'un genre. »

Vous conclurez que cet homme fut donc un esprit singulièrement puissant et original. Charmés de rencontrer chez lui quelques-unes des idées essentielles de Sainte-Beuve, de Taine et de M. Brunetière, vous vous direz que Geoffroy devrait être un des grands noms de la critique, et vous vous étonnerez de ce que sa mémoire a, en somme, de peu reluisant.

Mais je dois d abord vous avouer que je lui ai fait la partie belle. Je n'ai recueilli que ses clairvoyances et ses hardiesses : j'ai laissé dans l'ombre ses étroitesses, ses timidités, ses erreurs, tout ce qui ne compte plus dans ses feuilletons, mais ne laisse pas d'y tenir beaucoup de place.

Puis, il ne suffit pas de penser avec originalité pour que les hommes s'en souviennent ; il faut les contraindre à se souvenir de ce qu'on a

pensé par la façon dont on a su l'écrire. Or Geoffroy est un bon écrivain, mais n'est pas un écrivain excellent.

Autre considération. La Bruyère a sans doute raison de croire que « tout a été dit. » Tout a été dit d'assez bonne heure. Quand on parcourt les vieux livres, on est souvent émerveillé d'y découvrir des opinions, ou des théories, ou des formes de sensibilité que l'on croyait beaucoup plus récentes; et l'on s'exclame comme je faisais tout à l'heure : « Qu'avons-nous donc inventé ? » Si l'on recherche dans l'histoire littéraire les origines du romantisme, on ne sait plus du tout où il commence. On s'avise que les théories de Darwin sont en germe dans Diderot (*le Rêve de d'Alembert*), mais que Diderot est dans le poète Lucrèce, qui fut lui-même, je suppose, dans le philosophe Héraclite. Ou bien on dit que le sentiment de la nature selon Michelet ou George Sand était dans Rousseau et, bien des siècles avant Rousseau, dans les poètes latins et grecs. Et tout cela est vrai à condition de s'entendre. Toute idée et tout état d'âme a été comme pressenti avant de s'achever à travers les âges et de s'exprimer pleinement. Geoffroy a déjà, en critique, des vues plus nettes et plus vraies que Fénelon ou que Perrault; mais ce ne sont toujours que des « vues ». Il se contente de les indiquer. Elles ne sont pas encore pour lui des idées *actives*, elles ne transforment pas à ses yeux tout l'ensemble des objets qui les lui ont suggérées. Ce qu'il pense et sent de relativement neuf, il ne le pense ni ne le sent avec assez de profondeur et d'intensité. Il s'en tient, si je puis dire, à des aperçus et à des impressions du premier degré.

Enfin, Geoffroy, qui ne possède que peu la sensibilité inventive des critiques impressionnistes, n'a pas non plus l'imagination constructive des critiques philosophes. C'est autre chose d'avoir, comme lui, des « vues » éparses, ou de les lier fortement en un vaste système, qui nous montrera, sous un aspect rajeuni, des œuvres que nous connaissions; qui nous révélera, entre les hommes et les œuvres, ou entre les genres, ou entre les époques littéraires, des rapports et des liaisons jusque-là insoupçonnés; qui, peut-être, augmentera nos risques d'erreur presque autant que nos chances de découverte, mais qui, finalement, accroîtra notre intelligence des choses. Geoffroy est, en quelques points, un critique novateur : un critique créateur, pas tout à fait. De là la pénombre où il languit.

Mais, c'est égal, quelle bonne et solide caboche que ce Geoffroy! Et que le bon sens peut aller loin !

JULES LEMAÎTRE.

LA SUPÉRIORITÉ DES ANGLO-SAXONS

ET

LE LIVRE DE M. DEMOLINS

Il n'est pas nécessaire d'être un grand philosophe pour savoir que toutes les races humaines ont leurs qualités et leurs défauts, que leurs défauts sont étroitement liés à leurs qualités, qu'il y a partout du bien et du mal, que la perfection n'est pas de ce monde. Il n'est pas besoin non plus d'avoir profondément étudié l'histoire pour se convaincre qu'en ce qui concerne la prospérité des républiques et des empires, certains défauts sont plus nuisibles que d'autres, qu'il en est de très pernicieux, que quelques-uns sont vraiment utiles, qu'à cet égard, les peuples sont fort inégalement partagés. Les défauts des Grecs les ont perdus, les défauts des Romains ont contribué autant que leurs vertus à leur assurer la domination universelle. Telle imperfection morale est une force, telle autre est une faiblesse : « Otez à l'Anglais, a-t-on dit, un peu de sa morgue, de son intraitable orgueil; donnez-lui la sensibilité sympathique qui lui manque, la faculté d'entrer facilement dans l'âme et les sentimens d'autrui; vous aurez peut-être affaibli cette puissance de conviction, cette confiance en lui-même et en son droit, cette fermeté du vouloir qu'on a souvent admirées, vous l'aurez rendu moins propre à remplir sa mission dans le monde. »

L'ingénieux et éloquent auteur d'un livre qui a fait du bruit, M. Edmond Demolins, frappé de l'étonnante puissance d'expansion des Anglo-Saxons, s'est appliqué à nous démontrer qu'ils nous sont de tout point fort supérieurs (1). M. Demolins est un économiste distingué de l'école de M. Le Play, et en sa qualité d'économiste, c'est le rende-

(1) *A quoi tient la superiorite des Anglo-Saxons*, par Edmond Demolins.

ment qu'il considère en fixant le prix, en réglant le tarif des vertus et des défauts des peuples. A quiconque se vante d'avoir reçu de la nature tel ou tel avantage, il demandera toujours : « Quelle utilité t'en revient-il ? » Or il a constaté que si nos voisins d'outre-Manche réussissent dans toutes leurs affaires et ont créé un immense empire, qui est assurément un des prodiges de l'histoire, ils en sont redevables moins encore à leurs aptitudes naturelles qu'aux leçons qu'on leur donne dans la famille et dans l'école, et il a constaté aussi que nos défauts innés, originels, qui nous font beaucoup de tort, nous en feraient moins s'ils n'étaient fortifiés, aggravés par un déplorable système d'éducation.

Il ne désespère pas de nous; mais pour que nous valions notre prix, quel qu'il soit, il faut qu'on nous élève autrement, que les maîtres et les parens s'occupent de former des hommes, d'éveiller dans notre jeunesse l'esprit d'initiative et d'entreprise, qu'au lieu de lui farcir la tête d'inutiles connaissances, ils la préparent « à la vie sérieuse. » Peut-être ferons-nous quelque figure dans le monde le jour où nous ne croirons plus « que la sagesse suprême consiste à se soustraire autant que possible aux difficultés et à tous les aléas de la lutte pour l'existence », le jour où il n'y aura plus de pères et de mères disant à leur fils : « Mon cher enfant, compte d'abord sur nous ; tu vois comme nous économisons pour assurer ton avenir. Compte ensuite pour faire ton chemin sur nos proches et alliés, sur nos amis, qui se feront un devoir de te pousser, de te recommander. Compte surtout sur le gouvernement, qui dispose d'une quantité innombrable de places ; il faudrait vraiment jouer de malheur pour n'en pas attraper une. Mais comme l'État rétribue chichement ses fonctionnaires et qu'il est bon d'avoir du beurre à étendre sur son pain, tu devras épouser une femme riche ; nous en faisons notre affaire, repose-toi sur nous de ce soin, nous te la chercherons, nous te la trouverons. » Et là-dessus ce jeune homme si bien endoctriné, imbu de si sages principes, s'oriente vers la vie tranquille, et son esprit s'émousse, et sa volonté s'endort, et il ne sera ni pionnier, ni *settler*, ni *squatter;* il ne sera rien du tout, et il sera heureux et fier de n'être rien ; son incurable médiocrité fera ses délices ; il passera son temps à promener son ombre au soleil, et son ombre lui paraîtra charmante.

Si M. Demolins s'était borné à se plaindre que trop de parens n'aient pour leurs fils que de médiocres ambitions, que trop de jeunes Français aient un goût prononcé pour la vie facile et une répugnance marquée pour les entreprises laborieuses ; s'il lui avait suffi de combattre

nos préjugés, nos préventions, les abus de notre bureaucratie, le prestige qu'ont pour nous les fonctions publiques et notre respect superstitieux pour les professions libérales ; si, en un mot, il s'était contenté de nous dire notre fait et ne s'était soucié que d'avoir raison, son livre, si excellent qu'il fût, aurait produit peu d'effet, n'aurait ému personne. Il a pensé fort justement que, pour faire pénétrer la vérité dans les cœurs, il faut les émouvoir, et que de toutes les figures de rhétorique, la plus émouvante est l'exagération.

Je me souviens d'avoir vu dans un manuel illustré de morale civique deux gravures destinées à donner aux enfans une idée vive, saisissante, de l'heureux changement apporté par la Révolution dans le sort du paysan français. L'une de ces images représentait une chaumière sous l'ancien régime : on était au fort de l'hiver; le toit couvert de neige avait un aspect lugubre, les arbres n'avaient pas une feuille, la terre était nue et comme morte. Dans l'autre image on voyait une chaumière après 1789 : tout verdoyait, tout avait un air de fête; le lilas était en fleur, les champs étaient en amour, on croyait entendre chanter les oiseaux. Il ne tenait qu'à l'enfant de se persuader que la Révolution avait inventé le printemps. Par un artifice à peu près semblable, M. Demolins s'est amusé à nous faire croire que nos orgueilleux voisins avaient inventé le travail, la vertu et le bonheur. Il a pris plaisir à représenter l'Angleterre comme un radieux soleil, où l'on chercherait vainement une tache, et notre pauvre France comme un trou noir. Il a voulu secouer nos nerfs en nous persuadant que d'un côté de la Manche, tout est pour le mieux, que de l'autre, tout va de mal en pis.

La Grande-Bretagne que nous dépeint M. Demolins est vraiment une terre bénie de Dieu, où tout le monde se fait une joie de remplir les devoirs de son état, où le grand souci de tous les pères est de préparer leurs fils à la vie sérieuse, où tous les enfans sucent les vertus viriles avec le lait. Dans ce pays où il n'y a point d'oisifs, on ne compte que sur soi, on entend se suffire à soi-même, on rougirait d'avoir des obligations à autrui, de se faire aider, recommander, et les jeunes filles qui ont le plus de chances de se marier sont celles qui n'apportent rien en dot. Tout Anglais est un homme complet ; grâce à l'éducation qu'il reçoit, toutes ses facultés sont en harmonie, et en sortant du collège, où il n'a acquis que des notions utiles et saines, il est apte à tous les métiers.

Personne ne pousse aussi loin que lui l'indépendance du caractère et de l'esprit ; il se fait à lui-même ses principes, ses opinions, ses ju-

gemens ; il méprise les maximes reçues, le langage de convention et le servile troupeau des imitateurs. Il a sur les Celtes, sur les peuples latins, sur les Allemands, un autre avantage plus précieux encore : c'est l'intensité de son attention et sa puissance de travail, qu'égale sa puissance de repos. Mettant moins de temps à abattre sa besogne, il lui en reste plus pour se reposer. Est-il rien de comparable au repos des dimanches anglais ? On n'en a jamais mesuré la hauteur, la profondeur et la longueur.

La laborieuse et vertueuse Angleterre a atteint un degré de prospérité que notre imagination celto-latine a peine à concevoir. Tous les ouvriers anglais vivent largement et rien ne manque au confort de leur intérieur. Ils ont tous un piano. Ils prennent le thé sur une grande table carrée, que recouvre une nappe d'un tissu fin ; on voit sur cette table un joli service de porcelaine, cinq ou six assiettes de gâteaux variés, et ce qui est admirable, avant de reprendre du thé, ils ont soin de rincer leur tasse, « raffinement, dit M. Demolins, qui constituerait un progrès dans la plupart de nos maisons. » Aussi ces ouvriers soucieux d'orner leur logis et leur vie ont-ils une tenue, un respect d'eux-mêmes, une dignité que nous ne connaissons pas. Ils sont tous des *gentlemen* commencés. Est-il nécessaire d'ajouter qu'ils sont parfaitement heureux ? Les autres peuples travaillent à contre-cœur, à leur corps défendant ; c'est une peine, un châtiment qu'ils s'infligent par nécessité ; ils pensent comme les Turcs qu'il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis. Les Anglais ne sont heureux que debout, et le travail est pour eux une source inépuisable de bonheur. Apprenez à lire dans leurs yeux, et vous reconnaîtrez « qu'ils ont tous au fond de l'âme une dose formidable de contentement, que la vie leur apparaît sous des couleurs gaies que nous ne pouvons même pas soupçonner. »

Hélas ! qu'est-ce que la France ? Un pays d'oisifs, de paresseux, où le travail, l'effort sont des supplices auxquels on cherche à se dérober en exploitant son prochain ou en invoquant l'aide et le secours de la communauté. Ainsi en use le frelon à l'égard de l'abeille. C'est un frelon que cet adolescent vigoureux et robuste, qui se fait entretenir par sa famille. C'est un frelon que ce jeune homme qui rêve d'épouser une héritière et de se faire entretenir par sa femme. C'est un frelon que ce jeune bureaucrate qui, dédaignant les professions indépendantes, est entré dans l'administration pour avoir la joie et la gloire d'être entretenu par le budget. Nous sommes un peuple de frelons, et le travail étant la seule source de vrai bonheur, nous sommes une nation triste, chagrine, morose, et la mélancolie qui nous ronge fait un cruel

contraste avec la belle humeur, l'allégresse britannique. Qui de nous peut se vanter d'avoir au fond de l'âme « une dose formidable de contentement? »

Comme je l'ai dit, si M. Demolins tenait à convaincre ses lecteurs, il tenait encore plus à les émouvoir, et il y a bien réussi. Quelques-uns ont été consternés, navrés, atterrés. J'ai un voisin de campagne que ce terrible livre a plongé dans un sombre chagrin, dans un profond abattement; il rougissait de n'être pas né Anglo-Saxon, il était confus, honteux de sentir battre dans sa poitrine un cœur celto-latin, de porter sur ses épaules une tête de frelon français. « Le moyen de lutter contre ces gens-là! disait-il. Ils ont tout pour eux, les dons naturels, le génie des affaires, la persévérance que rien ne rebute, le goût des entreprises et l'amour passionné du travail. » Je lui accordai que M. Demolins avait eu raison de vanter la puissance de travail des Anglais, qu'ils se donnent tout entiers à ce qu'ils font, que rien ne les distrait de leur affaire ou de leur idée, qu'ils peuvent rester de longues heures sans prononcer une parole inutile, qu'ils n'en disent qu'à Dieu dans leurs interminables litanies, parce que cela ne tire pas à conséquence; qu'ils n'en disent jamais aux hommes avec qui ils concluent un marché. Mais je lui représentai que s'il nous échappe beaucoup de propos inutiles ou indiscrets, cela tient à ce que nous sommes un peuple sociable, que la sociabilité a ses avantages, que si le travail intense est une source de bonheur, les distractions ont leur douceur, que les étourdis qui ont le don de s'oublier sont peut-être plus heureux que les gens âprement intéressés, qui ne se perdent jamais de vue.

Il eut peine à m'écouter jusqu'au bout. — « Eh! oui, reprit-il, et pendant que nous bavardons, ils prennent aux quatre coins du monde tout ce qui est bon à prendre, et nous avons leurs restes, s'ils nous font la grâce de nous les laisser. Ce n'est pas nous qui aurions inventé de donner à la jeunesse une éducation pratique et harmonieuse! Mettons le feu à nos collèges; ce sera un bon commencement. » Je lui fis remarquer que le collège anglais, harmonieux et pratique, qu'a visité M. Demolins, est de fondation très récente et n'a encore que cinquante élèves, qu'il a été spécialement créé pour préparer les jeunes gens qui se proposent de s'établir aux colonies, qu'on s'applique à les mettre en état de se tirer d'affaire dans toutes les difficultés et dans toutes les situations de la vie d'aventure; que le fondateur de ce collège, le très habile docteur Cecil Reddie, homme de haute taille, solidement musclé, toujours vêtu en touriste, portant une blouse en drap gris, des culottes courtes, de gros bas de laine repliés au-dessus des genoux, une solide

paire de chaussures et, sur la tête, un béret, ressemble beaucoup à un pionnier, à un *squatter*, et qu'il juge très sévèrement les écoles anglaises, qu'il accuse de ne plus répondre aux conditions de la vie moderne.

« L'enseignement actuel, disait-il à M. Demolins, forme des hommes pour le passé, et non pour le présent. La majorité de notre jeunesse gaspille une grande partie de son temps à étudier les langues mortes, dont très peu ont l'occasion de se servir dans la vie. On effleure les langues modernes et les sciences naturelles, et on reste ignorant de tout ce qui concerne la vie réelle, la pratique des choses et leurs rapports avec la société. Ce qui rend la réforme difficile, c'est que nos écoles subissent l'influence des Universités, pour lesquelles elles préparent un certain nombre de leurs élèves. Or ces Universités, comme toutes les vieilles corporations, ne sont pas maîtresses d'elles-mêmes; un spectre invisible et intangible plane au-dessus du directeur et des maîtres; c'est l'esprit de tradition et de routine. » Je fis observer à mon voisin que depuis trois siècles l'Angleterre est une pépinière de hardis pionniers, d'intrépides défricheurs de terres lointaines, que ceux qui ont colonisé le nouveau monde et l'Australie n'avaient point été élevés par le docteur Reddie, que lorsqu'ils s'embarquèrent, l'éducation harmonieuse n'avait point été encore inventée, qu'il est permis d'en conclure que l'esprit de tradition et les vieilles méthodes ont du bon et que les inutilités ne sont pas toujours inutiles.

Il se calma et ne parla plus de brûler nos collèges; mais il s'écriait mélancoliquement : « Que penser d'un pays où tous les ouvriers ont des pianos? » Je l'assurai que, d'après les renseignemens que j'avais pu recueillir, les ouvriers anglais n'ont pas tous des pianos, qu'au fait M. Demolins n'en a vu qu'un dans le salon de cet ouvrier mécanicien, qui mange à son goûter de cinq espèces de gâteaux et se croirait perdu d'honneur s'il reprenait du thé sans avoir rincé sa tasse, que ses camarades ne vivent pas tous dans l'abondance, que quelques-uns sont assez misérables et habitent des bouges, qu'éprouvant le besoin d'étourdir leurs chagrins, ils se livrent à la boisson, que, s'il en faut croire les bruits qui courent, il y a un certain nombre d'ivrognes en Angleterre, que M. Demolins le sait et qu'il sait aussi que ces ivrognes ne sont pas tous des *gentlemen*. « Vous avez tort, ajoutai-je, de vous laisser aller au découragement; M. Demolins ne nous promet-il pas que si nous combattons résolument nos vices naturels, si nous réformons nos goûts, si nous nous défaisons de nos habitudes, nous pourrons, Dieu aidant, devenir des Anglo-Saxons de deuxième classe? — Bah! répliqua-t-il, M. Demolins a voulu nous ménager. Le fond de sa pensée

est que, pour avoir l'esprit d'entreprise et d'initiative, il faut habiter une île et que, la France n'étant pas une île, nous ne serons jamais qu'un peuple de frelons. » Je lui repartis qu'effectivement il est assez difficile de convertir la France en île, mais qu'il n'est pas rigoureusement démontré qu'il faille être un peuple insulaire pour posséder certaines vertus qui font prospérer les États.

Afin de l'en convaincre, comme il lit facilement l'anglais, je lui prêtai un ouvrage en deux volumes, intitulé : *France of to-day, — la France d'aujourd'hui*. L'auteur de ce livre aussi agréable qu'instructif est une Anglaise née dans le comté de Suffolk, qui, savante en agriculture, très versée dans l'économie politique, a parcouru à plusieurs reprises nos provinces du Nord et du Midi, de l'Est et de l'Ouest, pour savoir comment on y vit. Elle a procédé à une enquête en règle et causé avec tout le monde. Elle connaît nos défauts et nous les reproche, elle connaît nos qualités et nous en loue.

Elle a un faible pour nos paysans propriétaires, dont elle admire l'industrie et les patiens labeurs. Elle pose en principe qu'en tout temps, le Français fut de tous les peuples celui qui aimait le plus passionnément la terre, que de cette passion dérivent et ses défauts et ses vertus, que, préoccupés d'amasser dans l'espoir de s'arrondir, nos paysans poussent jusqu'à l'héroïsme l'insensibilité aux privations et le génie de l'épargne, qu'ils sont durs à eux-mêmes et n'accordent rien à la vanité, qu'ils étonnent l'observateur par un mélange singulier de richesse et de mesquinerie sordide, qu'insoucieux de tout confort, ils ne tiendront jamais leur logis comme les laboureurs du Sussex; mais une Anglaise leur apprend-elle que ces laboureurs de là-bas travaillent la terre d'autrui et habitent une maison d'où on peut les expulser à toute heure, ils éprouvent pour eux une dédaigneuse pitié.

Miss Betham a l'âme trop britannique pour ne pas regretter que la chambre à coucher de nos cultivateurs soit trop souvent un sombre taudis, que les ordures s'amassent devant leur porte, que leur cuisine soit enfumée ; mais elle pense que leur inquiète prévoyance des accidens possibles est une vertu, qu'ils supporteront mieux le malheur que ces fermiers anglais « qui veulent singer les *squires* et vivre comme des capitalistes », qu'en sacrifiant leurs aises à leur passion pour la terre, ils sont devenus une classe politique, que par leurs épargnes et leur travail, ils ont réparé des désastres qui semblaient irréparables, que, par leur sagesse d'électeurs, ils ont préservé leur pays d'inutiles révolutions. « Nous autres Anglais, conclut miss Betham, nous sommes un peuple de locataires, la France est un pays de propriétaires. » Elle

estime que chacune de ces deux conditions a ses avantages et ses inconvéniens, et elle cite un journal de Londres qui publiait naguère de remarquables études sur la vie dans les villages anglais : « Vous n'avez aucune idée, écrivait l'auteur de ces études, de l'état de servilité auquel sont réduits les cultivateurs dans quelques-unes des grandes terres où ils ont trouvé à s'établir. Le *squire* possède la chaumière, il peut à son gré concéder ou retirer les lots de terrain. Sa femme et ses filles donnent du charbon, prêtent des draps, visitent les malades. Ces pauvres gens se soumettent passivement à leur destinée, qui est de faire tout ce qu'on leur dit de faire, de prendre tout ce qu'on leur donne et de se montrer reconnaissans. C'est le royaume des bonnes intentions et de la bienfaisance ; mais pour y être heureux, il faut renoncer à toute virilité d'âme et à la dignité d'un citoyen. »

Cette citation rasséréna un peu mon voisin. Il fut charmé d'apprendre que, quoi qu'en dise M. Demolins, les Anglais n'ont pas tous l'âme virile, qu'ils ne sont pas tous des héros, que si l'Angleterre produit des hommes de forte volonté et des pionniers incomparables, elle est aussi le pays des assistés. Il remercia miss Betham d'avoir mis du baume sur sa blessure ; il était moins honteux d'avoir dans ses veines un sang celto-latin, il osait redresser un peu sa tête de velche.

Il en voulait à M. Demolins de l'avoir humilié et navré. S'étant remis de son alerte, il entra en défiance, il s'informa, il fit sa petite enquête et, devenu chicaneur, plusieurs assertions de cet économiste troublant lui parurent aussi discutables qu'étonnantes. Il lut un célèbre petit livre qu'on a surnommé la Bible de l'éleveur ; c'est un manuel de l'élevage du mouton, composé par un vieux colon australien. M. Demolins affirme que l'Anglais est si jaloux de son indépendance que résolu de tout devoir à lui-même, il croirait se déshonorer en acceptant les secours de sa famille. Or on lit dans le manuel du vieux colon australien que tout éleveur doit posséder un certain capital ; que, dans le bon vieux temps, le premier occupant, moyennant une bagatelle, une rente insignifiante, acquérait un parcours, qu'encore fallait-il avoir quelque argent pour acheter des moutons, qu'il en fallait aussi pour payer le personnel, se procurer des provisions, des voitures, construire des huttes ; qu'aujourd'hui, à plus forte raison, on ne peut se passer du capitaliste ; que, partant, le métier d'éleveur, de fermier, de *squatter*, de propriétaire ou tenancier de parcours se recommande surtout aux aventureux cadets anglais, qui sont le nerf des colonies ; que, n'ayant d'autres ressources que les fonctions publiques ou l'émigration, ils se décident facilement à aller chercher fortune au loin, qu'avant de partir

ils peuvent compter que leur aîné garnira leur poche de bank-notes, qu'ils sont certains d'être recommandés et soutenus par le crédit de leur famille. « Du vieil éleveur australien ou de l'économiste français, se demandait mon voisin, lequel a raison? »

Il avait encore d'autres étonnemens. M. Demolins distingue les nations communautaires et les nations particularistes. Chez les peuples communautaires, dans lesquels il comprend les races latines et les Allemands, l'État est une providence chargée de veiller au sort des particuliers, qui lui sacrifient de grand cœur leurs plus précieuses libertés, en échange des secours qu'ils attendent de lui. Dans les sociétés particularistes, le principal souci des individus est de défendre leur liberté contre toute immixtion de l'État; ils entendent répondre seuls de leur destinée, ils ne comptent que sur leur travail, leur énergie, leur persévérance, leur volonté. Or s'il est vrai que l'Anglo-Saxon, disait mon voisin, soit de tous les peuples le plus particulariste, comment se fait-il que les Américains soient protectionnistes à outrance? Pourquoi ont-ils voulu que l'État prît sous son patronage la prospérité de leur commerce et de toutes leurs industries? Pourquoi y a-t-il chez eux tant de gens qui aiment à vivre sur le commun, que les pensions qu'ils leur servent grèvent le budget d'une dépense de 800 millions de francs? S'il est vrai que la principale préoccupation de l'Anglo-Saxon soit de faire lui-même ses affaires et de s'affranchir de toute tutelle, d'où vient que le parlement et le gouvernement anglais reculent sans cesse les limites de leur compétence et se mêlent de beaucoup de questions, qui autrefois n'étaient point de leur ressort? Pourquoi l'État a-t-il déclaré que toute école primaire qui accepterait ses subventions serait tenue d'admettre les inspecteurs de Sa Majesté, et de se conformer aux prescriptions d'un code approuvé par le parlement? Pourquoi tout le monde a-t-il voulu être subventionné et inspecté? Pourquoi, au cours des vingt dernières années, les dépenses de l'instruction publique sont-elles devenues une des lourdes charges du budget?

Autres questions. Si les Anglais font passer avant tout les libertés individuelles, dont nous faisons si bon marché, pourquoi sommes-nous libres à notre choix de travailler le dimanche, si cela nous plaît, ou de tirer la perdrix, ou d'aller au concert, et pourquoi ne le sont-ils pas? S'il est vrai, comme l'affirme M. Demolins, qu'ils considèrent le travail intense comme une source de bonheur, pourquoi leurs ouvriers mécaniciens, qu'ils aient ou non des pianos, se sont-ils mis en grève pour contraindre leurs patrons à ne les faire travailler que huit heures

par jour? Pourquoi... Ses pourquoi ne finissaient pas. Je lui répondis que, particularistes ou communautaires, les sociétés ne subsistent que de contradictions, et que tout compté, tout rabattu, les contradictions ne sont pas ce qu'il y a de pire dans l'existence humaine. « L'irrégularité tient à notre nature, a dit un homme qui avait beaucoup d'esprit; notre monde politique est comme notre globe, quelque chose d'informe, qui se conserve toujours. Je ne connais que deux sortes d'êtres immuables sur la terre, les géomètres et les animaux, et encore les géomètres ont-ils eu quelques disputes, mais les animaux n'ont jamais varié. » Darwin a prouvé que les animaux varient.

Il faut des centaines de mots pour expliquer cette chose confuse, incertaine et flottante, cette combinaison instable qu'on appelle le caractère d'un homme; il en faut plus encore pour définir tant bien que mal le caractère d'une nation. Volontairement, à dessein, M. Demolins, qui n'avait en vue que l'intérêt de notre éducation, a pris le parti de tout simplifier et d'oublier que toute question a plusieurs faces. Il demanda un jour à un jeune Anglais qui exploite un *run* de moutons dans la Nouvelle-Zélande ce qui le séduisait dans cette existence. « C'est la vraie vie, c'est l'indépendance », lui répondit le jeune *squatter*. « Vous le voyez, ajoute M. Demolins, le besoin d'indépendance est bien ce qui domine et actionne toute la vie de l'Anglais; on peut tourner et retourner le problème, on arrive toujours à cette solution. »

Il a raison : à certains égards l'Anglais est le plus indépendant des hommes, et lorsqu'il n'a pas chez lui ses coudées franches, il a bientôt fait de s'embarquer pour la Nouvelle-Zélande. Il a l'imagination hardie et le pied léger. Il est fier de sa patrie, mais il n'a garde de s'y enraciner. La véritable Angleterre n'est pas pour lui une île de 23 millions d'hectares; c'est une certaine manière de vivre, de sentir, de penser, et cette patrie mobilisée et transportable l'accompagnera au bout du monde. Où qu'il s'établisse, il s'arrangera pour jouir de la liberté civile, individuelle et domestique. Ennemi juré de tout ce qui le met à la gêne, il a réduit la famille à sa plus simple expression : toi et moi, ou, selon les cas, moi et toi; le reste, ce sont les autres ou le prochain, et les autres commencent à l'enfant, et comme l'enfant est un prochain tapageur, encombrant, incommode, qui fourre souvent ses doigts dans son nez et son nez où il n'a que faire, on le tient à distance et, autant que faire se peut, on l'élève par procuration. Une jeune Française, chargée d'élever les filles de je ne sais quel grand seigneur anglais, fut tout d'abord très étonnée que ses élèves ne fussent admises à l'honneur de contempler l'auguste figure de leur mère que pendant la

demi-heure qui précédait le dîner. Elle fut plus étonnée encore un jour que cette mère, voyant une de ces demoiselles grimper sur un pouf pour contempler de plus près une gerbe d'orchidées, apostropha vivement leur institutrice, en lui criant d'un bout du salon à l'autre : « Mademoiselle, venez, je vous prie, dire à Hélène que je n'aime pas qu'on grimpe sur mes poufs et qu'on touche à mes fleurs. » Que chacun fasse son métier, et les vaches seront bien gardées.

Et cependant, cet insulaire si jaloux de son indépendance a ses assujettissemens, ses servitudes ; ne lui demandez pas de secouer son joug, son joug lui plaît. Plus que personne, il est esclave de ses habitudes, de ses préjugés nationaux. Il lui est plus facile de courir le monde, de traverser les mers que de sortir un instant de sa peau pour entrer dans celle des autres. En ceci bien différent des Romains, auxquels il aime à se comparer, impénétrable et imperméable, il vit côte à côte avec les races étrangères sans leur rien emprunter et sans leur rien donner, et l'éloignement qu'il a pour elles et qu'elles ont pour lui sera toujours le même.

Autant qu'à ses préjugés, il est assujetti à ses besoins factices, à l'étiquette, aux minuties du confort. Il n'a jamais dit comme Socrate : « De combien de superfluités je puis me passer! » Aucun autre peuple ne se fait une idée aussi compliquée du bonheur, et comme ils ont l'esprit de détail et qu'ils attachent une grande importance aux petites choses, il suffit d'une bagatelle qui leur manque pour appauvrir et gâter leur vie. Leurs statisticiens se plaignent que les jeunes gens se marient de moins en moins, que c'est une des raisons qui contribuent au succès de la propagande féministe. « Que voulez-vous ? me disait un jeune Londonien ; au prix que coûte aujourd'hui le bonheur en Angleterre, je ne suis pas assez riche pour faire celui d'une Anglaise. » Et notez qu'il ne suffit pas d'être heureux, qu'il faut être considéré, et que le code de la respectabilité est encore une affaire très compliquée. Ce code prescrit tout ce que doit faire un Anglais, ce qu'il doit dire, ce qu'il doit penser, ce qu'il doit boire et manger, les opinions littéraires et autres qu'il doit professer, les usages, les conventions qu'il est tenu d'observer pour mériter le respect. Cet homme qui se flatte d'être indépendant est si dépendant de l'opinion d'autrui, qu'il aime mieux pâtir que de faire quoi que ce soit qui puisse nuire à la considération qu'on a pour lui. Telle famille anglaise, qu'un revers de fortune oblige à se retrancher, recourra à tous les expédiens plutôt que de diminuer son train de maison. Que deviendrait-on si on n'avait plus le nombre réglementaire de domestiques, que

le code déclare obligatoire pour quiconque veut être respectable!

Le fond de l'affaire est que, pour mériter le respect d'autrui et sa propre estime, il faut être riche, que les pays anglo-saxons sont ceux où la pauvreté fait la plus triste figure et où le veau d'or a les plus chauds adorateurs. Encore l'Angleterre a-t-elle sur les États-Unis l'avantage de posséder une aristocratie héréditaire. Quoique M. Demolins semble avoir plus d'admiration pour les milliardaires américains que pour les grands hommes de Plutarque, il est permis de penser avec un célèbre publiciste anglais, M. Bagehot, que le fétichisme du rang social sert de correctif au fétichisme des grandes fortunes, qu'il est utile à une société d'avoir deux idoles, que quand deux idolâtries sont en lutte, il y a quelque chance de succès pour la vraie religion, qu'au surplus le culte des grandeurs héréditaires est moins dégradant que la plate vénération pour l'argent.

Un anglophobe reprochait à M. Demolins de n'avoir pas dit que le caractère distinctif du bonheur anglais est d'être un bonheur qui ne rend pas heureux, que si nos voisins ont le pied léger, c'est qu'ils ne se trouvent pas bien chez eux, qu'on ne s'en va guère des endroits où l'on a le cœur à l'aise, qu'au surplus la création de l'immense empire britannique est due avant toutes choses à l'habileté, aux savans calculs, à la prévoyance d'un gouvernement aussi avisé que bien informé, à une politique traditionnelle, à la fois audacieuse et prudente, et qui, toujours à l'affût des occasions, n'est jamais embarrassée par ses scrupules. M. Demolins a dit ce qu'il voulait et devait dire. Il avait à cœur de frapper un grand coup sur les frelons, de les contrister, de les mortifier, de les étonner, de les irriter. Il pensait avec raison que la contrition prépare l'amendement, que les surprises font naître les curiosités, que la colère, le dépit fouettent le sang, que tout vaut mieux qu'une apathique indifférence et un idiot contentement de soi-même.

Les plus intelligens de ses lecteurs ont deviné ses intentions, approuvé ses artifices. Il voulait nous contraindre à faire notre examen de conscience ; il en a usé comme les prédicateurs qui ne convertiraient personne, s'ils n'exagéraient les choses en mal comme en bien. « Malheur, s'écrient-ils, à vous qui ne remarquez pas la poutre qui est dans votre œil, et ne voyez que la paille qui est dans l'œil de votre prochain ! » Ils affaibliraient l'effet de leur discours s'ils confessaient à leur auditoire que la paille du prochain est le plus souvent une poutre, et que cette poutre est quelquefois aussi grosse que la nôtre.

G. VALBERT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre.

Depuis quinze jours, la situation s'est heureusement modifiée en Orient. Aux inquiétudes que nous exprimions alors doivent succéder des sentimens plus rassurés. Les préliminaires de la paix ont été arrêtés entre les puissances, et, certes, il était temps que le concert européen aboutît à des conclusions définitives. Cependant, tout n'est pas terminé. Le texte des préliminaires a été soumis à l'acceptation du sultan et cette acceptation ne s'est pas fait attendre ; mais il reste à le faire accepter par la Grèce, et c'est surtout de ce côté qu'on pourrait craindre quelques difficultés. Se produiront-elles? Il faut espérer que non. Aucun doute sérieux n'est même possible à cet égard. La Grèce a commis trop de fautes dans le passé pour qu'il lui en reste encore à commettre. A défaut d'un parfait bon sens, cette nation est trop bien douée du côté de l'esprit ; elle a trop de finesse et de souplesse ; elle a, malgré de fâcheux écarts, une intelligence trop vive, et aussi trop prudente, pour ne pas tenir compte des leçons que les événemens lui ont données. L'émotion de la rue, émotion toute naturelle, ne gagnera pas le Parlement, ou du moins ne s'y traduira pas par des votes. La Grèce, — et le fait est rappelé dans la première ligne des préliminaires, — la Grèce a confié aux grandes puissances le soin de ses intérêts en vue du rétablissement de la paix : dès lors, elle a accepté par avance les conditions qui seraient mises à ce rétablissement. Elles sont dures, sans doute, mais elles n'ont rien d'imprévu. Les grandes puissances ont fait de leur mieux. Ce n'est pas leur faute si la guerre a éclaté : elles ont prodigué leurs avertissemens et leurs efforts pour empêcher l'ouverture des hostilités. Ce n'est pas leur faute si la Grèce, fermant l'oreille à leurs conseils, s'est jetée étourdiment dans la voie des aventures. Ce n'est pas leur faute si elle a été vaincue. Il a bien fallu se placer en face de cette situation, dans laquelle l'Europe n'avait aucune responsabilité, et en accepter les conséquences inévitables. Toutes celles qui ne l'étaient pas ont été écartées. Dans son

malheur, la Grèce peut s'estimer heureuse d'avoir rencontré la médiation de l'Europe. Que serait-il arrivé si elle avait été laissée plus longtemps en tête à tête avec la Turquie victorieuse? L'armée ottomane ne s'est arrêtée, ou plutôt n'a été arrêtée qu'après avoir franchi tous les obstacles que la nature et l'art avaient placés entre la frontière commune et les faubourgs d'Athènes. Rien ne pouvait plus suspendre sa marche, si ce n'est l'intervention des puissances. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier si on veut se rendre compte des difficultés que celles-ci ont rencontrées, et qu'elles sont en partie parvenues à vaincre.

Ces difficultés ne venaient pas seulement de la Porte, ni même de la Grèce, mais encore de l'opposition qui existait entre quelques-unes des puissances elles-mêmes. Faut-il rappeler sur quels points principaux des divergences se sont produites? Nous le ferons très brièvement, car nos lecteurs n'ont pas pu en perdre le souvenir. Le gouvernement anglais, dans une pensée bienveillante à l'égard de la Grèce, généreuse à coup sûr, mais insuffisamment pratique, aurait voulu que l'évacuation de la Thessalie par les troupes ottomanes fût accomplie tout de suite et sans conditions. On aurait procédé ensuite aux négociations en vue de la paix. C'était demander beaucoup au gouvernement ottoman. C'était exiger de lui plus, peut-être, qu'il n'était disposé à accorder. C'était s'exposer, en cas de résistance de sa part, soit à un recul de l'Europe, soit à des complications où son entente un peu artificielle aurait rencontré une épreuve redoutable. L'Angleterre avait-elle prévu et mesuré d'avance les conséquences possibles de son attitude? En avait-elle accepté les inconvéniens? S'était-elle préparée à y faire face? C'est une question que nous ne sommes pas à même de résoudre : en tout cas, les autres puissances se sont montrées moins hardies, ou peut-être seulement plus prudentes. L'Allemagne a obéi d'ailleurs, dès le premier jour, à des préoccupations différentes de celles qui inspiraient l'Angleterre. L'empereur Guillaume n'a pas oublié qu'une partie considérable de l'ancienne dette hellénique était entre des mains allemandes, et qu'elle y avait déjà subi de regrettables variations de valeur : il devait veiller à ce qu'elle n'en éprouvât pas de nouvelles et de plus graves encore. Le rôle qu'il avait à remplir dans ce dessein se conciliait d'ailleurs fort bien avec celui qu'il avait adopté dès le début de la guerre, et, après avoir ouvertement manifesté ses sympathies à la Porte dans le domaine militaire, il devait naturellement les lui manifester aussi dans le domaine financier. Si le Sultan, par l'évacuation de la Thessalie, avait abandonné le seul gage qui pût lui garantir l'exact acquittement de l'indemnité de guerre, tout porte à croire qu'il n'en aurait jamais vu la première livre.

Rien n'est plus ordinaire, en Orient, que le fait d'indemnités promises et jamais payées : le Sultan le sait mieux que personne, soit à titre de débiteur, soit à titre de créancier. Il n'a pas encore payé à la Russie la totalité de l'indemnité qu'il lui doit depuis près de vingt ans; en revanche, il n'a pas encore touché lui-même celles que lui doivent telles provinces détachées de son empire et devenues depuis lors plus ou moins indépendantes. Les mœurs de la Grèce dans cette matière ne la distinguent pas des autres pays orientaux; loin de là! et si le Sultan n'avait eu d'autre caution que celle du gouvernement hellénique pour l'acquittement futur de l'indemnité de guerre, il aurait pu faire figurer la somme pour mémoire dans la partie la plus vague, la plus aléatoire, la plus incertaine de son budget. L'empereur Guillaume ne l'entendait pas ainsi. Il a posé tout autrement que l'Angleterre la question que l'Europe avait à résoudre. Pas d'évacuation de la Thessalie avant qu'une partie appréciable de l'indemnité ait été versée : telle a été sa première proposition, on pourrait dire sa première sommation. C'était prendre exactement, et peut-être trop ouvertement, le contre-pied de l'Angleterre. Une aussi grande puissance, même lorsqu'elle s'est placée dans une situation fausse et intenable, doit être traitée avec plus de ménagemens. Aussi en a-t-on, dans la forme, mis beaucoup à son égard. On lui a laissé présenter successivement toute une série de propositions nouvelles qui se rapprochaient de plus en plus de celles de l'Allemagne. C'étaient toujours des propositions de lord Salisbury qui étaient accueillies, grande satisfaction sans doute pour son amour-propre; seulement, quand elles l'ont été toutes, on s'est aperçu que c'étaient celles de l'Allemagne qui avaient, en fin de compte, prévalu. L'évacuation de la Thessalie n'a pas été subordonnée à l'acquittement matériel de l'indemnité, mais à l'exécution d'une série de mesures qui rend cet acquittement certain. Pour la première fois peut-être, le Sultan est presque sûr d'être payé. C'est une heureuse innovation : comment a-t-elle été opérée? Ici, il faut citer les textes. « La Grèce, dit l'article 2 des préliminaires, paiera à la Turquie une indemnité de guerre de 4 millions de livres turques. Un arrangement pour faciliter le paiement rapide de l'indemnité de guerre sera fait, avec l'assentiment des puissances, de manière à ne pas porter atteinte aux droits acquis aux anciens créanciers détenteurs de titres de la dette publique de la Grèce. A cet effet, sera instituée à Athènes une commission internationale des représentans des puissances médiatrices, à raison d'un membre nommé par chaque puissance. Le gouvernement hellénique fera adopter une loi, agréée

par les puissances, réglant le fonctionnement de la commission, et d'après laquelle la perception et l'emploi des revenus suffisans au service de l'emprunt pour l'indemnité de guerre et des autres dettes nationales seront placés sous le contrôle absolu de la dite commission. » Cet article est le plus important des préliminaires. Il se résume d'ailleurs en un mot : contrôle européen sur les finances helléniques, ou du moins sur les revenus affectés au service de la dette. Ces revenus devront être jugés suffisans pour satisfaire aux besoins de l'ancienne dette et de la nouvelle. Dans ces conditions, les puissances prépareront un arrangement propre à faciliter le paiement rapide de l'indemnité. Quant à l'évacuation de la Thessalie, au lieu d'avoir lieu tout de suite comme l'aurait préféré l'Angleterre, elle s'effectuera dans le délai d'un mois à partir du moment où les puissances auront reconnu comme remplies les conditions précédemment énumérées, et où l'époque de l'emprunt aura été fixée par une commission internationale. Que demandait l'Allemagne ? Que l'évacuation ne s'accomplît que lorsque l'indemnité serait, ou en partie acquittée, ou totalement assurée. La seconde condition valait encore mieux que la première : c'est elle qui est réalisée.

La Grèce a un gouvernement parlementaire : les préliminaires de la paix, déjà approuvés par le sultan, doivent donc être soumis à la Chambre des députés hellénique. Une telle épreuve est pleine d'angoisses, et elle doit d'autant plus exciter nos sympathies que nous en avons traversé de semblables. Nous nous sommes inclinés autrefois devant une nécessité du même genre, remettant à l'avenir les réparations que notre sagesse aurait méritées ; la Grèce suivra certainement cet exemple. Il y aurait de sa part folie à hésiter. Elle y perdrait tout en même temps une de ses provinces et la plus riche de son domaine, son crédit qui a un si grand besoin d'être relevé, enfin la bienveillance de l'Europe, qu'elle n'a pas toujours ménagée comme elle aurait dû le faire, mais qui lui est restée fidèle, et dont son salut dépend. Que serait-elle devenue si les puissances n'étaient pas intervenues entre elle et la Turquie conquérante ? Que deviendrait-elle si cette intervention venait à cesser ? Dans le premier moment qui a suivi, à Athènes, la publication des préliminaires, l'œuvre de l'Europe a été mal appréciée. Il ne faut ni s'en étonner, ni s'en plaindre, car les grandes douleurs sont injustes. Le mot qui est revenu le plus souvent dans les journaux est celui d'iniquité. Il semblait à les lire que la solution proposée par l'Europe était « l'œuvre la plus inique dont l'histoire ait jamais fait mention. » Pour parler ainsi, il faut ne pas connaître l'histoire, ou l'avoir oubliée. Une guerre malheureuse a tou-

jours imposé au vaincu des concessions pénibles : l'intervention des autres puissances a pu quelquefois les limiter, les atténuer, mais non pas les supprimer. Dans le cas actuel, que devait et pouvait faire l'Europe? Elle se trouvait placée dans l'alternative, ou d'abandonner la Thessalie à la Porte, de reconnaître une fois de plus la légitimité du droit de conquête et d'en consacrer les conséquences; ou bien d'assurer au vainqueur une indemnité.

Dès le premier moment, l'opinion du monde civilisé s'est prononcée contre toute cession territoriale à la Porte. A tort ou à raison, on a déclaré qu'une terre restituée à la chrétienté ne devait jamais, sous aucun prétexte, faire retour à la Turquie. Cet axiome n'est peut-être pas sans danger, mais il s'est emparé des esprits avec une force telle que les diplomates se sont trouvés dans l'obligation de s'y conformer. Dès lors, on n'a accordé à la Porte qu'une simple rectification de frontière, importante au point de vue stratégique, mais à peu près négligeable au point de vue des populations qui se trouvaient replacées sous le joug ottoman. Il y a environ quinze ans, l'Europe, avec imprudence évidemment, avait assuré à la Grèce une frontière septentrionale qui lui ouvrait militairement l'accès de la Macédoine et de l'Épire. C'était une tentation beaucoup trop forte pour que la Grèce y résistât longtemps. Par malheur elle y a succombé sans avoir rien préparé en vue du succès de son entreprise : elle n'avait réorganisé, au préalable, ni son armée, ni ses finances, et jamais peut-être on ne s'était engagé plus étourdiment dans une voie aussi périlleuse. Il a donc bien fallu fermer pour l'avenir à la Grèce les portes de la Macédoine et de l'Épire, et c'est à cela que se réduit la rectification territoriale qui a été faite. Elle a été déterminée par les attachés militaires des puissances, ce qui avait le double avantage d'en bien définir le caractère technique et, en même temps, de la rendre efficace. Pouvait-on faire moins après une guerre où la Turquie avait eu l'avantage? Mais on n'a pas fait plus. La Thessalie tout entière est restée à la Grèce, et celle-ci, dans son infortune, n'aura pas du moins l'affliction de se voir arracher par la force une province où la majorité des habitans est de race hellénique, et qui, depuis son incorporation encore récente à la mère patrie, s'était tout naturellement fondue en elle. Ces déchiremens qui font naître dans une nation, pour peu qu'elle ait conscience de son unité, la pire de toutes les douleurs, et qui laissent à son flanc une plaie toujours saignante, ont été épargnés à la Grèce : elle devrait en savoir gré à l'Europe. Il est vrai qu'un contrôle financier est imposé à ses finances. Nous ne chercherons pas à atténuer ce que cette mesure a de rigoureux.

Mais, cette fois encore, l'Europe pouvait-elle procéder autrement? Puisqu'on ne faisait pas à la Turquie une cession de territoire, il fallait bien lui donner de l'argent, et comment trouver de l'argent pour la Grèce? La mauvaise administration de ses finances dans le passé a dissipé la confiance que les capitaux européens ont pu, dans d'autres momens, avoir en elle. Le sort de ses créanciers n'est pas enviable, depuis quelques années surtout. De là l'obligation du contrôle. On peut même se demander si cette mesure sera suffisante; bien plus, on y est obligé, puisque lord Salisbury en doute. Il a fait des ouvertures à la Russie et à la France pour savoir si elles consentiraient, conjointement avec l'Angleterre, à donner leur garantie à l'emprunt que la Grèce était sur le point de contracter. Ainsi la garantie de trois puissances, et non des moindres, soit au point de vue politique, soit au point de vue financier, paraissait indispensable au premier ministre de la Reine comme supplément au contrôle, pour assurer la réalisation de l'emprunt futur. Nous ne savons pas ce que la Russie et la France lui ont répondu : il semble, au surplus, que toute réponse définitive aurait été prématurée. Le pessimisme du gouvernement britannique est peut-être fondé; mais qui pourrait le dire avec certitude? Qui pourrait se porter fort de connaître exactement, dès aujourd'hui, les ressources de la Grèce et de les déclarer suffisantes ou insuffisantes pour faire face à une charge nouvelle? Lord Salisbury n'a pas sur ce point plus de lumières qu'un autre, et sa proposition a eu l'inconvénient de prolonger les négociations sans aucune utilité. Ce sera à la commission internationale prévue par l'article des préliminaires visé plus haut, qu'il appartiendra de résoudre la question. Si une garantie des puissances est alors jugée nécessaire, il sera temps d'aviser. Mais il suffit que lord Salisbury ait pensé qu'il faudrait ajouter une garantie de plus à celle qui résulte déjà de l'établissement du contrôle pour montrer que celui-ci est inévitable, et qu'il constitue même, dans les mesures à prendre, une espèce de minimum.

La Grèce ne doit avoir aujourd'hui d'autre préoccupation dominante que d'assurer, dans le plus bref délai possible, l'évacuation de la Thessalie. Il n'y a plus, pour cela, un moment à perdre. La saison s'avance; nous voici en automne; si les malheureux Thessaliens qui ont émigré pour échapper à l'invasion de l'armée ottomane ne rentrent pas immédiatement dans leurs foyers, il sera ensuite trop tard pour labourer et pour ensemencer leurs champs. Ils ont perdu la récolte de l'année courante; celle de l'année prochaine sera compromise à son tour, et un double fléau les aura frappés. Les puissances, et la France

en particulier, ont fait ce qui dépendait d'elles pour faciliter le retour des Thessaliens émigrés. Il fallait assurer leur sécurité. En principe, rien ne les empêche de retourner chez eux; mais, en fait, ils y sont très mal reçus lorsqu'ils y reviennent, et les promesses de la Porte pour modifier cet état de choses sont jusqu'à ce jour restées sans effet. Une annexe aux préliminaires de paix y pourvoit dans la mesure du possible. Si nos renseignemens sont exacts, il y aurait à ces préliminaires une autre annexe qui se rapporte à la question de l'amnistie : elle est due à l'initiative de notre ambassadeur à Constantinople. Un assez grand nombre de sujets ottomans, Hellènes de race et appartenant aux colonies grecques qui sont si nombreuses dans l'empire, sont venus se ranger sous les drapeaux du roi Georges. Ils ont fait la guerre avec l'armée hellénique; ils ont été vaincus avec elle; s'ils rentraient en territoire turc, ils seraient regardés comme rebelles et traités en conséquence. C'est pour eux qu'une amnistie a été prévue dans les préliminaires de la paix. M. Paul Cambon, d'accord avec ses collègues, a demandé qu'elle fût proclamée aussitôt après l'acceptation des préliminaires et sans attendre le traité définitif. Le Sultan n'a pas encore fait complètement droit à cette requête : toutefois il en a accepté le principe, à la condition que ses sujets amnistiés ne rentreraient chez eux qu'après la signature du traité. Si nous relevons ce fait, c'est pour montrer que, jusque dans les détails, la France et les autres puissances n'ont rien négligé pour atténuer les conséquences de la guerre et pour en faire disparaître les derniers vestiges.

Puisque nous avons parlé des annexes aux préliminaires de paix, nous devons faire mention d'une troisième qui se rapporte à l'article 9. Cet article est ainsi conçu : « En cas de divergences au cours des négociations entre la Turquie et la Grèce, les points contestés pourront être soumis par l'une ou par l'autre des parties intéressées à l'arbitrage des représentans des grandes puissances à Constantinople, dont les décisions seront obligatoires pour les deux gouvernemens. Cet arbitrage pourra s'exercer collectivement, ou par une désignation spéciale des intéressés, etc. » La Porte a manifesté la crainte que ces expressions, qui paraissent très claires, ne le fussent pas encore assez, et que le caractère obligatoire de la sentence arbitrale rendue par les puissances ne fût pas assez nettement spécifié. La dernière annexe a donc pour objet d'établir que les puissances, dans le cas prévu par l'article 9, n'agiront pas comme médiatrices, mais comme arbitres, et que dès lors, les parties qui auront eu recours à leur intervention devront se soumettre à leur verdict quel qu'il soit. La Porte juge sans

doute que deux précautions valent mieux qu'une : nous n'y contredisons pas.

Il est donc enfin permis d'espérer que la paix est sur le point de se conclure, et que l'Orient, après avoir été si agité, va enfin trouver un peu de repos. Toutefois, il ne faudrait pas trop s'y fier, et les puissances qui sont parvenues à empêcher la guerre de s'étendre n'ont pas encore terminé leur tâche. La Grèce, assurément, n'a aucune envie de courir de nouvelles aventures, et ce n'est pas d'elle que viendra le danger, au moins avant un certain nombre d'années. Elle reste pour cela trop affaiblie; mais son affaiblissement même n'est pas sans inconvéniens pour l'équilibre des Balkans. Elle avait déjà bien de la peine à résister à l'énorme poussée du monde slave qui l'enserre partout du côté du continent; elle y résistait cependant et le prestige qui s'attachait à elle était une force qu'il fallait faire entrer dans tous les calculs. Qu'en reste-t-il aujourd'hui? Dès le premier jour, prévoyant le dénouement d'une lutte inégale, nous avons annoncé que la plus sûre de ses conséquences serait de refouler l'hellénisme vers la mer, où peut-être ont toujours été ses destinées, et d'abandonner la péninsule des Balkans au slavisme qui n'y trouve plus désormais de contrepoids suffisant. De ce fait en découleront beaucoup d'autres. Les puissances ont réussi à tenir en respect les principautés balkaniques pendant le cours des hostilités : leur accord pour le même objet sera de plus en plus nécessaire dans l'avenir. Se maintiendra-t-il aussi pour imposer à l'empire ottoman les réformes dont on parlait tant il y a quelques mois et dont on parle un peu moins aujourd'hui, bien qu'elles ne soient pas moins urgentes? Il est à croire que le Sultan, après des victoires qui ont eu un immense retentissement dans tout le monde islamique, ne se montrera pas aussi maniable qu'on avait pu l'espérer. A vrai dire, il ne l'a jamais été beaucoup. Il pratique, avec autant de succès que ses devanciers les plus habiles, l'art de traîner les choses en longueur et d'épuiser la patience des autres, alors que la sienne reste toujours égale et immuable. Il ne désespère de rien, ne renonce à rien, laisse passer sur lui les orages les plus bruyans et même les plus terribles, et il se retrouve ensuite tel qu'il était auparavant, sans avoir rien cédé, sans avoir rien perdu. On dira peut-être qu'il a cédé la Crète à l'Europe. A force de le répéter, nous avons fini par le croire; mais cela même n'est pas bien sûr. Toutes ses démarches permettent de craindre qu'il n'y ait sur ce point quelque malentendu entre l'Europe et lui. Il n'a jamais considéré sa souveraineté comme devant devenir purement nominale. Il n'a jamais consenti au retrait de ses

troupes. Il nous a laissés beaucoup parler, et il a très bien su remarquer que nous agissions peu. Rien n'est plus difficile, à la vérité, que de résoudre une question quelconque en Orient; aussi n'en a-t-on résolu aucune. La Grèce seule est hors de cause pour le moment; mais avant qu'elle se fût jetée à travers les événemens, la situation, déjà très difficile, absorbait toute la sollicitude de l'Europe. L'équipée hellénique n'a été qu'une diversion : elle n'a pas modifié sensiblement l'état de choses antérieur, qui était mauvais. Peut-être la lassitude générale produira-t-elle une accalmie momentanée, sauf toutefois en Crète, où il est impossible de ne pas prendre un parti. Mais nous n'en avons certainement pas fini avec les affaires d'Orient, et le mieux que nous puissions espérer est de faire une halte qui permettra à l'Europe de retrouver des forces pour une nouvelle étape.

C'est avec beaucoup de satisfaction qu'il convient d'accueillir la nouvelle de l'arrangement intervenu entre l'Angleterre et la France au sujet de la Tunisie. Le fait a une importance considérable à deux points de vue : il consacre définitivement notre prise de possession de la Régence, et il nous permet d'établir entre elle et nous tels rapports économiques qui nous conviendront, sans qu'aucune autre puissance puisse en réclamer le bénéfice. Il a fallu seize ans pour atteindre ce résultat, délai bien long pour la génération qui est appelée à le subir, mais bien court dans la vie d'une nation. Nous nous y sommes résignés par respect pour le droit des gens, par fidélité à nos promesses, et enfin par suite du désir que nous avons toujours eu de vivre en bonne intelligence avec les autres puissances, notamment avec l'Angleterre et avec l'Italie.

Elles avaient l'une et l'autre un traité avec la Régence, traité qui leur assurait le privilège de la nation la plus favorisée : la seule différence était que le traité italien prenait fin en 1896, tandis que le traité anglais était perpétuel. L'article 40 de ce dernier traité, conclu en 1875, prévoit qu'il pourra être revisé, mais il ajoute : « Tant que cette revision n'aura pas été accomplie d'un commun accord, la présente convention subsistera. » Par conséquent le consentement de l'une et de l'autre partie, et, dans l'espèce, celui de l'Angleterre, était indispensable pour la revision du traité. Il l'était d'autant plus que nous avions pris, en 1881, l'engagement de respecter les traités passés par le Bey avec « les diverses puissances européennes ». Après l'avoir pris, nous l'avons tenu de la manière la plus scrupuleuse, malgré la gêne parfois très lourde qui en est résultée pour nos rapports avec la Régence.

A notre avis, il est difficilement admissible que, dans le système du protectorat, la nation protectrice soit mise sur le même pied que les autres à l'égard du pays protégé. C'est pourtant ce qu'ont soutenu l'Angleterre et l'Italie, et ce qui a prévalu jusqu'à ce jour dans nos rapports avec elles ; il est vrai que le texte du traité du Bardo nous liait d'une manière plus particulièrement étroite au respect des conventions antérieures. Quoi qu'il en soit, la Régence s'est trouvée dans l'impossibilité de nous accorder une faveur commerciale sans qu'aussitôt les autres puissances qui avaient des conventions avec elle s'en prévalussent, et dès lors elle a dû y renoncer sous peine de voir ses finances compromises. D'autre part, les protectionnistes, si actifs et si puissans chez nous, n'ont pas consenti à lui accorder à elle-même, pour l'importation de ses produits en France, des diminutions de taxes qui ne devaient pas rencontrer de réciprocité. Il en est résulté une situation anormale, difficile, et particulièrement onéreuse pour les colons français qui avaient employé avec confiance leurs capitaux en Tunisie, qui y avaient apporté leur travail, et qui ne pouvaient introduire en France les produits de leurs vendanges ou de leurs moissons sans payer pour eux les mêmes taxes douanières que les produits italiens ou espagnols. Cette situation a duré jusqu'en 1890. A cette époque, une loi a autorisé l'entrée en franchise, en France, d'une certaine quantité de produits tunisiens, déterminée chaque année par un décret du Président de la République. C'était une atténuation légère à un mal devenu intolérable, grâce à un procédé empirique qui laissait subsister la question tout entière. Enfin l'année 1896 a mis fin au traité italien : nous l'avons renouvelé, après y avoir introduit les correctifs nécessaires, parce que nous n'entendions pas faire une œuvre de prohibition, mais seulement d'équité. Nous en avons supprimé, en ce qui concerne son application à la France, la clause de la nation la plus favorisée, tout en la laissant subsister à l'égard des autres puissances. Quant à l'Italie, elle a reconnu pour la première fois d'une manière formelle notre établissement politique en Tunisie avec toutes ses conséquences, et cette négociation qui, à une autre époque, aurait pu provoquer de dangereux dissentimens entre elle et nous, a resserré au contraire nos rapports et les a rendus plus cordiaux. Mais restait l'Angleterre avec son traité perpétuel. Aussi longtemps qu'il durait, rien n'était fait. Les autres nations continuaient de bénéficier des avantages dont jouissait l'Angleterre, et celle-ci aurait joui de ceux qui auraient pu être accordés à la France. Il ne servait donc à rien d'avoir modifié les autres traités si on n'obtenait pas de l'Angleterre la revision

du sien. Nous l'avons enfin obtenue. L'Angleterre n'y a mis qu'une condition, à savoir que, pendant quinze ans, ses cotonnades, qui constituent son commerce le plus important avec la Tunisie, n'y paieraient à l'entrée qu'un droit de 5 p. 100. C'était, en somme, acheter à bon compte la liberté de nos tarifs.

Il faut, sans doute, savoir gré à l'Angleterre de sa détermination; mais, en vérité, on la fait un peu trop valoir de l'autre côté de la Manche. Nous l'avons attendue pendant plus de quinze ans. L'Angleterre ne l'a prise que lorsque toutes les autres puissances avaient déjà régularisé leur situation avec nous. Elle ne pouvait pas persévérer dans une attitude où elle était isolée, sans nous manifester clairement une mauvaise volonté qu'il lui aurait été difficile de justifier. Mais il y a plus. L'Angleterre n'a pas l'habitude, même lorsque, dans sa haute raison, elle a pris son parti d'abandonner quelque chose, de le donner pour rien; elle tâche toujours d'obtenir autre chose en échange. Il y a dix-huit mois déjà, lorsque nous avons conclu avec elle un arrangement à propos du Siam, elle s'était engagée à entrer en négociations avec nous pour le règlement de la question tunisienne. Nous étions autorisés à croire à ce moment qu'elle ne nous ferait pas attendre si longtemps le règlement définitif de cette question, et cette espérance nous avait rendus de composition plus facile dans celui de la question siamoise. Il y a plus encore. L'Angleterre, au mois de janvier 1896, ne nous promettait pas seulement un arrangement en Tunisie, mais un second dans la boucle du Niger. Nous l'attendons toujours. Il ne faut donc pas que les journaux anglais vantent outre mesure le service que leur gouvernement nous a rendu, ni surtout qu'ils s'en autorisent pour nous en demander d'autres en retour. En effet, si ce service est de ceux qui ont besoin d'être payés, nous l'avons payé d'avance. Mais c'est ce que l'Angleterre oublie volontiers : chez elle, la main droite ignore ce que reçoit la main gauche. Il ne faut pas surtout que les journaux anglais trouvent là, comme ils le font avec complaisance, un prétexte à parler de l'Égypte. A les entendre, la France n'a plus aucune observation à émettre au sujet de l'Égypte, puisqu'on la laisse tranquille en Tunisie. Avons-nous besoin de dire que personne chez nous ne saurait admettre une aussi étrange manière de raisonner?

Il n'y a aucune ressemblance entre notre situation en Tunisie et celle des Anglais en Égypte : la première est aussi régulière que la seconde l'est peu, et la préoccupation constante que montrent les Anglais à s'en justifier est une preuve de plus du malaise qu'ils en éprouvent. Ils ne se mettent jamais d'accord avec nous sur un point

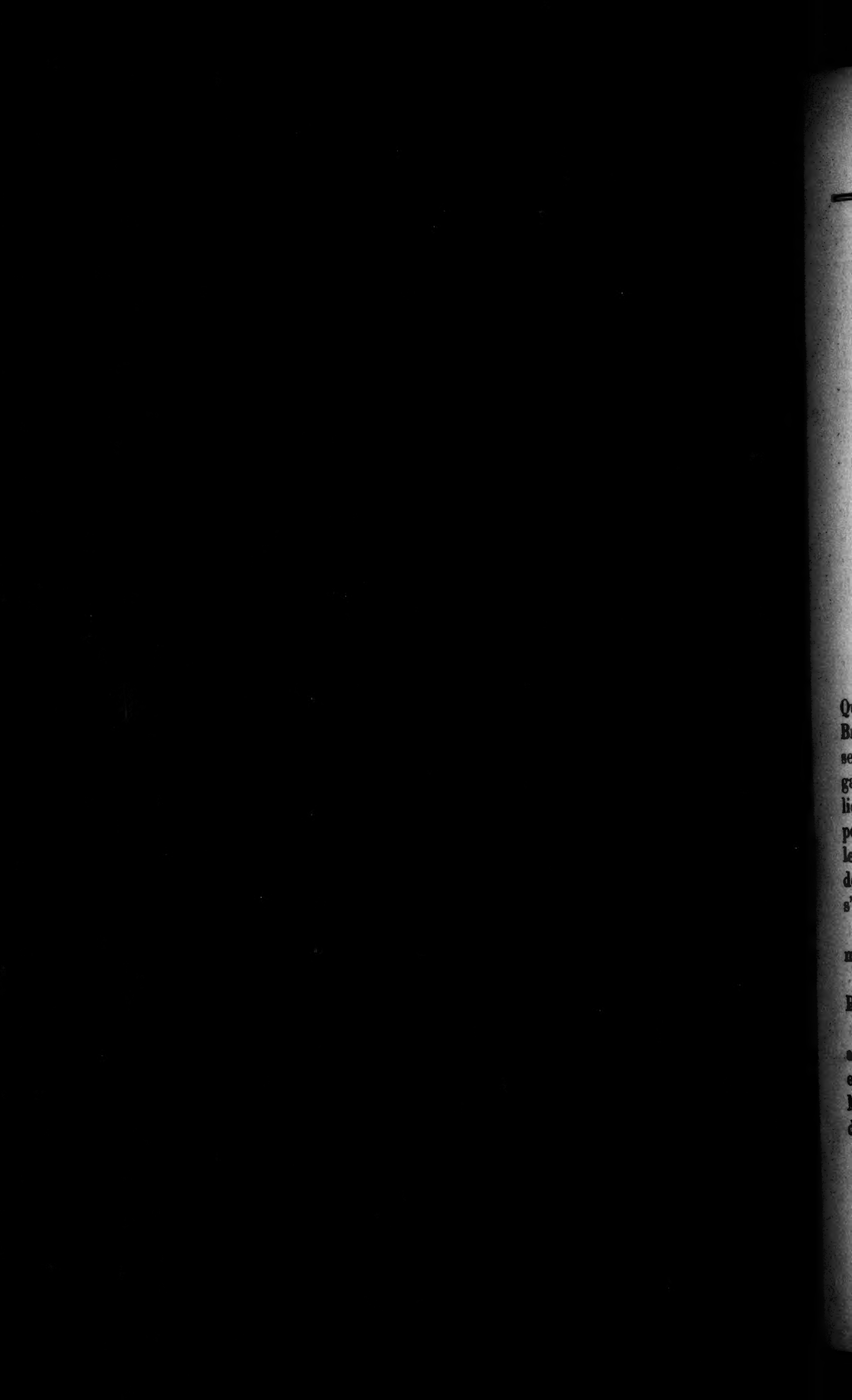
quelconque du globe, sans en conclure aussitôt que nous devons désormais leur abandonner toute la vallée du Nil. Mais autant ils s'appliquent à mêler l'Égypte à toutes les affaires qu'ils ont avec nous, autant nous nous appliquons à l'en distinguer, à la mettre et à la tenir à part. La question intéresse d'ailleurs l'Europe entière et, quand même nous le voudrions, nous n'aurions pas le droit de la trancher à nous tout seuls. L'Angleterre est allée en Égypte en promettant d'en sortir; et puisque, à propos de la Tunisie, elle juge convenable de parler de l'Égypte, on nous permettra de dire qu'en Tunisie nous avons rempli avec une ponctualité exemplaire tous les engagemens que nous avions pris. Nous n'avions pas pris celui d'en sortir, loin de là! Et s'il fallait remonter aux origines historiques de notre occupation de la Régence, nous rappellerions qu'elles datent du congrès de Berlin. A cette époque l'Angleterre venait de s'emparer de Chypre. Ce coup hardi et imprévu avait ému l'Europe, ou du moins certaines puissances en Europe, et la France, grande puissance méditerranéenne, était du nombre. Un échange de vues dont les résultats ont été ensuite consignés par écrit, — non sans quelques réticences de la part de l'Angleterre, mais avec une clarté suffisante pour que nous ayons le droit de les invoquer, — nous avait laissé notre liberté en Tunisie en échange de celle que l'Angleterre s'était si cavalièrement octroyée en Chypre. Nous ne devons donc rien à personne au sujet de la Tunisie, et à l'Angleterre moins qu'à personne. Nous y sommes allés avec son consentement. A chaque pas que nous y avons fait, et jusqu'à ces derniers jours, nous nous sommes encore assurés de ce consentement, et elle ne nous l'a jamais donné gratis. Ce n'est pas un reproche que nous lui adressons : il est tout naturel que les affaires politiques soient conduites de la sorte. L'Angleterre, dans les questions tunisiennes, a toujours été à notre égard un peu stricte, un peu serrée, mais, en somme, correcte et loyale. Si elle a cherché à tirer profit de nos embarras, elle ne les a pas augmentés, et elle aurait pu le faire dans plus d'une circonstance. Nous lui rendons volontiers ce témoignage, à la condition toutefois qu'elle ne nous demande pas davantage. Il y aurait péril à créer des analogies artificielles et fausses : ce ne serait pas simplifier les questions, mais les embrouiller.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.





Qu
Ba
se
ga
li
pe
le
de
s'

m

E

a
e
l
d

LE DÉSASTRE

QUATRIÈME PARTIE (1)

I

L'armée, depuis six jours, était bloquée sous Metz. Le grand Quartier général s'était établi au Ban Saint-Martin. Le 23, Du Breuil, qui logeait avec Restaud chez une veuve, Mme Guimbail, se rendit aux bureaux comme d'habitude. Il y remarquait un garde forestier de haute stature, portant sa barbe taillée en collier, la barbe des « anabaptistes ». L'homme était en train de répondre aux interrogations de Laune. Charlys entra, fit un signe; le garde le suivit. Laune sortit également; un long moment, dehors, les deux colonels et l'homme s'entretinrent. Du Breuil s'informait. Décherac lui dit :

— On croit qu'il apporte une dépêche de Mac-Mahon. Le maréchal viendrait à notre secours en passant par le nord.

— Parions alors, dit Floppe, que nous allons sortir par le sud. Bon moyen pour ne pas nous rencontrer!

Laune ne voulut rien dire. Au dehors, le bruit d'une dépêche apportée par un émissaire de Mac-Mahon courait. On en parlait en ville, apprit Du Breuil le lendemain; et déjà l'exagération... Mac-Mahon était arrivé à Montmédy avec soixante-dix batteries de 12, attelées avec 22 000 chevaux des omnibus de Paris!

On pouvait, grâce aux échanges de prisonniers et aux rensei-

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 septembre et 1er octobre.

gnemens obtenus par Charlys se représenter à peu près les forces de l'ennemi. On savait que le 18 le roi de Prusse avait lui-même dirigé l'armée allemande. Aujourd'hui 200 000 hommes nous bloquaient : six corps, appartenant à la première et à la deuxième armée commandées par Frédéric-Charles, fermaient le cercle ; on en signalait deux autres, vers Roncourt et sur la route de Briey. La sortie serait chaude ! Quelle direction prendrait-on ? Là-dessus, les avis se partageaient :

— Pourquoi, disait l'un, ne pas se jeter dans l'est, trancher ainsi les communications avec l'Allemagne et prendre les Prussiens au piège entre les Vosges et la Meuse ? — Décherac proposa : — En s'avançant au sud, appuyés sur les flancs par la Moselle et la Seille, on couperait les lignes d'opération du Prince Rouge et, sitôt qu'on aurait atteint Frouard, on menacerait celles du Prince Royal. — Eh bien, moi, dit Francastel, je chasserais l'ennemi des positions de Saint-Privat, je me rouvrirais la route de Briey et je gagnerais la Meuse au plus vite.

— Oui, *Picrochole!* murmura Floppe, qui avait lu Rabelais. Massoli se désintéressait de la question :

— Ce que je ne comprends pas, dit-il de sa voix grasse, c'est que le maréchal n'ait pas encore distribué les récompenses, ni fait les citations à l'ordre de l'armée. La valeur de nos troupes, dans ces trois combats, méritait mieux qu'un ordre général ampoulé.

La rosette hypnotisait le gros homme ; il lui semblait que l'héroïsme des autres devait lui profiter. Francastel dit :

— Ma foi, un bout de ruban rouge ferait l'affaire de plus d'un.

Il se fût contenté d'être cet un. Des regards convergeaient vers Du Breuil. Son action d'éclat, le soir du 18, la *Marseillaise* arrêtant le flot des fuyards, était connue ; Laune, Charlys, l'en avaient félicité chaudement.

La nécessité de sortir, de tendre la main à Mac-Mahon, l'impossibilité de prolonger l'inaction sous les murs de Metz, apparaissaient à l'armée entière. Après la glorieuse série des derniers combats, chacun, frémissant encore, ne demandait qu'à vaincre. Toutes les âmes se tendirent vers l'espoir d'une bataille décisive. Bazaine, fidèle en apparence à son plan du 19, transmis par dépêche à l'Empereur : « *Je compte toujours prendre la direction du nord-est et me jeter par Montmédy sur la grande route de Sainte-Menehould à Châlons, si celle-ci n'est pas trop fortement occupée ; dans le cas contraire, je marcherai par Sedan et même*

par Mézières pour gagner Châlons », fidèle, semblait-il, à sa dépêche du 23 : « *il ne resterait à cheval sur les deux rives de la Moselle que les armées du prince Frédéric-Charles et du général Steinmetz... Si les nouvelles ci-dessus se confirment, je pourrai entreprendre la marche que j'avais indiquée précédemment par les forteresses du nord, afin de ne rien compromettre...* » Bazaine avait songé d'abord à prendre la grande route de Thionville.

L'Orne franchie à son confluent, on se dirigerait à marches forcées par les routes de Longwy et de Longuyon. Mais le danger de s'avancer dans une vallée très étroite, sous le feu battant des hauteurs, faisait bientôt changer de plan. La sortie aurait lieu par Sainte-Barbe. Là, l'espace était vaste, le déploiement facile, de nombreuses routes conduisaient vers le nord. Les dispositions prises annonçaient le départ : ordre de réduction des bagages en cas de marche; prescription au général Coffinières de jeter deux ponts sur les bras de la Moselle formant l'île Chambière ; réunion de la cavalerie de réserve à la division du général Desvaux ; réorganisation de l'artillerie du 6e corps.

Ces mesures surexcitaient les esprits ; les souvenirs de Borny et de Rezonville ravivaient la confiance. Malgré les fréquentes paniques, le désordre, le relâchement de la discipline, les instincts de maraude, malgré tous les élémens de dissolution que pouvait traîner cette armée jusque-là mal commandée, mal soignée, mal nourrie, les soldats de Bazaine avaient une force invincible. Des régimens magnifiques, vieux soldats d'Italie, de Crimée, la Garde impériale, formaient des blocs inébranlables dans cet immense et mouvant agglomérat d'hommes. Un seul cri venait aux lèvres : Marche ! Un chef qui les menât, voilà ce que tous réclamaient, du commandant de corps au plus humble fantassin. Du Breuil, à présent, connaissait ces innombrables visages empreints, tantôt de morne lassitude, tantôt de rage sourde, ces yeux qui ne comprenaient pas, ces bouches qui crachaient l'invective, ces bras qui retombaient de stupeur! Pas un geste qui n'exprimât le douloureux étonnement de tant de forces sacrifiées, perdues! Une vie ardente renaissait maintenant sur les faces, un éclair brillait dans les yeux à la pensée de se battre enfin, non plus sur une position gardée, mais tambours lançant la charge, en avant, avec la vieille furie française! Du Breuil en eut l'impression saisissante en passant auprès des lanciers de la Garde, cantonnés sous ses fenêtres.

Trois d'entre eux causaient.

— Ça va chauffer! disait l'un. — Pas trop tôt! murmurait l'autre. Et le troisième, Saint-Paul, le vieux maréchal des logis de Saint-Cloud témoin de la mort de Lacoste, aiguisait son sabre avec un mutisme farouche, un étrange sourire sous ses énormes moustaches. Il leva les yeux vers Du Breuil. Un lien de silence s'était noué entre eux, avec une sympathie chez Du Breuil, un embarras chez tous deux. Se rappelant la légère humiliation qu'il lui avait infligée à Saint-Cloud : — « Allons, maréchal des logis, réveillez-vous donc! » Du Breuil croyait toujours lire un reproche dans l'immuable respect du vétéran. Cependant l'intérêt qu'ils portaient à la bonne bête de Lacoste, Musette, les rapprochait. Le vieux Saint-Paul la surveillait avec des yeux jaloux, depuis qu'elle était rentrée dans le rang. Cette fois encore, Du Breuil s'arrêta, prit des nouvelles de la jument. Il ajouta :

— Elle va bientôt marcher.

Le vétéran, appuyé sur son sabre, dit avec un regard lointain, une voix goguenarde:

— La fatigue est bonne, c'est le repos qui ne vaut rien!

On s'entretenait dans les bureaux de la visite rendue en ce moment au maréchal par les généraux Soleille et Coffinières. Ils empruntaient aux événemens, — l'un commandant l'artillerie de l'armée, l'autre commandant le génie et gouverneur de Metz, — une importance considérable. Il ne perça rien de leur entretien. Dans la soirée, Décherac racontait à Du Breuil : — La mésintelligence gagne maintenant Charlys et Jarras! Je venais de monter des pièces dans la chambre du général quand Charlys est entré : — « Mon général, voici les ordres de mouvement que m'a prescrits hier le maréchal. Veuillez en prendre connaissance. » Le général a répondu : « Allez les faire signer au maréchal. » Et comme Charlys insistait : — « Vous les avez faits. Allez les faire signer! »

Les troupes devaient, le lendemain 26, lever le camp à la pointe du jour. Les 2e, 4e, 6e corps et la Garde, qui depuis le 19 étaient massés sur la rive gauche, franchiraient la Moselle par la ville et les deux ponts de Chambière. Le 3e corps, qui, depuis le 22, était passé sur la rive droite, s'établirait en arrière de Noisseville. Le maréchal se réservait de donner ses instructions sur le terrain. Il avait plu toute la journée ; la nuit fut longue pour Du Breuil, dans cette petite maison du Ban Saint-Martin, où il vivait

depuis huit jours. Il ne dormit pas. Les morts le tourmentaient, ceux qu'il avait tant aimés, Lacoste, d'Avol; ceux qu'il avait connus, Vacossart, Kelm, d'autres.

Les Bersheim? Du Breuil n'avait pas eu le temps de leur rendre visite, ni le courage. A quoi bon aller se faire plaindre?... Il songeait à Anine. Plaindre? Est-ce le sentiment qu'elle eût éprouvé. Il se sentait amoindri dans son orgueil de soldat. Au matin, Frisch lui apprit que Titan, le chien de Lacoste, était mort. Il alla le voir, l'animal était raide. Mme Guimbail, la propriétaire, était là, jeune femme sèche, en noir, qu'on ne rencontrait jamais dans l'escalier ni les couloirs; elle rougit d'être surprise en cornette de nuit et disparut. Frisch caressa la tête de Titan:

— Il avait plus de cœur qu'un homme! dit-il.

Le ciel était nuageux, l'humidité pénétrante. Entre des éclaircies de soleil, des averses tombaient. Depuis l'aube, les troupes passaient la Moselle. Des aides de camp, des estafettes apportaient les nouvelles. Le 2e corps, dès trois heures du matin, s'était mis en route, par le pont des Morts et la ville; de ce côté, nul contretemps. Mais, aux ponts d'aval et d'amont jetés sur les deux bras de l'île Chambière, des arrêts se produisaient. Le pont d'aval, construit avec de vieux chevalets, afin de ménager le matériel neuf de l'armée, ne pouvait supporter ni cavalerie ni artillerie; canons, caissons, prolonges et chevaux du 6e corps étaient forcés de faire un détour considérable pour aller franchir l'autre pont, réservé au 4e corps. Bien que tous les bagages eussent été laissés à Chambière, l'encombrement des troupes, le long de la rampe du village Saint-Julien, était énorme. Elles n'avançaient qu'avec une extrême lenteur, en retard, comme toujours.

Fiévreuse, inquiète, maussade, l'agitation du grand Quartier général, autour de la maison du maréchal! Dès neuf heures, les chevaux bridés, on attendait l'ordre du départ; on ne sait quelle tristesse de mauvais augure, sur les groupes, planait. On se parlait à voix basse. On commentait l'attitude de Soleille et de Coffinières. Bien que leur conversation de la veille avec le maréchal n'eût pas transpiré, on croyait en connaître le sens. On ne doutait pas qu'ils n'eussent fait tous leurs efforts pour déterminer Bazaine à rester sous Metz, Soleille toujours timoré, Coffinières préoccupé du sort de la ville. Ce matin même, assurait-on, ils lui avaient adressé une note explicative où ils reproduisaient leurs argumens, rejetaient à l'avance toute responsabi-

lité sur le commandant en chef. Bien plus, Coffinières se présentait chez le maréchal, et de nouveau insistait. Ses raisons? nécessité de garder Metz comme point d'appui des opérations, avantage d'immobiliser toute une armée ennemie; Mac-Mahon aurait le temps de se reconstituer, Paris d'organiser la défense. Sa grande crainte, c'était que Metz, avec ses forts insuffisamment armés, sa garnison de 19 000 hommes et de 4 000 gardes nationaux, ne tînt pas quinze jours... Le général Soleille n'était pas moins inquiet. Les approvisionnemens suffiraient-ils à plusieurs batailles? Il y avait bien un convoi de vivres à Thionville, mais on n'y était pas encore.

Du Breuil ne répondit pas. Il était triste, comme s'il devait lui arriver malheur : cependant, il ne portait plus à son doigt l'opale de Mme de Guïonic. Bah! la suite d'une mauvaise nuit, voilà tout! Il songea à sa propriétaire : la veuve, timidement, à l'heure des adieux, l'avait prié d'accepter quelques provisions pour la route. De braves cœurs, ces Lorrains! Il consulta sa montre. Pourquoi ne part-on pas?... Charlys était blême... Encore un qui avait mal dormi!...

Une averse tombait, quelle boue déjà! Triste chose pour les troupes, sous les armes depuis trois heures du matin, grands troupeaux en marche entassés là-bas, sur la rampe du Saint-Julien. Comme on les éreintait, comme on se souciait peu de leurs besoins et de leur lassitude! Voyons, est-ce que le chef d'état-major général n'aurait pas dû pourvoir à l'emploi des routes qui mènent au plateau? Pourquoi n'utilisait-il pas les officiers d'état-major? Encore une rafale! Onze heures et demie. En selle enfin; l'on part!

— Vous verrez, dit Massoli, qu'on ne fera rien aujourd'hui. Toutes ces lenteurs donnent à l'ennemi le temps de se mettre en défense.

Quelques chasseurs à cheval seulement pour l'escorte; tout l'état-major, plus de cinquante officiers, suivaient le maréchal.

On rencontra près de la gare de Thionville le général Bourbaki. Le maréchal l'informait qu'il eût à se réunir aux commandans de corps d'armée, au quartier général de Saint-Julien, dès son arrivée. Du Breuil serra la main du commandant Carrouge, un des officiers de Bourbaki. Dix minutes après, le chef d'escadrons d'Homolle, de l'état-major particulier de Bazaine, allait

prescrire au commandant de la Garde de suspendre le mouvement et d'attendre de nouveaux ordres.

— Qu'est-ce que je vous disais? fit Massoli.

Il baissa le nez. Des torrens d'eau, comme on passait la Moselle, ruisselaient sur le cortège. Certains enfonçaient le cou dans leur macferlane, d'autres inclinaient leurs capuchons pointus. L'ouragan emportait des nuages noirs; des piques d'eau transperçaient les habits, entraient dans les bottes; les chevaux glissaient, leurs sabots faisaient rejaillir les flaques.

— Les pauvres diables!... dit Restaud. Il pensait aux soldats, depuis la diane... Les régimens englués, les pièces embourbées, les chevaux même, qui peinaient davantage!

Massoli parut étonné :

— Le jus de grenouille est pour tout le monde.

— Nous ne sommes pas à plaindre, protesta Restaud.

— Je vous demande bien pardon, je n'ai pas déjeuné!

— Moi non plus, fit Restaud, très sec.

Massoli, vexé, retint son cheval, alla se mettre au pas de Floppe; ils épousèrent leurs rancunes. Floppe put blaguer à son aise les « poseurs », Restaud, Du Breuil, Laune.

Hors la ville, la campagne n'offrait que dévastation : villas rasées, arbres abattus, champs éventrés, fruitiers à sac. La mise en état de défense, le pillage des convoyeurs et des soldats avaient fait un désert de ce doux pays. La terre, défoncée par les attelages, soulevée, creusée par les obus, montrait ses entrailles. Une odeur épouvantable s'éleva. Il y avait par là des morts mal enterrés. On entendait çà et là des coups de feu, le bruit sourd du canon. La pluie redoublait de violence, le tonnerre grondait, le vent soufflait en tempête.

— Jamais, dit Francastel, nous ne pourrons nous battre par un temps pareil.

On arrivait au château de Grimont, gardé par le 60e de ligne. Pied à terre. On attendit les commandans de corps d'armée que le maréchal avait fait prévenir.

— Un vrai décor de mélodrame, n'est-ce pas? dit Laune à Charlys, en désignant la maison fortifiée, volets pendans, fenêtres bouchées de sacs de terre, murs des jardins crénelés, et le bois qui s'étendait en avant, rasé, tous les arbres gisans.

Charlys eut un sourire singulier :

— Puissiez-vous ne pas avoir été prophète sans le savoir.

Il ajouta, ironique :

— Il pleut trop pour rien tenter. Le maréchal aura vite fait d'en convaincre ces messieurs. Et le mélodrame, non ! la farce sera jouée.

L'un après l'autre, suivis de leurs états-majors, les commandans de corps parurent. Ils provoquaient des sentimens divers : Canrobert, la sympathie ; Ladmirault, l'estime ; Lebœuf et Frossard payaient leur tort d'avoir été malheureux. Sur le passage de Coffinières, géant aux moustaches de Gaulois, un silence se fit. On redoutait aussi l'importance du général Soleille. Du Breuil serra la main de Laisné qui accompagnait Frossard, de Blache qui, derrière Lebœuf, se secoua en grognant. Il aperçut avec plaisir le comte de Cussac. Un petit homme à barbe frisée vint à lui tout souriant, une grâce hébraïque dans ses regards malins : le commandant Gex, de l'état-major de Canrobert. D'autres appartenaient à Soleille, à Coffinières ; les deux neveux de Bazaine étaient là. Un aumônier aborda Du Breuil. C'était Trudaine, venu aux nouvelles.

— Eh bien, commandant, ça chauffe moins qu'à Bruville ? Après le feu, l'eau.

Il avait toujours du tabac dans ses poches, mais en l'offrant, il s'aperçut avec désespoir que son « scaferlati » était mouillé.

— En foulez-vous du sec ? dit une voix.

Du Breuil s'étonna de voir Gugl, les épaules serrées sous un vieux caoutchouc verdi. Le juif, soulevant une toile cirée, découvrit la grande boîte vitrée qu'il portait à la ceinture. Elle contenait de tout : du tabac, des allumettes, des flacons de rhum et du nougat. Gugl, devant la surprise de Du Breuil, marmonna :

— On a pien du mal à cagner sa paufre fie !

Il eut un humble et astucieux sourire, coula une pièce fausse à Trudaine avec sa monnaie, et rétrécissant encore les épaules, se faufila, l'œil quêteur, dans d'autres groupes.

— Le conseil est commencé, annonçait Décherac. Un silence tomba. — Savez-vous, ajouta-t-il en baissant la voix, ce que le maréchal a laissé échapper devant Jarras, en venant : « *Que vont-ils me dire ?* » Bizarre, n'est-ce pas ?

— Vous allez vous moquer de moi ? confia Restaud à Du Breuil. Je me sens lugubre. Regardez autour de nous.

Du Breuil vit Laune impatient. Charlys, dominant tout le monde de la tête, regardait fréquemment au loin. Le colonel

Jacquemère paraissait désolé, peut-être seulement de la fluxion qui lui gonflait la joue ; — les autres restaient moroses, silencieux, en tas, tendant le dos à l'orage. La rafale fouettait. Des éclats de tonnerre se répercutaient au loin. Des groupes erraient dans les salles basses, campaient dans les cuisines, sous les hangars. On ne parlait plus, on chuchotait. Plus la conférence, là-haut, se prolongeait, plus l'inquiétude grandissait. Les minutes s'écoulaient, lentes comme des heures.

— Voilà Bourbaki ! dit Floppe.

Boueux, superbe, tout d'élan, le commandant de la Garde arrivait, jetait la bride de son cheval, s'élançait.

— Pas l'air commode, fit de Cussac.

— Dame! expliqua le commandant Carrouge qui mettait pied à terre, très excité, — le retard aux ponts encombrés... puis Bazaine que nous avons vainement cherché à Saint-Julien. Est-ce qu'on a de mauvaises nouvelles de Mac-Mahon? Pourquoi ne marche-t-on pas ?

— Parce qu'il pleut! dit brutalement Blache. On le poussa du coude; un des neveux du maréchal passait à côté de lui.

— Je m'en fiche pas mal ! grogna le Sanglier. Il regarda l'abbé Trudaine qui regagnait sa petite voiture, fouettait son cheval :

— Ce brave prêtre, fit-il, serait bien mieux chez lui.

Le commandant Gex éternuait sans discontinuer; il y eut des toux, des bâillemens féroces. Floppe, dont la cigarette s'éteignit, demanda des allumettes.

— Achetez-en au juif, dit Du Breuil.

On chercha Gugl. Il avait disparu. Le comte de Cussac pariait :

— Cinquante louis que nous ne percerons pas.

Il y eut un silence, des regards en dessous. Une voix vibrante résonna. Bourbaki appelait son aide de camp, le commandant Leperche :

— Allez prévenir le général d'Auvergne qu'il donne l'ordre à toute la Garde et à la réserve générale d'artillerie de reprendre sur-le-champ ses campemens du matin.

— La farce est jouée, dit Charlys à Laune.

Cussac ricana :

— Je vous aurais volé vos cinquante louis, messieurs. Je savais que le maréchal rentrerait ce soir au Ban Saint-Martin. Il y a laissé sa garde, et ses bagages n'ont pas été chargés.

Bourbaki parti, la conférence durait encore. La consterna-

tion était générale. Restaud regardait Cussac avec des yeux de souffrance irritée. Laisné fut frappé de sa physionomie; il étira ses longues moustaches d'un air perplexe :

— Tout cela est bien triste, monsieur.

Des minutes encore, ou des heures. Les commandans de corps reparurent, Canrobert, les yeux animés, Lebœuf et Ladmirault encapuchonnés et mornes; les états-majors se disloquaient; un piaffement de chevaux, de brefs adieux; et de bouche en bouche se mit à courir la nouvelle redoutée : « On ne sort pas... le mauvais temps... les troupes rentrent... » Le 2e corps restait sur la rive droite, le 4e et le 6e repassaient la Moselle, allaient s'établir sur la rive gauche.

La retraite, l'éternelle retraite!

— Il pleut moins, dit Du Breuil.

A cheval, de la boue jusqu'au haut des bottes, lentement, funèbrement, s'échelonnait le retour de l'escorte au quartier général. — « Nous ne sommes pas à plaindre! » avait dit Restaud. Mais les troupes, pensait Du Breuil, les troupes percées jusqu'aux os, qui, dans un lent, interminable enchevêtrement, pas à pas, de halte en halte, allaient à la nuit regagner leurs bivouacs transformés en mares!... La pluie! songeait-il avec rage, invoquer la pluie pour ne pas se battre! Est-ce qu'il ne pleuvait pas aussi pour les Prussiens?... Laune en avant, tête basse, écoutait Jarras. Il revint, dit à Charlys :

— C'est bien ce que je craignais! Coffinières a insisté pour qu'on ne quitte pas Metz. Le général Soleille a invoqué l'insuffisance des munitions : nous n'en aurions plus que pour une bataille.

— Alors, fit Charlys, nous restons?... Et les autres, ils n'ont rien dit? Ils n'ont pas protesté?

— Ils se sont rendus à l'opinion de Bazaine.

— Mais a-t-il parlé de Mac-Mahon?

— Non. Pas un mot.

Charlys tressaillait.

— Qu'avez-vous? demanda Laune.

— Rien.

Et tout bas :

— Si vous saviez...

A travers la ville, rentrée morne. Les habitans aux portes, l'air étonné, triste, soupçonneux. Les troupes que l'on dépassait, muettes, harassées, jetaient au groupe silencieux de l'état-major

des regards de blâme et d'ironie. Personne à qui ne parût inacceptable la perspective de rester sous Metz, bloqués, inutiles, avec l'épuisement des vivres et des fourrages en perspective, le lent enlizement de l'armée affaiblie...

— Il fait beau! dit Du Breuil avec étonnement.

Un rayon de soleil glissait entre les nuages. L'éclaircie bleue grandit, il fit tiède, radieux; les mille flaques miroitèrent; chaque goutte d'eau s'irisa, on vit luire les baïonnettes mouillées, s'allumer les broderies et les ors des uniformes. Mais ce ne fut qu'un sourire ironique du ciel, et, l'escorte rentrée au Ban Saint-Martin, la pluie recommença, lourde, pressée, inexorable.

II

La pluie encore! Du Breuil la regardait tomber, de la fenêtre de sa petite chambre, retrouvée telle qu'il l'avait laissée, dans la maison de Mme Guimbail. Rien de changé à l'aspect du Ban Saint-Martin, boueux, défoncé. Seulement, les lanciers de la Garde n'y bivouaquaient plus. Le calendrier au mur portait : dimanche 28. Juste un mois que l'Empereur était entré à Metz avec son fils, sa maison, ses équipages, le glorieux cortège des victoires du règne, toutes les illusions de cette guerre néfaste!

On frappait à la porte ; quelque planton?

— Entrez!

Un monsieur, gras, gros, souriant, fleuri, parut, se nomma :

— Dumaine.

C'était lui qui avait eu le plaisir d'annoncer au commandant le succès de Sarrebrück, — un soupir; — ils avaient dîné ensemble un mois auparavant chez ces excellens Bersheim, mangé ce soir-là une dinde truffée, admirable ! — autre soupir. — Ah! ce n'était pas aujourd'hui qu'on en mangerait une pareille... Tout renchérissait, les pommes de terre étaient hors de prix, le sel manquerait bientôt. Qu'allait-on devenir?... Il dit le but de sa visite :

— C'est Bersheim qui m'envoie vous enlever. Êtes-vous libre, commandant? venez déjeuner avec nous. Mon phaéton est en bas.

Toujours affectueux, toujours prévenans, les Bersheim! Justement Du Breuil avait quelques heures de loisir. Le vieux cheval de M. Dumaine trottait de guingois.

— Eh bien! dit le gros homme avec satisfaction, on l'a fusillé ce matin!

— Qui donc?

— Cette canaille, l'espion Schull que le conseil de guerre a condamné à mort dimanche dernier. Un homme très intelligent, commandant! Il a bu son café au lait comme d'ordinaire. Je connais le pasteur qui l'a accompagné. — Il cligna l'œil gauche, et mystérieux : — Les espions pullulent. Comment en serait-il autrement? Avec cette quantité d'Allemands qu'on s'est bien gardé d'expulser de Metz!... Mais vous êtes bien sérieux, commandant? Pourtant, le triomphe de Mac-Mahon?...

Du Breuil le regarda en face.

— Voyons! Ce n'est pas moi qui vous l'apprends? Un chasseur d'Afrique a apporté la nouvelle hier soir au Café parisien. Metz était en émoi. Seulement, par arrêté de Coffinières, on ferme maintenant les cafés à neuf heures; aussi, quand on a voulu rechercher le chasseur, plus personne. Qu'est-ce qu'il disait? Des choses inouïes!... Un grand combat sous les murs de Verdun! Mac-Mahon a tué 35 000 Prussiens; Steinmetz serait parmi les morts. Je n'invente rien. C'est dans le journal!

Il tira de sa poche l'*Indépendant de la Moselle*. Du Breuil, incrédule, parcourut la feuille : elle relatait aussi l'audace des espions allemands, prescrivait des mesures d'hygiène publique pour l'enlèvement des charpies souillées, qu'on voiturait par tonneaux.

M. Dumaine dit alors :

— Ah! quelle tristesse! Notre belle Esplanade, vous n'allez pas la reconnaître, elle est couverte de tentes; il y a sur la place Royale des wagons de chemin de fer pleins de lits. Que de blessés! Metz n'est qu'un hôpital! — Il énuméra les bâtimens publics transformés en ambulances : le lycée, le collège des jésuites, les couvens, les écoles, les orphelinats, la nouvelle manufacture des tabacs, le Palais de Justice, la Préfecture, le jardin Fabert, les hôpitaux, le grand séminaire, le Sacré-Cœur, l'école normale, l'évêché, la maison d'arrêt, les casernes, l'hospice israélite, la communauté protestante, la ligue de l'enseignement, la loge maçonnique, l'École d'application.

— L'évêque visite tous les jours les ambulances. Le maire, le préfet et Mme Odent donnent l'exemple du dévoûment; chacun rivalise de zèle. La ville a fait construire de vastes baraquemens au polygone de l'île Chambière. Les particuliers ouvrent toutes grandes leurs maisons. Pas d'habitant qui n'ait ses blessés. J'en ai trois pour ma part.

Il omit de dire qu'il les avait choisis peu entamés, pour avoir moins de soins à leur donner, mais que son mauvais calcul avait été déjoué, car ils se remettaient, mangeaient comme dix.

— Ce qui manque, ajouta-t-il, ce sont les médecins.

Pour augmenter les ressources médicales de Metz, on avait envoyé en ville le personnel de toutes les ambulances divisionnaires, on ne laissait subsister qu'une seule ambulance par corps d'armée. Les médecins civils soignaient les blessés des baraques du polygone. — Là, dit Dumaine, c'est comme à l'Esplanade, l'air balaye les miasmes! — Et il exprima ses inquiétudes pour l'entassement des locaux fermés, redouta le typhus, la pourriture d'hôpital, etc.

— Avec cela, dit-il, on craint que les médicamens ne fassent défaut.

Son fouet indiquait des maisons transformées en ambulances; le drapeau de Genève les signalait. Des rues entières exhalaient les odeurs du phénol ou du chlore; on apercevait, à travers les vitres, des lits, des formes gisantes, des visages blancs, et, allant et venant, la tunique d'un major ou la cornette d'une religieuse. Ils se turent en rencontrant un tombereau couvert, qui emportait des morts.

— Chez les Bersheim, reprit Dumaine, il y a plus de quinze blessés. Allez! Coco!

Le vieux cheval traversait la place pavée de la Cathédrale. Le portail néo-grec construit sous Louis XV choquait toujours Du Breuil par sa disproportion avec l'immense vaisseau gothique, illuminé de larges fenêtres ogivales, transparent de verrières. Bien des fois, officier-élève, il avait été chercher l'ombre et le recueillement dans une des trois nefs solennelles, ou bien, montant à la plate-forme de la tour du Midi, il avait contemplé le vaste paysage ensoleillé. Plus haut encore s'élevait la flèche ajourée; on n'y grimpait pas sans vertige. Il songea à la vieille *Mutte* fameuse, qui, aux jours de solennité, ébranlait la tour de sa voix puissante :

— Une fière cloche! dit M. Dumaine. Quand sonnera-t-elle le triomphe de nos armes?

La voiture entrait dans la cour des Bersheim. Trois brancards dans un coin, un matelas séchait. Bersheim parut sur le perron, vieilli, les yeux brillans. Il tendit les mains à Du Breuil, avec un air de reproche :

— Mon ami, il faut donc aller vous chercher?

Et sans le laisser parler :

— Je sais, je sais... mais votre silence a bien peiné quelqu'un.

Du Breuil rougit, et plus encore, de sa méprise. Anine? Non, bien certainement il ne s'agissait pas d'elle.

— Je vous ai pourtant écrit, un commissionnaire vous a porté ma lettre. — Voyant qu'il ne comprenait pas : — Vous ne l'avez donc pas reçue? Vous ne savez donc pas que d'Avol est ici?

— Ici!

Le cri lui échappa, comme sous l'incision d'un bistouri qui perce et soulage. Ici! d'Avol sauvé, d'Avol à Metz! d'Avol échappé aux Prussiens! d'Avol dont personne n'avait pu lui donner des nouvelles!...

— Mais oui, jeudi, un de nos majors a ramené 300 blessés de Saint-Privat. Jugez de mon étonnement en voyant apporter d'Avol. On m'avait dit qu'il était tué. Venez vite l'embrasser!

Et comme Du Breuil le suivait, il lui prit le bras, et confidentiellement :

— Ne faites pas attention à sa mauvaise humeur : le pauvre garçon est un peu nerveux!

Trois chambres où des blessés, allongés dans des draps bien blancs, les suivirent au passage de leurs yeux curieux, et Bersheim poussa une porte. Seul, dans une petite pièce, d'Avol, — l'épaule emmaillotée et bandée, son bras gauche fracturé en deux endroits pris dans une gaine de plâtre, — tourna la tête. Il eut un sourire crispé, une douceur hostile :

— Enchanté de te voir, Pierre! Tu es en bonne santé, à ce que je vois? Moi, *Ils* m'ont arrangé! Je resterai manchot, probablement.

— Allons donc, dit Bersheim, le docteur Sohier répond de ton bras.

Un éclair passa dans l'œil de d'Avol, il avait pris le major bourru en grippe. Il dit à son cousin, avec une bonhomie feinte :

— Soit! soit! comme il te plaira!...

Du Breuil comprit que d'Avol souffrait dans son orgueil. C'était le grand défaut de cette âme d'élite. Il le portait jusqu'en ses actes les plus minces, toujours mieux mis, mieux monté, plus élégant que les autres. Mais pourquoi souffrait-il dans son orgueil? Une telle blessure lui faisait honneur! Pas du tout, elle l'humiliait; il avait horreur d'être plaint. On parlait de couvrir sa plaie d'iodoforme : alors, il empesterait!

Bersheim les laissait ensemble. D'Avol dit :

— Très occupé, n'est-ce pas? On ne t'a guère vu. Dans ces momens de crise, on ne peut songer qu'à soi!

Ces mots injustes n'atteignirent pas Du Breuil. Il avait pris la main valide de son ami, la serrait avec attendrissement. Est-ce qu'un homme qui souffre pouvait le blesser? Il n'avait pas d'orgueil envers ceux qu'il aimait, lui... Son émotion contenue toucha d'Avol; il eut un froncement de sourcils, comme s'il craignait de s'attendrir :

— Eh bien! mon pauvre Pierre, nous voilà propres...

— Bah! — Du Breuil affecta la gaîté, — une armée comme la nôtre se tire de tout!

De nouveau, le regard d'irritation, nuancé cette fois de pitié :

— Ah! tu as encore des illusions, toi? Eh bien! je t'envie!... Après ça, tu es à la source des nouvelles, des décisions! Tu connais sans doute le secret de ces belles opérations?

Du Breuil lui jeta un regard affectueux, mais grave; d'Avol savait bien que son ironie s'adressait mal, mais, tout en se la reprochant, il y prenait plaisir :

— Voyons! fit-il d'une voix âpre, comment appelles-tu l'homme qui a laissé écraser Canrobert? L'homme qui a promené ses troupes avant-hier dans la boue? Explique-moi, si tu peux, ta conférence de Grimont! Qu'est-ce qu'ils ont dit, ces grands chefs, ces foudres de guerre, pour rester collés à Metz?

Du Breuil, de nouveau, contint du regard l'exaltation de d'Avol, qui gouailla :

— Aie pitié d'un pauvre diable qui ne sait rien, et qui ne comprend rien à rien!

Sa main, sèche et brûlante, serra pour la première fois, chaudement, presque convulsivement, la main amie :

— Mon pauvre Pierre, tu me trouves changé? Je ne me reconnais pas moi-même. Ces revers coup sur coup me tournent la tête; nous reculons, nous canons, les Prussiens doivent se ficher de nous!...

L'orgueil, toujours l'orgueil, mais combien noble cette fois! Leurs mains s'étaient fondues, épousées, comme si le même sang, la même douleur passaient au travers.

— Ah! soupira Du Breuil, qui donc y comprend quelque chose?

Une lassitude immense l'envahit : tant de nuits blanches,

de jours de fatigue, d'émotions poignantes! Il se souvint brusquement des deux dépêches contradictoires envoyées le 26 par Bazaine après la conférence. L'une au ministre de la guerre : « *Toujours sous Metz avec munitions d'artillerie pour une bataille seulement. Impossible de forcer les lignes de l'ennemi dans ces conditions, derrière ses positions retranchées.* » L'autre à Mac-Mahon : « *Nos communications sont coupées, mais faiblement; nous pouvons percer quand nous voudrons, nous vous attendons.* » Et dans un abattement profond, il voyait trouble, il ne savait plus.

D'Avol fut ému de sa tristesse :

— Allons, explique-moi cette histoire de Grimont, tranquillement, mon vieux Pierre!...

— Le maréchal, fit Du Breuil, a exposé la situation. Soleille a tracé le rôle militaire et politique que devait jouer l'armée du Rhin; en cas de paix, elle pèserait d'un grand poids dans la balance et sauvegarderait à la France la possession de la Lorraine. D'ailleurs, nous n'avons, a-t-il dit, de munitions que pour une bataille, et il a proposé de rester sous Metz, en inquiétant l'ennemi par des opérations de détail. Ladmirault et Frossard ont approuvé, Frossard insistant sur l'épuisement, pour ne pas dire le découragement de l'armée. Canrobert a réclamé qu'au moins on ne restât pas inerte : « Donnons des coups de griffe partout et incessamment! » Lebœuf a repoussé avec vivacité la responsabilité des malheurs de la campagne. Bourbaki eût voulu qu'on se donnât de l'air, en trouant par Château-Salins, — mais sans munitions, que faire? Coffinières, enfin, a affirmé que la place et les forts ne tiendraient pas quinze jours, que l'armée devait rester sous Metz. Bazaine a dit : *Amen!* Et voilà!

— Mais Mac-Mahon dans tout ça? Qu'est-ce qu'on en fait? Comment! il découvre Paris;... pour nous venir en aide, il s'expose à être pris entre deux armées, et nous ne bougeons pas?

Bersheim, qui venait de rentrer, accentua :

— Tout cela est louche, mon ami. Bazaine avait reçu le 23 une dépêche de Mac-Mahon. Il l'a bien reçue, n'est-ce pas? Quelqu'un qui le sait, l'a affirmé.

— Allons donc! fit Du Breuil incrédule.

— Voulez-vous que je le nomme? Bersheim baissa la voix : — Eh bien, le colonel Charlys a dit ce matin, à une personne dont je réponds comme de moi-même, que le 23, vous entendez bien, il a vu, de ses yeux vu, une dépêche que le maréchal

venait de recevoir de Mac-Mahon. Cette dépêche annonçait l'approche de l'armée de Châlons sur l'Aisne. Le colonel Charlys s'est écrié : — « Ah! monsieur le maréchal, il faut partir tout de suite! » Et le maréchal a répondu : — « Tout de suite! c'est bien vite! — Je veux dire demain matin! » Et le maréchal a objecté qu'il fallait au moins deux jours, qu'il y avait beaucoup à faire. Ils ont discuté la question des bagages, puis le maréchal a dit au colonel : — « Surtout, ne parlez de cette dépêche à personne! »

Du Breuil protesta, tant cela lui parut invraisemblable. Bersheim reprit :

— Charlys n'en a fait la confidence que ce matin. Cette fausse sortie, cette comédie l'avaient écœuré!

Du Breuil se rappela, dans un éclair, les ordres de mouvement préparés par Charlys, son air morne le jour de Grimont, son sursaut, quand Laune lui avait appris que Bazaine, pendant la conférence, pas une fois n'avait fait allusion à Mac-Mahon; il avait dit alors tout bas : — « Si vous saviez! » Et Laune, saisi, l'avait regardé! L'évidence, le grand jour, une seconde aveuglèrent Du Breuil. Il ferma les yeux. Bazaine!... Allons, c'était absurde! Bazaine recevant l'avis que Mac-Mahon se porte à son secours, le cachant soigneusement à tout le monde, laissant son collègue, — ou son rival, — risquer de se faire écraser seul! Du roman cela! Bersheim avait mal compris! Une chose répétée se déforme. Il se sentait en plein chaos, en pleine obscurité, et, malgré lui, il doutait affreusement.

Anine entra, portant sur un plateau le déjeuner de d'Avol, une côtelette coupée en morceaux et de la purée de pommes de terre, un verre de vin trempé, des confitures. D'Avol reprit son mauvais visage :

— Vous êtes bien gentille, Anine, mais je n'ai pas faim.

Une aigreur perçait dans sa voix; on eût dit que la présence de la jeune fille l'humiliait, l'agaçait. Silencieusement, sans avoir l'air de le remarquer, elle retapait les oreillers. A peine avait-elle répondu au salut de Du Breuil. Bersheim comprit que tant qu'ils seraient là, d'Avol ne mangerait pas.

— Allons déjeuner aussi? Est-ce prêt, Anine?

— Je crois, père.

Dans sa robe noire à laquelle s'épinglait un tablier à bavette, avec de fausses manches en percale, elle paraissait grandie.

— Bon appétit! leur cria d'Avol, ironique.

Ils repassèrent dans les salles : Mme Bersheim, grand'mère Sophia, la femme de Thibaut avec sa taille enflée, allaient d'un lit à l'autre, distribuant les portions. Grand'mère Sophia disait à un grand diable à barbe de sapeur :

— Allons, je n'ai pas le courage de vous refuser un peu de soupe, quoique M. Sohier ait bien recommandé la diète!

Anine n'eut pas l'air d'entendre, pour ne pas avoir à blâmer; elle n'admettait pas qu'on dérogeât à la règle. Son inflexible douceur était cependant aimée de tous. Du Breuil fut touché de voir avec quel plaisir un vieil homme à moustaches grises regardait son assiette :

— Ça va, capitaine? dit Bersheim.

Mais devant un lit, il détourna la tête. Une pauvre voix gémissait :

— Non, merci, ça ne me dit rien. Rien ne me dit.

Ah! ceux qui s'en allaient ainsi sans regret, sans reproche, las, trop faibles!... De *ses* blessés, quatre étaient déjà partis. La première fois qu'il avait vu rejeter le drap sur la face du mort, il était allé s'asseoir sur les marches du perron, sanglotant. Ses pauvres fils!... Allons, ils étaient bien perdus! C'était affreux pourtant, ce blocus qui retenait les nouvelles au passage... Penché sur le dernier lit, un long garçon à lunettes nouait maladroitement la serviette au cou d'un nègre superbe, cymbalier d'un régiment de ligne. C'était Gustave Le Martrois, qui, sous sa blouse café au lait de garde national, servait de garçon infirmier.

Dans la salle à manger, où tout le monde se retrouva, Mme Le Martrois et M. Dumaine, confortablement installés, causaient.

— Le général Boisjol ne viendra sans doute pas, dit Bersheim. Commençons sans lui. Ce pauvre général, il ne décolère pas.

Lisbeth et la jolie servante blonde présentèrent les plats : beefsteaks, pommes frites.

— Soyez tranquilles, dit Bersheim en remarquant une moue de Dumaine, c'est du bon bœuf!

— Eh! eh! fit celui-ci, la viande de cheval commence son apparition chez les bouchers!

— Vous voulez du sel? demanda Bersheim à Du Breuil. On l'économise, voyez-vous! — Et il lui passa l'unique salière, que grand'mère Sophia avait placée devant elle.

Mme Le Martrois se lamenta :

— Quand on pense que le beurre coûte cinq francs la livre!

— Nous gardons les œufs pour nos blessés, dit la grand'mère.

Du Breuil s'enquit des subsistances? Bersheim, ami de M. Bouchotte, le fermier des moulins de la ville, était très renseigné :

— L'autorité fait insérer dans les journaux de Metz que nous avons 60 jours de vivres seulement. Est-ce pour avertir l'ennemi?... Oui, soixante jours seulement, cela vous étonne? Mais connaissez-vous exactement le nombre des rationnaires? En comprenant l'armée active, garnison, hôpitaux, population civile, blessés chez l'habitant, on a 258 000 bouches à nourrir... L'immigration des villages voisins a porté à 70 000 bouches la population de Metz, qui n'était que de 50 000... Certainement, les greniers et les granges des environs regorgent, car la récolte a été excellente cette année! Mais qui en profite, sinon les Prussiens? Du haut du fort de Plappeville, me disait un officier du génie, — M. Barrus, vous le connaissez? — on voit les Allemands vider les fermes et les villages de la vallée de Thionville ; les uhlans, pistolet au poing, dirigent les convois de paysans et les forcent à marcher. Des blés, du seigle, de l'orge, de l'avoine, de la paille, des fourrages, ah! parbleu! il n'y a qu'à aller les prendre. Mais qui y songe? Ce ne sont pas les transports qui manquent: nous avons plus de 3 000 voitures auxiliaires! Quand je pense à la récolte de ma ferme de Noisseville, à cette heure pillée ou brûlée par les Prussiens, j'enrage!... Bien plus! Figurez-vous qu'il y avait entre Hermy et Courcelles, sur la voie ferrée, 2 000 wagons de vivres ennemis, et de grands approvisionnemens aux stations de Courcelles, Rémilly et Hermy. Avec 4 machines, un nombre suffisant de wagons, il était facile de tout ramener à Metz. Hein? c'eût été un bon coup à faire!... car, du 18 au 25, il n'y avait presque plus d'Allemands sur la rive droite... Le maréchal n'a pas consenti.

— Mon Dieu, fit Dumaine, j'admets qu'il ne puisse avoir la tête à tout. Mais Coffinières! Son devoir est de constituer un comité de surveillance des approvisionnemens... Ah bien, oui! Quand le général de Laveaucoupet l'a sondé à ce sujet, il lui a répondu qu'il « savait ce qu'il avait à faire. »

Gustave, pour paraître informé de la question militaire, dit:

— Le gouverneur de Metz n'a pas davantage constitué le comité de défense, ordonné par le règlement sur la défense des places. Mais peut-être attend-il les ordres du maréchal?

Après un hachis au four, Lisbeth servait des lentilles, — dé-

jeuner plus modeste qu'il n'était d'usage chez les Bersheim. La pénurie commençait à se faire sentir. Et grand'mère Sophia, qui se versait de l'eau, dit à Du Breuil :

— Elle vient de la Moselle. Ces imbéciles d'Allemands ont coupé les conduits de l'eau de Gorze.

On parla du courage des partisans : le brasseur Hitter, vieil homme à barbe blanche, était populaire, avec son chapeau gris, ses guêtres et son fusil de chasse.

— Il est impossible que l'armée ne tente pas de sortir ! dit Bersheim. Il ajouta : — Le Père Desroques est épuisé de fatigue. Le pauvre général Decaen est bien mal !

Le regard d'Anine et celui de Du Breuil, pour la première fois, se rencontrèrent. Il souffrait de l'attitude recueillie, absorbée de la jeune fille. Il lui sembla que Mme Bersheim elle-même, avec ses admirables yeux clairs, si tristes maintenant, était plus réservée, plus froide avec lui. Sans doute, elles étaient tristes, tout à leur œuvre de charité, de dévoûment ; les blessés prenaient leur temps et leurs pensées.

Après le café, Bersheim et Du Breuil rentrèrent chez d'Avol en passant par le jardin. A leur vue, une sœur à grande cornette s'éclipsa, emportant le plateau du déjeuner. D'Avol y avait à peine touché. Sa main brûlait. Il était sombre.

— Drôle tout de même, murmura-t-il, d'être rentré à Metz !

Et aux interrogations de Du Breuil :

— Tu sais, dans ces momens-là, on vit comme dans un cauchemar. Toute ma vie, je la reverrai, cette ambulance de Saint-Privat !

Il la dépeignait à mots ardens : une habitation de cultivateur aisé, la pièce du bas, avec des moribonds sur la paille, une chambre au fond, où les majors charcutaient, manches relevées, les bras rouges jusqu'aux aisselles. Avec la nuit, les Saxons arrivaient. C'était alors un flamboiement d'incendie, un vacarme de pillage, des cris rauques, le bétail chassé, les porcs hurlans traînés par les oreilles. Une maison en face achevait de brûler, des bouffées chaudes soufflaient une odeur de peste, et l'on apercevait, à la lueur des poutres, un entassement de cadavres. Peu à peu, l'encombrement devenait intolérable, on râlait de soif. Tout ce sang fade et âcre ! cette buée lourde !...

— Je me suis traîné, dit d'Avol, dans la cour où un peloton allemand avait formé les faisceaux ; les soldats, cherchant du bois

pour faire la soupe, brisaient les chaises et les armoires. Dans un coin, il y avait une grande bassine de fonte, à demi pleine d'eau recueillie à grand'peine dans les environs : les infirmiers y trempaient des loques souillées, les médecins venaient s'y laver les mains et les bras. Mon cher, quand les cuisiniers allemands ont vu qu'ils ne trouvaient pas une goutte d'eau dans le village, ils ont rempli leur marmite de ce liquide sanguinolent, et mis cuire là dedans leurs saucisses aux pois!...

Un haut-le-corps, un long silence.

Le lendemain soir, au retour d'une mission dans les camps, Du Breuil trouvait Restaud plus animé que de coutume :

— Une dépêche de Thionville, envoyée par le colonel Turnier! Deux émissaires, Marchal, Flahault... Leurs dépêches étaient roulées dans une boulette de caoutchouc. Flahault avait la sienne dans le ventre...

— Quelles nouvelles? fit avidement Du Breuil.

— Ducrot, qui commande un corps de Mac-Mahon, doit se trouver le 27 à Stenay, gauche de l'armée. Le général Douay est à droite, sur la Meuse. Nous devrons nous tenir prêts à marcher au premier coup de canon! — Restaud ajouta : — C'était émouvant, le récit de ces deux hommes, arrêtés, fouillés par les Prussiens, éconduits par le maire de Saulny, recueillis par un curé, puis par un fermier, et à force de ruse, d'énergie, atteignant enfin les avant-postes!

Nuit fiévreuse, pour les deux officiers. Nuit d'espoir pour Restaud, de doute pour Du Breuil : la confidence de Bersheim le harcelait... sortirait-on vraiment? Bazaine le voulait-il? Le pouvait-il?... Une fois de plus, dans le désarroi de son âme, il fit appel à la discipline qui lui murait les yeux, les oreilles, la bouche, qui le pétrifiait vivant. Qu'était-il pour trancher, pour décider? Rien. Instrument passif, il devait son labeur, son intelligence, sa vie : obéir était son lot. Ce renoncement du soldat, si semblable à celui du prêtre, pouvait lui paraître douloureux : il n'en possédait pas moins de beauté, de noblesse. La servitude militaire comporte une austère grandeur; jamais Du Breuil ne le comprit mieux qu'en ces heures d'angoisse et de ténèbres où, devant l'inconnu de l'avenir, il se dit : « *Je ne dois pas juger* celui qui est le chef suprême et responsable, celui à qui le sort de cent soixante mille hommes est confié. Il peut avoir, il a certainement, pour règle ou excuse de sa conduite, des raisons que j'ignore!

Un soldat comme moi *ne doit pas raisonner...* » Il évoquait alors la belle carrière de Bazaine, ses actions d'éclat, son impassible bravoure. Mais une ombre louche pesait sur son insomnie. Il songeait à l'inexplicable retour à Metz, après Rezonville et Saint-Privat, à la dépêche du 23, à Charlys, à la journée de Grimont. Si c'était vrai, pourtant!... trahir? Non? mais louvoyer, tergiverser, obéir aux conseils d'une prudence intéressée, aux calculs d'une ambition sourde?... Tenir campagne offrait des risques; Metz au contraire était un appui sûr. Vainqueur, Mac-Mahon débloquerait son collègue, — ou son rival, — sans que celui-ci se fût exposé; vaincu, de quel secours Bazaine lui serait-il?... Paris sans doute ne tiendrait pas longtemps... alors, en cas de négociations, l'armée de Metz, intacte, vaudrait que l'ennemi comptât avec elle, avec son chef... « Allons, pensa-t-il, je divague, j'ai la fièvre!... » Il pensa à son père. Que lui conseillerait le vieillard, au nom d'un passé d'honneur, sinon de repousser toute lâche supposition? Allait-il *discuter* comme un Francastel, un Massoli? Non, comme Restaud, il devait *exécuter*. Et Du Breuil, appelant un peu de repos, se mura les yeux, les oreilles, les lèvres, se raidit dans les ténèbres.

Il se réveilla plus calme. Un nouvel émissaire, Macherez, arrivé de Verdun dans la matinée, apportait au quartier général une dépêche chiffrée. Jarras immédiatement le conduisit chez le maréchal; Du Breuil assista à leur sortie. Jarras ravi disait à un colonel d'artillerie : « Nous avons d'excellentes nouvelles! Comme nous allons les schlaguer! » Et il agitait le bras, semblant manier un fouet. Le colonel répondait: « Oui, d'excellentes nouvelles, des nouvelles qui valent un corps d'armée! » C'était bien une dépêche de Mac-Mahon. L'armée de Châlons devait aujourd'hui 30 se trouver à une vingtaine de lieues, à 15 peut-être de Metz! Une allégresse s'emparait de tous. Du Breuil contemplait l'émissaire avec une sorte d'admiration attendrie. Son espoir et sa confiance étaient revenus du coup.

Les ordres! Donnés au matin, par le télégraphe qui reliait depuis deux jours les commandans de corps d'armée au Ban Saint-Martin, contremandés, puis réexpédiés le soir, ils renouvelaient, à quelques modifications près, ceux du 25. Il semblait que la journée de Grimont eût été la « répétition générale » de la grande attaque. Elle se prononcerait sur Sainte-Barbe par les mêmes mouvemens combinés : le 3e corps se portant par Noisse-

ville sur le flanc de la position, le 4e marchant de front, tandis que le 6e s'avancerait dans la plaine. La position de Sainte-Barbe enlevée, les troupes se rabattraient sur les deux routes de Bettlainville et d'Illange, pour gagner Thionville à marches forcées.

Décherac déplorait que l'expérience de la dernière fois ne servît à rien. Loin de tromper l'ennemi, on répétait exactement les mêmes manœuvres, sur les mêmes points, à la même heure! Nul doute qu'il ne fût cette fois sur ses gardes... « C'est un fait constant, gémissait le gros colonel Jacquemère, que nous ne savons pas nous servir de notre artillerie. Que ne portons-nous toutes les batteries de 12 de la réserve générale d'artillerie en avant, afin de culbuter et d'écraser l'obstacle? Il faut frapper vite et fort!... » Floppe fit observer qu'on n'emportait pas d'équipages de ponts. Comptait-on passer la Moselle à la nage? Dans un coin, Charlys et Laune causaient vivement ; Du Breuil surprit : « C'est la même dépêche, le même sens que celle du 23 ! » Et Laune : « Eh bien, alors, il n'osera pas ne pas sortir! » Il ajoutait : « Pour moi (c'est l'avis de Lebœuf et Bourbaki), nous aurions dû trouer par le sud et nous jeter dans les Vosges; à force de vitesse, on échapperait. Mais le maréchal doit à Mac-Mahon de sortir par le nord et de se porter vers Thionville et Montmédy. Seulement, il faudra enlever Sainte-Barbe de vive force! »

Le 31 au matin, Du Breuil refit ses adieux à Mme Guimbail; elle rougissait en lui parlant, les larmes aux yeux. Du Breuil la trouva moins sèche, moins jaune, presque jolie. Frisch exultait : Cydalise allait bien, le brouillard se dissipait, le soleil se levait. « Cette fois, c'est pour de bon! » pensait chacun. Les yeux brillaient, plus de fronts soucieux. Laune lui-même plaisantait; Charlys, ganté de blanc, fumait un londrès d'un air absorbé, heureux.

— Eh bien! on ne part pas? Onze heures et demie!

— Comme l'autre fois! dit Floppe.

Est-ce que le 2e et le 3e corps, tout portés sur la rive droite, n'auraient pas dû attaquer dès le matin? Un chasseur de l'escorte, qui ajustait ses étriers, murmura : « Compte dessus, et bois de l'eau! » Du Breuil le regarda, c'était Jubault. Il soutint, imperturbable, le regard du commandant. On partait.

Toujours les retards, l'enchevêtrement. Le 4e corps n'avait pas passé à l'heure prescrite, le 6e et la Garde subissaient le contre-coup. Bah! les troupes pouvaient se déployer à l'aise.

Bazaine — décidément, il avait du temps à perdre! — s'arrêtait sur la route de Sainte-Barbe, rassemblait les commandans de corps d'armée dans une maison de cantonnier. Il leur donnait ses instructions, leur communiquait les dépêches de Flahault et de Macherez.

— Un beau soleil pour percer! fit Décherac.

Oui, une admirable journée! Tous les visages avaient un air d'espoir, de jeunes officiers riaient. Il faisait bon vivre, par ce temps radieux, chaud par exemple. Garçon! un bock! commanda Jubault. Boum! voilà!... Qu'est-ce qui arrive? Rien... Le temps qui coule, qui coule, irrémédiablement. Il est trois heures. Les commandans de corps se sont dispersés, et derrière eux s'en sont allés au trot Laisné, Cussac, Gex, Carrouge, des aides de camp, des officiers d'ordonnance. Qu'a-t-on décidé? D'attendre. Bazaine donnera le signal, un coup de canon tiré du Saint-Julien. Alors Lebœuf, sur qui tout le mouvement doit se régler, pourra se mettre en marche.

Maintenant, derrière le maréchal, Du Breuil, dans le flot de l'escorte, parcourt le terrain occupé par les troupes du 4e corps, s'avance au delà de la ligne des tirailleurs, sur la route qui conduit à Villers-l'Orme. Le maréchal fait construire un épaulement afin d'abriter une batterie. Puis, on revient vers Grimont: nouvel épaulement. Une batterie de pièces de gros calibre barrera la route, préparera l'attaque ou soutiendra la retraite. Une compagnie de sapeurs arrive, forme les faisceaux, met sac à terre, saisit pelles et pioches, et sous la direction des sous-officiers qui tracent au mètre le profil régulier de la batterie, dans un soulèvement de terre rejetée, l'épaulement se dresse.

— Décherac!

Il part, court au fort Saint-Julien réclamer 3 pièces de 24 court. Un capitaine d'artillerie le suit, avec des attelages. Du Breuil se désole : « Qu'est-ce qu'on attend? » Il caresse Cydalise, pauvre Brutus!... Il se rappelle la chute terrible, l'étourdissement de la mort... Et d'aller ainsi, ballotté avec l'escorte, jusqu'à ce qu'une voix bien connue le hèle; Décherac est de retour :

— Mon cher, on paierait sa place, là-haut! Quelle vue! — Il désigne les glacis, les parapets, la masse lourde du fort. — C'est plein d'habitans de Metz, venus en spectateurs. J'ai salué Mme de Fontades. (Une fort jolie femme, dont le mari, gentilhomme fermier, s'était réfugié à Metz, avec leurs jeunes enfans). Sainte-

Barbe est rudement fortifiée, nous aurons du mal ! Qu'est-ce qu'on attend ? L'ennemi se masse.

De minute en minute, en effet, les colonnes allemandes étaient signalées. Elles se dirigeaient vers la Moselle, allaient la franchir. Qu'a dit Bazaine ? Seulement : — « C'est bien ! Ce sont les troupes de la rive gauche qui arrivent. » Une inquiétude crispe certains visages. Eh bien ! est-ce pour aujourd'hui ou pour demain, le signal ? Les yeux se tournent vers le Saint-Julien. Ce canon qui ne part pas !

— Mais tire donc ! sacra Jubault.

— Quatre heures, fait Décherac, consultant sa montre. Et sous le soleil poudreux, dans l'attente du carnage, quatre heures sonnent, de clocher en clocher. Rien encore, les minutes deviennent des siècles.

Du Breuil s'entend appeler. C'est toujours un soulagement pour lui. Une mission, si limitée qu'elle soit, le prend et l'absorbe tout entier ; elle assouvit ce besoin aigu, douloureux d'agir qu'a tout homme perdu dans une foule asservie, paralysée. Le renoncement a ses limites ; parfois l'on étouffe. Le galop détend sa révolte ; il n'est plus une chose, il est quelqu'un d'intelligent et de responsable.

— Allez demander au maréchal Lebœuf pourquoi il n'attaque pas ?

Et le signal, pense Du Breuil, Bazaine l'a donc oublié ? Il galope ; batteries au repos, régimens couchés, cavalerie immobile, dans quelques instans le grand frisson de l'attaque va galvaniser ces masses compactes. Il longe les divisions du 4e corps, arrive au 3e, reconnaît le fanion du maréchal Lebœuf, communique.

Le maréchal, lourd et tranquille, répond qu'il attend le coup de canon. Au même moment un grondement retentit, une salve partie du Saint-Julien, puis les grosses pièces de 24 de la batterie. Le grand souffle mystérieux passe sur les hommes et les chevaux comme sur des blés ; la foudre éclate, les pièces de campagne tonnent, les mitrailleuses craquent ; de grands nuages de fumée s'élèvent ; des troupes bleues et rouges se déploient entre des voiles de poussière.

A partir de là, ce fut pour lui une bataille comme toutes les autres, aussi belle, aussi lugubre, avec autant d'horreur et plus d'intensité, car l'ardent espoir de trouer emportait tous les cœurs d'un merveilleux élan. Il rejoignit son rang, vit et entendit le tu-

multe de la mort : cela se réduisait à des images brèves, à des actes simples, une sorte de vie machinale. Croisement en tous sens d'officiers d'état-major, galops, poussière, bonnes nouvelles : l'infanterie de Lebœuf enlève Montoy, Flanville ; les dragons, Coincy. Un obus ! Le général Jarras a son cheval tué sous lui. Comme les soldats sont excités ! Tout va bien, il paraît que Noisseville est pris. Décherac tombe, il a deux côtes enfoncées ; on l'emmène. Pauvre Décherac, il sourit quand même, tout faible et sanglant. Ah ! voilà Blache essoufflé. Bravo ! il apprend au maréchal impassible qu'on se porte sur Servigny. Noisseville commence à flamber. Le soir tombe, des blessés, des morts, la rosée, la fraîcheur !... On entend au loin la charge ; haletante, courte, pressée, elle sonne, ici affaiblie, là plus forte, dans les vallons, sur les plateaux :

Il y a la goutte à boire
Là-haut !
Il y a la goutte à boire !

Le refrain sonne. Le cœur bondit. Sabres hauts, baïonnettes rouges, comme elle s'élance, comme elle se rue en fanfare, la charge ! La nuit vient. Servigny brûle. De grandes rumeurs passent dans le grondement de la fusillade et des tambours. — « Entendez-vous ? » fait Restaud, dont les yeux brillent. — Oui, Du Breuil entend : « Vive l'Empereur ! » Allons, c'est la trouée, cette fois ! Demain, on sera loin !... La nuit est noire, mais sur les glacis du Saint-Julien des brasiers s'allument, çà et là des feux pétillent. Décidément, c'est la victoire.

Une douche glacée, une tristesse subite s'abat sur l'état-major. Halte ! Chacun bivouaquera sur son terrain. Bazaine se reporte en arrière. Il contourne deux fois une mauvaise auberge encombrée de morts et, sans dire un mot, sans laisser un ordre, prend la direction du village Saint-Julien et de Metz. Du Breuil, la gorge serrée, cherche — comme il fait sombre ! — à distinguer les visages qui l'entourent ; il se rappelle cette voix qui, dans les ténèbres du soir de Borny, l'avait troublé. Il l'entend encore, c'est la voix de Laune, qu'il a osé interroger :

— Mon colonel, qu'est-ce que nous faisons ? Où allons-nous ?

Laune répond :

— Dieu seul le sait !... Ah ! quelle épreuve.

Autour d'eux des bruits circulent, très bas. Charlys a entendu

répéter ces mots dits dans la journée par un aide de camp de Bazaine : « Oui, le maréchal va essayer de passer; mais il pense bien que cela ne réussira pas! » Est-ce possible? Charlys murmure : — « Oh! ce n'est que trop certain! Nous sommes perdus, *Il* ne veut pas sortir! » Au village de Saint-Julien, le maréchal s'arrête. Il y passera la nuit; rendez-vous à l'état-major général pour 4 heures du matin.

Aucun ordre n'est envoyé, aucun renseignement n'est demandé aux différens corps sur les événemens du jour, sur leur situation. L'incertitude plane, quelques illusions persistent. Seule, la conviction de Restaud soutient Du Breuil désemparé, retombé au doute et à l'angoisse. On se parle encore, pour se donner le change, pour tuer l'insomnie. Le vieux Changarnier, tout blanc, si faible qu'il faut le hisser à cheval et l'en descendre, il paraît que c'est lui qui a dit à Lebœuf de faire sonner la charge : — « Allons, que j'entende encore une fois mon vieux refrain d'Afrique! » — et à un commandant : — « Montrez que vous avez du nerf! » On parle de lui avec respect, en souriant : il inspire une vive sympathie, ce petit vieillard si poli, si discret, si brave... Qu'est-ce qu'il y a encore? Lebœuf et Frossard sont en discorde; la division Fauvart-Bastoul, distraite du 2e corps et mise sous les ordres de Lebœuf, a continué d'obéir à Frossard. Bazaine n'est pas intervenu... Tout de même, Sainte-Barbe, clef de la position, n'est pas prise. La prendra-t-on demain?... Deux heures de repos dans une pièce glaciale, étendu tout habillé sur un matelas, et voilà l'aube pâle, toute noyée de brouillard.

Mauvaise nouvelle : les Prussiens cette nuit ont repris Servigny, s'y sont fortifiés. Mais que se passe-t-il? Le général Jarras, appelé chez le maréchal, en revient et dicte confidentiellement un ordre à quatre colonels d'état-major, qui le portent d'urgence aux commandans de corps d'armée. De plus, le maréchal a fait lecture à Jarras de deux dépêches préparées pour l'Empereur : l'une en prévision du succès, elle annonce la marche sur Thionville; l'autre en prévision de l'échec, elle exprime la nécessité de rester sous Metz. — Bizarre prévoyance! songe Du Breuil. Cependant l'ordre porté par les quatre colonels n'est pas si bien tenu secret qu'on n'en sache le sens... « Rien n'est changé au programme de la veille, l'objectif est toujours l'occupation de Sainte-Barbe et la marche sur Bettlainville. » Mais les porteurs de l'ordre aux commandans de corps d'armée doivent leur confier, de la part

du maréchal, que s'ils se heurtent à une trop grande résistance, ils resteront le plus longtemps possible dans leurs positions, pour se retirer le soir, en bon ordre, sous la protection des forts. Quand Charlys a copié l'ordre, il a dit à Jarras : — « Mais c'est impossible, c'est l'ordre de retraite qui est donné là! Les commandans de corps ne s'y tromperont pas! »

La canonnade, dans le brouillard, avait repris. Estafettes, aides de camp se succédaient : les Prussiens, qui avaient reçu des renforts pendant la nuit, prenaient peu à peu le dessus. Le 4e corps recevait l'ordre de rester sur la défensive, en attendant que le 3e eût repris Servigny. Les Prussiens gagnaient du terrain, reprenaient Flanville, Coincy. La division Fauvart-Bastoul avait dû plier, faute d'artillerie ; Lebœuf compromis ne pouvait tenir. Du Breuil avait été envoyé à la Garde, dont la division de cavalerie se formait, avec celle de Forton, pour exécuter une charge gigantesque sur le terrain découvert en avant de Servigny. Francastel l'y rejoignit, apportant l'ordre aux deux divisions de cavalerie de se replier :

— Notre droite est en retraite, dit-il. Le 3e corps se retire. Blache vient d'apporter au maréchal un billet de Lebœuf... Toute l'armée rentre sous Metz.

Il ajouta :

— Inouï, Blache! Il est furieux! Il tient le poing droit tendu dans une malédiction, — tenez, comme cela! (Il imita le geste.) Il a reçu une balle dans le coude et ne peut replier le bras. Il est étonnant! Il a l'air de menacer tout le monde!... Si vous croyez que cela l'empêche de rester à cheval? Il est de fer, il est reparti comme il était venu, sans vouloir qu'on le panse.

Du Breuil, muet, galopait, obsédé par la vision de Blache, poing tendu, maudissant la retraite. Il ne put rejoindre Bazaine. Le maréchal, suivi de son état-major particulier, était rentré à Metz pour déjeuner. A midi cinquante, Du Breuil regarda sa montre; il passait, avec tout l'état-major général, Jarras en tête, sur la route de Sainte-Barbe, retournant au Ban Saint-Martin. Décherac blessé, Restaud absent, il se sentait abominablement seul. Les ricanemens de Floppe, le regard satisfait de Massoli, lui faisaient horreur. Il se rapprocha de Charlys, qui disait au colonel Jacquemère :

— Décidément, le *Sphinx* nous a tous collés!

Des blessés attendaient, sur le bord de la route, que l'état-

major général se fût écoulé. Du Breuil baissa les yeux. Jubault, cependant, murmurait :

— Bien la peine de se faire casser la tête !

III

Pendant trois jours, au lendemain de Noisseville, des corvées avaient enterré les morts, enfoui sous la chaux les cadavres de chevaux, recouvert les fumiers de toute sorte avec la terre des canaux creusés pour l'écoulement des pluies. La campagne de Metz étalait son amas de ruines, son désert de cultures; la Moselle limoneuse coulait dans les fossés, pour la défense des bastions; la Seille paraissait large comme un petit bras de mer. On ne voyait que la terre nue, l'eau que troublaient, à l'heure de l'abreuvoir, des troupes de chevaux maigres, le ciel nu charriant ses nuages de pluie. En ville, dans les ambulances et les hôpitaux déjà combles, s'entassaient les 3500 blessés du dernier combat. Des bâtimens publics comme des maisons particulières, s'exhalait l'odeur perpétuelle de la mort. Partout des lits, des brancards, de la paille, et jonchant ces grabats de misère, de pauvres formes immobiles ou gesticulantes, des visages creux et jaunes, des regards aigus, farouches, hébétés. Les râles d'agonie s'élevaient près des comas avant-coureurs du grand sommeil. Le cri déchirant des amputés sous le couteau sortait des murs; des souffles putrides faisaient songer aux chairs dévorées de gangrène.

Infirmiers et sœurs de charité avaient un air d'insomnie hagarde; les médecins éreintés étaient tristes, comme rassasiés de boucherie. Sous les grandes tentes de l'Esplanade, dans les wagons de la place Royale, des malheureux souffraient, parqués par centaines. Les femmes de Metz venaient à toute heure se pencher à leurs chevets. Les pâles mains veinées de bleu, comme les doigts rouges piqués d'aiguilles, tamponnaient avec de la charpie, roulaient, serraient des bandes. Rien qui rebutât leur caresse agile. A ces cœurs charitables, nulle plaie, nulle douleur n'étaient indifférentes. Elles avaient pour tous un dévouement consolateur, une intarissable pitié. Et Du Breuil éprouvait une détresse sans nom, un écœurement à vomir, on ne sait quelle lâche envie de suspendre son sabre à un clou, et, fermant les rideaux, de se vautrer sur son lit, la tête enfouie dans l'oreiller, pour dormir comme une brute, ne plus penser, cesser d'être.

Ce fut Restaud qui le sauva. Une telle prostration était dangereuse. Selon Restaud, on ne devait pas chercher à fuir dans l'oubli, impossible aussi bien, l'horreur de la situation présente, mais au contraire s'en pénétrer comme d'un venin qui brûle, irrite et soutient. S'abandonner, c'était vouloir se perdre. Lui, résistait, bandait sa volonté et ses muscles, inébranlable dans sa foi d'une sortie quand même, ou d'une délivrance venue du dehors. Breton têtu, il ne doutait pas, ne voulait pas douter du salut de Metz et du sort de la France! Son opiniâtreté réagit sur Du Breuil. Autour d'eux, tant de gens déjà se décourageaient. Beaucoup s'abandonnaient au pessimisme le plus noir, accueillant tous les faux bruits. Les caractères changeaient. Massoli, privé de lait et de légumes, montrait un visage plaqué d'eczéma; on l'entendait geindre du matin au soir. Floppe, malade du foie, devenait insupportable. Laune ne pouvait le souffrir, et Floppe se vengeait par des mots cruels, des caricatures. Francastel était fatigant de vanité bavarde. — « Tout cela, disait plaisamment le médecin-chef Riscard, parce que le sel manque à notre estomac. » Il ajoutait : — « Vous en verrez bien d'autres », émettait des théories fantaisistes sur l'alimentation exclusive de la viande de cheval; et l'on ne savait si ce vieil original parlait sérieusement ou se moquait du monde, avec sa face enluminée de Polichinelle, sa loupe énorme sur l'œil, ses sourcils et ses moustaches de crin blanc.

Toutes les fois qu'il avait un moment de libre, Restaud recherchait la compagnie de Du Breuil. Une amitié lente et profonde, sans phrases, se formait entre eux. Ils ne discutaient jamais. Parfois même ils ne cherchaient pas à se parler : c'est une communion que le silence. Certains soirs, Restaud, très laconique d'ordinaire, commentait les événemens du jour, cherchait en eux une lueur d'espoir. L'optimisme, pourtant, était difficile. On parlait d'un échec de Mac-Mahon vers Stenay. Depuis le retour des troupes dans leurs anciens cantonnemens, — le 2e et le 3e corps sur la rive droite de la Moselle, au sud et à l'est de Metz, le 4e et le 6e sur la rive gauche, à l'ouest et au nord, l'infanterie de la Garde au Ban Saint-Martin et à Plappeville, la cavalerie de la Garde et la cavalerie de réserve à Chambière, — le Quartier général, réduit au service des renseignemens et des parlementaires, à la correspondance journalière, chômait. Du Breuil en profitait pour parcourir à cheval les bivouacs, à la recherche d'un camarade comme Védel, d'une relation cordiale comme le lieu-

tenant-colonel de la Manse, campé avec le 2e chasseurs d'Afrique, sur les glacis des remparts au nord de Metz. Il avait revu d'Avol; le souvenir de sa dernière visite lui restait pénible. D'Avol avait été taquin, agressif, dur même pour lui, sans raison, devant Anine... Était-ce pour cela qu'il n'y était pas retourné? Il se le reprocha, fit seller Cydalise : ne devait-il pas visiter aussi Décherac, Judin, Blache, Poterin?

Trois jours auparavant, le samedi, il était venu à Metz assister aux obsèques du général Decaen. Le vaillant soldat était mort des suites de sa blessure, de chagrin aussi, assurait-on... Le lieutenant-colonel Poterin était soigné à l'École d'application. Metz, le pont des Morts, la rue Saint-Arnould, les vitres basses à travers lesquelles on aperçoit les blessés. Il aimait les vieux bâtimens de l'École, restes d'une abbaye de dominicains, le cloître, l'hôtel abbatial, la bibliothèque où tant de fois il s'était attardé. Maintenant, les blessés avaient envahi les salles. Le visage tuméfié du lieutenant-colonel se détachait au fond d'une petite salle. Les mains jointes sur les draps, Poterin semblait dormir, mais il avait les yeux grands ouverts; un sifflement s'échappait de sa poitrine trouée. D'abord, grâce à sa robuste constitution, on avait espéré le sauver; mais depuis deux jours, murmura l'infirmier, il ne vivait plus que par miracle.

— Mon colonel, murmura Du Breuil.

Poterin ne parut pas entendre. Il regardait droit devant lui, comme on regarde avec angoisse un mur infranchissable, ou un abîme.

L'infirmier souffla :

— Toute la nuit, il a appelé sa femme et ses enfans.

Du Breuil se rappela; Poterin une fois avait parlé des siens : père, mère, femme, trois fillettes, pas de fortune. Le sort de ce brave homme qui mourait là, loin de ceux qu'il aimait, lui serra le cœur. Il tourna la tête, vit dans un lit voisin, emmaillotée de linges sanglans, une face toute blême, toute jeune, qui semblait l'implorer, dans une détresse de solitude et d'abandon. Une veste noire d'artilleur à galons de fourrier pendait au-dessus du lit. Du Breuil s'approchait. Son nom? — Louis Chartrain... — Le fils du conseiller d'État?... Il revit le gros brave homme cravaté de rouge, qui, à Saint-Cloud, causait avec Mme Langlade, tremblait pour son fils. Le blessé confus remerciait, rougissait. Des larmes vinrent à ses yeux, quand Du Breuil dit :

— Votre père avait l'air de bien vous aimer!

— Oh! oui, mon commandant, pauvre père!

Où avait-il attrapé ça?... A Rezonville. Un cuirassier de Bredow lui avait fendu le front d'un coup de sabre...

Sur son drap, Poterin, moribond, ratissait avec un mouvement mécanique ses deux index l'un contre l'autre, comme s'il taillait, taillait encore un crayon imaginaire. Il regardait toujours fixement devant lui, sans voir.

Du Breuil tendit la main au jeune Chartrain.

— Bon courage!

Quelle obscure providence avait jusque-là préservé de la mort ce pauvre garçon? Était-ce la tendresse des siens qui l'accompagnait de loin, tutélaire?... Il pensa aux Langlade, si détachés, si superbes, au petit sous-lieutenant qui pourrissait dans la terre.

Maintenant, à l'école Saint-Clément!... Blache y était soigné dans le dortoir réservé aux officiers. Un prêtre, affublé d'un tablier et vaquant à d'humbles besognes, s'avançait : il reconnut le Père Desroques qui sourit, très maigre, brûlant de fièvre. Le commandant Blache, une balle dans le coude? Parfaitement, on la lui avait extraite avec beaucoup de peine. Il avait supporté l'opération sans une grimace, sans un soupir : — Tenez, le voilà là-bas, qui vous regarde!

Du Breuil s'approcha vivement, suivi par les regards des blessés assez valides pour garder encore de la curiosité. Blache portait son bras en écharpe...

— Gentil à vous, mon cher...

Et aussitôt, avide de nouvelles, il interrogeait, grommelait, récriminait. Le maréchal, — le Père *L'as-tu vu*, comme disent les hommes, — avait laissé écraser Lebœuf. Il vanta le courage de son chef, qui s'était offert à la mort. Autour de lui l'état-major avait été décimé, le général Manèque tué. Et si de pareils sacrifices ne servaient à rien!... « Où allons-nous? conclut-il. Il est évident que Bazaine ne veut pas sortir. Alors!... »

Du Breuil ne put rien lui dire de consolant. Déjà les rationnemens avaient commencé. Il n'y avait plus de foin pour les chevaux, on commençait à les abattre. Les derniers bœufs, moutons, étaient mangés. On en était au cheval.

Il abrégeait la visite.

En sortant, il aperçut, penché sur un lit, un médecin de l'Internationale, gibbeux, velu, grimaçant, — le gorille de Borny.

Il maniait de ses longs ongles un bistouri, travaillant dans la chair d'un grand corps étendu, dont un Père jésuite maintenait les bras et cachait le visage.

— Le commandant Couchorte, dit le Père Desroques qui reconduisait Du Breuil.

Décherac, à présent.

Ramené à Metz après sa blessure, Décherac avait eu la bonne fortune d'être rencontré par M. et Mme de Fontades, près de la porte des Allemands. Ils l'avaient reconnu, pris avec eux, installé de vive force dans le logement, assez petit, qu'ils occupaient, faute de mieux, à Metz. Un parfum de foin coupé, une voix fraîche, deux yeux charmans... Mme de Fontades s'exclamait :

— Le commandant Du Breuil! Certainement... M. Décherac parle souvent de vous. Venez, monsieur.

Un couloir sombre, une petite chambre. Décherac, pâle encore, assis dans un grand fauteuil, souriait. Comment n'eût-il pas souri, soigné par une si aimable femme, comblé de soins et d'attentions?

— Oh! ma blessure n'est pas dangereuse, trois semaines de repos.

Il s'informait des camarades, de la besogne. Rien d'important, fit Du Breuil avec un soupir. La gaieté de Décherac le décevait, il se sentit triste et seul. Était-ce le frou-frou léger de la robe de Mme de Fontades, ses yeux bleus, l'odeur de foin coupé? Une mollesse attendrie se glissa dans son cœur. Comme Mme de Guïonic était loin, voilée d'une brume d'oubli! Anine... elle lui paraissait plus lointaine encore, inaccessible. A peine l'avait-elle regardé l'autre fois... Décherac cependant voulait savoir : est-ce qu'on ne tentait rien? — Rien. Bazaine avait bien dit, en quittant les hauteurs du Saint-Julien pour rentrer à cet éternel Ban Saint-Martin : — « Eh bien, puisqu'il en est ainsi, nous nous battrons maintenant tous les jours! » Depuis, le maréchal avait invité Canrobert à faire à l'occasion enlever Ladonchamps, — Frossard, Mercy-le-Haut. Lebœuf devait les soutenir, s'entendre avec eux. — « Je connais ça, fit Décherac; l'ordre dubitatif! » Mais aujourd'hui même, trouvant qu'on avait trop tardé, Bazaine renonçait à l'attaque. On semblait se résigner au blocus : les routes étaient coupées, barricadées; des tranchées-abris ouvertes sur plusieurs points; des lignes continues couvraient les fronts de bandière, reliaient entre eux les forts dont on activait l'armement.

Décherac écoutait avec une attention polie. Du Breuil avait remarqué cela : souvent une blessure désintéresse l'officier; sa campagne est faite, il jouit d'un repos bien gagné. L'indifférence de Décherac était conforme, en somme, à son égoïsme souriant.

Au tour de Judin. Il était soigné dans la rue voisine, au rez-de-chaussée, chez M[lle] Élise Sorbet, une vieille fille pauvre et laide, grand nez, grand front sous des boucles grises, mélange touchant de ridicule et de bonté. Son étroit logement ne pouvait contenir qu'un blessé. Elle avait choisi Judin qui paraissait bien élevé. Avec un besoin de maternité, elle s'était attachée à lui, le choyait « ce pauvre jeune homme, amputé de la main droite! » Devant la maison, — des géraniums fleurissaient la fenêtre, — Du Breuil aperçut Védel. La fatigue et la souffrance lui allaient bien. Tanné, maigri, durci, il avait l'air crâne et dégagé. Dans la solitude dont souffrait Du Breuil, la vue de son cousin lui fit plaisir; pour la première fois, il le salua de son petit nom, qu'il trouvait comique :

— Bonjour, Casimir.

— Bonjour, Pierre! Tu viens voir ton ami? Moi aussi. J'arrive de l'Esplanade, du Polygone, j'ai des soldats un peu partout.

Derrière eux la porte s'était ouverte. Impatientée de les entendre causer, la vieille demoiselle disait avec une grâce cérémonieuse :

— Voulez-vous bien, messieurs, prendre la peine d'entrer?

Une odeur de cellier humide dans le petit salon bien ciré, avec ses ronds de tapisserie devant les chaises, ses fleurs artificielles sur la cheminée et ses images de piété aux murs.

— Vous venez prendre des nouvelles du vicomte?

Elle prononça ce mot avec un véritable plaisir; ce jeune homme riche, titré, qui s'était engagé sans que rien l'y forçât, lui semblait un héros : et voilà maintenant qu'il resterait mutilé, estropié comme un simple ouvrier... Elle dit, en baissant la voix :

— Il n'a pas d'appétit. Il faut, messieurs, l'engager à se nourrir... Je lui avais préparé cependant un bon tapioca au bouillon et deux œufs frais.

Védel regarda Du Breuil avec admiration : 75 centimes pièce, les œufs frais.

— Je crains, ajouta-t-elle, qu'il ne se frappe l'esprit. Les locataires du premier ont perdu leurs blessés.

Et les conduisant par un jardin minuscule où il y avait juste

la place d'un rosier et d'un serin en cage, elle poussa la porte vitrée d'une petite pièce blanchie à la chaux :

— Des amis, monsieur Maxime.

Le vicomte Judin leva un visage émacié ; son bras droit, trop court, terminé en tampon de linge, attristait; la main gauche paraissait, toute blanche et fine, comme gênée, empruntée d'être seule. Elle eut, pour les mains de Du Breuil et de Védel, un serrement maladroit. Mlle Sorbet s'était discrètement éclipsée. Une fugitive rougeur aux pommettes, Judin souriait, d'un pauvre sourire.

— Eh bien, fit-il, quelles nouvelles? On m'a dit qu'hier on voyait de la fumée dans la direction de Briey et qu'on entendait le canon? Est-ce celui de Mac-Mahon?... On m'a dit aussi qu'il s'était fait un grand mouvement dans les camps prussiens, qu'on a vu passer des troupes de la rive gauche sur la rive droite. Un lieutenant, qui est venu me voir ce matin, — Marquis, des voltigeurs de la Garde, — parlait d'une intervention de l'Autriche : Bismarck et le roi de Prusse seraient retournés précipitamment à Berlin...

Marquis! Du Breuil eut un sourire sceptique. Il dit : — Bien loin de là, le bruit court que le maréchal de Mac-Mahon, affaibli ou même battu, aurait dû se retirer vers le nord.

Judin murmura :

— C'est exaspérant, cette ignorance... Comment n'essaie-t-on pas de se renseigner ?

On avait proposé en vain au maréchal de lâcher un ballon monté, à Coffinières d'immerger un câble télégraphique qui nous reliât à Thionville. Quant aux vessies flottantes jetées dans la Moselle, aux ballons-dépêches lancés par un pharmacien de l'armée, on n'en avait pas eu de nouvelles.

Judin se sentait encore bien faible;... cette pluie, qui délayait les miasmes, rendait l'air irrespirable. Par momens des relens fétides descendaient de l'étage supérieur, où, dit Judin, un zouave, survivant aux blessés morts la veille, se décomposait vivant, rongé par une affreuse gangrène. Il eut un regard navré pour son moignon :

— Qu'est-ce qu'ils vont dire, au cercle? Pas commode, pour tenir les cartes !

Il sourit, mais au fond, quelle amertume! Les pauvres diables de soldats encore, les officiers, c'était leur métier de se faire écloper, tandis que lui !

Quand Védel et Du Breuil l'eurent quitté, Mlle Sorbet les retint, suppliante et embarrassée :

— Messieurs, vous voudrez bien accepter une de mes prunes à l'eau-de-vie? Je les fais moi-même, on dit que je les réussis.

Ils durent goûter aux belles prunes gonflées, douces et fortes.

— Ce pauvre enfant, dit-elle, est bien triste. Il faudrait qu'il pût se lever, se promener!... Mais il pleut toujours!...

L'horrible odeur descendit, pénétra la pièce : Védel avala bien vite le fond de son verre. Dehors, il dit :

— Le colonel, sur ma demande, a proposé Judin pour la croix. Mais le maréchal n'est guère pressé de s'occuper des troupes. Il n'a pas encore visité une ambulance...

— *Nous sommes vendus!* cria une voix si gutturale et si rauque qu'il tressaillit. Du Breuil aussi s'était retourné... Attaché par la patte à son perchoir, sur l'appui d'une fenêtre, un énorme perroquet vert, entr'ouvrant ses paupières de corne et penchant le bec, les contemplait, sardonique. Du Breuil, mordu au cœur, se rappela la déroute de Forbach, le grand battement d'ailes de l'oiseau vert qui sanglotait dans la nuit : — *A Berlin! A Berlin!*

Il haussa les épaules et passa. Védel ricanait, indigné :

— Est-il assez stupide, avec son air d'empaillé! Vendus! C'est le grand mot des niais et des lâches qu'il répète. Vendus!...

Et montrant le poing, il cria :

— Ferme ton bec, imbécile!

Un temps affreux, depuis trois jours, un déluge inondant les bivouacs, les eaux de la Moselle dépassant les plus hautes crues, un ciel noir, un froid pénétrant, tels furent les auspices de cet inoubliable mercredi 7, où la catastrophe de Sedan, pressentie dès le 4, — le commandant Samuel, envoyé en parlementaire, l'avait apprise de l'ennemi, — frappa d'un coup d'assommoir Metz et l'armée.

Deux journaux allemands, saisis sur des prisonniers, parvinrent le matin au maréchal : 80 000 hommes avaient capitulé, Mac-Mahon était mort, l'Empereur prisonnier... Les voilà donc expliqués, ces inexplicables mouvemens de l'ennemi, colonnes défilant de la rive gauche sur la rive droite — des prisonniers de l'armée de Châlons, tout simplement; et ces bruits de musique, ces cris de l'avant-dernière nuit — des hourrahs de victoire!... Le commandant Samuel, envoyé de nouveau en parlementaire, reve-

nait avec la confirmation du désastre... Le Corps législatif avait été envahi par la foule; le ministère s'était dissous de lui-même, l'Impératrice enfuie en Angleterre, le Prince impérial retiré en Belgique. La République était proclamée. Paris restait calme... Voilà ce qui se répétait, grossi, déformé, au milieu de l'incrédulité des uns, de l'acceptation aveugle des autres, de la stupeur de tous : Thiers ministre, les députés de Paris se réunissant pour constituer le gouvernement de la défense nationale, Trochu président.

Avant le soir, 600 prisonniers français, que l'ennemi devait en échange de prisonniers allemands, arrivaient et racontaient ce qu'ils savaient, les uns plus, les autres moins, selon l'heure à laquelle ils avaient été pris. Tous étaient d'accord sur le fond : l'armée de Mac-Mahon, composée de quatre corps (le 1er Ducrot, le 5e de Failly, le 7e Douay, le 12e Lebrun), avait quitté Châlons le 21 août, pour se diriger sur Reims. Elle était remontée au nord par Rethel, le Chêne-Populeux, Beaumont, où Failly, le 30, avait été battu; pressée par l'ennemi, elle avait dû, le 1er septembre, renoncer à se porter sur Metz par Stenay, et s'était établie dans le fond de Givonne, la droite à Sedan. Jusqu'à midi, l'action nous avait été favorable ; puis l'ennemi ayant écrasé notre gauche, on s'était mis en retraite sur Mézières dans le plus grand désordre. Les 600 prisonniers, appartenant à l'aile gauche coupée et enveloppée, n'en savaient pas davantage. On leur avait soigneusement annoncé en route la captivité de l'Empereur, la capitulation de Mac-Mahon. Mais c'était sans doute, disaient-ils, un bruit démoralisant propagé par l'ennemi. Du Breuil l'espérait, Restaud en était sûr.

Marquis, venu aux nouvelles, les officiers des différens états-majors accompagnant les commandans de corps d'armée, Gex, Cussac, Carrouge, tous, dans une anxiété fébrile, écoutaient les propos d'un officier du maréchal : quelques turcos, interrogés par Bazaine, venaient d'affirmer que le 1er et le 7e corps avaient été anéantis, l'Empereur présent. Mais certaines affirmations étaient confuses, d'autres contradictoires. Bersheim, accouru de Metz, apprit à Du Breuil l'effervescence de la ville; les racontars les plus étranges y circulaient. Marquis les certifia, brodant avec assurance :

« Mac-Mahon avait destitué de Failly, Douay ravageait le Palatinat, l'Autriche avait déclaré la guerre à la Prusse, l'Italie envoyé 100000 hommes dans le Tyrol... »

Bersheim demanda :

— Est-il vrai que les Prussiens, pour nous frapper davantage, aient à dessein choisi des prisonniers dans tous les régimens?

Un officier l'affirma. Bersheim alors, très pâle, les larmes aux yeux, demanda s'il y avait des zouaves et des cuirassiers? Du Breuil comprit son espoir : ses fils étaient peut-être dans le troupeau, ou bien un camarade saurait peut-être?...

Ce soir-là, avant de se coucher, il arracha la feuille du calendrier au mur : l'éphéméride portait : *Prise de Malakoff*... Le lendemain, il trouva, dans une boîte qu'il ouvrit par hasard, la bague d'opale. Il ne l'avait pas remise depuis le jour où le sang du pauvre Vacossart l'avait tachée. Il la nettoya, et machinalement, l'ayant glissée à son doigt où elle brillait, laiteuse avec ses reflets roses et verts, il la garda... Si ces déplorables nouvelles étaient vraies, que devenait Mme de Guïonic? Sans doute, elle s'était retirée en Bretagne, laissait passer l'orage. Elle lui parut du coup à mille lieues, il la plaignit comme une oubliée, comme une morte, sentit combien elle avait pâli dans son souvenir, image obscure, incertaine. Les récentes défaites, le cauchemar du blocus, l'Empire à bas, écrasaient son imagination : tout cela lui semblait invraisemblable. Il en était hébété, l'âme malade.

— Ma pèlerine, Frisch!

La pluie, les bivouacs inondés, les hommes transis sous les tentes entourées de petits lacs, la fièvre, la dysenterie... Allons voir d'Avol! Son cœur se serra, dans l'appréhension d'une souffrance... Vers la porte de France, il rencontra deux figures connues, homme et cheval, Saint-Paul sur Musette. Le vétéran de Saint-Cloud avait un pied sans chaussure, emmailloté.

— Vous êtes blessé, maréchal des logis?

Il eut un sourire dédaigneux : un morceau de chair enlevé par un fragment d'obus, le matin du 1er, comme il faisait une reconnaissance. Pas la peine d'en parler! Musette était plus à plaindre, si mal nourrie. Il la promenait pour la distraire, au pas. Et puis, elle tondait quelquefois un peu de vert, attrapait une poignée de grain. Il ne dit pas qu'il maraudait pour elle.

— Vous vous faites soigner à l'ambulance? dit Du Breuil en le regardant avec bonté.

Saint-Paul se rembrunit : non, il n'avait pas affaire aux majors, leurs couteaux s'étaient promenés dans trop de chair pourrie, il n'avait pas envie qu'on l'empoisonnât. Il se pansait lui-même.

Du Breuil fit un signe de tête amical, le vétéran salua, son teint hâlé devenu rouge brun. Tous deux pensaient à Lacoste.

Quand il entra dans la cour de Bersheim, la femme de Thibaut, les yeux gonflés, appela son mari. Sa maternité prochaine lui déformait le visage et la taille. Ses enfans se serraient contre sa jupe; ils avaient mauvaise mine, la petite fille toute changée. Thibaut boitant arriva, fit entrer Cydalise à l'écurie. Bersheim parut, regarda tristement la Louise, elle s'enfuit en sanglotant.

— Pauvre Louise, dit Bersheim, elle pleure son père et sa mère.

Les vieux Larrouy, ses fermiers de Noisseville, restés comme deux chiens fidèles pour garder la maison et les terres... ils avaient été tués par le même obus, à côté l'un de l'autre, le soir du 31. Un caporal de Metz, blessé, soigné ici même, et qui les connaissait bien, avait certifié leur mort. La grange avait pris feu, la ferme était détruite.

— Comment va d'Avol?

— Il a voulu se lever, malgré la défense du docteur Sohier. Ils ont eu une scène très vive, ce matin. Entre nous, l'irascibilité de Jacques me surprend. Je ne l'ai jamais vu ainsi.

— La souffrance? dit Du Breuil.

— Mais, riposta Bersheim, mes autres blessés souffrent, ils ne sont pas aussi difficiles à mener. — Il regarda Du Breuil : — Ma femme est bien malade. Depuis l'arrivée des prisonniers de Sedan, elle ne vit plus... On les a casés dans les bâtimens de la gare. Ils attendent leur réincorporation. — Du Breuil sympathisait en silence à son espoir déçu. Bersheim hocha tristement la tête et reprit : — Il paraît qu'on est en train de nous en rendre d'autres en ce moment... Qu'est-ce que vous voulez, mon ami?

Il se tourna vers un inconnu qui venait d'entrer dans la cour en chancelant, affublé d'un pantalon de toile grise, d'une veste de zouave galonnée. Soudain, — qu'a donc Bersheim? — il roule des yeux de fou, pousse un cri déchirant, ouvre les bras :

— Maurice, est-ce toi, mon enfant?

Et tous deux s'étreignent et sanglotent.

— Comment es-tu là? c'est bien toi? Que tu es pâle! Ah! ta mère! comme elle va être heureuse... Et ton... frère, An... André?

Un silence lui répond. Le malheureux, — quel âge a-t-il? qui se douterait qu'il a vingt-cinq ans? — le lamentable prison-

nier, fiévreux, grelottant, avec la creuse figure ridée, ses yeux de mauvais rêve, murmure :

— Oh ! papa ! papa !...

— Tu ne me réponds pas, gémit Bersheim. André est mort, n'est-ce pas ?...

Toujours l'affreux silence, Bersheim laissa tomber les bras. Une douleur infinie le rendit pâle. Tout son sang refluait au cœur. — Mon Dieu ! murmura-t-il dans un sanglot, et saisissant aux épaules le fils qui lui restait, il l'embrassa désespérément, puis l'éloignant de lui et l'étreignant encore :

— Mon enfant, que tu es maigre, que tu as dû souffrir. Viens ! viens !...

Il l'entraînait, trempé d'eau, crotté de boue, perdant un de ses souliers crevés... Du Breuil vit Anine s'élancer du perron ; elle devinait :

— Père, voulez-vous tuer maman ! Cachez Maurice !

Elle se jeta dans les bras de son frère, mais le pauvre garçon, honteux de lui-même, la repoussait, murmurant d'une voix indistincte :

— Ne m'approche pas.

Elle comprit que c'était à cause de sa saleté. Avec un beau haussement d'épaules, elle l'entraînait vers la buanderie, disant :

— Tu dois mourir de faim, attends, je vais t'apporter du bouillon, des œufs...

Elle ne parlait pas du mort. Mais, grand Dieu, ce qu'elle devait éprouver, sous son calme ! Bersheim prit les mains de Du Breuil qui voulait se retirer :

— Oh ! mon ami, restez, ne nous abandonnez pas quand il nous arrive un peu de bonheur. Un bonheur si amèrement mélangé !... Mon pauvre André. Ah ! quelle misère !.. En quel état Maurice nous revient !...

Et tout à coup, abaissant les yeux sur sa manche, il secoua, d'une chiquenaude, de la vermine... Le bain, les vêtemens propres qui remplaçaient ses haillons, un homme à face humaine succédant au loqueteux de tout à l'heure, et — en attendant le Père Desroques, qu'on avait couru chercher (lui seul saurait, avec sa piété ardente, préparer Mme Bersheim), — Maurice parlait, parlait comme dans la fièvre, avec une voix redevenue jeune, une voix d'enfant rentré au bercail. Bersheim buvait ses paroles, et grave, Anine apparaissait, disparaissait, tandis que Du Breuil, le cœur

navré de pitié, écoutait bouillonner et courir, dans le récit du jeune sergent-major, un intarissable flot de misères.

La débandade de Wœrth, l'écoulement sur Saverne, la réorganisation à Châlons, puis le lent refluement de l'armée en désordre, mourant de faim, pillant, s'enivrant, jusqu'à cet entonnoir, ce gouffre, Sedan... La lutte acharnée alors, — le 1er zouaves s'était bien battu ! — puis l'écrasement, l'horrible déroute, l'amalgame de tous les débris de régimens dans la place, la capitulation enfin !... Il dit l'Empereur allant rendre son épée, l'épouvantable misère des soldats crevant de faim dans la presqu'île d'Iges, et le 3, l'évacuation des colonnes successives de prisonniers... Depuis, à peine s'il avait mangé, toujours en marche, poussé à coups de crosse ; ceux qui tombaient, fusillés !... On leur avait appris en route la captivité de l'Empereur ; la guerre ne durerait pas, Strasbourg allait se rendre, Paris ne pourrait tenir. Metz serait bombardé le soir même.

Une ombre noire se dressa devant la porte : c'était le Père Desroques. Il prit les mains de Maurice, les tint longtemps serrées ; une profonde pitié faisait trembler ses lèvres, une foi douloureuse brillait dans ses yeux. Après quelques minutes d'entretien :

— Je serai donc le messager de Dieu ! soupira-t-il.

Anine emmenait Maurice en lui recommandant de ne pas faire de bruit. Bersheim les suivit. Du Breuil, qui connaissait la maison, alla dans la chambre de d'Avol. Il ne le trouva pas, l'aperçut au fond du jardin, étendu sur une chaise longue en paille, traversée par des brancards. Il avait les traits contractés, l'air dur. D'Avol feignit de ne pas le voir s'avancer, ne tourna les yeux que lorsque le gravier cria sous la botte de Du Breuil.

— Tiens, Pierre, c'est toi ?

— Tu sais ?...

— Oui, Maurice... Lisbeth est venue me raconter ça. Pas brillant, hein, le pauvre diable ? Son frère a payé sa dette. Il a de la chance. Pauvres Bersheim ! Ils doivent rire d'un œil, pleurer de l'autre. Je préfère ne pas assister à cette scène de famille.

Ce ton de sécheresse, cette voix ironique, allons ! on lui avait changé son Jacques ! Mais d'Avol continuait :

— Tu regardes mon bras ? Sohier est un âne. Bah ! je serai suffisamment guéri pour la capitulation.

— Qu'est-ce que tu dis ? cria Du Breuil.

— Je dis : pour la capitulation. Car c'est cela, n'est-ce pas,

messieurs du grand Quartier général, messieurs les officiers de Bazaine, que vous nous préparez? Je ne te demande pas de m'expliquer cette fois la sortie de Noisseville? Hein? ça t'embarrasserait!

Du Breuil le regardait; un ton pareil, d'Avol était fou!... Il allait répondre; il entendit un bruissement faible, Anine était derrière eux. Son visage rayonnait, mais elle avait les yeux pleins de larmes :

— Maman a poussé un grand cri, puis elle a appelé Maurice, maintenant ils pleurent ensemble. Venez vous réjouir avec nous.

Bien qu'il eût parfaitement vu Gustave et Thibaut qui s'approchaient pour l'enlever avec sa chaise, d'Avol ricana :

— C'est bon pour Pierre! Vous oubliez que je suis impotent, moi!

Qu'est-ce qui lui prenait? Anine, pour toute réponse, souriait avec une sorte de compassion dont la dignité frappa Du Breuil. Derrière le blessé :

— Qu'a donc d'Avol? fit-il tout bas. — Elle restait muette. Alors il murmura doucement :

— Je partage votre joie.

Elle dit au bout d'un instant :

— Maurice nous a raconté la mort d'André. Les cuirassiers de Morsbronn sont tombés en héros...

Il songea à Lacoste et dit :

— Oui, il est beau de mourir ainsi.

Au salon, dans le groupe attendri, qui unissait Maurice et sa mère, Bersheim d'un côté, grand'mère Sophia de l'autre, le Père Desroques un peu à l'écart, — Du Breuil chercha les beaux yeux de Mme Bersheim. Elle était transfigurée. Mère douloureuse, elle penchait la tête sur l'épaule de son fils, et à pleurs doux et silencieux épanchait son cœur. Du Breuil baisa respectueusement la main qu'elle lui tendait, il se retourna vers d'Avol qu'on transportait.

— Ton cousin Jacques, dit grand'mère Sophia.

Maurice se leva pour embrasser d'Avol qui se laissa faire, pâle, un feu dans le regard :

— Mon pauvre garçon, dit-il, tu nous apportes de fichues nouvelles! Après tout, ça ne va guère mieux ici!

Parole dure, qu'un malaise suivit. Avec sa tête rasée, ses joues hâves, Maurice avait l'air d'un pauvre garçon en effet,

d'un triste enfant; il baissa les yeux, pris de pudeur et de honte, humilié par ce ton, cet air de reproche : était-ce sa faute s'il avait été vaincu, fait prisonnier ?

— Alors, demanda d'Avol, vous avez capitulé ? Toute une armée ? Vous vous êtes au moins battus, j'espère ?

Mais Anine s'interposait :

— Demain, plus tard...

De nouveau la bouche de d'Avol se crispait. Du Breuil s'étonna, — un patriotisme si amer, tant d'âpreté, tant d'injustice !...

En rentrant au Ban Saint-Martin, sous la pluie torrentielle, il entendit s'élever une canonnade violente. La nuit allait venir, des éclairs coupaient les détonations. Que signifiait ce vacarme infernal ? Jusqu'à neuf heures, le bombardement retentit, puis s'éteignit, la pluie cessa, un grand vent emportait la fumée. Et ce fut tout. Du Breuil au matin apprenait que nos pertes étaient insignifiantes. On se perdait en conjectures sur cette manifestation bruyante.

Ce jour-là, on commença à distribuer du blé aux chevaux. On ordonna à Coffinières de requérir en ville tout le fourrage existant. Un grondement se fit entendre dans la direction de Verdun, selon les uns, de Toul, d'après les autres. Par un soldat blessé, échappé d'Ars, qui avait vu une affiche apportée de Nancy, on apprenait que Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux et Rochefort avaient proclamé la République. Un des prisonniers de Sarrebrück, échangé, précisait : Le Flô était ministre de la guerre ; l'Empereur subissait à Cassel sa captivité ; le Prince impérial était à Londres, on ne disait rien de l'Impératrice. Jules Favre, ministre des affaires étrangères, avait écrit au roi de Prusse pour lui rappeler sa propre déclaration : « la guerre était dirigée contre l'Empereur, non contre la France, le moment était venu de prouver sa sincérité et de faire la paix. » Mais comment se leurrer d'un pareil espoir ?

Le lendemain, le commandant Samuel, appelé aux avant-postes, lisait dans la *Gazette de la Croix* confirmation des nouvelles néfastes. Un officier prussien affirmait sur l'honneur à notre parlementaire que le Prince royal devait entrer aujourd'hui même dans Paris ! Le 12, le maréchal convoquait à son quartier général les commandans de corps et les généraux de division : en présence du désastre de Sedan, il fallait renoncer aux grandes luttes, se contenter, pour tenir les troupes en éveil, de petites

opérations de détail dont les commandans de corps auraient à prendre l'initiative; on attendrait ainsi les ordres du gouvernement. Il chargeait les officiers généraux de communiquer à leurs troupes ce qu'ils venaient d'entendre. Le même jour, un secrétaire d'ambassade, attaché dès le début de la guerre à l'état-major général, M. Debains, sollicitait de Bazaine l'autorisation de franchir les lignes prussiennes. Pris et ramené à Metz le soir même, il adressait au maréchal le rapport confidentiel d'une conversation qu'il avait eue avec des officiers prussiens. Elle se résumait ainsi : 600 000 Allemands en France, nul enthousiasme du pays pour la guerre, plus d'armée régulièrement organisée sinon celle de Metz. La ville était menacée d'un siège très prochain, quand la grosse artillerie serait arrivée. Strasbourg avait capitulé.

Bazaine, aussitôt après avoir pris connaissance de ce document, prescrivait au colonel Nugues d'en envoyer immédiatement copie aux commandans de corps d'armée. Les officiers qui écrivaient sous la dictée du colonel, partagèrent sa réprobation. Le général Jarras, auprès duquel le colonel Nugues protestait, jugeant dangereux et coupable de transmettre un document de cette nature, alla en parler au maréchal. Il revint et ordonna de supprimer le résumé final dans les expéditions envoyées aux commandans de corps d'armée : lecture leur serait faite de l'expédition qui leur était destinée, puis elle serait détruite. Charlys et bien d'autres s'exprimèrent avec vivacité sur cette communication, dont ils blâmaient le caractère clandestin, comme ils avaient blâmé d'abord la divulgation même.

Le 14, un brigadier de sapeurs-conducteurs du 1er régiment du génie, nommé Pennetier, évadé de Sedan, apportait des journaux que le maire d'Ars lui avait remis pour le maréchal. Ils contenaient la proclamation adressée le 8 septembre au peuple français par le nouveau Gouvernement, la convocation des électeurs à la date du 16 octobre pour l'élection d'une Assemblée nationale. Le maire d'Ars y avait joint, copiée de sa main, la circulaire de Jules Favre du 6 septembre. Ce jour-là, *l'Indépendant de la Moselle*, imprimé sur papier jaune, — le blanc manquait, — publiait une proclamation signée de Coffinières, du préfet et du maire, où le désastre de Sedan était officiellement annoncé. Appel était fait à la résistance et au patriotisme. Le 16, un ordre général portait à la connaissance de l'armée du Rhin les nouvelles qui depuis huit jours volaient sur toutes les bouches :

« ... *Nos obligations militaires envers la patrie en danger,* — ajoutait le maréchal, *restent les mêmes. Continuons donc à la servir avec dévouement et la même énergie, en défendant son territoire contre l'étranger et l'ordre social contre les mauvaises passions. Je suis convaincu que votre moral, ainsi que vous en avez déjà fourni tant de preuves, restera à la hauteur de toutes les circonstances, et que vous ajouterez de nouveaux titres à la reconnaissance et à l'admiration de la France.* »

En même temps, le maréchal faisait remettre à deux cavaliers du 7e cuirassiers, les nommés Marc et Henry, une dépêche en clair adressée au ministre de la guerre :

« *Il est urgent pour l'armée,* y disait-il, *de savoir ce qui se passe à Paris et en France. Nous n'avons aucune communication avec l'extérieur, et les bruits les plus étranges sont répandus par les prisonniers que nous a rendus l'ennemi, qui en propage également de nature alarmante. Il est important pour nous de recevoir des instructions et des nouvelles. Nous sommes entourés par des forces considérables que nous avons vainement essayé de percer après deux combats infructueux.* »

Le lendemain, Du Breuil allait à Metz.

Il avait, à l'École d'application, cherché des yeux le colonel Poterin, n'avait vu qu'une forme roide, sous un drap rejeté.

— Il est mort cette nuit, dit le jeune Chartrain. — Et après quelques paroles échangées sur cette fin lugubre, timidement, il ajouta :

— Mon commandant, est-il vrai qu'on puisse écrire à ses parens par ballon-dépêche ?

Un petit ballon de papier ou d'étoffe, fabriqué à l'École même, s'envolait chaque jour, chargé de lettres. Du Breuil avait sur lui une bande de papier pelure et se chargea de faire parvenir quelques lignes écrites par Chartrain. Chemin faisant, il rencontra Barrus, très excité :

— Enfin, il est tombé, ce gouvernement du bon plaisir, du gaspillage et du lucre ! La République va nous sauver. Au moins, Jules Favre parle en homme ! — Il tira de sa poche *l'Indépendant de la Moselle*, rose vif cette fois — et lut avec conviction : « *Si c'est un défi, nous l'acceptons, nous ne céderons ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses ; une paix honteuse serait une guerre d'extermination à courte échéance !* »

Ses yeux étincelaient, il y avait une barre sur son front de sectaire :

— Qu'est-ce qu'on attend, fit-il, pour proclamer la République ici ? — Il s'arrêta court et en désignant une pâtisserie : — Tenez, voilà des choses qui me dégoûtent, en un pareil moment !... (Du Breuil emportait une brève vision d'officiers à grosses moustaches croquant des bonbons, avalant des éclairs et des babas.) Barrus ricanait : — Le matin, ces messieurs de la cavalerie viennent faire leur petit marché, suivis d'ordonnances, un panier au bras. On dirait que certains chefs ne pensent qu'à bien manger. Nos soldats, depuis que leur ration de pain est réduite à 500 grammes, viennent faire queue à la porte des boulangers. L'autre jour, j'ai vu des charrettes de pain blanc parcourir les camps. Les soldats en achetaient et jetaient leurs pains de munition. On devrait défendre ce trafic. Nous ne mangeons pas, nous gâchons les ressources de Metz !

Il s'interrompit, dévisagea Du Breuil :

— Est-il vrai que Bazaine ait écrit au prince Frédéric-Charles pour lui demander la vérité détaillée sur la situation ?

Du Breuil eut un sursaut.

— Je ne sais pas ! et j'ajoute : je ne crois pas ! — fit-il assez sèchement. Barrus le regarda avec une sorte de sympathie bizarre, de pitié ironique :

— Ah ! oui ! vous... vous êtes honnête !

Il lui serra la main à la broyer, s'éloigna rapidement.

« Un peu toqué ! » pensa Du Breuil. Et il se sentait mortellement triste. A peine s'il commençait à voir clair, à se rendre compte de la situation et de ses conséquences. Des images émouvantes passaient devant ses yeux ; il se représentait l'Empereur prisonnier, l'Impératrice et le Prince impérial en exil. Ces images ne se fixaient pas, elles défilaient comme dans un cauchemar. Un gouvernement nouveau, des hommes nouveaux... L'Empereur, son grave visage souffrant, les beaux yeux altiers de l'Impératrice, la foule empressée des courtisans ! Et tout ce qu'il entendait, depuis plusieurs jours, l'odieux fourmillement des reproches, des récriminations, des espoirs, des ambitions... Ceux qui se désolaient en songeant à ce qu'ils allaient perdre, ceux qui se frottaient les mains en songeant à ce qu'ils allaient gagner ! La soirée de Saint-Cloud remplit son souvenir : Champreux correct, Jousset-Gournal ba-

vard, Mme d'Avilar avec son masque d'intrigante, l'altière comtesse de Limal, la jaune Mme de Vernelay : courtisans ! courtisans !... que pensaient-ils, disaient-ils, faisaient-ils à présent ? Un gouvernement nouveau... Tout ce qui sombrait avec l'ancien ! Les aigles, les victoires des deux Empires, les fêtes de la paix et de la guerre, les salves solennelles du 15 août, et pour lendemains : Waterloo, Sedan ! Ah ! l'expiation méritée, mais si amère et si cuisante ! En châtiment de leur imprudence, de leur légèreté, de leur faiblesse, comme on allait leur jeter de la boue, aux souverains déchus, comme on allait leur faire payer leurs jours de triomphe et d'éclat !...

Sans s'en apercevoir, il était entré chez les Bersheim. L'ambulance, les visages qui lui sont déjà familiers, le bon vieux capitaine à barbe blanche, le nègre cymbalier qui rit d'un enfantin rire clair, à dents blanches. Un lit vide, celui du petit soldat qui se plaignait de n'avoir de goût à rien ; on l'a enlevé, cousu dans un sac : au tombereau ! Où donc sont les Bersheim ? Il pousse la porte de d'Avol. Il y a là des officiers en visite, Carrouge, impétueux, pareil à un piment sec avec sa face empourprée. Il accable de son ironie « le petit monsieur Trochu », Gambetta qu'il appelle « grand bêta » ! Plus d'empire, — plus de Garde impériale et plus de Carrouge !

— Je ne sers pas la gueuse ! moi ! dit-il en se frappant la poitrine, où sa croix, ses médailles se choquent.

Le comte de Cussac sourit dédaigneusement :

— Nous allons rire, messieurs. J'attends les Parisiens sur les remparts. Dans quinze jours, la paix sera faite.

Le capitaine de Serres, de la batterie de d'Avol, approuve, en se redressant dans son dolman, qu'il pince à deux doigts, comme un corset. A peine si d'Avol a tourné la tête vers Du Breuil, mâchonné un : « Bonjour, Pierre ! » Il est couché. Cela ne lui a pas réussi de se lever trop tôt. Sohier avait raison.

— Au diable la politique ! crie-t-il avec colère. Nous sommes des soldats, nous sommes bloqués à Metz, notre devoir est d'en sortir ! Je ne connais que cela ! Et si on avait du cœur, on forcerait Bazaine à trouer !

— Oh ! oh ! firent des voix... On ne force pas comme ça un maréchal de France.

— Non, dit d'Avol dans un grand silence, mais on le remplace, quand il ne veut pas se battre. Il y a des maréchaux plus anciens !

Un malaise régna. D'Avol sentit à travers les silences l'indécision, le blâme, le respect de la discipline, la peur de se compromettre. Il changea de ton :

— Tu as une jolie bague, Pierre.

Il ajouta :

— Je la reconnais. Tu l'as fait monter à Metz, chez Gugl, le juif, n'est-ce pas ?

On se levait, Anine et M. Bersheim venaient d'entrer ; Bersheim apportait de la limonade, Anine des verres. D'Avol eut un sourire narquois :

— C'est une opale ? Elle est belle !... Eh ! eh ! ça me rappelle un bracelet que j'ai vu porter par une jolie femme.

Du Breuil sentit le regard d'Anine, une seconde, se poser sur lui... Quel taon piquait d'Avol ? pourquoi cette allusion, voulue, évidemment ?... Il avait tant de tact, d'habitude. La maladie le changeait-elle à ce point ? Le paroxysme des malheurs publics aigrissait-il son caractère difficile ? Il insistait :

— Regardez donc, Anine, la bague de Pierre. A sa place, moi, j'aurais peur de porter une aussi belle opale ! Ces pierres-là traînent avec elles une espèce de fatalité... Mais il y a des fatalités séduisantes ! N'est-ce pas, Pierre ?... Je me souviens du soir, à l'Opéra...

— Jacques, fit Du Breuil, — et son accent grave l'étonna lui-même, — cessons cette plaisanterie.

Plein d'inquiétude, il chercha les yeux d'Anine. Elle n'était plus là. Bersheim causait avec les officiers, emplissait les verres. Du Breuil refusa celui qu'on lui tendait, d'Avol étendit la main, et narquois :

— A tes amours, Pierre !

Du Breuil feignit de ne pas entendre. Il haïssait presque d'Avol, en ce moment. Une taquinerie ?... Non ! Jacques avait voulu le discréditer, l'amoindrir dans l'estime d'Anine, en faisant supposer... Une colère le prit à cette déloyauté. Jacques aimait donc sa cousine ? Il était jaloux ? — Pourquoi ? Son irascibilité, son amertume, venaient-elles donc de voir Anine marquer, à lui Du Breuil, une insaisissable préférence ! — Il eut un moment de stupeur. Aimait-il donc Anine ? Avait-il jamais songé à l'aimer ?... Non ! et cependant l'idée que d'Avol le croyait préféré lui causait une joie intense. Pourtant ce malentendu lui laissait une sourde rancœur envers son ami. Amour-propre froissé ? Non,

il y avait autre chose, qu'il ne démêlait pas bien, mais qui les séparait, d'Avol et lui...

Bientôt, il sortait sans être remarqué. Anine le rencontra dans un couloir. Elle le regardait, haute et pure, bien en face : il baissa les yeux. Le jugeait-elle coupable? Lui devait-il compte de son passé?... Il eut une envie irrésistible de lui dire : « D'Avol raillait... je n'ai jamais aimé personne! » et de renier sa douce et fière amie... Quelques instans après, il s'accoudait sur le parapet du pont de la Comédie, regardant couler l'eau rapide, l'eau trouble qui descendait vers Thionville, gagnait les pays libres. Une horrible détresse, un découragement mortel, le paralysaient. Tous ces revers, de si terribles nouvelles, c'était trop!...

Il pensa aux siens, à Mme de Guïonic, tendit en vain son âme d'un suprême élan, et ne réussit même pas à s'attendrir. Il se sentait vieux, vieilli du coup, irrémédiablement. A suivre le courant de l'eau sombre, il éprouvait une sorte de vertige. Où allait-on? Comment cela finirait-il? Sortirait-on jamais de ce Metz, qui, comme un aimant diabolique, attirait, retenait?

D'Avol, Anine... Il souffrait beaucoup. Pourquoi Jacques ne l'aimait-il plus? Car d'Avol ne l'aimait plus, il le pressentait, le devinait. Que lui avait-il fait? Est-il vrai que certaines amitiés sont comme ces ampoules de verre qu'on peut jeter à terre sans les briser, et qui, si l'on les touche sur un seul point, même légèrement, éclatent et tombent en poussière? La leur était-elle de celles-là?... Le pur visage, les grands yeux d'Anine se levèrent irrésistiblement devant lui. Pauvre Mme de Guïonic!... et il plaignit son propre passé, sa jeunesse, l'Empire disparu. Il se plaignit, tel qu'il avait été, un homme de cet écroulement, un homme de ce désastre. Ah! se refaire, s'il en était temps encore! Quelle leçon! Quelle leçon!

Il avait tiré la bague d'opale de son doigt. Elle chatoyait, dans la fin de jour, comme un reflet de beauté, de jeunesse, de plaisir; il examina un instant la fêlure qui la traversait, et la suspendant, — sans regret, comme un adieu à tout un passé qui ne renaîtrait jamais, il la laissa tomber dans la Moselle.

PAUL et VICTOR MARGUERITTE.

(*La cinquième partie au prochain numéro.*)

LA MONARCHIE AUSTRO-HONGROISE

ET

L'ÉQUILIBRE EUROPÉEN

I

LES NATIONALITÉS ET L'EMPEREUR

En ce moment même, — qui ne le sait, par les notes qu'ils communiquent aux journaux? — ministres et diplomates prennent. beaucoup de peine et déploient beaucoup d'art pour mettre debout quelque chose qui ait l'air d'une Europe à peu près en équilibre. A cette heure, — qui ne le sait, surtout? — l'Europe, tant bien que mal en équilibre, se divise ou, selon le point de vue, se groupe presque entière en deux systèmes d'alliances, dont l'un au moins ne perd pas une occasion de proclamer son éternité. Mais qui ne voit aussi que précisément en cet instant, dans un des États sur lesquels repose l'un de ces systèmes et, par suite, l'équilibre présent de l'Europe, il commence à s'opérer ou il se prépare une transformation qui, de conséquence en conséquence, pourrait finalement entraîner la chute de tout l'échafaudage et, avec lui, de toute la bâtisse, — car la bâtisse ne tient que par l'échafaudage?

Parmi les grandes puissances que l'on appareille ainsi, comme les matériaux ou les assises de la construction, à côté d'États

achevés, élémens connus et constans, il y a, en effet, un État qu'on ne connaît pas et qui ne se connaît point lui-même ; qui se défait et se refait, qui se cherche sans s'être jusqu'ici trouvé. Entre des États, fixes et consolidés, qui *sont*, il y a un État qui mue et qui *devient ;* et cela peut suffire à ruiner les plus ingénieuses combinaisons. D'autant plus que cet État en mue, ou plutôt ce mobile assemblage de royaumes et de pays, par ses conditions ethnographiques, non moins que par sa situation géographique, est, au centre de l'Europe, dans une position telle que, son axe politique se déplaçant, il ne serait pas impossible que l'axe politique de l'Europe en fût, du même coup, déplacé.

C'est de l'Autriche que nous parlons; de ce qu'on appelle l'Autriche dans le langage courant et l'Autriche-Hongrie dans le style officiel; de ce qui est, en réalité, l'Autriche et la Hongrie, et plus véritablement encore, confondues malgré elles sous ces noms d'empire d'Autriche et de royaume de Hongrie, des provinces dont quelques-unes se souviennent d'avoir été, plusieurs autres rêvent d'être des États non autrichiens, non hongrois, et bien peu se résignent au rôle subordonné de provinces autrichiennes ou hongroises. Comment nier qu'un assemblage d'États, à ce point travaillé et tiraillé en sens divers, ne soit qu'incertitude et instabilité? Comment prétendre que la monarchie austro-hongroise, hier simplement autrichienne, aujourd'hui autrichienne et hongroise, demain autrichienne, hongroise et, sans doute quelque autre chose de plus, a dès maintenant, étant ce qu'elle est, son assiette définitive?

A ne considérer d'abord que le passé, l'Autriche de 1848 est-elle la même que l'Autriche de 1860 ; et celle-ci, la même que l'Autriche-Hongrie de 1867? Je ne dis pas dans sa forme extérieure : d'autres États, à la suite de guerres heureuses ou malheureuses, ont subi des augmentations ou des diminutions de territoire qui les ont modifiés, autant et davantage, extérieurement, dans leur forme, mais ils sont demeurés *spécifiquement* les mêmes ; l'Autriche, non : et, même ne changeant pas extérieurement, dans sa forme, sous l'action de causes étrangères, elle a changé au dedans, sous la pression de forces intérieures jamais au repos. Pendant les trente années de paix où s'est cicatrisée sa blessure de Sadowa, elle a été en continue et incessante évolution ; et l'Autriche-Hongrie de 1897 n'est plus *spécifiquement* la même que l'Autriche-Hongrie de 1867.

Durant ces trente dernières années, la question qui a le plus troublé la monarchie, c'est la question tchèque. C'est la revendication par les Tchèques des « droits historiques » de la couronne de Bohême; « droits » qui, en leur expression suprême, comporteraient la pleine autonomie, l'indépendance de cette couronne, au même titre que la couronne de Hongrie, vis-à-vis de la couronne impériale d'Autriche. Si ces revendications seront admises ou s'imposeront, et jusqu'où, personne encore ne peut le dire ; mais, en tout cas, il paraît bien que l'hypothèse n'en doive pas être écartée comme invraisemblable. Supposons donc que les Tchèques triomphent, que la Bohême, reconnue autonome et indépendante, négocie avec l'Autriche, réduite — ou peu s'en faut — à ses parties allemandes, un Compromis calqué sur le Compromis austro-hongrois, et qu'un régime à trois se substitue au régime à deux; l'Autriche-Hongrie-Bohême sera-t-elle ce qu'était l'Autriche-Hongrie? C'est-à-dire, pour nous : sera-t-elle la même comme élément de l'équilibre européen, et comme facteur de la politique générale de l'Europe?

Supposons que cette transformation se produise, ce ne sera pas sans que les puissances voisines, l'Allemagne, par exemple, en soient d'assez près affectées. La Prusse a eu beau, quand elle a fait l'Allemagne, en rejeter l'Autriche : de tout temps, aux yeux de tout le monde, de l'Allemagne plus que de personne, l'Autriche a passé pour un État allemand. Peut-être, à la voir sous ce jour ne la voyait-on que du dehors et de loin; le jugement était un peu sommaire, mais il n'était pas absolument sans motifs; il en avait un, spécieux et même sérieux, dans ce fait que la race allemande, la langue allemande, la « culture » allemande, la politique allemande avaient jusqu'alors, en Autriche, prédominé, sinon sans protestation, pour ainsi dire sans partage. Chassée de l'Allemagne, l'Autriche restait un État d'influence allemande et, si l'on enlève au mot ce qu'il pourrait avoir de blessant par l'idée d'infériorité qui s'y attache, comme une sorte de *hinterland*, d'arrière-pays allemand, ou d'Allemagne « hors les murs ».

Eh bien, croit-on que ces Allemands d'Autriche, qui à eux seuls détenaient le pouvoir, qui à eux seuls fournissaient à l'Autriche son personnel de gouvernement, dont la langue était sa seule langue officielle, la « culture » sa culture privilégiée, et la politique sa politique dirigeante, croit-on que, par les Tchèques ou par toute autre nationalité d'Autriche non allemande, ils se

laisseront dépouiller de cette prépondérance sans crier vers « la grande », vers « la plus grande Allemagne »? Mais ceux qui sont tout près de la Bavière et de la Saxe, les premiers atteints ou menacés dans la possession de leur monopole, les Allemands de Bohême n'appellent-ils pas déjà à l'aide par-dessus l'Erzgebirge? N'est-il pas sorti déjà, le cri du cœur : « D'abord Allemands, et seulement après Autrichiens »? Et si tous ces Allemands de Bohême, tous ces Allemands d'Autriche se mettent à crier vers « la plus grande Allemagne », voudrait-on jurer qu'elle ne prêtera pas l'oreille et n'écoutera point au moins les plus proches? Mais si elle les entend, si l'Allemagne ressent par là le contre-coup de la crise autrichienne, ce contre-coup s'arrêtera-t-il à elle? ne se répercutera-t-il pas? et, à son tour, l'Europe n'en ressentira-t-elle rien?

Les amateurs de solutions rapides ont vite fait de décider. « Les Tchèques sont des Slaves et, par conséquent, lorsque le royaume de Bohême sera entré en tiers dans la raison nationale : Autriche-Hongrie-Bohême, leur poids déplaçant le centre de gravité de la monarchie, l'axe politique, qui s'éloignera de l'Allemagne, se rapprochera naturellement de la Russie. » C'est, en vérité, trop commode et l'affaire n'irait pas tout droit, parce qu'il n'y a pas seulement des Tchèques en Autriche; parce que les Hongrois ne sont pas des Slaves; parce que tous les Slaves ne sont pas des Russes; parce qu'enfin il y a une Allemagne. Oui, le malheur veut, il est fatal, il est écrit, la force des choses fait que toute rupture dans l'équilibre artificiel de la monarchie austro-hongroise doit amener une rupture correspondante dans l'équilibre, également artificiel, de l'Europe. Mais cette rupture, cette troisième ou quatrième transformation de l'Autriche, il n'est presque plus en la main d'homme vivant de l'empêcher; et, s'il vit aujourd'hui pour le repos du monde, l'homme qui seul peut la retarder, pauvre sécurité que celle qui ne se fonde que sur les jours comptés d'un homme!

Pour toutes ces raisons, étant donné que l'Autriche est un État qui devient, il importe à l'Europe de savoir ce qu'elle devient, afin de savoir ce qu'elle-même deviendra. Le nœud du problème européen n'est ni à Constantinople, comme on s'est habitué à le dire, ni à Berlin, comme quelqu'un voudrait le donner à penser, ni à Saint-Pétersbourg, quelles que soient les destinées, encore mystérieuses, de la Russie; il est à Vienne; ou plus exactement, l'avenir prochain de l'Europe est en train de s'élaborer dans un

triangle dont les sommets sont Vienne, Prague et Budapest. D'où la conséquence légitime qu'en traitant de l'évolution ou des révolutions intérieures de l'Autriche-Hongrie, c'est après tout, c'est avant tout une question internationale, européenne, et, pour une part, française que nous allons traiter.

I

L'idée la plus claire que l'on rapporte d'un voyage d'études en Autriche est, sans paradoxe, *qu'il n'y a pas d'Autriche.* « Ce n'est qu'une expression géographique », a-t-on dit jadis, en une phrase célèbre, alors que l'Autriche avait encore une apparence d'unité ; non pas même ; ce n'est qu'une expression diplomatique, une formule du protocole européen, et la géographie, à l'écrire comme la font la nature et la vie, se refuse à connaître une Autriche. Il y a bien eu dans l'histoire, et toute-puissante pendant plusieurs siècles, une *Maison d'Autriche;* il y a eu un archiduché, formé de deux duchés, qui portait ce nom. Il y a, dans le droit public de l'Europe, depuis 1804, un État qui a commencé par prendre le titre d'empire d'Autriche et qui, en 1867, a dédoublé ce titre en celui de monarchie austro-hongroise. Mais d'Autriche, dans le sens où l'on dit la France, ou l'Espagne, ou l'Italie, ou la Russie, ou l'Empire allemand même, il n'y en a pas.

Ce n'est point, on ne le répétera jamais trop, une nation, mais une mosaïque de peuples ; ce n'est point un État, mais un assemblage d'États, qui sont l'un à l'autre comme les pièces d'un « jeu de patience ». Les grands hasards qui font l'histoire ont ici réuni sur des territoires contigus et, à la longue, sous le même sceptre des races, des langues, des religions. Et c'est ainsi sans doute que l'histoire procède partout : il n'y a pas de nation de pur sang, j'entends qu'il n'y a pas de nation d'un seul sang. Là même où l'unité semble tout à fait achevée, où l'on ne distingue plus les soudures, il est rare, presque sans exemple, que cette unité soit complète et originelle. Quelle nation plus unie, plus une, que la France? et pourtant que de populations et d'idiomes mêlés dans l'unité de la France! Mais au feu intense de la forge et sous la dure main des rois qui en furent les artisans, toutes ces races, Bretons, Normands, Gascons, Provençaux, Francs-Comtois, dans la suite des temps, sont allées se fondre, s'allier et couler ensemble l'indivisible métal. En Allemagne, en Italie, une

longue aspiration des peuples vers l'unité a entretenu la flamme, et si ardemment qu'à la fin, ce qu'avaient fait nos anciens rois, l'esprit allemand et l'esprit italien, recueillis et concentrés par Guillaume Ier et Bismarck, par Victor-Emmanuel et Cavour, l'ont fait dans ce siècle même. En Autriche, au contraire, rien de fait, parce que, peut-être, les races étant plus dissemblables, l'esprit national n'a pas soufflé, et peut-être parce que, quand on eût pu battre le fer, le forgeron royal a manqué.

Il n'y a point d'Autriche, en somme, parce qu'il n'y a pas eu à temps de *rois* ou d'*empereurs d'Autriche*. Ce n'est pas non plus un paradoxe, car il y a eu des rois de France avant qu'il y eût une France. Victor-Emmanuel était encore roi de Piémont et Guillaume Ier roi de Prusse que déjà ils étaient en vertu, de par leurs ambitions et leur volonté, l'un roi d'Italie, et l'autre empereur allemand. Ils n'avaient qu'un objet, qu'une pensée, circonscrite en des limites certaines, la pensée « italienne » ou la pensée « allemande »; et de faire l'unité de l'Italie ou l'unité de l'Allemagne, c'était pour eux plus que grandir, c'était atteindre le plein épanouissement. Mais, tout à l'opposé, pour le saint Empereur romain de la dynastie de Habsbourg, borner ses efforts à l'Autriche, c'était se restreindre et diminuer; il ne pouvait avoir la pensée « autrichienne ». Et c'est pourquoi, après 1806, lorsqu'il n'y eut plus de saint Empire, vainement on essaya de créer une Autriche : on ne put que ramasser sous cette étiquette, sous cette expression géographique ou diplomatique, des nations germaniques, — et non germaniques, — démembrées du saint Empire disparu. Ainsi, parce que les Empereurs, orgueilleusement dits romains, manquèrent autrefois à l'Autriche ou la négligèrent, il y a bien maintenant des Empereurs autrichiens, mais il n'y a pas d'Autriche.

Par quelque cause qu'on veuille, au surplus, l'expliquer, le fait éclate avec une évidence saisissante. Qui regarde seulement une carte ethnographique d'Autriche-Hongrie y aperçoit tout de suite trois groupes principaux, trois races : au nord, au nord-est et au sud-ouest, des Slaves; au nord-ouest et à l'ouest, des Allemands; à l'est, les Magyars. Races juxtaposées, et qui se sont toutes gardées intactes, qui ne se sont ni mêlées ni fondues : si ce n'était abuser des images, nous dirions que l'Autriche, avec ces trois races, ces trois groupes ethniques principaux, ressemble à un vase cloisonné, où les pâtes rose, verte, jaune s'éten-

dent, se touchent et ne se pénètrent pas, maintenues chacune en son isolement par une lamelle invisible. A l'observateur attentif l'image paraîtrait bien plus juste encore; dans les couleurs, il discernerait les nuances. Voici des Slaves de Bohême, de Moravie et de Silésie, des Tchèques; voici des Slaves de Galicie, des Polonais et des Ruthènes; voici, dans la Hongrie septentrionale, des Slovaques; et au sud, sur l'Adriatique, voici en Carinthie des Slovènes; dans le Trentin, le Frioul et l'Istrie des Italiens; plus loin, voici des Croates et des Serbes. Mais ce n'est pas tout, et voici en Transylvanie et en Bukovine des Roumains, qui ne sont ni des Slaves, ni des Allemands, ni des Magyars.

Si du moins chaque race avait son domaine, chaque couleur son champ qu'elle couvrît tout entier, si dans les masses il n'y avait point de petits îlots, de petites taches; mais il y en a et qui ne s'aplanissent pas, ne s'effacent pas, ne se perdent pas dans ce qui les environne. Il y a des Allemands en Bohême, en Moravie, en Silésie; il y en a en pays slovaque, en pays slovène, en pays magyar; il y en a sur le Danube hongrois, très bas, vers le confluent de la Drave, il y en a jusque sur la Save et jusqu'au pied des Alpes de Transylvanie.

Ou bien encore si ces groupes ethniques pouvaient, suivant leurs affinités, s'agréger en un bloc compact; mais le groupe slave, au moins, ne le peut pas, coupé qu'il est en deux tronçons, Slaves du nord : Tchèques, Moraves, Polonais, Ruthènes, Slovaques; et Slaves du sud : Slovènes, Croates, Serbes, par toute une bande allemande et magyare.

Ou si enfin l'un de ces groupes l'emportait décidément; mais ils sont là comme en balance, livrés à une perpétuelle oscillation. Contre 10960000 Allemands, on compte 7770000 Tchèques, Moraves et Slovaques, 7508000 Magyars, 4879000 Croates et Serbes, 3900000 Polonais, 3668000 Ruthènes, 2940000 Roumains, 1325000 Slovènes, 729000 Italiens. La statistique officielle fait l'addition et donne pour toute la monarchie 21540000 Slaves, dont 14805000 en Autriche (contre 8840000 Allemands) et 6735000 en Hongrie (contre 7500000 Magyars). Mais cette statistique ne répond à rien de positif, de vivant ou de viable, car, nous venons de l'observer, les Slaves du nord et les Slaves du sud ne peuvent se rejoindre par-dessus la large digue que poussent entre eux les Magyars et les Allemands.

Et il y a, en outre, pour qu'ils ne se rejoignent pas, d'autres

obstacles que ceux qui tiennent à la géographie politique. Ils sont de même souche, de même race sans doute et, si l'on veut, de même famille, mais ils ne parlent pas la même langue. Point n'est besoin pour qu'ils ne s'entendent pas de faire venir deux interlocuteurs des extrémités de l'empire : dans la même série et, puisqu'il s'agit de famille, dans des branches collatérales, c'est à peine s'ils se comprennent; et l'on voit, pour ne citer qu'un trait significatif, des Polonais très instruits qui ne font que deviner par-ci par-là quelques mots de tchèque.

De cette diversité même il résulte que chaque nationalité et fraction de nationalité veut employer pour les actes de sa vie publique et faire reconnaître sa langue, qui est à elle, mais qui n'est pas aux autres; et il résulte de cette prétention que l'Autriche-Hongrie, de même qu'elle est et parce qu'elle est un pays de huit ou dix nationalités, est un pays de cinq ou six langues. Il y a, en Autriche-Hongrie, un « droit des langues », qui régit en Autriche les rapports de l'allemand avec le polonais ou le tchèque, et pour la conquête duquel les Slovènes et les Italiens se remuent; qui régit en Hongrie les rapports du magyar avec le dialecte croato-serbe, et dont les Roumains de Transylvanie revendiquent, eux aussi, le bénéfice.

Mais tous ces peuples différens de race et de langue, un lien qui ailleurs est si fort, le lien religieux, lui du moins, les rattache-t-il? Nullement. Les catholiques sont, il est vrai, en nombre infiniment plus grand que les fidèles des autres confessions : 28740000 pour l'ensemble de la monarchie, dont ils occupent plus de la moitié, toute la partie occidentale où, dans leur masse, n'émergent guère que quelques petits centres protestans. Mais voici en Hongrie, au delà de la Theiss et déjà sur la rive gauche du Danube, trois ou quatre régions où dominent les protestans, calvinistes pour la plupart, au nombre de 4025000. Les Grecs ont le nord-est, l'est et le sud; mais il y en a de deux espèces : les Grecs unis, que la liturgie seule et la discipline distinguent des catholiques proprement dits, et non le dogme ou le symbole, qui sont ainsi plutôt des catholiques que des Grecs : en Galicie et en Transylvanie, on en a recensé 4527000; les Grecs orthodoxes qui sont, en y comprenant ceux de Bosnie et d'Herzégovine, 3825000. Ajoutez 1920000 Israélites, répandus, de l'est à l'ouest, sur la surface entière de l'empire, mais inégalement et de telle sorte que, s'il y a des villes, dans l'ouest, où ils ne représentent

que de 2 à 5 pour 100 de la population ; ou de 5 à 10 pour 100, comme Vienne ; ou de 10 à 15 pour 100, comme Prague ou Presbourg ; il y en a aussi, comme Budapest, où ils atteignent de 15 à 25 pour 100 ; comme Lemberg ou Grosswardein, 25 à 50 pour 100 ; et une douzaine de villes secondaires en Galicie, où ils dépassent 60 pour 100. En termes généraux on peut dire que, plus on marche en Autriche-Hongrie de l'ouest à l'est, plus la proportion des Israélites s'accroît, jusqu'à ce que, dans le fond de la Galicie, elle s'élève presque au point d'y former un État juif.

L'aire ou le domaine des religions ne coïncide, du reste, pas avec les divisions géographiques ou politiques, avec l'aire ou le domaine des races et des langues. En une même province, la Galicie, tout ce qui n'est pas juif est catholique dans les districts occidentaux, grec uni dans les districts orientaux. La Hongrie est comme écartelée entre les catholiques dans l'ouest, les protestans dans le nord et au centre, les Grecs unis dans l'est, les Grecs orthodoxes dans le midi. En Croatie et Slavonie, les comitats croates sont catholiques, mais les comitats serbes, distraits des Confins militaires abolis, sont grecs orthodoxes. Dans une seule ville de Galicie, Lemberg, voisinent un archevêque catholique, un archevêque grec uni et un archevêque arménien ; car la table des religions de l'Autriche-Hongrie serait incomplète, si l'on y oubliait quelques communautés arméniennes et un demi-million de musulmans en Bosnie-Herzégovine.

Deux des plus efficaces agens d'unification, deux des instrumens les plus aptes à transformer des nationalités en nation, une langue commune, une foi commune, ont donc fait défaut à la monarchie austro-hongroise ; mais plutôt, tous ces agens et tous ces instrumens lui ont fait défaut à la fois. Comme il n'y avait pas une langue nationale, il n'y a pas eu, il ne pouvait pas y avoir une littérature nationale. Il n'est pas excessif de dire que les Allemands d'Autriche n'ont guère eu d'autre littérature nationale que la littérature allemande. Et s'il y a eu une littérature tchèque, — dont tous les monumens n'ont peut-être pas, du reste, la vénérable antiquité qu'on leur a pieusement attribuée, — et une littérature magyare, elles n'ont eu de vigueur et de vertu, celle-ci que pour les Magyars et celle-là que pour les Tchèques. Mais d'action *nationalisante*, elles n'en ont pas exercé, ni la littérature tchèque sur les autres Slaves d'Autriche, ni la littérature magyare sur les autres races de Hongrie ; bien loin d'en exercer une entre Alle-

mands, Slaves et Magyars. Dans le développement de la monarchie, ni l'une ni l'autre n'a agi pour aider à l'unification, mais au contraire pour perpétuer les divisions; ni l'une ni l'autre n'a su devenir assez large, assez générale pour être raison d'unité; et trop étroites, trop fermées, trop *particulières*, elles n'ont jamais été que raison de *particularisme*.

D'autre part, il n'y a pas eu, ou presque pas, d'histoire commune aux États de la monarchie austro-hongroise. Il n'y a pas une histoire nationale autrichienne, et le moins qu'on puisse compter d'histoires en Autriche-Hongrie, c'est trois : une d'Autriche, une de Bohême, une de Hongrie. Encore est-ce faire bon marché de bien des gloires, de bien des traditions et de bien des souvenirs. Mais veut-on, en forçant les faits, qu'il y ait une histoire nationale d'Autriche? le plus tôt qu'on puisse la faire commencer, c'est à la réunion des trois couronnes d'Autriche, de Bohême et de Hongrie sur la tête de l'empereur Ferdinand, en 1527; le plus tard qu'on puisse la faire finir, c'est au Compromis entre l'Autriche et la Hongrie, en 1867; et tout l'intervalle n'est rempli que des luttes déclarées ou sourdes, du grand procès en restitution de personnalité, de deux de ces pays contre le troisième. Puis, — comme si c'était trop peu, — de ces trois histoires particulières se relèvent ou se lèvent des histoires plus particulières encore, et qui toutes se vantent d'être, chacune en soi, une histoire nationale. Le grand-duché ou principauté de Transylvanie en a une, le royaume de Croatie-Slavonie-Dalmatie en a une... Mais il n'y a pas une histoire autrichienne qui soit vraiment commune et nationale; nationale, non point de telle ou telle nationalité, mais de toutes en une seule nation.

Et il n'y a pas, pour tous les États en un seul État, une seule *loi*, mais plusieurs : il y a des lois de tel ou tel État. Ce sont les Diètes de pays qui le plus souvent font les lois pour chaque pays; et la loi générale elle-même, la loi centrale, impériale ou royale, comporte toujours des exceptions ou des dérogations provinciales. — Point de langue, point de littérature, point de religion, point d'histoire, point de loi communes; tout a manqué à ces peuples pour s'unifier en un peuple.

Non seulement, en leurs couches profondes, nulle force capable de former tourbillon n'est venue les remuer, les soulever, les entraîner, les jeter l'un vers l'autre et l'un dans l'autre; mais à la surface même, en aucune de leurs classes, ils ne se

sont mêlés, fondus, unifiés. C'est ainsi qu'on ne saurait dire qu'il y ait eu une noblesse *autrichienne*, dans le sens où il y a eu, par exemple, une noblesse française ou une aristocratie anglaise. Les grandes familles allemandes, implantées et possessionnées en Bohême après la bataille de la Montagne-Blanche, n'y ont pas donné naissance à une noblesse autrichienne, mais tout au plus, et quand elles sont restées fidèles à leurs origines, à une noblesse allemande de Bohême. De même en Hongrie : rien n'est moins autrichien et plus magyar que la noblesse magyare, qui peut bien dans la monarchie accepter des offices et des charges de cour, mais qui ne les accepte qu'à la cour hongroise, jamais ou rarement à la cour autrichienne.

Car il y a, — nous y sommes ramenés, — un empire d'Autriche et un royaume de Hongrie ; il y aura peut-être avant longtemps un royaume de Bohême : couronne des Habsbourg, couronne de Saint-Étienne, couronne de Saint-Wenceslas; et, plus tard, qui sait combien de royaumes et de couronnes ? Le ministre de la Maison impériale et royale fait bien de ne pas abréger dans le *Gotha* l'interminable liste des titres de l'empereur-roi : Empereur d'Autriche, roi apostolique de Hongrie, roi de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, d'Esclavonie, de Galicie, de Lodomérie et d'Illyrie, etc ; archiduc d'Autriche, grand-duc de Cracovie, duc de Salzbourg, de Steyer, de Carinthie, de Carniole et de Bukovine ; grand prince de Transylvanie, margrave de Moravie, duc de la Haute et de la Basse-Silésie, etc. Ce ne sont point là de vains titres, vides de toute réalité, ombres rôdeuses d'une histoire lointaine, qui ne peut plus revivre. Ce n'est point là, comme au Trésor de la Burg, le public et pompeux étalage de manteaux pour le sacre, de tuniques ou de robes impériales qui ne servent plus et ne serviront plus.

La symbolique du blason ne se trompe pas, qui a donné à l'aigle autrichienne deux têtes ; toutes deux couronnées, avec un double cou d'où pendent trois ordres de chevalerie, et des ailes sur lesquelles sont cloués une douzaine d'écussons. Ces écussons de royaumes et de duchés, on a voulu les réunir dans l'écu impérial qui les contiendrait ou les résumerait tous ; impossible : il eût fallu trop de quartiers, et sur le cœur l'aigle ne porte que les armoiries des Habsbourg. Or, comme dit le poète :

L'empereur est pareil à l'aigle, sa compagne.

Sa tête est deux fois couronnée; trois ou quatre royaumes sont pendus à son cou; ses mains sont comme chargées d'une douzaine d'États; et tout cela ne tient qu'à lui, et il n'y a d'Autriche qu'en la personne de l'Empereur.

II

En la seule personne de l'Empereur. On n'aurait garde d'oublier que, pour les professeurs de droit, l'union de l'Autriche-Hongrie est « réelle » et non pas seulement « personnelle »; mais les subtilités du droit échouent devant la sincérité des faits; et le fait, ici, c'est que l'Autriche-Hongrie ne tient guère qu'à l'Empereur-roi. On dit : à l'Empereur François-Joseph.

Certes, les peuples de l'empire sont fiers, quelles que soient leurs préférences nationales, de cette longue lignée de princes qui, depuis Rodolphe et Albert Ier, occupent sans interruption le trône — ou les trônes — de la monarchie. Leurs portraits sont partout dans les publications illustrées, et il n'est pas d'atlas d'école où ils ne se détachent, sur fond d'or, encadrés de laurier. Des reproductions de leurs médailles ornent tous les objets qui en peuvent être ornés et l'on sent, jusqu'aux moindres choses, comme un intime et héréditaire contact de ces souverains d'une même maison et de ces sujets de tant de races. Mais, entre tous, François-Joseph est le bien-aimé, quoiqu'il ait été l'un des moins heureux. Peut-être parce qu'il a été très malheureux! L'année prochaine, lorsque s'accomplira la cinquantième année de son règne, et que l'Autriche sera en fête, et que lui, il songera, comme de temps en temps doivent songer les conducteurs d'hommes, comment n'entendrait-il pas au dedans de lui la voix tragique : « Hélas! hélas! infortuné: c'est la seule parole que je te puisse adresser, et ce sera la dernière »? Comment ne se rappellerait-il pas qu'il a souffert, en ces cinquante ans de règne, tout ce que peuvent souffrir et les plus grands et les plus humbles, et qu'il a touché le fond de toute douleur humaine?

Mais l'âme des foules a ses délicatesses, et il n'est rien à quoi elle s'attache autant que la misère des riches et la faiblesse des puissans de ce monde : comme si, par là, elle se retrouvait en eux, y retrouvant l'humanité. Ainsi l'Espagne en sa reine régente aime et respecte la faiblesse de la femme, et celle de l'enfant en son jeune roi. Ainsi, quand la jeune reine des Pays-Bas fit son

entrée à Amsterdam, le peuple disait, en voyant le bourgmestre la couvrir de son vêtement pour la défendre du froid : « C'est notre Wilhelmine, notre petite fille! » En l'Empereur François-Joseph, le prince et le père sont également plaints et aimés.

L'Espagne, les Pays-Bas, l'Autriche-Hongrie sont loyalistes; mais le loyalisme de l'Espagne va à la monarchie, presque indépendamment de la dynastie; celui des Pays-Bas va à la dynastie des Orange-Nassau, presque indépendamment de la personne du monarque : le loyalisme de l'Autriche-Hongrie a quelque chose d'ému, de tendre, de chaud, de choisi et de resserré aussi, comme une affection privée; il est direct, immédiat, personnel, — de la personne de chaque Autrichien et de chaque Hongrois à la personne de l'Empereur, et de cet Empereur, François-Joseph. Il semble que l'instinct populaire ait deviné l'abîme qui, devant ce père impérial, s'ouvrait avec la tombe de son fils, et que les relations des sujets au souverain en aient pris on ne sait quoi de filial, d'un côté, et de l'autre, de paternel.

« Ce qui, pendant mon séjour en Hongrie, m'a causé la plus profonde impression, disait Guillaume II, tout récemment, à Budapest, c'est le sentiment du dévouement enthousiaste des Hongrois pour Votre Majesté. Mais ce n'est pas seulement ici, c'est partout en Europe, et surtout chez mon peuple, qu'on brûle du même enthousiasme à l'égard de Votre Majesté. Permettez-moi d'ajouter que, moi aussi, je partage cet enthousiasme et que, avec des sentimens de fils, je regarde Votre Majesté comme mon ami paternel. » Si l'on éteint un peu le flamboiement de ce discours, si l'on y introduit une note un peu plus discrète, si l'on y parle un peu moins « d'enthousiasme » et un peu plus de « vénération », il traduit à merveille une grande vérité, rien que par le pouvoir d'un mot mis en sa place, par ce mot qui contient tout l'homme : *paternel.*

Et ce n'est point pour eux uniquement, pour les Empereurs de trente ans, pour Guillaume II et pour Nicolas II, c'est pour tous ceux qui par hasard l'approchent, qu'il y a, dans le doux et toujours triste sourire de ces yeux, de la paternité, qui est de la majesté encore. Cette paternité du prince, François-Joseph, en quelque sorte, la répand et la distribue, lorsqu'une étiquette sévère, aux fêtes militaires ou religieuses, le laisse entrer de plus près en communication avec le peuple; ainsi, lorsque, à travers ce peuple agenouillé, il suit par les rues de sa capitale, à pied, la

tête découverte, entouré de toute sa maison et de toute sa cour, la procession du Très Saint-Sacrement : elle tombe, en quelque sorte, sur tous, et chacun en emporte sa part, comme de la bénédiction du prêtre. L'Empereur marche grave et recueilli, dominé par son devoir; car, souverain, il a la plus claire conscience et la notion la plus haute de tous ses devoirs d'État; il n'en est pas pour lui de si négligeable qu'il s'en remette à d'autres du soin de le remplir. Esclave de la parole donnée, il n'engage pas légèrement sa parole; l'Empereur, en François-Joseph, ne manque jamais de prendre conseil du gentilhomme; dans toute affaire il veut se conduire comme le chef de l'une des plus illustres familles entre tant de familles illustres. Il interroge peu, écoute bien, ne répond point, réfléchit beaucoup, et une fois décidé, maintient. Il hésite avant, pas après : il a l'obstination tranquille des pacifiques.

Comme je demandais si les chrétiens-sociaux ne seraient pas, en cas de crise, appelés au pouvoir. « Oh ! non, fit quelqu'un, l'Empereur n'abandonnera pas si vite son *libéralisme :* l'acquisition lui en a coûté trop de peine ! » En cette phrase où sans doute voulait s'envelopper une critique, il n'y a, pour des juges désintéressés, qu'un éloge. Le « libéralisme » de François-Joseph a dû, en effet, lui coûter singulièrement; mais il s'y est contraint, il s'y est fait et façonné, il s'est vaincu lui-même; et, c'est par où son règne mérite d'être donné en exemple, si la qualité la plus nécessaire aux souverains de ce temps, c'est, pour garder le gouvernement des choses qui peuvent être dirigées et corrigées, de savoir se soumettre aux inévitables. — Le génie est peut-être plus qu'une longue patience, mais une longue patience chez un prince vaut autant et souvent mieux que du génie.

Par toutes les transformations que l'Autriche a subies depuis un demi-siècle, par ces mêmes transformations l'esprit de l'Empereur François-Joseph a dû passer. Il avait été élevé en prince qui, le jour où il arriverait au trône, y devait arriver en maître absolu. Une double révolution en Autriche et en Hongrie, une multiple révolution des multiples nationalités avait, par l'abdication de Ferdinand Ier, son oncle, précipité son avènement. Le nouvel Empereur avait dix-huit ans : ce n'est pas l'âge des solutions moyennes : une réaction impitoyable succéda à la révolution vaincue : l'Autriche fut ramenée de force à l'ancien système. Cette réaction ne dura pas moins de dix années, de 1849 à 1859. Elle ne fut interrompue que par les défaites de la guerre d'Italie :

mais ce premier malheur fut pour François-Joseph la première leçon. Il se retrouva, la paix signée, avec des frontières entamées et des finances à bout; dans le vaste silence de l'empire, il entendit l'accusation muette des peuples; et dès lors il comprit qu'il n'était pas empereur pour lui, mais pour eux.

L'Empereur changeant, c'était l'empire changé. Cinq ans, de 1860 à 1865, se passent en essais, en tâtonnemens, en négociations. Diplôme du 20 octobre 1860, patente du 26 février 1861; manifeste et patente du 20 septembre 1865, le trouble et le désordre sont partout : la Hongrie, en ce qui la concerne, ne veut pas de la constitution qu'on lui offre; elle lui oppose la sienne, celle qu'elle eut autrefois, son droit imprescriptible; et elle semble prête à rompre avec l'Autriche.

Tout à coup survient Sadowa; second malheur plus dur, seconde leçon plus pressante. L'Autriche, déracinée, a besoin de reprendre en une autre terre : elle reconnaît une Hongrie historique et vivante, elle se lie avec elle par contrat, à parties égales; elle l'attire à elle ou plutôt se laisse attirer vers elle : et ce n'est pas seulement une transformation intérieure de la monarchie, qui fait désormais deux au lieu d'un; c'est l'annonce et l'ébauche d'une transformation de l'Europe. Repoussée du nord et de l'ouest, l'Autriche glisse à l'est et au sud; cessant définitivement d'être une puissance germanique, elle devient une puissance balkanique ou pro-balkanique, une puissance mixte, à demi occidentale encore et déjà à demi orientale, mais plus occupée de l'orient que de l'occident. Le Compromis de 1867, d'où est sortie l'Autriche-Hongrie des trente années qui viennent de s'écouler, est donc un acte auquel ses conséquences, au fur et à mesure qu'elles se sont développées, ont donné une portée européenne. En refaisant la face politique de l'Autriche, il a touché à la face politique du continent entier; essentiellement, il consiste en ceci.

L'Autriche et la Hongrie, traitant de pair, forment un État qui prend le nom de monarchie austro-hongroise. L'Autriche proprement dite, — ou les anciens États héréditaires, — est qualifiée d'empire, la Hongrie de royaume. L'empereur d'Autriche est roi de Hongrie; il le devient dès qu'il est allé à Budapest prêter serment et se faire couronner. Il est roi de Hongrie par le fait même qu'il est empereur d'Autriche, et pourtant il ne l'est pas avant cette formalité du serment et du couronnement à Budapest : *Non est rex, nisi coronatus.*

La monarchie austro-hongroise est, de la sorte, composée de deux parties distinctes : la Cisleithanie, la Transleithanie. Une rivière médiocre et pour qui c'est sans doute un bien grand honneur, la Leitha, marque la séparation. La Leitha, en réalité, ne fait guère qu'un bout de la limite sud-est de ce qui fut l'archiduché d'Autriche. Cisleithanie, Transleithanie, noms fabriqués, toujours dans le même dessein, afin de masquer la coupure, afin de se donner à soi-même et de donner aux autres l'illusion d'une unité qui n'existe pas. Mais il n'y a pas plus de Cisleithanie ou de Transleithanie qu'il n'y a d'Autriche : il y a, sur une rive, des États dont on dit : l'Autriche, et sur la rive d'en face, la Hongrie, avec des pays associés. Quant au souverain : empereur en deçà de la Leitha, roi au delà. Jamais, par delà la rivière, on ne l'appellera autrement que le roi, et, pour qui ne veut pas, en s'y trompant, surprendre désagréablement une oreille magyare, il est prudent de tourner et de dire : « Sa Majesté. »

Autriche sur une rive et Hongrie sur l'autre, empire en deçà et royaume au delà, Cisleithanie et Transleithanie, aux termes du Compromis, forment, au résumé, une union dynastique indissoluble, tant que « la descendance des deux sexes des archiducs d'Autriche ne vient pas à s'éteindre par la mort de tous les héritiers légitimes des empereurs et rois de Hongrie de glorieuse mémoire. » Union réelle en droit, — quoi qu'il en soit dans le fait, — puisqu'elle proclame affaires communes la diplomatie, l'armée et les finances, en termes plus précis, les dépenses qui se rapportent à ces affaires communes.

Pour ce qui est de ces trois affaires, le Compromis est ferme, immuable, non sujet à revision ni à renouvellement, perpétuel comme l'union dynastique elle-même. Au-dessous d'elles, d'autres affaires doivent être « traitées non pas en commun, mais d'après des principes identiques à établir de temps en temps, par voie d'entente commune » ; telles sont : les affaires commerciales, spécialement la législation douanière ; la législation sur les impôts indirects qui ont un lien étroit avec la production industrielle ; les dispositions concernant le régime monétaire, etc. Là-dessus, et sur la quote-part de chacun des deux co-associés dans les dépenses communes, le Compromis est « revisable » et renouvelable à intervalles fixes, en pratique tous les dix ans : 1877, 1887, et maintenant, 1897.

De ce Compromis, de ce contrat et de ses clauses fondamen-

tales découle aussi logiquement que possible l'organisation politique et administrative de la monarchie austro-hongroise, par deux constitutions : l'une autrichienne, l'autre hongroise. Le Compromis institue des affaires communes : il y a, en conséquence, un ministère commun, qui siège à Vienne. Le Compromis déclare communes trois affaires : la diplomatie, l'armée, les finances : il y a, en conséquence, dans le ministère commun, trois départemens : affaires étrangères, guerre, finances. On ajoute officiellement : de l'empire, il faudrait ajouter : de l'empire-royaume ou dire : de la monarchie. Mais il reste en dehors du Compromis des affaires qui ne sont point communes, dont les unes sont particulières à l'Autriche, et les autres, à la Hongrie. En conséquence, deux ministères encore, l'un à Vienne, cisleithan ou autrichien ; l'autre à Budapest, transleithan ou hongrois. Et détail à noter : le ministre commun des affaires étrangères est en même temps ministre de la Maison impériale et royale, et le ministère cisleithan ne compte pas de ministre de la Maison impériale autrichienne ; mais dans le ministère transleithan figure un ministre du cabinet ou de la Maison royale, ministre *ad latus*, quand le roi réside dans sa capitale hongroise.

Le pouvoir exécutif est ainsi exercé par l'empereur-roi, *persona duplex*, et trois ministères : un qui est commun et qui ne comprend que trois membres : deux qui sont particuliers, le premier à l'Autriche, avec neuf membres, le second à la Hongrie, avec dix. En tout, pour une monarchie d'une quarantaine de millions d'âmes, vingt-deux ministres. Un seul, le ministre impérial et royal des affaires étrangères, peut se flatter d'avoir juridiction pleine et exclusive sur l'ensemble, Autriche et Hongrie ; il est le seul qui ne soit pas doublé ou triplé. Ses deux collègues du ministère commun le sont : le ministre de la guerre de l'empire, par un ministre de la défense nationale en Autriche et un en Hongrie ; le ministre des finances de l'empire, par un ministre des finances autrichien et un ministre des finances hongrois.

Nous ne pouvons sans quelque effort, nous Français, et en général, nous Latins, nous habituer à cette complication. On raconte que, lorsque le roi Humbert rendit visite à l'empereur François-Joseph, au deuxième ministre des finances qu'on lui présenta, il ouvrit de grands yeux, au troisième, il les dilata ; au deuxième ministre de la guerre, il fronça le sourcil, au troisième, il se mit à rire : « Je m'explique à présent, dit-il en se penchant vers l'Em-

pereur, pourquoi Votre Majesté a trois ministres des finances; c'est parce qu'elle a trois ministres de la guerre ! » Et c'était se tirer spirituellement d'embarras ; mais qu'eût pu dire le roi d'Italie si on lui eût présenté, dans le ministère autrichien, le ministre sans portefeuille en sa vraie qualité de ministre pour la Galicie, et dans le ministère hongrois, avec son titre tout au long, le ministre pour la Croatie, Esclavonie et Dalmatie ? — car la Galicie a obtenu de l'Autriche une charte, et la Croatie a passé avec la Hongrie un sous-compromis. — Comment eût-il retrouvé son Autriche, en ce défilé solennel où, du particulier, se détachait et comme se déboîtait devant lui du plus particulier ?

Il n'y a pas un conseil des ministres, mais trois : conseil commun, conseil autrichien, conseil hongrois, chacun avec son président; il est tout à fait exceptionnel qu'ils délibèrent deux à deux, le conseil commun avec le conseil autrichien ou le conseil hongrois ; et l'on n'imagine guère que le conseil autrichien puisse délibérer avec le conseil hongrois, ni tous les trois, délibérer ensemble. Le pouvoir effectif n'est pas là où à première vue il paraîtrait être. A première vue, on serait porté à concevoir le conseil commun des ministres comme une espèce de ministère supérieur; ce qu'il n'est pas. Il n'a pas plus de pouvoir, il en a moins que le cabinet autrichien ou le cabinet hongrois; il en a plus en étendue, dans les deux parties de la monarchie ; il en a moins, et très peu, en profondeur, dans l'une ou l'autre de ces deux parties; sauf toutefois le ministre des affaires étrangères, mais il regarde le dehors et non point le dedans. A côté et déjà au-dessous de lui, arrêté, gêné déjà par un ministre autrichien et un ministre hongrois, le ministre commun de la guerre; quant au ministre commun des finances, il fait tout simplement office de caissier, recevant de la main droite et payant de la main gauche. Dans la même capitale, à Vienne, aucune relation constitutionnelle entre le conseil commun et le conseil autrichien; tout dépend de la bonne volonté réciproque des ministres; constitutionnellement, les cinquante mètres qui séparent la Ballhausplatz, où est la présidence du conseil commun, de la Herrengasse, où est la présidence du conseil autrichien, font une distance aussi grande que celle qui sépare Vienne de Budapest.

Et le législatif? Un double et triple parlement, un double et triple système de parlemens. Pour les affaires communes, les Délégations, qui sont deux : l'une émanant du parlement autri-

chien, l'autre du parlement hongrois ; qui, toutes deux, se réunissent alternativement à Vienne et à Budapest, mais chacune dans son local et ne tiennent, toutes deux jointes, de séances plénières que pour essayer de trancher leurs désaccords. Pour les affaires de l'Autriche, un Reichsrath ou parlement impérial en deux Chambres : Chambre des seigneurs, Chambre des députés ; et parallèlement, pour les affaires de la Hongrie, un parlement hongrois, en deux Chambres aussi : Chambre des magnats et Chambre des députés : au total six Chambres. Mais de chacune de ces Chambres, en elle-même et à part, on ne peut pas dire qu'elle soit une unité, et toute la diversité de la monarchie s'y fait jour.

Dans chacune d'elles, chaque province, chaque nationalité a droit à tant de sièges ; sur les quarante membres que, ces jours-ci, la Chambre des députés autrichienne envoyait à la Délégation, douze représentent la Bohême, dix sont des Allemands, sept des Polonais, quatre des Italiens, le reste, des Ruthènes ou des Slovènes ; et ils sont nommés, non parce qu'ils sont tel ou tel, ni comme députés de tel ou tel parti, mais comme députés de telle ou telle nationalité : comme Tchèques, Allemands, Italiens, Ruthènes ou Slovènes. Jusque du parlement impérial, l'unité de l'empire est absente : il ne s'y rencontre pas même cette unité extérieure et inférieure, qui provient d'un mode de recrutement identique ; puisque la loi électorale, faite cependant pour toute la Cisleithanie, se modifie, se diversifie en certains de ses articles selon les législations provinciales. Jusque dans ce parlement, il n'y a pas d'Autriche, mais une Bohême, une Galicie, etc. Pareillement, dans les deux Chambres du parlement hongrois, bien que, comprimée avec l'énergie magyare, il y a une Croatie-Slavonie, dont l'existence est attestée par la présence d'un nombre fixe de représentans ; et, pendant les sessions, le drapeau croate flotte sur le palais aussi haut que le drapeau hongrois lui-même.

Ce n'est pas tout, ce serait peu, si, pour divisés et subdivisés qu'ils soient, la monarchie austro-hongroise n'avait que ces trois parlemens en six Chambres. Mais elle a, en outre, dans sa moitié autrichienne, autant de Diètes locales que de pays ; et comme il y a dix-sept pays, cela fait donc dix-sept Diètes locales, qui sont de véritables parlemens, et des parlemens de plein exercice. De quelques-unes de ces Diètes, au moins, il n'est même pas permis de dire que ce sont de « petits » parlemens, si quelques-unes comptent près de 250 membres, comme la Diète de Bohême, ou

150, comme la Diète de Galicie, ou 100, comme la Diète de Moravie. Leur compétence est antérieure à celle du parlement impérial, la déborde et la dépasse; le Reichsrath et la Délégation n'ont d'attributions que ce qu'ils leur en ont pris. La vraie et primitive législature, celle qui est demeurée la plus active, la plus féconde, la plus puissante pratiquement, pour les dix-sept pays de l'Autriche, c'est la Diète provinciale, le *Landtag*. Les dix-sept Diètes de pays, ou les principales d'entre elles, sont comme les forteresses où s'abritent les nationalités contre l'envahissement du pouvoir central. Mais peut-on parler de pouvoir central, en Autriche, et d'un pouvoir central « envahissant »? Ce sont bien plutôt les nationalités qui seraient ici envahissantes; elles ne se défendent pas, elles attaquent; et les Diètes de pays sont bien plutôt comme les tours roulantes dans lesquelles elles marchent à l'assaut de l'Empire.

Un pouvoir central? Mais l'Autriche-Hongrie du Compromis n'est pas un cercle avec un centre; c'est une ellipse avec deux foyers : Vienne et Budapest. Un pouvoir central? Mais l'exécutif y réside en trois ministères, avec vingt-deux ministres, et le législatif en trois parlemens avec six Chambres et dix-sept Diètes locales; — dix-huit, pour ne pas omettre, en Hongrie, la Diète croate d'Agram, qui n'est pas une des moins particularistes. — Le fil d'une administration commune ne relie point ces deux parties de monarchie, que ne relient d'ailleurs ni l'exécutif ni le législatif, tandis qu'un ministère commun jette à peine entre elles quelques points de suture, très faibles et très lâches. Où donc est l'unité de l'Empire? — Dans l'Empereur. — L'État, c'est lui.

Ce serait lui, Empereur et Roi, l'unité de cette monarchie, faite d'un empire et d'un royaume, même si le dualisme était une vérité, s'il n'y avait dans la vie comme dans les textes qu'un empire d'Autriche et un royaume de Hongrie. C'est lui, à plus forte raison, si le dualisme n'est qu'une fiction juridique; et peut-être avons-nous montré que, du moins, il n'est pas toute la vérité : que, sous l'Autriche-Hongrie, il y a autre chose, et que c'est là une combinaison qui vaut ce que valent ordinairement les combinaisons. Pour qui ne verrait que l'Autriche une et la Hongrie seule, le Compromis de 1867 n'a pas eu de mauvais effets; il a donné à la Hongrie, maîtresse d'elle-même, le moyen d'accomplir des progrès étonnans. Mais justement on ne peut pas voir l'Autriche une. Entre l'Autriche une et la Hongrie, l'acte préparé par

Deák, réalisé par Beust et Andrassy, a été, somme toute, une solution; il ne pouvait pas en être une entre les divers pays dont se compose l'Autriche.

Il n'était pas encore mis en vigueur que les Tchèques en dénonçaient l'arbitraire. Pourquoi un compromis avec la Hongrie, et pourquoi pas de compromis avec la Bohême? Pourquoi une monarchie à deux couronnes, et pourquoi pas à trois? Un péril conjuré, un autre se découvrait tout de suite : non plus le péril magyar, mais le péril tchèque : l'Autriche, assurée au sud-est, et gardée des Hongrois par la Hongrie, devait, sans répit, faire face au nord. Au bout de trente ans, pendant lesquels le mouvement tchèque n'a fait que grandir, — les Vieux Tchèques étant éliminés par les Jeunes et ceux-ci, à leur tour, entamés par de plus Jeunes ou de plus radicaux, mais tous d'accord sur le but, sinon sur les personnes et la méthode, — après ces trente années, l'Autriche, c'est-à-dire l'Empereur, se trouve vis-à-vis de la Bohême dans une situation sensiblement pareille à celle où elle se trouva vis-à-vis de la Hongrie, de 1860 à 1867.

Mais François-Joseph a trente ans de plus; et ce n'est pas impunément qu'un demi-siècle durant, on porte le poids d'un souci comme le sien. Il s'est prêté à toutes les expériences : toutes, il les a laissé poursuivre avec une correction et une foi scrupuleuses : il a consenti à tout oublier et à tout apprendre. Du régime centralisé, absolutiste, quasi théocratique, de l'Autriche d'avant 1859, il a passé au régime dualiste, constitutionnel et libéral, de l'Autriche-Hongrie d'après 1867. Même les propositions plus ou moins franchement fédéralistes du comte Belcredi et du comte Hohenwart, il ne les a pas rejetées sans les entendre : il est allé d'un pas ferme, en droite ligne, jusqu'à l'extrême limite de son devoir impérial. Pourtant, il est las à la fin d'être l'unique point d'attraction de tant de forces centrifuges, las de retenir et de soutenir cette brassée d'États qui s'échappent. Il souffre de sentir qu'entre ses peuples il n'y a que le lien magnétique du respectueux amour que tous, indistinctement, lui ont voué, qu'ils ne s'aiment les uns les autres qu'en cet amour, et qu'ils ne se supportent qu'en lui...

« Je dis donc, écrivait un moine du couvent de Santa-Croce, racontant la fuite de Dante exilé, que lorsque cet homme, en route pour des pays au delà de nos monts, vint à traverser le diocèse de Luni, attiré soit par la sainteté du lieu, soit par

quelque autre motif, il visita notre couvent. Quand je vis qu'il m'était inconnu ainsi qu'à nos frères, je lui demandai ce qu'il voulait, et comme il ne répondit rien, je lui demandai encore ce qu'il voulait. Alors lui, promenant en cercle son regard sur les frères qui étaient avec moi, il répondit : « La paix! » — Et c'est l'amère et découragée réponse que fait à ses ministres, qui lui demandent ce qu'il veut, ce souverain autour de qui tout tombe : « La paix! » — « Je veux la paix en Bohême! » a-t-il dit au comte Badeni : il ne lui a pas dit autre chose. Mais ce mot, et ce seul mot de l'Empereur, éclaire à fond tout l'Empire.

III

Cette monarchie qui se transforme, qui se défait et se refait, en quel sens va-t-elle se refaire? et d'abord, quand sa transformation s'opérera-t-elle? Il est difficile de le prévoir avec quelque sûreté. Peut-être l'événement arrivera-t-il plus vite, et peut-être tardera-t-il plus qu'on ne pense. Comme c'est un lien personnel, plus encore qu'un lien dynastique, qui rattache à François-Joseph tous ces royaumes et pays que rien ne rattache l'un à l'autre, il se peut qu'un changement d'empereur, le jour, qu'on souhaite lointain, où il se produira, n'aille pas sans ce changement de l'empire. Il se peut aussi que l'Autriche, depuis un siècle et presque dans toute son histoire, passant sa vie à paraître n'avoir plus dix ans de vie, les choses traînent ainsi, ne mûrissent, et n'aboutissent que lentement. Le sens de cette transformation, nous est, quant à présent, caché comme sa date : ce que l'on en devine ne suffit pas à le déterminer, et nous ne pouvons aujourd'hui que rassembler les données sur lesquelles on devra aborder ce calcul de probabilités, où il reste plus d'une inconnue.

Si, dans la monarchie austro-hongroise telle que l'a faite le Compromis de 1867, la Hongrie s'est placée au moins sur le même plan et le même rang que l'Autriche, dans cet État de tant d'États, il n'est pas une nationalité, pas une race dont la position soit assez éminente parmi toutes les autres pour que, dès ce moment, on ose lui promettre l'avenir. Les Allemands ont pour eux une séculaire possession d'état, mais cette possession même s'est retournée contre eux, et contre eux aussi ils ont l'hostilité des Slaves. Les Magyars, en trop petit nombre, ont suffisamment à faire chez eux. Les Slaves ont pour eux le nombre, mais ils sont

par trop dispersés; il y a trop de branches dans leur famille. Deux de ces branches seulement semblent, du reste, appelées à une grande fortune politique : les Tchèques et les Polonais, dont l'alliance, dans le combat final entre Slaves et Allemands, peut donner la victoire aux Slaves. En attendant que sonne l'heure des Tchèques, si elle doit sonner, de l'heure des Polonais ont déjà tinté discrètement les premiers coups. Les Tchèques ont fait plus de bruit, mais les Polonais ont fait plus de chemin ; et si l'Autriche se « dégermanise » pour se « slaviser », ce sera par eux : ce sont eux qui serviront de pont et faciliteront le passage.

Où l'Autriche en sera-t-elle demain ? L'évolution qui se dessine sera-t-elle traversée et déviera-t-elle ? Ou bien s'achèvera-t-elle ? — On ne sait : tout ce qu'on sait, c'est qu'à ce jour, l'Autriche en est aux Polonais. Le ministre commun des affaires étrangères est Polonais ; le président du conseil autrichien et quatre ministres sur neuf sont Polonais. — Et sans doute ce n'est pas la première fois qu'en Autriche les Polonais occupent le pouvoir ; mais c'est la première fois qu'ils l'occupent en force, et surtout, c'est la première fois que, dans le parlement impérial, dans le Reichsrath, la majorité est polonaise et tchèque, et l'opposition allemande.

L'Autriche en est comme renversée. Non pas que, s'il s'agit de fidélité à la maison de Habsbourg et à l'Empereur, les Tchèques et les Polonais soient moins Autrichiens que les Allemands ; mais ils le sont autrement, et leur Autriche serait autre. Ainsi dans le parlement impérial, dans le Reichsrath, de même que ce sont avant tout des nationalités qui sont représentées, ce sont pardessus tout des questions de nationalité qui s'agitent ; et les partis se classent par nationalités, et les hommes sont toujours les hommes d'une nationalité. Ils sont Allemands avant d'être progressistes ou libéraux, Tchèques avant d'être radicaux, cléricaux, ou agrariens. Les socialistes eux-mêmes se sont vus obligés de briser la discipline et la hiérarchie du parti, de s'organiser par nationalités : socialistes de Bohême, de Moravie, de Haute et Basse-Autriche, etc.

La « lutte des races » — aussi bien c'est un Slave d'Autriche qui a créé l'expression — la « lutte des races » est donc devenue au premier chef une question parlementaire et, pour tout dire, la première des questions parlementaires, la seule à l'instant où nous sommes. La transformation de l'Empire, qui doit ou du

moins qui peut en être le résultat, — si nous ne savons ni quand ni en quel sens elle s'opérera, — suivant les probabilités, et à moins d'une intervention violente d'en haut ou d'en bas, s'opérera *parlementairement*. Le parlement en sera le terrain, les partis et leurs hommes, — et les hommes de l'Empereur, — en seront les agens. Mais non, bien entendu, dans cette monarchie qui n'a pas de centre, le parlement impérial, le Reichsrath tout seul. Devant une transformation de l'Autriche, la Hongrie ne saurait rester spectatrice indifférente. Et l'existence, à l'état de nation, de la Bohême en étant le prix, la Diète de ce pays est un organe trop développé et trop vivant pour ne point prendre une large part à l'action.

La bataille se livrera à la fois, ou se déroulera, en ses phases et ses épisodes, du Parlement impérial d'Autriche au Parlement royal de Hongrie et à la Diète de Bohême. Vienne, Budapest, Prague, voilà le triangle, — d'une importance européenne tout autre que le fameux quadrilatère italien dans lequel tant de sang fut versé, — le triangle où va se débattre et se décider le sort de la monarchie austro-hongroise. L'intérêt, plus qu'autrichien, que met en jeu la transformation de l'Autriche est la mesure de l'intérêt qu'il y a à tâcher de bien connaître, à Vienne, à Budapest et à Prague, avec les hommes de l'Empereur, ses ministres, les partis et leurs hommes.

CHARLES BENOIST.

ESSAIS

DE LITTÉRATURE PATHOLOGIQUE

IV (1)

LA FOLIE. — GÉRARD DE NERVAL

PREMIÈRE PARTIE

Œuvres de Gérard de Nerval. — Lettres et documens inédits.

Il est des hommes pour qui la vie n'est qu'un songe. Leur âme plane sur la réalité sans se résoudre à s'y poser. Tout au plus l'effleure-t-elle d'un coup d'aile quand un choc trop brutal l'a précipitée vers la terre, ou que l'appel inquiet d'une voix aimée l'a tirée de son rêve, mais elle repart aussitôt et remonte, toujours plus haut, jusqu'à ce que rien ne puisse plus la décider à redescendre. Le monde dit alors que cet homme est fou, mais lui, il pense qu'il est entré dans la vérité.

Gérard de Nerval a été l'un de ces êtres qui ouvrent les yeux à un songe en les ouvrant à la lumière du jour, et pour lesquels la mort n'est que le passage du rêve éphémère et borné au rêve éternel et infini qu'il leur a été donné d'entrevoir. Peu lui importait que le vulgaire, dans son ignorance, ou les savans, dans leur présomption, traitassent d'hallucinations les visions glorieuses où se révélait pour lui l'au delà; il restait voluptueusement dans

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet et du 1er août.

les nuages, se refusant à admettre les idées de la foule sur ce qui est illusion et ce qui est réalité. Il avait eu de très bonne heure la conviction que la foule se trompe, et que l'univers matériel, auquel elle a foi parce que ses yeux le voient et que ses mains le touchent, n'est que fantômes et apparences. Pour lui, le monde invisible était, au contraire, le seul qui ne fût point chimérique. Comme Edgar Poe et tous les visionnaires, il disait que l'erreur des masses provient de ce que l'au-delà leur est fermé; il n'est donné qu'à un petit nombre d'élus de frayer avec les esprits avant d'avoir dépouillé leur enveloppe mortelle; c'est une grâce d'en haut, que Gérard de Nerval, cœur humble et reconnaissant, remerciait la divinité de lui avoir octroyée : « Je ne demande pas à Dieu, écrivait-il, de rien changer aux événemens, mais de me changer relativement aux choses, et de me laisser le pouvoir de créer autour de moi un univers qui m'appartienne, de diriger mon rêve éternel au lieu de le subir (1). » Sa prière avait été exaucée. Le jour vint où son beau songe se confondit entièrement avec la vie réelle, de sorte qu'il ne pouvait plus les distinguer. On l'enferma alors dans une maison de fous; mais, tandis qu'on s'empressait à le soigner, que chacun le plaignait, il notait sur un carnet : « Il me semble que je suis mort et que j'accomplis une deuxième vie (2). »

On retrouva plus tard ce carnet sur son cadavre, avec des feuillets épars où il racontait ses sensations dans la « deuxième vie. » L'histoire de ses expériences intéressera les phalanges de névrosés que menace de nos jours le même sort. Chaque année voit grossir leurs rangs; les moins atteints s'arrêtent au seuil de la démence; les autres le franchissent et s'installent dans le royaume de folie, comme le doux poète qui va nous servir de guide et dont l'ombre doit se réjouir en contemplant les flots humains poussés sur ses traces par l'alcool, la morphine, le harassement d'une vie trop dure et trop pressante, le poids d'une civilisation trop compliquée. Non que Gérard de Nerval fût capable de souhaiter du mal à âme qui vive ; mais on n'est jamais insensible au progrès de ses idées, et le chemin suivi allégrement par nos générations est celui qui, dans sa conviction, l'avait mené à la vérité. Il est à craindre que, pour elles comme pour lui, ce ne soit plutôt la maison de fous qui se trouve au bout.

(1) *Paradoxe et Vérité* (*l'Artiste*, 1844).
(2) *La Presse*, 10 octobre 1865.

I

Un pareil homme ne pouvait pas avoir des origines prosaïques; il lui fallait des ancêtres de conte de fée. Un tableau généalogique, de la main de Gérard de Nerval (1), mêlé de signes cabalistiques, le fait descendre d'un bon chevalier allemand du moyen âge, arrivé je ne sais comment au fin fond de la France. Dans les derniers temps de sa vie, il avait trouvé mieux encore, et laissait entendre qu'il remontait en ligne droite à l'empereur Nerva. Ce qu'il en disait n'était point par vanité : il ignorait la vanité; c'était une idée qui amusait son imagination. Lorsqu'il daignait reprendre pied sur la terre, ses origines étaient beaucoup plus modestes. Gérard de Nerval, de son vrai nom Gérard Labrunie, se rappelait alors que les siens étaient de la Picardie et de souche paysanne ; et, comme il adorait les mœurs simples et les vieux souvenirs, il s'empressait de dépeindre ses grands-parens dans la poésie de leurs occupations rustiques. Son grand-père maternel avait poussé la charrue d'un oncle dans des circonstances qui font penser à Jacob chez Laban : « Un jour, raconte Gérard de Nerval, un cheval s'échappa d'une pelouse verte qui bordait l'Aisne, et disparut bientôt entre les halliers; il gagna la région sombre des arbres et se perdit dans la forêt de Compiègne. Cela se passait vers 1770. « Ce n'est pas un accident rare qu'un cheval échappé à travers une forêt, et cependant, je n'ai guère d'autre titre à l'existence. Cela est probable du moins, si l'on croit à ce que Hoffmann appelait l'enchaînement des choses. »

Le maître du cheval était un jeune rêveur appelé Pierre Laurent, silencieux de son naturel et fils d'un autre silencieux. La perte du cheval ayant amené un choc entre ces deux taciturnes, Pierre fit son petit paquet et s'en vint à travers la forêt de Compiègne chez un bonhomme d'oncle qui cultivait un mauvais champ près des étangs de Châalis, dans le Valois : « Mon grand-

(1) Collection de M. de Spoelberch de Lovenjoul. Nous devons à M. de Spoelberch la communication des papiers et correspondances de Gérard de Nerval, ainsi que de nombreux documens se rapportant à lui et à son œuvre et des renseignemens en tous genres sans lesquels notre tâche eût été impossible. Nous le prions de recevoir ici nos remerciemens. Nous remercions également M. Henry Houssaye, qui a bien voulu mettre à notre disposition des lettres et des notes provenant des papiers de M. Arsène Houssaye.

père aida le vieillard à cultiver ce champ, et fut récompensé patriarcalement en épousant sa cousine. » Gérard de Nerval omet d'ajouter que Pierre Laurent devint ensuite « linger » à Paris, dans le quartier Saint-Martin. J'imagine que, ne trouvant aucune grâce à cette profession de citadin, il l'avait oubliée, afin de ne garder en mémoire que l'image du grand-père courbé sur son soc, et le dirigeant avec prudence entre les granits et les bruyères qui couvraient une partie de ce petit bien.

La mère de Gérard de Nerval était fille de Pierre Laurent. Elle s'était mariée toute jeune à Étienne Labrunie, chirurgien-major dans les armées impériales. Ils n'eurent pas d'autre enfant que Gérard, né à Paris, rue Saint-Martin, le 22 mai 1808. Mme Labrunie s'en fut le plus tôt possible rejoindre le régiment, et les siens ne la revirent guère. Elle n'est pour nous qu'une ombre, mais les ombres peuvent avoir de la physionomie, et celle-là nous apparaît dans une attitude un peu penchée, remplie de douceur et de mélancolie : « Je n'ai jamais vu ma mère, écrivait son fils; ses portraits ont été perdus ou volés ; je sais seulement qu'elle ressemblait à une gravure du temps, d'après Prudhon ou Fragonard, qu'on appelait *la Modestie.* » Il savait encore, pour l'avoir souvent ouï répéter à son père, que sa mère chantait, en s'accompagnant sur la guitare, une romance qu'elle aimait. Les larmes montaient chaque fois aux yeux de M. Labrunie, qui n'était pourtant pas sentimental, tant s'en faut. C'était un original, d'humeur incommode, et fuyant le commerce des humains. Son fils lui a dû les germes de sa bizarrerie ; il parle dans une lettre de l'influence que le goût de son père pour la solitude avait exercée sur lui, et il sentait bien qu'elle ne lui avait pas été bienfaisante.

Mme Labrunie s'effaça de ce monde pendant la campagne de Russie. Elle avait voulu suivre son mari à la Grande Armée, et elle mourut en Silésie, à vingt-cinq ans, d'une fièvre qu'elle gagna en traversant un pont chargé de cadavres.

Son fils avait été confié dès le bas âge à un oncle qui était fixé au petit village de Montagny, près d'Ermenonville. C'est là que Gérard fut élevé, qu'il revint sans cesse, adolescent ou homme fait. C'est là qu'il reçut de la nature et des livres ces premières impressions qui décident de nous. Il avait gardé un tendre et pieux souvenir de Montagny et de la période d'initiation à la vie que ce nom représentait pour lui, sans se douter de ce que

l'enfance la plus heureuse et, en apparence, la plus innocente, avait eu, au fond, de nuisible et de dangereux.

Le hasard, aidé de sa propre inclination, l'avait trop fait vivre dans la société des filles. Il avait eu trop de cousines, trop de petites amies paysannes. Ses jeux avaient été les rondes chantées où l'on s'embrasse, les promenades la main dans la main sous les grands bois, avec toutes les Fanchette et les Sylvie du canton. Il fut amoureux avant de savoir que l'amour existe, et la nature ne lui avait déjà donné que trop de sensibilité. Les bucoliques de Montagny ont eu leur part de responsabilité dans l'espèce de conte fantastique qu'il était destiné à vivre et qui acheva la ruine d'une raison naturellement chancelante.

Les commencemens du drame remontaient à l'aurore de son adolescence et avaient été adorables. Le rêve de toute une vie s'était ébauché le soir d'un beau jour, sur une grande place verte encadrée d'ormes et de tilleuls, devant un château ancien, aux encoignures dentelées de pierres jaunies. Gérard était alors écolier et habitait chez son père, à Paris. Les vacances l'avaient ramené chez l'oncle de Montagny, et il était allé danser sur l'herbe, lui seul garçon, avec les jeunes filles du village. Quand ce fut son tour d'entrer dans la ronde, on y enferma avec lui une belle demoiselle appelée Adrienne, venue du château se mêler aux paysannes. Elle était grande et blonde, et on la disait de sang royal : — « Nos tailles étaient pareilles, raconte Gérard de Nerval. On nous dit de nous embrasser, et la danse et le chœur tournaient plus vivement que jamais. En lui donnant ce baiser, je ne pus m'empêcher de lui presser la main. Les longs anneaux roulés de ses cheveux d'or effleuraient mes joues. De ce moment, un trouble inconnu s'empara de moi. »

D'après les règles du jeu, Adrienne devait chanter pour avoir le droit de rentrer dans la danse. On s'assit autour d'elle, et aussitôt, d'une voix légèrement voilée, « elle chanta une de ces anciennes romances, pleines de mélancolie et d'amour, qui racontent toujours les malheurs d'une princesse enfermée dans sa tour par la volonté d'un père qui la punit d'avoir aimé... A mesure qu'elle chantait, l'ombre descendait des grands arbres, et le clair de lune naissant tombait sur elle seule, isolée de notre cercle attentif. » Ce fut pour son jeune partenaire une de ces minutes solennelles qui fixent à jamais une destinée humaine. Les cheveux d'or et le vieil air plaintif bouleversaient l'écolier à qui la

belle chanteuse avait offert sa joue sans embarras, parce qu'il ne comptait pas. Ils prenaient possession de son cœur en vertu d'une sorte de titre ancien et mystérieux : — « Elle se tut, continue le récit (1), et personne n'osa rompre le silence. La pelouse était couverte de faibles vapeurs condensées, qui déroulaient leurs blancs flocons sur les pointes des herbes. Nous pensions être en paradis. — Je me levai enfin, courant au parterre du château, où se trouvaient des lauriers plantés dans de grands vases de faïence peints en camaïeu. Je rapportai deux branches, qui furent tressées en couronne et nouées d'un ruban. Je posai sur la tête d'Adrienne cet ornement, dont les feuilles lustrées éclataient sur ses cheveux blonds aux rayons pâles de la lune. Elle ressemblait à la Béatrice de Dante qui sourit au poète errant sur la lisière des saintes demeures. — Adrienne se leva. Développant sa taille élancée, elle nous fit un salut gracieux, et rentra en courant au château. »

Adrienne repartit le lendemain pour le couvent où elle était élevée. Gérard de Nerval ne la revit jamais et la chercha toujours. Il lui semblait l'avoir connue dans une autre existence, ce qui établissait entre eux un lien mystique et indestructible. On eut beau lui dire, aux vacances suivantes, qu'elle avait pris le voile, puis qu'elle était morte, il persistait à la deviner dans les femmes que le hasard plaçait sur sa route. C'était elle sans être elle, c'était elle transmigrée dans un corps nouveau et reconnaissable à quelque détail tel que la nuance des cheveux ou le timbre de la voix. Il fut amoureux d'Adrienne toute sa vie et uniquement, mais d'Adrienne sous des noms et des costumes différens, de manière que ses meilleurs amis y furent trompés et purent lui attribuer une passion vulgaire pour une femme de théâtre. Gérard de Nerval ne s'était pourtant pas fait faute de répéter en prose et en vers que son amour, tous ses amours, avaient leur « germe dans le souvenir d'Adrienne, fleur de la nuit éclose à la pâle clarté de la lune, fantôme rose et blond glissant sur l'herbe verte à demi baignée de blanches vapeurs. » Personne n'avait compris. Personne n'avait même remarqué qu'une de ses plus jolies pièces de vers consacrait la mémoire de sa rencontre avec Adrienne :

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber,
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

(1) *Sylvie.*

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit;
C'est sous Louis-Treize... Et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit.

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre les fleurs.

Puis une dame, à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens...
Que, dans une autre existence peut-être,
J'ai déjà vue, et dont je me souviens!

(1831.)

L'idée que les âmes peuvent émigrer d'un corps à l'autre, inattendue chez un enfant, était le fruit des mauvaises lectures de Gérard à Montagny. Son oncle possédait une bibliothèque nombreuse, formée en partie sous la Révolution et dans une phase de mysticisme. Ayant changé d'idées, le vieillard avait relégué au grenier une foule d'ouvrages dus aux mystagogues et aux occultistes du XVIIIe siècle, et il ne s'aperçut sans doute point que son neveu les y avait dénichés. — « Ayant fureté dans sa maison, raconte celui-ci, jusqu'à découvrir la masse énorme de livres entassés et oubliés au grenier, — la plupart attaqués par les rats, pourris ou mouillés par les eaux pluviales passant dans les intervalles des tuiles, — j'ai, tout jeune, absorbé beaucoup de cette nourriture indigeste ou malsaine pour l'âme; et, plus tard même, mon jugement a eu à se défendre contre ces impressions primitives. »

Si Gérard de Nerval s'est jamais défendu contre les impressions intellectuelles de sa première jeunesse, il a perdu ses peines. Devenu plus mûr, il avait un jour dressé une liste d'ouvrages, ou de sujets, qu'il lui paraissait urgent d'étudier. Voici quelques titres pris parmi une quarantaine, et le reste est à l'avenant: *L'Hermès*, — *Mémorial fatidique*, — *Livres sibyllins*, — *Horoscopes*, — *Lettres cabalistiques*, — *Mauvais œil*, — *Prophéties diverses*. C'est d'un homme qui a abandonné la lutte contre les idées dont il avait, dans une heure de bon sens, mesuré la puissance et compris le péril.

Tout avait conspiré à lui brouiller la cervelle. Par une sorte de fatalité, les meilleures intentions tournaient contre lui. M. Labrunie avait repris son fils parce qu'il s'était aperçu que Montagny n'était pas sain pour lui, mais ce fut pour l'aban-

donner aux fantaisies d'un serviteur de plus de zèle que de prudence. Cet homme éveillait l'enfant avant l'aube pour le mener promener aux étoiles sur les collines de Sèvres et de Meudon. Gérard en resta noctambule, et se familiarisa beaucoup trop tôt avec la population équivoque qui est maîtresse du pavé des grandes villes entre minuit et le point du jour.

Il reçut une forte éducation classique, complétée sous la direction paternelle par l'étude des langues vivantes. Sa précocité faisait l'orgueil de ses condisciples du collège Charlemagne. Il n'arrive pas souvent d'avoir pour voisin de pupitre en rhétorique ou en philosophie « un camarade imprimé et dont on parle dans les journaux. (1) » Gérard Labrunie avait été imprimé six fois en 1826, et ce n'était pas des vers d'amour ou des tragédies en cinq actes, comme en font d'ordinaire les collégiens ; c'était de la politique, de la satire, des poèmes séditieux à la gloire de Napoléon, ou contre les jésuites, « de partout chassés pour leurs crimes » ; c'était les *Élégies nationales*, imitées des *Messéniennes* et bourrées de belles pensées ; c'était, en un mot, une moisson de promesses. A la vérité, la rime était pauvre et le style poncif ; mais on n'avait pas le droit d'être trop exigeant envers un écolier, que ses leçons réduisaient, selon ses propres expressions, à donner « un essor rapide » à

Ces chants que produisit un trop rare loisir.

Les publications de 1826 comprenaient aussi une comédie en vers, d'une telle hardiesse dans le texte primitif, assurait la préface, que l'éditeur effrayé avait exigé de nombreux remaniemens. Sous sa forme adoucie, la pièce gardait de quoi mettre en joie une classe travaillée par le romantisme et comptant Théophile Gautier sur ses bancs. Elle était dirigée contre l'Académie française, qui avait eu l'injustice et l'imprudence de ne pas couronner un mémoire de l'auteur sur la poésie au XVIe siècle. On y voyait l'un des « incurables » du palais Mazarin demander au Pauvre du pont des Arts de consentir à poser sa candidature à l'Académie. Le Pauvre voulait savoir à quoi il s'engageait avant de donner une réponse, et en quoi consiste le métier d'académicien. Son interlocuteur le lui expliquait en ces termes :

Donner la chasse aux gens
Qui pour titre au fauteuil n'ont rien que des talens ;

(1) *Notice* de Théophile Gautier.

Flatter les grands seigneurs, faire honneur à leur table,
Les égayer, leur plaire et leur paraître aimable ;
Des jésuites vainqueurs soutenir les tréteaux,
Les prôner à toute heure et baiser leurs ergots ;
Des idoles du jour imiter les grimaces...
Moyennant quoi, l'on a des dîners et des places.

— Ça ne me va pas! répondait en substance le Pauvre du pont des Arts, dans une tirade dont la chute est sanglante pour l'Académie :

... Car j'ai de la décence ;
Dans mon petit état, j'aime l'indépendance.
Ainsi, portez ailleurs de pareils argumens...
Je suis pauvre, il est vrai, mais j'ai des sentimens (1).

La pièce eut une seconde édition avant la fin de l'année ; les *Élégies nationales* en eurent trois dans l'espace de quelques mois. Les journaux libéraux louaient l'enfant prodige, et l'on se racontait en classe, à Charlemagne, qu'un éditeur avait dit à Gérard Labrunie, en le regardant par-dessus ses lunettes : « Jeune homme, vous irez loin ! » Les élèves en avaient la tête à l'envers. Les néophytes du romantisme auraient eu pourtant des réserves à faire ; sauf la pièce contre l'Académie, le débutant n'avait point donné de gages aux idées nouvelles. L'amitié lui fit crédit, et ne tarda guère à s'en applaudir. La traduction de *Faust*, parue en 1828, affermit, malgré sa médiocrité, la réputation de l'auteur. Il y avait alors cinq ans qu'Albert Stapfer avait donné la sienne, et le romantisme allemand fermentait dans les veines de la jeunesse au milieu de laquelle vivait Gérard Labrunie. Elle en vénérait les obscurités, en adorait les bizarreries et le bric-à-brac. Comprendre *Faust* était déjà un titre de gloire : quiconque aidait à le répandre avait bien mérité des lettres françaises (2).

Une seule personne voyait avec appréhension le tour que prenaient les affaires du jeune poète. M. Labrunie souhaitait pour son fils une carrière régulière, et les lettres avaient alors l'honneur d'être rangées par les familles dans les métiers qui n'en sont pas, en compagnie de la peinture et des arts en général. Gérard fut donc destiné à la médecine. Sa résolution de se donner aux

(1) *L'Académie, ou les membres introuvables*, comédie satirique en vers (Paris, 1826 ; Touquet).

(2) La traduction d'Albert Stapfer faisait partie d'une collection coûteuse. Celle de Gérard de Nerval fut destinée aux petites bourses.

lettres affecta si profondément M. Labrunie qu'il n'en prit jamais son parti et se détacha peu à peu de son fils. L'appui paternel devint hésitant, insuffisant, et finit par être retiré au rebelle. Les conséquences de cette situation furent graves, sous tous les rapports. Elles sont indiquées par Gérard dans une lettre à son père qu'il faut citer ici, quoiqu'elle ait été écrite longtemps après ces tiraillemens, parce qu'elle éclaire des relations dont les contemporains s'étonnaient à bon droit et qui ont valu à M. Labrunie des jugemens sévères. Les fragmens qu'on va lire, s'ils ne disposent peut-être pas à plus d'indulgence à son égard, font du moins pénétrer les motifs de son attitude.

La lettre est des premiers jours de 1842. Gérard sortait d'une maison de fous et se trouvait à Vienne, extrêmement préoccupé de prouver aux éditeurs et au public qu'il était réellement guéri : — « Mon cher papa, écrivait-il, me voici donc à Vienne depuis huit jours... Maintenant, j'ai à te faire une demande qui a besoin de quelques explications. Il paraît sans doute assez simple, dans le cours ordinaire des choses, d'emprunter à son père cinq cents francs dont on a besoin ; cependant... » Cependant, rien n'étant moins simple entre eux, il expliquait que cette somme lui permettrait de se donner tout entier à des travaux sérieux et de rétablir ainsi sa situation compromise, au lieu de se dépenser en articles de journaux pour payer son auberge et sa blanchisseuse. Si modeste qu'il fût, il lui semblait avoir mérité que son père lui rendît sa confiance : — « Tu dois voir que je n'ai pas perdu de temps dans la carrière que j'ai suivie. Quelques raisons que tu aies pu avoir dans les commencemens d'en craindre les hasards, tu peux aujourd'hui mesurer le point où je suis et ceux où je touche. — Les jeunes gens qu'une malheureuse ou *heureuse* vocation pousse dans les arts ont, en vérité, beaucoup plus de peine que les autres, par l'éternelle méfiance qu'on a d'eux. Qu'un jeune homme adopte le commerce ou l'industrie, on fait pour lui tous les sacrifices possibles ; on lui donne tous les moyens de réussir et, s'il ne réussit pas, on le plaint et on l'aide encore. L'avocat, le médecin, peuvent être fort longtemps médecin sans malades ou avocat sans causes, qu'importe, leurs parens s'ôtent le pain de la bouche pour le leur donner. Mais l'homme de lettres, lui, quoi qu'il fasse, si haut qu'il aille, si patient que soit son labeur... on ne songe pas même qu'il a besoin d'être soutenu aussi dans le sens de sa vocation et que son état, peut-être aussi bon

matériellement que les autres, — du moins de notre temps, — doit avoir des commencemens aussi rudes. Je comprends tout ce qu'il peut y avoir de déceptions, de craintes et sans doute de tendresse froissée dans le cœur d'un père ou d'une mère ; mais, hélas! l'histoire éternelle de ces sortes de situations, consignées dans toutes les biographies possibles, ne devrait-elle pas montrer qu'il existe une destinée qui ne peut être vaincue ? Il faudrait donc, après une épreuve suffisante, après la conviction acquise d'une aptitude vraie, en prendre son parti des deux parts et rentrer dans les relations habituelles, dans la confiante et sympathique amitié qui règne d'ordinaire entre pères et enfans déjà avancés dans la vie... Si, depuis quatre ans, je n'avais su que tu avais besoin de ne faire aucune dépense excessive, certainement il y aurait eu des instans où une aide très légère m'aurait fait gagner beaucoup de temps. Le travail littéraire se compose de deux choses : cette besogne des journaux qui fait vivre fort bien et qui donne une position fixe à tous ceux qui la suivent assidûment, mais qui ne conduit malheureusement ni plus haut ni plus loin. Puis, le livre, le théâtre, les études artistiques, choses lentes, difficiles, qui ont besoin toujours de travaux préliminaires fort longs et de certaines époques de recueillement et de labeur sans fruit; mais aussi, là est l'avenir, l'agrandissement, la vieillesse heureuse et honorée. »

C'était en vue de « l'agrandissement » qu'il sollicitait un prêt de cinq cents francs, à rembourser par petites sommes. Son père se laissa toucher. Cependant il ne se consolait point d'avoir engendré un poète. Il avait là-dessus les sentimens qu'un autre poète a cru pouvoir prêter à tous les parens, sans distinction :

> Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
> Le poète apparaît en ce monde ennuyé,
> Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
> Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié.

M. Labrunie n'allait pas jusqu'à crisper ses poings. Il invitait même quelquefois son fils à dîner, mais il se refusait froidement à toute autre marque d'intérêt. Ni les témoignages incessans d'un respect qui ne se démentit jamais, ni ceux d'une affection timide et anxieuse de retour ne désarmèrent sa rancune. Peut-être lui était-elle commode pour justifier à ses propres yeux son indifférence égoïste, et ses procédés léonins dans les questions d'argent?

Gérard de Nerval fut ainsi poussé par les épaules dans le camp romantique, où étaient toutes ses amitiés. Au fond, rien ne convenait moins à sa nature d'esprit que le mouvement littéraire des cénacles, mais son cœur y trouvait son compte, et c'était l'essentiel; il y avait toujours moyen de s'arranger avec une école ayant pour devise: « La liberté dans l'art. »

Quant à la pauvreté qui allait être son lot, peut-être pour longtemps, peut-être pour toujours, il lui ouvrait les bras; la preuve en est sous mes yeux, dans ces lignes inédites, écrites à vingt ans : — « L'homme de lettres jouirait-il de cette indépendance, s'il pouvait ouvrir son âme au désir de la fortune et au vil intérêt? Non : l'intérêt et la liberté se combattent. Homme de lettres, si tu as de l'ambition, ta pensée devient esclave et ton âme n'est plus à toi... Si tu t'occupes de fortune, tu te mets toi-même à l'encan; crains de calculer bientôt le prix d'une bassesse et le salaire d'un mensonge. Si ton âme est noble, ta fortune est l'honneur... Si elle ne te suffit pas, renonce à un état que tu déshonores. Un journal a dit de moi : — M. Gérard ne sera ni receveur général, ni colonel, ni maître des requêtes. — C'est l'éloge le plus délicat qu'on puisse adresser à un jeune poète. Je suis heureux de l'avoir inspiré (1). »

Ce n'est pas tout que de mépriser les recettes générales; encore faut-il savoir supporter la misère. Gérard de Nerval allait fournir un exemple de plus de l'utilité pratique de l'idéalisme.

II

Gérard de Nerval chez les romantiques, c'était Daniel dans la fosse aux lions. Les cénacles se faisaient une gloire, et un devoir, de prendre des airs dévorans. Leurs membres ont été plus tard les premiers à se moquer en gens d'esprit du temps où ils étaient condamnés à être « titaniques » et « sataniques » à perpétuité, dans toutes les situations de la vie. Jamais de vacances : un romantique n'avait pas le droit de causer sans « rugir », ou d'écrire à son bottier sans évoquer par des tournures excentriques et des épithètes violentes l'image d'un Peau-Rouge « partant pour la guerre, des plumes d'aigle sur la tête, des colliers de griffes d'ours au bas du col, des scalps ou plutôt des perruques de classiques à

(1) Collection Arsène Houssaye. Le carnet auquel j'emprunte ce passage a été commencé le 27 mai 1828.

la ceinture (1). » Il était tenu d'avoir un nom « truculent », ce qui menait les Auguste Maquet et les Théophile Dondey à se baptiser Augustus Mac Keat et Philothée O'Neddy. Ses pensées ne devaient jamais être ordinaires; quand Petrus Borel, dit le Lycanthrope, publia ses *Rhapsodies*, il osa accepter les épigraphes que des amis avaient osé lui offrir : — « Ça trouillotte, » ou « Pauvre b... » Son imagination ne devait pas non plus être ordinaire, car il était indispensable qu'une contredanse sous la tonnelle lui représentât « une bacchanale », et un lapin sauté « une orgie », destinées à mettre Dieu au désespoir et à attirer ses foudres sur le célèbre cabaret de la mère Saguet. Dieu s'étant tenu coi, les romantiques piqués au jeu lui prouvèrent leur satanisme en buvant à la ronde dans la coupe très peu ragoûtante fabriquée par Théophile Gautier avec un crâne humain et une poignée de commode. Le crâne avait été fourni par Gérard, qui le tenait de son père; c'était celui d'un tambour-major tué à la bataille de la Moskowa. Les convives dissimulaient leurs grimaces, dans l'heureuse conviction d'aider par ce sacrifice à l'émancipation de la littérature française. Que n'eût-on point fait pour la littérature, en cet âge de féconds enthousiasmes?

Un bon romantique ne reculait devant rien pour se donner des airs moyen âge, pas même devant les pourpoints qu'il fallait se faire attacher dans le dos par son portier, pas même devant les chevelures mérovingiennes et les redingotes hongroises dont l'assemblage, en prenant la moyenne des dates, donnait un contemporain de la première croisade. Il s'étudiait à avoir l'œil fatal, la voix caverneuse et le teint cadavéreux. Son ambition suprême, qu'on aurait tort de railler, était de « se soustraire aux tyrannies de la civilisation » en apprenant à se passer de tout; Petrus Borel couchait dans les démolitions et se nourrissait de pommes de terre cuites sous la cendre, sans sel, — le sel était le luxe du dimanche, — pour pouvoir se promener du matin au soir suivi de ses disciples, « le coin de son manteau jeté sur l'épaule, traînant derrière lui son ombre, dans laquelle il n'aurait pas fallu marcher (2). » Temps ingénus, où les mères emmenaient coucher leurs filles quand Monpou se mettait au piano pour chanter *l'Andalouse!* Temps heureux, où rien ne coûtait pour caresser sa chimère et servir la cause du beau!

(1) Théophile Gautier, *Notice sur Gérard de Nerval.*
(2) Théophile Gautier, *Histoire du romantisme.*

Les jeunes écoles sont forcées d'être intolérantes et agressives. Jamais les romantiques ne seraient venus à bout de leur tâche, jamais ils ne nous auraient débarrassés de la queue de l'armée classique, sans leur intransigeance et leur violence. C'était tout juste, et avec des soupirs, s'ils passaient à Victor Hugo ses petits cols de chemise d'un goût bourgeois, et Victor Hugo était un dieu, élevé par sa divinité au-dessus des lois et de l'opinion. Il fallut leur grande amitié pour qu'ils passassent à Gérard Labrunie, qui n'était pas un dieu, d'être ce qu'il était. Gérard avait tout à se faire pardonner, à commencer par son visage blanc et rose de chérubin, au-dessus duquel une chevelure blonde faisait « comme une fumée d'or. » Il avait une fossette au menton et une bouche au sourire d'enfant, des yeux gris « aussi lointains que des étoiles (1), » un grand front « poli comme de l'ivoire et brillant comme de la porcelaine »; rien de tragique dans sa physionomie, rien de byronien dans ses attitudes, mais des timidités et des rougeurs de jeune fille de Scribe, la terreur d'attirer l'attention, l'horreur des querelles et des discussions, du bruit et des couleurs voyantes. Il ne demandait à son costume que de ne pas l'empêcher de se confondre avec la foule. Invariablement vêtu d'une longue redingote en orléans noir, et d'un paletot bleu foncé « auquel, disait Gautier, on avait recommandé de ressembler au paletot de tout le monde », il aurait passé partout inaperçu et comme invisible sans sa démarche très particulière d'homme à demi soulevé par un souffle secret. Sa conversation donnait une impression analogue; c'était « un esprit ailé, une nature ailée », répètent ses amis, auxquels il rappelait les oiseaux voyageurs. On était accoutumé, dit encore Gautier, « à le voir apparaître dans une courte visite, familier et sauvage comme une hirondelle qui se pose un instant et reprend son vol après un petit cri joyeux. » Il fallait le suivre « pour profiter de sa conversation charmante, car demeurer en place était pour lui un supplice! Son esprit ailé entraînait son corps, qui semblait raser la terre. »

L'hirondelle ne chante pas; elle gazouille. Ce qu'écrivait Gérard Labrunie ne se prêtait pas à être trompeté le poing sur la hanche et le nez au vent, ainsi qu'il convenait aux œuvres romantiques; il avait toujours l'air d'écrire pour être lu à demi-voix. Il « se plaisait dans les gammes tendres, les pâleurs délicates et

(1) Paul de Saint-Victor, *Notice sur Gérard de Nerval.*

les gris de perle chers à l'école française de l'autre siècle. S'il admirait Hugo, il aimait Béranger (1). » Il l'aimait au point d'avoir publié une sorte d'anthologie (2) intitulée *Couronne poétique de Béranger* (1829), et accompagnée d'une *Ode à Béranger* où il traitait celui-ci de « divin ». Ce n'était pas l'acte, ce n'étaient pas les goûts et les idées d'un romantique, et les cénacles auraient eu le droit de lui faire grise mine, lorsqu'il se réfugia sous leur aile en quittant le foyer paternel. Les cénacles, au contraire, fêtèrent le prôneur de Béranger, parce qu'il n'existait pas dans le monde des lettres un être assez méchant pour faire de la peine au « bon Gérard », ainsi qu'ils l'appelaient. — « Dans tout ce Paris littéraire, où il est si difficile de poser le pied, Gérard ne trouvait que sourires amicaux et bonnes paroles. Confrères parvenus, confrères à parvenir, écrivains romantiques, classiques, réalistes, poètes, prosateurs, romanciers, auteurs dramatiques, vaudevillistes et journalistes, tous (lui) montraient une de ces bienveillances si peu communes dans le monde littéraire (3). » Quoi qu'il pût faire, dire et penser, il était « le bon Gérard », à qui l'on passait plus encore qu'à Victor Hugo, puisqu'on lui passait tout.

Il avait accordé aux manies romantiques de ne plus s'appeler Labrunie. Le nom qu'il adopta, Nerval, était celui d'un petit champ (4) qui lui appartenait et que son imagination avait transformé en débris d'un fief ayant appartenu jadis à ses ancêtres. Ce fut sa seule concession aux modes du jour. Il comptait sur la fantaisie de son existence pour lui mériter l'indulgence d'une génération ennemie de la règle.

Ses mœurs n'étaient pas d'un bourgeois, si elles n'étaient pas d'un poète chevelu. Gérard de Nerval avait généralement plusieurs domiciles, mais il n'en habitait aucun. Il travaillait en marchant, dans la rue si le temps était beau, dans les passages aux jours de pluie, ne s'arrêtant que pour tirer de ses grandes poches des carnets et des bouts de papier où il notait ce qui lui passait par la tête, tantôt sur une table de cabaret,

(1) Théophile Gautier, *Notice*.

(2) Ce fut, pour Gérard de Nerval, la période des anthologies. En 1830, il publia des *Poésies allemandes*, traduites par lui, et un *Choix de poésies de Ronsard, Du Bellay*, etc., avec introduction.

(3) Champfleury, *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui*.

(4) Lettre de Mme veuve Labrunie, tante de Gérard de Nerval, à Arsène Houssaye (Paris, décembre 1859). — Ce champ était estimé 1 500 francs.

tantôt dans le creux de sa main et au crayon. Il abandonnait ensuite ces chiffons partout, « comme l'oiseau laisse de ses plumes aux endroits qu'il traverse », et sa négligence nous en a conservé des poignées, ramassées par ses amis. Étrange fouillis d'idées parfois plus étranges encore, jetées confusément sur le papier, dans tous les sens, et mêlant les systèmes du monde aux notes d'auberge, les réflexions de M. Labrunie père aux mots d'esprit à placer un jour ou l'autre dans un article ou une pièce de théâtre. C'est infiniment curieux et vivant; les petits papiers de Gérard de Nerval permettent de surprendre le travail du cerveau humain dans son désordre et son effervescence.

L'instant venu de donner à l'imprimerie la page promise, il fallait bien se décider à débrouiller ce chaos. On voyait alors arriver « le bon Gérard » dans les bureaux d'un journal. Il tirait de ses poches une petite bouteille d'encre, des plumes, des bouchons de papier couverts de notes, toute une bibliothèque de livres et de brochures, et se mettait en devoir d'écrire : — « Il travaillait avec acharnement, jusqu'à ce que l'arrivée de quelque connaissance le forçât de prendre la fuite. De là, il entrait au café d'Orsay, s'installait à une table isolée et déployait tout son matériel. A peine avait-il écrit quelques lignes, qu'un ami se dressait devant lui et entamait une longue conversation. Gérard reprenait son mobilier de poche et partait (1). » De déballage en déballage, il arrivait au bout de son article ou de sa nouvelle, mais toujours à la dernière minute, ce qui mettait les directeurs de revues ou de journaux dans l'angoisse. Ils le pourchassaient pour lui arracher sa copie, et Gérard fuyait, indigné contre ces « gens sans pitié ». Un jour qu'il croyait avoir dépisté l'ennemi, il s'était arrêté devant un marchand d'oiseaux à débattre avec lui-même un cas de conscience. Avait-il le droit de donner au perroquet la cerise des serins, puisque les serins n'en voulaient pas? Quelqu'un lui frappa tout à coup sur l'épaule : — « Et mon article? » — C'était M. Buloz père. Gérard avoua qu'il n'avait pas fini. M. Buloz le prit sans mot dire par le bras, l'emmena à la *Revue* et l'enferma dans un cabinet jusqu'à ce qu'il eût achevé. Ce n'était pas le premier qu'il mettait sous clef dans des circonstances du même genre, et ce ne fut pas le dernier; peut-être trouverait-on encore, parmi les vieux collaborateurs de la *Revue*, des gens

(1) Champfleury, *loc. cit.*

qui ont connu le cabinet de pénitence. Cette mésaventure avait accru la méfiance de Gérard de Nerval; il ne se risquait plus que dans les bureaux de rédaction ayant plusieurs issues.

Délivré de l'article à finir, il retournait devant le marchand d'oiseaux, dans l'espoir — c'est lui qui le raconte — « de comprendre leur langage d'après le dictionnaire phonétique laissé par Dupont de Nemours, qui a déterminé quinze cents mots dans la langue seule du rossignol. » Paris ne possédait pas de badaud plus déterminé. C'est de lui-même qu'il parle quand il raconte les interminables vagabondages de *Mon ami* (1) : — « Pas un cercle entourant quelque chanteur ou quelque marchand de cirage, pas une rixe, pas une bataille de chiens, où il n'arrête sa contemplation distraite. L'escamoteur lui emprunte toujours son mouchoir, qu'il a quelquefois, ou la pièce de cent sous, qu'il n'a pas toujours. L'abordez-vous, le voilà charmé d'obtenir un auditeur à son bavardage, à ses systèmes, à ses interminables dissertations, à ses récits de l'autre monde. Il vous parlera *de omni re scibili et quibusdam aliis*, pendant quatre heures... et ne s'arrêtera qu'en s'apercevant que les passans font cercle, ou que les garçons de café font leur lit. Il attend encore qu'ils éteignent le gaz. Alors, il faut bien partir.... A minuit, tout le monde pense avec terreur à son portier. — Quant à lui-même, il a déjà fait son deuil du sien, et il ira se promener à quelques lieues, ou, seulement, à Montmartre. »

Ce n'est pas que « Mon ami » songe à coucher dans les carrières de Montmartre. Il cherche des interlocuteurs, et non du repos. Au temps de sa jeunesse, les « grandes carrières » étaient, à l'en croire, très bien fréquentées. On y trouvait « d'honnêtes vagabonds », et de braves ouvriers qui possédaient des notions précieuses sur les animaux antédiluviens; ils les tenaient, par tradition, d'anciens carriers qui avaient été « les compagnons de Cuvier dans ses recherches géologiques. » Gérard de Nerval prenait place autour du feu et racontait les révolutions du globe à un auditoire attentif. « Parfois un vagabond se réveillait et demandait du silence, mais on le faisait taire aussitôt. »

Le plus souvent, il restait dans Paris. Le quartier Saint-Honoré foisonnait alors de divertissemens populaires, dont Gérard de Nerval était l'un des plus fidèles habitués. Il connaissait les

(1) *Les Nuits d'octobre.*

heures de fermeture de tous les rôtisseurs et de toutes les guinguettes; il savait lesquels éteignaient le gaz à minuit, lesquels avaient la permission de deux heures, et il vaguait de l'un à l'autre jusqu'à ce qu'on mît les cliens à la porte, se faufilant à travers les consommateurs, et avalant des boissons infâmes pour entendre parler la sagesse des nations par la bouche des ramasseurs de bouts de cigares et de leurs compagnes. Il aimait à descendre au café des Aveugles, situé dans une cave, et à écouter les discussions des connaisseurs sur le jeu de l'Homme sauvage. Il grimpait de là au *bal des Chiens*, se faisait écraser les pieds et recevait force coups de coude pour regarder danser les petites ouvrières. Ses principes l'obligeant à se retirer à l'heure où les grisettes étaient remplacées par « des personnes qui sortent des théâtres » et autres établissemens publics, il allait s'insinuer à la *Société lyrique des Troubadours*, dont il avait surpris le mot de passe, et se régalait de chansons dans le genre innocent de Pierre Dupont, paroles et musique des membres de la Société. Pour deux sous, il se réconfortait d'un bouillon de poulet chez un rôtisseur ayant la permission de deux heures, et il gagnait les Halles au moment où le petit carreau commençait à s'animer. Les Halles étaient son endroit de prédilection; il aurait pu s'y diriger les yeux fermés. Là, à droite, étaient les marchands de sangsues. En face, les « pharmaciens Raspail », et les débitans de cidre, chez lesquels on se régalait d'huîtres et de tripes à la mode de Caen. Un peu plus loin, le cabaret où l'on buvait certaine eau-de-vie de Domfront, « inconnue sur les grandes tables », et dont les prix étaient affichés en ces termes : « *le monsieur*, 4 sous; *la demoiselle*, 2 sous; *le misérable*, 1 sou. » Plus loin encore, le restaurant Baratte, où les facteurs de la Halle et les gros marchands vont souper à sept francs par tête, et, enfin, le fameux Paul Niquet : « Il y a là évidemment moins de millionnaires que chez Baratte... Les murs, très élevés et surmontés d'un vitrage, sont entièrement nus. Les pieds posent sur des dalles humides. Un comptoir immense partage en deux la salle, et sept ou huit chiffonnières, habituées de l'endroit, font tapisserie sur un banc opposé au comptoir. Le fond est occupé par une foule assez mêlée, où les disputes ne sont pas rares. Comme on ne peut pas à tout moment aller chercher la garde, le vieux Niquet, si célèbre sous l'Empire par ses cerises à l'eau-de-vie, avait fait établir des conduits d'eau très utiles dans le cas d'une rixe violente. On les lâche de plusieurs points de la

salle sur les combattans, et, si cela ne les calme pas, on lève un certain appareil qui bouche hermétiquement l'issue. Alors, l'eau monte, et les plus furieux demandent grâce. »

Les nouveaux venus payaient une tournée aux chiffonnières, « pour se faire un parti dans l'établissement en cas de dispute. » Une vieille à qui Gérard de Nerval avait offert un « verjus » l'en récompensa par des confidences : « Toi, lui dit-elle, t'es bien zentil aussi, mon p'tit fy; tu me *happelles* le p'tit Ba'as (Barras) qu'était si zentil, si zentil, avec ses cadenettes et son zabot d'Angueleterre... Ah! c'était z'un homme *aux oiseaux*, mon p'tit fy, aux oiseaux!... vrai! z'un bel homme comme toi! » Un second verjus acheva de lui délier la langue : « Vous ne savez pas, mes enfans, que j'ai été une des *merveilleuses* de ce temps-là... J'ai eu des bagues à mes doigts de pied... Il y a des mirliflores et des généraux qui se sont battus pour moi! » Gérard de Nerval ne regretta point son argent; on ne pouvait payer trop cher les souvenirs d'une belle du Directoire. Il ne sortit de chez Paul Niquet qu'à l'apparition de la police, qui avait affaire à l'un des cliens. Le soleil se levait, des tas de bottes de fleurs encombraient le trottoir, l'air était embaumé.

Il passait au moins cinq nuits par semaine à errer de la sorte « comme un chien perdu », se faisant réclamer lorsque la police le ramassait, se réfugiant de lui-même au poste en cas de pluie et payant alors son écot en histoires et en chansons. Il dormait ensuite le jour, dans quelque lieu qu'il se trouvât : « Parfois, rapporte Maxime Du Camp, sur le divan de l'atelier de Théophile Gautier, j'ai vu un petit homme... pelotonné sous un plaid et dormant : c'était Gérard de Nerval, qui venait se reposer de ses pérégrinations nocturnes... J'aimais à causer avec lui lorsque je parvenais à le réveiller, ce qui n'était pas toujours facile. »

Tout à coup, « le bon Gérard » disparaissait. On n'entendait plus parler de lui. Ses amis ne s'en mettaient pas en peine. C'est que l'idée lui avait pris de voyager et qu'il s'en était allé directement des Halles à Munich, ou à Rotterdam, ou plus loin encore. En dehors des commis voyageurs et des explorateurs, peu d'hommes ont fait autant de lieues que Gérard de Nerval. Il connaissait la moitié de l'Europe sur le bout du doigt, pour l'avoir arpentée dans tous les sens, et à pied, autant que faire se pouvait. Ses préparatifs de départ n'étaient pas plus compliqués que ceux des oiseaux migrateurs; il s'envolait, libre comme l'air, léger comme

lui, et arrive que pourra! — « Te rappelles-tu, écrivait Hetzel à Arsène Houssaye, le voyage à Constantinople entrepris avec 40 francs et accompli — miraculeusement? — T'a-t-il conté, comme à moi, ses voyages avec Dumas sur le Rhin, lui ayant, je ne sais comment, perdu Dumas je ne sais où — et l'allant chercher sans chapeau, sans argent, sans vêtement presque, par suite d'aventures que Dumas raconterait si bien qu'on n'en pourrait pas croire un mot, tant elles sont fantastiques, toutes vraies qu'elles soient? » Il apprenait des chemineaux à voyager économiquement, et s'en tirait presque toujours : « Il savait si bien n'avoir pas le sou, n'avoir pas de feu, ni de lieu, n'avoir pas de gîte, errer, vagabonder! son corps faisait comme son aimable esprit, il se laissait aller tout droit, ou tout de côté, peu lui importait pourvu qu'il allât (1). » Au pis aller, les amis de Paris recevaient une lettre les avertissant que « le bon Gérard » était échoué à Naples, ou au fond de l'Allemagne, et les priant de lui faire envoyer de l'argent par son journal. Il n'y avait qu'en France que ses aventures tournassent quelquefois au tragique. Notre pays était encore soumis au régime des passeports, et l'on croira sans peine que Gérard de Nerval perdait le sien, quand il en avait un. Il couchait alors en prison et était reconduit de brigade en brigade, enchaîné comme « un héros de l'Ambigu », jusqu'à une ville où il pût se faire reconnaître; mais il racontait ces catastrophes sans amertume, persuadé que c'était toujours sa faute, et il s'extasiait sur la politesse des gendarmes, du commissaire, du substitut, du geôlier, de tout le monde sans exception : « J'étais dans mon tort, concluait-il. Je ne trouve de trop que le cachot et les fers. »

III

Une seule fois, les choses prirent un tour plus sérieux. On sait combien les émeutes furent fréquentes dans les premières années de la Monarchie de Juillet. Un soir de troubles, en 1831, Gérard de Nerval était allé au cabaret, avec quelques amis, s'exercer à être « truand et talon rouge tout à la fois », selon la poétique de la bohême romantique. Aucun d'eux ne savait pourquoi la ville était en rumeur, mais elle leur plaisait ainsi : « Nous traversions l'émeute, raconte Gérard, en chantant et en raillant,

(1) Lettre du 30 septembre 1855. Papiers d'Arsène Houssaye.

comme les épicuriens d'Alexandrie (du moins, nous nous en flattions). Un instant après, les rues voisines étaient cernées, et, du sein d'une foule immense, composée, comme toujours, en majorité de simples curieux, on extrayait les plus barbares et les plus chevelus (1). » Des sergens de ville sans littérature empoignèrent ces jeunes insolens d'accoutrement insolite, et Gérard de Nerval fut écroué à Sainte-Pélagie sous la prévention de complot contre l'État.

La première nuit fut à souhait pour un noctambule. Son dortoir contenait une quarantaine de braves gens pleins d'entrain, qui se mirent en devoir de jouer une charade à grand spectacle, de leur composition, et représentant la révolution de 1830. On voyait d'abord Charles X et ses ministres tenant conseil : — « Ensuite venait la prise de l'Hôtel de Ville; puis *une soirée à la Cour* à Saint-Cloud, le gouvernement provisoire, La Fayette, Laffitte, etc.: chacun avait son rôle et parlait en conséquence. Le bouquet de la représentation était un vaste combat des barricades, pour lequel on avait dû renverser lits et matelas; les traversins de crin, durs comme des bûches, servaient de projectiles. Pour moi, qui m'étais obstiné à garder mon lit, je ne peux point cacher que je reçus quelques éclaboussures de la bataille. Enfin, quand le triomphe fut regardé comme suffisamment décidé, vainqueurs et vaincus se réunirent pour chanter... la *Marseillaise*. »

Le lendemain, il eut « la faiblesse » de se faire mettre dans une chambre payante, et fut émerveillé de la paix qu'il y rencontra. Les attentions du gouvernement de Louis-Philippe pour les détenus politiques avaient donné à « la pistole » une physionomie d'hôtel de famille. On ne se serait pas permis d'imposer à un légitimiste le voisinage d'un bonapartiste, ou à un républicain unitaire celui d'un républicain fédéraliste; les chambrées étaient assorties d'après les opinions et les nuances d'opinions, aussi n'entendait-on jamais un mot plus haut que l'autre. Les différens partis fraternisaient au promenoir sans que les gros bonnets eussent à se garer de familiarités déplacées, car il n'était pas question d'égalité parmi ces révolutionnaires idylliques; chacun gardait son rang : — « Mes anciens camarades de dortoir y étaient si accoutumés, qu'à partir du moment où je fus logé à la pistole, aucun d'entre eux n'osa plus m'adresser la parole; de même, on

(1) *Mes Prisons.*

ne voyait presque jamais un républicain en redingote se promener ou causer familièrement avec un républicain en veste. » On s'invitait à dîner entre gens du même monde, et il faisait bon alors avoir des amis dans la droite. Le parti légitimiste nourrissait libéralement ses défenseurs. Des montagnes de pâtés, de volailles et de bouteilles s'amoncelaient tous les matins au parloir, et la plèbe monarchiste n'était pas oubliée dans la distribution. Certains « Suisses arrêtés en Vendée » tenaient table ouverte, et eux-mêmes « restaient à table toute la journée et sous la table toute la nuit » :

Toujours, par quelque bout, le festin recommence.

Ils avaient trouvé leur abbaye de Thélème à Sainte-Pélagie.

Une liberté parfaite ajoutait à l'agrément du quartier des détenus politiques. « Cette prison, poursuit Gérard de Nerval, était l'idéal de l'indépendance absolue rêvée par un grand nombre de ces messieurs, et, hormis la faculté de franchir la porte extérieure, ils s'applaudissaient d'y jouir de toutes les libertés et de tous les droits de l'homme et du citoyen. » Lui-même prétendait avoir été très heureux dans cette aimable société, mais n'en croyez rien : — « La prison était le plus dur supplice qu'on pût infliger à un homme comme lui. Il fallait à ses poumons l'air libre, à ses pieds de voyageur l'espace sans entraves (1). » Après le non-lieu qui le rendit à ses vagabondages, Gérard de Nerval se le tint pour dit; il s'arrangea pour ne plus jamais être mêlé à la politique, même à la politique pour rire des poètes chevelus.

C'est après Sainte-Pélagie, vers 1835, qu'il faut placer le campement romantique de l'impasse du Doyenné, demeuré fameux dans les fastes de l'école. Les gens à cheveux gris se rappellent ce qu'était la place du Carrousel avant le second Empire. Il n'y avait pas dans tout Paris de fouillis plus grouillant et plus pittoresque, sauf, peut-être, la ville de chiffonniers appelée la Petite-Pologne et située sur les hauteurs qui dominent la rue de la Pépinière. Le Carrousel était de beaucoup le plus amusant, à cause de son infinie variété. On y voyait des masures ignobles, les ruines d'une église, un manège, des quinconces de tilleuls, des chantiers de pierres, de vieux hôtels à trumeaux où venaient loger, en vue des Tuileries et des ministères, de jeunes attachés d'ambassade et des réfé-

(1) Georges Bell, *Gérard de Nerval.*

rendaires en herbe. Je n'ai jamais pu comprendre comment tout cela tenait, et il y avait encore de la place pour des terrains vagues. Dans les masures pullulaient les marchands d'oiseaux, les brocanteurs et les cabarets borgnes; dans les terrains vagues les escamoteurs et les arracheurs de dents, les marchands d'orviétan et les tondeurs de chiens; un peu partout les gueux à la Callot. C'était une grande Cour des Miracles, en dépit du poste de police dont la lanterne rouge se balançait au vent, un lieu fait exprès pour les enfans et pour Gérard de Nerval. Celui-ci loua au Carrousel, en tiers avec Arsène Houssaye et le peintre Camille Rogier, un appartement niché dans le salon d'un vieil hôtel. Théophile Gautier vivait le jour avec eux. Ils abattirent les cloisons et se trouvèrent possesseurs d'une vaste pièce « aux boiseries tarabiscotées et ornées de rocaille, aux glaces d'un cristal louche surmontées d'impostes, aux étroites fenêtres vitrées de petits carreaux à la mode de l'autre siècle (1) », et donnant d'un côté sur des terrains vagues, des arbres et la grande galerie du Louvre, de l'autre sur l'impasse du Doyenné. Ils s'y organisèrent une existence inspirée du *Pré-aux-Clercs*.

« Nous étions jeunes, racontait plus tard Gérard de Nerval, toujours gais, quelquefois riches. » Ces derniers mots marquent la différence essentielle entre la Bohême romantique et celle de Murger. La première pouvait se permettre des goûts plus raffinés. Il ne lui était pas interdit d'avoir des besoins esthétiques, et elle se piquait même de grandes exigences sous ce rapport. Les tournures minables des Schaunard et des Colline y auraient choqué les yeux, leurs expédiens de besogneux auraient semblé par trop inélégans. Ils étaient un certain nombre, parmi cette jeunesse de 1830 rayonnante d'esprit et de talent, qui gagnaient le nécessaire, et n'étaient pauvres que parce qu'ils le voulaient bien, parce qu'ils aimaient mieux s'acheter des habits en velours nacarat et des bottes à l'écuyère, comme Rogier, ou des Fragonard et des meubles Renaissance, comme Gérard de Nerval, que de payer bourgeoisement leurs fournisseurs. L'argent leur brûlait les doigts, — ils ne se représentaient pas des « Titans » ayant de l'ordre et faisant de bons placemens, — mais ils le dépensaient en artistes. Plusieurs en ont rappelé de leur mépris pour les capitalistes; mais ce changement de mode vint trop tard pour Gérard de Nerval. Le

(1) Théophile Gautier, *Notice*.

seul héritage qu'il ait jamais fait lui tomba du ciel en 1835. Il en consacra la meilleure partie à remplir l'appartement du Doyenné de toiles de maîtres et de vieux meubles, et ne s'en repentit point dans la suite, quand la maladie le laissa dans le dénuement. Il n'eut jamais le courage de regretter quoi que ce fût des deux deux années du Doyenné; il n'y pouvait penser sans s'écrier : « Quels temps heureux! »

Il avait fait un musée du vieux salon aux glaces troubles. On compléta le décor en invitant des amis à repeindre les boiseries trop défraîchies. Ces amis s'appelaient Corot, Rousseau, Nanteuil, Chassériau, Châtillon, Leleux, Lorentz, Wattier, et chacun exécuta une « fresque » ou deux, « au grand effroi du propriétaire, qui considérait les peintures comme des taches. » Quand tout fut prêt, on lança des invitations pour la célèbre fête du 28 novembre 1835.

Il avait été décidé qu'elle serait costumée ; c'était bien le moins chez des romantiques qui se déguisaient tous les jours de leur vie. Trente ans, cinquante ans après, les survivans ne songeaient encore qu'avec des éblouissemens à la gaieté qui se dépensa ce soir-là en pantomimes, en parades, en sarabandes et en chansons. Les fresques tenaient lieu de rafraîchissemens; c'était une idée de Gérard de Nerval. L'orchestre provenait d'une guinguette. On avait eu la charité d'inviter « tous les locataires distingués de l'impasse, » y compris le commissaire de police et sa femme, parce qu'on prévoyait qu'il serait impossible de dormir cette nuit-là place du Carrousel. Le commissaire de police refusa par une lettre très polie ; mais les attachés d'ambassade et les futurs conseillers d'État se montrèrent moins farouches : — « Ils n'étaient reçus qu'à condition d'amener des femmes du monde, protégées, si elles y tenaient, par des dominos et des loups. » Ils vinrent en nombre, et il y eut des dominos dans le galop monstre qui dégringola les escaliers, balaya l'impasse, s'engouffra sous les quinconces, tournoya au clair de lune parmi les ruines de l'église et aboutit en coup de vent à un cabaret qu'on avait fait rouvrir. A sept heures du matin, on partit à pied pour aller déjeuner à Madrid. Le propriétaire, qui avait le malheur de demeurer sous le grand salon, put enfin se coucher, mais quand il vit que cela recommençait, que les soupers succédaient aux bals, les comédies aux pantomimes, il donna congé, et eut un accès de désespoir en voyant ce que ses locataires appelaient avoir restauré sa maison. Les peintures des

murailles furent recouvertes d'une couche de détrempe, et il y eut désormais à Paris un bourgeois de plus convaincu qu'on avait tort, selon l'expression de Théophile Gautier, de laisser circuler les romantiques sans muselière.

Lors du déblaiement de la place du Carrousel, au début du second empire, Gérard de Nerval racheta aux démolisseurs les boiseries du salon du Doyenné et fit nettoyer les tableaux, qui allèrent rejoindre dans une mansarde poussiéreuse les bibelots échappés aux accidens dont sa vie était fertile. « Où avez-vous perdu tant de belles choses? » lui demandait un jour Balzac. « Dans les malheurs », répondit Gérard. « Les malheurs » lui arrivaient dans l'état de rêve où son moi mystique menait silencieusement une existence qui était de plus en plus la seule vraie à ses yeux. De plus en plus aussi, celle dont nous venons de dire les excentricités n'était, dans sa pensée, qu'un décor; il fallait, pour s'y tromper, ignorer que le monde extérieur est une vaine apparence; mais presque tous les hommes en sont là, et il est alors impossible de se faire comprendre d'eux. Gérard de Nerval en faisait tous les jours l'expérience; ses commensaux ne s'apercevaient pas qu'il était continuellement absent, alors même que son corps était au milieu d'eux.

IV

Il était d'usage entre romantiques de croire à tout ce qu'avait cru le moyen âge. Quand on ne le pouvait absolument pas, on tâchait au moins d'en avoir l'air et de parler sérieusement des gnomes ou des vertus cachées des spécifiques. Gérard de Nerval était de ceux qui croyaient réellement au monde et aux sciences occultes. Personne n'avait en eux une foi aussi sincère. Il n'était jamais à court de légendes où les forces secrètes de la nature obéissent à des volontés mystérieuses, et il les murmurait avec des accents d'une persuasion irrésistible. « Tous nous y avons cru, dit un contemporain, ne fût-ce qu'un instant, quand Gérard de Nerval nous en parlait. Il avait dans la voix des inflexions si douces, qu'on se prenait à l'écouter comme on écoute un chant. Tous ceux qui ont entendu cette voix ne l'oublieront jamais (1). » Pendant longtemps, cet univers invisible qui était le sien au

(1) Bell, *loc. cit.*

cours de ses promenades solitaires ne fut peuplé que de visions gracieuses; il suffisait de le regarder passer pour en être sûr : « Je l'ai rencontré, dit un autre contemporain (1), plus souvent seul qu'en société, le pas alerte, traversant le jardin du Palais-Royal, l'œil souriant à ses imaginations intérieures. On l'arrêtait; sa physionomie changeait tout à coup; c'était un homme qu'on tirait d'un rêve agréable et dont les yeux tenaient du réveil et de l'étonnement. » L'altération du visage indiquait clairement la profondeur de la chute. « Quelquefois, dit Gautier, on l'apercevait au coin d'une rue, le chapeau à la main, dans une sorte d'extase, absent évidemment du lieu où il se trouvait... Quand nous le rencontrions ainsi absorbé, nous avions garde de l'aborder brusquement, de peur de le faire tomber du haut de son rêve comme un somnambule qu'on réveillerait en sursaut, se promenant les yeux fermés et profondément endormi sur le bord d'un toit. Nous nous placions dans son rayon visuel et lui laissions le temps de revenir du fond de son rêve, attendant que son regard nous rencontrât de lui-même. »

A l'âge qu'il avait alors, il est rare que toutes les visions, quand visions il y a, soient uniquement d'esprits élémentaires ou de symboles philosophiques, sans mélange de figures moins austères. Il ne manquait pas aux cénacles de gens faisant profession de mépriser les amours grossières du commun des hommes; mais c'était d'ordinaire une attitude à ajouter à toutes les autres : « L'homme matériel, dit Gérard de Nerval à ce propos, aspirait au bouquet de roses qui devait le régénérer par les mains de la belle Isis... Vue de près, la femme réelle révoltait notre ingénuité; il fallait qu'elle apparût reine ou déesse, et surtout n'en pas approcher. Quelques-uns d'entre nous néanmoins prisaient peu ces paradoxes platoniques. » L'un de ces derniers ayant cru deviner que Gérard de Nerval était amoureux d'une réalité lui adressa une question indiscrète. Il répliqua : « Moi? C'est une image que je poursuis, rien de plus. »

L'image avait des cheveux d'or, couronnés de laurier « dont les feuilles lustrées éclataient... aux rayons pâles de la lune. » Elle glissait sur l'herbe, à demi portée par les brouillards du soir, et laissait traîner dans la rosée un long voile de religieuse. Son nom était Adrienne. Le lecteur la connaît : elle était apparue

(1) Champfleury, *loc. cit.*

une seule fois à Gérard, sur une place verte devant un vieux château, et il s'était demandé, en mettant un baiser d'enfant sur sa joue rose, dans quelle existence il l'avait déjà rencontrée. Il avait vécu depuis dans l'attente d'Adrienne. Qu'elle fût morte, cela n'était pas un obstacle insurmontable; puisque les âmes transmigrent, celle de son unique amour était peut-être passée dans le corps d'une autre femme, moins inabordable pour lui que ne l'eût été une descendante des rois de France. Mais il fallait la reconnaître, et l'on pouvait se tromper, malgré les avertissemens des « sympathies occultes » et les communications établies par les songes entre le monde visible et le monde des Esprits. On pouvait aussi tarder à se rencontrer. Gérard de Nerval considérait notre globe comme un immense Guignol où les âmes viennent répéter leur rôle et étudier leurs gestes, à de certaines périodes de leur cycle sans fin. « C'est ainsi, dit-il, que je croyais percevoir les rapports du monde réel avec le monde des esprits. *La terre, ses habitans et leur histoire étaient le théâtre où venaient* s'accomplir les actions physiques qui préparaient l'existence et la situation des êtres immortels attachés à sa destinée. » L'âme d'Adrienne pouvait avoir été envoyée à l'autre extrémité des tréteaux divins, de même qu'elle pouvait frôler Gérard sous un déguisement. Cependant, lui et elle devaient fatalement se retrouver un jour ou l'autre à cause du « lien », du lien « mystique et indestructible », créé par leur rencontre dans une vie antérieure dont Gérard avait gardé un insaisissable mais sûr souvenir. Ces idées paraissent folles à qui a mis sa confiance et sa foi dans la science : « L'arbre de science, écrivait Gérard de Nerval, n'est pas l'arbre de vie. » C'est ce que disent aussi les occultistes d'à présent. Qui est fou ? Qui ne l'est pas ? Quand Gautier vieilli rappelait ses souvenirs sur le compagnon de sa jeunesse, il avouait qu'entre romantiques la distinction était presque impossible, parce qu'il était trop difficile dans leur monde « de paraître extravagant. » La même situation se représente de nos jours pour les nouvelles générations. Il sera bientôt impossible de « paraître extravagant », dans notre âge de névrosés, d'alcooliques et de morphinomanes. Sans cesse la question se pose : qui est fou ? qui ne l'est pas ? et bien habile qui peut y répondre avec certitude.

Gérard de Nerval lui-même n'y était point parvenu d'emblée. Avant d'admettre qu'il était en commerce régulier avec l'au-delà, il avait eu sa période de doute, pendant laquelle il aurait donné

beaucoup pour savoir si ses visions étaient de pures hallucinations, ou si elles correspondaient à quelque chose dans le monde qu'on nomme réel. Une nuit — c'était avant la mort d'Adrienne — il était retourné dans les bois d'Ermenonville, familiers à son enfance, et il avait pénétré dans les ruines de la vieille abbaye de Châalis, au bord des étangs du même nom. La charmante *chapelle de l'abbé*, décorée, disait-on, par le Primatice, était ouverte et éclairée. Le maître du domaine y faisait représenter un Mystère devant quelques familles du voisinage. Gérard se glissa dans la chapelle, et voici ce qu'il vit : — « Les costumes, composés de longues robes, n'étaient variés que par les couleurs de l'azur, de l'hyacinthe ou de l'aurore. La scène se passait entre les anges, sur les débris du monde détruit. Chaque voix chantait une des splendeurs de ce globe éteint, et l'ange de la mort définissait les causes de sa destruction. Un esprit montait de l'abîme, tenant en main l'épée flamboyante, et convoquait les autres à venir admirer la gloire du Christ vainqueur des enfers. Cet esprit, c'était Adrienne transfigurée par son costume, comme elle l'était déjà par sa vocation. Le nimbe de carton doré qui ceignait sa tête angélique nous paraissait bien naturellement un cercle de lumière ; sa voix avait gagné en force et en étendue... En me retraçant ces détails, j'en suis à me demander s'ils sont réels, ou bien si je les ai rêvés. » Plus il s'interrogeait, plus il s'y perdait. La grande horloge dans sa gaine n'était pas un rêve, non plus que les hautes armoires en noyer sculpté ; mais l'apparition d'Adrienne? Le seul témoin qu'il aurait pu interroger était un jeune paysan qui l'avait suivi dans la chapelle, et ce garçon était gris. Gérard de Nerval s'allait répétant : — Obsession ou réalité ? et il n'osait prononcer.

Après quelques aventures analogues, il ne fut pas autrement surpris de reconnaître un soir Adrienne, tout d'un coup, dans une actrice nommée Jenny Colon, qui lui inspirait depuis toute une année un sentiment inexplicable. Il ne manquait pas une seule de ses représentations : — « Je me sentais vivre en elle, et elle vivait pour moi seul. Son sourire me remplissait d'une béatitude infinie ; la vibration de sa voix si douce et cependant fortement timbrée me faisait tressaillir de joie et d'amour. Elle avait pour moi toutes les perfections, elle répondait à tous mes enthousiasmes, à tous mes caprices... » Il l'adorait du fond de sa stalle, mais il ne désirait point la voir de plus près : — « Depuis

un an, je n'avais pas encore songé à m'informer de ce qu'elle pouvait être d'ailleurs : je craignais de troubler le miroir magique qui me renvoyait son image, — je m'en informais aussi peu que des bruits qui ont pu courir sur la princesse d'Élide ou sur la reine de Trébizonde. » Cela dura jusqu'à ce qu'un incident puéril fît soudain tournoyer devant les yeux de son esprit la ronde d'enfans dansée avec Adrienne sous un ciel de couchant : — « Tout m'était expliqué... Cet amour vague et sans espoir, conçu pour une femme de théâtre, qui tous les soirs me prenait à l'heure du spectacle, pour ne me quitter qu'à l'heure du sommeil, avait son germe dans le souvenir d'Adrienne... La ressemblance d'une figure oubliée depuis des années se dessinait désormais avec une netteté singulière... Aimer une religieuse sous la forme d'une actrice !... et si c'était la même ! » L'énigme restait insoluble; toutefois il ne s'en tourmentait pas outre mesure, et veillait seulement à compléter son bonheur par des jouissances moins lointaines, sinon moins pures.

L'une des petites paysannes avec lesquelles il avait tant joué à s'embrasser, du temps où il habitait au village, était devenue une dentellière jolie et sage. C'était Sylvie, dont il a conté les métamorphoses successives; à mesure que les campagnes devenaient plus « éclairées ». Chaque révolution dans les mœurs lui avait ôté un peu de poésie. Elle avait été d'abord « une enfant sauvage; ses pieds étaient nus, sa peau hâlée, malgré son chapeau de paille, dont le large ruban flottait pêle-mêle avec ses tresses de cheveux noirs. » Elle aimait alors les courses folles avec des cris joyeux, et chantait les vieilles chansons des aïeules : *Dessous le rosier blanc*, — *La belle se promène*, ou *Quand Biron voulut danser*. » Gérard l'emmenait boire du lait à la ferme, où on lui disait : — « Qu'elle est jolie ton amoureuse, petit Parisien ! »

Sylvie avait grandi. Ses bras et son teint avaient blanchi, ses mains de dentellière s'étaient délicatement allongées, et elle écoutait Gérard lui réciter des passages de la *Nouvelle Héloïse;* mais elle était encore simple et gaie. Un jour qu'ils étaient allés manger une omelette au lard chez une vieille tante à elle, ils découvrirent dans un tiroir de la chambre haute les habits de noce de la bonne femme et de son défunt et s'amusèrent à les revêtir. Les pastels de l'oncle et de la tante à vingt ans les regardaient faire avec leurs figures de braves gens : — « Mais finissez-en ! Vous ne savez donc pas agrafer une robe ? me disait Sylvie. » Et Gérard

pensait : — « O jeunesse, ô vieillesse saintes! — qui donc eût songé à ternir la pureté d'un premier amour dans ce sanctuaire des souvenirs fidèles? » Ils descendirent l'escalier en se tenant par la main, et la tante poussa un cri : — « O mes enfans ! dit-elle. Et elle se mit à pleurer, puis sourit à travers ses larmes. » La bonne vieille retrouva dans sa mémoire les chants alternés qui avaient retenti à son repas nuptial, et elle leur apprit à en accompagner l'omelette au lard : « Nous répétions ces strophes si simplement rythmées, avec les hiatus et les assonances du temps; amoureuses et fleuries comme le cantique de l'Ecclésiaste; — nous étions l'époux et l'épouse pour tout un beau matin d'été. »

Encore quelques années, et Sylvie était devenue une demoiselle. Elle portait les modes de la ville, chantait avec prétention des airs d'opéra et avait abandonné la dentelle ; elle était gantière. Le soir où Gérard de Nerval découvrit que Mlle Jenny Colon était Adrienne, il eut l'idée, pour « reprendre pied sur le réel », d'aller revoir son amie d'enfance. Il monta dans la patache de Senlis, arriva avant l'aube au bourg de Loisy, dont c'était la fête, et trouva Sylvie au bal. Sa figure était fatiguée. Des fleurs pendaient dans ses cheveux dénoués et sur les dentelles fripées de son corsage. Un gros dadais ébouriffé se tenait auprès d'elle. Dans la journée qui suivit, Gérard de Nerval l'emmena promener. Elle fit seller un âne, comme lorsqu'on va à Robinson, et dit en arrivant aux ruines de Châalis : — « C'est un paysage de Walter Scott, n'est-ce pas? » Son compagnon tout déconfit mettait néanmoins en elle son espoir, parce qu'elle était « le réel ». Une première fois il se jeta à ses pieds, la suppliant de le sauver de « l'image vaine » qui traversait sa vie ; mais ils furent interrompus par les gros rires de deux paysans avinés dont l'un était le dadais du bal. Une seconde fois, dans un chemin désert, il essaya de lui parler de ce qu'il avait dans le cœur : — « Mais, dit-il, je ne sais pourquoi, je ne trouvais que des expressions vulgaires, ou bien tout à coup quelque phrase pompeuse de roman. » Une troisième fois, il fut encore empêché par quelque bagatelle, et il se tint alors pour averti : le sage n'essaie pas de réconcilier le rêve et la vie, de peur d'un heurt qui mette l'un et l'autre en pièces. Il remonta dans la patache et revint à Paris.

Le choc que sa prudence avait évité, d'imprudens amis l'amenèrent, en le présentant à l'actrice dont la contemplation lui suffisait. Les conséquences furent lamentables. Jenny Colon

n'était ni meilleure ni pire que la plupart des princesses de la rampe. Cet amoureux transi, qui se faisait gloire d'aimer en elle « l'idéal », lui parut ridicule et ennuyeux. De son côté, il ne put braver longtemps ce voisinage capiteux sans embrouiller le rêve avec la réalité et sans souffrir de confusions qui ne lui valaient, en fin de compte, que des rebuffades ou d'immenses déceptions. Ce roman, unique en son genre, d'un homme amoureux d'une « vaine image » et devenant fou de ce que l'image se fait chair, se devine à travers les lettres de Gérard à l'actrice (1). On sent à chaque ligne qu'ils parlent deux langues différentes. Gérard s'en apercevait; il écrivait à Mlle Colon : — « Cette pensée que l'on peut trouver du ridicule dans les sentimens les plus nobles, dans les émotions les plus sincères, me glace le sang et me rend injuste malgré moi. » Dans une autre lettre, il lui rappelle certain soir heureux où il a baisé ses mains, et il ajoute avec une franchise dangereuse : — « Ah ! ce n'était pas alors la femme, c'était l'artiste à qui je rendais hommage. Peut-être aurais-je dû toujours me contenter de ce rôle, et ne pas chercher à faire descendre de son piédestal cette belle idole que jusque-là j'avais adorée de si loin. — Vous dirai-je pourtant que j'ai perdu quelques illusions en vous voyant de plus près ? » Une femme intelligente aurait été reconnaissante envers le jeune enthousiaste qui l'avait jugée digne d'être la Béatrice d'une autre *Vita nuova*, mais Gérard de Nerval s'était mal adressé, et ce n'était vraiment pas la faute de cette pauvre fille; elle tâchait de comprendre et n'y parvenait pas.

Il arriva que sa troupe alla donner des représentations à Chantilly et à Senlis. Gérard de Nerval la suivit et conçut le projet de profiter de l'occasion pour obliger Jenny Colon à avouer qu'elle était Adrienne. Il loua des chevaux de selle et l'emmena au travers des forêts, sans la prévenir, vers le vieux château de brique à coins de pierre. A mesure qu'ils approchaient, les lieux parlaient aux yeux de Gérard de Nerval, mais sa compagne ne semblait pas entendre leur langage : — « Ces aspects chers à mes souvenirs, dit-il, l'intéressaient sans l'arrêter. » Il tenta l'épreuve suprême et la conduisit sur la même place verte où il avait vu Adrienne : « — Nulle émotion ne parut en elle. Alors, je lui racontai tout; je lui dis la source de cet amour entrevu dans les nuits, rêvé plus tard, réalisé par elle. Elle m'écoutait sérieusement et me dit :

(1) Treize lettres ou fragmens de lettres à Jenny Colon ont été imprimés à la suite d'*Aurélia* après la mort de Gérard de Nerval.

— « Vous ne m'aimez pas ! Vous attendez que je vous dise : « La comédienne est la même que la religieuse ; » vous cherchez un drame, voilà tout, et le dénouement vous échappe. Allez, je ne vous crois plus ! »

« Cette parole fut un éclair. Ces enthousiasmes bizarres que j'avais ressentis si longtemps, ces rêves, ces pleurs, ces désespoirs et ces tendresses... ce n'était donc pas l'amour ? Mais où donc est-il ? » Mlle Colon se chargea de la réponse à cette dernière question. Le régisseur de la troupe — un ancien jeune premier tout ridé — lui était dévoué et le lui prouvait de mille manières. Elle dit à Gérard : — « Celui qui m'aime, le voilà ! »

A qui tout manque, la chimère reste encore. Sylvie était gantière, Adrienne cabotine, et Gérard de Nerval s'écriait douloureusement : — « Ermenonville ! pays où fleurissait encore l'idylle antique, — traduite une seconde fois d'après Gessner ! tu as perdu ta seule étoile, qui chatoyait pour moi d'un double éclat. Tour à tour bleue et rose comme l'astre trompeur d'Aldebaran, c'était Adrienne ou Sylvie, — c'étaient les deux moitiés d'un seul amour. L'une était l'idéal sublime, l'autre la douce réalité. » Les perdant à la fois, il voulut les remplacer à la fois, et c'est ici que la folie gagne à vue d'œil. Il s'était résigné à se ruiner en réclames pour Jenny Colon, comme le premier venu des soupirans, » mais il ne se résignait point à ne pas lui rendre le recul et la fluidité qui conviennent à une « vaine image » et que cette belle personne avait perdus dans des expériences malheureuses. Il se mit donc en devoir de lui restituer son aspect de figure extra-terrestre et lointaine. Ayant ébauché une pièce, jamais terminée, où Mlle Colon devait jouer le rôle de la reine de Saba, Gérard de Nerval, dans l'ardeur de son désir, finit par confondre en esprit le modèle et la copie. Puisque Jenny n'était plus Adrienne, il fallait absolument qu'elle fût autre chose que cette réalité hideuse, une actrice fardée, et elle le fut : « ELLE m'apparaissait radieuse, comme au jour où Salomon l'admira s'avançant vers lui dans les splendeurs pourprées du matin. Elle venait me proposer l'éternelle énigme que le Sage ne put résoudre, et ses yeux, que la malice animait plus que l'amour, tempéraient seuls la majesté de son visage oriental. Qu'elle était belle ! non pas plus belle cependant qu'une autre reine du matin dont l'image tourmentait mes journées. » La reine de Saba lui devint présente ; il dépendit de lui de toucher et de saisir « le fantôme éclatant de la fille des Hé-

miarites. » Passant un jour près du grand bassin des Tuileries, il vit les poissons rouges sortir leur tête de l'eau pour l'engager à les suivre au fond : — « La reine de Saba t'attend », disaient-ils. Gérard de Nerval ne se jeta pas dans le bassin ; toutefois il crut les poissons rouges, et fut confirmé dans la pensée qu'Adrienne se retrouverait, sous une forme ou sous une autre. D'autre part, il hésitait maintenant à se rapprocher des femmes qui la lui rappelaient. Tel, disait-il, « a connu la vraie Cythère pour ne l'avoir point visitée, et le véritable amour pour en avoir repoussé l'image mortelle. » Mlle Colon l'avait trop fait souffrir, sans méchanceté, simplement parce qu'elle était une femme et non une ombre, pour qu'il s'exposât de gaieté de cœur à affronter une seconde fois « l'image mortelle » de l'amour.

Ses amis s'affligeaient de peines dont ils respectaient le secret ; Gérard de Nerval avait horreur de certains genres de confidences : — « C'était une âme discrète et pudique, dit Théophile Gautier, rougissant comme Psyché, et, à la moindre approche de l'Amour, se renfermant sous ses voiles. » Il était visible que sa passion lui attirait de grands chagrins ; personne ne savait qu'elle peuplait son cerveau d'hallucinations maladives. Cependant le mal dont il avait apporté le germe en naissant empirait rapidement sous la pesée d'une situation inextricable et d'une confusion de sentimens angoissante. Il avait trop besoin de se persuader que la réalité dont il souffrait tant n'était qu'une vaine apparence. L'espoir de trouver un soulagement le porta à caresser ses chimères, au lieu de mettre toute sa volonté à s'en défendre, et sa marche vers la folie s'accéléra, sans que rien en parût au dehors. Les qualités qui distinguent Gérard de Nerval écrivain concouraient à masquer son état aux yeux de son entourage ; ce sont toutes les qualités des esprits pondérés et mesurés, même lorsqu'elles sont mises au service d'idées extravagantes, et il les conserva intactes après que sa maladie eût passé à l'état aigu. Il prétendait avoir un « double. » On est tenté de le croire en considérant son œuvre ; le *moi* qui tenait la plume n'a certainement pas l'air d'être le même que le *moi* qui aimait la reine de Saba.

ARVÈDE BARINE.

SUR LES CHEMINS DES PÈLERINS

ET DES ÉMIGRANS

Il y a trente-cinq ans, cette moitié de l'Italie, plaine ou montagne, était aux brigands. Un propriétaire de Melfi ou de Potenza ne pouvait aller régler une affaire à Naples sans un escadron de cinquante compagnons bien armés; un employé de grande compagnie, pour porter une somme d'argent d'un bout à l'autre du lac Fucin, se déguisait en moine mendiant; et l'Anglais, à qui venait la fantaisie de pousser jusqu'à Pæstum, y risquait ses oreilles. Aujourd'hui la forêt de la Sila est plus sûre que la campagne de Rome : « Vous pouvez, me disait un paysan calabrais, aller de Cosenza à Reggio par la montagne, votre bourse à la main : personne ne songera à vous la prendre. » Pourtant, si les Abruzzes, la Basilicate ou les Calabres ont perdu l'attrait du danger, les aventureux y trouveront, bien des années encore, l'imprévu des chemins difficiles, la saveur des paysages inédits, et par-dessus tout, le charme candide et sévère des peuples arriérés. Malgré la sécurité des routes et l'amélioration des transports, ni touristes, ni chercheurs, ne se détournent vers ces provinces très riches en beautés naturelles et en noms historiques; si bien que le pays garde son caractère et les hommes leurs mœurs d'autrefois, et qu'à peine sorti de quelques villes neuves, on remonte à des siècles en arrière. Le spectacle est plein de surprises et d'enseignemens. Pour moi, je m'étais engagé, il y a quatre ans, dans l'Italie méridionale afin d'y rechercher et d'y relever les monumens précieux et peu connus de l'art du moyen âge. Mais, au cours d'une exploration qui devait s'étendre aux régions les plus oubliées et les moins accessibles, j'ai tant vu sur ma route que j'ai dû m'appli-

quer à observer, et que j'ai pu garder, avec des plans et des photographies d'archéologue, quelques souvenirs de voyageur. J'ai deviné bien des misères et entendu bien des plaintes, et j'ai compris quel magnifique champ d'études offrirait ce sol fiévreux sur lequel les problèmes économiques et sociaux se formulent avec une sorte de violence exaspérée, à la fois douloureuse et précieuse pour l'observateur. Mais je ne songe pas à aborder ici des questions qui relèvent de la climatologie et de la statistique, de la géographie et de l'histoire; je laisse les déductions que l'on peut tirer des chiffres et des enquêtes, pour me borner à réunir quelques notes prises au jour le jour parmi les populations rurales de l'Italie méridionale, sur les habitudes de vie qu'elles ont conservées, et sur l'état de civilisation où elles sont arrêtées. Pour comprendre à fond la crise qui travaille depuis vingt ans les provinces du sud, peut-être ne sera-t-il pas inutile d'avoir vu de près les hommes dont les pères étaient sujets des Bourbons, et qui ont été faits citoyens de la nouvelle Italie.

I

Bien rares sont près de nous les pays que la civilisation n'a pas nivelés de son rouleau, et les paysans qui n'ont pas accepté l'uniforme des ouvriers, la triste livrée couleur de machine. Les Écossais mêmes abandonnent leur kilt et les Bretons leurs braies; mais dans le midi de l'Italie, il reste des provinces entières où chaque village conserve son type et son costume, héritage des générations passées. Au marché de Reggio, vous pouvez voir les gars de l'Aspromonte, en velours noir à boutons d'argent; leur attirail de montagnards a des détails superbes que n'ont pas devinés les costumiers d'opéra-comique : une ceinture haute de dix pouces en cuir fauve, hérissée de clous de cuivre, et le bonnet noir ou bleu, une longue chausse de laine épaisse qui, lorsqu'elle n'est pas repliée en carré sur la tête, vient battre les jarrets. Tout cela paraît bien Espagnol. Les femmes des Albanais qui sont venus au xve siècle avec Castriota s'établir dans les Calabres portaient ces corselets écarlates soutachés de galons d'or que les paysannes de Castrovillari revêtent encore tous les jours. A Mileto et à Monteleone, on est suivi par les grands yeux de femmes impassibles, au teint de bronze, au nez aquilin, de vraies Berbères, voilées de longs haïks blancs dont les franges tombent jusqu'à

leurs pieds nus. Dans le val de Diano, j'ai croisé des filles qui revenaient de la fontaine, les cheveux roulés sur les tempes en lourdes tresses, le corps dans une ample chemise bleue : on eût dit un groupe de femmes fellahs.

Si l'on veut se laisser pénétrer tout entier par l'impression de lointain et de passé qu'ici les hommes donnent plus forte que les monumens et les ruines, il faut monter un jour à Monte-Sant' Angelo, sur le Gargano, et un autre à Scanno, dans l'Apennin des Abruzzes.

Le long promontoire que l'on aperçoit de loin, au-dessus des Pouilles, est isolé comme aux temps où la mer l'entourait encore. Là-haut, dans la ville qui s'est élevée autour de la grotte où apparut l'Archange, vit une race d'hommes fiers et graves, tout différens des lourds paysans de la plaine. Il faut les voir réunis en groupes vers le soir, tous la barbe rasée, tous vêtus de même : sur la tête la *coppola* de laine bleue, qu'on se transmet de père en fils, et sur les épaules un manteau brun de laine bourrue, avec un capuchon et de petites manches que l'on ne passe jamais. C'est le *tabarro* qui ressemble de loin aux surtouts des marins dalmates. Quand ces hommes ôtent leur bonnet pour descendre à l'Angelus dans la grotte sacrée, on s'aperçoit que leur crâne est rasé comme leur face, avec une étroite couronne de cheveux laissée au-dessus des tempes, et, dans le sanctuaire, au milieu de ces têtes glabres et largement tonsurées qui sortent des capuchons de bure, on peut croire que le peuple de Saint-Michel est un peuple de moines.

Le souvenir de Scanno m'est resté pareil à un rêve évoqué par la voix chantante d'un poète, car, lorsque nous partîmes de Sulmona pour le village perdu dans la montagne, j'étais l'hôte et le compagnon de Gabriel d'Annunzio. A plus de 1 000 mètres d'altitude, au milieu des sommets, les maisons de Scanno sont groupées sur un rocher fier comme une citadelle, auprès d'un lac délicieux. Les ruelles, des escaliers boiteux, sont désertes dans la journée. Mais, au retour des champs, elles se peuplent d'apparitions silencieuses, toutes de noir vêtues. La silhouette des femmes, surtout, est d'une bizarrerie saisissante : chaussées de bas à semelle de peau, elles montent les degrés sans qu'on entende leur pas ; leur allure est alourdie par la masse d'une jupe à mille plis ; leur poitrine est comprimée dans un étroit corsage de nonne, tandis que leurs bras se perdent dans des manches très

amples, serrées brusquement au poignet; leurs cheveux sont roulés dans de menues tresses de laine verte ou bleue, et leur tête est surmontée d'une coiffure étrange : une sorte de diadème noir serré sur un bandeau blanc. Ces femmes, dans leur costume de veuves, se ressemblent comme des sœurs, et presque toutes sont belles, d'une beauté régulière et grave qui fait penser à l'antiquité et à l'Orient. Nul ne connaît l'origine de leur village et de son nom, et l'on sait seulement que leur dialecte n'est ni grec, ni albanais; nul n'a découvert d'où leur est venue cette coiffure presque syrienne qu'on appelle la *ngappatura*. Le dimanche, les femmes de Scanno remplacent leurs tresses de laine par des tresses de soie, et leur bandeau noir par un turban de soie claire; elles entrent à l'église de leur pas étouffé et vont s'aligner par files dans la nef, serrées les unes contre les autres, non agenouillées, mais accroupies sur leurs talons, comme les femmes musulmanes que Gentile Bellini a groupées autour d'un saint Marc prêchant en Alexandrie.

Au retour du village en silence et en deuil, arrêtons-nous à Sulmona. Dans la ville même, on vend les jours de marché des bonnets tricotés de laine rouge et verte, de purs bonnets phrygiens à oreillettes; les paysans de la montagne les mettent pour l'hiver, et c'était peut-être là coiffure nationale de quelque peuplade samnite. Ce marché de Sulmona, les samedis, tous les artistes qui passent à Rome devraient aller le voir entre deux trains pour admirer la noblesse d'une race demeurée immuable depuis le temps où les montagnes des Abruzzes étaient le dernier refuge de l'indépendance italienne contre la conquête romaine. Les paysannes d'Introdacqua conservent le prototype du costume qu'on retrouve plus ou moins altéré dans toute la région des sandales en cuir brut, dans la *sciosciaria*, jusqu'aux villages sabins et latins. Au lieu du corset baleiné qu'ont adopté les contadines romaines, les femmes des environs de Sulmona portent sur le dos et sur la poitrine deux carrés d'étoffe brodée, rattachés l'un à l'autre par de grosses fibules d'argent. Ainsi vêtues, leurs têtes massives chargées du lourd voile rayé et de la conque de cuivre rouge, elles sont les copies vivantes et admirables des femmes italiotes du VIIe siècle avant Jésus-Christ, dont l'image grossière nous est conservée, au musée de Bologne, par les reliefs du célèbre vase d'argent. En Calabre, on peut reconnaître à leur type et à leur vêtement qui accentue les traits du visage, les superbes bâtards

des colons ou des pirates d'autrefois, Grecs ou Albanais, Espagnols ou Arabes. Mais au cœur des Abruzzes, dans les hauts villages au pied desquels roule la diligence de Sulmona à Castel di Sangro, on voit passer en vérité les filles des autochtones contemporains des premiers jours de Rome.

Les formes des maisons ne reproduisent pas aussi purement que les costumes de leurs habitans des types anciens. Elles ne semblent vieilles que parce qu'elles sont enfumées et déjetées; leur misère est informe et les murs décrépits n'ont pas la fierté des femmes en haillons. Pourtant on peut découvrir dans quelques régions des séries d'habitations creusées ou élevées suivant des traditions séculaires. J'ai vu en terre d'Otrante des bourgs de troglodytes, comme Massafrà. A quelques pas des dernières caves creusées dans la gravine et qui n'ont d'une maison que la porte et la cheminée, il y a de vieilles grottes qui étaient autrefois des chapelles; sur les parois salpêtrées de ces cryptes on distingue des figures à demi effacées de saints byzantins. La chapelle ancienne explique le village d'aujourd'hui. Les moines basiliens venus d'Orient, il y a dix siècles, lors de la conquête et de l'immigration byzantines, reprirent dans la terre d'Otrante leur vie d'ermites; chaque communauté se creusa dans un ravin un petit oratoire et des cellules de Thébaïde, et maintenant, les paysans ne font que reproduire à leur usage les *laures* des anachorètes orientaux. Au contraire, on bâtit encore dans toute une vaste province des constructions rustiques, de forme extraordinaire, dont les modèles se perdent dans la plus haute antiquité. Ce sont les *trulli*, dont la plaine de Pouille est toute bossuée. Dans les champs d'oliviers et de vignes, on aperçoit un petit cône de pierres sèches, puis un autre, puis des centaines, parmi les oliviers gris, et qui attristent encore par leur uniformité la monotonie de la plaine. Si vous approchez de l'un d'eux, vous voyez dans cet amas de pierres une porte, et si vous vous baissez sous cette porte, vous apercevez une coupole. Ces petits *trulli* sont des abris pour les instrumens de travail et, au besoin, pour les cultivateurs. Mais il y en a d'autres, de très grands et de très compliqués, qui servent d'habitation à des familles nombreuses. Les plus curieux se trouvent entre Bari et Brindisi, et, pour préciser davantage, entre Noci et Fasano. Bruts ou crépis de blanc, ils sont boursouflés de coupoles inégales, huit ou dix parfois, dont chacune correspond à une chambre distincte. Les

grands *trulli* sont épars au milieu des cultures ou groupés en villages. Il y a même une ville, Alberobello, dont une moitié est bâtie en maisons ordinaires, et l'autre tout entière en *trulli;* rien ne peut donner l'idée de cette agglomération de huttes en pierres, qui, en pleine Italie, évoquent l'image des vieilles villes persanes. Les mystérieux édicules parsèment des plaines livrées aux commis voyageurs, et parcourues par les chemins de fer; ils abritent des paysans qui depuis longtemps ont répudié leurs costumes traditionnels; les *trulli* se soulèvent de terre, comme des revenans d'un âge oublié, aux portes de Bari, une capitale future, qui dans dix ans aura peut-être cent mille âmes.

Mais il ne suffit pas de noter en touriste sur le paysage quelques taches pittoresques, coiffures ou coupoles. Sans doute, ces détails ont leur valeur comme documens de la vie populaire; sans doute les choses peuvent aider à juger les hommes qui les mêlent à leur vie, et il faut savoir étudier les formes comme des faits. Pourtant ce serait peu d'avoir regardé du dehors ces populations singulières et malheureuses du midi de l'Italie, et, puisqu'on sent un drame de misère dans la plupart de ces existences, il y aurait un dilettantisme presque cruel à n'en observer que le décor. Il faudrait encore, s'il se peut, sonder les croyances de ces paysans, résumer leurs connaissances, et suivre de près leur vie.

On l'a déjà dit avec autorité : le christianisme de l'Italie méridionale reste saturé de paganisme. La multitude des superstitions et la naïveté de l'idolâtrie populaire ont scandalisé si fort un pasteur allemand qui a vécu longtemps dans l'ancien royaume de Naples, que l'excellent homme en a écrit quatre volumes. Je me borne à indiquer la curieuse compilation de M. Trede (1). Je ne copierai pas davantage la statistique des illettrés; mais je puis témoigner que, parmi les paysans les plus dégrossis de l'Italie méridionale, beaucoup vivent dans l'ignorance complète des conditions de la vie moderne et des faits de l'histoire contemporaine. Ils ne savent guère ce qu'est l'Italie, ni ce qu'est l'Europe. Il y a deux ans, à Monte-Sant' Angelo, je fus abordé par un homme dans la force de l'âge, une des têtes du pays, qui se mit à me conter les gloires de saint Michel. Celui-là savait lire et il relisait sans cesse des brochures de propagande pleines de légendes et de dévotion. Sa parole était nette et sonore, son accent parfois épique, ses his-

(1) *Das Heidenthum in der römischen Kirche*, Gotha, 1889-1891.

toires merveilleuses : je l'écoutais religieusement comme un poème du moyen âge. Enfin, avant de prendre congé, il me demanda « d'où j'étais », et je le lui dis. Alors l'homme d'autrefois eut un retour sur la misère de sa vie précaire, qui n'était illuminée que par la vision flamboyante de l'Archange, et il me demanda de sa voix grave : « Et vous, combien payez-vous de tribut au roi de France? »

II

Voilà le paysan de l'Italie méridionale. Vigoureux de corps et souvent d'esprit très ouvert, il continue à savoir ce que savaient ses pères, et à faire ce qu'ils ont fait. Pour comprendre à quelles générations lointaines ces hommes appartiennent, il faut observer leur vie et en dégager, s'il se peut, les faits caractéristiques. Je ne parle pas ici des coutumes plus ou moins bizarres, des cérémonies familiales plus ou moins archaïques : je parle des actes toujours répétés qui forment la trame élémentaire de la vie. Pour le paysan français, par exemple, tout tient dans la ferme et dans le bas de laine aux écus. Le paysan des Abruzzes ou des Pouilles fait dans l'année deux parts inégales : l'une pour les travaux qui gagnent le pain de chaque jour, l'autre pour les pèlerinages qui doivent gagner le ciel. Or, si nous accompagnons les travailleurs de l'Italie méridionale aux pâturages, aux champs, aux sanctuaires traditionnels, nous serons surpris de les trouver sans cesse par les sentiers et par les routes, comme des chemineaux. Ceux même qui ont un foyer semblent mener une vie de nomades.

Une moitié de l'ancien royaume de Naples, le versant de l'Adriatique, est encore sillonnée par les antiques *tratturi*, les larges traces battues par le passage des grands troupeaux. Ces bandes de terre stérile qui coupent champs et prairies sont indiquées sur les cartes de l'état-major par un pointillé spécial. Les *tratturi* sont les canaux par lesquels communiquent entre eux de vastes réservoirs d'animaux. En été, bergers et bestiaux errent sur les hauts plateaux de la Basilicate et des Abruzzes, à travers les steppes montueux des environs de Potenza ou les prairies immenses qui s'étendent au nord de Castel di Sangro et qu'on appelle *Piano di Cinque Miglia*. En hiver, bêtes et gens descendent vers la plaine pour occuper d'autres déserts, la vallée du Basento

et le *tavogliere* de la Pouille. Il y a vingt ans à peine, à la fin du printemps et à la fin de l'automne, les *tratturi*, semblables tout le reste de l'année à un lit de torrent desséché, se remplissaient d'un flot vivant qui roulait vers la mer ou qui refluait vers la montagne. C'était une armée d'animaux pareille à celles qu'entraînaient aux époques primitives les grands mouvemens de population. On peut encore se représenter la majesté patriarcale de ces vastes migrations, si l'on se trouve aux mois du passage sur une route qui continue le *tratturo*. Une nuit de novembre (les grandes marches des troupeaux se font la nuit), entre Venosa et Melfi, nous dûmes nous ranger pour laisser passer, avec un roulement de marée et un grand battement de cloches, un millier peut-être de bœufs blancs escortés par des cavaliers à silhouette barbare.

Le régime de la transhumance restera une nécessité imposée par le climat tant qu'il y aura des troupeaux dans l'Italie méridionale. Mais de nos jours l'élevage a cédé devant l'envahissement de la culture : la plaine de Foggia, autrefois domaine royal loué pour la saison aux maîtres des troupeaux, a été morcelée, vendue et labourée. L'élève du bétail fournissait au moyen âge le plus beau revenu du trésor royal, et un Frédéric II ou un Charles d'Anjou étaient les plus grands propriétaires de troupeaux de leur royaume. Aujourd'hui la source de richesse la plus ancienne et la plus constante peut-être que possédât l'Italie méridionale menace de tarir. Le vent d'agiotage venu de la nouvelle capitale, après avoir entraîné les princes romains à l'aventure fatale des grandes constructions demeurées vides, souffla jusqu'aux provinces du sud. Quelques fortunes rapides, favorisées par le jeu des événemens ou par les manœuvres de sociétés intéressées, firent tourner les têtes. Alors les cultivateurs de la Pouille se mirent à arracher leurs oliviers les plus vigoureux pour faire de la vigne, et des propriétaires de Basilicate, après avoir envoyé aux bouchers leurs bêtes à cornes, mirent la charrue dans les terres les plus ingrates, pour les contraindre à produire du blé. Quels seront dans l'avenir les résultats de ce coup de folie, dont l'impulsion est, je crois, partie de Rome et qui a compromis dans l'Italie méridionale la première tentative de transformation économique? Je ne sais, mais à coup sûr la conséquence immédiate en fut de restreindre brusquement le nombre des troupeaux et des bergers nomades. Dès maintenant le fameux *tavogliere*, qui pendant les

mois d'hiver était une pampa à perte de vue, grouillante de chevaux, de bœufs et de buffles, se trouve réduit à la lande de Manfredonia où paissent des troupeaux clairsemés, et les *tratturi* gardent seuls le souvenir des migrations séculaires jusqu'au moment où eux aussi disparaîtront sous les blés.

Mais la vie agricole qui, chaque jour, empiète sur la vie pastorale, semble comme celle-ci vouée à l'instabilité et au mouvement sans trêve. Si les migrations des troupeaux diminuent d'importance, celles des paysans se poursuivent comme autrefois. C'est toujours l'échange entre la montagne et la plaine, réglé par les saisons. La différence d'altitude et de température qui existe par exemple entre la côte de Pouille et les hauts villages des Abruzzes est telle que les montagnards peuvent abandonner leurs champs avant d'entreprendre leurs récoltes ou après avoir fini leurs semailles, et s'en aller travailler dans la plaine. La neige, pendant plusieurs mois, couvre les plateaux élevés et comble les vallées : pour ne pas rester inactif et emprisonné dans sa maison, le paysan va se mettre aux gages de propriétaires lointains. Pendant une partie de l'année on peut traverser certains villages des Abruzzes sans y rencontrer un homme. En février, ils travaillent tous dans la campagne romaine ou les terres pontines; en juillet, ils font la moisson dans les Pouilles. Le long de la route, ils dorment en travers des sentiers; puis, quand ils sont arrivés, ils se couchent pour la nuit dans le champ même ou tout autour de la ville voisine. Les matins et les soirs d'été, on voit ces montagnards assis par centaines dans les rues de Foggia, et c'est à peine si l'on peut passer au milieu de cette foule silencieuse qui a envahi les trottoirs, le seuil des portes, les tables des cafés. Puis quand la plaine est fauchée et les gerbes pliées, les gens des Abruzzes s'en retournent chez eux en chantant des chansons lugubres; et ce long voyage, et ce campement aux étoiles, et ce changement de climat et de ciel, recommencent à chaque retour de la même saison.

A côté des laboureurs et des moissonneurs errans, il y a sans doute dans la montagne et dans la plaine bien des paysans qui remuent toujours la même terre, et l'on pourrait croire qu'ils y sont plus fortement attachés. Mais ceux-là mêmes, s'ils n'ont pas à s'exiler pendant des mois entiers, sont obligés d'ordinaire de faire chaque jour un long chemin pour atteindre le sol qu'ils cultivent. En effet, hors de la Campanie et de la terre d'Otrante, on trouve seulement à l'état d'exception une *masseria*, c'est-à-dire une maison

d'habitation isolée au milieu des terrains de culture. L'insécurité d'un pays longtemps parcouru par les invasions contraignait autrefois les paysans à se réunir en agglomérations compactes, et la Basilicate ou la Pouille restent peuplées de gros villages clairsemés plutôt que de hameaux multipliés. Lorsque François Lenormant visita en 1882 Melfi et Potenza, il fut très étonné de voir ces villes, dont l'une est une préfecture et l'autre une sous-préfecture, entièrement habitées par des paysans; il a décrit d'une façon saisissante le retour de ces travailleurs qui revenaient vers la ville par troupes, et qui, de leur champ lointain, arrivaient à leur foyer après une marche longue et pénible. Mais, dans la montagne, il est naturel qu'il faille chercher le lopin de terre qui donnera son blé ou sa vigne bien loin de la vieille ville plantée sur la position la plus inaccessible et défendue par la muraille des rochers et le fossé des lits de torrent. Il sera bien plus frappant d'observer non point les régions montagneuses, mais les plaines fécondes de la Pouille.

Nous sommes à Andria, une ville de cinquante mille âmes. Tous ceux qui habitent ces petites caves où l'on descend en contre-bas des rues sont des travailleurs de la terre. Pas un café, pas une auberge ; le jour, personne dans les rues et sur les places que les enfans par centaines : hommes et femmes sont partis aux champs. Hors de la ville, jusqu'aux clochers lointains de Trani et de Corato, on n'aperçoit pas un village : rien que des oliviers et des vignes ; et ce sont les gens de la ville qui vont cultiver ces enclos, très loin des dernières habitations. Pour rentrer chez eux, quelques-uns ont à marcher deux ou trois heures, et leurs caravanes couvrent les chemins au coucher du soleil. Chaque soir ils se retirent dans la ville ouverte, parce que leurs ancêtres passaient la nuit dans l'enceinte élevée contre les pillards; aucun ne songera à se bâtir une masure dans la campagne, et leurs fils referont après eux le dur voyage quotidien.

Ainsi les paysans des grandes villes de Pouille, qui, pour un jour de travail, ont à faire plusieurs heures de chemin, aussi bien que les montagnards des Abruzzes, en route pendant des mois entiers, n'ont pas de racines vives qui les retiennent au sol, puisque la terre qu'ils ensemencent et la demeure où ils pullulent sont séparées par de longues distances.

Des montagnes à la mer, dans la vie des laboureurs comme dans celle des bergers, le voyage annuel ou quotidien est donc

une habitude séculaire et encore une nécessité actuelle : les sentiers éloignés des habitations sont matin et soir sillonnés de paysans, comme les *tratturi* étaient autrefois, à deux époques de l'année, couverts de troupeaux en marche. Mais, de plus, à certaines époques, c'est nuit et jour et par groupes compacts que les routes charrient des foules, attirées par quelque but invisible. Le but est un sanctuaire éloigné, et les voyageurs sont des pèlerins.

Pour comprendre les grands pèlerinages de l'Italie méridionale, il ne faut pas en juger d'après les nôtres. Certes, il y a de nos jours en France de grands élans de ferveur et d'imposantes processions de fidèles. Mais les plus vivaces des pèlerinages français sont suscités par des dévotions récentes et des miracles contemporains : les vieux sanctuaires, comme Saint-Michel au péril de la mer, sont même délaissés pour les églises neuves. D'autre part, les caravanes qui se forment pour la Salette ou pour Lourdes sont composées d'organisateurs et de zélateurs, ou de malades et de malheureux : le pèlerinage, pour les uns, est un effort vers la source des guérisons et des grâces ; pour les autres, il est une bonne action et une manifestation catholique, et certes, le spectacle est émouvant, de tant d'actes d'espérance, soutenus par des œuvres de charité qui sont des professions de foi... Enfin, le pèlerinage est une cérémonie solennelle et régulière, dirigée par les autorités ecclésiastiques et organisée par les bonnes volontés laïques : les pèlerins forment une armée qui a ses officiers et ses intendans, et le corps des brancardiers de Lourdes est un vrai service d'ambulance. Les pèlerinages français, revues des forces catholiques, apparaissent comme l'œuvre savante d'un parti renouvelé ; ils sont bien différens même des pieuses visites que quelques paysans français font encore à une chapelle grise tout embaumée de douces légendes, comme les Bretons vont chaque année saluer la bonne sainte Anne d'Auray et le grand saint Pol de Léon.

Si vous voulez vous faire une idée des pèlerinages que nous allons suivre, oubliez l'Immaculée de Lourdes, et n'allez pas à la Madone de Pompéi, qui en est une contrefaçon en style italien. Ne vous souvenez pas non plus du double pèlerinage de Monte-Vergine et de la Madonna dell'Arco, dont vous aurez vu le retour fameux dans un voyage ou dans un tableau : des cris, des chansons, des attelages fringans, des pompons, des grelots, des voitures emportées, pleines de joyeuses commères et de jeunes sacripans.

Cela, c'est la dévotion napolitaine, et rien ne ressemble moins au peuple insouciant et bruyant de la grande ville que les paysans austères des provinces. Quelques bandes d'hommes et de femmes viennent à Montevergine, des Abruzzes et de la Terre de Labour : ils montent pieds nus le sentier tout hérissé de cailloux aigus, qui serpente jusqu'en haut de la montagne sainte, et ils psalmodient des mélopées plaintives, qui répondent comme un chant de trépassés aux chansons enivrées d'amour que se lancent d'un rocher à l'autre les groupes joyeux venus de Naples.

Dans les Abruzzes, dans les Pouilles, dans la Basilicate, les travailleurs des champs vont seuls vers les grands sanctuaires, et les petites gens des villes, boutiquiers ou employés, ne se soucient pas de les suivre. Le pèlerinage est ici chose populaire et traditionnelle, — le contraire, on le voit, du moderne pèlerinage français. — D'abord il n'est question ni d'organisation, ni d'état-major : si les chemins de fer affichent des réductions de prix, c'est la civilisation nouvelle qui adopte la vieille habitude et qui s'offre à en faciliter l'accomplissement sans prétendre à la réglementer. Le clergé même ne prend aucune part aux préparatifs de l'expédition : son rôle se borne à célébrer les offices devant la foule qui est accourue. Détail très remarquable : ce n'est pas le curé qui, sur la route, marche en tête de ses ouailles, c'est un ancien du pays qui sert de guide et de chef. Le village va visiter les saints sans être accompagné du prêtre. En effet, le pèlerinage n'est pas pour le paysan un devoir extraordinaire de piété, mais un acte périodique de la vie, devenu aussi nécessaire que le labeur de chaque jour. Il y a temps pour le pieux voyage comme pour tel détail des travaux rustiques, et le moment où la tradition a placé le départ vers les sanctuaires les plus vénérés est dicté par les mêmes conditions de climat qui régissent les migrations des bergers et des moissonneurs : le paysan quitte les champs pour parcourir les églises à l'époque de l'année où la terre laissée à elle-même peut continuer son travail sourd sans l'aide de l'homme. De même que les mois d'été sont les mois des récoltes, le mois de mai est celui des pèlerinages. Les groupes qui passent en chantant sur les routes ne sont pas composés seulement d'éclopés et de malingreux : les familles partent tout entières, depuis l'aïeul jusqu'aux petits enfans, non point pour demander telle grâce ou pour conjurer tel mal, mais pour avoir leur part des bénédictions nécessaires à tous ; les hommes les plus robustes sont de la bande, et

ceux de la montagne font, pour venir prier dans les églises de la côte, le même chemin qu'ils referont deux mois plus tard, pour aller moissonner dans la plaine. Parmi les lieux saints vers lesquels se dirigent les foules des paysans, il n'en est pas un dont la vogue soit récente. Tous ont été vénérés depuis des centaines d'années. C'est à la fin du XI[e] siècle que le corps de saint Nicolas fut apporté en Pouille par les marins de Bari, et mille ans avant que l'archange saint Michel ne fût invoqué à la fois par les armées ennemies des Byzantins et des Lombards, la grotte du Gargano recélait un oracle de Calchas.

L'itinéraire du grand pèlerinage de mai est ainsi fixé pour les troupes les plus nombreuses, celles qui descendent de la Molise et des Abruzzes: d'abord les sanctuaires du Gargano, c'est-à-dire, outre la célèbre basilique de Monte-Sant' Angelo, l'antique ermitage de Pulsano, sur la crête du promontoire, face aux lagunes de Salpi, et le couvent de San-Matteo, près du bourg de San-Marco-in-Lamis; dans la plaine de Capitanate, l'Incoronata, près de Corvaro, une chapelle dans un bouquet d'arbres, où l'on vénère une icône cent fois repeinte qui fut découverte par un chasseur sur un chêne de la forêt immense qui s'étendait autrefois tout autour de Foggia; puis les pèlerins reviennent à la côte et la suivent jusqu'à Bari. Pour parcourir une route aussi longue, il en est peu qui profitent du chemin de fer. Chaque village s'embarque sur deux ou trois carrioles, celles qui servent aux champs. On les couvre d'une bâche tendue sur des pieux, on y fixe en travers de longues planches, qui dépassent de chaque côté les flancs de la voiture primitive; les femmes et les enfans s'empilent dans l'intérieur; les hommes s'accrochent comme ils peuvent aux pièces de bois qui font saillie; quelques hardes et quelques provisions se balancent au-dessus des têtes, et un malheureux cheval traîne au petit pas la roulotte improvisée. Beaucoup d'autres paysans suivent à pied; tous, portant la traditionnelle gourde de fer-blanc en sautoir, s'appuient sur un bâton très haut et très mince, orné d'un rameau de pin. Tout le jour et tout le soir, ils vont devant eux, en chantant presque sans trêve un cantique interminable, et à la nuit noire, ils s'étendent au bord des routes pour dormir quelques heures.

Les voici arrivés à travers la vallée qui se creuse au milieu du Gargano, jusqu'au pied de Monte-Sant' Angelo. Le village dispersé sur le chemin se reforme et monte en rangs serrés à

l'assaut de la vieille ville toute noire et hérissée de tours; les hauts bâtons blancs se balancent comme des piques au-dessus des têtes nues, et devant le bataillon un vieillard porte, en guise de bannière, un lourd crucifix de bois. La troupe débouche au pied du château démantelé qui a été bâti par les rois d'Aragon, et arrive en quelques pas devant le campanile élevé par Charles d'Anjou; puis la foule s'engage dans l'étroit boyau qui mène à la caverne. Ils descendent deux cents degrés dans la pénombre humide; puis un moment encore ils retrouvent la lumière, au fond d'une petite cour serrée entre des parois très hautes, qui sont pleines de tombeaux. Une porte de bronze verdi, rayée de nielles d'argent, précieux ouvrage d'art envoyé de Byzance il y a neuf siècles, est ouverte sur l'ombre constellée de cierges. En entrant, les yeux fixés sur la profondeur mystérieuse, chacun fait tinter de la main sur l'un des battans trois anneaux polis suspendus à des mâchoires de monstres, et le roulement des pas est dominé par le cliquetis argentin du métal vénérable.

Quand les pèlerins des Abruzzes ont accompli leurs dévotions à saint Michel, ils descendent vers la lande marécageuse hérissée de roseaux et de figuiers d'Inde, et déserte depuis que les troupeaux viennent de la quitter. On dit une prière, au passage, dans l'église ruinée par les siècles et dorée par les étés qui seule garde le nom de l'antique Siponto, ou dans la chapelle de San-Leonardo, qui fut bâtie par les Teutoniques, et où des prisonniers et des brigands délivrés ont suspendu en ex-voto des chaînes qui s'y rouillent encore. Après le détour de l'Incoronata, toutes les troupes s'engagent sur la grand'route le long de l'Adriatique. Je me souviens d'un soir de mai, où, avec un ami, je me trouvais à Trani : nous regardions la silhouette que faisait sur le ciel assombri la grande cathédrale dont le campanile s'élève comme un phare, et dont la mer vient battre le parvis. Un chant monotone qui approchait sur la route annonça l'arrivée d'une troupe de pèlerins. En deux files ils apparurent devant l'église et en montèrent les degrés : la grande porte de bronze, signée par le fondeur Barisanus de Trani, était ouverte pour le mois de Marie. Les pèlerins tombèrent à genoux sur le seuil et ils se traînèrent lentement ainsi jusqu'à l'autel. Puis ils se relevèrent et sortirent d'un pas lourd. Quelques enfans de la ville les attendaient à la porte et venaient à eux en leur tendant la main, comme pour demander l'aumône à ces pauvres. Ceux-ci prirent dans leurs

poches des cailloux qu'ils avaient ramassés sur la route et qu'ils avaient bénis en les portant sur eux; ils les donnèrent aux enfans, et ils s'éloignèrent dans l'ombre en reprenant leur chant toujours le même.

Le 8 mai est la fête de saint Michel du Gargano et celle aussi de saint Nicolas de Bari. Il faut donc choisir, et l'on ne peut voir qu'un seul des deux sanctuaires dans la pompe des processions et des luminaires. La foule la plus compacte se porte vers Bari. La ville nouvelle, avec ses boulevards bordés de hautes maisons et ses boutiques miroitantes de faux luxe allemand, reste froide jusqu'au matin de la fête officielle; mais dès les premiers jours de mai, la vieille ville, qui enserre de ses ruelles tortueuses la spacieuse enceinte de la basilique fortifiée par les rois angevins, bouillonne et déborde. Les nomades ont envahi l'église; ils se sont établis dans les bas-côtés et les chapelles; ils y campent, y dorment, y mangent. D'autres arrivent sans cesse, au milieu d'une clameur stridente et d'une puanteur suffocante. L'entrée de chaque bande est marquée par des scènes d'une sauvagerie incroyable; la présence du but longtemps désiré exalte la dévotion de ces barbares jusqu'au martyre, et chacun veut se préparer à la vision de l'idole par un supplice repoussant. Non contens de se traîner sur leurs genoux déchiquetés, ils se font tirer par les bras comme des cadavres, la face contre terre, la langue dans la boue du pavé, où ils laissent une trace tout engluée de sang. Ils descendent ainsi jusqu'au sol de la crypte, la tête battant les marches, et quand ils se relèvent en titubant, ils voient au-dessus de la foule sombre, entre les piliers noircis, la voûte revêtue d'argent, toute ruisselante de lumières, et le massif autel d'argent, où le corps de saint Nicolas distille dans l'ombre une manne miraculeuse. Cet autel, vénéré par les Slaves comme par les Latins, a reçu l'abjuration de la princesse qui sera un jour la reine d'Italie, et devant cette relique est venu prier, lors d'un pèlerinage qu'il fit à Bari en 1892, le tsarewitch qui est aujourd'hui l'empereur Nicolas II.

Le soir du 7 mai, la statue de l'évêque de Myre, vêtue de tous les ornemens pontificaux, est portée aux flambeaux vers le reposoir élevé sur la place du Lion, une vaste esplanade où les Vénitiens ont dressé, au XVe siècle, un lion de pierre comme symbole de leur domination. La statue passe la nuit sur l'autel illuminé, et tout autour, couvrant la place, l'armée des pèlerins veille en chantant. Ils sont assis sur la terre par familles, par villages, par

provinces. Un ancien dans chaque groupe attaque les couplets de la cantilène, et ses compagnons, de toutes leurs forces, scandent le refrain :

Evviva, San Nicola! San Nicola, evviva!

Puis le fil de la chanson passe au groupe voisin, sans jamais se rompre jusqu'à l'aube.

La ville est réveillée par une canonnade enragée, et de très bonne heure on commence les préparatifs de la fête, qui est une représentation de l'arrivée des saintes reliques apportées en 1084 par un vaisseau de Bari qui revenait d'Orient. Une procession solennelle accompagne la statue de la place du Lion jusqu'au môle du vieux port; on y voit toutes les autorités en grand costume, depuis le préfet jusqu'au grand prieur de Saint-Nicolas qui représente le roi, seul maître de la basilique palatine, et qui porte la crosse et la mitre, en rival de l'archevêque, représentant du pape. Les pèlerins suivent en files interminables, le cierge à la main; avec leur vêtement rude et leur mine farouche, ils ont l'air de brigands qui marcheraient à un autodafé, entre les pompons des gardes municipaux et les plumets des carabiniers. Le cortège arrive à la mer, et la foule se masse le long des berges, tandis que les fanfares font rage, et que les batteries de bombes crépitent avec fracas. A travers la fumée qui roule, on aperçoit les antennes pavoisées de deux belles tartanes accouplées, qui portent à l'avant un reposoir couvert de lumières où le clergé va déposer la statue. Les tartanes s'ébranlent, entraînées par un remorqueur chargé de musiciens et escortées par toute une flottille d'embarcations. Elles voguent ainsi jusqu'à une anse de sable située à une lieue de la ville neuve, et elles jettent l'ancre à cent mètres de la rive. Tout le monde revient, laissant en mer la statue sur la nef symbolique; puis, vers minuit, le remorqueur va reprendre les tartanes, suivi des barques illuminées, et le saint revient triomphalement vers sa ville, salué par les cuivres, les pétards et les fusées.

La fête est terminée, mais le pèlerinage continue bien des jours encore. Les bandes qui sont restées sur le Gargano pour la Saint-Michel et les retardataires par centaines affluent toujours vers la crypte de Bari. Il faut que chaque famille emporte sa bouteille pleine de l'eau mystérieuse qui suinte des ossemens de saint Nicolas, comme d'une source intarissable. Puis les pèlerins des Abruzzes reprennent le chemin de leur village lointain, que plu-

sieurs ne retrouveront qu'après un mois de vie errante. Quant aux paysans de Basilicate, ils assistent d'ordinaire à la fête de saint Nicolas, avant de s'engager sur la route de Gargano; mais avant tout ils ont pris soin, le premier dimanche de mai, de visiter le sanctuaire le plus célèbre de leur province, Santa-Maria di Pierno. C'était une abbaye élevée au XIIe siècle, près d'Atella, par saint Guillaume de Verceil, le fondateur de Monte-Vergine; c'est aujourd'hui une chapelle ancienne et misérable, au sommet d'une colline, dans un grand bois de châtaigniers. Devant la porte, les hommes du voisinage, qui comme tant d'autres sont partis vers les Amériques et qui en ont rapporté un petit pécule, ont élevé un clocher de brique à demi recouvert de plaques de marbre : chacune représente un don de cent francs et porte le nom d'un « Américain ». Le pèlerinage de Pierno attire trois fois dans l'année un grand concours de peuple, et l'on y vient même de la *Puglia piana;* mais il y a dans les Abruzzes d'autres sanctuaires aussi fréquentés, comme celui de Casalbordino, dont Gabriel d'Annunzio a décrit si fortement dans *le Triomphe de la Mort* les pèlerins sauvages. Si je me souviens avec prédilection de la petite église perdue au fond de la Basilicate, ce n'est pas seulement parce qu'elle est placée au centre le plus inaccessible de l'ancien royaume de Naples, dans l'ancienne citadelle des brigands, dont le mont Vulture était comme le donjon : c'est parce que le pèlerinage de Pierno a eu la fortune de trouver un poète.

Sans doute, quand un vieillard de Rionero in Vulture faisait imprimer en 1891 la cantilène qu'il avait mis trente ans à composer, il ne pensait guère que sa feuille volante, achetée un sou par quelque jeune pèlerin qui sait épeler, serait précieusement gardée par un « professeur » de la ville. Et pourtant cette prière est une chose très rare, un document populaire qui n'a pas été traduit par un lettré. Le vieil aède nous a dit son nom :

C'est Tirico di Gerardo Raffaele
Qui a été dévot à dire l'oraison...
... Il ne savait pas écrire, le bon Raffaele.
Le Seigneur lui a donné le sentiment;
Il a prié le soleil, la lune et les étoiles,
Pour composer l'histoire de la petite Vierge.

Je me suis adressé (dit-il) à bien des gens.
Personne n'a voulu écrire cette poésie,
Mais enfin j'ai trouvé un jeune homme capable,
Le fils de Vito, Rocco di Pace.

Alors ils remercient tous deux la Madone et ils signent ensemble :

Raffaele Tirico et Rocco di Pace.

Le vieillard a mis dans ces quatre-vingt-trois couplets de quatre vers tout son cœur, toutes ses rancunes, toutes ses ignorances. On y découvre des aveux et des reproches que j'aurai bientôt à relever; mais surtout on se sent transporté dans un monde très ancien, parmi ces prières naïves et farouches, ces descriptions inutiles, ces énumérations homériques, ces hérésies merveilleuses. Il faudrait tout lire dans le dialecte archaïque et sonore, et je détache seulement quelques quatrains, qui en diront plus que je ne saurais dire sur la conscience primitive des paysans pèlerins :

Je t'adore et te prie, sainte Vierge Marie,
Tu as pris le nom de Madone de Pierno.
On vient te visiter de toutes les provinces,
Et chacun prend son « tratturo »...

... Madone de la mi-août, quand il grêle,
Au-dessus de nous étends les deux mains.
Évite-nous les coups et de mourir tués,
D'être faux témoins et mauvais chrétiens...

... Source pleine de grâce pour tout le voisinage,
Toutes par toi sont répandues sur nous :
Tu es dans une église entourée de trois anges,
Saint Guillaume, saint Michel et saint Donato,

Trois saints on dit qu'il est de par le monde,
Et nul ne sait quelle est la vérité :
Le premier est le saint Archange de la Pouille,
Puis Marie de Pierno, enfin la Trinité...

III

L'œuvre de civilisation que le gouvernement italien poursuit dans les provinces méridionales a été commencée, après la conquête du royaume de Naples, par la chasse aux brigands. Elle a pu être développée quand la prise des États pontificaux eut enlevé aux malandrins leur dernier asile. En même temps, Rome devenait la capitale commune de l'Italie du Nord et de l'Italie du Sud. Or, l'unité italienne, solennellement affirmée en 1870, ne pouvait être une réalité qu'au jour où la moitié méridionale de la pénin-

sule, en retard de plus d'un siècle sur la Toscane ou la Lombardie, deviendrait enfin praticable et habitable. Tout était à faire : c'est justice de proclamer que beaucoup est déjà fait.

En 1860, Naples, capitale du royaume, était bien reliée aux chefs-lieux des provinces par des routes royales ; mais dès que l'on voulait s'écarter des centres, il fallait se confier aux sentiers frayés par les sandales des paysans ou aux *tratturi* tracés par les sabots des bestiaux. Le premier soin des nouveaux maîtres de l'Italie méridionale fut d'ouvrir en tous sens des voies carrossables, sans souci des obstacles naturels. Chaque année, l'État impose aux provinces et aux communes d'en construire de nouvelles ; et j'ai eu la surprise, en prenant pour guide en ces dernières années la carte publiée par l'état-major en 1889, de rencontrer des routes excellentes, là où la feuille m'indiquait un chemin muletier. Si vous demandez votre route à un paysan, presque chaque fois il vous en indiquera deux : la *via vecchia*, la plus courte pour lui ; la *via nuova*, la meilleure pour vous.

On a le droit d'être surpris le jour où l'on apprend que le premier chemin de fer construit en Italie fut commencé, dès 1837, sur l'ordre d'un Bourbon de Naples, et que l'une des premières stations où s'arrêta une locomotive fut Pompéi. Mais, après le roi qui, par fantaisie, inaugura la ligne de Naples à Castellamare et à Nocera dei Pagani, ses successeurs, par incurie, se bornèrent à laisser établir dans la suite une voie nouvelle entre Naples et Capoue. On sait qu'aujourd'hui les deux compagnies principales qui exploitent les chemins de fer italiens, le réseau de l'Adriatique et le réseau de la Méditerranée, ont poussé leurs lignes le long des côtes jusqu'à Gallipoli et jusqu'à Reggio ; une voie suit la mer Ionienne de Tarente au détroit de Messine, et on lit sur les deux gares les plus importantes de ce long parcours les noms de Métaponte et de Sybaris. Des lignes transversales coupent les Abruzzes et la Basilicate. On travaille à une voie qui monte par des pentes rapides jusqu'à plus de mille mètres d'altitude et qui bientôt rejoindra directement Sulmona à Naples, par-dessus les montagnes. Enfin, dans le courant du mois passé, le 18 septembre 1897, on vient d'inaugurer le tronçon qui unit Melfi à Potenza, en coupant la région du Vulture, le pays redoutable qui servait autrefois de quartier général au fameux bandit Donato Crocco, et que la diligence traversait, il y a peu d'années, avec une escorte de carabiniers. Si, pour appuyer ces notes, on

voulait des chiffres, l'Italie méridionale qui, en 1860, comptait à peine 100 kilomètres de voies ferrées, en possède maintenant plus de 3 700, qui représentent une dépense d'un milliard et demi.

La multiplication des routes et des chemins de fer a devancé l'assainissement et l'embellissement des villes. Cependant, partout où il s'est établi une administration et une garnison, c'est-à-dire partout où des Italiens du Nord ont été obligés de vivre parmi les Italiens du Sud, les progrès sont rapides. Je ne parlerai pas ici de la transformation magique de Naples, qui a suivi de près la modernisation de Rome : ceux qui ont vu la ville avant le choléra de 1884 ne la reconnaissent plus. Dans les provinces il n'est pas de chef-lieu qui n'ait au moins son corso, son palais municipal bâti de neuf, son jardin public, souvent délicieux. Chaque année remplace quelques masures enfumées par des maisons coquettes à volets verts ou rouges. Si l'on veut accepter une fois encore mon témoignage, je dirai qu'en quatre années, j'ai pu suivre le développement très sensible de villes comme Aquila, Foggia ou Cosenza. Les municipalités ne se contentent pas d'embellissemens en façade ; partout on se préoccupe des deux questions vitales, la canalisation des égouts et l'adduction de l'eau potable. Naples, on le sait, est devenue une ville nouvelle, du jour où les eaux pures du Serino y ont afflué. En ce moment on a mis à l'étude le projet d'un aqueduc gigantesque qui capterait en pleine montagne, non loin d'Avellino, toute une rivière, le Sele, qui l'entraînerait par un tunnel de plusieurs kilomètres jusqu'à la vallée de l'Ofanto, et qui la répandrait de là dans les trois Pouilles, de Foggia jusqu'à Lecce. Si l'on trouvait jamais les millions nécessaires, l'Italie moderne aurait réalisé un ouvrage d'utilité publique qui l'emporterait peut-être sur tous ceux des Romains.

Il faut dès maintenant reconnaître la grandeur de l'effort tenté et la somme des améliorations réalisées. Après avoir enlevé le royaume de Naples aux Bourbons, et après l'avoir disputé pied à pied aux brigands, il a fallu le conquérir au progrès, et faire entrer dans l'harmonie d'une nation moderne un pays qui semblait continuer au delà de l'Adriatique les régions à demi sauvages de l'Albanie et de l'Épire. La maison de Savoie a repris énergiquement et mené courageusement l'œuvre que le gouvernement de Murat avait eu à peine le temps d'ébaucher. Lance qui voudra aux souverains et aux ministres italiens les accusations trop justifiées de gaspillage et de « mégalomanie » ; si, malgré

de folles prétentions, l'empire d'Éthiopie a commencé de se civiliser sans l'Italie et contre elle, si l'entreprise prématurée d'une expédition lointaine n'a abouti qu'à un désastre, *l'Italia Una* tient sa colonie et sa conquête, qui est l'Italie méridionale.

Mais, je dois le dire aussi, les routes et les chemins de fer tracent au milieu du vieux royaume des Bourbons un réseau qui laisse des vides, et une ville comme Cosenza n'est que le poste avancé de la civilisation sur une terre encore sauvage. Si les citadins commencent à se transformer, les campagnes n'ont pas changé. Nous avons vu et nous avons suivi les paysans de l'Italie méridionale : ils sont restés ce qu'ils étaient en 1860, ce qu'ils étaient un siècle auparavant : des primitifs et des demi-nomades. Quand le petit fonctionnaire italien parle des bons montagnards qui descendent au marché de sa ville, c'est pour s'apitoyer sur leur misère et pour s'indigner de leur barbarie, en les écrasant sous les mots retentissans de *civiltà* et d'*umanità*. Les travailleurs des champs restent indifférens aux routes neuves, plus longues pour eux que leurs sentiers, et, s'ils prennent le chemin de fer, à un sou le kilomètre, c'est pour quelque voyage extraordinaire. Bien plus, on les sent hostiles à tout ce progrès dont ils ne profitent pas, mais qu'on leur fait payer comme aux autres. Certes, l'Italie a dépensé l'argent des Italiens non seulement, comme on le dit toujours, pour soutenir son rang de nation jeune et ambitieuse, mais aussi pour mener à bien des travaux nécessaires et féconds. Il n'en est pas moins vrai que les provinces et les communes de l'Italie méridionale ont dû payer très cher la civilisation qui leur était imposée. Par contre-coup, propriétaires et colons plient sous les impôts : que de fois je les ai entendus maudire les « taxes » et jusqu'au progrès dont ils souffrent ! La terre ne suffit plus à payer l'État, et derrière le collecteur vient l'usurier, qui prête à un taux monstrueux et qui toujours sait se faire payer : on cite tout bas des hommes influens et respectés, qui ont ainsi grossi leur fortune et qui, avec les sous des misérables, ont fait des louis d'or, des *marenghi*, entassés dans des tonneaux bien clos au fond de leur maison sordide.

La civilisation ne coûte pas seulement : elle pèse. Les plus vieux parmi les paysans de l'Italie méridionale ont gardé le souvenir d'un régime implacable aux hommes de pensée, débonnaire au peuple obscur. La royauté des Bourbons, tyrannie à Naples, était dans les provinces une anarchie. Pas de police, peu de jus-

tice, la conscription réduite à quelques mauvais numéros. Et déjà le service militaire semblait insupportable à ces travailleurs vagabonds, toujours libres sur les chemins, et qui ne savaient obéir qu'à la tradition des ancêtres. C'est parmi les réfractaires que se recrutaient les brigands. Je voyageais par un train du soir entre Rome et Naples, quelques jours après le mariage du prince héréditaire. A Ceccano un homme de mauvaise mine, qui portait deux gourdes énormes, vint s'asseoir dans notre compartiment et y resta muet au milieu des conversations qui se poursuivaient. Un bon prêtre, avec l'indiscrétion des méridionaux, demanda au voyageur solitaire d'où il venait. Celui-ci tressaillit, hésita une minute, puis il répondit textuellement cette phrase mystérieuse : « Je suis né d'hier. » Devinant quelque drame, nous le pressâmes tous de questions et il finit par nous raconter son histoire. Nous avions pour compagnon l'un des plus fameux brigands de la Basilicate, Pietro Somma d'Avigliano. Réfugié comme tant d'autres sur les terres du pape, il avait été reconnu et livré dès 1870, jugé à Potenza pour dix-neuf chefs d'accusation, et condamné aux galères à perpétuité. Après vingt-cinq ans de bagne passés en Sardaigne, il venait d'être gracié à l'occasion du mariage royal, et il revenait à son village de la montagne, où personne ne devait plus le reconnaître. J'eus la curiosité de savoir comment et pourquoi il s'était fait brigand ; il me répondit très simplement : « J'étais tombé à la conscription ; alors j'ai fait comme les camarades : j'ai pris la campagne et j'ai rejoint Crocco. »

Aux fils de ces hommes, l'Italie a imposé le service obligatoire pour tous et elle les a livrés par bataillons entiers à l'Afrique insatiable. Les paysans donnent tous leur liberté et beaucoup ont donné leur vie pour des mots qui ne peuvent se traduire dans leur humble dialecte, et qu'ils ne savent pas lire sur les inscriptions éloquentes qui commémorent aux murs des municipes les Mille de Marsala et les Cinq cents de Dogali.

Peut-on dire que ces hommes aient gagné à la victoire du Vulturne et à la prise de Gaëte? Sans être devenus plus savans ni plus industrieux, ils sont plus pauvres et moins libres; à leurs maux séculaires, la *malaria* et les *latifundia*, en est venu s'ajouter un nouveau : la civilisation. Aussi trouve-t-on souvent des paysans qui parlent avec amertume du bonheur que donnait le gouvernement passé, *governo cessato*, et qui regrettent franchement

le règne des Bourbons et le temps des brigands. Un bon propriétaire de Mattinata sur le Gargano me le disait tout naïvement : du moins, avant 1860, on pouvait encore mettre de côté pour ses enfans quelques écus à l'effigie du roi, les *francesconi*. Demandez maintenant à notre poète de Rionero, au vieux Raffaele Tirico, ce qu'il pense des jours présens :

> Aujourd'hui il n'y a plus de bien
> Ni pour le Pape, ni pour la Sainte Couronne!

et il acclame le souvenir du bandit qu'autrefois il a vu passer victorieux au travers de son village :

> Vive à jamais le général Crocco!
> Il estimait les pauvres diables;
> Jamais il ne demandait qu'aux riches,
> Et il empochait les millions!

Cela a été imprimé il y a six ans. De telles récriminations pourraient faire craindre des revendications. Mais les paysans de l'Italie méridionale souffriront sans se révolter. Ils parlent des Bourbons simplement comme parlent du passé les malheureux qui ne savent pas travailler à l'avenir. Mais ils ne connaissaient pas le « roi légitime » qui maintenant est mort ; et ils ignorent qu'il ait un héritier sur la terre étrangère. Les rares partisans de la dynastie tombée se trouveraient, non pas dans le peuple des campagnes, mais parmi quelques familles de l'aristocratie napolitaine, qui se réunissent chaque année dans une église de la via Toledo pour assister à un service funèbre, et qui reçoivent, sans le lire, un journal bizarre, qui, pour défendre le droit divin, se donne le titre de « Vrai Guelfe » : *Il vero Guelfo*. Quant au brigandage considéré comme une profession dangereuse et honorable, la tradition en est à jamais perdue. On n'entend même plus parler en Basilicate ou en Calabre de bandes armées comme celles qui attaquent les fermes isolées en Sicile ou en Sardaigne. Ceux que l'on désigne comme des brigands, par exemple les frères Frattarolo qui, l'année dernière, tenaient en échec dans les forêts du Gargano une armée de bersagliers et de carabiniers, ceux-là sont des contumaces, des *latitanti*, qui font le coup de feu pour ne pas être pris, mais qui n'attaqueront jamais un passant inoffensif. Leur rébellion contre la force organisée est un effet de l'amour de la liberté, si ardent chez ces nomades, et qui

autrefois les entraînait dans la vie hors la loi pour éviter quelques années de caserne : aujourd'hui encore, pour échapper à quelques mois de prison, un paysan prendra le maquis avec une arme et risquera les galères.

Mais le gouvernement italien n'a rien à redouter d'une insurrection et rien non plus d'une révolution sociale. Les fameux *fasci* de Sicile ont été brisés par l'énergie d'un seul ministre, et le mouvement qui, en 1893, agitait les Pouilles, s'est arrêté de lui-même, après avoir coûté la vie à un employé du fisc. Il n'y a pas d'homme d'intelligence assez puissante et assez primitive à la fois pour remuer ces masses, et l'on hausse les épaules quand on parcourt le journal de Pouille qui prétendait parler au nom des travailleurs de la terre, superstitieux et illettrés, en prenant pour titre : « la Foi Nouvelle », *la Fede Nuova*, et en traduisant des pages de Karl Marx.

Non, les paysans ne se soulèveront pas : quand la vie leur devient trop difficile, ils ont un moyen de salut qui leur laisse au moins une espérance : ils s'expatrient. Pour avoir la pensée d'émigrer, ils n'ont pas besoin d'être attirés par les agences : ils n'ont qu'à imiter l'exemple de tant de communautés et d'individus qui sont venus autrefois s'établir sur leur sol, Grecs, Albanais, Normands. Laboureurs et pèlerins, ils n'ont qu'à continuer le voyage qu'ils font chaque jour ou chaque année, et qu'à prolonger la route accoutumée jusqu'à ce qu'elle les conduise à la mer. J'en ai vu partir bien des bandes. Ils quittaient presque sans chagrin le village dont ils s'étaient éloignés déjà pour travailler et pour prier, et c'est à peine s'ils retournaient les yeux vers la terre inhospitalière dont il leur avait fallu chercher si loin des lambeaux à labourer. L'habitude de la migration est devenue pour eux une leçon d'émigration; les pèlerinages ont préparé les exodes; et le clocher des « Américains », quand le paysan de Basilicate monte aux fêtes de la Vierge la colline de Pierno, parle en même temps à son âme obscure de Paradis et d'Eldorado.

ÉMILE BERTAUX.

LA QUESTION DE LA POPULATION

ET

LA CIVILISATION DÉMOCRATIQUE

Jamais on n'aura tant écrit sur le grave problème — le plus important pour l'humanité en général et pour chaque nation en particulier — de l'accroissement ou de la décroissance de la dépopulation, que depuis quelques années et surtout depuis quelques mois. Outre le grand ouvrage de M. Levasseur, l'étude la plus étendue et la plus détaillée qui ait paru sur ce sujet depuis le célèbre livre de Malthus, c'est-à-dire depuis cent ans, nous avons sous les yeux divers travaux français ou étrangers, les uns développés, les autres succincts, où la question de la population est étudiée avec une sorte de passion. Nommons : *La Population et le Système social*, par M. Fr.-S. Nitti, professeur à l'Université de Naples, écrivain fort érudit, habile, systématique, non dépourvu de partialité envers les doctrines ou les hommes et qui représente les économistes socialisans; *La Viriculture*, de M. G. de Molinari, le très ingénieux et subtil économiste que l'on connaît, qui se complaît dans l'idée que l'économie politique pure suffit à tout, qu'elle domine à elle seule le monde, qu'elle n'a besoin d'aucun auxiliaire, que toutes les autres sciences morales sont dans sa dépendance et que la loi de l'offre et de la demande, si on la laisse opérer librement, comporte des solutions infaillibles et promptes pour toutes les difficultés sociales. Ces deux ouvrages sont étendus, le premier surtout; il vient d'être traduit en français sous la direction de M. René Worms, secrétaire général de l'Institut international de sociologie.

A ces deux volumes écrits sous des inspirations très diffé-

rentes, on peut en joindre un troisième qui ne traite la question de la population qu'accessoirement, mais qui est plein de verve et de profondeur : *L'Avenir de la race blanche, critique du socialisme contemporain*, par M. J. Novicow. L'auteur, dont la tendance générale est assez analogue à celle de M. de Molinari, dissipe avec beaucoup de force les terreurs qu'entretiennent quelques littérateurs sur la prochaine dévolution aux jaunes ou aux noirs de l'hégémonie civilisatrice qui jusqu'ici a appartenu aux blancs; il y fait une saisissante réfutation de l'excès des craintes de certains publicistes à ce sujet. On peut seulement se demander si sa foi illimitée dans le progrès de l'humanité ne l'entraîne pas à quelques exagérations; car, en admettant que le génie humain, dans son ensemble, ne cesse de monter vers la lumière et le bien-être, il n'en résulterait pas nécessairement que telle nation particulière ou tel groupe de nations ne pût subir une déchéance absolue ou relative.

Parmi les travaux récens de moindre envergure, mais offrant aussi de l'intérêt, soit par les conclusions, soit par la situation de leurs auteurs, on peut citer : *L'Accroissement de la population et ses effets dans l'avenir*, par le général Brialmont, l'ingénieur militaire belge bien connu, qui, dans un discours prononcé à la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, au mois de décembre dernier, prévoit l'encombrement prochain du globe dans deux ou trois siècles et s'en alarme. *La Fin de l'humanité*, de M. le marquis de Nadaillac, est une réponse pleine d'optimisme au général Brialmont; l'auteur, tout en gémissant sur le ralentissement de la population en France qu'il considère comme un phénomène exceptionnel, tout en supputant que la Russie à elle seule aura 800 millions d'âmes dans un siècle, se montre sans inquiétude sur la destinée, dans quelque nombre de siècles que ce soit, des peuples qui auront obéi au précepte : « Croissez et multipliez. » Il serait injuste de ne pas mentionner également les nombreux articles et mémoires de M. Bertillon où le savant statisticien, avec quelque manque de philosophie, selon nous, croit que le cas de la France, à savoir un état de population stationnaire, sinon légèrement décroissante, est et sera perpétuellement unique dans l'humanité. S'il nous était permis de faire allusion à nos propres recherches, nous dirions que depuis bien des années le phénomène du mouvement de la population, de son très grand essor à la fin du siècle dernier et dans les trois premiers quarts

du siècle présent chez les peuples occidentaux, de son ralentissement, au contraire, très accentué dans les dernières décades, a fait l'objet de nos observations prolongées ; que nous croyons avoir trouvé, sinon une loi, du moins une théorie qui permet de se rendre compte non seulement des faits présens, mais de la direction des faits prochains. La prévision est possible en matière sociale, à la condition que l'on n'embrasse qu'un champ limité, la vie de deux ou trois générations, par exemple, sans prétendre deviner ce qui se passera dans mille ou cinq cents ans.

Les influences auxquelles obéit actuellement et auxquelles obéira longtemps encore, suivant toutes les présomptions rationnelles, le mouvement de la population chez les peuples civilisés, voilà ce que nous allons examiner dans cette étude.

I

La plupart des hommes ont l'esprit tellement imprégné de l'impression des faits contemporains ou du moins des faits récens, qu'ils les considèrent comme représentant le cours normal et perpétuel des choses. Ainsi, de ce que la population a énormément augmenté depuis un siècle ou cinq quarts de siècle dans l'Europe occidentale, on en tire la conclusion qu'il est normal qu'elle augmente de ce train et qu'un ralentissement ou un arrêt de cet accroissement est en quelque sorte une infraction à l'ordre naturel des sociétés. Cependant, si l'on veut bien réfléchir et comparer, on verra que la très grande augmentation de la population des nations européennes est un phénomène propre à la fin du XVIIIe siècle et au siècle présent. Les âges immédiatement antérieurs n'ont rien vu de pareil.

On estime que vers la fin du XVIe siècle, l'Angleterre comptait un peu moins de 5 millions d'habitans, qu'elle en avait 6 millions à la fin du XVIIe siècle, ayant gagné seulement 1 million ou 16 à 17 pour 100 en cent ans. Le XVIIIe siècle, au contraire, dont la deuxième moitié coïncide avec l'ouverture de l'ère des grandes inventions et la constitution de la grande industrie, augmenta de 2 800 000 âmes la population anglaise, soit de moins de 50 pour 100, ou d'un demi pour 100 par an, et la porta à 8 873 000. Ces calculs sont, sans doute, simplement approximatifs, parce que la statistique ou, comme on disait alors, l'arithmétique politique, reposait encore sur des bases incertaines; mais ils suffisent pour

le sujet qui nous occupe. Ainsi, au XVIe siècle, l'augmentation de la population de l'Angleterre fut très faible et elle resta encore très modérée pendant le XVIIIe siècle, surtout pendant la première partie. Au contraire, dans le courant du XIXe siècle, la population de l'Angleterre proprement dite a quadruplé, s'élevant en 1896 à 30 731 000 âmes.

Voici donc le même peuple qui, dans trois siècles successifs, accroît le nombre de ses habitans dans la proportion infinitésimale de 15 à 16 pour 100 pendant l'ensemble du premier siècle, dans la proportion modérée de 45 à 50 pour 100 pour l'ensemble du siècle suivant, et dans la proportion énorme de 260 à 280 pour 100 dans le siècle le plus récent. On ne peut arguer ici d'un changement de race, car si un peuple est resté fidèle à lui-même, défendu contre tout alliage, au moins depuis le début des temps modernes, c'est bien le peuple anglais. Or, il s'est montré successivement, dans le cours des trois derniers siècles, d'abord peu prolifique, puis modérément prolifique, enfin excessivement prolifique, ou du moins, car le phénomène de l'accroissement de la population dépend de la combinaison de deux facteurs, la natalité et la mortalité, le jeu de ces deux forces chez le peuple anglais a abouti à un accroissement très faible de la population au XVIIe siècle, à un accroissement modéré au XVIIIe, et à un accroissement énorme au XIXe.

Ces variations sont incontestables; elles ont des raisons d'être qui ne sont pas dans la race : ce sont les circonstances économiques et morales, les influences extérieures et les influences psychiques qui ont déterminé ces prodigieuses différences dans l'allure du mouvement de la population en Angleterre, depuis le commencement des temps modernes. Au XVIIe siècle et jusque vers 1760, le peuple anglais était surtout un peuple agricole; il se composait principalement de petits tenanciers; l'industrie qu'il pratiquait était la petite industrie, régie par les *guilds* ou corporations et leurs statuts restrictifs. Il n'y avait pas de grandes villes en Angleterre, sauf Londres, qui encore avait à peine la population d'une de nos grandes villes de province. La ville principale, après Londres, était Bristol, à qui l'on n'attribuait guère que 25 000 âmes lors de la Révolution de 1648. Ce peuple de petits tenanciers ruraux et de petits artisans, composant une sorte de société cristallisée, devait se signaler par des mariages prudens, souvent tardifs et modérément féconds.

A partir de 1760, il s'effectua un changement prodigieux, qui

atteignit son point culminant vers le milieu de ce siècle : l'application à la production des découvertes de la science moderne et la constitution de la grande industrie. C'est de l'année 1760 que l'économiste anglais Marshall fait dater, pour son pays, cette prodigieuse révolution (1).

Presque immédiatement se produit une altération démographique profonde dans la nation anglaise ; ce peuple de petits tenanciers et de petits artisans, épars dans les campagnes et dans de médiocres bourgs, asservi à des méthodes traditionnelles et jouissant d'une fécondité limitée, devient l'exubérante nation manufacturière et commerçante, prolifique, envahissante, débordante de vitalité, que nous avons connue dans le courant de ce siècle et qui a fait tant de jaloux. Les vieux règlemens des guildes sur le compagnonnage, sur la maîtrise, le célibat forcé ou les mariages tardifs qu'ils entraînaient pour un grand nombre sont abandonnés : des villes nouvelles se fondent et en quelques années éclipsent les villes les plus anciennes ; les manufactures appellent non seulement les hommes, mais les femmes et les enfans, et donnent à ceux-ci, à partir de cinq à six ans, une rémunération qui peut pourvoir à leur entretien et qui, à dix ou douze ans, laisse un excédent. De ce moment date la prolificité anglaise.

La population peut sensiblement s'accroître pour se proportionner, non seulement aux subsistances, mais au débouché. Le second de ces mots convient mieux que le premier, qui est d'un sens vague et ne comprend que des élémens matériels, tandis que le second, dans le sujet qui nous occupe, comporte un élément moral, l'appréciation que font les hommes de leur destinée future dans le milieu économique et social existant et de la destinée probable de leurs enfans. Le débouché prodigieusement élargi pour l'emploi des hommes, des femmes et des enfans surtout, détermina une abondante nuptialité et une natalité plus abondante encore.

D'autres circonstances y contribuèrent. L'état mental et la conception familiale étaient autres alors qu'aujourd'hui. La classe ouvrière et une grande partie de la petite classe moyenne elle-même n'avaient aucune ou presque aucune instruction ; habituées à vivre dans une société régulièrement stratifiée et sans élasticité, elles ne pensaient guère à s'élever d'un échelon social à un autre ;

(1) Marshall, *Economics of Industry*, p. 18.

leur horizon était restreint; elles se contentaient des maigres jouissances traditionnelles et se résignaient aux privations habituelles. Le sentiment de la famille, moins tendre et moins affectueux qu'à l'heure présente, ne s'imprégnait pas d'ambition; on n'avait pas l'espoir, par conséquent guère le désir, pour ses enfans, d'une destinée meilleure et surtout plus brillante que la sienne. Ces dispositions mentales détournaient de la prévoyance et du calcul. On affrontait, sans les mesurer ni s'en inquiéter, les charges familiales; celles-ci, on l'a vu, se tournaient même en bénéfices par l'emploi rémunéré des enfans et des adolescens.

S'il survenait des malheurs, — la perte du chef de famille, des infirmités, des chômages, — un système d'assistance, d'une générosité naïve et imprudente, fournissait au misérable l'indispensable, quelquefois davantage. La célèbre loi des pauvres, *Poor law*, avant la réforme de 1832, poussait, elle aussi, à la prolificité. « L'allocation pour chaque enfant additionnel était si élevée proportionnellement à celle des adultes, dit un écrivain anglais contemporain, que plus un homme avait d'enfans, meilleure était sa condition, et ainsi l'on encourageait l'accroissement rapide d'une population de pauvres; l'allocation pour les enfans illégitimes dépassait même celle des enfans légitimes (1). »

Toutes les influences, aussi bien externes qu'internes, sollicitaient à la prolificité. Une autre cause encore y contribuait et continue encore d'agir, quoique à un degré qui s'est beaucoup affaibli depuis vingt ans : les facilités ouvertes à l'émigration par les progrès de la navigation, par les secours aux émigrans qu'allouaient certaines colonies, et le sort relativement heureux de la plupart des colons. Cette cause influa grandement, pendant de nombreuses années, non seulement sur la classe populaire, mais sur la classe moyenne et commerçante. Le débouché offert par les États-Unis et par les colonies britanniques aux enfans des familles aisées comme à ceux des familles ouvrières était plus ample et plus assuré dans les trois premiers quarts de ce siècle qu'il ne l'est aujourd'hui et surtout qu'il ne l'était auparavant. Un ingénieur, un contremaître, un commerçant, de même qu'un cultivateur et un ouvrier, étaient plus sûrs alors de se faire une place et une situation dans les contrées lointaines, de climat et de milieu social à peu près analogues à ceux de la mère patrie.

(1) Nicholls, cité par Walker, *Political Economy*, p. 421 et 422.

Telles sont les circonstances qui, à partir de 1760 en Angleterre, et d'une date de près d'un demi-siècle plus récente sur le continent, déterminèrent chez les nations de l'Europe occidentale une prolificité et un accroissement de population comme n'en avaient connu aucun âge précédent. Si, vers la fin du XVIIe siècle, un statisticien avait voulu faire des prévisions sur la population de l'Angleterre deux siècles plus tard, c'est-à-dire vers 1900, en se fondant sur les résultats des cent dernières années écoulées, il ne l'eût pas évaluée à plus de 9 ou 10 millions d'habitans au maximum. Son calcul, établi sur l'expérience antérieure, eût été singulièrement démenti par les faits : c'est qu'il avait surgi tout un ensemble de circonstances nouvelles que personne ne pouvait prévoir.

Non seulement au XVIIe siècle, mais même au milieu du XVIIIe siècle, personne ne pressentait le prodigieux développement de la population qui s'est manifesté depuis. Un des hommes, certes, les moins engagés dans les liens de la routine intellectuelle, Voltaire, au moment même où il se vantait dans toutes ses lettres de faire de l'agriculture progressive, d'employer les semoirs mécaniques et les charrues nouvelles, consulté par M. de la Michodière, intendant d'Auvergne, au sujet d'une évaluation du nombre d'habitans de la ville de Clermont-Ferrand, écrivait : « Les hommes ne peuplent pas comme le prétendaient ceux qui disent froidement qu'après le déluge il y avait des millions d'hommes sur la terre. Les enfans ne se font pas à coups de plume, et il faut des circonstances fort heureuses pour que la population augmente d'un vingtième en cent années (1). » C'est là ce qu'écrivait de Ferney, en novembre 1757, un homme qui, s'il n'était pas particulièrement versé dans les questions économiques, se flattait, cependant, de connaître tout ce qui concernait l'état social et représentait admirablement, en tout cas, l'opinion de son temps.

II

L'application des découvertes scientifiques à la production, la rupture des vieux liens des corporations et de nombre d'autres règlemens restrictifs, la constitution de la grande industrie, ouvrirent à l'accroissement de la population un champ en quelque

(1) *Œuvres complètes de Voltaire*, édition Lequien, t. V de la *Correspondance générale*, p. 326.

sorte indéfini. Cette révolution économique n'alla pas sans souffrances : en l'absence de toute institution tutélaire, de toute combinaison d'assurances et d'aide mutuelle, la substitution du travail automatique au travail à la main, les détournemens de clientèle, les chômages parfois des établissemens nouveaux, dont la production de temps à autre anticipait, sinon sur les besoins, du moins sur les habitudes et les goûts, déterminèrent un paupérisme qui, s'il n'était pas plus étendu peut-être qu'autrefois, se trouvait plus concentré et plus ostensible.

On discutait beaucoup sur les causes de ces misères humaines; la plupart des écrivains du temps, l'un d'eux surtout, assez apprécié alors et qui ne doit plus qu'à son célèbre adversaire le peu de notoriété qui lui reste, Godwin, en rendaient responsables le gouvernement et la société. Les richesses étaient mal réparties, disaient-ils, le gouvernement ne prenait pas assez la défense des classes pauvres. Alors parut Malthus qui, dans un livre retentissant, son *Essai sur le principe de la population*, ayant dans la première édition la forme d'un opuscule de médiocre étendue, mais d'une audacieuse et provocante netteté, substitua à la thèse de Godwin une théorie toute nouvelle. Ce modeste pasteur de campagne, âgé de trente-deux ans, annonçait, avec une verdeur d'expression qui n'a jamais été dépassée, que le grand coupable, la cause essentielle de la misère, c'est la prolificité humaine. Présentée en termes simples et incolores, cette proposition eût pu ne faire qu'un médiocre effet; mais elle était lancée dans le monde avec un éclat et en quelque sorte une furie, avec une brutalité d'images, et aussi avec un appareil de formules rigides et précises, qui ne pouvaient laisser le lecteur insensible; il était mis en demeure de se prononcer pour ou contre la théorie de l'auteur. On connaît ses deux fameuses progressions : les subsistances tendent à augmenter dans une progression arithmétique et la population dans une progression géométrique; l'équilibre est donc sans cesse rompu; il ne se rétablit approximativement que par l'action des freins (*checks*) répressifs ou destructifs, à savoir la misère et la mort prématurée. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que la population consentît à user des freins préventifs, qui sont de deux natures, la contrainte morale (*moral restraint*) et les pratiques vicieuses. Malthus recommandait énergiquement la première et condamnait non moins énergiquement les autres.

Ces deux progressions, ces deux catégories de freins (*checks*)

firent le succès du livre de Malthus, beaucoup plus que les calculs empruntés à Petty, Franklin, Euler et Price, et les maigres, insuffisantes statistiques qui y étaient jointes. Un passage de la première édition contribua aussi au retentissement prodigieux de cet essai : « Un homme qui est né dans un monde déjà possédé, s'il ne peut obtenir de ses parens la subsistance qu'il peut légitimement leur demander et si la société n'a pas besoin de son travail, n'a aucun droit de réclamer la plus petite portion de nourriture, et, en fait, il est de trop. Au grand banquet de la nature, il n'y a pas de couvert vacant pour lui. Elle lui commande de s'en aller et elle mettra elle-même promptement cet ordre à exécution, s'il ne peut recourir à la compassion de quelques-uns des convives du banquet. Si les convives se serrent et lui font place, d'autres intrus se présenteront immédiatement, demandant la même faveur... » Quoique biffé de toutes les éditions autres que la première, ce passage n'en est pas moins demeuré célèbre; les socialistes et les antimalthusiens s'en emparèrent et, non contens d'en faire un sujet de scandale, ils le résumèrent sous une forme plus concise et plus saisissante, où ils introduisirent quelques expressions dont Malthus ne s'était pas servi.

Un livre réussit souvent et surtout propage dans le peuple une doctrine et un nom d'auteur beaucoup plus par ses exagérations et ses défauts que par sa sagesse et sa justesse; les attaques violentes sont aussi un des élémens principaux du succès. Cette chance échut à Malthus; si son ouvrage s'était présenté au monde sous la forme un peu lourde et terne de la seconde édition et des suivantes, encombrées de statistiques et vides de toute éloquence, il est probable qu'il n'aurait pas franchi le cercle des gens instruits et des penseurs; c'est à l'image qui faisait saillie dans l'édition première et qu'il se hâta de supprimer des autres, c'est surtout au raccourci encore plus frappant que ses adversaires firent de cette image en la propageant de tous côtés, qu'est dû le prodigieux et durable succès de l'*Essai sur le principe de la population.*

Ce succès fut immédiat et éclatant. Les partis politiques s'emparèrent de la thèse de Malthus; les conservateurs et même les libéraux, les antisocialistes ou antiréformistes se l'approprièrent. Désormais, la cause de la misère était trouvée; les lois étaient impuissantes à rien faire contre elle; c'était la brutale passion sexuelle à laquelle s'abandonnait le peuple qui était seule responsable des souffrances de la classe inférieure. Il

n'y avait qu'à prêcher la contrainte morale, le *moral restraint.*

Quelques écrivains, peu sympathiques à Malthus, ont sans doute été singulièrement loin en représentant la première édition de son livre, celle qui fit une impression si saisissante, comme « une brochure de politique conservatrice. » C'est M. Nitti qui s'exprime ainsi, et il revient à chaque instant sur ce reproche : il parle du « fragile édifice politique bâti par l'audacieux pasteur de Haileybury » ; il relègue cette œuvre puissante parmi les écrits qui ne sont « qu'un effort continuel pour légitimer certains intérêts et défendre certains abus. » Il est regrettable que des écrivains qui ne manquent ni de talent, ni de savoir, comme M. Nitti, attribuent ainsi un but mesquin ou vil à de grands penseurs dont ils ne partagent pas les idées ou les conclusions. Les écrivains socialisans se complaisent dans ce travers; ils ne veulent reconnaître aucun désintéressement, aucune sincérité, aucune vue purement philosophique et scientifique à ceux dont ils n'adoptent pas les doctrines. L'adhésion ardente que donnèrent à la doctrine de Malthus des démocrates aussi sincères que Stuart Mill disculpe celle-ci de toute inspiration réactionnaire.

Les faits ont, pendant une cinquantaine d'années au moins, paru donner raison à Malthus; la population, dans son pays, et chez toutes les nations civilisées, continua de s'accroître avec une rapidité inconnue auparavant; si cette marée montante de la quantité des êtres humains n'a pas excédé le progrès parallèle des subsistances et des produits utiles à l'homme, du moins elle a empêché, dans une certaine mesure, chaque membre des nations civilisées de profiter, autant qu'on aurait pu l'espérer, du perfectionnement des procédés de production.

Il était visible que, si le livre de Malthus avait un retentissement prodigieux, ses conseils n'éveillaient dans les couches populaires aucun écho. Nul ne se souciait du *moral restraint*, la contrainte morale, qu'il recommandait; et aucune nation, prise dans son ensemble du moins, ne recourait encore aux pratiques vicieuses et condamnables qu'il réprouvait hautement. De 1801 à 1888, d'après M. Émile Levasseur, la population s'éleva dans le Royaume-Uni de 16 millions un quart à plus de 37 millions; en Allemagne, de 25 millions à 47; en Autriche-Hongrie, de 25 à près de 40; en Italie, de 17 et demi à près de 30; en Belgique, de moins de 3 millions à près de 6; en Suède, de 2300000 à 4700000; en Suisse, de moins de 2 millions à près de 3; en Espagne, de 11 à

près de 17 ; en Portugal, de moins de 3 à 4 et demi. L'immense empire russe, quoiqu'il ne fût pas encore gagné par l'industrie, et qu'il demeurât soumis à des influences un peu différentes, ne se montrait pas moins prolifique : sa population passait de 40 millions, chiffre d'évaluation en l'absence de recensement régulier, à 95 millions environ en 1888. Les pays neufs et d'immigration voyaient le nombre de leurs habitans s'accroître encore davantage ; les États-Unis, par exemple, de 5308000 âmes en 1800 parvenaient graduellement à 62 millions et demi en 1890. Bref, la population des pays civilisés, considérée dans son ensemble, avait sensiblement plus que doublé de 1801 à 1888. Et l'on ne pouvait noter aucune exception : la France elle-même, le pays où le mouvement de la population offrait le moins de force ascensionnelle, avait gagné près de 9 millions d'habitans, soit une proportion de 31 pour 100, de 1801 à 1856, passant de 27400000 à 36100000 ; dans les années immédiatement postérieures, même en notre pays, la population croissait d'une centaine de mille âmes environ par an.

Il paraissait donc bien démontré que, sans aucune exception, la population dans un pays civilisé tend à augmenter continuellement et rapidement. On oubliait la stagnation relative ou du moins le très faible accroissement constaté au XVIIe siècle et au XVIIIe siècle.

Quelques esprits attentifs et perspicaces, cependant, en étudiant avec soin le mouvement de la population en France et dans quelques pays voisins, même quand il était encore dans la voie ascendante, démêlaient les signes d'un changement de direction. M. Léonce de Lavergne est celui qui le premier jeta un cri d'alarme, vers 1873 ou 1874. Nous-même écrivions alors que le jour où les Bretons, ce qui a chance d'arriver, auront pris les mœurs des Normands, et où les Bas et Hauts Alpins, Aveyronnais, etc., auront pris celles des Gascons, la population de la France ne pourrait guère se maintenir par son mouvement propre.

Il est superflu de s'étendre longtemps sur le cas si connu de la France : la natalité qui, depuis le commencement du siècle jusque vers 1836, s'était maintenue aux environs, et en général au-dessus de 30 pour 1000 habitans, oscillant même dans le premier quart de ce siècle entre 31 et 33 pour 1000, et dépassant sensiblement la natalité *actuelle* de la nation britannique, a fléchi

successivement à 29, 28 et 27 pour 1 000 sous le règne de Louis-Philippe, ce qui est encore l'équivalent de la natalité actuelle suisse ou belge; elle a décru de nouveau entre 26 et 27 pour 1 000 sous le second empire, s'abaissant à 25,5 en 1870; elle remonta légèrement, après la guerre, dans les années 1872 à 1876, un peu au-dessus de 26 pour 1000, ce qui s'explique par tous les vides qu'il y avait alors à combler et par les unions ajournées dans le second semestre de 1870 et en 1871; puis graduellement elle tomba jusqu'à 21,9 par 1000 habitans en 1890; elle se releva de quelques fractions insignifiantes dans les années suivantes, atteignant 23,1 pour 1000 en 1893 et retombant à 22,3 en 1894. Le chiffre des naissances dans la période quinquennale 1890 à 1894 n'équivaut pas tout à fait à celui des décès : on a constaté, en effet, dans l'ensemble de ces cinq années, 4 312 000 décès en France contre 4 300 000 naissances; l'écart tient à la fois à une mortalité très forte pour les années 1890 à 1893, celle de 1894 ayant été beaucoup moindre, et à une natalité très faible, la plus faible qui se rencontre parmi les nations civilisées.

Cette situation, tout au moins stationnaire, sinon nettement décroissante, de la population en France, eût singulièrement étonné Malthus, car il s'appuyait précisément sur notre pays pour établir l'exactitude de sa thèse.

Dans des passages curieux de son livre il représentait une France qui, au point de vue démographique, formait un complet contraste avec la France contemporaine. « De tout temps, en France, écrivait-il, le nombre des hommes en âge militaire a été petit en proportion de la population. » Aujourd'hui, ils forment au contraire, chez nous, une proportion plus forte qu'ailleurs du nombre des habitans. Il ajoutait une remarque, infiniment curieuse, parce qu'elle est le contre-pied des observations actuelles : « De tout temps en France, écrivait Malthus, il y a eu beaucoup de petites fermes et de petits propriétaires. Cet état de choses n'est pas très favorable à l'accroissement du produit net, ou à la richesse nationale disponible; mais quelquefois il augmente le produit brut, et il a toujours une forte tendance à encourager la population (1). » Certes, l'expérience prolongée a démenti cette conclusion de Malthus; bien loin que le grand nombre de petites fermes (au sens anglais du mot qui veut dire propriété) et de

(1) *Essai sur le principe de la population*, édition Guillaumin, 1845, p. 216 et 220.

petits propriétaires développe la prolificité, il est certain qu'aujourd'hui il la restreint. Cependant Malthus n'avait pas tort au moment où il écrivait et pour une période postérieure assez longue. A un certain degré de l'évolution agricole et sociale, alors que l'ambition des parens pour leurs enfans ne s'était pas développée et que l'école n'exerçait pas dans les campagnes son influence émancipatrice, le petit et le moyen propriétaire trouvaient dans le grand nombre d'enfans des ouvriers gratuits, rémunérateurs pour la famille dès l'âge de cinq à six ans et le restant parfois bien au delà de leur majorité par la vie en commun. Aujourd'hui les conditions d'existence du petit et du moyen propriétaire rural sont changées : l'école lui prend ses enfans jusqu'à 13 ou 14 ans ; elle exalte leur imagination et leurs espérances ; peine ont-ils eu le temps, de 13 ou 14 à 20 ans, de se familiariser avec la vie des champs et de rapporter quelque chose à l'organisation familiale que la caserne les saisit, leur donne le goût de l'indépendance et que le père de famille ne peut plus compter, même après le jour de leur libération, sur leur concours gratuit ou même sur leur coopération docile. Ainsi la petite ou la moyenne propriété qui pouvait, au temps de Malthus, susciter la prolificité est l'un des plus énergiques facteurs qui aujourd'hui la restreignent. L'ambition, d'origine assez récente, des parens pour leurs enfans, se joint à l'intérêt matériel lésé pour faire considérer aux paysans la multiplicité, parfois la simple pluralité d'enfans, comme un embarras et comme un mal. Les règles du code civil sur l'égalité des partages et la division des héritages, quoiqu'on ait parfois exagéré leur action, y contribuent également.

Ce n'est pas seulement dans les campagnes, c'est depuis quelques années dans la population ouvrière des manufactures, plus encore parmi les artisans, dans la petite et la moyenne bourgeoisie, beaucoup plus que dans la grande, que le grand nombre des enfans est appréhendé comme une cause de gêne, de souci et parfois de déclin. La réduction de la natalité ne serait pas toutefois si générale en France, si aux influences économiques ne se joignait un facteur moral d'une très grande intensité d'action. Ce facteur, nous l'avons cherché depuis longtemps. Nous écrivions, en 1887, dans un livre élémentaire où il ne nous était pas possible de donner de l'extension à l'expression de notre pensée et de l'entourer de preuves : « L'exemple de la France, de

la partie des États-Unis qu'on dénomme Nouvelle-Angleterre et qui est située sur l'Atlantique, semble indiquer que, à un certain degré d'aisance et *sous l'inspiration de sentimens démocratiques*, la tendance à l'accroissement de la population devient excessivement faible. Il n'est nullement démontré que les autres contrées du monde ne doivent pas un jour se rapprocher de la situation de la France et avoir, elles aussi, une population stationnaire (1). » Depuis lors, l'observation attentive des phénomènes démographiques contemporains dans les divers pays civilisés nous ont conduit, à diverses reprises, à préciser notre doctrine : et nous pouvons considérer comme démontrable et démontré que la civilisation démocratique est contraire à la prolificité, que graduellement tous les peuples civilisés, au fur et à mesure que la conception démocratique pénétrera leurs couches profondes, verront leur natalité décroître et se rapprocher de celle de la France. Déjà cette tendance à la réduction proportionnelle des naissances est très accentuée en Angleterre, en Suisse, en Belgique, dans les pays scandinaves et aux États-Unis d'Amérique. Les observateurs les plus avisés et les plus exacts, M. Émile Levasseur en France, M. Marshall en Angleterre, M. Nitti en Italie, M. Robert P. Porter, le surintendant du *Census* de 1890, aux États-Unis, sans démêler tous exactement la grande influence dépressive de la natalité, à savoir le sentiment démocratique, constatent que le cas de la France n'est pas isolé ; que notre pays pourrait n'avoir que devancé les autres ; et que nombre de contrées s'acheminent dans la même voie. L'examen des chiffres relatifs aux mouvemens de la population dans les principaux pays en fournira la preuve évidente.

III

Le statisticien qui a le plus complètement et méthodiquement réuni les documens relatifs aux mouvemens de la population dans les diverses contrées civilisées est M. Bodio, le très savant chef de la statistique italienne, il les tient à jour ; c'est à ses tableaux qu'il faut se reporter. Nous avons, grâce à lui, la comparaison année par année des naissances, des décès, des mariages, avec tous les détails utiles circonstanciés : l'âge, par exemple,

(1) Voir notre *Précis d'économie politique*, 1re édition, 1887, p. 342.

des époux dans les divers pays. Les divers annuaires statistiques nationaux, anglais, belges, allemands, coloniaux britanniques, le dernier *Census* des États-Unis (1890), fournissent des renseignemens parfois plus récens encore permettant aussi, comme pour l'Allemagne, d'étudier le mouvement de la population non seulement dans l'ensemble du pays, mais encore dans chacune de ses régions principales, ce qui est très utile au point de vue social.

Une première observation se dégage quand on jette les yeux sur les tables statistiques du savant italien : c'est que la natalité va en décroissant quasi régulièrement quand on marche de l'orient à l'occident de l'Europe, surtout si l'on fait abstraction de l'Europe méridionale. Ainsi la très grande natalité, celle qui dépasse 40 pour 1 000 du nombre des habitans, n'est atteinte que dans les pays slaves et en Hongrie; la Russie européenne qui occupe le point culminant de la natalité, compte régulièrement 48 à 50 naissances pour 1 000 habitans; le taux de 50 pour 1 000 y a même été dépassé plusieurs fois en 1874, 1875, 1882, 1884. Viennent ensuite : la Serbie où la natalité va de 40 à 47 pour 1 000, se tenant le plus généralement aux environs de 44 ou 45; la Roumanie, où elle est à peu près au même niveau; la Hongrie, qui de même comptait, jusqu'à ces dernières années, 40 à 42 naissances par 1000 habitans, mais qui offre, depuis 1892, une natalité un peu moins forte. Tous ces pays sont des contrées à population très peu dense, où la terre est abondante, où le mouvement industriel et les voies de communication sont d'introduction récente, où les mœurs sont restées primitives, au moins pour le gros de la population. Le pullulement y est donc naturel; toutes les conditions économiques et morales y poussent.

Dans cette partie de l'Europe, il n'y a guère qu'une exception à la très grande fécondité : c'est la Finlande, qui est, en réalité, un pays très distinct de la Russie, quoique réunie à elle sous un même sceptre, mais avec une constitution politique et sociale toute différente. La Finlande jouit seulement d'une natalité satisfaisante : 30 à 32 naissances par 1 000 habitans, après en avoir eu jusqu'à 37 à 38 dans la période de 1874 à 1879; elle suit le mouvement de tout le groupe scandinave, où le taux de la natalité est modéré et en voie d'affaiblissement depuis une quinzaine d'années, ayant fléchi, pour la Suède, de 30 ou 31 pour 1000 dans les années 1874-79, à 27 pour 1000 dans les trois années 1892-1894, pour la Norvège de plus de 31 pour 1 000 dans la première période

à 30 à peine dans la dernière, et de 31 et demi à 32 pour 1000 en Danemark à 30 ou 30 et demi.

Ainsi l'orient de l'Europe présente une natalité énorme dans tous les pays slaves et en Hongrie; le nord de l'Europe offre une natalité modérée et plutôt décroissante, quoique l'affaiblissement n'y soit très sensible qu'en Suède.

En poursuivant vers l'ouest, on rencontre la Cisleithanie, qui jouit d'une natalité assez forte, quoique bien moindre que celle du groupe plus oriental : 39 à 39 et demi par 1 000 habitans de 1874 à 1879 et aujourd'hui (1892 à 1894) 36 à 37 seulement; plus haut, l'Allemagne, où le taux de la natalité est à peu près équivalent et s'est peu modifié dans l'ensemble depuis quinze ans ou même depuis cinquante, quoique, cependant, là aussi il y ait une tendance, mais jusqu'ici assez légère, à la diminution de la natalité. Mort-nés compris, d'après le *Statistisches Iahrbuch für das deutsche Reich* (1897), il y a eu en moyenne en Allemagne 37,5 naissances par 1 000 habitans dans chacune des années de la période 1891-95, contre 38,2 dans celle de 1881-90, 40,7 dans la période exceptionnelle 1871-80, comblant les vides de la guerre, 38,8 dans la période 1861-70; pour être très légère, la diminution de la natalité germanique ne mérite pas moins d'être signalée ; il y a apparence que ce n'est qu'un commencement. Mort-nés déduits, la natalité en Allemagne oscille autour de 36 pour 1 000.

Pour retrouver une natalité assez forte, il ne faut plus pousser directement à l'ouest, à partir de l'Allemagne, on ne l'y rencontrerait pas, il faut descendre au Sud : l'Italie, l'Espagne et le Portugal présentent seules, à l'ouest de l'empire germanique, une natalité qui se rapproche de celle de ce dernier : en Italie, depuis vingt ans la natalité s'est peu modifiée : mort-nés déduits, elle oscille entre 37 et 38 pour 1 000 habitans ; cependant, là aussi, il y a plutôt un peu de tendance à la réduction ; les trois dernières années dont fasse mention M. Bodio, à savoir 1892, 1893 et 1894, donnent respectivement 36,5 ; 36,8 et 35,8, taux qui restent un peu au-dessous de la moyenne de 1874 à 1891. L'Espagne a une natalité, à peu près constante depuis vingt ans, de 35 à 36 pour 1 000, et le Portugal en a une de 34 à 35. Si l'on retourne à l'extrémité de la Méditerranée, la petite Grèce offre aussi une natalité de 34 à 35 en 1889 et en 1890, les dernières années connues. Toutes ces péninsules méditerranéennes ont donc une natalité assez élevée mais non énorme, se tenant singulièrement au des-

sous de celle de la Russie, de la Serbie et même de la Roumanie.

L'occident de l'Europe, c'est-à-dire les contrées le plus anciennement en possession de la richesse ou de l'aisance, de l'indépendance individuelle, des habitudes et des goûts démocratiques, offre un tableau tout différent. Non seulement la natalité est beaucoup moindre qu'à l'orient ou au midi, mais dans tous les pays de ce groupe, à savoir la Hollande, la Belgique, la Suisse, l'Angleterre et la France, elle se présente avec un recul des plus accentués si l'on compare les années récentes à celles qui les ont précédées. Les Pays-Bas (Hollande), la contrée où le recul de la natalité, quoique très sensible, est le moins accentué de ce groupe, jouissaient d'une natalité forte il y a vingt ans encore, à peu près égale à celle de l'Allemagne, 36 et demi pour 1 000 environ comme moyenne annuelle dans la période 1874 à 1879; graduellement, cette natalité a singulièrement faibli; on n'enregistre plus que 34,2 pour 1 000 comme moyenne des années 1883 à 1888, et à peine 33 pour 1 000 pour les années 1889 à 1894; il y a donc eu un recul de 10 pour 100 environ en une vingtaine d'années : néanmoins, ce taux de 33 pour 1 000, quoique bien inférieur à celui de toutes les contrées situées plus à l'est, les pays scandinaves seuls exceptés, est encore passablement élevé.

Il n'en est pas de même de la Belgique, de la Suisse, de la Grande-Bretagne et surtout, naturellement, de la France. En Belgique, dans la période de 1831 à 1840, la natalité n'était tombée qu'une fois (en 1832, année de choléra) au-dessous de 33 pour 1 000; elle dépassa une année 34 et une autre année 35; elle commença de s'affaiblir dans la décade suivante (1841 à 1850); néanmoins, sauf les années de famine ou de révolution (1846, 1847 et 1848), elle se tenait toujours au-dessus de 30 et le plus fréquemment au-dessus de 31 pour 1 000. Dans les années 1871 à 1882, jamais la natalité belge ne tombe au-dessous de 31, et elle s'élève le plus souvent au-dessus de 32, dépasse même une fois 33; mais à partir de 1883, il se produit un changement sensible et qui s'accentue; jamais depuis lors la natalité belge n'est remontée à 31 pour 1 000; depuis 1886 même elle n'a plus atteint une seule fois 30 pour 1 000 et, dans les années les plus récentes, 1890 à 1894, elle est le plus souvent un peu au-dessous de 29 pour 1 000, ce qui équivaut à peu près à la natalité française dans la première partie du règne de Louis-Philippe. Ainsi, en Belgique, la natalité a diminué de 15 pour 100 environ relativement à la période de 1831 à 1840 et

de près de 10 pour 100 par rapport à la période de 1871 à 1880. Il n'en va pas autrement de la Suisse : ce petit et florissant pays avait dans la période de 1874-1879 une natalité annuelle moyenne de 31 pour 1 000 environ qui, pour n'être pas très forte, n'était cependant pas médiocre. Graduellement, elle s'est réduite et pour l'ensemble de la période de 1886 à 1894 elle atteint à peine 28 pour 1 000. Ce ne sont pas là des décroissances insignifiantes ni accidentelles.

Le plus grand et le plus saisissant changement (la France étant laissée de côté) est offert par le Royaume-Uni d'Angleterre et d'Irlande. Le pays qui a témoigné d'un si énorme accroissement de population depuis le commencement de ce siècle est actuellement dans une voie de natalité sensiblement décroissante; certes, le taux en reste encore assez satisfaisant, surtout si on le compare à celui de la France; mais il est singulièrement inférieur non seulement au taux du commencement de ce siècle, mais même au taux d'il y a 20 ou 25 ans. De 1874 à 1876, la natalité dans l'Angleterre proprement dite et dans le pays de Galles était de 36,4 en moyenne par 1 000 habitans, en Écosse de 35,5 et en Irlande de 26,5; le taux si faible dans ce dernier pays venait de l'émigration des jeunes gens; graduellement, par étapes de recul qui montrent une certaine régularité, on est tombé à 30,5 environ pour 1 000 pour l'Angleterre proprement dite et l'Écosse, et à moins de 23 pour 1 000 en ce qui concerne l'Irlande. Le Royaume-Uni tout entier, si l'on considère les cinq dernières années (1891-1895), ne donne plus qu'une natalité moyenne de 29,6 pour 1 000. Ici la décroissance du taux de natalité est considérable; elle atteint presque 20 pour 1 000 en vingt ans.

On dira, sans doute, que ce taux de 29,6 pour 1 000 est encore respectable, surtout si on le rapproche du taux français qui n'est maintenant que de 22 et demi environ ; nous n'en disconvenons pas. Mais le fait d'une décroissance considérable et quasi continue du taux de la natalité britannique depuis un quart de siècle n'en reste pas moins indéniable. Ce qui masque ce phénomène aux yeux de beaucoup de gens, c'est que le chiffre absolu des naissances dans la Grande-Bretagne n'a pas encore diminué et que jusqu'à ce jour c'est seulement le taux de la natalité qui se réduit; c'est aussi que les naissances demeurent encore chaque année très supérieures aux décès. Quand on dit que le chiffre

absolu des naissances du Royaume-Uni n'a pas encore diminué, on n'est même pas complètement exact : si l'on consulte, en effet, les tables du *Statistical Abstract* pour les années 1881 à 1895, on trouve que dans les cinq premières années de cette période le nombre total des naissances dans le Royaume-Uni fut de 5697930 et que dans les cinq années les plus récentes, 1891 à 1895, il n'atteignit que 5697664, étant ainsi un peu moindre. Nous ne nions pas, certes, que la différence soit légère et, au point de vue absolu, insignifiante; mais, au point de vue relatif, elle a, au contraire, la signification la plus précise; car, dans la première période, la population moyenne du Royaume-Uni était seulement de 35466000 âmes, et dans la dernière, elle s'élevait à 38450000; malgré ces trois millions d'habitans de plus, le nombre absolu des naissances a très légèrement fléchi; d'où il résulte que le taux de la natalité, c'est-à-dire la relation des naissances au nombre des habitans s'est considérablement réduit. Cette direction étant donnée au mouvement de la population en Angleterre, il est infiniment probable qu'elle s'accentuera et l'on doit s'attendre à voir le chiffre absolu des naissances se réduire graduellement dans un avenir prochain.

Toute la race anglo-saxonne en est là; c'est par un vieux préjugé qu'on considère cette race comme très prolifique; elle l'a été, elle cesse de l'être. On n'a pas de statistique pour l'ensemble de la natalité aux États-Unis d'Amérique; M. Bodio a pu se procurer seulement les relevés concernant les États de la Nouvelle-Angleterre, c'est-à-dire les plus anciens, les plus assis, le Massachusetts, le Connecticut et Rhode Island. Le premier de ces États est très important; il compte 2 millions et demi d'habitans; les deux autres sont sensiblement plus petits, comptant le second 774000 âmes et le dernier 363000; le groupe entier comprend ainsi plus de 3600000 âmes, ce qui offre déjà une assez large base d'observation. Eh bien, la natalité n'est que de 27 pour 1000 dans le Massachusetts, 24 dans le Connecticut et 25 dans Rhode Island, environ 26 pour l'ensemble du groupe, soit 12 pour 1000 de moins que dans le Royaume-Uni; le taux de natalité de ce groupe de la Nouvelle-Angleterre est encore supérieur au taux actuel chez nous, lequel oscille entre 22 et demi et 23; mais il ne dépasse pas ce qu'était le taux de la natalité française dans la période 1874-1876, et il se montre sensiblement égal au taux de notre natalité sous le second Empire. En ce qui concerne le Mas-

sachusetts, le faible taux de natalité est d'autant plus frappant qu'il s'agit là d'une contrée manufacturière où abondent les Canadiens français qui, comme on le sait, sont très prolifiques dans leur pays, mais prennent d'autres mœurs aux États-Unis.

Quant à la décroissance de la natalité aux États-Unis dans leur ensemble, depuis un certain nombre d'années, elle est attestée de la façon la plus nette et la plus officielle par le surintendant du *Census* (recensement) de 1890, M. Robert P. Porter, qui, dans un coup d'œil d'ensemble, tire cette conclusion : « Les plus frappans ou les uniques résultats du onzième recensement peuvent être résumés ainsi : un vif déclin du taux de la natalité dans l'ensemble et un net affaiblissement du taux d'accroissement de notre population de nègres (1). » On ne saurait être plus affirmatif : un vif déclin du taux de la natalité dans l'ensemble, *a sharp decline of the birthrate as a whole*, voilà le trait caractéristique du mouvement démographique aux États-Unis; cet immense peuple, depuis vingt ans surtout, s'accroît beaucoup plus par l'immigration que par sa fécondité propre; de là aussi les mécomptes que les recensemens récens infligent à l'orgueil des Américains; ils se flattaient, lors du *Census* de 1890, de compter 66 à 68 millions d'habitans; on n'en a trouvé que 62 981 000.

Les plus nouvelles sociétés britanniques, situées aux antipodes, n'offrent pas, à l'heure présente, une plus grande fécondité; elles connurent des jours où la population s'y montrait prolifique, mais ces jours sont passés. Pour les sept colonies de ce groupe, la Nouvelle-Zélande comprise, la natalité relativement à l'ensemble de la population atteignait le taux élevé de 38 pour 1 000 en 1871; elle ne montait plus qu'à 36 pour 1 000 en 1881; elle fléchissait de nouveau à 34 en 1891; enfin, en 1895, pour les six principales de ces colonies (les chiffres manquent au sujet de la moindre, l'Australie de l'ouest), l'ensemble des naissances n'est que de 121 228, pour une population de 4 180 000 âmes, Maoris compris, soit un taux de natalité de 28,6 pour 1 000, sensiblement inférieur à celui de la mère patrie. Le trait le plus caractéristique est la faible natalité de la Nouvelle-Zélande, la contrée la plus démocratique du monde entier, celle où s'épanouit le féminisme et où se multiplient les expériences socialistes : de 40 pour 1 000 en

(1) *The eleventh United States Census, by hon. Robert P. Porter, superintendent of the eleventh Census, Journal of the Royal Statistical Society*, décembre 1894, p. 658.

1871, la natalité y est tombée à 38 en 1881, puis à 29 en 1891 et à 27 en 1895, quoique la Nouvelle-Zélande ait échappé à la crise économique qui a sévi, il y a trois ou quatre ans, sur l'Australie proprement dite.

La diminution de la fécondité chez les nations civilisées, dans le temps récent et le temps présent, par rapport au commencement ou au milieu de ce siècle, peut donc être regardée comme un fait général, sinon universel. Il n'y a guère qu'une exception, et c'est une contrée qui, tout en appartenant à la civilisation moderne par ses hautes classes, n'en fait pas partie en ce qui concerne les habitudes et l'état mental de la grande masse de sa population, la Russie. Quelles sont les causes de cet affaiblissement général?

IV

Ces causes sont de nature diverse: on doit écarter, comme tout au moins incertaines et mystérieuses, les causes physiologiques. Il est possible, sans doute, que le développement excessif de la nervosité chez les hommes et chez les femmes, ainsi que le travail, cérébral atténuent dans une certaine mesure la fécondité; il y a même bien des probabilités pour qu'il en soit ainsi. Néanmoins, comme la grande masse de la population des nations civilisées n'est pas soumise au degré de tension nerveuse des classes supérieures, cette cause physiologique ne peut avoir qu'une action limitée, si l'on considère une grande nation dans son ensemble.

Une autre cause qui tient au développement intellectuel et social peut avoir plus d'action: un grand nombre de jouissances diverses et de plaisirs de l'ordre le plus varié fait, en une certaine mesure, concurrence dans les classes éclairées des nations civilisées au plaisir élémentaire des relations sexuelles. Il est impossible de considérer cette circonstance comme absolument négligeable; chez les femmes surtout, elle prend une grande importance; nombre de jeunes filles, dans toutes les classes de la population, se résignent au célibat ou même le choisissent, parce que la vie de plus en plus indépendante et variée que leur assure la civilisation moderne leur suffit; ou, si elles consentent au mariage, ce n'est qu'à une époque plus avancée de la vie. Cette cause a certainement une influence sensible sur la réduc-

tion de la natalité, surtout dans les pays anglo-saxons, peut-être aussi dans les contrées scandinaves; ce que l'on appelle le *féminisme* est et se montrera de plus en plus un adversaire redoutable de la fécondité.

Les circonstances économiques ont cessé d'être, dans les pays civilisés, surtout dans les contrées industrielles, aussi favorables qu'autrefois aux nombreuses familles. Il ne s'agit pas ici des impôts ou de la conscription, mais d'un phénomène de tout autre nature. Les enfans étaient autrefois rémunérateurs dès l'âge de 7 à 8 ans; à l'heure présente, ils constituent une charge. L'école obligatoire et les lois sur les fabriques doivent compter parmi les facteurs qui ont le plus contribué à modifier le taux de la natalité depuis 25 ou 30 ans. A l'encontre de cette opinion, on invoquera peut-être la natalité allemande, qui s'est à peu près soutenue; mais, outre que le taux de la natalité germanique s'atténue, cependant, un peu depuis une quinzaine d'années, il faut tenir compte de ce que l'Allemagne est venue plus tard que la France, l'Angleterre, la Belgique, la Suisse, à la conception démocratique sociale et familiale. La population y est plus récemment émancipée des lois qui limitaient les mariages ou les soumettaient à certaines conditions, qui restreignaient la liberté du domicile et aussi celle des professions. Il faut enfin distinguer entre les diverses provinces de l'Allemagne, comme nous le ferons tout à l'heure.

Les grandes causes de la réduction de la natalité, c'est, d'une part l'affaiblissement des croyances religieuses et c'est, de l'autre, la conception démocratique nouvelle de la société et de la famille. Les provinces les plus prolifiques sont celles qui ont conservé le plus de fidélité aux anciennes croyances : la Bretagne et les cantons flamands de notre département du Nord en France. Un libre penseur aussi déterminé que M. Nitti reconnaît l'action du sentiment religieux sur la natalité: « L'influence de la religion sur la natalité est non moins évidente, écrit-il, et rentre dans la catégorie large et complexe des influences psychiques et morales. Le but de toutes les religions est de diriger l'âme vers une fin lointaine, de salut individuel... La religion entraîne, d'autre part, la croyance à une intervention providentielle et pousse les races à la fécondité (1). » L'auteur italien renvoie, pour

(1) Nitti, *La Population et le Système social.*

la grande influence exercée par la religion sur la natalité des unions, au beau livre de Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, et pour la même constatation chez des races différentes, à l'ouvrage tout aussi célèbre, quoique d'une inspiration différente, de Sumner Maine, *L'Ancien Droit*. Il est vrai que M. Nitti fait des réserves au sujet de la faveur que le célibat ecclésiastique ou monastique rencontre dans la doctrine catholique. Mais ces réserves sont de peu de portée. En fait, les peuples restés profondément fidèles à la religion catholique, comme les paysans italiens et espagnols, ont une natalité qui est à peu près égale à celle des Allemands et qui dépasse de beaucoup celle des Anglo-Saxons, des Scandinaves et des Suisses. La religion catholique, plus encore que toutes les autres, enseigne la résignation à son sort, condamne l'égoïsme et déconseille l'ambition, même légitime; c'est-à-dire qu'elle exalte le sentiment qui tend à rendre les familles nombreuses et qu'elle réprouve ceux qui tendent à diminuer le nombre des enfans. Elle se montre enfin d'une inexorable sévérité à l'endroit de toutes les pratiques frauduleuses qui tendent à diminuer la fécondité des unions. Dans une annexe à son livre, *La Viriculture*, M. de Molinari a réuni sous le titre : *Le Devoir conjugal et le but du mariage au point de vue chrétien*, de très curieuses et très topiques prescriptions des docteurs et des écrivains catholiques à ce sujet. Si les préceptes religieux étaient observés dans le mariage, la natalité française, au lieu d'être restreinte à 850 000 ou 880 000 naissances par année, monterait certainement à 1 200 000 au moins.

L'influence la plus contraire à la fécondité, c'est la nouvelle conception démocratique de la famille. Ce n'est pas seulement parce que les enfans sont une charge dans le présent qu'on en limite le nombre, c'est parce que, dans tous les rangs de la population, aujourd'hui, on désire ardemment que, d'une génération à l'autre, la famille s'élève sur l'échelle sociale. L'idée que leurs enfans seront dans une moindre position sociale qu'ils ne le sont eux-mêmes est insupportable à la plupart des parens. On ne se résigne même pas au simple *statu quo* pour ses descendans, c'est-à-dire à une situation analogue à celle qu'on occupe soi-même; on veut les voir monter. Les rêves ambitieux qu'on n'a pu satisfaire pour soi-même, on les reporte sur ses enfans. L'ouvrier souhaite que son fils soit patron ou fonctionnaire; le paysan désire qu'il devienne un « monsieur », un employé d'administration ou

un médecin, ou un avocat ou un commerçant. Le petit bourgeois a des idées analogues ; chacun regarde plus haut. Or, il semble à ces petites gens que le meilleur moyen de faciliter l'ascension de ses enfans, c'est d'en limiter le nombre et de laisser à chacun une plus grosse part de fortune ; il en coûte d'ailleurs, cher pour donner à un enfant une éducation qui le mène aux carrières libérales ; de là la coutume aujourd'hui presque générale, celle de l'enfant unique ou de deux enfans, un de chaque sexe.

Nous avons signalé, il y a déjà dix ans, ces sentimens démocratiques, qui exaltent l'ambition du père de famille comme la cause principale de l'infécondité française ; nous ajoutions que graduellement elle devait gagner tous les peuples civilisés et les mettre dans le même état. Un écrivain à tendances socialistes, M. Arsène Dumont, a plus récemment développé la même thèse (1). Il a donné à ce phénomène un nom frappant, celui de *capillarité sociale ;* chaque molécule sociale, poussée par un instinct presque irrésistible, cherche à s'élever. Pour l'individu, comme pour la famille, la fécondité semble un obstacle à cette ascension. Se mariant plus tard, après être arrivé à une position meilleure, ayant moins de charges, entourant l'enfant unique ou les deux enfans de plus de soins, faisant pour chacun d'eux plus de sacrifices, l'homme s'imagine qu'il devient plus important dans la société, qu'il se ménage un ou des descendans qui tiendront une place considérable. Voilà l'idéal général d'une nation démocratique, en France, en Angleterre, en Australie, aux États-Unis, en Belgique, en Suisse, dans les pays scandinaves. C'est, si l'on veut, une corruption ou une déviation du sentiment démocratique ; mais cette corruption ou cette déviation est générale. Elle se manifeste surtout en France, parce que la France a devancé tous les autres peuples dans la voie de la démocratie, et qu'elle est arrivée la première, en Europe du moins, à cet état de société où chacun a le sentiment le plus vif de l'égalité et où l'ascension aux degrés élevés de l'échelle sociale apparaît, même au plus humble citoyen, comme possible, sinon pour lui-même, du moins pour sa descendance.

Aujourd'hui, toutes les nations qui nous entourent et qui se sont imprégnées de l'idéal démocratique s'acheminent vers la même infécondité. La très forte réduction du taux de la natalité

(1) Arsène Dumont, *Dépopulation et Civilisation*, 1890.

en Angleterre en est la preuve. Cette diminution de la fécondité britannique est, comme on l'a vu plus haut, incontestable; tous les auteurs sérieux en tombent d'accord. La chute de la natalité britannique du taux de 35 à 36 pour 1 000 habitans, il y a un quart de siècle, à moins de 30 pour 1000, aujourd'hui, est attribuée par M. Nitti aux prédications d'un certain nombre de prétendus philanthropes qui s'intitulent malthusiens ou néo-malthusiens, quoiqu'ils conseillent des pratiques que Malthus repoussait avec horreur; ces propagandistes de la stérilité conjugale sont surtout M. Charles Bradlaugh et Mme Annie Besant, qui, depuis, serait revenue à des sentimens différens. Ils conseillaient, plus ou moins directement et complètement les manœuvres qui, — il faut bien le dire, — sont usitées dans les pays où la fécondité conjugale, prise dans son ensemble, est faible. Certains théoriciens, qui se couvrent abusivement du personnage du vertueux Malthus, ami seulement de la chasteté, ont écrit de véritables traités à ce sujet (1). Nous ne croyons pas que les exhortations, livres et conférences de M. Bradlaugh et de Mme Besant aient pu avoir une action si profonde sur la population anglaise. Mais un groupement social d'une singulière importance a contribué et contribue chaque jour davantage, par son esprit général et sa propagande, à réduire la fécondité britannique : ce sont les *Trades-Unions*. L'idéal démocratique qu'elles se proposent, et qui consiste dans la hausse des salaires, la réduction du nombre des apprentis, l'ascension de la classe ouvrière à la situation de la bourgeoisie, est en opposition avec la fécondité. Un économiste anglais contemporain très perspicace, M. Marshall, après avoir reconnu que le recensement de 1891 a constaté une diminution sensible du taux de l'accroissement de la population en Angleterre, *a great falling off in the rate of increase of the population in England*, en trouve les causes dans les dispositions nouvelles des artisans britanniques, analogues à celles des artisans des États-Unis; l'ouvrier anglo-saxon d'élite cherche à se soustraire aux charges d'une famille nombreuse. Les *Trades-Unions* contribuèrent de plus en plus à répandre cet état d'esprit.

C'est une erreur, à notre sens, de croire que la stérilité systématique se rencontre surtout dans les classes opulentes; les com-

(1) Voir notamment l'ouvrage anonyme intitulé : *Élémens de science sociale ou Religion physique, sexuelle et naturelle*, par un docteur en médecine, traduit sur la 7e édition anglaise, Londres, 1869.

paraisons que font à ce sujet divers statisticiens entre la natalité des différens quartiers d'une ville, ou entre l'état des familles dans les quartiers riches et les quartiers moyens d'après les recensemens, sont insuffisamment probantes. La constitution démographique des divers quartiers n'est pas, en effet, la même. Il se trouve dans les quartiers riches une plus forte proportion de ménages âgés, de gens retraités, de domestiques et de personnes qui ne passent qu'une partie de l'année à la ville; la natalité enregistrée doit donc y être plus faible, sans qu'on puisse rien en inférer. Nous croyons que, en France notamment, il y a plus d'enfans dans la tout à fait haute bourgeoisie et dans l'aristocratie que parmi les petits bourgeois, les paysans des départemens normands et des départemens riverains de la Garonne, et même que parmi les artisans, les contremaîtres et les ouvriers d'élite.

C'est une autre erreur d'attribuer soit aux charges d'impôts, notamment aux taxes indirectes, comme on le fait souvent, ou même au service militaire la faible natalité française. Les Belges jouissent du régime fiscal le plus léger qui soit au monde, ils ne connaissent pas le service militaire, personnel; il en est de même au Massachusetts, au Connecticut, dans Rhode Island; cependant, la natalité est assez faible en Belgique et dans les États américains. Il importe, pour juger sainement des causes de la faiblesse de la natalité, de ne pas considérer un peuple en bloc, mais de prendre à part les différentes grandes divisions provinciales, ce qui permet de découvrir beaucoup mieux les influences diverses en jeu. Ainsi, en Belgique, il y a deux groupes distincts de population : les Flamands et les Wallons; les premiers sont restés plus fidèles aux anciennes croyances et aux habitudes traditionnelles; les seconds sont plus pénétrés de la nouvelle conception sociale et familiale démocratique. Or, dans les trois principales provinces flamandes, celles d'Anvers, la Flandre occidentale et la Flandre orientale, la natalité, sans être très forte et quoiqu'elle ait une tendance à diminuer, reste encore assez élevée : en 1892, elle allait de 31,14 pour 1 000, à 33, 52, le minimum se rencontrant dans la Flandre orientale, et le maximum dans la province d'Anvers. Dans les provinces wallonnes, au contraire, la natalité est vrai-

(1) Il est vrai qu'on y comprend les mort-nés, qui sont mis à part dans les statistiques des autres États; mais la proportion des mort-nés à l'ensemble des naissances n'est que de 3 et demi à 4 p. 100 en Allemagne : 64 366 mort-nés, en 1895 sur 1 941 644 naissances.

ment faible; en 1892 elle ne montait qu'à 26,32 pour 1 000 dans la province de Liège, 24,71 dans le Hainaut, 24,15 dans le Luxembourg, et elle tombait même à 23,31 dans la province de Namur, se rapprochant ainsi sensiblement de la moyenne française, qui oscille de 22 et demi à 23 dans les dernières années. La province mixte de Brabant, avec une natalité de 28,60 pour 1 000, tient le milieu entre la natalité assez soutenue des provinces flamandes et la très faible natalité des provinces wallonnes.

Si l'on décomposait aussi entre les différentes provinces le taux moyen de la natalité allemande, lequel est encore fort élevé, on verrait apparaître immédiatement l'influence, d'une part, des habitudes traditionnelles, et, de l'autre, de la nouvelle conception démocratique de l'existence et de la famille. Dans l'année 1895, la dernière sur laquelle les documens allemands fournissent des renseignemens détaillés, le taux général de la natalité dans l'Empire germanique fut de 37,4 pour 1000, ce qui est un taux élevé, de plus d'un tiers moindre que celui de la Russie, mais de moitié supérieur à celui de la France.

Si l'on recherche comment est formée cette moyenne, on trouve que les pays allemands qui offrent la natalité la plus élevée sont en général les plus primitifs, les moins imbus des idées démocratiques, les moins émancipés en un mot : le plus prolifique est la province de Posen, où le taux de natalité s'élève à 44,6 pour 1 000; viennent ensuite la Prusse occidentale (44,1), la Silésie (41,6), les deux petites principautés de Reuss (41,5 et 41), la Westphalie (40,9), la Prusse orientale (40,4); la Saxe, grand pays manufacturier, a encore une très forte natalité, 40,3 pour 1 000 habitans. Il en est tout autrement des États plus démocratiques du Sud et des diverses provinces allemandes animées d'un esprit plus moderne; la Bavière a encore un taux de natalité de 37,4, ce qui est juste le taux moyen de l'Empire germanique; mais le Wurtemberg n'atteint que 35,4; Bade, 33,9; la Hesse électorale, 33,1; Hesse-Nassau, 32,6; la ville de Lubeck, 32,5; celle de Brême, 31,3; l'Alsace-Lorraine 31,2; enfin, au dernier rang, vient la ville de Berlin avec une natalité de 29,3 seulement pour 1 000 habitans, quoique, dans cette capitale, le nombre des mariages, qui est de 10,3 pour 1000, dépasse de beaucoup la moyenne générale de l'Empire, laquelle est de 8 pour 1 000 seulement. L'affaiblissement de la natalité dans toutes les contrées allemandes que nous venons de nommer et particulièrement dans la ville de Berlin où, d'autre

part, la mortalité est faible (21,2 seulement pour 1 000 contre 23,4, taux moyen de la mortalité dans l'Empire), témoigne bien de l'influence de la conception démocratique de la vie et de la famille sur la fécondité des unions (1).

Un des procédés par lesquels la civilisation démocratique tend à diminuer la natalité, c'est le retard dans les mariages et l'âge plus avancé des époux, notamment des femmes. M. Bodio a fourni à ce sujet des statistiques très intéressantes : en France, de 1874 à 1890, il y a eu un léger recul de l'âge du mariage pour les hommes : le nombre proportionnel des époux hommes contractant mariage au-dessous de vingt-cinq ans, qui représentait 25,98 pour 100 du chiffre total des mariés à la première date, n'en formait plus que 25,52 à la dernière. La différence n'est pas très sensible, sans doute, mais elle n'est pas négligeable. On en retrouve une analogue, un peu plus forte pour les femmes; en 1874 et 1875, 20,32 pour 100 des épouses avaient moins de vingt ans; en 1890, il ne s'en trouve plus que 19,55 pour 100. La France est depuis longtemps un pays où l'âge du mariage est tardif, aussi ne peut-il le devenir davantage qu'avec lenteur. En Angleterre, pays autrefois de mariages précoces, le recul du mariage s'est beaucoup plus accentué depuis vingt ans : en 1874, dans l'Angleterre proprement dite et le pays de Galles, 5552 hommes, soit 3,71 pour 100 du nombre des mariés de l'année, n'avaient pas vingt ans et 72653 avaient de vingt à vingt-cinq ans, ce qui faisait que plus de 52 pour 100 des mariés, sensiblement plus de la moitié, avaient moins de vingt-cinq ans ; en 1892, la proportion des hommes se mariant au-dessous de vingt ans ou au-dessous de vingt-cinq n'est plus que de 1,93 et 44,02 respectivement du chiffre total des hommes mariés dans l'année; la différence ici est extrêmement forte. Elle ne l'est pas moins en ce qui concerne les femmes : en 1874, la proportion des épouses ayant moins de dix-huit ans, de vingt ans, ou de vingt-cinq ans, était respectivement de 1,55, 15,54 et 64,14 du chiffre total des femmes mariées dans l'année; en 1892, ces proportions respectives tombent à 0,69, 10,22 et 59,15 du chiffre total; c'est là aussi un recul considérable. La Prusse elle-même manifeste ce phénomène : en 1874, sur 224 621 mariages, on comptait 31 936 épouses au-dessous de vingt ans; on n'en relève plus que 21 786, un tiers

(1) Ces chiffres sont tirés du *Statistisches Jahrbuch für das deutsche Reich*, 1897, p. 25.

de moins, sur un chiffre beaucoup plus élevé de mariages, à savoir : 245447, en 1892 (1). On sait que les femmes sont surtout fécondes dans la grande jeunesse. Un statisticien hongrois, M. Körösi, a essayé de découvrir « la mesure et les lois de la fécondité conjugale » ; il arrive à cette conclusion que la combinaison d'âge des deux époux qui donne la plus forte fécondité est celle de vingt-cinq ans pour l'homme et de dix-huit à vingt ans pour la femme. Ces recherches sont, sans doute, délicates et comportent une part d'incertitude ; mais il ne peut y en avoir sur ce point, que le recul accentué de l'âge du mariage, surtout en ce qui concerne la femme, doit, en dehors même de toute pratique frauduleuse, restreindre la fécondité conjugale (2).

Quant aux causes du recul de l'âge du mariage pour les deux sexes, elles se rattachent aussi à l'état de civilisation démocratique : la concurrence beaucoup plus vive à l'entrée des carrières soit libérales, soit de direction industrielle ou commerciale, vers lesquelles tout le monde tend à se précipiter ; les années d'études plus prolongées, les examens plus multipliés et encombrés de difficultés voulues, le plus souvent inutiles pour la pratique du métier, mais ayant une efficacité éliminatoire ; les stages que l'on étend de plus en plus, etc. Une partie des jeunes filles, avec le développement des carrières féminines administratives ou scientifiques et littéraires, subissent l'influence de ces conditions. En outre, pour les raisons sociales que nous avons indiquées, les jeunes filles comme les jeunes gens, dans presque toutes les conditions de la société, veulent, plus qu'autrefois, étendre la période de vie en grande partie indépendante qui va de la puberté au mariage. Tout concourt ainsi, dans la civilisation moderne, à diminuer la fécondité.

Une influence que nous ne pouvons qu'indiquer et qui agit dans le même sens est celle d'une certaine littérature. Discréditant le mariage, célébrant le libertinage, prônant ou excusant l'adultère, elle n'est certes pas en France favorable à la règle des mœurs qui, seule, assure la fécondité des familles. Par les petits journaux, par les cafés-concerts, son influence, autrefois limitée aux classes supérieures de la société, tend de plus en plus à les pénétrer toutes.

(1) Bodio, *Movimento della Popolazione, Confronti internazionali*, Berne, 1894.
(2) On nous permettra de renvoyer sur ce point à notre *Traité théorique et pratique d'économie politique*, t. IV, p. 620 à 623.

V

En ce qui concerne les nations de l'ouest et du centre de l'Europe, il ressort de l'observation attentive du mouvement démographique depuis trois quarts de siècle et surtout depuis vingt ans que, au fur et à mesure que l'aisance s'y accroît et qu'elles s'imprègnent de la civilisation démocratique, la fécondité s'y réduit. La conclusion à laquelle nous sommes arrivé, par l'examen attentif des faits sociaux et des statistiques, d'autres y sont parvenus par l'étude de la biologie. Herbert Spencer est le premier qui ait tiré de cette science des conclusions systématiques au sujet du mouvement de la population dans l'avenir. Il avait un précurseur, toutefois, un penseur ayant moins de force constructive dans l'esprit, mais doué de beaucoup de génialité, l'Américain Carey. Le développement de l'individuation, l'extension de l'intelligence et des sentimens, doivent se traduire, à la longue et en moyenne, par un affaiblissement de la fécondité ; il y a des raisons de croire que l'activité reproductrice diminue en proportion de l'intensité du travail nerveux. Cette cause physiologique ne tient, certes, pas encore le premier rang dans la stérilité relative des peuples les plus avancés en civilisation industrielle et démocratique ; mais il serait téméraire de prétendre qu'elle y est étrangère et de la considérer comme négligeable.

Des remarques qui précèdent, il résulte que la France, en arrivant à la période de population stationnaire, paraît n'avoir fait que devancer les autres peuples. L'Angleterre, les États-Unis, la Belgique, la Suisse, les États scandinaves, sont très nettement engagés dans la même voie et arriveront graduellement au même point ; de même les Pays-Bas, l'Autriche-Hongrie, quoique à pas beaucoup plus lents ; il est vraisemblable que l'Allemagne suivra aussi, et, avec elle, tous les peuples civilisés.

Il faudra, toutefois, plusieurs dizaines d'années avant que ces divers pays, même les premiers cités, se trouvent dans une situation absolument semblable à celle de la France aujourd'hui. En attendant, leur population grandira et les rapports de puissance entre la France et les différentes autres nations, en tant que la population détermine l'influence et la force, s'en trouveront modifiés. Le Royaume-Uni gagne encore en moyenne 400000 âmes par année du chef de l'excédent des naissances sur les décès, la

Belgique 50000 à 60000, l'Autriche-Hongrie 350000, l'Allemagne 600000 à 700000. Dans les deux premiers de ces pays, le gain en population vient non seulement de ce que les naissances sont plus nombreuses, mais aussi de ce que les décès y sont proportionnellement plus rares. En supposant que la Grande-Bretagne suive, pour la décroissance de la natalité, une marche sensiblement analogue à celle de la France à partir du début du règne de Louis-Philippe, vers 1835 ou 1836, il lui faudrait une soixantaine d'années pour parvenir à l'état stationnaire, si jamais elle y arrive complètement; et il est probable que, auparavant, malgré l'émigration, elle arriverait à une population de plus de 50 millions d'habitans. Un temps encore plus long serait nécessaire à l'Allemagne qui pourrait bien arriver à entretenir 70 ou 75 millions d'habitans sur ses 540000 kilomètres carrés. Quant à la Russie, sa pénétration par l'ensemble des sentimens démocratiques qui constituent la civilisation occidentale s'opérera, sans doute, avec infiniment plus de lenteur; mais il n'est pas douteux que, dès le prochain siècle, ces influences ne commencent à agir et à y réduire un peu la natalité. On ne peut souscrire à la conclusion de l'étude de M. le marquis de Nadaillac : « Au 28 janvier 1897, la population (de l'Empire russe) était de 129211115 individus; en 1851, lors du neuvième recensement, elle n'était que de 67380645. L'accroissement annuel est de 14 pour 1000. S'il se maintient à ce chiffre, et il n'est aucune raison pour qu'il ne se maintienne pas, dans un siècle la population de la Russie sera de 800 millions d'âmes. » On peut, sans aucune témérité, affirmer que ce résultat merveilleux ne se produira pas; outre que le recensement, dont les chiffres viennent d'être publiés, est le premier qui ait été fait avec méthode dans l'Empire russe et que le taux d'accroissement pour le passé est difficile à déterminer, outre que les territoires ont été modifiés et ne sont plus exactement comparables, il est certain que, au fur et à mesure de la diminution des terres disponibles et de l'accroissement de la densité de population, le taux de la natalité russe diminuera, mais, pour n'être pas de 800 millions d'âmes dans un siècle, la population de l'empire russe a des chances de devenir formidable dans l'intervalle, et d'atteindre, par exemple, 250 à 300 millions d'âmes.

Tout le passé démontre l'erreur des calculs qui reposent sur le maintien indéfini du taux d'accroissement de la population que l'on constate dans les pays ou dans les époques très prolifiques.

La très grande fécondité est, en définitive, une exception temporaire dans la vie de l'humanité et de tout groupe humain. Aussi ne peut-on s'associer aux terreurs du général Brialmont, qui voit « dans 386 ans la population du globe s'élever à 27 milliards, si la terre était en état de la nourrir » et qui, admettant que « la production des subsistances sera insuffisante bien avant que la population ait atteint ce développement », conçoit de vives alarmes et prévoit d'affreuses misères. Nous ne savons si, avec le temps, le globe ne pourrait pas nourrir dans l'aisance 20 à 25 milliards d'hommes; à coup sûr, sans ajouter trop de foi aux prédictions miraculeuses de M. Berthelot, qui prétend nourrir les hommes de l'avenir avec de petites boulettes de produits chimiques minéraux, si l'on s'en tient simplement aux découvertes plus modestes des agronomes, comme MM. Dehérain, Schlœsing et autres, notre petit globe pourrait vraisemblablement entretenir à l'aise, quand il sera complètement exploité, 10 à 12 milliards d'habitans, au lieu des 1500 millions qu'il paraît porter actuellement.

Si l'on ne comptait que sur les peuples appartenant à la civilisation occidentale, étant donné que le développement de l'aisance et des sentimens démocratiques chez ces peuples y réduit graduellement la fécondité, il faudrait un temps infini pour qu'on parvînt à cet effectif du genre humain, si jamais on y doit parvenir. Mais la race jaune ou la race noire ne pourrait-elle suppléer à l'insuffisance de fécondité de la race blanche? Il est de mode, depuis quelques années, de prédire la subordination prochaine, par défaut de fécondité et de sobriété, des blancs aux jaunes et noirs. L'ouvrage de M. Novicow sur *L'Avenir de la race blanche*, critique avec beaucoup de force ce pessimisme européen et montre combien problématique est ce prétendu péril prochain. On parle souvent dans cette question des jaunes et des noirs, de l'industrie et du commerce, sans bien connaître les uns ni les autres. Un seul peuple jaune commence à être un peu connu, parce qu'il a emprunté les procédés européens de mensuration des faits économiques et sociaux, c'est le peuple japonais. D'après ses statistiques nationales et autant qu'on peut les tenir pour exactes, le taux de la natalité ne serait pas très considérable au Japon; elle y atteindrait en moyenne pour les onze dernières années 29 pour 1000, taux considérablement moins élevé que celui de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de l'Italie, de la

Hollande, pour ne pas parler de la Russie, et même un peu inférieur à celui de l'Angleterre. En revanche, la mortalité serait faible au Japon, dépassant à peine 20 pour 1 000, de sorte que l'augmentation de la population japonaise aurait été de 5 millions d'âmes en quatorze ans; c'est un accroissement presque exactement égal à celui de la population de l'Angleterre dans la même période.

Pour que la race jaune augmentât considérablement, il faudrait qu'elle trouvât des colonies. Le Japon en cherche. Il est un peu tard pour s'en constituer. Si les Européens en Océanie et en Amérique n'avaient pas limité l'immigration asiatique, il est possible qu'avec le temps, les îles du Pacifique fussent arrivées à contenir plus de jaunes que de blancs. De même, si l'on ouvrait librement Madagascar et l'Afrique orientale, comme le proposent certains coloniaux anglais, aux immigrans d'Asie, il serait possible que ces vastes contrées fussent en un siècle peuplées par les Hindous. Néanmoins, un envahissement du monde par les jaunes et les noirs et la subordination de la race blanche est au plus haut degré improbable. Il ne peut, en tout cas, y avoir là de danger prochain. La vraisemblance est qu'au fur et à mesure que la civilisation européenne pénétrera ces races, les mêmes influences qui réduisent la natalité chez nous la réduiront chez elles, comme on le voit déjà au Japon.

Ce n'est donc pas le très problématique encombrement futur du monde qui doit nous alarmer. Le problème beaucoup plus actuel consiste à chercher les moyens, sinon de relever le taux de la natalité française, ce qui paraît bien difficile, du moins de l'empêcher de décroître davantage. Il ne faut pas se dissimuler que, quand les Bretons et les Flamands se feront de la vie et de la famille la même conception que les Normands ou les Gascons, la natalité française se réduira encore sensiblement, et de 22 et demi ou 23 pour 1 000, tombera au-dessous de 20; notre population se trouverait alors exposée à décroître de 60 000 à 80 000 âmes par an, à moins que l'on ne s'appliquât à réduire considérablement les décès, ce dont on ne s'occupe qu'insuffisamment.

La faible natalité française a des inconvéniens politiques qui sont connus de tout le monde; la balance des forces tourne chaque année de plus en plus à notre détriment. Ce n'est pas seulement en politique, c'est en industrie que le faible taux de notre natalité nous nuit. Les enfans de nos familles, qui n'en ont qu'un ou deux, entourés d'une tendresse amollissante, de soins débilitans, inclinés

à une vie à demi passive et sédentaire, n'ont qu'exceptionnellement l'esprit d'entreprise et d'aventure, l'endurance et la persévérance qui caractérisaient leurs lointains ancêtres et que possèdent aujourd'hui les fils des prolifiques familles allemandes. La France tend de plus en plus à devenir un peuple de petits et de moyens rentiers.

Pour remédier à ce mal, il s'est fondé récemment une ligue des plus estimables qui a à sa tête des médecins distingués, dont plusieurs se sont occupés des sciences économiques et sociales. Ils proposent différens moyens, dont les chances de succès sont très inégales. C'est d'abord et surtout aux procédés fiscaux qu'ils veulent recourir. Le célibataire ou l'homme sans enfans sera châtié par le fisc, l'homme ayant beaucoup d'enfans sera exonéré et récompensé par lui. Il peut y avoir dans une réforme de la fiscalité, qui tiendrait compte des charges de la famille, un retour à l'équité, et en ce sens nous y applaudirions. Mais on ne peut compter sur la contrainte pour porter les hommes à faire des enfans. Aussi les impôts frappant spécialement les célibataires et les ménages sans postérité nous semblent un expédient aussi frivole que vexatoire. Si l'on comptait s'en servir pour allouer des primes aux ménages ayant un nombre élevé d'enfans, l'État prendrait ainsi une responsabilité considérable qui aurait de grands inconvéniens; et, s'il voulait agir dans des proportions qui ne fussent pas infinitésimales, il risquerait, en outre, de détruire ses finances. Pour allouer une annuité, ne serait-ce que de 50 centimes par jour, soit 182 fr. 50, par an à 100 000 enfans jusqu'à leur quinzième année par exemple, il faudrait, au moment où l'opération produirait tous ses effets, une annuité de 273 750 000 francs. Si l'on voulait ainsi, artificiellement et par des primes d'État à la *viriculture*, porter le chiffre de notre natalité au niveau anglais, — en supposant qu'on y pût réussir par ce moyen; c'est-à-dire au lieu de 850 000 naissances par année si l'on voulait en obtenir 1 175 000, ce système d'allocation de 50 centimes par jour jusqu'à l'expiration de la quinzième année entraînerait une dépense annuelle de plus de 1 milliard de francs. Et si l'on prétendait pousser la natalité française par ces subventions au taux allemand, c'est-à-dire la hausser de 22 pour 1 000 habitans à 37 et demi, cette allocation de 50 centimes par jour jusqu'à la quinzième année pour tout enfant vivant dépassant par famille le chiffre de deux par exemple, coûterait probablement plus de 1 milliard et

demi par an. Sans doute, cette somme de sacrifices pourrait être réduite dans une certaine proportion, parce que chaque année la mort fait des vides parmi les enfans venus au monde; et surtout parce que cette allocation de 50 centimes par jour pour chaque enfant vivant excédant le chiffre de deux par ménage ne paaîtrait pas suffisante pour pousser la plupart des familles à une très large fécondité. Quant à réserver des subventions de ce genre ou même à les grossir pour chaque septième ou sixième ou cinquième enfant vivant, le résultat serait insignifiant. C'est surtout la naissance du troisième enfant, beaucoup plus que celle du cinquième, du sixième et du septième, qu'il faudrait provoquer.

Dans un pays d'aussi large et vieille aisance que la France, ce système de subventions, tout en étant très lourd pour les finances publiques, serait inefficace et imposerait à l'État une responsabilité morale qu'un gouvernement raisonnable ne doit pas assumer.

L'idée de confisquer, par des droits excessifs, une partie de la fortune des gens qui meurent sans enfans ou avec un seul ou deux enfans ne paraît pas davantage acceptable. Nos droits de succession, très élevés sur les héritages collatéraux ou entre étrangers, représentent à peu près la taxe maxima que l'on puisse imposer, sans susciter de colossales dissimulations. Nul ménage n'aura un second ou un troisième enfant, en supposant que cela dépende de sa volonté, uniquement pour que le droit dont sera frappé sa succession ne soit pas doublé ou triplé, ou même quadruplé. L'expérience, tout actuelle, de l'Angleterre où les droits de succession sont excessifs depuis 1894, allant, même en ligne directe, à 3, 4, ou 6 pour 100 pour les successions moyennes, et à 7 ou 8 pour les successions colossales, celles au-dessus de 12 et demi et de 25 millions de francs, est loin d'encourager à des droits successoraux très élevés. Le rapport des commissaires du revenu intérieur (*Inland Revenue*) pour l'exercice 1896-97 témoigne que ces droits draconiens n'atteignent pas le but visé. Dans ces dernières années, les valeurs successorales ont considérablement baissé en Angleterre à cause de l'exagération des droits; on estime la fraude à un chiffre qui peut varier de 600 millions à 1 milliard par an.

Les taxations ayant le caractère de châtiment doivent donc être évitées. Au contraire, il ne serait qu'équitable de tenir compte des charges de famille dans l'impôt mobilier, c'est-à-dire la taxe sur l'habitation ; on pourrait la réduire de 10 pour 100 par enfant mi-

neur vivant avec les père et mère, peut-être même de 15 pour 100. En revanche, ainsi que l'a proposé M. Bertillon, bien inspiré sur ce point, on pourrait n'accorder le dégrèvement de tout impôt mobilier dans la ville de Paris qu'à ceux des loyers de moins de 500 francs de valeur réelle qui sont occupés par des ménages ayant un, deux ou trois enfans, au lieu d'accorder cette immunité à tous les loyers de 500 francs indistinctement. Quand on aura réduit, comme on le propose, les droits d'entrée et d'octroi dans les villes sur le vin, le cidre, la bière, on viendra encore en aide aux familles nombreuses des villes. Toutes ces mesures seraient légitimes, parce qu'elles n'auraient rien d'artificiel et seraient conformes à la stricte équité.

Un point sur lequel notre démocratie s'est toujours montrée intraitable, c'est la liberté de tester et la quotité disponible. Si notre code avait eu plus de largeur à cet égard, s'il avait évité de morceler et de disperser les moyens et les petits domaines, il est à croire que la natalité serait demeurée plus forte parmi la population rurale. Le maintien des moyennes et des petites propriétés offre un grand intérêt social; notre code l'a méconnu ; sa terreur du rétablissement du droit d'aînesse a été excessive. A l'heure actuelle, les habitudes de réduction de la famille s'étant invétérées chez les paysans, il est beaucoup plus difficile de les éliminer qu'il ne l'eût été de les prévenir. Néanmoins, nous estimons que la quotité disponible pourrait être accrue et portée, par exemple, toujours à la moitié au moins, quand on use de cette quotité en faveur d'un enfant.

Si l'on veut exercer une action un tant soit peu profonde sur la fécondité française, il faudrait, toutefois, user de moyens d'ordre plus général et plus élevé, s'adressant davantage aux sentimens moraux de l'ensemble de la population. Il conviendrait de remettre en honneur la fécondité conjugale, de ne laisser échapper aucune occasion de témoigner de l'estime et de la reconnaissance que l'État et la société professent pour elle; en même temps, il faudrait faciliter, non par des subventions, mais par certaines atténuations des charges personnelles, la vie des nombreuses familles. Nous verrions avec plaisir que, pour toutes les petites fonctions qui ne demandent aucune capacité particulière, celles de cantonnier, facteur des postes, gardiens de monumens ou autres emplois analogues, on donnât la préférence aux pères de famille, et que l'on tînt compte du nombre de leurs enfans. En même temps

qu'il pourrait y avoir là une certaine efficacité directe, cette mesure affirmerait l'intérêt qu'attachent la société et l'État à la fécondité conjugale. Dans l'ordre des servitudes militaires, on pourrait aussi arriver à quelques résultats : la proposition de loi qui n'assujettit qu'à une année de service le jeune conscrit marié mérite d'être adoptée ; la dispense de la moitié au moins des périodes de 28 jours et de celle de 13 jours pour les pères de famille ayant trois enfans ou davantage pourrait être aussi de droit.

L'école devrait s'abstenir de surexciter, comme elle le fait depuis vingt ans, les ambitions en quelque sorte d'ordre matériel, c'est-à-dire le simple désir de s'élever sur l'échelle sociale ; elle devrait enseigner que toutes les tâches, toutes les professions, sont respectables, que le mérite consiste à bien remplir le devoir, même modeste, et à élever honorablement une famille. Une certaine résignation au sort modique qui doit, en fait, constituer la destinée de la généralité des hommes devrait être recommandée. L'esprit qui anime nos écoles depuis longtemps devrait ainsi complètement se modifier, afin d'éviter ce que notre démocratie, dans son exclusive tendance au bien-être, a d'égoïste et de sec. En même temps, bien loin de pousser à la fréquentation prolongée de l'école par les enfans qui n'ont aucune capacité remarquable, bien loin de retarder davantage l'âge d'entrée des enfans dans les ateliers ou les fabriques, comme le recommandent, d'une façon très inconsidérée, divers congrès, on devrait encourager les parens à faire travailler les enfans d'une façon rémunératrice dès l'âge de 12 ans, dans la population rurale et ouvrière, dès 13 ou 14 ans, dans la petite bourgeoisie, afin que les enfans leur fussent moins longtemps à charge.

Il conviendrait aussi d'aider à répandre une autre conception de la vie et de la grandeur familiale ; au lieu de chercher à n'avoir que un ou deux enfans, afin qu'ils soient plus riches, il conviendrait que chacun se persuadât qu'en en ayant cinq ou six, on a bien plus de chances d'avoir un enfant d'élite, qui fasse honneur au nom familial. Ce sont souvent les cadets et les derniers nés qui font la gloire ou la prospérité d'une famille. On devrait de plus en plus se convaincre que, dans la société moderne, les situations sont personnelles et ne peuvent indéfiniment se transmettre dans la lignée : les gens riches se résoudraient ainsi à avoir des fils moins opulens qu'eux ; les hommes portés aux plus grands honneurs s'accoutumeraient à avoir des enfans dans des situations secondaires, mais honorables ; c'est là, en réalité, la

vraie démocratie ; le sentiment, général aujourd'hui, que les enfans doivent toujours être dans une position supérieure à celle des parens est une corruption de l'esprit démocratique.

Peut-être, à la longue, le grand changement qui est en train de s'opérer dans les fortunes, par suite de la baisse de la rente de la terre et du taux de l'intérêt, que nous avons si souvent signalée depuis vingt-cinq ans (1), pourra-t-il modifier l'état mental de la population française à l'égard de la fécondité conjugale. La richesse, par l'évaporation graduelle du revenu, tend de plus en plus à perdre son caractère de perpétuité ; la fortune, même la grande fortune, ne pourra plus représenter l'aisance prolongée pendant une série de générations. Il est possible que, lorsqu'on sera devenu plus familier avec ce phénomène, qui est, au point de vue social, le plus caractéristique et le plus important de notre époque, on éprouve moins d'appréhension devant la division d'un avoir devenu naturellement plus stérile. L'abaissement du taux de l'intérêt pourrait à la longue produire un revirement heureux : il en résulterait un attachement moins exclusif aux avantages de la richesse, une plus grande confiance dans le résultat des efforts propres de l'homme ; la famille française se trouverait en partie dégagée des préoccupations sordides qui l'accablent aujourd'hui. La colonisation, si elle venait à se développer, pourrait aider à répandre ces sentimens ; on s'habituerait à avoir des enfans, dont les uns iraient au loin, tout au moins pour y ramasser un certain avoir. Pour ces modifications dans l'étroite et assez basse conception que beaucoup de Français se font aujourd'hui de la famille, il faut le concours de toutes les forces morales. Il faut aussi du temps. Il conviendrait, en outre, de s'occuper de réduire notre mortalité, qui est sensiblement plus forte, — de près de 10 pour 100, — que celle de l'Angleterre et de la Belgique.

Même en espérant un élargissement de l'horizon familial, qui ramène chez nous la fécondité disparue, il est certain que d'autres mesures s'imposent à la prévoyance gouvernementale en France. Nous n'avons que 71 habitans par kilomètre carré, quoique notre sol, sinon notre sous-sol, soit un des meilleurs du monde. Nous ne nous maintenons à cette densité, en soi mesquine, que par la présence de plus de 1 million d'étrangers sur notre territoire. Comme nous sommes entourés de peuples à la fois moins riches

(1) Voir notre *Essai sur la Répartition des richesses et la tendance à une moindre inégalité des conditions.*

et plus prolifiques que nous, quoique la fécondité de certains soit en voie de diminution, il est naturel que ce nombre d'étrangers augmente. Les Allemands ayant aujourd'hui près de 100 habitans par kilomètre, avec un sous-sol meilleur, il est vrai, mais un sol sensiblement inférieur; les Italiens comptant notablement plus de 100 habitans au kilomètre ; les Belges en ayant plus de 200 ; les Suisses et les Espagnols habitant un pays aux ressources restreintes, il est normal qu'il se produise une infiltration d'étrangers chez nous; cette infiltration ne peut que s'accroître au fur et à mesure que la densité de la population augmentera chez nos voisins. Aucune mesure législative ou fiscale ne prévaudrait contre un phénomène aussi nécessaire. Ces immigrans, il faut nous les assimiler en les naturalisant. Nos lois sur la naturalisation, quoiqu'un peu améliorées, sont beaucoup trop rigides encore. Il n'y aurait rien d'excessif à naturaliser 50 000 étrangers par an. Nous nous procurerions par l'adoption une partie des enfans que la nature ne nous fournit pas. L'expérience prouve que la population française possède de très rares facultés assimilatrices. Quant à croire que la race française en serait défavorablement modifiée, c'est une profonde erreur. M. Novicow a parfaitement démontré qu'il n'existe pas de races caractérisées dans l'occident du continent européen; il ne s'y rencontre que des sortes de conglomérats historiques. La France, en particulier, contient des « dolichocéphales blonds » et des « brachycéphales bruns », les premiers réputés nobles et les seconds réputés vils, des exemplaires de l'*homo europæus* et de l'*homo alpinus*. Un système suivi et méthodique de naturalisation pourra parer, dans une certaine mesure, à l'affaiblissement de notre natalité, en attendant que celle-ci se relève, ce qui ne saurait venir que de l'action énergique de causes morales modifiant notre conception de la famille.

PAUL LEROY-BEAULIEU.

EN THESSALIE

JOURNAL DE CAMPAGNE

DERNIÈRE PARTIE (1)

5 mai. — Nos chevaux sont sellés dès cinq heures du matin. Plus une âme dans les rues de Larissa. Cette ville si animée, si pleine hier, s'est vidée sans bruit, sans hourras exaltés de la part des hommes, qui sont partis avec tranquillité, comme s'ils allaient à la promenade. Nous traversons les camps établis en dehors de la ville : les tentes abandonnées sont encore là. Le train des équipages, c'est-à-dire la foule des chevaux de bât dont je vous ai parlé, les amènera plus tard.

Qu'on se représente, du côté du nord, la plaine de Larissa comme le fond d'une cuve dont le bord remonte doucement vers le sud ; mais précisément, en marchant droit dans cette direction, le dessus de la cuve est comme fendu, et c'est là que passe la route qui va sur Pharsale, entre des hauteurs de 480 mètres d'un côté, de 350 de l'autre, près des villages de Tekké et de Karadémirdji. Les Grecs sont postés sur ces hauteurs, commandés par le prince Constantin, avec 20000 hommes et dix batteries d'artillerie dont une est venue de Kharditza. Il s'agit de les déloger. Contre eux trois divisions s'avancent directement, les deux autres étant dirigées sur des points très excentriques. Même, sur les trois qui

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre.

doivent prendre part à l'action, une reste en arrière, en réserve, celle de Néchat.

La concentration des troupes a eu lieu à Iénibégler, à une douzaine de kilomètres de Larissa. Bientôt nous entendons le bruit du canon : ce sont les Grecs qui tirent des hauteurs de Karadémirdji, défendant le rebord de la cuve. Les Turcs répondent, placés à 3000 mètres en arrière ; et la division de Hamdi-Pacha commence un mouvement sur la droite. Tout cela a pris du temps. A midi seulement les batteries grecques se sont tues, et la division Memdouh commence l'attaque de Karadémirdji. Le pays est vallonné, parsemé de petits bois d'oliviers rabougris, de cyprès noirâtres derrière lesquels se cachent les tirailleurs des deux armées, et avec des jumelles on distingue parfois à 800 mètres un officier hellène, correct, d'un chic français, l'élégance sobre de son uniforme faisant contraste avec la vétusté du costume de la plupart des officiers inférieurs de l'armée que j'accompagne. Un soldat turc est près de moi, couché derrière une souche, chargeant et déchargeant son fusil Martini Henry avec une attention régulière et prudente. Mon *souvari*, c'est-à-dire le cavalier qu'Edhem-Pacha m'a donné comme sauvegarde, — un israélite de Salonique qui parle le français de la façon la plus vive et la plus correcte, — l'interroge pendant une pause : « Es-tu du nizam ou du redif (de l'armée active ou de la réserve)? — Du redif, répond-il. J'étais dans la campagne, là-bas, à Trébizonde. Les plus anciens soldats de réserve m'ont envoyé chercher un jour. Ils étaient sur la place du village, avec l'*iman*, le prêtre de la mosquée. Ils m'ont dit qu'il y avait la guerre et qu'il fallait partir. J'ai dit que c'était bien ; il y a eu de grandes prières à la mosquée, on a lu le Livre, et nous avons crié : Longue vie au Padischah ! Après, nous sommes allés à Constantinople, ceux du village qui devaient le service et moi. On nous a habillés, on nous a donné des fusils. J'étais à la prise du fort de Kapou-Tépé, avant Tyrnavos. »

L'homme est marié, il a des enfans ; toute cette famille est restée dans la lointaine Trébizonde, sous la garde des vieux parens et des antiques coutumes musulmanes qui cacheront sa femme à tous les regards. Il sera *ghazi*, c'est-à-dire victorieux, s'il revient vivant ; s'il est tué, il aura des gloires spéciales au paradis. Dieu l'a envoyé là, et il fait son devoir.

Cependant on tire toujours, avec abus, car le résultat est

mince. Bien peu d'hommes tombent de notre côté, et lorsque nous avançons, les cadavres grecs n'apparaissent que rarement. Quant aux blessés des adversaires, ils ont été rapidement enlevés; les ambulances sont chez eux, semble-t-il, mieux organisées que chez les Turcs. Vers deux heures, nous entendons des cris, un mouvement de recul se produit dans un bataillon de volontaires albanais. Séfoulah-Pacha, un petit homme actif, trapu, monté sur un cheval très vif, leur adresse des reproches en un langage qui doit être énergique. Les hommes répondent très nettement: « Nous voulons bien y aller si tu y vas. » Et alors Séfoulah-Pacha « y va » très crânement, et enlève la bande.

Enfin cette ligne de hauteurs est emportée; le bataillon albanais pénètre dans le petit village de Tatari et y met le feu; d'autres villages brûlent également à droite et à gauche. Devant nous s'étend une large vallée au milieu de laquelle coule une petite rivière. Un pont franchit cette rivière, le chemin de fer apparaît un peu en arrière, avec une station qui fait une tache blanche, et de cette station une route empierrée toute droite, d'une demi-lieue, conduit à Pharsale.

C'est la seconde phase de la bataille. L'artillerie recommence à tonner. Trois fois de suite celle des Grecs reprend position, répond aux pièces turques dont le tir paraît d'ailleurs beaucoup mieux réglé. D'ailleurs, un certain nombre d'obus hellènes n'éclatent pas, bien que la terre soit très sèche. On se croirait en manœuvres, avec une leçon réglée à l'avance... « A deux heures, les troupes grecques se trouvant dépassées sur la droite abandonneront les positions qui défendent le côté nord de la plaine de Pharsale. Sans essayer de défendre le côté sud, elles opéreront leur retraite en bon ordre sur Domokos, leur arrière-garde continuant à combattre pour couvrir cette retraite. » Cependant, en avant du pont, il y a un engagement assez chaud. Mais pourquoi ce pont n'est-il pas coupé? Plus loin, les Grecs défendent encore avec énergie des épaulemens dressés à la hâte, et enfin, devant la gare, après un long silence, la fusillade éclate, très vive. Une compagnie hellène a blindé les fenêtres de la station et les bâtimens voisins, attendu l'ennemi à 40 mètres, et commencé un feu roulant. Les Turcs ne fléchissent pas, ils sont solides, mais ne mettent pas baïonnette au canon, ce qu'une troupe européenne aurait fait probablement. Ils s'abritent, attendent du renfort, triplent leur feu, et rendent la place intenable. Alors les Grecs

s'en vont, en tirant sur les fenêtres qu'ils viennent de quitter. A six heures tout est fini, et l'on voit l'artillerie grecque défiler, assez en désordre cette fois, sur la droite, vers Domokos. Pourtant les vainqueurs n'entrent pas dans Pharsale, et couchent sur leurs positions. Des bœufs mugissent, des brebis se plaignent doucement : on a été à la maraude, et la soupe sera bonne. Mais à neuf heures, plus un bruit sur ce champ de bataille. Les hommes se couchent en plein champ autour des feux de bivouac et s'endorment paisiblement.

Volo, 8 mai. — Le lendemain de la bataille de Pharsale, des coups de feu nous réveillent vers sept heures : les Albanais, entrés les premiers dans cette petite ville, comptant y découvrir quelques légers souvenirs à emporter, ont été salués à leur grand étonnement par une fusillade inattendue. Trois cents irréguliers grecs, demi-soldats, demi-bandits, et qui avaient commencé le pillage, s'étaient réfugiés dans les ruines d'un vieux château fort de l'époque romaine, planté sur une cime abrupte : le château du Trésor, disent les quelques juifs qui restent dans le pays complètement abandonné des habitans hellènes. Il paraît, en effet, qu'après les grandes pluies d'hiver, les torrens qui passent à travers ces ruines en arrachent des pièces d'or, d'argent et de cuivre. Mais les Albanais, qui ont enlevé la position en un clin d'œil, — cette petite guerre de partisans leur convient admirablement, — n'y ont rien trouvé qu'un grand nombre de culots de cartouches. L'armée régulière turque, entrée derrière eux, a respecté ce qui restait de la ville, et installé l'ambulance dans la maison même qu'occupait le prince Constantin, dont on a retrouvé jusqu'à la batterie de cuisine.

Nous apprenons qu'on s'est battu hier à Velestinon, qu'on s'y bat encore peut-être, que le maréchal Edhem-Pacha s'est dirigé de ce côté, et nous plions bagage pour tâcher de le rejoindre.

La route, — une sente à peine tracée, — traverse le massif des Cynocéphales : pays rude, montueux, presque stérile; parfois des orges maigres dans des champs de pierrailles. Enfin nous redescendons dans la grande plaine de Velestinon, riche, humide, grasse, traversée d'un chemin de fer et d'une ligne télégraphique dont les vaincus n'ont même pas coupé les fils. Des bouquets de bois apparaissent, des vergers, des prairies peuplées de beaux chevaux que les irréguliers, Guègues et Arnautes, pourchassent et réunissent en troupes. Leurs maîtres ont quitté

le pays, sauf quand ces maîtres sont israélites : et alors ce sont des discussions sans fin, des pleurs, des fusils brandis, des mains désarmées qui se dressent suppliantes. Ces obstinés propriétaires finiront par être récompensés de leur singulier courage. Leur présence garantit encore un peu leurs biens, leurs bestiaux qu'ils abritent dans des cours aux hautes murailles; et puis, plus tard, ils rachèteront pour quelques piastres leurs propres chevaux — et ceux des autres! — Cette énergie qui n'est pas sans danger finit, même déployée *per fas et nefas*, par inspirer quelque admiration.

A travers les bouquets d'arbres et les haies nous continuons à marcher, et nous finissons par être forcés de reconnaître que nous nous sommes complètement perdus; impossible de trouver Velestinon où campe Edhem-Pacha. Une longue lueur rougeâtre monte au milieu de la nuit, assez loin encore, et nous nous dirigeons de ce côté. C'est Hagios-Gheorgios qui a été pris dans la journée même : il paraît que sans nous en douter nous sommes arrivés aux avant-postes, dépassant le quartier général. Le village entier est en feu : il a été pris de vive force, et les Albanais excitent méthodiquement les flammes, font glisser avec des perches les lourdes tuiles qui empêchent les toits de flamber. A côté de ces fournaises, d'autres brasiers tout petits fument à ras de terre, et ces petites lumières de bivouac, ces grandes flambées furieuses, ces fumées rougeâtres se mêlent fantastiquement. Cependant on entend un grand murmure, on perçoit des foules d'ombres, car les Albanais n'ont point la placidité muette du Turc : ils se montrent les dépouilles prises, les échangent, et causent bruyamment avant de s'endormir.

Mais nous mourons de faim et de sommeil. Par un coup de fortune, heureusement, notre cavalier interprète, toujours débrouillard, découvre que le colonel du régiment qui campe au milieu de ces flammes est un vieil habitant de Salonique, un ami auquel il a gagné parfois quelques livres turques au baccarat. Ce clubman de Macédoine nous reçoit comme seul sait recevoir un Turc en veine d'hospitalité : tout est à nous, simplement. Et il est si bonhomme, si paternel, il offre son mouton bouilli, son vin et son *mastic*, — car il a du vin et de l'alcool, infraction aux lois de Mahomet dont Mahomet le bénisse! — que c'est à peine si nous pouvons lui dire que, quelques minutes auparavant, nous aurions volontiers payé bien cher ce dîner royal, et le coin

qu'il nous offre dans sa tente. Ce brave colonel a une âme d'enfant, noble, naïve et douce. L'incendie du village lui fait venir les larmes aux yeux. « Mais si vous saviez ce que c'est qu'un assaut! nous dit-il : les défenseurs eux-mêmes commencent la destruction en crénelant les murs, en brûlant certaines maisons pour gêner l'action de l'adversaire. Une fois les Arnautes dans la place, surtout quand ils ont subi des pertes, ils se chargent trop volontiers de ce qui reste à faire. »

Nous déroulons nos couvertures et nous nous endormons. Vers une heure du matin, notre hôte nous réveille : « Une grande nouvelle, nous dit-il, Volo se rend. Le consul de France, M. de Roujoux, et son collègue d'Angleterre se sont rendus en parlementaires officieux au quartier général d'Edhem-Pacha. Cependant on ne change rien aux ordres donnés pour l'attaque du col de Volo. Il pourrait y avoir une surprise, et nous devons nous tenir prêts. »

Sur ce que fut cette entrée à Volo, une bien courte phrase peut résumer nos impressions d'alors : la victoire était décidément trop facile. La ligne de collines qui défendait ce petit port si élégant, si frais, si antiquement grec, franchie sans résistance par des soldats qui rient sur les chemins, le fusil à la bretelle; cette flotte hellène qu'on avait là sous les yeux, en rade, et qui partit comme elle avait fait partout, sans avoir, je ne dis pas rien accompli, mais rien essayé; cette ligne de chemin de fer intacte et sur laquelle, trois ou quatre jours après, les vainqueurs faisaient rouler des convois, — assez mal d'ailleurs, avec quelques accidens, à cause de l'insuffisance excusable d'un personnel improvisé, — tout cela luttait contre la pitié, contre la sympathie qu'on aurait voulu éprouver pour le vaincu. La conduite des Turcs à Volo a été franche et digne. La ville s'était rendue sans résistance, sur la promesse qu'elle serait respectée : cette promesse a été entièrement, absolument tenue. Quelques jours après l'occupation, la plupart des magasins, même des magasins de bijouterie, étaient rouverts; les marchés de viande et de légumes se tenaient dans les rues comme d'habitude. Trois hommes ont assuré la sécurité de Volo : le consul de France, M. de Roujoux, dont la conduite a été au-dessus de tout éloge, et qui a su grouper et enlever ses collègues; Emver-Bey, le commandant de place; et le nouveau caïmacan de la ville, Khamil-Bey, dont tout le monde se loue. « Il écoute tout ce qu'on lui dit, réfléchit longuement, et se décide

toujours en faveur de l'équité », me disait M. de Roujoux lui-même. Et Khamil a quelque mérite à cette impartialité, car il était consul de Turquie dans ce même Volo avant les hostilités, et la population grecque a bien failli l'assassiner.

Dans les environs, il y a eu des cas de pillage pendant la marche en avant, mais, à part les lieux où on a livré bataille, pas un incendie. Les délicieux villages des collines, ceux du bord de la mer, sont tels qu'avant la guerre. Il en a été ainsi du moins jusqu'à la signature de l'armistice, et j'ignore ce qui s'est passé après mon départ. J'ai entendu dire qu'il y avait eu des déprédations et des meurtres même, dans les campagnes. Il s'était formé dans les environs des troupes de bandits grecs, comme d'ailleurs dans tout le reste de la Thessalie : à Trikhala, ceux-ci ayant fait prisonnières deux familles appartenant à leur propre nationalité, ont exigé 70000 francs de rançon. D'autre part, il est certain que les Albanais licenciés ont dû faire concurrence aux brigands indigènes. Mais encore une fois, il ne s'agit que de faits isolés.

Pharsale, 15 mai. — Le lendemain même de la reddition de Volo, Edhem-Pacha retournait à son camp de Tekké, au nord de la plaine de Pharsale, se plaçant ainsi à l'arrière-garde de son armée, dont les avant-postes sont de l'autre côté de la vallée sur les collines qui dominent la ville. Une tente était réservée aux correspondans, dans le camp même, et nous en avons profité une nuit : mais on gelait, ce qui n'est rien, et on mourait de faim, habitude plus difficile à prendre. Quelques-uns de mes confrères veulent mal de mort au maréchal de leur abstinence forcée. Ils avoueraient facilement que le premier devoir de ce chef d'armée leur paraît être de leur offrir à dîner tous les jours. Mais, à en juger par l'ordinaire de quelques officiers généraux, il est bien possible que le généralissime lui-même fasse assez maigre chère. L'administration militaire nous fournit du pain en abondance, et, pour nos chevaux, du foin haché dont ils ne veulent pas : le blé vert des larges champs qui s'étalent à nos pieds et dont ils se nourrissent depuis un mois, les a rendus très difficiles.

Nous avons donc quitté la tente, et cherché une maison à Pharsale, où elles ne manquent point, la ville ayant été complètement désertée. Mais notre cavalier israélite a déniché en cinq mi-

nutes des coreligionnaires qui, suivant leur usage, n'ont point quitté la place. Il revient nous annoncer la bonne nouvelle, et son œil brille. « Ils ont du vin *kasher*, nous dit-il, c'est-à-dire qui a été préparé suivant les rites, et ce vin n'est point empoisonné de résine; ils ont du *mastic*, des chambres avec un divan sur lequel on peut coucher, toutes les joies de l'existence. C'est là qu'il faut aller. »

Et c'est là en effet que nous sommes installés depuis près d'une semaine. Notre premier soin a été de nous procurer des provisions, que nous avons fait venir d'une propriété grecque située au delà des lignes turques, à Tchatma, et que nous avons fort honnêtement payées : un mouton, un troupeau d'oies, des poules, des œufs, une grande bouteille de « mastic », l'alcool du pays, qui est excellent. On vient nous voir, on nous envie, nous sommes de grands seigneurs. Dans la maison qu'occupait le prince Constantin, en face de nous, est installée l'ambulance de la Banque ottomane, dirigée par un Suisse, le docteur Lardy, et surveillée par Bonkowski-Pacha. J'y retrouve deux Français, les docteurs Robineau et Monod. Leur ambulance n'est pas un miracle d'organisation : — la Banque ottomane a fait ce qu'elle a pu, très généreusement. — Elle a été doublée par une mission russe, dirigée par le docteur Lang; le personnel médical est excellent, mais le service officiel militaire qui devrait servir de point d'appui à ces efforts de l'initiative privée est insuffisant. Il faut toujours se rappeler le mot d'un vieux général ottoman à Von der Goltz : « Nos blessés? Mais nous les laissons mourir! » Cela lui paraissait tout naturel, et cela paraît tout simple aux malheureux blessés eux-mêmes. Couchés sur leur manteau, car les lits ne sont pas assez nombreux, ils ne profèrent pas une plainte, ils attendent leur sort, décidé de toute éternité par une infinie puissance, avec un calme qui vient de la certitude des joies futures. S'ils meurent, ils seront *schehids*, c'est-à-dire martyrs. Seul, peut-être, en Europe, le soldat russe possède la même résignation, le même esprit de renoncement, la même simplicité devant la mort. On ne pourrait écrire qu'ils la souhaitent, car ils sont entre les mains de Dieu, et ne sauraient avoir de désir; mais ils la préfèrent obstinément à une amputation qui les sauverait, mais les mènerait au Paradis — telle est leur croyance — avec une jambe ou un bras de moins. Aussi les grandes opérations sont-elles rares.

A quelques centaines de pas de notre demeure, tout près du

quartier du commandant de place Hassan-Pacha, se trouvent les restes d'un théâtre antique; des ifs dressent au milieu des champs foulés aux pieds par les grandes troupes d'hommes leurs troncs noueux, leur feuillage noir où perchent des cigognes; une source claire sort à grands flots d'un monticule stérile, et forme un gros ruisseau qu'ombragent de beaux arbres. Nous nous habituons à cette étrange existence, elle a un charme de bizarrerie et d'aisance, de paresse et de résignation à ce qu'on ne saurait empêcher. Insensiblement nous pénétrons dans la vie intime de nos hôtes israélites. Le maître, Abraham, est un grand homme à la barbe noire, aux traits réguliers. Le matin et le soir, la tête ceinte des *téfillın*, les bandelettes sacrées, il nasille ses prières, durant une heure. C'est un homme riche : il tient noblement le haut bout de la table en mangeant son sobre repas de fèves à l'huile, et envoie ses enfans à Larissa, afin qu'ils y reçoivent l'instruction religieuse qui plaît à Jéhovah. Cette maison, il en loue une partie à une autre famille qui fait le commerce en association avec lui : un homme dont la physionomie est assez vile, et les ongles très sales, et une femme qui a dû être belle, et qui est enceinte pour la neuvième fois. Il y a encore Sakouchka, un garçon de douze ans, qui, après le pillage de Pharsale, a glané ce que les Turcs avaient laissé : et il nous propose, pour des sommes minimes, du papier à lettres, des porte-plumes, des portraits du roi et de la reine de Grèce. Ses parens lui laissent l'administration de son pécule, afin qu'il se forme aux affaires. Enfin il y a Rachel, la servante, une cendrillon de treize ans, belle comme la plus belle des filles de Salomon. Le vendredi, ce petit monde travaille tout le jour afin de se reposer le lendemain, respectant les ordres que le Seigneur a donnés pour le Sabbat. Vers le soir toutes les œuvres serviles sont accomplies, on retire du four le pain et les œufs durs du lendemain. Alors Abraham apparaît lavé, peigné, couvert d'une robe de coton d'un jaune d'or flamboyant sur laquelle il a jeté un large manteau de fourrures, et la femme de son associé revêt une casaque bleue doublée de fourrure blanche, une gorgerette de mousseline, et une robe à volans. Quant à Rachel, elle s'est débarbouillée, elle a mis un tablier propre, et tressé pour une nouvelle semaine sa lourde natte sombre comme la nuit : et je vous dis en vérité qu'elle a l'étrange éclat d'un lis noir fleurissant sous le grand soleil.

Pharsale, 16 mai. — J'ai sans doute été gagné par le fatalisme musulman : si Dieu le veut, je resterai indéfiniment chez Abraham. Mais ceux qui parmi nous se piquent de stratégie se plaignent : on a mis quinze jours à franchir les cinquante kilomètres qui séparent Tyrnavos de Pharsale. Sont-ce là les coups foudroyans qu'exigent les méthodes modernes ? Pourquoi n'a-t-on pas pris une offensive immédiate, et attaqué les positions de Domokos, sans laisser à l'ennemi le temps de s'y retrouver, dès la prise de Velestinon ? Ces délais n'offrent pas de danger pour les Turcs, il est vrai, avec la supériorité numérique dont ils disposent, et l'avenir de la campagne est décidé, selon toute apparence; mais que résulterait-il de ces hésitations, si l'on se trouvait en face d'une grande armée européenne ?

Ces critiques sont peut-être fondées. Seulement il est très probable qu'il existe aussi des choses qu'on ne sait pas. D'abord, il doit y avoir à cette petite guerre, qui ressemble décidément à de grandes manœuvres, avec fusils chargés, des dessous diplomatiques que nous ignorons. L'Europe laisserait-elle l'armée turque camper dans les ruines du Parthénon ? Et d'autre part, si les succès de cette armée avaient été foudroyans, n'aurait-il pas été bien difficile d'arrêter son élan, qui l'eût emportée jusqu'à Athènes ? Je suis sûr que les ordres qui viennent à Edhem-Pacha, sur les fils du télégraphe planté à mesure que nous avançons, lui conseillent bien plutôt la temporisation que la hâte ; et il faut être bien peu au courant des choses turques pour croire que le maréchal peut rien faire sans l'ordre ou l'autorisation des fameux *Medjilis*, des comités de Constantinople. Et puis, il y a une autre raison encore : il n'existe qu'une route d'approvisionnemens, celle du col de Melouna, extrêmement difficile. Or, les sobres Ottomans ont beau vivre de pain et d'ail, encore faut-il faire venir ce pain de Macédoine. De même pour les munitions. L'autre jour, dit-on, un attaché militaire est allé demander au maréchal la raison de ce temps d'arrêt : « J'ai trois coups à tirer par canon, lui a répondu Edhem, de son air d'éternelle douceur. Avanceriez-vous dans ces conditions ? »

Il semble du reste que notre attente touche à sa fin. De grands mouvemens de troupes ont lieu. Aujourd'hui, nous sommes allés aux nouvelles au camp de Tekké : des collines arrondies, onduleuses, creusées de profondes ravines; au sommet, le tombeau d'un saint homme musulman : quatre murs blancs, entourés

d'une haie d'ifs; en avant de ces ifs, quelques tentes blanches, et une tente verte, celle du maréchal. Nos chevaux grimpent en faisant rouler des cailloux de marbre, et à un détour de montagne, s'arrêtent devant une longue file d'hommes qui monte, elle aussi, vers Tekké. Pas d'ordre au sens européen et militaire du mot : deux cartouchières en croix sur la poitrine, les uns portant des ombrelles, les autres perchés sur des bourricots, des mules, des chevaux de bât, les soldats de la division Haydar-Pacha gravissent les pentes. Au milieu, s'élèvent les bannières vertes, blanches et rouges; et l'iman, l'aumônier musulman, passe en faisant bondir son cheval.

Cette division vient de Velestinon; la concentration est terminée, la bataille aura lieu demain à Domokos. Il y avait en Thessalie deux divisions hellènes. La première, général Makri, avait son centre à Larissa, et comprenait trois bataillons d'evzones, douze bataillons d'infanterie, quatre bataillons nouvellement formés, et le 3e régiment d'artillerie, c'est-à-dire sept batteries. La seconde, dont le centre était à Trikhala, avait exactement la même constitution. C'est donc une trentaine de mille hommes au plus, y compris six escadrons de cavalerie, que nous rencontrerons.

Devant Domokos, 17 mai. — Ce matin, à quatre heures, le clairon sonne, et on fait la prière au même moment dans toute l'étendue de la large vallée. Puis la rumeur devient plus changeante, plus gaie, plus heurtée, on charge les chevaux de bât qui suivront la marche, on prend le café, et les hommes, toujours sans éclat, semblent joyeux d'aller ailleurs, en avant, vers la bataille. Par notre droite passe une grande route qui mène à Domokos, en franchissant un col insignifiant. Un sentier assez dificile tombe directement sur cette position à travers le massif auquel est adossé Pharsale. Enfin, on peut s'y rendre en allant reprendre à notre extrême gauche une route qui part de Velestinon, se rapproche de la mer à Halmyros, et permet d'attaquer Domokos à revers. Deux divisions, la première et la seconde, Hadji Haïri-Pacha et Omer Nechat-Pacha, suivront la première de ces routes et fourniront l'attaque de front. Deux autres, la troisième et la cinquième, Memdouh et Hakki-Pacha, opéreront un mouvement tournant par les autres voies indiquées. Je suis l'attaque de front.

Au trot, nous franchissons le col. Presque à la ligne de par-

tage des pentes, des eaux jaillissent des rochers ; plus bas, la route coupe un marécage plein de joncs. Une vallée assez large, mais qui se resserre vers le sud, déroule de vastes champs d'orge au milieu desquels d'assez gros villages apparaissent comme des îles; les deux divisions Nechat et Hadji Haïri s'emparent des plus rapprochés sans essuyer de pertes ; et, comme leurs tirailleurs sont cachés par les orges déjà grandes, on ne distingue leurs progrès qu'à l'incendie d'une grange ou d'une maison, qui dresse une colonne de fumée dans la plaine encore endormie. Un peu plus tard des coups de feu éclatent, mais ils sont maigres, secs, à peine plus nombreux que dans les chaumes de nos pays un jour d'ouverture de chasse. Tout cela n'est guère qu'entreprises d'avant-postes. Du côté de Sioba, les Grecs essayent quelques feux de salve, puis nous voyons leurs cavaliers qui s'enfuient au galop. Mon cavalier israélite s'anime, il me déclare qu'il veut se battre, et m'abandonne. Le jugement général est qu'au contraire la fusillade l'a trop ému, et qu'il cherche un abri tutélaire. C'est une calomnie, je l'ai su plus tard : cet écervelé a passé toute la journée à galoper comme un fou et sans utilité, aux avant-postes, au risque de se faire tuer. Mais allez donc lutter contre un préjugé de race : il n'arrivera jamais à convaincre personne de sa bravoure! Malheureusement son départ est un désastre pour moi. Je venais justement de mettre pied à terre, mon cheval a suivi son camarade, et je reste dans la situation ridicule d'un cavalier mis à pied. Très aimablement, un colonel d'artillerie fait courir après la bête, qui me revient avec une bride cassée, et, — ce qui est irréparable, — débarrassée du sac où j'avais enfoui mes provisions.

Cependant la bataille se dessine. Les éclaireurs grecs se retirent au galop, les Turcs se rapprochent du cirque de hautes collines qui ferme la vallée, et la canonnade commence. Un mamelon rocheux, sorte de témoin d'érosion resté debout au milieu de la plaine, nous sert de point de repère. La division Nechat se dirige sur lui tandis que celle d'Hadji Haïri s'éloigne sur la droite. Nous distinguons alors les positions de Domokos : une petite ville campée tout en haut d'une montagne, défendue par un fort. Des sortes de faubourgs descendent jusqu'à mi-côte, où des retranchemens de terre, fort bien placés, sont garnis de défenseurs ; des coteaux boisés forment bastion. L'artillerie grecque est là, et, comme quelques batteries turques suivent la route, elle ouvre le feu sur celles-ci. Un obus tombe à quelques pas de

nous sans éclater, ce qui n'émeut nullement le colonel Boy de la Tour, chef de la mission militaire suisse. Ce brave colonel a une boîte de thon, dont il m'offre généreusement une partie. Ma reconnaissance sera éternelle. Après quoi, comme l'averse de fer continue, de plus en plus drue, bien que d'ailleurs sans faire grand mal, nous escaladons le mamelon dont j'ai parlé tout à l'heure. De là, suffisamment abrités, nous assistons au commencement de l'attaque. Des batteries turques nous flanquent à droite et à gauche, et ouvrent le feu sur les Grecs qui ont, sur les collines opposées, quatre batteries, et deux pièces de position placées dans le fort de Domokos même, si je ne me trompe. En même temps, huit bataillons de la division Nechat dépassent le rocher où nous nous trouvons, et derrière lequel ils s'étaient concentrés, et marchent en avant avec résolution, tandis qu'Hadji Haïri tiraille de son côté sans guère faire de progrès. Les Grecs répondent par une fusillade trop nerveuse, mais extrêmement nourrie. Cependant les Turcs arrivent jusqu'à la petite rivière qui coule en cet endroit perpendiculairement au front des deux armées. Mais une fois là, leur mouvement se ralentit, ils se contentent de répliquer au feu de l'adversaire, retranché derrière des épaulemens élevés sur un assez large espace dans un emplacement bien choisi.

En somme, les Grecs et les garibaldiens tiennent ferme, ne se lassent pas. Hadji Haïri est arrêté par eux, et il est déjà quatre heures et demie. Les Grecs font des feux de salve et des feux individuels, incessans, roulans, qui barrent une partie de la plaine d'une grande ligne blanche. Leur résistance, derrière ces retranchemens très forts, est d'une énergie à laquelle il faut rendre justice. Sur le front, les huit bataillons de Nechat ne sont pas soutenus, et ce n'est qu'à six heures du soir qu'ils parviennent à s'emparer des premiers épaulemens, tandis que l'artillerie de Hadji Haïri ouvre le feu, de trop loin encore. Les obus sifflent de tous les côtés, l'air sent la fumée et la poudre, le jour se meurt, les schrapnels éclatent dans l'air en jetant un éclair fugace, un canon turc à gauche est démonté avec deux chevaux morts, tandis que, chez les Grecs, un caisson saute avec une grande gerbe rouge qui illumine un instant un arbre décharné. Edhem envoie à Hadji Haïri deux batteries de renfort, et deux bataillons vont soutenir l'attaque de front. Celle-ci, d'ailleurs, n'était pas faite pour réussir, mais pour immobiliser la plus grande partie des forces

hellènes, tandis que s'opérait le mouvement de gauche. Edhem-Pacha, debout sur un petit monticule herbu, est toujours le même, lent, prudent et froid. Quelqu'un lui propose l'assaut à la baïonnette, il sourit sans répondre, et dit quelques mots à deux officiers qui enlèvent leurs chevaux et partent par la gauche au grand galop. C'est l'ordre aux deux divisions de Hakki et de Memdouh de terminer leur mouvement de revers. Les Grecs, qui ont bravement tenu sur leurs montagnes, vont être tournés par l'est; et après tant de bruit, tant de feu, tant d'incendies allumés, le moment où cet ordre, donné à demi-voix, décide du sort définitif de la bataille, est peut-être le plus émouvant de la journée. « Vous pouvez faire un Sedan, dit l'attaché militaire allemand : l'armée grecque est prise au filet. » Mais le maréchal garde encore le silence, et je pense de nouveau, — peut-être me trompé-je, — qu'il y a dans cette guerre autant de diplomatie que de stratégie, et que ce chef d'armée sait ou soupçonne qu'il ne serait pas bon d'être trop victorieux et de pousser les choses à l'extrême vis-à-vis de l'Europe.

Il fait nuit noire : des blessés commencent à passer en assez grand nombre, à califourchon sur des chevaux de bât. Deux cavaliers turcs nous croisent : on ne trouve rien à manger ici, ils retournent à Pharsale de leur propre autorité. Peu importe à la discipline, pourvu qu'ils aient rejoint l'escadron le lendemain au réveil. Le soldat turc est ainsi, débrouillard avec placidité. Mais mon cheval, ainsi que celui du correspondant qui s'est joint à moi, est trop fatigué pour fournir une aussi longue course; nous nous décidons à nous approcher d'un bivouac pour y passer la nuit. Ce sont des Albanais Guègues, mon compagnon parle leur dialecte, et nous sommes reçus comme des rois. Blonds de chevelure avec des nez en bec d'oiseau de proie, des yeux bleus, des membres de géans, ces rudes pillards diffèrent plus des Turcs qu'un Marseillais d'un Lillois. Ils chantent, rient, bavardent sans fin. Maintenant qu'ils nous ont adoptés, ils seront fidèles à leur parole; nous n'avons plus rien à craindre.

A deux heures du matin, des fanfares de clairon éclatent, quelques bicoques s'allument en signal : c'est la division Memdouh qui vient d'entrer dans Domokos évacué par les Grecs...

Le surlendemain deux divisions turques menées par Sefoulah-Pacha, qui avait auparavant reconnu le terrain, arri-

vaient en vue de Somia, après une marche très dure et un combat assez vif, et des parlementaires hellènes, tandis qu'on apercevait l'armée du prince Constantin en retraite vers les Thermopyles, venaient apporter aux vainqueurs la nouvelle de la signature de l'armistice, demandant en conséquence l'arrêt immédiat des hostilités. La guerre était finie.

Peut-on tirer quelque enseignement des spectacles que j'ai eus sous les yeux? Je n'ai nulle qualité pour juger les opérations militaires, et on ne s'attend pas que j'assume cette audace et cette responsabilité. Au point de vue stratégique, on a critiqué la campagne de Thessalie : et si, en effet, le plan primitif était de couper aux Grecs les routes de Lamia et de Volo, il faut reconnaître que ce plan n'a pas été exécuté. De plus, les victoires turques ont été rendues faciles par l'impéritie de l'adversaire : on a dit que l'héroïque défense des Danois contre la Prusse en 1864 avait fait mésestimer par l'Europe la force réelle des armées allemandes, obligées de faire un effort considérable pour venir à bout d'un petit État dont on n'attendait nulle résistance. Peut-être serait-ce le contraire pour l'armée turque : elle a triomphé trop aisément. C'est ainsi, affirme-t-on, qu'à la bataille de Domokos, les Hellènes auraient pu à un certain moment enfoncer le front mal soutenu de leurs adversaires. Il ne m'appartient pas de décider de ces questions, qui ne sont pas de mon ressort. Seulement il faut avouer que la Turquie ne peut pas plus vaincre complètement qu'être complètement écrasée : ainsi le veut l'Europe; et il est possible que ce fait, qu'il ne faut jamais oublier, ait influé sur les décisions d'Edhem-Pacha.

D'autres d'ailleurs discuteront ces questions. Quant aux « atrocités » qu'aurait commises l'armée ottomane, viols, assassinats, massacres, ces atrocités n'ont pas eu lieu, par l'excellente raison que la population tout entière s'était réfugiée en Grèce et qu'il ne restait pas un Grec en Thessalie sur le passage des troupes ottomanes. Celles-ci ont pillé les maisons abandonnées par leurs propriétaires, et elles auraient mieux fait de les respecter. Mais d'autres troupes, et de plus « civilisées », ne l'ont point fait. Les grandes villes, Trikhala, Larissa et Volo, n'ont pas souffert d'un seul incendie. A Volo, on n'a pas touché à un bouton de porte. Quant aux bourgs ou aux villages dans lesquels on s'est battu, ils ont été brûlés. Telle est l'exacte vérité.

Mais il est un point sur lequel tout le monde sera d'accord : à savoir les mérites militaires de premier ordre du soldat turc. Une des grandes qualités du soldat ottoman est précisément de n'être pas difficile. En théorie, pendant la campagne thessalienne, les hommes devaient recevoir environ un kilogramme de pain par jour, un peu de viande, et un peu de maïs. En fait, ils n'ont mangé bien souvent que du biscuit, attendri dans l'eau bouillante, et arrosé de café ; plus, bien entendu, les bœufs, les moutons et les volailles qu'ils se procuraient par d'intelligentes perquisitions. Mais les Grecs, — et ceci nous est affirmé par les correspondans qui ont suivi leur armée, — ayant fait passer chez eux presque tout le bétail, les ressources trouvées ainsi ont été insignifiantes.

Ainsi la question du ravitaillement se trouvait simplifiée, Celle du costume l'était encore davantage. Les hommes avaient des vareuses avec des boutons de métal : mais que la vareuse fût propre ou sale, déchirée ou en bon état, nul ne semblait s'en soucier. Le fez restait seul comme signe distinctif. L'autorité militaire avait fait pourtant une distribution de bottes : les soldats turcs les ont portées, mais sur leurs dos ! Un morceau de cuir de bœuf découpé en forme de semelle, une bande de grosse bure roulée autour des mollets, et montant par-dessus le genou, leur paraissaient une chaussure infiniment plus commode. Peut-être n'avaient-ils pas tort ! Ainsi équipés et nourris, ils montraient une extraordinaire résistance à la fatigue. Leur ordre de marche était choquant pour des yeux européens ; en colonne, un bataillon s'étale parfois sur une longueur de huit cents mètres. Seulement la concentration se fait au moment du combat avec une rapidité qui a étonné de bons juges. Il faut remarquer d'ailleurs que le bataillon et la compagnie sont ici les réelles unités militaires : le régiment, la brigade, la division ne sont guère que des formations idéales ; et on les disloque, on les disperse, on les mêle, avec une insouciance qu'il faut regretter. La dernière campagne, pourtant, paraît-il, marque, à cet égard, un véritable progrès sur les précédentes. Au chef de bataillon, la plus grande initiative est laissée pour l'ordre de marche. L'essentiel est d'arriver, et on arrive, en faisant des prodiges. Voici par exemple la brigade d'Hassan-Pacha qui quitte ses tentes à cinq heures du matin, combat de huit heures à midi, puis marche en avant. Le lendemain, marche, combat, travaux de

fortifications, combat encore, marche, et arrivée à deux heures du matin sur les positions grecques abandonnées. On a calculé que, de quatre heures du matin à trois heures de l'après-midi du jour suivant, la brigade avait avancé et combattu. Il est vrai qu'elle était menée par Hassan-Pacha, qui est un étonnant entraîneur d'hommes ; mais il est certain que, de leur côté, ceux-ci aimaient à se battre, et n'hésitaient pas à le suivre. J'ai vu à l'hôpital de Larissa un enfant de douze ans, et un vieillard de soixante-quinze, blessés tous deux. Cela suffira peut-être à faire comprendre l'amour vif et passionné de cette race pour la guerre. On explique cette ardeur par le fanatisme musulman. Il faut s'entendre : le musulman turc montre dans la vie quotidienne une singulière tolérance. A Constantinople, jusque dans ces dernières années, les Mahométans assistaient aux processions chrétiennes comme à un spectacle, et même leur prêtaient le concours de leurs fanfares, d'ailleurs effroyables. Dans ces occasions, la police laissait les Grecs tirer des coups de fusil dans la rue, ce qui est sévèrement défendu aux Turcs. Les épouvantables massacres qui ont eu lieu récemment tiennent beaucoup moins à une explosion de fanatisme qu'à des causes politiques. Mais, d'autre part, la religion joue un grand rôle dans la vie du soldat turc. C'est son *iman* qui en quelque sorte lui donne sa feuille de route ; c'est parce qu'il n'assisterait pas à la prière qu'il est puni de manquer aux appels ; c'est parce qu'il aura le paradis qu'il est content de mourir, le fusil ou le sabre à la main ; et s'il s'abstient de l'eau-de-vie et du vin, de quoi profite la discipline, c'est que sa religion l'ordonne. Il tire du Coran une morale de résignation à la fatigue et à la misère. Ne craignant pas la mort, il ne pleure pas longtemps les siens, et si quelqu'un de ses amis est dans le deuil, il lui dira seulement : « Que Dieu te préserve de malheurs plus grands ! » L'autre comprend, et se tait...

Si l'on va au delà des lieux communs sur l'Islam, on voit que les qualités de résistance et d'endurance du soldat viennent à la fois de son origine et de son éducation. — De son origine : c'est un paysan à demi nomade. Comme paysan, il a mené dès l'enfance la vie la plus dure et la plus saine ; comme nomade, il a l'habitude de ne pas manger à heure fixe, de ne pas compter sur la ration, — immense avantage ! — et la marche, les nuits à la belle étoile, le bivouac, sont pour lui choses de tous les jours. De plus, dès son enfance, il a porté une arme. Aussi un homme recruté peut-il

être presque immédiatement mobilisé, le peu qu'il doit apprendre lui étant transmis par les anciens du régiment. Du reste, on lui fait faire l'exercice deux fois par jour, le matin et au coucher du soleil. Il ignore la ponctualité, ce n'est pas un automate, mais il est discipliné et plein de bonne volonté : tout venant de Dieu, résister au chef serait résister à Dieu. — De son éducation : elle est, ce qu'on ne sait pas assez en Europe, religieusement démocratique : les mêmes instructions d'après un même Livre ont réuni sur les bancs de la même école le fils du vizir et le fils du charretier; ils ont les mêmes mœurs, les mêmes formules de politesse, rien ne les sépare. Ils appartiennent tous deux à la noble race ottomane, et demain la volonté toute-puissante du Padischah peut élever l'un et abaisser l'autre. C'était, à Larissa, et bien à tort, un sujet de scandale pour beaucoup d'Européens, de voir un simple soldat s'asseoir dans un restaurant à côté d'un colonel, et prendre familièrement son repas à la même table. L'obéissance n'en souffre pas, pour les raisons que j'ai dites plus haut. De plus, il n'est pas un homme en Turquie pour s'imaginer qu'il puisse résister à la volonté du Padischah, quel qu'il soit. Ce n'est pas le sultan Mourad ou Abd-ul-Hamid, c'est le Sultan « en soi ». Enfin, il y a la tradition guerrière. Paysan ou homme de peine, propriétaire ou fonctionnaire, il ne l'est qu'accessoirement, pour ainsi dire; en essence, il sait qu'il est une unité du vaste camp qu'est l'Empire turc, camp qui s'est arrêté un jour sur les bords de la Méditerranée et de la Mer-Noire, mais qui doit toujours être prêt à reprendre sa marche sous les vieilles bannières des tribus. C'est pourquoi officiers et troupes acceptent n'importe quelles mesures de mobilisation ou de recrutement, partent avec un équipement à peine suffisant, sans argent, sans même l'assurance consolatrice qu'on s'occupera de leur famille. C'est pourquoi aussi la préoccupation des instructeurs — la remarque est de Von der Goltz — ne doit pas être d'inculquer l'obéissance, comme aux troupes européennes, en domptant les volontés par des exercices qui n'ont pour but que de briser des révoltes ou des dégoûts individuels contre le métier et la discipline. Ces révoltes et ces dégoûts n'existent pas; on ne s'occupe que de l'obéissance devant l'ennemi. Le tempérament, la conception de vie du soldat, l'éloignent à la fois de l'emportement et de la peur, et il ne perdra pas sa présence d'esprit dans des occasions où un soldat d'Occident verrait la sienne l'abandonner. Un cor-

respondant anglais raconte qu'il a vu deux compagnies, dans la passe de Melouna, exposées inutilement au feu de l'ennemi; et comme il demandait à leurs capitaines pourquoi ils ne les conduisaient pas autre part, l'un d'eux, lui montrant ses hommes qui mangeaient et fumaient avec indifférence, répondit : « Notre commandant nous a laissés là. » Cette raison paraissait parfaitement suffisante à eux, à leurs soldats, et à leurs supérieurs. Le défaut, c'est la passivité de cette obéissance, bien que le soldat lui-même, dans le combat, puisse être, à cause de son étonnant sang-froid, capable d'une initiative féconde. Un poste entier abandonné à ses propres ressources peut également faire des prodiges. Mais un chef de compagnie ou de bataillon prendra rarement sur lui de modifier des ordres devenus inexécutables. Les officiers inférieurs, du reste, — et je reviendrai sur cette critique tout à l'heure, — ne sont pas assez instruits pour être laissés à eux-mêmes.

Cette passivité ne se trouve pas, au contraire, chez les élémens albanais, auxquels malheureusement on peut adresser bien d'autres reproches. Le manque d'instruction des officiers inférieurs rend beaucoup plus difficile l'exécution de grands mouvemens, impose une tâche plus lourde au commandement général, et les grands desseins, les objectifs éloignés seront dangereux pour celui-ci jusqu'à ce qu'un nouveau personnel se soit formé. Enfin les Turcs, qui ont donné les plus grands soins à leur artillerie, ont une cavalerie déplorable. Ce peuple de conquérans chevaucheurs n'a plus de chevaux. A la fin de la campagne, à peine si l'on comptait sept à huit cents dragons ou chasseurs, ce qui explique la lenteur des reconnaissances et l'absence complète de poursuites.

Rien de tout ce que je viens de dire ne s'applique à l'Albanais. 12 000 volontaires de cette race ont servi dans la campagne, sous la direction de chefs choisis par eux, et leur concours a été pour l'état-major une source d'embarras plutôt que d'avantages. Je ne crois pas pouvoir mieux faire, pour peindre ces alliés quelque peu encombrans, que de revenir aux notes que je prenais à Salonique après la fin des hostilités.

Ils sont généreux, mais pillards; fidèles à la parole donnée, mais « carottiers »; héroïques, mais sans qu'on puisse faire fond sur eux, parce qu'ils entendent se battre comme il leur plaît. Tout ce qu'on a dit de bien et de mal des Palikares grecs se peut dire d'eux; c'est la même race, les uns étant restés chrétiens, les autres ayant été convertis ou invertis, comme on voudra, au

mahométisme. Même entre eux ils se déchirent. On en a eu une preuve bien curieuse à Salonique. Deux de leurs bataillons avaient été successivement embarqués à Karaféria, et devaient fusionner en gare. « Y pensez-vous? dit fort heureusement quelqu'un qui les connaissait. Ces deux bataillons appartiennent à des villages ennemis, et il y aurait mort d'homme s'ils se rencontraient! » Le premier convoi ayant exigé un arrêt de sept heures pour visiter Salonique, — et de quelle manière! — on dut faire attendre sept heures le second convoi à Karaféria pour conserver les distances. Conduits par des chefs héréditaires, la perte d'un de ces chefs sur le champ de bataille les rendait fous de colère. Haines de tribu à tribu, habitude antique des grandes razzias de bœufs et de moutons, fidélité au chef féodal ou élu, — presque tous les cawas des consulats, ces étonnans chiens de garde, sont des Albanais, — tels sont les défauts et les qualités de ce peuple, réserve d'énergie pour l'Europe, mais réserve inexploitée ou mal exploitée. Ils feront d'admirables soldats, mais à la condition qu'ils soient rompus, enrégimentés, assouplis, soumis à une discipline régulière. Ils donneront alors les mêmes exemples d'ordre et de modération dans la victoire, et rendront plus de services, car ils sont individuellement plus intelligens que les musulmans de la Mer-Noire ou d'Anatolie. Pour le moment, ce sont des alliés assez dangereux : divisés en clans, ils ne reconnaissent de loi qu'envers leur clan. Et encore, il ne faut pas que la vendetta s'en mêle. Ils ont d'ailleurs été licenciés le jour même de la signature de l'armistice, et le maréchal Edhem-Pacha, en les désarmant, ce qui les a beaucoup humiliés, leur a adressé un blâme sévère. L'esprit et la conduite du reste de l'armée, c'est-à-dire de la grande majorité, avait été entièrement digne d'éloges.

En somme, la Turquie possède les meilleurs élémens militaires, des hommes prêts à tout, vigoureux, obéissans et sobres, la plupart, — l'armée active ne faisant guère qu'un service de gendarmerie, — étant des réservistes de trente à trente-cinq ans, encadrés dans un nombre d'autant plus grand de vieux soldats que le remplacement est autorisé, même pour ces réservistes. Il s'agit de savoir maintenant comment ces élémens sont conduits.

Les officiers sortent de l'École militaire, ou des rangs. Les écoles sont très bien et très solidement organisées. Dans les unes, on peut opter à la sortie entre le service civil et le service mili-

taire; dans les autres, on est destiné d'avance à l'armée. Enfin, au-dessus, est l'Institut militaire central, d'où sortent chaque année six cents officiers, et auquel est attachée l'École d'état-major général.

Toutes ces écoles sont fréquentées avec plus que de l'assiduité, avec une espèce de conviction et d'ardeur naïves : les élèves vont s'asseoir jusque sur le plancher, jusque sur l'appui des fenêtres; ils apprennent par cœur non seulement la leçon du maître, mais les livres qu'il a cités dans sa leçon; des jeunes gens sans fortune viennent de province à pied, travaillent de leurs mains pour subvenir à leurs besoins pendant leurs années d'école; les parens dont les enfans sont refusés aux examens portent leurs plaintes et leur désespoir jusqu'au pied du trône... Au fond on se soucie très peu de la science acquise, on ne comprend même pas qu'on puisse faire de la science pour la science, d'une façon désintéressée. Il s'agit d'avoir une place, une petite place : s'il plaît à Dieu, pourquoi ensuite ne deviendrait-on pas maréchal, ministre ou grand vizir? Malgré ce point de vue assez bas, ces écoles ont fourni d'excellens sujets à l'état-major, et comme rien n'empêche la collation très rapide des grades, on voit des colonels de trente ans. Au contraire, commandans, capitaines, lieutenans, sont la plupart du temps de vieux soldats blanchis sous le harnais, sortis des rangs, sachant parfois à peine lire, si bien que cette armée fait penser à nos troupes de la Révolution et de l'Empire: des colonels imberbes, et des capitaines grognards. La ressemblance n'est qu'extérieure, malheureusement pour les Turcs, et la faveur a souvent un trop grand rôle dans les nominations. C'est un mal, mais le mal peut présenter parfois cet avantage qu'on est alors à même en cas de guerre de choisir entre une grande quantité d'officiers supérieurs encore très jeunes et très actifs. Il faut ajouter que les membres de l'état-major général sont presque toujours à la hauteur de leur tâche. Mais cet état-major n'a pas l'initiative désirable : il est tenu par les scribes, et par les *Medjilis*, les comités de Constantinople. Les comités : il y en a pour toutes les branches de l'administration, discutant tout et décidant de tout. C'est un comité, ou plusieurs comités qui ont réglé le plan de campagne en Thessalie. Désobéir serait dangereux : on serait infailliblement dénoncé, car la dénonciation, vraie ou calomnieuse, presque toujours écoutée, est la grande plaie du gouvernement. Aussi, craignant d'être responsable, on se refuse à

agir sans ordre, et on exécute des ordres qui, fondés peut-être au moment où ils étaient envoyés, ne répondent plus sur le terrain à aucune réalité. Les comités sont doublés des scribes. La langue turque, très concrète, ne peut exprimer les abstractions, ni servir à former de nouveaux termes techniques : on a dû recourir au persan, et à l'arabe qui avait fourni déjà le plus grand nombre des termes de jurisprudence et de théologie. Le grec, l'anglais, l'italien, le français, ont été mis également à contribution. Il en est résulté une sorte de « sténographie parlée », science nouvelle à laquelle il faut consacrer sa vie. Un général, un ministre, n'oseraient pas écrire eux-mêmes au Sultan : ils ne sont pas assez sûrs de leur style. Le scribe est donc au courant de tous les secrets, et maître de les traduire comme il l'entend. Par la connaissance de la littérature il entre dans celle des précédens administratifs et du droit, il conseille, dirige, décide. Grand seigneur, presque toujours d'une politesse fleurie, il exerce sur le militaire une tyrannie courtoise. Aucune démarcation nette n'existe, en effet, en Turquie entre les différentes administrations; l'autonomie des services y est inconnue, l'élément civil pénètre dans l'élément militaire, et réciproquement. Il arrive parfois que c'est un bien : c'est ainsi que Séfoulah-Pacha, consul à Larissa, chassant, courant à cheval partout, causeur affable, parlant toutes les langues, a pu connaître à fond la Thessalie, où il est revenu comme sous-chef d'état-major de l'armée d'invasion ; mais le plus souvent, cette indétermination est un mal.

Enfin, bien que le réseau ferré d'Asie Mineure ait reçu dans ces dernières années une notable extension, que Salonique soit reliée à Constantinople, à Uskub, à Monastir, en Macédoine, par des lignes à écartement normal nouvellement construites, la nécessité de transporter une partie des troupes par mer, le petit nombre des wagons et des locomotives, le mauvais état de la voie en certains endroits, font que la mobilisation ne s'opère pas en Turquie avec la même rapidité qu'en France ou en Allemagne. Je crois que personne ne s'en étonnera. La vérité est qu'il y a une renaissance militaire en Turquie, mais que l'œuvre de réorganisation, avancée déjà, n'est point terminée. Il faut considérer l'armée que nous avons vue en campagne comme une levée rapide de troupes très aptes à la guerre, munies d'un très bon matériel, de chefs bien doués, d'un bon état-major général, et de convois suffisans, levés avec plus de facilité et à moins de frais qu'en aucun

autre pays. On peut ajouter que la longue tension diplomatique qui a précédé l'ouverture des hostilités aurait lieu également dans n'importe quel autre cas : elle est un effet naturel des relations des grandes puissances avec la Turquie. Il est donc probable que celle-ci aura toujours le temps voulu pour mobiliser. Elle a rassemblé 500 000 hommes en 1885, elle en pourrait réunir 700 000 aujourd'hui : c'est quelque chose; et si les Écoles militaires sont bien dirigées, la jeune génération retrouvera l'ancien esprit d'offensive, fera les progrès qui restent encore à réaliser. Il y a dans cette armée, a dit son réorganisateur allemand, trop d'insouciance et de passivité, mais encore ces défauts frappans ne sont-ils que superficiels. Qu'une crise éclate, qu'un danger survienne, et l'on voit apparaître les signes les plus éclatans d'une vitalité persistante. Le peuple turc ne fait rien parce qu'il ne désire rien; son apathie vient de son manque de besoins. Il ne se réveille qu'en cas de difficulté : alors chacun s'accommode de la place dans laquelle le mettent Dieu et le Padischah, on peut tout exiger des troupes et des masses; c'est une remarque déjà faite qu'il n'y a pas de plèbe dans cette population. Et, en effet, chaque Turc ne peut se considérer que comme un gentilhomme conquérant, qui a le droit de ne rien faire en temps de paix, et le devoir de tout donner en temps de guerre. Cela suffirait-il pour permettre à la Turquie de lutter contre une des grandes puissances? Je ne le pense point, et il est probable qu'elle n'a ni le désir, ni l'ambition de tenter une si dangereuse entreprise. Mais le problème ne se pose point précisément ainsi. Il s'agit de savoir, — ces puissances étant trop divisées pour intervenir dans les querelles de la péninsule balkanique, — si l'empire des sultans est capable de résister par lui-même à une coalition des nouveaux et très actifs petits États qui l'entourent. Et je crois qu'on peut répondre affirmativement.

PIERRE MILLE.

REVUE LITTÉRAIRE

LES LETTRES DE MÉRIMÉE[1]

Le genre épistolaire est un de ceux qui ont contribué jadis à caractériser notre littérature et à lui donner tout son charme. Il semble bien que nous l'ayons porté à la perfection et qu'on ne trouve nulle part ailleurs de correspondances aussi étendues, aussi variées, aussi agréables que sont les plus fameuses d'entre les nôtres. Les qualités de notre race y font merveille, toute la douceur de notre vie sociale s'y reflète. Mais aussi c'est un genre qui appartient déjà à l'histoire de notre littérature et fait partie de son passé. C'est un art délicat que nous avons laissé se perdre. Il ne suffit pas de dire que notre siècle n'aura rien à opposer aux lettres d'une Sévigné ou d'un Voltaire. Mais on a fait des recueils de lettres du XVIIe et du XVIIIe siècles : ils sont à juste titre devenus classiques. Nul doute qu'on ne compose un jour pour le XIXe siècle quelque recueil analogue. Un Joseph de Maistre, un Doudan, qui sont des hommes d'ancien régime, y feront bonne figure. Les lettres des principaux écrivains de ce siècle, de ceux qui ont imprimé le mouvement aux esprits, se distingueront précisément par ceci : qu'elles ne sont pas des lettres. C'est ce que prouvent avec éclat de récentes publications. On nous a donné, dans ces derniers temps, beaucoup de lettres des maîtres du romantisme. Celles de George Sand ont plu par leur caractère scandaleux. Celles de Victor Hugo ont été une déception. A part celles qui sont adressées à Sainte-

(1) Mérimée : *Une Correspondance inédite*, 1 vol. — Cf. *Lettres à une Inconnue*, 2 vol. — *Lettres à une autre Inconnue*, 1 vol. — *Lettres à Panizzi*, 2 vol. — *Lettres à la princesse Julie*. — D'Haussonville : *Prosper Mérimée* (Calmann Lévy).

Beuve et où nous avons trouvé ce plaisir de voir saigner une intime blessure, elles ne sont remarquables que par leur insignifiance. Toutes ces lettres ont d'ailleurs un caractère commun, c'est que celui qui les écrit en est l'unique héros. Victor Hugo ne parle que de lui-même, des événemens de sa vie de famille, de ses romans, de ses pièces de théâtre, de ses rapports avec les éditeurs, avec la censure, avec les journaux où il faut faire passer de petites notes. Affaires de famille, affaires de cœur, préparation des œuvres, souci de la réclame, rivalités, choses de métier, c'est ce qui remplit ces lettres où le cœur s'épanche, où la vanité déborde. Cela, en même temps, leur donne une incomparable valeur de document et leur retire toute valeur d'art. A peine est-ce si les lettres de Vigny, si charmantes et qui lui font tant d'honneur, échappent à ce défaut d'être toutes personnelles. Seule la correspondance de Mérimée fait complètement exception. Les lecteurs de cette Revue n'ont sans doute pas perdu le souvenir des lettres qui ont été publiées ici même. Leur apparition en volume nous est une occasion pour parcourir l'ensemble de cette correspondance, telle du moins que nous la possédons aujourd'hui ; car beaucoup de lettres de Mérimée sont encore inédites, et il en existe d'importantes séries que sans doute on nous donnera quelque jour. Cette étude nous fournira les élémens d'une réponse à la question de savoir pourquoi nos contemporains n'écrivent plus de lettres. Car on s'accorde à constater ce phénomène, et à lui assigner pour causes la découverte du télégraphe et la diffusion du journalisme. Et ces causes ne sont pas sans valeur; mais il se pourrait qu'il y en eût d'autres, plus profondes, et qui tiennent à l'organisation de notre société, à la place qu'y occupe l'homme de lettres, au rôle qu'il s'y attribue, ou, si l'on préfère, à la façon dont il y exerce son métier.

Mérimée aimait à écrire des lettres. Bien lui en a pris. Car depuis vingt-sept ans qu'il est mort, la postérité a commencé pour lui et elle a déjà rejeté une bonne partie de son œuvre. Mais il se trouve qu'à mesure qu'on a publié de nouvelles parties de sa correspondance, son bagage littéraire s'est accru d'autant. Ces lettres contiennent quelques-unes de ses meilleures pages. On y retrouve tous les mérites qu'on lui connaissait, la même originalité d'esprit, le même tour d'ironie, le même art pour conter, la même sobriété et justesse de style. Et d'autres s'y font jour qu'on ne prévoyait pas : une variété, un abandon, une simplicité non apprêtée, un naturel qui ne semble pas le résultat du travail et de l'effort. En outre, ces lettres nous font mieux connaître l'homme que fut Mérimée, et découvrent certains aspects de

sa nature qu'il s'est efforcé de voiler, et qui étaient les meilleurs. Peu à peu un portrait se dégage, très différent de celui que Mérimée avait lui-même accrédité au prix d'une longue patience et d'une application soutenue.

On se représente volontiers la personne des écrivains d'après leurs livres et à la ressemblance de leurs héros. Ce grand étalage de perversité auquel Mérimée s'était complu dans ses *Nouvelles* ne pouvait manquer de faire impression sur l'esprit du lecteur crédule. Il le sait, et il s'en faut qu'il le regrette. Il met sa vanité à passer pour un très méchant homme. Il conte quelque part avec une évidente satisfaction l'anecdote d'une dame qui, obligée de voyager avec lui en diligence, lui envoya une députation à l'effet de le supplier qu'il l'épargnât. L'attitude qu il s'est choisie dans le monde et où il s'étudie à paraître est faite pour confirmer les gens dans cette mauvaise opinion. Tous ceux qui, sans pénétrer dans l'intimité de Mérimée, l'ont connu pour l'avoir rencontré dans les salons, en ont emporté le même souvenir, celui d'un monsieur des plus désagréables, railleur à froid, poussant la moquerie jusqu'à l'impertinence et la plaisanterie jusqu'au mauvais goût. Ce Mérimée sceptique et cynique, esprit fort et cœur sec, est aussi bien celui des *Lettres à Panizzi.* C'est à propos de la vente de certains papiers de Stendhal que Mérimée est entré en relations avec l'administrateur du British Museum. Toute cette correspondance est donc en quelque manière sous les auspices de Stendhal. Son esprit y circule et s'y manifeste de deux manières : par le goût pour les incongruités et par la dérision des choses religieuses. Il n'y a pas à l'horizon un procès scandaleux, il n'y a pas dans la chronique du beau monde une turpitude, que Mérimée n'en régale aussitôt son correspondant. Il ne manque pas davantage une occasion d'exhaler sa haine contre les dévots, contre l'engeance cléricale, contre Lamoricière qu'il appelle Lamoricierge, et contre le « vieil entêté du Vatican ». Encore pourrait-on dire que l'anticléricalisme est une opinion, et mettre ces déclamations sur le compte de la passion politique. D'autres traits sont sans excuse : les bouffonneries sur notre « sainte religion », sur « la bénédiction de notre saint-père le pape », sur le paradis « où les élus sont pourvus de chronomètres Bréguet », sur la sainte Vierge qui est « très active cette année. » Dans ce genre de facéties, ce n'est pas l'impiété qui choque.

Ces taches déparent les *Lettres à Panizzi ;* nous n'aurons garde de les oublier, attendu qu'il ne faut pas, sous prétexte de réformer l'opinion reçue, changer Mérimée en un émule de Grandisson. Mais ce

qui fait l'intérêt de ces lettres, c'est qu'elles dénotent chez leur auteur une large curiosité pour toute sorte de questions dont à l'ordinaire s'inquiètent peu ceux qui font profession d'être de purs artistes. Panizzi servit d'intermédiaire entre la France et l'Angleterre pour certaines négociations de diplomatie ; Mérimée est sénateur, intime aux Tuileries, ce sont les choses de la politique qui emplissent leur correspondance. Le point de vue de Mérimée est déterminé par sa situation, à la fois propice et défavorable, qui lui découvre une partie des affaires et lui en dérobe une autre partie. La fermentation des esprits, le mouvement anonyme des idées, Mérimée ne l'a pas compris ; il s'est trompé maintes fois et souvent ses prévisions n'ont pas été réalisées ; mais qui prévoit toujours à coup sûr? Les erreurs mêmes qu'il commet ont leur intérêt, parce qu'elles nous renseignent sur un certain état d'esprit et portent témoignage pour toute une catégorie de personnes. C'est la politique tout entière du second Empire qui se découvre à nous telle que pouvaient l'envisager les serviteurs éclairés du régime et les amis désintéressés des souverains. Ce sont les incidens de la vie européenne appréciés, à mesure qu'ils se produisent ; ce sont les acteurs du drame international, Pie IX et Victor-Emmanuel, Mazzini et Garibaldi, Cavour, lord Palmerston, Thiers, M. de Bismarck, caractérisés en traits qui ne sont pas toujours justes, qui sont toujours nets et frappans. Mérimée était très apprécié de l'empereur, qui voyait surtout en lui l'homme d'esprit et l'érudit aimable, il était fort avant dans la confiance de l'impératrice. Il fut à même de donner des conseils parfois hardis, de surprendre des secrets douloureux. La correspondance s'ouvre au temps du départ de l'armée d'Italie, dans l'enthousiasme populaire, sous la pluie des fleurs. Elle se ferme sur les désastres de la guerre de Prusse. C'est une histoire du second Empire, écrite au jour le jour, par un esprit libre et réfléchi, attentif aux problèmes du gouvernement, de la diplomatie et des guerres.

Voilà le côté sérieux de l'époque ; en veut-on voir l'aspect frivole? On a beaucoup déclamé contre la société du second Empire. Il reste qu'elle eut à un degré éminent le goût du plaisir. Faute d'avoir pu reconstituer l'ancienne société et lui emprunter sa conception aristocratique de la vie, on lui avait pris du moins sa légèreté, son insouciance, une sorte de folie, une rage de s'amuser. L'impératrice avait eu la fantaisie mondaine et archéologique d'organiser une cour d'amour : Mérimée en était le secrétaire ; c'est à ce titre qu'il écrit à sa « Présidente ». Il lui écrit en style de cour d'amour, dans une prose tout émaillée de madrigaux. Il l'entretient des divertissemens passés ou des divertis-

semens projetés, des fêtes, des bals, des réceptions à Saint-Cloud ou à Fontainebleau. Il lui donne des conseils pour jouer la comédie de salon et lui fait la guerre pour ses coiffures. Il la met au courant de certains événemens dont il importe qu'elle soit avertie : c'est à savoir que Mme de P... vient d'accomplir une grande révolution pour le raccourcissement des robes ; que Mme de T... a maintenant les cheveux blonds ; que la princesse de M... s'est jetée dans la peinture et opère sur elle-même : « Elle a des lèvres d'une couleur de feu ravissante avec lesquelles on peut boire du thé sans les laisser sur la tasse. » Il y a en Mérimée un mondain à l'esprit ingénieux et fertile en ressources pour toutes les sortes de futilités, l'organisateur des charades à l'usage des souverains en tournée, l'impresario du théâtre de Compiègne. Il est de bon conseil en cas de bal costumé, étant de ceux qui voient la couleur d'une robe et la forme d'un chapeau et comment cette robe et ce chapeau s'harmonisent à la beauté de celle qui les porte. Il peut à l'occasion causer de chiffons. Cela entre pour un peu dans l'attrait que les femmes trouvent à sa conversation. Elles apprécient encore en lui ce talent qu'il a de dire avec infiniment de politesse et de décence des choses épouvantables. Dans les lettres qu'il adresse à mistress Senior, il s'amuse à effaroucher ses timidités de puritaine et d'Anglaise. Il disserte avec elle doctement de l'organisation du ménage à trois en Espagne ; à l'entendre, ce qui n'est 'ailleurs qu'un usage serait, au delà des Pyrénées, une institution. Il s'étend encore sur les avantages d'une coutume espagnole d'après laquelle les demoiselles de bonne maison, quand elles ont eu un enfant, l'envoient à quelque grand seigneur qui le fait élever avec soin. Si les lettres à Mrs Senior n'étaient remplies que de pareilles gentillesses, elles ne contribueraient que faiblement à faire tenir Mérimée pour homme de tact. Par bonheur, on y aperçoit déjà cette nuance de sensibilité délicate, de jolie intimité, de confiance et de mélancolie, qui fait le charme des lettres que Mérimée adresse à des femmes.

On sait assez que la conversation est impossible sans les femmes : elle n'existe que par elles ; elle est née sous leurs yeux, elle a duré autant que leur règne. De même nous ne nous soucions de porter l'art épistolaire à sa perfection que s'il s'agit d'en faire un hommage pour elles. C'est alors que nous nous ingénions à trouver des sujets qui puissent intéresser ou amuser celle qui nous lira : nous en empruntons aux nouvelles de la vie publique, aux menus faits de la vie privée, à la chronique du monde et des arts, mais surtout nous puisons dans notre imagination et dans notre fantaisie ; plus qu'aux choses

que nous dirons, nous songeons à la façon de les dire : aucune ne nous paraît assez délicate. Moins distraites que nous par les exigences de la vie extérieure, les femmes ont le goût des problèmes de l'âme ; nous faisons en leur honneur et pour leur compte une revue de nos propres sentimens, et nous les analysons pour les leur expliquer, car si grande est la différence essentielle des natures, que, sur presque tous les points, leur façon de penser et de sentir est différente de la nôtre. D'instinct et sans qu'il y ait à vrai dire un calcul de notre part, ce que nous découvrons alors, c'est ce qu'il y a de meilleur en nous et dont nous prenons à mesure une conscience plus nette. Si nous avons en nous quelque coin de chimère, que nous avons dérobé aux railleries d'un monde positif, nous n'en rougissons pas auprès de ces confidentes romanesques ; nous leur faisons d'autant plus volontiers part de nos rêves qu'il n'en est guère parmi les plus délicieux auxquels elles ne soient associées. Si quelque déception a laissé en nous son amertume, si quelque souffrance y est toute saignante, nous n'affectons pas auprès d'elles de nous montrer insoucians et forts, mais nous nous prêtons à la douceur d'être plaints. Toute leur pitié s'éveille et toute leur sensibilité s'inquiète, dès qu'elles devinent une douleur qui veut être consolée. Elles ne sont jamais plus près de nous aimer. Or dans la sympathie qui nous attire auprès d'une femme il entre toujours un peu du désir d'aimer et d'être aimés... Un sentiment qui n'aurait pas la violence indiscrète et la tyrannie absorbante de la passion, mais tout à la fois vif et léger, voisin de l'amitié dont il aurait la sûreté, et qui serait tout de même l'amour, un amour de tête où l'imagination serait engagée plutôt que le cœur, et qui n'enlèverait pas à l'esprit sa liberté, mais au contraire qui en aiguiserait la finesse, tel est le sentiment mi-parti de tendresse réelle et de galanterie littéraire qui serait fait à souhait pour dicter à un écrivain des lettres à un « ami féminin ». Et c'est bien celui que Mérimée semble avoir éprouvé pour son *Inconnue*.

Ces *Lettres à une Inconnue* mettent dans la correspondance de Mérimée la note sentimentale et romanesque. Elles sont par elles-mêmes quelque chose d'achevé et resteront un des plus jolis spécimens dans ce genre d'écrire. Nous savons aujourd'hui qui est celle à qui elles furent adressées, on nous a appris son nom, sa condition sociale. On a bien fait de nous donner tous ces détails, puisque c'était le seul moyen pour qu'ils nous devinssent indifférens. Hâtons-nous maintenant de les oublier et rendons à l'*Inconnue* cet air d'énigme dont elle fit une partie de son charme et ce quelque chose de mystérieux dont elle prit tant de soin de s'envelopper. C'est par là qu'elle

piqua la curiosité de Mérimée, qu'elle l'intéressa et le retint. Il lui reproche sa coquetterie, son effroyable coquetterie, sa coquetterie diabolique, ce plaisir qu'elle prend à faire désirer ce qu'elle est décidée à refuser, cette loi qu'elle s'est imposée, chaque fois qu'elle s'est laissée aller à être bonne et gracieuse, de se revancher par quelque méchanceté, cet art enfin de tourmenter. Parfois il s'irrite, il a des mouvemens de colère et des mots de dépit. Or cette coquetterie est voulue, cette énigme est concertée, ces grands airs indifférens sont des airs étudiés. Dès le début de leurs relations, l'Inconnue s'est composé une attitude de froideur, d'ironie, de fierté insurmontable, et de dédain. Elle travaille à s'y conformer, et n'y parvient qu'avec effort, elle se donne de la peine, elle est capricieuse avec méthode, savamment bizarre et laborieusement méchante. Cet artifice de la conduite et du langage est ici tout à fait caractéristique. Il n'est pas seulement significatif d'une certaine tournure d'esprit, mais il dénote un idéal fabriqué peu à peu à force de lectures. La correspondante de Mérimée a beaucoup lu; elle lit même du grec; il y a dans son cas un peu de bas-bleuisme, — autant qu'il en faut pour compléter le charme d'un esprit féminin et accuser la distinction de la nature. Il y a aussi des traces de préciosité. Mérimée cite une phrase de ses lettres : « Ma maladie est une impression de bonheur qui est presque une souffrance... » Il raille maintes fois sa pruderie. Sentimens et style sont chez elle pareillement quintessenciés. Qu'y avait-il d'ailleurs sous ces dehors apprêtés et derrière ces apparences si exactement surveillées? Ne s'y cache-t-il pas quelque drame intime d'espérance et de regret? C'est là l'énigme, seule intéressante, et que nous ne déchiffrerons jamais. Mérimée était *vieux*, comme il le dit lui-même, au moment où s'ouvre la correspondance : n'approchait-il pas de la quarantaine ? Il venait d'éprouver une désillusion cruelle. Sans doute, il n'était plus capable d'une grande et complète affection. Le mieux pour l'un et l'autre était que les relations commencées par la coquetterie et la curiosité aboutissent à une amitié confiante et calme. Pour notre part, ce dont nous savons gré à l'*Inconnue*, c'est que, grâce à elle, un chapitre ait été ajouté à l'histoire jamais trop longue des contradictions du cœur. M. Prosper Mérimée, de l'Académie française, romancier immoral, homme à bonnes fortunes et vain de sa mauvaise réputation, s'en va faire par les champs et par les bois des promenades sentimentales et innocentes. Cet observateur précis qui ne croit qu'aux réalités et n'admet que les faits s'avise sur le tard de découvrir la petite fleur bleue. Et il écrit de sa plume la plus élégante et la plus souple des pages étudiées en dépit

d'un air décousu, rien que pour les mettre sous deux beaux yeux, des yeux noirs et grands à miracle.

Très différente de l'*Inconnue* à la grâce apprêtée et mièvre, la femme d'élite à laquelle Mérimée adresse les dernières lettres qu'on vient de publier, est tout cœur, tout élan, tout enthousiasme. Profondément religieuse, elle s'est proposé de convertir Mérimée. Elle travaille avec beaucoup d'ardeur à la tâche ou à la mission qu'elle s'est donnée. Battue sur un point, elle ne se décourage pas et met en avant d'autres argumens. A bout de preuves, elle conclut par ce dernier mot de toute discussion religieuse : c'est qu'il faut croire sans preuves, et qu'à tout prendre, c'est le plus sûr. Pour ce qui est de Mérimée, il n'augure pas bien de l'œuvre de sa propre conversion et n'en attend pas de grands résultats, mais il s'y prête de bonne grâce, traite complaisamment et gravement de l'authenticité des Écritures et de l'essence de la foi. Il ne songe guère à railler et il parle de choses sérieuses avec tout le sérieux et tout le respect qui convient. Il ne se vante plus de son scepticisme, mais plutôt il serait tenté de s'en plaindre : « J'ai, dit-il, le malheur d'être sceptique. » Surtout il est touché de l'intérêt qu'on lui témoigne et qu'il devine sincère autant que noble ; et il en est reconnaissant. Il répond à l'intérêt par la confiance ; et cessant de se tenir en garde, oubliant de se méfier, il laisse échapper des aveux ou des plaintes qui trahissent le besoin foncier de tendresse et font affleurer la sensibilité refoulée.

Car c'est le premier avantage des lettres, que nous y voyions se dessiner très nettement, et sans le secours d'aucuns renseignemens étrangers, les images différentes de ceux et de celles à qui elles sont adressées. Mais en outre, et parallèlement, se découvrent les aspects différens du caractère de celui qui les a écrites. Si Mérimée est positif avec Panizzi, frivole avec la présidente, précieux avec l'Inconnue, grave dans ses dernières lettres, apparemment, c'est que ce sont autant de traits qui se sont mêlés dans la complexité de son caractère. Mais on ne veut l'apercevoir que sous un aspect, qui est aussi bien celui sous lequel il a voulu se faire voir ; sans avoir égard ni aux démentis qu'il s'est donnés, ni même aux retouches apportées par l'âge et par la maladie, on le fige dans une attitude qui, au surplus, est celle qu'il a choisie. Pour lui rendre tout à fait justice, il importe de faire une distinction. Mérimée est sceptique par disposition foncière et complexion naturelle. Il est essentiellement irréligieux, incrédule par incapacité de croire. Il a pour l'humanité en général un mépris sans réserve. L'époque où il vit lui inspire un dégoût tout particulier. Il est donc de toutes

manières et tout à fait dépourvu d'illusions. Mais ce scepticisme est purement intellectuel : il n'est pas descendu de la tête jusque dans le cœur. Il a laissé la sensibilité intacte. En théorie, Mérimée déteste les hommes ; en fait, il les plaint et il est si éloigné de les avoir en horreur qu'il les a en pitié. « Il n'y a rien que je méprise et même que je déteste autant que l'humanité en général ; mais je voudrais être assez riche pour écarter de moi toutes les souffrances des individus... » En principe, il n'est d'aucun pays ; en réalité, il témoigne de son amour pour son pays par le retentissement que ses désastres éveillent dans son cœur. Dans ses livres ou dans les conversations de salon, il parle de l'amour sur un ton dégagé, en homme qui sait ce qu'il faut lui demander pour en avoir le plaisir sans la souffrance, et qui s'est par avance prémuni contre les déchiremens d'une trahison. Il a aimé, il a été trahi ; il lui a semblé que tout lui manquait à la fois et que sa vie était désormais sans but. Lui qui a la pudeur de ses émotions et qui répugne à faire étalage de ses douleurs, il revient à maintes reprises sur cette déception qui le laisse à la fois étonné et désolé. « Il y avait une fois un fou qui croyait avoir la reine de Chine (vous n'ignorez pas que c'est la plus belle princesse du monde) enfermée dans une bouteille. Il était très heureux de la posséder... Un jour, il cassa la bouteille et comme on ne trouve pas deux fois une princesse de Chine, de fou qu'il était il devint bête. » Une liaison qui se dénoue, c'est une aventure par où ont passé beaucoup d'honnêtes gens qui en sont sortis allégrement. Mérimée en est resté tout meurtri. Il est tendre. Il est faible.

Cette faiblesse du caractère explique bien des choses chez Mérimée, elle se mêle à quelques-unes de ses qualités, elle est à la base de ses pires défauts. Elle explique notamment qu'il ait été prisonnier de certaines influences : Stendhal, si différent de lui sous tant de rapports, n'en a pas moins déteint sur lui de la façon la plus fâcheuse et laissé sur son esprit une marque indélébile. Elle explique ce culte qu'il professe pour la force. Il admire chez les autres, et sous quelque forme que ce soit, l'énergie qu'il n'a pas. Pour ce qui est de lui, il ne trouve pas en lui-même sa raison d'être. Il la cherche en dehors de lui, dans l'approbation d'autrui. « Je n'ai rien écrit dans ma vie pour le public, toujours pour quelqu'un... Je ne puis plus travailler parce qu'il n'y a plus personne pour prendre en considération mon travail. » Il est dans une étroite dépendance de l'opinion. Le soin qu'il met à la déconcerter prouve assez l'importance considérable, excessive, qu'il lui prête. Il est hanté par la peur du ridicule. Il craint de se montrer tel qu'il est : il

n'ose pas se livrer, et pourtant un instinct de sa nature fait qu'il aurait besoin de sentir sur lui l'intérêt et la sympathie. De là une cause permanente d'inquiétude et de tristesse. Pour éviter la lutte, il se retire et se dérobe. Une raillerie suffirait à lui faire perdre contenance ; c'est pourquoi il prend les devans. De là cette attitude de mystificateur, ce rôle appris et patiemment soutenu. L'ironie peut se concilier avec des dispositions de nature assez différentes ; dans beaucoup de cas, et entre autres dans celui de Mérimée, elle n'est que le sourire méfiant de la timidité.

C'est ainsi que ces lettres où nous trouvions tout à l'heure des réflexions sur la politique européenne nous apportent maintenant des confidences discrètes sur la nature de celui qui les écrivait. La variété y est le signe de la vie. On passe d'une anecdote à une réflexion rale, d'un croquis à un paradoxe, d'un souvenir de voyage à un souvenir de lecture. Il y a des portraits en pied, des silhouettes, des mots à l'emporte-pièce, des boutades. Il y a des pages achevées, des lettres soigneusement « faites », et des billets griffonnés à la hâte. Il y a de l'esprit partout, de la fantaisie, du naturel, et cet art de tout dire agréablement qui est l'essence même du genre. Mais on voit aisément pourquoi Mérimée y a si bien réussi. S'il a écrit beaucoup de lettres et s'il y a dépensé beaucoup d'art, c'est d'abord que le temps ne lui a pas fait défaut. Quoiqu'il ait des fonctions officielles et qu'il fasse partie de plusieurs commissions, Mérimée est homme de loisir. Sans être riche, il a une aisance suffisante et qui lui permet de ne pas attendre du labeur de sa plume la subsistance quotidienne. Il écrit à ses heures. Il est libre de paraître dans le monde et de cultiver quelques amitiés choisies : et ce sont là les conditions essentielles d'un commerce épistolaire. Il a fréquenté la société la plus élégante, pour y prendre certaines habitudes d'esprit, un air distingué et libre qu'on ne prend que là : il a entretenu avec quelques amis, d'une façon suivie, une intimité intellectuelle. Homme du monde, a-t-il quand même sa vanité d'auteur? Cela est certain. Du moins sait-il que la vanité d'auteur est une forme de la sottise. Il évite de nous entretenir de ses livres et surtout d'en célébrer les mérites incomparables. S'il est amené à parler d'une de ses œuvres, de telle « petite drôlerie » qu'il a écrite jadis, il le fait en passant, avec détachement et comme s'il s'agissait des ouvrages d'un autre. Il affecte de ne pas être un auteur de profession et se donnerait plus volontiers pour un amateur. De fait, il a des dons variés et une culture étendue. Il sait plusieurs langues, et il les sait bien : cela lui a permis d'approfondir des littératures très différentes, sans

négliger les questions de linguistique pour lesquelles il a une prédilection. Il a fait de la peinture, il est archéologue, il est inspecteur des monumens historiques, il est sénateur, il est courtisan. Il a écrit des romans, des livres d'histoire, des essais de critique, et il a rédigé des rapports. Il a beaucoup voyagé, et non pas seulement à la manière des touristes : en Espagne, en Écosse, en Italie, il a vécu de la vie des gens du pays. Il a traversé des sociétés très diverses et nommément la mauvaise société. Il a vu beaucoup de mœurs, beaucoup de gens, ayant une « curiosité inépuisable de toutes les variétés de l'espèce humaine. » Son horizon n'est pas fermé. Il a recueilli beaucoup d'impressions et beaucoup de souvenirs. Il les feuillette volontiers pour le compte d'autrui ; car il a pu, en vivant, se modifier, perdre bien des illusions, changer plus d'une fois de goûts et d'humeur : il y a une disposition qui chez lui a subsisté jusqu'à la fin et qui fait comme partie de lui-même, c'est le désir de plaire.

Les mêmes raisons qui ont valu à Mérimée son mérite d'épistolaire font comprendre, par contraste, la décadence du genre en notre temps. Si nos contemporains n'écrivent pas de lettres, c'est que cela leur est matériellement impossible. Ils ont trop de choses à faire. « J'ai des épreuves à corriger, se plaint Victor Hugo, des visites à recevoir, de gros livres à lire, des affaires à suivre ; j'ai écrit ce mois-ci trois lettres à des notaires et à des avoués. Jugez quelle fatigue il y a dans tout cela ! » Et il se compare justement à un tâcheron prisonnier de la besogne quotidienne : « Nous autres pauvres ouvriers du quartier Saint-Antoine, condamnés à tourner la roue qui verse l'argent dans la poche d'un libraire et d'un impresario et non dans la nôtre. » Pour Sainte-Beuve, avec chaque semaine revient l'échéance redoutable de l'article à faire. George Sand a ses engagemens avec la *Revue*. Balzac vit enfermé dans un monde imaginaire et ne sait des nouvelles que de Rastignac et de Vautrin. C'est que la littérature est devenue un gagne-pain et que le pain coûte cher. Depuis que l'écrivain a conquis son indépendance, il veut tenir son rang et ses besoins se sont décuplés. Il n'a plus le moyen de faire des choses inutiles. Il écrit, quand il le faut, une lettre d'affaire, une lettre de remerciemens, une lettre de sottises. L'idée ne lui viendrait même pas de tourner une lettre. Une lettre ! c'est de la copie, ça fait des lignes. Comme quelqu'un demandait à Théophile Gautier de lui écrire, il répondait très sérieusement : « Demanderiez-vous à un menuisier de vous envoyer quelques copeaux ? » La littérature est cela même : un métier absorbant, exigeant et rude, car il y a beaucoup de concurrence. On s'y confine, on s'y spécialise,

attendu que là comme ailleurs s'applique la loi de la division du travail. Mérimée disait : « Il faut être un peu bête pour ne faire qu'une chose; et dans les arts on n'excelle qu'en s'y consacrant d'une manière absolue. » Donc, et puisque le succès est à ce prix, on se résigne à être un peu bête : parfois on dépasse la mesure. On s'habitue à ne voir que certaines choses et d'une certaine manière : les œillères sont bien portées. Sur toute sorte de questions nous ne pensons rien et nous ne nous soucions pas d'avoir une opinion, car elles ne sont pas de notre compétence et nous les laissons aux gens de la partie. C'est le mot de Chateaubriand : « Je ne m'intéresse à quoi que ce soit de ce qui intéresse les autres. » Mais, à vivre ainsi dans une sorte de farouche isolement, on perd le sens des proportions comme le tact des réalités. On prête à ses moindres démarches une importance considérable. On s'imagine qu'elles ont pour l'univers entier comme aussi bien pour la postérité autant d'intérêt que pour nous-mêmes. On se pontifie : ce n'est plus le temps de sourire. La vanité s'enfle, la personnalité se gonfle. On se dresse des autels afin d'y célébrer le culte de soi-même. Il est clair que cela ne mène pas tout droit à se plier à l'humeur des autres. On ne souffre pas la contradiction, où l'on voit un manque d'égards. On ne cherche pas à dissimuler ou à combattre ses préférences; mais on se pose et on s'impose avec ses défauts, avec ses bizarreries, avec son outrecuidance. On est si convaincu de son mérite et si peu défiant de soi qu'on n'essaie plus de se rendre aimable. Aussi bien le mal est général et ne se limite pas à une catégorie d'individus. Les mêmes causes qui ont tué la « correspondance » sont celles qui ont mis en fuite la conversation et rayé de nos usages la politesse. C'est un cas de l'universelle insociabilité qui préside aux rapports de la société d'aujourd'hui. On passe les uns à côté des autres sans se connaître, sans se comprendre, sans s'aimer. Les exigences de la profession priment les devoirs d'humanité. Les nécessités de la vie suppriment les raisons de vivre. Nous avons des romanciers et des savans, des financiers et des ingénieurs, des gens de lettres, des gens de sport, des politiciens; mais nous avons perdu jusqu'à la notion de ce qu'on appelait jadis un honnête homme.

René Doumic.

REVUE MUSICALE

QUELQUES CHANSONS

M. Camille Erlanger : *Six poèmes russes*, mis en vers français par M. Catulle Mendès; Paris, Paul Dupont. — M. Reynaldo Hahn : *Mélodies*. — *Chansons grises* (poésies de Paul Verlaine); Paris, Heugel et Cie. — M. Gustave Charpentier : *Les Fleurs du mal* (poésies de Baudelaire); Paris, Heugel et Cie. — *Poèmes chantés;* Paris, H. Tellier. — M. Debussy : *Proses lyriques;* Paris, Eug. Fromont. — M. G. Fauré : *Mélodies* (1er recueil); Paris, Hamelle. — *Poème d'un jour;* Paris, Durand et fils. — *La Bonne Chanson* (poésies de Paul Verlaine); Paris, Hamelle.

Je les avais prises avec moi pour charmer une fin d'été, quelques semaines de repos au bord d'un lac, en un pays de solitude et de silence. Romances, *lieder* ou mélodies, peu importe le nom, je croyais que cela devait toujours être quelque chose de simple, de naturel, et, comme le miel et le lait de la montagne, un aliment subtil et une pâture légère. J'avais trop espéré. L'appareil et l'attirail inutile, la prétention et l'embarras, le maniérisme et l'excentricité, tout ce qui gâte aujourd'hui des œuvres plus considérables, alourdit et complique un trop grand nombre de ces opuscules; et le mal dont souffre la musique entière a gagné même les chansons.

Non pas toutes, par bonheur : Hamlet, en ses plus sombres jours, ne prétendait point que tout fût pourri dans le royaume de Danemark. Des *Six poèmes russes* de M. Erlanger, deux au moins, l'*Aubade* et *Fédia*, sont excellens avec simplicité. On doute parfois que les jeunes, les audacieux, apportent une « note » nouvelle; on se plaint de ne pas très bien distinguer ce que la musique peut devoir à leur jeunesse et à leur audace. Ici peut-être, et d'abord en cette *Aubade*, qui n'est qu'un joyeux cri d'amour, on apercevrait quelque nouveauté. Oh! rien de

subversif, ou seulement de trop hardi ; un accent pourtant, une « note » encore une fois, et qui suffit. Note sensible altérée, simple note de passage, cachée, mais partout présente en l'accompagnement de guitare ; note un peu rude et qu'il y a vingt ans sans doute, on aurait trouvée fausse, mais qui nous plaît, nous pique et nous réveille aujourd'hui ; note étrangère à la tonalité, mais qui, loin de la gâter, la fortifie, l'avive et la sauve de la banalité et de la fadeur. Cette tonalité même, que nous verrons outrager ailleurs, est ici respectée. Elle plie et ne rompt pas. Quelquefois elle fuit, mais jamais si vite, ni si loin, qu'on ne la sente toujours prochaine et comme aspirant au retour. C'est ainsi que des modulations et de l'harmonie, deux points où l'école moderne porte volontiers ses efforts et ses ravages, beaucoup de mal souvent, mais parfois quelque bien peut venir.

La même originalité, que tempère la même sagesse, se retrouve dans *Fédia*. C'est l'histoire d'un cavalier russe revenant de son régiment au pays. Dans les champs, le soir, il rencontre une vieille glaneuse et, reconnu par elle, il l'interroge. Il s'informe de ses parens, de sa maison et de sa bien-aimée. « Ta maison est debout, lui dit-elle ; aucun des tiens n'est mort, mais ta bien-aimée ne t'a point attendu. » Le soldat alors, sans mot dire, tourne bride et disparaît dans la nuit. Cette fois encore, où se cache le germe, le ferment nouveau, le signe de la jeunesse impatiente et chercheuse? Dans l'harmonie toujours, dans l'accompagnement du dialogue, en certains accords plus âpres et plus poignans que les autres, associés à la plus urgente de toutes les questions du soldat, comme à l'unique réponse qui lui soit cruelle et lui brise le cœur. Voilà le seul et très louable raffinement d'une œuvre où tout le reste est la simplicité même. Simple d'abord le rythme, dont une variante heureuse suffit à marquer le passage du récit au dialogue, la différence entre la chevauchée lente et lasse à travers la plaine, et l'entretien mélancolique et familier. Simple, mais de l'effet le plus émouvant, après chaque phrase chantée, un silence de la voix, qui semble ajouter à l'étendue de l'horizon et à la fatigue du chemin. Simples enfin, et toujours en des tonalités claires, les modulations, qui conservent au récit et au dialogue quelque chose d'ingénu, de pur, de « peuple » et de presque enfant. Oui, de peuple, et même du peuple de là-bas. Rencontre singulière, et musique vraiment franco-russe, où je ne sais quel parfum local évoque des réminiscences du *Flibustier* de M. César Cui, tandis que la première phrase de la vieille paysanne au soldat rappelle formellement que Léo Delibes fut le maître de M. Camille Erlanger.

M. Massenet fut celui de M. Reynaldo Hahn, et plus d'une page de ce délicat « mélodiste » en porte témoignage. Il semble que de la « mélodie » actuelle les derniers vestiges de Gounod soient effacés; la forme du *Soir* ou du *Vallon* est abolie. Mais de M. Massenet l'influence plus récente demeure et le charme n'est pas évanoui. C'est peut-être que ce charme, un peu flottant et vague, laisse davantage à ceux qui le subissent l'illusion de leur liberté. A la mélodie arrêtée et classique de Gounod, quelques jeunes préfèrent celle de M. Massenet, plus aisée, plus lâche, et dont ils ont moins à redouter la discipline et la contrainte. Dans l'histoire du « genre » que nous étudions aujourd'hui, M. Massenet occupe une place importante. Par lui s'est introduit et comme insinué dans la « mélodie » française quelque chose du *lied* allemand, de celui de Schumann surtout. Le premier parmi nous, M. Massenet a composé des recueils, ou tracé des cercles de chants (*liederkreise*), qui, par l'intimité et la fantaisie, rappellent un peu *les Amours du poète* ou *L'amour d'une femme*. — « *Que l'heure est donc brève, qu'on passe en aimant!* » — A peine un chant, moins encore une romance, ces quelques mesures me paraissent un exemplaire achevé, le fragile et délicieux chef-d'œuvre d'un mode nouveau.

Le disciple a reçu de son maître le secret des murmures mélodieux. M. Hahn excelle à moduler quelques vers sur un accompagnement discret et doux. Ce jeune homme possède l'esprit de finesse et même de subtilité; quelque chose de frêle et de volatil est dans ses chants. La phrase musicale s'y affine et s'y amincit jusqu'à n'être plus qu'un filet sonore. M. Massenet n'a rien de plus ténu que deux ou trois des *Chansons grises;* avec cela, rien de plus enveloppé, de voilé par une harmonie plus légère. On retrouve aisément chez M. Hahn, d'abord la manière de son maître, et puis ce qu'y ont ajouté la nature personnelle du disciple et l'esprit général de notre temps. « *Les sanglots longs des violons de l'automne...* » — Ainsi chante, ou plutôt soupire et pleure la première des *Chansons grises*, et les mots, les syllabes même, balancent leur mélopée triste sur deux ou trois accords hésitans. Telle se berçait jadis, et pareillement sur des accords incertains, la première de ces cantilènes errantes, celle que nous rappelions plus haut. A M. Massenet encore appartient une batterie plus ou moins lente, mais continue, d'accords symétriques et pour ainsi dire conjugués, sur lesquels M. Hahn se plaît à laisser flotter un chant : *Offrande*, ou *D'une prison*. Quelques-unes des mélodies les plus connues de M. Massenet : *les Enfans*, *les Coccinelles* et d'autres encore, reposent de même sur des séries harmoniques qui font en quelque sorte l'office d'un axe ou d'une charnière.

Mais tandis qu'autrefois l'harmonie à la fin se refermait toujours, il nous plaît aujourd'hui qu'elle demeure entr'ouverte. Nous aimons que rien ne s'achève; nous voulons des accords irrésolus, des cadences brisées ou trompeuses; au lieu de la paix, l'inquiétude, et, plutôt que la fixité de l'être, la fuite éternelle du devenir. De cette évolution de l'esprit ou de l'idéal, les moindres choses d'art, les plus frêles romances sont des signes. Une mélodie de M. Massenet concluait déjà moins qu'une mélodie de Gounod; une mélodie de M. Hahn conclut beaucoup moins encore. Dans *Offrande* et *D'une prison*, deux petits chefs-d'œuvre en ce genre, toute la tendresse, toute la tristesse, toute la beauté enfin consiste dans l'alternative monotone de deux accords étrangement conjoints. Au delà de la dernière note du chant ils prolongent, avec l'écho de leur harmonie imparfaite, une interrogation mystérieuse éternellement sans réponse, un rêve dont il semble qu'on ne s'éveillera jamais.

Mais le charme des *lieder* de M. Hahn ne tient pas seulement à l'irrésolution des harmonies. Il est fait aussi d'une sensibilité délicate, un peu maladive, et d'autres élémens encore : sobriété des moyens; souci, trop rare aujourd'hui, quoi qu'ils en disent tous, de la déclamation et de la parole. Relisez *Offrande* ou *D'une prison*. Au-dessus des accords très profondément expressifs, la voix chante, expressive aussi. Elle articule nettement les mots ; elle les détache et les met en relief; la couleur ou l'atmosphère de l'accompagnement les baigne, mais sans jamais les noyer. De leur valeur et de leur beauté, quelque chose sans doute leur est donné par l'harmonie qui les soutient et les environne; mais quelque chose pourtant leur vient d'eux-mêmes, de leur propre fond, de cette musique mystérieuse que le verbe contient en soi et que trop peu de nos jeunes musiciens savent en dégager.

Et puis c'est en ces deux mélodies de M. Hahn que nous rencontrons pour la première fois la poésie de Verlaine associée à la musique. Qu'elles soient faites ou non l'une pour l'autre, la question n'est point à résoudre ou seulement à débattre ici. Qu'il y eût quelque chose encore à découvrir en poésie, et que Verlaine l'ait découvert; quelque chose, a dit M. Jules Lemaître, « de moins précis, de moins raisonnable, de moins clair, de plus chantant, de plus rapproché de la musique », cela n'est point impossible, et cela d'ailleurs n'empêcherait pas de soutenir, avec d'égales raisons, ou que ce genre de poésie convient à la musique comme lui étant analogue, ou qu'il lui répugne, au contraire, par cette analogie même, et comme étant déjà quelque chose d'assez musical et rien que musical en soi. Mais ceci nous mènerait loin.

Toujours est-il que ce quelque chose ou ce je ne sais quoi de la poésie de Verlaine, M. Hahn, en quelques mélodies, l'a supérieurement rendu.

Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'imprécis au précis se joint.

Tous deux se joignent pour composer le charme subtil de chansons telles que l'*Allée sans fin* ou l'*Heure exquise.* Et, de la pièce connue : « *Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches* », de ce titre seul : *Offrande,* il n'est pas de plus délicieuse paraphrase musicale que les harmonies dont nous parlions plus haut, ces accords toujours entr'ouverts comme pour une offrande en effet, une effusion, un don de toutes choses et de soi-même, renouvelé toujours et toujours plus généreux.

Dans la plainte mélancolique et résignée qui nous arrive à travers les barreaux d'une geôle et qui s'appelle : *D'une prison,* je crois retrouver encore un caractère psychologique, entendre une note particulière à la poésie de Verlaine, et qu'avec sa finesse habituelle M. Lemaître toujours a su percevoir. C'est la note et comme le son du repentir, « d'un repentir catholique fait de terreur et de tendresse, sans raisonnement, sans orgueil de pensée (1). » Lisez les pages que le pénétrant critique a consacrées à l'analyse de la religion ou plus précisément du catholicisme du poète de *Sagesse,* et puis écoutez les harmonies de M. Hahn : les unes et les autres se répondent ; la musique et la psychologie sont d'accord et manifestent, chacune par les moyens qui lui sont propres, le même mode de sentiment, le même état d'une âme. Comment la musique y arrive-t-elle ? Son langage sans doute est le plus mystérieux et son secret le plus caché. Elle y arrive pourtant, et quand vous entendrez, sous les vers du poète, tinter, pieux et légers comme des cloches, les accords du musicien, vous sentirez peut-être que ce chant est d'un prisonnier qui n'est point innocent, mais qui n'est pas endurci, d'un pécheur sans doute, mais d'un pénitent. Et puis — renversons pour une fois les termes de la fameuse définition — cet état d'âme est un paysage. « Par-dessus le mur de ma fenêtre, dit l'épigraphe de la mélodie, empruntée à Verlaine, je voyais — c'était en août — se balancer la cime voluptueusement frémissante de quelque haut peuplier d'un square ou d'un boulevard voisin. En même temps m'arrivaient des rumeurs lointaines, adoucies, de fête... » Ces dehors

(1) Voir l'article sur Paul Verlaine, dans le t. IV des *Contemporains.*

aussi, la musique les évoque. Dehors plus que modestes, humble perspective et misérable horizon :

Le ciel est par-dessus le toit,
Si bleu, si calme.
Un arbre par-dessus le toit
Berce sa palme...

et la ténuité de la mélodie, la gracilité des accords oscillans exprime bien la maigreur de ce paysage urbain, faubourien peut-être, contemplé par la lucarne d'une cellule, dans le morne demi-silence d'un dimanche d'été.

Après M. Erlanger, qui est simple, — ou qui le fut autrefois ; — après M. Reynaldo Hahn, raffiné et subtil, voici M. Gustave Charpentier, avec qui vous aurez plus de peine. On ne dira pas au moins que sa musique manque de couleur : elle attire l'œil, et même elle le tire, avant de s'adresser à l'oreille, à l'intelligence et à la sensibilité. En de flamboyans frontispices, tantôt l'orchidée fleurit ; tantôt, sur un ciel d'azur et d'or, où montent des fumées d'usines, se profilent, vêtues de blanc et coiffées à la Botticelli, de longues et plates demoiselles. Ce n'est pas tout : musicien polychrome et partisan de l'audition colorée, M. Charpentier a coutume de faire graver ses diverses mélodies en des encres différentes, selon le sujet ou le sentiment. Ainsi le rouge sang lui paraît en rapport avec un refrain de compagnons vaguement anarchiste ; le mordoré ne va pas mal aux *Yeux de Berthe ;* c'est en doubles croches violettes qu'il convenait d'invoquer « l'Amante aux yeux d'améthyste », et le bleu de ciel s'imposait pour une chanson de muletier italien.

On reconnaît volontiers en M. Charpentier ce qu'on appelle « une nature » ou encore « un tempérament ». On n'a pas tort, à cette seule condition, — d'ailleurs généralement observée, — de prendre les deux mots à rebours : d'appeler « tempérament » l'excès et l'intempérance même, et d'entendre par « nature » justement le contraire du naturel et de la simplicité. La musique de M. Charpentier pèche souvent par la surabondance et la surcharge ; elle a quelque chose de touffu et d'échevelé. Jamais, en revanche, rien de mesquin ni de plat. Il est rare que M. Charpentier ne vise pas à la grandeur. Il y atteint quelquefois ; d'autres fois il l'affecte seulement et n'arrive qu'à l'amplification et à l'emphase. Mais il a reçu de précieux dons : l'imagination mélodique d'abord. Il a surtout des débuts triomphans. Ses mélodies, même celles qui tournent et finissent mal, s'annoncent bien : avec franchise, avec éclat, avec puissance ; elles ont tout de suite grand air. Et quel-

quefois leur élan ou leur essor soutient sans faiblir une strophe entière et décrit jusqu'au bout la courbe commencée. Ainsi le souffle de M. Charpentier n'est pas toujours inégal à la grande période lyrique.

Le sentiment du pittoresque et du fantastique ne manque pas non plus au musicien des *Trois sorcières* et de la *Veillée rouge* (*Variations symboliques* d'après l'*Impression fausse*), de Paul Verlaine. Veuillez excuser d'abord ces titres saugrenus. Gardez-vous ensuite de lire la pièce entière : il pourrait vous arriver de ne la point comprendre. Admettez seulement que c'est la nuit, en prison; que les prisonniers dorment et qu'au-dessus, peut-être au milieu d'eux, « dame souris trotte. » Cette hypothèse une fois adoptée, lisez les trois ou quatre premières pages de la *Veillée rouge*. Ce prélude à dessein indigent et comme vide, ces harmonies étranges, ce menu trottinement de notes piquées et légères, il n'est pas impossible que tout cela vous donne une obscure sensation de malaise, d'inquiétude, presque d'effroi.

Il semble aussi que M. Charpentier ait deux manières ou deux couleurs opposées. Redevenu Parisien, l'ancien pensionnaire de la villa Médicis, le jeune musicien des *Impressions d'Italie* et de la *Vie du poète*, hésite encore ou plutôt se partage entre Rome et Montmartre, entre les sept collines et la butte. La *Ronde des compagnons*, les *Chevaux de bois*, la *Valse lente*, écrite pour le couronnement d'une Muse de boulevard extérieur qui d'ailleurs ne fut pas couronnée, voilà, dans l'œuvre de M. Charpentier, les échantillons de ce qu'on pourrait appeler le style Rochechouart. Les *Chevaux de bois* ne sont que vulgaires, d'une vulgarité voulue et pénible. Plus curieuse et plus complexe est la *Valse lente*. Frêle, pâle, elle a quelque chose de maladif et de malsain, quelque chose aussi qui sent le pavé, même le trottoir. A la grêle mélodie, aux harmonies maigrelettes, au chromatisme fade et qui écœure, se mêlent les éclats d'une valse triviale, canaille même à dessein; et le tout ne représente ou ne « symbolise » pas mal un coin de Paris, l'équivoque Montmartre, pays de bohême et d'art, mais d'un art décadent et débraillé, où les cabaretiers sont poètes, où l'on voit, sur le seuil de bouges soi-disant esthétiques, des Muses de brasserie prendre un bock avec des Apollon d'atelier.

Musicien désigné de la Vachalcade, M. Charpentier le fut heureusement d'une autre chevauchée, et pour une de ses mélodies : *A mules*, je donnerais peut-être les autres. Fraîche, robuste et sainement populaire, elle n'est pas de Montmartre, celle-là. Elle sent plutôt les montagnes de la Sabine ou la mer de Sorrente, et c'est le chef-d'œuvre de M. Char-

pentier dans le sentiment italien. Dans le sentiment plus encore que dans le style, car pour le style, sinon pour l'idée ou la couleur, cela me paraît au-dessus même de l'un des meilleurs spécimens du genre, la sérénade de *Cavalleria*. Cela est plus fin et cela est plus « fait » ; la main est plus « adroite » et la « patte » aussi vigoureuse. Vraiment c'est une chose exquise que cette chanson qui chemine, farouche et légère, avec son accompagnement de sonnailles, qui tinte et qui trotte en même temps. Chanson d'amour et d'amour trahi, qui regrette et qui pleure ; chanson comme depuis *Carmen* peut-être il n'en avait guère été chanté. Chanson de plein vent, chanson à pleine voix et à plein cœur, coupée çà et là d'une apostrophe irritée, ou fouettée d'un trait rapide et qui cingle. Parfaitement simple et fortement expressive, qu'est-ce donc qui la rend à la fois et si rude et si douce ? Ce qui la rend si rude, ce sont trois ou quatre notes du chant, un peu âpres à dessein, pour blesser en quelque sorte l'harmonie et la faire crier. Et voici ce qui la rend si douce. A la voix qui passe répondent des voix qui demeurent ; au triste refrain, des refrains heureux. Très loin, à la fontaine, des jeunes filles chantent. Elles chantent à deux parties, pas davantage, à la tierce, et j'imagine que M. Charpentier lui-même a dû s'étonner de l'effet délicieux que peut produire encore l'humble tierce aujourd'hui méprisée, la pauvre vieille consonance d'autrefois. C'est par elle, par le charme innocent de ses deux notes jumelles, que s'ouvre derrière la strophe éclatante un lointain d'ombre qui fait rêver ou se souvenir : bois d'orangers ou de chênes verts, avec des sources froides où des laveuses d'Hébert plongent leurs bras ambrés. Lisez, lisez la mélodie gravée en bleu de ciel, la mélodie couleur du temps, du temps qu'il fait là-bas, et si vous avez cheminé jamais sur les sentiers de Subiaco ou sur les falaises d'Amalfi, vous ne l'achèverez pas, la chanson d'Italie, sans « un vague désir de larmes ».

... Eh bien ! non ; après cela je ne veux point parler des *Proses lyriques* de M. Debussy, de l'auteur singulièrement estimé déjà — oh ! singulièrement ! — de la *Demoiselle élue* et du *Prélude à l'après-midi d'un faune*. Parmi d'autres « ariettes » de ce jeune et décadent musicien, il en est deux qui ne m'ont pas tout à fait déconcerté. J'aime assez, pour sa mélancolie dolente, écœurée, pour le petit bruit de gouttière que fait l'accompagnement, la mélodie sur les paroles de Verlaine : *Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville*. *Les cloches* (poésie de M. Paul Bourget) font délicieusement voir de quels rayons et de quelles ombres un harmoniste moderne arrive à colorer une basse de trois notes invariables. Mais des *Proses lyriques*, encore

une fois, je ne veux point parler parce que je n'y comprends rien, parce que, paroles et musique, cela représente aujourd'hui pour ma faible raison le commencement, peut-être plus que le commencement de la folie, aussi bien dans l'ordre des mots que dans l'ordre des sons. A propos de cette quadruple élucubration, qui porte pour titre ce quadruple génitif : *De rêve... De grève... De fleurs... De soir...*, on pourrait essayer une définition, voire une étude de l'inintelligible musical. Non seulement cette forme ou cette catégorie de l'inintelligible existe, — un tel recueil le démontre assez, — mais elle a quelque chose de plus pénible que la forme poétique ou verbale : c'est que l'ennui de ne pas comprendre, la gêne purement intellectuelle, s'y complique et s'y aggrave de la souffrance d'entendre, du malaise physique, de la sensation enfin, elle aussi pénible ou intolérable. Donc, ne lisez pas cela : cela est vilain et cela est dangereux. Cela ferait douter qu'il y ait dans la musique de la vérité, de la raison et des lois. Car les lois, on l'a dit, sont les rapports entre les choses et, de tous les rapports qui constituent la musique : rapports entre les mots et les notes, rapports de succession ou de combinaison des notes entre elles, je n'en vois pas un ici qui ne soit altéré ou même aboli. Je sais bien que les lois esthétiques souffrent violence. Très différentes des lois physiques, qu'on ne transgresse pas impunément, elles ressemblent aux lois morales, sous lesquelles et même contre lesquelles nous restons libres. En lisant la musique de M. Debussy, j'ai maudit la liberté.

En lisant le dernier recueil de M. Fauré, *La bonne chanson* (poésie de Verlaine toujours), j'ai douté du progrès. A ses chansons d'autrefois, ou seulement d'hier, j'ai comparé les nouvelles chansons de ce très mélancolique et très raffiné musicien; et, celles-ci, je n'ai pu les aimer, à peine ai-je pu les comprendre.

J'allais par des chemins perfides,
Douloureusement incertain.

Ainsi commence une de ces mélodies. Hélas ! c'est par de tels chemins qu'elles vont presque toutes. Les rapports dont nous parlions plus haut, et dont la musique est faite, se multiplient, se compliquent de plus en plus, et l'on peut même affirmer que toute l'évolution musicale consiste en cette croissante complexité. La musique est bien le seul art, comme l'observait récemment M. Balfour, où « un niveau constant de sensation esthétique ne peut être maintenu que par une dose toujours accrue d'excitation esthétique (1). »

(1) Voir *The foundation of belief. (Naturalism and æsthetic.)*

Pour accroître cette excitation, quel mal se donnent les musiciens! Comme ils se tourmentent et se torturent eux-mêmes! A quels procédés, à quels subterfuges n'ont-ils pas recours! Quelle guerre déclarée au naturel! Ils l'ont chassé trop loin pour que de longtemps il revienne, surtout au galop. En tout cas, M. Fauré n'est pas celui qui le ramènera. Qu'est-ce que *La bonne chanson?* Un cycle de petits poèmes à quelque bien-aimée, non pas, comme celle de Beethoven, absente, mais présente et consolatrice. La bien-aimée de Beethoven s'appelait Thérèse; celle de Verlaine, Charlotte sans doute ou Caroline, car elle portait, nous est-il dit, un nom « car-lo-vin-gi-en ». Dans ce nom le poète voit, entend une infinité de choses, et le musicien les a voulu rendre par une musique dont on ne saurait dire si elle est d'un décadent ou d'un primitif. Et presque tout le recueil de M. Fauré nous laisse dans le doute, car au delà d'un certain point l'ingéniosité ressemble à l'ignorance, et l'excès du raffinement ramène à la barbarie.

Le premier caractère de ces mélodies est d'être horriblement difficiles. Plût au ciel, aurait dit ce mauvais plaisant de Rossini, qu'elles fussent impossibles! En les « travaillant », j'admirais comment la musique devient un art de plus en plus populaire, tout en devenant de plus en plus un art fermé, presque secret, qui se dérobe et se défend. La musique aujourd'hui le plus au goût du public, celle de Wagner, n'est-elle pas aussi le moins à sa portée? Et vous n'imaginez pas quelle peine il faut prendre, avant même de juger les mélodies de M. Fauré, pour arriver seulement à les connaître.

Ici tous les élémens sonores paraissent en contradiction : la voix avec l'accompagnement, les notes du chant avec les accords, les accords même entre eux, et les notes du chant entre elles. Celles-ci constamment ont l'air de se succéder sans ordre, sans logique, de tracer au hasard des lignes sans grâce ou sans fermeté, surtout sans direction. Détachez ou dépouillez de son accompagnement un de ces chants, et que ce soit, par exemple, celui de la mélodie sur ces paroles: *Donc ce sera par un beau jour d'été;* je doute que vous puissiez encore nommer chant ce reste ou ce résidu sonore.

Des harmonies autant que des notes l'enchaînement habituel nous échappe. Je vous recommande à cet égard le début de la sixième mélodie: *Avant que tu ne t'en ailles, pâle étoile du matin.* Il y a là des sixtes vraiment cruelles. Et plus loin : *Mille cailles chantent, chantent dans le thym.* D'abord, ceci soit dit pour le poète, ce n'est pas dans le thym qu'on trouve les cailles. Et puis, ceci pour le musicien, les cailles ne poussent pas de pareils cris. Elles chantent d'une voix limpide; elles

n'ont qu'une seule note, mais de cristal, et Beethoven le savait bien. Pauvres petites bêtes! Leur prêter cet affreux piaillement, qui va — pardonnez si je précise l'accusation — de *la* majeur à *do* naturel par un *sol* naturel, note sensible altérée de *la* et dominante de *do*. Rien qu'à lire, comme cela, ce n'est déjà pas bien joli. Mais si vous saviez ce que c'est à entendre!

Et la tonalité, que devient-elle, en cette musique livrée au caprice des modulations incessantes? En cette même mélodie, une ligne, une seule, et prise au hasard, se compose de trois mesures, mais quelles mesures! Cinq dièses à la clef pour les deux premières, ce qui n'empêche pas la première d'être en *sol*, ou de le paraître. Quant à la troisième, elle comporte à elle seule cinq bécarres, puis cinq bémols, en tout dix accidens, trois de plus qu'il n'y a de notes. Et pour comble, en dépit des cinq bémols, cette mesure finit pas être non pas, comme elle le devrait, en *ré bémol*, mais en *si bémol* seulement, grâce à quelques bécarres survenus... Comprenez-vous? — Moi non plus, ou à peine. Sous un tel régime, chaque tonalité finit par ne plus durer qu'une demi-mesure, que dis-je? par ne plus même s'établir. Toutes s'annoncent toujours, sans que jamais aucune se réalise. Et je veux bien que ce genre de beauté, ce jeu de reflets chatoyans se trouve sur le cou changeant des colombes; mais il se rencontre aussi à la surface des choses en train de se décomposer et de se corrompre.

Après cela je ne tairai point que parmi les neuf mélodies de ce recueil il en est une au moins, peut-être deux, pour lesquelles j'oublierais volontiers les autres. Et je sens que j'oublierai même ces deux-là pour leurs aînées d'hier ou de jadis. D'abord pour ce bref et délicieux *Poème d'un jour*, en trois *lieder*, dont chacun chante une de nos heures: l'heure où l'amour nous prend, celle où il nous tient, et celle où il nous quitte. De ces trois momens, — en musique, — je ne sais lequel j'aime le mieux.

J'hésite entre les trois mélodies, tant il y a de tristesse attirante dans l'une, d'éclat et de passion dans l'autre, et, dans la dernière, de mélancolie souriante et résignée.

Mais surtout, remontant la série des *lieder* de M. Fauré et le cours de notre vie, oui de notre vie à tous deux, je me souviens des chants qu'il composait autrefois. Il était alors un jeune homme à la chevelure sombre, déjà neigeuse, et je n'étais qu'un enfant. Nous passions l'un et l'autre, dans une maison amie, sur la grève normande, l'été qui suivit nos désastres. Chaque jour, par les fenêtres ouvertes, j'écoutais une voix de femme, pour laquelle une de ces mélodies fut écrite, les chan-

ter dans le silence et la lumière du matin. C'était parfois la cantilène mélancolique et lentement fugitive :

S'asseoir tous deux au bord du flot qui passe,
Le voir passer.
Tous deux, s'il glisse un nuage en l'espace,
Le voir glisser.

La musique passait, glissait elle-même. A la douceur redoublée de ces désinences, la douceur des modulations était pareille, et la chute des sons avait plus de grâce encore que la cadence des mots. Alors déjà les notes, les harmonies se transformaient, se fondaient les unes dans les autres, mais par leurs transformations la tonalité n'était pas encore mise en péril. D'autres fois s'élevait une mélodie sur des paroles toscanes : *Levati, sol, che la luna è levata...* véritable mélodie celle-là, si longue, si large et si copieusement épanchée! Pour l'accompagner, rien que des accords frappés régulièrement, à l'ancienne mode, mais qui teignaient de nuances exquises le noble et triste chant, digne d'un Vénitien de la grande époque, d'un Cesti ou d'un Caldara. Et puis, dans le sentiment comme dans l'exécution, quel parti pris d'unité, quelle largeur de touche, au lieu du menu détail, des hachures et du pointillé d'aujourd'hui!

Mais que vais-je rappeler ici? J'aurai beau dire et je regrette en vain. Il y a plus d'un quart de siècle de tout cela. Le maître qu'est devenu le jeune musicien d'alors ne pense et ne sent plus comme naguère, puisqu'il ne chante plus de même. La « bonne chanson » de M. Fauré, pour moi, c'est la chanson ancienne. Pardonnera-t-il à ma franchise en faveur de ma fidélité?

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUES ÉTRANGÈRES

UN ROMAN CHRÉTIEN

The Christian, a story par Hall Caine, Londres, 1897.

Un matin de mai, il y a quelques années, deux personnes, un jeune homme et une jeune fille, s'embarquaient à Douglas, dans l'île de Man, sur le paquebot qui fait le trajet entre cette île et Liverpool. Le jeune homme, John Storm, était un prêtre de l'Église anglicane. Fils d'un lord, neveu du premier ministre d'Angleterre, il s'était senti, un beau jour, l'irrésistible désir de suivre l'exemple du Christ, et de rappeler aux hommes ses divines leçons : sur quoi, renonçant à sa fortune comme à tous les biens de la terre, il était entré dans les ordres. Après une dernière visite à son père, dans l'île de Man, il s'en retournait maintenant à Londres, emmenant avec lui, pour être admise en qualité d'infirmière dans l'hôpital dont il était aumônier, la petite-fille du Révérend Quayle, pasteur du village qu'habitait sa famille.

Glory Quayle avait à peine vingt ans. « Elle était de taille plus haute que l'ordinaire, avec des cheveux d'or, et d'énormes yeux gris les plus magnifiques du monde. Sur l'un de ses yeux elle avait une tache brune, qui au premier instant pouvait faire croire qu'elle louchait, mais qui dès l'instant d'après lui donnait une expression de coquetterie, et finissait par animer son regard d'un charme singulier de fiévreuse passion. Mais de tous ses traits les plus frappans étaient ceux de la bouche, une bouche un peu trop grande pour être tout à fait belle, inquiétante plutôt et attirante à la fois, et toujours agitée d'un frémissement nerveux. Elle avait, en parlant, une voix profonde non sans quelque rudesse, mais capable des nuances les plus délicates. Et l'on

sentait dans tout ce qu'elle disait un fond de moquerie impétueuse et légère, et toujours elle semblait rire ou sourire, et cependant on voyait parfois des larmes dans ses yeux. »

Son père avait été pasteur aussi, comme son grand-père. Mais avant de partir pour le Gabon, où il était mort glorieusement au service du Christ, il s'était marié avec une femme de chambre française, la fille d'une actrice : et bien que Glory n'eût presque pas connu sa mère, c'était d'elle sans doute qu'elle avait hérité cette humeur mobile, cette sensualité, cet appétit de plaisir et de luxe dont n'avaient pu la guérir ni la simplicité de sa vie au presbytère du révérend Quayle, ni la pieuse éducation qu'elle y avait reçue. A dix ans, elle courait sur les routes, conduisant une troupe de petits garçons. A douze ans, elle avait eu son premier amour. Elle s'était éprise du jeune Storm, le fils du lord, qu'elle avait vu passer devant elle en tenue de chasse. Puis John Storm avait quitté l'île, et l'année suivante, Glory avait donné son cœur à un enfant de son âge, un fils de lord aussi, Francis Drake ; trois jours lui avaient suffi pour faire sa conquête. Mais au plus fort de sa nouvelle passion, elle avait revu John Storm, et c'était celui-ci qui, à son tour, s'était épris d'elle. De longs étés durant, il avait été son compagnon de jeux et de promenades, son professeur, son confident et son frère aîné. Déjà l'enfant se croyait sûre de l'avoir tout à elle, déjà elle se voyait en rêve installée avec lui au manoir, et reine du pays, quand un matin il était venu lui annoncer qu'il s'était brouillé avec son père, qu'il avait renoncé à sa fortune, et qu'il était sur le point de se faire pasteur. Terrible avait été sa désillusion, si terrible que le séjour de la maison familiale lui était, du même coup, devenu odieux. C'était sur sa demande que John Storm lui avait procuré un emploi d'infirmière ; et maintenant elle partait pour Londres, la tête pleine de folles images, tandis que le jeune homme, l'adorant toujours, se réjouissait à la pensée de l'avoir si près de lui, pour le soutenir dans sa lutte contre les pouvoirs de Satan.

A Londres, Glory ne tarda pas à se dégoûter de son hôpital. Elle fit connaissance d'une de ses collègues qui avait un amant ; et dès son premier jour de congé, John Storm l'aperçut, dans Saint-James's Street, en compagnie d'un couple aux manières plus que libres. Il en fut si exaspéré qu'il écrivit le lendemain à son oncle le premier ministre : « Oh ! cette maudite ville de Londres, avec sa société pourrie, son clergé sans foi, son art, sa littérature, son luxe, son oisiveté, tout cela fondé sur le labeur du pays, et pétri de la sueur de milliers de pauvres ! Oh ! cette Circé des villes, attirant à elle le meilleur de la

race, le corrompant, le dupant, pour le changer enfin en un troupeau de porcs ! »

Et ce fut bien pis encore le mardi suivant, lorsque, après le bal annuel des infirmières de Londres, Storm vit Glory elle-même au bras d'un jeune homme. Elle avait retrouvé, à ce bal, un vieil ami de l'île de Man, ce Francis Drake avec qui, jadis, elle avait joué à l'amour. Il avait dansé avec elle, lui avait offert de la reconduire dans sa voiture ; et dans la voiture il lui avait donné un baiser, dont elle restait encore toute confondue. Mais en apercevant John Storm, debout devant la porte de l'hôpital, elle avait ressaisi sa présence d'esprit.

« — Ah ! voici monsieur Storm ! s'était-elle écriée. Monsieur Storm, je vous présente M. Drake, qui a demeuré dans l'île de Man, vous vous rappelez !...

— Je ne me rappelle pas ! dit le prêtre. — Et là-dessus il leur tourna le dos, boutonna jusqu'au cou sa longue redingote, et reprit son chemin le long de la rue silencieuse, avec ses deux poings crispés de colère. »

Glory, cependant, continuait à s'initier aux plaisirs de Londres. En compagnie de Drake, elle allait au théâtre, soupait avec le jeune homme au restaurant ou chez lui ; et sans cesse John Storm, exaspéré, mettait plus d'amertume à sa haine du monde. Le dimanche qui avait suivi le bal, il avait fait, en chaire, un sermon d'une telle violence, si plein d'invectives et d'imprécations, que tout son auditoire s'en était révolté. Une autre fois, après avoir eu encore avec la jeune fille un entretien des plus orageux, et l'avoir presque battue dans sa pieuse fureur, il s'en était pris à son chef hiérarchique, le gros chanoine Wealthy, lui avait éloquemment reproché son indifférence, son égoïsme, l'infamie de ses compromissions. Et comme Glory persistait à lui tenir tête, sa misanthropie et son mysticisme n'avaient plus connu de limites. Renonçant à ses projets de prédication populaire, abandonnant la lutte à peine entamée, il était allé s'enterrer dans une sorte de Trappe, fondée, au cœur même de Londres, par quelques saints pasteurs de l'Église anglicane.

Il y resta six mois, abîmé dans la prière et les macérations : mais le souvenir de Glory le poursuivait jour et nuit. C'est pour avoir de ses nouvelles que, certain soir, il encouragea, aida le frère Paul à s'échapper du couvent ; et quand le frère Paul lui eut appris, le lendemain, qu'elle avait quitté l'hôpital, il n'eut point de repos qu'il ne l'eût rejointe. Dans la cellule où, volontairement, il s'était fait murer, il entendait sa voix grave et caressante, il frémissait de l'éclat de ses yeux. Il découvrit enfin que la vie monastique était contraire à l'idéal du

Christ, que le vrai devoir du chrétien était d'agir, non de prier. Et il sortit du couvent, pour recommencer à agir.

Sa première action fut d'entrer, le soir, dans un café-concert, et d'y entendre Glory, l'étoile du lieu. Le lendemain, il se rendait chez elle, et c'était pour la jeune fille comme si un grand poids lui fût tombé du cœur : car elle l'aimait aussi, et pas un instant depuis leur séparation elle n'avait cessé de penser à lui. Ils convinrent d'aller, le lendemain, passer toute la journée ensemble à la campagne. Ils déjeunèrent au bord de l'eau, cueillirent des fleurs, évoquèrent tendrement des souvenirs d'autrefois : et longtemps John Storm, la voyant si heureuse, hésita à lui parler de ce qu'il avait à lui dire. Il le lui dit enfin, mais la jeune fille refusa de l'entendre. « John Storm, lui répondit-elle, comment ne comprenez-vous pas que je ne suis point pareille au reste des femmes? J'ai l'impression d'être double, d'avoir deux âmes en moi. Au sortir de l'hôpital, j'ai eu beaucoup à souffrir; mais même aux pires momens, je n'ai pu m'empêcher de prendre plaisir à la vie. Des choses me sont arrivées qui m'ont fait pleurer, mais il y avait un autre *moi* qui riait, même alors. Maintenant encore, ce n'est pas moi qui mène la vie que vous me reprochez : ce n'est que mon second *moi*, mon *moi* inférieur, si vous voulez. Le fond de mon âme n'en est pas atteint. Pourquoi donc, à l'heure où toute la ville a les yeux sur moi, où le monde est pour moi plein de sourires, plein de soleil, à l'heure où je suis heureuse, pourquoi venez-vous, — et Dieu sait cependant combien vous me manquiez! — pourquoi sortez-vous du tombeau pour m'inviter à tout abandonner? »

Mais l'influence du pasteur, jointe à toute sorte de déboires et de contrariétés, finit par inspirer à la jeune fille le dégoût de son nouveau métier. Elle s'enfuit de Londres, revint auprès de son grand-père ; et John Storm, le cœur plus à l'aise, put s'occuper sérieusement de convertir le monde. Dans un des quartiers les plus misérables de la ville, il loua une vieille chapelle abandonnée, en fit un temple, y annexa une école et un hôpital, et commença une série de prédications qui ne tardèrent pas à le rendre fameux. Déjà il songeait à associer Glory à son œuvre, lorsqu'il reçut d'elle une lettre lui annonçant qu'elle était revenue à Londres, où un directeur de théâtre lui avait offert le rôle de Juliette. Quelques jours après, il se présentait de nouveau chez elle : il la trouvait entourée de jeunes viveurs, brillante et gaie, toute au bonheur d'avoir retrouvé la seule existence qui lui convenait; et il la quitta, la haine dans l'âme, mais pour revenir près d'elle au premier signe, et la sommer encore de se convertir.

C'est dans cette seconde entrevue qu'il lui avoua qu'il l'aimait. Elle en fut d'abord interdite, ne sachant si elle devait se réjouir ou pleurer : mais, le lendemain, elle vint le trouver dans sa sacristie, au moment où il sortait de prêcher, et elle lui dit alors qu'elle l'aimait aussi. « Avec un cri de joie il s'élança vers elle, l'étreignit dans ses bras, lui couvrit de baisers les mains et le visage. » Ils se jurèrent d'être pour toujours l'un à l'autre.

Mais Glory s'était trompée : son amour pour John Storm n'avait pas détruit à jamais cet autre *moi* qu'elle avait en elle. « Mon ami, lui écrivait-elle quelques jours plus tard, c'est plus fort que moi, je ne peux pas! Londres m'attire, me retient, son charme ne tarderait pas à me reprendre à vous! » Et voilà John Storm renonçant une fois encore à sa propagande chrétienne, le voilà obtenant de son évêque la permission de quitter Londres pour remplacer le Père Damien auprès des lépreux des Iles du Sud. Mais Glory, en fin de compte, n'admet pas non plus la possibilité de vivre avec lui dans les Iles du Sud. Trois fois, pour lui complaire, il change ses projets : trois fois elle paraît disposée à le suivre, mais au moment de partir, le courage lui manque; et c'est elle-même qui, enfin, dans sa troisième lettre, le supplie de ne plus penser à elle, de vivre sa vie, et de lui laisser vivre la sienne.

Avons-nous besoin de dire que cette lettre eut aussitôt pour effet une évolution nouvelle, dans la carrière apostolique du jeune « chrétien » ? Au lieu de flétrir le monde du haut de la chaire, ce fut désormais en pleine rue qu'il l'attaqua, prêchant dans les carrefours la lutte sainte contre les puissans et les riches, ameutant la foule, parcourant Londres et toute l'Angleterre à la tête d'une troupe de gueux fanatiques. Le jour du Derby, il s'était posté sur la route d'Epsom, et sommait les parieurs de rentrer chez eux, lorsqu'il aperçut, dans une élégante voiture qu'elle conduisait elle-même, Glory, sa bien-aimée, en compagnie de Francis Drake et d'autres *lions* à la mode. Il comprit aussitôt que son devoir était de tuer cette femme, pour la délivrer des souillures charnelles, et rendre son âme à Dieu avant qu'elle fût à jamais perdue. « Elle était en péril, aux portes de l'enfer. C'était à lui de la sauver. Et mieux valait une vie finie qu'une vie dégradée, avec une âme détruite ! » Le texte était formel : « Livrez-le aux serviteurs du Seigneur pour la destruction de la chair, afin que l'esprit puisse être racheté au jour du Jugement ! »

Cette nuit-là, quand Glory rentra dans sa chambre après le souper, elle vit John Storm qui l'attendait. Sans l'approcher, sans lever les yeux sur elle, il l'invita à faire ses prières. Elle devina qu'il venait pour

la tuer; et comme toute résistance aurait été inutile, après le premier moment de terreur elle se jeta dans ses bras. « Je vous aime! s'écria-t-elle, je ne puis vivre sans vous! C'est Dieu qui veut que nous nous aimions, malgré les barrières qui nous séparent! Vous ne pouvez renoncer à votre vie, John, ni moi à la mienne : mais nos cœurs ne font qu'un seul cœur! » Sur quoi elle le couvrit de tendres baisers. « Et l'on entendit un grand cri, pareil à celui d'un homme qui tombe dans un gouffre. Et John Storm l'étreignit avec passion, et il sentit que sa chevelure dénouée lui caressait la joue. »

En sortant de chez Glory, le lendemain matin, le malheureux se rendit au bureau de police et se constitua prisonnier : on le recherchait, en effet, depuis la veille, comme l'instigateur d'une émeute qui s'était produite dans Londres. Il éprouvait un mélange de honte et d'angoisse, mais bien à tort : car, en devenant l'amant de Glory, il l'avait enfin tout à fait convertie. Désormais la jeune actrice n'avait plus aucun goût pour la vie de Londres : elle refusa même la main de Drake, et le titre de *lady* qui s'y trouvait attaché; renonçant au monde, elle vint reprendre son ancien métier d'infirmière, dans l'hôpital fondé par John Storm. Et dès les premiers jours qu'elle y était, elle y vit apporter le prêtre lui-même, mortellement blessé dans une bagarre, au sortir de prison. Elle fut unie à lui par le sacrement du mariage. « — Je regrette, lui dit-il, d'avoir à m'en aller avant vous, Glory! — Elle secoua la tête pour empêcher ses larmes de couler, et répondit gaiement : — Non, c'est bien ainsi que les choses devaient se passer. J'ai besoin d'un petit répit pour repenser un peu à tout cela, voyez-vous; et ensuite... ensuite j'irai vous rejoindre, comme on s'endort l'un après l'autre, le soir, sur le même oreiller! » — Et John Storm, laissant retomber sa tête avec un grand soupir, lui dit : « Le Seigneur, en tout cas, m'accorde là une heureuse fin! »

Tel est, aussi exactement qu'il m'a été possible de le résumer, le sujet principal d'un grand roman de M. Hall Caine, *le Chrétien*, qui vient de paraître à Londres avec un succès extraordinaire. Et je ne sais si je me trompe, mais il me semble que c'est un sujet qui a été traité déjà, plus d'une fois, avant M. Hall Caine, mais une fois surtout, au siècle passé, dans un petit roman français de quelque renom. L'héroïne, en particulier, cette Glory si légère et cependant si tendre, souriante avec des larmes dans les yeux, partagée entre son amour pour John Storm et sa soif des plaisirs galans, n'est-ce pas elle qui, sous le nom de Manon Lescaut, a séduit et ému tant de générations? N'y a-t-il

pas jusqu'à sa visite à la sacristie du jeune prêtre qui ne rappelle une visite semblable faite autrefois à Saint-Sulpice, après un sermon d'où l'abbé Des Grieux sortait « couvert de gloire et chargé de complimens » ? Et encore n'ai-je pas pu, dans mon analyse, noter vingt petits traits d'une ressemblance plus directe, des détails de paroles et d'attitudes, des nuances de sentiment qui achèvent d'apparenter Glory Quayle à l'inoubliable pécheresse de l'abbé Prévost : ce serait à croire, en forçant un peu les dates, que « l'actrice française », dont M. Hall Caine a fait l'aïeule de son héroïne, s'appelait Manon, et n'était « actrice » que par manière de parler.

Mais si M. Hall Caine se trouve, de la sorte, avoir recommencé *Manon Lescaut*, — en 460 pages d'une impression très serrée, — la chose semble s'être produite en dépit de lui : car ce n'est point *Manon*, mais un livre d'un tout autre genre qu'il s'est expressément proposé pour modèle. Son intention a été d'imiter les saints Évangiles, et de nous offrir l'image d'une âme vraiment « chrétienne ». *Le Chrétien*, c'est le titre qu'il a donné au roman. Son John Storm est le « chrétien » tel qu'il le conçoit ; à chaque page de son livre il nous le fait entendre. Ne va-t-il pas jusqu'à lui attribuer le don des miracles ? Et ne nous montre-t-il pas, dans une scène d'ailleurs tout à fait étonnante, les princes des prêtres de l'Église anglicane venant demander au ministre la suppression de John Storm, « attendu que mieux vaut qu'un seul homme disparaisse, si par là toute l'Église et tout le peuple doivent être sauvés » ?

Oui, c'est le plus sérieusement du monde qu'il a prétendu incarner l'idéal chrétien dans la figure de ce pasteur exalté et érotomane, qui passe en effet par les phases les plus diverses de la vie religieuse, depuis le mysticisme jusqu'au socialisme évangélique, mais dont il n'y a pas une des actions ni des pensées qui ne soit le contre-coup de son délire amoureux ! Quand John Storm déclare, au sortir du couvent, que l'action, et non la prière, convient au disciple du Christ, quand il flétrit le luxe des femmes et la bassesse des hommes, quand il excite la foule à déserter les champs de courses, M. Hall Caine veut que nous y voyions autant de preuves de sa mission sainte, tout en ne nous cachant point que c'est seulement par désir d'une femme que son héros s'entraîne à agir comme il fait. Il y a là, en vérité, quelque chose d'étrange, pour ne pas dire d'un peu monstrueux, et l'on comprend qu'un grand nombre de critiques anglais s'en soient scandalisés.

L'auteur s'est bien chargé de leur répondre, dans une note qu'il a mise à la fin de son livre. Après avoir affirmé qu'il avait voulu « pré-

senter une pensée sous les formes d'une histoire », il ajoutait que son intention avait été aussi de « dépeindre les types des esprits et des caractères, des croyances et de la civilisation, des efforts sociaux et des aspirations religieuses qui constituent la vie anglaise et américaine à la fin du XIX[e] siècle. » Mais une « peinture » n'est pas une « pensée », et d'ailleurs ce roman ne saurait prétendre à être « une peinture ». A l'exception d'une partie assez instructive, en effet, la description du couvent anglican où se réfugie le jeune homme, tout le roman n'est consacré qu'aux aventures des deux héros : les autres personnages ne sont que des comparses, à peine plus réels que M. B..., M. de T..., et les autres âmans de Manon Lescaut. Tout au plus pourra-t-on prendre quelque plaisir au portrait du chanoine Wealthy, le premier chef hiérarchique de John Storm; et encore n'est-ce qu'une caricature, manifestement imitée de Dickens. Le vrai, le seul sujet du livre n'est point là : il est à nous raconter la vie d'un « chrétien », sa vie et sa mort, puisque aussi bien John Storm reçoit, à la fin, la palme du martyre, et qu'évêques et ministres, enfans et saintes femmes, prient à son chevet, sans compter Glory en Madeleine éplorée ; et qu'un journaliste, « d'origine juive », s'écrie dans un Premier-Londres, le soir de sa mort : « Que son sang retombe sur nous et nos descendans ! »

Est-ce donc que M. Hall Caine est « d'origine juive, » lui aussi, pour comprendre de cette façon l'esprit de l'Évangile? Ou bien n'a-t-il imaginé tout cet appareil de christianisme que pour donner plus de ressort, ou plus de poids, à l'histoire des amours d'une actrice et d'un clergyman? Il aurait, en ce cas, admirablement réussi, car son roman a obtenu, comme je l'ai dit, un succès extraordinaire. Dès avant qu'il eût paru, on ne parlait que de lui. Seize jours ont suffi, du 9 au 25 août, pour épuiser une édition de cinquante mille exemplaires. Et aujourd'hui encore, il n'y a pas un journal qui ne s'en occupe : on « interviewe » à son sujet les prêtres de toutes confessions, les orateurs socialistes, M. Gladstone et le général Booth ; on cite les véritables noms de l'hôpital dont John Storm a été l'aumônier, du café-concert où il a retrouvé Glory Quayle. Et les revues illustrées nous montrent M. Hall Caine debout, en costume de cavalier jacobite, sur la terrasse du château féodal de Gleba, dans l'île de Man : son château, le château où il a écrit *le Chrétien*, avec une plume dont on ne manque point, d'ailleurs, de nous faire connaître la marque.

Le Chrétien est incontestablement, en Angleterre, le « roman de l'année ». Et l'éminent critique M. Andrew Lang a beau inviter les lecteurs étrangers à « ne pas croire que ce soit là un genre de littéra-

ture en honneur parmi les hommes de lettres anglais. » C'est en tout cas, certainement, le genre de littérature que le public anglais préfère à tous les autres, pour les préoccupations religieuses qu'il y trouve ou s'imagine y trouver. Des citations de la Bible, des extraits de sermons, un ton général de solennité : il n'en faut pas davantage pour lui faire prendre au sérieux l'histoire la plus « temporelle » qui soit, et pour la lui rendre amusante par-dessus le marché. Car le résumé qu'on a lu plus haut ne saurait donner une idée de la gaucherie du roman de M. Hall Caine, de sa longueur et de sa monotonie, de ses incessantes répétitions des mêmes scènes dans les mêmes circonstances. Le livre est trop long de moitié, sans profit aucun. Il est plein d'erreurs et d'invraisemblances. On y lit que « Dieu a épargné Sodome en faveur de Loth. » Glory, avec les instincts qu'on lui connaît, traverse les théâtres et les cafés-concerts, et jusqu'aux bouges les plus mal famés de l'East-End, sans ternir une seule fois sa pureté de vierge. John Storm rompt ses vœux, se fait exclure du couvent où on l'a recueilli, et n'en reste pas moins, pour le supérieur et tous les frères de ce couvent, un objet de tendresse et de vénération. Il a des aventures plus fantastiques que toutes celles du prince Rodolphe, dans les *Mystères de Paris*. Et le roman entier, d'ailleurs, semble une adaptation des procédés littéraires d'Eugène Sue à la vieille histoire de Manon Lescaut. Mais l'auteur affirme qu'il y a « incarné une pensée »; il déclare qu'il a « fait emploi, pour son livre, des journaux intimes, lettres, mémoires, discours et sermons de diverses personnes, vivantes ou mortes. » Et les lecteurs anglais dévorent pieusement ces 460 pages, et des journalistes se trouvent pour comparer *le Chrétien* aux nobles et pures méditations du cardinal Newman!

Non que M. Hall Caine soit dépourvu de talent. Il a d'abord le talent de se faire valoir, en choisissant pour chacun de ses livres le genre et le ton les plus à la mode. Des sept romans qu'il a écrits jusqu'ici, aucun ne ressemble à l'autre ni par le sujet, ni par le style, mais tous sont également venus à leur heure, puisqu'il n'y en a pas un qui n'ait réussi. Et si dans chacun d'eux les critiques ont relevé à peu près les mêmes défauts que je viens de signaler dans l'histoire de John Storm, une certaine disproportion entre les visées et le résultat final, une composition trop monotone avec trop de redites, mais surtout quelque chose d'affecté et qui sonne un peu faux, ils n'ont pu s'empêcher cependant d'y reconnaître aussi de précieuses qualités. M. Hall Caine ne sait pas composer un roman, mais il sait donner aux diverses

scènes de ses romans, prises en particulier, un relief et un mouvement qui les font paraître vivantes. C'est un art que, sans doute, il a appris à l'école de Dickens, car il n'y a rien chez lui dont on ne sente qu'il l'a appris quelque part; mais il l'a bien appris, et plusieurs des épisodes de son *Chrétien*, par exemple, sont traités d'une main vraiment très adroite. Et puis il sait écrire, ce qui n'est pas commun chez les romanciers de sa sorte. Dans les styles les plus différens il se meut à l'aise, avec une correction élégante et ferme, rehaussant ainsi d'une pointe de littérature la vulgarité ou l'invraisemblance de ses inventions romanesques. Enfin il connaît l'île de Man, et cela non plus n'est pas chose commune. Il en connaît à la fois les paysages et les mœurs, l'apparence extérieure et l'âme profonde. Les descriptions qu'il en fait, dans presque tous ses livres, sont pleines de couleur et de vérité : là seulement on a l'impression qu'il est sincère, et s'intéresse lui-même à ce qu'il nous dit. En touchant le sol de l'île de Man, c'est comme si ses personnages s'animaient d'une vie nouvelle; et rien n'est curieux, à ce point de vue, comme de comparer les charmantes lettres écrites par Glory durant son séjour au presbytère du révérend Quayle avec celles qu'elle écrit de Londres, maniérées et prétentieuses, semées de mots d'auteur d'un goût souvent douteux.

Mais toutes ces qualités ne suffisent pas à qui se mêle d'écrire un roman *chrétien*. Et je sais bien, après cela, que l'île de Man n'est pas une île comme les autres, puisque les chats, par exemple, y naissent sans queue; mais je ne puis m'empêcher de croire que le châtelain de Greba lui a fait injure en la supposant capable de produire une aussi fâcheuse espèce de « chrétien » que celle de ce John Storm, mauvais prêtre et mauvais amant, profanant la foi qu'il prétend servir!

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 octobre.

L'abondance des discours sur divers points de la province annonce la reprise prochaine des travaux parlementaires : c'est le galop d'essai des orateurs. Voilà trois mois que les Chambres sont en vacances. On se serait peut-être passé d'elles plus longtemps encore si le budget de 1898 était voté; mais il ne l'est pas. Une session d'automne est donc indispensable : c'est cette session qu'on a pris l'habitude d'appeler extraordinaire, sans doute par antiphrase, puisqu'elle se renouvelle tous les ans avec la plus parfaite régularité. Elle est consacrée à ce qui devrait être le travail le plus ordinaire de la Chambre, c'est-à-dire au budget; mais il semble bien, d'après les discours qu'ils ont prononcés à Bordeaux et ailleurs, que les radicaux et les socialistes se préoccupent infiniment peu de son objet spécial. Toute la question pour eux, à l'approche des élections, est de savoir s'ils parviendront à renverser le ministère Méline : des réformes à faire, ils ne disent presque plus rien. M. Doumer a emporté avec lui en Extrême-Orient le secret d'agiter le pays avec ce mot à plusieurs ententes de l'impôt sur le revenu. Ses successeurs ne savent plus s'en servir, et ils n'en ont pas trouvé un autre à mettre à la place. Ils se bornent à continuer contre le ministère actuel les attaques, les accusations, les excommunications, qu'ils avaient commencé à diriger contre lui dès le premier jour, et qui ont médiocrement réussi jusqu'ici. Ils comptent sans doute sur la toute-puissance de cette figure de rhétorique qu'on appelle la répétition. C'est chose singulière et remarquable que, depuis près de dix-huit mois que le ministère existe, ils n'aient pas trouvé d'autre reproche à lui adresser que d'être clérical et de gouverner avec la droite; et quoi de plus facile à réfuter? Nous avons fait nous-même cette réfutation trop souvent pour y revenir aujourd'hui. A dire vrai, les discours échangés de part et d'autre n'ont en eux-mêmes qu'un intérêt de second ordre. On les a entendus si souvent! Ils contiennent et ils dégagent si peu d'imprévu! Ils ont déjà servi à tant de reprises différentes! Cela

ne diminue pas leur mérite intrinsèque, auquel nous rendons volontiers justice, ni leur efficacité, qui peut être considérable à la veille des élections. Ils établissent le bilan de la situation, et c'est un travail qu'il est utile de faire périodiquement. Mais on aurait tort d'y chercher quelque chose de nouveau.

Les orateurs sont plus intéressans que leurs discours. Entendons-nous, pourtant : nous ne voulons pas faire croire que M. Mesureur l'est plus que ce qu'il dit. Mais ce qui est curieux comme symptôme, c'est que ce soit précisément lui qui porte la bonne parole en province au nom de son parti. Bien qu'il ait de la méthode dans sa manière de s'exprimer, il n'est pas orateur; le grand souffle de l'éloquence n'est jamais passé par sa bouche ; il est dépourvu des dons extérieurs qui font de l'effet sur les foules; et il ne rachète pas par des qualités exceptionnelles d'habileté et de finesse ce qui lui manque du côté de la puissance électrique. Il est seulement un homme de très bonne volonté, ce qui n'est peut-être pas assez dans les circonstances où se trouve aujourd'hui le parti radical socialiste. Ce parti vaincu, battu, qui cherche à se reformer dans l'opposition, qui court après ce que les Anglais appellent une plate-forme et ne l'a pas encore trouvé, aurait évidemment besoin de mettre en ligne ses premiers sujets. Que sont-ils donc devenus? Que font-ils? Qu'attendent-ils? Comment expliquer leur réserve et leur abstention? Il y a quelques mois encore, nous admirions leur prodigieuse activité. On ne voyait, on n'entendait qu'eux, et tout en réprouvant leurs doctrines, nous proposions leur conduite comme excellente à imiter. Mais les temps sont changés. M. Bourgeois se tait. Lui qui était parti si vaillamment, si bruyamment en guerre après la chute de son ministère, il est à peu près rentré sous la tente, il s'est cantonné dans une réserve d'où il ne sort plus. L'infatigable M. Jaurès, dont les immenses discours à la Chambre avaient paru exciter la verve, bien loin de l'épuiser, semble plongé à son tour dans des réflexions profondes. Il poursuit sans doute sur la vie paysanne une enquête qui s'est trouvée un peu insuffisante à côté de celle de M. Paul Deschanel. Quoi qu'il en soit, lui aussi garde le silence! Il a laissé la parole à M. Millerand, qui n'en a pas abusé, et s'est contenté d'énoncer quelques règles de conduite en matière électorale, où l'on a retrouvé toute l'obscurité des oracles. Jamais le parti radical socialiste n'avait fait moins de bruit. On n'entend que le léger susurrement de la voix de M. Mesureur, qui passe pour un tribun farouche aux yeux de ceux qui ne le connaissent pas, mais qui, lorsqu'on l'approche, frappe au contraire par sa douceur extrême et l'air

de mélancolie répandu sur toute sa personne. C'est une singulière image du parti radical à montrer aux populations : il s'en dégage ne effet, comme d'un discret symbole, une impression de découragement.

Cela ne veut pas dire que les radicaux et les socialistes renoncent à la lutte. Loin de là! M. Méline, dans son discours de Remiremont, a annoncé que les élections prochaines ne ressembleraient pas à celles qui ont précédé. Elles seront encore plus passionnées, plus âpres, plus violentes peut-être. En revanche, elles porteront sur les principes encore plus que sur les hommes. Les questions de personnes y tiendront toujours une grande place : comment pourrait-il en être autrement? M. Méline annonce pourtant que cette place sera moindre que dans le passé. Le scrutin d'arrondissement aura cette fois, s'il faut l'en croire, les mêmes mérites que le scrutin de liste, sans en avoir les inconvéniens. Puisse-t-il ne pas se tromper! Mais d'où lui vient l'espoir qu'il exprime? Est-ce seulement d'un désir ardent chez lui comme chez nous, ou bien de l'analyse attentive des faits récens qui ont modifié la physionomie du monde politique? Il semble bien que ce soit à cette seconde source qu'il ait puisé sa confiance. Le fait nouveau, depuis quelques mois, était indiqué déjà dans le discours de M. Barthou à Bayonne, avant de l'être dans celui de M. Méline à Remiremont. M. le ministre de l'intérieur avait annoncé la mort de la concentration républicaine. Ils en ont fait l'un et l'autre l'oraison funèbre sans lui témoigner grand regret. M. Méline a cru toutefois devoir se défendre de l'avoir tuée lui-même, et il en a laissé toute la responsabilité à ses adversaires. Quand même elle serait retombée sur lui, il aurait pu la porter légèrement. Il est bien vrai que c'est M. Bourgeois qui, le premier, a fait un ministère homogène, un ministère purement radical, et si nous n'avons pas pu le louer d'autre chose, nous l'avons du moins loué de cela. C'est lui qui a rompu avec la concentration d'autrefois, grand service que, peut-être involontairement, il a rendu au pays. Combien de fois n'avons-nous pas répété que la concentration républicaine avait été sans doute, pendant que la république luttait pour l'existence, un très bon instrument de bataille, mais qu'elle devenait, le lendemain, un très mauvais instrument de gouvernement! On pouvait combattre avec les radicaux contre les partis réactionnaires, mais non pas gouverner longtemps avec eux. Leurs programmes, leurs idées, leurs tendances les éloignaient trop du parti modéré. Par la force de l'habitude, la concentration a survécu pendant quelques années encore aux circonstances qui l'avaient fait naître ; mais, comme il fallait s'y attendre, la vie commune, la vie de ménage entre des républicains de

nuances aussi diverses devait devenir de plus en plus difficile, et finalement aboutir au divorce. Il a été réclamé par les radicaux, probablement parce qu'ils avaient le caractère plus exigeant. M. Méline, après avoir exprimé, par un dernier respect des convenances, quelques condoléances au sujet de cette rupture, n'a pas tardé à s'en féliciter par sincérité et par loyauté politiques. La concentration, comme il l'a dit, a toujours été un leurre pour les modérés : elle les a conduits à faire les affaires des radicaux, et si elle recommençait ou se prolongeait aujourd'hui, elle les conduirait à faire, par l'entremise des radicaux, les affaires des socialistes. Il était temps de s'arrêter dans cette voie, où le pays s'habituait à la confusion des idées, des choses, des personnes même, et ne savait plus distinguer entre un modéré et un radical, entre un radical et un socialiste. Rendons grâce à M. Bourgeois : il a fait ce que les modérés n'auraient peut-être jamais osé, mais il l'a fait une fois pour toutes, et il a si bien brisé la concentration républicaine que, de l'avis commun, il est devenu impossible d'en recoller les morceaux. Dès lors, le pays a été mis en demeure de choisir entre deux politiques. Il a recommencé à voir clair. A travers les hommes, il a aperçu les choses, et il en a reconnu l'importance. Il saura, aux élections prochaines, pour qui et pour quoi il vote, et le caractère de la lutte électorale en sera sensiblement modifié.

Nous avons dit qu'il n'y avait et qu'il ne pouvait y avoir rien de bien neuf dans les discours qui viennent d'être prononcés, et cela est vrai : toutefois, à défaut d'observations tout à fait originales, il y en a de sensées, d'intéressantes, de judicieuses, dans celui de M. Méline. M. le président du Conseil a fort bien montré pourquoi la concentration républicaine ne pouvait pas durer davantage, et aussi pourquoi ce sont les radicaux qui l'ont dénoncée. Pendant quinze ans, les radicaux, s'ils n'ont pas directement gouverné la France, ont pesé sur son gouvernement de la manière la plus efficace, la plus utile pour eux, par le jeu combiné et alternatif de leur concentration avec les autres républicains et de leur coalition avec la droite. Toutes les fois qu'un ministère se formait, ils exigeaient qu'on leur fît leur part, qu'on leur donnât leur place. Ils réclamaient et obtenaient trois, quatre, cinq portefeuilles. Représentés dans les conseils du gouvernement, et sachant dès lors tout ce qui s'y passait d'essentiel, ils profitaient de toutes les occasions pour imposer leurs exigences. On leur cédait souvent, on leur cédait longtemps. Le jour venait cependant où les modérés, effrayés de toute la route qu'on les avait obligés à parcourir, un peu honteux du présent et préoccupés de l'avenir, éprouvaient le besoin, sinon de re-

culer, au moins de s'arrêter. Quand les radicaux s'en apercevaient, ils ne tardaient pas à se rendre compte qu'ils avaient tiré d'un ministère animé de pareils scrupules tout ce qu'ils pouvaient en attendre, et ils changeaient aussitôt d'attitude à son égard. La pompe aspirante devenait refoulante. Pour cela, le procédé était des plus simples. Les radicaux s'entendaient avec la droite pour renverser le cabinet, et ils la trouvaient toujours prête à cette besogne. Elle ne demandait d'ailleurs aucun salaire pour l'accomplir. Quelquefois même elle avait à en pâtir, et les radicaux, afin de montrer l'indépendance de leur cœur, exigeaient un redoublement de persécution, soit contre elle, soit contre les intérêts qui lui étaient chers. N'importe : elle avait la satisfaction d'avoir démoli quelque chose. Elle espérait qu'à force de changer, on reviendrait peut-être à des combinaisons qui lui plairaient davantage. En tout cas elle entretenait dans la république, avec une extrême mobilité gouvernementale, le sentiment que rien n'y était durable, et par conséquent que le régime lui-même ne pouvait inspirer aucune sécurité. Il est surprenant qu'on ait pu vivre de la sorte pendant un si grand nombre d'années, et que la république soit sortie fortifiée de tant d'épreuves au lieu d'en sortir affaiblie.

Enfin, un double phénomène s'est produit dans le monde politique. La droite est revenue à des idées plus sages, à des sentimens plus apaisés. M. Méline constate le fait sans rechercher les causes multiples d'où il dérive; mais il en relève une, qui n'a certainement pas été des moins actives, et qui a dû agir sur la droite comme elle l'a fait sur tous les autres groupes politiques. Aux élections dernières, les socialistes sont entrés à la Chambre.

Ce parti, qui n'existait pas dans les anciennes législatures, ou qui n'osait pas s'avouer parce qu'il avait conscience de sa faiblesse, s'est trouvé être presque subitement un des facteurs parlementaires avec lesquels il a fallu compter. Le talent de parole de quelques-uns de ses chefs a ajouté à son importance. Dès lors, les radicaux se sont demandé s'il n'y avait pas pour eux un autre rôle à jouer que par le passé. Ils s'étaient contentés jusqu'alors d'influer sur le pouvoir, et d'en détenir une partie. Pourquoi leur tour ne serait-il pas venu de s'en emparer et de l'exercer intégralement? Aussi longtemps qu'ils ne pouvaient former avec la droite que des majorités provisoires, des coalitions de hasard et de rencontre, ils n'avaient pas les moyens de soutenir une pareille prétention. Renverser un ministère avec la droite, soit; mais gouverner avec elle leur était difficile, ou pour mieux dire impossible. Ils n'avaient pas les mêmes répugnances à gouverner avec

les socialistes, et ils espéraient, grâce à la docilité qu'ils avaient constamment rencontrée dans le centre, conserver à leur suite assez de républicains pour former une majorité. Ils comptaient sur l'influence magique et si souvent éprouvée de certains mots, tels que ceux de péril clérical et d'alliance avec la réaction, pour maintenir fortement embrigadés avec eux les hésitans et les timides, toujours nombreux dans les assemblées. C'est sur des calculs, sur des espérances, sur des illusions de ce genre, que s'est formé le ministère radical de M. Bourgeois; mais il n'a pu durer que six mois, et encore n'a-t-il duré aussi longtemps que grâce à la tolérance un peu naïve des modérés qui avaient voulu en faire une sorte d'essai loyal. C'est ce que M. Deschanel avait dit à la tribune le lendemain même de son installation, et ce que M. Méline a répété l'autre jour à Remiremont. M. Méline n'a pas voté de parti pris contre le ministère radical; il n'était pas sans quelque confiance dans le caractère sympathique de son chef; il espérait que M. Bourgeois saurait résister à certains entraînemens. Mais comment M. Bourgeois aurait-il pu le faire? N'avait-il pas, par la force même des choses, partie liée avec les socialistes? N'avait-il pas besoin d'eux? N'était-il pas, dès lors, leur prisonnier? On l'a bien vu lorsqu'il a présenté le projet d'impôt général et progressif sur le revenu, la première concession considérable qui leur ait été faite. A partir de ce moment, tous les nuages qui, pour quelques esprits, obscurcissaient encore la situation se sont dissipés. La scission entre les républicains radicaux désormais alliés des socialistes, et les républicains modérés heureusement rendus à eux-mêmes, s'est accomplie sans retour. Il n'était plus possible de les faire se rencontrer les uns et les autres dans une même combinaison ministérielle, parce qu'ils ne devraient plus se rencontrer dans une même majorité. Le fait était si évident qu'après leur chute du pouvoir les radicaux n'ont rien fait, au moins pendant les premiers temps, pour revenir à la concentration républicaine. Ils ont continué de la dénoncer et de la désavouer. Aujourd'hui, à la vérité, ils changent de langage à son égard; ils en parlent de nouveau avec une certaine complaisance; mais cela tient à deux motifs: le premier est qu'ils ont échoué dans leur entreprise et qu'ils se rendent de plus en plus, de mieux en mieux compte de la profondeur de leur échec; le second est que les élections approchent, et qu'ils sentent fort bien l'inconvénient qu'il y aurait pour eux, après une campagne manquée ou avortée, à se présenter devant le pays la main dans la main des socialistes. Malgré tout le mal qu'on a dit, et qu'ils ont dit eux-mêmes, de la concentration républicaine, ils espèrent que ce vieux cliché produira

encore un bon effet sur le pays, et ils cherchent à en couvrir leur déroute. Telle est l'histoire du parti radical socialiste pendant cette législature. C'est ainsi que M. Méline l'a racontée, et chacun n'a qu'à faire appel à ses souvenirs pour en constater l'exactitude.

La droite devait évoluer, elle aussi, dans un monde où tout évoluait. Son intelligence politique et son patriotisme ne lui permettaient pas de méconnaître l'importance des questions nouvelles qui étaient posées. Il ne s'agissait plus seulement de la forme et du nom à donner au gouvernement du pays, problème très grave à coup sûr, mais qui semblait, même à ses yeux, résolu pour assez longtemps. La lutte était portée sur un autre terrain, où l'ordre social lui-même était mis en cause, et où la propriété était menacée à la fois dans son principe et dans l'organisation que les siècles lui ont donnée. Il s'agissait de savoir si elle resterait individuelle ou deviendrait collective, c'est-à-dire si on s'engagerait dans une révolution infiniment plus redoutable que toutes celles du passé, et cela au milieu des provocations à la haine des classes et des passions qu'elles devaient inévitablement déchaîner. Nous avons eu à déplorer trop souvent que des hommes qui se disent conservateurs s'alliassent avec les radicaux pour renverser un ministère insuffisamment docile, ou insuffisamment faible devant les prétentions de ces derniers; mais l'esprit de parti a des bornes, et s'il a pu permettre à la droite de donner quelquefois son concours aux radicaux, il ne pouvait jamais lui permettre de le donner aux socialistes. Or, il n'y a plus aujourd'hui d'autre concentration républicaine que celle des radicaux et des socialistes, et c'est en face de cette alliance que la droite se trouvait placée. Elle n'hésitait pas, il y a quelques années, à se joindre à M. Clémenceau pour donner quelque bonne leçon aux modérés. Elle s'amusait à ce jeu, qui lui semblait innocent. Mais aujourd'hui le danger serait tout autre, et la responsabilité deviendrait plus lourde, si la droite continuait les mêmes exercices avec M. Jaurès, doublé de M. Bourgeois. Elle l'a compris, et c'est un des motifs, sinon même le principal, qui l'ont déterminée à donner assez généralement son appui au ministère actuel. Il n'y a aucune entente préalable, il n'y a aucun contrat entre le ministère et la droite. Une situation politique aussi profondément modifiée a naturellement amené une autre attitude de la part de tous les partis. Cela s'est fait spontanément, librement, sans que nul d'entre eux ait aliéné la moindre fraction de son indépendance. Le gouvernement garde la sienne, et il en use; la droite garde la sienne, et elle s'en sert comme il lui convient. M. Méline a déclaré qu'on ne lui avait rien de-

mandé, qu'il n'avait rien promis, qu'il n'avait fait aucune concession; et cela est si vrai que les membres les plus ardens de la droite, ceux qui se souviennent encore des anciennes batailles et qui continuent d'en respirer l'ardeur, reprochent volontiers à leurs amis de n'avoir pas su faire valoir leur concours, de l'avoir donné sans condition, de n'avoir rien obtenu en échange. Mais était-ce bien l'occasion de marchander? Était-ce bien le moment d'élever des prétentions qui n'auraient probablement pas pu être admises? Était-il opportun de rechercher dans le passé ce qui pouvait encore diviser, au lieu de voir dans le présent ce qui devait rapprocher? La droite de la Chambre ne l'a pas cru, et il faut l'en féliciter.

M. Méline rappelle qu'au moment où il a formé son ministère, il a proposé aux partis une trêve jusqu'aux élections prochaines. Peut-être n'avait-il pas une confiance exagérée dans le succès de sa proposition. Quoi qu'il en soit, les radicaux et les socialistes lui ont répondu par un redoublement de colère et par une déclaration de guerre immédiate, sans répit, sans merci. La droite, au contraire, a accepté cette trêve, qui a été observée vis-à-vis d'elle comme elle l'observait pour sa part. Sur le terrain religieux, celui où ses susceptibilités sont en ce moment les plus vives, le gouvernement, quoi qu'en disent les radicaux et les socialistes, n'a eu aucune défaillance ; mais il s'est sagement abstenu de tout ce qui pouvait être taxé d'hostilité. « Nous défendons, a dit M. Méline, avec la même énergie que les cabinets précédens, les prérogatives et les droits de la société civile, et nous n'hésitons pas à arrêter les membres du clergé quand ils les méconnaissent, ou quand ils compromettent leur autorité et leur caractère en sortant de leur domaine pour faire invasion dans la politique. La seule chose que nous nous refusions à faire, c'est de déclarer la guerre à l'idée religieuse, parce que, si la France n'est pas cléricale, elle est dans sa grande majorité très tolérante : nous témoignons pour la religion d'un respect sincère, et c'est là ce qui offusque le plus certain parti qui la considère comme un reste de servitude qu'il faut extirper. Au lieu de la guerre, nous poursuivons l'apaisement dans le domaine religieux. L'histoire ne nous apprend-elle pas que les querelles religieuses sont toujours, à l'intérieur et à l'extérieur, une cause d'affaiblissement? » Ces déclarations sont importantes. Sans doute les gouvernemens antérieurs n'en avaient point fait de contraires ; ils n'avaient point dit qu'ils n'avaient aucun respect pour la religion, mais ils avaient quelquefois donné à le croire ; ils n'avaient point dit qu'il fallait l'extirper comme un reste de servitude, mais on avait pu conclure d'après leur conduite que tel

était leur sentiment secret; ils se seraient défendus avec indignation si on les avait accusés d'être des persécuteurs, mais il leur arrivait assez souvent de manquer de cette tolérance que M. Méline déclare, avec raison, être dans l'esprit, dans le caractère et dans la volonté du pays. Cela veut-il dire que, comparativement à eux, le gouvernement d'aujourd'hui soit clérical? Non, à coup sûr. Il n'y a pas un mot dans les déclarations de M. Méline qui le laisse supposer, et, ce qui est plus important, il n'y a rien dans ses actes qui permette de le soutenir; les paroles et les actes sont parfaitement d'accord; mais jamais encore un ministre n'avait dit d'une manière aussi nette qu'il poursuivait l'apaisement des consciences, qu'il respectait sincèrement l'idée religieuse, et qu'il reconnaissait, dans les querelles que cette idée soulève, une cause d'affaiblissement au dedans et au dehors. Si la droite éprouve quelque satisfaction à entendre ce langage, tant mieux; évidemment il n'est pas fait pour lui déplaire; mais, évidemment aussi, il n'y a pas un républicain modéré et tolérant qui puisse s'en offusquer.

La situation, telle que M. Méline l'a décrite, paraît établie sur des bases assez solides pour résister longtemps encore aux entreprises des partis avancés. Les vacances parlementaires ont été bonnes pour le gouvernement. Nous ne parlons pas seulement de la joie générale qu'a fait naître la proclamation de l'alliance franco-russe; M. le président du conseil s'est défendu de se servir de la politique extérieure pour influer sur la politique intérieure; pourtant, il y a entre l'une et l'autre un lien étroit qui ne saurait échapper même aux yeux les moins perspicaces. La satisfaction que le pays a éprouvée en recueillant l'écho des toasts de Saint-Pétersbourg et de Cronstadt est assurément de nature à le disposer à la bienveillance envers ceux qui la lui ont procurée. Mais ce qui consolide encore plus le ministère, c'est sa durée déjà acquise. D'autres s'affaiblissaient à mesure qu'ils se prolongeaient; celui-ci, au contraire, s'est fortifié. Il a eu la bonne fortune de trouver, de démêler, de grouper autour de lui la vraie majorité parlementaire, cette majorité dont on avait longtemps nié l'existence et dont on avait fini par désespérer. Elle existait pourtant; il n'est plus possible de le contester. La démonstration en est faite avec une telle clarté, que le ministère pourrait tomber maintenant sans qu'elle en fût absolument détruite. A Dieu ne plaise que cette hypothèse se réalise! Le ministère paraît solide; mais enfin les hasards parlementaires sont grands, et tous les ministères finissent par succomber. Mais celui-ci succomberait demain, qu'il n'en aurait pas moins duré trois fois plus longtemps que le cabinet radical, et dépassé dans des proportions très sensibles la

moyenne d'existence de presque tous ses devanciers. C'est là un phénomène d'autant plus remarquable, qu'à l'origine, personne ne l'avait prévu, même les plus optimistes parmi les modérés. Quant aux radicaux, ils se croyaient tellement sûrs de rentrer au pouvoir à bref délai, qu'ils le racontaient à tout venant, avec une sincérité qui n'était pas jouée. Leur conviction était entière; elle se faisait même volontiers agressive. Ils mettaient les modérés au défi de pouvoir faire durer leur ministère au delà d'un très petit nombre de mois, peut-être de semaines, et M. Bourgeois se tenait prêt à recueillir sa succession. Si leurs prédictions s'étaient réalisées, la situation des modérés aurait été extrêmement faible. Les radicaux et les socialistes seraient revenus avec une puissance considérablement augmentée. L'impossibilité de vivre, dont ils accusaient tout gouvernement qui ne serait pas le leur, aurait paru manifeste. Un incident parlementaire, un vote inconsidéré, une minute de distraction, auraient suffi pour produire ce résultat. Mais les choses ne se sont point passées ainsi, et désormais, quoi qu'il advienne, on ne pourra pas dire qu'un ministère modéré n'est pas viable avec la Chambre actuelle, puisque c'est celui que cette même Chambre aura laissé, ou plutôt qu'elle a fait vivre le plus longtemps. A supposer qu'il disparaisse, le cabinet Méline devra être remplacé par un autre qui lui ressemblera et sera composé d'élémens analogues, car la surprise d'un moment ne peut pas faire oublier dix-huit mois de confiance réfléchie et résolue donnée par une majorité à un gouvernement. C'est la leçon qui ressort de l'expérience accomplie; elle ressemble bien peu aux horoscopes que les ennemis du ministère et que ses amis eux-mêmes tiraient à propos de lui, lorsqu'il s'est constitué. Tout porte à croire aujourd'hui ce que personne n'aurait pu soupçonner et n'aurait osé annoncer alors, à savoir qu'il présidera aux élections prochaines. Notre vue ne s'étend pas plus loin : qui pourrait prédire ce que seront ces élections? Mais il est permis de croire, avec M. Méline, qu'elles auront un caractère vraiment politique et que, pour la première fois peut-être, grâce à la rupture définitive de la concentration républicaine, le pays aura à se prononcer entre deux programmes parfaitement définis.

Ces deux programmes, M. Poincaré les a mis en opposition dans un récent discours qu'il a prononcé au Havre. Il y a beaucoup de très bonnes choses dans ce discours, comme dans celui de M. Méline, comme dans celui de M. Barthou; mais ce qui nous y frappe surtout, c'est l'affirmation de la doctrine libérale en matière sociale, comme en matière politique. Les républicains modérés, aux élections pro-

chaines, se reconnaîtront à ce signe. Autour de lui se formera peut-être une concentration d'un nouveau genre, où l'apaisement des querelles d'autrefois, désormais sans objet immédiat, permettra à des préoccupations plus urgentes de se faire jour. Ce n'est plus aujourd'hui la république qui est sérieusement attaquée et menacée, mais la propriété, et c'est de celle-ci qu'il convient de défendre les approches. La suppression de la propriété individuelle conduirait à la fois au ralentissement de l'initiative privée et à l'établissement du despotisme social. M. Poincaré proteste contre ces conséquences, et contre les principes qui y conduisent. « Si nous interrogeons l'histoire, dit-il, que nous apprend-elle? Qu'un système social fondé sur la toute-puissance de l'État, loin d'être une heureuse nouveauté, serait un effroyable recul; que l'évolution des sociétés civilisées s'est toujours faite au profit de la liberté individuelle; que la propriété privée, forme tangible de cette liberté, est, comme elle, une condition du progrès moral et matériel; qu'à moins, par conséquent, de vouloir violenter la nature et défier la raison, les démocraties modernes doivent chercher leur développement normal dans le complet épanouissement de la liberté humaine. »

Nous citons ce passage de M. Poincaré, nous parlons de tous ces discours, parce qu'on y voit se dessiner les grandes lignes de la bataille qui commencera dès demain à la Chambre, pour continuer bientôt devant le pays. C'est au pays que s'adressent déjà tous les orateurs, et qu'ils continueront de s'adresser, de la tribune du Palais-Bourbon. En somme, la période électorale est ouverte. Les radicaux et les socialistes savent bien qu'ils ont peu de chance de renverser le ministère; ils en conviennent même; aussi en appellent-ils de la Chambre aux électeurs. C'est pour ces derniers qu'ils parlent. Nous doutons que la voix de M. Mesureur ait pénétré bien profondément dans leurs esprits, et qu'elle y ait couvert celles de M. Barthou, de M. Poincaré, de M. Méline. Mais il est probable que les radicaux et les socialistes tiennent encore d'autres orateurs en réserve. Le moment est venu pour eux de faire connaître leur programme commun, s'ils en ont un; leurs programmes distincts, s'ils préfèrent combattre chacun de leur côté. Attaquer le ministère, l'accuser d'alliance cléricale, ou de collusion avec la droite, est faire une œuvre purement négative; cela peut être bon à la Chambre, comme manœuvre parlementaire; mais, devant le pays, il convient de prendre les questions d'un peu plus haut, d'oublier pour un moment les hommes et d'envisager les choses en elles-mêmes. Ni les radicaux, ni les socialistes, au cours des quatre années qui vien-

nent de s'écouler et qui ont apporté tant de changemens autour de nous et en nous, ne sont parvenus à dire clairement ce qu'ils veulent. Le plus grand effort des premiers a été de demander la revision de la Constitution; soit! mais après? Le plus grand effort des seconds a été de faire de longs discours, dont quelques-uns étaient fort éloquens; mais après? Ni les uns ni les autres n'ont encore révélé, sous une forme vive et précise, propre à frapper l'imagination du pays, le but qu'ils poursuivent à travers ce labyrinthe oratoire. Il est temps de déchirer tous les voiles, afin que chacun se montre tel qu'il est véritablement. Nous avons vu au pouvoir les radicaux alliés des socialistes; ils ont déposé alors, à la vérité, le projet d'impôt sur le revenu; mais depuis, qu'ont-ils fait? Rien. Ils n'ont même pas profité de la liberté que donne l'opposition, en dehors des responsabilités du gouvernement, pour arrêter leurs idées en un programme définitif, ni pour combiner leurs efforts vers un but saisissable à l'esprit. Le seul objet qu'ils paraissent poursuivre est le pouvoir; mais ils ne disent pas ce qu'ils en feraient, s'ils parvenaient à s'en assurer. On sent chez eux de la gêne, de l'embarras, de la défiance. S'ils comptent se présenter ainsi au pays, ce n'est pas nous, en somme, qui devrons nous en plaindre : et pourtant, dans l'intérêt de la grande consultation qui se prépare, on voudrait de leur part des allures plus résolues, une audace plus franche, une politique mieux définie.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT QUARANTE-TROISIÈME VOLUME

QUATRIÈME PÉRIODE — LXVII[e] ANNÉE

SEPTEMBRE — OCTOBRE 1897

Livraison du 1[er] Septembre.

Livraison du 15 Septembre.

Livraison du 1er Octobre.

Livraison du 15 Octobre.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19. rue des Saints-Pères. — 35621.